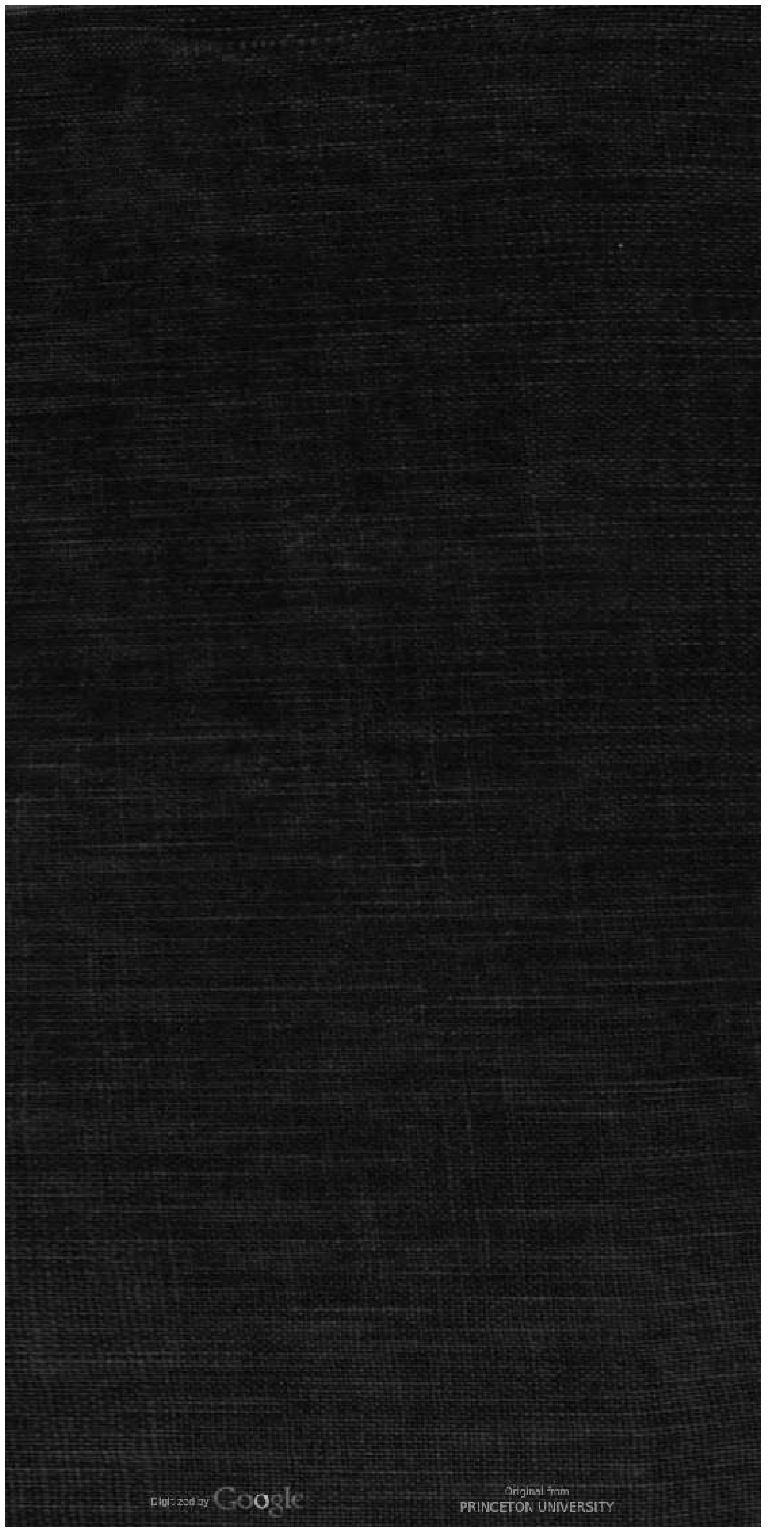


ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE — SECTION HISTORIQUE

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

1798-1801

Par C. DE LA JONQUIÈRE

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE BREVETÉ

TOME V

ORNÉ DE SEPT CARTES OU CROQUIS HORS TEXTE
ET DE DEUX CROQUIS DANS LE TEXTE

2e ÉDITION



PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)



DU MÊME AUTEUR

L'Armée à l'Académie. Ouvrage couronné par l'Académie française. — Volume in-8°, chez Perrin, éditeur à Paris.

Les Italiens en Érythrée (*Quinze ans de politique coloniale*). — Volume in-8°, avec 10 cartes et croquis, chez Henri Charles-Lavauzelle, éditeur à Paris.

La vie militaire au XVIII[e] siècle. — *Le Livre d'ordres d'un régiment d'infanterie en 1781.* — Volume in-8°, chez Henri Charles-Lavauzelle, éditeur à Paris.

L'Expédition d'Égypte (1798-1801). — Chez Henri Charles-Lavauzelle, éditeur à Paris.

TOME I[er]. — Volume grand in-8°, avec 4 cartes hors texte;

TOME II. — Volume grand in-8°, avec 15 cartes ou croquis hors texte ou dans le texte;

TOME III. — Volume grand in-8°, avec 12 cartes ou croquis hors texte ou dans le texte.

TOME IV. — Volume grand in-8°, avec 16 cartes ou croquis hors texte ou dans le texte.

La Bataille de Jemappes. — Volume grand in-8°, avec 3 cartes hors texte, chez Chapelot, éditeur à Paris.

Journal de l'expédition d'Egypte, publié d'après le manuscrit original du général Jean-Pierre Doguereau, avec une introduction et des notes. — Volume in-8°, avec un portrait et une carte, chez Perrin, éditeur à Paris.



L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE (1798-1801)

TOME V

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE — SECTION HISTORIQUE

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

1798-1801

Par C. DE LA JONQUIÈRE

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE BREVETÉ

TOME V



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)



LIVRE IX

L'EXPÉDITION MARITIME DE BRUIX

CHAPITRE PREMIER

LA RÉVOLTE DE L'ÉMIR-HADJI

Pendant que Desaix achevait la conquête de la haute Égypte, et que Bonaparte portait la guerre en Palestine et en Syrie, le Delta était le theâtre d'événements beaucoup moins importants, dont nous n'avons point encore parlé afin de ne pas interrompre l'étude détaillée des opérations principales. Il y a lieu maintenant d'exposer ces faits d'une façon plus succincte, en cherchant surtout à mettre en lumière la situation politique et militaire de l'Égypte à l'issue de la campagne de Syrie.



On a vu que, le 3 février, la croisière anglaise, ayant reçu des renforts devant Alexandrie, avait entrepris de bombarder cette ville[1]. La lettre de Menou, qui rendait compte de cet événement, ne parvint pas à Bonaparte avant son départ du Caire[2]; il était trop tard pour qu'elle pût influer

1. Le capitaine Troubridge, ayant sous ses ordres le *Culloden* (74 canons), le *Theseus* (74 canons), l'*Alliance* (22 canons), le *Bulldog* et le *Perseus* (bombardes), avait mission de relever le *Zealous* et le *Swiftsure*, qui étaient en station depuis plusieurs mois. Il profita de cette concentration de forces pour bombarder Alexandrie les 3, 4, 5, 7, 8, 13 et 22 février. Voir : *Dispatches and letters of vice admiral lord viscount Nelson* (London, 1845), t. III, *passim;* et *Expédition d'Égypte*, t. IV, p. 107.

2. Cette lettre, du 17 pluviôse (5 février), arriva au Caire le 12 février, quarante-huit heures après le départ de Bonaparte, auquel Dugua la transmit aussitôt. Voir p. 20.



sur les opérations prochaines, dont l'exécution était déjà commencée. D'ailleurs les défenses d'Alexandrie avaient reçu depuis quelques mois un développement qui permettait de faire aisément face aux entreprises des Anglais; et l'entrée des Français en Syrie écartait, pour le moment, l'éventualité de la coopération d'une armée turque. Quand il reçut, à El-Arich et à Gaza, les premiers rapports sur le bombardement, Bonaparte ne manifesta aucune inquiétude sur les suites de cette tentative.

... Ce bombardement, écrivit-il à Marmont[1], me paraît aussi insignifiant que celui du Havre; je désirerais que la peste ne vous fît pas plus de mal qu'il vous en fera...

Il n'hésita pas à maintenir les ordres donnés pour la sortie des bâtiments qui devaient apporter d'Égypte en Syrie du matériel et des vivres: leur arrivée à destination ne pouvait être que favorisée par le séjour de l'escadre anglaise devant Alexandrie.

Effectivement, le bombardement se prolongea, avec des intermittences, pendant trois semaines sans produire grand résultat; il fut bientôt contrarié par les intempéries; enfin, au commencement de mars, les progrès de Bonaparte en Syrie déterminèrent les Anglais à abandonner la partie et à gagner la rade de Saint-Jean-d'Acre pour appuyer la résistance de cette place[2].

Les lettres de Menou à Bonaparte relatent les principaux incidents de cette inutile tentative; elles montrent que les

1. De Gaza, 8 ventôse (26 février). Voir (même date) lettre de Bonaparte à Dugua (t. IV, p. 226).

2. Le 3 mars, Troubridge fut remplacé dans le commandement de l'escadre anglaise par le commodore sir William Sidney Smith, qui arrivait de Constantinople avec le *Tigre* (de 80 canons): ce vaisseau avait, le 1er mars, capturé l'aviso français *la Marianne*.



Anglais ne disposaient pas de moyens suffisants pour mettre en péril le port et la ville d'Alexandrie.

De Rosette, 19 *pluviôse* (7 *février*). — La croisière anglaise est commandée par le capitaine Troubridge. La division est composée de 10 bâtiments : 3 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 3 bombardes, portant chacune 2 mortiers de 12 pouces à longue portée, et un brick. Deux bombardes se sont approchées, le 15, de la presqu'île des Figuiers et ont jeté 50 bombes dans le port vieux. Le 16, ils en jetèrent depuis le matin jusqu'au soir une centaine, qui ne firent autre mal que d'endommager quelques agrès du *Dubois*. Le 17, toute la journée, les vents s'opposèrent à leurs manœuvres ; le soir, ils se sont approchés plus près que de coutume et ont bombardé à la fois le port vieux et la ville. Ils ont mieux réussi que la veille, ont bouleversé six maisons et ont coulé bas un beau brick génois. Une bombe est tombée à la porte du général Marmont, qui a ordonné que tous les bâtiments vinssent mouiller le plus près de terre possible. Il a fait retirer la poudre qui était embarquée, excepté celle de la première division qui est en ligne. Il a fait faire de nouvelles batteries avec des pièces de la marine. Il a pris enfin toutes les précautions qui étaient en son pouvoir[1].

Mais je ne puis vous dissimuler, mon Général, que le dénûment des troupes se fait sentir cruellement à Alexandrie, point le plus important de l'Égypte ; la peste, qui y continue ses ravages, rend le service encore plus difficile.

J'ai envoyé 150 hommes à Aboukir, qui est un point d'une bien grande importance, et dont les Anglais tenteront encore vraisemblablement de s'emparer. J'y ai envoyé le citoyen d'Hautpoul, officier du génie, qui a prescrit ce qu'il était nécessaire de faire pour un prompt état de défense ; il y avait des vivres pour plus d'un mois ; trois djermes partent, qui y en porteront encore pour un autre mois.

Les Arabes profitent de ce moment pour nous fatiguer. Ils ont attaqué, il y a deux jours, un détachement de 20 hommes qui levait les contributions ; un bâtiment armé a protégé la retraite du

1. Le début de la lettre de Menou est la reproduction presque textuelle d'une lettre qu'il venait de recevoir de Marmont (datée d'Alexandrie, 18 pluviôse-6 février).



détachement et a tué une trentaine d'hommes, parmi environ 2.000 rassemblés sur le bord du Nil.

A El-Rahmânieh, les Arabes ont attaqué le peu de troupes qui est sous les ordres du chef de brigade Lefebvre. J'y envoie aujourd'hui 50 hommes de la légion nautique, seul renfort qu'il soit possible de détacher d'ici en raison de la présence des Anglais ; et je me prépare à marcher sur Aboukir ou sur Alexandrie au moindre signal du danger.

Je vous expédie un canot armé, que je vous prie de renvoyer sur-le-champ avec vos derniers ordres.

Vingt-huit djermes sont entrées dans Alexandrie, portant une quantité considérable de subsistances; elles ont échappé à l'ennemi pendant le bombardement.

Je ne crains pas les efforts des Anglais contre Alexandrie ; mais ils pourraient incendier tout le port, détruire la ville et occasionner un soulèvement parmi les habitants. Nous serions obligés alors, pour les contenir, de contribuer à coups de canon à la destruction de cette ville.

Il y a un peu de fermentation dans le peuple, à raison de la présence des Anglais ; les malveillants y renouvellent les bruits de l'arrivée des Turcs, du capitan pacha, etc.

La fête de l'ouverture du ramadan s'est passée ici avec assez de pompe ; tout le monde a été content.

De Rosette, 25 pluviôse (13 *février*). — Les Anglais sont actuellement au nombre de 12 bâtiments, dont 4 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 4 bombardes et un autre bâtiment, brick ou aviso. Tous les jours, ils se tiennent à quatre portées de canon d'Alexandrie, et, les soirs, ils se rapprochent pour canonner et bombarder ; cela ne produit pas un très grand effet...

Les Anglais n'ont encore rien tenté sur Aboukir ; on s'est mis en mesure de les recevoir du mieux qu'on pourra...

De Rosette, 27 pluviôse (15 *février*). —... Avant-hier, les Anglais ont jeté 210 bombes. Le dommage n'a pas été très considérable ; mais les habitants continuent à s'effrayer et arrivent ici en foule.

Aboukir est approvisionné de vivres pour trois mois. Les djermes destinées à alimenter Alexandrie vont et viennent malgré les bombes et les canonnades.

La fermentation se fait sentir dans le pays[1], non pas dans la

1. Voir lettre du capitaine du génie Picot à Menou (El-Rahmânieh, 18 pluviôse).



ville ; et les Arabes, réunis à quelques villages révoltés, inquiètent infiniment la navigation. La messagerie partie hier a été attaquée et obligée de rentrer. Elle va repartir avec un bâtiment armé.

Hier, on a été obligé de mettre l'hôpital en réserve ; la contagion a commencé à s'y déclarer sous la forme de fièvre maligne, mais point encore de bubons. La légion nautique a été campée à trois quarts de lieue de la ville. On prend toutes les précautions pour que la communication n'ait pas lieu.

J'adresse cette lettre par *duplicata* à Damiette et au Caire.

50 hommes de la légion ont été envoyés à El-Rahmânieh, qui avait été menacé fortement par les Arabes ; le calme s'y est rétabli...

... J'attends toujours vos ordres avec empressement.

P. S. — Je crois devoir vous rendre compte qu'ayant désiré d'aller (depuis que le ramadan est commencé) à la prière dans une mosquée, les cheiks et les hommes de loi se sont réunis pour m'y inviter. J'ai été *seul*, à deux jours différents, dans les deux plus grandes mosquées. J'y ai été reçu à merveille. Il y avait une quantité énorme de Turcs. J'ai fait la prière du soir avec eux. Ils ont été très contents de cette confiance de ma part, et j'ai reçu de nouvelles invitations pour aller dans les autres mosquées. Je crois qu'il est possible de faire tout ce qu'on veut de ces gens-là, en adoptant ou protégeant une grande partie de leurs coutumes.

---

6 février) : « La canonnade que l'on a entendue depuis trois jours a produit dans tous les villages environnants une grande fermentation. Les malveillants répandent que les Turcs ont attaqué Alexandrie et cherchent à porter les habitants à la sédition... La seule chose qui puisse nous rassurer dans la position critique où nous nous trouvons ici, avec le petit nombre de troupes chargées de la défense de ce port, est la bonne conduite des habitants de ce village et de son estimable chef. »

Quelques jours plus tard, l'agent français Dalmas écrit à Menou (El-Rahmânieh, 29 pluviôse - 17 février) : «... Conformément à vos ordres, la chaloupe canonnière *l'Espérance*, seul bâtiment armé que nous ayons, est partie dans la nuit pour escorter jusqu'au Caire la messagerie, et la djerme *la Romaine* va rentrer à Rosette.

» Les Arabes, ne trouvant aucune résistance de la part des Français, sont plus hardis que jamais, désolent la province, en viennent même jusqu'à se loger dans les villages le plus à notre portée. Le chef de brigade Lefebvre, instruit qu'ils devaient passer la nuit dans un village à une lieue d'ici, y a été avec quelques hommes, les janissaires et une pièce de canon. Au point du jour, ce village a été investi et fouillé, mais on n'y a rien trouvé. L'on était à délibérer sur ce qu'on avait à faire lorsqu'on a vu six Arabes et leurs chevaux qui paissaient dans un champ ; un coup de canon a fait fuir les chevaux ; le chef de brigade s'est élancé, a atteint les Arabes et, après un rude combat, où il a eu son cheval grièvement blessé de deux balles, son habit percé en deux endroits et la main droite moulue, il a fait quatre Bédouins prisonniers, après les avoir mutilés à coups de sabre... »



De Rosette, 29 pluviôse (17 *février*). — ... Les Anglais sont toujours devant Alexandrie ; leur bombardement continue, mais sans produire beaucoup d'effet...

Les travaux de fortification continuent ; mais les fonds deviennent très rares...

Extrait d'une lettre de Marmont à Bonaparte.

Alexandrie, 28 pluviôse (16 *février*). — ... Le *Lodi* a mis à la voile avant-hier : il a traversé l'escadre anglaise au moment où elle nous bombardait.

Les batteries que j'ai fait faire ont forcé les bombardes à se tenir un peu plus au large [1]. Dans la nuit d'hier elles nous ont tiré 150 bombes, qui ont écrasé trois ou quatre maisons, dont une voisine du cheik El-Messiri ; aucun de nos vaisseaux n'a été atteint...

Les nouveaux accidents de peste sont plus rares ; mais la mortalité plus grande dans les hôpitaux. Le citoyen Masclet, chirurgien en chef, et trois autres chirurgiens sont morts.

... J'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour ménager le soldat ; mais la faiblesse des corps et la nécessité de garder la presqu'île l'empêchent d'avoir plus d'une nuit sur deux, quoique je n'aie envoyé que 50 hommes, au lieu de 300, à Damanhour.

J'ai l'espoir de sortir de la misère où nous sommes aussitôt que le général Menou sera sorti de Rosette ; je tirerai de cette province ce que je pourrai.

Extraits des lettres de Menou à Dugua.

1er *ventôse* (19 *février*) — ... Je suis content des habitants. J'ai même été invité à me rendre dans quelques-unes de leurs mosquées où, comme un bon musulman, j'ai fait la prière avec eux. Cela a produit un très bon effet.

Les Anglais ont augmenté en nombre devant Alexandrie ; ils ont 18 ou 20 voiles. Mais leur bombardement n'en est pas plus à craindre, parce que les boulets rouges que nous leur renvoyons se font respecter.

1. Voir lettre de Faultrier à Dommartin [Alexandrie, 22 pluviôse an VII (10 février)] : «... Les Anglais nous bombardent depuis plusieurs jours avec 3 bombardes portant chacune 2 mortiers de 12 ou de 10 pouces... Pour les éloigner du port vieux, nous avons été obligés de construire 3 nouvelles batteries sur la presqu'île des Figuiers, du côté de la mer. Je les ai armées avec des pièces de 24 en fer, sur affûts marins, que la marine m'a prêtées... Les mortiers des Anglais portent leurs bombes à environ 2.000 toises ; il en est tombé sur la hauteur de l'Observation et près du fort Triangulaire ; mais j'espère qu'au moyen de nos nouvelles batteries il n'y aura plus que la presqu'île des Figuiers, le fort du Phare, le port neuf et le faubourg de la ville voisin du Phare, qui seront exposés au bombardement. » *Arch. Art.*



Une seule entreprise de leur part pourrait être dangereuse, ce serait celle sur Aboukir. Je me tiens prêt cependant, à tout événement, à y marcher avec le très peu de troupes disponibles qui se trouvent à Rosette. Le fort d'Aboukir est approvisionné pour trois mois en vivres et en munitions.

6 *ventôse* (24 *février*). — J'ai reçu, mon cher Général, vos deux lettres par *duplicata* du 30 pluviôse. Votre annonce d'un convoi de 500 ardeps de blé va répandre la joie dans Alexandrie, où cependant les besoins, quant aux vivres, ne sont pas aussi urgents que vous le présumez, parce que tout ce qui était ici en magasin y a été envoyé, ce qui fait que Rosette est elle même à présent fort à court de subsistances. Avant-hier, un convoi de 42 voiles est parti d'ici pour Alexandrie, chargé soit pour le compte de la République, soit pour celui des particuliers. Deux ou trois djermes ont été prises par les Anglais ; le reste est entré à bon port...

Les Anglais sont toujours devant Alexandrie et jettent continuellement leur poudre aux moineaux ; car leur bombardement ne produit aucun effet, surtout depuis quelques nouvelles batteries qu'a fait construire le général Marmont. On ne daigne pas même leur riposter. Leurs bombes tombent presque toutes à la mer...

Le général Marmont est arrivé ici avant-hier, mon cher Général ; je lui ai remis le commandement des trois provinces d'après le compte qu'il m'a rendu, qu'il n'y avait aucune espèce d'inquiétude à avoir, pour le moment, de la part des Anglais. Je vais sous quelques jours me rendre au Caire, où j'attendrai les ordres ultérieurs du général en chef.....

Le général Dumas part demain pour Alexandrie.

Je suis obligé, vu la présence des Anglais, de laisser au général Marmont la majeure partie des troupes, qui d'ailleurs ne sont pas très considérables : elles ne consistent que dans la légion nautique et un détachement de la 25ᵉ demi-brigade, ce qui, en raison des malades, ne produit pas 500 hommes sous les armes.

Le général Marmont s'occupe et va s'occuper de lever dans ce pays des contributions en argent. Je ne sais s'il réussira aussi bien qu'il le croit, parce que les ressources de cette province sont moins abondantes qu'on ne le pense...

Les entreprises des Anglais semblaient, en effet, assez peu menaçantes pour permettre à Marmont de venir, le 21 février, à Rosette et d'y rester trois jours employés à prendre possession du commandement supérieur des trois provinces et à recevoir les instructions de Menou [1]. Celui-ci remit en même temps à l'adjudant général Jullien le commandement

1. Voir lettres de Menou à Marmont et à Jullien (4 ventôse-22 février), remettant au premier le commandement supérieur des trois provinces et au second le commandement de la province de Rosette.

Voir la *Situation de la place et de la province de Rosette* à la date du 5 ventôse



particulier de la province de Rosette : rien ne l'empêchait donc plus de rejoindre le poste auquel Bonaparte l'avait appelé; il parut disposé à le faire et à se mettre définitivement en route[1]. Mais une fois de plus il ajourna son départ afin de réaliser un projet tenu en suspens depuis quelque temps : son mariage avec la fille du baigneur de Rosette, et sa conversion au mahométisme, qui en était la condition préalable[2]. Bien qu'il approchât de la cinquantaine, Menou s'était profondément épris de cette Orientale à peine entrevue sous le voile pendant une courte audience. Le désir de la possession paraît d'ailleurs avoir été corroboré par d'autres considérations; il avait souvent proclamé la nécessité de rapprocher les Français et les indigènes; dans sa pensée, la conquête devait aboutir à une communauté d'intérêts, d'idées, de mœurs; il était donc disposé à favoriser, par son exemple, l'application des principes qu'il avait préconisés.

Comme il ne lui échappait pas que sa haute situation et son âge lui défendaient de paraître avoir agi sous l'empire exclusif de la passion, il s'efforça de faire ressortir le but politique de la singulière union qu'il contractait. C'est ainsi qu'il l'annonçait à Dugua (de Rosette, le 21 ventôse - 11 mars) :

(23 février) : on y trouve un exposé très complet de la situation militaire, politique et administrative.

Voir encore lettre de Menou à Marmont (Rosette, 6 ventôse-24 février), l'invitant à modifier la répartition d'une contribution extraordinaire qui vient d'être établie. Les Grecs, taxés à 3.500 pataques, devraient être réduits de 1.000 pataques, qui seraient payées moitié par les juifs, moitié par de riches négociants turcs.

« Il est d'ailleurs à observer... que les Grecs rendent de très grands services, que nous avons besoin d'eux, que nous devons par tous les moyens possibles les attirer dans ce pays; que j'ai été même chargé à cet égard d'une négociation par le général en chef, afin de faire arriver en Égypte 2.000 ou 3.000 Grecs; que les juifs, race impure et abjecte, ne rendent aucun service et sont de leur métier les plus grands voleurs de l'espèce humaine. » Le même jour, Marmont répond qu'il a prescrit la nouvelle répartition.

1. Dans plusieurs lettres à Bonaparte, à Marmont, etc., Menou annonce son très prochain départ.

2. Voir aux *Annexes*.

Je vous apprendrai, mon cher Général, que je viens de me marier; et, ce qui vous surprendra, c'est avec une femme turque et chérife. J'ai eu pour cela la sanction des hommes de loi, de la religion, généralement de tous les hommes les plus recommandables du pays. Je pense que cette mesure sera utile à la chose publique.

Dugua lui répond't par un compliment de courtoisie[1]:

...Je vous félicite, mon cher Général, sur votre mariage; je pense, comme vous, qu'une alliance avec la famille du Prophète, contractée sous la sanction des gens de loi et des principaux musulmans du pays, peut être avantageuse à la chose publique, et qu'il serait heureux que beaucoup de Français garçons formassent de semblables liens. C'est par là que de tout temps les peuples vainqueurs se sont le plus fortement attaché les vaincus.

Il faut vous faire retenir un logement ici, Général, avant votre arrivée; ils n'y sont pas très aisés à trouver, surtout dans le quartier réservé aux Français[2]. Je vous invite, si votre départ de Rosette est fixé, à en écrire au général Destaing commandant la place...

Menou, qui n'avait pas cessé d'annoncer son départ pour Le Caire, trouva encore de nouveaux motifs d'ajournement; il en informe ainsi Dugua (de Rosette, 5 germinal - 25 mars) :

Les réparations à faire à deux bâtiments armés, que j'emmène avec moi, m'ont empêché de partir pour Le Caire aussitôt que je l'avais compté; mais, sous peu de jours, je me mettrai en route.

... Je suis flatté que vous approuviez mon mariage, mon cher Général; vous pouvez croire que le désir de me rendre utile à la chose publique a été mon premier et principal motif.....

Quatre jours après, il lui annonce la nouvelle destination que lui donne Bonaparte (de Rosette, 13 germinal - 2 avril) :

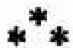
... Au moment où j'allais partir pour Le Caire, j'ai reçu l'ordre d'aller prendre le commandement de la Palestine; la lettre, datée de Jaffa, du 21 ventôse, ne m'est arrivée ici que hier par Le Caire; elle portait que je prendrais une escorte au Caire pour me rendre à Jaffa, où je recevrais de nouveaux ordres. Mais j'aurai beaucoup plus court de me rendre à Da-

1. Du Caire, 26 ventôse (16 mars).
2. Voir aux *Annexes* une lettre de Dumuy à Menou, datée du lazaret de Boulak (1er germinal - 21 mars).



miette par terre, où je prendrai une escorte pour Katieh et pour Jaffa en droite ligne.....

Il fallut encore cinq semaines[1] à Menou pour se décider à partir; et l'on a vu (t. IV, p. 606) qu'il était seulement à Katieh quand, le 5 juin, l'armée atteignit cette ville au retour de Syrie.



A partir du moment où Marmont se trouva investi du commandement supérieur des trois provinces d'Alexandrie, de Rosette et de Bahireh, c'est sa correspondance avec Dugua qui nous fait connaître la situation de cette partie de l'Égypte, toujours difficile au point de vue administratif et financier, quoique bientôt améliorée par l'éloignement des Anglais : ceux-ci, après un mois d'efforts intermittents et infructueux, se décidaient à porter leurs forces navales sur les côtes de Syrie pour entraver la navigation des bâtiments français et appuyer la résistance de Djezzar-Pacha.

Extraits des lettres de Marmont à Dugua.

Alexandrie, 17 *ventôse* (7 *mars*). — ... La peste diminue ses ravages ; si, d'ici à quinze jours, elle est aussi modérée que depuis quelque temps, nous sommes sauvés. Les guérisons deviennent plus fréquentes, et les accidents plus rares...

Nos travaux de fortification sont dans la plus grande activité.

1. Voir une lettre de Menou aux effendis de Rosette (21 floréal - 10 mai) : « Avant mon départ pour la Syrie, je vous fais savoir que je laisse dans ce pays-ci mon harem et tous ses parents. C'est vous qui m'avez fait épouser ma femme Zobeidé, selon la loi de Dieu et de son Prophète; je la laisse donc en dépôt entre vos mains... » Le même jour, Menou adressa des recommandations analogues au divan de Rosette. Voir (23 floréal - 12 mai) les réponses du chérif (au nom des effendis) et des membres du divan, promettant de veiller sur la femme de Menou et sur sa famille.



Alexandrie, 23 ventôse (13 *mars*). — ... Je remue ciel et terre, mon cher Général, pour trouver de l'argent ; j'ai dans ce moment-ci trois colonnes mobiles en mouvement, qui ne s'arrêteront pas que les contributions ne soient payées...

...J'ai la certitude que la marine prenait chaque jour 1 200 rations de trop ; j'ai fait arrêter son garde-magasin des vivres, je l'ai fait traduire à la cour martiale, et j'ai exigé qu'il fût passé une revue rigoureuse pour prévenir de pareils abus. Les travaux des fortifications sont dans la plus grande activité. J'ai emprunté en mon nom pour les alimenter, et je rembourserai cet emprunt lorsque les colonnes mobiles m'auront rapporté de l'argent. L'influence de cette nouvelle lune-ci n'a pas été aussi fâcheuse qu'on avait lieu de le craindre. La peste va toujours bien ; la ville est toujours nette, à deux à trois maisons coptes ou juives près, qui sont en quarantaine. Les troupes de terre, campées en bon air, n'éprouvent que très rarement des accidents, et la marine seule souffre un peu ; mais le traitement adopté est si bon que les huit neuvièmes sont sauvés...

Les Anglais étaient, il y a cinq jours, tous réunis devant Alexandrie. Ils ont chassé dans l'ouest plusieurs bâtiments qui sont partis. Depuis ce temps les vents d'est qui ont régné les ont empêchés de reparaître ; nous les verrons sans doute ce soir ou demain. Vous pouvez être tranquille sur l'effet de leurs bombes ; elles ne font de mal à personne.

Alexandrie, 28 ventôse (18 *mars*). — Depuis dix jours, mon cher Général, nous sommes débarrassés des Anglais[1] : une ou deux frégates reviennent de temps en temps nous regarder et s'éloignent ensuite, de manière que notre communication avec Rosette est parfaitement libre. Aussi je presse l'adjudant général Jullien de nous envoyer le plus de subsistances qu'il pourra requérir.

Afin de profiter du moment favorable et de former à Alexandrie de grands magasins, j'organise une compagnie de commerce qui se

1. Le 7 mars, le *Culloden*, le *Perseus* et le *Bulldog* avaient quitté les eaux d'Alexandrie pour aller rejoindre l'escadre de Nelson. Sidney Smith conservait sous ses ordres : le *Tigre*, le *Theseus*, l'*Alliance*, la *Torride* et la *Marianne*. Le 8 mars, le *Theseus* fit voile pour Saint-Jean-d'Acre ; le *Tigre*, après être resté encore quelques jours devant Alexandrie, se dirigea à son tour vers la Syrie ; il atteignit Acre le 17 mars ; le lendemain, eut lieu la capture de la flottille de Standelet.



charge d'ici un mois de faire venir pour son compte 6.000 ardeps de blé. Je donnerai à cette compagnie tous les secours qui seront en mon pouvoir et, pour lui inspirer de la confiance, je prendrai une action, et j'en ferai prendre à dix ou douze Français ; je crois que les résultats en seront bons.

Les travaux des fortifications sont dans la plus grande activité.

Notre peste va de mieux en mieux, et je crois pouvoir espérer sans trop d'audace qu'elle ne prendra plus d'accroissement. Les guérisons sont extrêmement fréquentes.

Extraits des lettres de l'adjudant général Julien au général Dugua.

Rosette, 25 ventôse (15 mars). —.... Vous connaissez l'emprunt exigé par le général Marmont sur ma province. Rosette a payé en entier, Foueh les deux tiers ; mais Berenbal et Metoubis n'ont pas encore versé un sou. J'avais envoyé une colonne mobile de 60 hommes dans le Delta, avec une pièce de 3, pour mettre à la raison les villages récalcitrants. Cette colonne devait recevoir à son retour l'emprunt que Berenbal et Metoubis avaient promis de tenir prêt; mais elle est arrêtée dans le midi de la province par la révolte de quelques villages. Celui de Kafr-Chabbas-Amer, où le général Menou fut attaqué il y a six mois, a réparé ses tours et ses remparts, et sert de refuge à tous les révoltés des environs. La colonne mobile les y a attaqués avant-hier inutilement. Le commandant marque qu'il n'a pu enlever le village avec la pièce de 3, et me demande du renfort. J'ai fait partir ce matin un autre détachement de 60 hommes avec la pièce de 8. Le capitaine Henry de la 25e demi-brigade, officier qui a de l'énergie, a ordre d'exterminer cet infâme village; cet exemple contiendra peut-être les autres.

Je l'ai aussi chargé d'une autre mission. Le cheik Mekaoui, de Berenbal, qui était débiteur envers le gouvernement, s'est enfui de cette commune. Etabli à El-Qounieh ou El Saadéh, il a rassemblé une bande de voleurs, avec lesquels il fait des incursions dans les environs et y jette l'épouvante. Ces deux communes ont d'ailleurs fait précédemment des actes de révolte et assassiné deux serrats[1]. Le citoyen Henry a donné ordre de tâcher d'enlever cette bande de brigands ; il doit se concerter pour cela avec l'autre cheik de Berenbal, l'honnête Merei (?), ennemi de son confrère le voleur.....

Rosette, 1er germinal (21 mars). — ..... Je vous ai prévenu, par ma lettre du 25, des difficultés qu'éprouvait la rentrée de l'emprunt et du miri, par la révolte de quelques villages du Delta et la mauvaise volonté des autres; que j'avais été obligé d'y envoyer deux colonnes et deux pièces de canon ; le village de Kafr-Chabbas-Amer est démoli totalement ; mais

1. Receveurs d'impositions, ordinairement de race copte.



les habitants avaient pris la fuite. Celui d'El-Saadéh s'est déclaré aussi en pleine révolte ; il a été aussi détruit en partie. Les habitants avaient pris les mêmes précautions que celui du premier pour se mettre à l'abri avec leurs bestiaux, après avoir commencé par répondre de la manière la plus insolente aux paroles de paix que je leur avais fait porter et avoir *offert de la monnaie de plomb* aux Français. Ces deux exemples paraissent produire un bon effet sur le reste de la province. A présent que je leur ai persuadé qu'on ne nous résistait pas impunément, je ramène par la douceur les habitants effrayés et fugitifs ; plusieurs villages sont rentrés et commencent à apporter leur miri ; Berenbal paraît encore désert ; j'ai recommandé au commandant de la colonne de mettre beaucoup de prudence dans sa conduite à son égard et de calmer les inquiétudes. J'espère que ces moyens produiront l'effet que je me proposais et que, par un mélange de sévérité et de douceur selon les circonstances, j'apprivoiserai ce peuple.

Mekaoui, chef des voleurs, s'est aussi sauvé avec la bande ; le commandant de la colonne le suit à la piste ; j'espère encore qu'il sera surpris. Ce qui étonne le plus les habitants du Delta, c'est la rapidité et l'à-propos des mouvements de nos troupes ; ils ne peuvent concevoir comment elles se trouvent partout.....



Deux jours avant de quitter Le Caire, voyant que Menou n'arrivait pas de Rosette, Bonaparte s'était décidé à le remplacer temporairement par Dugua dans le commandement supérieur de la basse Égypte. Cette situation provisoire se prolongea pendant toute la campagne de Syrie. Malgré son médiocre état de santé et son désir de rentrer en France pour y prendre place au conseil des Cinq-Cents[1], Dugua

1. Voir t. IV, p. 118. Voir encore lettre de Dugua à Laugier (Le Caire, 22 pluviôse 10 février). Il aurait voulu pouvoir s'embarquer avec Dumas, Manscourt et Dolomieu; il a renoncé à ce projet à la suite de son entrevue avec Bonaparte et d'après la nouvelle, donnée par Hamelin, que Beauvais et Beauvoisins sont tombés aux mains des Barbaresques : « Cette nouvelle, jointe au désir que le général m'a témoigné que je retardasse de quelques jours mon départ pour pouvoir porter en France des nouvelles intéressantes, et la promesse qu'il m'a faite d'un aviso bien armé pour cette mission, ne m'ont pas laissé d'incertitude sur le parti que j'avais à prendre ; et, pour ne pas me laisser oisif ici, le général m'a donné le commandement de la province et de la ville du Caire et de la basse Égypte. Je remettrai l'un et l'autre au général Menou, lorsqu'il sera arrivé de Rosette.

» Le général en chef a témoigné un tel mécontentement, au général Manscourt surtout, de son départ que je suis convaincu que je vous aurais rendu le plus mauvais service de lui laisser entrevoir que vous pensez à votre retour en France, où il paraît que l'on ne voit point avec plaisir ceux qui quittent l'armée sans de puissantes raisons. »

devait remplir jusqu'au bout sa mission, dans laquelle il se montra bon administrateur, politique clairvoyant, chef à la fois énergique et bienveillant; il sut tirer un parti habile des faibles ressources en hommes, en argent et en matériel qui lui restaient après les importants prélèvements effectués au profit de l'armée de Syrie.

On le voit très exact à rendre compte des événements survenus en Égypte; il le fait avec beaucoup de précision et de sincérité; et les appréciations très sages qu'il formule sont presque toujours confirmées par l'étude approfondie des documents concernant cette période qui ont été conservés.

Le 12 février (24 pluviôse), Dugua fait passer à Bonaparte la lettre de Menou annonçant le bombardement d'Alexandrie[1] :

..... J'ai répondu au général Menou que, dans cette circonstance, sa présence était nécessaire à Alexandrie; que je l'invitais à y rester avec la légion nautique jusqu'à ce que vos ordres lui soient parvenus[2].....

Le surlendemain, il transmet de nouvelles communications (26 pluviôse – 14 février) :

Le citoyen Lavallette est arrivé hier au soir à Boulak; il a été impossible de lui éviter quatre jours de quarantaine. Je vous fais passer par un exprès les dépêches dont il était chargé; il a été attaqué par les habitants de quelques villages, le long du Nil en remontant. Le général Dumas l'avait été en descendant; il paraît que ce soulèvement est encore l'ouvrage des Anglais. Si, après la publication des proclamations du divan, les mouvements continuent encore, je ferai punir les villages les plus remuants pour contenir les autres.

1. La veille, Dugua avait transmis à Bonaparte un paquet parti de Rosette deux jours avant le bombardement; il confia sa lettre du 24 pluviôse à un exprès arabe et en fit passer le duplicata par Damiette. Ce fut à Gaza seulement que Bonaparte reçut la lettre du 24 pluviôse; il avait reçu au moment de la prise d'El-Arich la lettre du 26 pluviôse. (Voir t. IV, p. 205 et 225.)

2. Dugua à Menou (24 pluviôse - 12 février). Le même jour, Dugua écrit à Marmont : « Souvenez-vous que le général a emmené tout ce qu'il a pu; qu'il n'a laissé ici que 1.600 hommes pour la défense du Caire, Boulak, Gizeh, la citadelle et le Vieux-Caire; qu'il a emporté tout l'argent et les provisions qu'il a pu, et qu'il vous fait encore des demandes considérables de tout genre. » Il ne pourra donc pas fournir de grands secours à Alexandrie.



Ce même jour, arriva au Caire le général Veaux, revenant de Beni-Souef; il apportait la confirmation de la victoire gagnée par Desaix à Samhoud, le 22 janvier.

Toutes ses lettres précédentes étant restées sans réponse, Dugua écrivit à Bonaparte pour lui exprimer son inquiétude (29 pluviôse-17 février) :

Le lendemain de notre départ, je fis partir un courrier arabe, monté sur un dromadaire, pour vous porter les dépêches venues de Rosette, d'Alexandrie et de Beni-Souef. Le courrier a dû être assassiné, car je n'ai plus entendu parler de lui, et je n'ai reçu qu'une seule lettre de l'état-major général depuis votre départ; elle était datée de Koraïm, du 24, et m'annonçait la prise du village d'El-Arich et le blocus du fort[1].....

Par lettre du 6 ventôse (24 février), il fait ressortir la situation difficile où il se trouverait dans le cas d'une attaque sérieuse contre Alexandrie :

..... Les Arabes, qui sont dans le Bahireh et qui se proposent de venir dans la province de Gizeh, ne sont contenus que par la présence du général Lanusse dans le Delta. S'il descend à Alexandrie ou à Rosette, les deux rives du Nil seront infestées; plus de communications par la branche gauche; plus de moyens de faire descendre des approvisionnements; plus de levées ni de grain ni d'argent; et la liberté aux Arabes de se répandre, de dévaster et de soulever tout le pays. Cette perspective est affligeante.

Par une autre lettre du même jour, il rend compte d'une embuscade tendue la veille entre le fort Sulkowski et Boulak pour surprendre des Arabes; en poursuivant ceux-ci, le chef d'escadron Spitzer, du 22e de chasseurs, a été tué.

Le surlendemain (8 ventôse-26 février), Dugua annonce à Bonaparte qu'il dirige sur Katieh un convoi de 140 chameaux,

1. Il se propose en conséquence de faire passer ses lettres par Damiette. Il faut deux jours pour descendre le Nil, vingt heures de Damiette à Om-Fareg, et huit heures de ce point à Katieh. Ce mode de transmission est aussi rapide et plus sûr que l'emploi de courriers à dromadaire.

Le 5 ventôse (23 février), Dugua écrit à Berthier qu'il a fort peu de nouvelles de l'armée; il n'a reçu qu'une lettre d'Andréossy du 24 pluviôse, et une de Grézieu du 26. Lui-même a envoyé cinq courriers par terre et cinq par Damiette; il n'a reçu aucune réponse.



dont 75 chargés de vivres et 65 d'objets d'artillerie. Le général Veaux et l'aide de camp Lavallette devaient profiter de ce convoi pour aller rejoindre l'armée en Syrie.

La correspondance de Dugua, fort active dans cette période, ne signale que des événements secondaires : l'exécution, par ordre du général Lanusse, des cheiks de deux villages situés sur la branche de Rosette, dont les habitants ont assassiné des Français et attaqué des barques ; l'arrivée (3 mars) des prisonniers d'El-Arich, escortés par le chef de bataillon Pépin, etc.

Le 5 mars (15 ventôse), Dugua annonce l'arrivée de nouvelles importantes :

Le nommé Moureau, courrier du Directoire, est arrivé hier au soir au Caire, venant de Rosette. Il est parti de Paris le 11 nivôse, et de Gênes le 21 pluviôse [1]. Il apporte des dépêches du 14 brumaire et du 9 nivôse. Les premières sont un triplicata de celles qui vous avaient été précédemment adressées ; je les ai copiées moi-même pour les faire partir par la diligence de Damiette, espérant qu'un convoi pourra vous les porter sûrement. Les originaux partiront avec le courrier, le 18 ou le 19, avec un convoi considérable que commandera le citoyen Boyer, et qui partira avec le détachement qui a amené ici les Mameluks. La dépêche du 9 est un duplicata des confirmations de grades, du projet de l'alliance avec la Russie et le manuscrit de l'instruction sur la peste de l'Égypte. Je joins ici le manuscrit et vais envoyer la feuille à l'imprimeur. La pièce essentielle de cette dépêche est tout entière en chiffres ; je l'ai copiée avec la plus grande exactitude, et le courrier vous portera aussi l'original [2].....

1. Il avait fait la traversée de Gênes à Aboukir sur l'aviso *l'Osiris* (capitaine Guascone, frété par le consul Belleville. Voir lettre de Belleville au ministre de la marine (7 pluviôse-26 janvier), annonçant que l'aviso met à la voile : le départ fut retardé de quatorze jours par les vents contraires. En raison de la récente rupture avec les régences barbaresques, l'*Osiris* prit, pour naviguer, le pavillon espagnol. *Arch. Mar.* B B[4] 137.

En récompense de son heureuse traversée, Guascone reçut, par ordre des consuls, une gratification de 2.400 francs. Voir lettre du ministre de la marine à Guascone, du 26 brumaire an VIII (17 novembre 1799). *Arch. Mar.* B B[4] 140.

Voir t. III, p. 269 (où, par une erreur de copie, *Damiette* est indiquée au lieu d'*Aboukir* comme point d'arrivée de l'*Osiris*) et t. IV, p. 335.

2. Dugua ajoute qu'il enverra demain d'autres nouvelles apportées par le citoyen Bockty, envoyé par le consul Belleville; il conserve jusqu'à nouvel ordre au Caire un gros paquet de numéros du *Réducteur*, apportés par le même courrier. Voir aux *Annexes*.



Le lendemain (16 ventôse - 6 mars), Dugua annonce à Bonaparte que le général Lanusse a demandé du renfort, afin de pouvoir agir contre les Arabes Oulad-Ali qui viennent d'entrer dans la province de Gizeh, près de Terraneh :

..... Je lui ai envoyé 150 hommes, conduits par le fils du général Leclerc, avec une pièce de 3. Tout cela est parti hier, 15; je vous informerai du parti qu'il aura tiré de ces gens-là.....

A la même date, Dugua écrit encore deux autres lettres à Bonaparte :

..... A votre départ pour la Syrie, vous n'avez pas laissé ici une paire de souliers, ni d'ordre pour en faire.....

..... J'ai ordonné, en conséquence, de faire fabriquer 100 paires de souliers par jour. J'en ferai délivrer 80 paires au détachement du citoyen Pépin, qui est arrivé pieds nus.....

..... Le citoyen Souhait est, à ce que tout le monde m'assure, un fort bon ingénieur; mais j'ai la preuve qu'il est un fort mauvais commandant de province. Je lui ordonne de se rendre à l'armée, et je donne ordre au citoyen Geoffroy de prendre le commandement de la Charkieh et la conduite des travaux de Belbeis. Le citoyen Souhait, par les moyens violents qu'il a employés, a soulevé sa province; et, par sa précipitation, il a fait éprouver un échec à la troupe qu'il commandait. Il paraît même qu'il s'est permis des vexations personnelles. Vous jugerez sa conduite par ses propres rapports, ceux de l'agent français de la province, celui du commandant du détachement de la 32e et la plainte du copte, dont je joins ici la copie.....

Le 9 mars (19 ventôse), Dugua écrit de nouveau à Bonaparte que le courrier Moureau partira dans deux jours, avec le convoi commandé par Boyer. Il adresse un duplicata des lettres qu'il a écrites depuis le départ de Lavallette et y ajoute un « précis de la situation actuelle des différentes provinces de l'Égypte ». Ce document résume, avec beaucoup d'exactitude, les événements survenus depuis le départ de Bonaparte.



Précis de la situation des provinces de l'Égypte au 19 ventôse an VII (9 mars 1799).

Alexandrie, Rosette et Bahireh. — Le général de brigade Marmont a pris, le 6 ventôse, le commandement des trois provinces d'Alexandrie, Rosette et Bahireh. Il a fait sur-le-champ un emprunt de 45.000 pataques sur Rosette, Metoubis, Berenbal et Fouch. Celui de Rosette, de 20.000 pataques, a été rempli presque sur-le-champ; une colonne mobile lève le reste, destiné aux besoins d'Alexandrie.

Le nombre des vaisseaux anglais s'est augmenté devant cette place, où il y avait, le 6, vingt voiles. Leurs bombes n'arrivent plus depuis les nouvelles batteries construites sur la presqu'île; elles forcent les bombardes à se tenir écartées.

Les Arabes se sont présentés sur le fleuve pour passer dans le Delta; ils n'ont pu réunir les bateaux qui leur étaient nécessaires.

Je reçois aujourd'hui de l'adjudant général Jullien l'avis qu'il a paru quelques accidents de peste dans la ville; il demande des officiers de santé.

Gizeh. — Les Arabes de la tribu Oulad-Ali, venus de Bahireh, ont établi leurs chameaux et leur camp près de Terraneh; le général Lanusse y a marché avec une partie de ses troupes, et un détachement de Gizeh avec du canon. Ce détachement, à son retour, fera rentrer les contributions.

Beni-Souef et Fayoum. — Le général Zayonchek a envoyé 42.000 francs au Caire; il a marché contre les villages qui s'étaient révoltés; la plupart se sont soumis. Je n'ai pas encore reçu de rapport sur son expédition[1]. La commission[2] a envoyé au Caire 1.400 ardeps de blé, qui ont été envoyés à Alexandrie.

Minieh. — Le chef de brigade Detrès n'a pas donné de ses nouvelles depuis le 4 ventôse; il doit s'être joint au général Zayonchek pour purger ensemble les deux provinces des fuyards de l'armée de Mourad-Bey.

1. Elle ne donna lieu qu'à des opérations insignifiantes au point de vue militaire. Voir lettres de Zayonchek à Dugua des 27 et 30 pluviôse, 4 et 13 ventôse (15, 18 et 22 février et 3 mars).

2. La commission des grains.



Haute Égypte. — Le général Desaix a poussé Mourad-Bey au delà des cataractes. Il a dû renvoyer des troupes sur ses derrières; mais j'ignore encore si elles sont arrivées à leur destination.

Le Caire. — La ville du Caire jouit de la plus grande tranquillité à l'intérieur. Des Arabes voleurs rôdent aux environs, malgré les patrouilles, les postes et les découvertes. Ils sont en partie des tribus qui n'ont pas traité, et, je crois, de celle des Bily, Ibrahim, cheik de cette tribu, ayant constamment refusé de se présenter.

Le jour de la clôture du ramadan a été celui où les drapeaux pris à El-Arich sur les Mameluks ont été portés à la grande mosquée par l'état-major et le divan du Caire, et au bruit de l'artillerie.

On m'a parlé, à différentes reprises, d'une réunion de Mameluks et d'Arabes au-dessus d'Atfieh, dont le nombre et la position ont toujours varié. J'ai ordonné au général Zayonchek de les surveiller et de les suivre sur les derrières, s'ils existent et s'ils se rapprochent du Caire. J'ai envoyé pour les observer.

Les détachements que j'ai sans cesse dehors pour les escortes, et qui ne rentrent pas, ne m'ont pas permis encore de faire sortir une colonne mobile pour la rentrée des impositions.

Charkieh. — La province de Salheyeh a été dans une fermentation presque inquiétante par les imprudences du citoyen Souhait. J'attends les premiers rapports pour savoir comment cela se termine. Le passage des Mameluks prisonniers aura beaucoup contribué à arrêter les mouvements.

Il sera bien difficile d'établir les relais de chameaux de transport que j'ai ordonnés; mais, n'y en eût-il que 50 dans chaque place, je les ferai organiser.

Menouf. — Menouf est la province où les impôts se recouvrent le mieux, et qui est la plus tranquille; il est vrai que c'est aussi celle où il y a le plus de troupes. Le général Lanusse nous a envoyé aujourd'hui 60.000 livres, 4 caisses de canons de fusils neufs, 2 de baïonnettes, 1 de ferrures d'affût, retrouvées dans le village d'Afta, un de ceux dont il a fait fusiller le cheik, qui avaient pillé nos barques d'artillerie remontant le Nil.

Mansourah et Garbieh. — La province de Mansourah, dégarnie de troupes, est exposée aux ravages des Arabes. Le général Fugière n'a pas pu quitter encore la province de Garbieh, où quatre villages,



qu'il ne nomme pas, se font la guerre et ont appelé les Arabes; il marche pour les pacifier et ira, de là, à Mansourah.

Je joins ici copie d'un beau trait du village de Gannag transmis par le général Fugière[1].

Damiette. — La province de Damiette a été aussi le théâtre des courses des Arabes, qui ont été à Fareskour piller quelques habitants[2]. Si Damiette est réduit aux seuls dépôts de la 1re division, il sera bien difficile à l'adjudant général qui y commande de faire exécuter les transports dont il est chargé depuis Damiette jusqu'à Om Fareg. Je lui ai envoyé une djerme armée pour remplacer la demi-galère qui n'a pas pu descendre le Nil. Celle-ci est en station au Ventre-de-la-Vache.

Suez. — Suez est le point de tous le plus exposé peut-être, si le rapport dont je joins ici copie est exact. Si ce rassemblement de soldats du prophète Mohammed-el-Ghilani se portait sur Suez, il y trouverait très peu de résistance de la part des Maltais qui font tous les jours de nouvelles preuves de lâcheté. Mac-Sheehy est au désespoir de commander cette troupe, dont le général Junot a emmené le meilleur en prenant la compagnie de grenadiers pour l'escorter jusqu'en Syrie. Je vous prie, Général, d'ordonner que cette compagnie retourne à son poste[3].

La construction de la goélette, que vous avez fait mettre sur le chantier, est suspendue faute de bois à Suez, et d'argent à Boulak pour y en envoyer. Le commissaire de la marine n'a pas un sou pour pourvoir aux dépenses de toute espèce que nécessite ce bâtiment et qui sont considérables, d'après la lettre du citoyen Tempié, dont je joins ici la copie. Donnez-moi vos ordres à cet égard, je vous prie.

P. S. Alexandrie. — Je reçois à l'intant une lettre du général Marmont, d'Alexandrie, en date du 12. Il ne me parle ni du

1. Les habitants avaient vigoureusement châtié une bande d'Arabes qui venaient de piller des villages de la province de Menouf. (Lettre de Fugière à Dugua du 8 ventôse - 26 février.)

2. Voir lettre d'Alméras à Dugua (Damiette, 12 ventôse - 2 mars), annonçant que l'avant-veille 300 Arabes ont pillé Fareskour. Il a essayé de les surprendre; mais ils avaient décampé avant son arrivée.

3. Voir aux *Annexes* diverses lettres concernant l'indiscipline et les nombreuses défaillances des soldats maltais.



bombardement, ni des Anglais; il me dit que les accidents de peste diminuent, et que les guérisons sont plus fréquentes.

Rosette. — L'adjudant général Jullien m'écrit de Rosette, du 14, qu'il y a eu quelques accidents de peste dans la ville, sans entrer dans les détails.

Comme l'indique le rapport de Dugua, il s'était produit dans la province de Charkieh une vive fermentation, à la suite de mesures imprudentes prises par le chef de bataillon Souhait pour la levée des impôts et des chevaux. Nos troupes avaient même subi un petit échec devant le village de Berdenouha (au nord de Belbeis).

GIMIÉ, CAPITAINE A LA 32e, AU CITOYEN DURANTEAU, CHEF DU 3e BATAILLON DE LA 32e.

Belbeis, le 12 ventôse an VII (2 mars 1799).

Permettez, Citoyen Commandant, que je vous écrive la présente pour vous prévenir des mouvements et mutations qui existent dans mon détachement, et principalement des peines et fatigues que nous essuyons depuis que nous sommes ici sous les ordres du commandant de cette place.

Depuis le moment de notre arrivée, nous n'avons cessé d'être en course, soit pour lever des contributions, soit pour aller de village en village voler des chameaux ou bourriques, ce qui a mis un grand bouleversement dans cette province et l'a mise en révolution contre nous. Je vais vous faire part en peu de mots des événements fâcheux qui nous sont survenus ces jours-ci, par l'imprudence de celui sous les ordres duquel nous sommes et qui était à notre tête. Le voici :

Le 9 du présent mois, je reçois les ordres du commandant de la place de faire partir 50 hommes et 2 officiers pour aller, comme je vous ai déjà dit, de village en village chercher des chameaux et bourriques[1]. Les

1. Voir lettre de l'agent français Laroche à Poussielgue (Belbeis, 10 ventôse-28 février). Il critique les vexations dont les habitants de la province sont victimes, et contre lesquelles il réclame en vain : « On voulait hier, presque malgré moi, me faire faire une expédition à laquelle je me suis refusé formellement, ainsi que pour toutes autres semblables. J'ai dit que, toutes les fois qu'il s'agirait de piller, malgré le besoin, je n'y serais jamais présent.

» Il est parti hier, à 2 heures du matin, un détachement de 50 hommes de Belbeis pour se rendre à Bordein (*Berdenouha*), Astougi, El-Gar, villages de la Charkieh, environ à deux lieues d'ici, avec ordre du commandant de la province de prendre dans ces villages tous les chameaux, les ânes, etc. qu'ils trouveraient. Les habitants, qui avaient déjà eu quelques scènes pareilles, se sont mis sous les



paysans, instruits de cela, ne manquèrent de prendre les armes et se mettre en défense dans leur village contre quiconque voudrait y entrer de force et enlever leurs bestiaux. Leur nombre était d'environ 10.000 à 12,000 hommes. Le lieutenant Boulon, commandant le détachement, fut assez prudent pour ne pas exécuter les ordres que lui avait donnés le commandant, qui étaient de cerner deux villages avec les 30 hommes qu'il avait, sûr moyen de se faire égorger sans sauver un seul homme. Arrivé enfin à l'endroit où il devait faire son coup, il voit tous les paysans attroupés qui l'attendaient de pied ferme. Malgré les démarches que fit le commandant du détachement pour parler au cheik du village, comme portaient ses ordres, pour se concerter avec lui, il ne put jamais en venir à bout; ils étaient tous en défense et armés dans leurs retranchements, lui disant qu'il se trouverait mieux de se retirer, sans faire la moindre tentative. Le parti que prit pour lors le commandant du détachement fut le plus sage : il se retira sans rien dire, voyant un nombre si supérieur, et de toute impossibilité de soumettre avec si peu de monde, et rentra dans sa garnison.

Ce dernier, en arrivant, n'eut rien de plus empressé que de se transporter chez le commandant pour lui rendre compte du peu de succès de sa mission et de ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Le commandant, très incrédule, ne voulut pas se rapporter à ce qu'on lui dit et traita les officiers un peu durement, leur disant qu'ils y retourneraient le lendemain, et qu'il y viendrait à leur tête, ce qu'il fit en effet.

Le 10 au soir, je reçois ordre de me tenir prêt à partir, le 11, à 3 heures du matin, avec 80 hommes de mon détachement, à la tête duquel il se mettrait pour venir désarmer le village qui avait pris les armes, et me fit prévenir le détachement qu'il ne rentrerait qu'après avoir soumis les rebelles[1]. Nous nous mettons donc en marche, le 11, sur ce village. Arrivé aux portes, il dispose le détachement de telle manière que nous étions sûrs de succomber. J'oubliais de vous dire que nous avions trouvé les paysans sous les armes, et au nombre que nous avait dit le commandant du détachement qui avait marché la veille. Malgré toutes les observations que nous pûmes lui faire, que nous étions trop faibles pour attaquer un si grand nombre d'enragés, qu'il valait mieux pour notre sûreté attendre quelques jours, que dans cet intervalle il viendrait quelque troupe et que pour lors nous pourrions marcher contre, il ne voulut jamais s'arrêter à nos observations et voulut faire à sa tête. Après avoir dirigé les postes et donné ses ordres, il fait appeler le cheik du village, qui se refuse à venir, disant : « Si vous me voulez, venez-moi me chercher »; et ce, d'un air menaçant. Aussitôt, il l'envoya quérir par quatre hommes qui, sitôt se présenter à la porte, furent salués de plusieurs coups de fusil, auxquels les quatre hommes ne tardèrent pas à

armes, se sont réunis, et le détachement fut obligé de se retirer très promptement. » Laroche déclare que, sous prétexte de réquisition, les habitants sont fréquemment victimes de véritables pillages.

1. Voir lettre de Souhait à Dugua (10 ventôse-28 février), signalant la mauvaise volonté de certains villages et annonçant qu'il va marcher, cette nuit, contre l'un d'eux. Il dit que le convoi du général Veaux est parti ce matin de Belbeis pour Salheyeh.



répondre. Voilà le combat qui s'engage. Nous faisons chacun notre décharge; nous voyons à l'instant sortir une fourmilière d'hommes et environ 400 Arabes qui nous courent dessus, bravant nos coups de fusil. Nous fûmes obligés de battre en retraite pendant deux heures, où j'ai eu 4 hommes morts et 2 blessés, le tout par la faute du commandant, dont la conduite présente et passée n'a pas été louée. Voilà à peu près, Citoyen Commandant, le détail de notre expédition[1].

Il me tombe tous les jours des malades, ce qui affaiblit beaucoup mon détachement. On nous avait dit, il y a quelques jours, que la légion nautique devait nous relever ainsi que tous les détachements; nous commencions à nous en réjouir, attendant l'heureux moment de venir vous joindre, qui ne viendra que trop tard. Je n'ai autre nouvelle à vous donner, qui mérite votre attention; il est arrivé hier un détachement de la 9ᵉ, conduit par un chef de bataillon, qui escortait des Mameluks pris à El Arich, ainsi que 13 drapeaux; ils arriveront au Caire le 14. Notre armée a été, pendant quelque temps, dans une très grande disette; elle commence à présent à trouver des vivres, d'après ce que m'ont dit des officiers de la 9ᵉ.

Je finis, Citoyen Commandant, en vous assurant de mes respects, et suis votre affectionné frère d'armes.

GIMIÉ, capitaine.

Par lettre du 22 ventôse (12 mars), Dugua rend compte à Bonaparte de l'attitude de l'émir-hadji et des cheiks qui l'accompagnent; au lieu de rejoindre l'armée, ils s'attardent aux environs de Salheyeh :

..... Je viens d'être instruit par le divan que les cheiks qui devaient vous accompagner en Syrie, ainsi que le prince de la caravane, étaient encore à Koraïm, Salheyeh et les environs, n'ayant pas pu aller plus loin parce que le commissaire des guerres de Salheyeh et le général

---

1. L'agent français Laroche adressa à Poussielgue (de Belbeis, 12 ventôse 2 mars) un récit sommaire de cette affaire. Il dit que Souhait l'a entreprise « malgré tout ce que l'on a pu lui dire ».

Il rapporte que les habitants de Berdenouha sortirent en foule « aidés de 200 ou 300 Arabes Bédouins de la tribu des El-Aydy, qu'ils avaient fait venir chez eux en cas d'attaque. Ils nous ont tué 5 hommes, blessé 2 et fait fuir le détachement qu'ils ont poursuivi à une demi-lieue de Belbeis ». Il constate que cette malheureuse affaire enhardit beaucoup les habitants. « Malgré notre tort, ajoute-t-il, il est absolument nécessaire que ce village soit rayé de la liste de la Charkieh. » Il est à souhaiter qu'on fasse promptement cette expédition, « dont la réussite exige au moins 500 hommes et 2 pièces de canon ». Sinon, il ne faut plus rien espérer de la province; les villages ne paieront pas leurs impositions.

Voir lettre de Souhait à Dugua (11 ventôse - 1ᵉʳ mars) au sujet de l'échec subi devant Berdenouha; il demande des renforts, avec un canon, pour réduire ce village, sans exposer du monde. Il signale en même temps la difficulté d'approvisionner Katieh et El-Arich : cette question fait encore l'objet d'une lettre ultérieure à Dugua (15 ventôse - 5 mars).



Junot leur avaient enlevé les chameaux qui devaient porter leurs bagages. Je fais partir un courrier arabe pour rattraper l'adjudant général Boyer à Koraïm, et lui porter l'ordre de faire tout ce qu'il faudra pour leur procurer la restitution de leurs chameaux et les faire remettre en route pour vous joindre.....

On vient de m'assurer que l'émir-hadji payait bien les Arabes qui venaient lui annoncer que l'armée manquait de tout à El-Arich, et qu'il les a fort mal reçus quand ils lui ont appris nos succès.

Ces agissements étaient le prodrome d'un mouvement insurrectionnel assez grave, dont nous étudierons plus loin le développement. Comme, pour le moment, ce mauvais vouloir ne paraissait pas devoir être inquiétant, Dugua se contenta d'envoyer une petite colonne vers Belbeis, pour punir les villages qui avaient bravé l'autorité de Souhait.

Le 14 mars (24 ventôse), il annonce donc à Bonaparte qu'il fait partir, dans la journée, pour Belbeis le chef de bataillon Duranteau (de la 32e) avec 200 hommes de la garnison du Caire, 50 de celle de Gizeh et une pièce de 3. Il lui a donné ces instructions [1] :

1. L'adjudant général Boyer, parti du Caire le 14 mars pour se rendre en Syrie, avait ordre, en arrivant à Belbeis, de prendre des renseignements sur la situation de la provice de Charkieh. Voir sa lettre à Dugua (Belbeis, 22 ventôse-12 mars), qui fait ressortir la responsabilité de Souhait; elle signale l'attitude hostile des habitants et la nécessité de les châtier durement : « ..... Encore avant-hier, le village d'El-Zaukaloun a massacré trois coptes et leurs domestiques; les têtes de ces chrétiens ont été promenées ; toutes ces vilaines cérémonies sont accompagnées d'imprécations et d'horreurs contre nous. Les Français tués à l'affaire de Berdenouha ont également servi de même spectacle à cette province; leurs têtes ont été portées partout en triomphe.....

« ..... Envoyez ici le bataillon de la 32e, avec une bonne pièce de canon ; faites-lui faire un séjour de quinze jours, qu'il emploiera à faire des exemples; car l'insolence du fellah est poussée à la dernière période ; il crie publiquement : *Marchons à Belbeis; il n'y a là que 60 coquins que nous égorgerons.....*

« ..... Il n'y a donc d'autre parti à prendre, pour rétablir notre crédit et remplir notre caisse, que de tirer du canon et de hisser des têtes au bout des perches; cette province a besoin de cette leçon, mais il lui faut un commandant ; le génie fortifie bien et ne s'entend qu'à cela...

« ..... Le chef de bataillon Duranteau est un brave militaire ; il réunit toutes les qualités nécessaires à une expédition, qui est de toute nécessité contre cette province..... »

Ce fut à suite de cette lettre que Dugua fit partir Duranteau et lui donna les instructions reproduites ci-dessus.

Voir encore lettre de Boyer à Dugua (de Salheyeh, 24 ventôse-14 mars). Il insiste sur la nécessité d'une répression vigoureuse : « ..... Il faut couper 100 têtes faire donner 500.000 coups de bâton, et tout sera dans l'ordre..... »



..... Le citoyen Duranteau verra les mouvements d'insurrection qui s'annoncent dans la province de Charkieh. Arrivé à Belbeis, il prendra tous les moyens nécessaires pour punir les villages de Berdenouha et d'El-Zankaloun, et pour arrêter les progrès de l'insurrection. A cet effet, il marchera sur le village de Berdenouha, l'attaquera s'il faut, prendra le plus d'habitants qu'il pourra; fera couper la tête aux dix principaux, y compris celui du cheik détenu à Belbeis; il les fera placer sur le rempart, et il retiendra prisonniers le reste des habitants, jusqu'à ce que le miri de ce village soit payé, et une amende du double de ce miri en punition de leur délit. Il ne brûlera ce village que dans le cas où il n'aura pas d'autre moyen d'en faire cesser la résistance.....

Après avoir châtié El-Zankaloun d'une façon analogue, Duranteau devait faire une tournée rapide dans la province de Charkieh, de façon à être de retour au Caire le 25 mars.

Duranteau remplit sa mission avec beaucoup d'activité et d'énergie. Il se présenta devant Berdenouha le 16 mars à la pointe du jour, s'empara du village, qui fut pillé et incendié; il rentra ensuite à Belbeis d'où il écrivit, le soir même, à Dugua :

..... Je suis arrivé à Belbeis le 25 d'assez bonne heure et, dès ce moment, je me suis occupé des préparatifs nécessaires pour me porter sur le village de Berdenouha. Je suis arrivé à la pointe du jour devant ce village avec environ 300 hommes. J'ai trouvé les habitants sous les armes; et, au moment où j'allais parlementer avec eux, ils m'ont tiré plusieurs coups de fusil, auxquels j'ai répondu; et dès ce moment l'affaire s'est engagée. Je me suis emparé du village, et le soldat animé y a tué beaucoup de monde, sans que j'aie pu arrêter le carnage[1]. Ceux qui ont évité la mort ont

1. Voir lettre de Geoffroy à Dugua (Belbeis, 26 ventôse — 16 mars) : « ... Je suis arrivé ce matin à 10 heures (de Salheyeh); trois lieues avant d'arriver dans la ville, j'entendis une fusillade et plusieurs coups de canon; je ne tardai pas à penser que vous faisiez déjà châtier Berdenouha, et en arrivant j'en fus convaincu. Je vis arriver avec plaisir le chef de bataillon Duranteau; il a rempli une partie de sa mission d'une manière terrible, mais exemplaire... Il aurait été à désirer qu'on empêchât cette boucherie; mais le soldat a éprouvé une opiniâtreté qui l'a porté au massacre: cependant il a épargné les femmes et les enfants, à qui il faisait signe par de grands gestes de se retirer, pour éviter le sort des hommes. »

Geoffroy ajoute qu'il accompagnera demain Duranteau dans son expédition contre El Zankaloun; il fait très grand éloge de ce chef de bataillon et le déclare plus apte que lui-même au commandement de la Charkieh : « Je n'ai jamais



pris la fuite, et il m'a été impossible de faire des prisonniers; je porte la perte des habitants au moins à 300 hommes; j'ai eu un caporal des dromadaires et 3 volontaires de la 32e blessés. Je me suis retiré à Belbeis, et je compte partir demain pour me porter sur El-Zankaloun.

L'opération contre El-Zankaloun eut une issue moins sanglante. En y arrivant, le 17 mars assez tard, Duranteau trouva le village évacué. La marche de la colonne française avait d'ailleurs produit une heureuse impression sur les habitants de cette contrée, qui vinrent en assez grand nombre apporter des vivres et protester de leurs intentions pacifiques.

Les sages dispositions du commandant Duranteau, écrivit Geoffroy à Dugua[1], ont ramené le calme dans la province; elle est parfaitement tranquille.....

En même temps que le commandant Duranteau marchait sur El-Zankaloun, il s'occupait déjà de la rentrée des impositions; les circulaires et les ordres se répandirent de suite dans les villages, et il attend d'heureux résultats. Demain nous allons coucher à Chawbak-Basta[2]; le commandant de Belbeis en est prévenu; il sera informé successivement des lieux où nous passerons.....

La tranquillité est assurée dans la province, quant aux paysans; mais, quant aux Arabes, nous sommes loin de la garantir. Ils paraissent tous remuants.....

..... La grande quantité de ces peuplades errantes dans la province exigera qu'il y ait toujours à Belbeis une garnison d'au moins 250 hommes, afin d'avoir une colonne de 150 au moins toujours mobile et toujours prête soit à tomber sur les Arabes rassemblés, soit à parcourir la province pour le recouvrement des impositions; je ne crois pas, mon Général, porter trop haut cette demande, si l'on veut remplir les caisses du payeur.

P. S. — Je ne crois pas que le commandant Duranteau ait du temps suffisamment pour rendre la course bien fructueuse. S'il avait huit jours de plus, il n'y aurait pas d'arriérés; et, si vous lui confériez le comman-

---

mon Général, occupé d'emploi aussi éminent et aussi au-dessus de mes forces. Il appartient mieux au citoyen Duranteau, qui fera tout rentrer dans le calme; et vous me feriez grand plaisir de le lui conférer... Je ne promets pas un tel succès de mon côté, par le peu d'habitude que j'ai de manier la troupe et surtout les nombreux habitants d'une province malaisée. »

1. D'El-Zankaloun, 28 ventôse-18 mars. Voir (même date et même origine), rapport de Duranteau à Dugua.

2. A l'est des ruines de Bubaste.



dement en chef définitif de la province, comme je vous l'ai déjà demandé et comme je vous le demande encore avec instance, vous pourriez, avec les forces que je vous propose, prélever bientôt le second tiers du miri, vous en seriez presque assuré par l'activité et les moyens de ce chef de bataillon.



Pendant que ces incidents se produisaient dans la Charkieh, le général Lanusse donnait la chasse aux bandes d'Arabes, dont nous avons signalé les incursions dans la province de Gizeh (voir p. 23).

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Menouf, le 20 ventôse an VII (10 mars 1799).

J'ai parfaitement réussi, Citoyen Général, à surprendre le camp des Arabes Oulad-Ali. Hier au matin à la pointe du jour, j'y suis entré dans (*sic*). Mais, avec cet avantage, je n'ai pas pu leur faire grand mal. Aussitôt qu'ils ont entendu notre fusillade, ils ont pris la fuite et se sont détachés sur différents points; vous sentez qu'il n'a pas été possible, à nous piétons, de suivre des hommes montés sur des chameaux et sur des chevaux, et qu'il a fallu nous résigner à voir échapper notre proie. Le citoyen Marco vous avait sans doute dit, comme à moi, qu'il me seconderait avec deux cents hommes de cavalerie et une infanterie nombreuse; qu'il empêcherait au moins que les bestiaux ne nous échappent. Il a, en effet, paru aux environs du camp, une heure après le soleil levé; mais cinq Arabes fuyards ont mis sa colonne en déroute et en ont pris plusieurs. J'ai fait prendre dans le camp tout ce qui pouvait nous convenir, brûler ce que j'ai pu, et je me suis retiré. Je ne sais pas si cette petite leçon suffira pour les engager à quitter la rive du Nil. Dans le doute du contraire, je garde pour trois ou quatre jours le détachement que m'a conduit le fils du général Leclerc pour leur faire craindre une seconde attaque, et peut-être pour la faire si je vois quelque moyen de réussir à les chasser; car ils occupent une position qui rendrait la navigation du Nil très difficile. Mais ne vous attendez point à ce que je les défasse; il faut nécessairement de la



cavalerie pour combattre les Arabes ; malgré l'avantage de la surprise, nous n'en avons pas tué plus de trente ou quarante.

Salut et respect,

LANUSSE.

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Terraneh, le 22 ventôse an VII (12 mars 1799).

Les Arabes ayant persisté à garder la position qu'ils avaient prise entre Kafr-Daoud et Alkam, j'ai passé le Nil la nuit dernière, et leur ai tendu une embuscade, dans laquelle ils sont parfaitement tombés : au lever du soleil, ils sont descendus de la montagne pour venir faire paître leurs troupeaux entre Terraneh et Kafr-Daoud, où était postée ma troupe ; dans un moment ils ont été environnés ; nous leur avons tué près de 200 hommes, dont plusieurs cheiks principaux et pris 250 à 300 chameaux. Nous avons eu une huitaine d'hommes tués ou blessés ; du nombre de ces derniers est le fils du général Leclerc. Ce trop brave jeune homme s'est lancé au milieu de l'ennemi après avoir tué plusieurs cavaliers ; il a reçu une balle à la cuisse : elle n'est pas entrée bien profond, sa blessure ne sera pas dangereuse.

Je crois pouvoir vous assurer que les Arabes ne s'exposeront pas à une troisième attaque ; jamais ils n'ont été battus de la sorte.

Les blessés partent demain au matin pour Le Caire, je n'ai point de chirurgien français avec moi. Je compte aussi faire partir incessamment le détachement de renfort que vous m'avez envoyé [1].

Salut et fraternité.

LANUSSE.

1. Voir des notes de l'ingénieur géographe Jacotin sur cette affaire : « Le général Lanusse, qui avait reçu les renseignements nécessaires par un secrétaire de Rosetti, nommé Marchetti, interprète, homme intrigant, trahissant et servant tour à tour les deux partis, part de Menouf pendant la nuit, traverse le Nil à Sansaft, arrive à Terraneh à la pointe du jour. On savait que les Arabes venaient tous les jours faire paître sur les bords du Nil entre Terraneh et Kafr Daoud. Le général reste embusqué dans le premier et envoie le capitaine Leclerc dans l'autre avec les troupes qu'il commandait. On convint d'un signal pour faire simultanément et conjointement la sortie. Il arriva que, contre leur ordinaire, les Arabes vinrent, ce jour là, se placer au dessous de Kafr Daoud ; ce qui força le capitaine Leclerc de sortir le premier. Il tourna promptement l'ennemi ; mais il reçut un coup de feu qui le contraignit de se retirer. La troupe que commandait ce brave officier se ralentit lorsqu'elle le vit hors de combat. Cependant le





Grâce à ces mesures énergiques, la tranquillité de la basse Égypte paraissait bien assurée dans la seconde quinzaine de mars. Dans ses lettres à Bonaparte, Dugua présente la situation comme satisfaisante et exprime l'espoir de pouvoir bientôt céder son commandement pour rentrer en France :

30 *ventôse* (*20 mars*) ..... Je vous ai rendu compte, le 24, des ordres que j'ai donnés au chef de bataillon Duranteau en l'envoyant, avec 250 hommes d'infanterie et une pièce de 3, pour punir les habitants du village de Bordein (*Berdenouha*) de leur résistance et de leur insolence (ils avaient promené les têtes de 4 hommes, qu'ils avaient tués au citoyen Souhait), et ceux du village d'El-Zankaloun, qui ont assassiné 4 coptes. La première partie de cette mission est remplie ; plus de 200 hommes de Bordein ont été tués le 26. Le cheik a eu la tête coupée ; on a épargné les femmes et les enfants. Ces malheureux ont fait feu sur le chef de bataillon Duranteau au moment où il leur parlait pour les déterminer à se soumettre. Je n'ai point encore de rapport sur ce qui s'est passé à El-Zankaloun.

J'ai reçu des nouvelles de Suez. On m'annonce que les Arabes ne paraissent plus dans les environs, qu'ils ont été faire paître leurs bestiaux en Syrie. Le citoyen Tempié me donne avis de l'apparition de deux vaisseaux anglais à Djeddah, qui en ont annoncé quatre autres destinés à venir attaquer Suez..... Le citoyen Mac Sheehy me propose un projet pour aller attaquer le cheik d'Yambo sur la côte orientale de la mer Rouge, qui fait l'inspiré, le prophète et l'invulnérable ; qui accuse de faiblesse le chérif de la Mecque, et qui s'annonce pour destiné à venger les violations faites aux droits du Prophète. Cet homme arme contre nous ; ce sont des troupes qui ont été à Kosseir et dans la haute Egypte. Général, malgré tous ces griefs, je crois que le projet doit être ajourné après l'expédition de Syrie.....

..... La tranquillité la plus parfaite se maintient au Caire, et les membres du divan me demandent tous les jours, Général, des nouvelles de votre

---

général Lanusse, qui avait vu le mouvement, fut bien secondé par ses soldats, qui coururent plus de deux heures pour suivre leur général qui était toujours en avant avec quelques cavaliers français et une trentaine d'Arabes amis. Il eut bientôt atteint l'autre colonne et termina cette journée, qui coûta la vie à plus de 40 des principaux Oulad-Ali (ou enfants d'Ali), en ramenant 100 chameaux, qui furent vendus 1,200 piastres au profit de la troupe. Nous n'eûmes que 7 hommes tués et 8 blessés. » (*Arch. Guerre. Armée d'Orient. Mémoire historique*, n° 11 *ter*.)

La blessure du fils du général Leclerc eut des suites plus graves qu'on n'avait cru d'abord ; elle donna, pendant plusieurs semaines, de sérieuses inquiétudes. Voir lettres du général Leclerc à Dugua, des 6, 23, 24 et 30 germinal, 1er, 6, 14 et 30 floréal (26 mars, 12, 13, 19, 20 et 25 avril, 3 et 12 mai).



retour, auquel ils s'intéressent encore plus qu'à vos succès. En vérité, vous ne nous écrivez pas assez souvent.

Depuis votre lettre du 9, reçue le 16, je n'ai plus entendu parler de l'armée. Votre correspondance est trop retardée, ou se perd, ce qui est extrêmement fâcheux, politiquement surtout.....

P. S. — Le détachement de dromadaires, parti de Jaffa le 19, est arrivé avec les drapeaux et les prisonniers que vous avez envoyés. Cette nouvelle, et surtout la preuve matérielle de vos succès, font la plus grande sensation et assurent la tranquillité et du Caire et du reste de l'Egypte.

2 *germinal* (22 *mars*). — Je vous ai annoncé, le 30 ventôse, l'arrivée du détachement de dromadaires parti de Jaffa le 19 du même mois. J'ai fait partir ma lettre par Damiette.....

J'ai reçu depuis une lettre du chef de bataillon Sicre, commandant à Suez. Il résulte des nouvelles informations qu'il a prises que l'on ne sait plus si les bâtiments qui se sont montrés à Djeddah sont français ou anglais; mais il est constant que cette apparition a au moins cinquante jours de date.....

Vous me mandez, Général, qu'il ne vous reste que Saint-Jean-d'Acre....

..... A votre arrivée, vous trouverez l'Egypte aussi tranquille que si l'armée n'en était pas sortie; mais il faut pour cela que votre retour soit bientôt publié. Je vous ai dit que le général Dumuy était arrivé à la quarantaine de Boulak. Le général Menou, nouvellement marié avec une chérife, va s'y rendre aussi. Voilà deux généraux de division qui n'ont de commandement ni l'un ni l'autre. Je vous prie, Général, de leur donner vos ordres et de vous rappeler que voilà bien des victoires et des succès à annoncer au gouvernement et au Corps législatif français.

Le 26 mars (6 germinal), Dugua signale les agissements de l'émir-hadji, dont les intentions hostiles ne lui paraissent plus douteuses, mais qu'il ne juge pas encore inquiétantes [1] :

J'ai reçu hier au soir, par la voie de Damiette, le duplicata de votre lettre du 19 et celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21, où vous m'accusez réception des duplicata que je vous ai adressés par le citoyen Lavallette. Les Arabes, en général, sont des fripons et des exprès infidèles. De tous ceux que je vous ai envoyés par les Bily, il n'en est revenu qu'un ; les autres ont volé l'argent que je leur ai donné.....

L'émir-hadji a levé le masque de l'ingratitude, peut-être celui de la révolte, au moment où je vous écris. Vous verrez, par les pièces

1. C'est la veille que Dugua avait reçu des informations certaines au sujet de l'émir hadji. Voir les ordres de Dugua à Lanusse, Duranteau et Peyre (6 germinal-26 mars).



dont copies sont ci-jointes, qu'il est accusé d'avoir voulu s'emparer de Salheyeh. Ce dessein lui est attribué par Omar, qui a à se plaindre de lui; mais sa fuite, à l'approche des troupes commandées par le citoyen Duranteau, sa précaution de retenir en otages des Français qui sont auprès de lui, l'avis que j'ai reçu qu'il cherchait à grossir sa troupe, tout m'a déterminé à ne plus garder de ménagements avec lui, et à lui ordonner de partir sous vingt-quatre heures pour aller vous joindre, ou que je l'y contraindrais en faisant marcher contre lui. J'ai donné ordre sur-le-champ au général Lanusse de passer le Nil et de le forcer à obéir; au citoyen Duranteau de se porter sur El-Zankaloun pour le mettre entre lui et le général Lanusse et de le forcer à prendre la route de Syrie..... Je ne doute pas que l'émir-hadji n'ait des correspondances avec les kachefs qui sont entre Minieh et Atfieh, et avec toutes les tribus d'Arabes qui sont nos ennemis. Peut-être en a-t-il jusques en Barbarie? Cependant les Oulad-Ali ont abandonné les environs de Terraneh depuis la leçon que leur a donnée le général Lanusse et se sont retirés dans le Mariout. Hier ce général m'a mandé que les Henady demandent à traiter et à donner des otages.....

Dans l'affaire de l'émir-hadji, les cheiks El-Bekri, Cherkaoui, El-Mohdi et tout le divan se sont parfaitement conduits; ils m'ont répondu de la tranquillité du Caire et de l'impuissance où serait l'émir d'y causer la moindre fermentation, y fût-il avec toute sa troupe; mais, pour plus de sûreté, Général, je vous promets qu'il n'y rentrera pas.....

..... Vous ne doutez pas, Général, du travail dont je suis accablé ici; les chaleurs, qui commencent à se faire sentir, me font beaucoup de mal; cela ne fera qu'augmenter. Je sais que la mer présente des chances dangereuses; mais elles ne sont pas certaines; celle de la destruction totale de ma santé par un long séjour en Egypte est infaillible. J'espère qu'à votre arrivée ici vous prendrez cette observation en considération.

La veille du jour où Dugua écrivait cette lettre à Bonaparte, une bande d'Arabes alliés à l'émir-hadji avait attaqué, près de Mit-Gamar, un convoi escorté par la djerme *la Véronaise;* les assaillants infligeaient des pertes sensibles au détachement français et mettaient au pillage d'importants approvisionnements.



LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Menouf, le 7 germinal an VII (27 mars 1799).

Je vous renvoie, Citoyen Général, le rapport du malheureux événement qui est arrivé au convoi qui était parti de Menouf pour Damiette. Vous verrez qu'il a été pris par les Arabes de Derne et les habitants de Mit-Gamar réunis. La djerme qui l'escortait a eu cinq hommes de blessés : le capitaine est du nombre ; elle a remonté jusqu'à Faraounieh, grâce à la bonne conduite du village de Zefti, qui l'a protégée contre les brigands. Elle a besoin de se ragréer et de compléter son équipage. Je la renvoie à Boulak. Je vous prie de la faire remplacer le plus tôt possible.

Voyez, Citoyen Général, quel parti vous voulez prendre contre ces assassins ; il est de toute nécessité de punir les Arabes et surtout les habitants de Mit-Gamar ; mais je crois que, pour y parvenir sûrement, il serait à propos de laisser assoupir un peu l'affaire ; pendant quelque temps ils seront sur leurs gardes. Examinez si d'ici à une huitaine vous pourrez m'envoyer un détachement de renfort, ou si je dois faire cette expédition de concert avec le général Fugière. Je vous observerai seulement que le général Fugière a sa troupe un peu dispersée ; que, pour la réunir, il faudrait du temps ; que, pour battre notre ennemi, il faut le surprendre, et qu'il ne serait pas prudent de laisser le Delta sans troupe avant d'avoir traité avec les Henady.

J'ai fait partir hier le cheval que je vous annonçais par ma dernière. De crainte qu'on ne vous le change, voici son signalement : un cheval gris, âgé d'environ cinq ans, taille de 7 pouces.

Salut et fraternité.

LANUSSE.

P. S. — Le convoi valait environ 20.600 livres. Mon intention est de le faire payer au village de Mit-Gamar, si je puis parvenir à faire arrêter les cheiks ; mais, en attendant, comment remplacerons-nous ces objets si essentiels à l'armée ? Avec de l'argent, l'on peut dans peu de temps en trouver une partie ; sans argent, l'on y parviendra difficilement, et l'habitant s'indispose beaucoup à cause des réquisitions, quand même on lui promet le payement de ce qu'il avance. Le meilleur parti à prendre me paraît de forcer le

payeur de la province de mettre à la disposition du commissaire des guerres le montant de ce qu'il faut acheter, sauf à faire rentrer dans sa caisse la somme que je ferai payer au village coupable. J'attends vos ordres à ce sujet[1].

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Menouf, le 8 germinal an VII (28 mars 1799).

Le citoyen Marco est arrivé, Citoyen Général; il m'a remis votre lettre. Je vois, d'après ce que vous me dites, que c'est à l'émir-hadji que nous devons la perte du convoi que nous avions expédié sur Damiette. Je me dispose à l'aller faire partir, comme vous me l'ordonnez; mais il me paraît que ce serait en agir bien généreusement avec lui si, comme je ne puis en douter, mes suppositions sont vraies. J'ai des hommes en route pour savoir au juste comment l'affaire s'est passée, et par qui elle a été suscitée. Si l'émir-hadji est coupable et que je puisse l'approcher, je ne le laisserai partir pour la Syrie qu'après que vous m'en aurez renouvelé l'ordre.

Je rassemble à la digue de Faraounieh des barques pour descendre à Mit-Gamar; elles seront prêtes dans trois jours au plus tard. Veuillez ordonner au citoyen Duranteau de se rendre vis-à-vis de cette digue pour joindre ses forces aux miennes; car, comme vous le savez, celles que j'ai sont très petites; et, si l'émir a osé attaquer, il voudra sans doute se défendre. Il y a, à Mit-Gamar, la tribu des Arabes de Derne; ce village est très nombreux et bien armé; il y en a d'autres aux environs, qui ont également contribué au pillage du convoi; il ne serait pas prudent de s'aller heurter contre tant de monde avec des faibles forces.

Salut et fraternité.

LANUSSE.

D'après les renseignements reçus, le 29 mars, sur l'événement de Mit-Gamar, Dugua jugea qu'il n'y avait plus de ménagements à garder vis-à-vis de l'émir-hadji. Il prescrivit

1. Voir lettre du commissaire des guerres Reybaud à l'ordonnateur Laigle (de Menouf, 7 germinal — 27 mars), au sujet de l'attaque du convoi à Mit-Gamar, l'avant-veille : « La djerme armée a fait la défense la plus vigoureuse, quoique à la première décharge ses pierriers aient été démontés, et que la munition de guerre lui ait manqué pour le service de ses canons. Le capitaine a eu le bras gauche fracturé d'un coup de feu, et 5 hommes de son équipage ont été dangereusement blessés .... Il y avait dans le convoi 15.300 boisseaux d'orge, 5.100 boisseaux de fèves et 760 quintaux 55 livres de biscuit contenus dans mille sacs. » Voir le rapport du capitaine Grasset, commandant la *Véronaise* (transmis par Laigle à Dugua, le 9 germinal — 29 mars); l'attaque commença à 11 heures du matin; il fallut, à 6 heures 30 du soir, battre en retraite, faute de munitions.



immédiatement de séquestrer les biens du rebelle, d'incarcérer son kiaya et son beau-frère; il provoqua l'intervention du divan du Caire pour faire déclarer Mustapha traître et indigne de conduire à La Mecque la caravane traditionnelle [1].

Un détachement de dromadaires partant ce jour-là pour la Syrie [2], Dugua lui confia une lettre dans laquelle il annonçait à Bonaparte les derniers événements et les mesures qu'il venait de prescrire.

Le 14 germinal (3 avril), il confirme ces renseignements et rend compte de la première exécution des ordres donnés :

Ma dernière lettre du 9, partie par les dromadaires, vous a annoncé qu'un convoi parti de Menouf avait été attaqué et pillé à Mit-Gamar le 5 de ce mois, et que je soupçonnais l'émir-hadji d'y avoir coopéré. Ce soupçon s'est changé en certitude quand j'ai su que, parmi les assaillants, se trouvaient des Maugrabins de la compagnie d'Omar, débauchés par l'émir; et que ceux qui s'étaient emparés des barques avaient jeté tout le chargement dans le fleuve. J'ai donné ordre, sur-le-champ, au général Lanusse et au commandant Duranteau de marcher contre Mit-Gamar et l'émir-hadji; et, si ce dernier faisait résistance et qu'il fût pris, de le faire conduire à El-Arich. Je me décidai sur-le-champ, après m'être concerté avec le citoyen Poussielgue et le divan du Caire, à faire arrêter le kiaya et le beau-frère de l'émir-hadji avec leur suite, à les

1. Voir lettre de Poussielgue à Dugua (9 germinal 29 mars) : « Je vous envoie, Citoyen Général, Mustapha-Aga, à qui je vous prie de donner tout de suite l'ordre par écrit pour arrêter le kiaya, sa suite et le neveu de l'émir-hadji, et de les consigner au château, ou dans tel autre lieu que vous trouverez plus convenable; il n'y a pas un instant à perdre.

« Le cheik El-Mohdy et l'aga sont tous deux parfaitement de l'avis de cette mesure, et le cheik El-Mohdy m'assure qu'il a déjà préparé les esprits et qu'il les prêche tous les jours contre l'émir-hadji.

» Il serait peut-être bon que vous écrivissiez demain au divan pour le prévenir de la conduite de cet émir, en observant qu'il a recouvré 200 bourses de 25.000 médins chacune, dans les villages affectés à la caravane; et, qu'au lieu de les employer aux préparatifs de la caravane, il en achète des habits et des schals aux Arabes, et paye des soulevements pour troubler la tranquillité de l'Egypte. »

2. Ce détachement, arrivé le 20 mars au Caire, avait dû être retenu jusqu'au 29, en raison de la réparation à faire aux équipages et du remplacement d'un certain nombre d'animaux.



faire conduire à Gizeh et à les y retenir jusqu'à ce que j'eusse la certitude de son arrivée auprès de vous, ou de son arrestation, et vos ordres. Tout cela s'est exécuté le 10, dès la pointe du jour, sans le moindre mouvement et sans aucune opposition de la part de qui que ce soit[1].....

A cette même date, Dugua adresse à Bonaparte un second rapport d'ensemble sur la situation de l'Égypte :

Général,

La situation des provinces de la basse Égypte, au moment où je vous écris, présente :

Alexandrie. — Alexandrie approvisionnée pour cinq mois, ayant reçu plus de 160.000 livres depuis un mois; les fortifications en pleine activité; les Anglais retirés de devant cette place depuis le 16 ventôse; la peste diminuant sensiblement ses ravages, et les guérisons continuant à se multiplier de la manière la plus heureuse.

Rosette. — Rosette, épuisée pour Alexandrie, a beaucoup de besoins qu'un conflit d'autorité entre le commissaire Michaux, l'ordonnateur Laigle et le payeur rend plus fâcheux, en ce qu'il ôte les moyens d'y pourvoir. Pour faire cesser toute discussion, nuisible au service, j'ai ordonné que, jusqu'à ce que vous eussiez prescrit le contraire, le commissaire Michaux rendrait compte, en qualité de chef du 2e arrondissement, à l'ordonnateur Laigle, chargé du service de l'Égypte, parce qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait point de rapport entre l'un et l'autre, comme le prétend le commissaire Michaux. Les accidents de peste tendent aussi à leur fin à Rosette, où il paraît que la méthode adoptée par le médecin Sotira, dont je joins ici copie, a produit les meilleurs résultats, puisque, de 68 malades qui étaient, le 2 germinal, à l'hôpital de cette ville, atteints pour la plupart de la fièvre pestilentielle,

1. Le *Journal d'Abdurrhaman* relate la rébellion de l'émir-hadji et son rôle dans le pillage des barques naviguant sur le Nil. « Le dimanche 24 (*de Schoual, 11 germinal - 31 mars*), des troupes furent envoyées contre lui. On arrêta son kiaya, son neveu, ses domestiques ; on les conduisit à Gizeh ; on fit l'inventaire de tout ce qui appartenait à lui et à Bekir-Pacha, consistant en habillements très riches et harnais de chevaux. Le tout fut porté à la forteresse. On s'empara des chevaux et des chameaux. Cette exécution attrista le peuple, qui avait placé sa confiance dans la personne du cadi et de Mustapha-Kiaya. » (P. 95.)



18 ont dû sortir le 3 pour passer au lazaret, et que les autres doivent y aller incessamment.

Bahireh. — La province de Bahireh est exposée aux courses des Arabes. Les Oulad-Ali n'y ont plus reparu depuis l'affaire qu'ils ont eue avec le général Lanusse. Ce sont quelques bandes d'Henady qui infestent cette province. Marco Calavagi est dans ce moment à Terraneh pour traiter avec eux et en avoir des otages ; s'il réussit, cette partie sera plus tranquille.

Gizeh. — La province de Gizeh est tranquille. Une tournée faite dans la partie du nord a fait rentrer le second tiers du miri de cette portion de la province; la même opération va se faire dans celle du midi.

Fayoum, Behnesch et Minieh. — Vous verrez, par la lettre du général Zayonchek ci jointe, l'état des provinces de Fayoum, Behneseh et Minieh, dans lesquelles sa tournée a produit le meilleur effet.[1]

Charkieh. — La punition du village de Berdenouha et l'éloignement de l'émir-hadji de la province de Charkieh lui ont rendu le calme. Cependant, c'est la partie qui, avec la portion du Kelioubeh,

1. Zayonchek était parti, le 13 mars, de la province de Beni-Souef pour rejoindre à Hour le chef de brigade Detrès et dissiper des rassemblements hostiles. A la suite de cette opération, il écrivit à Dugua (de Minieh, 27 ventôse - 17 mars) : « Ma jonction avec le chef de brigade Detrès a eu lieu le 24 dans la matinée; le 25, nous attaquâmes les Arabes; ils étaient au nombre de 500 cavaliers et 200 fantassins; quatre kachefs se trouvaient parmi eux. Ils vinrent au-devant de nous dès l'instant qu'ils nous aperçurent; ils nous entourèrent à leur manière, voulant, à force de nous harceler, nous empêcher de marcher sur leur camp, mais ils n'y parvinrent pas; nous fûmes droit à leurs tentes; tout ce qui s'y trouvait a été pris en partie par les nôtres, en partie par les villageois qui nous suivirent... Nous leur tuâmes une quinzaine d'hommes; ils nous en blessèrent six, mais légèrement, au nombre desquels se trouve le citoyen Pierre, mon aide-de camp, qui a reçu une balle à la cuisse. Nous les poursuivîmes à plus de deux lieues dans le désert; et, après un engagement de cinq heures, nous retournâmes sur le bord du canal Joseph.

» ..... Le 26, j'ai commencé mon mouvement rétrograde. J'étais déjà à trois lieues du citoyen Detrès lorsque j'appris que Salah-Bey, accompagné de Kassim-Bey-Abouseif et de 60 des leurs, avait passé la nuit par le village en dirigeant sa marche sur Minieh. Les villageois, en m'en rendant compte, m'assuraient que les Mameluks s'informaient beaucoup s'il y avait des Français à Minieh. Cette nouvelle m'a engagé de presser mon arrivée dans cette ville; je suivis les traces de Salah-Bey jusqu'à trois lieues de Minieh; là, je les ai perdues, et les paysans des villages ne surent me donner aucun renseignement sur ce qu'ils étaient devenus. » Zayonchek ajoute que Salah Bey aurait tenté de s'établir à Minieh si cette ville n'avait été gardée par le détachement de la Commission des grains.



réunie à la province du Caire, me donne le plus d'inquiétude à raison des rassemblements d'Arabes et de Mameluks qui s'y trouvent. J'ai donné ordre au général Lanusse de venir passer quelques jours au Caire, avec sa colonne mobile, aussitôt que l'expédition de Mit-Gamar et de l'émir-hadji sera terminée. Pendant son séjour ici, je ferai en sorte de dissiper ces attroupements, soit par force ou par négociation.

Damiette et Mansourah. — La province de Mansourah sera tranquille après l'éloignement de l'émir-hadji ; celle de Damiette paraît n'avoir point éprouvé son influence.

Garbieh et Menouf. — La Garbieh et Menouf sont parfaitement tranquilles.

Suez. — Le convoi que j'ai envoyé à Suez y est arrivé, et son escorte est rentrée au Caire sans avoir rencontré un Arabe ; mais je vous avais annoncé, Général, que ce convoi portait des bordages pour la construction de la goélette, parce que cela était convenu avec le commissaire de la marine et les Arabes de la caravane de Tor, qui ont refusé de les charger au moment du départ ; et il a été reconnu qu'il était impossible de faire transporter ces bois aussi loin à dos de chameau. On s'occupe à préparer des moyens pour les y traîner, et je les y ferai conduire le plus tôt possible.

Le Caire. — Il me reste, Général, à vous parler de la ville du Caire ; il nous y arrive tous les jours, de Syrie et de la haute Égypte, des hommes qui donneraient de l'inquiétude s'ils n'étaient mis, sur-le-champ, sous la surveillance la plus sévère. J'ai, en conséquence, ordonné au divan de faire publier que tout individu qui arriverait au Caire aurait à se présenter chez le commandant de la place avec un répondant connu pour s'y faire enregistrer et y prendre une carte de sûreté, et j'ai donné ordre au commandant de la place d'établir un bureau pour recevoir ces déclarations ; je joins ici copie de cet ordre.

Le 10 et le 12, on a eu quelques inquiétudes sur la tranquillité de la ville. Elles étaient créées par l'imagination de plusieurs individus, qui craignaient l'effet de l'arrestation du kiaya. Ces hommes-là ont vu, un moment, des complots partout. Quelques pelotons d'Arabes parus au-dessus d'El-Bassatin semblèrent donner quelque fondement à ces craintes. J'ai fait marcher, pendant la nuit du 12 au 13, 200 hommes de troupes françaises et une pièce de canon



au delà du Vieux-Caire, avec les Grecs de Barthélemy et de Joanni. Le matin, je leur ai fait, en rentrant, traverser la ville en différents sens, et annoncer que c'étaient des troupes qui m'arrivaient. Cela a produit le meilleur effet, et tout est dans la plus grande tranquillité.

Un autre objet très intéressant nous occupe : le départ du kissoueh[1] pour La Mecque et l'arrivée des caravanes barbaresques.

Si le kissoueh allait par terre à La Mecque, il devrait partir aujourd'hui ou demain. Cette question occupait le peuple. De concert avec le citoyen Poussielgue, nous avons fait annoncer par le divan que le kissoueh irait à La Mecque par mer. Le peuple est content, et nous avons vingt-cinq ou trente jours de répit, pendant lesquels on s'occupera des préparatifs, et pendant lesquels nous espérons recevoir et vos ordres et vos instructions, ou d'avoir le bonheur de vous voir arriver ici.

Quant aux pèlerins barbaresques, j'ai cru devoir leur accorder le libre passage. Je leur ai permis de venir sous Gizeh, de m'envoyer des députés. Ils déposeront leurs armes pendant leur séjour ; on les leur rendra lorsqu'ils partiront. A leur arrivée à La Mecque, ils annonceront celle du kissoueh, et la manière dont nous les aurons reçus, ainsi que la liberté et la protection que nous leur aurons accordées. Ils en feront autant à leur retour en Afrique, et ces récits ne pourront que diminuer le nombre des ennemis que l'on cherche à nous susciter.

Pendant que j'écrivais ma lettre, on m'a annoncé des chevaux venus de Beni-Souef. Le général Zayonchek en a envoyé 15 ; mais, ne les ayant fait accompagner que par des janissaires, on en a volé

1. C'est un riche tapis que la caravane devait porter à La Mecque pour être placé sur le tombeau de Mahomet. Bonaparte avait donné l'ordre de le fabriquer avec beaucoup de magnificence, comme on le voit par le *Courrier de l'Égypte* (n° 27, du 22 pluviôse an III - 10 février 1799) :

« On fabrique actuellement le tapis que l'émir-el-hadji porte chaque année à La Mecque, lorsqu'il y conduit la caravane des pelerins ; la fourniture de ce tapis est une des prérogatives du gouvernement de l'Egypte, le peuple du Caire y attache beaucoup d'importance et l'histoire présente l'exemple d'un soulèvement causé par l'abandon de cette prérogative fait par un Soudan, en faveur d'un prince dont l'amitié lui était nécessaire pour s'affermir. Le chérif de La Mecque a écrit à Moustapha-Bey, émir-el hadji, en même temps qu'au général en chef ; il lui recommande expressément de ne pas venir sans les présents d'usage. Le général en chef a ordonné que le tapis de cette année surpassât en magnificence tous ceux qui l'ont précédé. »

Au moment où Dugua écrit sa lettre, le kissoueh venait d'être récemment terminé et confié au kiaya de l'émir-hadji ; après l'arrestation de ce personnage, il fut remis à deux commissaires du divan pour être provisoirement gardé dans une mosquée du Caire.



8 en chemin, dans les environs d'Atfieh. Je vais prendre des renseignements sur la manière dont ces chevaux ont été enlevés.

Vous verrez par ces détails, Général, qu'à force de surveillance et d'activité l'Égypte est encore tranquille au moment où je vous écris ; que l'éloignement de l'émir-hadji ôtera aux hommes qui peuvent avoir envie de nous nuire un point de réunion qui leur eût été très utile, et à qui la maladresse du commissaire près de l'émir, l'insouciance du citoyen Souhait, le peu de cas qu'il faisait des avis qu'il recevait sur la conduite perfide de cet homme, ont failli laisser prendre une consistance qui nous aurait été extrêmement funeste ; et vous sentirez en même temps, Général, qu'un homme qui saurait rapprocher les Mameluks épars, les Arabes ennemis et les mécontents, et donner à leurs mouvements un peu d'ensemble, aurait l'espoir fondé de nous faire beaucoup de mal dans l'état de faiblesse où nous sommes. Je suis convaincu que vous avez fait ces réflexions, même avant votre départ, et que mes sollicitations sont inutiles pour hâter votre retour; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je le désire ardemment.

La rébellion de l'émir-hadji ne devait pas être réprimée aussi promptement que l'avait espéré Dugua. Par une lettre à Bonaparte, du 18 germinal (7 avril), il montre l'étendue et l'importance de ce mouvement hostile :

Depuis ma lettre du 14 de ce mois, les preuves de trahison et de l'ingratitude de l'émir-hadji se multiplient tous les jours.

Le citoyen Peyre, parvenu à s'échapper malgré la surveillance des gardes qui lui étaient attachés, et arrivé ici hier avec le cheik El-Fayoumi, m'a assuré que c'est le secrétaire de l'émir, nommé Mohammed Kiki, qui a fait attaquer à Mit-Gamar notre convoi, parti de Menouf, par la compagnie de Maugrabins. Le camp de l'émir retentissait tous les jours de nouvelles plus désastreuses les unes que les autres pour les Français. Vous y fûtes assuré mort, Alexandrie prise ainsi que Damiette, l'armée détruite; tout cela, à la grande satisfaction de l'émir et de sa suite. Le projet de s'emparer de Salheyeh a été formé, et l'émir espérait s'en emparer par supercherie. Les Français qu'il retenait devaient, dans son plan, lui faire remettre la place, en persuadant à la garnison qu'elle n'avait d'autre parti à prendre que celui de se rendre entre les



mains de l'émir, pour ne pas périr par celle des Arabes. L'argent, les vêtements, les caresses ont été prodigués aux Arabes, et les Maugrabins séduits. Ibrahim, cheik des Bily, est un de ceux qui s'est jeté le plus ouvertement dans le parti de l'émir-hadji.

Le cheik Gebali, de la tribu de Derne, l'a quitté à Mit-Gamar, a passé les deux branches du Nil, s'est retiré du côté d'Alexandrie avec la moitié de la compagnie de Maugrabins. Le reste est encore avec l'émir, qui est poursuivi par le général Lanusse et par Duranteau, devant lesquels il fuit, laissant derrière lui des émissaires pour l'avertir de l'approche de vos troupes.

Le cheik El-Fayoumi et ceux qui étaient restés à Koraïm sont arrivés avant-hier avec les odjaks. Les cheiks Mustapha-Saoui et Achmet el-Arichi ne paraissent point avoir pris part aux projets de l'émir et le quittèrent dès qu'ils virent qu'il n'était pas de bonne foi; mais le cheik El-Fayoumi, qui l'a suivi, soit séduit par ses promesses, soit intimidé par ses intrigues, lui a été d'un grand secours; le respect que lui témoignaient les habitants des campagnes, leur déférence pour ses ordres et pour ses avis, procuraient à l'émir toutes sortes de ressources; il était essentiel de l'en détacher. Il l'a quitté; le voilà au Caire, et j'espère qu'il abandonnera l'intention où il paraissait être de justifier la conduite de l'émir..... Il a juré sur sa tête de rompre toute liaison avec l'émir, et je ferai surveiller s'il tient parole.

La caravane des Maugrabins[1] arrive aujourd'hui à Embabeh. J'espère qu'elle n'y fera pas un long séjour; je le désire à tous égards, mais particulièrement parce que, si elle se décide à s'en aller par terre, elle nous épargnera l'embarras des bateaux à Suez.

Nous venons de concerter, avec le divan et le citoyen Poussielgue, les moyens de gagner encore du temps pour le départ du kissoueh, en écrivant au chérif pour lui annoncer que kissoueh est fait, que le sourra est prêt, que le petit nombre de pèlerins ne permet pas de l'envoyer par terre, puisque la guerre *qu'il nous laisse faire par les chérifs de La Mecque* ne nous permet pas de l'escorter comme amis, que nos vaisseaux ne peuvent pas plus être employés à ce transport, et qu'il faut qu'il en envoie à Suez pour le chercher.....

1. Cette caravane arrivait des pays barbaresques pour se rendre à La Mecque. Elle présentait un important effectif d'hommes en armes; des mesures de précautions durent être prises à leur égard. (Voir diverses lettres de Dugua, de Poussielgue, etc., du 2 au 15 avril.)



Les dromadaires arabes partent aujourd'hui; il faut quarante jours pour aller et revenir, ce qui nous donnera le temps de vous voir arriver au Caire. Pendant ce temps-là, le fanatisme ne nous travaillera pas.

Les Mameluks viennent de la haute Égypte se réfugier ici; il y en a en état de service. Je vais les envoyer à Alexandrie pour les incorporer.....

Je joins ici, Général, copie du rapport du citoyen Peyre, adjoint à l'état-major, sur la conduite de l'émir-hadji depuis son départ du Caire. Je vous enverrai cet officier par la première caravane.

Rapport au général de division Dugua, commandant la basse Égypte, par le citoyen Peyre, adjoint chargé d'accompagner l'émir-hadji[1].

Mon Général,

Conformément à l'ordre du chef de l'état-major général, en date du 19 pluviôse, j'ai été désigné pour accompagner l'émir-hadji, qui avait ordre de suivre le général en chef en Syrie. Le même jour, je me suis rendu auprès de lui pour apprendre le jour qu'il avait résolu de partir. Le départ fut arrêté et effectué le 20. La lenteur qu'il mettait dans les premières journées de marche avait commencé à me faire soupçonner dans l'émir-hadji une mauvaise volonté à se rendre aux ordres du général en chef; j'étais cependant éloigné de croire qu'il mît à exécution les projets qu'il formait. Après dix jours de marche, nous arrivâmes à Salheyeh, où je trouvai le général Junot, à qui je fis part des soupçons que j'avais sur le compte de l'émir-hadji, que je voyais peu disposé à continuer sa route; je le priai de se rendre auprès de lui et de l'engager à partir, ce que le général fit; il ne put, malgré ses instances, obtenir que la promesse qu'il partirait le 3 ventôse. J'en rendis également compte au général Berthier.

Le 3, nous nous mîmes en route; après une heure de marche, voyant que l'émir-hadji quittait la route, je lui en demandai le motif; il me répondit que c'était dans l'intention d'aller prendre de l'eau dans une rivière peu distante; y arrivé, il voulut y camper; malgré les observations que je lui fis, je ne pus obtenir d'aller plus avant; ce jour plusieurs paysans (parmi ceux-ci étaient les cheiks de différents villages) vinrent le soir et lui annoncèrent qu'au pont situé entre Salheyeh et Katieh[2] étaient rassemblés 2.000 Arabes; il voulut rétrograder. Le 4, nous

1. Voir un rapport sur l'émir-hadji adressé à Dugua par Geoffroy (de Belbeis, 4 germinal-24 mars). On y voit que l'émir « avait pris à Salheyeh des vivres pour douze jours » et s'était fait délivrer à Belbeis « 10.000 à 11.000 cartouches ».

2. « Se faisant dire par un cheik voisin qu'il y avait un rassemblement de 1.000 Arabes au pont de Kantara, qui l'attendaient pour le piller, il se replia et



revînmes sur nos pas et campâmes près de Salheyeh, où il voulut rester deux jours. Il reçut, le 5, une lettre du citoyen Venture, qui lui transmettait un ordre du général en chef de prendre pour douze jours de vivres et partir; muni de cet ordre, et sous prétexte qu'il ne pouvait en trouver à Salheyeh, nous partîmes, le 6, pour un village distant de deux lieues, disait-il, où il ferait les provisions[1].

Le 7, nous arrivâmes au village d'El-Arin, où nous restâmes jusqu'au 10; j'écrivis pendant cet intervalle au général Berthier, à qui je rendis un nouveau compte, mes soupçons se confirmant plus encore que son intention n'était pas de rejoindre le général en chef.

Le 10, nous partîmes et arrivâmes à Koufour-Negoum, où il fut visité par plusieurs cheiks d'Arabes et particulièrement Mustapha, kachef des Mameluks, qui lui paraissait entièrement dévoué. Plusieurs personnes de sa maison manquaient et s'étaient répandues dans les villages circonvoisins, où la suite m'a prouvé qu'ils avaient soulevé le peuple et l'avaient engagé à s'armer contre les Français. Nous avons [*sic*] resté à Koufour-Negoum jusqu'au 23. Pendant ce temps, l'émir-hadji nous entretint, le commissaire et moi, et nous annonça la mort du général en chef, ainsi que la défaite de l'armée et nous fit part de la résolution qu'il prenait de se rendre à Salheyeh, qu'il disait cerné par les Arabes, dans l'intention de s'emparer de cette place, et, par ce moyen, sauver le peu de Français qui y étaient renfermés. Chaque jour, des émissaires lui arrivaient, lui apportant les nouvelles des pertes qu'éprouvait l'armée, qu'il débitait dans le camp, principalement la reddition des places d'Alexandrie et de Damiette qu'il disait être occupées par les troupes du Grand Seigneur.

Le 22, 250 Arabes à cheval vinrent se réunir à lui pour exécuter le projet de s'emparer de Salheyeh. Les Maugrabins alors prirent les armes. M'étant mêlé parmi eux, je compris qu'ils murmuraient de ce qu'on voulait les faire battre contre les Français et qu'ils voulaient retourner au Caire; je les engageai à exécuter leur projet; ils se rendirent aux pressantes invitations que je leur en fis, en leur promettant qu'ils ne manqueraient pas d'en être récompensés. Nous résolûmes, les Maugrabins et moi, de partir sitôt que l'ordre serait donné de marcher sur Salheyeh.

Le 23 au matin, il y eut une longue conférence chez le cheik Soliman, où il me parut que les cheiks se refusèrent à suivre l'émir-hadji à Salheyeh. Nonobstant il me fit dire que nous allions marcher sur Salheyeh pour mettre à exécution le projet dont il m'avait fait part, et que pour cet objet il m'invitait à écrire au commandant de cette place de se livrer, lui et sa troupe, sans crainte, n'ayant d'autres intentions que de les soustraire à la fureur des Arabes et les conduire sans risque au Caire. Je me refusai fortement à cette invitation, lui déclarant que je ne le suivrais pas. Dès ce moment je cherchai tous les moyens pour fuir. Il prit le parti

vint se camper à Menagat-Hassein, sur la gauche de Salheyeh ». (*Rapport de Geoffroy.*)

1. « Il se rendit à Sammani, distant de 3 ou 4 lieues de Salheyeh; il y resta deux jours, puis il s'établit à El-Arin, pendant trois jours, et de là à Koufour-Negoum..... » (*Rapport de Geoffroy.*)



de monter à cheval. J'ordonnai au capitaine des Maugrabins de me suivre avec sa troupe; je pris en conséquence la route du Caire.

L'émir-hadji, sur mon refus à me rendre à son invitation et voyant les Maugrabins partir avec moi, parut abandonner son projet pour le moment et envoya plusieurs émissaires après nous, qui engagèrent le capitaine des Maugrabins à attendre, que le lendemain le cheik El-Fayoumi-Soliman le suivrait; ce capitaine se rendit aux instances des cheiks[1]..., qui nous joignirent avec leurs bagages en assurant de nouveau que le cheik Soliman partirait le lendemain avec nous, parce qu'ils étaient bien éloignés de suivre l'émir-hadji, de qui l'intention était de se battre contre les Français.

Le 24, l'émir-hadji nous fit prévenir qu'il voulait également revenir au Caire; il se réunit donc à nous; nous partîmes ensemble et arrivâmes le même jour à Hehieh où nous retrouvâmes les Arabes en plus grand nombre, nous campâmes dans ce village. Il fit venir auprès de lui les Maugrabins, ou Mohammed-Kiki, son secrétaire, les harangua et les gagna avec de l'argent et des promesses; il leur ordonna de ne plus reconnaître comme capitaine Omar et en désigna un parmi eux. Je me vis forcé alors d'abandonner mon projet, et j'eus tout à craindre de l'émir-hadji, qui me fit de nouveau garder à vue; je cherchai l'occasion d'entretenir pendant la nuit Omar et lui demandai s'il pourrait faire parvenir une lettre aux commandants des places de Salheyeh et Belbeis; m'ayant répondu qu'il le pouvait, j'écrivis de même au général commandant au Caire, dont la lettre fut renfermée dans celle du commandant à Belbeis. Dans la journée du 25, que nous restâmes à Hehieh, le cheik El-Fayoumi prêcha dans la mosquée l'insurrection et la destruction des Français, ce qui se répandit bientôt dans les villages voisins; car le lendemain, dans les villages où nous avons passé, tous étaient armés de fusils, piques et bâtons; les femmes et enfants l'étaient aussi; des cris horribles se faisaient entendre et tous vouaient la mort aux Français.

Le 26, nous sommes arrivés à Aboukebir, où nous avons resté jusqu'au 28, que nous repartîmes pour Koufour-Negoum toujours accompagnés des Arabes[2]. Le 29, l'émir-hadji fut averti de l'arrivée des Français au village d'Hehieh, ce qui le fit repartir de suite[3]; après avoir marché toute la nuit,

---

1. Peyre donne les noms de quatre ou cinq cheiks en les orthographiant d'une façon qui les rend douteux. On peut cependant à peu près identifier les cheiks Ibrahim et Dewaykli.

2. D'après le rapport de Geoffroy, l'émir avait résolu de marcher d'Aboukebir sur Salheyeh : « Mais un cheik lui ayant dit que les Français étaient résolus et qu'il lui en coûterait cher de leur enlever ce poste, la frayeur se mit déjà dans les Arabes et une grande quantité s'en alla sourdement pour ne pas se trouver dans cette affaire. L'émir-hadji, voyant ses peu (*sic*) de moyens, renonça pour le moment à Salheyeh; il resta deux jours à Aboukebir, fut coucher ensuite à Horbeit et de là à Koufour-Negoum, où Mohammed Lescan vint encore le visiter. »

3. « Le commandant Duranteau arriva à Hehieh, quand l'émir-hadji était à Koufour-Negoum, qui n'en est qu'à deux lieues. L'émir-hadji... décampa de suite... et s'en fut à Daqadous (*près de Mit-Gamar*), à 9 heures de Koufour-Negoum, dans la province de Mansourah... » (*Rapport de Geoffroy.*) Le rapport ajoute que, le lendemain, Duranteau, en arrivant à Aboukebir, fut informé de la présence de l'émir à Koufour-Negoum (où on le croyait encore); il éprouva des difficultés à



nous arrivâmes le 30 près de Mit-Gamar. Les Arabes restèrent à Koufour-Negoum; nous avons (*sic*) resté dans les environs de Mit-Gamar jusqu'au 1er germinal.

Le 2 germinal, l'émir-hadji me fit appeler et me dit qu'il désirait rentrer au Caire et m'engagea d'écrire au général Dugua pour en avoir l'ordre, ce que je fis; le cheik El-Fayoumi resta à Mit-Gamar jusqu'au 6.

Le 5, j'entendis quelques coups de canon; j'appris le même jour que c'était un convoi de barques chargées de vivres qui avait été attaqué par les Arabes de Gebali et quelques Maugrabins, sur les ordres de Mohammed Kiki, secrétaire de l'émir-hadji et contre l'intention du cheik El-Fayoumi. Toutes les barques avaient été prises, excepté celles armées de canons.

Le 10, l'émir-hadji me remit deux lettres, dont une du général Dugua et une du citoyen Poussielgue; je lui en relatai le contenu; après cette lecture, il me dit qu'il voulait aller au Caire pour se justifier.

Le 12, ayant appris que des troupes françaises venaient, il partit de suite en passant par le village de Bekam [?], où il eut de nouveau une conférence avec les cheiks. Il paraît que c'est à la suite de cette conférence que ces cheiks prirent le parti de l'abandonner; le cheik El-Fayoumi resta à Bekam [?]. Le même jour on marcha encore pendant l'espace de quelques lieues.

Le 13, après avoir marché le jour en entier sans paraître avoir aucune destination précise, lorsqu'il eut décidé le lieu où il devait camper, il apprit de nouveau que les Français étaient sur ses traces; il partit et s'achemina sur Koufour-Negoum. Alors m'étant aperçu que les cheiks qui restaient à sa suite manquaient, présumant alors qu'ils avaient resté dans le village et qu'ils avaient l'intention de retourner au Caire, je me déterminai, malgré les dangers que j'avais à courir, à aller les joindre et les déterminer à partir, ce que j'effectuai avec réussite.

Je dois encore vous prévenir qu'en passant dans un camp d'Arabes le cheik El-Fayoumi eut une conférence assez longue avec des personnes que je crois être des Mameluks et le cheik des Arabes nommé Ibrahim; mais je n'ai pu connaître aucun résultat de cette conférence.

Au Caire, le 18 germinal an VII (7 avril 1799.)

PEYRE, adjoint.

Depuis le moment où Peyre s'était échappé du camp de l'émir-hadji, celui-ci avait été vigoureusement traqué par les colonnes de Lanusse et de Duranteau, en même temps que menacé par les forces dont le général Fugière disposait à Samannoud. Bien qu'elles n'eussent pas réussi à l'atteindre, la

traverser le canal de Mouis; il put cependant faire passer un petit détachement, qui trouva le capitaine des Maugrabins, Omar, échappé des mains de l'émir-hadji; on sut par lui quelle avait été la conduite de l'émir, et il revint à Belbeis avec la colonne de Duranteau.

marche de ces troupes à l'est de la branche de Damiette avait amené la dispersion d'un grand nombre de partisans de l'émir; lui-même, avec une poignée de compagnons fidèles, avait cherché un refuge au milieu de la tribu des Arabes Bily.

Extrait d'une lettre de Fugière à Dugua.

Samannoud (*12 germinal-1er avril*). — Les Arabes de Derne, après avoir passé le Nil auprès de Zefti, se dirigent vers la branche de Rosette, en passant sur les frontières de la province de Menouf. On assure que leur dessein est de traverser le Bahireh pour se rendre dans le désert. J'aurais poursuivi et tâché d'inquiéter ces brigands dans leur marche, si le détachement de Mansourah était rentré plus tôt; il n'est malheureusement arrivé qu'hier soir assez tard[1]...

Extrait d'une lettre de Lanusse à Dugua.

De la digue de Faraounieh (*12 germinal-1er avril*). — Un avis vient de m'arriver, Citoyen Général, que les Arabes ont passé avant-hier au soir dans le Delta devant Mit-Gamar, et que l'émir-hadji, accompagné du cheik de ces Arabes et son escorte, a dû y passer hier. C'est l'avis qu'il a eu de la marche du citoyen Duranteau qui l'a décidé à faire ce mouvement. Je m'embarque à l'instant, à moins que le vent ne soit tout à fait contraire. J'arriverai demain au matin à Zefti... Si l'émir est réellement dans le Delta, je vous promets qu'il se repentira d'y être entré.

J'ai écrit au citoyen Duranteau de s'approcher à tout événement de Mit-Gamar. Le général Fugière doit être en mouvement à l'heure qu'il est...

Extrait d'une lettre de Lanusse à Dugua.

Zefti (*14 germinal-3 avril*). — L'émir-hadji a été abandonné de tous les Arabes qu'il avait soudoyés et d'une partie des siens, aussitôt que le bruit s'est répandu que les troupes marchaient sur le noyau de son rassemblement. Lorsqu'il a vu que ses projets étaient déçus, il a payé très généreusement Gebali pour le faire escorter jusqu'à Derne; celui-ci a reçu l'argent; mais, ayant vu la marche du citoyen Duranteau et la mienne, il a fait passer dans le Delta toute sa tribu; il a laissé l'émir-hadji presque seul. Ce dernier a aussitôt pris la route de la Syrie, s'arrachant la barbe de désespoir. Le citoyen Duranteau a été instruit de

1. Fugière ajoute que, dans la nuit précédente, des Arabes ont essayé de surprendre son camp; une sentinelle a été tuée.



sa marche; il le poursuit de très près; je ne doute point qu'il ne termine son opération suivant vos désirs...

Maintenant il nous reste, au général Fugière et à moi, à faire repentir la tribu audacieuse d'être entrée dans le Delta; c'est à quoi nous nous disposons et j'ose espérer que les mesures que nous avons prises suffiront pour l'empêcher d'en sortir...

J'irai coucher ce soir aux environs de Tant; demain au soir je serai sur la branche de Rosette, d'où je vous donnerai de mes nouvelles...

Mit-Gamar (15 *germinal*-4 *avril*). — Après avoir fait trois lieues sur la route de Tant, hier, j'appris que les Arabes de Derne s'étaient rendus en un jour sur la branche du Nil de Rosette et qu'ils avaient effectué, le 12, leur passage dans le Bahireh...

L'émir-hadji, comme je vous le disais hier, s'est dirigé sur le Charkieh, et le citoyen Duranteau suit la même route. Je passe moi-même à l'instant pour me porter dans cette partie; et, d'après les renseignements que j'aurai[1] je poursuivrai, s'il le faut, l'émir jusque dans le désert. J'ai envoyé plusieurs exprès au citoyen Duranteau; aucun n'est encore de retour. Le convoi que nous envoyons à Damiette peut passer en toute sûreté; j'ai retrouvé quelques débris de celui qui avait été pillé dans le village...

(17 *germinal*-6 *avril*)[2]. — Je fais partir, Citoyen Général, le citoyen Duranteau; il a poursuivi l'émir-hadji pendant quatre jours; il lui a pris tous ses équipages, l'a fait abandonner de presque toutes les personnes qui composaient sa suite et a délivré les quatre Français qu'il avait pour otages. J'ai écrit au général Fugière[1] de passer dans la province de Mansourah. Nous avons dû, chacun de notre côté, poursuivre l'émir; je présume qu'il ne tardera pas à se rendre; dans ce cas je le ferai conduire à Damiette. Il s'est porté du côté du lac Menzaleh; je le suis aujourd'hui; il serait bien possible qu'il cherchât à s'embarquer sur ce lac. Après que j'aurai terminé avec l'émir, je me rendrai à Mit-Gamar pour y exécuter les dispositions de votre lettre du 11...

1. Voir lettre de Fugière à Dugua (de Samannoud, 17 germinal-6 avril). Il annonce que les Arabes de Derne se sont retirés dans le Bahireh, en traversant le Delta : « Il semblait que toutes les circonstances concourussent à empêcher de les poursuivre; mon détachement de Mansourah n'était point rentré et, le soir même de leur passage, l'on tâcha de surprendre mon camp. » Il ajoute qu'il a découvert et arrêté un des chefs de ce complot : il connaît déjà les noms de plusieurs complices. Il annonce que le nombre des malades augmente : 27 hommes sont attaqués de dysenterie : « Vous verrez, par ma dernière situation, que j'ai à peine 150 hommes en état de porter les armes; qu'il me reste par conséquent bien peu de moyens pour entreprendre des tournées, surtout dans l'intérieur de la province de Mansourah, en laissant le nombre suffisant d'hommes pour garder mes établissements. » Il demande quelques renforts et des munitions.

2. Le lieu d'origine « Cheribra Sendi » est écrit d'une façon qui ne permet pas de l'identifier avec certitude.

Rapport fait au général divisionnaire Dugua sur l'expédition faite par son ordre dans la province de Charkieh.

D'après les ordres du général divisionnaire Dugua, commandant la basse Égypte, qui portaient de me rendre dans la province de Charkieh pour y punir les villages de Berdenouha et d'El-Zankaloun, arrêter les progrès de l'insurrection et faire payer le deuxième tiers du miri, je suis parti du Caire le 24 ventôse avec un détachement de 250 hommes et une pièce de campagne. Arrivé à Belbeis, je me suis porté sur Berdenouha; j'ai trouvé les habitants de ce village armés et disposés à me recevoir. Quelques coups de fusils tirés de leur côté ont été le signal du combat, je me suis emparé du village, et, après leur avoir tué beaucoup de monde, je me suis retiré, croyant la punition suffisante.

Les habitants d'El-Zankaloun n'ont pas jugé à propos de m'attendre; j'ai trouvé le village complètement abandonné. Ils ont fait faire des propositions pécuniaires; le commandant Geoffroy est chargé de finir cette affaire.

J'ai envoyé dans toute la province des ordres de porter le miri à Belbeis et j'ai été dans les villages les plus mutins pour veiller à l'exécution de ces ordres.....

Arrivé à Belbeis, le 10 germinal, qui était le terme que le général Dugua avait mis à mon expédition, j'ai trouvé de nouveaux ordres relatifs à l'émir-hadji. Je suis parti, le 11, pour El-Zankaloun où je devais trouver des ordres du général Lanusse. N'ayant eu aucune nouvelle de ce général, craignant que ses lettres n'eussent été interceptées (ce qui en effet s'est confirmé depuis) et pressé par le général Dugua de mettre beaucoup de célérité dans cette expédition, je ne balançai pas à me porter sur Mit-Gamar[1] où un convoi considérable avait été pillé.

Les Arabes à mon approche passèrent de l'autre côté du Nil, et l'émir-hadji prit la route de Heheih; je l'y suivis et y trouvai le citoyen Peyre et le cheik Soliman qui s'étaient détachés de la suite de l'émir; celui-ci était parti et avait pris la route de Koufour-Negoum; je lui écrivis que j'avais des ordres à lui communiquer de la part du général Dugua, et qu'il me donnât les moyens de les lui faire tenir sûrement; je lui témoignai mon étonnement de le voir fuir à l'approche des Français. Ne voyant point venir sa réponse, je le suivis sur Koufour-Negoum; je crus que, dès ce moment, il prenait la route de Salheyeh, pour de là passer en Syrie conformément aux ordres du général en chef, réitérés par le général Dugua.

Arrivé à Koufour-Negoum, je sus que l'émir n'était point venu dans ce village, mais avait pris la route d'El-Bellouq de Mansourah; je reçus en même temps un billet du commissaire des guerres Pinet, qui me priait de lui envoyer 50 hommes pour le tirer d'un village où il s'était réfugié, ayant été poursuivi et ses effets pillés par les Arabes lorsqu'il avait quitté le prince ce jour-là même à midi; j'envoyai les 50 hommes,

1. Il y arriva le 2 avril et en repartit le jour même pour marcher sur les traces de l'émir (voir lettre à Dugua des 13 et 14 germinal - 2 et 3 avril).



et le commissaire me joignit à minuit à Koufour-Negoum; ses effets lui ont été rendus depuis en grande partie.

Je partis le lendemain pour El-Bellouq de Mansourah; j'y trouvai neuf Maugrabins, qui d'abord prirent la fuite, mais qui, ayant reconnu leur capitaine, vinrent le joindre.

Le résultat de mes recherches sur l'émir fut que ce prince avait laissé ses équipages dans un village très près de là, qu'il avait pris la route du lac Menzaleh après s'être séparé d'une grande partie de sa suite. Je trouvai en effet des tentes et des ustensiles de cuisine dans l'endroit qui m'avait été désigné; n'ayant aucun moyen de transport, les soldats se les sont distribués. On prit aussi dans le même village un cheval, qui a été vendu à Belbeis et qui est dans les mains du capitaine Omar. C'est à peu de distance de là que je rencontrai la colonne du général Lanusse, qui me donna des ordres de me rendre au Caire, se chargeant de la poursuite de l'émir.

J'ai reçu à El-Bellouq, de Mansourah, une lettre de l'émir, que je joins à ce rapport, en réponse à celle que je lui avais écrite d'Hehieh.

Au Caire, le 21 germinal an VII (10 avril 1799).

DURANTEAU.

Extrait d'une lettre de Lanusse à Dugua.

Faraounieh (22 *germinal*-11 *avril*). — Le citoyen Duranteau vous aura remis ma dernière, Citoyen Général, par laquelle je vous disais que j'allais poursuivre l'émir du côté du lac Menzaleh; il m'a, en effet, mené dans cette partie. Il est remonté ensuite vers Mansourah, Mit-Gamar; il est venu joindre les Arabes de Bily. Votre lettre du 18, qui me donne des renseignements, m'est parvenue trop tard pour que j'aie pu faire, de concert avec le citoyen Duranteau, une course sur ce rassemblement de brigands; ne pouvant pas non plus l'attaquer seul, je me suis décidé à venir attendre vos nouveaux ordre ici..... Ce n'est pas que je regarde cet homme comme dangereux (je le crois incapable de mener une conspiration); mais il est essentiel de punir les Arabes d'avoir osé recevoir dans leur camp un homme qui nous a trahis et qui est, dès ce moment, notre ennemi déclaré. Je crois donc qu'il faut, pour assurer notre tranquillité dans ce pays pendant l'absence de l'armée, tomber inopinément sur ce repaire, avec 700 à 800 hommes et du canon..... Mon exprès part à 5 heures du soir; il sera demain au matin au Caire; j'attends demain au soir votre réponse. Je crois que le moyen le plus avantageux d'attaquer les Arabes est de les surprendre le matin à la pointe du jour; mais vous savez que ceux-ci sont nombreux; il serait, je crois, imprudent de leur présenter moins de 700 à 800 hommes. L'expédition sera d'ailleurs terminée dans les vingt-quatre heures. Faites vos dispositions, mandez-les moi; soyez persuadé que je les exécuterai avec tout le zèle possible. Ma troupe est extrêmement fatiguée; elle a grand besoin de la journée de demain pour se reposer; elle est, comme vous savez, au nombre d'environ 240 hommes.....



Extraits des lettres de Fugière à Dugua.

Samannoud (23 *germinal*-12 *avril*). — ..... Le 17 courant, je fus prévenu par le général Lanusse qu'en exécution de vos ordres je devais me joindre à lui pour donner la chasse à l'émir-hadji.

Je passai en conséquence le Nil dans la nuit, et j'attendis à quelque distance du fleuve le retour de quelques janissaires que j'avais envoyés prendre des informations sur sa marche. Ils me rapportèrent qu'à quatre ou cinq lieues plus haut, entre les villages de Kafr-Abou-Laben et Sarnageh, il y avait un parti d'Arabes, et que l'émir, s'étant porté de côté, pouvait s'être réuni à eux.

Je me mis aussitôt en marche et, après une route assez pénible, j'arrivai à la pointe du jour à la vue de leur camp. Ces brigands, attaqués sur l'heure, prirent la fuite; mais, quoique fatigués d'une marche nocturne, nous les poursuivîmes à la course pendant plus de quatre lieues; une soixantaine ont été tués; le reste, étant presque tout monté et ayant beaucoup d'avance sur nous, s'est sauvé et dispersé sur les frontières du Mansourah et du Kelioubeh. Pas un d'eux n'eût échappé si j'avais eu 15 à 20 Français montés. Leur camp, une grande quantité de chèvres, d'ânes, six chameaux et environ 200 moutons sont restés en notre pouvoir.....

Le général Lanusse nous joignit quelques heures après l'affaire. Nous apprîmes que l'émir, qui avait passé la nuit au village de Beremtouch, fuyait avec environ 40 hommes à cheval; nous nous dirigeâmes sur Mit-Gamar par des routes différentes pour lui couper la communication du Nil. Nous sûmes, le lendemain, qu'après une marche forcée il s'était retiré chez les Arabes Bily dans le Charkieh. Ce mouvement exigeant de nouvelles dispositions, le général Lanusse, en se retirant de Menouf, m'a chargé de garder le Nil; j'espère qu'au moyen des précautions que j'ai prises je l'empêcherai facilement de passer ce fleuve, s'il s'avise de le tenter...

Samannoud (24 *germinal*-13 *avril*). — Je viens de recevoir, Citoyen Général, les munitions que vous m'annonciez et dont j'avais le plus pressant besoin..... Les Arabes de Derne, en traversant le Delta, n'ont, je crois, eu d'autre but que celui de passer dans leur pays. Depuis longtemps ils avaient manifesté ce dessein, notamment à l'époque de la chasse que leur avaient donnée les généraux Leclerc et Verdier; je les en avais détournés en m'opposant à leur passage. Mais la marche des troupes commandées par le citoyen Duranteau et du général Lanusse les aura sans doute décidés à l'exécuter avec tant de précipitation.

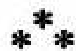
Il est bien vrai, Citoyen Général, que quelques hommes de la suite de l'émir-hadji les ont accompagnés dans leur fuite; peu scrupuleux sur le choix de leurs dupes, ils ont tiré de lui 400 pataques pour le conduire jusqu'à Derne. Mais, après avoir fait passer 12 de ses chameaux de l'autre côté du Nil, les Arabes ont trouvé plus commode de se les approprier, de partir avec le prix convenu, et d'abandonner l'émir sur l'autre rive...

Samannoud (1er *floréal*-20 *avril*). — J'ai reçu, Citoyen Général, votre



lettre du 27 courant, avec les bonnes nouvelles que vous nous donnez de Syrie.

Les Arabes que j'ai battus, le 18 germinal, étaient un reste de ceux de Derne, restés à la garde de leur petit bétail qui aurait pu les embarrasser dans leur fuite précipitée. Il n'y a pas de cette engeance dans le Delta, dont je tâcherai toujours de l'écarter...



Les mesures répressives ordonnées par Dugua avaient ainsi réduit l'émir-hadji à l'impuissance, avant que sa révolte ait pris une extension réellement dangereuse et qu'elle ait pu être appuyée par les bandes de Mameluks qui, à la suite des opérations de Desaix, descendaient de la haute Égypte dans l'intention soit de gagner la Syrie, soit de trouver des subsistances dans le Delta.

La situation générale au milieu d'avril pouvait donc être considérée comme satisfaisante; les forces entretenues dans les diverses provinces semblaient n'avoir plus à remplir qu'un rôle de police locale; il s'agissait surtout de gouverner avec assez de prudence pour éviter les conflits et gagner le moment (prochain, espérait-on), où la rentrée de l'armée victorieuse assurerait définitivement la soumission de toute l'Égypte.

Cette situation est ainsi exposée dans le troisième rapport d'ensemble adressé par Dugua à Bonaparte (1er floréal-20 avril) :

Le détachement de dromadaires, parti du camp devant Saint-Jean-d'Acre le 9 germinal, est arrivé ici le 23. Il nous a causé quelques inquiétudes, étant entré en ville sans précaution; mais heureusement cette imprudence n'a été suivie d'aucun accident.

Je vous ai écrit le 19, par le convoi que j'ai envoyé à Damiette, le détail de ce qui s'est passé en Égypte depuis le 9 germinal; je joins ici le duplicata de cette lettre, que l'adjudant général Alméras m'annonce vous avoir envoyé par mer.

J'ai fait partir, le 3 germinal, deux dromadaires de la tribu des



Terrabins, qui ont passé par Suez, où ils ont remis mes dépêches, et qui, passant par la montagne, devaient arriver à Saint-Jean-d'Acre le 12. Ils m'avaient promis d'être de retour le 23; je n'en ai plus entendu parler, ce qui me confirme qu'il est inutile de tenter ce moyen pour correspondre avec vous. Les lettres, l'argent, les hommes et les chevaux sont perdus.

Vous avez dû recevoir, par le convoi commandé par l'adjudant général Boyer, les munitions de guerre que vous m'avez demandées. Les deux pièces de 12 et leurs approvisionnements venus d'Alexandrie sont arrivés le 25 à Damiette. J'ai écrit encore au général Marmont de m'envoyer de la poudre, des boulets et des obus. Le parc de Gizeh étant entièrement dépourvu, si ce général ne m'avait pas déjà fait passer des cartouches et de la poudre pour en faire, il m'aurait été impossible, Général, de satisfaire à vos demandes en ce genre, ainsi qu'à celles du général Desaix.

Je vais vous rendre compte, Général, de l'état de chaque province de l'Égypte depuis le 19 germinal.

Division Desaix. — Je n'ai point eu de nouvelles officielles du général Desaix depuis le 2 germinal. J'ai fait partir, le 21, deux djermes chargées de munitions pour sa division, sous l'escorte de la *Vénitienne*. J'ai la certitude que ce convoi est arrivé à Siout.

Fayoum et Beni-Souef. — Salah-Bey, en abandonnant la haute Égypte, a passé à Médine. Les habitants lui ont refusé de le recevoir, mais ils lui ont permis de rester deux jours dans un de leurs faubourgs, où il s'est réparé et approvisionné. Le général Zayonchek pensait que l'on devait savoir beaucoup de gré aux habitants de Medine de cette conduite; je l'ai assuré que je la regardais comme beaucoup trop politique et trop favorable aux beys. Ils ont donné une nouvelle preuve d'attachement pour les Mameluks en sollicitant la grâce de l'homme d'affaires d'Ali-Kachef, pris après s'être barricadé et défendu dans sa maison contre un détachement de 50 hommes, avoir tué un carabinier et blessé un volontaire. J'ai donné ordre au général Zayonchek de faire fusiller ce rebelle et de n'avoir égard en pareil cas à aucune sollicitation.

Un rassemblement d'Arabes et de Mameluks infestait les environs de Gibebat près d'Atfich. Le général Zayonchek y est descendu le 23; le rassemblement a fui dans la montagne. On assure que Mohammed-el-Elfi-Bey en faisait partie. J'ignore le chemin qu'il a pris. Le cheik de Gibebat a été arrêté et envoyé ici; il appelait les



rassemblements chez lui pour ne pas payer 4.000 pataques qu'il a levées du miri de son village. Dès qu'il s'est vu pris, il en a annoncé le remboursement. Le cheik du village d'El-Gedid, où les huit chevaux venant du Fayoum ont été volés, où l'émir Rodoan, qui s'était rendu, a été assassiné en revenant au Caire, a été conduit à Beni-Souef; le reste des habitants s'était enfui.

Je fais partir aujourd'hui une pièce de 3 longue, pour remplacer la pièce de 8 du général Zayonchek, dont l'affût est hors de service. Il sera réparé au parc, où il n'y avait pas de plus forts calibre à lui envoyer.

Gizeh. — La province de Gizeh est heureusement tranquille depuis que les Arabes ont été battus à Wardan. Le fils du général Leclerc, blessé à cette affaire, est on ne peut pas plus malade; le père, au désespoir, ne peut pas donner à sa province et au dépôt de cavalerie tous les soins qu'exigent ces deux objets; je lui ai donné l'adjudant général Roize pour l'aider, surtout pour la surveillance et l'organisation des dépôts. Cet officier est arrivé de la haute Égypte le 19; je le garderai, à moins que vous ne me donniez des ordres contraires. Je me propose de l'envoyer dans la province de Minieh, en passant par celle d'Atfieh, avec une colonne mobile, composée de 100 dragons à pied et 100 hommes d'infanterie, pour dissiper les rassemblements, faire payer le miri et ramener les chevaux que doit la province de Minieh, d'où nous n'en avons encore tiré aucun.

Minieh. — J'ai prévenu le chef de brigade Detrès de la mission dont je me propose de charger l'adjudant général Roize, afin que la levée de chevaux s'exécute le plus promptement possible à son arrivée.

Depuis que le général Zayonchek s'est joint au chef de brigade Detrès pour marcher contre quelques Arabes, la province de Minieh est un peu plus tranquille.

Charkieh. — L'émir-hadji, en formant le projet de s'emparer du Caire, avait vraisemblablement indiqué son rendez vous chez les Arabes Bily, dans le petit désert qu'ils occupent entre les provinces de Kelioub et de Charkieh; c'est là où, se trouvant poursuivi de trop près par les généraux Lanusse et Fugière, il s'est réfugié, et où plusieurs Mameluks ont été le rejoindre. Mohammed-Elfi-Bey s'est même mis en marche pour cela, mais il n'y est point arrivé.



Ce rassemblement, que les différents rapports ont fait monter au moins à 800 hommes, était sous la protection d'Ibrahim, cheik des Bily, qui, pendant ce temps-là, me faisait faire des protestations d'attachement pour les Français par le cheik El-Fayoumi. Convaincu qu'Ibrahim avait des espions au Caire, pour être instruit des mouvements que je pourrais faire contre lui, j'ai profité du séjour des pèlerins Maugrabins à Embabeh, et du prétexte des mouvements que l'on prétendait devoir avoir lieu, pour faire venir ici le général Lanusse avec son bataillon, où il est arrivé le 24. Le 25, la caravane est partie avec une escorte de 300 hommes, qui l'a conduite jusqu'à Birket-el-Haggi. Le 26, le général Lanusse l'a suivie avec les otages. Il avait ordre, après le départ des pèlerins, de se porter dans la nuit sur Geziret-el-Bily. Malheureusement un coquin d'Arabe s'est introduit dans le camp à l'aide d'une sauvegarde de vous, ou du général Reynier, a su où l'on voulait aller, et a fait avertir le rassemblement, qui était à cheval, avait fait évacuer ses bestiaux et gagnait la montagne au moment où nos troupes arrivaient sur leur camp, que l'on a brûlé, ainsi que l'orge qu'ils avaient récoltée, et qui était encore dans la paille. Il a été impossible de les rejoindre, ni d'engager une affaire avec eux. Le général Lanusse est rentré le 28 et repartira pour Menouf le 5 ou le 6. J'ignore ce qu'est devenu l'émir-hadji ; il avait quitté le rassemblement le 26 au soir. J'ai des émissaires chargés de le découvrir. Le citoyen Duranteau est rentré le 20. Je joins ici copie de son rapport.

Il y a eu des symptômes de peste à Katieh et à Salheyeh. J'ai fait prendre à Belbeis et El-Qobbet des précautions pour empêcher qu'elle n'arrive au Caire par cette route.

Menouf, Garbieh et Mansourah. — Les provinces de Menouf, Garbieh et Mansourah sont tranquilles; le général Fugière, marchant contre l'émir-hadji, tomba le 17 sur un camp d'Arabes; il ne me dit point le nom de la tribu. Il leur a tué quelques hommes et pris des bestiaux.

Alexandrie et Rosette. — Il a été envoyé, d'ici à Alexandrie, depuis le 7 ventôse, 2.628 ardeps de blé. Il est parti de Menouf, le 23 germinal, 500 quintaux de farine et 10.000 quintaux de biscuit pour la même destination; et il partira encore, d'ici après-demain, environ 1.000 ardeps de blé qui, passant à Menouf, seront joints par un convoi pareil à celui du 23. Ces provisions arrivées à Alexandrie,

cette ville en aura au moins pour six mois. Les accidents de peste ont reparu à Rosette au moment où le vent du sud ou de kamsin souffle ; mais il ne paraît pas qu'ils aient eu de suite.

Le général Menou m'a écrit, le 13 germinal, qu'il allait partir pour Jaffa, en passant par Burlos, la base du Delta et Damiette. Le général Dumuy croyait être ici sous ses ordres; faites moi connaître, je vous prie, Général, sa destination.

Les Anglais n'ont paru que bien rarement, et en bien petit nombre, devant Alexandrie. Je n'ai aucun rapport officiel qui m'annonce qu'ils y aient commis des hostilités.

Damiette. — J'ai été instruit qu'Hassan-Toubar avait paru dans la province de Damiette, avec quelques-uns de ses parents. J'ai écrit à l'adjudant général Alméras de le faire arrêter partout où il serait, et de forcer ses parents à se rendre à Damiette pour y rester sous la surveillance des autorités civiles et militaires jusqu'à ce que vous ayez donné des ordres à leur égard.

L'adjudant général Alméras m'a marqué qu'il faisait beaucoup d'envois par mer à l'armée. Je lui ai recommandé surtout de ne pas hasarder nos munitions de guerre, si la mer n'est pas libre.

Le convoi parti d'ici le 19, composé de 2 pièces de 12, leurs munitions, des vivres, de l'orge, des médicaments, est arrivé à Damiette le 25, en bon état.

Par les lettres que je reçois du 26, on m'assure que les accidents de peste ont cessé à Damiette.

Suez. — La goëlette en construction à Suez sera lancée à l'eau vers le 15 de ce mois. L'ingénieur constructeur a trouvé le moyen de se passer des bordages qu'il m'avait demandés, et qu'il m'aurait été si difficile de lui envoyer.

Il me fait aujourd'hui la demande de l'artillerie et des munitions nécessaires pour son armement. Vous savez bien, Général, qu'il m'est impossible de lui envoyer ni l'un ni l'autre. Il paraît même qu'il faut que les affûts soient d'une construction particulière. Avez-vous donné des ordres à la marine d'Alexandrie de fournir à cet armement ? Vous ne m'avez laissé là-dessus aucune instruction.

J'ai prévenu le commandant de Suez du passage des Maugrabins, et je lui ai ordonné de prendre les précautions nécessaires pour se garder, mais cependant de les traiter avec égard.

Le commandant de Suez m'a instruit qu'il avait paru 13 ou 14 vais-



seaux dans les parages de Tor. Il ignorait s'ils portaient des troupes, s'ils étaient là pour attendre des pèlerins pour les transporter à La Mecque, ou s'ils avaient fui de Kosseir, à l'approche du général Desaix. Il a envoyé un exprès pour savoir ce que c'est et me promet de m'en instruire sous huit jours.

Je vais faire partir un convoi de 60 chameaux pour porter à Suez des approvisionnements pour la marine et des vivres pour la garnison; c'est le troisième depuis votre départ.

Le Caire. — La caravane des pèlerins maugrabins est partie d'ici le 25[1]. Plusieurs dénonciations, faites avec l'apparence du désintéressement et de la vérité, ont causé quelques inquiétudes. On assurait que les Maugrabins de la ville, d'accord avec les pèlerins, voulaient exciter un mouvement contre nous au moment où ceux-ci passeraient le Nil. J'ai exigé qu'ils quittassent leurs armes, qu'elles fussent attachées par paquets sur des chameaux, portées ainsi jusqu'à Birket-el-Haggi sous escorte, et qu'ils me donnassent dix otages. Ces conditions ont été acceptées; le cheik a écrit au roi de Maroc pour l'assurer que nous l'avions bien traité, lui et les siens. J'ai joint une lettre à la sienne, où j'assure ce roi de nos bonnes intentions pour ses sujets; et nous nous sommes quittés avec les pèlerins, fort contents les uns des autres. Il y a eu quelques hommes du peuple qui ont parcouru une rue près la place Birket-el-Fil, en criant que les Français et les Maugrabins se battaient à Boulak; ils commençaient à faire fermer les boutiques. Trois ont été arrêtés et ont eu la tête coupée. Le mouvement a cessé.

Le kiaya de l'émir-hadji avait détourné à son usage une partie des fonds destinés au kissoueh; depuis qu'il est à Gizeh, ces fonds ont été réclamés; je lui ai donné l'ordre de les rendre.

Un habitant du Caire, nommé Emir-Hamzé, qui était à la suite de l'émir-hadji et un des hommes qui se donnaient le plus de mouvement pour lui attirer des partisans, et dans la maison duquel le général Lanusse a trouvé deux pièces de canon en bon état, des fusils, de la poudre, des cartouches à canon toutes faites et 8 cha-

1. L'adjudant général Roize fut chargé d'escorter les Maugrabins jusqu'à Birket-el-Haggi avec 300 hommes d'infanterie, 25 dragons et 2 pièces de 3 (ordre de Dugua, du 24 germinal-13 avril). Il partit de Boulak le 14 avril, à 3 heures du soir et arriva à Birket à 8 heures. Là il rendit aux Maugrabins les armes qui leur avaient été retirées. La caravane continua sa route sans commettre de désordre; elle coucha, le 16 avril, à Bir-Suez et se dirigea vers l'Arabie en passant à une lieue de Suez.



meaux appartenant à l'émir-hadji, ayant refusé d'obéir à l'ordre que le général Lanusse lui a donné d'abandonner l'émir-hadji, j'ai ordonné que le séquestre fût mis sur ses biens, ainsi que sur tout ce qui peut appartenir à Mohammed-Kiki, ancien aga de police, secrétaire de l'émir, le même qui a fait attaquer notre convoi à Mit-Gamar. L'émir Hamzé a déjà fait demander son pardon ; je le lui ai fait offrir pour 4.000 piastres versées dans la caisse du payeur; il n'a que 120.000 parats de revenu. Le Caire continue à jouir de la plus grande tranquillité. Les membres du divan donnent dans toute occasion des preuves de la ferme résolution qu'ils ont prise de la maintenir.

J'ai traité, hier, Général, avec le cheik Schidit-Ebednazaré, chef de la tribu des Haouytat, ennemis des Bily. Je joins ici copie de la sauvegarde que je lui ai donnée; elle renferme les conditions de notre traité. Ce cheik me fournit demain 100 chameaux jusqu'à Katieh, et il m'en promet 500 dans peu de jours, si j'en ai besoin. Ceci relèvera nos moyens de transport.

Les Mameluks, qui arrivent ici de la Syrie et de la haute Égypte, m'embarrassent beaucoup. Je vous ai marqué, Général, que je me proposais de les envoyer à Alexandrie; mais les difficultés qui se présentent ici seraient encore plus sensibles à Alexandrie. L'idée de changer d'habit, d'être incorporés avec des gens qui ne parlent pas leur langue ; la différence des habitudes et des mœurs leur font répugner singulièrement à entrer dans nos troupes. Le général Desaix n'en a déjà rien su faire sous ce rapport, et je ne crois que l'on puisse réussir à en tirer parti de cette manière. Mais il y a parmi eux beaucoup de chrétiens qui désirent retourner à cette religion. Ne serait-il pas possible d'en former une ou plusieurs compagnies, que l'on attacherait à différents corps? Ce serait peut être le moyen d'attirer un plus grand nombre de ces gens là. Ils verraient leurs camarades avoir une existence qui leur inspirerait l'espoir d'en obtenir une eux-mêmes, au lieu que jusqu'à présent ils ne les ont vus que dans la misère. J'attends là-dessus vos ordres, Général, avec impatience.

Je vous ai rendu compte, dans ma lettre du 19, que j'avais ouvert un crédit de 100.000 francs à l'ordonnateur Laigle pour assurer les services de la basse Égypte. J'ai été obligé depuis d'accorder 1.800 francs à la marine de Boulak pour faire radouber la demi-galère *l'Eléphantine*, venue de la haute Égypte, et 4.000 au directeur du



parc d'artillerie de Gizeh pour la continuation des travaux. Je vous prie, Général, d'approuver ces opérations qui nécessitent sans cesse l'emploi de la force armée pour obtenir les fonds du payeur.

On nous a déjà annoncé ici dix fois la prise de Saint-Jean-d'Acre. Il me tarde bien, Général, de l'apprendre de vous, et surtout que vous êtes en chemin pour revenir au Caire. Cette nouvelle y répandra la joie et la satisfaction, non seulement parmi les Français, mais même parmi les Turcs[1].

Extrait d'une lettre de Dugua à Bonaparte.

(*6 floréal-25 avril*)[2]. — Par tous les renseignements que je reçois depuis ma lettre du 1er de ce mois il paraît que le plan actuel des Mameluks et de leurs partisans est d'attendre, sans combattre en détail, l'occasion de faire un mouvement combiné, soit avec les Anglais, soit avec des forces venues de Barbarie ou d'ailleurs. Ils se tiennent tranquilles dans des rassemblements de 200 ou 300 hommes à deux journées d'ici ou des points qu'occupent les troupes, achètent ce qu'ils consomment, tiennent des espions aux aguets pour être instruits du moindre mouvement que font les troupes, quittent leur camp et se retirent dans les montagnes ou dans le désert, évitant constamment toute espèce de combat[3]...

1. Une lettre de Dugua à Bonaparte (3 floréal-22 avril) porte que certains Turcs « disent que ce siège de Saint-Jean-d'Acre sera aussi long que celui de Troie et sera le tombeau de l'armée ».

2. A cette même date, Dugua fit partir pour la Syrie l'adjoint Peyre pour renseigner verbalement Bonaparte sur les manœuvres de l'émir-hadji. Cet officier devait faire route avec le chef de bataillon Cavalier (appelé au quartier général) et 60 dromadaires. Une escorte d'infanterie les accompagna jusqu'à Salheyeh.

3. Suivent quelques nouvelles peu importantes sur l'Egypte; Dugua se plaint de la désorganisation des moyens de transport. Il annonce que Perrée est parti, le 8 avril, d'Alexandrie.



CHAPITRE II

L'INSURRECTION D'EL-MAHDI

Au moment où la province de Charkieh était délivrée des entreprises de l'émir-hadji, une autre menace, plus dangereuse, surgissait brusquement sur les confins du Bahireh et du désert. Un chef fanatique, venu de Derne, Ahmet-el-Mahdi, se présentait comme envoyé par le Prophète, pour assurer le triomphe des vrais croyants sur les infidèles. Il disait avoir des facultés surnaturelles, être invulnérable, devoir mettre les ennemis en fuite par sa seule apparition[1]. Sa prédication enflammée eut bientôt groupé sous ses ordres les Arabes pillards de cette région et les bandes de Maugrabins que l'époque du pèlerinage annuel avait fait affluer vers l'Égypte.

---

1. Abdurrhaman mentionne brièvement le massacre de Damanhour :

« Cette sédition avait été causée par un Barbaresque surnommé *le Censeur*, qui blâmait hautement les Egyptiens de leur soumission aux Français et avait envoyé des adresses dans ce sens à toutes les villes; il se présenta devant Damanhour suivi d'environ 80 Barbaresques. Des habitants de Bahireh et de tous les environs vinrent s'unir à lui et attaquèrent la garnison française » (p. 104).

Nakoula-el-Turk donne plus de détails sur la personnalité du Mahdi et sur l'insurrection qu'il fomenta (p. 134) :

« Dans le mois de mouharrem 1214 parut dans la province de Bahireh, près de Damanhour, un homme que l'on disait fils du sultan de l'Afrique occidentale et auquel s'étaient joints un grand nombre de Maugrabins, d'Hawares, d'Arabes et de fellahs, qui interceptaient les communications. Informé de cette nouvelle, le gouverneur d'Alexandrie envoya contre eux un corps de troupes qui les attaquèrent vivement ; lorsque le combat fut engagé, le Maugrabin et son armée prirent la fuite à travers les collines et dans le désert; mais les Français les poursuivirent et en tuèrent la plus grande partie.

» Cet homme prétendait être un prophète et disait qu'il lui suffirait de jeter les yeux sur les infidèles pour les faire disparaître comme la poussière poussée par le vent ; mais le contraire arriva : ce furent les Français qui firent boire ses troupes dans les coupes de la mort. Ce rassemblement s'étant dissipé, les Français revinrent et purent se livrer au repos. »



Dans la nuit du 24 au 25 avril, le Mahdi surprit la ville de Damanhour, dont la petite garnison fut tout entière massacrée ; à la suite de ce premier succès, il repoussa les colonnes de secours envoyées d'Alexandrie et d'El-Rahmânieh; puis réussissant à atteindre le Nil, il vint fomenter l'insurrection jusque dans le Delta.

Le tragique événement de Damanhour fait l'objet d'une longue lettre de Marmont[1] à Bonaparte (d'Alexandrie, 11 floréal — 30 avril):

Nous venons d'éprouver, mon Général, un événement extrêmement malheureux. La garnison de Damanhour, composée de 114 hommes, vient d'être surprise et égorgée par les Arabes Oulad-Ali et un corps de Maugrabins. Voici les détails que je viens de recueillir :

Le 3, le chef de brigade Lefebvre s'est mis en route pour lever la contribution ; il avait avec lui environ 200 hommes. Mon voyage à Damanhour avait produit un bon effet ; les villages étaient disposés à payer, la paix faite avec les Henady et les Troates ; la province jouissait de la plus parfaite tranquillité ; 100 hommes et une pièce de canon de 8 étaient presque suffisants pour se soutenir à Damanhour; on était loin d'éprouver la plus légère inquiétude. J'avais profité de l'instant d'absence du citoyen Lefebvre pour envoyer 50 hommes protéger les travaux du canal à une petite distance de cette ville, afin de tirer un double parti de cette augmentation de force. Le 5, à 2 heures du matin, 300 Oulad-Ali et 80 Maugrabins se portèrent sur le camp, trouvèrent tout le monde endormi, égorgèrent tous les soldats sans pitié.

Dans la journée du 5, un cheik de Damanhour avait averti trois fois le citoyen Martin, lieutenant de la légion nautique, commandant

---

1. Marmont avait récemment conclu, avec les tribus arabes voisines d'Alexandrie, un traité qu'il espérait devoir maintenir la paix dans cette région : « Le Bahireh, écrivait-il à Dugua le 26 germinal (15 avril), devient tranquille, les communications libres. J'espère que, dans peu de jours, un Français pourra, sans danger, aller, sous l'escorte d'un Arabe, à Rosette. Nous sentons déjà, par l'abondance des denrées et la diminution de leur prix, l'heureuse influence de cette paix. » Dans une lettre du 4 floréal (23 avril) Marmont signale cependant la présence d'Arabes de Derne dans le haut Bahireh.



la place, de se tenir sur ses gardes; il négligea et méprisa cet avis; il se coucha chez lui et, après une résistance de quatre heures, il a péri comme les autres, avec le commissaire des guerres, le payeur et quelques employés.

Le 6, à midi, le citoyen Lefebvre fut instruit de ce qui se passait par des lettres des cheiks de Damanhour; il y retourna sur-le-champ et fit huit lieues en quatre heures; mais il y trouva seulement les cadavres des malheureux soldats; l'ennemi s'était retiré depuis longtemps. Le citoyen Lefebvre se porta alors sur El-Rahmânieh.

Au premier bruit de ce malheureux événement, le 8, je fis partir le bataillon de la 4e, 3 compagnies de grenadiers et 2 pièces de canon, sous les ordres du chef de bataillon Redon pour se rendre à Damanhour, opérer la jonction avec le chef de brigade Lefebvre et marcher ensuite sur les Arabes ou les révoltés, car j'ignorais alors quels étaient nos ennemis. A une lieue de Damanhour il a été attaqué par environ 300 hommes à cheval et 6.000 à pied; il s'est battu pendant cinq heures, leur a tué ou blessé 300 hommes; mais, au lieu de se rapprocher du citoyen Lefebvre, il est resté en place et, voyant ses munitions tirer à leur fin, il a fait sa retraite sur Alexandrie. Il en résulte une chose très fâcheuse : c'est que ce mouvement rétrograde leur a laissé l'opinion de la victoire lorsqu'ils n'ont résisté nulle part et que, dans le fait, ils ont été battus; tandis que, s'il eût été jusqu'à El-Rahmânieh ou au moins à portée d'en être entendu, le citoyen Lefebvre se serait réuni à lui, et tout rentrait dans l'ordre. Il me paraît qu'une partie des habitants de Damanhour et des villages environnants se sont armés et réunis aux Arabes. Après le massacre du 6, un village ou deux brûlés auraient suffi pour réprimer ces désordres, au lieu qu'aujourd'hui on y trouvera peut être plus de difficultés.

J'ai été sur le point, à l'instant du retour du citoyen Redon, de partir moi-même avec les trois-quarts de la garnison; mais les bruits réitérés de l'approche d'une armée de Maugrabins (bruits tous très conformes, qui chaque jour acquièrent plus de vraisemblance), l'extrême faiblesse de la garnison qui aujourd'hui est réduite à 500 soldats, l'inconvénient mille fois plus grave de compromettre Alexandrie, enfin la possibilité de l'arrivée subite d'une escadre, la longueur de cette expédition qui exigeait au moins six jours pour remplir le but proposé, toutes ces raisons m'ont déterminé à prendre un autre parti.



J'ai donné ordre à l'adjudant général Jullien d'envoyer sur-le-champ 300 hommes et 4 pièces de canon à El-Rahmânieh, en passant par le Delta. J'ai écrit au général Fugière pour le prier de prêter aussi pour quelques jours une partie de ses troupes au citoyen Lefebvre. J'ai ordonné à l'adjudant général Jullien de se retirer dans le fort, s'il était nécessaire, à cause de la très petite quantité de troupes qui lui restent. Enfin je donne l'ordre au citoyen Lefebvre de balayer, avec toutes ses troupes réunies, 4 pièces de canon, les *chiaous* et les Arabes amis, tout ce qu'il trouvera devant lui; de s'occuper particulièrement à couvrir Rosette; de brûler pour l'exemple un ou deux villages et de ne pas donner de relâche aux révoltés qu'ils ne soient entièrement dispersés ou perdus dans le désert. Dans le cas où ils s'approcheraient à six heures de marche d'Alexandrie, j'irais à leur rencontre.

Je reviens à la nouvelle que je vous ai donnée des Maugrabins. Il y a environ dix jours qu'il en est entré 80 chez les Oulad-Ali. Le bruit se répandit sur-le-champ qu'ils étaient suivis par une grande armée. J'ai méprisé ces rapports qui m'ont paru absurdes. Depuis, il se sont tellement multipliés qu'ils ont acquis de la vraisemblance. J'ai questionné hier un homme venant de l'oasis de Jupiter-Ammon, qui me les a confirmés et qui m'a dit avoir vu un corps de 4.500 hommes occupés à faire des puits pour l'armée qui les suivait et que cette armée était, il y a trois jours, en deçà de Bengazi et que l'avant-garde qu'il a vue, il l'a laissée à dix jours de marche d'Alexandrie. Il porte cette armée très haut; je crois que l'on peut en rabattre les trois quarts ou moitié, et que, s'il se présente 10.000 hommes, ce sera beaucoup.

Si ces bruits se réalisent, quoique ces hommes soient sans doute armés par le fanatisme, je ne présume pas qu'ils soient fort dangereux, et nous n'aurons pas grande gloire à les vaincre; mais s'ils se portaient dans le Bahireh et dans la province de Gizeh, ils pourraient y faire bien du mal. Dans tous les cas, je presse les travaux soit pour défendre Alexandrie contre des ennemis dignes de nous, soit pour pouvoir garder cette ville avec peu de monde et suivre les ennemis. Si j'étais certain d'un siège, j'appellerais ici le citoyen Lefebvre avec les troupes qu'il va avoir; et, si je dois sortir des murs (ce qui, je pense, est la meilleure manière de défendre Alexandrie), il serait indispensable d'avoir un corps de 200 hommes à cheval. J'ajouterai même qu'on ne sera jamais maître du Bahireh,

et que par conséquent on ne pourra jamais jouir de ses ressources sans ce secours[1].....

. . . .

Si j'eusse eu plus tôt la permission de recruter les bataillons qui sont ici dans les marins, ils seraient aujourd'hui les plus forts de l'armée; mais le contre-amiral Perrée a presque tout emmené; le citoyen Dumanoir a armé ses frégates, et il ne reste plus rien...

P. S. — Les malheureux qui ont péri sont de la légion nautique.

Le chef des Maugrabins est un fou qui, à ce que l'on répand partout, fait des miracles.

Les révoltés ont laissé la pièce de 8 à Damanhour après avoir brûlé son affût.

Le détachement du citoyen Redon a eu 24 hommes tués et blessés.

De son côté, le chef de brigade Lefebvre écrivit à Dugua (d'El-Rahmânieh, 13 floréal-2 mai):

Le général Marmont doit vous avoir fait passer un extrait de mon rapport sur la malheureuse affaire de Damanhour: 115 hommes que j'y avais laissés pour garnison, succombant sous le nombre de 3.000 ou 4.000 Maugrabins, Arabes et fellahs révoltés, y ont été égorgés dans la matinée du 6. Depuis ce moment, le rassemblement augmente à chaque instant, devient de plus en plus dangereux et pourrait avoir des suites fâcheuses...

..... Je m'adresse aux généraux Fugière et Lanusse pour leur demander de prompts secours en hommes et en munitions de guerre, et à vous-même pour vous prier de m'envoyer tout ce que vous pourrez. Le temps et les dangers sont pressants; il est donc instant d'étouffer sur-le-champ cette révolte, et il n'y a pas un instant à perdre.

Le lendemain Lefebvre dirigea d'El-Rahmânieh sur Damanhour une petite colonne qui dut battre en retraite, après avoir infligé à l'ennemi des pertes considérables.

1. Marmont signale la difficulté que va présenter la rentrée des contributions après l'affaire de Damanhour; la pénurie d'argent et de subsistances va se faire sentir de plus en plus à Alexandrie.



LE CHEF DE BRIGADE LEFEBVRE AU GÉNÉRAL DUGUA.

El-Rahmânieh, le 15 floréal an VII (4 mai 1799.)

J'ai eu l'honneur de vous faire connaître le rassemblement qui avait lieu à Damanhour. Hier j'ai marché, pour le dissiper, avec 400 hommes et 4 pièces de canon. Je suis parvenu jusqu'à une demi-lieue de Damanhour[1]; mais accablé par 20.000 à 25.000 révoltés, dont 3.000 à cheval, j'ai été contraint de rentrer dans la redoute d'El-Rahmânieh, après sept heures de combat. J'ai eu 5 hommes tués et 38 blessés, et je porte la perte des ennemis à plus de 1.200. Malgré cela, les provinces de Rosette et de Bahireh sont vivement compromises et demandent vos secours les plus considérables et les plus prompts. La ville de Rosette n'est pas défendue par plus de cent hommes.

Le général Marmont, menacé de l'arrivée d'une armée africaine, n'ose diminuer sa garnison déjà trop faible.

N'envoyez point, sans des munitions considérables de guerre et de bouche, les secours en hommes que vous nous destinerez.

Je ferai ferme dans la redoute jusqu'à leur arrivée, que je désire être très prochaine.

Salut et respect.

LEFEBVRE.

En annonçant à Dugua cette nouvelle affaire (16 floréal-5 mai), Marmont ajoutait :

... L'ennemi, pendant le combat, a mis le feu aux blés qui environnent El-Rahmânieh; de manière que, sans un champ d'oignons qui n'avait pu être embrasé, il aurait été dans la position la plus horrible...

Il paraît démontré, par les deux combats qui viennent d'avoir lieu, que je suis dans l'impossibilité, avec les troupes que j'ai à ma disposition, de rétablir l'ordre dans la province du Bahireh; il faut, pour anéantir ces rassemblements, un corps de troupe assez nombreux pour se diviser en plusieurs colonnes, et occuper beaucoup de terrain. Il faut, en outre, de la cavalerie; elle seule est redoutable pour les paysans; car celle qu'ils ont n'empêcherait pas d'agir très utilement un corps de 200 ou 300 cavaliers qui

1. D'après une lettre de Marmont à Dugua (16 floréal-5 mai), ce combat se livra à l'ouest du village de Senhour; la perte des Français est signalée comme étant de 8 tués et 40 blessés; celle de l'ennemi, de 1.600 à 2.000 hommes.

serait soutenu par de l'infanterie et de l'artillerie. Enfin un petit corps d'infanterie, au milieu de cette multitude, est dans la même position que Crassus au milieu des Parthes.

Je sais, mon cher Général, combien vous est nécessaire le peu de troupes qu'on vous a laissé; aussi je ne vous en demande pas. Il n'y a que le retour de l'armée ou du général Desaix, qui puisse rétablir l'ordre. Ces secours seront lents, il faut pourtant prendre un parti; voici celui auquel je me suis arrêté :

J'ai donné l'ordre au chef de brigade Lefebvre de se rendre à Rosette, en laissant 100 hommes d'infanterie, quatre pièces de canon, des munitions et des vivres pour plus de deux mois dans le fort d'El-Rahmânieh, qui est en état, et qui par ce moyen est en sûreté. Le secours que l'adjudant général Jullien avait envoyé à El-Rahmânieh avait entièrement dégarni Rosette; l'arrivée du chef de brigade Lefebvre couvrira bien cette place, qu'il est de la plus haute importance pour nous de protéger.

S'il y a des troubles dans le Delta, il sera bien situé pour aller brûler le premier village qui en aura donné l'exemple.

Enfin, si l'adjudant général Jullien et le chef de brigade Lefebvre étaient dans l'impossibilité de défendre Rosette, ils jetteraient une garnison de 150 hommes dans le fort et se retireraient à Alexandrie.

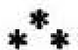
Le fort de Rosette doit être parfaitement approvisionné à l'heure qu il est. J'ai donné l'ordre d'y transporter tous les effets appartenant aux Français, l'hôpital, enfin le plus de vivres possible.

J'ai ordonné de rassembler devant les forts d'El-Rahmânieh et de Rosette toutes les barques des environs, afin d'avoir des moyens de passage pour les secours, et de les ôter aux ennemis, pour percer dans le Delta.

J'ai écrit aux généraux Fugière et Lanusse, pour les prévenir de tout ce qui se passe. Je les ai engagés à se réunir, à se porter sur la rive droite du Nil, et à s'y promener en descendant jusqu'à Fouëh, et remontant ensuite afin d'en imposer et de punir le premier village qui se révolterait, et de tomber sur le premier détachement d'Arabes, de Maugrabins ou insurgés qui voudraient y pénétrer.

Voilà, mon cher Général, ce que j'ai cru devoir faire. Si la place d'Alexandrie était moins importante, ou plus facile à garder, ou si j'avais plus de troupes; si enfin je n'étais pas certain de la compromettre en m'en éloignant, j'aurais été me réunir au citoyen Lefebvre pour agir conjointement avec lui; mais je vous répète que je n'ai pas 500 soldats. Les bruits sur l'arrivée des Maugrabins sont toujours les mêmes.

Nous n'avons pas vu un seul bâtiment depuis plusieurs jours. Du reste nous sommes tranquilles à Alexandrie, et les travaux se poussent avec vigueur.....



Deux jours après l'attaque de Damanhour, un vaisseau et un brick anglais venaient mouiller devant Suez (8 floréal-27



avril), et paraissaient devoir attaquer les établissements français. Ayant reçu, le 29 avril, la nouvelle de ce nouveau danger, Dugua prescrivit immédiatement au chef de bataillon Duranteau de partir le soir même du Caire avec 200 hommes d'infanterie, une pièce de 3 (approvisionnée à 60 coups), et 8 jours de vivres, pour se porter le plus rapidement possible à Suez, et défendre cette place contre les tentatives de débarquement :

Cette mission, disait-il dans ses instructions[1], demande la plus grande activité, beaucoup de prudence et l'art de tenir la troupe bien réunie en cas d'attaque, surtout de conserver les vivres et l'artillerie.....

Le lendemain, Dugua rendit compte à Bonaparte des mesures qu'il venait de prendre ; il transmettait quelques renseignements vagues sur des rassemblements que l'on disait se former dans le Bahireh[2] et signalait, comme une rumeur peu vraisemblable, une tentative qui aurait eu lieu contre Damanhour (du Caire, 11 floréal - 30 avril) :

Je joins ici l'avis que j'ai reçu hier au soir de l'arrivée à la rade de Suez d'un vaisseau et d'un brick anglais, qui l'ont canonnée sur-le-champ, et de l'apparition de troupes sur la montagne. Heureusement le convoi, que j'avais fait partir le 3, y était arrivé ; le commandant Sicre en a retenu l'escorte. J'ai fait partir sur-le-champ le

1. Dugua à Duranteau (Le Caire, 10 floréal - 29 avril). Voir (même date) ordres à Destaing, Tirlet et Laigle, au sujet de l'organisation de la colonne, qui doit être formée à 8 heures et demie du soir sur la place Esbekieh.

2. Par lettre du 9 floréal (28 avril), Dugua annonçait à Bonaparte que les Arabes de Derne entrés dans le Bahireh s'y étaient joints à des Arabes Oulad-Ali pour faire des incursions et des rapines sur la frontière de la province de Gizeh. Il ajoutait ce *post scriptum* :

« On me mande ce matin de la province de Bahireh que les Arabes Oulad-Ali ont reçu un renfort de Barbaresques et qu'ils en attendent encore qui viennent sous le titre de pèlerins allant à La Mecque. J'en ai prévenu le général Marmont. Comme le temps du pèlerinage est passé, si ces pèlerins là se présentent, je me propose de leur faire reprendre la route de leur pays, de gré ou de force, parce qu'unis avec les Oulad Ali ils ne peuvent pas avoir de bonnes intentions.

» La caravane de Maugrabins a pris, lorsqu'elle a été à la hauteur de Suez, la route de l'Asie bien tranquillement. »



citoyen Duranteau, avec 200 hommes et une pièce de 3, pour aller secourir cette garnison, sur laquelle je ne compte pas beaucoup, les soldats maltais qui la composent n'ayant pas dans plusieurs occasions donné des preuves d'un grand courage. Je joins ici copie des instructions que j'ai données au citoyen Duranteau et de la lettre que j'ai écrite au citoyen Sicre.

Depuis cinq jours je ne peux pas découvrir ce qu'est devenu l'émir-hadji. Tous les rapports me le disent parti pour la Syrie : les uns avec des beys et des Mameluks pour aller se réunir à vos ennemis ; les autres avec très peu de monde pour aller se jeter à vos pieds ; d'autres enfin pour aller gagner Damas par la montagne et aller s'embarquer pour Constantinople.

Un jongleur barbaresque est venu se donner pour général chez les Oulad-Ali, tribu arabe habitant pour le moment le Mariout. Il prétend avoir le secret de prendre de l'or partout où il met la main, d'amollir les balles et les boulets qu'on tire contre lui et contre les siens et de faire rester les bombes en l'air. Les premiers coups de fusil désabuseront vraisemblablement ses partisans de ces prétendus miracles. Marco Calavagi, qui me donne ces détails, me dit que l'on parle d'une tentative de la part des Oulad-Ali sur Damanhour qui devrait avoir eu lieu le 6, mais qu'il est convaincu que c'est une fourberie.

Le chef de brigade Detrès a été attaqué le 5 et le 6 par des Mameluks, des Mecquains et des Arabes réunis ; à la troisième fois, le général Davout est arrivé heureusement à son secours[1]. Je vous envoie copie de la lettre qui contient son rapport au général Zayonchek. Le général Davout doit avoir poursuivi ces brigands s'ils sont descendus sur Beni-Souef. Je vous ai déjà marqué que le général Desaix lui avait donné ordre de descendre même jusqu'au Caire si la chose était nécessaire[2].....

La tranquillité du Caire se maintient ; les accidents de maladie contagieuse de la garnison de Birket-el-Haggi n'ont point eu de suite, quoique nous ayons l'hôpital d'Ibrahim-Bey en quarantaine.

Dugua ne tarda pas à recevoir de nouveaux renseignements

1. Voir t. III, p. 646, le rapport de Detrès à Dugua sur les combats livrés devant Minieh du 4 au 6 floréal (23 au 25 avril).

2. Suivent des observations au sujet de la difficulté de réunir les chameaux nécessaires pour les transports à destination de Katieh et d'El-Arich.



ne laissant plus de doute sur la gravité de l'insurrection qui avait éclaté dans la province de Bahireh.

En même temps s'accentuait le mouvement des Mameluks et des Mecquains qui descendaient, en grand nombre, de la haute Égypte vers le Delta [1]. Malgré les pertes subies à Beni-Adin et à Minieh, plusieurs bandes avaient pu échapper aux colonnes de Davout, de Detrès et de Zayonchek ; elles s'étaient livrées à des agressions contre nos postes et nos convois ; à la fin d'avril, on les signalait à proximité du Caire, dans les provinces d'Atfieh et de Gizeh [2].

Les lettres suivantes adressées par Dugua à Bonaparte, le 12 floréal (1er mai), expriment son inquiétude en présence des dangers qui, de divers côtés, menaçaient la basse Égypte :

1. Voir t. III, chap. VI.

2. L'une de ces bandes paraît avoir participé, le 30 avril, au pillage d'une djerme, en aval de Beni-Souef. Voir sur cet événement le rapport (peut-être dramatisé) adressé au général Zayonchek par son aide de camp, le capitaine Pierre. Cet officier dit s'être embarqué à Beni-Souef, le 30 avril, à 7 heures du matin, pour conduire au Caire l'argent du miri ; à une heure après-midi, il s'est vu attaqué des deux rives du Nil ; il a pu néanmoins s'avancer jusqu'à hauteur d'El-Meïmoun ; mais, devant le nombre croissant des ennemis, il a dû, à 5 heures du soir, abandonner sa barque (qui a été aussitôt livrée au pillage) et rétrograder vers Beni-Souef avec l'escorte. Celle-ci ne dépassait pas 25 hommes, dont trois étaient déjà blessés ; elle a été inquiétée pendant sa retraite. Heureusement le cheik de Geziret-Abou Salh lui procura une barque, sur laquelle il a pu enfin remonter jusqu'à Beni-Souef : « Si j'ai eu le malheur de perdre le trésor, auquel je joins mon argent, mes trois chevaux et mon bagage, j'ai eu la satisfaction de ramener les 25 hommes, dont le sort, lié au mien, était bien critique. Ce qu'il y avait de plus affligeant, c'est que ceux attaqués du mal aux yeux avaient attaché leurs mouchoirs à l'habit des autres et les suivaient ; il arrivait quelquefois qu'ils tombaient ; c'étaient alors des criaillements de part et d'autre, les uns se plaignant du mal qu'ils éprouvaient, et les autres, croyant nous tuer du monde, s'enhardissaient davantage. Ce qu'il y avait de plus inquiétant, c'est que je n'avais pas dix à douze hommes en état de faire bien leur devoir... »

Une note inédite du général Damas porte, à propos de cet incident : « Le général Zayonchek fit payer aux habitants des villages voisins du lieu où la barque avait été pillée, l'argent du Trésor public, plus 12.000 francs à lui et 6.000 francs à son aide de camp, qu'il déclara avoir été sur cette barque et qu'il envoyait au Caire. Les comptes de l'agent français et les ordres du général Zayonchek en font foi. Quelques gens aussi mal intentionnés peut-être que cet homme fourbe, dirent qu'il n'ignorait pas comment la barque avait été attaquée et où l'argent avait passé. » Damas apprécie, d'ailleurs, avec une extrême sévérité, le caractère et la valeur de Zayonchek.



Général,

Les beys descendus de la haute Égypte ont rapporté un plan combiné certainement avec les Anglais, l'émir-hadji, les Arabes et les Barbaresques, qui va nous donner trop d'ennemis à combattre, si votre retour ne ramène promptement partie de l'armée en Égypte pour former des forces suffisantes pour leur résister.

Les beys descendus se sont dispersés ; les uns sont restés dans les environs de Siout et de Minieh pour soulever les Arabes, rassembler les chérifs de La Mecque et attaquer le chef de brigade Detrès, ce qu'ils ont exécuté le 5 et le 6 ; ils ont été repoussés avec beaucoup de pertes dans les trois attaques qu'ils ont tentées. Je vous ai envoyé hier copie de la lettre du citoyen Detrès.

Osman-Bey-el-Bardisi a passé dans la Bahireh ; il est réuni aux Arabes d'El-Gibali, Oulad-Ali, Henady et El-Fouahid. Il a attaqué, le 6, le poste de Damanhour, où, j'ignore par quelle imprudence, on n'avait laissé que 60 hommes, qui paraissent avoir tous péri. Je joins ici copie de la lettre du citoyen Bourbel[1], que m'a envoyée le général Fugière ; c'est le seul détail que j'aie sur cette malheureuse affaire. La lettre du général Fugière, en date du 8, ne m'est parvenue que le 11 ; j'avais reçu de Marco Calavagi, le matin, une lettre qui ne m'annonçait rien moins que cela.

Mohammed-el-Elfy-Bey est dans la Charkieh depuis le 9. Je soupçonne qu'il y porte le projet d'intercepter nos communications avec vous ; mais, le 10, il n'avait encore rien tenté. On m'a même

---

1. Ancien chevalier de Malte, capitaine, commandant une colonne mobile. Sa lettre est datée de Mahallet-Abou-Ali (village sur la rive droite du Nil, un peu en amont d'El-Rahmânieh), le 7 floréal-26 avril, à 4 heures du matin. Il annonce à Fugière que l'officier commandant à El-Rahmânieh lui a adressé, la veille au soir, une demande de secours :

« ... Le commandant Lefebvre avait laissé 60 hommes à Damanhour avec les officiers ; tout a été assassiné. Les gens du pays assurent qu'il est arrivé 4.000 Africains d'Alger ou de Tunis, qui sont ceux qui ont tout fait.

» Un détachement de la 61e demi-brigade a été obligé de se retirer à El-Rahmânieh qui va être attaqué dans la journée. J'irai rejoindre mon camarade et mon ami.

» Nous périrons ou les repousserons. Rosette n'est point en état de nous donner du secours. Nous serons peut-être assez forts. Nous n'avons point de vivres. Pourriez-vous, Général, nous en faire parvenir? Je crains beaucoup pour le citoyen Lefebvre. Adressez votre réponse à El-Rahmânieh ».

Fugière transmit copie de cette lettre à Dugua (de Samannoud, 8 floréal-27 avril) en ajoutant que son peu de forces ne lui permettait pas de marcher au secours d'El-Rahmânieh.



assuré que les Arabes n'avaient pas voulu les recevoir ; mais ceci pourrait être une ruse de plus[1].

Il y a aussi sûrement quelques beys et des Mecquains à Suez ; peut-être est-ce Mohammed-Bey-el-Tanbourdji remonté, à ce que l'on m'avait assuré, vers Gayada, au-dessus de Beni-Souef, avec 200 Mameluks et 550 Mecquains, qui pourraient avoir pris cette route.

Je vous ai instruit, Général, des mesures que j'ai prises pour Suez, où, demain 13, il doit y avoir au moins 600 hommes.

J'ai ordonné au général Lanusse de retourner dans le Delta, de se concentrer avec le général Fugière pour se rencontrer vers Bene-Salem ; agir d'après les circonstances et surtout de protéger la navigation d'un convoi de munitions de guerre, venant de Rosette pour Gizeh, qui me donne dans ce moment-ci quelques inquiétudes.

J'ai écrit au général Davout de se rapprocher du Caire pour être à même, avec sa colonne, de se porter où le besoin l'exigera, soit dans le Bahireh, le Charkieh et même Suez au besoin. J'ai ordonné au général Zayonchek de se réunir avec le chef de brigade Detrès, pour former une force capable de résister au reste des Mecquains et des Mameluks échappés de Minieh et aux rassemblements d'Arabes et de paysans qui pouraient se former dans leurs provinces.

Général,

Depuis ma lettre finie, j'en reçois une de Marco Calavagi, qui me confirme l'assassinat du détachement de Damanhour et de l'attaque de la colonne qui était en tournée pour le recouvrement du miri ; c'est celle qui s'est retirée à El-Rahmânieh ; et j'en reçois une du général Marmont, qui me dit que la paix est consolidée avec les Henady ; qu'il tient leurs otages ; qu'il a mangé avec les cheiks le pain et le sel ; qu'ils doivent défendre les propriétés, forcer les Arabes étrangers à s'éloigner, avertir lorsqu'il en arriverait ; qu'enfin ils sont partis pour combattre, avec l'aide des Français, les Arabes de Derne (ce sont les Guibali). Cette lettre est du 4 ; et c'est le 6 que les Français sont égorgés à Damanhour, poursuivis jus-

1. Voir une lettre du commissaire des guerres Reynaud à Dugua (du Vieux-Caire, 11 floréal-30 avril). D'après des renseignements sérieux, il dit que Mohammed-Bey-el-Elfi serait chez les Arabes Bily ; d'autres Mameluks ont été signalés dans cette région ; on leur prêtait l'intention d'aller à Tor.



qu'à El-Rahmânieh, et peut-être attaqués dans ce dernier poste. J'ai prévenu, depuis longtemps, le général Marmont d'être en garde contre la tribu des Henady, qui est connue pour être de bien mauvaise foi. Je crois que l'Elfi-Bey a été vers Suez, d'après ce que je viens de recevoir[1].

Extrait d'une lettre de Dugua à Marmont.

Le Caire (13 *floréal-2 mai*). — Votre lettre du 4 de ce mois, mon cher Général, m'a été remise hier, en même temps que j'en recevais deux qui m'apprenaient le malheureux événement arrivé à Damanhour le 6... On me marque, des frontières de la province de Gizeh, qu'un chérif barbaresque, nommé Ahmet-el-Mahdi, dont je vous ai déjà parlé, est l'auteur de ce meurtre. On répand dans la province un tas de contes absurdes sur son compte, bien propres à fanatiser un peuple ignorant. On dit que des troupes françaises, sorties d'Alexandrie pour attaquer les siennes, avaient fui après un certain temps de combat à l'approche de ce jongleur, qui fait dire aux paysans qu'ils n'ont pas besoin d'armes pour se battre, qu'il ne leur faut que des bâtons. On m'assure qu'il y a un mouvement prodigieux dans la province de Bahireh. Je vous crois en état de le faire cesser; s'il en était autrement, écrivez-moi tout de suite pour que je puisse vous aider de tous les moyens que je pourrai y employer. Il serait bien essentiel, Général, de savoir par quelques prisonniers (si on en peut faire) quelle est cette prétendue armée de Barbaresques, dont nous menace Ahmet-el-Mahdi...

Il paraît qu'il (*l'événement de Damanhour*) tient à un plan concerté entre les beys, les Arabes et les Anglais. La nuit du 5 au 6, le chef de brigade Detrès a aussi été attaqué par des Mameluks, des Arabes et des chérifs de La Mecque. Le 8, un vaisseau et un brick anglais ont paru à la rade de Suez...

Si vous dissipez le rassemblement du chérif Ahmet-el-Mahdi, cela nous donnera encore quelque temps de repos, dont il faudra profiter pour achever de nous approvisionner et pour lever le reste du miri. Peut-être que l'armée de Syrie reviendra pendant ce temps-là; et alors nous serons en mesure contre les préparatifs qui se font, dit-on, à Chypre et à Constantinople, pour venir attaquer l'Egypte cet été...

1. Le même jour, Dugua écrit encore à Bonaparte : « Le citoyen Blanc me communique à l'instant une lettre qu'il vient de recevoir d'El-Rahmânieh; elle contient des détails qui prouvent que la garnison de Damanhour s'est laissée surprendre, puisque 60 hommes et les administrations se sont laissé égorger par les mêmes Arabes, qui n'ont pas pu empêcher 50 hommes de se retirer de Damanhour sur El-Rahmânieh. »





L'envoi de Duranteau à Suez était une mesure justifiée par la grande importance de ce port et par les craintes qu'inspirait l'apparition de bâtiments de guerre anglais. Ces menaces n'eurent heureusement pas de suite, et l'on reconnut bientôt que l'ennemi ne disposait pas des ressources nécessaires pour tenter un débarquement, ni même pour bombarder efficacement nos établissements. Dès le 29 avril (10 floréal), le chef de bataillon Sicre, commandant la place, adressa à Dugua ces renseignements plus rassurants :

Les deux bâtiments anglais qui sont dans cette rade et les six petits bâtiments arrivés hier n'ont encore fait aucun mouvement. Le commandant de la marine que j'ai prié de les observer (ne pouvant le faire par moi-même à cause de mon mal aux yeux) m'a assuré qu'il n'y avait à bord que très peu de monde, en sorte que, s'il n'arrive d'autres bâtiments que ceux-là, il est à présumer qu'ils n'ont point l'intention de faire une descente. Dans tous les cas, j'ai pris toutes les dispositions nécessaires à la défense de la place; on s'est occupé, pendant les deux jours et deux nuits dernières, à fortifier les points les plus essentiels. La pièce de 12, placée à la redoute et qui ne pouvait empêcher le débarquement par son éloignement de la mer, a été remplacée par une de 3 et transférée sur le monticule qui domine la ville, poste d'autant plus important à conserver que, si l'ennemi venait à s'en emparer, nos batteries se trouveraient battues en flanc, deviendraient nulles et, en cas d'événement, notre retraite inquiétée. On s'occupe sans relâche à fortifier ce poste soit par de larges fossés, soit par des retranchements.

J'ai de même fait établir de suite une petite batterie à laquelle j'ai fait placer une pièce de 12 qui défend l'entrée du canal; tous les forçats, les ouvriers même de la marine, ont été employés à ces travaux et le sont encore au point qu'ils ne sont point encore perfectionnés, de sorte que, quand nous aurons reçu les munitions d'infanterie dont j'ai besoin, nous pourrons résister longtemps à l'attaque de l'ennemi.

Mais ce qui inquiète le plus, c'est l'approvisionnement en eau; il en existe peu dans la place. J'ai réduit à la demi-ration la garnison. Les Arabes qui nous la portaient se sont retirés, et, si l'ennemi venait à s'emparer de la fontaine et s'y retranchait, je me verrais nécessairement forcé d'abandonner la place. Cet article mérite, Général, toute votre attention. D'après le rapport de deux officiers de la garnison, que j'ai commis pour vérifier la quantité d'eau qui nous restait, nous n'en avons que pour six jours au plus, en nous réduisant à la demi-ration[1]...

1. Sicre ajoute qu'il va chercher à obtenir que les Arabes de Tor continuent à

..... Pour engager tous les ouvriers à s'occuper de nos travaux, j'ai fait faire l'achat d'un peu d'eau-de-vie que je leur ai fait délivrer ainsi qu'à la troupe qui, tous ces jours, a fait un service très pénible. J'ai de même fait délivrer aux forçats une ration de biscuit de supplément, afin de les mettre à même de travailler avec plus d'activité.

Le détachement de la 69e, qui s'en retournait au Caire, est rétrogradé sur Suez avec tous les chameaux, d'après l'ordre que j'en avais adressé au commandant. Comme je présume que ces chameaux pourraient vous être nécessaires, je les renvoie au Caire, à la réserve de dix qui me sont indispensables, soit pour les envoyer à Bir-Suez chercher de l'eau saumâtre pour la boisson de nos chevaux, ce qui économisera notre eau douce, soit pour les employer suivant les circonstances.

Quand, après une marche très pénible[1], Duranteau atteignit Suez, le 2 mai, il trouva la ville complètement à l'abri des menaces qu'on avait redoutées un moment. Renonçant à entreprendre aucune attaque, le commandant du vaisseau anglais avait pris le large depuis la veille.

LE CHEF DE BATAILLON SICRE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Suez, le 14 floréal an VII (3 mai 1799).

Le chef de bataillon Duranteau est arrivé hier, à 10 heures du matin, avec le détachement à ses ordres. Ce mouvement que les apparences paraissaient nécessiter sera peut-être inutile. L'ennemi, ayant sans doute été informé par les Arabes qui nous apportent de l'eau que nous étions fortifiés et que nous avions des canons, n'a pas cru devoir s'exposer à aucune tentative, de sorte qu'il lui a paru plus prudent de se retirer. Le 12, à 6 heures du soir, le vaisseau mit à la voile et depuis n'a plus reparu. Les six petits bâtiments turcs en ont fait autant; le brick seul est encore mouillé dans la rade. Je vais attendre encore quelques jours, et, si le vaisseau ne reparaît pas, je renverrai le renfort que vous m'avez adressé. Il me serait difficile de vous dire quelles étaient les intentions de l'ennemi. Je présume qu'instruit de nos constructions dans ce port, il y est venu peut-être pour les détruire, ou peut-être, présumant que nous tenterions une seconde expédition pour Kosseir, il a voulu y porter obstacle. Au reste, quel qu'ait été son dessein, sous peu, j'espère, nous en serons débarrassés.

---

apporter de l'eau; mais il faut de l'argent pour les payer. Il insiste sur la pénurie des ressources financières.

1. Voir lettre de Duranteau à Dugua (Suez, 14 floréal — 3 mai) : «..... J'ai souffert en route de la chaleur; et la quantité d'eau que j'avais, qui eût été suffisante dans un autre lieu, ne l'était pas pour celui-ci; d'autant plus que les outres étaient petites et de médiocre qualité. Dans la première journée de marche un soldat de mon détachement est resté quelque peu en arrière et s'est brûlé la cervelle.....»



Par ma dernière lettre je vous marquais que, vu la pénurie d'eau, j'allais en écrire au commissaire des guerres afin qu'il se concertât avec les habitants du pays pour engager les Arabes de Tor qui s'étaient retirés à nous continuer leur envoi d'eau. La réponse de ce commissaire a été qu'il ne le pouvait faute de moyens. Je l'avais invité aussi à traiter avec quelques habitants pour se procurer de l'huile et surtout du fourrage, dont nous manquons depuis longtemps; sa réponse sur cet objet a été la même que pour l'eau, de manière que je me suis vu forcé de joindre à mes fonctions militaires celles administratives et je m'en suis si bien acquitté que dans le jour même j'ai fait verser en magasin 40 ardeps de fèves, 6 quintaux d'huile et que j'ai eu l'assurance de recevoir journellement 80 outres d'eau. Mais pour parvenir à ces fins il a fallu promettre de payer l'eau chaque jour comptant, et à cet effet le citoyen Parseval a bien voulu faire face à cet objet de ses propres deniers, et m'engager envers des habitants de payer les fèves et l'huile sous moins de huit jours.

J'aime à croire, Général, que vous ne voudrez pas compromettre la parole que j'ai donnée, que vous voudrez bien ordonner le remboursement de l'avance du citoyen Parseval et me mettre à même de remplir mes engagements[1].....

SICRE.

P. S. —..... Si vous pouviez nous faire passer 100 ou 200 fusils, pour armer au besoin près de 200 marins qui sont ici, cela éviterait, dans les circonstances, de réclamer du renfort, et me mettrait à même de vous renvoyer de suite les 36 hommes de la 69e que vous m'autorisez à garder ici.

Le brick anglais ne tarda pas à s'éloigner également (4 mai). Dès le lendemain, Sicre fit repartir pour Le Caire les renforts récemment envoyés, dont la présence était désormais inutile et qu'il était difficile de faire subsister.

Duranteau arriva au Caire le 8 mai et put donner, sur la situation de Suez, des renseignements rassurants, que Dugua s'empressa de transmettre à Bonaparte (19 floréal- 8 mai) :

Depuis le 29 germinal, je n'ai point eu de lettre du quartier général. L'ignorance où nous sommes sur ce qui se passe en Syrie et l'incertitude sur votre retour rendent notre situation ici tous les jours plus difficile. Les rassemblements se multiplient; l'insurrection se propage, ainsi que le fanatisme. Les troupes, fatiguées par des marches longues et fréquentes, diminuent tous les jours par la

1. Sicre porte plainte contre le commissaire des guerres, qui est « impropre pour ce poste » et incapable d'assurer les services de la garnison.

suite des combats, des maladies et surtout des ophthalmies ; détruites en détail, elles seront bientôt réduites à l'impossibilité de défendre le pays, si vous n'en ramenez promptement pour les seconder ; car il ne faut pas qu'elles espèrent se reposer encore[1]. Je joins ici copie, Général des principales lettres que j'ai reçues des provinces, depuis celle que je vous ai écrite le 12. Vous verrez dans celle du citoyen Lefebvre, qui est le seul qui m'ait donné quelques détails de Damanhour, qu'un secours de 300 hommes envoyés par le général Marmont a rétrogradé, et qu'il n'attend plus rien d'Alexandrie où l'on craint d'être assiégé par une armée d'Africains.

Le général Lanusse est parti de Menouf, le 16, pour El-Rahmânieh, où il sera joint par une partie des troupes du général Fugière, qui, j'espère, détruiront le rassemblement de Damanhour.

Le détachement que j'avais envoyé à Suez arrive dans l'instant. Je l'enverrai au secours d'El-Rahmânieh, si le général Lanusse en a besoin ; mais je crois qu'avec les troupes qu'il trouvera à El-Rahmânieh, il s'en passera aisément.

Le général Davout, arrivé le 17, avec environ 400 hommes d'infanterie et 120 dragons montés, un obusier et une pièce de 8, est allé chercher aujourd'hui le rassemblement de l'Elfi-Bey dans le

1. Voir la lettre, datée du 16 floréal (5 mai), que Dugua écrit à Damas (blessé, en quarantaine à Damiette). Elle exprime une inquiétude beaucoup plus aiguë que la lettre à Bonaparte :

«... Il serait bien temps que le siège d'Acre finît et qu'une partie de l'armée revînt. Depuis quinze jours, il s'est manifesté dans toute l'Égypte une fermentation qui prouve combien ce peuple est prêt à se soulever soit par fanatisme, soit par inconstance. Les provinces de Beni-Souef, de Minieh, de la Bahireh ont attaqué nos cantonnements et nos barques sur le Nil presque le même jour. Une bande de Mecquains échappés au général Desaix ont porté l'esprit zélateur dans les provinces supérieures ; un prophète barbaresque, jongleur, sorcier, etc., l'a porté dans la Bahireh. Tous ces énergumènes annoncent des troupes nombreuses et des miracles. Il n'en faut pas tant pour tourner les têtes d'un peuple ignorant, barbare et superstitieux. »

Dugua redoute des tentatives ennemies contre les côtes, insuffisamment défendues, faute d'argent, de munitions, d'hommes, etc. : « Ce n'est pas sans impatience que j'attends le dénouement de cette tragédie, qui perd tout les jougs quelques-uns de ses principaux acteurs... Il s'en faut de beaucoup que ce soit fini. Je vous le répète, j'attends avec impatience le dénouement ; nous perdons tous les jours du monde soit par le feu, soit par les maladies ; nous ne voyons pas comment il nous en viendra de France, et ce que l'on recrutera dans ce pays-ci, à quelques Grecs près, ne sera jamais des soldats sur qui on puisse compter.

» Cette lettre est pour vous seul, mon cher Général ; je ne fais part de mes réflexions à personne ; elles affligeraient, mais il faut bien cependant que quelqu'un au monde sache que l'on voit les choses telles qu'elles sont ; et je vous avoue que je ne veux faire cette preuve qu'à vous... »

Geziret-el-Bily [1]. S'il peut le dissiper, ce sera encore une force disponible de plus pour aller au secours d'Alexandrie, si la chose devient nécessaire ; j'ai donné 100 hommes d'infanterie à ce général. Il reste quelques Mameluks dans le Fayoum ; mais le général Zayonchek, qui a 400 hommes d'infanterie et 50 de cavalerie, doit avec de l'activité les dissiper aisément.

Suez n'a point été attaqué : le vaisseau et le brick anglais sont restés en rade jusqu'au 12, que le vaisseau a mis à la voile, emmenant avec lui les bâtiments turcs qui étaient venus le joindre. C'étaient des bâtiments marchands que l'Anglais a empêchés de venir aborder ; ils étaient chargés de café. Le brick a été retenu deux jours de plus par les vents contraires, il est parti le 15. Par un effet de la mésintelligence du commandant Sicre et du commissaire Rolland, il n'y avait de l'eau dans les citernes de Suez que pour quatre jours, à l'apparition des Anglais ; les citoyens Parseval et Mac-Seehy se sont cotisés pour assurer à la place cet approvisionnement. Je vais examiner qui a tort dans cette affaire, sur les pièces que vient de me remettre le citoyen Duranteau, et je vous en rendrai compte. J'ai provisoirement ordonné au citoyen Sicre d'avoir, sur sa responsabilité, un approvisionnement d'eau pour six semaines, et je lui ai envoyé les fonds à ce nécessaires.

J'ignore en quel état est le service de Katieh et d'El-Arich pour les transports. Depuis que le citoyen Sartelon a quitté ce poste, nous n'en avons eu aucune nouvelle, et je n'en ai pas davantage de Damiette.

Au reçu de la nouvelle de la prise d'Acre, je me propose de faire partir 300 chameaux, avec des provisions, qui iront au-devant de l'armée, parce que je suis persuadé que ce qui a été envoyé à Damiette, porté à Om-Fareg et à Tineh, abandonné longtemps sur le rivage, a été gâté ou volé.

Au milieu des mouvements qui agitent plusieurs provinces de l'Égypte, la tranquillité dont jouit la ville du Caire vous prouvera, Général, le bon ordre qui y règne et la bonne conduite du divan et de ses agas.

---

1. Voir lettre de Poussielgue à Dugua (du Caire, 17 floréal-6 mai), lui transmettant des renseignements sur Mohammed-Bey-el-Elfi. Celui-ci aurait sous ses ordres : 200 Mameluks, 200 à 300 Mecquains, 300 domestiques et environ 500 Arabes, tous armés de fusils.



A l'appel de Dugua, Davout était parti de Beni-Souef le 3 mai [1], avec sa colonne, et était arrivé, le 6, au Caire. Au bout de trente-six heures, employées à faire reposer les troupes et à réparer l'artillerie en fort mauvais état [2], il s'était remis en marche le 8, à la pointe du jour, pour donner la chasse à Mohammed-Bey-el-Elfi qui, avec un parti de Mameluks, était allé se joindre à l'incorrigible tribu des Arabes Bily.

Cette petite expédition eut pour résultat de mettre en fuite, sinon de détruire, les forces que l'Elfi avait réunies sous ses ordres ; et bien qu'il n'ait pu être atteint, il se trouva, pour quelque temps, privé de ses principaux moyens d'action, réduit à errer parmi les Arabes de la Charkieh.

L'adjudant général Rabasse, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major de Davout, relate ainsi ces rapides opérations :

De Kafr-Chibin (*19 floréal-8 mai, à 6 heures du soir*). — Nous sommes partis ce matin du fort Sulkowski, à 6 heures et demie, et nous ne sommes arrivés ici qu'à 1 heure après dîner ; ainsi vous voyez qu'on nous avait trompés sur la distance, et que nous n'aurions pu faire ce chemin dans une nuit. Un de nos éclaireurs a été rencontré par 15 Arabes ; les ayant pris pour nos janissaires, il les attendit et en a été victime. Il est blessé gravement de plusieurs coups de pique et sabre. On l'a confié à un cheik d'Arabes, qui a son fils en otage au Caire ; il doit l'y conduire dans la nuit.

Les Arabes Bily sont toujours dans leur camp.

L'Elfi-Bey est campé à une lieue au-dessous d'eux. Nous partirons à 11 heures, pour aller les réveiller...

De Nebtit (*20 floréal-9 mai, à 3 heures de l'après-midi*). —... Nous sommes partis dans la nuit ; et, à l'aurore, nous sommes arrivés au camp des Ara-

1. Voir lettre de Zayonchek à Dugua (de Beni-Souef, 13 floréal-2 mai), annonçant que Davout part le lendemain.

2. Voir lettre du capitaine d'artillerie Flandrin à Dugua (de Gizeh, 17 floréal-6 mai), au sujet du mauvais état de l'artillerie ramenée par Davout. Le lendemain, Flandrin annonce que l'artillerie a été réparée et peut partir.



bes. Après leur avoir envoyé quelques obus et tiré quelques coups de fusil qui leur ont tué 2 hommes, ils se sont dispersés. Nous avons marché sur le plus gros groupe. Ils se sont réunis à Mechtoul, où il y avait un rassemblement d'hommes armés et à pied. La troupe était très fatiguée; nous avons fait halte dans un village voisin.

L'attroupement est venu pour nous attaquer; nous avons marché à eux et tiré quelques coups de canon. Ils se sont retirés derrière le village; nous les avons suivis, toujours en tiraillant. Alors s'est présenté Elfi-Bey, avec 150 Mameluks. Nous avons marché à eux dans le plus grand ordre. Deux coups de canon tirés à propos ont tué un kachef et un Mameluk. Ils se sont de suite désunis. On a envoyé la cavalerie après eux. Ils en ont tué trois, et une cinquantaine de paysans qui avaient pris les armes... Nous n'avons eu personne de tué ni de blessé dans cette journée. Hier nous avons été instruits qu'Elfi-Bey avait invité tous les villages à prendre les armes. Il n'y a eu que ses plus zélés prosélytes qui l'ont fait; partout nous avons trouvé les villages tranquilles. Il paraît qu'ils attendaient les résultats de cette affaire. L'ennemi s'est enfui, par six et dix de chaque côté, et est entièrement dispersé. On a envoyé des espions à leur suite; ce soir nous aurons des détails. S'ils ne se rassemblent de nouveau nous dirigerons demain notre marche sur Le Caire, où nous pourrons arriver après-demain...

.... On doit, mon Général, des éloges à nos canonniers; tous les coups d'obus et de boulets ont atteint l'ennemi.



Au moment où Dugua écrivait à Bonaparte sa lettre du

---

1. Voir lettre de Davout à Desaix (de Nebtit, 21 floréal-10 mai, à 10 heures du matin). On y voit que, la garnison du Caire étant très faible et composée de dépôts, Dugua a fait appel aux troupes amenées par Davout pour marcher contre l'Elfi. Partie le 19, la colonne est arrivée le 20, au point du jour, devant le camp des Arabes Bily, qui ont bientôt pris la fuite. On s'est ensuite porté sur Mechtoul : « L'Elfi-Bey, ses Mameluks, l'infanterie des Arabes et des paysans ont paru : nous avons marché; ce rassemblement poussait de grands cris. Les cavaliers nous ont environnés; nos tirailleurs ont suffi pour les tenir éloignés; des coups de canon ont fait fuir les paysans. Elfi, avec ses Mameluks, s'étant mis à portée de notre artillerie, on lui a tiré quelques coups : son principal kachef, Achmed, a été tué d'un boulet : les paysans d'ici m'ont amené son cheval. Un chasseur de la 21e a eu près de 3.000 liv. des dépouilles de ce kachef : trois autres kachefs ont été tués par le feu de nos tirailleurs... : avec eux six Mameluks, quelques Arabes et une centaine de paysans. A midi, tout ce rassemblement était devenu invisible. Elfi s'est sauvé presque seul du côté du Nil, où il va chercher un asile; les Mameluks sont dispersés avec les Arabes. Elfi, le 19, a écrit à quelques villages : « Quelques Français sont sortis du Caire; je vais les exterminer. Ensuite vous « vous réunirez à moi et nous irons couper la tête au petit nombre qui reste au « Caire, où j'ai beaucoup d'amis. » Qui compte sans son hôte compte deux fois. L'émir hadji était avec lui et s'est sauvé avec lui... Demain ou après-demain, je serai de retour au Caire, où nous nous reposerons quelques jours, pour ensuite aller vous rejoindre avec tout ce que je pourrai emporter pour votre division... Nous n'avons eu ni tués ni blessés. »

19 floréal (8 mai), les opérations ordonnées contre les agresseurs de Damanhour étaient en bonne voie d'exécution.

La réunion des forces nécessaires à cet effet s'était effectuée assez rapidement, mais non sans difficulté.

Dès qu'il avait reçu l'annonce du massacre de Damanhour, Jullien avait dirigé sur El-Rahmânieh une petite colonne mobile; apprenant bientôt l'importance des forces ennemies, il avait envoyé, le 2 mai, un second renfort de 200 hommes, ne conservant à Rosette qu'une garnison tout-à-fait insuffisante pour défendre ou contenir cette ville en cas d'attaque ou rébellion [1].

De son côté, Fugière n'avait pu envoyer, de Samannoud, qu'une centaine d'hommes et quelques munitions [2].

Quant à Marmont, il n'avait pas jugé prudent de dégarnir la place d'Alexandrie, dont la garnison venait d'être durement éprouvée par la peste, et qu'il craignait de voir attaquer, d'un moment à l'autre, par terre ou par mer [3].

Lanusse, qui commandait dans une province moins expo-

---

1. Le 10 floréal (29 avril), Jullien annonce à Dugua qu'à l'annonce de l'événement de Damanhour il a ordonné à sa colonne mobile « de porter du secours à El-Rahmânieh ».

Trois jours plus tard (13 floréal — 2 mai), Jullien annonce à Dugua que par ordre de Marmont, il vient d'envoyer à El-Rahmânieh tout ce qui lui restait de la légion nautique et de la 25e demi-brigade : « ...De manière qu'avec ma colonne mobile qui y est déjà je fournis au citoyen Lefebvre 250 hommes, et qu'il ne m'en reste ici que 150 faisant le service. » En cas d'attaque, il devrait évacuer Rosette et s'enfermer « dans le mauvais fort du Boghaz, dont deux bastions sont prêts à crouler ». Mais alors « que deviendraient les chrétiens, les Grecs et les Turcs qui ont embrassé notre cause » ? Il considère sa situation comme très précaire : « Jusqu'à présent ma province est tranquille; mais on ne peut compter sur rien avec les Égyptiens, et je n'ai plus le moyen d'en imposer s'il s'élevait quelque mouvement; je ne puis plus détacher un seul homme de Rosette, où nous sommes tous sous les armes. Venez à notre secours. »

2. Voir lettre de Fugière à Dugua (de Samannoud, 14 floréal — 3 mai). Il vient de recevoir un pressant appel de Marmont et de Lefebvre : « Malgré mon peu de force, j'ai cru que...... je devais les aider de tout mon pouvoir. J'ai en conséquence envoyé à El-Rahmânieh un détachement de 100 hommes et la plus grande partie des cartouches que j'ai dernièrement reçues. » Il demande de nouvelles munitions et des pierres à fusil, qui lui manquent absolument. Il reste avec environ 150 hommes, « y compris les malades et les enfants ».

3. Voir lettre de Marmont à Dugua (d'Alexandrie, 25 floréal — 14 mai). Il dit que la garnison est composée de 4 bataillons, faibles au départ de France et réduits par les combats, la peste, etc.; il n'y reste pas « 500 hommes pour faire



sée, n'hésita pas à se porter en personne au secours de Lefebvre, avec toutes les forces dont il put disposer, et dont l'effectif était d'environ 250 hommes. Parti de Menouf, le 5 mai, il arriva dans la soirée du 7 à El-Rahmânich[1].

La situation de ce poste était devenue un peu moins critique depuis le moment où Lefebvre avait adressé sa pressante demande de secours. Bien que s'étant terminé par la retraite des Français, le combat du 3 mai avait coûté aux révoltés des pertes importantes, qui avaient un peu calmé leur fanatisme et surtout produit une heureuse intimidation sur les habitants de la province.

L'affaire du 14, écrivait Julien à Dugua[2], a arrêté heureusement l'incendie qui menaçait la basse Égypte, et j'espère que la première sortie du citoyen Lefebvre achèvera de dissiper l'orage.

Dès qu'il fut arrivé à El-Rahmânich, Lanusse se concerta avec Lefebvre pour aller attaquer l'ennemi à Damanhour,

---

le service ». Les postes sont réduits au strict nécessaire et cependant il a fallu organiser une garde nationale pour le service de quelques postes intérieurs.....

« Il y aurait eu de la folie à moi à tenter à nouveau l'expédition de 300 hommes, attendu qu'ils auraient eu beaucoup de chances pour être battus, puisqu'ils auraient eu affaire à une armée de révoltés, qu'ils ne devaient les rencontrer qu'après avoir marché vingt heures dans le désert et que, s'ils avaient beaucoup de blessés et qu'ils fussent obligés de faire retraite, il était possible qu'il n'en échappât pas un. » Il fait remarquer qu'Alexandrie, comme tous les ports de mer, peut se trouver menacé du jour au lendemain par des forces importantes. Il ajoute, d'ailleurs, que l'armée africaine, dont l'arrivée avait été annoncée à grand fracas, « se réduit à un corps de 700 à 800 pèlerins, qui viennent de l'Occident, et qui s'est arrêté à Bengasi ».

1. Voir lettre de Lanusse à Dugua (Menouf, 15 floréal 4 mai). Il dit avoir reçu de Lefebvre une demande de secours en troupes et en munitions : « Je n'ai point de munitions à lui offrir ; mais je pars demain avec autant de monde que je puis en tirer d'ici, pour El-Rahmânich. J'ai écrit au général Fugière pour qu'il exécutât le même mouvement. Vous pouvez être sûr qu'il ne dépendra pas de moi si je ne détruis promptement ce noyau qui augmente tous les jours et qui cause une grande rumeur dans la basse Egypte. »

Lanusse rend compte d'une petite expédition qu'il vient de faire contre un chef de brigands ; il a atteint cette bande près de Nadir, a tué quelques hommes et repris des bestiaux volés.

Voir lettre de Lanusse à Dugua (Mechla, 17 floréal-6 mai, à midi) : « J'arriverai demain soir à El-Rahmânich et j'espère que le général Fugière y arrivera en même temps. Je crois que le rassemblement de Damanhour ne peut que faire une faible résistance devant nos forces réunies ; mais je crains que les munitions nous manquent. Envoyez-nous, Citoyen Général, un canot armé avec une grande provision de cartouches et de gargousses du calibre qu'a le citoyen Lefebvre.... »

2. De Rosette, le 17 floréal 6 mai.



sans lui laisser le temps de réorganiser et d'accroitre ses forces. L'opération fut exécutée avec beaucoup de vigueur et de rapidité. Partis d'El-Rahmânieh dans la nuit du 8 au 9 mai, les Français se présentèrent au lever du jour devant Damanhour, et mirent en déroute Arabes et Maugrabins; la ville fut livrée au pillage et à l'incendie.

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

El-Rahmânieh, le 21 floréal an VII (10 mai 1799).

Le 19 au soir, comme je vous l'annonçais par ma lettre du 17, j'ai joint le chef de brigade Lefebvre. Hier au matin, nous avons marché sur le rassemblement qui était toujours à Damanhour. Après une légère fusillade et quelques coups de canon, le rassemblement, qui avait beaucoup diminué après l'affaire du 14 et à la nouvelle de l'arrivée de nouvelles forces, a été dispersé. Trois ou quatre Maugrabins se sont seulement fait tuer; les Arabes ont fui comme des lâches. C'est sur la ville de Damanhour et sur ses habitants que le soldat a exercé sa vengeance. D'abord, 200 ou 300 de ces habitants ont été tués aux environs de la ville en fuyant; après cela, j'ai livré cette indigne ville aux horreurs du pillage et du carnage. Damanhour n'existe plus, et 1.200 à 1.500 de ses habitants ont été brûlés ou fusillés. Nous avons repris sur les Maugrabins la pièce de 8 qui était à Damanhour, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville; nous leur avons en outre pris deux petites pièces en fer et dix étendards.

J'attends des renseignements pour savoir où les Maugrabins se sont retirés; cependant, je compte rentrer demain dans le Delta. J'ai des grands exemples à faire dans la province de Menouf. Beaucoup d'habitants de cette province et de celle de Garbieh s'étaient rendus au rassemblement de Damanhour. Je vais les frapper du plus fort. Je vais, en même temps, m'occuper de la rentrée du miri. J'irai à Tant, où je passerai quelques jours; je vous écrirai dès que j'y serai rendu.

Il me tarde d'apprendre la prise d'Acre et la dissolution du rassemblement des Bily.

Salut et fraternité.

LANUSSE.



LE CHEF DE BRIGADE LEFEBVRE AU GÉNÉRAL DUGUA.

Redoute d'El-Rahmânieh, le 21 floréal an VII (10 mai 1799).

Citoyen Général,

Le général Lanusse étant arrivé avec 250 hommes (qui, joints à 100 de Samannoud et 200 de Rosette et ce qui me restait, formaient un corps de 700 hommes et 3 pièces de canon), nous sommes partis le 20 à 1 heure du matin pour marcher sur Damanhour, où nous sommes arrivés au soleil levant.

L'ennemi, quoiqu'il s'attendît à notre visite, n'a fait qu'une très faible résistance. Nous lui avons pris 4 pièces de canon, y compris celle de 8 qu'ils avaient prise lors du massacre, et 15 drapeaux. La ville de Damanhour a été cernée, pillée, brûlée et saccagée. Nos soldats y ont fait un butin considérable.

Il paraît que, depuis la journée du 14, les affaires de ce rassemblement allaient assez mal. En effet, dans les deux sorties du 17 et du 18, l'ennemi ne s'est présenté que faiblement. Les paysans, trompés par leur Prophète-Roi, qui les assurait que les armées françaises ne pourraient rien contre eux, et qui cependant avaient été éreintés à l'affaire du 14, paraissaient dégoûtés du métier.

Les divers renforts que j'ai reçus parlent déjà de s'en retourner. Il est à craindre, si je m'affaiblis trop subitement, que les Arabes et les Maugrabins, qui sont en fuite dans le désert, n'excitent encore de nouveaux troubles. C'est ce qui me fait vous demander du secours, surtout en cavalerie et en munitions. Un obusier me serait très utile.....

LEFEBVRE.

Le combat du 9 mai eut pour conséquence, non seulement de disperser les troupes de l'ange El-Mahdi, mais encore de porter une atteinte décisive à son prestige. En même temps, le châtiment exemplaire infligé à Damanhour fit comprendre aux habitants de la région que toute alliance avec les ennemis des Français les exposerait aux plus sévères représailles.

Grâce à la rapide intervention de Lanusse, à l'énergie que lui et Lefebvre avaient déployée, ce résultat avait été obtenu de la façon la plus opportune, au moment où de nouveaux ennemis menaçaient d'entrer en scène et d'apporter leur concours à l'insurrection dont Damanhour était le centre. Nous voulons parler de ces bandes de Mameluks et de Mecquains qui, depuis quelque temps, descendaient de l'Égypte supé-

rieure; échappant aux colonnes françaises qui cherchaient à leur barrer la route, plusieurs partis avaient réussi à atteindre la province de Bahireh. Leur apparition fait l'objet de cette lettre de Lefebvre à Dugua (d'El-Rahmânieh, 23 floréal-12 mai)[1] :

L'on vient de m'apprendre qu'un parti de Mameluks, venu de la haute Égypte, était à deux journées d'ici. Je ne sais encore quel est leur nombre et quelles sont leurs vues, qui sans doute ne peuvent être qu'hostille. Je vous prierais, sans déranger vos opérations, de m'envoyer les secours en infanterie, cavalerie et munitions que vous offriez pour moi au général Lanusse, au cas où j'en aurais besoin. Dans tous les cas ce puissant renfort servirait d'une manière efficace à rétablir la tranquillité dans la province, à accélérer la rentrée des contributions qui sont très arriérées, et enfin à se jeter dans Alexandrie, au cas où cette importante place serait attaquée.

Trois jours plus tard, transmettant un duplicata de cette lettre, Lefebvre ajoute ces détails :

Depuis le premier exemplaire de cette lettre, j'ai reçu divers renseignements que voici : les Mameluks sont au nombre de 500 à 600, et l'on nomme parmi eux Hassan-Bey, Osman-Bey-Cherkaoui, Saleh-Bey, Osman-Aga. Ils ont réuni autour d'eux plusieurs tribus d'Arabes et se sont joints aux Maugrabins et à leur chef. On assure que Mourad-Bey, venant des oasis, est passé près de Gizeh et marche pour opérer sa jonction avec eux.

J'ai appris d'une manière certaine que les Mameluks avaient été appelés par les révoltés, ainsi que je l'avais prévu.

C'est un de nos plus mortels ennemis, Ibrahim-Chorbadji, qui avait écrit. Mais cet homme a été tué dans l'affaire du 14, et la révolte a été fort heureusement dissipée avant l'arrivée de ce puissant renfort.

J'ai reçu, ce matin, quatre barques chargées de 36.000 cartouches. Ces

1. Datée de 9 heures du soir : un *post-scriptum*, daté du lendemain, 6 h. 30 du matin, porte qu'il y a 500 Mameluks à cheval. Le Prophète-Roi est d'un autre côté avec les Oulad Ali ; ils vont vraisemblablement se réunir.

Voir lettre de Jullien à Dugua (de Rosette, 27 floréal-6 mai) : « La tranquillité est tout à fait rétablie.... Le sort de Damanhour a terrorisé tous les environs, et j'espère que nous n'aurons plus de mouvements à craindre de longtemps. On parle, depuis deux jours, de quelques Mameluks qui ont paru dans le Bahireh : ils arrivent trop tard, et je suis bien persuadé qu'ils ne feront aucun effet..... » Voir lettre de Marmont à Dugua (même date). Il se montre plus inquiet et, devant l'apparition de Mameluks dans la province, il demande un secours d'infanterie et de cavalerie.



barques ont été attaquées tout le long de leur route, par des Arabes et des Mameluks [1].

Quelques jours plus tard, ne recevant aucun secours, Lefebvre adressa ce nouvel et plus pressant appel à Dugua (d'El-Rahmânieh, 29 floréal-18 mai) :

..... Cinq cents Mameluks travaillent à se faire un parti dans la province, et il serait très possible qu'ils y réunissent tous les révoltés et tous les autres Mameluks répandus dans la basse Égypte. Il serait donc important de détruire ce noyau de guerre et de révolte, avant qu'il eût pris de l'accroissement ; et c'est ce que je ne puis faire sans une augmentation de troupes. Cette opération faite, je pourrais m'occuper à faire rentrer les contributions, dont le premier tiers est bien loin d'être payé.

..... J'ose compter, Citoyen Général, que vous me mettrez sous peu en état d'agir activement, et c'est pour cela que j'ai gardé toutes les munitions que vous m'avez envoyées.....

..... Je le répète encore, je crois le rassemblement des Mameluks dans cette province de la plus grande importance, et j'attends de vous des forces pour le dissiper.

Aussitôt après le combat de Damanhour, jugeant que la province de Bahireh était à l'abri de nouveaux dangers, Lanusse avait traversé le Nil pour rentrer dans le Delta et y faire une tournée, notamment aux environs de Tant.

---

1. Ces barques étaient escortées par le canot *la Saône*, commandé par Fraise. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (26 messidor-14 juillet) signalant la bonne conduite de cet officier. Parti de Boulak le 8 mai, il a été attaqué le surlendemain près d'Abou-Awali par 2,000 Arabes et 80 Mameluks; toute l'apres-midi, il a énergiquement tenu tête aux assaillants. Le lendemain, il eut à soutenir de nouvelles attaques et les repoussa encore. Enfin le surlendemain, il fut attaqué une troisième fois et réussit encore à forcer le passage en canonnant l'ennemi, qui avait fait passer du monde dans le Delta. A midi, il rejoignit la felouque *le Nil* et le canot *la Garonne*, qui retournaient à Boulak. Il engagea le commandant à redescendre avec lui jusqu'à El-Rahmânieh, où il débarqua sans nouvel accident les munitions qu'il était chargé d'y conduire.

La lettre de Dugua relate encore les circonstances dans lesquelles le même officier (commandant la demi-djerme *la Vénitienne*) avait repoussé, près de Siout, une attaque des Mameluks (27 germinal-16 avril).



EXTRAITS DES LETTRES DE LANUSSE A DUGUA.

Tant, 26 *floréal* (15 *mai*). — Le citoyen Lefebvre a été prévenu à temps de l'arrivée des Mameluks dans le Bahireh ; ils sont à deux journées d'El-Rahmânieh, bien fâchés, je crois, d'être descendus. Des avis lui ont été donnés que Mourad-Bey lui-même était en marche pour y venir ; vous saurez la vérité de ceci avant nous ; mais, dans tous les cas, je ne cesserai de vous engager à envoyer dans cette province un renfort de 300 à 400 hommes, il y est absolument nécessaire.

Il est bien heureux que l'expédition sur Damanhour ait été faite à temps ; deux jours plus tard, il eût fallu une armée pour dissiper ce noyau de rassemblement, qui a été détruit par 600 hommes. Aujourd'hui, il n'y a plus rien à craindre ; le Prophète n'est plus en odeur de sainteté ; tous les crédules ont ouvert les yeux sur son compte, et les Mameluks se repentent, j'en suis sûr, de l'avoir écouté.....

Tant, 30 *floréal* (19 *mai*). — Je vous fais passer, Citoyen Général, une lettre que vient de m'adresser le chef de brigade Lefebvre. J'avais écrit à cet officier pour lui demander des nouvelles des deux barques qui m'apportaient des munitions ; je n'ai pas encore reçu de réponse à ce sujet ; mais je crois pouvoir vous tranquilliser sur leur sort. Quelqu'un, venant d'El-Rahmânieh, m'a dit les avoir trouvées il y a trois jours, à trois lieues de cette ville. J'avais également écrit au citoyen Jullien pour l'engager à faire partir sur-le-champ le convoi que vous lui avez demandé. J'ignore s'il a reçu ma lettre ; je n'ai pas eu de réponse. J'écris de nouveau pour le convoi et pour les munitions : je partirai d'ici après-demain pour aller camper sur les bords du Nil à la hauteur de Farastaq et Nekleh ; là, j'attendrai le tout et le ferai escorter jusqu'à la pointe du Delta par un détachement de 30 hommes.

Je n'ai pas des nouvelles positives de la position qu'occupent les Mameluks dans le Bahireh, ni ne puis pénétrer quelles peuvent être leurs intentions. Plusieurs rapports m'ont été faits qu'ils remontaient le long du Nil ; je ne puis pas encore y ajouter foi. Je saurai demain quelque chose de sûr.....



Tout en restant incomplets, les succès obtenus contre l'émir-hadji, l'ange El-Mahdi, l'Elfi-Bey, assuraient une tranquillité relative à la basse Égypte ; ils permettaient, pour venir à bout des dernières résistances, d'attendre le retour de l'armée, qui semblait devoir être très prochain. Le 14 mai, arriva aux portes du Caire le 2e bataillon de la 4e légère, que Bonaparte

avait fait partir, quinze jours auparavant, du camp devant Acre [1] : ce retour était précieux, non seulement par l'appoint de forces qu'il procurait, mais surtout par le démenti qu'il constituait aux assertions répandues par les malintentionnés au sujet du sort de l'armée de Syrie.

LE GÉNÉRAL DUGUA AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Le Caire, le 27 floréal an VII (16 mai 1799).

Général,

Par ma lettre du 19, je vous ai annoncé la marche du général Lanusse sur El-Rahmânich et celle du général Davout contre l'Elfi. Ces deux rassemblements ont été dissipés. Damanhour a été détruit ; cet exemple a effrayé enfin le Bahireh. L'Elfi-Bey, épouvanté de la mort d'un kachef tué à côté de lui d'un coup de canon, a fui comme un lâche ; ses Mameluks se sont dispersés et n'ont pu être détruits. Il résulte de ces deux expéditions, dont je joins ici les rapports des généraux qui les ont commandées, qu'il est possible que ces rassemblements se reforment, parce que les circonstances n'ont pas permis de les poursuivre autant qu'il le fallait pour les détruire ; mais les habitants du pays perdent toute confiance pour des gens qui les trompent sans cesse et qui se laissent battre, ce qui les expose à être écrasés lorsqu'ils se prononcent pour eux. J'espère donc que les Arabes, ni les Mameluks ne parviendront point à déterminer d'insurrection en leur faveur.

Les Mameluks du Fayoum et de la haute Égypte, poussés par le général Zayonchek qui a eu une affaire avec eux à Médinet, et dont je vous envoie le rapport, ont couru à Damanhour pour s'y réunir au rassemblement. Ils y sont arrivés trop tard ; ils se sont réfugiés chez les Arabes Henady qui, quoiqu'ils aient traité avec le général Marmont, leur ont donné, dit-on, l'hospitalité pour les fêtes du Beïram. Je cherche à découvrir ce qu'ils deviendront après. On m'assure que les Oulad-Ali, fatigués des pertes qu'ils ont éprouvées dans les combats de Kafr-Daoud et de Damanhour, pensent à se retirer en Barbarie, mouvement qui serait bien contraire aux bruits répandus de l'arrivée d'une armée de Maugrabins.

1. Voir tome IV, p. 454 et 668.



Le 2e bataillon de la 4e demi-brigade légère est arrivé avant-hier à El-Qobbet, où il a été mis en quarantaine.....

..... Un événement arrivé hier ici m'a inquiété un moment sur la tranquillité. Un jeune esclave de 20 ans [1], appartenant à un marchand de Smyrne, qui est ici depuis un an, s'est habillé à la grecque; est sorti, à 8 heures du matin, de l'okel de Zeïn-el-Foukar-el-Kebir, avec deux pistolets et un ganizare, a été dans le quartier des Francs et y a assassiné un volontaire de deux coups de pistolet et un coup de sabre, sans avoir eu aucuns propos avec lui. Le commandant de la place a mis sur-le-champ à sa poursuite des Grecs, qui l'ont découvert au fonds d'un puits.

Dans le premier moment cet événement a fait fermer quelques boutiques, et tout le monde est rentré chez soi. L'homme arrêté et reconnu pour un fanatique, dont la tête a été exaltée par des propos inconsidérés de certaines gens habitant l'okel où il était, le commandant de la place a fait publier que personne n'avait rien à craindre et que chacun reprît ses occupations. L'ordre s'est rétabli sur-le-champ, et le reste de la journée a été parfaitement calme. J'ai donné ordre de faire des recherches dans l'okel Zeïn-el-Foukar, et, s'il s'y trouvait des armes, d'arrêter tous ceux à qui elles appartiendraient. Il y a aussi un marchand esclavon logé dans la même maison, qui a tenu des propos incendiaires, que j'ai donné ordre d'arrêter. Tout ce qui sera convaincu d'avoir, ou fourni des armes, ou provoqué cet événement par des propos, sera sévèrement puni [2].

---

1. Nommé Ismaïl. Voir son interrogatoire par l'aide de camp Maury (26 floréal-15 mai). Cet événement est relaté par Abdurrhaman avec de légères variantes.

2. Voir lettre de Poussielgue à Bonaparte (du Caire, 28 floréal-17 mai), rendant compte de cet événement; il dit que le fanatisme seul a inspiré l'assassin : « Voyant que de tous côtés, selon l'institution de la fête, on égorgeait des victimes, il avait voulu immoler un Français, plutôt qu'un mouton ou un buffle. » Le meurtrier a été exécuté.

Le récit de Poussielgue est fort détaillé : « L'assassinat s'était commis près du bazar, du côté de la grande mosquée. Trois soldats étaient dans cette rue, à la distance de dix pas les uns derrière les autres. L'assassin passe à côté du premier et ne lui dit rien; quand il est près du second, il tire son pistolet, lui appuie sur le côté et le décharge; il prend le second pistolet et en fait autant; enfin, il tire son sabre et en assène au soldat un grand coup qui lui fend la tête au dessus du cou.

» Il est remarquable que ce soldat était le seul des trois qui fût armé : il avait son sabre; que l'assassin, qui du premier coup l'avait tué, au lieu de passer au troisième soldat, déchargea sur le mort toutes ses armes et toute sa rage, quoiqu'il n'y eût aucune rixe entre eux. » Poussielgue rend hommage à la bonne attitude de la population du Caire.



Les Anglais n'ont plus reparu à Suez, où il paraît que les vaisseaux marchands de Djeddah et d'Yambo vont enfin arriver. Si ceux que l'on annonce entrent dans ce port, les droits de douane monteront au moins à 300.000 livres.

Tout le monde est ici, Général, dans l'attente de vous voir arriver et nous apporter la nouvelle de la prise d'Acre.....

Ramenez, Général, de l'artillerie de campagne ; ramenez des chevaux pour la cavalerie. Je vais faire partir un détachement de dragons à pied pour en aller chercher dans la haute Égypte, et je garderai les dragons montés qu'a ramenés le général Davout Il leur faudra vingt jours pour monter à Siout. Si on attendait plus tard, le débordement serait commencé à leur arrivée, et il n'y aurait plus de chevaux à avoir...

La dernière lettre que j'ai reçue du général Marmont est du 16 de ce mois. Le bruit de l'arrivée des Maugrabins existait encore, mais ne paraissait pas avoir beaucoup de fondement. Depuis plusieurs jours on n'avait aperçu aucun vaisseau devant le port. Rosette a été parfaitement tranquille pendant le rassemblement de Damanhour, qui a duré depuis le 6 jusqu'au 21.

DUGUA.

LE GÉNÉRAL DUGUA AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Le Caire, le 1er prairial an VII (20 mai 1799).

Général,

Depuis ma lettre du 27, dont je joins ici le duplicata, j'ai, avec beaucoup de peine, réuni 320 chameaux, qui partiront demain pour Belbeis, Salheyeh, Katieh et El-Arich. Je donne à ce convoi une forte escorte, pour le mettre en sûreté contre les entreprises des Arabes et de l'Elfi-Bey, jusqu'à Salheyeh. Cette escorte aura ordre de chercher l'Elfi, soit en allant, soit en revenant. Pour cela, si l'Elfi est dans les environs de Belbeis, 300 hommes d'infanterie et 60 de cavalerie et une pièce de 8 iront l'attaquer, pendant que le convoi continuera son chemin ; s'il en est trop loin, ce détachement ira le chercher au retour[1].

1. Voir ordre de Dugua à l'adjudant-général Boize (2 prairial 21 mai). Il partira dans la soirée avec une colonne mobile (450 hommes, 60 dragons montés, 1 pièce de 8 et 1 de 3) pour escorter un convoi de 300 chameaux destinés à l'armée reve-



Il a fallu hier, Général, employer la force pour avoir des chameaux, même des Terrabins ; les cheiks ne tiennent aucun de leurs engagements, sous le prétexte que leurs Arabes ne veulent plus leur obéir. J'ordonne que l'on emploie le plus souvent possible des chameaux pour le transport des approvisionnements de Katieh à El-Arich ; sous tous les rapports ils sont dans cette circonstance notre dernière ressource...

Depuis l'affaire de Damanhour, la Bahireh paraît tranquille. Le citoyen Lefebvre m'a fait la demande d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie ; je lui ai ordonné de s'adresser au besoin au général Lanusse qui, si la chose devient nécessaire, a ordre de marcher à son secours.

Je n'ai point eu de nouvelles d'Alexandrie depuis le 16 ; mais les bruits, répandus sur la marche d'une armée de Maugrabins, ne paraissent point se confirmer. Cependant les Mameluks descendus de la haute Égypte et réfugiés parmi les tribus d'Arabes de la Bahireh me font croire qu'ils attendent quelques secours qui ne doivent pas tarder à arriver, car dans six semaines le Nil commencera à croitre.

La haute Égypte est tranquille et le sera tant que les Mameluks n'en reprendront pas le chemin ; au moindre avis d'un mouvement de leur part, le général Davout se mettra sur leurs traces.....

..... La tranquillité est toujours la même ici ; mais, Général, voilà trois mois et demi bientôt que vous en êtes parti. Il serait bien temps que vous y revinssiez, pour détruire une infinité de contes et de sottises que débitent tous les jours les partisans des beys et du Grand Seigneur, ainsi que les fanatiques.

DUGUA.

---

nant de Syrie. Roize ira jusqu'à Salheyeh, d'où il fera filer le convoi sur Katieh et El-Arich avec 100 à 150 hommes et la pièce de 3. Avec le reste de ses forces, il cherchera à atteindre l'Elfi Bey, l'attaquera et fera en sorte de le chasser des provinces de Charkieh et de Kelioub. Dans le cas où Elfi-Bey aurait des forces importantes, Geoffroy, qui commande à Belbeis, mettra à la disposition de Roize 60 à 80 hommes, qui devront marcher sans communiquer avec le reste de la colonne, afin que celle-ci n'ait pas à faire quarantaine pour rentrer au Caire. Roize devra faire en sorte d'être de retour le 8 ou le 10 prairial (27 ou 29 mai) au plus tard.

LE GÉNÉRAL DUGUA AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Le Caire, le 2 prairial an VII (21 mai 1799).

Général,

Le convoi que je vous ai annoncé part ce soir[1]. Il est composé de 324 chameaux.....

Nous ne pouvons pas encore savoir ce que sont devenus les Mameluks descendus jusqu'auprès de Damanhour, ni quels sont leur projets. S'ils forment celui de remonter dans le Fayoum, le général Davout se mettra sur-le-champ à leur poursuite, si nous sommes avertis à temps pour leur couper le chemin à la hauteur de Gizeh.....

..... Je reçois à l'instant une lettre d'Alexandrie en date du 27. Le général Marmont ne m'y parle point de l'armée des Maugrabins, ce qui me fait croire qu'elle est restée dans les sables d'Afrique. Ils ne voient plus de vaisseaux anglais. Il a reparu quelques accidents de peste, mais ils ont épargné nos troupes.

DUGUA.



Conformément aux ordres de Dugua, l'adjudant général Roize partit du Caire le 22 mai, avec cet important convoi. Après l'avoir escorté jusqu'à Belbeis, il se dirigea contre l'Elfi-Bey et lui donna la chasse pendant quatre jours, mais sans l'atteindre. Ces opérations eurent du moins pour résultat de déterminer la dispersion des contingents que le chef mameluk avait groupés autour de lui.

Extraits des lettres de Roize à Dugua.

Belbeis, 5 prairial (24 mai). — Les peines et les inquiétudes que m'a données le convoi dont vous m'avez confié l'escorte m'ont empêché de vous écrire hier[2].....

Le commandant du fort de Birket-el-Haggi me fit dire... qu'il y avait, à

1. Le départ eut lieu définitivement le 3 : « Il a été retardé par la méchanceté des Arabes, qui se refusent à nous fournir des chameaux. » (*Dugua à Geoffroy*, du 3 prairial 22 mai.) Voir aussi lettres de Dugua à Lanusse et à Marmont.

2. Roize dit que 50 à 60 chameaux des transports militaires ont été abandonnés par leurs chameliers avant de partir du Caire ; en général, les chameaux étaient mal chargés, de sorte qu'il fallait souvent les recharger, et qu'on a perdu 8 à 10 sacs de farine et 4 jarres de liquide.

deux lieues, un camp d'Arabes, au nombre de 300, et 200 Mameluks. Je continuai ma route, et je me dirigeai sur ce camp, qui m'était à peu près indiqué. Le grand Barthélemy m'a rejoint dans le désert à minuit avec sa troupe; je lui fis part du renseignement que l'on m'avait donné et nous continuâmes notre route. Arrivés à la hauteur de Karakré[1] (*sic*), nous nous informâmes; nous n'eûmes aucune espèce de renseignement de la vérité de ce rassemblement.

J'arrêtai deux heures, et nous fîmes route ensuite pour nous rendre à Belbeis, où je suis arrivé sans aucun inconvénient et sans aucune perte dans ce jour.

Le citoyen Geoffroy m'a donné les renseignements de l'Elfi-Bey; je pars à l'instant pour marcher sur lui. J'ai donné le commandement du convoi au citoyen Acari, capitaine dans les dromadaires, avec 115 hommes d'infanterie.....

Je laisse la pièce de 3 au citoyen Geoffroy, conformément à l'ordre que vous m'avez donné.....

Je n'ai pas eu, en partant du Caire, 450 hommes d'infanterie, que vous m'aviez marqués sur mon instruction, parce que le bataillon de la 69e et le détachement des dromadaires n'ont pu fournir autant d'hommes qu'on leur en avait demandé. C'est ce qui m'a obligé à ne donner que 115 hommes pour l'escorte du convoi; il m'en restera 260 à 280 pour moi.

Le citoyen Geoffroy ne peut me fournir personne; je n'en remplirai pas moins vos intentions et vous ferai part du résultat des opérations..... Les forces d'Elfi-Bey ne sont pas exorbitantes, comme on avait voulu le dire; il a environ 100 Mecquains, 200 Mameluks et une suite de domestiques et de paysans qui ne sont pas fort à craindre.

Karakré[2], *5 prairial* (*24 mai*), *à 5 heures après-midi*. — J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin..... Je vous mandais, mon Général, que je vous rendrais compte des opérations de ma journée. Je suis parti de Belbeis à 7 heures du matin; et, d'après les renseignements que m'a donnés le chef de bataillon Geoffroy, je me suis porté sur Tarout, où avait couché soi-disant l'Elfi-Bey. Les informations que j'ai prises des chefs des villages par où je suis passé m'ont obligé de forcer la journée pour aller jusqu'à Karakré, où je coucherai ce soir, à deux lieues de distance de Tarout, où véritablement l'Elfi-Bey avait couché la veille; et j'aurais pu le joindre dans les environs, si les Arabes de la tribu d'El-Bily ne l'eussent averti. Il s'arracha la barbe lorsqu'il apprit que les Français en grand nombre marchaient sur Belbeis, et se décida à partir vers Mansourah. Demain, je me mettrai en marche de ce côté et ferai mon possible pour le joindre. Les forces sont toujours les mêmes : 100 Mecquains, 200 Mameluks environ et une suite de paysans et d'Arabes de la tribu d'El-Bily.

Les habitants de la province de Charkieh me témoignent beaucoup

1. Cette appellation semble résulter d'un *lapsus*, il doit s'agir d'El-Gafarieh ou d'El-Kacheh.

2. Il s'agit, semble-t-il, de Kafr-Geraich.

d'amitié; la marche de la colonne dans cette province a produit le meilleur effet.

J'ai eu l'honneur de vous mander également, mon Général, que le convoi était parti dans le plus grand ordre ce matin, escorté par 115 hommes d'infanterie, commandés par le citoyen Acari, capitaine dans les dromadaires.

Demain, j'aurai l'honneur de vous rendre compte de la marche de ma journée. Je me dirigerai sur Benadf, distante de 7 lieues de Belbeis. J'ai également instruit le commandant Geoffroy de ma marche, et de me prévenir s'il apprenait qu'Elfi-Bey fit quelques mouvements près de lui.

Tasfeh, 6 *prairial* (25 *mai*). — ..... Ce matin, je suis parti de Karakré ; j'ai passé le canal qui traverse la province de Charkieh; je me suis dirigé sur Mansourah. Elfi-Bey est en fuite; les Mameluks qui sont avec lui sont dans la plus grande misère; il se porte sur la branche du Nil de Damiette. Si je puis le joindre dans cette partie, il sera forcé de se battre ou de passer le Nil à la nage.....

L'on m'assure dans ce moment qu'il tente à passer dans le Delta (province de Garbieh), soit sur les villages d'Asnit, Kafr-Suncourt (?) et Benha el Acel.

J'ai envoyé des hommes du pays pour m'instruire de sa marche. Dans le cas qu'il soit passé dans le Delta, je continuerai ma marche dans les deux provinces pour y établir le calme, diminuer les inquiétudes et remplir l'objet important dont vous m'avez chargé[1].....

El-Sanafeìn, 8 *prairial* (27 *mai*). — J'ai attendu, mon Général, à El-Sanafeìn, croyant que vous m'auriez fait passer quelques nouveaux ordres. Je pars à l'instant pour me rendre à Senaoul (*Sanahoueh ?*), où je coucherai ce soir pour savoir décidément si Elfi-Bey est entré dans le désert, comme on me l'a assuré hier... Les Mecquains l'ont abandonné hier et sont passés dans le Delta. J'ai eu l'honneur d'en prévenir le général Lanusse à Menouf. Je marchais sur eux au moment où j'en fus instruit. Il était trop tard malheureusement ; ils pillèrent sur le Nil une barque chargée de savon. Les habitants des deux provinces sont tranquilles et sont disposés à faire la guerre à Elfi-Bey et aux Mecquains, s'ils se présentent encore dans leur pays. Il me reste demain et après

1. N'ayant pu trouver un émissaire pour porter sa lettre le 25 mai, Roize y ajouta le lendemain ce *post-scriptum*, daté d'Atrib, sur la rive du Nil :

..... « Mohammed-Bey-el-Elfi et les Arabes d'El-Bily sont errants et ne savent de quel côté aller, depuis qu'ils savent que je les poursuis. Ils prennent dans les villages des bestiaux; les habitants sont extrêmement indisposés contre eux, de manière que, s'ils reviennent, les villages leur feront la guerre.

» Les hommes que j'avais envoyés m'ont rapporté qu'Elfi-Bey s'était dirigé sur El-Sanafeìn pour passer ensuite dans le désert; l'on présume qu'il ira en Syrie ou en Saïd.

» Ce soir, je serai rendu à El-Sanafeìn. Je désespère d'avance de ne point le trouver. De là, je vous rendrai compte de mes opérations; il me sera plus facile de vous faire parvenir ma lettre, puisque je serai plus près du Caire. » (7 *prairial*-26 *mai*.)



pour parcourir et calmer les troubles de la province de Kelioub. Ces deux jours ne suffiront peut-être pas. Je ferai cependant mon possible pour être rendu le 10, comme vous me l'avez prescrit sur mon instruction.

Senaoui (Sanahoueh ?), 8 prairial (27 mai), 1 heure après-midi. — Tout me confirme, mon Général, qu'Elfi-Bey s'est retiré dans le désert..... Les chefs des tribus d'El-Bily paraissent désirer traiter de paix.....

Demain je passerai à travers la province de Kelioub. Je m'arrêterai seulement pour faire rafraîchir la troupe, pour être après-demain à même de me rendre au Caire.....



De son côté, Lanusse avait quitté Tant après un bref séjour, pour se rapprocher de la branche occidentale du Nil et donner la chasse à quelques bandes ennemies. Il eut, près d'Amrous, un engagement assez vif, à la suite duquel il se replia sur Menouf : il y demeura quelques jours, en attendant les renforts et les munitions nécessaires pour reprendre l'offensive.

Extraits des lettres de Lanusse à Dugua.

Abgig, 5 prairial (24 mai). — Je suis ici depuis hier au matin..... En partant de Tant, j'ai voulu visiter un village de ma province qui devait tout son miri ; ce village, à mon approche, a évacué sur un de la province de Garbieh tout ce qu'il possédait..... J'ai environné celui de Garbieh dans la nuit du 2 au 3; il se nomme Abourig; ce n'est qu'après avoir eu 4 hommes de blessés, que je suis parvenu à le forcer. Il a payé cher, comme vous le présumez, sa résistance ; tous les hommes qui l'habitaient ont été tués, et le village mis en cendres.....

J'ai écrit au chef de brigade Lefebvre de profiter de mon séjour dans ces parages pour faire payer le miri dans le haut de la province ; il sera, ce soir, à peu près vis-à-vis de moi.

Si je vois possibilité d'aller attaquer les Mameluks réunis aux Arabes, que l'on me dit à 6 lieues d'ici, nous y ferons une course ; mais ils ne nous attendront pas. Le citoyen Lefebvre garde les cartouches que vous aviez envoyées à El-Rahmânieh ; il ne saurait comment en recevoir d'ailleurs. Je lui écris cependant de m'en faire passer 12.000, dont j'ai un pressant besoin[1].....

1. Lanusse, en terminant, se plaint des souffrances presque intolérables que lui cause un engorgement à la jambe gauche : « Il ne faut pas moins que des cir-

Abgig, 7 prairial (26 *mai*). — Le chef de brigade Lefebvre s'était mis en mouvement, Citoyen Général, le 4 de ce mois pour se rapprocher de moi et pour concerter ensemble une expédition sur les Mameluks; mais un accident arrivé à son train d'artillerie, à 4 lieues d'El-Rahmânieh, l'a obligé de rentrer dans cette place ; il est dans ce moment occupé à le faire réparer. Demain ou après-demain, il se remettra en marche et, dès que nous nous serons joints, nous irons attaquer les Mameluks et les Arabes réunis...

Les Mameluks sont extrêmement pauvres, leurs chevaux très peu en état. Cent Mecquains étaient descendus avec les Mameluks ; ils ont été joindre le chérif maugrabin, qui est toujours avec les Arabes Oulad-Ali..... On m'assure, Citoyen Général, que les Mameluks ne seraient pas éloignés de mettre bas les armes, s'ils pouvaient espérer d'entrer en grâce. Dites-moi quelles sont les intentions du général en chef dans cette circonstance ; il est possible qu'après les avoir battus ils demandent à traiter.....

Quelques apparences de peste se sont fait sentir au village de Farastaq, à une lieue duquel j'étais campé ; je vais m'établir deux lieues plus haut pour éviter tout événement ; je serai près du village de Kafr-Zaiat sur le bord du Nil.

Menouf, 10 prairial (29 *mai*). — Le commandant de la place de Menouf vous a rapporté, Citoyen Général, ce qui arriva avant-hier à un détachement que j'envoyai à Menouf pour escorter des blessés et des malades[1]. Ayant été instruit moi-même dans la journée de l'attaque de ce détachement, je me suis mis en marche pour protéger son retour ; mais je n'eus pas fait deux lieues que je fus avisé que les Mameluks, les Arabes, réunis aux Mecquains, qui avaient attaqué le détachement, venaient pour m'attaquer à mon tour. Je redoublai le pas et j'arrivai hier, à 10 heures, à Amrous, au moment où l'ennemi commençait à passer le Nil, qui est guéable dans cette partie dans différents endroits. Je n'avais avec moi qu'environ 100 hommes; j'empêchai le passage pendant plusieurs heures ; mais le nombre des assaillants augmentait toujours. Sur le midi, je n'avais presque plus de cartouches, je jugeai à propos de me retirer. Je ne fus pas plutôt en mouvement qu'un essaim d'hommes à pied et à cheval m'ont environné. Heureusement le détachement venu à Menouf me rejoignit dans le moment. Alors, je fis mine de revenir sur cette canaille. Tant que je la suivais, elle s'éparpillait, et ce qui était devant moi fuyait ; mais enfin, voyant que le nombre augmentait encore, je me suis décidé à revenir à Menouf. Ils ont continué pendant deux heures à venir me tirer

constances comme celles où nous nous trouvons, pour m'engager à aller. Ah ! que j'attends avec impatience la prise d'Acre et l'arrivée du général Bonaparte! »

1. Voir le compte rendu adressé à Dugua par Sanègre, commandant de la place de Menouf (8 prairial-27 mai, 8 heures du soir). Lanusse envoyait à Menouf une douzaine de malades ou blessés, sur une barque escortée par une centaine d'hommes. Au bout de trois lieues, ce détachement fut attaqué « par environ 200 cavaliers et un nombre infini d'hommes à pied, armés de fusils, de sabres, de piques et de bâtons ». Devant le nombre des assaillants, l'escorte a dû se retirer sur Menouf, après avoir eu 1 tué et 4 blessés.

des coups de fusil à portée de canon ; puis ils se sont retirés. J'ai eu quatre hommes de blessés au commencement de l'affaire.....

Vous voyez, Citoyen Général, que les Mameluks rendent les Arabes infiniment audacieux..... Je crois donc qu'il est essentiel que vous suspendiez pour quelque temps la visite des provinces de Charkieh et de Kelioub pour porter au moins 400 ou 500 hommes et du canon dans la Bahireh.

Le général Fugière ne bouge pas de son Samannoud depuis un temps infini. Il faut cependant qu'il prenne un parti. S'il ne peut pas garder cette place avec une soixantaine d'hommes, il faut qu'il évacue sur Damiette tout ce qui l'embarrasse dans la marche et qu'il s'établisse en colonne mobile. Je lui ai fait entendre ce raisonnement jusqu'à présent; mais il a toujours de bonnes raisons à me donner [1]. Il faut, Citoyen Général, qu'un ordre précis de votre part le décide.

J'envoie au Caire un détachement avec mon train d'artillerie, qui a besoin d'être raccommodé. Je vous prie de m'envoyer, par le retour de ce détachement, 15.000 ou 20.000 cartouches..... il ne m'en reste pas du tout dans ce moment.....

P. S. — On me rapporte dans ce moment que les Mameluks et les Arabes ont couché, la nuit dernière, dans le Delta vis-à-vis le gué, près le village d'Amrous. Je ne sais pas s'ils auront envie de s'établir dans cet endroit.

Menouf, 10 *prairial* (29 *mai*), *à* 8 *heures du soir*. — Je reçois l'avis à l'instant que les Mameluks, le chérif maugrabin et les Mecquains sont partis ce matin pour se rendre ce soir à Tant. Leur projet est de soulever le peuple dans cette partie du Delta, pour venir m'attaquer à Menouf. D'un autre côté, on me rapporte que quatre beys, plusieurs kachefs, avec tous leurs Mameluks sont descendus de la haute Égypte et arrivent dans la Bahireh [2].....

Menouf, 12 *prairial* (31 *mai*). — Vous n'ignorez pas sans doute, Citoyen Général, que Mourad-Bey est descendu avec tout son monde ; il couche cette nuit à Terraneh, il y est arrivé à l'entrée de la nuit. Le citoyen Duranteau n'est pas encore arrivé, je ne puis présumer pour quelle raison ; s'il était ici, je crois que nous pourrions faire un grand coup. Le citoyen Lefebvre y est arrivé il y a une heure ; quand il a appris que j'avais été attaqué et que je manquais de cartouches, il est venu à mon secours avec 250 hommes. Cette raison ne vous empêchera pas sans doute de m'envoyer autant de forces que vous le pourrez ; je présume d'ailleurs que le général Desaix suit de près Mourad-Bey.

Quant aux Mameluks qui avaient été à Tant, ils se sont portés du côté de Zefti et Mit-Gamar pour passer vraisemblablement dans la Charkieh.

1. Plusieurs lettres de Fugière à Dugua montrent son irrésolution, sa répugnance à tenter une opération avec les forces dont il dispose et qu'il déclare insuffisantes.
2. *In fine*, Lanusse demande des renforts, des canons, des munitions, des pierres à fusil.



Menouf, 13 *prairial* (1er *juin*). — Je vous ai donné avis hier au soir, Citoyen Général, que Mourad Bey avec tout son monde et des Arabes était descendu de la haute Egypte et couchait à Terraneh. Le rapport que je reçois à l'instant me confirme cette nouvelle et m'annonce que Mourad-Bey s'est retiré ce matin avec une partie des Mameluks du côté du désert et est campé vers le même village de Terraneh ; les autres beys, le reste des Mameluks et les Arabes sont encore à Terraneh.

Les Mecquaims, les Barbaresques, les Mameluks avec les Arabes Gibali qui avaient été à Tant, étaient hier à Zefti vis-à-vis Mit-Gamar ; ils assemblaient des barques. Il n'y a pas de doute qu'ils ne veuillent passer dans le Kelioubeh.

Duranteau n'est pas encore arrivé ; je ne puis imaginer la cause de ce long retard.

Le citoyen Lefebvre est ici depuis hier au soir avec environ 250 hommes, deux pièces de 3 et un obusier ; il s'est déterminé à venir me joindre lorsqu'il a appris que j'avais été attaqué et que je manquais de cartouches.

J'attends avec impatience Duranteau et de vos nouvelles[1]...

Le rassemblement que signale Lanusse comprenait des Mameluks, des Arabes et surtout la majeure partie des bandes barbaresques qui, sous les ordres de l'ange El-Mahdi, avaient récemment pénétré dans le Delta[2]. Réunis auprès de Zefti, ces ennemis, avaient, le 30 mai, attaqué et pris une canonnière envoyée de Samannoud en reconnaissance ; ils avaient forcé le détachement d'escorte à battre en retraite[3]. Cette agression est ainsi relatée dans une lettre de Fugière à Dugua (de Samannoud, 12 prairial-31 mai) :

Je vous préviens, mon cher Général, qu'à Mit-Gamar et dans les environs il y a un rassemblement considérable de Mameluks, d'Arabes et de paysans ; la canonnière *la Génoise*, que j'envoyai hier en reconnais-

1. En *post-scriptum*, Lanusse dit que les personnes dont il tient ces renseignements n'ont pas vu personnellement Mourad-Bey ; mais elles affirment sa présence. Elles assurent que ce bey dispose de forces importantes, comprenant plus d'Arabes que de Mameluks.

2. Voir lettre de Fugiere à Dugua (de Samannoud, 14 prairial - 2 juin). Il a fait arrêter un espion envoyé par les chefs du rassemblement de Mit-Gamar. Cet homme, qui était déguisé en mendiant, a fourni des renseignements sur les forces ennemies. Celles-ci comprennent : 200 Mameluks, sous les ordres de Cassim-Bey, Salah-Bey, Selim-Kachef et Ibrahim-Kachef ; 4.000 Maugrabins et Arabes (dont 500 à cheval), sous les ordres d'Ahmet-el-Mahdi ; une bande d'Arabes de Derne.

3. Au moment où Lanusse écrit sa lettre précitée, il n'avait pas encore reçu la nouvelle de cet incident.

sance avec une garnison de 30 hommes à son bord, a eu le malheur d'échouer à Zefti. Le capitaine, pour protéger son équipage occupé à dégager sa barque, fit descendre la troupe à terre, qui résista pendant plus de deux heures à la masse des ennemis. Mais les nôtres, sur le point d'être enveloppés, ont été obligés de se retirer. Le détachement vient d'arriver, après avoir eu 5 hommes tués et 2 blessés. Je crains fort que la barque ne soit tombée au pouvoir des ennemis.

Il est bien instant, mon cher Général, d'envoyer des forces de ce côté; j'attends 200 hommes que j'ai demandés au général Alméras.

J'attends des nouvelles du général Lanusse et du citoyen Lefebvre pour, d'après les ordres du premier, agir de concert avec eux. Les rassemblements du Delta et du Kelioub prennent des caractères bien dangereux.

Dès qu'il reçut la nouvelle de cette affaire, Lanusse partit de Menouf avec toutes ses forces disponibles pour se porter sur Mit-Gamar; il espérait s'y réunir à Fugière[1]. Mais celui-ci ne crut pas pouvoir se mettre en route avant d'avoir reçu les renforts attendus de Damiette[2]. Réduit à ses seules forces, Lanusse en imposa, par sa résolution, aux ennemis qui évacuèrent précipitamment Mit-Gamar; de là, continuant sa marche, il leur livra, près de Koufour-Negoum, un combat dans lequel il les défit complètement et les dispersa. Ce nouveau succès porta un coup décisif au prestige et à la puissance de l'ange El-Mahdi.

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL DUGUA.

El-Hagarseh, le 18 prairial an VII (6 juin 1799), à 4 heures du matin.

Le 15, à 5 heures du soir, j'arrivai, Citoyen Général, devant Mit-Gamar. Je passai le Nil avant la nuit. L'ennemi était campé à une

1. Voir sa lettre à Dugua (de Menouf, 14 prairial - 2 juin) : « L'imprudence qu'a faite le général Fugière d'avoir voulu empêcher le passage du Nil avec une barque canonnière donne à l'ennemi 4 pièces de canon. » Lanusse dit que Duranteau est arrivé hier soir; lui-même va partir dans deux heures et marcher droit sur Mit-Gamar. Il laisse le bataillon de la 4ᵉ légère à Menouf pour garder cette place contre les ennemis signalés dans le Bahireh.

2. Voir lettre d'Alméras à Dugua (Damiette, 14 prairial - 2 juin) : il dit que, d'après une lettre très pressante de Fugière, il a « fait partir aujourd'hui, par deux djermes bien armées, 120 hommes pour Samannoud, avec 5,000 cartouches d'infanterie ». Il ne peut faire davantage.

Voir lettre de Fugière à Dugua (Samannoud, 14 prairial - 2 juin), au sujet de l'insuffisance de ses forces.

demi-lieue; mais, lorsqu'il apprit que nous arrivions, il prit la fuite, laissant là quatre pièces de canon qu'il avait prises sur la djerme armée. J'avais écrit, le 15, au général Fugière de venir me joindre parce que je voulais renvoyer le citoyen Lefebvre à El-Rahmânieh; je l'attendais le 16; mais mon attente a, encore une fois, été trompée. Dès que je sus qu'il ne venait point, je me mis en marche pour poursuivre l'ennemi. J'emmenai le citoyen Lefebvre et j'écrivis au général Fugière que, s'il arrivait quelque chose à El-Rahmânieh, il était la cause du retard de l'arrivée des troupes dans cette place. Le 17, au matin, j'appris que Gibali avait abandonné le chérif maugrabin et les Mameluks; il était descendu du côté de Mansourah pour repasser dans le Delta. Alors je me décidai à renvoyer le citoyen Lefebvre; il a dû coucher le même jour à Samannoud.

L'ennemi fut sans doute instruit que j'avais renvoyé une partie de mes troupes; il fuyait lorsque le citoyen Lefebvre était encore avec moi; et, quatre heures après qu'il fût parti, il nous attendit à Koufour-Negoum sur le bord du canal de Mouis. A 3 heures après-midi, je l'attaquai; il tint pendant une demi-heure; mais, voyant que je le serrais, il se dispersa et prit la fuite, de manière que, dans moins de dix minutes, nous ne vîmes plus personne. Il y a eu plusieurs Mameluks de tués; la perte des Mecquains et Maugrabins a été plus considérable; j'estime qu'ils doivent avoir perdu 130 hommes; j'ai eu 4 hommes légèrement blessés.

J'ai fait partir du monde pour découvrir si l'ennemi veut encore se réunir. Dès que j'aurai reçu des renseignements, je lui tomberai sur le corps s'il se rassemble quelque part. Les villages sont restés tranquilles. La frottée qu'a reçue le chérif le fera connaître et contribuera, j'espère, à ramener les imbéciles qu'il avait égarés. Je vous écrirai demain[1].

Salut et fraternité.

LANUSSE.

1. Le lendemain, après être revenu à Mit-Gamar, Lanusse adressa à Dugua la confirmation de son succès de Koufour-Negoum. Il dit que l'ennemi est dispersé et que le prophète reste presque seul. Cassim-Bey, avec une poignée d'hommes, paraît s'être réfugié chez les Bily. Lanusse est arrivé le matin à Mit-Gamar; il y restera jusqu'à ce qu'il sache que les rassemblements ne se reforment pas; en tout cas, ils ne peuvent plus être dangereux.

Extrait d'une lettre de Fugière à Dugua.

Zefti, 18 *prairial* (6 *juin*), —... L'arrivée du général Lanusse a dissipé le rassemblement qui s'était retiré à Mit-Gamar. Partie des ennemis s'est retirée dans le Charkieh où on les poursuit ; l'autre s'était portée sur Sonbât. Un détachement de 100 hommes m'ayant été envoyé par l'adjudant général Alméras, je me mis en route pour Zefti, me dirigeant sur la partie des ennemis, qui était à peu près sur ma route ; je la chassai à la course jusqu'à deux lieues au delà du canal de Melig. J'arrivai hier soir à Zefti, où l'on m'a donné les renseignements suivants sur la perte de la *Génoise*.

Elle s'était engravée à une portée de fusil, au-dessous de la ville ; un nombre infini d'ennemis s'est aussitôt jeté dans des barques, l'ont entourée, faisant sur elle un feu très vif. Le capitaine donna ordre au détachement de descendre à terre pour protéger son équipage occupé à débarrasser sa barque; il a soutenu pendant deux heures l'effort des ennemis. Enfin, sur le point d'être enveloppé, ne pouvant plus gagner la barque, le détachement fit sa retraite sur Samannoud, où il arriva après avoir perdu 8 hommes.

La barque est tombée au pouvoir des ennemis. Son équipage, composé de 12 hommes y compris le capitaine, a été égorgé ainsi que trois Turcs qu'il avait à bord. Les quatre pièces de canon que l'on avait jetées dans le fleuve ont été retirées ; je viens de les faire embarquer pour Samannoud; la barque a été brûlée.

Cet accident est arrivé par l'imprudence du capitaine de la barque; il avait été attaqué une lieue avant d'arriver à Zefti, et, malgré les remontrances de l'officier de garnison et son ordre qui lui enjoignait de faire une simple reconnaissance sans s'engager, il a voulu aller plus loin[1].....

Le combat de Koufour-Negoum marque la fin des mouvements qui, depuis trois mois, avaient agité la province de Charkieh; la répression en avait été facilitée par l'absence d'une direction commune, dans les entreprises successivement tentées par l'émir-hadji, Mohammed-Elfi-Bey, l'ange El-Mahdi. Au moment où celui-ci se faisait battre par Lanusse, Elfi-Bey était réfugié dans le désert au delà de Saba-Biar et cherchait à nouer des relations avec les

1. Fugière ajoute que, ne sachant sur quel point Lanusse s'est porté, il va revenir à Samannoud, aussitôt après avoir réparé sa pièce de 8, dont une roue est fracassée.



Anglais[1], dont un brick avait reparu devant Suez au milieu de mai. Ces intrigues n'eurent d'ailleurs pas de résultat. Les forces navales dont disposaient les Anglais dans la mer Rouge n'étaient pas suffisantes pour entreprendre une attaque sérieuse; leur retour devant Suez avait pour but principal d'entraver le commerce avec les bateaux de la côte arabe[2]; ils en profitèrent pour lancer à plusieurs reprises quelques bombes inoffensives sur le port et les établissements français[3], ainsi que pour provoquer la désertion des soldats maltais.

Ces nouvelles, transmises peut-être en termes trop pessimistes, déterminèrent Dugua à envoyer du Caire un bataillon de la 69e demi-brigade, pour renforcer la garnison de Suez et faire face à tout événement. La présence

1. Voir lettre de Sicre à Dugua (Suez, 13 prairial - 1er juin). D'après la déclaration du nommé Michel, un marchand de café a vu à bord du brick anglais deux Turcs porteurs d'une lettre « par laquelle Elfi-Bey propose au commandant du brick que, s'il veut battre Suez par mer, il le secondera par terre avec 50 Mameluks et 2.000 Bédouins ». Après cette lecture, le commandant anglais a proposé au marchand de café de mettre deux chaloupes à sa disposition pour y placer du canon; le marchand a refusé, déclarant vouloir vivre en bonne intelligence avec les Français et ne s'occuper que de commerce. Le lendemain, Sicre reproduit ces renseignements et appelle l'attention de Dugua sur la situation de la place, dont la garnison ne peut inspirer aucune confiance : il y a déjà eu 17 désertions parmi les Maltais; il est difficile de les empêcher dans une place très étendue et dont l'enceinte n'est pas un obstacle sérieux :

« Chaque jour, le long des montagnes de l'Asie, à environ deux à trois lieues de la place, nous apercevons des caravanes nombreuses qui se croisent. La faiblesse de la garnison, et plus encore les mauvaises dispositions de la majeure partie, ne me permettent pas d'aller faire des reconnaissances qui pourraient nous éclairer sur les différents mouvements. »

2. Voir lettre de Mac-Sheehy à Dugua (Suez, 20, 22 et 23 floréal — 9, 11 et 12 mai), transmettant des renseignements sur les agissements des bâtiments anglais en station vers Tor.

3. Voir lettre de Mac-Sheehy à Dugua (15 prairial 3 juin, 3 heures du soir). Il annonce que les Anglais ont capturé deux grosses chaloupes de Suez, qui portaient des vivres à des bâtiments de Djeddah mouillés dans la rade; ils les pontent pour y mettre du canon et attaquer la place; ils ont des pièces de 27 à 33, tandis que la défense n'a pas de calibre supérieur à 12.

L'attaque se produisit en effet le lendemain. Mac-Sheehy en rend compte à Dugua (21 prairial — 9 juin) :

« .....Le 16 de ce mois, à midi, une des chaloupes de Suez prises par les Anglais a profité de la marée pour nous envoyer quelques boulets de 27 à 33, avec une caronnade qu'ils y ont placée. Son principal objet était de couler nos chaloupes canonnières, qui ont eu la précaution de se retirer à l'abri d'une pièce de 12. Les Anglais n'ont plus fait aucune tentative depuis. »

de ces troupes suffit à dissiper les inquiétudes et à empêcher les Anglais de renouveler leurs tentatives ; elle produisit aussi une heureuse intimidation sur l'esprit des Maltais, dont la désertion fut enrayée momentanément,

Le chef de bataillon Vincent, qui commandait la petite colonne de renfort, expose la situation de Suez après son arrivée [1] :

..... Je n'ai point trouvé les Arabes aux environs de Suez, je ne présume pas même qu'ils y viennent. Ainsi, je suis entré dans la ville tambours battants et drapeau déployé, après avoir fait saler les boyaux de mes soldats à une citerne qu'on rencontre à une lieue de la ville, afin de les conserver plus longtemps. Là j'y fis halte d'une demi-heure, qui fut passée à boire sans interruption et sans dégoût ; la sensibilité des sens s'était, je crois, perdue.....

..... Là où finissent les déserts se trouve Suez ; après, est la mer Rouge qui y aboutit en langue : à gauche, c'est l'Asie, les commencements ne sont pas beaux, comme dans toute chose ; à droite, les côtes d'Afrique, où les habitants vraisemblablement se tiennent renfermés dans des étuis de cheminée, si on en juge par leur couleur. A Suez même, il ne paraît pas qu'on ait quitté de voyager dans les déserts ; c'est peut-être encore plus affreux. Voilà, mon Général, une description du site de Suez qu'on n'avait peut-être pas faite avant moi, quoique une partie de l'Institut national y fût venue ; je me fais un plaisir et un devoir de vous l'adresser, parce que je sais que les généraux se piquent d'avoir des plans exacts.

Un petit brick anglais est fixé sur ses ancres, à la rade distante à deux lieues de la ville ; sur la même ligne, non loin de lui, du côté du Caire sont les bâtiment d'Yambo. On m'a assuré qu'une chaloupe s'était avancée pendant deux fois (*sic*) pour venir saluer la ville avec un gros canon, portant du 26 ou du 27 ; une unité de plus ou de moins ne fait rien au fait ; s'étant aperçu que cela ne fait rien et n'épouvante pas, il a discontinué ; au reste, depuis notre arrivée, il a toujours été tranquille. Il s'est fait donner de l'eau de la fontaine de Moïse aux Arabes, en assez grande quantité, ce qui fait croire que sa station ne sera pas longue et qu'il partira avec les bâtiments de commerce turcs. Aucun vaisseau ne peut plus arriver pendant cinq mois, vu la saison des vents contraires.

1. Lettre à Dugua [de Suez, 21 prairial-9 juin]. Vincent débute par le compte rendu de sa marche, qui a été fort pénible : « Malgré les provisions d'eau plus abondantes que de coutume, la troupe a souffert de la soif.... » La chaleur était brûlante, et le vent desséchant. Il n'a rien vu d'intéressant dans le désert : « Je pourrais pourtant mentir et décrire quelques misérables décombres, que j'embellirais du nom de ruines, si je tenais la plume de T. (*Tallien?*, ou de M. (*Monge?*), qui écrivit que la colonne de la place d'Aboukir était de granit, et l'autre que l'Arabe ou Bédouin chantait les hymnes de la liberté ; pour avoir une telle audace il faut avoir été journaliste et représentant..... Je n'ai été encore ni l'un, ni l'autre..... »



Depuis notre arrivée, qui était très inutile et qui sera très à charge aux magasins et au commissaire des guerres, dépourvu d'argent et obligé d'acheter l'eau, la ville est très rassurée: l'imagination se fait des montagnes dans des pays où la nature semble en avoir été avare. Le goût de la désertion semble avoir passé aux Maltais, soit qu'on le doive aux mesures qu'on a prises, soit que notre arrivée les console. Le chef, aussi aimable qu'intelligent, est l'ami, le père de cette troupe; et assurément on l'a quitté sans se plaindre de lui; ses officiers sont braves, servent bien, leur conduite est sage et pleine d'honneur; mais les naturels maltais ne peuvent vivre sans crainte sur les terres turques: à la vue d'un turban, ils sont saisis d'une frayeur panique.....

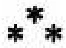
Je pense, mon Général (et je soumets mes pensées à votre sagesse, et à votre amour pour le bien, qui est de tous parfaitement connu) : 100 hommes de garnison à Suez au plus et la marine y suffisent; et même cette garnison devrait être relevée tous les mois. Autrement l'ennui, les privations, la mauvaise qualité des eaux, des aliments y font tomber beaucoup de malades; j'en ferai partir 15 avec le convoi, qui sont déjà ou aveugles ou fiévreux.

Il y avait, dit-on, quelques animosités dans la place, c'est-à-dire un peu de jalousie; journellement elles disparaissent.

Si vous me permettez, Général, de laisser échapper quelques réflexions, je vous dirai qu'il ne nous importe guère de garder Suez, que la marine y devient très inutile. Veut-on favoriser le commerce, le commerce ne voit point le militaire à son entour sans être effrayé; d'ailleurs on faisait auparavant le commerce à Suez sans le secours de la main armée. Vous savez mieux que moi combien les dépenses sont grandes, et combien journellement l'économie devient plus nécessaire; les grands hommes forment de vastes projets, ont des grandes idées, qui quelquefois sont de grandes erreurs.

J'espère, mon Général, vu l'inutilité du bataillon à Suez, la quantité de détachements et de malades que j'ai au Caire, qu'il n'est pas nécessaire que vous m'y laissiez un mois, ainsi séparé. Au surplus je me confie entièrement à votre parole....

P. S. — Le commandant Sicre m'ordonne de fournir à la caravane 120 hommes et 15 malades, total 135. Sur 200 que j'avais, il m'en reste encore 70. J'espère que vous ne laisserez pas, Général, le drapeau à Suez entouré d'une si modique force.



Ainsi, dans les premiers jours de juin, les troupes françaises avaient réussi à réprimer les troubles qui avaient agité une partie de l'Égypte et même inspiré de légitimes inquiétudes à un moment donné. La situation générale pouvait donc être considérée comme satisfaisante. Toutefois, comme le font res-



sortir les dernières lettres de Dugua à Bonaparte, il était temps que le retour de l'armée vînt assurer les résultats obtenus et empêcher toute nouvelle explosion des sentiments hostiles assoupis mais non éteints.

Le Caire, 17 *prairial* (5 *juin*). — Depuis le 16 floréal, l'état-major ne m'a point écrit; j'ignore la cause de ce silence qui, dans les circonstances fait un bien mauvais effet.

Il est arrivé ici des blessés, le 7 de ce mois, qui ont débité les plus mauvaises nouvelles. Il est rentré hier un détachement de dromadaires à pied, qui a escorté jusqu'à Katieh le convoi que je vous ai annoncé par ma lettre du 3. Ce détachement a vu des blessés pris par les Anglais, échoués par eux peut-être à dessein pour avoir une occasion de connaître la côte et ses défenses; à son retour ici, ce détachement a encore aggravé les malheurs dont les blessés du 27 n'avaient fait que donner l'aperçu.

Je vous adresse cette lettre par duplicata, et par deux routes différentes. Il est urgent, Général, que, si vous ne venez pas au Caire, vous y écriviez au moins, de manière à y tranquilliser les hommes à qui la peur fait croire tout perdu, et pour faire connaître aux hommes qui ne partagent pas ce sentiment qu'il nous reste des ressources avec lesquelles nous devons contenir l'Égypte aussi longtemps que les intérêts de la République l'exigeront; et, en même temps prescrire l'ensemble des opérations qui doivent nous assurer cet avantage.

La haute Égypte est tranquille; les Mameluks, les Mecquains et des Arabes sont descendus avec l'intention d'aller au-devant de vous. Ils ont passé le Nil à Mit-Gamar; le général Lanusse les suit, depuis le 14, avec 900 hommes d'infanterie, quatre pièces de 3, une de 8 et un obusier. Je lui ai ordonné de les suivre jusqu'à ce qu'il les ait exterminés. Le général Fugière, instruit que ce rassemblement s'était porté à Zefti, y envoya imprudemment la *Génoise*, demi-djerme qui tirait trop d'eau. Elle a échoué près de Mit-Gamar: 30 hommes d'infanterie, que l'on avait mis à terre tandis que l'on travaillait à remettre à l'eau la djerme, ont été attaqués par des forces supérieures; ils se sont retirés sur Samannoud, avec perte de 5 hommes tués et 2 blessés; la djerme a été prise et l'équipage égorgé. Cela a fourni 4 pièces de canon aux ennemis; je compte que le général Lanusse les leur reprendra [1].

....

Depuis votre lettre du 16 floréal, je vous attendais à chaque instant et, n'ayant aucune occasion sûre pour vous faire parvenir mes lettres, je ne vous ai pas écrit. Le seul objet intéressant, après le rassemblement

1. Le lendemain, Dugua écrit à Bonaparte que « l'exécution des ordres et les mouvements sont bien lents dans la Garbieh ». La *Génoise* a été perdue « parce que l'on ne veut pas se déplacer »; la même raison a eu pour conséquence que Lanusse « n'aura pas été joint par 200 hommes au moins pour attaquer le rassemblement de Mit-Gamar ». Il semble, en effet, que Fugière était en mesure de seconder plus activement les opérations de Lanusse.



que poursuit le général Lanusse, est le retour du brick anglais à Suez, à la suite des bâtiments chargés de café. Ce brick a trouvé le secret de communiquer avec les soldats maltais, dont 17 ont déserté du 6 au 14 de ce mois. Ces hommes-là joignent à la lâcheté la plus avérée le désir formel de nous nuire et de nous fuir. Ils désertent non seulement à Suez, mais encore ici. Un a déserté du fort Dupuy il y a trois jours, et trois avant-hier de la citadelle. J'ai envoyé le bataillon de la 69e à Suez ; j'en ferai revenir les Maltais sous bonne escorte, et je les consignerai à la citadelle jusqu'à votre retour, s'ils sont arrivés avant vous.

L'Elfi-Bey a proposé aux Anglais d'attaquer Suez par terre, tandis qu'ils l'attaqueraient par mer. Le commandant du brick a demandé aux reis de Djeddah de lui prêter leurs chaloupes ; ils s'y sont refusé ; mais, comme il pourrait bien les prendre malgré eux, je n'ai pas cru devoir abandonner la défense de ce poste à des hommes tels que des Maltais.

Je n'ai ici que les deux bataillons du général Davout, que je ne ferai repartir pour la haute Égypte que quand j'aurai reçu de vous l'avis que vous pouvez vous en passer.

Le Caire est toujours tranquille ; arrivez, Général, suivi seulement de 6.000 hommes, et l'Egypte entière restera soumise, et annoncez-le avec toutes les ressources qui vous restent : elles sont encore imposantes.

Le Caire, 18 *prairial* (16 *juin*). — Votre lettre du 27 floréal m'est parvenue hier au soir. Elle m'a fait le plus grand plaisir ; elle m'a assuré votre prompt retour.....

Le citoyen Boyer arrivera ici demain avec l'avant-garde dont il est chargé.

Vous êtes attendu ici, Général, avec la plus vive impatience de la part des Turcs comme de la part des Français.

Le Caire, 21 *prairial* (9 *juin*). — L'adjudant général Boyer est arrivé à El-Qobbet le 19, comme je vous l'ai annoncé par ma lettre du 18. Je n'ai pas été peu surpris de voir qu'il avait ordre de rester à Salheyeh avec un des bataillons de la 69e. Il y a laissé le général Veaux et le citoyen Arrighi, Il a amené un bataillon à Belbeis et l'autre ici, avec la persuasion qu'il devait entrer tout de suite en ville et que la quarantaine était inutile pour lui et sa troupe. Il s'est, sous ce rapport, permis quelques imprudences [1], dont le citoyen Blanc m'a porté des plaintes, qu'il vous renouvellera sûrement à votre arrivée ; et j'ai été obligé d'inviter Boyer à se conformer aux lois que vous avez prescrites sur la quarantaine, que je l'enverrai à la citadelle jusqu'à votre arrivée. Il est impossible de faire entendre raison à tout ce qui revient de l'armée sur cet article. Cependant il a péri au lazaret, à Damiette, 10 personnes dans la première décade de prairial, dont plusieurs venant de Jaffa.

Je reçois à l'instant une lettre du général Marmont, du 12 prairial ; il me marque : « Depuis cinq ou six jours, un brick anglais rôde dans nos environs. Il a fait partout des signaux, hissé des pavillons de toutes les cou-

1. Voir à ce sujet diverses lettres de Dugua, de Boyer et de Blanc, des 20 et 21 prairial (8 et 9 juin).



leurs, auxquels nous n'avons rien compris. Vous êtes sans doute instruit du départ des Mameluks qui étaient à El-Kouch. Il paraît qu'ils n'ont pas pu venir à bout de soulever une seconde fois la Bahireh. »

Ce n'est pas ce qui a fait partir les Mameluks : c'est le projet de marcher contre vous ou sur Damiette. Ils ont passé à Mit-Gamar. Le général Lanusse est à leur poursuite ; j'ignore sur quel point. Mais comme je lui ai ordonné de ne pas se contenter de les disperser, mais de les détruire, j'attends avec impatience le résultat de ses opérations. Il a 700 hommes d'infanterie, 80 de cavalerie et 6 bouches à feu.

Le brick anglais, qui est devant Suez, a pris deux chaloupes du pays le 13. On ignorait encore s'il se proposait de les armer pour attaquer les nôtres ou faire quelque autre tentative. Les Bily ont fait une démarche pour demander la paix en apprenant le retour de l'armée. J'ai exigé des otages ; j'attends leur réponse. J'ai ordonné au citoyen Geoffroy de chasser l'Elfi-bey de l'Ouadi, où il n'est qu'à deux jours de Suez, et d'où il communique tous les jours avec le brick par des dromadaires.

Les dragons du dépôt du 14e et du 20e, au nombre de 160 hommes à pied, partent aujourd'hui pour se remonter à Minieh et à Siout [1]. Je vais faire venir ceux qui sont à Salheyeh. Les premiers vont emporter leurs selles et leurs brides; les barques qui les conduisent nous rapporteront du blé.

Il me paraît que vous faites une tournée, Général, qui retardera votre arrivée ici. Je ne doute pas des avantages qu'elle doit produire ; mais je sais que votre présence ici avec un corps de troupe en produirait d'incalculables. On débite que vous êtes poursuivi, harcelé, presque détruit ; et malheureusement nous avons des Français qui, par lâcheté ou par d'autres motifs plus coupables, ont accrédité ces bruits [2]. Malgré cela, Le Caire est tranquille.

Je compte que, le 24, le bataillon arrivé avec Boyer aura l'entrée, et elle se fera avec éclat.

Le Caire, 23 *prairial* (11 *juin*). — Je reçois à l'instant votre lettre de Salheyeh, en date du 21, qui m'annonce votre arrivée pour le 26 ou le 27...

La situation de la haute et de la basse Égypte, à l'argent près, est on ne peut plus satisfaisante.....

Enfin la veille de l'entrée de Bonaparte au Caire, Dugua résumait dans son dernier rapport les événements survenus pendant les quatre mois de son commandement.

---

1. Ces détachements partaient sous le commandement de l'adjudant général Rabasse, avec un convoi destiné à la division Desaix.

2. Le même jour, Dugua écrit à Berthier une lettre dans laquelle il se montre anxieux de connaître la vérité complète sur les événements de Syrie. Il dit qu'un tas de coquins inventent et font circuler de très mauvaises nouvelles.



LE GÉNÉRAL DUGUA AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Le Caire, le 25 prairial an VII (13 juin 1799).

Général,

Je vais mettre rapidement sous vos yeux les faits militaires arrivés dans la basse Égypte pendant l'expédition de Syrie.

Beni-Souef. — Je reçus, le 23 pluviôse, une lettre à votre adresse du général Veaux, qui vous annonçait que, le 18, dans une insurrection de plusieurs villages de la province de Behneseh, ce général, n'ayant que le 1er bataillon de la 22e demi-brigade légère et une pièce de canon, fut attaqué par plus de 12.000 hommes, contre lesquels il se défendit pendant onze heures, tua un nombre prodigieux d'assaillants et les repoussa. Ce bataillon eut 40 hommes blessés. Le général Veaux a donné les plus grands éloges à la fermeté et au courage de cette troupe.

Alexandrie. — Le 24, j'appris le bombardement d'Alexandrie par les Anglais. Leur escadre composée d'abord de 3 vaisseaux de ligne, 3 frégates et 3 bombardes, jeta des bombes, depuis le 15 jusqu'au 25, dont l'effet se réduisit à couler bas un brick génois dans le port-vieux, et à abattre quelques maisons. Le 25, le gros temps força l'escadre de s'éloigner. Le général Marmont fit faire des batteries qui, lorsqu'elle reparut, la forcèrent de se tenir assez loin pour que ses bombes ne fissent plus de mal. La flotte anglaise mit à la voile le 16 ventôse et n'a plus reparu.

Suez. — Le 18 pluviôse, les 4 chaloupes canonnières parties de Suez le 13 pour Kosseir y furent attaquées par plusieurs bâtiments d'Yambo, armés chacun de plusieurs pièces de canon. Au troisième coup que tira le *Tagliamento*, le feu prit aux munitions, et le bâtiment sauta. Les trois autres reprirent la route de Suez.

Charkieh. — Le 10 ventôse, le citoyen Souhait, chef de bataillon commandant la province de Charkieh, attaqua le village de Berdenouha avec 80 hommes; il fut repoussé avec perte de quatre tués et deux blessés. Cet événement, joint aux sollicitations de l'émir-hadji, excita les habitants de cette province à l'insurrection. Le 24, je donnai ordre au citoyen Duranteau, chef du 3e bataillon de la 32e demi-brigade, d'aller avec 250 hommes et une pièce de 3, punir le village de Berdenouha et rétablir la tranquillité dans la Charkieh.



Il attaqua le village le 26 au matin, le prit et y tua 300 hommes. Cet exemple effraya toute la province, épouvanta l'émir-hadji qui prit la fuite, parce que dans sa marche le citoyen Duranteau se rapprochait de lui. C'est à cet événement que j'ai dû la découverte des projets de ce perfide. Le citoyen Duranteau en fut averti; il le poursuivit, le força à se cacher, facilita aux Français qu'il détenait les moyens de le quitter et aux cheiks ceux de revenir au Caire.

Gizeh. — Je fus instruit, le 15, que les Arabes Oulad-Ali étaient entrés dans la province de Gizeh avec une quantité prodigieuse de chameaux. J'avais cherché à les en éloigner par la négociation; n'ayant pas réussi, j'ordonnai au général Leclerc de joindre 150 hommes et une pièce de 3 aux troupes du général Lanusse. Je donnai ordre à celui-ci d'aller attaquer et chasser les Arabes. Le 19, il surprit leur camp, leur tua 40 hommes, pilla ou brûla leurs bagages. Le 22, il leur tendit une embuscade entre Alkam et Kafr-Daoud; il leur tua 200 hommes et prit 300 chameaux. Nous eûmes dans cette affaire 8 hommes tués ou blessés. Du nombre de ces derniers se trouva le fils du général Leclerc, qui, s'abandonnant à la poursuite d'un peloton d'Arabes, fut tiré à brûle-pourpoint par l'un d'eux qui était caché. Ce brave officier a été pendant six semaines dans le plus grand danger des suites de cette blessure, dont il n'est pas encore guéri.

Bahireh. — Une partie des Arabes de la Bahireh, s'étant jetés dans le Delta, y commettaient des brigandages. Les habitants du village de Gannâg surprirent, le 4 ou le 5, une bande de ces brigands qui emmenaient les bestiaux de trois villages de la province de Menouf. Ils les leur enlevèrent et les rendirent à leurs propriétaires. J'ai fait venir le cheik nommé Youssef-Abou-Kalif; je l'ai revêtu d'une béniche et lui ai promis de mettre cette action sous vos yeux.

Minieh. — Le 25, le général Zayonchek et le chef de brigade Detrès ont attaqué 500 cavaliers et 200 fantassins arabes dans la province de Minieh; ils leur ont blessé 14 hommes, pris leurs tentes et pillé leurs bagages.

Damiette. — Le 5 germinal, la djerme *la Véronaise*, escortant un convoi de vivres destiné pour Damiette, fut attaquée par les gens de l'émir-hadji réunis aux habitants de Mit-Gamar et aux Arabes Bily. La *Véronaise*, après avoir eu son capitaine, son maître canon-



nier et deux matelots blessés et avoir usé toutes ses munitions, fut obligée de regagner Boulak. Le convoi fut pillé, parce que les matelots des barques se jetèrent à la nage dès le commencement du combat.

Menouf. — Les Arabes Bily donnaient asile dans leur désert à l'émir-hadji et à tous les Mameluks qui voulaient s'y rendre. Ce rassemblement devenant inquiétant, je donnai ordre le 26 au général Lanusse, que j'avais fait venir au Caire, de marcher contre eux; mais instruits de sa marche, les Mameluks et les Arabes avaient éloigné leurs femmes et leurs enfants et eux-mêmes se tinrent hors de portée. Le général fit brûler leur camp et leur récolte.

Bahireh. — Le 11 floréal, un détachement de 117 hommes de la légion nautique, laissé à Damanhour par le citoyen Lefebvre, fut égorgé par les Arabes et des Maugrabins conduits par un chérif fanatique nommé Ahmet-el-Mahdi, qui excitait toute l'Égypte à la révolte. Ce succès inspira de la confiance pour cet imposteur; elle l'accrut par l'inutilité de deux tentatives faites, la première par 400 hommes sortis d'Alexandrie pour dissiper le rassemblement qui se formait à Damanhour autour de cet imposteur, et la deuxième par le citoyen Lefebvre. Le général Lanusse, instruit de ces tentatives inutiles, se porta le 19 à El-Rahmânieh; le 20, il marcha avec le citoyen Lefebvre sur Damanhour. L'avis de la marche de ce général avait déjà dissipé une partie du rassemblement, qui prit la fuite à son approche; il n'y eut que quelques Maugrabins de tués; mais le général Lanusse fit un exemple terrible de cette ville, qui s'est toujours montrée ennemie des Français. La ville fut pillée et brûlée, et 1.500 hommes passés au fil de l'épée.

Charkieh. — Dans le même temps l'Elfi-Bey, descendu de la haute Égypte, venait de passer dans la Charkieh et de se réunir aux Bily.

Bahireh. — Des Arabes et des Mameluks descendaient de tous côtés pour aller se réunir au rassemblement de Damanhour, après avoir été battus dans la haute Égypte et à Minieh par le chef de brigade Detrès dans trois combats différents, le 5, le 6 et le 7 floréal, dans lesquels, avec 200 hommes, il a tenu tête à des forces considérables; mais, au dernier combat, l'arrivée du général Davout lui



fut extrêmement utile ; il n'avait plus que trois coups de canon à tirer.

Siout. — Ce général descendait de Siout à la poursuite des Mecquains et des Mameluks ; il avait, en passant, puni le village de Beni-Adin, qui avait osé l'attaquer. C'est là qu'a été tué le brave Pinon, commandant du 15e de dragons.

Ce fut aussi le 11 que les habitants du village d'El-Meïmoun, réunis aux Mecquains, pillèrent une barque où le général Zayonchek avait chargé 60.000 piastres, produit du miri de sa province.

Suez. — Au même instant, un vaisseau et un brick anglais mouillaient devant Suez. J'y envoyai le citoyen Duranteau avec son bataillon. Il revint le 19, après le départ des vaisseaux. Ce concours de circonstances me détermina à écrire au général Davout de se rendre au Caire, où il arriva le 17. Il en partit le 19 pour marcher contre l'Elfi-Bey et les Arabes Bily réunis à Geziret-el-Bily. Cette fois l'Elfi attendit nos troupes ; mais, un coup de canon ayant emporté la tête d'Achmet, son pricipal kachef, la frayeur s'empara de lui ; il fuit à toutes jambes, laissant sur le champ de bataille 8 Mameluks et 60 Arabes ou fellahs. Le général Davout ne perdit pas un homme.

Beni-Souef. — Le général Zayonchek a eu, le 19, une affaire avec des Mameluks et des Mecquains près de Medinet : « Le combat dura une heure ; l'ennemi ayant éprouvé une grande perte en hommes et en chevaux, prit la fuite. Nous n'avons eu que trois volontaires blessés. »

Charkieh. — Le 3 prairial, je chargeai l'adjudant général Roize d'escorter jusqu'à Belbeis le convoi de 320 chameaux que j'envoyais à El-Arich, et je lui donnai ordre de chercher et d'attaquer l'Elfi-Bey partout où il le trouverait. Je lui avais donné 450 hommes d'infanterie, 60 dragons, une pièce de 3 et une de 8 ; il l'a poursuivi quatre jours inutilement ; l'Elfi-Bey lui a échappé en se jetant dans le désert.

Après que le général Zayonchek eut quitté Medinet, les Arabes et les Mameluks y reparurent ; mais les habitants prirent les armes et les repoussèrent.

Garbieh. — Depuis son retour d'El-Rahmânieh, le général Lanusse était resté dans la partie de Tant ; il avait puni vigoureusement le



village d'Abourig, de la province de Garbieh, qui recélait les effets d'un village de sa province pour le soustraire au payement du miri. Il avait eu quelques hommes de blessés dans cette occasion, qu'il renvoyait à Menouf sous l'escorte de 100 hommes commandés par le capitaine Borie, de la 25e demi brigade. Ce détachement fut attaqué par un rassemblement considérable d'Arabes et de paysans. Le capitaine Borie reçut une balle qui lui cassa la cheville du pied droit; il eut un homme tué et quatre blessés et fut obligé [1] (*sic*). Il se retira sur Menouf. Le général Lanusse, instruit que son détachement avait été attaqué, marcha pour protéger son retour. Il fut attaqué à son tour par un rassemblement si considérable qu'il fut aussi obligé de regagner Menouf. Aussitôt qu'il se portait en avant, les Arabes et les paysans fuyaient de tous côtés; lorsqu'il se remettait en marche, ils se réunissaient et le poursuivaient de nouveau.

Mit-Gamar. — Le chérif maugrabin et des Mameluks étaient les meneurs d'un nouveau rassemblement, qui s'est porté à Mit-Gâmar, où ils ont attaqué, pris et brûlé la *Génoise* et égorgé les 14 marins qui la montaient. La garnison, qui était de 30 hommes, avait été mise à terre parce que la djerme était engravée. Ce détachement, attaqué et coupé, a été obligé de se retirer sur Samannoud, où il est arrivé après avoir eu 5 hommes tués. J'envoyai deux bataillons, une pièce de 3 et une de 8, commandés par le citoyen Duranteau, au général Lanusse, avec ordre de poursuivre le chérif et les siens jusqu'à ce qu'il les ait joints et détruits. Il les a suivis à Mit-Gamar et dans la Charkieh, et les a atteints le 17 au village de Koufour-Negoum; ils ont soutenu le combat une demi-heure. Les Mameluks ont perdu quelques-uns des leurs; mais les Maugrabins ont eu 150 hommes tués, et le reste est entièrement dispersé.

Dans la nuit du 18 au 19, le général Fugière cerna le village de Kafr-Chobra-Gallouch (?), et fit passer les hommes au fil de l'épée, épargna les femmes et les enfants et emmena les bestiaux. Les habitants de ce village ont été les plus acharnés à l'assassinat de l'équipage de la *Génoise* et ont fait feu sur les troupes du général Fugière lorsqu'elles se sont approchées.

Le général Lanusse a ordonné au citoyen Duranteau de rester à

1. Dans la transcription sur le registre de Dugua, auquel ce document est emprunté, on a sans doute omis les mots: *à battre en retraite.*

Mit-Gamar avec son bataillon pour assurer la navigation du Nil et l'arrivée des blessés venant de Damiette.

Suez. — Le brick anglais en station à Suez a pris trois chaloupes du pays qui portaient des marchandises à bord des vaisseaux de Djeddah. Il les a armées avec des caronnades de 27 et a tenté de couler bas nos chaloupes canonnières ; mais une pièce de 12 qui défend la rade les a forcées à s'éloigner.

La désertion qui s'est mise parmi la légion maltaise m'a forcé d'envoyer un bataillon à Suez.

C'est surtout, Général, à l'activité, à la fermeté du général Lanusse et du citoyen Duranteau que j'ai dû le retour de la paix et de la tranquillité, toutes les fois qu'elles ont été troublées. Je vous demande de leur en témoigner votre satisfaction.

Par l'ordre du jour de l'armée du 27 prairial (15 juin), Bonaparte tint à constater les heureux résultats que les « sages mesures » de Dugua avaient su obtenir [1]. Il lui rendit également témoignage de satisfaction dans son rapport au Directoire du 1er messidor (19 juin), et associa à cet éloge les noms de Lanusse et de Duranteau [2].

1. Voir tome IV, p. 617.
2. Publié sous le n° 4188 dans la *Correspondance de Napoleon*.



CHAPITRE III

L'EXPÉDITION MARITIME DE BRUIX

Après avoir exposé les événements survenus en Égypte pendant la campagne de Syrie, nous avons à étudier l'importante expédition maritime ordonnée vers la même époque par le Directoire, et dont le principal objet était de porter secours à l'armée d'Orient. La grande supériorité de la flotte anglaise, la déclaration de guerre de la Porte, l'éventualité menaçante d'une nouvelle coalition rendaient cette opération très difficile et son succès bien incertain. Dès le mois de novembre 1798, le ministre de la marine Bruix avait nettement établi, dans ses rapports au Directoire, qu'une tentative prématurée exécutée avec des forces insuffisantes, serait vouée à un désastre. Les ressources navales existant encore sur divers points de la Méditerranée lui semblaient tout au plus susceptibles de permettre le ravitaillement de Malte et de forcer les Anglais à disséminer leurs propres forces[1]. Pour le moment, il fallait

---

1. Voir, tome III, p. 261, des extraits du rapport de Bruix au Directoire (27 brumaire-17 novembre), établissant qu'il est impossible de concentrer les forces navales de la Méditerranée à Alexandrie, comme le demande Bonaparte. *Arch. Mar.*, BB[4], 127.

Une pensée analogue inspire un autre rapport de Bruix au Directoire (du 29 brumaire-19 novembre). Il y conclut : « Je déclare au Directoire exécutif que nos malheurs nous ont mis sous ce rapport dans la seule attitude qu'il convienne à nos intérêts de prendre. Si les bâtiments de guerre qui nous restent n'étaient pas divisés entre Alexandrie, Corfou, Ancône, Malte et Toulon, il faudrait établir cette division, au risque de leur faire courir de nouveaux dangers. Le plus grand des inconvénients serait que les débris de notre flotte fussent tous réunis à Toulon ; l'ennemi dominerait impunément sur la Méditerranée, tandis que nos bâtiments d'Ancône et de Corfou, qui ont déjà été utilement employés à transporter des munitions de guerre et des troupes, peuvent l'être encore à secourir Malte. Ces vaisseaux, réunis aux forces maritimes qui sont dans cette île, protégeront



travailler, avec énergie et persévérance, à reconstituer la marine française, à organiser de nouvelles escadres, assez puissantes pour qu'on pût en espérer ultérieurement une action efficace.

Les éléments de cette reconstitution existaient dans les ports de l'Océan, maintenant que les projets d'expédition en Irlande venaient d'être définitivement abandonnés après la malheureuse issue des expéditions parties de la Rochelle, de Brest, de Dunkerque et du Texel[1]. Bruix réussit à faire accepter ses vues par le Directoire, qui prescrivit d'entreprendre et de pousser activement les armements nécessaires pour permettre aux forces navales de l'Océan d'entrer bientôt en ligne[2].

---

les arrivages de la côte de Barbarie. Le général Bonaparte tirera de grands avantages encore des bâtiments de guerre qui lui restent ; et, quelque faibles que nous soyons à Toulon, cependant les secours qui viennent d'être fournis à la Corse et la protection donnée à nos communications avec nos petits ports et les ports de la République ligurienne prouvent combien il est important que les forces des Anglais soient nécessairement disséminées. Je soumettrai incessamment au Directoire mes vues sur l'emploi de nos forces navales dans l'Océan. » *Arch. Nat.*, AF, III, 206.

1. On sait que ces expéditions partielles avaient abouti à un échec encore plus complet que celui de la grande expédition conduite par Hoche l'année précédente. Voir *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*, par Moreau de Jonnès ; Paris, 1865, p. 275-306.

2. Barras revendique l'idée de concentrer toutes les forces navales de la France pour rétablir les communications avec l'Egypte :

« *Frimaire an VII.* — Je propose la réunion de nos vaisseaux de Brest à ceux de la Méditerranée pour attaquer avec des forces supérieures les Anglais sur ce point et communiquer ensuite avec l'Égypte. On pourrait sauver le reste de l'armée française, la ramener en Europe, à moins que la victoire n'y soit assez décisive et consolidée, pour tranquilliser sur l'avenir de cette contrée, dans le cas où l'on adopterait mon idée. L'amiral Bruix me paraissait le seul marin capable de conduire cette entreprise hardie. Le Directoire se réserve de méditer ce plan, aussitôt les premières dépêches d'Égypte arrivées. » (*Mémoires*, t. III, p. 285.)



ARRÊTÉ

Paris, le 29 frimaire an VII (19 décembre 1798).

Le Directoire exécutif, ouï le rapport du ministre de la marine et des colonies,

Arrête :

Article premier. L'armée navale de l'Océan sera équipée, approvisionnée et mise en état de prendre la mer, dans le plus bref délai possible.

Art. 2. Pour accélérer le rassemblement des matières nécessaires à cet armement et activer la levée des marins destinés à compléter les équipages de l'armée, le ministre de la marine enverra, à Brest et dans les divers ports de l'Océan et de la Méditerranée, un ordonnateur de la marine capable de remplir cette mission importante.

Art. 3. Cet ordonnateur recevra du ministre de la marine des instructions et des pouvoirs suffisants pour que sa mission ne puisse rencontrer aucune entrave, et qu'au contraire les autorités civiles et militaires lui fournissent tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour en assurer le plein succès.

Art. 4. Le ministre de la marine est autorisé à ordonnancer, sur son crédit de l'an VII, les fonds nécessaires à cette opération ; il est et demeure chargé de l'exécution du présent arrêté, qui ne sera pas imprimé[1].

Cette œuvre de réorganisation fut conduite avec beaucoup d'intelligence et de vigueur, ainsi qu'en témoigne un confident de la pensée du ministre[2] :

L'amiral Bruix, ayant été appelé au ministère de la marine en

1. *Arch. Nat.* AF, III, 563 ; minute signée par Merlin, Rewbell et Barras.
2. *Expédition de la flotte de Brest dans la Méditerranée en l'an VII.* Extrait des journaux de l'armée, par le capitaine de vaisseau Moras, alors capitaine de frégate et adjudant particulier de l'amiral Bruix. *Arch. Mar.*, BB4, 131.

l'an VII, s'occupa de suite à donner à la marine ce degré d'énergie et d'activité qui lui étaient nécessaires pour la relever des désastres qu'elle avait éprouvés dans ses combats de prairial, de Groix et d'Aboukir, dans ses sorties d'hiver de l'an III et V, et encore dans ses pertes partielles.

On le vit porter toutes ses vues, ses efforts même vers le réarmement de tous les vaisseaux qui pouvaient aller à la mer. Il était réservé à son génie de vaincre les difficultés d'un tel armement, d'après le dénuement dans lequel se trouvait le port de Brest ; l'empressement qu'il y mit trompa la vigilance de l'Angleterre, qui ne put croire qu'un aussi grand armement, fait avec autant d'éclat (dont les matières premières, les vivres, les câbles et les toiles arrivaient de l'intérieur par roulage, ne pouvant les faire venir par les convois que les croiseurs tenaient bloqués, de même que les escadres ennemies fermaient nos grands ports et ceux de nos alliés), pût s'achever aussi promptement. On vit exécuter, en trois jours, l'armement du vaisseau de 74 *la Convention*, qui mit à la mer à l'instant même de sa sortie du port. Jamais, dans aucun autre temps, on ne déploya plus d'activité ; il est vrai qu'alors l'amour de la patrie enflammait tous les cœurs. La marine anglaise ne mit pas moins d'activité à déployer toutes ses ressources pour renforcer et doubler ses escadres.

Les préparatifs ordonnés furent exécutés avec une activité qui, depuis trop longtemps, faisait défaut à notre administration maritime. Dès le milieu de janvier il y avait en rade de Brest 15 vaisseaux et 6 frégates à peu près en état de prendre la mer, et pourvus de quatre mois de vivres ; il restait surtout à en compléter les équipages, qui présentaient un incomplet de plus du tiers, par rapport à l'effectif réglementaire[1].

D'autres armements furent entrepris ou complétés, de façon à constituer, au commencement de mars 1799, une force

1. Voir lettre du contre-amiral Renaudin, commandant les forces navales en rade de Brest, au ministre de la marine. Cette lettre, datée du 5 *nivôse* et portée reçue le 14 pluviôse, est certainement du 5 *pluviôse* (24 janvier) ; elle porte envoi de l'*état de situation des vaisseaux et frégates composant les forces navales en rade de Brest au 30 nivôse, an VII* (19 *janvier* 1799), dont nous reproduisons les principales indications :



imposante de 24 vaisseaux, 8 frégates, 17 corvettes ou avisos, tant en rade, que dans le port [1].

En même temps qu'il prescrivait les armements de Brest, le Directoire avait décidé (23 décembre), de rassembler auprès de cette ville 6.000 hommes destinés à être embarqués sur la flotte; l'exécution de cette mesure ne tarda pas à être suspendue (20 janvier), d'après les instances du ministre de la guerre

---

Vaisseaux.	Canons.	Effectif (officiers compris).	Complet.	Manque au complet.
		HOMMES.	HOMMES.	HOMMES.
Océan	118	654	1.130	476
Républicain	110	595	1.070	475
Indomptable	80	464	866	402
Formidable	80	487	866	379
Cisalpin	74	394	706	312
Dix-Août	74	444	706	262
J.-J.-Rousseau	74	505	706	201
Mont-Blanc	74	514	706	192
Batave	74	554	706	152
Constitution	74	533	706	173
Redoutable	74	367	706	339
Duquesne	74	424	706	282
Zélé	74	420	706	286
Wattignies	74	544	706	162
Gaulois	74	479	706	227
Frégates.				
Cornélie	40	321	340	19
Vengeance	40	293	340	47
Fidèle	36	219	283	64
Fraternité	36	276	283	7
Précieuse	36	269	283	14
Romaine	32	275	340	65
		9.071	13.367	4.496

Tous ces bâtiments sont signalés en bon état, sauf la *Précieuse*, qui est à moitié usée. *Arch. Mar.* BB[4], 131.

1. Voir *Arch. Mar.*, BB[4], 134, lettre de Morard de Galles, commandant des armes à Brest, au ministre de la marine (13 ventôse-3 mars), envoyant l'état nominatif des officiers « qui commandent en ce moment tous les vaisseaux, frégates et corvettes qui sont en rade ou dans les convois, ainsi que ceux qui sont en armement dans le port ».

Aux quinze vaisseaux précédemment cités, s'ajoutent : en rade, le *Jemappes*, le *Tourville*, le *Jean-Bart*, la *Révolution*; dans le port, l'*Invincible*, le *Terrible*, le *Fougueux*, le *Tyrannicide*, le *Censeur*.

On trouve deux nouvelles frégates dans le port : la *Cocarde-Nationale* et la *Créole*.

Enfin, les corvettes et autres petits bâtiments employés aux convois sont au nombre de 17 : la *Mignonne*, l'*Étonnante*, la *Société*, la *Colombe*, la *Cigogne*, le *Berceau*, la *Tactique*, la *Pélagie*, le *Vautour*, l'*Affronteur*, le *Renard*, le *Granville*, le *Printemps*, l'*Aiguille*, la *Protectrice*, la *Biche*, la *Découverte*.



Schérer, qui jugeait les effectifs de l'armée à peine suffisants pour faire face aux complications extérieures, de jour en jour plus menaçantes. Mais un mois plus tard, Schérer ayant été appelé au commandement en chef des armées d'Italie et de Naples (3 ventôse-21 février) son successeur, le général Milet de Mureau, n'opposa pas la même résistance; il consentit à mettre les troupes nécessaires à la disposition de la marine. Dès ce même jour nous trouvons, au *Procès-verbal* des séances du Directoire, ces décisions qui montrent la volonté de faire aboutir, sans retard, les efforts entrepris depuis deux mois :

Le ministre de la marine présente et fait adopter un projet de lettre au ministre des relations extérieures sur une négociation à ouvrir avec le cabinet de Madrid (*Bureau particulier*).

Sur la proposition du même ministre, le Directoire arrête que le ministre de la guerre dirigera sans délai sur Brest 12.000 hommes d'infanterie, artillerie et cavalerie, avec les objets d'équipement, de campement et d'habillement nécessaires; pour lesdites troupes être cantonnées dans les environs de Brest, jusqu'à nouvel ordre [1].

Les négociations que mentionne ce procès-verbal avaient pour objet d'obtenir la coopération de la flotte espagnole, concours indispensable pour contrebalancer la supériorité numérique des Anglais.

Sans entrer dans le détail de ces négociations, qui ont été étudiées d'une façon très complète par le comte Boulay de la Meurthe, nous signalerons, d'après cet historien, la principale difficulté à laquelle se heurtait notre diplomatie [2] :

1. *Arch. Nat.*, AF, III, 13. D'après la feuille de travail, les forces envoyées à Brest devaient comprendre : 3 demi-brigades, 2 régiments de chasseurs ou hussards, 2 compagnies d'artillerie légère.

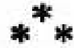
2. *Le Directoire et l'Expédition d'Égypte* (Paris, Hachette, 1885), p. 78 et suiv. Il semble que l'ambassadeur de France Guillemardet (arrivé à Madrid en juillet 1798) n'ait pas fait preuve, dans cette affaire, du tact et de l'habileté désirables. Barras le juge très sévèrement : « Guillemardet, aussi mauvais diplomate qu'ignorant médecin, qui a remplacé Truguet à Madrid, commet de singulières



Depuis longtemps l'Espagne se défendait de nous aider sur la Méditerranée. Ne venait-elle pas de fermer l'oreille, quand nous avions parlé de faire venir à Toulon plusieurs de ses vaisseaux et de ses frégates, avec la pensée de les envoyer croiser pour nous sur la rive italienne? Révéler aux Espagnols notre nouveau projet de reporter au midi toute notre flotte, c'était les enfoncer dans leur inertie et provoquer un redoublement d'objections. Il s'agissait maintenant de leur faire supposer que nous avions toujours l'Irlande en vue, afin de voiler toutes nos exigences sous ce commode simulacre.....

Le 11 janvier, Bruix, sur l'ordre du Directoire, expliquait à Talleyrand les détours qu'il était à propos de choisir. Avant tout, il convenait d'inviter l'Espagne à se tenir prête pour une action commune, annoncée comme très prochaine, et d'obtenir, par ce vague appel, que sa flotte de Cadix fût mise promptement en état. Quant aux vaisseaux, en petit nombre, répartis dans les autres ports espagnols, ils devaient être placés immédiatement sous la main de la France : ceux du Ferrol se rendraient dans l'un de nos ports de l'Océan ; ceux de Carthagène feraient l'objet d'une cession véritable et viendraient à Toulon prendre le pavillon républicain. Grâce à ces premières mesures et à celles qui devaient suivre lorsque la flotte française entrerait dans la Méditerranée, l'Espagne se trouverait engagée par ses propres préparatifs à ne point déserter notre entreprise.

Il est facile de comprendre combien cette dissimulation du but définitif à atteindre devait être préjudiciable à l'activité des préparatifs de la marine espagnole et à la concordance de ses opérations avec celles des escadres françaises.



Depuis le moment où le Directoire avait décidé de tenter un grand effort maritime dans la Méditerranée, il s'était produit divers événements susceptibles d'avoir une influence notable sur la conduite de l'entreprise projetée.

L'éphémère occupation de Rome par les Napolitains

---

gaucheries dans ce poste où il suffirait d'avoir quelque tenue. » (*Mémoires*, t. III, p. 319) ; et : « Guillemardet a fait toutes les inconvenances qui nuisent dans les relations nécessaires d'ambassadeur à gouvernement. » (*Ibid.*, p. 320.)

Voir, au sujet de ces négociations, les instructions adressées au contre-amiral Lacrosse, en mission à Cadix, et la correspondance de Guillemardet, *Arch. Mar.*, BB[4], 133.

(29 novembre 1798) avait été bientôt suivie d'un victorieux retour offensif des Français. Par une brillante série de succès, Championnet avait, en quelques jours, repris possession des Etats romains et détruit l'armée ennemie; le 24 janvier 1799, il entrait à Naples, où il faisait proclamer la République parthénopéenne. Le nouvel État devant être, comme les autres républiques italiennes, dans la dépendance complète de la France, sa création enlevait aux Anglais et mettait à la disposition de notre marine plusieurs ports très bien situés en vue d'une action ayant pour objectif Malte, les îles Ioniennes ou le Levant.

Aussi, le jour même (19 pluviôse-7 février) où le Directoire recevait la lettre de Championnet annonçant l'occupation de Naples[1], voyons-nous Bruix présenter au Directoire un rapport dans lequel il signale l'intérêt maritime de cette conquête. Il propose d'organiser à Naples des forces navales et d'y envoyer sans retard des munitions, « soit pour profiter des bâtiments qui s'y trouvent, et qui sont propres à secourir Malte et à inquiéter la Sicile, soit pour y faire exécuter des constructions nouvelles propres à l'invasion de cette île[2]. »....

Le vice-amiral Pléville-le-Peley, qui était déjà en Italie[3], et le contre-amiral Renaudin, qui commandait à Brest, reçurent la mission de se rendre à Naples pour entreprendre cette organisation, que le mauvais vouloir du nouveau gouvernement et le cours défavorable des événements militaires permirent à peine d'ébaucher. Ces mêmes circonstances

1. *Arch. Nat.*, AF, III, 13. Procès-verbal de la séance du Directoire.

2. *Arch. Nat.*, AF, III, 206. Voir (même carton) une lettre du consul général Sieyès (Naples, 11 brumaire - 1er novembre) : « C'est des ports de Naples et de la Sicile que Malte et l'intéressante armée d'Egypte pourraient recevoir des secours assurés; mais il est absolument impossible d'en obtenir la permission ou la tolérance de la bienveillance de Sa Majesté Sicilienne ».

3. Il avait été envoyé à Ancône, où les ressources de l'ancienne marine de Venise auraient permis de constituer une force navale susceptible de jouer un certain rôle dans l'Adriatique, si l'organisation n'en avait été entravée par la pénurie d'argent et une déplorable administration. Au moment des événements de Naples, Pléville s'était rendu d'Ancône à Gênes.



empêchèrent qu'on ne profitât des facilités que la possession des côtes napolitaines offrait pour l'échange de correspondances avec l'Égypte.

Tandis que les victoires de Championnet lui ouvraient les ports de l'Italie méridionale, notre marine se voyait exclue de ceux des régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Après d'assez longues hésitations, ces puissances venaient de céder aux instigations de la Porte et de prendre un certain nombre de mesures nettement hostiles, comme l'arrestation de nos agents, la saisie de bâtiments français et de marchandises, etc.[1]. Bien que les princes barbaresques ne parussent pas devoir participer d'une façon active à la guerre, leur attitude constituait une menace permanente pour les opérations de la flotte française dans le bassin occidental de la Méditerranée; elle fermait la voie la plus avantageuse du ravitaillement de Malte; enfin, elle opposait de nouvelles difficultés aux communications avec l'Égypte, puisqu'elle ne permettait plus de les établir par Tripoli et Derne[2].

---

1. Voir les procès-verbaux des séances du Directoire :

« 7 *pluviôse* (26 *janvier*)... La délibération s'ouvre sur la violation, aussi formelle qu'inattendue, du droit des gens et des traités que le gouvernement d'Alger vient de commettre en faisant mettre dans les fers les citoyens français qui se trouvaient sur son territoire et en confisquant leurs biens de toute nature. Le Directoire arrête que les biens que les sujets du gouvernement d'Alger possèdent en France seront séquestrés sans délai :... qu'il sera établi un embargo sur les navires qu'ils peuvent avoir dans les ports... Il arrête, en outre, que les sujets du gouvernement d'Alger seront mis en état d'arrestation et que les scellés seront apposés sur leurs meubles et effets. »

« 27 *pluviôse* (15 *février*). — Sur le rapport fait par le ministre de la marine que le dey d'Alger a armé et mis en mer des bâtiments destinés à attaquer les bâtiments portant pavillon français et à s'emparer, même sur les navires neutres, des marchandises françaises qui pourraient s'y trouver; et que les régences de Tunis et de Tripoli ont tenu la même conduite que celle d'Alger, le Directoire arrête que les bâtiments armés de la République sont chargés, et les corsaires français autorisés à attaquer en mer et à s'emparer de tout bâtiment de guerre et de commerce portant pavillon algérien, tunisien et tripolitain. » *Arch. Nat.*, AF, III, 13.

Les mesures de représailles prescrites par le Directoire firent l'objet d'un message adressé aux deux Conseils, le 28 pluviôse (16 février).

2. On a vu (tome III, p. 238 et 403) que le Directoire et Bonaparte avaient songé à cette voie, qui d'ailleurs n'avait pu être que peu utilisée.

En présence de la situation nouvelle résultant de l'hostilité des Barbaresques





Les événements de Naples étaient le prélude d'une conflagration générale, que faisaient prévoir depuis longtemps les tendances politiques de la France et de l'Autriche. Le traité de Campo-Formio avait laissé subsister entre les deux puissances des germes de rupture, que les circonstances avaient développés au point que, dès le début de 1799, la guerre pouvait être considérée comme inévitable. De part et d'autre, les préparatifs étaient ouvertement poussés avec la plus grande activité ; et la diplomatie impériale semblait ne retarder le dénouement que pour permettre l'entrée en ligne des armées dont le tsar Paul Ier avait promis le concours.

A la fin de février, l'Autriche ayant laissé sans réponse les protestations françaises contre les mouvements des troupes russes, le Directoire adressa aux généraux commandant les armées des instructions qui entraînaient une véritable ouverture des hostilités ; le début en fut marqué, le 1er mars, par le passage de l'armée de Mayence sur la rive droite du Rhin, bien que la déclaration officielle de guerre ait eu lieu onze jours plus tard [1]. Le 2 mars, un arrêté directorial détermina la

le Directoire se préoccupa des moyens de faciliter les relations avec l'Egypte. La feuille de travail du ministre de la marine annexée au procès-verbal de la séance du 9 ventôse (27 février) signale un « rapport relatif à une négociation à ouvrir avec l'Espagne », avec la mention : *Bureau particulier*. (*Arch. Nat.*, AF, III, 13). Ce rapport est conservé aux *Archives Nationales* (AF, IV, 1687).

Après avoir signalé les conséquences fâcheuses de la guerre avec la Porte et les puissances barbaresques, Bruix propose d'établir les relations avec l'Égypte sous le pavillon espagnol, qui n'aurait à craindre que les Anglais. Cette mesure serait prise après autorisation du cabinet de Madrid. Les bâtiments ainsi frétés auraient des capitaines français, choisis de préférence dans les ports voisins d'Espagne; les équipages seraient espagnols; ils ne connaîtraient pas le but de l'expédition et recevraient au retour une bonne récompense : « Comme généralement le matelot espagnol est brave, sobre, subordonné, on pourrait ne concevoir aucune inquiétude sur le sort du bâtiment. »

1. Ce fut le 12 mars (22 ventôse) que le Directoire adressa aux Cinq-Cents un message pour leur proposer de déclarer la guerre à l'Empereur et au grand-duc de Toscane. La guerre fut votée séance tenante par les deux Conseils. (Voir *Moniteur*, n° 175, du 25 ventôse an VII – 15 mars 1799.)



répartition définitive des armées qui, sous les ordres de Jourdan, devaient opérer en Allemagne et en Suisse [1].

Le Directoire jugea nécessaire de porter immédiatement à la connaissance de Bonaparte les circonstances qui rendaient la guerre inévitable et les graves résolutions qu'il venait de prendre (13 ventôse - 3 mars) [2] :

Notre position politique, Citoyen Général, sera le principal objet de cette lettre.

Affaires d'Allemagne.

Les négociations trainaient toujours à Rastadt; le Directoire exécutif, pour en accélérer la marche, a fait présenter par les plénipotentiaires de la République un ultimatum; il en a reçu une réponse approbative dans le délai fixé. Cette première partie des négociations achevée, il ne s'agissait plus que de procéder aux sécularisations. Dejà le travail des plénipotentiaires était prêt et venait d'être soumis au Directoire, lorsque la nouvelle, devenue certaine, de l'arrivée des Russes dans les possessions héréditaires de l'Autriche, de leur marche vers l'Empire, dont ils devaient traverser le territoire, n'a plus permis au Directoire de fermer les yeux sur cette violation de l'état de paix de l'Empereur, de l'état de neutralité de l'Empire.

Les plénipotentiaires français ont donc reçu ordre de témoigner l'étonnement du Directoire aux ministres de l'Empire et de l'Empereur, et de réclamer des explications sur le fait qui y avait donné lieu.

La note remise à M. de Lherbach est restée sans réponse; cette note remise à la députation a été transmise à la diète de Ratisbonne, et celle-ci a décidé qu'elle en réfèrerait à ses commettants.

Cependant les Russes avançaient: la sécurité de la République

1. L'arrêté du 12 ventôse (2 mars) attribue à Jourdan le commandement en chef des trois armées de Mayence (bientôt, du Danube), d'Helvétie et d'Observation, la première étant sous ses ordres immédiats, les deux autres commandées par Masséna et Bernadotte.

2. Voir procès-verbal de la séance du 13 ventôse (3 mars) : « On écrit au général Bonaparte, concernant la situation politique, militaire et maritime de la République (*Bureau particulier*) ». *Arch. Nat.*, A-F, III, 13. La lettre du Directoire à Bonaparte a été publiée par Panckoucke (t. VI, p. 239).

exigeait une réponse catégorique; il a donc été donné ordre aux plénipotentiaires de déclarer : 1° à la députation de l'Empire, qu'ils ne communiqueraient sur aucun des points de la négociation, qu'ils n'eussent reçu une réponse satisfaisante sur la marche des Russes; 2° à M. de Lherbach que si, sous quinze jours, l'Empereur ne donnait point réponse positive et convenable, son refus et la marche ultérieure des Russes seraient considérés comme hostilités.

Ce délai de quinze jours s'est écoulé sans que l'Empereur ait fait de réponse et que la marche des Russes ait été ralentie; il était nécessaire de se mettre en défense, et les troupes de la République ont donc eu ordre de prendre sur le territoire de l'Empire les positions convenables à notre sûreté, dans le cas où l'Autriche persisterait dans sa conduite hostile. Ce mouvement s'opère, et nos généraux sont précédés en Allemagne par des proclamations qui justifient, aux yeux des peuples et des gouvernements, cette représaille de notre part.

Une nouvelle organisation, donnée d'avance à nos armées du Rhin, les a préparées aux mouvements militaires. Le général Jourdan commande en chef; il a sous ses ordres immédiatement l'armée de Mayence proprement dite, destinée à se porter en avant, et médiatement les armées de Suisse et d'Observation.

La première de ces deux armées est commandée par Masséna et doit couvrir la droite de Jourdan; la seconde est commandée par Bernadotte et doit assurer la gauche de Jourdan, et en même temps les derrières des deux armées de Mayence et de Suisse.

Affaires d'Italie.

Le sort de Naples est décidé : son roi a fui en Sicile; on ignore comment il y a été reçu. Championnet a constitué à Naples la République napolitaine; cependant la Sicile et la Calabre, jusqu'aux bouches de l'Ofanto, ne sont pas encore soumises.

Le gouvernement de Piémont prend de la consistance.

Rome, Gênes et Milan unissent leurs moyens aux nôtres.

Deux armées françaises occupent et défendent l'Italie. La première, l'armée de Rome, est commandée par Macdonald, subordonné lui-même à Schérer, qui va commander en chef l'armée d'Italie proprement dite.



Marine.

Vous trouverez ci-joints, Citoyen Général, des duplicata de la dernière dépêche du Directoire, dans laquelle il vous entretenait de la marine. Aux renseignements que vous trouverez dans cette pièce, le Directoire ajoute ceux-ci :

On arme à Brest 24 vaisseaux et un nombre proportionné de frégates. Cet armement s'exécute avec la célérité que peuvent permettre la rareté des fonds et les intempéries de la saison, qui interceptent tout transport par les fleuves glacés ou débordés.

L'Angleterre arme encore : elle fait des dispositions qui annoncent l'intention d'embarquer des troupes assez nombreuses.

Jervis bloque toujours Cadix avec dix vaisseaux, plus que suffisants pour imposer aux Espagnols, dont la flotte se délabre chaque jour.

La faiblesse des Espagnols et l'imprévoyance de leur gouvernement ont fait à la cause commune un mal incalculable, en abandonnant aux Anglais, déjà maîtres de l'entrée de la Méditerranée par Gibraltar, un refuge dans Minorque, qu'ils fortifient et où ils créent des établissements propres à réparer leurs escadres.

On a tenté les seuls moyens praticables pour secourir Corfou, bloqué par les Turcs et les Russes ; les trois vaisseaux vénitiens chargés de cette expédition sont rentrés à Ancône après avoir battu en vain la mer pendant trente-quatre jours.

La conquête de Naples n'offre à la marine française qu'une frégate et quelques chebecs, débris échappés à Nelson qui n'a pas manqué d'incendier tout ce qu'il n'a pu emmener de la marine napolitaine. Au surplus, des officiers instruits sont envoyés sur les lieux pour tirer parti des munitions navales qu'on dit assemblées en assez grand nombre ; mettre à profit les localités, les ressources du pays et entretenir des communications avec l'Égypte et Malte. Notre nouvelle position d'Italie doit donc soutenir de plus en plus le courage de ces deux colonies ; les moyens de les secourir se multiplient et ne peuvent manquer d'être efficaces. La frégate *la Boudeuse*, partie récemment de Toulon, porte à Malte des salaisons, des boissons et des munitions de guerre.



Rupture des puissances musulmanes.

La Porte ottomane, instruite que l'expédition d'Égypte n'était dirigée que contre ses ennemis, l'avait d'abord envisagée sous son véritable point de vue; mais, égarée par les suggestions perfides et par les menaces combinées de l'Angleterre et de la Russie, la guerre contre ses anciens amis a été le fruit de cette alliance monstrueuse, présage de sa perte; elle a entraîné les puissances barbaresques dans ses actes d'hostilité contre la République française et a forcé le Directoire à les menacer de représailles.

Les renseignements que le Directoire reçoit des îles barbaresques lui font présumer que le roi de Maroc est la seule de ces puissances qui se refuse à suivre les intentions de la Porte contre nous.

Ce parti que prendrait le Maroc, offrirait, pour nos correspondances avec l'Égypte, un moyen devenu précieux depuis la rupture de Tunis et de Tripoli.

Le Directoire annexe donc à cette dépêche une note qui vous indiquera quelques moyens qui dépendent de vous pour nous assurer l'amitié de ce roi et faciliter vos moyens de correspondance.

Le Directoire a reçu, Citoyen Général, les dépêches que vous lui avez transmises par votre frère, Louis Bonaparte : ce sont les dernières qui lui soient parvenues. Votre frère les avait envoyées de Corse, où il attendait l'avis de leur réception; il doit être maintenant en route pour Paris[1].

Le Directoire, quelques jours avant de recevoir ces dépêches, avait reçu celles que vous lui aviez adressées par votre lettre du 30 vendémiaire dernier.

Note sur le Maroc et sur les facilités qu'il présente pour obtenir quelques communications sûres avec le général Bonaparte.

La correspondance des agents de la République avec le Maroc annonce que le roi est tellement résolu de maintenir la bonne intelligence qui règne entre le gouvernement français et lui qu'il a fait partir la caravane d'usage chaque année pour La Mecque, en disant au chef qui la conduit que, quoique l'Égypte fût au pouvoir des Français, ils n'en avaient rien à craindre et qu'ils en seraient bien traités, parce qu'il en était l'ami.

1. Louis Bonaparte arriva peu de jours après à Paris et fut reçu, le 11 mars, par le Directoire.



Il est vrai qu'à cette époque (dans les premiers jours de nivôse dernier) le roi de Maroc n'avait pas encore connaissance des déclarations de guerre des régences d'Alger, Tunis et Tripoli. Mais n'importe : l'intérêt de son royaume, ses droits à une véritable indépendance et le sentiment de sa dignité porteront Muley Soliman à repousser toute ouverture qui tendrait à le mettre en guerre contre la France.

D'ailleurs, le départ de sa caravane est aujourd'hui un sûr et puissant garant de sa sincère neutralité. Elle est divisée en deux corps; l'un a pris la voie de mer, l'autre celle de terre. Ce dernier pourrait bien, par un ordre envoyé rapidement, rétrograder et retourner à Maroc; mais le premier ne peut que continuer sa route. Tout annonce que cette partie de la caravane est à Alexandrie. En conséquence, Muley Soliman ne peut rompre avec la République sans compromettre ses sujets et leurs propriétés. Ce ne peut être là un motif pour traiter ce prince avec légèreté ou indifférence: sa conduite exige, au contraire, que le Directoire exécutif traite favorablement les Marocains qui sont en France, sous le double rapport de leurs individus et de leurs propriétés envahies par des corsaires.

Le gouvernement ne doit pas perdre de vue que le Maroc peut fournir un moyen de correspondre avec l'Egypte. On ne l'a pas proposé tant que Tunis et Tripoli se sont maintenus en paix avec la France; mais aujourd'hui que cette voie est fermée, il faudra bien employer celle-ci. Les paquets seraient expédiés à Cadix, d'où ils passeraient facilement à Tanger. Là, notre consul pourrait les confier à des Arabes, qui iraient soit par terre, soit par mer, jusqu'à Alexandrie. On recevra à cet égard des renseignements qu'on a demandés au consul à Tanger.

En attendant, il paraît que le Directoire exécutif doit prévenir le général Bonaparte de l'arrivée de cette caravane par terre et par mer, afin qu'il l'accueille avec amitié et bienveillance; il serait possible que, s'il n'était pas prévenu, il prît cette multitude de musulmans pour des ennemis, et les traitât comme tels, ce qui aurait pour l'avenir le plus fâcheux résultat. Il est inutile de dire ici le bon effet que produira sur les musulmans l'accueil amical que la caravane recevra des Français. Comme elle a pour objet le commerce, autant et plus peut-être que la religion, elle procurera, par les droits de douanes, des fonds dans les caisses du général Bonaparte.

Mais ce ne sont pas là les plus grands avantages que l'armée d'Égypte peut retirer de cet événement. Il présente au gouvernement un moyen certain d'avoir des nouvelles sûres de l'Égypte et d'en extraire tels hommes et telles choses qui pourraient convenir au Directoire.

En messidor prochain, tous ces pèlerins, au retour de La Mecque, passeront au Caire avec les marchandises qu'ils auront achetées en Arabie. Les uns viendront s'embarquer à Alexandrie pour retourner au Maroc; les autres prendront la voie de terre. Dans tous les cas, ces deux voies présentent des facilités au général Bonaparte pour faire passer au Directoire tout ce qu'il pourra lui demander : si ce sont des hommes, ils pourront se déguiser avec le costume oriental et échapper ainsi, sur terre comme sur mer, à l'œil observateur des ennemis.

D'ailleurs, outre que le pavillon marocain sera respecté par les Turcs, Barbaresques et même Anglais, à cause de Gibraltar, il suffit qu'un na-



vire soit chargé de hadjis pour qu'il soit à l'abri de toute violence et qu'on le traite avec égard.

Il paraît inutile d'entrer dans de plus grands détails à ce sujet; il suffit de l'avoir indiqué pour que le général Bonaparte tire de cette circonstance tous les avantages possibles[1].

L'importante dépêche du 3 mars fut confiée à Pierre-Louis Ragmey[2], ancien commissaire des guerres, qui devait essayer de gagner l'Égypte en s'embarquant à Ancône[3]. Malheureusement, après trois jours de traversée, un accident de mer survint au bâtiment qu'il avait réussi à fréter, non sans difficultés; la gravité de ces avaries ne permettant pas de continuer le voyage, Ragmey dut revenir à

1. La préoccupation de conserver de bonnes relations avec le Maroc se retrouve dans plusieurs actes du Directoire. Voir le procès-verbal de sa séance du 12 germinal (1er avril). Le ministre des relations extérieures est chargé « de faire payer sur les fonds secrets mis à sa disposition la somme de 9,000 francs à neuf sujets de l'empereur de Maroc, renvoyés de Paris à Cadix, avec la main levée de leurs propriétés séquestrées dans les consulats de Cadix et de la Corogne ». Cette somme est destinée à payer leurs dettes et frais de retour; elle sera remboursée sur le prix desdites propriétés. « Le Directoire écrit en même temps à l'empereur de Maroc pour l'informer de l'acte de justice qui a été rendu par le gouvernement français à sesdits sujets, et en l'assurant de ses sentiments d'estime et d'affection, proportionnés à la loyauté avec laquelle ce prince a résisté aux insinuations perfides qui lui ont été faites par les ennemis de la République. » (*Arch. Nat.*, A. F, III. 14.)

2. Voir le procès-verbal de la séance du 14 ventôse (4 mars) : le Directoire alloue 3.600 francs à Ragmey pour porter la dépêche en Egypte. *Arch. Nat.*, AF, III, 13.

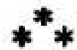
Le lendemain, Talleyrand écrit à l'agence du commerce français établie à Ancône; il lui annonce que Ragmey vient de partir de Paris pour se rendre à Ancône, et de là en Égypte; cet émissaire est porteur d'instructions et de paquets confiés par le Directoire. On devra faciliter son départ; on lui remettra les paquets que Dubois-Thainville a déposés à la chancellerie du consulat. *Arch. Etr.*, Turquie, vol. 200.

Il a déjà été question (t. III, p. 252) de cette mission de Dubois-Thainville; n'ayant pas réussi à s'embarquer en temps voulu pour Alger, il avait remis au consulat d'Ancône les dépêches dont il était chargé.

3. Ragmey rencontra à Ancône le chef de brigade Lucotte, auquel le Directoire avait confié sa dépêche du 4 novembre 1795 (voir tome III, p. 268). Lucotte s'était rendu à Barcelone, mais n'avait pas réussi à fréter un bâtiment pour les Régences barbaresques; il avait alors pris le parti de se rendre à Gênes, puis à Ancône, où il arriva le 10 avril. Ragmey et Lucotte s'embarquèrent, le 26 avril, sur la canonnière *la Cisalpine* (capitaine Etienne). Le 29, vers 9 heures du soir, ce bâtiment s'échoua près de Barletta; on parvint cependant à le faire entrer dans la rade; mais, le 4 mai, on reconnut qu'il ne pourrait continuer sa route. Ragmey et Lucotte partirent, le 6 mai, de Barletta et arrivèrent, le 9, à Ancône. Quelques jours plus tard, une escadre russo-turque ayant paru devant ce port, il ne put être question de fréter un nouveau bâtiment. Ragmey déposa, le 19 mai, ses dépêches au consulat d'Ancône et revint en France; Lucotte fut employé à la défense d'Ancône. *Arch. Étr.*, Turquie, vol. 201.



Ancône ; le blocus de ce port l'empêcha bientôt de renouveler sa tentative et le mit dans la nécessité de renoncer à sa mission.



La guerre continentale ne devait pas empêcher le Directoire de poursuivre ses projets d'expédition maritime dans la Méditerranée. Il résolut d'en confier le commandement au ministre qui avait imprimé une si vigoureuse impulsion aux travaux maritimes et avait su, en moins de trois mois, organiser à Brest une imposante force navale, telle que la France n'en avait pas possédé depuis longtemps[1].

Un arrêté du 23 ventôse (13 mars) éleva Bruix au grade de vice-amiral, récompense bien justifiée par les services qu'il venait de rendre et par l'importance du commandement qu'il allait avoir à exercer : trois semaines plus tard, le titre d'amiral lui fut conféré pour mieux affirmer son autorité suprême, principalement dans le cas d'opérations combinées avec la flotte espagnole [2].

1. Le 9 ventôse (27 février), le Directoire avait confié *provisoirement* au contre-amiral Delmotte le commandement des forces navales de Brest. Celles-ci étaient partagées en deux divisions, commandées par les contre-amiraux Bedout (sur le *Républicain*) et Courand (sur le *Terrible*). Les chefs de division Linois et Christi-Pallière furent chargés des fonctions de chef de l'état-major général, et d'adjudant général. (*Arch. Mar.* B B [4], 131.)

La lettre de service adressée par le ministre aux deux commandants de divisions porte :

« Vous voudrez bien..... prescrire aux capitaines et aux états-majors de rester constamment à bord des vaisseaux ;

« Établir une discipline exacte et sévère ; veiller à ce que les équipages soient sans cesse exercés à la manœuvre et à l'artillerie ; inspecter fréquemment les divisions dont le commandement vous est confié ; entretenir parmi les officiers et les marins le bon esprit qui doit animer la marine républicaine..... » (*Arch. Mar.*, BB[4], 132.)

2. Arrêté du 14 germinal (3 avril). En vertu de la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), le titre d'amiral n'était donné que temporairement.



Extrait du procès-verbal de la séance du Directoire du 24 ventôse (14 mars).

Le Directoire exécutif, ayant pris séance, s'occupe des moyens d'activer le développement des forces navales de la République. Il arrête que le citoyen Bruix, ministre de la marine, est nommé général en chef de l'armée des côtes de Brest et qu'il se rendra sans délai dans les ports et sur les côtes de la Manche et de l'Océan, à l'effet d'accélérer l'armement de la flotte.

Il délivre à ce ministre un diplôme portant ordre aux autorités civiles et militaires de déférer à toutes les réquisitions que ce ministre jugera à propos de leur adresser pour l'exécution de sa mission et la sûreté de sa personne, et de lui rendre les devoirs et honneurs dus au caractère dont il est revêtu [1].

Dans sa séance du lendemain (25 ventôse-15 mars), le Directoire arrêta les termes des instructions destinées à définir la mission de Bruix; elles insistent, d'une façon formelle, sur la nécessité d'amener promptement dans la Méditerranée des forces susceptibles d'acquérir l'empire de cette mer :

Le citoyen Bruix, commandant en chef l'armée navale de Brest, appareillera de cette rade aussitôt que la situation de l'armée et les vents le permettront.

Le but de sa mission est de pénétrer dans la Méditerranée et d'y détruire, ou du moins d'en chasser, les forces navales ennemies qui peuvent s'y trouver.

En conséquence, le Directoire exécutif lui enjoint d'éviter tout combat qui pourrait l'arrêter, ou même le retarder dans sa marche,

1. *Arch. Nat.*, AF, III, 13. Une allocation de 24.000 francs fut accordée à Bruix. Pendant son absence l'intérim du ministère de la marine devait être confié au ministre de la justice; mais, celui-ci étant tombé malade, cet intérim fut attribué, le 27 mars, au ministre des relations extérieures, Talleyrand (voir procès-verbal de la séance du Directoire du 7 germinal).

Voir (*Arch. Nat.* AF, III, 586, et *Arch. Mar.*, BB⁴, 131) l'arrêté de nomination de Bruix, lui prescrivant d'arborer son pavillon sur le vaisseau *l'Océan*; cet arrêté ne devait pas être imprimé.



soit en sortant de Brest, soit en atterrant au détroit de Gibraltar.

Si cependant l'ennemi était stationné de manière à ce que le passage du détroit fût impossible sans être obligé de combattre en ligne, alors seulement l'amiral Bruix l'attaquera; mais dans ce cas, s'il le juge convenable, il est autorisé de requérir l'escadre espagnole d'appareiller à l'instant, soit pour faire une diversion, soit pour mettre l'ennemi entre deux feux, soit enfin pour ajouter les vaisseaux qui la composent à son armée, et attaquer dans l'ordre qu'il jugera le plus avantageux. L'amiral Bruix n'oubliera pas même dans le combat, et quelle qu'en soit l'issue, qu'aussitôt l'entrée de la Méditerranée libre il doit en profiter pour l'exécution de la mission qui lui est confiée; on observe encore que, si les Espagnols ne mettaient pas sous voile aussitôt la réquisition, l'amiral français doit de suite forcer le passage avec ses propres moyens.

Si, par suite d'un combat inévitable, des avaries majeures forçaient le citoyen Bruix de rentrer dans un port pour s'y réparer, il ne négligerait rien pour gagner le port de Toulon, de préférence à tous autres.

Dans le cas où l'escadre française serait poursuivie par une escadre ennemie supérieure, l'amiral Bruix est autorisé de se retirer dans un port ami, mais préférablement dans celui de Toulon.

Dans le cas contraire, où il entrerait dans la Méditerranée sans avaries et sans être poursuivi, il se porterait sur les côtes d'Italie, embarquerait trois ou quatre mille hommes de troupes, et prendrait sous son escorte les bâtiments nécessaires à l'approvisionnement de Corfou, de Malte et d'Alexandrie; ou embarquerait à bord de ses propres vaisseaux ces mêmes approvisionnements, et se porterait d'abord sur Corfou, ensuite sur Malte et Alexandrie, où il distribuera les troupes et les munitions nécessaires à leur conservation.

Le Directoire croit inutile de rappeler au citoyen Bruix que, dans le cours de cette opération, il ne doit négliger aucune des combinaisons qui pourraient mettre en son pouvoir les divisions ou escadres ennemies, occupées du blocus de Corfou et de Malte, ou tenant des croisières sur les divers points qu'il aura à parcourir.

L'amiral Bruix détachera une ou plusieurs frégates, pour donner avis à Ancône de son arrivée à Corfou et pour prendre dans le premier port un convoi qui y sera préparé pour le ravitaillement de l'armée navale.



Aussitôt qu'il aura opéré à bord de ses vaisseaux le versement des vivres que lui a portés le convoi, et qu'il aura mis les places de Corfou et de Malte sur un pied de défense respectable, il se rendra à Alexandrie où il débarquera le reste des troupes, les armes, munitions de guerre et boissons; il prendra en échange les matelots qui ne seraient pas nécessaires à l'armée d'Orient.

Il est bien entendu que ce plan est subordonné aux circonstances qui peuvent résulter de la force et de la position de l'ennemi, que le citoyen Bruix aura soin de faire observer par tous les moyens qui sont en son pouvoir; mais, dans tous les cas, il n'oubliera jamais que la conservation de l'armée navale d'une part, et l'honneur du pavillon républicain, de l'autre, sont les points essentiels que le Directoire exécutif lui ordonne de fixer constamment [1].



Conformément aux ordres du Directoire, Bruix se rendit à Brest, où il arriva le 23 mars. Il y trouva les préparatifs matériels en bonne voie d'achèvement; mais les effectifs restaient encore bien inférieurs aux chiffres réglementaires. Il prit le parti de faire rentrer dans le port quatre des dix frégates qui étaient en rade, et d'en répartir les équipages sur les vaisseaux;

1. *Arch. Nat.*, A. F. III, 586. La minute de ces instructions, qui est de la main de Barras, porte la signature des cinq directeurs. Voir aussi divers arrêtés pris par le Directoire à la date du 25 ventôse (15 mars) : 1° arrêté prescrivant au général en chef des armées d'Italie et de Naples de mettre des troupes, des vivres et des munitions à la disposition de Bruix; 2° arrêté prescrivant au contre-amiral Lacrosse de requérir le commandant de la flotte espagnole de sortir sur-le-champ de la baie de Cadix pour se rallier à l'armée navale de la République.

Dans ses *Mémoires* (t. III, p. 326), Barras s'exprime ainsi au sujet de la campagne maritime projetée : « L'amiral Bruix, le marin le plus distingué de ceux qui survivent, s'est rendu à Brest pour y prendre 24 vaisseaux et faire voile pour la Méditerranée; il a ordre d'éviter tout combat et de porter des secours à Malte, à Corfou, de verser quelques troupes en Egypte ainsi que des provisions. Après cette opération, il doit combattre les escadres anglaise, portugaise, russe et turque qui seront dans la Méditerranée, et, son opération terminée, se retirer dans le port de Toulon. Le Directoire m'a chargé de lui représenter le plan de cette expédition, dont on se rappelle que j'ai déjà exposé la première idée. Si Bruix est secondé, sa mission doit donner de grands avantages; ses forces sont supérieures à celles qui lui sont opposées. »



il ordonna d'envoyer à Brest un certain nombre de marins qui se trouvaient disponibles à Nantes [1].

En même temps il s'efforça de combattre les habitudes d'indiscipline et de désertion, trop fréquentes à cette époque, dont la flotte de Brueys avait éprouvé les désastreuses conséquences; il prescrivit, dans ce but, des mesures d'active surveillance qui maintirent les marins dans leurs devoirs [2].

Les résultats obtenus par Bruix pendant son séjour à Brest sont ainsi résumés dans la *Relation* du capitaine Moras :

Le ministre Bruix s'étant rendu à Brest sous le prétexte apparent de hâter seulement les apprêts et la sortie de cette nouvelle flotte, composée de 25 vaisseaux (dont 4 à 120 canons), de 6 frégates, 8 corvettes et avisos, en prit le commandement aux approches du départ. C'est alors que chacun se montra jaloux de partager l'ardeur, le dévouement de ce chef, et de pouvoir seconder sa gloire; les capitaines qui n'étaient pas employés ambitionnèrent l'honneur de ne pas y rester étrangers, en demandant à être embarqués en second sur chaque vaisseau. La confiance du marin fut, de même, sans borne; les troupes d'artillerie rivalisèrent de zèle avec les matelots; les maitres-canonniers, les seconds et les apprentifs firent le sacrifice de leur emploi d'artillerie pour être embarqués comme marins, à défaut de pouvoir être utilisés comme canonniers ou soldats de garnison.

On a particulièrement remarqué, dans cette circonstance importante, le vice de l'organisation des troupes de la marine qui place

1. Lettre de Bruix au contre-amiral Delmotte (Brest, 6 germinal-26 mars). Il prescrit que 6 frégates seulement seront attachées à l'armée navale: *la Créole*, *la Romaine*, *la Vengeance*, *la Corneille*, *la Bravoure*, *la Semillante*. On fera rentrer la *Précieuse*, la *Fraternité*, la *Fidele* et la *Cocarde* dans le port, où elles seront à la chaine et resteront armées Le réarmement du vaisseau *la Charente* sera suspendu. Bruix ajoute: « Mon intention est aussi que l'on fasse passer sur l'armée navale tous les marins qui se trouvent à bord des navires dernièrement arrivés de Nantes, et qu'ils soient remplacés par des novices. » *Arch. Mar.* BB, 131.

2. Voir lettre de Bruix à Delmotte (Brest, 11 germinal-31 mars). En attendant que toute communication soit interdite entre la flotte et la terre, Bruix recommande d'exercer une étroite surveillance sur les marins qui viennent de toucher leurs avances: « Il est prudent de prendre toutes les précautions possibles pour prévenir les désordres auxquels ils pourront se porter dans la ville et surtout pour leur enlever les moyens de déserter. » Cette surveillance s'exercera également sur la rade et sur la ville et ses abords; la gendarmerie devra « arrêter les marins qui pourraient parvenir à s'évader ». *Arch. Mar.*, BB^4, 131.



toujours les chefs de ce corps dans l'impossibilité de suivre et de conduire leurs troupes au feu, n'embarquant jamais avec elles ; aussi vit-on alors, avec quelque peine, les menées honteuses de ces mêmes chefs pour paralyser le zèle et l'ardeur de leurs soldats, dont ils se voyaient abandonnés. Une conduite aussi coupable exposait ses auteurs aux plus grandes peines si le ministre Bruix, qui avait tous les moyens de les en faire punir, n'avait trouvé plus généreux de leur faire sentir leurs torts, en nommant colonel le chef de bataillon Mesensac, qui montrait des sentiments bien opposés à ceux de ses camarades.

L'amiral Bruix, pouvant plus compter sur le zèle et le dévouement de ses capitaines que sur leur exactitude et leur précision dans les manœuvres, s'attacha, avant le départ, à tracer dans des instructions les devoirs d'un capitaine dans toutes les circonstances du service, tout en se gardant de particulariser ces leçons à aucun de ceux employés sous ses ordres, pour ne pas blesser leur amour-propre, sachant bien qu'il parlait aux mêmes officiers.

Cette sage prévoyance n'a pu prévenir de nouvelles fautes, dont les conséquenses se fussent de beaucoup aggravées si nous nous étions vus obligés, par nos rencontres, de manœuvrer pour éviter un engagement ou le provoquer selon la nature des forces.



Quand les hostilités (dont la dépêche du 3 mars annonçait l'imminence) se furent définitivement ouvertes, et que leurs débuts eurent été marqués par quelques succès partiels, le Directoire écrivit de nouveau à Bonaparte pour le tenir au courant des événements et des projets d'opérations (15 germinal-4 avril) :

Le Directoire exécutif, Citoyen Général, vous a écrit en six duplicata sous la date du 13 ventôse.

Voici la suite des événements depuis cette époque :

Le 21 ventôse, le Corps législatif, sur la proposition du Directoire, a déclaré la guerre à l'Empereur et au grand-duc de Toscane. Vous trouverez, sous le numéro 1383 du *Rédacteur*, le message qui a motivé cette déclaration.



Affaires militaires.

A l'époque de la déclaration de guerre, l'armée de Mayence avait déjà passé le Rhin; sa position, qu'elle conserva depuis le 15 jusqu'au 22 ventôse, était en avant des montagnes Noires, où elle prit le nom d'armée du Danube.

L'armée d'Italie occupait la plus grande partie du territoire grison; elle y était entrée sur la demande des patriotes du pays. Le 16, elle avait sommé les Autrichiens d'évacuer sous deux heures; sur leur refus, le 16 au soir, elle s'était déjà emparée de la fameuse redoute de Luziensteig, boulevard des Grisons; et, le 17, elle était à Coire. L'expulsion complète des Autrichiens, 34 pièces de canon, 14 drapeaux, 5.500 prisonniers, au nombre desquels on compte le général Offenburg, commandant en chef les Autrichiens, ont été le fruit de ces rapides succès; et les Ligues Grises, rendues à l'indépendance, s'occupaient de leur réunion à la République helvétique.

Le 22 ventôse, le général Jourdan apprit que le prince Charles avait passé le Lech; ce mouvement, qui violait la ligne tracée par l'armistice, dut être considéré comme un commencement d'hostilité : Jourdan quitta donc sa position et marcha en avant jusqu'à Dusseldorf. Plusieurs combats ont été successivement livrés, dans lesquels nous avons fait 4.000 à 5.000 prisonniers; néanmoins l'armée de Jourdan a dû reprendre des positions sur le revers des montagnes Noires.

Du côté de l'Helvétie, le général Lacombe, commandant sous Masséna, a obtenu sur le général ennemi Laudon un avantage considérable ; il l'a battu dans les gorges de l'Allula et lui a fait 4.000 prisonniers. De là, il s'est avancé sur Finstermünz ; il a couronné ses premiers succès par une nouvelle défaite de l'ennemi, auquel il a fait encore 7.000 prisonniers et pris 25 pièces de canon. Cette affaire a eu lieu le 6 germinal; les villes de Finstermünz, Nauders et Glürns sont tombées en notre pouvoir.

L'armée d'Observation a été supprimée et va se fondre dans celle du Danube. Il n'y a donc plus en Allemagne qu'une armée combinée avec celle d'Helvétie, qui reste toujours sous le commandement du général en chef de l'armée du Danube.

Armée d'Italie. — Les hostilités ont commencé sur l'Adige, et l'armée d'Italie s'est montrée toujours l'armée d'Italie.

Le 6 germinal, trois divisions ont attaqué l'ennemi placé entre le lac de Garde et l'Adige; deux autres divisions se sont portées sur Vérone, une autre masquait Legnago.

Les trois divisions de gauche ont emporté à l'arme blanche vingt-deux redoutes ou fortins; le combat a été terrible; l'ennemi, culbuté et poursuivi sans relâche, nous a abandonné deux ponts sur l'Adige.

La division Sérurier, secondée par notre flottille, a, de son côté, balayé les hauteurs du lac de Garda ; nos conscrits ont rivalisé avec nos vieux grenadiers : Polonais, Helvétiens, Piémontais, Cisalpins, tous ont fait leur devoir ; ils se sont montrés dignes de combattre à côté des Français.

Douze pièces de canon, deux drapeaux, environ 4.000 prisonniers,



parmi lesquels beaucoup d'officiers, sont le fruit de cette journée. Les ennemis ont laissé sur le champ de bataille plus de 3.000 morts et grand nombre de blessés.

Le même jour, 6, une division de l'armée a dû se rendre maîtresse de Florence et de Livourne; néanmoins le Directoire n'a pas encore reçu la nouvelle de cette expédition.

L'armée française, dans l'Etat romain et napolitain, a été, depuis ses dernières victoires, entièrement occupée par les diverses insurrections qui se sont manifestées dans les Abruzzes, à Terni et à Civita-Vecchia. Cette dernière ville, après avoir soutenu un siège en règle, vient enfin de se rendre à la République. Le pays se pacifie, et bientôt les colonnes de l'armée de Naples pourront s'avancer vers les Calabres, les soumettre et menacer la Sicile.

Relations extérieures.

Le prince Charles, commandant l'armée impériale, a forcé militairement les citoyens Bacher et Alquier de quitter Ratisbonne et Munich, où ils résidaient au nom de la République,

L'électeur de Bavière est mort le 27 pluviôse. Son successeur, le duc de Deux-Ponts, a pris paisiblement possession de l'électorat; il annonçait des dispositions très amicales; mais ses liaisons les plus particulières sont avec la Prusse, et c'est probablement de Berlin qu'il recevra ses directions.

A Rastadt, toute négociation est suspendue; cependant la députation a exprimé, à la majorité, le désir de faire aux plénipotentiaires de la République une réponse favorable. Le ministre impérial a refusé de s'unir à la députation, et le ministre de Mayence a proposé que la députation transmît directement sa réponse aux plénipotentiaires français. La discussion se continue sur ce point entre la députation et le commissaire impérial.

A Ratisbonne, le protocole n'est point encore fermé sur la question des Russes, et on ignore quelles seront les conclusions de la Diète.

Thomas Grenville est à Berlin pour s'efforcer d'attirer la Prusse dans la coalition. Sieyès est d'avis que ses efforts seront vains, que ses propositions seront éludées : en effet, le roi de Prusse vient de faire assurer le Directoire de son attachement à la neutralité.

L'Espagne paraît vouloir unir ses efforts aux nôtres.

La République helvétique lève en toute hâte les auxiliaires qu'elle doit nous donner, et elle arme ses citoyens pour la défense commune.

Affaires maritimes.

L'armement à Brest de 24 vaisseaux et d'un nombre proportionné de frégates est maintenant presque entièrement terminé pour tout ce qui concerne les vivres, l'équipement et la partie matérielle de l'armement des vaisseaux. Cette flotte est en rade, mais il lui manque encore 5.000 à 6.000 marins. Les hommes de mer sont tellement rares que la plupart des

mesures prescrites pour les levées, même aux officiers généraux de terre, ont été infructueuses. Le citoyen Bruix, ministre de la marine, est parti pour Brest, afin de s'assurer, sous ce rapport, de nos dernières ressources, et d'en tirer sur le champ parti ; les mouvements du port et de la rade de Brest inquiètent l'ennemi, et l'Irlande paraît être un des points principaux de sa sollicitude [1].

On annonce que 5 vaisseaux de ligne espagnols armés, ayant à bord 1.500 hommes de troupe, partent du Ferrol pour Rochefort, où ils recevront des instructions pour rallier notre flotte.

Des lettres de Malte du 6 ventôse confirment l'arrivée de plusieurs petits bâtiments chargés d'approvisionnements. La *Boudeuse* a donné à Malte un renfort d'à peu près 200 hommes ; la place, quoique toujours assiégée par les rebelles et par les Anglais, est dans la situation la plus tranquillisante.

Il n'en est pas de même de Corfou, toujours assiégé par les Russes et les Turcs. Le vaisseau *le Généreux*, commandé par le chef de division Lejoille, a traversé les escadres des coalisés pour se rendre à Ancône, où il est venu chercher des secours ; on les lui a fournis, et il serait déjà reparti si on avait pu lui composer un équipage capable de braver les dangers immenses qu'il va courir.

Naples s'occupe constamment de Malte, de Corfou et de l'Égypte ; mais Naples ne fournira pas les ressources maritimes sur lesquelles on comptait d'abord. À peine y trouvera-t-on des matériaux pour bâtir quelques chaloupes canonnières.

La Calabre n'est pas encore totalement soumise. Dès qu'il sera possible d'user des ports d'Otrante, de Cotron et Reggio pour communiquer avec Alexandrie, les ordres sont donnés pour le faire ; et vos désirs, Citoyen Général, ont été prévus à cet égard [2].

Le brick *le Lodi* parti d'Alexandrie le 29 pluviôse dernier est arrivé à Toulon le 5 germinal. Vous trouverez, ci-joint, copie des rapports faits par le capitaine de frégate Sennequier, commandant le bâtiment, et même

---

1. Il y a lieu de remarquer que le Directoire n'indique pas la destination de ce grand armement ; ce silence avait sans doute pour objet de la dissimuler aux Anglais, dans le cas où ceux-ci auraient intercepté la dépêche. Comme cet armement répondait d'ailleurs aux propositions développées dans plusieurs lettres antérieures de Bonaparte, on pouvait admettre que celui-ci saurait interpréter exactement les réticences voulues du Directoire.

2. L'utilisation des ports napolitains est prévue dans une *Note sur les moyens de faire parvenir les dépêches du gouvernement en Égypte*, rédigée par Louis Bonaparte (Paris, 3 germinal-23 mars) :

« Pour faire parvenir les dépêches du gouvernement en Égypte, il me semble que le port d'Otrante n'est pas le point de départ le plus favorable, puisqu'il faut doubler le cap Sainte-Marie : que de ce cap à Corfou il n'y a que trois lieues, et que là sont assez ordinairement les croiseurs.

» Le port de Cotron, à l'entrée du golfe de Tarente, ou bien le port de Tarente, sont les plus près de l'Égypte et les mieux situés, puisque en sortant de là quelques heures d'un temps frais jettent le bateau au milieu du canal de Candie, et qu'alors on n'a plus à redouter que les atterrages de Damiette, où le hasard seul peut faire trouver des bâtiments ennemis. Cela étant, je crois que c'est de ce



une copie de la lettre que vous écrivait le citoyen Arnaud, votre délégué; cette lettre est datée de Tripoli de Barbarie, 9 ventôse[1].

P. S. — Le Directoire vient de recevoir la nouvelle de l'occupation de Livourne et Florence par les troupes de la République.

L'intérieur est tranquille.

Cette nouvelle dépêche fut confiée à un fournisseur militaire, Samson Cerfbeer[2], qui, accompagné de deux autres juifs, s'embarqua à Gênes, le 1er mai, sur l'aviso *l'Isis;* quatre

port que doit partir l'officier ou le courrier qui a reçu les dépêches des mains du gouvernement.

» Dans le même temps qu'il part un bâtiment de Cotron, il faudrait qu'il en partît un de Civita-Vecchia, s'il est vrai que cette ville soit au pouvoir de la République, et un de Gênes.

» Les dépêches du Directoire exécutif partiraient avec cinq duplicata, desquels on en enverrait deux dans chacun de ces ports.

» L'officier ou le courrier expédié directement pour l'Égypte partirait de Cotron; et, dans le même temps, les 1er et 2e duplicata de ces dépêches partiraient de Civita-Vecchia et de Gênes.

» Cinq jours après le départ de ces trois bateaux, il faudrait faire partir des mêmes ports trois autres bateaux avec les 3e 4e et 5e duplicata.

» Les capitaines des bâtiments sont seuls responsables des dépêches, lorsqu'il n'y a pas de courriers.

» Il faudrait que les dépêches fussent, en partant de Paris, enfermées dans des boîtes de plomb, cachetées avec les sceaux de la République, et prêtes à être coulées.

» Il faudrait qu'à chaque dépêche fût jointe la copie de toutes les dépêches précédentes.

» Il faudrait nommer dix courriers pour l'armée d'Orient, qui, avec les deux qui sont ici, feront douze, parmi lesquels on en choisira un pour l'expédier par Cotron.

» Le bureau des dépêches pour toutes les armées de la République serait chargé de l'expédition de celles de l'armée d'Orient; et, à cet effet, le chef de ce bureau devrait correspondre avec les agents de la République à Cotron, à Civita-Vecchia et à Gênes.

» Les douze courriers de l'armée d'Orient seraient inscrits à ce bureau, ainsi que les officiers et les jeunes gens qui obtiendraient de passer en Egypte. » (*Arch. Étr.*, Turquie, vol. 199; et *Arch. Guerre.*)

1. Le *Lodi* (capitaine Sennequier) avait réussi à sortir d'Alexandrie le 8 février. Il avait à son bord Benoît Arnaud, qu'il devait conduire à Derne (voir tome III, p. 403 et 409). Après une relâche à Tripoli (du 24 février au 1er mars), Sennequier avait débarqué Arnaud au cap Mesurat et, contrairement aux intentions de Bonaparte, s'était dirigé vers Toulon, où il arriva le 25 mars. (*Arch. Mar.* BB4, 14C.)

Des nouvelles indirectes, de date un peu plus récente, avaient été apportées à Raguse le 6 mars par un bâtiment ragusais parti d'Alexandrie au milieu de février. Ces nouvelles avaient été transmises par la commission de commerce d'Ancône à Scherer, qui les fit parvenir au Directoire, par lettre datée de Milan (30 ventose 20 mars). Elles présentaient la situation comme assez satisfaisante.

2. « Le Directoire charge le ministre des relations extérieures de faire payer..... la somme de 3.600 francs au citoyen Cer-berr (*sic*), pour se rendre au point d'embarquement qui lui est désigné et en partir avec les papiers dont il est porteur pour Alexandrie. » *Procès-verbal* de la séance du Directoire du 24 germinal (13 avril). *Arch. Nat.*, AF, III, 14.



jours plus tard, ce bâtiment fut capturé par les Anglais dans les eaux de la Sardaigne et conduit à Palerme[1].

Huit jours plus tard, le Directoire reçut la dépêche que Bonaparte lui avait adressée du Caire, le 10 février, au moment de se mettre en route pour la campagne de Syrie. Comme on l'a vu précédemment[2], il y faisait connaître les motifs de cette expédition, qu'il estimait devoir être de courte durée, et se déclarait prêt à revenir en France si « dans le courant de mars » il recevait confirmation du rapport alarmant fait par Hamelin.

Le courrier Dufilon, porteur de cette dépêche, avait quitté le port d'Alexandrie, le 6 mars, sur la bombarde *le Saint-Jean-Baptiste,* qu'avaient rejointe près des côtes provençales deux bâtiments, *la Notre-Dame-des-Carmes* et *la Sainte-Anne,* partis quarante-huit heures plus tard, pour ramener environ 200 militaires aveugles ou infirmes par suite de blessures[3].

On reçut ainsi des renseignements très détaillés sur la situation de l'Égypte, renseignements qui précisaient et complé-

1. Voir lettre de Belleville au ministre de la marine (Gênes, 17 floréal 6 mai), annonçant l'embarquement de Cerfberr et de deux autres juifs.

Une autre lettre de Belleville au même ministre (du 25 messidor 13 juillet) transmet une lettre de Cerf-Berr (datée de Palerme, 2 messidor 20 juin), annonçant qu'il a été pris en mer le 14 mai. *Arch. Mar*, BB [4], 137.

2. Tome IV, p. 141.

3. Voir lettre de Vence, commandant des armes, et Bertin, ordonnateur, au ministre de la marine (de Toulon, 18 germinal 7 avril). Ils envoient les paquets apportés par le *Saint-Jean Baptiste* (qui a relâché à Saint Tropez, le 11 germinal) et par les deux flûtes qui sont entrées dans le port de Toulon le 16 germinal, vers 5 heures du soir.

Voir aussi les rapports de Panayoti, enseigne non entretenu, commandant le *Saint-Jean-Baptiste*, et de Gaudfernau enseigne de vaisseau, commandant la division des deux flûtes. Ce dernier critique vivement le traitement auquel la marine est soumise en Egypte. Il se plaint d'avoir dû embarquer un certain nombre de malades atteints de la fièvre et incapables de supporter les fatigues de la traversée. Il donne l'effectif du personnel embarqué sur sa division :

	Passagers	Equipage
Notre-Dame des-Carmes	125 (dont 2 marins)	45
Sainte-Anne	87	51

Un homme est mort sur la *Notre-Dame-des-Carmes* et deux sur la *Sainte-Anne*. *Arch. Mar.*, BB[4], 140.



taient ceux que fournissait Bonaparte dans sa dépêche[1] du 10 février. On sut notamment qu'une flottille, commandée par le capitaine de frégate Standelet, transportait en Syrie le matériel qui ne pouvait suivre l'armée à travers le désert; que Perrée devait se tenir prêt à appareiller avec une division de 4 frégates et 4 autres bâtiments légers. Le Directoire avait d'ailleurs été informé depuis quelques jours de l'heureuse et prompte arrivée en Égypte de l'aviso *l'Osiris;* il avait ainsi l'assurance que Bonaparte non seulement avait reçu ses dépêches des 4 novembre et 29 décembre, mais encore connaissait les nouvelles générales de l'Europe jusqu'au commencement de février[2].

Les nouvelles qui parvenaient des théâtres de la guerre continentale étaient moins satisfaisantes. Après quelques engagements peu décisifs contre l'archiduc Charles, Jourdan avait subi à Stockach, le 25 mars, une véritable défaite, dont le Directoire ne connaissait pas toute la gravité en écrivant sa dépêche du 4 avril, et qui eut bientôt pour conséquence l'abandon de la rive droite du Rhin. En Italie, Scherer avait d'abord

1. Voir (*Arch. Nat.*, AF, IV, 1687) le rapport fait au Directoire par le ministre de la marine, le 24 germinal (13 avril). En annonçant l'arrivée des lettres venues d'Alexandrie par les trois bâtiments, le ministre fait observer : « Le Directoire jugera peut-être convenable de charger le ministre de la guerre de prendre secrètement des mesures pour que ces hommes (les *aveugles* et les *blessés*) ne puissent pendant quelque temps approcher de Paris. Leurs infirmités et leurs blessures peuvent les porter à mettre, dans leurs récits, dans leurs plaintes, une exagération qui fournirait aux ennemis du gouvernement un prétexte pour répandre encore de fausses alarmes sur la situation de l'armée d'Egypte. »

Cette proposition ayant été adoptée, Talleyrand (comme ministre intérimaire de la marine) écrivit au ministre de la guerre une lettre confidentielle l'invitant à faire retenir les aveugles et les blessés à Toulon « autant de temps qu'il sera possible de le faire, sans qu'ils puissent présumer le motif de cette disposition ». Il insiste surtout pour qu'ils soient éloignés de Paris, où « leurs plaintes et les nouvelles exagérées qu'ils débiteraient seraient dans le cas de produire un mauvais effet ».

2. On a vu que l'*Osiris* était parti de Gênes le 9 février 1799. (Voir t. III, p. 269; t. IV, p. 336 et t. V, p. 22.) La nouvelle de son arrivée en Égypte fut apportée à Belleville, le 24 mars, par le bateau génois *la Vierge-du-Rosaire* (patron, Nicolo Michelino) qui était parti d'Alexandrie le 6 mars (16 ventôse). Par lettre du 4 germinal (24 mars), Belleville transmit cette nouvelle au Directoire, qui la reçut le 6 avril. *Arch. Mar.*, BB^4, 137.



livré, sur l'Adige, des combats dans lesquels les chances s'étaient partagées ; mais après la sanglante bataille de Magnano (5 avril), il avait dû battre en retraite, abandonnant rapidement les lignes du Mincio et de l'Oglio, pour se replier derrière l'Adda[1].

Un autre événement fâcheux, intéressant plus directement le sort de l'expédition maritime, était la prise de Corfou, qui était un fait accompli depuis le 3 mars[2], et que le ministre des relations extérieures annonçait au Directoire dans sa séance du 22 germinal (11 avril).

Cette série de revers paraît avoir suggéré la proposition de rappeler Bonaparte pour le mettre à la tête des armées de la République. On a même affirmé qu'elle fit l'objet des délibérations du Directoire[3]. Mais cette assertion, peu vraisemblable, n'est corroborée par aucun des actes du gouvernement ; elle

1. Voir *Précis des événements militaires* ou *Essais historiques sur la campagne de* 1799 (par Mathieu Dumas) ; Paris 1800, t. Ier.

2. La capitulation de Corfou fut signée le 3 mars (13 ventôse) ; la place fut livrée le surlendemain matin. Le procès-verbal de la séance du Directoire du 22 germinal (11 avril) mentionne la communication faite par Talleyrand (*Arch. Nat.*, AF. III, 14). Des renseignements postérieurs avaient jeté quelques doutes sur l'authenticité de cette nouvelle ; elle fut définitivement confirmée au commencement de mai par une lettre du général Chabot (qui était arrivée à Ancône le 11 avril).

3. Dans une dépêche du 14 avril 1799, Sandoz-Rollin se fait l'écho de cette assertion : « Le sieur Barras a dû proposer en dernier lieu, dans le Directoire, de rappeler le général Bonaparte et de lui conférer le commandement de l'armée d'Italie... Mais il n'y a eu qu'un cri parmi ses collègues pour s'y opposer : n'avons-nous pas assez de généraux qui veulent usurper l'autorité, sans avoir besoin d'y joindre encore celui-là ? Le général Bonaparte est bien où il est, et notre plus grand intérêt est de l'y laisser. »

On trouve dans les *Mémoires* de Barras (t. III, p. 416) une allusion à un incident analogue ; mais l'auteur attribue à Sieyes l'initiative de la proposition :

« Quelques jours après l'entrée de Bernadotte au ministère, Sieyès avait, je ne me rappelle plus par quelle circonstance, agité la question si l'on devait rappeler Bonaparte de l'Égypte. Je dois cette justice à Bernadotte que, sans aucune précaution ni ménagements, il dit avec vivacité à celui qui avait levé ce lièvre : « C'est l'homme que vous avez sans doute l'idée de rappeler pour combattre avec » nous en Europe : quant au général Bonaparte, vous connaissez son goût pour la » dictature ; et dans les circonstances qui nous pressent, ne serait-ce pas la lui offrir » que d'envoyer des vaisseaux pour le ramener ici ? »

Sieyès avait été élu directeur, le 16 mai 1799, en remplacement de Rewbell ; installé le 8 juin, il devint président du Directoire le 19. D'autre part, Bernadotte remplaça le 2 juillet Milet de Mureau au ministère de la guerre. L'incident dont il s'agit devrait donc s'être passé vers le milieu de juillet.



n'est sans doute que l'écho de rumeurs propagées par les frères et les amis de Bonaparte qui, connaissant ses intentions éventuelles de retour, souhaitaient de le voir reprendre bientôt les projets politiques ajournés en 1798.

***

Les événements malheureux qui marquèrent le début de la campagne de printemps ne déterminèrent aucun changement au plan général de l'expédition maritime décidée depuis quatre mois. Sous l'énergique direction de Bruix, les préparatifs d'armement se poursuivirent sans interruption et, le 20 avril, l'armée navale de Brest était prête à prendre la mer, complètement armée, pourvue de vivres pour six mois [1].

Le 21, l'escadre légère sortit; mais un changement de vent et la présence de 19 voiles ennemies l'obligèrent à rentrer au mouillage de Bertheaume [2]. Il fallut retarder jusqu'au 26 avril le départ définitif, de façon à déjouer, par une ruse de guerre, la vigilance de l'escadre anglaise qui surveillait l'issue de la rade de Brest [3].

1. Dans son *Précis des événements militaires* (t. I, p. 97), Mathieu Dumas constate les heureux résultats dus à l'énergique impulsion de Bruix : « Les difficultés d'un tel armement, le dénuement dans lequel devait être ce grand arsenal privé depuis si longtemps des convois du Nord, induisirent en erreur le ministère anglais sur l'étendue et le progrès de cet armement; on publiait qu'il ne pourrait être prêt avant le mois de juin. »

2. Voir lettre de Bruix au président du Directoire (Brest, 3 floréal - 22 avril). Le vent s'étant mis, la veille, au nord-est, Bruix a fait sortir l'escadre légère : celle-ci a rencontré 4 vaisseaux anglais qui venaient pour observer la rade et qui se sont éloignés pour rallier vers Ouessant une forte escadre comprenant 15 autres vaisseaux ; devant ces forces, l'escadre légère s'est repliée au mouillage de Bertheaume. Les vents ont d'ailleurs passé à l'ouest.

Bruix ajoute qu'il est résolu à battre les Anglais à la sortie de Brest, si ceux-ci semblent vouloir le suivre. Il estime avoir des chances sérieuses de succès, car il dispose de vaisseaux plus nombreux et probablement mieux armés :

« Je ne puis trop redire au Directoire exécutif combien est satisfaisante la situation de l'armée navale. Tout y est au complet pour six mois, et jamais les soldats et matelots n'ont montré un meilleur esprit, ni paru plus contents...

» ... Hier, j'avais suspendu l'armement du vaisseau *la Convention*, pour que l'on s'occupât exclusivement de l'appareillage de l'armée. Je le reprends aujourd'hui, et je regarde comme certain que ce vaisseau nous suivra.

» J'espère, Citoyen Président, que l'armée sera sous voiles quand vous recevrez cette lettre. Depuis mon arrivée à Brest, les vents eussent rendu sa sortie impossible, quand même je l'eusse trouvée prête. » *Arch. Nat.*, A-F, III, 586.

3. Voir lettre de Bruix au président du Directoire (6 floréal - 25 avril). Il s'est



Dès l'instant du départ, dit le capitaine Moras, l'amiral Bruix vit réussir ses premières combinaisons, en trompant l'ennemi qui, étant persuadé que notre expédition avait pour objet d'aller soulever et soumettre l'Irlande, crut tenir la clef de nos opérations en s'emparant du cutter *le Rebecca* (schooner irlandais enlevé par nos prisonniers) porteur de faux paquets pour les insurgés irlandais, et qui eut mission d'aller se faire prendre par l'escadre de l'amiral Bridport, forte de 15 vaisseaux, dont 4 à 3 ponts et de 8 frégates, qui se tenait à l'entrée de l'Iroise et à deux lieues de notre escadre d'observation. Le général anglais, intimement abusé par cette ruse, donna dans le piège et il se crut obligé de se diriger promptement vers l'Irlande, pour parer au coup le plus sensible qui pût, à cette époque, être porté à l'Angleterre. Sa disparition subite dans la nuit du 5 floréal facilita notre sortie le surlendemain, et le temps brumeux qu'il fit cacha aux croiseurs ennemis notre direction [1].

L'armée, étant à midi sous voiles, passa le Raz avec un vent de nord-nord-est très frais. Deux vaisseaux, *le Censeur* et *la Consti-*

---

rendu le matin à bord de l'*Océan*; actuellement, tous les vaisseaux sont hors du goulet. Il a fait arborer le pavillon amiral et déclaré à l'équipage que les braves marins de l'escadre sauraient vaincre ou périr :

« La joie et l'enthousiasme qui se sont manifestés dans ce moment, me confirment dans l'opinion que j'avais du bon esprit de l'armée...

»... Il ne reste plus en rade que le vaisseau *la Convention*, qui n'est sorti du port que cette nuit; j'ai multiplié les moyens pour que ce vaisseau fît partie de l'armée navale; et, quoique son armement ait été fait en cinq jours, j'espère qu'il sera, à peu de chose près, aussi bien équipé que les autres. Il ne lui reste plus à faire que quelques dispositions intérieures; et, ce soir, il mettra à la voile.

» Au moment où je vous écris, Citoyen Président, on signale 15 vaisseaux anglais dans l'Iroise et 4 dans le Raz. Tout annonce que l'ennemi se propose de nous attaquer, et qu'il est même disposé à sacrifier des vaisseaux pour faire avorter l'expédition. Il ne m'est pas possible de prévoir ce que les circonstances me forceront ou me permettront de faire. Mais, pénétré de l'esprit de mes instructions, et connaissant la volonté du Directoire exécutif, je manœuvrerai plutôt pour éviter, s'il est possible, un engagement que pour le chercher.

» Je suis forcé de passer la nuit au mouillage de Bertheaume, attendu qu'il me serait impossible autrement de former l'armée, et que la présence de l'ennemi exige que je sorte en ligne de bataille. » *Arch. Nat.*, A-F, III, 186.

1. Le départ de la flotte est ainsi relaté dans l'*Historique de l'expédition maritime aux ordres du vice-amiral Bruix*, relation non signée, conservée aux *Archives Nationales*, A-F. III. 203 B :

« Le 7, l'escadre forte de 25 vaisseaux, 4 frégates et 4 corvettes, favorisée par un vent nord-nord-est bon frais et par une brume fort épaisse, sortit sans être aperçue des 19 vaisseaux anglais qui croisaient à la mer d'Ouessant. Le lendemain, à midi, elle était à 50 lieues de Brest, laissant derrière elle le vaisseau *le Censeur* (a) qui n'avait pu doubler la Parquette. »

(a) « Le *Censeur* revint ensuite à Cadix en fort mauvais état; il y fut échangé contre le *Saint-Sébastien*. » (Note de l'*Historique de l'expédition*, etc.)



tution, qui se trouvaient affalés sous la côte de Camaret, manquèrent leur appareillage. Le *Républicain*, éprouvant des difficultés à lever ses ancres, reçut l'ordre de couper ses câbles. La diligence que fit le capitaine Le Roy, de la *Constitution*, le mit à même de nous rejoindre le lendemain; et *le Censeur* se rendit à Cadix, où M. Faye jugea plus convenable de demander à faire entrer son vaisseau dans le bassin que de se réunir à l'armée[1].

Après cet heureux début, la flotte continua sa marche dans des conditions satisfaisantes. Le 4 mai, dans la matinée, elle se trouvait dans les parages de Cadix, prête à passer de l'Océan dans la Méditerranée. Toutefois, le défaut d'entente avec l'Espagne ne permit pas de rallier au passage l'escadre du Ferrol, qui aurait pu fournir un appoint de force appréciable[2]. Dans les négociations poursuivies au début de l'année, le concours de ces bâtiments avait été demandé pour une campagne dans l'Océan. S'en tenant à ces dispositions, le vice-amiral Melgarejo partit, le 26 avril, du Ferrol avec son escadre, forte de 5 vaisseaux et une frégate[3], portant 3.000 hommes de débarquement, et vint mouiller, le 7 mai au soir, en rade de l'île d'Aix[4].

Il est d'ailleurs impossible de démêler, d'une façon absolument certaine, quel rôle le Directoire assignait véritablement à l'escadre du Ferrol dans les combinaisons complexes de sa

1. Le capitaine Moras ajoute : « J'ai été témoin des difficultés qu'il allégua plus tard pour en partir avec les autres; il ne lui fallait pas moins que la certitude d'être démonté de son commandement pour faire évanouir tous les obstacles qu'il y trouvait. » *Arch. Mar.*, B B⁴, 131.

2. Voir *Expédition de la flotte de Brest*, etc., par le capitaine Moras : « Le but de cette expédition dans la Méditerranée était de rallier à la flotte française les escadres espagnoles du Ferrol et de Cadix... L'escadre du Ferrol, composée de 5 vaisseaux, ne sortit pas pour nous rallier sous le Finisterre... »

3. Vaisseaux : *Royal-Charles* (112 canons), *Argonaute* (80 canons), *Monarque* (74 canons), *Saint-Augustin* (74 canons), *Castille* (60 canons); frégate : *Paix* (40 canons). Le général O'Farril commandait les 3.000 hommes de débarquement.

4. Voir lettre adressée au ministre de la marine par le commandant des armes et le commissaire ordonnateur de Rochefort (19 floréal - 8 mai). *Arch. Mar.*, B B⁴, 134. Ils disent que l'escadre du Ferrol a été contrariée par le vent, et a été observée pendant trois jours par une frégate anglaise. Pendant cette traversée, le vaisseau *le Castille* avait subi de légères avaries qui durent être réparées dans le port de Rochefort.



politique. En apprenant l'arrivée de ces bâtiments à l'île d'Aix, Talleyrand écrira au chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne (25 floréal, 16 mai) :

Il est fort à regretter que des obstacles, qu'il n'a certainement pas été possible d'écarter, n'aient pas permis à cette division de prendre assez tôt la mer pour se réunir à l'armée navale. Ce contre-temps est d'autant plus fâcheux que le Directoire exécutif désirait, comme le roi d'Espagne, une réunion qui offrait aux deux marines l'occasion de se manifester leur estime mutuelle et de montrer leur dévouement à la cause qu'elles défendent[1].

D'autres documents donnent au contraire lieu de penser que le Directoire considérait la présence de cette escadre dans les ports de France comme susceptible de faire diversion et d'immobiliser une partie des flottes anglaises par la menace d'une expédition en Irlande. Le 12 mai, conformément à l'article 295 de l'acte constitutionnel, le Directoire adressa aux Conseils un message pour annoncer l'arrivée des bâtiments espagnols, en ajoutant : « Il est même possible que, d'après des combinaisons ultérieures, les troupes espagnoles aient à traverser une partie du territoire de la République. » Les Conseils étaient donc sollicités de consentir à l'introduction, au séjour et au passage de ces troupes ; autorisation qu'ils accordèrent par une loi du 25 floréal (14 mai). Quelques jours plus tard, nous voyons le ministre de la marine donner des ordres pour préparer et faciliter le passage de l'escadre espagnole de l'île d'Aix à Brest[2]. Comme sur ces entrefaites le roi d'Espagne demandait, au contraire, que Melgarejo revînt au Ferrol,

---

1. *Arch. Mar.*, BB⁴, 133. Voir, dans ce même volume, une lettre du Directoire à Bruix (3 germinal - 23 mars), transmettant copie d'une note venue d'Espagne au sujet de l'escadre du Ferrol ; une lettre du ministre de la marine au ministre des relations extérieures (4 ventôse - 22 février), au sujet de la marine espagnole ; une lettre de Talleyrand (16 germinal - 5 avril), transmettant la traduction de deux lettres de M. d'Azara au commandant de l'escadre du Ferrol et au général O'Farril ; une lettre de Talleyrand à Bruix (18 germinal - 7 avril).

2. Voir (*Arch. Mar.*, BB⁴, 134) lettres du ministre de la marine au commandant des armes et à l'ordonnateur de Rochefort ; au commandant des armes et à l'or-



le Directoire répliquait en faisant valoir l'intérêt que présentait le maintien de cette escadre sur les côtes françaises (15 prairial - 3 juin) :

... Le Directoire exécutif n'a pas cru devoir jusqu'ici se rendre aux instances réitérées de M. le chevalier d'Azara, bien persuadé que Votre Majesté partagerait son opinion aussitôt qu'elle serait éclairée sur la convenance et les avantages du plan qu'il a conçu.

La position des forces navales de France et d'Espagne est telle aujourd'hui qu'elles peuvent être compromises si les Anglais ne sont retenus dans l'Océan par l'appareil d'un armement qui les menace et les inquiète[1].

. . . .

La présence d'une armée navale dans un port voisin des côtes d'Angleterre et celle des troupes espagnoles suffisent pour alarmer le gouvernement britannique et pour le contraindre à s'entourer en quelque sorte de toute sa marine; et une aussi puissante diversion, en menaçant l'Irlande, que le Directoire ne perd pas de vue, assure le temps et les moyens d'attaquer avec avantage les ennemis disséminés dans la Méditerranée.

Dans cet intervalle, le général Mazarredo atteint avec sécurité le moment où l'escadre de Votre Majesté est mise en état de sortir; les forces navales de France et d'Espagne obtiennent, en se combinant, la supériorité de la mer; et elles peuvent se porter sur Minorque et rendre à Votre Majesté cette précieuse possession.

Telles sont les principales observations que le Directoire exécutif a fait communiquer à M. le chevalier d'Azara, en l'invitant à les transmettre à Votre Majesté; et il espère qu'Elle révoquera ses derniers ordres pour adopter de préférence un projet qui semble dicté par les circonstances, et dont l'exécution intéresse éminemment la République et Votre Majesté[2].

L'attitude du Directoire vis-à-vis du gouvernement espagnol

---

donnateur de Brest; au commandant des armes de Lorient; à l'officier chargé des fonctions d'état-major à Nantes (8 prairial - 27 mai).

Le ministre recommande de prendre des précautions pour que cette traversée ne soit pas contrariée par les Anglais. Il invite les autorités à témoigner de grands égards aux Espagnols, notamment à respecter l'exercice de leur culte et leurs usages.

1. Le Directoire rappelle sommairement la situation présente des deux marines dans la Méditerranée. Il ajoute que les armements en cours d'exécution à Brest permettront d'avoir dans ce port, après l'arrivée de l'escadre espagnole, une force imposante de 15 à 18 vaisseaux.

2. *Arch. Nat.*, AF, III, 606. La minute est signée par Merlin, Barras, Treilhard et Larevellière. Elle est accompagnée d'un billet de Talleyrand à Lagarde, secrétaire général du Directoire : « L'objet est pressant, parce que M. Azara a reçu des ordres positifs. J'ai concerté cette lettre avec M. Azara : si le Directoire l'adopte, je voudrais bien que le citoyen Lagarde eût la bonté de me le mander, et de la faire expédier promptement par sa belle écriture... »

Voir encore *Arch. Mar.*, BB[4], 131, le *projet* de ladite lettre, approuvé par Talleyrand.



devait avoir surtout de graves inconvénients au point de vue du concours que Bruix pouvait attendre de l'escadre de Cadix. Quand la flotte française fut parvenue, le 4 mai, à proximité de ce port, elle se trouva en présence de 18 bâtiments anglais (14 vaisseaux et 4 frégates) qui, sous les ordres de lord Keith, semblaient vouloir lui barrer l'entrée du détroit de Gibraltar. Le moment était favorable entre tous pour que l'escadre espagnole intervînt et assurât la destruction de la croisière anglaise, qui aurait dû faire face de deux côtés à des forces supérieures; malheureusement l'amiral Mazarredo ne tenta aucun mouvement susceptible de faire diversion[1]. Le temps empêcha d'ailleurs Bruix d'entrer ce jour-là en communication avec le port de Cadix; ce fut seulement le lendemain qu'il put détacher une corvette pour y porter une lettre requérant la sortie de l'escadre espagnole; mais, les vents ayant forcé ce petit bâtiment d'aborder à Malaga, la réquisition n'arriva à Cadix qu'au bout de cinq jours[2].

En attendant, la supériorité numérique de la flotte française laissait à Bruix des chances sérieuses de succès s'il livrait combat, même avec ses seules forces. Il n'hésita pas à s'y préparer.

A midi, écrit Moras, nous prîmes les mêmes amures que les

1 « ... L'armée de Cadix ne fit non plus aucun mouvement à notre apparition devant ce port, quoique informée à l'avance par les courriers extraordinaires et par une corvette, pour sortir de l'état de blocus où la tenait l'escadre de lord Jervis. » *Expédition de la flotte de Brest*, par le capitaine Moras. *Arch. Mar.*, BB[4], 131.

Par une lettre de Bruix au Directoire (Brest, 22 germinal-11 avril. *Arch Nat.*, AF, III. 586), on voit qu'il allait envoyer un courrier à Cadix pour que la flotte espagnole se tînt prête à prendre la mer. Quant à la corvette, son envoi eut lieu seulement le 5 mai, contrairement à ce que dit Moras. Toutefois, à défaut de ce dernier avis, Mazarredo ne devait pas laisser échapper l'occasion d'infliger aux Anglais une défaite presque certaine. Mais, pour que cette initiative se produisît, il eût fallu que le Directoire eût fait connaître ses intentions au cabinet de Madrid avec plus de franchise et de précision.

2. Voir lettre du capitaine de frégate Bourrand, commandant la corvette *le Berceau*, au ministre de la marine (de la baie d'Aigle. 2 prairial-21 mai); il rend compte des circonstances qui ont contrarié sa navigation. *Arch. Mar.*, BB[4], 132.



Anglais tenaient pour s'élever de la côte, tant ils se trouvaient acculés dans le fond de la baie de Cadix, redoutant à la fois notre attaque et ses conséquences fâcheuses aussi près de la côte et par un vent forcé de la partie du sud-ouest qui eût infailliblement causé la perte des deux escadres. Le temps, devenant plus mauvais, trompa promptement nos espérances en différant le moment du combat et en nous obligeant également à nous éloigner de la côte sans trop nous écarter de notre proie, que nous pouvions sans jactance envisager ainsi, tant la victoire nous paraissait facile et certaine par l'ardeur et l'enthousiasme que montrèrent les équipages, lorsqu'à 3 heures l'amiral Bruix prolongea l'armée entre les deux lignes avec sa frégate, *la Cocarde-Nationale*, à l'instant où il se proposait de faire engager l'action, et après avoir fait prendre à ses vaisseaux deux ris dans chaque hunier. Le temps paralysa trop subitement toutes ces dispositions; il devint progressivement si mauvais que quelques vaisseaux eurent dans la nuit leurs huniers emportés, quoique la voilure ait été réglée au grand hunier et la misaine seulement. De cette cause est résultée la difficulté de pouvoir exécuter avec ensemble les différents virements de bords, surtout quand les signaux à coups de canon ne pouvaient pas être bien entendus et que le temps empêchait l'usage des fanaux, ce qui donna lieu à quelques séparations que n'éprouvèrent pas les Anglais très pratiques de ces parages et plus habitués à s'observer dans ces sortes de bourrasques.

Au jour, l'amiral Bruix s'occupa à rallier son armée; et, quoique la mer continuât à être très grosse et le vent fort (malgré qu'il se fût beaucoup calmé), il la fit ranger dans l'ordre de bataille *tribord* pour aller à la recherche des Anglais et des vaisseaux *le Terrible*, *le Wattignies* et *le Jean-Bart*, qui nous manquaient. A 10 heures, nos éclaireurs aperçurent ces vaisseaux qui fuyaient devant l'escadre ennemie, qui cherchait à se réfugier à Gibraltar, laquelle nous ayant aperçus reprit tout aussitôt le large. Cette manœuvre des Anglais nous ôtant tout espoir de pouvoir l'atteindre par un temps aussi forcé que peu propre à la chasse et au combat, joint à notre rapprochement de l'entrée du détroit, ces motifs décidèrent l'amiral à ranger son armée en ligne de convoi pour le passer.

Dans la soirée du 5 mai, Bruix était donc entré dans la Méditerranée avec tous ses bâtiments, dont quelques-uns seule-



ment avaient subi des avaries sans gravité. Il avait rempli la première partie de la mission que lui assignaient les *Instructions* du 15 mars ; il avait maintenant à *se porter sur les côtes d'Italie pour embarquer* 3.000 *ou* 4.000 *hommes et prendre sous son escorte les bâtiments nécessaires à l'approvisionnement de Corfou, de Malte et d'Alexandrie*, ou tout au moins de ces deux derniers ports, car la perte du premier était un fait accompli depuis deux mois et la nouvelle de cet événement lui avait été communiquée au moment de son départ de Brest [1].

Napoléon lui a reproché de n'avoir pas immédiatement fait voile vers l'Orient :

La flotte française s'était dirigée vers l'Égypte et avait passé le détroit de Gibraltar le 4 mai ; mais elle changea de route et mouilla le 9 mai à Toulon. Si elle eût continué sa première direction, elle serait arrivée avant le 16 mai sur les côtes de Syrie ; sa seule présence eût fait tomber Acre et mis à sa disposition les flottes de bâtiments de transport que la Porte avait rassemblées à Rhodes. L'amiral, pour justifier cette fausse marche, allégua, comme c'est l'ordinaire des marins, le mauvais temps et le besoin de se réparer. Il dit aussi qu'il jugeait convenable de se réunir avec l'escadre espagnole ; comme si son escadre n'était pas assez nombreuse pour la croisière d'Egypte, qui n'était que de deux ou trois vaisseaux [2].

On doit relever, dans cette critique, une erreur de dates. Ce fut le 13 mai, et non le 9, que Bruix arriva à Toulon ; c'est au plus tôt du 20 au 25 qu'il aurait pu atteindre les côtes de Syrie, en admettant qu'il ait été constamment favorisé par le vent, qu'aucun accident n'ait contrarié sa marche et qu'il n'ait pas eu à combattre l'escadre aux ordres de Nelson, qui dominait les parages de Malte, de Sicile et de Tunisie. En mettant les choses au mieux, Bruix n'aurait pu intervenir avant la levée

1. Voir *le Directoire et l'Expédition d'Égypte*, par le comte Boulay de la Meurthe, p. 114.
2. *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (Édition de 1847, T. II, p. 121).



du siège de Saint-Jean-d'Acre qui, définitivement ordonnée le 17 mai, eut lieu dans la nuit du 20 au 21. Il eût pu, tout au plus, atténuer quelques-unes des conséquences de la pénible retraite à laquelle notre armée était contrainte.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les instructions du Directoire désignaient l'Égypte non pas comme un objectif immédiat et urgent à atteindre, mais comme l'aboutissement d'une campagne qui devait rendre à la France la suprématie maritime dans la Méditerranée, en battant successivement les forces, assez dispersées, des Anglais et de leurs alliés [1].

Prenant le parti de venir mouiller à Toulon, Bruix atteignit ce port le 13 mai ; le lendemain, il rendit compte au ministre de la marine des circonstances qui avaient motivé sa décision :

Citoyen Ministre,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'hier, après une traversée de dix-sept jours, l'armée navale que je commande a mouillé dans cette rade au nombre de 24 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 5 corvettes, en tout 36 voiles; nous étions partis au nombre de 37, mais, le 16 de ce mois, j'ai détaché la corvette *le Berceau* pour porter mes dépêches à Cadix.

Un abordage, qui a eu lieu dans la nuit du 17 au 18 entre les vaisseaux *le Cisalpin*, *le Batave* et *le Fougueux*, a motivé mon mouillage ici. L'un de ces vaisseaux a perdu son mât de beaupré et son taille-mer; l'autre a toute sa partie de l'avant ébranlée, et le troisième a des avaries qui ne sont guère moindres [2].

1. Pour modifier les destins de l'armée de Syrie, il eût fallu que Bruix arrivât, le 15 mai, devant Saint-Jean-d'Acre. Alors même que la date d'entrée dans la Méditerranée n'eût pas rendu ce résultat matériellement impossible, on doit observer que Bruix ignorait complètement la situation critique de Bonaparte qui eût rendu cette prompte intervention si désirable. Dans ces conditions il n'avait pas, *a priori*, de raison pour gagner, le plus vite possible, les mers du Levant, en évitant le combat ; semblable manœuvre l'exposait, en effet, à ce que les Anglais, concentrant derrière lui leurs escadres, lui interceptassent la route du retour et vinssent ensuite le chercher en Égypte avec des forces supérieures.

2. Le capitaine Moras apprécie sévèrement les aptitudes manœuvrières de l'officier commandant le *Batave* :

« M. Daugier, qui le commandait, et MM. Gourdon et Querangal, qui passaient pour les aigles de cette armée, ne sont pas les officiers qui ont montré le plus d'exactitude à se maintenir à leurs postes, ni le plus de précision dans les évolutions. En consultant les journaux, on verra que l'amiral a plus souvent été satisfait



Les capitaines du *Terrible* et de l'*Invincible* me rendent compte à l'instant de diverses avaries très graves, qui ont été occasionnées à leurs bords respectifs par la tempête dont l'armée a été assaillie dans la journée du 15 au 16 de ce mois, à l'ouest de Cadix.

Je vais donner des ordres pour que ces vaisseaux, et tous ceux qui pourraient avoir souffert, soient promptement réparés; je remplacerai les consommations que l'armée a faites, et je pense que, sous très peu de jours, elle sera prête à exécuter les ordres que voudra lui donner le Directoire exécutif[1].



Pendant que Bruix effectuait ainsi la traversée de Brest à Toulon, les événements militaires avaient continué à nous

---

des capitaines Siméon et Le Bozec, officiers infiniment plus modestes dans leur talent comme marins et dans leur ambition comme militaires.

» Après l'avarie du *Batave* on a vu le vaisseau *l'Invincible* (capitaine d'Héritier), serre-file de la 1re escadre, se laisser arriérer toutes les nuits de plusieurs lieues, au risque de compromettre son vaisseau de 120 canons et l'armée même. J'ai vu l'amiral lui en faire des reproches particuliers; et lui, répondre qu'il tenait à ne pas s'exposer à faire des avaries, pour pouvoir manœuvrer en présence de l'ennemi. Il ne s'excusa pas mieux d'avoir dégréé son vaisseau et défait son arrimage, aussitôt notre arrivée et sans autorisation préalable. La prise du vaisseau *l'Hercule*, au mouillage de Penmarch, qu'il conduisait de Lorient à Brest, quelques années auparavant, et sans aucune disposition de défense (ses canons ayant été trouvés *à la serre* et tirés dans cet état), devait donner la mesure de ce que l'on pouvait attendre de sa prévoyance. »

Le capitaine Moras ajoute au sujet du capitaine Gourdon : « Le vaisseau *le Wattignies*, que commandait M. Gourdon, ayant quitté dans une nuit l'escadre légère, qui se tenait au vent de l'armée rangée sur trois colonnes, la traversa et faillit aborder le vaisseau amiral, qui ne l'évita qu'avec beaucoup de peine. Le bruit occasionné par la manœuvre des deux vaisseaux, et la crainte du danger que présentait le *Wattignies*, qui arrivait à corps de voiles sur nous, éveilla subitement l'attention de l'amiral qui désira connaître *quelle était la f..... bête qui manœuvrait ainsi*. M. Gourdon, pour excuser son officier de quart, fit répondre qu'il était sur le pont; l'amiral lui témoigna toute sa surprise de sa manœuvre, l'engagea à reprendre son poste et à tâcher de le mieux conserver.

» M. de Bruix a toujours attribué, depuis cet événement, la cause de sa maladie au froid qu'il prit cette nuit dans la galerie ouverte de l'*Océan*. » *Arch. Mar.*, BB4, 131.

Comme on l'a déjà vu, notamment à propos du désastre d'Aboukir, l'insuffisance du commandement et du personnel était, à cette époque, l'une des causes principales d'infériorité de la marine française. On ne pouvait malheureusement y remédier qu'à la longue, en améliorant le recrutement des cadres et les méthodes d'instruction du personnel.

1. En rade de Toulon, sur l'*Océan*, 25 floréal an VII (14 mai 1799). *Arch. Mar.*, BB4, 131.

être défavorables, surtout en Italie. L'arrivée de Souvorov avec 35.000 Russes, au milieu d'avril, avait imprimé une nouvelle vigueur aux opérations des coalisés contre Schérer, Celui-ci avait lui-même sollicité d'être relevé de son commandement. Malheureusement quand, le 27 avril, Moreau l'avait remplacé à la tête de l'armée d'Italie, la situation était déjà compromise; et, dès le lendemain, la défaite de Cassano (28 avril) avait pour conséquence l'abandon de la ligne de l'Adda et la retraite des Français derrière le Tessin et Turin. D'autre part, l'assassinat des plénipotentiaires Bonnier et Roberjot aux portes de Rastadt (28 avril) devait imprimer un caractère plus implacable à la guerre et éloigner pour longtemps toute éventualité d'accommodement.

Avant même de connaître l'échec subi par Moreau, le Directoire avait senti la nécessité de concentrer pour la défense de l'Italie du Nord ses forces disséminées jusqu'à l'extrémité de la péninsule et, par conséquent, trop faibles pour repousser la formidable offensive dirigée dans les plaines du Pô. Le 4 mai, le Directoire prescrivit à Moreau de rappeler promptement à lui l'armée de Naples, dans le cas où cette mesure, ordonnée par Schérer depuis vingt-cinq jours[1], n'aurait pas encore été exécutée[2]. Il décida en même temps l'évacuation d'Ancône, Naples, Civita-Vecchia et Livourne[3].

---

1. Voir lettre de Schérer au Directoire (de Mantoue, 19 germinal - 8 avril), demandant l'autorisation d'attirer à lui l'armée de Naples. Il a, dès maintenant, envoyé un courrier à Macdonald pour lui prescrire de rassembler son armée et de la mettre en marche; ce mouvement s'exécutera à moins d'un ordre contraire du Directoire. (*Arch. Guerre, armées d'Italie et de Naples.*)

2. Voir rapport du ministre Milet-Mureau au Directoire (15 floréal - 4 mai), signalant la situation critique de l'armée de Naples, d'après des renseignements des 22 et 23 germinal (11 et 12 avril).

Voir lettre du Directoire à Moreau (15 floréal - 4 mai), portant que les « circonstances périlleuses » dans lesquelles se trouvent les armées d'Italie et de Naples engagent le gouvernement à ordonner leur prompte réunion, si celle-ci n'est déjà chose faite.

La nouvelle de la défaite de Cassano ne dut parvenir à Paris que le 5 mai. (*Arch. Guerre, armées d'Italie et de Naples.*)

3. Voir à ce sujet une lettre de Talleyrand (comme ministre de la marine par



Comme l'abandon de ces trois derniers ports modifiait complètement les conditions d'une campagne maritime dans la Méditerranée, le Directoire jugea nécessaire d'en informer Bruix le plus tôt possible et de l'appeler tout d'abord à Toulon pour y recevoir telles instructions nouvelles que comporteraient les événements.

Talleyrand écrivit donc à Bruix la lettre suivante, datée du 17 floréal (6 mai), que le commandant des armes de Toulon fut invité à transmettre le plus rapidement possible par deux avisos partant à quarante-huit heures d'intervalle :

Le Directoire exécutif, Citoyen Général, vient d'ordonner l'évacuation de Civita-Vecchia, Livourne, Naples et Ancône. Les bâtiments, dont l'expédition pour Malte ou Toulon serait évidemment trop hasardeuse, seront brûlés ou coulés ; et tout ce que ces quatre ports renferment en munitions navales ou approvisionnements, qui pourraient être utiles à la marine de nos ennemis, sera également détruit. C'est hier que ces ordres ont été adressés au général commandant en chef de l'armée d'Italie. Je me hâte de vous en donner connaissance afin que, si l'armée navale réunie sous votre commandement approchait des parages où les coalisés vont probablement nous remplacer, vous vous teniez en garde contre les faux signaux ou les avis trompeurs que vous pourriez recevoir.

Ce changement survenu dans notre position militaire en Italie ne permet pas que vous suiviez le plan de campagne qui vous avait été tracé. L'intention du Directoire exécutif est que vous vous rendiez directement à Toulon, et vous recevrez en ce port des instructions sur votre destination ultérieure[1].

---

intérim) à Moreau (Paris, 15 floréal - 4 mai). *Arch. Guerre* (*armées d'Italie et de Naples*).

1. *Arch. Mar.*, BB^4, 131. Cette lettre est, en grande partie, chiffrée. A la même date, voir lettre du ministre de la marine au commandant des armes de Toulon, l'invitant à expédier sur-le-champ un aviso pour porter cette dépêche à Bruix : « Je ne me dissimule pas que cette mission est extrêmement délicate ; aussi je vous recommande de confier le commandement de l'aviso à un officier qui réunisse à la connaissance des côtes beaucoup de prévoyance et d'habileté..... Le capitaine ne doit avoir d'autre but que de se rendre à sa destination et conséquemment d'éviter tout engagement. » Un duplicata devait partir deux jours plus tard par un second aviso.

Voir aussi l'instruction adressée par le ministre pour le capitaine de l'aviso,



Quelques jours plus tard, une lettre de Bruix apprit au Directoire qu'il était heureusement entré dans la Méditerranée et avait, de lui-même, pris le parti de se diriger vers Toulon. Comme d'ailleurs la situation s'était encore aggravée en Italie, que Moreau avait continué à céder du terrain et que la retraite de Macdonald vers le nord de l'Italie menaçait d'être coupée, Talleyrand adressa à Bruix ces nouvelles instructions[1] (28 floréal — 17 mai) :

Le Directoire exécutif vient de me communiquer, Citoyen Général, la lettre que vous lui avez écrite le 18 de ce mois, en vue de Carthagène. Le succès a couronné la manœuvre hardie que vous avez ordonnée pour dérober à l'amiral Bridport la connaissance de votre sortie : ce premier avantage, et la rapidité de votre marche devaient vous faire espérer que l'escadre du lord Saint-Vincent ne vous échapperait pas; et il est vivement à regretter que la tempête, qui s'est élevée au moment où vous étiez prêt à l'atteindre, ait déconcerté vos dispositions et vous ait enlevé une victoire certaine. La destruction de cette escadre nous aurait, pendant plusieurs mois au moins, rendus maîtres de la Méditerranée; l'armée navale aurait pu s'emparer des vaisseaux turcs et russes, intimider les puissances barbaresques, rouvrir les communications avec l'armée d'Egypte et même porter la terreur dans Constantinople, en s'approchant des Dardanelles. Tels eussent été, Citoyen Général, les résultats importants que vos premières opérations pouvaient promettre ; et votre résolution d'attaquer lord Saint Vincent semble annoncer que vous aviez conçu ce vaste plan. L'intention du Directoire exécutif est cependant que vous suiviez celui que vos instructions vous tracent, mais avec toute la célérité et en même temps avec la circonspection que les circonstances commandent.

Depuis votre départ de Brest, notre position militaire en Italie a changé de face. Le gouvernement a donné l'ordre d'évacuer Civita-Vecchia, Livourne, Naples et Ancône; la division aux ordres du général Macdonald, qui occupait l'État napolitain, n'a pu encore se rallier au gros de l'armée commandée par le général en chef Moreau, qui s'est porté sur le territoire ligurien pour faciliter cette jonction. Le succès de ce mouvement conserverait à la République des troupes aguerries et procurerait à l'armée de précieux renforts.

Dans cet état de choses, le Directoire désire que vous appareilliez de Toulon le plus promptement possible, et que vous vous présentiez devant Gênes. Le général Moreau, que le Directoire prévient de votre prochaine apparition, vous fera connaître notre situation sur le continent au mo-

qui ne devra l'ouvrir qu'après avoir doublé le cap Cepet : « .....L'objet de sa mission est de remettre la dépêche ci-jointe à l'amiral Bruix, commandant l'armée navale sortie de Brest le 7 de ce mois et destinée pour la Méditerranée. » *Arch. Mar.* B B [4], 134.



ment de votre arrivée; et dans le cas où la division de Macdonald serait encore enveloppée par l'ennemi, vous examinerez de concert si l'armée navale ne pourrait pas se porter devant Naples, recueillir les républicains et les porter au lieu qui serait déterminé entre vous deux.

Soit que vous effectuiez ou non cette première entreprise, vous aurez à parcourir tous les points indiqués par vos instructions : il est à croire que, si le gouvernement anglais a donné l'ordre au lord Bridport de se joindre au lord Saint-Vincent, cette réunion sera encore un peu tardive. Les derniers papiers anglais annoncent que Bridport, qui doit rassembler 30 vaisseaux sous son commandement, était encore, le 17 de ce mois, à l'ouvert de la Manche, et que son armée formait une chaîne qui s'étendait des côtes de l'Angleterre aux nôtres; d'un autre côté, il est probable que Saint-Vincent a dû souffrir de la tempête que vous avez vous-même éprouvée, et que la nécessité de réparer ses avaries le retiendra quelque temps soit à Gibraltar, soit sur les côtes de Barbarie. Enfin, nous sommes peut-être au moment d'être secondés par nos alliés.

J'espère que les deux vaisseaux et la frégate, qui vous ont été offerts par le capitaine général à Carthagène, auront pu vous rallier. Je pense aussi que l'amiral Mazarredo aura déféré à la réquisition que vous lui avez fait parvenir le 14, et j'ai vu, par la correspondance du contre-amiral Lacrosse, que la flotte, composée de 17 vaisseaux, était parfaitement équipée, prête à prendre la mer, et commandée par des officiers qui manifestaient les meilleures dispositions pour la cause commune.

Nos espérances à cet égard sont encore confirmées par l'ambassadeur Guillemardet. Il m'a marqué, le 21 de ce mois, qu'en apprenant votre arrivée devant Carthagène il a fait des démarches auprès du ministre espagnol, qui s'est montré disposé à ordonner à Mazarredo d'entrer dans la Méditerranée.

Vous trouverez à Toulon, Citoyen Général, toutes les ressources qui pourront vous être nécessaires en hommes, en vivres et en approvisionnements pendant le court séjour que vous ferez en ce port. J'ai déjà mis à la disposition de l'ordonnateur une somme de 520.000 francs, et lui ferai régulièrement de nouveaux fonds pour qu'il puisse remplacer les consommations et pourvoir aux besoins ultérieurs de l'armée navale.

Si néanmoins cet administrateur n'avait pas dans ce premier moment les moyens pécuniaires suffisants, vous jugeriez sans doute convenable de faire usage des sommes que vous avez embarquées ; mais, dans tous les cas, vous pouvez être assuré que les versements de fonds n'éprouveront pas de délais, et aujourd'hui même le Directoire a donné des ordres à ce sujet au ministre des finances.

Je n'ai pas besoin de vous inviter à vous concerter avec l'ordonnateur sur les mesures que je lui ai prescrites aussitôt après votre départ de Brest, et sur celles que la présence de l'armée navale dans la Méditerranée pourra nécessiter, afin que cet administrateur règle avec plus de sûreté et de précision toutes les opérations dont il devra s'occuper.

P. S. — Vous savez, Citoyen Général, que Corfou est tombé au pouvoir de l'ennemi. Il ne nous reste plus, dans l'Adriatique, que le vaisseau *le Généreux*, qui probablement aura quitté Ancône pour tenter de se rendre à Malte ou à Toulon ; et vous sentez que, dans les circonstances actuelles,

il serait plus dangereux qu'utile que l'armée navale pénétrât dans ce golfe[1].

Ces instructions furent confirmées trois jours plus tard[2] quand le Directoire eut reçu la lettre (du 25 floréal - 14 mai), par laquelle Bruix annonçait son arrivée à Toulon. Avant de songer à des entreprises lointaines, le premier rôle de l'escadre de Brest va être de prêter appui aux opérations de Moreau et de favoriser l'évacuation des provinces italiennes que l'armée française abandonne. Ces recommandations sont ainsi formulées dans la lettre suivante du Directoire à Bruix (du 1er prairial-20 mai) :

Vous avez déjà reçu selon toutes les apparences, Citoyen Général, la lettre que le Directoire vous a adressée à Toulon en réponse à la vôtre du 18 du mois dernier. Vous y avez trouvé des notions sur l'état actuel des armées de la République en Italie ; et peut-être, à la réception de la présente, aurez-vous été, ainsi que le Directoire vous l'avait prescrit, conférer avec le général Moreau sur les moyens de faciliter par mer la jonction de l'armée de Naples, en supposant que cette jonction ait dû éprouver de trop puissants obstacles sur terre. Il serait possible que le général Moreau eût requis le secours des troupes de débarquement que vous avez à bord, et vous n'auriez pas hésité à l'en aider ; bien entendu, que vous ne dégarnirez pas vos vaisseaux des troupes nécessaires à la manœuvre et que vous ne donnerez que celles destinées au débarquement.

La jonction des deux armées sera sans doute effectuée avant que l'amiral Bridport ait pu renforcer l'escadre de Nelson ; et, si Jervis avait divisé son escadre pour augmenter celle-ci, il y a lieu de croire que les Espagnols seraient sortis de Cadix pour vous joindre. Les avantages de cette réunion sont incalculables. Le Directoire aurait appris avec plaisir qu'elle se fût effectuée à votre passage. Si elle peut se faire encore sans danger, le Directoire vous autorise à prendre toutes les mesures qui pourront l'opérer. Vous vous trouveriez dans ce cas plus fort que l'ennemi. Vous ne manquerez pas de profiter de cet avantage pour balayer la Méditerranée. La présence de la flotte française pourra faciliter les approvisionnements de la Ligurie et de la Toscane, empêcher des explosions

1. *Arch. Mar.* BB⁴, 131. En adressant cette lettre au commandant des armes à Toulon, le ministre dit qu'il suppose Bruix arrivé dans ce port; il recommande de seconder activement ses opérations.

2. Voir procès-verbal de la séance du Directoire du 1er prairial (20 mai) : « Le Directoire adresse à l'amiral Bruix des instructions relatives aux mesures qu'il doit concerter avec le général Moreau (Bureau particulier). » *Arch. Nat.*, A F, III, 14.



dans les Etats évacués, et donner du courage et relever les espérances des amis de la liberté; elle pourra aussi faciliter la délivrance des troupes qui, laissées dans quelques forteresses, s'y trouveraient trop pressées. Suivant les circonstances, vous pourrez ensuite dégager et ravitailler Malte et remplir enfin une partie de vos instructions. Quant à l'expédition de la Sicile, elle paraît dans ce moment devoir être au moins ajournée.

Le Directoire s'en réfère au surplus à ce qu'il vous a marqué dans sa dernière lettre. Votre expérience, votre courage, celui des braves marins de votre flotte font présager d'heureux succès, qui seront d'autant plus vivement sentis qu'ils ont été moins communs sur l'élément où vous devez combattre[1].

Avant d'être adressée à Bruix, la lettre du Directoire fut soumise, ainsi que la correspondance de l'amiral, à l'examen du Comité de généraux habituellement consulté par le gouvernement pour l'élaboration des plans de campagne. Le Comité formula ainsi ses observations :

Après avoir pris connaissance des dépêches de l'amiral Bruix, les généraux pensent que la réponse du Directoire remplit tous les objets que les circonstances peuvent permettre :

1° Que l'on peut différer l'intention de ravitailler Malte, non seulement parce que cette place ne paraît pas encore réduite à des besoins pressants, mais parce que cette opération, qui n'est que particulière, détournerait de plusieurs objets d'une utilité plus générale et plus urgente ;

2° Que, par les mêmes raisons, le projet de soumettre la Sicile nous paraît devoir être ajourné ;

3° Que les secours proposés pour Alexandrie, dans un moment où l'on dit que la peste exerce ses ravages, pourraient entraîner les plus graves inconvénients ;

4° Que l'idée de profiter de l'arrivée de l'escadre française à Toulon pour transporter à l'armée d'Italie des troupes, des vivres, des munitions et toutes espèces de secours, avec la célérité ordinaire des transports par

1. *Arch. Nat.*, A.F. III, 603., minute portant les signatures Treilhard, Barras, Merlin et Larevellière. On trouve (*Arch. Nat.*, A.F., III, 152[a]) une copie présentant des variantes sans importance.

En même temps que le Directoire, Talleyrand, comme ministre de la marine par intérim, écrit, de son côté, à Bruix ; il lui accuse réception de sa lettre du 25 floréal. Il espère que l'escadre aura pu réparer ses avaries et partir conformément aux prescriptions de la dépêche du 28 floréal : « Je crois même, en vous adressant celle-ci, qu'elle ne vous parviendra pas à Toulon. » Il développe diverses considérations sur le concours que la marine espagnole doit prêter à la flotte française. Il recommande à Bruix de ne pas ménager les officiers qui seraient au-dessous de leur tâche : l'insuffisance de quelques-uns paraît être la cause des avaries qui ont rendu nécessaire la relâche à Toulon. *Arch. Mar.*, BB[4], 131.



mer, peut produire des avantages incalculables, non seulement par rapport au matériel des objets qui manquent à cette armee, mais encore relativement à l'espèce de révolution avantageuse dans les opinions qui doit naître de l'apparition improviste d'un secours puissant et inattendu ; d'autant plus encore, si l'amiral prend le parti de se présenter ostensiblement dans la rade de Sarzana ;

5° Que ces secours à porter sur la côte de Gènes pourront s'opérer, sans préjudicier aux mesures à prendre pour remplir le plus important de tous les objets : celui d'employer tous les moyens possibles pour déterminer la jonction avec l'escadre espagnole ;

6° Qu'indépendamment des secours directs qui pourront être portés à l'armée de Moreau, l'amiral pourra s'aboucher avec lui dans les parages de Gênes, pour concerter ensemble sur les divers moyens relatifs aux circonstances du moment, pour faciliter et accélérer sa jonction avec l'armée de Naples, attendu qu'il pourrait être plus avantageux de renforcer directement l'armée de Naples par Livourne, que de renforcer celle de Moreau ;

7° En conséquence de ces vues, les généraux pensent que les mesures les plus urgentes, eu égard aux circonstances présentes, consistent à distribuer des ordres dans toutes les parties pour faire affluer dans Toulon des troupes, des vivres, des munitions, des armes, de l'argent; en faisant arriver tout ce que l'on pourra tirer des départements voisins, et en pourvoyant incessamment au remplacement de tous ces objets, qui arriveront successivement de proche en proche et par échelons[1].

Dans la pensée du Directoire, l'emploi de l'escadre de Bruix sur les côtes d'Italie ne devait avoir qu'un caractère temporaire, en attendant que, par la jonction avec les Espagnols, elle pût réellement prétendre à la domination de la Méditerranée. Cette supériorité une fois acquise, Bruix conservait les deux objectifs assignés par ses instructions primitives : Malte et l'Égypte. On en a l'affirmation dans une lettre écrite par Talleyrand à Bruix (6 prairial-25 mai), au moment où il vient d'apprendre que l'escadre de Cadix s'est dirigée vers le détroit de Gibraltar :

... Le Directoire voit avec beaucoup de peine que les réparations dont quelques-uns des vaisseaux de l'armée navale ont besoin vous retiendront à Toulon plus de temps que vous ne l'aviez pensé... Il aurait préféré que vous

1. *Arch. Nat.* AF, III. 152 *a*. Ces *Observations du Comité des généraux* existent en minute non signée. Elles paraissent l'œuvre de Michaud Darçon, Kellermann, Canclaux et Léonard Muller, qui ont, vers la même époque, formulé leur avis sur divers projets d'opérations militaires.



eussiez pris le parti de mouiller à Carthagène, où vous auriez trouvé les mêmes ressources et où vous auriez pu réunir deux vaisseaux et quelques frégates sous votre pavillon, ou peut-être les échanger contre ceux de vos bâtiments qui avaient le plus souffert. Le succès de l'expédition qui vous est confiée dépend par-dessus tout de la célérité de votre marche ; car il paraît constant que déjà lord Saint-Vincent est entré dans la Méditerranée pour se réunir à Nelson, attendu que, le 24 floréal, on a signalé une escadre de 24 voiles par le travers de Carthagène; et, à cette époque, les ennemis seuls pouvaient être dans ces parages.

D'un autre côté, l'escadre de Cadix, composée de 17 vaisseaux (dont 5 à trois ponts, 2 de 80 et 10 de 74), est sortie le 25 et s'est dirigée vers le détroit... Le Directoire exécutif a fortement invité les Espagnols à remettre à un autre temps le projet qu'ils avaient conçu de reprendre Minorque et à ne pas perdre un moment pour se réunir à l'armée navale. J'ai même cru nécessaire, pour prévenir des difficultés et des prétentions nuisibles à l'intérêt commun, de faire dire au général Mazarredo qu'il ait à se ranger sous votre pavillon ; et vous trouverez ci-joint une lettre qui lui est écrite dans ce sens par M. d'Azara et que vous voudrez bien lui remettre à votre première entrevue[1].....

Le Directoire exécutif approuve les dispositions que vous avez faites à Toulon, soit pour procurer des subsistances à la République ligurienne, soit pour escorter des convois, soit enfin pour intercepter les bâtiments expédiés par les rebelles d'Oneille, et concourir à la reprise de cette place...

Le Directoire espère que cette dépêche ne vous trouvera plus à Toulon ; il vous recommande de nouveau d'apporter dans tous vos mouvements la plus grande rapidité et de suivre exactement les instructions qu'il vous a remises, sauf les modifications qu'il m'a chargé de vous prescrire par ma lettre du 28 floréal. J'attends avec la plus vive impatience la nouvelle de votre départ et celle de votre réunion avec le général Mazarredo.

Je dois, avant de terminer ma lettre, vous communiquer les nouvelles que je viens de recevoir de Malte, en date du 4 floréal. La situation des subsistances était satisfaisante; et, d'après un recensement général des magasins, les vivres étaient assurés jusqu'en frimaire prochain; on a seulement besoin de vins, d'eau-de-vie et de légumes et surtout de viande fraîche. La garnison s'est affaiblie par les maladies, et surtout par le scorbut; il est très instant de la renouveler ou, au moins de l'augmenter. Du reste, il y avait toujours cinq à six vaisseaux ennemis en vue de ce port. Il me suffit sans doute de vous transmettre ces renseignements pour être certain que vous en ferez l'usage convenable, lorsque vous remplirez cette partie de votre mission[2].

1. Talleyrand recommande d'avoir beaucoup d'égards pour les Espagnols ; il annonce l'échange du *Censeur* contre le *Saint-Sébastien ;* il invite Bruix à prendre toutes les précautions voulues pour faciliter la jonction de la flotte espagnole.

2. *Arch. Mar.* BB⁴, 131. Le ministre annonce, en *post-scriptum*, que le Directoire va relever le contre-amiral Venco de ses fonctions de commandant des armes à Toulon et le remplacer par le contre-amiral Renaudin. Cette mutation fait l'objet d'un arrêté du Directoire (du 6 prairial - 25 mai).



Malte et l'Égypte continuent donc à être les objectifs définitifs, qu'il semble possible d'atteindre après la jonction prochainement espérée des deux flottes alliées. Toutefois, la gravité de la situation militaire en Europe interdisant tout prélèvement sur nos armées déjà trop faibles, le Directoire, au lieu de faire passer des secours en Égypte, songe à rappeler au moins une partie du corps expéditionnaire. Celui-ci présentait, au début, un effectif d'environ 35.000 hommes, chiffre que le rapport de Talleyrand du 26 pluviôse (14 février) indiquait comme suffisant pour permettre l'envoi de 10.000 à 15.000 hommes, par mer, dans les Indes. Maintenant qu'il ne fallait plus penser aux grandioses entreprises originairement conçues, il semblait sage de faire appel à ces troupes d'élite pour la défense de nos frontières menacées; suivant les circonstances (et spécialement d'après les résultats de la campagne de Syrie), Bonaparte apprécierait s'il était possible de conserver l'Égypte avec des effectifs restreints, ou s'il fallait se résigner à une évacuation totale.

Cette décision fit l'objet de la lettre suivante, adressée par le Directoire à Bonaparte, le 7 prairial (26 mai) :

Les efforts extraordinaires, Citoyen Général, que l'Autriche et la Russie viennent de développer; la tournure sérieuse et presque alarmante que la guerre a prise, exigent que la République concentre ses forces.

Le Directoire vient, en conséquence, d'ordonner à l'amiral Bruix d'employer tous les moyens qui seront en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée et de se porter en Égypte, à effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les mesures à prendre pour l'embarquement et le transport.

Vous jugerez, Citoyen Général, si vous pouvez avec sûreté laisser en Égypte une partie de vos forces ; et le Directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous croirez convenable.

Le Directoire vous verrait avec plaisir ramené à la tête des armées



républicaines, que vous avez jusqu'à présent si glorieusement dirigées[1].

Cette lettre fut adressée par le Directoire à Bruix, avec mission de la faire parvenir à Bonaparte. L'amiral était invité à « prendre les moyens les plus prompts » pour effectuer sa jonction avec les Espagnols :

...... Dès qu'elle sera opérée, ajoutait le Directoire, vous chercherez la flotte anglaise, et si, comme il est vraisemblable, vous êtes alors supérieur en forces à l'ennemi, vous le combattrez. Aussitôt que vous aurez mis les Anglais hors d'état de s'opposer à vos opérations, vous ferez voile pour l'Égypte, à effet d'y embarquer l'armée. Vous vous concerterez sur les moyens avec le général Bonaparte, et vous pourrez laisser en Égypte une partie de ses forces, s'il le juge nécessaire[2].....

Ce fut Talleyrand qui, en qualité de ministre intérimaire de la marine, assura la transmission à Bruix de ces deux importantes dépêches. Il les accompagnait de ces observations :

Voilà votre mission revenue à votre première idée, mon cher Bruix,

1. *Arch. Nat.*, AF, III, 604. Minute signée par Treilhard, Larevellière-Lépeaux et Barras. Elle porte comme sommaire : « Le Directoire annonce au général Bonaparte l'ordre donné à l'amiral Bruix de se réunir à la flotte espagnole et de se porter en Égypte à l'effet d'y embarquer l'armée française. » On y remarque cette particularité que Larevellière a *signé deux fois* : au bas de la première page et au verso, à la fin de la lettre. En admettant que Larevellière ait machinalement mis son nom dans l'espace blanc, assez grand, que l'on remarque au bas du recto, son attention a dû être attirée par l'erreur qu'il avait commise et qu'il a réparée en apposant une seconde signature au verso. Il ne saurait donc être question de signature surprise, comme le donne à supposer Miot, qui a, le premier, fait allusion à ce document (*Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*. Edition de 1814, page 266, note 1). Le texte même de cette lettre a été publié pour la première fois en 1818, dans le tome XI de *Victoires et Conquêtes* (p. 207). Dans le *Spectateur militaire* du 15 mai 1840 (XXIXe vol., p. 120), le baron Meneval fit paraître un article *Sur le retour du général Bonaparte de l'Égypte*, contenant les documents suivants possédés par un de ses amis « ancien notaire de Paris », savoir : 1° lettre du Directoire à Bonaparte, du 7 prairial (duplicata signé : Treilhard, Larevellière-Lepeaux, Barras) ; 2° lettre du Directoire à Bruix, du 7 prairial (de la main du secrétaire général Lagarde, signée par Merlin, président du Directoire et contresignée par Lagarde) ; 3° lettre autographe de Talleyrand à Bruix, du 9 prairial ; 4° minute d'une lettre de Bruix à Bonaparte, du 23 prairial ; 5° lettre chiffrée de Talleyrand à Bruix, du 13 prairial ; 6° copie d'une lettre du ministre de la marine à Bruix, du 27 prairial ; 7° minute d'une lettre de Bruix à Joseph Bonaparte, du 22 vendémiaire an VIII.

2. *Arch. Nat.* A. F., III, 604. Minute portant les mêmes signatures que la lettre à Bonaparte.



j'en suis enchanté. Vous voilà hors du vague, vous avez un but, un but prescrit, un but de la plus grande importance. Le Directoire n'écrit qu'un mot à Bonaparte. Je lui envoie une lettre de Barras, à laquelle j'ai joint quelques lignes. Le Directoire s'en rapporte à vous pour l'instruire de notre situation intérieure et extérieure. Ramenez-le. On vous recommande le secret le plus absolu sur votre mission[1].....

Un peu plus tard, à la nouvelle d'une tempête qui a fort maltraité la flotte espagnole, le ministre de la marine écrit encore à Bruix dans des termes qui affirment de nouveau la volonté d'imprimer vigueur et rapidité aux opérations maritimes, malgré l'événement qui vient de les contrarier :

12 *prairial* (31 *mai*)... L'escadre commandée par le général Mazarredo, qui était sortie de Cadix le 25 floréal, est entrée le 30 à Carthagène après avoir essuyé une violente tempête. Quelle que soit la bonne volonté des Espagnols, il paraît que leurs vaisseaux ont été tellement maltraités que, d'après un premier aperçu, ils ne pourront reprendre la mer avant quarante jours.

Mais il n'est pas douteux que le coup de vent qui a contraint Mazarredo à entrer à Carthagène n'ait également accueilli l'escadre de lord Saint-Vincent qui était entrée le 22 dans la Méditerranée. L'ennemi n'aura pas dû moins souffrir que nos alliés, et tout porte à croire qu'il aura été dispersé par la tempête, ou qu'il aura cherché à gagner un des ports de l'État de Naples, ou de la Sicile, pour s'y réparer..... J'avais été d'abord mal informé sur le nombre des vaisseaux qui composent l'escadre anglaise;..... Saint-Vincent ne réunit que 17 vaisseaux armés en guerre ou en flûte, au lieu de 24 que je vous avais annoncés.

Ainsi, en même temps que les événements vous privent d'un renfort qui aurait pu vous être très utile, il est on ne peut pas plus probable que l'ennemi va se trouver dans l'impossibilité d'opérer une jonction qui lui eût donné la supériorité sur vous, et que vous serez pendant longtemps maître de la mer.

Le moment est donc favorable, Citoyen Général, pour suivre votre destination, et le Directoire exécutif attache la plus grande importance à ce que vous exécutiez ses ordres avec toute l'activité dont vous êtes ca-

1. De Paris, 9 prairial an VII (28 mai 1799). Lettre *autographe* de Talleyrand à Bruix, publiée par le baron Meneval (*Spectateur militaire*, t. XXIX, p. 123). La lettre étant écrite de la main de Talleyrand, il n'en est naturellement resté aucune trace dans les minutes du ministère de la marine. Mais on trouve à la même date (*Arch. Mar.*, B B[4] 134) la minute d'une lettre du ministre au commandant des armes de Toulon, l'invitant à transmettre d'urgence une dépêche du Directoire à Bruix; il devra choisir *le meilleur aviso* dont il dispose et en confier le commandement à *l'officier le plus expérimenté*. Ces recommandations prouvent l'importance attachée à la transmission de cette dépêche, qui était évidemment celle du 7 prairial.



pable. Je joins à cette lettre le duplicata d'un paquet qu'il m'a chargé de vous adresser, en vous invitant à n'en communiquer le contenu à qui que ce soit, pas même aux officiers supérieurs de l'armée navale...

13 *prairial* (1er *juin*). — ... Le Directoire est très satisfait de l'activité que vous avez déployée pour vous mettre en état de sortir avec 22 vaisseaux : il approuve la détermination que vous avez prise de rassembler toutes les troupes disponibles à Toulon et d'effectuer un débarquement dans le golfe de la Spezia.

Mais, de quelque importance qu'il soit de secourir l'armée d'Italie, le Directoire vous recommande non seulement de ne rester sur les côtes de cette contrée que le temps indispensable pour seconder les opérations du général Moreau, mais encore de ne pas vous dégarnir des troupes qui vous sont nécessaires pour remplir votre mission ultérieure et surtout pour donner du renfort à Malte. Vous devez, par le même motif, conserver sur l'armée navale des vivres en quantité suffisante pour le ravitaillement de cette place et pour votre approvisionnement pendant la campagne...

Le Directoire désire vivement, Citoyen Général, que vous ne perdiez pas un moment pour vous rendre aux lieux déterminés par vos instructions et spécialement pour exécuter les ordres contenus dans sa dépêche du 9 prairial dont je vous ai expédié hier le duplicata..... Si le général Mazarredo a été forcé par la tempête d'entrer à Carthagène, lord Saint-Vincent n'a pas été moins maltraité. Ainsi, vous n'avez pas à craindre d'être poursuivi par l'ennemi ; et, comme vous avez actuellement des forces supérieures, le succès de l'armée navale dépendra par-dessus tout de la rapidité de votre marche.

Le Directoire exécutif s'en repose sur vous : vous connaissez ses intentions et ses espérances ; il a la plus grande confiance dans vos talents ; et il attend de grandes choses de l'armée que vous commandez et d'une circonstance sur laquelle l'Europe entière a les yeux fixés. Les hasards des éléments et ceux de la victoire peuvent vous donner des chances que d'ici l'on ne peut pas prévoir. Songez que c'est à l'audace que la République a dû la plus grande partie de ses succès[1].....

L'ensemble de ces correspondances ne paraît pas laisser de doute sur la pensée à laquelle le Directoire s'était définitivement arrêté. Il est impossible d'admettre les dénégations de Larevellière, ni les arguments qu'il fait valoir pour contester l'authenticité de la dépêche du 7 prairial[2].

1. *Arch. Mar.*, BB4, 131.

2. Dans ses *Mémoires* (t. II, p. 349) Larevellière dit que Bonaparte est revenu d'Égypte « spontanément et sans qu'on lui eût donné l'autorisation et encore moins l'ordre de revenir, à moins que ce ne fût postérieurement au 30 prairial, époque à laquelle il fut créé un Directoire nouveau par le remplacement simul-



Non seulement l'examen matériel des deux minutes ne permet aucun doute à cet égard; mais un témoignage indirect nous est fourni par les lettres successives de Talleyrand, où s'affirme cette même pensée et par la réponse de Bruix, du 22 prairial (10 juin), qu'on trouvera partiellement citée un peu plus loin.

Il convient d'ailleurs de faire observer dès maintenant que les ordres du Directoire spécifiaient le rappel de tout ou partie de l'armée d'Orient et non pas celui de son seul général en chef. L'envoi d'une flotte nombreuse avait précisément pour but de rapatrier d'importants effectifs, capables de fournir un appoint précieux dans la lutte engagée sur le continent; dans l'hypothèse, peu vraisemblable[1], où le Directoire n'eût voulu que ramener Bonaparte, il eût été bien plus avantageux de confier cette mission à une escadre légère, organisée spécialement pour cette action de surprise et de vitesse, tandis que Bruix aurait tenu tête aux Anglais dans la Méditerranée occidentale.

---

tué de trois membres. » Il nie l'authenticité de la lettre du 7 prairial, en faisant remarquer qu'elle aurait dû être signée du quatrième directeur Merlin (puisque Sieyès, élu le 16 mai, n'était pas encore installé); il rappelle qu'en diverses circonstances des signatures de directeurs furent surprises ou contrefaites. A ces arguments on peut répondre que la Constitution exigeait que les délibérations fussent prises par trois directeurs; ce nombre était constaté par l'apposition de trois signatures sur les minutes; il est fort rare qu'elles soient signées par quatre ou cinq directeurs. Les minutes des deux lettres du 7 prairial, revêtues de trois signatures, sont donc absolument régulières; elles offrent tous les caractères d'authenticité. Quant aux *expéditions*, elles étaient généralement signées par le président seul et contresignées par le secrétaire général; tel est le cas de la lettre à Bruix publiée par Meneval, qui est signée par Merlin, appelé précisément le 7 prairial aux fonctions de président.

Les objections de Larevellière peuvent être d'autant moins prises en considération qu'il faudrait considérer comme apocryphes non seulement les minutes des deux lettres du Directoire, mais encore les lettres de Talleyrand et de Bruix, qui font allusion à ces documents. Il y a là un ensemble de pièces, conservées les unes dans la série AF, III des Archives nationales, les autres dans les volumes des anciennes Archives de la marine, et dont l'examen le plus minutieux ne peut donner lieu à la moindre suspicion.

1. Vers la fin de mai 1799, la situation des armées françaises n'était pas compromise au point que, pour la rétablir, le Directoire ne pût avoir confiance dans le talent des généraux dont il disposait. La majorité des directeurs étant très hostile à Bonaparte, est-il admissible qu'ils aient pris le parti de lui adresser un





Bien que le ministre lui eût recommandé de reprendre promptement la mer, Bruix dut rester douze jours à Toulon pour réparer les avaries de ses vaisseaux. Il profita d'ailleurs de ce séjour pour préparer l'envoi d'approvisionnements et de renforts à l'armée d'Italie :

On réunit, écrit Moras [1], et l'on embarqua sur nos vaisseaux 1.500 recrues non armées, dont la voix publique décupla à dessein le nombre, tant il paraissait important d'abuser les ennemis sur les secours que la flotte portait en vivres, munitions et hommes, au général Moreau, qui se trouvait déjà dans des dispositions très resserrées.

Le 26 mai, l'escadre se trouva enfin prête à partir pour se diriger vers les côtes de Ligurie, laissant toutefois à Toulon deux vaisseaux dont les réparations n'étaient pas terminées. Nous emprunterons encore au capitaine Moras la relation de sa courte campagne :

L'armée, ayant appareillé le 7 prairial (26 *mai*) de Toulon [2], arriva le 16 (4 *juin*) à Savone, après avoir montré son pavillon sur toute la côte de Gênes et au delà. La vue de la flotte releva le courage des troupes républicaines épuisées par les combats, les marches rétrogrades et la privation de vivres.

Les papiers publics retentirent de nos mouvements et de notre apparition sur les côtes d'Italie, ainsi que des conférences des deux

appel désespéré, équivalant presque à une abdication? Le rapatriement total ou partiel des troupes était une mesure d'un caractère tout différent.

1. *Expédition de la flotte de Brest*, *Arch. Mar.* BB⁴, 131.

2. Ce fut seulement le lendemain que l'escadre sortit du port. Voir une lettre adressée à Mazarredo par l'ordonnateur Bertin : « Je pense aussi qu'il est utile de vous faire savoir que l'armée navale française est partie de ce port le 8 prairial et que, le 18, elle était au mouillage de Vado..... » *Arch. Nat.* AF, III, 604. Voir aussi le *post-scriptum* d'une lettre de Bertin au ministre de la marine (du 8 prairial-27 mai) : « Il est 3 heures après midi. L'armée navale est sous voile, au nombre de 22 vaisseaux de ligne. » *Arch. Mar.*, BB⁴, 134.



généraux en chef, Moreau et Bruix, à bord du vaisseau *l'Océan*. Cette publicité devait conduire toutes les forces navales de l'Angleterre à nous rechercher. Plus heureuses que nous dans leur jonction, elles s'étaient toutes réunies et quadruplaient les nôtres. L'amiral Bruix, craignant d'être surpris au mouillage de Vado, étant obligé d'y rester quelques jours, pour donner le change aux Russes et aux Autrichiens (en vue desquels nous nous trouvions) sur notre débarquement, ordonna de s'embosser sur deux lignes parallèles, le plus près de terre possible, pour éviter de voir répéter les fautes et les désastres d'Aboukir.

Ni le temps, ni l'activité de ses capitaines ne secondant ses intentions, il prit le prudent parti de faire appareiller inopinément l'armée pour ne pas attendre l'ennemi qui venait d'apercevoir nos croiseurs; et, trompant ses projets, nous l'évitâmes en longeant, de très près et par un temps de brume, les côtes du Levant, du Piémont et de la Provence. Les Anglais, ne nous trouvant plus au mouillage de Vado, furent nous chercher vers la Sicile et l'île de Malte, et il se présentèrent ensuite à l'ouvert de Toulon.

L'armée espagnole, ayant profité de l'éloignement des Anglais pour entrer dans la Méditerranée et se rendre à Toulon, éprouva un coup de vent qui démâta plusieurs de ses vaisseaux, ce qui l'obligea à relâcher à Carthagène. Informés de cette fâcheuse contrariété à notre passage devant Toulon, nous fûmes la rejoindre à Carthagène, le 4 messidor (22 juin), où nous vîmes arriver ensuite le *Batave* et le *Fougueux*, que nous avions laissés en réparations à Toulon[1].

Quarante-huit heures après avoir quitté le mouillage de Vado, Bruix écrivit au président du Directoire pour lui accuser réception de ses ordres du 7 prairial (26 mai) et lui faire connaître la marche de l'escadre[2] :

J'étais au mouillage de Vado, près Savone, et fort occupé des besoins les plus urgents de l'armée d'Italie, lorsque je reçus la dépêche par laquelle le Directoire exécutif m'ordonnait d'opérer d'abord ma jonction avec les Espagnols, de battre ensuite l'ennemi et d'aller prendre B... après.

1. *Arch. Mar.*, BB⁴ 131.
2. A bord de l'*Océan*, par le travers des côtes de Catalogne, 22 prairial (10 juin). *Arch. Nat.*, AF, III, 604 et *Arch. Mar.*, BB⁴, 131.



Pour faire ma jonction, il m'importait essentiellement de connaître la station de Jervis et celle de Mazarredo.

Le soir même, un courrier expédié de Toulon m'apporta la nouvelle que Jervis était devant ce port avec 22 vaisseaux, dont 6 à trois ponts, 3 de 80, 12 de 74 et 1 de 64.

Le lendemain, un autre courrier m'apprit qu'il remontait les côtes occidentales du département du Var.

Ne doutant plus qu'instruit de ma station il venait m'y chercher, je fis travailler tout le jour et toute la nuit au débarquement des troupes, des munitions et des vivres que j'avais promis à Moreau, sans attendre les barques qui devaient me venir de Gênes, et je me disposai à appareiller le lendemain, sans faire part de mon projet à qui que ce soit.

En effet, hier[1], à 6 heures du matin, l'armée commença à lever l'ancre; à 8, tous les vaisseaux étaient sous voiles. Ce fut dans cet intervalle que je reçus la dépêche du ministre, en date du 12, par laquelle il m'informait que Mazarredo était à Carthagène.

J'appris en même temps que l'armée ennemie avait été vue entre Monaco et Villefranche.

Malgré les difficultés de me soustraire à sa vue, avec une flotte aussi considérable, dans un golfe borné comme celui au fond duquel je me trouvais, je conçus l'espoir, en calculant ses bordées d'après les vents régnants, de couper ses eaux à une distance suffisante pour n'en être pas vu[2].....

. . . .

Si, comme je l'espère, Mazarredo se pénètre comme moi de la nécessité de brusquer notre opération, je ne désespère pas de trouver encore Jervis soit sur nos côtes, soit sur celles d'Italie; de détruire ou, du moins, de mettre sa flotte dans l'impossibilité d'agir de longtemps, et d'avoir rempli, sous trois à quatre mois, la mission dont m'a chargé le Directoire exécutif par sa dépêche du 7.

Au surplus, la flotte républicaine acquiert chaque jour l'ensemble et la précision qui font gagner les batailles. Les matelots se perfectionnent, les soldats deviennent marins, et les capitaines s'habituent à se former,

1. *Hier* est mis pour *avant-hier*. Ce *lapsus* de Bruix ressort nettement des détails qu'il donne sur sa navigation dans la suite de sa lettre.

2. Bruix fait connaître les dispositions qu'il a prises pour éviter l'ennemi: « favorisé par les éléments », il a pu franchir la zone critique pendant la nuit du 8 au 9 juin. Au point du jour, il a envoyé une corvette à Toulon avec ordre au *Batave* et au *Fougueux* (ainsi qu'à la frégate *la Fidèle* et à une corvette) de le rejoindre à Carthagène : « Depuis avant-hier au soir, aucun bâtiment n'a eu connaissance de l'armée. »

Voir aussi lettre de l'ordonnateur Bertin au ministre de la marine (de Toulon, 21 prairial-9 juin), annonçant que Bruix a su profiter d'une légère brume pour partir du mouillage de Vado et « passer entre la côte et la flotte anglaise qui n'en était éloignée que de cinq lieues ». Le *Fougueux* et le *Batave* iront bientôt rejoindre l'escadre à Carthagène, ainsi que la frégate *la Fidèle* et le brick *le Lodi*. Bertin espère pouvoir les faire suivre par le vaisseau *le Généreux*, auquel on travaille sans relâche. *Arch. Nat.*, A F, III, 604.



à se maintenir en bon ordre avec une célérité de marche qu'aucune armée française n'a peut-être eue jusqu'ici.

Après avoir ainsi heureusement évité la flotte anglaise, Bruix se dirigea sur Carthagène, où l'on a vu qu'il arriva le 22 juin : il avait donc effectué la jonction ordonnée par le Directoire. Les Espagnols achevaient de réparer les avaries qu'ils avaient subies après le passage du détroit de Gibraltar; ils allaient être en état de fournir à la flotte française un appoint de forces suffisant pour mener à bonne fin la mission qui lui était assignée. Aussi, dès le lendemain de son arrivée à Carthagène, Bruix s'empressa-t-il de transmettre à Bonaparte un premier avis de ses prochaines opérations[1]:

Le Directoire exécutif m'a ordonné d'opérer ma jonction avec l'escadre espagnole, d'attaquer ensuite l'ennemi, et, après l'avoir battu, d'aller en Égypte, pour y prendre et porter en France l'armée que vous commandez.

Déjà ma jonction est faite, et l'armée combinée est forte de 42 vaisseaux de ligne; mais cette force ne nous donne pas encore la supériorité sur les Anglais. Ils ont 60 vaisseaux dans la Méditerranée. Néanmoins, par des manœuvres bien concertées, on peut les battre avant qu'ils soient réunis en un seul corps d'armée...

Ce succès obtenu, je vous préviens, Citoyen Général, que je ne perdrai pas un seul instant pour me porter sur Alexandrie, immédiatement après le combat. Faites donc vos dispositions pour retenir le moins de temps possible la flotte sur les côtes d'Égypte...

Néanmoins, il m'est impossible de vous préciser l'époque de mon arrivée. Et, comme il n'y a rien de moins certain que le résultat d'un combat naval, ni même que je réussisse à attaquer l'ennemi avant sa réunion complète, je dois vous engager, Citoyen Général, à ne prendre les dernières mesures pour l'embarquement de votre armée que lorsque vous serez prévenu, par des frégates que je vous détacherai sitôt après l'événement, de l'arrivée prochaine de l'armée navale...

P. S. — J'ai promis au Grec qui vous remettra cette lettre que vous

---

1. Publiée par Meneval (*Spectateur militaire*, t. XXIX, p. 125), et datée de Carthagène, le 23 prairial (11 juin). La date du 23 *prairial* est évidemment un lapsus de Bruix, ou une erreur de copie. Bruix, étant arrivé à Carthagène le 22 juin, a probablement écrit à Bonaparte le lendemain, ou le surlendemain, c'est-à-dire le 23 ou 24 juin (5 ou 6 messidor).



lui feriez un présent de 500 louis. Je pense, Citoyen Général, que, malgré l'énormité de cette somme, vous n'hésiterez pas à la lui donner [1].

Malheureusement Bruix dut bientôt reconnaitre qu'il ne pouvait pas compter sur le concours des Espagnols, indispensable pour la réalisation de ces vastes projets. La cour de Madrid restait hostile à une campagne dans la Méditerranée, qui pouvait devenir pour elle la cause de graves complications politiques. C'est seulement avec l'espoir de reprendre Minorque aux Anglais qu'elle avait consenti à envoyer dans cette mer sa flotte de Cadix. C'est pour cette opération qu'elle prétendait obtenir tout d'abord le concours de l'escadre de Bruix, promettant seulement, par réciprocité, de faciliter ensuite à celle-ci le ravitaillement de Malte. Mazarredo jugeait même que, devant la supériorité numérique des Anglais, il était imprudent de risquer aucune tentative et qu'il était préférable de revenir le plus tôt possible dans l'Océan.

Bruix fut réduit à entamer, avec le cabinet espagnol, des négociations dans lesquelles il fut médiocrement secondé par l'ambassadeur de France, Guillemardet [2]. En définitive, Mazarredo obtint gain de cause et reçut l'ordre formel de repasser le détroit. En même temps, arrivait la nouvelle du coup d'État du 30 prairial, dont les circonstances, imparfaitement connues, ne permettaient guère d'apprécier quelles

1. Nous ne possédons aucun renseignement sur le sort de cette lettre. Trois mois plus tard, en écrivant à Joseph Bonaparte (de Paris, 22 vendémiaire an III-14 octobre 1799) Bruix parle de la lettre qu'il *a envoyée par un Grec*. Celui-ci est donc parti; mais il a dû être arrêté dans l'accomplissement de sa mission. En tout cas, son arrivée en Égypte n'a pu précéder la détermination de retour en France prise par Bonaparte. Voir l'article de Meneval dans le *Spectateur militaire* (t. XXIX, p. 129). Voir également aux *Annexes* une note sur les communications de Bonaparte avec la France.

On trouve, aux *Archives Nationales*, A. F. III. 203 B, l'extrait d'un *Mémoire de Monsieur Bottineau sur la Nauscopie, ou l'Art de decouvrir les vaisseaux et les terres à une distance considérable*, avec la mention : *Ce mémoire a été envoyé au général Bonaparte, en Égypte, germinal an VII.* Il est possible que cet envoi ait eu lieu, comme celui de la lettre du Directoire, par les soins de Bruix.

2. Voir, au sujet de ces négociations, lettre de Bruix au ministre de la marine (à bord de l'*Océan*, 24 messidor - 12 juillet). *Arch. Mar.*, BB[4], 131.



seraient les vues du Gouvernement au point de vue des opérations maritimes[1]. Dans ces conditions, et comme il eût été imprudent de rester trop longtemps à Carthagène, Bruix jugea qu'il devait, avant tout, ne pas se séparer des Espagnols; il se résigna à les suivre dans l'Océan, conservant toutefois l'arrière-pensée de profiter d'une circonstance favorable pour revenir ultérieurement à l'exécution de son plan primitif. Les événements ne devaient pas permettre la réalisation de ces espérances.

Le départ de Bruix pour Cadix marque ainsi l'avortement du grand projet dont l'Égypte était le but. Comme la suite de l'expédition maritime n'a plus qu'un rapport indirect avec la présente étude, nous nous contenterons d'emprunter au capitaine Moras le récit sommaire de la navigation de la flotte depuis Carthagène jusqu'à Brest, où elle rentra définitivement le 8 août, après une campagne de trois mois et demi.

Si l'amiral Bruix reconnut que sa position à Vado était trop hasardée, il la jugea autrement difficile et dangereuse, en homme d'Etat et en marin habile, dans le port de Carthagène, qui est très resserré entre des montagnes. Nous en sortîmes le 11 messidor (29 *juin*), au milieu des apprêts d'une grande fête pour célébrer notre réunion, pour nous rendre à Cadix, où l'armée combinée est entrée dans l'après-midi du 23.....

L'amiral Bruix, étant persuadé que les Anglais ne manqueraient pas de venir nous chercher à Cadix, insista fortement sur la sortie des Espagnols, dont le caractère les portait à rester dans les ports et à souffrir que toutes leurs communications avec leurs vastes colonies leur fussent interdites. Vainement il leur proposa d'aller

1. Gohier avait été élu directeur le 29 prairial (17 juin) en remplacement de Treilhard, dont la nomination, quoique remontant à un an, venait d'être annulée comme inconstitutionnelle. Le 30 prairial, sous la pression des Conseils, Merlin et Larevellière donnèrent leur démission et furent remplacés, le 1er messidor, par Roger Ducos et le général Moulin. Comme d'ailleurs Sieyès avait été installé le 20 prairial (8 juin), en remplacement de Rewbell, on voit que le Gouvernement se trouvait entièrement renouvelé. Barras restait seul représentant du Directoire qui avait ordonné l'expédition maritime de Bruix et lui avait tracé son plan général de campagne.



croiser sur Madère pour laisser les Anglais vider la Méditerranée, certain qu'ayant perdu nos traces, ils se porteraient vers Brest, et que nous serions alors les maîtres d'y rentrer pour agir, dans l'intérêt de la cour d'Espagne, avec sa flotte et ses troupes, contre Mahon qu'elle désirait tant reconquérir, ou faire, dans l'intérêt commun, quelques tentatives sur la Sicile.

Les revers de nos armées rendant chaque jour notre position plus difficile, l'amiral Bruix, par ses négociations savantes, fut assez heureux de l'emporter sur l'hésitation que montrait alors l'Espagne de rester unie à notre cause ; et désirant, dans ce moment critique, la lier davantage à la France par des garanties, il parvint à obtenir de cette cour que la flotte espagnole le suivrait à Brest. Combien d'obstacles n'a-t-il pas éprouvés pour consommer cet acte de la plus profonde politique, auquel s'opposaient les généraux espagnols ! L'un d'eux, montant sur le vaisseau à trois ponts *la Santa-Anna*, s'échoua à Rota pour ne pas nous suivre ; un second vaisseau prétexta, à la hauteur du cap Saint-Vincent, des avaries pour relâcher. L'honneur seul et l'obéissance religieuse de l'amiral Mazarredo aux ordres de son prince l'ont empêché de rendre la défection complète ; aussi le vit-on se borner à exécuter ponctuellement les ordres de sa cour.

L'escadre du Ferrol s'était rendue à Rochefort et y était bloquée. Il nous était facile, sans trop nous écarter de notre route, de surprendre et de cerner les Anglais en réunissant ces cinq vaisseaux aux forces espagnoles. On lui proposa de même d'aller saccager le port de Plymouth, dégarni de ses principaux moyens de défense par l'éloignement de toutes les forces de l'Angleterre ; il se refusa à seconder aucun de ces projets. L'amiral Bruix, dans la crainte de s'en séparer, se dirigea vers Brest et y entra le 21 thermidor (8 *août*), avec une armée imposante de 41 vaisseaux de ligne [1].....

Pendant que la marine française perdait la suprême chance, qui lui avait été offerte pour un moment, de reprendre la supériorité dans la Méditerranée, ou tout au moins d'y combattre les Anglais à armes égales, la fortune nous était également défavorable sur terre. Après des alternatives de succès

1. *Arch. Mar.*, B B[4], 131.

et d'échecs, dans les Grisons et sur le haut Rhin, Masséna avait dû évacuer Zurich, où l'archiduc Charles établit son quartier général le 8 juin. Macdonald avait subi, le 19 juin, sur la Trebbia, une défaite qui coûta à l'armée de Naples près de la moitié de son effectif. Tandis que nos troupes se réorganisaient dans la rivière de Gênes, les Austro-Russes purent successivement enlever les places fortes de l'Italie, que tenaient encore des garnisons françaises.

A ces nouvelles défavorables, arrivant des différents théâtres de la guerre continentale, se mêlaient des rumeurs imprécises, contradictoires, mais généralement inquiétantes sur l'armée d'Orient et les événements de Syrie : le seul courrier [1] expédié de Saint-Jean-d'Acre par Bonaparte ayant été pris par les Anglais, c'étaient, il est vrai, des renseignements de source étrangère, dont la sincérité pouvait être suspectée [2]; mais ils furent confirmés dans leur ensemble, au commencement de juillet, par le contre-amiral Perrée, dont la petite division fut capturée le 18 juin par l'amiral Keith, et qui fut débarqué à Gênes prisonnier sur parole [3].

1. Ragé, embarqué sur le chebec *la Fortune* (voir t. IV, p. 499 et 582).

2. Le Directoire s'efforça longtemps d'entretenir les illusions de l'opinion publique au sujet de la campagne de Syrie. C'est ainsi que le *Moniteur* du 9 messidor (27 juin) publie un article intitulé *De la Conquête probable de l'Empire ottoman par Bonaparte*, dans lequel il est dit que Bonaparte aurait pénétré en Anatolie avec 200.000 hommes et aurait son quartier général à 85 lieues de Constantinople. Dans le *Moniteur* du 28 thermidor (15 août), il est encore question de cette marche sur la capitale de l'Empire ottoman.

3. On a vu (t. IV, p. 509) le rapport adressé par Perrée au ministre de la marine, dans lequel il expose comment il dut s'éloigner des côtes de Syrie pour revenir en Europe. Dans la suite de ce document, il donne les détails de sa navigation, qui fut assez lente. Le 26 mai il est à hauteur de Candie ; le 5 juin, il fait de l'eau à l'île Lampédouse ; le 9, il passe à 7 lieues du cap Bon et fait route le long des côtes d'Afrique ; enfin le 17, dans l'après-midi, il se trouve en présence de bâtiments suspects, il manœuvre la nuit pour leur échapper ; mais le 18, au matin, il se voit entouré de plusieurs vaisseaux et frégates qui hissent le pavillon anglais : « Me voyant dans l'impossibilité d'échapper à leur poursuite, je ne voulus pas sacrifier des hommes par une résistance inutile. Je donnai l'ordre d'amener le pavillon. J'étais entouré de 6 vaisseaux et de 5 frégates, formant l'escadre légère de l'armée anglaise, composée de 29 voiles, parmi lesquelles sont 17 vaisseaux....... L'amiral Keith m'a fait débarquer à Gênes, prisonnier sur parole et m'a promis d'envoyer les équipages à Toulon. » *Arch. Mar.*, B B [4], 138.



En présence de ces revers, beaucoup pensèrent que toutes les ressources de la France auraient dû être réservées pour faire face au danger menaçant nos frontières ; qu'en voulant conquérir l'Égypte et dominer l'Orient, on s'était leurré d'espérances irréalisables ; que mieux eût valu avoir en Italie les troupes dont l'héroïsme s'était inutilement dépensé sur les bords du Nil et en Syrie. L'esprit de parti exploitait d'ailleurs ces sentiments de patriotique inquiétude. Les amis de Bonaparte, les ennemis des anciens directeurs, faisaient à ceux-ci un crime d'avoir compromis la sûreté de la République et sacrifié ses intérêts à de louches combinaisons politiques. Thibaudeau caractérise, avec beaucoup de justesse, le mouvement d'opinion qui se produisit alors :

> Cette expédition d'Égypte qui, dans son principe, avait trouvé tant d'approbateurs, n'était donc plus qu'une folle ou même une criminelle entreprise. Ceux qui y avaient le plus contribué s'en défendaient alors, d'abord tout bas, ensuite ouvertement[1].

Les récriminations redoublèrent de violence à partir du moment où il devint impossible de dissimuler l'échec définitif du siège de Saint-Jean-d'Acre. Les Conseils furent saisis de pétitions dénonçant les anciens directeurs comme « ayant déporté dans les déserts de l'Arabie 40.000 hommes formant l'élite de nos armées, le général Bonaparte, et avec lui la fleur de nos savants, de nos hommes de lettres et de nos artistes[2] ».

D'autres pétitionnaires accusaient les « triumvirs du Luxembourg » d'avoir été les exécuteurs d'un dessein « conçu par la coalition » :

> Il est donc vrai qu'on voulait exiler et faire périr, dans les déserts de l'Arabie, l'élite de l'armée d'Italie, son général à jamais célèbre et les plus dignes chefs de nos armées.

1. *Histoire de la campagne d'Égypte*, t. II, p. 437.
2. Voir (*Moniteur* du 27 messidor-15 juillet) le compte rendu de la séance des Cinq-Cents, du 24 messidor, dans laquelle Montellier lit un rapport à ce sujet et invite le Conseil à se former en comité pour délibérer sur ces dénonciations.



Un ancien agent diplomatique, nommé Ruelle, déclarait que l'expédition d'Égypte était une réelle conspiration contre la République, entreprise au mépris de la Constitution ; elle était la cause des dangers actuels de la Patrie[1].

A ces reproches passionnés Rewbell répondait, de la tribune des Anciens, en attribuant à Bonaparte seul l'initiative de l'expédition :

Nous avons exilé Bonaparte !... Sans la malheureuse catastrophe d'Aboukir, je serais peut-être resté le seul censeur de la brillante expédition d'Égypte... Bonaparte se laisser exiler !... Mais n'est-ce pas lui faire injure ?... La postérité pourra peut-être juger son expédition avec sévérité ; mais nos contemporains ne seront pas surpris que mes collègues et moi nous ayons partagé l'enthousiasme général, et cédé à l'ascendant du génie d'un héros couvert de gloire, qui répondait à toutes les objections, aplanissait toutes les difficultés et sut vaincre tous les obstacles[2].

Larevellière se justifiait par des arguments analogues :

... Comment attribuer au Directoire une conception dont la France et l'Europe entière s'obstinent à faire honneur au héros de l'Italie ?...

Cette expédition fut tenue secrète. N'était-elle pas de nature à exiger un mystère, que ceux mêmes qui le blâment aujourd'hui approuvèrent hautement alors ? Le Corps législatif ne s'est-il pas associé aux événements de cette expédition, en décrétant plusieurs fois à l'unanimité que l'armée d'Égypte avait bien mérité de la patrie ? Le gouvernement n'a donc pas trahi la nation, ou le Corps législatif lui-même serait coupable de trahison.

D'ailleurs est-il bien sûr que cette expédition, si décriée aujourd'hui, ne se termine pas à la gloire de la France ?

... Ceux qui voudraient nous traîner à l'échafaud pour la prétendue déportation de Bonaparte et de 40.000 Français seront les premiers adorateurs du vainqueur de la Syrie[3]...

Talleyrand, qui était aussi mis en cause, s'efforça de prouver

1. Voir (*Moniteur* du 24 thermidor-11 août) le compte rendu de la séance du conseil des Cinq-Cents, du 19 thermidor.

2. Séance du 24 messidor (12 juillet). Voir le *Moniteur* du 27 messidor (15 juillet), p. 1208.

3. *Moniteur universel* du 17 thermidor (14 août). L'article du *Moniteur* analyse et reproduit par extraits une brochure publiée par l'ex-directeur : *Réponse de L.-M. Revellière-Lepeaux aux dénonciations portées au Corps législatif contre lui et ses anciens collègues.* (Imprimé chez H.-J. Jansen, rue des Pères, n° 1195.)



que l'expédition d'Égypte était une entreprise depuis longtemps étudiée et mûrie par la diplomatie française ; il mentionnait les mémoires fournis à ce sujet par le consul général Magallon, à l'époque où le ministère des relations extérieures était occupé par Charles Delacroix :

Ils me reprochent, écrivait-il[1], l'expédition d'Égypte, qu'on sait très bien, au reste, avoir été préparée avant l'époque de mon ministère et n'avoir été nullement déterminée par moi[2].

Mais si cette expédition, où le génie de Bonaparte, où sa gloire et celle de son invincible armée nous assuraient, nous assurent encore tant de succès, n'avait point été faite, et qu'on pût alléguer avec quelque fondement que c'est moi qui en ai combattu le projet, combien ces mêmes hommes ne se croiraient-ils pas autorisés à me dire que, sans doute par des vues secrètes et bien antifrançaises, j'ai voulu, malgré le vœu de tous les hommes éclairés, priver la République du plus magnifique établissement du monde, d'un établissement qui allait porter le coup le plus terrible à la puissance britannique dans l'Inde ?

De son côté, Delacroix n'était pas moins catégorique pour décliner toute responsabilité :

..... On sait très bien effectivement que différents projets, surtout sous l'ancien gouvernement, ont été proposés pour l'Égypte ; mais ce que l'on ne sait pas, et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ces mémoires sont restés totalement oubliés pendant mon ministère.....

Que le citoyen Talleyrand jette les yeux sur le compte que j'ai rendu au Directoire des opérations de mon ministère, le 12 thermidor an V, article de la *Porte ottomane*, il verra qu'il n'y a pas un mot qui soit relatif à cette expédition, et que tout y respire le désir, l'espoir d'entretenir et d'assurer à jamais la plus parfaite harmonie entre les deux puissances[3].

La polémique se poursuivit par de nouvelles répliques, dans lesquelles les deux antagonistes maintenaient leurs affirmations contradictoires[4].

---

1. *Eclaircissements donnés par le citoyen Talleyrand à ses concitoyens*. Ce document est analysé dans le *Moniteur* du 29 messidor (17 juillet), p. 1216.

2. Une note de Talleyrand mentionne ici les rapports fournis par Magallon.

3. *Observations de Charles Delacroix sur les éclaircissements publiés par le citoyen Talleyrand-Périgord*, datées de Charenton, 27 messidor (15 juillet) et insérées dans le *Moniteur* du 30 messidor, p. 1220.

4. Voir dans le *Moniteur* du 7 thermidor (25 juillet), p. 1247, une réponse de Talleyrand aux *Observations* de Charles Delacroix ; et une réplique de ce dernier dans le *Moniteur* du 9 thermidor (27 juillet), p. 1256.



Entre temps, Talleyrand avait donné sa démission de ministre des relations extérieures, qui fut acceptée le 20 juillet[1] : il resta cependant en fonctions encore quelques semaines, jusqu'à l'arrivée de son successeur Reinhard, ministre de France près la République helvétique.

Après avoir été l'objet de plusieurs discussions en comité secret, les dénonciations contre les anciens directeurs furent définitivement rejetées par les Cinq-Cents à une forte majorité[2]. Mais, si leur base était trop fragile pour qu'elles pussent être l'objet d'une sanction, elles ne cessèrent pas d'alimenter les discussions et de fournir à l'esprit de parti un thème favorable à de violentes philippiques.

Parmi celles-ci, il convient de citer un discours prononcé par Briot, le 12 fructidor (29 août), à la tribune des Cinq-Cents :

Bonaparte, dont les hautes conceptions se préparaient à faire tourner ce traité (*de Campo-Formio*) à l'abaissement de l'Angleterre, à une coalition continentale contre elle, vint diriger le congrès de Rastadt; mais sa perte était jurée; on lui ôta d'abord la présidence du congrès; il fut réduit à la nullité; bientôt il fut condamné à perdre toute espérance d'abaisser l'orgueil anglais, considération qui, plus que toute autre, l'avait décidé à conclure le traité de Campo-Formio. Le génie de Bonaparte effrayait à la fois l'Angleterre et les ennemis intérieurs de la République. Pitt épouvanté vit l'armée d'Angleterre s'avancer, Bonaparte à sa tête; ses flottes devenaient inutiles; le camp, tracé autrefois par César sur les bords de la Tamise, pouvait être relevé par Bonaparte; il ordonna la déportation du général et de l'armée.

. . . .

Elle (*l'Angleterre*) inspirait, dictait, dirigeait l'expédition d'Égypte, par la même influence de Talleyrand-Périgord, que nous avons vu le premier intermédiaire par lequel le ministre Pitt avait obtenu la première déclaration de guerre, qui entrait dans ses vues politiques.

. . . .

Et aujourd'hui on voudrait nous persuader que Bonaparte seul a conçu

---

1. Elle avait été déjà présentée le 13 juillet, mais refusée par les directeurs.

2. Elles donnèrent lieu à trois questions sur lesquelles le scrutin fut ouvert le 28 thermidor (15 août). Le dépouillement donna lieu à quelques incidents, dont on trouve la trace au *Moniteur*. La première dénonciation fut rejetée par 355 voix contre 89 (*Moniteur* du 3 fructidor, 20 août, p. 1354) ; il est simplement fait mention du rejet des 2e et 3e dénonciations, sans indication de la majorité. (*Moniteur* du 2 fructidor, p. 1360.)



l'expédition d'Égypte; et les ex-directeurs, dans leurs mémoires justificatifs, prétendent rejeter sur lui toute la responsabilité de cette guerre. Oui, sans doute, Bonaparte put céder à l'enthousiasme, à des illusions qui flattaient son cœur généreux; mais ils vous trompent, ceux qui osent lui attribuer la conception d'une entreprise qu'ils avaient eux-mêmes méditée et préparée depuis longtemps, et dont leurs imprudents discours avaient laissé percer le véritable but.

Ecoutez, six mois auparavant, dans une séance de l'Institut national, du mois de messidor an V, le citoyen Talleyrand, qui n'était pas encore arrivé au ministère des relations, et qui parvint à s'y faire installer avant le 18 fructidor; écoutez son discours, et qu'il ose encore se refuser à être proclamé le promoteur, l'instigateur et le directeur suprême de la déportation de 40.000 Français sur les sables de l'Afrique!

« Il faut, dit Talleyrand-Périgord, se préparer à établir des colonies nouvelles; notre situation intérieure rend un déplacement d'hommes nécessaire; ce n'est pas une punition qu'il s'agit d'infliger, *mais un appât qu'il faut présenter*.....

» Quant aux lieux, ajoute le citoyen Talleyrand, qui pourraient recevoir ces colonies, annoncer avec trop de précision ce qui sera fait est le vrai moyen de ne pas le faire. »

Toutefois il parle avec éloge des côtes d'Afrique; il rappelle que le duc de Choiseul s'occupait dès 1769 d'un établissement dans l'Égypte, afin de retrouver là, et avec un immense avantage pour notre commerce, les mêmes productions qui pourraient un jour nous échapper ailleurs.....

Remarquez, et n'oublions jamais, que Bonaparte, partant pour l'Afrique, était convaincu que la paix était certaine, et qu'elle allait être signée à Rastadt sur les bases convenues à Campo-Formio; qu'on lui en donna l'assurance claire et précise; souvenons-nous surtout qu'on avait assuré Bonaparte que le Grand Seigneur consentait à cette expédition et devait même la favoriser[1].

Ce n'étaient là, sans doute, que des récriminations fort exagérées, et d'où il faut éliminer, tout au moins, l'hypothèse inadmissible d'une machiavélique intervention du cabinet britannique[2].

Mais on doit reconnaître que ces attaques réitérées achevaient d'ébranler l'espérance dans le succès de l'expédition d'Égypte. Celle-ci paraissait compromise à tel point que mieux vaudrait ne pas s'obstiner à de nouveaux sacrifices et abandonner la partie imprudemment engagée. Dès la seconde

1. Le discours de Briot est publié au *Moniteur*, dans les numéros des 16 et 17 fructidor (2 et 3 septembre).
2. On a vu (tome I, p. 152) que Botta, dans son *Histoire d'Italie*, avait renouvelé cette affirmation, qui semble peu vraisemblable.



quinzaine de juillet, le gouvernement renonçait définitivement à tenter le rétablissement des communications maritimes entre la France et l'Orient ; il se décidait à maintenir les escadres de Bruix et de Mazarredo dans l'Océan pour mettre nos côtes à l'abri d'une agression des Anglais[1].

Quelques semaines plus tard (3 septembre), le même ministre qui avait eu une part si considérable dans la genèse de l'expédition d'Égypte, qui naguère se faisait honneur d'une initiative maintenant reniée[2], Talleyrand, soumettait au Directoire un rapport tendant à ouvrir une négociation avec la Porte pour l'évacuation de l'Égypte. Il ne s'agissait même plus, comme à la fin de mai, d'un rapatriement total ou partiel opéré par une flotte puissante qui aurait déjoué la surveillance des croisières anglaises ; c'était une véritable capitulation destinée à conjurer des périls imminents :

Le gouvernement français, écrivait Talleyrand[3], ne peut plus se flatter de voir réaliser les vues grandes et sublimes qui avaient fait entreprendre l'expédition d'Égypte.

Ce beau projet est évanoui.

Repoussé de Syrie, privé de forces navales imposantes, renfermé en Égypte où il sera attaqué par les Turcs, les Russes, les Arabes, les Anglais, et peut-être les peuples de la Barbarie ; privé de com-

---

1. Voir le rapport adressé au Directoire (3 thermidor-21 juillet) par Bourdon (de Vatry), qui avait été appelé au ministère de la marine le 3 juillet. Il rappelle que Bruix avait pour mission « d'intercepter les divisions ennemies disséminées dans la Méditerranée, de secourir Malte et de rétablir la communication entre la France et l'Égypte ». Le succès de cette entreprise aurait permis de seconder les opérations de Bonaparte, de menacer la Porte et peut être de détruire les établissements de la Russie dans la mer Noire.

Les événements ont contrarié la réalisation de ces grands projets ; les flottes française et espagnole sont maintenant dans l'Océan. Le ministre estime qu'elles doivent y rester, pour protéger les côtes de la République contre les agressions des Anglais ; il a donc envoyé l'ordre à Bruix « de revenir à Brest », en abandonnant toute pensée de retour dans la Méditerranée.

Arch. Mar., BB⁴, 131.

2. Au mois d'avril 1798, Sandoz-Rollin enregistrait la confidence de Talleyrand que celui-ci était, avec Magallon, « l'auteur de cette grande entreprise et qu'il en attendait les plus grands succès ».

3. Rapport du 17 fructidor an VII (3 septembre 1799). *Arch. Etr.*, Turquie, vol. 200.



munications avec la mère-patrie qui ne peut lui envoyer des secours, ayant à combattre sans cesse le climat et les maladies, le général Bonaparte ne peut que succomber tôt ou tard sous tant d'ennemis, qui d'ailleurs ont la faculté de réparer sans obstacles leurs pertes.

Il serait donc digne de la sagesse du Directoire exécutif de tenter tous les moyens possibles de tirer d'Égypte ce général et ses illustres compagnons, et de les ramener dans leur patrie, à laquelle ils peuvent encore être utiles dans les circonstances où elle se trouve.

. . . .

La mer est la seule route qui soit propice au retour de nos compatriotes... Mais la mer Méditerranée n'est pas libre pour le pavillon tricolore. Elle est couverte d'une multitude d'ennemis, auxquels nous n'avons rien à opposer.

Si le Directoire exécutif veut donc tenter d'obtenir le retour de l'armée d'Égypte, il doit recourir à autrui, c'est-à-dire aux ennemis mêmes de la République.....

. . . .

Je crois devoir proposer au Directoire exécutif d'entrer en négociation, sur l'objet dont il s'agit, avec la Porte et les Anglais en même temps. Si elle réussit, le général Bonaparte est à l'instant délivré des deux plus redoutables ennemis qu'il ait sur terre et sur mer en Égypte.....

Cette négociation devrait d'autant moins rencontrer d'obstacles qu'elle remplirait le vœu de la triple alliance formée nouvellement entre la Porte, la Russie et l'Angleterre : celui de se garantir l'intégrité de leurs Etats respectifs.

. . . .

Je ne dois pas déguiser que, si cette convention pour le retour de notre armée avait lieu, elle contiendrait pour principale condition la promesse de la part des généraux, officiers et soldats, de ne pas servir pendant la durée de la guerre actuelle. ... Cette condition sera dure, sans doute, pour Bonaparte et ses compagnons, ainsi que pour le gouvernement français.... ; mais il faudra bien y souscrire pour sauver ces Français, puisque nous n'avons ni la Syrie, ni une flotte puissante sur la Méditerranée.....

Dès que toutes les issues de l'Égypte nous sont fermées, ou par la nature des lieux, ou par les forces ennemies, il n'est pas possible



de se soustraire à la condition que je viens de faire prévoir au Directoire, et qui vraisemblablement sera exigée.

Cette convention, si elle a lieu, pourra être comparée à la capitulation d'une place de guerre qu'on rend. Elle ne fera pas cesser l'état de guerre avec l'Angleterre et ses alliés. Mais il n'en est pas de même avec la Porte ottomane. Tout motif de guerre de sa part avec nous cesse par le droit, dès l'instant de l'évacuation de l'Égypte.

. . . .

En discutant l'objet de l'évacuation de l'Égypte, le négociateur de la République devra préalablement s'attacher à obtenir de la Porte : 1° une suspension d'armes ou trêve entre la République et elle, pour quatre années; 2° le renvoi en France de tous les Français, sans distinction d'état, de caractère, d'âge et de sexe, qui sont retenus dans l'Empire ottoman, avec l'offre de la réciprocité de la part de la République[1].

. . . .

J'ai l'honneur d'observer encore au Directoire exécutif que l'évacuation de l'Égypte nous privera d'un puissant moyen de compensation à offrir, dans des négociations ultérieures de paix avec l'Angleterre; que, de plus, elle permettra à celle-ci de retirer ses armements de l'Égypte et, par conséquent, lui donnera plus de moyens soit pour bloquer Malte, soit pour protéger l'Irlande contre les tentatives des Français. Ces inconvénients sont graves; mais il ne me paraît pas qu'ils doivent empêcher de tenter la négociation dont il s'agit, parce que Bonaparte et son armée sont dans un péril imminent, dès que l'invasion de la Syrie n'a pu s'effectuer et que la République n'a pas de flottes à lui envoyer, capables de lui porter des renforts et de détruire celles des ennemis. D'ailleurs, si la convention projetée a lieu, il sera libre à ce général d'y adhérer ou de la rejeter. Il se déterminera, à cet égard, d'après sa véritable position en Égypte.....

La nécessité de l'évacuation fut reconnue par le Directoire. Avant de remettre à Reinhard le service des relations extérieures (5 septembre), Talleyrand fit rédiger en huit articles

1. Talleyrand fait ressortir les précautions à prendre pour entamer les négociations; il dit que le négociateur ne devrait pas être un Français, mais un Espagnol.



les bases de la négociation à ouvrir. Ce fut le nouveau ministre qui, dans la séance du 24 fructidor (10 septembre), fit approuver par le Directoire ces propositions qui peuvent se résumer ainsi :

1° Le ministre des relations extérieures fera négocier à Constantinople l'évacuation de l'Égypte, à condition qu'il sera fourni à l'armée d'Orient des moyens sûrs de rentrer en France ;

2° M. de Bouligny, ministre d'Espagne à Constantinople, sera chargé de cette négociation ;

3° Il lui sera envoyé un agent du gouvernement français ;

4° La négociation ne s'ouvrira qu'avec la Porte ;

5° Les agents de l'Angleterre à Constantinople pourront cependant y être admis, si la Porte l'exige ou si cette intervention est nécessaire pour pouvoir assurer l'évacuation ;

6° M. de Bouligny devra obtenir de la Porte la facilité d'instruire Bonaparte de la négociation ;

7° La Porte devra renvoyer dans leur patrie les sujets français détenus dans l'Empire ottoman ; la réciprocité sera accordée par la France pour les sujets de la Porte ;

8° La faculté sera réservée à Bonaparte d'obtempérer ou non à la convention[1].

L'ouverture de ces négociations devait être nécessairement précédée d'une entente avec l'Espagne ; d'autre part, il importait de faire parvenir la décision du Directoire à la connaissance de Bonaparte. Mais, tandis que Reinhard s'occupait de ces mesures préliminaires, la situation politique subissait encore de profonds changements par suite des événements militaires survenus en Europe et des nouvelles que Bonaparte avait envoyées d'Égypte après sa victoire d'Aboukir.

1. Les propositions de Reinhard portent l'approbation des cinq directeurs. *Arch Nat.*, AF., III. 626.



Nous étudierons ultérieurement les résolutions auxquelles, sous l'influence de ces éléments nouveaux, le Directoire venait de s'arrêter, au moment où se produisit le coup de théâtre du retour imprévu de Bonaparte.



LIVRE X

LA VICTOIRE D'ABOUKIR

CHAPITRE PREMIER

MESURES D'ORGANISATION ET DE DÉFENSE PRISES APRÈS LA CAMPAGNE DE SYRIE

Quand Bonaparte fut rentré au Caire, le 14 juin 1799, il consacra ses premiers soins aux mesures de réorganisation et d'administration que rendaient nécessaires les pertes de toute nature subies en Syrie et la situation dans laquelle il trouvait l'Égypte à son retour. Comme la saison devenait favorable à des entreprises contre les côtes, et bien qu'il en jugeât l'éventualité peu probable pour cette année[1], il se préoccupa surtout d'être en état de faire face à une attaque maritime.

Dès le 14 juin, il prescrivit à Berthier de faire procéder, le lendemain matin, à la visite des casernes et des hôpitaux ; on relèvera le nombre exact des hommes présents, en distinguant les valides (armés ou non) et les blessés. Par le même ordre, il répartit la cavalerie de l'armée en deux brigades indépendantes l'une de l'autre, qui correspondront avec l'état-major général :

Brigade Davout : 22e de chasseurs, 15e et 20e de dragons ;
Brigade Murat : 7e de hussards, 3e et 14e de dragons.

Ordre fut donné, le même jour, à Dommartin de se rendre

1 Voir lettre de Bonaparte à Desaix (27 prairial - 15 juin). Après avoir annoncé son retour, il ajoute :
« Nous voici arrivés à la saison où les débarquements deviennent possibles. Je ne vais pas perdre une heure pour nous mettre en mesure. *Toutes les probabilités* sont cependant que, *pour cette année, il n'y en aura point.* »



d'urgence à Alexandrie, pour procéder à une réorganisation complète de l'artillerie.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DOMMARTIN

Le Caire, le 26 prairial an VII (14 juin 1799).

Il est indispensable, Citoyen Général, que vous partiez au plus tard le 1er du mois prochain pour vous rendre à Rosette et à Alexandrie, pour visiter par vous-même les approvisionnements de ces places, reformer les équipages de campagne et pourvoir à l'approvisionnement des autres places de l'Égypte. Faites partir demain au soir pour Alexandrie le citoyen d'Anthouard; mon intention est qu'il y reste tout l'été pour y commander l'artillerie sous les ordres du citoyen Faultrier : il pourra être porteur de vos dispositions. Vous connaissez mes intentions par rapport à Rosette, El-Rahmânieh, Salheyeh, etc. et à la formation de l'équipage de campagne.

Mon intention est d'établir à Burlos un fort, et provisoirement une batterie capable de défendre la passe de ce lac. Il faut donc que vous preniez des mesures pour y faire parvenir les pièces d'artillerie nécessaires.

BONAPARTE.

Cette mission fit encore l'objet des prescriptions suivantes adressées à Dommartin avant son départ :

29 *prairial* (*17 juin*)[1]. — ... Je vous prie de déterminer près d'Alkam, dans une position très favorable et près d'un endroit où les bateaux échouent ordinairement, l'emplacement d'une redoute, que 30 ou 40 hommes devraient pouvoir défendre, mais qui en pourrait contenir un plus grand nombre; son but principal serait d'empêcher les bâtiments qui viendraient de Rosette de remonter le Nil, et de bien prendre sous sa protection les bâtiments français qui seraient poursuivis par les Arabes.....

30 *prairial* (*18 juin*)[2]. — ... Faites-moi un projet de règlement par articles pour l'artillerie des bataillons; vous y mettrez les masses telles que vous pensez que l'on doit les accorder aux corps.

Les brigades de cavalerie étant faibles, une artillerie trop nombreuse

1. Bonaparte invite Dommartin à s'embarquer sur le *Nil*, bateau qu'il se destinait au cas où il aurait eu à faire des déplacements par voie fluviale. Arrivé à Rosette, Dommartin devra, sans retard, renvoyer le *Nil* avec son rapport sur El-Rahmânieh et la défense du Boghaz.

2. Bonaparte approuve les propositions que Dommartin lui a adressées pour l'organisation de l'artillerie; ce document n'est pas conservé aux *Archives de la Guerre*.



ne fait que les embarrasser. Ainsi, je pense que 2 pièces de 3, attachées à chaque brigade de cavalerie, seront suffisantes[1].....

Il est nécessaire que vous complétiez l'approvisionnement de toutes ces pièces à 300 coups.

Il est également nécessaire de commencer à donner à chaque division deux grosses pièces[2].....

Il est nécessaire de distribuer les pièces de 3 ou de 4 de manière que chaque division se trouve en avoir deux ou trois; et, lorsqu'on donnera aux bataillons leurs pièces, on se trouvera en avoir dans chaque division pour les premiers bataillons des demi-brigades[3].....

Ordonnez que l'on ne distribue des fusils que par mon ordre : mon intention est de ne commencer à les distribuer que dans cinq ou six jours, et lorsque les corps seront réorganisés.

D'autre part, le chef de brigade Crétin, qui remplaçait Cafarelli comme commandant de l'arme du génie, fut invité à venir d'Alexandrie au Caire:

..... En passant à El-Rahmânieh, visitez dans le plus grand détail les établissements.

Ordonnez également une redoute sur la rive de l'embouchure du lac Madieh, du côté de Rosette. Mon but serait que l'ennemi ne pût raisonnablement opérer un débarquement entre le lac et le Boghaz pour marcher sur Rosette, sans s'être au préalable emparé de cette redoute, tout comme il ne pourrait débarquer entre le lac et Alexandrie sans s'être emparé du fort d'Aboukir[4].

En attendant l'arrivée de Crétin, le chef de brigade Sanson reçut l'ordre de faire entreprendre des travaux de fortifications pour protéger les communications du Caire avec la côte[5]:

---

1. Dommartin devra donner aux guides la pièce de 5 du général Reynier et la pièce de 5 de la cavalerie. La cavalerie recevra la pièce de 3 du général Lannes, la pièce de 3 des guides, la pièce de 3 du général Lanusse; elle conservera provisoirement une pièce de 5, jusqu'à ce qu'on puisse la remplacer par une de 3 autrichienne.

2. Il faudra approvisionner les 2 pièces de 8 de Lannes et de Reynier, la pièce de 8 et l'obusier de Davout. On enverra à Kleber 2 affûts pour monter ses pièces de 8. Les pièces de 8 de Lanusse et de Fugière seront remplacées par des pièces de 3 vénitiennes, et attachées aux divisions Lannes et Rampon.

3 Kleber a déjà 3 pièces; Reynier pourra recevoir la pièce qui est à Belbeis. Il faudra en procurer le plus tôt possible aux divisions Lannes et Rampon. L'armée pourra ainsi attendre qu'on ait fait venir l'artillerie qui reste à Rosette.

4. Bonaparte à Crétin (29 prairial-17 juin). Crétin devra profiter de la felouque *le Nil* pour venir de Rosette au Caire, où sa « prompte arrivée est nécessaire ».

5. Bonaparte à Sanson (4 messidor-22 juin).



Mon intention, Citoyen Commandant, est d'établir une redoute à Mit-Gamar et à Mansourah, remplissant les buts suivants : défendre la navigation du Nil; protéger les barques françaises; contenir des magasins capables de nourrir un corps de 10.000 hommes pendant un mois; contenir une ambulance d'une cinquantaine de lits, et enfin maintenir les villes de Mansourah et de Mit-Gamar. Je vous prie de me proposer un projet pour ces redoutes, auxquelles je désire que l'on travaille de suite, de manière qu'entre Rosette et Le Caire il y aura les redoutes d'El-Rahmânieh et d'Alkam, et entre Damiette et Le Caire celles de Mansourah et de Mit-Gamar.

Je vous prie aussi de me faire un rapport sur la redoute d'El-Rahmânieh. Voilà longtemps qu'on travaille, et je vois que cela ne finit jamais[1].

Enfin, le 21 juin, Bonaparte donna ordre à Ganteaume de se rendre à Rosette et à Alexandrie, avec mission d'assurer le concours des ressources de la marine à la défense du Nil et des côtes[2]. Il ajoutait des instructions pour l'armement des frégates *la Muiron* et *la Carrère*, sur lesquelles il devait s'embarquer deux mois plus tard ; bornons-nous à signaler cette particularité qui tend à montrer que, dès ce moment, Bonaparte voulait avoir sous la main les moyens de revenir en France à la première occasion favorable.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CONTRE-AMIRAL GANTEAUME

Le Caire, le 3 messidor an VII (21 juin 1799).

Vous vous rendrez, Citoyen Général, à Rosette et à Alexandrie. Vous passerez la revue des bâtiments qui se trouvent pour la défense de l'embouchure de Rosette ; vous y ferez envoyer d'Alexan-

1. Le 15 messidor (3 juillet), Bonaparte fait connaître à Sanson qu'il adopte son projet de redoute. Quatre ouvrages de ce genre seront construits : à Mit-Gamar, à Mansourah, au Ventre-de-la-Vache, entre Alkam et Chabour (à l'endroit où les barques sont ordinairement attaquées). Le lendemain, il écrit à Sanson que le général Robin est de retour de sa tournée à Mit-Gamar; il prescrit d'envoyer le plus tôt possible l'officier du génie qui doit construire cette redoute, et d'activer les travaux.

2. Dans la journée, une correspondance adressée à Marco Calavagi avait annoncé que les Anglais avaient paru devant Alexandrie et s'étaient mis en relations avec les Arabes et les Mameluks. Cette nouvelle fut transmise à Bonaparte par une lettre de Dugua (3 messidor-21 juin) ; elle motiva peut-être l'envoi de Ganteaume à Alexandrie.



drie tout ce qui pourrait y manquer. Mon intention est que les bâtiments qui n'ont qu'une pièce soient approvisionnés à 300 coups, et ceux qui en ont deux à 200.

Vous ferez partir d'Alexandrie tous les bâtiments propres à la navigation du Nil, et spécialement tous les avisos armés en guerre qui peuvent entrer dans le Nil ou à Burlos.

Vous prendrez à bord de tous les bâtiments, soit de guerre, soit du convoi, tous les canons, toutes les armes et autres objets de quelque espèce que ce soit qui peuvent être utiles à la défense du Nil.

Vous trouverez à Alexandrie le général Dommartin, et vous l'aiderez dans le transport de toutes les poudres, canons, munitions de guerre, etc., qu'il doit envoyer à Rosette, Burlos et Damiette.

Je désirerais que l'on pût embosser à l'embouchure du lac Burlos un gros bâtiment armé de grosses pièces, de manière que ce bâtiment pût défendre la passe et tenir lieu d'un fort que l'on va commencer à construire, mais pour lequel il faudra du temps.

Vous désarmerez à Alexandrie tous les bâtiments, hormis la *Muiron* et la *Carrère*, et une demi-douzaine d'avisos ou bâtiments marchands, bons marcheurs, qu'il faut tenir prêts à partir pour France.

Vous me ferez faire un rapport sur la meilleure des frégates qui restent, et vous ordonnerez toutes les dispositions pour l'armer au premier ordre en matériel.

Vous aurez soin de vous assurer que les futailles des deux frégates *la Muiron* et *la Carrère* soient en meilleur état que celles de l'escadre du contre-amiral Perrée.

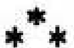
Vous aurez soin qu'hormis ce qui vous est nécessaire, vous laissiez dans chaque bâtiment de guerre de quoi l'armer en flûte le plus promptement possible.

Vous trouverez ci-joint l'ordre pour que l'ordonnateur de la marine et le commandant des armes ne portent aucun obstacle à vos opérations et vous secondent de tout leur pouvoir.

BONAPARTE.

Vous ferez mettre en construction deux ou trois petits chebecs semblables à la *Fortune*, et qui puissent entrer dans le Nil et à Om Fareg.





En même temps Bonaparte prescrivit la formation de plusieurs petites colonnes mobiles destinées à parcourir les provinces, à faire rentrer les impositions arriérées, à confirmer le maintien de l'ordre dans les régions qui avaient été le théâtre des récentes agitations. Il profita de ces mouvements de troupes pour relever certaines garnisons et assurer une meilleure répartition des corps qu'il se proposait de réorganiser ; quelques changements furent aussi apportés aux commandements territoriaux.

Extrait d'un ordre de Bonaparte à Berthier.

27 *prairial* (15 *juin*). — Le commandant des dromadaires se transportera à Gizeh et se concertera avec le commissaire des guerres Boisnod[1] pour prendre, parmi les 160 chameaux qui ont été remis il y a deux jours à l'artillerie, tout ce qui pourrait être utile à son service.

L'adjudant général Boyer partira demain, avec tous les hommes de la 88e qui se trouvent au Caire ou au dépôt, pour se rendre au Fayoum achever la levée de toutes les impositions. Lorsque cela sera fait, il rejoindra et se mettra sous les ordres du général Zayonchek pour parcourir la province de Beni-Souef, pour faire payer le miri et autres impositions que devrait cette province. Lorsque cette opération sera faite, il attendra à Beni-Souef de nouveaux ordres. Le général Zayonchek, qui est chargé du commandement des provinces du Fayoum et de Beni-Souef, lui donnera tous les renseignements qui pourraient lui être utiles pour sa tournée dans la province du Fayoum.....

. . . .

Vous donnerez l'ordre au général Destaing de partir, le 29, pour

1. La *Correspondance de Napoléon* (d'après le registre de Bonaparte) écrit : *Boissard*. Le registre des ordres de Berthier et le contrôle des commissaires des guerres ne laissent pas de doute sur la rectification de ce *lapsus*.



se rendre à El-Rahmânieh avec le bataillon de la 61[e] qui se trouve au Caire et tous les hommes de ce bataillon qui sont au dépôt et qui sont dans le cas de pouvoir marcher. Arrivé à El-Rahmânieh, il ramènera au Caire tous les hommes de la légion nautique qui s'y trouveraient. Il sera sous les ordres du général Marmont, qui commande les trois provinces. Il prendra les mesures les plus promptes pour faire rentrer les contributions que doit la province de Bahireh[1].

Vous donnerez l'ordre au bataillon de la 25[e], qui est à Menouf, d'en partir pour se rendre, avec armes, bagages et tous les effets, à Katieh, en passant par Belbeis et Salheyeh ; au général Lanusse, de garder avec lui le bataillon de la 4[e] légère ; au général Rampon, de prendre le commandement de la province du Caire.

Le général Leclerc se rendra à Belbeis, où il trouvera le bataillon de la 25[e] demi brigade, avec lequel il se rendra à Katieh, pour y prendre, sous les ordres du général Kleber, le commandement de l'avant-garde, qui s'étend depuis Om-Fareg jusqu'à El-Arich.

Dès l'instant que le général Destaing sera arrivé à El-Rahmânieh, le chef de brigade Lefebvre rejoindra la 25[e] à Damiette.

Le général Robin se rendra à Mit-Gamar, pour prendre le commandement du Kelioubeh : il s'aidera du bataillon de la 32[e] qui s'y trouve, pour la parcourir et lever tout ce qu'elle doit d'impositions.

---

1. Par lettre du 29 prairial (17 juin), Bonaparte notifie à Marmont la mission de Destaing. Il l'invite à faire partir sur-le-champ de Rosette la légion nautique et la 19[e] pour Le Caire, le détachement de la 25[e] pour Damiette. Il annonce le départ de Dommartin pour Alexandrie, d'où il fera passer au Caire tout l'équipage de campagne (sauf 4 pièces) et la partie de l'équipage de siège jugée nécessaire :

« Je ne conçois pas comment un brick anglais restant à croiser devant Alexandrie se trouve maître de la mer ; pourquoi une frégate ou des bricks ne sortent-ils pas ?

» ... Je vous prie de m'envoyer au Caire l'agent divisionnaire qui a été surpris vendant 100 ardeps de blé, et le Français qui les a achetés....

» Une grande quantité d'employés, d'officiers de santé se sont embarqués pour France sans permission. Il me semble que cette police était aisée à faire.....»

Bonaparte reproche à Marmont les discussions d'autorité qu'il a eues à propos des droits respectifs de l'ordonnateur Laigle et du commissaire des guerres Michaux. Ces discussions (qui donnèrent lieu à une volumineuse correspondance) avaient eu pour effet d'entraver le ravitaillement d'Alexandrie : «..... La province de Bahireh vous fournira de l'argent ; nous sommes ici fort pauvres.....

» .... Vous n'avez rien à espérer que de nos provinces de Rosette et de Bahireh. »

Une seconde lettre de Bonaparte à Marmont (même date) dit que Destaing a ordre de remettre à l'ingénieur des ponts et chaussées à El-Rahmânieh l'argent qui lui a été retiré pour le génie militaire ; des mesures seront prises pour assurer la navigabilité du canal.



Le général Lanusse, qui réunit le commandement de cette province à celui de Menouf, lui donnera tous les renseignements dont il pourra avoir besoin.

Le général Kleber réunira à son commandement de la province de Damiette celui de la province de Mansourah. Il prendra toutes les mesures pour faire rentrer les contributions et les faire verser dans la caisse du payeur.

En raison de la mission qui lui était confiée, Destaing fut remplacé par Dugua dans ses fonctions de commandant de la place du Caire[1].

Deux jours plus tard, les généraux Reynier, Dumuy et Rampon, l'adjudant général Duranteau et le chef de brigade Grobert reçurent des missions analogues, qui font l'objet de ces ordres de Bonaparte à Berthier (29 prairial-17 juin) :

Vous donnerez l'ordre au général Reynier, à un détachement du 3e régiment de dragons, et à un détachement de sa division de la force que le général jugera nécessaire, de partir le 2 messidor pour faire la tournée de sa province et lever les impositions.

Vous donnerez l'ordre au citoyen Duranteau de faire avec son bataillon la tournée de la province de Kelioub pour la levée des impositions.

A l'agent français, à 100 hommes de la garnison de Gizeh et au chef de brigade Grobert de faire une tournée dans la province de Gizeh, pour la levée des impositions[2].

Vous préviendrez le général Reynier que mon intention est qu'il ne mène point de grenadiers, et que le détachement qu'il mènera, la garni-

1. Voir lettre de Berthier à Dugua (Le Caire, 27 prairial-15 juin) : la remise du service et des papiers aura lieu le lendemain, à 8 heures du matin.

Cette mutation est notifiée à l'armée par l'ordre du jour du 28 prairial (16 juin), où l'on doit relever les prescriptions suivantes :

« Le général en chef a vu avec peine plusieurs généraux de service avec des uniformes qui n'avaient pas les trois couleurs : il désire que tout officier qui est de service porte l'uniforme tel qu'il est prescrit par l'ordonnance.

» Chaque général de division et les commandants d'armes enverront deux ordonnances à l'état-major général, qui seront relevées tous les jours, à 9 heures.

» Le général Davout enverra deux ordonnances à l'état-major général tous les jours pairs ; le général Murat en enverra deux tous les jours impairs.

» Le général Dugua remplira les fonctions d'inspecteur de cavalerie.

» Le chef de brigade Detrès est nommé chef de brigade du 7e de hussards. »

2. Dommartin ayant fait connaître (30 prairial-18 juin) que Grobert était nécessaire pour le service de la direction d'artillerie du Caire, le chef de bataillon Faure fut désigné en remplacement.



son de Salheyeh et de Belbeis soient de la même demi-brigade, afin de pouvoir pendant ce temps-là organiser l'autre demi-brigade de sa division.

Vous donnerez l'ordre au général Dumuy de se rendre le plus tôt possible à Suez, pour y remplir les fonctions d'inspecteur du génie, de l'artillerie et de l'infanterie.

Il y restera quelques jours et renverra de suite la légion maltaise, tous les galériens, marins, matelots qu'il jugerait inutiles à la protection des travaux et à la défense de la place, vu qu'il est nécessaire qu'il y reste le moins de bouches possible, et surtout aucune bouche inutile; et, après y être resté huit à dix jours, et qu'il jugera sa présence inutile, il reviendra au Caire.

Je vous prie, Citoyen Général, de donner l'ordre au général Rampon de partir le 1er messidor pour faire payer les impositions de sa province; il mènera avec lui un détachement de 220 hommes de la 18e et une pièce de canon, 50 hommes à cheval du 7e de hussards, 30 à pied du 7e de hussards, 30 à pied du 3e de dragons, 20 à pied du 14e de dragons et 20 du 20e; il aura soin dans sa tournée de faire monter ces 100 hommes;

Aux hommes du 15e de dragons qui font le service de la place, de rejoindre leur corps à Boulak, et vous les ferez relever par un détachement de 40 hommes du 3e de dragons;

Au citoyen Sanson commandant du génie, de faire marcher avec le général Rampon un ingénieur géographe pour faire à la main une carte de la province du Caire, avec la position et le nom des villages, ainsi que la direction des principaux canaux.

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Kleber.

Le Caire, 5 *messidor* (23 *juin*)[1]. —... Le bataillon de la 25e se rend en droite ligne à Katieh avec le général Leclerc. J'ai envoyé le général Destaing à El-Rahmânieh.

Le général Dommartin doit être rendu à Alexandrie.

Si Lesbeh n'est pas en état aujourd'hui, il est au moins nécessaire que vous donniez les ordres qu'on y travaille avec une telle activité que, tous les mois, il acquière un nouveau degré de force, et que l'année prochaine il puisse remplir le but qu'on s'était proposé.....

Nous sommes toujours ici sans nouvelles du continent; on m'assure aujourd'hui que des vaisseaux anglais ont paru devant Alexandrie; qu'ils ont expédié à Mourad trois exprès sur des dro-

1. Bonaparte répond à des lettres de Kleber des 26, 28 et 29 prairial (14, 16 et 17 juin). Il autorise Kleber à permettre, à partir de thermidor, le commerce avec la Syrie.



madaires. Ils auront de la peine à le trouver, car le général Friant est dans ce moment dans les oasis.

Le général Desaix est en pleine jouissance de la haute Égypte et de Kosseir. Les impositions se payent régulièrement, et sa division est au courant de sa solde. Avec les impositions de Damiette et de Mansourah, vous viendrez facilement à bout de payer votre division[1].

Mettez-vous en correspondance avec Rosette, afin que l'on vous prévienne promptement de tout ce qui pourrait se passer sur la côte. Dès l'instant qu'il y aura un peu d'eau, je vous enverrai les deux demi-galères et la chaloupe canonnière *la Victoire*, qui sont fort bien armées. Dans ce moment-ci les eaux sont trop basses.

Je crois qu'il serait toujours utile de tenir à Om Fareg le bateau *le Menzaleh*, et de remplir sa cale de jarres d'eau, car d'ici à un ou deux mois le lac Menzaleh sera un moyen efficace de communication avec Katieh et El-Arich.

Le général Menou n'est pas encore de retour de son inspection d'El-Arich[2]. . . .

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MARMONT

Le Caire, le 8 messidor an VII (26 juin 1799).

Je n'ai point reçu, Citoyen Général, la lettre que vous m'annoncez m'avoir écrite le 1er messidor ; je viens de recevoir celle du 3.

Le général Destaing est arrivé à El-Rahmânieh ; il a mené avec lui un bataillon de la 61e ; le général Lanusse y avait envoyé un bataillon de la 4e ; le chef de la 4e est parti avant-hier avec un autre bataillon. Ainsi, il ne manque pas de forces pour faire payer les contributions et dissiper les rassemblements.

Vous-même vous pouvez, avec une partie de vos forces, vous porter sur Mariout et détruire ces maudits Arabes.

Le contre-amiral Ganteaume doit être arrivé à Alexandrie ; secondez, je vous prie, toutes ses opérations.

1. Voir lettre de Bonaparte à Daure (7 messidor - 25 juin), portant que Kleber a reçu « l'autorité nécessaire pour administrer les provinces de Damiette et de Mansourah, de manière à pouvoir solder tout ce dont a besoin sa division ».

La même autorité a été donnée à Marmont (pour les provinces d'Alexandrie, de Rosette et de Bahireh) et à Desaix (pour les trois provinces de la haute Égypte.)

2. *In fine*, Bonaparte conseille à Kleber de se procurer 60,000 francs, qui lui sont nécessaires, par un emprunt forcé sur un petit nombre de négociants de Damiette. Il compte sur lui pour relever l'administration de cette province.



Smith est un jeune fou, qui veut faire sa fortune et cherche à se mettre souvent en évidence. La meilleure manière de le punir est de ne jamais lui répondre. Il faut le traiter comme un capitaine de brûlot. C'est, au reste, un homme capable de toutes les folies, et auquel il ne faut jamais prêter un projet profond et raisonné ; ainsi, par exemple, il serait capable de faire faire une descente à 800 hommes. Il se vante d'être entré déguisé à Alexandrie. Je ne sais si ce fait est vrai ; mais il est très possible qu'il profite d'un parlementaire pour entrer dans la ville, déguisé en matelot.

La province de Rosette doit beaucoup d'argent ; prenez des mesures pour faire tout solder.

Le Nil n'augmente pas encore; mais du moment qu'il sera un peu haut, je vous enverrai 600.000 rations de biscuits et une grande quantité de blé.

BONAPARTE.

Les dispositions suivantes eurent spécialement pour objet de préparer la réorganisation des corps :

Extraits des ordres de Bonaparte à Berthier.

29 *prairial* (17 *juin*). — Vous donnerez ordre au général Rampon de passer demain la revue de la 18ᵉ, et de me donner un projet pareil à celui de la 69ᵉ ; bien entendu qu'il ne doit pas être question des grenadiers, qui est particulier (*sic*) à la 69ᵉ.

29 *prairial* (17 *juin*). — Je vous prie d'ordonner au général Davout de passer demain, à la pointe du jour, la revue du 22ᵉ de chasseurs, des 15ᵉ et 20ᵉ de dragons, et de m'en remettre les états de situation avant midi ;

Au général Murat de passer également la revue demain matin du 7ᵉ de hussards, des 3ᵉ et 14ᵉ de dragons, et de m'en remettre l'état de situation avant midi.

30 *prairial* (18 *juin*). — Vous donnerez l'ordre au général Desaix de faire partir tous les détachements du 14ᵉ régiment de dragons qui se trouvent dans la haute Égypte. Vous donnerez l'ordre pour que les commandants de Minieh et Beni-Souef y joignent les hommes de ce corps qu'ils pourraient avoir ; mon intention étant de réunir à Boulak tous les hommes de ce corps.

30 *prairial* (18 *juin*). — Il est nécessaire..... que vous donniez les ordres pour que les dépôts continuent à rester dans l'endroit où ils se trouvent ; les chefs de corps pourront simplement en retirer les hommes qui pourraient faire le service.



30 *prairial* (18 *juin*). — Vous voudrez bien faire réimprimer l'ordre du jour du 22 brumaire. Il ordonnera que la commission ordonnée par l'article 6 soit formée, et que l'article 4 soit mis à son exécution avec la plus grande rigueur.

La moitié de la somme provenant dudit article sera versée dans la caisse du payeur pour être donnée en gratification aux blessés; l'autre moitié sera remise dans la caisse du corps [1].

1er *messidor* (19 *juin*). — Je vous prie, Citoyen Général, de faire achever l'organisation des deux compagnies de vétérans qui sont à la citadelle, et d'en former deux nouvelles. Ces dernières sont destinées à tenir garnison, l'une au fort Sulkowski, l'autre au fort Dupuy.

2 *messidor* (20 *juin*). — Vous donnerez l'ordre pour que tous les hommes à pied du 22e de chasseurs, des 15e et 20e de dragons partent le plus tôt possible pour la haute Égypte pour y aller en remonte [2]. Par cette même occasion, les trois officiers du génie partiront pour la division Desaix [3].

Je vous prie d'ordonner au général Desaix qu'il m'envoie 30 bons chevaux pour la remonte de ma compagnie des guides.

3 *messidor* (21 *juin*). — Vous ferez réunir, Citoyen Général, les hommes de la 4e d'infanterie légère des bataillons qui sont à Alexandrie et El-Rahmânieh, de la 61e et de la 75e, et de les tenir prêts à partir demain avec le contre-amiral Ganteaume.

3 *messidor* (21 *juin*). — Vous ferez reconnaître, Citoyen Général, le citoyen Barthélemy, chef d'escadron des guides, comme chef de brigade du 15e de dragons.

3 *messidor* (21 *juin*). — Vous donnerez l'ordre au général Davout de partir ce soir avec 80 hommes de cavalerie pour se rendre à El-Bassatin prendre des informations où se tiennent les Arabes Bily qui viennent

1. Voir, tome III, p. 375, l'ordre du jour du 22 brumaire an VII (12 novembre 1798) au sujet des militaires irrégulièrement employés comme domestiques. Ses prescriptions furent renouvelées par l'ordre du jour de l'armée du 2 messidor (20 juin).

2. Voir ordre de Berthier au commandant des armes à Boulak (3 messidor-21 juin) prescrivant de préparer des djermes pour transporter 120 hommes, le plus tôt possible, dans la haute Égypte; ordre de Berthier à Davout (4 messidor-22 juin) prescrivant que les hommes à pied des 22e de chasseurs, 15e et 20e de dragons s'embarqueront à Boulak le lendemain matin pour la haute Égypte. L'officier d'état-major Paultre a ordre de s'embarquer avec ce détachement, pour se rendre à la division Desaix.

3. Ces officiers étaient destinés à diriger les travaux de fortifications dans la haute Égypte et spécialement ceux de Kosseir et de Keneh. On devait en même temps faire partir des outils et des cartouches. (Voir lettres de Bonaparte à Desaix, 1er et 3 messidor-19 et 21 juin. *Corr. Nap.* 4190 et 4199.)

faire des incursions dans ce village[1], et tâcher de les surprendre s'ils se trouvent à trois ou quatre lieues. Sans quoi, après y avoir passé la nuit et la journée de demain, il rentrera au Caire demain soir.

3 *messidor* (21 *juin*). — Dès l'instant que le général Leclerc sera arrivé à Katieh, avec le bataillon de la 25e, il fera relever la garnison d'El-Arich par 120 hommes de la 2e d'infanterie légère, 120 hommes de la 25e.

Le bataillon de la 13e se rendra en toute diligence au Caire[2].

Le général Junot se rendra au Caire.

Le citoyen Geoffroy commandera à la fois le génie et la place d'El-Arich; il aura sous lui un capitaine du génie et deux adjoints chargés du détail de leur arme.

L'adjudant général Cambis se rendra au Caire.

Les grenadiers de la 19e seront incorporés dans la 2e demi-brigade d'infanterie légère. Vous donnerez l'ordre pour qu'on profite du moment où cette demi-brigade est à Katieh pour l'organiser comme la 69e, c'est-à-dire à cinq compagnies par bataillon. Le général Junot, qui sera chargé de ce travail, rapportera au Caire les contrôles.

4 *messidor* (22 *juin*). — Vous ferez préparer le travail pour l'organisation des 32e et 85e demi-brigades. Je désire que, le 10, vous puissiez procéder à l'organisation de ces demi-brigades.

4 *messidor* (22 *juin*). — Vous voudrez bien, Citoyen Général, donner l'ordre au chef de la 4e, au 1er bataillon de la 4e, qui est au Caire et à tous les hommes de cette demi-brigade qui se trouvent au Caire ou à la citadelle, de partir le 6 pour se rendre à Rosette.

Vous donnerez l'ordre au commandant de la citadelle de laisser sortir aujourd'hui tous les hommes de cette demi-brigade qui entreront en subsistance dans le 1er bataillon.

Vous préviendrez le chef de brigade que les draps pour le nouvel habillement lui seront délivrés à Alexandrie, où mon intention est que les dépôts de cette demi-brigade soient établis.

Vous donnerez ordre à Rosette de renvoyer de suite au Caire, après l'arrivée de ce bataillon, tous les hommes de la 19e avec la légion nautique ou maltaise qui se trouveraient encore à Rosette, El-Rahmânieh, Aboukir et Alexandrie; et de renvoyer à Damiette tous les hommes de la 25e qui se trouveraient dans ces quatre places.

Vous donnerez ordre au général Marmont de réunir cette demi-brigade

1. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (1er messidor 19 juin), portant que, dans la matinée, des Arabes ont paru près d'El-Bassatin, ont volé des bourriques et assassiné des hommes. Dugua a prescrit au capitaine Nicole de placer le lendemain un poste de Grecs en embuscade dans ces parages.

2. Le lendemain, Bonaparte prescrit à Berthier de prévenir le général Lannes de ce mouvement. Mais, comme le 3e bataillon de la 13e ne pourra arriver au Caire avant quinze ou vingt jours, on devra préparer l'organisation de la demi-brigade à cinq compagnies par bataillon, afin de pouvoir l'organiser le 10 ou 12 messidor.



à Alexandrie ou à Rosette, afin de procéder à la nouvelle organisation à raison de cinq compagnies par bataillon ; vous lui enverrez les modèles d'organisation.

4 *messidor* (22 *juin*). — Le détachement de la 69e qui est à Suez reviendra le plus tôt possible ; il sera relevé par la 1re compagnie du 3e bataillon de la 69e.

4 *messidor* (22 *juin*). — La 69e sera définitivement organisée demain. Le 1er bataillon de la 69e partira, le 6, pour se rendre à Mit-Gamar relever le bataillon de la 32e, qui se rendra en toute diligence au Caire. Les grenadiers resteront au Vieux Caire.

Le 2e bataillon de la 69e se rendra à Menouf, hormis la compagnie de grenadiers, pour relever le bataillon de la 25e, qui se rendra à sa destination à Katieh. Le bataillon de la 4e, qui avait ordre de se rendre à Menouf, restera au Caire jusqu'à nouvel ordre. Le 3e bataillon de la 69e fournira une compagnie à Suez[1], et la moitié d'une compagnie à Birket-el-Haggi ; le reste restera au Vieux-Caire.

Vous prendrez toutes les mesures pour que, le 8, tous les détachements de la 32e soient réunis au Caire, afin de pouvoir procéder à l'organisation de cette demi-brigade.

Le chef de bataillon Duranteau restera à Mit-Gamar, puisqu'il est chargé du commandement de la province[2].

5 *messidor* (23 *juin*). — ..... Le citoyen Godard, chef de bataillon de la 69e, commandera le 3e bataillon ; le citoyen Vincent se rendra pour commander en sa place le fort d'Aboukir.....

5 *messidor* (23 *juin*). — J'ai donné l'ordre, le 3 messidor, Citoyen Général, que l'on fasse partir pour la division Desaix 50.000 cartouches, 100 pioches et 100 pelles. Je vous prie de réitérer ces ordres aux commandants du génie et de l'artillerie, le convoi n'attendant que ces effets pour partir.

5 *messidor* (23 *juin*). — Vous laisserez à la citadelle les compagnies de vétérans nos 1 et 2 ; et donnerez ordre à la compagnie no 3 de se rendre demain au fort Sulkowski pour y tenir garnison ; à la compagnie no 4, de se rendre demain au fort Dupuy pour y tenir garnison.

---

1. Voir lettre de Berthier à Dumuy (5 messidor-13 juin), annonçant que la 1re compagnie du 3e bataillon et la 69e partira le lendemain pour Suez, pour relever les détachements de la même demi-brigade qui s'y trouvent : « Cette compagnie sera à vos ordres et vous servira d'escorte. Veuillez bien m'indiquer l'heure et le lieu du rendez-vous pour le départ. »

2. Le lendemain (5 messidor-23 juin), Bonaparte nomme Duranteau adjudant général « pour la conduite qu'il a tenue en Egypte pendant l'absence de l'armée » ; il le désigne pour être employé au Caire sous les ordres de Dugua.

Le général Robin reçoit ordre de partir avec le 1er bataillon de la 69e pour Mit-Gamar ; il y prendra le commandement de la province.



Le poste de dragons à pied que l'on tient au pont au-dessus du fort Camin sera supprimé.

Vous passerez, le 7, la revue du corps des dromadaires, et vous me ferez connaître où en est l'organisation[1].

7 *messidor* (25 *juin*). — Vous donnerez l'ordre, Citoyen Général, au général Murat d'envoyer à Mit-Gamar, au général Robin, 30 hommes à pied avec un officier intelligent pour aller en remonte. Vous lui donnerez ordre de ne recevoir que de bons chevaux.

ORDRE

Le Caire, le 7 messidor an VII (25 juin 1799).

Il y aura 2 compagnies de guides à cheval, 2 compagnies de guides à pied, et une compagnie de canonniers. Chaque compagnie sera composée d'un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant et, s'il est nécessaire, d'un officier surnuméraire; d'un maréchal des logis chef, d'un brigadier fourrier, 4 maréchaux des logis, 8 brigadiers, 2 trompettes ou tambours, et 70 hommes.

On prendra, pour compléter les compagnies à cheval, des hommes dans les guides à pied, et on prendra dans l'artillerie à cheval pour compléter les canonniers. On choisira des hommes d'une bravoure et d'une conduite distinguées, et fortement constitués[2].

BONAPARTE.

Le même jour, Bonaparte prescrivit à Berthier de prélever pour le régiment des dromadaires 15 hommes sur chacun des dépôts des 21e légère, 61e et 88e de ligne; ces 45 hommes étaient destinés à « compléter l'escadron qui est formé ». Ce contingent n'étant pas suffisant, de nouveaux prélèvements durent être autorisés pour atteindre l'effectif réglementaire[3].

1. La veille, Berthier avait écrit à Dupas : « D'après le rapport qui a été fait, Citoyen Commandant, au général en chef de la force des compagnies de vétérans, et de l'état du service de la citadelle, et de vos réclamations sur l'augmentation d'une garnison dans le cas où l'on vous retirerait les dépôts, le général a décidé qu'il n'y avait pas lieu à vous accorder de nouvelles troupes, et que vous pouviez faire face à tout, en diminuant de moitié le service de la citadelle. »

2. Voir lettre de Berthier à Bessières (7 messidor-25 juin), l'invitant à réorganiser le corps des guides sur les nouvelles bases.

3. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (13 messidor 1er juillet) prescrivant de por-



Afin de compenser les pertes subies par l'armée française, et en raison de l'insuffisance des ressources que lui offrait la population égyptienne pour l'organisation des corps auxiliaires, Bonaparte songea à enrôler des nègres; il espérait se procurer ainsi de précieuses et abondantes ressources de recrutement. A cet effet, le 22 juin (4 messidor), il écrit à Poussielgue :

Je vous prie, Citoyen, de me procurer 200 esclaves noirs d'un âge au-dessus de 16 ans, pour en faire des soldats, et de me faire connaître à quel prix on les pourrait avoir.

Et à Desaix:

Je désirerais, Citoyen Général, acheter 2.000 ou 3.000 nègres, ayant plus de 16 ans, pour pouvoir en mettre une centaine par bataillon. Voyez s'il n'y aurait pas moyen de commencer ce recrutement en commençant les achats. Je n'ai pas besoin de vous faire sentir l'importance de cette mesure [1].

Quelques jours plus tard, il demande au sultan du Darfour de favoriser ce recrutement [2] :

...Lorsque votre caravane est arrivée, j'étais absent, ayant été en Syrie

---

ter au chiffre réglementaire de 236 l'effectif des dromadaires qui est seulement de 206. La légion nautique fournira 4 hommes, la légion maltaise 4, la 19e demi-brigade 22.

1. Desaix dut recevoir cette lettre en arrivant à Minieh, le 29 juin (11 messidor). Le commerce des nègres se faisant principalement par l'Egypte supérieure, Desaix écrivit à Belliard (de Taha, 14 messidor-2 juillet):

« Le général en chef désire bien vivement, mon Général, avoir 2.000 nègres de 15 à 16 ans pour recruter ses troupes; cette mesure serait excellente. Il s'adresse à moi pour cet objet. Ne pourriez-vous pas voir si la caravane de Sennaar, qui arrive dans ce moment, n'en aurait pas. Il faudrait les retenir tous et les acheter. Il serait à désirer que vous puissiez voir les chefs de ces caravanes, les engager à ne pas conduire des enfants et des femmes, dont ils auront peu le débit, mais des hommes tels que je les demande. On leur assurerait un grand bénéfice. On pourrait envoyer des dromadaires dans les contrées, pour faire prévenir les marchands de l'assurance que tous les hommes faits seront achetés par nous.

» J'engage Donzelot à voir si, par Kosseir, on n'en aurait pas aussi de l'Arabie et de l'Abyssinie. Ces derniers, étant chrétiens, seraient excellents et bien dévoués.

» Ecrivez à Eppler d'acheter, à quelque prix que ce soit, tous les hommes un peu grands qui arriveront de son côté. Nous les paierons. Il ne faut pas que les habitants en aient un seul. »

2. Du Caire, 12 messidor-30 juin.



rie pour punir et détruire nos ennemis. Je vous prie de renvoyer, par la première caravane, 2.000 esclaves noirs ayant plus de 16 ans, forts et vigoureux; je les achèterai tous pour mon compte.

La nouvelle organisation de l'infanterie fut définitivement fixée par deux ordres de Bonaparte, que notifia aux troupes l'ordre du jour du 9 messidor (27 juin). Elle comportait : la réduction du nombre des compagnies par bataillon; la formation de compagnies d'éclaireurs destinées à agir en avant de la ligne de combat proprement dite; l'attribution de pièces de 3 aux bataillons d'infanterie.

ORDRE

Le Caire, le 9 messidor an VII (27 juin 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE:

I. — Il sera donné aux demi-brigades de l'armée la formation suivante:

II. — Chaque bataillon sera réduit à cinq compagnies, compris la compagnie de grenadiers.

III. — Chaque compagnie de grenadiers sera composée d'un capitaine, un lieutenant, deux sous-lieutenants, un sergent-major, un caporal fourrier, quatre sergents, huit caporaux, deux tambours, et soixante-dix grenadiers.

IV. — Il y aura par demi-brigade une compagnie d'éclaireurs, composée de trois escouades fournies chacune par un bataillon.

Celle du 1er bataillon sera composée du capitaine, d'un sous-lieutenant surnuméraire, d'un sergent, deux caporaux, et quatre éclaireurs par compagnie;

Celle du 2e bataillon, du lieutenant, du sergent-major, un sergent, deux caporaux et quatre éclaireurs par compagnie;

Celle du 3e bataillon, du sous-lieutenant, d'un sergent, un caporal fourrier, deux caporaux et quatre éclaireurs par compagnie.

V. — Le capitaine, le lieutenant et le sous lieutenant d'éclaireurs seront attachés chacun à l'état-major de leur bataillon.

VI. — Les sous-officiers d'éclaireurs seront choisis, pour actuel-



lement, parmi les sous-officiers surnuméraires; lesquels cependant resteront attachés à des compagnies.

VII. — Il y aura par demi-brigade un capitaine chargé de l'habillement, un capitaine ou lieutenant chargé de l'armement, un officier chargé de l'inspection des trois pièces de bataillon, un sergent et un caporal par bataillon attachés à la pièce du bataillon.

VIII — Les officiers et sous-officiers titulaires seront choisis sur la totalité des individus de leurs grades, sans faire attention au bataillon : on choisira ceux qui ont le plus de mérite. Le général de division proposera son travail au général en chef.

IX. — Les officiers et sous-officiers excédants, à l'organisation, seront placés dans les compagnies de ceux qui dans le même grade ont plus d'ancienneté.

X. — La formation de l'ordonnance est conservée; le quatrième officier n'est que provisoire, de sorte que la loi sur les remplacements n'aura lieu que lorsque les compagnies seront réduites à trois officiers.

XI. — Il n'y aura qu'un officier surnuméraire par compagnie, les autres iront au dépôt.

XII. — Les tambours surnuméraires qui auront assez de taille seront placés comme fusiliers dans les compagnies.

XIII. — Le rang des officiers surnuméraires dans l'ordre de bataille doit être tel que les officiers se trouvent placés, relativement à leurs grades, de la même manière que s'ils étaient titulaires. Les chefs de corps désigneront la place que doit occuper chaque sous-officier surnuméraire, de manière qu'il n'y ait pas plus de sous-officiers dans l'ordre de bataille que l'ordonnance ne prescrit, hormis les sergents-majors surnuméraires qui pourront être en serre-file.

XIV. — Le général chargé de la formation d'une demi-brigade se fera assister par un commissaire des guerres pour constater la situation de la demi-brigade au moment de sa nouvelle formation.



Détail de l'organisation des compagnies d'éclaireurs.

1° La compagnie ou les escouades d'éclaireurs ne seront réunies qu'au moment de s'en servir. Les hommes qui devront composer ces compagnies doivent toujours être désignés et notés sur le contrôle des compagnies. Aux appels, ils seront toujours nommés après les caporaux.

2° Le nombre d'éclaireurs doit être toujours complet sous les armes : l'adjudant sous-officier du bataillon remettra tous les jours à l'officier commandant l'escouade le nom des hommes qui composent son escouade.

3° Il sera accordé à chaque éclaireur une haute-paie de 5 sols par décade, qui ne sera due qu'aux éclaireurs présents sous les armes, sans que ceux qui seraient aux hôpitaux ou absents de leurs compagnies, sous un prétexte quelconque, puissent y prétendre.

4° L'adjudant-major de la demi brigade remettra au capitaine des éclaireurs le nom des hommes qui composent sa compagnie, afin que cet officier puisse toujours avoir son contrôle et connaître tous ses hommes.

5° Lorsque la compagnie d'éclaireurs sera réunie, son ordre de bataille sera : la première section, en avant de l'intervalle existant entre le premier et le second bataillon ; la deuxième section, en avant de l'intervalle existant entre le deuxième et le troisième bataillon, à moins qu'il n'y ait une position indiquée par le local, et à demi-portée de fusil, comme maison, rideau, etc. Les compagnies d'éclaireurs seront toujours rangées sur deux de hauteur.

Détail de la formation des demi-brigades.

Afin de suivre dans la formation des demi brigades la plus grande régularité, on se conformera aux dispositions suivantes :

1° On passera une revue pour constater le nombre des présents, des absents, et connaître l'effectif.

2° Cette revue servira à calculer les forces des compagnies. Ainsi l'on saura que, les compagnies de grenadiers étant de trois fois 86 hommes, chaque compagnie de fusiliers sera le douzième du restant.



3° On choisira les officiers d'éclaireurs, le capitaine chargé de l'habillement, l'officier chargé de l'armement et l'officier chargé de l'inspection des pièces du bataillon ;

On nommera les officiers et sous-officiers titulaires ;

On placera les officiers et sous-officiers surnuméraires.

4° On formera un livret contenant en tête le nombre des officiers supérieurs, officiers particuliers, sous-officiers et soldats de l'état-major, avec les observations s'ils sont présents ou absents.

Ce livret contiendra, en outre, le tableau numérique de chaque compagnie, en y désignant les présents, les absents et l'effectif.

5° Ce tableau numérique servira à balancer la force des compagnies, conséquemment aux résultats de l'article II.

6° La composition numérique des compagnies déterminée, on dressera les contrôles nominatifs.

BONAPARTE.

ORDRE[1]

Le Caire, le 9 messidor an VII (27 juin 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE :

I. — Il sera attaché, à chaque bataillon d'infanterie, une pièce du calibre de 3, qui sera choisie parmi les plus légères.

II. — Ces pièces seront traînées par 4 bons chevaux ou mulets ; leurs munitions seront portées par 3 chameaux.

III. — Chaque pièce sera approvisionnée à 130 cartouches à boulets et 130 cartouches à balles, et aura avec elle une pioche, une pelle, une hache.

IV. — Chaque pièce sera servie par un piquet de huit hommes, dont deux employés à la conduite de l'attelage et six au service de la pièce. Ce piquet changera tous les quinze jours. Tout le bataillon passera successivement au service de la pièce, hormis les grenadiers et le petit nombre d'hommes qui n'auraient pas l'intelligence nécessaire. Le piquet jouira d'une haute-paye d'un sol.

V. — Il y aura un sergent par bataillon uniquement chargé du service de la pièce, et un caporal uniquement chargé de veiller à

1. Il a été tenu compte de légères rectifications notifiées aux troupes par l'ordre du jour du lendemain.



l'armement, approvisionnement et à l'attelage. Ce sergent et ce caporal seront choisis parmi les sous-officiers à la suite du bataillon qui y seraient les plus propres.

VI. — Il y aura dans chaque demi-brigade un officier chargé de l'inspection et commandement des trois pièces; il ne recevra d'ordres que du chef de brigade.

VII. — Lorsque les trois pièces de la demi-brigade seront réunies, elles se trouveront sous les ordres de l'officier chargé de l'inspection de ces trois pièces; cet officier correspondra alors avec le commandant de l'artillerie de la division ou avec le commandant de l'artillerie de la place dans laquelle le corps se trouvera. Lorsqu'une pièce sera isolée, le sergent qui commandera la pièce correspondra directement avec les officiers d'artillerie.

VIII. — L'officier inspecteur ne marchera que lorsque le chef de brigade marchera. Les pièces de bataillon marcheront toutes les fois que le drapeau marchera.

IX. — Il sera accordé aux conseils d'administration de chaque corps 4.500 livres pour se procurer les quatre chevaux, les trois chameaux, les harnais nécessaires et les outils par pièce.

Il sera accordé, en outre, pour l'entretien des attelages, et pourvoir au remplacement des animaux morts, une masse de 200 livres par mois.

X. Toutes les fois qu'une pièce aurait besoin d'un cheval, d'un chameau, d'un harnais, et que cela serait tellement pressant que le corps ne pût pas se le procurer, le parc d'artillerie y pourvoira moyennant une somme réglée par un tarif que le commissaire d'artillerie fera et mettra à l'ordre du jour au plus tard dix jours après la publication du présent ordre[1].

XI. — Toutes les dépenses relatives à l'artillerie devront être visées par l'officier commandant l'artillerie de la demi-brigade. Les généraux d'artillerie, le commissaire attaché au parc d'artillerie et les officiers commandant l'artillerie des divisions auront le droit de passer l'inspection des pièces toutes les fois qu'ils le jugeront à propos.

1. Ce tarif fut fixé par l'ordre du jour du 17 messidor (5 juillet). On peut en extraire quelques prix : un cheval, 192 livres; une mule ou mulet, 300 liv.; un chameau, 188 liv.; un harnais complet de devant avec son panneau, 36 liv.; un harnais de timonier avec panneau, 60 liv.; un bât de chameau garni, 40 liv.



XII. — Le commandant de l'artillerie fera imprimer dans le plus court délai une instruction pour la manœuvre de la pièce de 3.

BONAPARTE.

L'expérience ayant montré la médiocrité de la légion nautique, et surtout de la légion maltaise, Bonaparte décida de répartir les hommes de ces deux corps dans d'autres unités ; on pouvait espérer qu'une fois bien encadrés ils rendraient de meilleurs services. Des ordres de Berthier du 26 messidor (14 juillet) déterminèrent ainsi la répartition des hommes des deux légions[1] :

Légion nautique.

Compagnies	Effectif	Corps dans lequel a lieu l'incorporation
N° 1	3 officiers, 70 hommes[2]	9e demi-brigade.
N° 2	2 officiers, 61 hommes[3]	18e —
N° 3	2 officiers, 71 hommes[4]	32e —
N° 4	2 officiers, 76 hommes	88e —
d'artillerie,	2 officiers, 60 hommes	à la disposition du commandant de l'artilletillerie.
Sapeurs,	60 hommes	à la disposition du commandant du génie.

Les officiers seront placés, d'après leurs états de service, à la formation de la demi-brigade dans laquelle ils sont incorporés.

1. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (24 messidor-12 juillet), l'invitant à fournir, dans la journée, l'état de situation par compagnie des légions nautique et maltaise et de la 19e demi-brigade. La légion nautique était arrivée au Caire le 9 juillet. (Voir lettre de Dugua à Bonaparte, du 22 messidor-10 juillet.)

Voir les ordres de Berthier (26 messidor-14 juillet) aux chefs de brigade intéressés, aux commandants de l'artillerie et du génie, etc.

2. Cette compagnie avait fourni 10 hommes à la cavalerie.

3. Cette compagnie avait fourni 8 hommes à la cavalerie.

4. Cette compagnie avait fourni 10 hommes à la cavalerie.



Légion maltaise.

Compagnies	Effectif	Corps dans lequel a lieu l'incorporation
Grenadiers	41 hommes[1]	18e demi-brigade.
1re	27 —	32e —
2e	28 —	13e —
3e	25 —	85e —
4e	26 —	9e —
5e	33 —	22e demi-brig. d'inf. lég.
6e	23 —	18e demi-brigade.
7e	18 —	25e —
8e	29 —	75e —

Outre les approvisionnements que Dommartin devait envoyer d'Alexandrie, le service de l'artillerie pouvait compter sur certaines ressources existant au Caire et à Gizeh et qui étaient susceptibles de lui procurer un appoint de poudres et de munitions. Les ordres suivants eurent pour objet de tirer de ces éléments le parti le plus avantageux :

ORDRE

Le Caire, le 7 messidor an VII (25 juin 1799).

Article 1er. — Il sera tenu demain, à 9 heures du matin, au parc d'artillerie à Gizeh, une assemblée des citoyens Monge, Berthollet, Conté, et le directeur du parc, et le chef de brigade Grobert.

Art. 2. — Il y sera constaté, par un procès-verbal, les établissements qu'il faudrait faire pour pouvoir fondre très promptement des boulets de tous calibres et spécialement de 3 et de 5.

Art. 3. — Il en faudrait, d'ici à quatre décades, de ces deux calibres, 5.000 à 6.000.

BONAPARTE.

1. La compagnie de grenadiers de la légion maltaise avait fourni 2 hommes au régiment des dromadaires et 2 à la cavalerie; toutes les autres compagnies avaient fourni 2 hommes à la cavalerie.



ORDRE

Le Caire, le 8 messidor an VII (26 juin 1799).

Le Général en chef, considérant que l'ordre qu'il avait donné à l'artillerie pour confectionner la poudre n'a pas eu son exécution;

Considérant que le citoyen Champy, membre de la Commission des arts attachée à l'expédition, est administrateur des poudres de la République, Ordonne :

Article 1er. — Le citoyen Champy est uniquement et exclusivement chargé de la fabrication de la poudre en Égypte.

Art. 2. — Le commandant du génie fera travailler aux bâtisses et ustensiles nécessaires dans le local nommé mosquée de Roudah. Il prendra ses mesures de manière que, le 20 messidor, l'établissement soit fait; et, pour ce, il ralentira, autant qu'il sera nécessaire, les travaux du Caire et de Gizeh. Les ateliers du citoyen Conté seront exclusivement attachés à la confection des ustensiles.

Art. 3. — Le citoyen Champy remettra demain au commandant du génie la note des bâtiments qu'il faut construire et des ustensiles qui lui sont nécessaires.

Art. 4. — Le citoyen Champy me présentera, dans la journée de demain, l'organisation de la fabrique, de manière qu'elle soit dans le cas de faire 45 milliers par mois.

Bonaparte.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL SONGIS

Le Caire, le 8 messidor an VII (26 juin 1799).

Il va partir incessamment, Général, deux pièces de 12 et deux de 20 en fer pour l'armement des avisos *le Sans-Quartier* et *l'Étoile*. J'ai également donné ordre au directeur du parc de vous envoyer un affût d'obusier de 6 pouces. Vous pourrez vous en servir pour monter l'obusier qui était à Om-Fareg, lorsque j'y suis passé.

Le général Dommartin, qui doit être arrivé à Alexandrie, va vous faire passer, sans doute, les objets que vous avez demandés.

Vous verrez, par mon ordre du jour, que chaque bataillon doit avoir une pièce de 3. J'ai envoyé dans le temps six pièces de 3 vénitiennes, pour mettre sur les différentes barques du lac Menzaleh; faites-les retirer; faites faire des affûts légers[1]. Elles serviront aux trois bataillons des 75e et 25e demi-brigades.

Salut.

Bonaparte.

1. Voir, à propos de ces affûts, lettre de Berthier à Grobert (24 messidor-



Les différents services donnèrent lieu à un certain nombre de mesures qui, sans affecter leur organisation proprement dite, eurent surtout pour objet d'amener la reprise de leur fonctionnement normal et de donner satisfaction aux intérêts laissés en souffrance, notamment en matière de solde et d'habillement.

Extrait de l'ordre du jour de l'armée.

30 *prairial* (18 *juin*). — ... L'ordonnateur en chef donnera des instructions pour qu'il soit passé des revues de rigueur dans tous les différents corps de l'armée ; il fera arrêter des revues pour toute la solde qui est due aux différents corps de l'armée, sur le pied des hommes existant en Égypte au moment de la revue.

Il sera également fait une revue pour la solde de prairial, qui sera remise au payeur général pour lui servir de base.

Ces revues devront être faites pour la garnison du Caire dans la première décade de messidor. L'ordonnateur en chef et le payeur général en remettront le résultat au général en chef.

LE GÉNÉRAL BERTHIER A L'ORDONNATEUR EN CHEF DAURE

Le Caire, le 30 prairial an VII (18 juin 1799).

Le général en chef approuve, Citoyen Ordonnateur, que le citoyen Gaston remplisse les fonctions d'agent en chef des hôpitaux ; vous lui en expédierez une commission que je viserai.

Le général en chef vous autorise également à prendre 50 galériens, de ceux qui sont à Suez, pour être employés comme infirmiers dans les hôpitaux ; il est essentiel que vous fassiez un choix des moins coupables. Vous trouverez ci-joint l'ordre pour le commandant de Suez.

Vous pouvez choisir, parmi les jeunes gens de l'école française, 24 sujets,

12 juillet). Il dit que Bonaparte a approuvé « les changements proposés à l'affût de 3 du premier modèle », consistant en une réduction du poids ramené à 600 livres, et de la voie réduite à 39 pouces :

« Le général ordonne la construction de cette espèce d'affûts. Son intention est néanmoins que les affûts du premier modèle qui peuvent exister soient employés tels qu'ils sont. »

Voir lettre de Grobert à Dugua (Le Caire, 16 thermidor-3 août), portant que trois affûts pour pièces de 3 destinées aux bataillons sont achevés : il est utile de commencer l'instruction de la troupe. Grobert demande que le personnel nécessaire soit journellement commandé dans la place du Caire.



dont 12 seront destinés pour la chirurgie et 12 pour la pharmacie. Faites choisir ces jeunes gens; et, lorsque vous en aurez désigné un, faites-le-moi connaître, et je lui donnerai l'autorisation nécessaire [1].

BERTHIER.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

Le Caire, le 1[er] messidor an VII (19 juin 1799).

Le général en chef ordonne que les dragons auront des selles, bottes et pantalons à la hussarde; en conséquence, il ne sera plus confectionné, à l'atelier, des selles à la dragonne.

Le général en chef ordonne que, d'ici le 10 messidor, la solde et les appointements soient payés à l'armée jusqu'au 30 pluviôse inclus.

Le payeur général précomptera les à-comptes qu'il a donnés en Syrie à différents corps et militaires.

Les feuilles de prêt ou états d'appointements ne pourront être payés qu'autant qu'ils constateront la revue de rigueur ordonnée par l'ordre du jour d'hier.

Les hommes morts seront portés sur les feuilles de prêt ou états d'appointements jusqu'au jour de leur mort; mais ils ne pourront être payés qu'en bons du payeur général, remboursables à vue par la trésorerie

1. Voir, au sujet de ces jeunes gens, des lettres de Daure à Larrey et à Royer (2 et 8 messidor-20 et 26 juin).

Ce renforcement du personnel sanitaire paraît motivé par l'arrivée au Caire de plusieurs centaines de blessés ramenés de Syrie. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (4 messidor-22 juin), faisant connaître que Ganteaume est arrivé de Damiette, le 30 prairial (18 juin), avec 4 embarcations et 100 personnes; et que le canot *le Rhône* est arrivé le 1[er] messidor (19 juin), escortant 21 djermes sur lesquelles se trouvaient 700 blessés.

Voir un rapport de Daure à Bonaparte (21 messidor-9 juillet) au sujet des blessés ramenés de Syrie. Ceux qui ont suivi l'armée par terre n'ont subi « aucun accident ». Leurs blessures se sont améliorées, et beaucoup cicatrisées en cours de route.

Les militaires embarqués à Jaffa ont été moins heureux. Plusieurs barques ont échoué sur les côtes ou ont été prises par les Anglais; une trentaine d'hommes ont péri pendant la traversée.

Parmi ceux qui sont arrivés à Damiette, beaucoup ont pu rentrer à leurs corps. Il reste, dans les hôpitaux de Damiette et du Caire, 500 blessés, dont la moitié pourra, sous peu de jours, faire un service actif: « Chez l'autre moitié, les blessures ont été suivies d'infirmités, pour lesquelles je vais établir une salle de clinique, où il (*le chirurgien Larrey*) soumettra les malades à tous les moyens que l'art lui offrira. Enfin il notera ceux qui, après ces derniers essais, ne seront pas susceptibles de guérison, ou seront hors d'état de faire aucun service. » Daure transmettra à Bonaparte l'état de ceux qui seront proposés pour être renvoyés en France.

A cette même date, (21 messidor-9 juillet), Daure adresse à Berthier l'état des malades en traitement dans les hôpitaux dépendant de la place du Caire. Ils sont au nombre de 789 (dont 454 à la ferme d'Ibrahim-Bey, 119 à Gizeh, 216 à la citadelle). A quelques unités près, ce chiffre se maintient pendant la seconde moitié de messidor.



nationale ; le payeur général remettra le double de ses bons aux conseils d'administration des corps, et il enverra les originaux à la trésorerie nationale, qui les fera payer aux seuls héritiers des militaires morts.

Les conseils d'administration des corps enverront à l'état-major général l'état de ce qui est dû aux aux militaires morts ; le chef de l'état-major général l'enverra au ministre de la guerre, qui en préviendra les héritiers [1].

Le général en chef ordonne aux chefs d'états-majors des divisions, aux commandants des différentes armes, aux conseils d'administration des corps, et à tous les dépositaires de fonds trouvés chez les militaires et employés, morts à l'armée depuis que nous sommes en Égypte, ou provenant de la vente de leurs effets, d'en faire le versement dans la caisse du payeur général ou de ses préposés, au plus tard dans l'espace de cinq jours.

Le payeur général fournira aux parties versantes un double des récépissés qu'il enverra à la trésorerie, pour que les fonds versés dans sa caisse soient remboursés aux héritiers des morts.

Le payeur général enverra au chef de l'état-major général l'état des sommes qu'il aura reçues, le chef de l'état-major général l'enverra au ministre de la guerre qui en préviendra les héritiers.

Il est ordonné à tous les officiers ou autres individus qui, à l'époque du départ du corps d'armée qui a marché en Syrie, ont reçu comme prêts des selles de troupes à cheval de l'armée, d'avoir à les remettre dans les vingt-quatre heures aux dépôts des différents corps de troupes à cheval.

BERTHIER.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE A L'ORDONNATEUR EN CHEF DAURE.

Le Caire, le 1er messidor an VII (19 juin 1799).

Le nombre des employés, Citoyen Ordonnateur, est trop considérable ; veuillez me présenter un état de réduction.

Un grand nombre d'officiers et de sous-officiers blessés de manière à ne pas pouvoir servir pourraient être employés dans les administrations, et un grand nombre de jeunes gens, qui peuvent porter le mousquet et qui sont dans les administrations, pourraient entrer dans les corps.

Voyez à me présenter un projet sur chacun de ces objets.

BONAPARTE.

1. L'ordre du jour de l'armée du 7 messidor (25 juin) prescrit aux corps de fournir au payeur le décompte de la solde due aux officiers et hommes de troupe morts ; le payeur délivrera, en faveur des héritiers, des lettres de change sur la Trésorerie. Le montant de ces lettres de change sera déduit de la solde à payer aux corps ; ceux-ci pourront toutefois être remboursés des petites avances faites aux officiers morts.



Extrait de l'ordre du jour de l'armée du 4 messidor (22 juin).

... Il sera mis, à la principale porte des magasins de siège des différentes places de l'Égypte, deux serrures ou cadenas. Le garde-magasin aura la clef de l'une, et l'autre sera remise au commandant de la place.

Tous les cinq jours le commandant de la place, le commissaire des guerres et le garde-magasin feront la visite, pour s'assurer que tout est en règle et que les vivres ne dépérissent point.

Le commissaire ordonnateur en chef et les commandants des places sont chargés de faire exécuter le présent ordre au plus tard cinq jours après sa réception. Il sera à cette occasion dressé un procès-verbal par le commissaire des guerres, en présence du commandant de la place, et signé par le garde-magasin, avec un tableau en trois colonnes comprenant : les objets nécessaires, les objets existants, les objets manquants.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Le Caire, le 4 messidor an VII (22 juin 1799).

Vous donnerez l'ordre, Citoyen Général, que tous les drogmans aient un uniforme. Je désirerais qu'il fût rouge, avec une espèce de coiffure approchant du turban. Je vous prie de régler cet uniforme.

BONAPARTE.

Extraits des ordres du jour de l'armée.

8 *messidor* (26 *juin*). — Le général en chef ordonne qu'à dater de dix jours après la publication du présent ordre les quartiers-maîtres et les agents des vivres des divisions aient des pesons à la romaine, de manière que l'on puisse vérifier les plaintes portées sur le non-poids des rations des soldats. Les uns et les autres s'arrangeront de manière à porter avec eux les pesons en campagne [1].

9 *messidor* (27 *juin*). — Le général en chef ordonne au commissaire ordonnateur en chef de faire solder aux conseils d'administration, pour être employé aux achats, à la confection des effets savoir :

90 livres pour un manteau, 28 livres pour un pantalon de drap, 70 livres pour habillement complet en drap, 9 livres pour un habit de toile de

1. L'ordre du jour du 13 messidor (1er juillet) établit une commission d'un officier d'état-major, d'un commissaire des guerres et d'un membre de l'Institut pour faire confectionner, étalonner et poinçonner les pesons et en faire l'envoi à qui de droit.



coton, 4 livres pour un pantalon de toile de coton, 4 livres pour une capote de toile, 4 livres pour habillement complet en toile, 2 livres pour une casquette, 86 livres pour habit complet de garde de batterie et conducteur d'artillerie.....

10 *messidor* (28 *juin*). — La première décade de messidor sera payée à l'armée.

Les mois de thermidor et fructidor an 6 seront payés à l'armée ; les chefs de corps auront soin de s'assurer, avant de faire solder ces mois arriérés, que les soldats aient leurs bidons, leurs marmites et leurs baïonnettes.....

14 *messidor* (2 *juillet*). — Tous les individus de l'armée qui ont des dromadaires, et qui veulent s'en défaire, les feront conduire chez le chef d'escadron Cavalier, commandant le régiment des dromadaires, qui les paiera leur valeur.

Tous les officiers d'infanterie qui, selon l'ordonnance, ne doivent pas avoir de chevaux et qui en auraient, pourront les faire conduire chez le chef de brigade Bessières qui les paiera selon leur valeur.

17 *messidor* (5 *juillet*). — Le général en chef ordonne que la ration des chevaux soit, au lieu d'un demi-boisseau d'orge, de trois quarts de boisseau[1].

23 *messidor* (11 *juillet*). — Il sera délivré aux malades dans les hôpitaux une livre de viande, au lieu de trois quarts qu'ils recevaient.

ORDRE

Le Caire, le 10 messidor an VII (28 juin 1799).

Article premier. — Les ingénieurs géographes qui sont à l'armée sont réunis à l'état-major général, sous les ordres du général chef de l'état-major général.

Art. 2. — Le bureau topographique sera établi à l'état-major général.

Art. 3. — Le citoyen Jacotin est nommé chef des ingénieurs géographes ; il transmettra les ordres ; les ingénieurs géographes en mission lui rendront compte.

Art. 4 — Le chef de l'état-major général fera dresser une carte générale du pays, sur laquelle seront rapportées toutes les reconnaissances

1. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (15 messidor-3 juillet) : « Je suis convaincu que le demi-boisseau d'orge est insuffisant pour nourrir les chevaux qui n'ont avec cela que de la paille. Il faudrait les deux tiers de boisseau, quantité que donnent les gens du pays. »



particulières, tous les figurés, etc. Les observations astronomiques serviront à établir le canevas de la carte générale[1].

Art. 5. — Le chef de l'état-major général réglera le service des ingénieurs géographes, soit au bureau, soit en campagne ; il réglera également les dépenses extraordinaires, comme indicateurs, porte-chaînes, etc.

Art. 6. — Les ingénieurs géographes continueront à jouir du traitement dont ils jouissent aujourd'hui ; ils seront payés sur un état certifié du chef de l'état-major général et d'après une revue, conformément à ce que prescrit la loi.

Art. 7. — Le général chef de l'état-major général, le général commandant l'arme du génie se concerteront pour les communications de travail qui seraient utiles au bien du service.

BONAPARTE.

ORDRE

Le Caire, le 11 messidor an VII (29 juin 1799).

Article premier. — Le citoyen Le Père, ingénieur en chef des ponts et chaussées, correspondra directement avec l'état-major général pour les mouvements, directement avec moi pour le matériel, pour tout ce qui est relatif aux ponts et chaussées.

Art. 2. — Tous les officiers des ponts et chaussées attachés à l'expédition seront sous ses ordres et voudront bien obéir à ceux qu'il leur donnera.

Art. 3. — Le corps des ponts et chaussées sera uniquement chargé de l'ouverture des chemins, chaussées, rues, communications, canaux, travaux pour l'irrigation, nivellements.

Art. 4. — Le citoyen Le Père me présentera, le plus tôt possible, un plan d'organisation de son corps afin d'avoir, dans le plus court délai, la carte hydrographique de l'Égypte.

BONAPARTE.

Extrait d'un ordre de Bonaparte à Berthier.

11 *messidor* (29 *juin*). — Il sera accordé des interprètes aux commandants d'Alexandrie, de Rosette, du fort de Lesbeh, de Suez et d'El-Rahmânieh. Chaque interprète de ces places sera payé à raison de 80 livres par mois[2].

1. L'établissement de la carte d'Égypte fait l'objet d'une étude détaillée due à l'ingénieur géographe Jacotin : *Mémoire sur la construction de la carte de l'Égypte*. Cette étude a été publiée dans la *Description de l'Égypte* (Paris, Imprimerie royale, 1822, in-folio), État Moderne, tome II (2e partie), pages 1 à 116.

2. Voir une lettre de Berthier à Daure (10 messidor-28 juin), lui renvoyant des



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CHEF DE BRIGADE BESSIÈRES.

Le Caire, le 13 messidor an VII (1er juillet 1799).

Vous trouverez ci-joint, Citoyen Commandant, un ordre au payeur général de tenir 6.000 livres à votre disposition pour achat de chevaux de remonte. Mon intention est que vous ne payiez aucun cheval plus de six louis, et que vous ne preniez que de très bons chevaux. Tous les cinq jours, vous présenterez les chevaux que vous avez achetés au général Dugua, inspecteur de cavalerie.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CHEF DE BRIGADE BESSIÈRES.

Le Caire, le 13 messidor an VII (1er juillet 1799).

Vous trouverez ci-joint, Citoyen Commandant, l'ordre au payeur de faire payer le prêt jusqu'au 1er messidor. Cela vous mettra à même de pourvoir à votre habillement. Je désire que les guides aient des casques et de bonnes armes. Il faut que ces casques soient faits de manière qu'ils mettent leurs joues et leur crâne à l'abri des coups de sabre. Vous leur ferez faire également des épaulettes pour le même effet.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER.

Le Caire, le 17 messidor an VII (5 juillet 1799).

Les chefs de brigade Bessières, Duvivier et le chef d'escadron Blaniac se réuniront demain à 10 heures du matin, chez l'ordonnateur en chef, pour y voir une selle de nouveau modèle. Ils me feront un rapport sur les fournitures qui ont été faites jusqu'à présent par l'atelier de sellerie et par l'atelier des bottiers[1].

BONAPARTE.

ordonnances délivrées au profit de l'interprète de l'adjudant général Valentin : « Aucun ordre du général en chef n'autorise les adjudants généraux de division à avoir un interprète. Celui du général de division, qui se trouve celui de son état-major, doit être payé sur les 1.500 livres accordées par mois aux généraux de division tant pour frais de table que d'espionnage ou interprètes. »

Quand un officier d'état-major sera chargé d'une mission particulière pour laquelle il devra employer des guides ou des interprètes, cette dépense extraordinaire devra être visée par le général de division et transmise au chef de l'état-major général. Celui-ci, après avoir vérifié et visé cet état, le fait passer à l'ordonnateur chargé de l'ordonnancer.

1. Voir le compte rendu que ces officiers supérieurs adressent le lendemain à Bonaparte. Ils ont examiné le modèle de selle à la hussarde et les bottes destinées



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER.

Le Caire, le 18 messidor an VII (6 juillet 1799).

Vous voudrez bien, Citoyen Général, vous rendre demain matin à Boulak, passer la revue des différents magasins des régiments de cavalerie, et ordonner aux différents officiers chargés des dépôts de faire raccommoder les selles endommagées qu'on laisse perdre par négligence. Telle selle qui n'est pas susceptible de faire une campagne peut faire une ou deux courses et, par là, nous rendre de grands services.

BONAPARTE.

L'ORDONNATEUR EN CHEF DAURE AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Le Caire, le 9 messidor an VII (27 juin 1799).

Je vous prie, Général, de me donner solution aux questions suivantes :

Dans les lois sur l'habillement et sur la solde, il n'est nullement question qu'il sera fait une retenue pour la fourniture des chemises et souliers. Tous ces objets se fournissent régulièrement et sans retenue. Votre intention est-elle toujours d'en faire exercer une sur les troupes de l'armée d'Egypte ?

On ne peut trouver d'autre étoffe pour pantalons que l'échantillon, joint à mon travail du 30 prairial, qui vous a été présenté.

Les étoffes en laine ne sont pas en assez grande quantité, d'après les renseignements que j'ai pris près des négociants et des marchands du pays.

Le gilet accordé sera-t-il de l'étoffe dont l'échantillon est ci-joint[1] ?

Laisserez-vous exister l'atelier de sellerie ?

Conservera-t-on celui de botterie[2] ?

Laissera-t-on subsister celui des casquettes, ainsi que celui des souliers[3] ?

Dois-je conserver la tannerie qui est à Gizeh[4] ?

Sous quelle dénomination est l'agence de l'habillement ?

Est-elle régie ou entreprise ?

DAURE.

---

aux troupes à cheval. La selle est « bien conditionnée et de bonne qualité ». Le filet pour la bride à la mameluk paraît inutile et même gênant pour le cheval ; il y aurait lieu d'adopter de préférence une double rêne et un bridon. « Les bottes à la hussarde sont de bonne qualité et autant qu'on peut le désirer dans le pays. »

Ce compte rendu fut renvoyé par Bonaparte à Dugua, comme inspecteur de cavalerie, avec invitation à voir le modèle et à fixer le détail des dimensions (18 messidor-6 juillet).

1. « Jusqu'à nouvel ordre. » (*Annotation de Bonaparte*, inscrite en marge de la lettre.)

2. « S'il peut livrer des bottes au même prix que le tarif. » (*Annotation de Bonaparte.*)

3. « S'il peut livrer des casquettes et des souliers aux prix du tarif. » (*Idem.*)

4. « Oui. » (*Idem.*)



Extrait d'une lettre de Daure à l'agent en chef de l'habillement Thévenin.

16 *messidor* (*4 juillet*). — ..... Il y a déjà longtemps que l'on avait ordonné de faire faire un drapeau pour le bataillon des sapeurs, et de le remettre au commandant de ce corps; faites-moi connaître le prix, et je vous donnerai une ordonnance.



A côté des mesures précédentes, qui offrent un caractère général, on en trouve un assez grand nombre d'autres qui s'appliquent plus spécialement à la place du Caire; en général, elles concernent soit les dispositions de défense, soit l'installation des services.

Extraits des ordres de Bonaparte au chef de brigade Sanson.

2 *messidor* (*20 juin*). — ... Mon intention est qu'au lieu de dépenser de l'argent pour les casernes à Boulak, vous fassiez au fort Sulkowski toutes les réparations possibles, de manière à pouvoir y loger beaucoup de chevaux.

Je vous prie de me faire connaître s'il n'y aurait pas à la citadelle un local où l'on puisse construire des écuries pour 300 chevaux, et de vérifier si les chevaux boivent de l'eau du puits de Joseph.

2 *messidor* (*20 juin*). — Je vous prie, Citoyen Commandant, de me remettre un devis de ce qu'a coûté le fort Camin, et de ce qu'il aurait coûté si, au lieu de placer le moulin au-dessus du fort, on l'eût placé à côté[1].

Je désirerais que vous pussiez faire construire[2] sur la hauteur, derrière le quartier général, une petite tour qui défendrait la place Esbekieh; il faudrait qu'elle fût la plus simple et la moins coûteuse possible, de manière à y placer une pièce de canon et quelques hommes de garde; je vous prie de m'en présenter le projet.

1. Le surlendemain, Bonaparte prescrit à Sanson de faire placer à la citadelle le moulin à vent destiné pour le fort Camin; un second moulin serait construit pour ce fort. Après avis de Sanson, cette décision fut rapportée; le moulin fut placé au fort Camin, et non à la citadelle.

2. La *Correspondance de Napoléon* écrit: *continuer*. L'examen attentif de l'original ne laisse cependant pas de doute sur l'exactitude de notre version, qui est d'ailleurs plus conforme au sens général de la phrase.



3 *messidor* (21 *juin*). — J'ai visité hier, Citoyen Commandant, la citadelle du Caire; je me suis convaincu par moi-même que le citoyen Fauvi, duquel j'avais eu lieu d'être satisfait, prend envers le commandant un ton qui n'est pas convenable[1].

Le chef de brigade Dupas, uniquement occupé de sa place, commence à connaître à fond les détails de la citadelle, ce qui lui a fait venir un grand nombre d'idées que j'ai trouvées raisonnables[2]. Je vous prie de conférer avec lui sur ces différents travaux, et de me faire connaître le parti que vour croirez devoir prendre sur plusieurs objets essentiels, tels que:

Le fossé qu'il propose pour isoler entièrement la citadelle du côté de la ville, qu'il faudrait faire calculer avec l'occupation de la tour des Janissaires;

Un chemin qui conduirait tout de suite de la première place sur le rempart de droite en entrant;

Un chemin qui conduirait droit de la première place à celle du Pacha;

Enfin, plusieurs idées de détail sur la facilité des communications entre la forteresse.

Le citoyen Dupas a un grand nombre de prisonniers. En fournissant quelques outils, vous pouvez activer les travaux de manière à faire promptement beaucoup de besogne.

---

1. Un conflit s'était récemment produit entre le chef de brigade Dupas, commandant la citadelle du Caire, et l'officier du génie Fauvi. Voir lettre de Dupas à Dugua (30 prairial-18 juin) se plaignant de la malhonnêteté avec laquelle Fauvi a répondu à des observations concernant le casernement: « Je fus obligé de lui ordonner les arrêts..... L'insouciance et le peu d'activité de cet individu, son esprit extraordinaire mériteraient son changement..... Je me bornerai à vous dire que le général Caffarelli me dit, en sa présence, de le surveiller surtout pour son entêtement; et moi je vous dirai que le temps qu'il a le mieux employé était celui qu'il passait à faire des jupes à la française pour sa négresse, ou à faire des casques. Il découche très souvent, même plusieurs fois de suite..... Veuillez, mon Général, obtenir du général Bonaparte l'éloignement d'un homme dont les circonstances nécessitent le changement..... »

De son côté, invité par Dugua à fournir des explications (*même date*), Fauvi proteste contre « la haine inconcevable » que lui a manifestée Dupas; il se plaint de l'inexpérience de celui ci dans les travaux, de ses abus de pouvoir, etc.

Voir rapport adressé à Dugua par l'adjoint Néraud, chargé d'une enquête sur les faits (1er messidor-19 juin). Les témoignages établissent seulement qu'une scène très violente a eu lieu entre Dupas et Fauvi.

A plusieurs reprises le chef de brigade Dupas donne la preuve d'un caractère extrêmement difficile. C'est ainsi qu'on voit Dugua transmettre à Berthier (20 messidor-8 juillet) une demande faite par le citoyen Clément, adjoint à la citadelle, à l'effet de rentrer à son corps: « C'est le second adjudant que le citoyen Dupas ne peut garder, quoiqu'il fût de son choix. » Dugua propose que, si Dupas ne peut trouver personne consentant à faire ce service, il soit commandé un officier de la garnison qui serait relevé chaque décade. Une apostille de la main de Berthier sanctionne cette proposition: « Dupas est un brave homme, mais difficile à vivre. Le général en chef ne peut qu'approuver le parti que vous avez pris. »

2. L'ordre du jour de l'armée du 4 messidor (22 juin) porte que, dans la visite faite l'avant-veille à la citadelle, Bonaparte a été « satisfait de l'activité prodigieuse » du chef de brigade Dupas « qui a mis cette forteresse dans le meilleur état de défense ».



Quant aux logements intérieurs, la chose dont il faut principalement s'occuper, c'est :

De nettoyer les souterrains, où l'on pourrait placer la garnison en cas de siége ;

Placer les poudres et les salles d'artifices dans un endroit à l'abri des bombes ;

Avoir un hôpital à l'abri de la bombe.

Sans cela, trois ou quatre mortiers ruinent tout et rendent une place intenable.

5 *messidor* (23 *juin*). — Je vous prie, Citoyen Commandant, de faire déblayer au plus tôt les murailles qui sont contre les créneaux de la porte du Delta.

..... Je vous prie..... de me présenter un projet :

1° Des maisons nationales à démolir ;

2° Des maisons particulières à acquérir et à démolir pour avoir une communication large et commode d'ici au quartier de l'Institut, avec une place au milieu de ladite communication ;

3° Pour avoir une communication de la place Esbekieh à la place Birket-el-Fil, avec une place au milieu. Les maisons que l'on a démolies à droite et à gauche défigurent la ville et ruinent des habitations que nous serions obligés, un jour, de rétablir.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE A L'INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES LE PÈRE.

Le Caire, le 4 messidor an VII (22 juin 1799).

Je désirerais, Citoyen Général, que le nouveau chemin du Caire à Boulak fût fini le plus promptement possible.

Je désirerais connaître s'il ne serait pas possible de profiter du fossé que vous faites d'un des côtés du chemin pour s'en servir comme canal de communication du Caire à Boulak, au moins pendant sept à huit mois de l'année, et si l'année prochaine on ne pourrait pas s'en servir constamment.

Il est nécessaire également de préparer un rapport sur la conduite des eaux du Nil dans le Khalidj, sur l'inondation des places du Caire et terres adjacentes.

BONAPARTE.



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE A L'ORDONNATEUR EN CHEF DAURE.

Le Caire, le 7 messidor an VII (25 juin 1799).

Je viens de faire la visite de l'hôpital de la maison d'Ibrahim-Bey[1]. J'ai vu avec mécontentement qu'il y manque plusieurs médicaments essentiels, et surtout la pierre infernale[2]. Donnez les ordres pour qu'avant le 10 du mois tous ces objets soient à l'hôpital.

J'ai trouvé que les pharmaciens n'étaient point à leur poste. Il y avait quelques plaintes sur les chirurgiens.

Il manquait beaucoup de draps, et les chemises étaient plus sales qu'elles ne l'auraient été à l'ambulance devant Acre.

Fixez, je vous prie, vos yeux sur cet objet essentiel; faites-vous remettre l'état du linge, des chemises qui ont été donnés au directeur de l'hôpital, et faites de manière à ce que, d'ici au 10, il y ait 500 ou 600 chemises à cet hôpital.

BONAPARTE.

Extraits des ordres de Bonaparte.

Au chef de brigade Sanson (12 *messidor*-30 *juin*). — Je vous prie..... de donner des ordres pour que l'on répare les casernes du 3ᵉ régiment de dragons à Boulak et d'accélérer la construction de celles du fort Sulkowski.

Au chef de brigade Sanson (13 *messidor*-1ᵉʳ *juillet*). — J'ai été hier... voir

1. Dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient* (édition de 1830, p. 114), Desgenettes signale la mauvaise tenue des hôpitaux :

« Les hôpitaux étaient généralement mal tenus et mal approvisionnés ; les autorités supérieures et les surveillants intermédiaires n'avaient point eu assez d'énergie ou de crédit, pendant l'absence du général en chef, pour maintenir l'ordre dans toutes les parties de ce service délicat. »

Un rapport de l'adjudant major de place Jalabert signale encore (22 messidor-10 juin) qu'à l'hôpital de la ferme d'Ibrahim-Bey le linge est « très malpropre », les draps et les chemises manquent; les malades « se plaignent beaucoup des médicaments »; la viande est « mauvaise » ; le pain « a été deux jours très mauvais »; les tisanes sont mauvaises; les matelas et traversins « sont presque tous déchirés ou décousus ». Ces faits sont imputables à la « négligence de l'économe ».

A l'hôpital de la citadelle, l'adjudant Tabard signale, le même jour, que la tisane et la viande sont mauvaises; le pain a été deux jours très mauvais ; le linge est très sale et il en manque beaucoup.

2. Voir lettre de Daure à Poussielgue (7 messidor 25 juin) demandant que la Monnaie remette au garde-magasin général des médicaments 2 livres 1/2 d'argent « pour faire de la pierre infernale ».



le fort de la Prise-d'Eau. Il m'a paru que l'on ne travaillait pas avec assez d'activité au remuement de la terre. Je désirerais que la palissade qui masque la porte de secours allât jusqu'à l'eau, de manière qu'il fût impossible de passer.

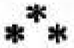
Je vais faire placer sur ce fort deux pièces de gros calibre.

Au commandant de l'artillerie (13 *messidor-1er juillet*). — La pièce de bronze de 50..... est destinée à l'armement du fort de l'Institut. Je crois donc inutile de la faire porter à Gizeh. Faites-lui arranger un affût bâtard.

Au général Berthier (15 *messidor-3 juillet*). — On ne laissera entrer dans la seconde cour du quartier général aucun individu armé d'un fusil, autre que Français.

Toutes les fois qu'il y aura affluence de monde chez le général en chef, on doublera les sentinelles.

Au commandant du génie (16 *messidor-4 juillet*). — Le commandant de l'artillerie me représente..... que la batterie Sanson, à la citadelle, est dominée à 30 toises de distance par des maisons de la ville, qu'il serait nécessaire de faire abattre. Je vous prie de me faire un rapport sur cet objet.....



En visitant la citadelle du Caire, l'attention de Bonaparte s'était portée sur les prisonniers, français et musulmans, qui s'y trouvaient détenus et sur les conditions défectueuses d'installation des prisons.

Par ordre du 3 messidor (21 juin), il prescrivit à Berthier de lui faire un rapport détaillé sur les militaires français détenus en indiquant :

..... Si les lois militaires, qui accordent aux officiers supérieurs le droit de mettre en prison des soldats pour un certain nombre de jours, n'ont point été transgressées ; si plusieurs soldats ne sont point détenus quoique le temps de leur détention prononcé par les conseils militaires soit expiré ; enfin si les sentences des conseils militaires sont conformes aux lois, et si les conseils de revision demandés par les condamnés leur ont été accordés.

D'après les renseignements ainsi fournis, Bonaparte ordonna la mise en liberté et le renvoi à leurs corps d'un certain nombre de militaires, dont la détention lui parut insuffisamment motivée ou trop prolongée [1].

Desgenettes fut chargé d'examiner la salubrité des locaux de détention ; et, d'après son rapport [2], le génie fut invité à réaliser certains aménagements jugés indispensables :

Le médecin en chef de l'armée, Citoyen Commandant, dans son rapport sur la visite que le général en chef lui a ordonné de faire des prisons de la citadelle, expose que tous les cachots, sans exception, sont inhabitables ; que l'air n'y arrive que par des ouvertures très étroites, malgré les ordres donnés par le général en chef de les agrandir.

Ce qui l'engage à réclamer sur cet objet, c'est qu'indépendamment du mal qui en résulte pour les prisonniers, il craint qu'ils ne portent dans les hôpitaux ou au dehors des maladies dangereuses.

Veuillez donner vos ordres pour que les ouvertures des cachots soient agrandies, ainsi que le général en chef l'a déjà ordonné et que le demande le citoyen Desgenettes, afin de prévenir les inconvénients et de rétablir la salubrité dans les prisons [3].

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE [4].

Le Caire, le 14 messidor an VII (2 juillet 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE :

I. Il sera établi dans chaque corps une salle de discipline.

II. Nul militaire ne pourra être envoyé dans les prisons de la citadelle du Caire, à moins qu'il ne soit condamné aux fers, ou dans le cas d'être traduit devant le conseil de guerre.

III. Il y aura en outre une prison organisée chez le commandant de place.

1. Voir ordres de Bonaparte à Berthier, des 9 et 13 messidor (27 juin et 1er juillet), prescrivant la mise en liberté d'une douzaine de militaires de divers corps.

2. Voir le rapport adressé par Desgenettes à Bonaparte au sujet des prisons (3 messidor-21 juin). *Histoire médicale de l'armée d'Orient*. Edition de 1830, p. 113.

3. Lettre adressée par Andréossy (au nom de Berthier) à Sanson (5 messidor-23 juin).

Le 12 messidor (30 juin), Bonaparte écrit lui-même à Sanson que les prisons de la citadelle sont malsaines ; il l'invite à faire les aménagements nécessaires.

4. Par ordre du 10 messidor (28 juin), Bonaparte avait invité Berthier à mettre à l'ordre de l'armée un règlement pour les prisons militaires.



IV. Les prisons militaires seront séparées des prisons civiles.

V. Les prisons destinées aux sous officiers seront distinctes, et n'auront aucune communication avec celles des soldats.

VI. Les cachots seront pareillement séparés, et n'auront aucune communication entre eux ni avec les prisons.

VII. Les prisons seront pourvues d'un baquet, d'une jarre et d'une quantité de nattes proportionnée au nombre de prisonniers qu'elles peuvent contenir[1]. Ces objets seront remplacés toutes les fois que le besoin l'exigera.

VIII. Les prisonniers seront au pain et à l'eau; la ration de pain sera double.

IX. Il est expressément défendu à toute garde et concierge de laisser entrer d'autres aliments.

X. Lorsqu'un prisonnier sera malade, le concierge en rendra compte au commandant de la place, et fera prévenir de suite un officier de santé qui sera tenu d'aller le visiter: si celui-ci le juge nécessaire, le malade sera envoyé à l'hôpital. L'officier de santé en donnera une attestation, d'après laquelle le commandant de la place délivrera l'ordre de l'y transférer. Si le prisonnier est criminel, il sera gardé à vue, et une sentinelle sera placée à côté de son lit.

XI. Le concierge des prisons tiendra un registre coté et paraphé par un des adjudants majors de la place, contenant le nom des prisonniers, le jour de l'entrée et de la sortie, et il en sera adressé un état journalier au bureau de la place.

XII. Il sera nommé tous les jours, à l'ordre général, un capitaine qui roulera sur toute la garnison, pour faire la visite des prisons, vérifier si elles sont propres, si la police y est exercée, si les prisonniers reçoivent leurs vivres, ainsi qu'il a été ordonné; enfin s'il y a des malades, et il remettra le rapport de sa visite au commandant de la place.

BONAPARTE.

En dehors des Français, il y avait à la citadelle un nombre beaucoup plus considérable de prisonniers égyptiens ou turcs. Les premiers étaient presque tous des partisans de l'émir-hadji ou des Mameluks, arrêtés par ordre de Dugua et dont le sort définitif restait en suspens. Les seconds étaient des officiers ou des soldats tombés entre nos mains pendant la campagne de Syrie, et que Bonaparte avait envoyés au Caire avec les trophées de ses victoires.

1. Voir lettre de Daure à Thévenin, agent en chef de l'habillement, au sujet des ustensiles, nattes, jarres, etc., pour les prisonniers de la citadelle. Il l'invite à pourvoir à ce « dont ces malheureux ont besoin » (16 messidor - 4 juillet).



Contre les rebelles de l'Égypte et leurs auxiliaires, Bonaparte se montra impitoyable. Il prononça plusieurs sentences de mort, que Dugua reçut ordre de faire exécuter :

1er *messidor* (19 *juin*). — Faites fusiller, Citoyen Général, tous les Maugrabins, Mecquains, etc., venus de la haute Égypte et qui ont fait campagne contre nous[1].

Faites fusiller les deux Maugrabins Abd-Allah et Ahmed, qui ont invité les Turcs à l'insurrection.

L'homme qui se vante d'avoir servi quinze pachas et qui vient de la haute Égypte restera au fort pour travailler aux galères.

Faites-vous donner par le capitaine Omar des notes sur les Maugrabins de sa compagnie qui sont arrêtés, et faites fusiller tous ceux qui se seraient mal conduits.

Faites venir le cheik Soliman des Terrabins, et qu'il vous dise ce que font les Arabes qui viennent à El-Bassatin. Il est chargé de la police de ce canton, et on s'en prendra à lui si des Arabes y viennent faire des courses.

3 *messidor* (21 *juin*). — Le nommé Caraoué, prévenu d'être un des assassins du général Dupuy, sera fusillé.

Seïd-Abd-Salem, prévenu d'avoir tenu des propos contre les Français, sera fusillé.

Emir-Ali, Mameluk d'Omar-Kachef, rentré au Caire sans passeport, sera fusillé.

Mahmoud, Mameluk de Mohammed-Kachef, rentré au Caire sans passeport, sera fusillé.

Kemeal-Achik, cheik-el-beled du village de Gihebat, sera détenu en prison jusqu'à ce qu'il ait versé 2.000 talaris dans la caisse du payeur de l'armée, indépendamment de ce qu'il pourrait devoir pour son village.

Tous les déserteurs de la compagnie Omar seront interrogés, et vous m'enverrez les notes que donnera sur eux le capitaine Omar.

Vous me ferez passer l'interrogatoire de Dollah-Mohammed, derviche indien.

Mohammed-el-Tar, prévenu d'avoir tenu des propos contre les Français, sera fusillé.

Vous me ferez un rapport sur la fortune et les renseignements que donne l'aga de Hassan, chez qui on a trouvé de la poudre.

Hassan, Mameluk d'Ahmed-Bey, sera fusillé.

1. Voir une lettre de Dugua à Bonaparte (1er messidor - 19 juin). Il a examiné les prisonniers, au nombre de 30, qui étaient à l'état-major de la place : il en a mis 6 en liberté, envoyé 6 à la citadelle. Il a renvoyé à l'aga des janissaires, pour être puni d'après les lois du pays, « un maître d'école accusé d'avoir violé un écolier de six ans ». Il reste 17 hommes venus de la haute Égypte, sans passeports, la plupart ayant été soldats ou revenant de La Mecque : « Je vous prie de me donner vos ordres sur ce que vous voulez que je fasse de cette espèce d'hommes qui me paraît très dangereuse. »



Vous me ferez un rapport sur la fortune et ce que disent avoir été faire dans la haute Égypte, les dix personnes qui sont détenues pour être revenues sans passeport.

4 *messidor* (22 *juin*). — Vous ferez fusiller, Citoyen Général, les sept hommes de la compagnie Omar que vous me désignez comme de mauvais sujets[1].

LE GÉNÉRAL DUGUA AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Le Caire, le 5 messidor an VII (23 juin 1799).

Réponses de Bonaparte	Général,
Accordé, après en avoir demandé l'état et passé la revue. B.	Barthélemy a 28 chevaux et 40 Mameluks, pour lesquels il demande des vivres et des fourrages.
En demander l'état à Barthélemy et le menacer. B.	Lorsqu'il a fait une tournée dans la Charkieh et la Kelioubeh, avec l'adjudant-général Roize, celui-ci s'est plaint des avanies faites dans les villages par Barthélemy. Le citoyen Geoffroy m'en avait annoncé l'état; il ne m'est pas parvenu.
Accordé. B.	Les fusillades devenant fréquentes à la citadelle, je me propose, Général, d'y substituer un coupeur de têtes. Cela ménagerait nos cartouches et ne ferait pas tant d'éclat.
En charger l'aga. B.	Les femmes publiques infestent les quartiers; pour les en éloigner, il faut faire noyer celles qui seront prises dans les casernes[2].
Je vais donner des ordres en conséquence. B.	Le citoyen Dupas se plaint de ce que sa garnison est trop faible. Les prisonniers sont plus nombreux que les hommes destinés à les garder.

Salut et respect,

DUGUA.

1. Voir un rapport adressé à Dugua par l'adjoint Néraud (3 messidor - 19 juin) :

« De tous les déserteurs de la compagnie Omar, il existe sept hommes dans la prison de la citadelle. 27 sont sortis le 28 germinal par ordre du général Destaing, commandant la place, pour être mis à la disposition du capitaine grec Nicolo; 12 ont été fusillés. »

Il ajoute en *post-scriptum* qu'Omar a été interpellé sur la valeur des sept déserteurs de sa compagnie. Omar a déclaré que c'étaient de « mauvais sujets », dont la conduite antérieure était suspecte.

2. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (2 messidor - 20 juin) :

« Le commandant de Boulak se plaint de la quantité de femmes publiques qui

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Dugua.

10 *messidor* (28 *juin*). — Vous ferez fusiller, Général, le nommé Joseph, natif de Tscherkesch, près de la mer Noire ; le nommé Sélim, natif de Constantinople ; tous deux détenus à la citadelle[1].....

Quant aux prisonniers turcs, renvoyés de Syrie, Bonaparte prescrivit que les officiers seraient invités à payer rançon pour obtenir leur liberté. Le général Abd-Allah, qui avait été pris à Jaffa, fut taxé à la somme considérable de 10.000 talaris, faute de laquelle il devait être « étroitement détenu[2] ».

Les captifs déclarèrent unanimement, qu'étant dénués de toutes ressources et n'ayant en Égypte aucunes relations qui leur permissent de contracter un emprunt, ils ne pouvaient satisfaire à ces exigences[3].

---

se sont introduites à Boulak et qui empoisonnent le soldat. Il demande ce qu'il doit faire de celles qu'il arrêtera. Je verrai avec l'aga de la salubrité les moyens d'en diminuer le nombre, sans employer l'expédient turc. »

Cet « expédient » turc, consistant à noyer les femmes, était l'application de la loi religieuse qui condamnait à mort la musulmane coupable de relations avec un infidèle.

Voir encore des notes du général Dugua, classées aux *Mémoires historiques* des *Archives de la guerre*, sur les mœurs égyptiennes. Il dit qu'avant l'arrivée des Français l'aga de la salubrité (*El-Oualy*) tenait un registre sur lequel étaient inscrites toutes les femmes publiques du Caire. Cette inscription avait lieu la première fois qu'une femme était surprise avec un homme. Elle payait dès lors à l'aga une contribution de 5 à 7 livres par mois : « Quand ces femmes faisaient des coquineries, elles étaient punies, ou par la bastonnade, ou par le bannissement. En cas de récidive, ou de fautes très graves, elles étaient noyées. »

Les jugements de l'oualy étaient exécutés sur le champ.

Dans son *Histoire de l'Expédition des Français en Égypte* (p. 133), Nakoula-el Turk signale les dangers que la fréquentation des femmes du Caire faisait courir aux soldats français :

« Attirés aussi chez les femmes publiques, en grand nombre au Caire et dans les environs, ils y étaient impitoyablement égorgés et leurs corps jetés dans les puits, afin de faire disparaître les traces du crime. C'est ainsi que tant de Français disparurent. Beaucoup d'entre eux éprouverent en outre les effets pernicieux de la maladie vénérienne, maladie très répandue dans ce pays, et ils perdirent plus de 15.000 hommes depuis leur entrée en Égypte jusqu'à leur retour de Syrie. »

1. Bonaparte demande en outre des renseignements sur un troisième détenu. Le lendemain Dugua répond que les deux sentences de mort ont été exécutées.

2. Ordre de Bonaparte à Dugua (3 messidor-21 juin).

3. Voir rapport adressé à Dugua par l'adjoint Néraud (3 messidor 21 juin). Il a



Mécontent de leur refus, Bonaparte donna l'ordre de trancher la tête à Abd-Allah[1]. Les autres Turcs furent maintenus en prison; et, sur les représentations de Dugua[2], une certaine amélioration fut même apportée à leur sort matériel, par l'ordre suivant (du 22 messidor-10 juillet) :

Article premier. — Les prisonniers turcs existant actuellement à la citadelle, et dont l'assimilation a été faite d'après une revue, seront payés ainsi qu'il suit :

II. Ceux assimilés au grade de capitaine de première classe jouiront d'une solde de 28 parats par jour.

III. Les lieutenants et sous-lieutenants auront 21 parats.

IV. Les sergents 6 parats, et les soldats 3 parats.

Cette solde leur sera payée du moment de leur arrivée au Caire, d'après un extrait de revue faite par le commissaire des guerres.

V. Ils jouiront, en outre, d'une ration de pain chacun.

Des dispositions analogues furent appliquées à quelques

---

fait comparaître tous les officiers prisonniers. Interrogé le premier, Abd-Allah a répondu ne rien pouvoir donner, n'ayant plus de fortune, ni d'amis en Égypte auxquels il pût emprunter de l'argent ; il déclara ne pas compter sur le concours de Djezzar : « Ses dernières paroles sont que peu lui importait de *vivre ou de mourir.* »

Les autres officiers turcs firent des déclarations analogues et répondirent « qu'ils ne pouvaient rien payer pour leur rançon et que le Grand Seigneur ne donnerait rien pour avoir leur liberté ». En dehors des Turcs, le cheik du village de Gibebat se déclara disposé à payer, dans un bref délai, 2.000 talaris; on voit encore, le 18 messidor (6 juillet), Bonaparte prescrire à Berthier de faire mettre en liberté Hadji-Hussein, Mameluk d'Ibrahim, qui s'engage à verser 5.000 talaris.

1. Voir lettre de Bonaparte à Dugua (20 messidor-8 juillet) :

« Vous ferez couper le cou, Citoyen Général, à Abd-Allah-Aga, ancien gouverneur de Jaffa, détenu à la citadelle. D'après tout ce que nous ont dit les habitants de la Syrie, c'est un monstre dont il faut délivrer la terre. »

Le lendemain Dugua rend compte à Bonaparte : « Abd-Allah a eu la tête coupée ce matin. »

Abdurrhaman note dans son *Journal* : « Le 5 (*Safer*, 21 *messidor-9 juillet*), on exécuta Abd-Allah-Aga, chef de Jaffa, qui avait été fait prisonnier. On exécuta aussi Youssef Djerbedji Abou-Kuls et son compagnon Hassan-Kachef. » (p. 124).

2. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (8 messidor-26 juin) signalant que les prisonniers turcs sont « au pain et à l'eau sans distinction de grade ». Il demande s'il ne doit pas leur être accordé un traitement « proportionné à leur grade. »

Au bas de cette lettre, une apostille de Bonaparte approuve la proposition : « Le plus haut grade sera assimilé à celui de capitaine. »



prisonniers anglais[1], égyptiens[2], ou syriens[3], incarcérés vers la même époque à la citadelle.

Bonaparte prescrivit encore (26 juin) l'arrestation de Mollah-Zadé, fils du cadi Asker qui avait accompagné l'émir-hadji au moment de sa défection et était passé en Syrie[4]. A la suite de ce départ, Mollah-Zadé avait provisoirement rempli les fonctions de cadi, et sa conduite n'avait donné lieu à aucune plainte. Mais sa parenté le rendant suspect, Bonaparte invita le divan à faire choix d'un nouveau cadi, en spécifiant que ce devrait être un Égyptien de naissance[5].

Le 22 (*Mouharrem*), écrit Abdurrhaman[6], le général en chef Bonaparte fit arrêter Mollah-Zadé, le fils du cadi Asker. Ses effets et ses livres furent pillés. On le conduisit à la forteresse; sa famille était dans la désolation.

1. Voir lettre de Berthier à Dupas (8 messidor-26 juin), l'invitant à recevoir cinq Anglais faits prisonniers à Kaïfa, qui arrivent de Damiette.

Par une lettre de Dugua à Daure (19 messidor-7 juillet), on voit que Bonaparte a prescrit de leur payer la moitié de leurs appointements. D'après une autre lettre de Dugua à Daure (27 messidor-15 juillet), ces instructions semblent avoir été incomplètement exécutées : « J'ai tous les jours des réclamations de leur part. »

Voir lettre de Daure à Thévenin, agent en chef de l'habillement (28 messidor-16 juillet) ; il prescrit de faire habiller les Anglais et les matelots prisonniers : « Ces derniers seront habillés en toile comme les troupes, et les officiers en drap bleu ; leur habillement sera complet en tout. »

2. Voir lettre de Bonaparte à Berthier (7 messidor-25 juin), prescrivant de transférer de Gizeh à la citadelle tous les prisonniers de la maison de l'émir hadji : « Les domestiques seront confondus avec les autres prisonniers. Les officiers seront traités comme les officiers prisonniers. On leur prendra tout ce qui serait meubles, bagages ou bijoux, qu'on pourrait soupçonner avoir été distrait de la maison du pacha, sans cependant que l'on touche à leur nécessaire. Vous ferez faire cette visite par un officier et un agent nommé par l'administrateur des finances. »

3. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (20 messidor-8 juillet), prescrivant de transférer au Caire, sous bonne garde, les otages de Syrie laissés à Salheyeh.

4. Voir ordre de Bonaparte à Dugua au sujet de cette arrestation. Le même jour, Dugua rend compte de l'exécution de cet ordre. Il a fait arrêter le cadi et tous les gens de sa suite : « Les femmes sont restées dans le harem, dont on a scellé les portes sur la déclaration du cadi qu'elles avaient des vivres pour deux jours. »

Le cadi fut ensuite transféré à la citadelle, où il fut prescrit de le traiter avec égard. (Ordre de Bonaparte à Dugua, 9 messidor-27 juin.)

5. Voir lettre de Bonaparte au divan du Caire (8 messidor-26 juin) :

« J'ai fait arrêter le cadi, parce que j'ai lieu de m'en méfier et que son père, que j'avais comblé de bienfaits, m'a payé de la plus noire ingratitude. Je vous prie de me présenter quelqu'un pour remplir cette place. Il faut que ce soit un homme né en Égypte. »

6. *Histoire de la Campagne*, etc., p. 120.



Le 23, le divan assemblé reçut une lettre du chef des Français, annonçant qu'il avait fait arrêter et déposer le fils du cadi Asker, et qu'il voulait qu'on élût à sa place un cheik des ulémas, né au Caire, suivant l'usage des rois d'Égypte qui choisissaient des cadis parmi les ulémas du pays. Les membres du divan répondirent unanimement qu'ils priaient le général en chef de pardonner au fils du cadi appartenant à une famille illustre, et que, si le père s'était uni à Mustapha-Kiaya, le fils était resté dans l'obéissance. Ils suppliaient le général en chef Bonaparte, dont ils connaissaient le cœur compatissant, de rendre un fils à une mère éplorée.

Le cheik Sadat appuya ce discours en ajoutant : « Les Français se vantent toujours d'être les amis des Osmanlis. Ce cadi a été placé par eux ; en le déposant, ils feraient croire au peuple qu'ils ne sont pas sincères. »

Le drogman ayant rapporté ce discours au lieutenant[1], celui-ci répondit : « Il faut commencer par se conformer aux ordres du général en chef et désigner par le scrutin un cadi pour la ville. Autrement vous pourriez vous en repentir. » On se conforma à cet avis, et le cheik El-Arichi-el-Amfi fut désigné par le scrutin[2]. On rédigea le procès-verbal de la séance, dans lequel on comprit la demande de tous les assistants qui y apposèrent leur signature. Le lieutenant porta le procès-verbal au général en chef et fit un rapport de tout ce qui s'était passé. Bonaparte se fâcha beaucoup ; il fit venir le cheik Sadat et lui fit de vifs reproches. Le cheik Mohammed-el-Mohdy, président du divan, intercéda pour lui et parvint à calmer sa colère ; il resta une partie de la nuit chez le général en chef, après quoi il obtint la permission de se retirer.

Le vendredi, on se rendit à la maison du gouverneur ; tout le monde monta à cheval et on conduisit en cortège le cheik Ahmed-El-Arichi à la maison du général en chef[3] ; on le revêtit d'une pelisse superbe, et Bonaparte lui promit de rendre la liberté au fils du cadi dans les vingt-quatre heures.

La famille de ce jeune homme s'était réfugiée chez le cheik Saïd-Mahrouki.

Quand le nouveau cadi eût revêtu la pelisse, on remonta à cheval et on le conduisit au Mehkemé, qui se trouve entre les deux kiosques.

---

1. Abdurrhaman désigne ainsi le général Dugua.

2. D'après une lettre de Fourier à Bonaparte (9 messidor-27 juin), il fut nommé par 16 voix sur 23 ; Mustapha-Djeddaoui obtint 5 voix ; deux autres, une voix.

3. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (9 messidor-27 juin) : « La cérémonie relative à l'installation du cadi consistait autrefois à ce qu'il se rendit avec les gens de sa suite chez le pacha qui le revêtait d'une belle pelisse ; de là il retournait à sa maison avec le même cortège. » En l'absence du pacha, l'investiture était donnée par le cheik el-beled. Dugua propose donc de faire proclamer le cadi devant le divan ; après quoi le nouveau dignitaire ira chez Bonaparte recevoir la pelisse, puis rentrera chez lui, escorté par toutes les autorités égyptiennes ; les crieurs publics proclameront alors l'investiture du cadi « afin que personne ne l'ignore ».

Voir lettre de Dugua (même date) aux membres du divan les convoquant pour le lendemain matin à 11 heures.

Le lendemain, Dugua écrit à Bonaparte qu'il se rendra chez lui après avoir fait proclamer le cadi : « Je compte être chez vous à 11 h. 1/4 avec le cortège, les cheiks désirant être libres à midi pour pouvoir faire la prière du vendredi. »



Le samedi, on rendit le fils du cadi à sa famille; il traversa la ville accompagné des ulémas et des agas, pour que le peuple le vît sain et sauf et qu'on cessât de murmurer[1].

Dès le lendemain de l'installation du nouveau cadi (11 messidor-29 juin), Bonaparte donna l'ordre de mettre en liberté Mollah-Zadé qui, avant de quitter l'Égypte, se retira chez un membre du divan, de ses amis[2].

Trois jours avant l'arrestation du cadi, Bonaparte avait reçu la soumission d'Hassan-Toubar, l'ancien cheik de Menzaleh, dont on se rappelle l'énergique résistance à l'occupation française. Estimant que ce chef pourrait être utile tant pour l'organisation de la province de Damiette que pour les communications avec El-Arich et la Syrie, Bonaparte consentit à lui

---

1. On afficha dans les rues la réponse que Bonaparte avait adressée (9 messidor-27 juin), au divan du Caire, pour calmer le mécontentement public.

Il y déclarait que le cadi lui-même avait abandonné son poste; que les fonctions attribuées à son fils n'avaient jamais eu qu'un caractère provisoire, ce fils, jeune et faible, ne pouvant remplir définitivement la place de cadi. Il ajoutait que l'arrestation de Mollah-Zadé était une simple mesure de sûreté, toute momentanée : « ..... Dès que le nouveau cadi sera publiquement revêtu et exercera ses fonctions, mon intention est de rendre la liberté au fils du cadi, de lui restituer ses biens, et de le faire conduire avec sa famille dans le pays qu'il désirera..... »

Il invitait le divan à faire comprendre au peuple que le règne des Osmanlis est fini, et qu'un cheik natif d'Egypte a le talent et la probité nécessaires pour remplir la place de cadi. La mesure prise est une preuve des sentiments que Bonaparte éprouve pour le bonheur et la prospérité du peuple égyptien.

La même pensée politique inspire l'ordre du jour de l'armée du 12 messidor (30 juin) :

« Les commandants des provinces instruiront les différents divans que l'assemblée des ulémas a nommé pour cadi le cheik El-Arichi; que l'intention du général en chef est que tous les cadis soient confirmés, comme c'est l'usage, par le premier cadi; en conséquence tous les cadis des provinces se rendront au Caire, pour obtenir de lui l'investiture.

« Les commandants des provinces feront sentir dans toutes les circonstances aux principaux du pays, qu'il est temps enfin que le gouvernement des Osmanlis finisse..... et qu'il est contre l'esprit du Coran que des Osmanlis et des gens de Constantinople viennent administrer la justice à un peuple dont ils n'entendent pas la langue; que ce n'est que trois ou quatre siècles après la mort du Prophète, que Constantinople a été musulman; que si le Prophète venait sur la terre, ce ne serait pas à Constantinople qu'il établirait sa demeure, mais dans la ville sainte du Caire, sur les bords du Nil..... L'intention du général en chef est que tous les cadis soient natifs d'Egypte, à moins qu'ils ne le soient des saintes villes de La Mecque et de Médine. »

2. Voir ordre de Bonaparte à Dugua (11 messidor-29 juin) et lettre de Dugua à Bonaparte (12 messidor-30 juin).



pardonner, sous condition de laisser son fils en otage[1]. Par lettre du 13 messidor (1er juillet), il annonce à Kleber que Hassan-Toubar se rend à Damiette :

..... Il compte habiter Damiette, ou du moins y laisser sa femme et sa famille. Pour m'assurer davantage de sa fidélité, je lui ai restitué ses biens patrimoniaux. Quant aux femmes qu'il réclame, je n'ai rien statué, parce que j'ai pensé qu'elles étaient données à d'autres, et que d'ailleurs il serait ridicule qu'un homme dont nous avons eu tant à nous plaindre reprît tout à coup une si grande autorité dans le pays. Par la suite, vous verrez le parti que vous pourrez tirer de cet homme.



En attendant que les colonnes envoyées dans les diverses provinces eussent fait rentrer les impositions, il fallait procurer à la caisse de l'armée, qui était presque vide, les ressources nécessaires pour les besoins les plus urgents[2].

Un ordre du 27 prairial (15 juin) prescrivit :

Les juifs du Caire, n'ayant pas participé à la contribution extraordinaire, paieront une somme de 150.000 francs[3] qui sera versée dans la caisse du payeur général d'ici au 1er messidor. Il sera ajouté cinq pour cent, pour chaque jour de retard, aux sommes qui n'auront pas été payées à cette époque.

Un second ordre du même jour imposa aux femmes de Hassan-Bey-el-Djeddaoui et de sa suite une contribution de

1. Lettre de Bonaparte à Kleber (5 messidor-23 juin).

2. La caisse de l'armée revenant de Syrie était vide. Les dernières contributions levées, notamment à Jaffa, avaient à peine suffi aux besoins journaliers et la solde des troupes restait fort arriérée.

D'autre part les situations de la caisse du Caire (signées par le payeur Rancé) font ressortir une grande pénurie. La dernière, datée du 24 prairial (12 juin), porte un avoir de 16.327 livres 18 sols 8 deniers en lettres de change, et 2.673 livres 19 sols 12 deniers seulement en numéraire.

Voir une lettre de Poussielgue à Dugua (30 prairial - 18 juin) : « Je n'ai plus de fonds..... Vous ne pouvez imaginer tout ce que demande le général en chef en fonds et combien il m'embarrasse..... »

3. Elle fut réduite à 100.000 francs (Bonaparte à Poussielgue, 2 messidor - 20 juin). Les Juifs bénéficièrent même (20 messidor - 8 juillet) d'une nouvelle concession, consistant à payer 50.000 francs seulement en numéraire et 40.000 en objets nécessaires à la Monnaie.

10.000 talaris, à titre de rachat de leurs maisons et de leur mobilier Cette somme devait être payée avant le 10 messidor sous peine d'arrestation de ces femmes et de confiscation de leurs biens.

Un troisième déclara acquises à la République toutes les propriétés dont les titres n'auraient pas été présentés à l'enregistrement dans le délai d'un mois ; il prononçait aussi la confiscation des biens dont les propriétaires n'auraient pas au 30 messidor acquitté le miri pour l'an 1213[1].

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Poussielgue.

30 *prairial* (18 *juin*). — Je vous prie..... de faire connaître aux principaux négociants damasquins que je désire qu'ils me prêtent chacun 30.000 francs. Vous leur donnerez à chacun une lettre de change de 30.000 francs, payable à la caisse du payeur de l'armée le 15 thermidor..... Je désire que cet argent soit versé dans la journée de demain[2].

Lorsque les coptes auront versé les 150.000 francs, vous leur ferez connaître que mon intention n'est point qu'ils se payent de ces 150.000 francs sur les adjudications de villages, car alors c'est comme s'ils ne nous avaient rien payé. Vous arrangerez avec eux la manière dont ils devront être payés, de sorte qu'ils le soient dans le courant de thermidor.

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Desaix.

1er *messidor* (19 *juin*). —..... Vous êtes fort riche. Soyez assez généreux pour nous envoyer 150.000 francs. Nous dépensons de 2 à 300.000 francs

1. L'année de l'Hégire commençant le 5 juin 1799.

2. Cette contribution et les précédentes ne purent être que difficilement recouvrées, comme le montre cette lettre de Bonaparte à Poussielgue (6 messidor-24 juin) :

« Je vous prie de faire connaître aux huit marchands de Damas que je suis très-mécontent de ce qu'ils n'ont pas encore payé les 125.000 francs que je leur ai demandés.

» Même chose aux Juifs.

» Même chose à la femme de Hassan-Bey..... »

Par une nouvelle lettre du 9 messidor (27 juin) Bonaparte dit à Poussielgue de lui proposer les mesures « qu'il y aurait à prendre pour faire payer les Juifs et la femme de Hassan-Bey, qui ne se pressent guère ».

Le 16 messidor (4 juillet), Bonaparte prescrit encore à Poussielgue des mesures pour faire payer les Damasquins, les Juifs et les femmes de Hassan-Bey. Il lui renouvelle semblable recommandation le 20 messidor (8 juillet).



par mois pour les travaux d'El-Arich, Katieh, Salheyeh, Damiette, Rosette, Alexandrie, etc.

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Fugière.

3 *messidor* (21 *juin*). —..... Votre payeur doit verser tous les fonds qu'il reçoit dans la caisse du Caire. Tâchez de nous envoyer le plus tôt possible 100.000 francs, dont nous avons grand besoin; j'aurai aussi besoin de 40 beaux chevaux pour la remonte de mes guides. La province de Garbieh en a de très-bons; tâchez de nous les envoyer.

Extrait de l'ordre du jour de l'armée du 3 messidor (21 juin).

Le général en chef, informé que plusieurs intendants coptes, sous prétexte de remboursement de quelques avances qu'ils auraient faites, gardent des fonds entre leurs mains, et ne versent point dans la caisse des préposés du payeur général la totalité de leurs perceptions, ordonne :

Article premier. Les commandants des provinces feront verser, vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, dans les caisses des préposés du payeur général tous les fonds que les intendants coptes ont gardés devers eux, pour se rembourser des avances ou paiements qu'ils peuvent avoir faits.

II. Les intendants coptes qui ont fait des avances pour quelque objet et en vertu de quelque ordre que ce puisse être ne pourront en obtenir le paiement qu'après que le payeur général l'aura ordonné[1]...

....

V. Il est défendu aux intendants coptes de faire, à compter de ce jour, aucune espèce d'avance ou de paiement : ceux qu'ils pourraient faire resteront pour leur compte. Nulle avance ou paiement ne peut être fait que par le payeur général.

VI. Les intendants coptes, les agents français et directeurs de l'enregistrement verseront exactement, et au moment de la réception, la totalité de leurs recettes dans les caisses des préposés du payeur général : ceux qui auraient gardé des fonds par devers eux, ou qui en auraient disposé, seront destitués.....

....

VIII. L'administrateur général des finances et le payeur général dresseront, chacun de leur côté, dans le plus court délai possible, l'état de ce que chaque province a payé jusqu'à ce jour à compte des impositions de toute nature, et de ce qui reste à percevoir.

1. Les articles 3 et 4 règlent le mode de justification des avances antérieurement faites et leur ordonnancement.



ORDRE

Le Caire, le 5 messidor an VII (23 juin 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE :

Article premier. Il ne sera accordé, à Suez, aucune permission d'embarquer des denrées ou marchandises quelconques que sur les passeports qui auront été délivrés au Caire par l'administrateur général des finances, portant autorisation d'exporter.

II. L'administrateur général des finances ne délivrera les permissions d'exporter que pour les denrées et marchandises qui seraient superflues aux approvisionnements du Caire, et qui ne seraient pas nécessaires pour entretenir l'activité du commerce intérieur [1].

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CITOYEN POUSSIELGUE.

Le Caire, le 13 messidor an VII (1er juillet 1799).

Mon intention, Citoyen, est de vendre à l'encan le moulin à vent de l'île de Roudah, sans quoi l'entretien surpassera de quatre fois le produit que nous en tirons.

Je vous prie donc de faire faire des affiches pour cette vente. On vendra en même temps une portion de terrain, qui sera jugée nécessaire et que vous désignerez pour la jouissance dudit moulin.

Je vous prie de me faire connaître le prix au-dessous duquel vous pensez que nous ne devons pas le donner [2].

BONAPARTE.



Le 29 juin, l'Institut reprit le cours de ses séances, qui avaient été interrompues depuis le commencement de février [3]. Ce fut

1. A la même date, Bonaparte avait invité Poussielgue à lui proposer des mesures pour qu'il ne sorte, par Suez, qu'une quantité de riz, blé et sucre proportionnée aux arrivages de café : « Il ne faudrait pas que le cherif de La Mecque nous enlevât, pour quelques fardes de café, la plus grande partie de nos subsistances. »

2. Voir lettre de Bonaparte à Poussielgue (16 messidor-4 juillet), approuvant le projet d'affiche pour la vente du moulin. Celui-ci ne devra pas tomber dans les mains d'un Turc, mais être adjugé à un Français ou à un copte.

3. Voir *Courrier de l'Égypte* (no 32, du 26 messidor-14 juillet).

Il mentionne les élections faites à diverses places vacantes par suite de décès ou de rentrée en France. Le 11 messidor (29 juin), Bourrienne fut élu en remplacement de Sucy. Le 16 messidor (4 juillet), l'ingénieur des ponts et chaussées Lan-



alors que se produisit, entre Bonaparte et Desgenettes, une scène violente, qui était pour ainsi dire la suite de leur dramatique discussion au sujet des pestiférés de Syrie [1].

C'est dans cette séance, dit Desgenettes [2], que le général en chef ordonna à l'Institut, plutôt qu'il ne l'y invita, de nommer une commission pour faire un rapport sur la peste en Syrie, et montrer son identité avec celle de 1720 à Marseille, et sur plusieurs autres points de la France. L'auteur de ces *Mémoires* ne fut pas mis au nombre de ces commissaires; cependant, sur l'observation de Berthollet, on lui proposa d'en faire partie. Là commença cette scène déplorable qui a donné tant de publicité à des faits qui eussent à jamais dû rester dans l'oubli.

Ce qui eut lieu a été fidèlement rapporté dans les *Victoires et Conquêtes* et je passe à d'autres objets.

Le récit des *Victoires et Conquêtes* [3] avait, en effet, été rédigé d'après des renseignements fournis par Desgenettes lui-même. Il attribue à Bonaparte l'arrière-pensée de faire complaisamment établir, sous prétexte d'étude sur la peste, « un travail qui rejetterait sur cette maladie inconnue, ou reconnue trop tard, les non-succès de l'expédition et du siège de la place d'Acre ». Desgenettes aurait refusé de se prêter à semblable dessein.

Vainement, dans l'espèce de discussion qui s'établit, Bonaparte eut-il recours à des sarcasmes banaux contre la médecine et les médecins; la tête de Desgenettes se monte, et au milieu d'un nombreux auditoire, qu'étonnait sa véhémence, il repousse les sarcasmes du général par d'autres plus amers et plus accablants. Il laisse entrevoir qu'il s'est

---

cret fut élu en remplacement du chef de bataillon Horace Say ; Larrey, en remplacement de Dubois ; Corancez, en remplacement de Caffarelli ; Ripault, bibliothécaire de l'Institut, en remplacement de Venture.

1. Une première allusion à cette scène avait été faite par Robert-Thomas Wilson, dans le tome Ier de son *Histoire de l'Expédition britannique en Égypte*, publiée en 1802.

2. *Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle et du commencement du* XIXe, t. III, p. 265. Desgenettes date cette séance du 16 *thermidor* (p. 264). Ce qu'il dit sur les élections de nouveaux membres prouve qu'il a voulu parler de la séance du 16 *messidor*. Ce même *lapsus* se retrouve, d'ailleurs, à la page suivante, où Desgenettes place au 26 *thermidor* l'arrivée devant Alexandrie des vaisseaux turcs portant l'armée que Bonaparte détruisit à Aboukir.

3. *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français, de 1792 à 1815*, t. X, p. 313.



noblement refusé à des actions criminelles à ses yeux; que le mépris de certains principes de morale conduit à d'autres oublis..... Bonaparte essaye d'imposer silence au fougueux orateur. Celui-ci continue au milieu des cris du président et du général en chef, qui le somment, l'un impérieusement, l'autre fraternellement, de se taire. On entend dans l'Assemblée les mots d'*adulation mercenaire*, de *despotisme oriental*, de *gardes armés jusque dans l'enceinte d'une société paisible et littéraire* (quelques guides du général en chef l'avaient accompagné à l'Institut). Alors Desgenettes, prenant un ton plus calme, dit : « Je sais, Messieurs; je sais, Général, puisque vous êtes ici autre chose que membre de l'Institut, et que vous voulez être le chef partout; je sais que j'ai été porté à dire avec chaleur des choses qui retentiront loin d'ici; mais je ne rétracte pas un seul mot. Je ne crains aucun ressentiment; et je puis vous dire, comme Philippe le médecin dit à un autre homme comme vous, Alexandre: mon existence (à laquelle on a pu voir que je ne tenais pas beaucoup) ne peut être désormais compromise, *sacro et venerabili ore spiritus trahitur;* et je me réfugie dans la reconnaissance de l'armée. »

Cet incident paraît avoir déterminé Desgenettes à demander sa rentrée en France, en invoquant des raisons de famille et de santé. Mais sa requête ne fut pas accueillie par Bonaparte [1]

1. Dans son *Histoire de la Campagne d'Égypte* (t. II, p. 347), Thibaudeau dit que Desgenettes fonda sur un besoin réel de famille une demande de retour en France : « Le général en chef invita le Directoire à le remplacer, et ne consentit à son départ que lorsque son remplaçant serait arrivé. » Thibaudeau mentionne, comme référence, une lettre de Bonaparte à l'ordonnateur en chef, du 20 messidor. Ce document ne paraît pas avoir été conservé. Mais on trouve, dans l'un des registres de Daure, une lettre de celui ci à Desgenettes (21 messidor - 9 juin), portant que Bonaparte a transmis au Gouvernement, en l'appuyant, la demande de rapatriement. « Il ne doute pas qu'il vous soit accordé; mais dans tous les cas il ne consentira à votre départ que lorsque vous serez remplacé. »

Sur de nouvelles instances de Desgenettes, Daure écrivit encore à Bonaparte (24 messidor - 12 juillet) :

« Le citoyen Desgenettes vous observe, Général, que la réponse que vous avez faite à sa demande de retourner en France prolonge de la façon la plus infinie son séjour en Égypte.

» Ce ne peut être que sur le choix des concurrents que vous pourriez être embarrassé pour le remplacer; il cite les citoyens Sotira, Garas et Emeric comme réunissant le plus de titres.

» Sa demande de retourner en France est, à la vérité, fondée sur des intérêts de famille; mais elle est accompagnée de l'offre de sa démission, c'est-à-dire du sacrifice de son état, puisque son premier motif n'a pas suffi.

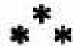
» La réunion de ces moyens n'étant pas assez pour obtenir son passeport, il réclame le bienfait d'une loi qui lui est applicable. Je vous adresse en conséquence un certificat de visite concluant à la réforme, rédigé conformément à plusieurs lois et arrêtés du Gouvernement et à vos ordres particuliers.

» Le citoyen Desgenettes vous prie de lui accorder son passeport; il ne croit pas que sa présence ici soit nécessaire, et il peut être remplacé par les candidats susnommés. »

Le jour même, Daure renvoie à Desgenettes son certificat de visite, avec la



(qui d'ailleurs ne semble pas lui avoir tenu rigueur de sa courageuse sincérité). Desgenettes devait conserver, jusqu'à la fin de l'expédition, son poste de médecin en chef de l'armée d'Orient.



Par deux rapports des 1er et 5 messidor (19 et 23 juin)[1], Bonaparte avait sommairement rendu compte au Directoire des événements survenus dans la basse et dans la haute Égypte pendant la campagne de Syrie. Dans une lettre du 10 messidor (28 juin), il expose la situation présente du pays; il appelle la sollicitude du Gouvernement sur les besoins de l'armée et sur la nécessité d'envoyer des secours qui permettent de réparer les pertes subies depuis un an :

Vous trouverez ci-joint plusieurs imprimés, qui vous mettront au fait des événements qui se sont succédé depuis plusieurs mois.

La peste a commencé à Alexandrie, il y a six mois, avec des symptômes très prononcés. A Damiette, elle a été plus bénigne. A Gaza et à Jaffa, elle a fait plus de ravages. Elle n'a été ni au Caire, ni à Suez, ni dans la haute Égypte.

Il résulte de l'état joint à cette lettre que l'armée française, depuis son arrivée en Égypte jusqu'au 10 messidor an VII, a perdu 5.344 hommes. Vous voyez qu'il nous faudrait 500 hommes pour la cavalerie, 5.000 pour l'infanterie, 500 pour l'artillerie, pour mettre l'armée dans l'état où elle était lors du débarquement.

---

copie de la lettre précédente : « L'un et l'autre n'ont pas déterminé le général en chef à vous accorder votre passeport pour retourner en France. Il ne vous le fera délivrer qu'à l'arrivée de votre successeur. »

1. Publiés dans la *Correspondance de Napoléon*, nos 4.188 et 4.205. Ces documents, imprimés par l'imprimerie nationale du Caire, existent sous cette forme seulement aux *Archives de la Guerre*. Ni ces documents, ni la lettre du 10 messidor ne furent d'ailleurs envoyés à ce moment par Bonaparte. Il ne paraît pas qu'aucun bâtiment soit parti pour France du port d'Alexandrie avant l'*Osiris*, auquel Bonaparte confia, le 29 juillet, son rapport sur la victoire d'Aboukir.



La campagne de Syrie a eu un grand résultat; nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté pour cette année les projets de nos ennemis. Nous avons perdu des hommes distingués. Le général Bon est mort de ses blessures; Caffarelli est mort; mon aide de camp Croisier est mort; beaucoup de monde a été blessé.

Notre situation est très-rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Katieh, Salheyeh se fortifient à force; mais, si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut, d'ici à pluviôse, 6.000 hommes de renfort.

Si vous nous en faites passer en outre 15.000, nous pourrons aller partout, même à Constantinople.

Il nous faudrait alors 2.000 hommes de cavalerie pour incorporer dans nos régiments, avec des carabines, selles à la hussarde et sabres; 600 hussards ou chassseurs; 6.000 hommes de troupe pour incorporer dans nos corps et les recruter; 500 canonniers de ligne; 500 ouvriers, maçons, armuriers, charpentiers, mineurs, sapeurs; cinq demi-brigades à 2.000 hommes chacune; 20.000 fusils; 40.000 baïonnettes; 3.000 sabres; 6.000 paires de pistolets, 10.000 outils de pionniers.

S'il vous était impossible de nous faire passer tous ces secours, il faudrait faire la paix, car il faut calculer que d'ici au mois de messidor nous perdrons encore 6.000 hommes.

Nous serons à la saison prochaine réduits à 15.000 hommes effectifs, desquels ôtant 2.000 hommes aux hôpitaux, 500 vétérans, 500 ouvriers qui ne se battent pas, il nous restera 12.000 hommes compris cavalerie, artillerie, sapeurs, officiers d'état-major, et nous ne pourrons pas résister à un débarquement combiné à une attaque par le désert.

Si vous nous faisiez passer 4.000 ou 5.000 Napolitains, cela serait bon pour recruter nos troupes.

Il nous faudrait 18 à 20 médecins, et 60 à 80 chirurgiens; il en est mort beaucoup. Toutes les maladies de ce pays-ci ont des caractères qui demandent à être étudiés. Par là, on peut les regarder comme inconnues; mais toutes les années, elles seront plus connues et moins dangereuses.

Je n'ai point reçu de lettre de France depuis l'arrivée de Moureau, qui m'a apporté des nouvelles du 5 nivôse, et de Belleville, du 20 pluviôse. J'espère que nous ne tarderons pas à en avoir.



Nos sollicitudes sont toutes en France. Si les rois l'attaquaient, vous trouveriez dans nos bonnes frontières, dans le génie guerrier de la nation et dans vos généraux, des moyens pour leur rendre funeste leur audace. Le plus beau jour pour nous sera celui où nous apprendrons la formation de la première république en Allemagne.

Je vous enverrai incessamment le nivellement du canal de Suez, les cartes de toute l'Égypte, de ses canaux, et de la Syrie.

Nous avons de fréquentes relations avec La Mecque[1] et Moka. J'ai écrit plusieurs fois aux Indes, à l'île de France; j'en attends les réponses sous peu de jours : c'est le chérif de La Mecque qui est l'entremetteur de notre correspondance.

Le contre-amiral Perrée est sorti d'Alexandrie le 19 germinal avec trois frégates et deux bricks; il est arrivé devant Jaffa le 24, s'est mis en croisière, a pris deux bâtiments du convoi turc, chargés de 300 hommes, 100 mineurs et bombardiers, est revenu devant Tantourah pour prendre nos blessés; mais il a été chassé par la croisière anglaise, et a disparu; il sera arrivé en Europe.

Je lui avais remis des instructions pour son retour : personne n'est plus à même que cet officier de nous faire passer des nouvelles et des secours; depuis la bouche d'Om-Fareg, Damiette, Burlos, Rosette, Alexandrie, il peut choisir dans ce moment-ci, et depuis le 15 ventôse il n'y a point de croisière devant Alexandrie ni Damiette; cela nous a été utile pour l'approvisionnement d'Alexandrie.

J'ai été très-satisfait de la conduite du contre-amiral Perrée dans toute cette croisière; je vous prie de le lui faire connaître.

1. Voir lettre de Bonaparte au chérif de La Mecque (12 messidor-30 juin), lui renouvelant des protestations d'amitié et lui demandant de faire passer des lettres à l'île de France.

Dans une lettre, du même jour, au commandant des îles de France et de la Réunion, Bonaparte lui demande d'envoyer à Suez ou à Kosseir des bâtiments, qui permettront de correspondre avec l'Inde; il l'invite à faire passer en Égypte 3.000 fusils, 1.500 paires de pistolets, 1.000 sabres. Il ajoute quelques mots sur la situation de l'Europe.

Par une seconde lettre, Bonaparte invite le commandant de l'île de France à faire payer 94.000 francs au chérif de La Mecque, comme rémunération de son concours pour l'échange des correspondances provenant d'Égypte.



***

Conformément aux ordres de Bonaparte, Dommartin partit du Caire dans la soirée du 19 juin (1er messidor)[1], à bord de la felouque *le Nil*, qui devait le conduire jusqu'à Rosette. La navigation était alors très difficile, par suite de la baisse des eaux, qui déterminait de fréquents échouages. Quatre jours après son départ, Dommartin se vit attaqué, à hauteur des villages de Tanoub et d'El-Zaïrah, par des partis considérables d'Arabes et de paysans, contre lesquels il soutint une lutte longue et acharnée. Presque tous les hommes de l'équipage et de l'escorte furent mis hors de combat, et le général reçut lui-même quatre blessures. Son énergique résistance découragea enfin les agresseurs qui, à la nuit, se retirèrent. La felouque put dès lors reprendre sa marche et arriver sans autre accident à El-Rahmânieh, puis à Rosette, où les blessés trouvèrent tous les soins qui leur étaient nécessaires.

La nouvelle de cette agression fut transmise à Bonaparte par une lettre du général Destaing, qui était à El-Rahmânieh au moment du passage de la felouque[2] :

Une grande partie de l'attroupement dirigé contre moi s'était porté aux environs de Koum-Cherik, où l'on me croyait encore, et y avait passé la nuit du 4 au 5. Il paraît que les Arabes y reçurent l'avis de la descente de la felouque portant le général Dommartin, car ils choisirent un mauvais pas entre deux gués, que les plus petits bâtiments passent avec beaucoup de peine, pour lui dresser à l'avance une embuscade soutenue même par de l'artillerie.

1. Voir *Journal de l'Expédition d'Égypte*, par J.-P. Doguereau, p. 268; et *Nouveaux Mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie*, par Richardot, p. 183.

2. Le texte publié est emprunté à une copie conforme de la lettre de Destaing, certifiée par son aide de camp Maury, et non datée. *Arch. Art.*



Le général Dommartin y arriva le 5, après midi, vers une heure [1]; la felouque s'engagea sur les sables au passage du premier gué et, les hommes de l'équipage ne pouvant venir à bout de la dégager, des paysans du village de Tanoub vinrent officieusement leur offrir leurs bras et la remirent à flot, très contents sans doute de l'avoir engagée entre les deux bas-fonds qui ne sont qu'à un mille de distance. Pendant cette opération plusieurs cavaliers se montrèrent; mais les paysans assurèrent que ce n'étaient point des Arabes et se retirèrent dans leur village; on ne tarda pas cependant à s'apercevoir du contraire; la rive du Bahireh se couvrit bientôt de cavaliers, dont un grand nombre Mameluks; et, sur le Delta, il parut des rassemblements considérables autour des deux villages de Tanoub et d'El-Zaïrah, qui sont voisins.

Comme le capitaine de la felouque avait été déjà attaqué au même endroit, il prit sur le champ ses mesures. Aussitôt le bâtiment fut environné de toutes parts par au moins 2.000 hommes à pied et 600 cavaliers. Les paysans des villages voisins s'y joignirent et, comme de leur côté la rivière forme un rentrant où la rive est escarpée et très élevée auprès de laquelle l'équipage était plongé, le capitaine préféra s'échouer sur la rive opposée qui n'offre qu'une plage terminée par une plantation de tabac sur laquelle l'artillerie et la mousqueterie avaient prise [2].

C'est dans cette position que s'engagea le combat; de part et d'autre il fut vif: la felouque reçut plusieurs coups d'une pièce qu'on a jugée du calibre de 6 ou de 8; heureusement aucun ne porta [3]. Il est

1. Voir : *Un officier royaliste au service de la République, d'après les lettres inédites du général de Dommartin*, par Alfred de Besancenet (Paris, 1876, in-12). L'auteur publie (p. 195) une lettre de Dommartin à Bonaparte, où l'on doit rectifier d'évidents *lapsus* de date (l'agression contre Dommartin est fixée au 5 *prairial*).

Sous cette réserve, nous voyons qu'après avoir couché à Nadir le général arriva à midi à Tanoub, « où se trouvait une djerme chargée de riz au citoyen Hamelin ». Dommartin signale le premier échouage et la remise à flot par les paysans: « Le capitaine de la felouque me dit alors que peu de temps auparavant il avait été attaqué avec la djerme *la Vénitienne* à l'endroit où nous nous trouvions, et il nous montra sur la rive gauche, en face du village de Zaïrah, un santon sur une petite hauteur qui sert de retranchements aux révoltés. » Bientôt 2.000 hommes d'infanterie et 600 cavaliers se montrèrent sur les deux rives.

2. « Nous étions donc échoués sur un banc de sable et de vase, dont la rampe inégale, s'élevant peu à peu, était plantée en tabac dont les feuilles, déjà grandes, devaient permettre aux Arabes de se cacher et de nous approcher à portée de pistolet. » (Dommartin à Bonaparte, *op. cit.*)

3. « Le feu commença vers 1 heure par deux coups de canon tirés par la felouque sur la cavalerie, qui faisait un mouvement pour s'approcher. Un canon placé



à présumer que cette pièce est sans affût, car les Arabes, ayant voulu la rapprocher de la felouque, mirent près de deux heures à exécuter ce mouvement.

Les attroupés se jetèrent plusieurs fois à l'eau pour approcher la felouque, et armèrent même des djermes pour l'aborder par les deux bouts, mais la felouque et son canot étaient arrière contre arrière, de manière que les pierriers de l'avant défendaient le haut et le bas de la rivière.

Un officier et 4 hommes de la 25e demi-brigade suivaient la felouque dans une djerme du pays, qui fut abandonnée par l'équipage; le canot de la felouque fut prendre ces cinq militaires qui contribuèrent à sa défense[1].

Chaque fois que les assaillants voyaient ralentir le feu de la felouque, ils se précipitaient en foule pour l'aborder; la mitraille et la mousqueterie les repoussaient constamment[2].

Ils firent trois tentatives principales de ce genre; à la troisième, la felouque avait déjà dix hommes tués et une trentaine de blessés; elle n'avait que 7 à 8 hommes intacts et ses munitions fort avancées; elle parvint encore à repousser ce dernier effort.

Heureusement la nuit approchait; elle fit cesser le feu et dissipa le rassemblement; la felouque en profita pour se remettre en route[3]. Comme il ne lui restait que 3 matelots et 2 mousses en état d'agir, le capitaine fut obligé d'abandonner le canot, qu'il fit désarmer et défoncer. Pour se dégager et passer l'autre bas-fond, il s'allégea en jetant à l'eau tous les effets de l'équipage, même les vivres; les blessés furent obligés de se mettre à l'eau dans les endroits

au santon répondit aussitôt. La portée de cette pièce permit de juger qu'elle devait être du calibre de 8.» (Dommartin à Bonaparte, *op. cit.*)

1. « Quand nous avons quitté Boulak, il s'était joint à nous une djerme du pays, louée pour conduire à Rosette 1 officier et 4 volontaires de la 25e. Au moment où le rassemblement s'était montré, les Turcs qui conduisaient la djerme l'avaient abandonnée; les cinq hommes qui s'y trouvaient allaient périr; il fallut envoyer le canot les chercher. » (Dommartin à Bonaparte, *op. cit.*)

2. « L'infanterie montrait beaucoup d'audace; la cavalerie, composée de gens fort bien montés et parfaitement habillés, se tenait un peu à l'écart, excitant les fantassins..... Une masse compacte d'hommes se précipita sur nous de tous côtés et, en même temps, la cavalerie fit un mouvement en avant. Une décharge à mitraille culbuta fantassins et cavaliers; ceux qui arrivaient sur nous à la nage furent reçus à coups de fusils... » (Dommartin à Bonaparte, *op. cit.*). Le second et le troisième abordage furent repoussés dans des conditions analogues.

3. D'après la lettre de Dommartin à Bonaparte, le feu cessa vers 8 heures 30 du soir. La felouque put se mettre en route à 10 heures. Elle arriva le surlendemain à Rosette sans avoir fait d'autres mauvaises rencontres.



difficiles; enfin les mauvais pas furent passés, et la felouque est arrivée ce matin à El-Rahmanieh, vers les 6 heures, sans autre accident.

Parmi les morts est l'officier de la 25e demi-brigade[1].

Le général Dommartin a quatre coups de feu, un à chaque jambe, un autre au bras droit, la quatrième lui traverse de haut en bas le téton gauche; aucune de ces blessures n'est dangereuse, et le général va aussi bien que l'incommodité de tant de blessures peut le permettre. Le chef de bataillon Danthouard a un coup de feu à la main droite et une contusion à la tête; l'adjoint Cœuret[2], le capitaine de la felouque, son lieutenant et le commissaire du bord sont aussi blessés.

Sur 7 canonniers : 4 tués et 3 de blessés.

10 morts, 30 blessés, 6 hommes intacts.

La plupart des blessures sont heureusement peu dangereuses. Le général Dommartin m'a chargé de vous rendre le meilleur compte de la conduite du capitaine Fouque, commandant la felouque. La prudence, le sang froid et surtout l'intrépide activité qu'il a montrés constamment dans un danger si pressant lui font le plus grand honneur. Le général se loue aussi beaucoup du commissaire du bord, dont le courage et l'activité ont aussi été extrêmement utiles. Le général Dommartin vous écrira de Rosette[3].

Les blessures du général Dommartin avaient d'abord paru ne pas devoir être très graves, et lui-même adressa, de Rosette, des nouvelles assez rassurantes[4]; mais, après l'extraction de

1. Nommé Cornillon, d'après la lettre de Dommartin.

2. « D'un coup de feu dans les reins. » *Journal de l'Expédition d'Égypte*, par Doguereau, p. 270.

3. La lettre de Destaing parvint à Bonaparte le 10 messidor (28 juin). A cette date, celui ci répond : « Je reçois presque en même temps vos lettres des 5 et 7 messidor. Le 1er bataillon de la 4e est parti le 6, à 4 heures après midi, du Caire, pour se rendre à El-Rahmânieh. Si vous êtes parti le 9, comme c'était votre projet, pour remonter votre province, vous vous serez probablement joints à portée de tomber sur le rassemblement de l'ennemi. » Bonaparte informe Destaing des ordres qu'il donne à Lanusse; il ajoute que le 15e de dragons et les dromadaires seront ensuite à la disposition de Destaing et concourront à la pacification du Bahireh :

« Dès l'instant que vous aurez frappé quelques coups dans votre province, faites-moi passer la légion nautique dont j'ai le plus grand besoin pour l'organisation de l'armée. »

4. Voir le *Journal de l'Expédition d'Égypte* par Doguereau, p. 270. Ce fut Dommartin qui annonça la mort de Cœuret, qui succomba le 30 juin.



la balle dont il avait été atteint au bras, son état ne tarda pas à être aggravé par des accidents tétaniques[1]; il succomba le 21 messidor (9 juillet).

On a signalé le silence gardé par Bonaparte à l'occasion de la mort de Dommartin; dans aucun ordre du jour, ni rapport au Directoire, il ne rend hommage à son ancien et brave compagnon d'armes, comme il l'avait fait pour d'autres officiers généraux morts à l'ennemi[2]. On y a vu une preuve de défaveur, dont l'origine serait la divergence de vues entre Dommartin et Caffarelli au sujet du point d'attaque de Saint-Jean-d'Acre; le second avait fait prévaloir, auprès du général en chef, un avis auquel on peut, dans une certaine mesure, attribuer l'insuccès final du siège. Les documents font malheureusement défaut pour élucider, d'une façon certaine, ce problème de la psychologie complexe de Bonaparte[3]. Il faut toutefois faire remarquer que la nouvelle de la mort de Dommartin fut apportée au Caire le 15 juillet (27 messidor), par le même courrier qui annonçait l'arrivée d'une nombreuse flotte ennemie en rade d'Aboukir[4]; on conçoit qu'à ce moment

1. Voir les détails que donne Larrey sur la mort de Dommartin dans un *Mémoire sur le Tétanos*, inséré dans la *Description de l'Égypte* (*État moderne*, t. V, p. 442) : « Il reçut lui-même quatre coups de feu assez légers, un à la jambe droite, un autre à la cuisse gauche, le troisième lui avait effleuré la poitrine, et la balle du quatrième était entrée dans le bras droit; les premiers n'avaient intéressé que les téguments et une très petite portion des muscles. » En arrivant à Rosette, Dommartin fut soigné par le chirurgien Guillier, qui fit l'extraction de la balle, près de l'articulation du coude : « Les plaies étaient en bon état et, sans les inquiétudes auxquelles se livrait le blessé, on avait lieu d'espérer une prompte et sûre guérison : mais, son affection morale devenant de jour en jour plus forte, on conçut quelques craintes de l'invasion du tétanos. En effet, le huitième jour de l'accident, on trouva la suppuration des plaies considérablement diminuée; et leur pansement, quoique fait avec les plus grandes précautions, fut très douloureux.

« Le neuvième, tous les accidents du tétanos étaient déclarés; ils marchèrent avec rapidité, et se terminèrent par la mort le quinzième jour de la blessure et le sixième de l'invasion..... »

2. C'est à ce silence que paraît faire allusion le *Carnet de Kléber* :

« Un ciron disparaissant du système de l'univers fait plus de sensation encore que ne fit la mort du général Dommartin. »

3. Voir *Nouveaux Mémoires sur l'armée française*, etc., par Richardot, p. 186.

4. Dans son *Journal* (p. 270), Doguereau dit que, le 27 messidor (15 juillet), un



Bonaparte se soit uniquement préoccupé des mesures nécessaires pour faire face au grave danger qui menaçait l'Egypte.



Cinq jours après Dommartin, Ganteaume était parti du Caire (6 messidor-24 juin) pour se rendre également à Alexandrie, suivant l'ordre donné par Bonaparte[1]. Il montait le canot *la Garonne*, qui escortait plusieurs djermes, sur lesquelles était embarqué un bataillon de la 4e légère, envoyé à El-Rahmânieh. En arrivant à l'endroit où Dommartin avait été assailli, le convoi se vit à son tour menacé par les mêmes bandes arabes. Heureusement l'effectif, beaucoup plus important, des Français leur permettait une résistance moins inégale; en outre, Lanusse ne tarda pas à arriver sur les bords du fleuve avec une petite colonne. La présence de ces forces découragea les agresseurs; après un échange de quelques coups de fusil et de canon, ils se dispersèrent pour s'enfoncer dans le désert. Ganteaume put dès lors continuer sa route et arriva le 3 juillet à Alexandrie.

Ces agressions montraient combien était incomplète la pacification de la province de Bahireh; pour l'assurer, il fallait poursuivre sans relâche tous les partis hostiles qui tenaient encore la campagne et pouvaient compromettre les communications du Caire avec la côte.

Aussi, dès que Bonaparte eut reçu la lettre de Destaing annonçant l'attaque dirigée contre Dommartin, le voyons-nous prescrire à Lanusse de marcher contre les villages coupables, et de leur infliger un châtiment exemplaire.

Arabe apporta à Bonaparte une lettre de Jullien, annonçant la mort de Dommartin; ce même courrier annonçait l'arrivée de la flotte turque.

Il mit à sa disposition, pour cette opération, le 15e régiment de dragons et un escadron de dromadaires, qui reçurent l'ordre de partir le lendemain.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL LANUSSE.

Le Caire, le 10 messidor an VII (28 juin 1799).

Le général en chef étant informé, Citoyen Général, que, le 5, après-midi, le général Dommartin naviguant sur une felouque a été attaqué sur l'une et sur l'autre rives du Nil à la hauteur des villages de Tanoub et Zaïrah; que les paysans de ce village s'étaient joints aux Arabes et aux Mameluks qui ont attaqué nos barques; l'intention du général en chef est que vous vous rendiez à ces deux villages pour y arrêter les cheiks; et, si les cheiks se sauvent et que vous ne puissiez pas les attraper, le général en chef ordonne de brûler ces villages et de passer au fil de l'épée tout ce qui se trouvera dedans. Il paraît que la felouque *le Nil* a été plusieurs fois attaquée par ces mêmes villages. Les assaillants avaient une pièce de canon de 6 ou de 8.

Je vous préviens que le général Destaing doit être à peu près à même hauteur dans le midi de la province de Bahireh pour lever les contributions et disperser les attroupements. Le général en chef désire que vous vous prêtiez réciproquement tous les secours qui pourraient être nécessaires; il vous envoie à cet effet le 15e régiment de dragons et un escadron de dromadaires[1].

Après avoir terminé l'expédition de ces villages, et si vous avez en vue quelque expédition, le général en chef vous (*autorise*)[2] à garder quatre à cinq jours ces deux corps; après quoi, il ordonne que vous les fassiez passer au général Destaing, qui en a besoin et qui s'en servira pour donner la chasse aux Arabes et aux Mameluks qui infestent la province de Bahireh[3].

---

1. Voir ordre de Berthier au chef de brigade du 15e dragons (10 messidor-28 juin) prescrivant de partir pour Menouf, le 11 messidor à la pointe du jour, avec tous les hommes disponibles de son corps: « La troupe prendra des vivres pour deux jours. » Un ordre analogue prescrit à Cavalier, commandant les dromadaires, de faire partir, dans les mêmes conditions, un chef d'escadron avec tous les hommes disponibles du régiment.
2. Mot omis sur le registre de Berthier.
3. Voir ordre de Berthier à Destaing (10 messidor-28 juin), l'informant des dispositions prises.



Si vous avez à Menouf des hommes du 15e, l'intention du général en chef est qu'ils rejoignent leur corps.

Deux jours après, Murat reçut aussi l'ordre de se mettre en marche avec une petite colonne qui, descendant par la rive gauche du Nil, devait lier ses opérations à celles de Lanusse et de Destaing pour assurer avec eux la pacification de cette région.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL MURAT.

Le Caire, le 12 messidor an VII (30 juin 1799).

En conséquence des dispositions du général en chef, il est ordonné au général Murat de partir demain devant le jour, avec toute la cavalerie disponible des deux brigades, les trois compagnies de grenadiers de la 69e qui sont à la citadelle et deux pièces de canon, pour se rendre au village de Berkach, où il trouvera la tribu des Henady. Le général Murat partira avec eux pour se rendre à Terraneh et de là à Koum-Cherik. Le général Lanusse a eu ordre, avec le 15e de dragons, un détachement du 22e de chasseurs, un détachement de dromadaires, un bataillon de la 69e, de se rendre au village de Tanoub pour le brûler.

Le général Destaing doit également être parti le 10 ou le 11 d'El-Rahmânieh pour remonter le Nil, dissiper le rassemblement de Mameluks, fellahs, Arabes qui lèvent les impositions dans la province de Bahireh et nous privent de sommes considérables.

Le général Murat, de Koum-Cherik, se rendra dans la montagne ou à Chabour, afin de faciliter de tous ses moyens les opérations du général Destaing et parvenir au grand but de l'anéantissement de tous ces rassemblements. Lorsqu'il croira que sa présence ne sera plus nécessaire dans le Bahireh, il reviendra, soit par le même chemin, soit en passant dans le Delta; il retirera le détachement du 14e de dragons qu'a le général Destaing, et laissera en place le détachement du 22e de chasseurs.

Si les circonstances dans lesquelles se trouverait le Bahireh lui laissaient croire nécessaire, il laisserait le 20e régiment de dragons et les trois compagnies de grenadiers de la 69e..



Le général Murat fera prendre des vivres à sa troupe pour quatre jours; il est prévenu que l'ordonnateur en chef a ordre de faire partir demain pour Terraneh du pain pour quatre autres jours; il laissera à cet effet au commissaire ordonnateur, et pour servir d'escorte à ces vivres, une compagnie de grenadiers de la 69e.

A moins d'événement inattendu et très majeur, l'intention du général en chef est que le général Murat soit de retour au Caire le 24; il enverra tous les jours un exprès au général en chef, afin qu'il sache où lui envoyer des ordres dans le cas où il aurait besoin de la cavalerie qu'il commande.

Quant aux Henady, qui sont de très grands coquins, il faut en profiter pour chasser les autres qui sont plus dangereux; bien étudier leurs usages, les pays où ils se tiennent, afin que dans les circonstances on en puisse profiter. Si le général Murat ne va pas à Mariout, il fera connaître au général Destaing que le général en chef ne regardera la province comme soumise que lorsqu'il aura été dans cet endroit.

Pendant tout le temps que le général Murat restera dans la province de Bahireh, il aura le commandement sur le général Destaing et le général Marmont[1].

BERTHIER.

Murat partit du Caire le 1er juillet et se porta sur Terraneh, après avoir rallié le contingent auxiliaire fourni par les Henady. Un peu plus loin, vers Dirseh, il eut, avec un parti de Mameluks, un petit engagement que relate ainsi une lettre[2],

1. Par des lettres de Berthier de la même date Lanusse, Destaing, Marmont sont informés de ces dispositions.

Le lendemain, Bonaparte écrit à Marmont que le payeur va faire payer 50.000 francs à Alexandrie pour pourvoir à un mois de solde et à diverses dépenses pour le génie, l'artillerie et les administrations. Il ajoute:

« Les Henady sont venus de me trouver; quelque ces scélérats eussent bien mérité que je profitasse du moment pour les faire fusiller, j'ai pensé qu'il était bon de s'en servir contre la nouvelle tribu, qui paraît décidément leur ennemie. » Murat est accompagné par 300 Henady dans son expédition, qui a pour objet de pacifier la province de Bahireh et de chasser les Arabes au delà de Mariout.

Bonaparte annonce qu'il enverra 200.000 rations de biscuit à Alexandrie, dès que le Nil sera navigable.

Voir encore lettre de Berthier à Dugua (13 messidor-1er juillet) au sujet de la garde de la citadelle après le départ des troupes parties « ce matin avec le général Murat. »

2. Lettre non signée.



publiée par le *Courrier de l'Égypte* (n° 33, du 3 thermidor-21 juillet):

De Dirseh (près de Terraneh), le 16 messidor (4 juillet). — Les Arabes qui éclairent la marche du général Murat ont enveloppé près d'ici une quarantaine de Mameluks, en ont tué une quinzaine et blessé plusieurs. Seize se sont enfermés dans une petite chapelle dédiée à un santon et ont entrepris de s'y défendre. Le général Murat, qui arrivait avec des dragons et les cheiks des Arabes, a fait tirer quelques coups de canon sur la chapelle, a ordonné à 25 dragons de mettre pied à terre et de s'en emparer; ils l'ont prise d'assaut. Selim-Kachef se trouve parmi les prisonniers; c'était un des chefs les plus entreprenants des Mameluks. Les Arabes se sont bien conduits dans cette circonstance. On dirait que nous n'avons pas de meilleurs amis; ils disent qu'ils sont les *Bédouins français*.

Le même numéro du *Courrier de l'Égypte* fournit quelques détails intéressants au sujet de ces Mameluks:

Du Caire, le 1er thermidor (19 juillet). — Les Mameluks pris à Dirseh par le général Murat sont arrivés au Caire[1]. La reddition de Selim-Kachef, qui les commandait, a été accompagnée de quelques circonstances qu'il sera peut-être agréable au lecteur de connaître. Selim, se voyant forcé dans le poste où il s'était retiré, refusa de se rendre aux Arabes et demanda à être conduit au général français. Il embrassa les genoux de Murat qui, l'ayant relevé, le rassura complètement. Les Arabes voulaient qu'on lui coupât la tête, et plusieurs d'entre eux s'offraient pour exécuteurs; ils ne conçoivent pas la clémence envers l'ennemi désarmé. Le général Murat a laissé à son prisonnier ses armes et son cheval, il lui a donné une place dans sa tente. Selim-Kachef paraît avoir parfaitement senti la générosité de ce procédé, car il n'en a jamais abusé. Il avait la liberté d'aller et de venir comme il le jugeait convenable. On lui permettait de galoper dans le désert en avant de la colonne, et il n'a fait aucune tentative d'évasion; il usait de cette faculté pour aller à la découverte et revenait vers le général Murat, auquel il rendait compte de ce qu'il avait aperçu. On lui a demandé ce qu'il pensait de la situation des Mameluks

1. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (23 messidor-11 juillet) lui demandant ses ordres au sujet des Mameluks envoyés au Caire par Murat; il lui adresse l'interrogatoire de ces prisonniers.

Le *Journal d'Abdurrhaman* mentionne, à la date du 6 de safer (22 messidor-10 juillet), l'arrivée de 14 Mameluks faits prisonniers, dont Omar-Kachef: « Ils entrèrent vêtus d'habits bleus et portant un feutre sur la tête. Le lendemain, quelques-uns furent exécutés. »



de Mourad-Bey ; il a pris une poignée de sable et a dit : « Ils n'ont plus que cela à manger. »

Sur les autres points de la basse Égypte, les mouvements de troupe exécutés à la fin de juin, soit pour relever certaines garnisons, soit pour faire rentrer les impôts, ne donnèrent lieu à aucun incident qui mérite d'être relaté.



CHAPITRE II

LA DESCENTE DE MOURAD-BEY VERS LA BASSE ÉGYPTE

On a vu précédemment qu'après trois mois d'opérations dans la haute Égypte Desaix était revenu à Siout, le 15 mai, et avait pu, dans une tranquillité relative, se consacrer à l'organisation et à la pacification des vastes territoires dont il venait d'assurer la conquête. Pour compléter celle-ci, il avait chargé Belliard d'occuper Kosseir, où le drapeau français fut planté le 29 mai; lui-même se réservait d'organiser une expédition contre Mourad-Bey, réfugié dans la grande oasis. Nous montrerons bientôt comment les circonstances ne devaient pas permettre de donner suite à ce dernier projet. Cette période d'attente ne fut d'ailleurs pas un temps de repos pour les troupes françaises, auxquelles l'escorte des convois, la levée des contributions, le maintien de l'ordre imposaient des déplacements presque incessants [1].

Les nombreuses lettres adressées par Desaix à Dugua nous font connaître à la fois les difficultés surmontées et les résultats obtenus; elles mettent en lumière le caractère fondamen-

---

1. C'est ainsi que Savary, qui était à Siout, note dans son *Journal* : « Les 27, 28 (*floréal*-16, 17 *mai*), rien de nouveau; un convoi de munitions pour Keneh, escorté par Lasalle, un détachement de la 21e. Le 29, Moalleum-Abou-Joseph amène des voleurs..... Le 1er prairial (20 *mai*) au soir, détachement de cavalerie à Ganaïm; il rentre le 2 à Siout, vers la nuit, amenant des voleurs et les cheiks de Ganaïm.....

» Second convoi de munitions parti le 4 (23 *mai*), pour Gizeh; Silly, pour un tour de province aussi le 4. »

La correspondance des officiers commandant les autres garnisons de la haute Égypte signale de nombreux mouvements, qui ne sont d'ailleurs pas marqués par des faits militaires importants.



tal du commandement et de l'administration de Desaix, toujours guidé par une pensée de justice et par le désir d'attirer à la domination française la sympathie de la population indigène :

Siout, 2 *prairial* (21 *mai*). — ..... Je prépare ici une expédition pour l'oasis, afin d'en chasser Mourad et le jeter, s'il est possible, dans l'intérieur de l'Afrique. Son influence est encore très grande et donne de l'espoir à nos ennemis ; mais, une fois éloigné, il sera sans pouvoir comme sans influence. Cette expédition demandera des préparatifs conséquents et surtout beaucoup de chameaux [1] pour le transport des vivres et de l'eau ; je compte en employer pour traîner l'artillerie. Les chevaux exigent trop d'eau et de subsistances. Il me faudra au moins 600 hommes, dont 200 de cavalerie ; avec de la patience et de l'activité, j'espère que tout sera prêt sous huit à dix jours.

J'attends toujours avec impatience le retour du général Davout. Je vous prie, Général, de le faire remonter avec mes troupes le plus tôt possible. Vous connaissez d'ailleurs la faiblesse de mes forces, que les maladies diminuent considérablement.

La situation de ce pays est à peu près la même depuis ma dernière. J'y ai établi une police qui est suivie des meilleurs effets. On arrête les voleurs et les assassins, et on les punit. On nous a déjà rapporté une quantité d'armes qui nous avaient été volées.

J'ai attiré dans notre parti deux cheiks d'Arabes Mahmoud-Benouafi et Abou-Koraïm [2] ; ils sont puissants et riches ; ils pourront nous être d'un grand secours, contre d'autres Arabes qui viennent ravager le pays qu'ils habitent et où sont leurs propriétés ; c'est dans les environs de Manfalout.

1. Voir lettre de Desaix à Morand (Siout, 1er prairial - 20 mai) : Il se propose d'aller chasser Mourad-Bey de l'oasis : « Il me faudra pour cela une énorme quantité de chameaux... C'est près de 800 qu'il me faut..... Vous vous rappelez de mon projet de chameaux légers ou dromadaires ; je voudrais en avoir beaucoup : avec eux seuls nous conquerrons l'Égypte et la conserverons. »

Le lendemain, Desaix écrit à Belliard : « Je tiens beaucoup à mon dessein sur les 300 dromadaires ou chameaux légers. Je vous prie de les réunir ; avec cela on peut aller partout et harceler l'ennemi à le faire périr. »

2. Voir *Journal de Savary* : « Le 30 (*floréal*-19 *mai*) Mahmoud-Benouafi (45 ans), cheik d'Arabes, vient faire une visite au général avec Koraïm, autre cheik d'Arabes (31 ans). On les accueille. Canonnade, musique. Bonne mine et adresse de leurs cavaliers. Ces deux cheiks, nos alliés, se sont fait longtemps la guerre ; Koraïm a chassé Mahmoud jusqu'en Barbarie. »



Siout, 3 prairial (*22 mai*). —..... J'ai fait passer à Keneh un convoi de munitions de guerre ; mais, mon cher Général, les forts que l'on construira à Keneh, à la citerne dite la Guitta et à Kosseir en exigeront une grande quantité. La ressource de nos djermes armées, qui nous restait, n'a presque rien produit..... Nous aurons aussi le plus grand besoin de cartouches d'infanterie pour les troupes qu'on laissera dans ces forts, desquels dépendront la sûreté et la tranquillité de la haute Égypte.....

Je m'occupe toujours à faire les préparatifs de l'expédition des oasis. Le commandant de Girgeh s'est porté à Akmin et a donné la chasse à un malheureux kachef, nommé Ayoub, et 30 Mameluks qui se trouvaient encore dans cette partie. ...

Siout, 5 prairial (*24 mai*). —..... J'ai mis trois détachements en campagne pour pousser vivement un parti de Mameluks qui se formait dans les déserts près d'Akmin. Il avait pour chef Ayoub-Kachef et déjà 40 Mameluks le grossissaient.....

. . . .

Je presse vivement les préparatifs de mon expédition des oasis. J'espère qu'elle réussira. Nous avons bien toutes les outres prêtes, les subsistances ; mais la difficulté d'avoir des chameaux est bien grande. J'espère réussir à en obtenir la quantité dont j'ai besoin.

D'après tous les rapports, il me paraît, mon Général, que nous n'avons d'ennemis dans l'Égypte supérieure qu'Osman-Bey-Cherkaoui, retiré dans le désert de l'Atfieh, à un jour dans l'intérieur. Comme je vous l'ai mandé, si vous faisiez marcher contre lui le général Davout, en lui donnant des chameaux et des moyens d'entrer dans le désert, certainement il prendrait son parti ; il s'éloignerait peut-être dans l'intérieur de l'Arabie et de la Syrie, surtout si, à ce mouvement, je descendais pour le menacer de le combattre lorsqu'il voudrait remonter.. ..

Il y a encore près de Minieh une tribu d'Arabes nommés Geamma, qui, chassés par Benouafi, puissant chef d'Arabes de ces pays, sont réfugiés chez les Arabes de Minieh ; elle commet quelques désordres. J'espère que, sous peu, chassés vivement, ils laisseront le pays en paix. Je m'arrange pour cela avec Detrès. Il n'y aura alors depuis Syène jusqu'au Caire que les Arabes de Maazi sur la rive droite qui font quelques incursions et protègent les Mameluks..... L'expédition que je propose du général Davout, combinée avec un mouvement de ma part, terminerait tout.



Je suis occupé à envoyer continuellement des convois à Keneh; les barques ne peuvent absolument plus naviguer. Cela nous emploie bien des troupes; mais dans peu ces transports seront finis, et nous pourrons faire la guerre aux Geamma ou aux Maazi avant que d'aller à El-Ouah ....

Kosseir pris et ces expéditions faites, l'Égypte supérieure sera dans la situation la plus heureuse; la police s'y fait assez bien; déjà 20 voleurs, 4 assassins sont pris.... ; bientôt, on pourra voyager en sûreté dans ce pays.....

Nous avons une quantité immense de grains.... ; mais l'envoi en est bien difficile, la navigation presque nulle.

Je me concerterai avec Detrès aussi pour lever les 300 chevaux dont vous avez besoin. C'est la chose la plus difficile que ces levées. Nos troupes en ont fait des consommations prodigieuses. La haute Égypte nous en a fourni plus de 600, et tout notre monde n'est pas monté; j'en ai beaucoup à pied, et plus de 50 chevaux à réformer. Notre cavalerie en a si peu soin qu'elle en use trois fois plus qu'elle ne devrait..... Beni-Souef et Minieh ont peu fourni; ces pays-ci en ont donné une grande quantité. Je suis occupé à en faire donner encore à l'artillerie, qui a fait toute la campagne à pied.....

P. S. L'expédition d'Atfieh faite, le général Davout pourrait vous revenir si vous en avez besoin. Il est juste que mes troupes soient avec vous si elles sont utiles. Je ne veux que la conquête de l'Égypte.....

Siout, 7 *prairial* (26 *mai*). —..... On travaille avec toute l'activité possible au fort de Keneh. La construction de ceux de la Guitta et de Kosseir suivra de près celle-là. Je fais tous mes efforts pour lever l'argent que ces constructions vont nous coûter.....

Vous ferez très bien, mon cher Général, de garder la troupe à cheval que vous a menée le général Davout. J'écris aussi à ce général de retarder son retour tant que la basse Égypte verra des ennemis. Mais, je vous le répète, je crois que le moyen de forcer ces gens-là à se jeter dans le désert, c'est d'établir des cantonnements successifs assez forts pour pouvoir toujours les combattre et les empêcher de s'établir dans le pays cultivé. Alors, n'ayant plus de sûreté que dans les déserts, ils prendront un dernier parti qui, je crois, sera celui de s'en aller sur la côte de la mer vers la Barbarie, où presque tous les beys ont des liaisons; ainsi donc nous, nous en serions



débarrassés. S'ils s'avisaient de remonter, ils auraient affaire à nous.

Je me prépare toujours pour ma course aux oasis ; mais j'ai bien plus à cœur de voir terminer l'expédition de Kosseir et de nous savoir bien établis ainsi que nos forts en bon état. Alors si le cas l'exigeait, je descendrais vers Minieh. De toutes façons, j'y serais ou ferais une course pour combattre les Arabes ennemis qui se trouvent encore dans ce pays-là, et surtout pour y lever les chevaux nécessaires à monter les 300 cavaliers à pied dont vous me parlez, et que vous ferez bien de m'envoyer le plus tôt que vous pourrez avec tous les harnais qui sont propres à leur arme.

Quant aux différents détachements de la colonne du général Davout qu'il a laissés à Minieh et à Beni-Souef, ils y resteront encore.

Siout, 9 *prairial* (28 *mai*). —..... Tout est fort tranquille dans l'Égypte supérieure, et le combat de Syène, le 27 floréal, nous l'assure pour quelque temps.....

..... Cette expédition (*de Kosseir*) nous épuise entièrement ; nous avons eu mille peines à rassembler tous les genres d'approvisionnements qu'elle exigeait. Les forts que l'on se dispose à construire nous coûteront beaucoup d'argent et de difficultés. Celui de Keneh est en train ; mais les outils manquent. Ne pourriez-vous pas nous en envoyer ? Si mieux vous l'aimez, envoyez-nous du fer ; nous prendrions même l'un et l'autre. Nous courons toujours le pays pour avoir de l'argent ; il en donne peu.....

La préoccupation de justice, de droiture et d'humanité ressort plus nettement encore des instructions adressées par Desaix à ses lieutenants. C'est ainsi que par lettre du 12 prairial (31 mai), il recommande à Morand d'établir une police, qui n'existait pas sous le règne des Mameluks :

Tous les crimes étaient impunis, l'argent les rachetait tous ; c'était l'anarchie de la féodalité. Quand tout assassin, tout voleur verra que tout l'argent du monde ne peut le racheter de la mort, il consentira facilement à changer de vie. Quand on verra que nous renonçons aux avanies, on nous estimera. La sécurité des existences, la sécurité des fortunes et la sécurité des communications seront des douceurs inappréciables ; elles vous feront chérir de l'habitant même des campagnes.

Votre idée de création de janissaires est très bonne. Juste, elle est la



mienne depuis longtemps. Je voudrais bien la voir réalisée. Je vous engage à la mettre à exécution. Substituez à celle que vous avez celle que vous proposez. Les frais doubles sont à éviter..... Il faut être de la plus grande économie ....

..... Punir les coupables serait bien intéressant. Couper quelques têtes de brigands avec grand appareil serait admirable. Alors on n'y reviendrait pas comme on le fait souvent. Le premier principe de police parfaite est de ne laisser aucun crime impuni, de faire de frappants et de rares exemples, et de ne jamais faire grâce pour de l'argent. Quand on a puni quelques coupables, on pardonne alors aux autres et tout est fini[1].

Quelques jours plus tard, il expose à Belliard les principes qui doivent inspirer la politique française à l'égard des indigènes (de Siout, 23 prairial-11 juin) :

..... J'aime à faire vivre d'accord toutes les tribus. Pour les gouverner, il y a deux systèmes : le premier, celui des Mameluks, est de les affaiblir par des divisions continuelles et, par conséquent, les mettre toujours les armes à la main. Mais le second est celui qui doit nous convenir : il consiste à pacifier toutes les tribus, à les tenir toutes en paix, pour qu'ainsi paisibles tout le pays soit aussi tranquille et exposé à aucun désordre. Le grand objet de notre politique est ou de détruire les Arabes par la force — ce moyen-là est barbare — ou de les civiliser, de leur faire oublier la vie pastorale et indépendante et de les rendre le plus cultivateurs possible. Ce second moyen convient à notre humanité et à nos convenances. En pacifiant tous les Arabes, en leur donnant des propriétés les rapprochant, en encourageant les cultures, les dégoûtant des bestiaux, alors on les verra bientôt devenir attachés à leur sol..... Soumis, ils paieront les impôts, fertiliseront la terre.....

J'ai remarqué qu'en général toutes les guerres suscitées par la politique des Mameluks avaient lieu entre des tribus riches contre des tribus sans propriété, les premières défendant leurs terres; les secondes, n'ayant que peu à perdre, cherchaient à trouver des moyens d'existence. Ainsi, en parvenant à donner des fonds assez étendus aux Arabes qui n'en

1. Voir lettre de Desaix à Morand (Siout, 18 prairial-6 juin) : « Où en êtes-vous pour la rentrée des fonds? Et les voleurs, que font-ils? En attrapez-vous? C'est le plus difficile. Courage, mon cher Morand, il faut de la constance, des soins; on parviendra à les saisir. »

Voir encore lettre de Desaix à Belliard (Siout, 29 prairial-14 juin) :

« ..... Je vous recommande, mon Général, la police, les voleurs, les assassins; n'épargnez rien pour cet objet. Je le regarde comme de la plus grande utilité, et j'y tiens particulièrement..... Je vous le recommanderai longtemps et souvent, parce qu'il est de notre gloire. Les habitants veulent-ils parler de leurs beaux jours, (ils) citent le gouvernement d'Ali-Bey et de cheik Amman, qui avaient tant de puissance qu'on pouvait aller d'un bout de l'Égypte à l'autre sans crainte et sans danger. Qu'ils disent autant de nous. *Je ne trouve pas de plus belle gloire pour un gouverneur de province que d'entendre louer son exacte justice.* » Ces nobles sentiments reviennent souvent dans les lettres de Desaix.



ont point, et par conséquent ont une existence très précaire, en les réunissant sur des terres qui ne sont pas ensemencées, on parviendra bientôt à les fixer.

..... Aussitôt que vous aurez cinquante hommes montés sur des dromadaires, employez-les à faire des ordonnances; d'abord, par cinquante qui iront ainsi à Keneh, et de là à Girgeh; vous pourriez les envoyer ici chercher ce que (*sic*) vous auriez besoin; ensuite on les enverrait par bandes moins nombreuses. Ils seront d'une utilité admirable pour poursuivre les voleurs, les méchants, et les joindre dans les déserts. Après les avoir fait aller par vingt, par douze, on pourrait les faire aller quelquefois par plus petites bandes; mais pour les faire bien respecter et les empêcher d'avoir malheur on pourrait en faire marcher, je suppose, quatre ensemble; mais ils seraient suivis à 2, 3, 6 lieues (plus ou moins, à la volonté) d'une grosse troupe prête à corriger vivement ceux qui voudraient les toucher, les kaïmakans, les cheiks responsables d'eux. Nous parviendrons par ces mesures bien suivies et bien entendues, à voir trois ou quatre Français traverser toute la haute Égypte sans danger[1]. Je vous recommande les dromadaires ou jeunes chameaux; comme je vous l'ai dit plusieurs fois, les plus jeunes et les plus légers de ces animaux peuvent aller aussi bien que des dromadaires; les réquisitions doivent vous en donner.....

A Girgeh, on a ordre de vous livrer tout ce qui vous sera nécessaire, canons, boulets, etc.....

Pour les boulets de granit, vous réussirez difficilement; ici, les essais n'ont pas réussi. Mais le marbre est très bon, va très bien. Pour les fabriquer, tout l'art consiste à faire un moule avec du bois au creux de la dimension juste du boulet, et il suffit d'un demi-diamètre. Le bord de ce moule est garni d'un petit cercle de fer pour que le frottement continuel des boulets, qu'on y essaye....., n'agrandisse pas son ouverture. L'ouvrier du pays, avec ce moule, un mauvais marteau et deux pointes, fait assez rapidement de 5 à 6 boulets par jour. Le citoyen Ville les payait ici, par pièce, 3, 4 parats chacun; et tout allait alors très vite. Si on avait ici du marbre, on en ferait encore. J'ai écrit à Minieh qu'on en envoie d'Antinoé. Alors, je vous enverrai des boulets de 6, de 4, de 8.....

Extrait d'une lettre de l'adjoint Donzelot au général Berthier.

Siout, 16 *prairial* (4 *juin*). .....[2] L'artillerie que nous avons sera bien insuffisante, pour armer les forts tant de Kosseir que de la Guitta et Keneh; le général Desaix en demande au général Dugua. Si cette lettre vous trouvait au Caire, comme il serait possible, vous obligeriez essentiellement le général Desaix en pressant l'envoi de cet article.

1. Voir une lettre de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Girard à Dugua (Keneh, 21 prairial-9 juin) : « ..... On jouit maintenant, dans cette partie, de l'Égypte, de toute la tranquillité qu'on peut espérer dans un pays nouvellement conquis, ce qui nous a permis de faire quelques courses et de voir les anciens monuments dont les environs de Thèbes sont couverts..... »

2. Il annonce que Kosseir a été occupé le 10 prairial (29 mai).



Les munitions pour le canon nous manquent également ; il nous en faut considérablement pour l'approvisionnement de ces trois forts, surtout celui de Kosseir, attendu qu'on ne peut sans beaucoup de difficultés et de peines y conduire par terre les approvisionnements nécessaires, et que ces difficultés augmentent encore si on est obligé d'expédier de petits convois. Il serait donc intéressant d'avoir une quantité suffisante de munitions pour ne faire qu'un seul voyage.

En attendant que nous recevions et l'artillerie et les munitions, le général Desaix a ordonné que l'on désarme nos barques canonnières pour armer les différents forts. On fait partir pour celui de Kosseir 4 pièces de 6, ayant seulement 60 coups pour tout approvisionnement. Vous sentez, mon Général, que cela est bien insuffisant. Les munitions qu'il nous faudra en plus grande quantité sont du 2, 4, 6 et 8; notre artillerie est presque entièrement de ces calibres.

Le 10 de ce mois, un détachement de la 88e demi-brigade commandé par le citoyen Ravier, chef de bataillon dans ce corps, a poursuivi dans le désert à la hauteur d'Akmin un kachef nommé Ayoub, qui se tenait dans ces environs avec une quinzaine de Mameluks. Ce détachement lui a pris tous ses équipages, ses effets précieux, ses vivres, son eau et 21 chameaux. Il a été obligé de se jeter très avant dans le désert, sans eau ni vivres; un de ces Mameluks a été fait prisonnier.

L'heureuse occupation de Kosseir avait fait espérer à Desaix qu'il pourrait désormais consacrer tous ses moyens à l'expédition contre Mourad-Bey. Il en poursuivit la préparation [1], plus difficile qu'on ne pensait tout d'abord, et qui semblait devoir être achevée dans la seconde quinzaine de juin[1].

Dans quelques jours, écrivait Lasalle à Dugua [2], il partira, d'ici une colonne pour marcher sur Mourad-Bey. Le général Desaix me laisse ici avec le commandement de la cavalerie jusqu'au retour du général Davout, Aussitôt que, pour notre malheur, il sera revenu et que le Nil sera haut, je ferai mon possible pour aller vous voir au Caire.

Mais, sur ces entrefaites, Desaix reçut avis des troubles cau-

1. « Les 17, 18, 19 et 20 (*prairial* - 5, 6, 7 *et* 8 *juin*), l'on prépare l'expédition des Oasis. » (*Journal de Savary*.)

2. De Siout, 23 prairial (11 juin). Voir aussi lettre de Desaix à Morand (de Siout, 24 prairial-12 juin) : « Nous préparons notre expédition des Oasis ; j'attends le retour des chameaux ; vous saurez quand elle aura lieu ; alors, comme je vous l'ai mandé, vous attendrez Mourad au passage, s'il descend, et vous le finirez. Je me vois obligé de retarder cette course ; les coquins d'Arabes étaient sur le point de me fournir les chameaux ; ils ont affaire avec les Arabes leurs ennemis : ils n'ont plus voulu fournir les chameaux, et tous viennent me demander mes ordres à ce sujet.

» L'expédition des Oasis est retardée de 12 jours au moins. »

sés dans la moyenne Égypte par diverses tribus arabes; Detrès notamment avait eu affaire aux Géamma. Bien que ces mouvements ne fussent pas bien importants, ils pouvaient avoir pour conséquences d'interrompre les communications avec Le Caire. Desaix jugea donc nécessaire d'ajourner l'expédition des Oasis et d'envoyer au secours de Detrès une petite colonne commandée par Friant [1]. Le *Journal de Savary* en note le départ :

Le 25 (*prairial*-13 *juin*), le général Friant part avec Lasalle pour aller joindre Detrès; il emmène de Siout le reste de la cavalerie et les deux compagnies de grenadiers de la 61e; il prend le détachement de Silly et sa pièce de canon, et va à Minieh.

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL BELLIARD

Siout, le 25 prairial an VII (13 juin 1799).

J'ai des nouvelles définitives de Syrie; Il paraît très clairement que l'armée a pris la première enceinte de Saint-Jean-d'Acre; que le général Bonaparte, se voyant peu de troupes à employer à tous les efforts d'une seconde enceinte, surtout très peu de poudre, a pris le parti de se retirer tranquillement en Égypte. L'adjudant général Boyer est rentré avec la 69e demi-brigade, 200 cavaliers démontés et autres troupes. Le 19, il a dû être au Caire.

..... L'armée sera sous peu en Égypte en entier; on fait courir mille bruits extravagants, mais il est certain que tout se réduit à cela : nous revenons en Égypte parce que le dernier fort d'Acre demande trop de poudre pour être enlevé. Les Mameluks que nous avons si persécutés (*sic*) se sont retirés dans la basse Égypte, où moins de troupes les laisse plus

1. Voir la lettre adressé à Friant par l'adjoint Donzelot (Siout, 25 prairial-13 juin) : « Le général Desaix, mon Général, désirerait que vous partissiez ce soir ou demain matin au plus tard, avec un détachement pour vous accompagner jusqu'à l'endroit ou vous trouverez le chef de brigade Silly. A votre arrivée, vous vous approcherez de Melaoui, avec les troupes pour faire peur aux Arabes de Géamma, aux Mameluks dispersés qui se trouvent de ce côté et en imposer au pays. » Friant devra faire appel au concours des cheiks Benouali et Koraïm; il profitera de l'occasion pour leur demander les chameaux nécessaires à l'expédition des Oasis. « Le général a reçu des nouvelles du chef de brigade Detrès, qui lui mande l'affaire qu'il a eue avec ces Geamma; ce qu'il nous en dit est bien contraire à ce qu'on a raconté hier au général; ces Arabes ont été frottés. »

Friant devra envoyer à Siout son détachement; Silly reviendra également dans cette ville.

On voit par le *Journal de Savary* que Silly revint, en effet, à Siout, avec les grenadiers de la 61e, le 30 prairial (18 juin.)



en paix; cependant ils paraissent traqués vivement par toutes nos colonnes. Je pense que le retour de l'armée nous les conduira ici.

L'adjudant général Rabasse revient ici avec un convoi; il est parti le 19 avec 200 hommes de cavalerie démontés, que l'on nous envoie pour les mettre à cheval, et nous amène en même temps les citoyens Livron et Hamelin avec 10.000 bouteilles de vin, de l'eau-de-vie, etc. J'espère que nous vous en ferons passer. Je les attends sous peu de temps. On nous fait parvenir peu de munitions, 60.000 cartouches et 600 boulets de tout calibre; je vous enverrai tout ce que je pourrai.....

Je vous prie en grâce, mon Général, de ne rien épargner pour connaître les voleurs de la caravane qui a été pillée de vos côtés; il serait très important, mille fois plus que je ne peux dire, que le premier brigandage fût vertement corrigé.....

Vous me demandez des canons; j'en ai peu de disponibles. Je vous prie de faire venir ceux de Girgeh, qui sont sur les barques et rassemblés dans le fort. C'est tout ce dont nous pouvons disposer.

Salut et amitié; le bonjour à tout le monde.

DESAIX.

L'expédition des Oasis est retardée par les événements. De maudits Arabes de Geamma ont été rossés par Detrès et menacent les tribus voisines. Il est important pour elles de se réunir contre (*sic*); et alors elles ont plus pensé à combattre qu'à se réunir. Je fais poursuivre cette tribu peu forte; quand elle aura été poussée vivement, elle s'éloignera; alors nous pourrons reprendre notre expédition.

DESAIX.

Pressez le rassemblement des dromadaires; c'est bien utile.

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL DUGUA

Siout, le 26 prairial an VII (14 juin 1799).

J'ai reçu presque en même temps vos lettres des 15, 17 et 18 de ce mois.

Ce que vous annoncez que vous ont fait les Mameluks nous est arrivé plusieurs fois. Ils courent le pays, se sauvent toujours à notre approche et vont insurger les sots et imbéciles habitants qui se font tuer sans rime ni raison. Je ne peux vous peindre les peines que nous avons eues pour les chasser; cent fois ils nous ont échappé. Ce n'est que par plusieurs colonnes mobiles, marchant à quelque distance les unes des autres, qu'on pourra les joindre. Autrement ils font un crochet, reviennent derrière vous, et jouent à celui qui sera le plus fatigué. Vous sentez que cette manœuvre n'est pas agréable.

Je ne conçois pas comment vous croyez qu'ils sont plus aisés à poursuivre dans la haute Égypte que dans le Delta; vous n'avez pas une idée parfaite de ce pays. Les détours nombreux du fleuve, les fontaines dans l'intérieur des déserts, donnent aux fugitifs mille moyens de s'échapper.



Il serait difficile de vous exprimer les fatigues que nous avons éprouvées et celles qui nous restent encore. Tel corps de ma division est descendu et remonté de Beni-Souef jusqu'aux cataractes jusqu'à trois fois. Je vous l'ai déjà mandé, il n'y a qu'un moyen de détruire les Mameluks : c'est deux colonnes mobiles, ou plutôt trois se suivant par échelons ; tout ce qui se présente a peine à échapper. L'ennemi veut-il faire un crochet à la première, il tombe à la seconde, à la troisième ; et, ainsi serré, il se décompose et finit promptement.

Ce que vous annoncez du Delta : je pense que le meilleur moyen de détruire les ennemis qui s'y trouvent est d'avoir 1.500 hommes sur chaque branche du Nil et 3.000 au milieu du Delta. Vous serez bientôt débarrassé. Mais je suis aussi convaincu que tout nous reviendra et nous épuisera en courses.

Kosseir et Syène ont obligé à beaucoup courir. En ce moment, à Minieh, les Arabes de Geamma et de Saïda font des ravages. Ils sont en guerre avec les tribus de Ben-Ouafi et d'Abou-Koraïm et de Taha, qui nous sont alliées. J'ai envoyé à leur secours et à celui de Detrès 300 hommes sous les ordres du général Friant. Je comptais faire partir des troupes pour l'oasis ; mais cette guerre d'Arabes a dérangé mon plan. Les Arabes qui devaient nous fournir les chameaux pour cette expédition, ayant été obligés de prendre les armes pour leur défense, n'ont pu nous fournir ces chameaux. Le général Friant, à son retour, les ramènera, et l'expédition aura lieu de suite.

Je vous ai déjà annoncé l'expédition de Kosseir par l'adjudant général Donzelot. Le général Belliard y a été en personne. Tout était tranquille à leur arrivée. L'on travaille sans relâche à mettre ce point important en état de défense. Les travaux vont lentement ; nos moyens sont si faibles que cela est bien naturel ; il nous manque des ouvriers, des outils, du fer et des approvisionnements. J'y ferai passer de suite ce que vous nous envoyez. Si nous n'avons pas d'affûts, nous sommes bien paralysés. Il nous en faut pour mettre une pièce en état de service ; nous en avons trois par terre. Nous nous occuperons de suite à remonter la cavalerie que vous nous envoyez à pied. Je m'occupe à vous envoyer des grains ; mais il sera difficile de vous en faire beaucoup passer avant la crue des eaux.

Salut et amitié.

DESAIX.



Deux jours après avoir quitté Siout, Friant arriva à Darout-el-Chérif, d'où il écrivit à Desaix 27 (prairial - 15 juin) :

Silly, mon Général, vient de recevoir des nouvelles de Detrès. Le même paquet contenait une lettre pour vous que je me suis permis de décacheter. Vous verrez, par son contenu, que la province de Minieh est assez tranquille. Comme je n'avais emmené les deux compagnies de



grenadiers que sur les bruits répandus à El-Qousieh que Detrès avait eu une nouvelle affaire avec les Arabes de Geamma, je les renvoie avec Silly, qui ira coucher ce soir à El-Qousieh, demain à Manfalout.....

Je vais coucher ce soir à Melaoui, où je m'aboucherai avec Detrès, lui aiderai, s'il est nécessaire, à battre encore une fois les Arabes rebelles, et ensuite remonterai vers Siout.

Ben-Ouafi doit venir me voir demain à Melaoui; je l'engagerai à ramasser le plus tôt possible les chameaux qu'il nous a promis, afin de les emmener avec moi.

Desaix lui répondit le lendemain (de Siout, 28 prairial-16 juin) :

..... Je vous prie de voir l'état où se trouve Detrès du côté des forces, et la sûreté qu'il peut avoir pour les troupes qu'il laissera à Minich. La commission des grains a un détachement qu'elle emmène avec elle. S'il était utile à Detrès, il vaudrait mieux le lui laisser. Ici, cette commission recevra de moi tous les détachements qui lui seraient utiles. Les 200 hommes démontés que doit nous amener Rabasse doivent rester moitié à Minich, l'autre ici. Avec tout cela, Detrès serait bien fort et bien capable de combattre tout ce qu'il trouverait.

Je suis bien aise de votre entrevue avec Ben-Ouafi; j'espère que vous arrangerez tout pour le mieux..... Profitez de la marche que vous faites dans la province de Detrès pour lui faire rentrer les contributions qu'il doit recevoir, et en même temps prendre des otages de sûreté du pays. Il faut rendre service à ses voisins quand on en trouve l'occasion.....

Une seconde lettre du 30 prairial (18 juin) renouvelle des recommandations analogues [1] :

..... Vous allez avoir une bien belle et nombreuse armée d'Arabes et de Français; j'espère que vous allez vivement mener nos Geamma. Après les avoir battus, poursuivez-les vivement un jour, deux ou trois, s'il est nécessaire..... Ces Arabes ont plusieurs milliers de chameaux, quantité de bestiaux; en les poussant bien fortement, on peut certainement joindre avec facilité toutes leurs propriétés, leurs femmes, etc. Alors on aura des otages de leur conduite et de leurs actions.....

L'arrivée de Rabasse me fait plaisir; je le verrai avec joie. A votre retour, tâchez de prendre des informations du pays, d'arrêter les voleurs et les assassins..... On a assassiné un domestique de Moallem-Yacoub; j'aurai demain des renseignements plus certains, je vous les enverrai

1. Desaix répond à une lettre de Friant qui n'est pas conservée aux *Archives de la guerre*.



afin que vous fassiez un bon exemple du village coupable. Je veux qu'il n'y ait pas un voleur et un assassin dans toute la haute Égypte.

Salut et amitié, mon cher Général. Je vous aime de toute mon âme. Revenez, mais qu'après avoir pris les femmes et les bestiaux des Geamma.

Salut et amitié aussi à tous nos amis qui sont avec vous.

L'adjudant général Rabasse était effectivement parti du Caire le 9 juin avec un détachement de cavaliers à pied envoyés en remonte, et un important convoi de matériel destiné à la division Desaix. Les négociants Hamelin et Livron avaient profité de ce convoi pour remonter dans la haute Égypte, où Bonaparte venait de leur accorder une importante entreprise consistant à percevoir les redevances en nature dues par les villages de plusieurs provinces.

Destinée à récompenser l'initiative qu'ils avaient prise de venir en Égypte [1], cette concession leur attribuait une partie de la tâche précédemment confiée à la commission des grains; elle ne devait pas manquer de donner lieu à certains conflits et à des froissements de personnes, malgré la précaution que Poussielgue avait eue d'inviter la commission à bien accueillir les deux négociants et à leur prêter son concours [2].

L'adjudant général Rabasse, après avoir, le 11 juin, passé

---

1. Voir le *Journal d'Hamelin* : « Mon voyage en Égypte avait un but commercial, et, pour le remplir, j'avais besoin de l'appui du général en chef. Je lui exposai mon plan: il l'approuva, me promit tout ce que je voulus et partit pour la Syrie sans que je pusse rien finir avec lui. Il me fallut courir après lui à travers le désert, et ce ne fut qu'après la prise de Jaffa que j'obtins sa signature. Le retour n'était pas facile; et je profitai du départ des 25 grenadiers à dromadaires qui portaient la correspondance au Caire, où j'arrivai en quatre jours, moitié mort de fatigue. Dès lors je me livrai tout entier à mes opérations; elles me conduisirent dans la haute Égypte, et j'étais dans les environs de Syène, où je faisais récolter du séné, lorsque j'appris la victoire d'Aboukir et le départ du général en chef pour la France. »

2. Voir lettre de Poussielgue à la commission des grains (Le Caire, 20 prairial-8 juin) :

« Les citoyens Hamelin et Livron qui vous porteront cette lettre sont fermiers pour 1213 des revenus en nature des provinces de Minich, Manfalout et Girgeh. Ils portent avec eux tous les moyens qui, avec leur intelligence et leur activité, peuvent assurer la réussite de leur entreprise et les subsistances de l'armée. Je vous prie de leur accorder tous les secours et tous les renseignements qui peuvent dépendre de vous. »



par Beni-Souef, arriva le 14 à Minieh, où il s'arrêta deux jours pour faire des vivres.

J'ai laissé, écrit-il à Dugua[1], au chef de brigade Detrès 10.000 cartouches et 600 pierres à feu dont il avait un besoin indispensable. On attend pour demain matin le général Friant, qui descend avec un bataillon pour se joindre au chef de brigade Detrès et aider à donner la chasse aux Arabes qui le tracassent continuellement.

De mon côté, je lui laisse 42 dragons du 20e régiment, auxquels il m'a promis de procurer 80 chevaux. Je partirai demain matin pour remonter et, dès que je serai arrivé à Siout, je ne ferai faute de vous donner de mes nouvelles, ainsi que quelques détails sur la division de la haute Égypte, car ici on n'en sait pas plus qu'au Caire.....

Pendant mon séjour à Minieh, j'ai vu le 7e régiment de hussards; il manque de pistolets et de sabres; ils en ont perdu dans les différentes affaires qu'ils ont eues.....

Le jour même où il écrivait cette lettre, Rabasse fut victime d'un accident tragique. Une barque sur laquelle il traversait le Nil ayant chaviré, il se noya ainsi qu'un officier de dragons[2].

Ce fut également dans la nuit que Friant, avançant un peu son arrivée, vint faire sa jonction avec Detrès. Il consacra la journée suivante à prendre ses dispositions pour agir contre les tribus insoumises qu'il avait à combattre.

---

1. De Minieh, 28 prairial (16 juin). A cette même date, Friant était à Melaoui, d'où il écrit à Detrès qu'il arrivera le surlendemain (30 prairial-18 juin) à hauteur de Minieh: « Nous concerterons ensemble le moyen d'anéantir ou du moins d'éloigner pour quelque temps la tribu Geamma. »

2. Voir lettre d'Hamelin à Dugua (de Minieh, 30 prairial-18 juin): « Il (*Rabasse*) s'est noyé en passant le Nil dans une barque qui a chaviré. 12 autres personnes et 2 femmes se sont sauvées; lui et un officier du 20e de dragons ont disparu sans qu'on ait pu leur porter aucun secours. »

Hamelin se plaint des résistances qu'il éprouve de la part de la commission des grains: « On a voulu nous écraser: c'était le cas de regimber; aussi l'avons-nous fait, et il en est résulté une déclaration de guerre en forme. Le citoyen Reynier crie comme s'il perdait sa mère et verbalise avec fureur. Moi, cause innocente de ses emportements, je tâche en vain d'en arrêter la fougue. Il me prend mes comptes, il veut me prendre mes barques, il veut aller laver la tête à Poussielgue, il me menace de votre inimitié: et dans ce confluent de calamités présentes et futures je m'adresse à vous, Général, pour en prévenir les suites funestes..... J'aurais pu lui dire que je me moque de lui et de son courroux, mais ce n'est pas honnête.....

« Nous vous prions, mon Général, d'interposer votre autorité pour nous soustraire à la jalouse fureur du citoyen Reynier, afin que nous puissions vous envoyer grain et argent..... »



Par lettre du 30 prairial (18 juin), il rend compte à Desaix des mesures qu'il a arrêtées, et de ses projets :

De Melaoui, j'ai pris le parti d'aller à Minieh, où je suis arrivé le 28. J'y ai séjourné le 29 pour faire partir la flottille, que je vous ai annoncée de Melaoui ; elle a essuyé un jour de retard, rapport à la mort de l'adjudant général Rabasse, qui s'est noyé le 28 au soir dans le port de Minieh, par une barque qui a chaviré sur laquelle étaient 7 à 8 officiers ; les autres ont été secourus.

Les Arabes dont je suis à la poursuite sont maintenant à Behnesch. Zaïda m'a fait demander la paix ; j'espère la faire demain avec lui à Mangatin, moyennant des otages..... Dans le cas contraire, je n'irais pas plus loin.

Mahmoud-Ben-Ouafi laissera environ 200 hommes au cheik de Taha. De mon côté, je laisserai à Detrès environ 50 hommes de la commission en état de marcher, avec sa pièce de canon de 3, joints aux 46 dragons non montés que j'ai pris sur moi de lui laisser ; ce qui le mettra à même d'en imposer aux nationaux de sa province et de chasser les Arabes conjointement avec ceux de Taha et de Ben-Ouafi, si toutefois ils reparaissaient.

Je reçois à l'instant votre lettre en date du 27. La flottille est partie ce matin, mon Général ; il est trop tard pour que je puisse laisser sous les ordres de Detrès la moitié des dragons non montés[1].

J'ai mandé de Minieh au général Zayonchek mon mouvement sur les Arabes. Je désire qu'il soit instruit assez à temps pour leur donner la chasse à son tour. Après-demain, je retournerai coucher à Minieh et m'acheminerai de suite pour Siout. Je suis content des Arabes ; ils ont marché avec assez d'ordre et toujours à ma hauteur[2]. A notre retour, Ben-Ouafi m'a promis qu'il ferait arrêter tous les voleurs de cette province et de celle de Siout.....

Malheureusement les Arabes que poursuivait Friant se dérobèrent à l'approche de sa colonne ; après trois jours de marche, il dut s'arrêter sans les avoir atteints, et se contenter de punir quelques villages coupables d'avoir prêté concours à nos ennemis ou commis des actes hostiles contre les Français.

1. Ces détachements arrivèrent le 20 juin à Siout, comme on le voit dans le *Journal* de Savary :

« Le 2 (*messidor* - 20 *juin*), arrivée des barques du Caire ; elles portent de la cavalerie à pied. »

2. Voir un ordre de Friant du 29 prairial (17 juin), fixant les dispositions pour l'attaque des Arabes, à laquelle participeront les auxiliaires de Mahmoud :

« Pour que les Français ne prennent point les Arabes leurs amis pour des ennemis, le cheik Mahmoud fera mettre au turban de chacun de ses Arabes, au-dessus du front, une petite pièce bleue seulement. J'en instruirai tous mes soldats ; par cette précaution, nous nous reconnaîtrons. »



LE GÉNÉRAL FRIANT AU GÉNÉRAL DESAIX

Nahiet, le 4 messidor an VII (22 juin 1799).

Général,

J'ai reçu vos deux dernières lettres, l'une datée du 29, et la deuxième du 30 prairial.

Le cheik Zaïda m'a fait demander deux fois la paix et ne l'a point faite à Mangatin comme je l'espérais. Je l'ai même attendu une demi-journée près ce village. Voyant que ce coquin n'arrivait pas, je l'ai poursuivi jusqu'à Nahiet, neuf lieues *au-dessus*[1] de Mangatin.....

Ce général (*Zayonchek*) me mande, en date du 2 courant, que le général Davout n'était qu'à six lieues de Beni-Souef, qu'il l'attendait pour se joindre à lui et leur donner la chasse. Geamma est dans le Fayoum. Zaïda est dans les déserts au-dessus de Sédiman; les ayant menés à la portée des généraux Davout et Zayonchek, je ne doute point qu'ils seront plus heureux que moi, qu'ils prendront au moins les femmes et les chameaux. Je leur ai donné à cet égard tous les renseignements que j'ai pu.

Le 3, j'ai couché à Schérouba (*El-Agoubeh?*); les Arabes toujours à ma hauteur, je suis parti dans les déserts pour y faire des découvertes, tous les jours à 3 heures du matin (comme de coutume depuis notre réunion à Melaoui). Le cheik Mahmoud m'envoya deux de ses plus affidés me dire qu'on venait de lui rapporter que les chameaux de Zaïda étaient à Nahiet, distant de trois lieues de Scherouba (?), avec quelques-uns de ses Arabes. Un de mes émissaires revint un instant après me faire le même rapport (il était 5 heures du soir). Nous partîmes à minuit de notre position. La cavalerie marchait en avant pour cerner ce village à son arrivée. *Massaout* (?) est un village d'Arabes cultivateurs, à une portée de pistolet de Nahiet, et dépendant de ce dernier. Lasalle trouva un camp d'Arabes qui entourait *Massaout* (?), dans lequel étaient des chameaux et des moutons; son guide lui dit que c'était le camp des Bédouins. Le village fut entouré sur-le-champ (à peine le jour commençait à poindre); des Arabes à cheval gardant les chameaux et bestiaux, de nuit (comme il est d'usage chez eux), furent pris pour les Bédouins dont on m'avait parlé. Notre avant-garde tira dessus. Ces Arabes rentrèrent dans leur village sans riposter. Mon arrivée avec l'infanterie fut au plus de cinq à six minutes après la cavalerie. Voyant un camp d'Arabes, des chameaux et des moutons, je fis cerner le village de plus belle. Je demande de suite le cheik, on me fit répondre qu'il était allé trouver Ben-Ouafi et le cheik Agui-Taahoué. Je demandai les Arabes de Zaïda, et de nouveau le cheik de ce village me fit la même réponse; et quant aux Arabes de Zaïda, qu'il n'y en avait point; que lui, Zaïda, et tout son monde avaient passé il y a trois jours. J'ordonnai à deux pelotons d'infanterie d'entrer dans ce village pour me ramasser tous les hommes, ce qu'ils firent avec dextérité. Je m'emparai de même

1. Friant a certainement voulu dire : *au-dessous*.

des chameaux et des moutons, et je fus prendre position à Nahiet, où je trouvai de nouveau 60 bœufs. Le cheik de Massaout arriva chez moi une demi-heure après m'être emparé de tout ce qui lui appartenait, avec les cheiks précités qui m'ont assuré que le tout appartenait bien légitimement au chef de Massaout et de Nahiet, qui m'a montré une attestation comme il avait fait sa paix avec le général Zayonchek. J'ai fait des démarches pour m'assurer de la vérité en sacrifiant même quelques piastres. Je fus convaincu que tout lui appartenait et lui ai rendu.....

Je lui ai donné une gratification de quinze sacs d'orge ; cet homme m'a paru être estimé du village qui l'avoisine. Il a l'habitude de faire camper une partie de son monde, rapport à la grande quantité de chameaux et de bestiaux qu'il possède. L'ennemi étant trois jours en avant de moi, je fis courir le bruit que j'allais le poursuivre jusque dans le Fayoum ; ce soir je partirai pour retourner à Scherouba (?) et brûlerai, en remontant, plusieurs villages appartenant à Zaïda et trois ou quatre petits près des déserts, qui étaient les refuges des Bédouins de Geamma et de Zaïda.

FRIANT.

Revenu à Minieh le 24 juin, Friant écrivit à Desaix (7 messidor-25 juin) pour lui annoncer son retour ; il avait, chemin faisant, brûlé plusieurs villages (El-Ezbeh, El-Qamadir, etc.). Il comptait, ce matin, partir pour achever la destruction des propriétés de Zaïda :

..... Quelle fut ma surprise, Général ? J'appris à minuit que Mourad-Bey était descendu, il y a trois jours, dans les environs d'El-Qousieh. J'ai présumé que le cheik Mahmoud devait en être instruit. Je lui écrivis de suite à Taha. Il me répondit que Mourad avait quitté Khargeh et avait paru aux environs d'El Qousieh, il y a trois jours, qu'il ne savait pas s'il était resté là ou descendu. J'ai dépêché à la petite pointe du jour des émissaires sur El-Qousieh, sur les villages près les déserts à la hauteur de Darout-el-Chérif et de Melaoui, d'autres sur les villages en face de Minieh, d'El-Ezbeh....., enfin jusqu'à Behnesch pour connaître définitivement sa marche. Le bruit court qu'il est descendu sur le Fayoum. Si ce bruit est vrai, il trouvera, j'espère, les généraux Zayonchek et Davout : je viens de les instruire, en les invitant à correspondre exactement avec moi, de me donner des détails circonstanciés sur Mourad dans le cas où il aurait fait sa réunion avec les Arabes et sur les Arabes mêmes, pour pouvoir vous instruire avec vigilance de tout ce que je saurai et pourrai apprendre d'eux. Du moment, Général, où je serai instruit par mes émissaires, je marcherai à lui.

P. S. — Je ne crois pas que Mourad-Bey soit descendu, car les découvertes faites par des Arabes dans les déserts m'en auraient instruit ; ou Mahmoud est un grand coquin ; à vous dire vrai, je le soupçonne, car il me disait presque chaque jour qu'il était inutile d'aller plus loin, que Zaïda ferait sa paix.



La nouvelle annoncée par Friant était exacte. Mourad-Bey venait de prendre le parti de quitter la grande oasis et de gagner la vallée du Nil, espérant par la soudaineté de son apparition déjouer la surveillance des troupes françaises et donner la main à nos ennemis de la moyenne et de la basse Égypte. Cette brusque rentrée en scène créait d'assez graves difficultés à la division Desaix et pouvait compromettre l'œuvre d'organisation et de pacification si heureusement entreprise.

Une lettre de l'adjoint Donzelot à Berthier fait bien ressortir quelle était la situation de la haute Égypte au moment où se produisait cet événement inattendu[1] :

..... Depuis ma dernière, mon Général, il ne s'est rien passé d'intéressant dans ce pays ; il est assez tranquille. La province de Minieh l'est moins ; deux tribus d'Arabes, nommées Geamma et Zaïda, y commettent quelques désordres ; le citoyen Detrès leur a déjà donné deux ou trois bonnes corrections, mais elles reviennent toujours. Elles sont en guerre avec les tribus de Ben-Ouafi, Abou-Koraïm et de Taha, nos alliées. Ces dernières doivent nous fournir quatre cents chameaux pour l'expédition que le général Desaix prépare pour chasser Mourad et les six autres beys des oasis, et les jeter dans l'intérieur de l'Afrique. Ces maudits Arabes de Geamma et Zaïda sont venus inquiéter ces trois tribus amies au moment où elles rassemblaient ces chameaux, ce qui retarde l'expédition ; mais le général Desaix vient d'envoyer le général Friant, avec environ 350 hommes, pour chasser ces Arabes, conjointement avec le citoyen Detrès ; il ramènera avec lui les chameaux. Alors l'expédition aura lieu si quelque contre temps ne s'y oppose. La division est soldée jusqu'au 1er prairial, excepté les troupes que le général Davout a emmenées au Caire ; il leur est dû ventôse, germinal et floréal, à moins qu'elles n'aient touché quelque chose depuis leur départ de la division. Ces troupes sont composées des escadrons des 14e et 15e régiments de dragons, d'un bataillon de la 61e demi-brigade, un de la 88e, et de quelques artilleurs.

Nous venons de recevoir un convoi de 56.000 cartouches d'infanterie,

1. De Siout, 5 messidor (23 juin). Au début Donzelot donne quelques détails sur l'occupation de Kosseir, les ressources de ce port, le commerce par mer et par caravane dont il est le centre. Il dit que les travaux des forts de Keneh sont ralentis par l'insuffisance des ressources, notamment par le manque d'outils et de fer.



300 à 400 boulets de différents calibres, des roues de rechange, mais qui demandent déjà des réparations. On a oublié de nous envoyer des affûts de rechange ; les nôtres tombent en ruine, sans moyen de les réparer. Nous éprouvons les plus grandes difficultés pour transporter l'artillerie à Kosseir ; on y a déjà conduit 2 pièces de 6 ; mais on est obligé de se servir de nos affûts de campagne ; encore quelques voyages, et les deux affûts des pièces de 8 de la brigade du général Belliard seront hors de service. On croyait pouvoir se servir des avant-trains des Mameluks pour ce transport, mais ils se sont tous brisés.

Nous sommes dans le plus grand embarras pour nos malades ; nous les voyons souffrir sans pouvoir leur procurer aucun soulagement. Depuis longtemps le général Desaix et moi n'avons cessé d'écrire pour demander des médicaments, nous croyions en recevoir par le convoi qui nous est arrivé ; on nous en annonçait un grand envoi au commissaire de guerre Senneville, qui n'a malheureusement reçu que l'état. Je pense que ces médicaments ne sont point arrivés par la négligence de ceux qui étaient chargés de les expédier, car je ne puis imaginer que, pour répondre à nos demandes et satisfaire à nos pressants besoins, on se contente de nous envoyer l'état de ce que nous demandons. Cependant, mon Général, il serait difficile de vous dépeindre la malheureuse situation de nos ambulances ; les malades y abondent, et tout manque pour les traiter. En place d'émétique, on se sert d'huile qui dégoûte les malades et ne les soulage point. Je vous prie de vouloir bien donner les ordres les plus précis pour qu'il nous soit envoyé des médicaments sans délai, surtout de l'émétique.

La situation de nos ennemis est toujours la même. Hassan-Bey qui s'était retiré après sa défaite du 27 floréal au dessus des cataractes dans le pays de Barabra, a soulevé les habitants contre lui par ses exactions. Ils lui ont tué 8 Mameluks. Ne sachant où aller, il est descendu à Syène ; mais le général Belliard a envoyé un détachement contre lui, et dans ce moment il doit être expulsé de cette ville. Où ira-t-il ? Je n'en sais rien. Les kachefs et Mameluks désertent toujours, il en arrive à Esneh et Keneh. Mourad et autres beys sont toujours aux oasis avec 400 à 500 Mameluks. Il y en a beaucoup de répandus dans le pays. Il en vient journellement se soumettre. Le général Desaix a demandé au général en chef ce qu'il devait faire à leur égard.

Quant à notre situation, le général Belliard occupe, avec la 21ᵉ demi-brigade légère et le 20ᵉ régiment de dragons, de Syène à Keneh, y compris Kosseir où il y a 250 hommes d'infanterie. Un bataillon de la 88ᵉ à Girgeh, avec une trentaine de chevaux du 22ᵉ de chasseurs sous les ordres du chef de brigade Morand. Un bataillon de cette même demi-brigade à Siout sous les ordres du chef de brigade Silly, avec quelques dragons des 14ᵉ, 15ᵉ et 18ᵉ, quelques hussards du 7ᵉ.

Un bataillon de la 61ᵉ et le 22ᵉ de chasseurs, sous les ordres du général Friant, en colonne mobile, actuellement à la poursuite des Arabes de Geamma dans la province de Minieh. Le 7ᵉ de hussards est, en partie, avec cette colonne ; mais il doit être laissé en entier à la disposition du chef de brigade Detrès à Minieh. Le général Davout a avec lui un bataillon de la 61ᵉ, un de la 88ᵉ et les escadrons des 14ᵉ et 15ᵉ régiments de dragons, une pièce de 8, une de 5 et un obusier. Il est arrivé, avec le dernier convoi de



munitions, 30 dragons du 20ᵉ, qui ont resté (*sic*) à Minieh pour y recevoir des chevaux; 14 dragons du 14ᵉ ont resté à Beni Souef pour le même objet, et 101 dudit régiment sont arrivés ici; on les renverra avec des chevaux montés au Caire et avec des chevaux de main s'il est possible.

Je vais encore vous faire part, mon Général, de nos besoins en munitions, surtout en boulets, pour l'approvisionnement des forts de Keneh et Kosseir; nous en faisons fabriquer en marbre, mais vous sentez qu'ils n'ont pas le même effet que ceux de fer. Nous trouvons de la poudre dans ce pays; elle n'est pas de première qualité; mais dans le besoin on se sert de ce qu'on a.

Il vient d'arriver au port de Kosseir dix bâtiments de commerce chargés de café et autres marchandises; ils attendent des grains pour s'en retourner. Le chérif de La Mecque paraît toujours dans les meilleures dispositions pour nous.

La lettre de Donzelot se termine par ce *post-scriptum*, qu'il a dû ajouter de sa main, le lendemain matin :

Au moment où je cachète cette lettre, on instruit le général que Mourad-Bey descend de l'oasis. La misère l'en chasse. Mais le général ne perdra pas un instant pour le poursuivre et ne pas lui donner le temps de respirer.

En apprenant le retour offensif de Mourad-Bey, Desaix n'hésita pas à se porter, le plus rapidement possible, sur ses traces, avec les troupes qu'il avait sous la main. Il recommanda à Morand et à Belliard de se tenir sur leurs gardes, dans l'hypothèse peu vraisemblable où Mourad remonterait la vallée du Nil[1]. Comme on devait plutôt s'attendre à ce qu'il se

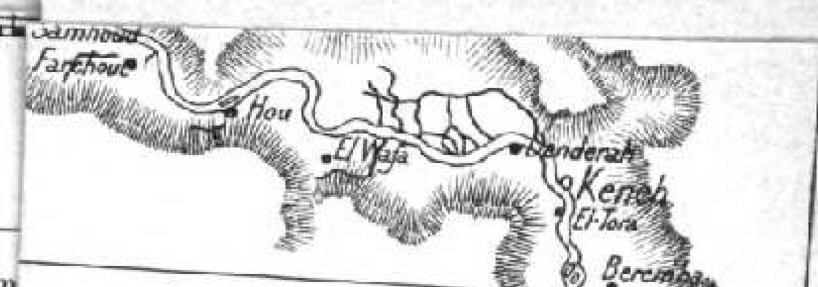
1. Voir lettre de Desaix à Morand (Siout, 6 messidor-24 juin :

« J'apprends dans le moment que Mourad-Bey, poussé par la plus vive misère, est descendu des oasis, à six heures d'ici. Je cours me mettre à ses trousses sans perdre un instant de temps. Je ne veux pas lui donner le temps de se reconnaître; je le pousserai vivement. J'espère que le général Friant, qui revient de Minieh, se trouvera bientôt à son passage. Je désire bien qu'il ne nous échappe pas; nous serions alors en paix.

» Je présume qu'il passera sur la rive droite, et peut-être monterait-il. Tenez-vous sur vos gardes; que vos détachements ne soient pas trop disséminés; réunissez-vous, et n'ayez qu'un gros détachement; alors, vous n'avez rien à craindre. J'écris au général Belliard d'avoir une bonne colonne mobile prête à vous seconder et prête à tomber sur Mourad, s'il le rencontre.

» Les nouvelles d'en bas sont satisfaisantes, tout y est en paix. L'adjudant général Boyer est déjà remonté dans le Fayoum. »

Desaix annonce également à Belliard qu'il vient d'apprendre l'apparition de Mourad-Bey plus bas que Beni-Adin : « J'ai malheureusement plusieurs détache-



D'après une carte m

(Archiveent de la Jonquière. — Expédition d'Egypte, Tome V.

dirigeât sur le Fayoum et le Delta, Friant fut invité à lui barrer la route :

J'apprends de suite, mon cher Général, écrit Desaix[1], que Mourad-Bey, pressé par la misère, a pris le parti de descendre de l'oasis. Je ne perds pas un instant pour marcher à lui. Je rassemble nos détachements, et sous peu nous courrons après lui. Faites l'impossible pour vous trouver à son passage et ne pas lui permettre de descendre. Il faut le détruire le plus tôt possible. Tâchez de correspondre avec moi tous les jours ; cela est essentiel. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre très-forts. Il est important que l'un ou l'autre soit en route. Réunissez-vous donc à ce que vous pourrez de la garnison de Minieh, et marchez contre Mourad partout où il sera. Il vous évite votre voyage de l'oasis ; détruisez-le de suite.

C'est hier au soir qu'il est descendu aux environs de Beni-Adin.

Dès le 25 juin, Desaix partit de Siout avec une petite colonne ainsi composée : 250 hommes de la 61e demi-brigade, quelques hommes de la 88e, 150 cavaliers montés pris dans différents corps et une pièce de 5[2]. Il alla coucher à Manfalout. Le lendemain matin, il se porta sur El-Qousieh, où il s'arrêta quelques heures et apprit que Mourad-Bey descendait très rapidement vers la basse Égypte, en suivant la lisière du désert. Il transmit immédiatement ces renseignements à Friant, en lui renouvelant ses recommandations précédentes[3] :

Je vous ai mandé, le 6 de ce mois, par deux commissionnaires, que

ments entrés en campagne. Je les fais venir et pars de suite à sa poursuite. Le général Friant revient de Minieh ; j'espère qu'il se trouvera à son passage et lui apprendra à courir.....

» N'oubliez pas, mon Général, d'avoir de suite une colonne mobile, prête à marcher rapidement à Mourad s'il remontait. Nous sommes bien faibles ici. Vous avez assez de monde : vous irez au-devant de lui, s'il allait de vos côtés dans le temps que nous le traquerions vivement derrière. Vous secourriez Gizeh en cas de besoin.»

1. De Siout, 6 messidor (24 juin).

2. Voir lettre de Donzelot à Berthier (Minieh, 12 messidor-30 juin). Il dit que Mourad-Bey est arrivé à Beni-Adin, avec 400 à 500 hommes en mauvais état, « une partie montée sur des chameaux, l'autre sur des chevaux ruinés et hors de service ».

3. D'El-Qousieh, 8 messidor), 26 juin). Il accuse réception à Friant de sa lettre du 4 messidor (22 juin) et le félicite d'avoir énergiquement poursuivi les Arabes.



Mourad-Bey était descendu à Beni-Adin, le 5, avec ses Mameluks. Je vous prévenais que j'allais me mettre à sa poursuite, comme j'y suis effectivement..... Vous devez, en ce moment, être instruit de sa marche. Il descend toujours, à ce que je puis présumer, et voyage dans le désert. Il se dirige du côté de la province de Fayoum pour, de là, à ce qu'on rapporte, aller dans l'oasis inférieure.

Je vous renouvelle ce que je vous ai dit dans ma lettre du 6, c'est-à-dire de vous réunir à Detrès pour marcher contre Mourad et l'inquiéter. On dit ses Mameluks et leurs chevaux dans le plus mauvais état, cela est assez vraisemblable[1]. Prenez, mon cher Général, tous les renseignements possibles sur leurs mouvements, et tâchez de pénétrer leurs intentions. Veuillez aussi vous informer si Soliman descend.

Je suis arrivé ce matin à El Qousieh; j'irai coucher plus loin, pour arriver après-demain à Minieh.

Je vous prie de donner avis de la marche des Mameluks au général Zayonchek et à l'adjudant général Boyer.

Le 27 juin, Desaix arriva à Melaoui, où il reçut les lettres de Friant, datées des 7 et 8 messidor (25 et 26 juin). Il lui répondit le jour même, en insistant sur l'urgence de ne pas laisser de trêve à l'ennemi :

Je vois avec le plus grand plaisir que vous êtes près de Mourad. Vous deviez l'aller chercher dans El-Ouah; il est venu au-devant de vous; c'est bien vous éviter des peines. Je suis sûr que vous ne le laisserez pas en paix, et que vous serez toujours à ses trousses; je vous y engage. Vous ne me mandez pas si les troupes de Detrès sont avec vous; je le désire. Je vais aller à Minieh, j'y resterai deux ou trois jours pour savoir les nouvelles. Alors j'irai tout doucement au bord du désert, organisant le pays et prêt à aller au-devant de Mourad, s'il vous fait un crochet et remonte. Je pense qu'il sera un peu fatigué et qu'il n'en aura guère l'envie. Je crois que, pressé par vous, il se retirera dans les El-Ouah du Fayoum, avec les Geamma qui y sont déjà, à ce qu'on assure. Je voudrais alors que vous restiez dans ces environs-là jusqu'à nouvel ordre; réuni avec la garnison du Fayoum, vous seriez assez fort pour empêcher tous ces gaillards-là de revenir..... Au bout de dix jours, ou ils iraient à Siauwé dans l'intérieur de la Barbarie, ou redescendraient pour

1. La lettre de Donzelot à Berthier porte : « On nous a assuré à El-Qousieh .... que les Mameluks perdaient journellement des chevaux, et que les paysans en avaient une soixantaine qu'ils avaient abandonnés dans le désert. »



faire une course pareille à celle qu'ils viennent de faire. Je crois qu'alors leurs chevaux et leurs chameaux les mettraient hors d'état de rien entreprendre de vigoureux. S'il descend plus bas, après l'avoir chassé du Fayoum et de la province de Beni-Souef, vous vous reporteriez un peu en bas, et vous viendriez ensuite nous rejoindre tout doucement. S'il remontait, ne lui faites pas grâce; poursuivez-le très vivement; je resterai aux environs de Minieh, à son passage, jusqu'à ce que j'aie vu tout ce que cela deviendra, et puis je remonterai à Siout; il y a peu de monde, on aura besoin de moi.....

Ecrivez tout ce que vous apprendrez au général Zayonchek et au général en chef. Les nouvelles iront alors vite, et tout ira bien.....

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL BERTHIER

Melaoui, le 9 messidor an VII (27 juin 1799).

J'ai prévenu le général en chef du mouvement de Mourad-Bey descendu des oasis, le 5 du mois. Instruit que j'allais à lui, pressé par la disette des vivres et par les maladies qui lui ont fait éprouver de grands ravages (14 kachefs sont morts), il a pris le parti de venir en Égypte et d'éviter toutes nos troupes par la course la plus rapide. En effet, il est descendu avec tant de vitesse que, la nuit du 7 au 8, il était à la hauteur de Taha, six lieues plus bas que Minieh. Le général Friant, qui était dans cette partie, instruit de sa marche, le manque pendant la nuit. Le 8, il était à deux lieues de lui, ayant des vivres pour quatre jours ; il le suivait avec rapidité. J'espère qu'il le joindra. Je suis descendu avec ce que j'ai pu rassembler de troupes jusqu'ici ; j'irai à Minieh et me tiendrai à la hauteur du désert pour arrêter Mourad si, échappé aux troupes d'en bas, il remonte. Je n'ai laissé que très peu de troupes à Siout.

Les détachements du 14ᵉ y sont occupés à se remonter ; aussitôt qu'ils auront reçu tous les chevaux, tout le corps ira au Caire conduisant des chevaux de main pour être en état d'en donner à la cavalerie qui en aurait besoin. Le chef de brigade Morand commande la province de Girgeh ; il a ordre de vous de se rendre au Caire, il prendra cette route aussitôt qu'il aura une occasion sûre. Je désire bien que le général en chef lui conserve le commandement encore quelque temps. Je suis très content de la manière dont il a administré la province de Girgeh ; il y serait vraiment utile pour y achever la levée des contributions[1]. Nous

1. Voir lettre de Desaix à Morand (de Melaoui, 9 messidor-27 juin). Il lui fait connaître la situation et ses projets ; il l'invite à descendre jusqu'à Tahtah avec quelques troupes, pour pouvoir, le cas échéant concerter des opérations avec Silly, qui a fort peu de monde à Siout. Il lui recommande de presser les levées de chevaux, etc. Il ajoute : « Il y a un ordre du général Berthier de vous faire descendre au Caire, je ne sais à quel sujet. Je désirerais bien vous voir rester



sommes jusqu'aujourd'hui extrêmement contents du pays ; il se conduit à merveille ; pas la moindre faute, pas le moindre vol. On nous a ramené de plusieurs lieues de nos chevaux échappés pendant la nuit[1] ; il y a quelques mois qu'on nous en volait tous les jours.

Je vous salue.

DESAIX.



Prévenant les ordres de Desaix, Friant n'avait point perdu de temps pour chercher à atteindre Mourad-Bey, aussitôt qu'il avait appris sa présence dans la vallée du Nil. Mais la marche des Mameluks avait été si soudaine et si rapide qu'ils étaient déjà descendus à hauteur de Minieh quand la nouvelle en arriva dans cette ville. Vainement Friant essaya-t-il de les surprendre dans la nuit du 25 au 26 juin ; quand il atteignit le campement de l'ennemi, celui-ci s'était déjà remis en marche en suivant la limite du désert, à l'ouest du canal Joseph. Heureusement la population de ces provinces ne se montra pas disposée à faire cause commune avec les Mameluks, ni même à leur procurer des ressources[2]. Le prestige de nos victoires et les sages mesures administratives de Desaix eurent donc pour conséquence d'éviter un soulèvement qui n'eût pas été sans

---

dans votre commandement, il vous fait honneur. » Au cas où l'ordre serait maintenu, c'est « l'estimable et bon Ravier » qui remplacera Morand : « Vous avez bien fait ensemble, je suis sûr qu'il fera bien après vous. »

1. Dans sa lettre à Friant, Desaix dit : « Latournerie avait eu quatre chevaux lâchés la nuit ; ils avaient été très loin ; on les a ramenés quatre ou cinq heures après. »

2. Voir lettre de l'adjoint Donzelot à Berthier (Minieh, 12 messidor-30 juin) :

« Mourad, dans sa marche, a voulu engager dans son parti les tribus d'Arabes de Ben Ouafi et d'Abou Koraïm ; mais les cheiks de ces deux tribus, qui nous sont alliées, loin d'adhérer à ce que demandait Mourad, ont fait couper la tête à un de ses kachefs et à un cheik d'Arabes qu'il avait envoyés en parlementaires. Treize Arabes de la tribu de Ben-Ouafi ont chargé l'arrière-garde des Mameluks et lui ont pris six chameaux chargés.

» La descente de Mourad n'a fait aucune mauvaise impression sur l'esprit des habitants. Ils la regardaient comme une fuite précipitée, et savent tous que c'est la misère qui l'a fait sortir des oasis. Aussi la tranquillité la plus parfaite n'a-t-elle cessé de régner dans le pays. »



danger. Friant put ainsi s'attacher à la poursuite de Mourad-Bey, sans d'ailleurs réussir à le gagner de vitesse ; voyant qu'il se dirigeait vers le Fayoum, il en donna avis à Zayonchek[1], en lui indiquant Ellahoun comme point de réunion de leurs deux colonnes.

A la suite des renseignements reçus d'autres côtés, Zayonchek se porta le 28 juin sur Sédiman ; puis, apprenant que Mourad-Bey était signalé vers Garah, il alla s'établir au village d'Abou-Gandir, vis-à-vis du débouché de la route qui permettait au chef ennemi de pénétrer dans le sud du Fayoum. Ce fut dans cette position que Friant vint quelques heures plus tard faire sa jonction avec lui.

LE GÉNÉRAL ZAYONCHEK AU GÉNÉRAL FRIANT

Abou-Gandir, le 11 messidor an VII (29 juin 1799), 4 heures 1/2 après-dîner.

Je suis à deux heures de marche de Nezleh dans un village qu'il faut nécessairement passer lorsqu'on va de Garah à Nezleh. Les habitants m'assurent que Mourad-Bey n'est point à Nezleh et qu'au contraire il s'est porté dans la petite oasis qui est à deux journées dans le désert de Garah. Mandez, mon Général, ce qu'il en est, et disposez de nous comme vous le croirez le plus convenable pour l'utilité publique.

ZAYONCHEK.

LE GÉNÉRAL FRIANT AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Médinet-el-Fayoum, le 12 messidor an VII (30 juin 1799).

Vous avez sans doute été prévenu par le général Zayonchek (car je l'en ai prié le 7 courant) de la descente de Mourad-Bey en Egypte, le 6 au soir, à la hauteur d'El-Qousieh et Gueldé (*Dalgeh ?*). J'avais été été envoyé par le général Desaix dans la province de Minieh pour en chasser les Arabes de Geamma et Zaïda qui infestaient cette province. Mon expédition était terminée, et je me

1. Par lettre du 9 messidor (27 juin), à 8 heures du soir.



disposais à remonter vers Siout lorsque cette nouvelle me parvint à Minieh, le 7, à 2 heures après-midi. Je formais, dès ce moment, le projet de surprendre Mourad dans la nuit. Instruit qu'il devait coucher à Admou, je partis le 8 à 1 heure du matin; arrivé à la hauteur du village de Talleh, un émissaire me rapporta qu'il n'avait pas couché à Admou, comme on me l'avait annoncé, mais à l'entrée du désert entre Admou et Taha, et qu'il venait de quitter sa position, marchant le long du désert, pour se rendre à Mangatin. Je suivis sa marche; je fus coucher le même soir à Mangatin; l'ennemi coucha à un petit village près de Behneseh; le 9, je couchai à El-Agoubeh, l'ennemi à El-Meçourah où il arriva très tard. Le 10, j'arrivai, à 10 heures du matin, à El-Meçourah; Mourad-Bey y était encore; il avait passé le canal Joseph, qui sépare le désert de ce village, et était occupé à faire de l'eau pour passer le désert et se rendre par là dans le Fayoum. Mon arrivée précipitée ne lui laissa pas le temps d'en faire, il s'y enfonça de suite N'étant nullement préparé, et ma troupe se trouvant extrêmement fatiguée par les marches continuelles de jour et de nuit que je lui avais fait faire, je ne pus l'y suivre. J'envoyai sur ses trousses plusieurs espions pour savoir quelle route il tiendrait. A 4 heures du soir, je fus instruit qu'il dirigeait sa marche sur Garah, village situé dans le désert à six heures de marche de Garah[1] et cinq de Médine. Après avoir fait une petite provision d'eau, je partis d'El-Meçourah, à 9 heures du soir, marchai toute la nuit dans le désert, et me trouvai à la pointe du jour, malgré toute l'activité que je pus mettre, à une lieue et demie de Garah. Je forçais la marche dans l'espoir que je pourrais encore y joindre Mourad-Bey, quand mes éclaireurs vinrent m'annoncer qu'une colonne ennemie se montrait sur ma gauche dans un sens opposé au mien; je ne tardai pas moi-même à la voir filer, gagnant les hauteurs. Je me portai aussitôt de ce côté et lui donnai une chasse vigoureuse; mes fourrageurs, ayant pris trois cavaliers et un homme de pied, me les amenèrent. Je fus instruit par eux que la colonne que je voyais n'était point celle de Moured-Bey, qu'elle n'était composée que de quelques Mameluks et des Arabes de Zaïda et de Geamma, qu'eux-mêmes étaient des Geamma, et que celle de Mourad-Bey avait pris une autre direction. Ayant mis les Arabes en fuite et lui ayant pris

1. Il y a évidemment un *lapsus*, qu'il faut probablement corriger par *El-Meçourah*.



sept ou huit chameaux chargés d'eau et d'effets, et ayant mis en déroute un grand nombre d'autres qui dans leur course renversèrent leur charge d'eau et autres provisions, je repris ma première route. Après une heure de marche, je vis la colonne de Mourad dans la direction que mes prisonniers m'avaient dit ; mais elle était déjà trop éloignée de moi pour que je pusse l'atteindre ; d'ailleurs mes soldats étaient absolument harassés ; et, le peu d'eau que j'avais fait charger ayant à peine suffi pour la marche de nuit, manquant de pain, je pris le parti de me rendre à Garah où j'arrivai à 10 heures du matin. Le soir, je me rendis au village d'Abou-Gandir, où je fis ma jonction avec le général Zayonchek et l'adjudant général Boyer, que j'avais instruits de tous mes mouvements et de ceux de l'ennemi, et qui, par les leurs, ont empêché Mourad de passer par le Fayoum.

Ainsi, Général, j'ai eu le malheur de voir Mourad-Bey défiler par trois fois devant moi, sans pouvoir le joindre, malgré toutes les mesures de précaution et de diligence que j'ai pu faire. Mourad-Bey, quoique n'ayant pu faire que peu d'eau à Garah, a pris la route de Raïan, fontaine située à douze lieues à l'ouest de Garah, où l'on prétend que son dessein est de faire suffisamment de l'eau pour aller descendre la Bahireh et y joindre Elfi-Bey.

J'ai envoyé à Raïan un émissaire afin de m'instruire si vraiment Mourad-Bey prendra la route de la Bahireh et ne repartirai pour me rendre à Siout que lorsque je serai assuré de ne pouvoir[1].....

LE GÉNÉRAL FRIANT AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Medinet-el-Fayoum, le 13 messidor an VII (1er juillet 1799).

Mourad-Bey n'est point encore parti de la fontaine de Raïan ; un de mes émissaires vient de m'en assurer. L'on suppose qu'en partant de cet endroit pour les environs d'Alexandrie il doit aller descendre, en continuant de marcher dans le désert, au lac de Natron près Terraneh.

Pour lui ôter les moyens de tenter de passer par le Fayoum, j'ai placé un bataillon et une pièce de canon à Abou-Gandir, village situé à l'entrée du désert.

1. La lettre de Friant, existant en minute aux *Archives de la Guerre*, devait contenir encore quelques lignes écrites sur une feuille supplémentaire non conservée. La phrase ainsi mutilée signifiait probablement que Friant ne remonterait pas vers Siout avant d'avoir la certitude de ne pouvoir plus atteindre Mourad.



Les Arabes de Zaïda et de Geamma se sont réunis de nouveau avec lui au nombre d'environ 300.

P.-S. — Le nombre des Mameluks de Mourad-Bey ne passe pas 300, dont une partie est montée à dromadaires et chameaux. Les beys qui l'accompagnent sont Mohammed-Bey-Manfouc, Osman-Bey-Tanbourdji et Osman-Bey-Bardisi.

Je cherche à me procurer des chameaux pour aller chasser Mourad-Bey de Raïan, dans le cas où il ne se déciderait pas à en sortir [1].



Pendant que Friant s'attachait aux traces de Mourad-Bey, Desaix était arrivé à Minieh, le 29 juin. Après un séjour de vingt-quatre heures pour faire reposer les troupes et régler des questions administratives [2], il se porta, le 1er juillet, au village de Taha situé à vingt kilomètres au nord, et plus rapproché du canal Joseph. Cette position lui permettait de mieux surveiller les mouvements qui se produiraient à la limite du désert, et de pouvoir barrer la route à l'ennemi s'il essayait de remonter ; il profita d'ailleurs de ce séjour pour lever des chevaux et des contributions.

Dès son arrivée à Taha, Desaix écrivit à Friant pour lui demander des nouvelles de Mourad (13 messidor-1er juillet).

..... Je n'ai point reçu d'autres lettres que celle par laquelle vous m'annoncez que vous êtes à la poursuite de ce bey, que vous ne l'avez manqué que d'une heure et que vous êtes en mesure de le poursuivre vivement. Cette lettre m'est parvenue le 9 courant à Melaoui. J'y ai répondu de suite ;

---

1. Friant adresse, le même jour, une lettre presque identique à Desaix. Il informe également Detrès de la situation, et l'invite à tomber sur Mourad-Bey, si celui-ci s'avisait de remonter.

2. A Minieh, Desaix trouva un convoi de 50.000 cartouches, 100 pelles et 100 pioches, parti du Caire le 5 messidor (23 juin) sous l'escorte de 70 cavaliers à pied. Ce convoi remonta ensuite jusqu'à Siout.

En rendant compte à Berthier de l'arrivée de ce convoi, l'adjoint Donzelot ajoute : « Nous avons bien, mon Général, des cartouches d'infanterie, des munitions pour nos pièces de campagne ; mais nous manquons d'affûts de rechange. Ceux de notre artillerie tombent en ruine. Nous n'avons pas non plus d'artillerie suffisante, ni de munitions pour nos forts. Il faudrait 25 bouches à feu pour celui de Kosseir. »



je vous ai mandé qu'une fois réuni aux troupes du Fayoum, celles de Detrès vous deviendraient inutiles ; que, pour cette raison, ce chef de brigade pourrait remonter et profiter de son retour pour lever le miri et les chevaux dans la partie inférieure de la province de Minieh.....

Je suis arrivé le 11 à Minieh, et en suis parti, ce matin 13, pour venir à Taha, où je suis. J'ai trouvé dans toute ma route la plus grande tranquillité. La descente de Mourad n'a pas fait grande impression sur l'esprit des habitants.....

Je m'occupe à lever le mirj et les chevaux dans cette contrée ; on m'en amène déjà.

Je vous le répète, mon Général, si les troupes de Detrès ne vous sont pas nécessaires, renvoyez-les. Si Mourad s'en va dans l'oasis, ou qu'il s'éloigne tellement que vous ne sachiez où il veut se retirer et que vous ne puissiez le suivre, vous remonteriez et nous retournerions à Siout.

Le lendemain, Desaix reçut une lettre de Morand annonçant que Hassan-Bey avait quitté la région de Syène et cherchait, lui aussi, avec 80 chevaux environ, à descendre vers la basse Égypte en passant par les déserts.

Il était le 11 à midi à hauteur de Tahtah, écrit Desaix à Friant [1]; le 12 il sera à Siout. S'il a bien marché, ce soir ou demain matin, il sera vis-à-vis de nous. Je présume que, le 15 ou le 16 au soir, ou le 18, il approchera de nous, s'il se sauve toujours du même train. Il ne peut se tirer d'affaire que par la rapidité de sa marche.

Je suis absolument sans nouvelles de vous ; cela est inconcevable.

..... Envoyez-moi des exprès sûrs tous les deux jours. Il me faut absolument savoir ce qui vous arrive. Deux jours sans vos lettres, je ne sais plus ce que je fais.....

Je resterai aux environs du désert tant que je pourrai, pour savoir tout ce que cela est.

Écrivez au Caire au général tout ce que vous savez, et cela à tout instant. Il faut qu'il sache tout. Instruisez-le du mouvement de Hassan-Bey, et joignez-vous à la garnison du Fayoum et [*de*] Beni-Souef. Vous êtes bien fort avec elle. Envoyez-moi Detrès dans la province, il y est nécessaire. Fayoum, Beni-Souef et vous deux, [*cela*] fait près de 900 hommes ; il y a bien de quoi faire la guerre. Ici, seul avec 350, au milieu de nombreuses tribus d'Arabes, nous ne sommes pas à notre aise.....

Le lendemain, il confirme les recommandations précédentes et exprime l'espérance de pouvoir inquiéter les Mameluks au passage :

1. De Taha, 14 messidor (2 juillet).



..... J'envoie de fréquentes patrouilles de cavalerie dans le désert pour m'éclairer sur leur marche. Il est probable qu'ils se joindront à Mourad, et que leur mouvement est concerté.....

Je vous prie en grâce, Général, de m'écrire souvent, c'est-à-dire tous les jours. Vous sentez comme moi l'importance de savoir ce qui se passe pour se déterminer à prendre les mesures que les circonstances peuvent exiger.....

Si vous pouviez me renvoyer Detrès avec ses troupes, comme je vous l'ai déjà mandé, vous me feriez plaisir. Je désirerais d'autant plus qu'il remontât que, si Hassan s'arrêtait, je ne me trouverais pas trop en mesure de marcher à lui et de contenir le pays [1].

Le 4 juillet, Desaix répond à une lettre par laquelle Friant lui annonçait son arrivée à Medinet-el-Fayoum :

Je viens de recevoir, mon cher Général, votre lettre du 11, datée de Fayoum [2]; elle m'a fait d'autant plus de plaisir que j'étais inquiet de ne point recevoir de vos nouvelles. Les détails que vous me donnez sur la vigoureuse chasse que vous avez donnée à Mourad sont très satisfaisants. Je vois que vous ne lui avez pas donné le temps de respirer, et qu'il a été obligé de s'éloigner promptement; les marches forcées qu'il vient de faire doivent l'avoir absolument réduit.....

Je vous ai mandé, par plusieurs messages, que le vieux Hassan était descendu avec 80 Mameluks misérables; cet avis m'a été donné par Morand, le 14. Je n'en ai point reçu de nouvelles depuis. Peut-être qu'il ira dans l'oasis supérieure. Dans tous les cas je me suis placé près du désert pour l'inquiéter à son passage, et le tenir éloigné de l'eau, s'il prend le parti de descendre. Je préviens Detrès de longer le désert, en remontant dans sa province.

Mon intention est que vous restiez encore quelque temps dans le Fayoum, tant pour empêcher Mourad de venir dans le bon pays que pour jeter le vieux Hassan dans le désert, s'il va jusqu'à vous. J'écris à Boyer, qui doit aller dans la province de Beni-Souef prêter main forte au général Zayonchek pour la levée du miri, de rester dans le Fayoum avec vous. Vous occuperez avec un corps de troupes Garah pour tenir en respect Mourad. Il ne peut rester longtemps a Raian; les vivres n'y sont pas abondants. De quelque côté qu'il se dirige, il aura toujours une traversée de sept à huit jours de désert. Je doute qu'il aille dans le Bahireh, où il trouvera également des troupes qui ne lui laisseront pas un instant de repos. Il

1. Desaix à Friant (Taha, 15 messidor - 3 juillet). Le même jour, Desaix écrit à Zayonchek pour lui donner les mêmes nouvelles et lui recommander de détruire les Mameluks de concert avec Friant.

2. Cette lettre de Friant, qui n'a pas été conservée, paraît être *du* 12, jour de son arrivée à Médinet-el-Fayoum. Nous possédons, en effet, la minute de la lettre écrite, à ce moment, par Friant à Bonaparte. Elle porte la date du 12 surchargeant celle du 11. Il est probable que Friant aura commis un lapsus analogue de date en écrivant à Desaix.



serait possible qu'il se retirât à Siauwé au couchant d'lexandrie ; ce serait le meilleur parti pour lui.....

Ce fut par la lettre de Friant du 12 messidor (30 juin) que Bonaparte apprit le retour offensif de Mourad-Bey et sa marche rapide vers le Fayoum. Il jugea que le chef des Mameluks devait avoir pour objectif de donner la main aux partis qui infestaient encore la province de Bahireh et qui, d'un jour à l'autre, pouvaient recevoir des renforts arrivant soit par la côte de Barbarie, soit par voie de mer[1].

Il prescrivit à Berthier de porter immédiatement cette nouvelle à la connaissance de Murat, en lui recommandant de se tenir prêt à détruire le chef mameluk s'il continuait sa marche vers le nord (14 messidor-2 juillet) :

Vous préviendrez sur-le-champ le général Murat, par duplicata envoyé par deux exprès, dont un passera par Menouf, l'autre par Terraneh, que Mourad-Bey est parti de l'oasis, a passé près du Fayoum et a été poursuivi plusieurs lieues dans le désert, le 11, par le général Friant ; qu'il doit être arrivé le 12 à Raïan, fontaine située à deux lieues du Garah, où l'on croit qu'il fera de l'eau, et qu'il a le projet de se rendre dans le Bahireh ; tous les renseignements que j'ai sont qu'il est malade, qu'il a avec lui 200 Mameluks et 300 Arabes, qui sont dans l'état le plus pitoyable ; cependant cela me fait désirer que le général Murat ne tarde pas un instant à dissiper le rassemblement qu'il a devant lui, afin qu'il puisse achever de détruire Mourad-Bey, s'il se présentait sur un point du Bahireh et que le 15e de dragons le rejoigne promptement.

Vous préviendrez également le général Lanusse pour qu'il fasse passer de suite ce régiment au général Murat, et se tienne à portée de le rejoindre, si cela devenait nécessaire.

Il prescrivit en même temps de faire descendre sur Le Caire

1. Par lettre du 15 messidor (3 juillet), Bonaparte félicite Friant sur la rapidité et la précision de sa marche. Il lui annonce que Murat va probablement lui renvoyer Mourad-Bey du Bahireh. Il ajoute : « L'état-major vous écrit pour que vous fassiez une course dans la province d'Atfieh, afin de détruire les Mameluks qui paraissent s'y être établis. » (Voir page 289).



toute la cavalerie disponible dans la haute Égypte, de façon à avoir sous la main une force assez mobile pour traquer vigoureusement les Mameluks et leurs partisans.

Vous voudrez bien, Citoyen Général, écrit-il à Berthier[1], envoyer sur-le-champ l'ordre au général Desaix de faire partir le plus tôt possible pour Le Caire tous les hommes montés du 7ᵉ de hussards, des 3ᵉ, 14ᵉ et 15ᵉ de dragons.

Vous donnerez le même ordre aux commandants de la province de Minieh et de Beni-Souef.

---

1. Le 14 messidor (1ᵉʳ juillet). Lui-même écrit à Desaix, en lui recommandant de faire partir de suite pour Le Caire les 7ᵉ de hussards, 3ᵉ, 14ᵉ et 15ᵉ de dragons, en ne gardant que les hommes des 22ᵉ de chasseurs et 20ᵉ de dragons : « Il me paraît qu'il se trame quelque chose dans le Bahireh; plusieurs tribus d'Arabes et quelques centaines de Maugrabins viennent de s'y rendre de l'intérieur de l'Afrique. Mourad-Bey s'y rend. Si ce rassemblement prenait de la consistance, il pourrait se faire que les Anglais et les Turcs y joignissent quelques milliers d'hommes.

» Nous n'avons encore, ni devant Alexandrie, ni devant Damiette, aucune espèce de croisière ennemie.....

» On vous envoie tout ce qui reste du 22ᵉ de chasseurs et du 20ᵉ de dragons. Il part également une centaine d'hommes de votre division qui vont vous rejoindre. Si vous pouvez vous passer du bataillon de la 61ᵉ, envoyez-le ici.

» Le général Davout est tombé malade et n'a pu remplir la mission que je voulais lui confier.....

» J'attache une importance majeure à la prompte exécution du mouvement de cavalerie dont je vous ai parlé plus haut. »

La mission que Bonaparte avait voulu confier à Davout consistait à conduire une colonne vers Atfieh, puis dans la moyenne Égypte. Elle paraît avoir été motivée par des renseignements que Dugua transmit à Bonaparte le 5 messidor (23 juin) : d'après Rodoan-Aga, Osman-Bey avait attaqué des barques sur le Nil et s'était joint à Cassim-Bey le Moscovite.

En conséquence, un ordre de Berthier (du 9 messidor-27 juin) prescrivit à Davout de partir le lendemain pour Atfieh avec les hommes à cheval des 22ᵉ de chasseurs et 20ᵉ de dragons, les hommes de la division Desaix présents au dépôt, et son artillerie. Davout devait rester à Atfieh le temps nécessaire pour donner la chasse aux Mameluks. Ensuite, il se porterait dans les provinces de Beni-Souef, de Minieh et du Fayoum (dont les commandants lui seraient subordonnés), pour donner la chasse aux Mameluks et aux Arabes, et presser la levée des impositions. Il garderait près de lui les hommes du 22ᵉ de chasseurs et du 20ᵉ de dragons envoyés en remonte; il assurerait l'organisation des trois provinces de façon à pouvoir renvoyer au Caire le bataillon de la 22ᵉ légère et permettre ainsi d'organiser cette demi-brigade à la fin de messidor. Davout renverrait au Caire tous les hommes des 7ᵉ de hussards, 3ᵉ et 14ᵉ de dragons.

Un officier du génie avait ordre de partir en même temps et de faire retrancher les établissements français de Minieh et de Beni-Souef, de manière que 60 hommes pussent garder les magasins contre une multitude.

Davout étant tombé malade, cet ordre ne put recevoir exécution.

Le 13 messidor (1ᵉʳ juillet), Bonaparte prescrivit à Berthier de faire partir pour la haute Égypte 80 hommes des dépôts de la division Desaix, en les faisant conduire par un officier d'état-major, s'il n'y a pas d'officier de cette division.

Le surlendemain il confia à Rampon la mission de chasser les partis ennemis signalés vers Atfieh (voir p. 289.)



Vous donnerez l'ordre à l'adjudant général Boyer d'aller prendre le commandement de la province de Minieh ;

Au chef de brigade Detrés de se rendre au Caire avec tous les hommes de son régiment.

Vous enverrez les ordres par trois courriers différents qui partiront à 12 heures d'intervalle l'un de l'autre.

Pour remplacer la cavalerie qu'il rappelait ainsi de la haute Égypte au Caire, Bonaparte prescrivit de faire partir, sous les ordres de Rampon, plusieurs détachements de cavaliers démontés. Ceux-ci devaient d'abord dissiper quelques partis de Mameluks signalés du côté d'Atfieh, puis aller en remonte dans la province de Beni-Souef. Friant devait également se porter sur Atfieh pour concourir aux opérations de Rampon. Ces mouvements donnèrent lieu aux ordres suivants de Bonaparte à Berthier :

15 *messidor* (3 *juillet*). — Tous les hommes non montés du 22e de chasseurs, des 20e et 18e de dragons partiront après-demain avec le général Rampon pour se rendre dans la province d'Atfieh. Ce général les enverra de là à Beni-Souef, où ils iront en remonte. Je vous prie de me faire connaître dans la journée de demain combien chaque corps fournira d'hommes.

Tous les hommes non montés du 15e de dragons seront avec le général Rampon dans la province d'Atfieh. Ce général leur fera donner des chevaux de remonte. Faites-moi également connaître combien il y en aura.

15 *messidor* (3 *juillet*). — Je vous prie, Citoyen Général, d'ordonner au général Friant de se rendre à Atfieh, en donnant la chasse aux Mameluks qui sont établis dans cette province.

Vous le préviendrez que le général Rampon part pour se rendre dans la province d'Atfieh, en la remontant, et que, par ce moyen, ils pourront prendre les Mameluks entre eux deux.

Le général Rampon partira le 17.

17 *messidor* (5 *juillet*). — Vous donnerez l'ordre au général Zayonchek de faire une course du côté d'Atfieh pour seconder le général Rampon, si le général Friant ne l'a pas faite. Vous subordonnerez pourtant l'exécution de cet ordre à ceux qu'il recevra du général Friant, qui pourraient lui être dictés par la conduite de Mourad-Bey et par l'intérêt majeur de le poursuivre sans relâche.

17 *messidor* (5 *juillet*). — Vous donnerez l'ordre au général Rampon de partir demain matin avec :



300 hommes de la 18e en laissant au Caire les grenadiers;

18 hommes	à pied du	22e	chasseurs;
10	id.	18e	dragons;
22	id.	20e	—

En tout.. 50 hommes, qui seront commandés par un officier de ces trois corps.

Le général Rampon mènera le détachement jusqu'à l'extrémité de sa province; et, lorsqu'il le jugera convenable, il en fera passer à Beni-Souef pour, de là, aller à Siout en remonte.

Il aura également avec lui un officier et 20 hommes à pied du 14e de dragons, qu'il gardera avec lui et auxquels il procurera des chevaux;

60 hommes d'artillerie à cheval montés [1];

Les deux compagnies de janissaires de la province d'Atfieh;

Une pièce de canon de sa division;

Et sera accompagné de l'intendant copte ou d'un de ses préposés, de l'agent français, d'un préposé du payeur général, et d'un ingénieur géographe; il lèvera le miri et autres impositions dues par les paysans.

Il poursuivra vivement les Mamelucks qui se sont établis dans les différents villages de sa province. Vous l'instruirez des ordres qui ont été donnés au général Friant [2].

Ayant reçu, ce même jour, la lettre de Friant du 14 messidor (2 juillet), Bonaparte lui répondit (17 messidor - 5 juillet):

..... Je souhaite fort que vous ayez réalisé votre projet de suivre Mourad-Bey.

Le général Rampon part demain matin pour se rendre à Atfieh. Le général Murat est avec une bonne colonne mobile dans le Bahireh; je l'ai prévenu de la marche de Mourad-Bey. Le général Destaing a battu les Arabes de cette province et a dissipé tous les attroupements.

Je désire que, le plus tôt possible, vous vous mettiez aux trousses de Mourad-Bey, afin de ne pas lui laisser de repos; s'il va aux lacs Natroun ou dans le Bahireh, il y sera vivement pourchassé.

1. La veille, Bonaparte avait prescrit à Berthier: « Vous ordonnerez à un capitaine, un lieutenant, un lieutenant en second et 60 hommes montés de canonniers à cheval de se tenir prêts à partir demain avec le général Rampon. Vous en passerez la revue demain, à 4 heures du matin. Vous aurez soin qu'ils aient les cartouches nécessaires. »

2. Par suite d'un malentendu, Rampon partit le 6 juillet au matin, sans les hommes à pied du 22e de chasseurs et des 14e, 18e et 20e de dragons; ils s'embarquèrent le lendemain à la pointe du jour, à Boulak, pour se rendre à Atfieh. Voir deux lettres de Berthier au commandant des armes de Boulak (18 messidor - 6 juillet); et lettre de Berthier à Dugua (19 messidor - 7 juillet), l'invitant à faire garder les arrêts pendant vingt-quatre heures à l'adjudant général Gilly Vieux, « pour s'être permis de contremander le départ d'un détachement sur un soi-disant ordre verbal, ce qui a causé un quiproquo nuisible au bien du service ».

Berthier ajoute: « Observez lui qu'en principe militaire un ordre donné par écrit ne peut être annulé que par un autre ordre par écrit. »

L'état-major donne l'ordre au général Zayonchek de se porter du côté d'Atfieh, pour seconder le général Rampon.

Au reste, tout cela doit être subordonné à la conduite de Mourad-Bey, auquel il est par-dessus tout intéressant de ne pas donner de repos.

Je désire fort que vous ajoutiez aux services que vous n'avez cessé de nous rendre celui bien majeur de tuer ou de faire mourir de fatigue Mourad-Bey; qu'il meure d'une manière ou de l'autre, et je vous en tiendrai également compte [1].

Il transmit en même temps à Lanusse les nouvelles qu'il venait de recevoir, en lui recommandant la plus active vigilance :

..... Le général Friant m'instruit, par une lettre du 14, que Mourad-Bey est toujours à la fontaine de Raïan; il paraît qu'il y est malade. Le général Friant va se mettre en route pour le déloger. Faites passer cette lettre au général Murat, et donnez-moi exactement toutes les nouvelles que vous pourrez avoir de ce qui se passe dans le Bahireh.

....

Je vais sous peu de jours me rendre à Menouf, pour de là reconnaître l'emplacement d'un fort au Ventre-de-la-Vache. Faites-moi connaître le nombre d'ouvriers que vous pourrez rassembler dans votre province, afin de pouvoir pousser vivement ce travail.

Je désire fort que vous ayez la gloire de joindre Mourad-Bey. Elle serait due à votre activité et aux services que vous avez rendus pendant notre absence.

Je n'ai point reçu le rapport du général Destaing, qui aura probablement été pris sur un des courriers égorgés; faites-moi part des renseignements qu'il vous aurait donnés.

Mentionnons enfin, à cette même date du 17 messidor (5 juillet), l'ordre suivant donné par Berthier à Cavalier et motivé par l'apparition dans la province de Gizeh, de quelques Mameluks descendus de la haute Égypte.

1. A la même date, Bonaparte fait connaître à Desaix la situation de la basse Égypte. Il l'engage à envoyer bientôt 400 hommes à l'oasis pour en chasser les beys qui y sont restés. Il lui prescrit d'envoyer au Caire les Mameluks et autres gens à éloigner de la haute Égypte. La goélette construite à Suez, et qui porte 16 canons, ira faire un tour à Kosseir : « Faites-moi connaître s'il est vrai que l'on pourrait se procurer dans la haute Égypte 200 mulets.

» Vous pourrez garder l'escadron du 18e de dragons jusqu'à ce que le restant du 22e de chasseurs et du 20e de dragons vous ait rejoint. »



LE GÉNÉRAL BERTHIER AU CHEF D'ESCADRON CAVALIER

Le Caire, le 17 messidor an VII (5 juillet 1799).

En conséquence des ordres du général en chef, il est ordonné au chef d'escadron Cavalier de partir avec 50 dromadaires et 50 hommes de cavalerie, fournis par les différents corps de cavalerie qui sont à Boulak[1], pour aller arrêter des Mameluks qui se trouvent dans un des villages de la province de Gizeh. Le chef d'escadron rentrera dans la journée de demain.

BERTHIER.



Après être demeuré quelques jours à Raïan, Mourad-Bey prit le parti de quitter ce point et de remonter dans la direction de Behneseh, soit pour donner le change aux troupes françaises, soit pour se réunir aux Mameluks qui ne l'avaient pas accompagné dans sa marche vers le Fayoum. Ce mouvement fut porté à la connaissance de Friant par une lettre du chef de bataillon Piat, qui commandait le détachement placé à Abou-Gandir (17 messidor-5 juillet, à 6 heures du soir). Presque en même temps Zayonchek, qui était revenu à Beni-Souef, était instruit de la même nouvelle et s'empressait également de la transmettre à Friant (17 messidor, 9 heures du soir), tout en émettant des doutes sur sa véracité.

Friant, qui se préparait précisément à marcher sur Raïan[2], se mit en mesure de remonter à son tour et de poursuivre

1. Voir ordre de Berthier au chef de brigade Duvivier, prescrivant de fournir sur-le-champ, pour une mission très pressée et secrète, 50 cavaliers montés, commandés par un capitaine et un lieutenant. Ce détachement sera pris sur tous les corps qui sont à Boulak. Duvivier devra faire connaître la répartition par corps pour que Berthier « envoie à chacun les ordres particuliers ».

2. Voir lettre de Friant à Desaix (Medinet-el-Fayoum, 17 messidor-15 juillet). Il se dispose à aller déloger Mourad de Raïan : « Il est absolument urgent de le chasser de cette position ; elle est trop voisine du Fayoum..... S'il descend du côté d'Alexandrie, je remonterai vers Siout comme vous le désirez ; s'il remonte, je le suivrai..... » Il espère recevoir le lendemain 300 chameaux envoyés par Zayonchek.



Mourad, après s'être assuré toutefois que le mouvement signalé n'était pas une simple feinte dissimulant un projet de descente vers la province de Bahireh.

Extrait d'une lettre de Friant à Desaix.

Medinet-el-Fayoum (18 *messidor* 6 *juillet*). — Je vous ai instruit ce matin, Général, du mouvement rétrograde de Mourad-Bey [1]. Sans doute, il ne l'a fait que dans l'intention de se réunir avec Hassan-Bey. J'ignore encore quel parti il veut prendre.

Votre lettre du 14, que je reçois à l'instant, par laquelle vous me mandez la descente de Hassan-Bey, m'en a apporté la première nouvelle. J'ai placé l'adjudant général Boyer au village de Garah, lieu où il faut qu'ils passent, s'ils veulent descendre dans le Bahireh, comme ils en avaient le projet et j'ai prié le général Zayonchek de se porter à Fechn pour les empêcher de passer sur la rive droite. Je me tiens ici pour me porter où besoin sera [2].

. . . .

Aussitôt que je serai assuré que Mourad-Bey a passé Behneseh, je me mettrai en marche pour vous rejoindre. Boyer viendra avec moi.

Ecrivez-moi, Général, si vous voulez que je passe sur la rive droite pour seconder le général Rampon [3].

Les nouvelles du lendemain ayant établi que Mourad-Bey s'acheminait décidément vers le sud, Friant se mit en marche pour le poursuivre.

Je compte, écrivait-il à Desaix [4], coucher demain à El-Meçourah, en passant par le désert, et continuerai à marcher jusqu'à ce que je vous aie joint.

J'emmène avec moi l'adjudant général Boyer, avec un détachement de la 88e, commandé par le chef Piat. L'adjudant général Boyer doit rester

---

1. Lettre non conservée.

2. Friant s'étonne que Desaix se plaigne de ne pas recevoir de nouvelles; il a écrit très souvent. Il fait connaître les renseignements et ordres reçus de Bonaparte et de Berthier, au sujet des opérations de Murat dans le Bahireh, de la mission de Rampon, dans la province d'Atfieh.

3. Voir (18 messidor - 6 juillet) deux lettres de Friant à Bonaparte, l'une portant que Mourad-Bey a quitté Raïan, pour remonter, l'autre annonçant la descente des beys Hassan et Osman.

4. De Medinet-el-Fayoum, 19 messidor (7 juillet), Friant donne avis de son mouvement à Bonaparte et à Zayonchek. A ce dernier, il ajoute : « Je laisse ici votre pièce de 3 avec environ 80 hommes. Aussitôt que vous me saurez passé à El-Meçourah, je vous invite à envoyer ici du renfort avec les moyens d'évacuer les malades..... »



avec ce détachement, comme je vous l'ai déjà mandé, dans la province de Minich, à la place de Detrès.....

De son côté, Desaix avait été instruit de cette même nouvelle au moment où, quittant les environs de Minieh, il commençait à remonter lentement vers Siout et à profiter de cette marche pour lever des chevaux et des impôts. Il venait d'atteindre Belansourah, sur le canal Joseph; il prit le parti de redescendre pour barrer la route à Mourad.

..... On ne sait pas encore, écrit il à Belliard[1], s'il veut passer sur la rive droite pour aller en Syrie, ou s'il remonte pour aller gagner l'oasis dont il est sorti. Il ne peut que prendre ces deux partis; on ne croit pas qu'il remonte. Tenez-vous en mesure malgré cela .... Je suis au bord du désert que j'éclaire bien; je me rapproche de la garnison de Minich pour faire un corps capable de le poursuivre. Mourad est renforcé des Geamma qui sont alliés à lui, et qu'il a trouvés à Raïan, chassés par toutes nos troupes qui ne les laissaient pas en repos. A Garah, Boyer avec la garnison de Fayoum leur avait tué ou blessé plus de 60 hommes.....

Pressez les levées de chevaux surtout; s'il fallait que je remonte, que je trouve des chevaux frais pour remplacer les chevaux trop fatigués; par ce moyen tout irait bien.....

..... Morand m'a mandé que Hassan-Bey était venu vis-à-vis de Saouaqi le 11 du mois; il annonce qu'il a passé à côté de lui presque sans qu'on aperçût. En avez-vous avis? Instruisez-moi si cela est vrai. Tous les rapports que j'ai ici n'annoncent point qu'il y ait paru depuis dix lieues de Siout au-dessus jusqu'ici.....

Continuant à descendre le long du canal Joseph, Desaix se porta le lendemain à Saft-el-Kamarah, d'où il écrivit à Friant[2] :

J'ai eu l'avis hier qu'il (*Mourad-Bey*) était descendu avec les Arabes de Geamma à Barmacha où, dit on, il prend de l'argent et du grain. Avant cette nouvelle, je m'étais proposé de remonter lentement vers Siout, en levant les chevaux et le miri de la province de Minieh, et j'étais déjà en route. Mais aussitôt que j'ai été instruit des mouvements

1. De Belansourah, 18 messidor (6 juillet). Voir lettre analogue de Desaix à Morand; il lui recommande, si Mourad remonte, de le combattre, en ayant soin de se réunir préalablement à Silly.

2. De Saft-el-Kamarah, 19 messidor (7 juillet) Desaix répond à la lettre de Friant datée du 14 messidor (2 juillet).



de Mourad, j'ai prévenu Detrès de se porter à Taha pour empêcher ce village d'être ravagé, et suis venu prendre position à Saft-el-Kamarah, deux lieues et demie de Taha. J'attends, dans cette situation, ce que fera Mourad; s'il reste, nous marcherons à lui; s'il monte, nous ferons en sorte de nous mettre à portée de le rencontrer et de le combattre.....

Faites donc votre possible, mon cher Général, pour savoir ce que veut faire Mourad et : pressez-le vivement. L'inondation approche, il faut qu'avant son arrivée Mourad soit chassé et le pays organisé. Concertez-vous avec le général Zayonchek pour les contributions de la province. On me mande que Boyer doit commander la province de Minieh. Faites en sorte de le faire venir ici très promptement.....

Le 8 juillet (20 messidor), arrivé à hauteur de Samallout, Desaix écrit encore à Friant[1] :

..... Je marche vers Behneseh; je mande au général Zayonchek de venir m'y joindre. Je compte donner une bonne chasse à Mourad, si je puis le joindre; mais j'en doute. Aussitôt ma jonction avec le général Zayonchek, je ferai remonter la garnison de Minieh, pour lever le miri et les chevaux de la province. Detrès partira avec son régiment pour Le Caire, ainsi qu'il en a reçu l'ordre du général en chef.....

Mourad, en quittant le bon pays, se retirera, à ce qu'on peut croire, à Raïan; alors vous ne l'y laisserez pas. Les mesures que vous avez prises vous mettent en état de l'y aller poursuivre.

..... Dans le cas où ce bey prendrait un parti définitif, c'est-à-dire qu'il s'éloignerait, vous exécuteriez l'ordre du général en chef, qui est de passer le Nil pour chasser, conjointement avec le général Rampon, les beys qui sont dans l'Attieli[2]. Je le passerais aussi; mais plus haut, afin de leur barrer passage, s'ils voulaient se porter dans la haute Égypte. En attendant, mon cher Général, je vous prie d'aider de tous vos moyens l'adjudant général Boyer pour lever les contributions dans le Fayoum. Le général en chef a besoin d'argent. Cette opération est d'autant plus urgente qu'on éprouverait mille difficultés pour la faire pendant l'inondation, et elle serait même impossible. Ayez donc toujours des détachements en campagne, et prenez des otages aux cheiks[3].....

Au lieu de continuer à remonter, Mourad s'était arrêté à

1. Lettre datée de Zaïzi. Ce village paraît être celui que la carte des ingénieurs-géographes dénomme El-Hazeh.

2. A propos de cet ordre, Desaix écrit à Berthier (20 messidor - 8 juillet) qu'il est « inexécutable dans ce moment ». La présence de Mourad à Raïan, à proximité du Fayoum, ne permet pas à Friant de s'éloigner avant d'en avoir fini avec cet ennemi. Ce résultat obtenu, Desaix, de concert avec Friant, passera sur la rive droite pour détruire les partis signalés.

3. Par un *post-scriptum* de sa main, Desaix exprime sa sollicitude pour la santé de Friant, qu'on lui a dit être malade : « Je désire bien que vous vous rétablissiez et que Mourad aille à Raïan se faire rosser par vous..... Je vous aime bien, et vos jeunes gens ; dites-(le) leur bien. »



Barmacha, d'où il cherchait à se ravitailler dans tous les villages bordant le désert. Par une lettre datée de Beni-Souef (20 messidor-8 juillet), Zayonchek l'annonce à Friant et ajoute[1] :

Le chef de bataillon Sacrost, avec un détachement de 200 hommes, est à Fechn ; pour moi, je me rendrai demain à Medinet, avec 40 ou 50 hommes que je puis avoir de disponibles, pour renforcer la garnison de Medinet, conformément à vos souhaits. Je vous observerai seulement, Général, que le détachement de Fechn, étant sans pièces, me semble trop faible.

Après s'être ainsi ravitaillé, Mourad-Bey partit de Barmacha le 9 juillet et descendit vers le Fayoum. Dans ce mouvement il rencontra Friant qui s'était porté aux environs de Sédiman, à proximité du champ de bataille illustré l'année précédente. Malheureusement l'éveil ayant été donné à l'ennemi, celui-ci put gagner le désert, non toutefois sans perdre une assez grande quantité de bêtes et de bagages. Le soir même de cette escarmouche, Friant adressa à Bonaparte le compte rendu suivant (d'Embaché, près Sédiman, 21 messidor-9 juillet, à 10 heures du soir[2]) :

J'ai reçu votre lettre du[3]... courant au moment où je venais de donner une nouvelle chasse à Mourad-Bey. C'est sur les mêmes lieux, où il y a huit mois nous le battîmes si complètement, qu'aujourd'hui je lui ai enlevé deux cents moutons, dix chameaux chargés de biscuit, deux dromadaires et vingt outres. Si mon infanterie

1. Il répond à une lettre de Friant de la veille.

2. Voir lettre de Friant à Desaix (El-Zawieh, 24 messidor-12 juillet). Il dit qu'après avoir séjourné à Barmacha (près El Meçourah) jusqu'au 21 au matin, Mourad-Bey est parti pour Sediman : « Je devais repasser les déserts le 18, mais une fièvre conséquente m'en a empêché. Le 19, je réunis mes troupes de Garah et de Medinet à El-Menieh, d'où je partis le lendemain à 1 heure du matin. L'idée me vint que Mourad serait averti de mon mouvement par les déserts. Je fis un crochet pour me porter sur Sédiman, ce qui me réussit ; car sans trois Arabes qui l'ont prévenu (comme je vous l'ai mandé), il serait tombé dans mon camp. Ç'aurait été bien beau pour moi si j'avais eu seulement 300 cavaliers pour l'arrêter un moment : mon infanterie aurait (sic) tombé dessus, et je l'aurais détruit où vous l'avez battu..... »

3. Date en blanc sur la minute. Il s'agit sans doute de la lettre du 17 messidor (5 juillet).



pouvait marcher comme la cavalerie, j'aurais rempli vos désirs; Mourad-Bey ne serait plus. Mais comment combattre des hommes qui ne veulent que fuir ? Ainsi, pour la quatrième fois, j'ai vu Mourad défiler devant moi ; il s'est enfoncé dans le désert et marche sans doute sur Garah ou Raïan.

Le bruit avait couru, il y a deux jours, que Mourad-Bey devait passer le Nil pour se joindre à l'Elfi-Bey. C'est pourquoi j'avais prié le général Zayonchek de garder le point de Fechn ; et je me disposais à me rendre à El-Meçourah, en passant par le désert, quand je fus instruit que Mourad se décidait à descendre dans la province de Gizeh. Au lieu de me rendre à El-Meçourah, je me rendis à Sédiman ; et, sans trois Arabes qui furent le prévenir, il se rendait droit dans mon camp. Je pars cette nuit et tâcherai de le joindre dans le sien. Dans tous les cas, s'il se retire jusqu'à Raïan, je l'y suivrai.

D'après les ordres que j'ai reçus du général Desaix, je continue de garder près de moi l'adjudant général Boyer avec le détachement à ses ordres ; sans ce renfort, ma colonne ne serait composée que de 250 hommes tant infanterie que cavalerie[1].....

Le mouvement de retraite de Mourad-Bey vers le désert était une feinte ; à la faveur de la nuit, il s'était rapproché du Nil pour gagner la province de Gizeh. Friant fut bientôt instruit de cette contremarche et se dirigea à son tour vers El-Zawieh, d'où il écrivit à Bonaparte (23 messidor - 11 juillet) :

---

1. De son côté, l'adjudant général Boyer écrit à Dugua (d'El-Dawaltah (?) 22 messidor - 10 juillet):

« Mourad, qui depuis le 16, avait quitté Raïan, est remonté à Barmacha....., est redescendu hier et paraissait se porter sur Garah. Le général Friant, avec lequel je suis, tenait position à Sédiman. Nous vîmes défiler les Mameluks ; il était 4 heures du soir. De suite on se mit à leur piste ; mais Mourad, craignant d'être entamé, attendit la nuit, fit courir le bruit qu'il allait à Garah, et, rebroussant chemin, il marcha sur El-Zawieh, au bord du Nil. Instruit à 2 heures du matin de ce mouvement, le général Friant et moi le poursuivons ; ce soir nous serons à El-Zawieh ; il paraît que, comme je vous l'ai écrit, ils vont se réunir à l'Elfi. Le général Friant le poursuivra sans relâche..... Mourad n'a plus que deux beys avec lui, tout au plus 200 Mameluks ; il traîne peu d'équipages, car il n'a pas plus de 40 chameaux.

» Nous ignorons où se sont jetés Hassan et Osman-Bey.

» Je vais remonter à Minieh pour prendre le commandement de la province ; le général Friant disposant de ma troupe, j'irai avec une cinquantaine d'hommes pour mon escorte. »



J'ai eu l'honneur de vous mander, le 21 au soir, que j'allais suivre de près les traces de Mourad-Bey. Je partis à une heure du matin et me dirigeai au village de Toutoun (?), chemin qu'on me dit que tenait Mourad-Bey. J'y arrivai à la petite pointe du jour; mes émissaires et le cheik de ce village me firent part que Mourad, pendant la nuit, avait repris la route de Sédiman en passant par Mayéné (?). Je vis dès lors qu'il n'avait fait cette pointe que pour me donner le change, et que son intention était de descendre sur El-Zawieh, où j'avais été instruit qu'il voulait passer le Nil. Je formai le dessein de passer par Ellahoun, de le couper, si toutefois j'y pouvais arriver à temps. Je marchai toute la journée pour m'y rendre; et Mourad, qui ne s'était point arrêté de toute la nuit et toute la la journée, m'y avait dépassé de plusieurs heures. J'ai continué de marcher et suis arrivé ici à 6 heures du matin. Mourad n'a point cherché à passer le Nil. Il a continué sa marche le long du désert; il a gagné huit heures sur moi pendant la nuit et la journée d'hier, et cette nuit; ainsi je présume que, s'il a continué de marcher du même train et sans s'arrêter, il doit être au plus tard demain vers la moitié du jour à la hauteur de Gizeh.

Je discontinue de le poursuivre, présumant ne pouvoir plus le joindre; il fuit avec trop de vitesse. Je resterai ici jusqu'à ce que je sois certain qu'il a dépassé Gizeh. J'écris au général Rampon, pour le prévenir de mon mouvement et savoir la position d'Elfi, afin de lui donner une chasse, s'il est possible, avant de remonter.

Le même jour, Rampon informait Friant que son arrivée à Atfieh avait suffi à déterminer la dispersion ou l'éloignement des partis de Mameluks signalés dans ces parages[1] :

A mon arrivée dans cette province, Citoyen Général, Osman-Bey-Cherkaoui a pris la fuite et se sauve du côté de la Syrie, de manière que je suis très tranquille. Mohammed-Bey-el-Elfi, dont vous ne connaissez pas la position, se trouve dans ce moment du côté de Salheyeh, et je présume que Mourad-Bey a déjà dépassé Gizeh, car il a couché la nuit passée dans un petit village à deux lieues d'ici sur la rive gauche du Nil, que l'on appelle Saft-el-Meïdoun.

J'ai envoyé ce matin 36 cavaliers au général Zayonchek, pour aller en remonte dans la province de Siout.

Je l'ai instruit dans ma lettre du mouvement de l'ennemi.

De son côté, Zayonchek, qui s'était rendu à Medinet-el-Fayoum trois jours auparavant, écrivit à Friant (24 messidor-12 juillet) :

1. D'Atfieh, 23 messidor (11 juillet).



Une tribu d'Arabes, nommée El-Balgouchi, venant de Bahireh, a paru hier au soir devant Tamieh. Cette tribu venait au-devant de Mourad-Bey; ne l'ayant pas trouvé, ils se préparent à s'en retourner.

La tribu Geamma a été vue ce matin à la hauteur d'Abou-Gandir et de Nezleh, tenant route dans le désert du côté de Bahireh[1].....

Voyant que Mourad-Bey lui échappait et se portait décidément vers la basse Égypte, Friant jugea inutile de retenir plus longtemps l'adjudant général Boyer. Il le fit partir d'El-Zawieh, le 12 juillet, avec son détachement de dragons pour aller rejoindre Desaix. Lui-même comptait également remonter jusqu'au delà de Beni-Souef, ainsi qu'il en rend compte à Bonaparte (d'El-Zawieh, 25 messidor-13 juillet) :

Etant assuré que Mourad-Bey est (*sic*) définitivement passé Gizeh, et ayant reçu une lettre du général Rampon qui me mande que l'Elfi-Bey s'est retiré dans la province de Salheyeh, et Osman-Bey-Cherkaoui vers la Syrie, j'exécute l'ordre du général Desaix qui me prescrit de remonter aussitôt que Mourad-Bey et l'Elfi-Bey auraient pris leur parti. Je coucherai ce soir à Qemen, demain je dépasserai Beni Souef.

Il paraît, par ce que mande le général Belliard au général Desaix, que la descente de Hassan-Bey est un conte ; il écrit, du 9, que ce bey était quatre jours plus haut que les cataractes, que ses Mameluks vendaient leurs armes et leurs vêtements pour vivre, qu'il y a de la mésintelligence entre Hassan et les beys qui sont avec lui et qu'ils ont déjà eu un combat où Hassan a perdu 6 hommes et les autres 5. Il dit de plus que, Hassan ayant voulu remonter jusqu'à Ibrim, Soliman-Kachef qui y gouverne lui avait fait dire que, s'il y venait, il engagerait les habitants à lui faire la guerre.

La tribu arabe de Geamma, qui a quitté Mourad-Bey depuis cinq jours, a pris par les déserts la route de la Bahireh ; cette tribu n'est composée que de 250 cavaliers ; ils sont braves et assez bien armés, ils ont presque tous des fusils à baïonnette, dont ils se servent dans le besoin en place de lance.

Une tribu d'Arabes de la Bahireh a été vue à Tamieh; elle venait,

1. Dans cette lettre et dans une autre de même date, Zayonchek demande à Friant de lui renvoyer le détachement de la 88[e] mis à sa disposition, pour lui permettre de renvoyer au Caire le bataillon de la 22[e] légère.



dit-on, au devant de Mourad-Bey ; le sachant parti, elle a (*sic*) retourné sur ses pas.

Je n'ai rien su depuis quelques jours de la tribu de Zaïda[1].....

Le lendemain, Friant annonce à Bonaparte qu'il a retardé son départ pour attendre des renseignements plus précis sur la marche de Mourad-Bey (d'El-Zawieh, 26 messidor-14 juillet)[2] :

Hier, une lettre du général Rampon[3] et de nouveaux rapports ne m'ayant pas assuré que Mourad-Bey était (*sic*) dépassé Gizeh, j'ai différé mon départ. Voici ce que j'ai appris aujourd'hui par mes émissaires. Mourad est entré dans le désert à hauteur de Dahchour. Il existe, à cette hauteur, trois chemins dans le désert ; le premier conduit au lac de Natron, le second dans le Fayoum, et le troisième à l'El-Ouah du Fayoum. On n'a pu m'assurer définitivement lequel des trois chemins il a pris. Comme il serait très possible que Mourad-Bey fût instruit de la défaite des Arabes de Derne et qu'il remontât dans le Fayoum, je pars de suite pour m'y rendre. Ma présence dans cette province ne peut d'ailleurs que produire un bon effet, car le général Zayonchek me mande que les Arabes de Geamma ont reparu à Garah, et que la tribu de la Bahireh, qui était venue au devant de Mourad, est encore à Tamieh ; on la dit forte de 300.

Friant partit d'El-Zawieh dans la soirée du 14 juillet et arriva le lendemain matin à Medinet-el-Fayoum.

.....Le général Zayonchek, écrit-il à Desaix[4], m'a remis à mon arrivée une lettre de vous du 24..... Je vais faire faire ici des souliers pour ma troupe qui est nu-pieds ; et, sitôt en état, je me remets en campagne aux trousses des Geamma.

1. Voir encore lettre de Friant à Desaix (El-Zawieh, 25 messidor, 8 heures du matin-13 juillet). Il dit que l'avant-veille, à 4 heures du soir, Mourad-Bey était à Dahchour, où il est resté deux heures pour faire rafraîchir ses chevaux ; il s'est ensuite dirigé vers le Bahireh :

« ..... Je partirai ce soir pour aller coucher à Qemen, qui nous a refusé de l'eau le 23, à notre passage. J'ai imposé 100 moutons et 5 buffles. Demain, je coucherai à Beni-Souef ou plus loin. »

2. Voir lettre de Friant à Desaix (26 messidor-14 juillet, 3 heures du soir). Il reproduit les renseignements obtenus par deux émissaires arabes sur la marche de Mourad. Il annonce son départ pour le Fayoum.

3. Dans cette lettre (d'Atfieh, 25 messidor-13 juillet), Rampon dit que Mourad, avec 300 hommes, a couché l'avant-veille à Dahchour. Soliman Aga, avec 25 Mameluks, s'est rendu hier à Maasarah, petit village au-dessus de Torrah.

4. De Medinet-el-Fayoum, 27 messidor (15 juillet) ; Friant dit qu'il y est arrivé à 10 heures du matin. Voir aussi sa lettre, du même jour, à Bonaparte.



Demain matin, 180 hommes de la 88e se mettront en marche pour aller relever les hommes de la 22e légère qui sont avec le chef de bataillon Sacrost. Le général Zayonchek m'a montré une lettre du général en chef qui prescrit impérativement ce mouvement.

Il paraît certain que Mourad-Bey est descendu dans la Bahireh, car il n'est pas question de lui ici.

La tribu arabe venue de la Bahireh au-devant de Mourad a fait hier la paix avec le général Zayonchek. Les Geamma rôdent toujours aux environs du Fayoum [1].....



On a vu les dispositions prescrites par Bonaparte, en apprenant la descente de Mourad-Bey, pour lui donner vigoureusement la chasse dès qu'il pénétrerait dans les provinces de Gizeh et de Bahireh. Comme le séjour prolongé du bey aux environs de Raïan rendait cette éventualité moins probable, Bonaparte adressa ces nouvelles instructions (19 messidor-7 juillet) :

A Murat. — Je reçois, Citoyen Général, votre lettre sans date, par laquelle vous m'annoncez que vous avez pris plusieurs Mameluks dans un santon, et que vous vous mettez en marche pour tomber à la pointe du jour sur le rassemblement.....

Ne leur donnez pas un moment de relâche. Si Mourad-Bey descend dans le Bahireh, ce qui ne paraît pas probable actuellement, il n'a pas avec lui plus de 200 ou 300 hommes, mal armés et éclopés. D'ailleurs, je le ferai suivre par une bonne colonne.

Si vous n'avez pas encore marché sur Mariout, je désire que vous y alliez et, dans ce cas, que vous ordonniez au général Marmont d'y envoyer de son côté une forte colonne d'Alexandrie.

Tâchez de nous envoyer une cinquantaine de dromadaires, pour monter les hommes qui sont au dépôt.

A Lanusse. — Je reçois votre lettre du 19, Citoyen Général ; je crois faux les renseignements que vous avez ; Mourad-Bey n'a pas bougé de la fontaine de Raïan, située à douze lieues du Fayoum et à quatre journées des lacs Natroun.

1. Friant ajoute que sa pièce de 3 est hors d'état de servir, n'ayant plus ni roues ni essieux. Il l'a échangée, à Beni-Souef, contre une pièce de 5 laissée par Davout ; elle s'est brisée cette nuit. Il est donc sans artillerie : son effectif (déduction faite du détachement envoyé à Sacrost) n'est que de 300 hommes d'infanterie et 80 hommes à cheval.



Le général Friant est parti le 18, et a dû arriver le 19 à la fontaine de Raïan. Si Mourad-Bey avait pris le parti de se rendre aux lacs Natroun, il arriverait le 22. Ainsi, sous ce point de vue, votre séjour à Terraneh peut être utile pour remplir le but que vous vous proposez. Je ne crois pas qu'il se rende aux lacs Natroun.

Je donne ordre au commandant de la province de Gizeh de partir avec 16 hommes[1] et une pièce de canon pour lever le miri dans sa province. Il combinera sa marche de manière à être le 22 à Wardan. Si donc vous faisiez une course aux lacs Natroun, vous lui donneriez l'ordre de vous y suivre. C'est le chef de bataillon Faure qui commande cette province.

A Berthier. — L'adjudant général Boyer[2] prendra à Minieh le commandement des troupes qu'avait sous ses ordres le citoyen Detrès. Il laissera le détachement de la 88e aux ordres du général Zayonchek.

Vous donnerez l'ordre au bataillon de la 22e, qui est avec le général Zayonchek, de se rendre au Caire par terre, en passant par Atfieh. Ce mouvement s'exécutera à l'instant où Mourad-Bey aura pris un parti qui l'éloigne du Fayoum.

Le lendemain, Bonaparte écrivit encore à Murat (20 messidor-8 juillet, à 7 heures du soir)[3] :

Si, lorsque vous recevrez cette lettre, Citoyen Général, vous êtes encore à Terraneh, je désire qu'après y avoir laissé reposer vos troupes vous fassiez une course au lac Natron pour en chasser les Arabes qui s'y trouvent, et leur faire le plus de mal qu'il vous sera possible.

Je vous salue.

---

1. Il s'est évidemment produit une erreur de copie dans la *Collection Napoléon* à laquelle les éditeurs de la *Correspondance de l'Empereur* ont emprunté ce texte. L'original portait probablement 130 *hommes*, ainsi qu'on peut le supposer d'après cet ordre de Bonaparte à Berthier (20 messidor-8 juillet) :

« Vous donnerez ordre au chef de bataillon Faure de partir demain, avec 130 hommes pris dans la garnison de Gizeh, pour faire le tour du nord de cette province et en lever les impositions. Il mènera avec lui une pièce de canon et prendra les 12 ordonnances du général Dommartin, qui sont encore disponibles.

» Il règlera sa marche de manière à se trouver le 22 au soir à Wardan.

» Si le général Lanusse, qui doit être à Terraneh, avait besoin de lui, il lui enverrait des ordres, qu'il exécuterait ponctuellement. Demain au soir, le citoyen Faure enverra au général Lanusse un Arabe, pour le prévenir de l'heure à laquelle il arrivera à Wardan. Il tâchera dans sa tournée de lever 30 chevaux et 15 dromadaires. »

2. Voir (même date) lettre de Bonaparte à Boyer, faisant connaître le résultat des opérations de Murat.

3. Cette lettre (qui ne paraît pas avoir été connue des éditeurs de la *Correspondance de Napoléon*) est conservée à la *Bibliothèque nationale* (Fonds français, vol. 11.275).

Le *post scriptum* est de la main de Bonaparte. Au dos de la lettre on lit : *Au général Murat, à Terrané (sic) pressée. Parti à 8 heures du soir, le 20.*



Je reçois votre lettre du 18. Je suis fâché que vous n'ayez pas été à Mariut (*Mariout*). Restez quelques jours à Terrané (*sic*) pour connaître ce que faira (*sic*) le général Destaing.

Ecrivez-lui que je veux qu'il aille à Mariut. Aillez (*sic*) au Natron, ou envoyez-y une bonne colonne. Le général Friant a dû se porter dans le désert pour attaquer Murat Bey (*sic*) le 18.

Je vous salue.

Les lettres suivantes sont également écrites dans l'espérance que Mourad-Bey prend le parti de remonter et que la basse Égypte va être soustraite à ses menaces :

Extraits des lettres de Bonaparte (du 21 messidor - 9 juillet).

A Friant. — Je reçois..... vos deux lettres du 18. Le général Murat doit être dans ce moment-ci aux lacs Natroun ; mais il me paraît que Mourad-Bey remonte.....

A Desaix[1]. — ..... Nous avons grand besoin de réunir un peu notre corps de cavalerie, qui se trouve disséminé de tous les côtés[2].....

Si vous pouvez vous passer d'un bataillon, envoyez-moi celui de la 61e, afin de réunir et de réorganiser cette demi-brigade; comme les deux bataillons sont déjà en bas, je réunirai tous les trois à Rosette.

Le général Murat a pris 40 Mameluks commandés par Selim-Kachef.....

Hier, une centaine d'hommes, dont soixante et tant de Mameluks, venant de la haute Égypte, sont venus à un village, à deux lieues de Belbeis, pour faire de l'eau. Un détachement français les a chassés; ils ont gagné le désert; ils vont en Syrie. Je crois que ce sont ceux qui étaient dans l'Atfieh et que la présence du général Rampon aura chassés. Il y a avec eux deux beys : Osman-Bey-el-Cherkaoui et Cassim-Bey.

Le général Friant a dû partir le 18 pour Raïan. J'imagine que Mourad-Bey s'enfoncera dans l'intérieur de l'Afrique. S'il passait aux lacs Natroun, il y est attendu par le général Lanusse. S'il remonte aux oasis, vous ne le laisserez pas tranquille.

A Marmont. — ..... Le Bahireh se trouve actuellement absolument délivré d'ennemis.

Mourad-Bey..... est remonté dans les oasis, du côté de la haute Égypte.

1. En réponse à deux lettres datées de Taha, 14 messidor (2 juillet).

2. Bonaparte renouvelle les ordres qu'il a donnés le 14 messidor (2 juillet), au sujet des corps de cavalerie que Desaix doit garder ou renvoyer au Caire. Il lui recommande d'envoyer quelques chevaux, pour remonter 200 à 300 hommes, encore à pied.



..... Il sera possible, du moment que le Nil sera navigable, que je vienne moi-même faire un tour à Alexandrie[1].

A Ganteaume. — ..... Je vais faire passer quelque argent à Alexandrie. Puisque nous ne sommes pas bloqués, profitez du moment pour faire filer tous les avisos, avec le plus d'artillerie que vous pourrez, à Rosette et à Damiette. Vous savez que d'ici à peu de décades le Boghaz ne sera plus praticable.

Tenez un bâtiment prêt pour porter un de mes courriers en Europe[2]; je le ferai partir après-demain avec une escorte d'infanterie[3]....



Tandis que Mourad-Bey descendait de la grande oasis vers le Fayoum, quelques partis de Mameluks, aux ordres de l'Elfi-Bey, étaient signalés dans l'Ouadi, vallée située à l'entrée de l'isthme de Suez, d'où ils pouvaient fomenter des insurrections dans la province de Charkieh, tout en ayant la ressource de se réfugier en Syrie à un moment donné. Il y avait là un danger que Reynier avait signalé dès la fin de juin; mais l'insuffisance des troupes disponibles dut faire ajourner l'envoi d'une colonne mobile contre ces Mameluks[4]. Ce fut

1. Bonaparte dit qu'il compte faire relever la garnison d'Alexandrie. Le bataillon de la 85e sera envoyé à El-Rahmânieh; celui de la 61e à Rosette; celui de la 75e à Damiette.

2. Ce courrier devait être porteur des lettres au Directoire des 1er, 5 et 10 messidor (19, 23 et 28 juin), etc. Son départ dut être retardé par les événements qui survinrent à la fin de messidor; et ce fut seulement le 29 juillet, après la victoire d'Aboukir, que Bonaparte fit partir l'*Osiris* d'Alexandrie pour la France.

Le registre de Berthier fait mention, à la date du 21 messidor (9 juillet), d'un passeport pour la France délivré à Jean-Baptiste James fils, négociant français, partant du Caire et devant s'embarquer à Alexandrie, avec un domestique. D'après Bourrienne (*Mémoires*, t. II, p. 33), James était un négociant de Dijon qui avait fourni à Bonaparte une provision de vin de Bourgogne au moment du départ de l'expédition.

3. Bonaparte annonce, en *post-scriptum*, que le Nil commence à croître; il fera descendre les deux galères et la *Victoire*, dès que la hauteur de l'eau le permettra.

4. Voir lettre de Bonaparte à Reynier (15 messidor - 3 juillet) répondant à une lettre du 10 messidor (28 juin). Toute la cavalerie étant dans la province de Bahireh, il sera cependant possible de réunir 100 hommes de cavalerie pour le 20; Reynier devra y joindre les 100 cavaliers dont il dispose. Ces détachements, renforcés de 200 hommes d'infanterie et d'un canon, pourront nettoyer l'Ouadi. Pour y surprendre Elfi-Bey « il faut que les troupes partent le soir de Belbeis,



seulement le 6 juillet (18 messidor) qu'un ordre de Bonaparte à Berthier prescrivit l'organisation de cette colonne, dont le commandement fut confié au général Lagrange :

Vous donnerez l'ordre au général Lagrange de se tenir prêt à partir le 21, deux heures avant le jour, avec un chef de bataillon et 200 hommes, bons marcheurs, de sa division, 180 hommes de cavalerie, et les 2 pièces de canon attachées à la brigade du général Davout.

Le général Lagrange recevra, décadi à midi, des instructions sur le lieu de sa destination[1].

Vous donnerez l'ordre pour composer les 180 hommes de cavalerie de la manière suivante :

Un escadron de 70 hommes du 7e de hussards et 15 hommes du 22e de chasseurs, commandés par le chef d'escadron Fiteau, divisés en 2 compagnies commandées chacune par un capitaine ;

Un escadron de dragons, commandé par le chef d'escadron Blaniac et composé d'un capitaine et d'un lieutenant avec 32 dragons du 3e, d'un lieutenant avec 26 hommes du 14e, d'un capitaine, un lieutenant avec 30 hommes du 15e, d'un lieutenant et 14 hommes du 20e. Le tout sera commandé par le chef de brigade Duvivier.

Vous passerez le 20, à 5 heures du matin, la revue de toute cette colonne, tant infanterie que cavalerie, pour vous assurer qu'elle ne manque de rien.

Vous donnerez l'ordre à 20 hommes du 15e de dragons, qui sont détachés au Caire, de rejoindre les 10 hommes disponibles qui sont à Boulak, afin de former le nombre de 30 que je demande.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Le Caire, le 18 messidor an VII (6 juillet 1799).

Vous donnerez l'ordre, Citoyen Général, au commandant des dromadaires de tenir prêts à partir, pour le 21, un capitaine et 40 dromadaires. Vous en passerez la revue le 21 au matin, afin de vous assurer qu'il n'y manque rien.

---

marchent toute la nuit dans le désert, de manière à arriver à la petite pointe du jour. »

Voir ordre de Bonaparte à Berthier (17 messidor-5 juillet) prescrivant de faire distribuer par l'artillerie des sabres et par l'ordonnateur en chef des selles aux régiments de cavalerie, de façon qu'à la date du 20 (8 juillet) ces corps aient prêts à partir : le 7e de hussards, 76 hommes ; le 22e de chasseurs, 12 ; le 3e de dragons, 32 ; le 14e de dragons, 26 ; le 15e de dragons, 10 ; et le 20e de dragons, 14.

1. Par lettre du 19 messidor (7 juillet), Bonaparte prévient Reynier que Lagrange sera rendu à Belbeis le 22 au matin : « Il se reposera la journée du 22 et partira le 22 au soir pour son expédition, que mon intention est de tenir secrète. »

Donnez l'ordre par plusieurs courriers, que vous enverrez consécutivement à Katieh, au général Leclerc de faire revenir au Caire tous les dragons, chasseurs et dromadaires qui sont à El-Arich et à Katieh, hormis 10 dromadaires qui resteront à El-Arich, et 10 à Katieh.

BONAPARTE.

La mise en route de la colonne de Lagrange fut retardée de vingt-quatre heures, en raison, semble-t-il, de la difficulté de réunir les effectifs et de pourvoir au harnachement et à l'armement des cavaliers[1]. L'infanterie et l'artillerie durent partir du Caire le 9 juillet dans la soirée, la cavalerie le lendemain à la pointe du jour. Lagrange reçut de Bonaparte les instructions suivantes (21 messidor-9 juillet) :

Vous ferez partir ce soir, Citoyen Général, les 200 hommes d'infanterie et les deux pièces de canon, qui iront coucher à Birket-el-Haggi. Ils en partiront demain pour se rendre à El-Menaïr. Vous partirez avec la cavalerie demain au jour, pour vous rendre à Birket-el-Haggi; vous y resterez toute la journée de demain, et vous en partirez à la nuit pour arriver au jour au petit village en deçà de Belbeis.

En passant à El-Menaïr, vous prendrez votre infanterie. Vous partirez le 23 à la nuit, de ce village, pour vous rendre par le désert dans l'Ouadi, à la suite d'Elfi Bey. Le général Reynier doit avoir envoyé 100 hommes de cavalerie à Belbeis, pour tromper les

1. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (20 messidor (8 juillet) :

« Le service de la place en cavalerie sera fait par les 8 hommes du 22e de chasseurs et les 9 hommes du 20e de dragons. Les 30 hommes du 3e de dragons rejoindront leur corps à Boulak; et dès lors, ce corps, au lieu de fournir 32 hommes, en fournira 62.....

» Vous réitérerez les ordres à l'atelier pour que, demain à midi, il ait fourni aux 3e et 14e de dragons les selles qu'il doit fournir.

» Le 15e doit fournir 20 hommes; il prendra ses mesures pour que les 20 selles qui sont en réparation soient en état dans la journée de demain.

» Vous passerez la revue de toute cette cavalerie avec l'artillerie, demain, à 3 heures après midi. Vous me remettrez dans la journée l'état du nombre de selles que l'artillerie, conformément à mon ordre, a fournies[a], ainsi que de celles qui seront fournies demain à midi par l'atelier. »

(a) Il s'agit d'un ordre de Bonaparte à Berthier (18 messidor-6 juillet) prescrivant que l'artillerie fasse remettre dans la journée 26 selles au 7e de hussards et 12 au 22e de chasseurs; ces selles devaient être remplacées par l'ordonnateur dans le courant de thermidor :
« Mon intention est que cet ordre soit exécuté sans aucune objection. »



espions; vous leur enverrez l'ordre de venir vous joindre, à la nuit, dans l'endroit où vous serez; ce mouvement rétrograde pourra faire croire que cette cavalerie va au Caire. Si cette cavalerie n'était pas encore arrivée, vous donneriez l'ordre qu'elle vienne vous rejoindre.

Vous ferez prendre à vos troupes pour cinq jours de vivres, au Caire. Je donne ordre à l'ordonnateur de vous fournir huit chameaux, sur lesquels vous mettrez cinq jours de vivres. Vous aurez soin que chacun de vos hommes ait un bidon, et vous ferez mener un chameau avec deux outres par 100 hommes; vous prendrez pour cela les chameaux du corps.

Le but de votre expédition est d'obliger Elfi-Bey de dépasser El-Arich, si vous ne pouvez pas le surprendre et le détruire; de reconnaître la route qui va à Suez sans passer par Saba-Biar. Il doit y avoir des puits dans cette direction.

Votre colonne doit être composée de 200 hommes d'infanterie, de 150 de cavalerie, de 100 hommes de cavalerie que vous devez trouver à Belbeis, de 100 Grecs à pied commandés par le capitaine Nicolo, de 30 à 40 hommes à cheval commandés par le chef d'escadron Barthélemy[1]. Vous aurez avec vous deux pièces d'artillerie et un ingénieur des ponts et chaussées[2]. Vous ferez passer au chef d'escadron Barthélemy et au capitaine Nicolo l'ordre de partir ce soir avec votre infanterie.

Lagrange remplit avec succès sa mission. Il surprit, le 12 juillet, le camp des Mameluks près d'Abou-el-Cheib, s'empara d'une grande partie de leurs équipages, et les poursuivit jusqu'au delà de Saba-Biar, d'où ils prirent la route de Syrie. Les détails de cette affaire sont relatés dans la lettre suivante de Lagrange à Reynier (d'Abou-el-Cheib, 26 messidor-14 juillet)[3] :

1. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (21 messidor-9 juillet), prescrivant que le chef de bataillon Barthélemy partira avec tous les hommes à cheval au nombre de 35; le capitaine Nicolo partira « avec 100 hommes de ses Grecs les plus dispos ».

2. Voir ordre de Bonaparte à Berthier (21 messidor-9 juillet), prescrivant de faire partir avec Lagrange un ingénieur militaire ou un ingénieur géographe, ou un ingénieur des ponts et chaussées, dans le cas où il n'y aurait aucun ingénieur militaire ni géographe.

3. Le *Courrier de l'Égypte* (n° 33, du 3 thermidor-21 juillet) dit que Lagrange



J'arrive, Général, de Saba-Biar, où j'ai été à la poursuite du corps de Mameluks que j'ai trouvé ici avant-hier. Après seize heures, dont quatorze de marche, nous arrivâmes en présence au moins de 200 Mameluks, qui me laissèrent véritablement approcher assez près, peut-être par la raison que vous m'en donnez ; mais, mon infanterie étant encore loin et ma cavalerie étant trop fatiguée et même n'en ayant pas assez pour tenter une charge, je me décidai à les harceler par des tirailleurs ; et heureusement la première de nos balles blessa dangereusement Osman-Bey, ce qui mit beaucoup de confusion parmi eux. Nous les poursuivîmes tant que nous le pûmes en leur enlevant toujours des chameaux chargés de bagages. Ils nous ont laissé un camp très-beau, tout tendu, avec de très jolies tentes, beaucoup d'équipages pris, environ 60 chameaux ou dromadaires, 4 Mameluks tués sur le champ de bataille, un de prisonnier avec beaucoup de domestiques, et je n'ai eu personne de tué ni de blessé.....

D'après ce que vous me marquez, je me décide à aller à Koraïm attendre deux ou trois jours Mourad-Bey ; j'en préviendrai le général en chef, et j'y attendrai des ordres.

L'Elfi était parti le 20 ou le 21, d'après ce qu'on m'a dit. Il est évident qu'il a pris la route de Syrie et que les autres vont l'y joindre ; par les pertes qu'ils ont faites, il est évident que ce voyage leur paraîtra long et surtout difficile ; la majeure partie de leurs outres ont été prises ou crevées.

Demain, à 3 heures, je me mettrai en marche pour Koraïm ; j'annoncerai que je vais dans la Charkieh, pour tromper les espions. Quel coup si nous pouvions joindre ce Mourad !

P.-S. — Vous pourrez envoyer à Koraïm les 100 hommes de cava-

---

a surpris, le 24 messidor, 250 Mameluks campés à Abou-el-Cheib : « Arrivé devant leur camp à la pointe du jour, il les attaqua sans leur donner le temps de se reconnaître et les mit dans une déroute complète. Ils abandonnèrent leur camp, tous leurs équipages, toutes leurs outres avec 60 chameaux et quelques chevaux. Osman-Bey-el-Cherkaoui et plusieurs Mameluks de marque ont été tués ou blessés, trois ont été faits prisonniers. Les autres, parmi lesquels on dit que se trouve Mohammed-Elfi-Bey, se sont jetés dans le désert où le général Lagrange les poursuit actuellement. »

Le *Journal d'Abdurrhaman* dit, à propos de la surprise des Mameluks : « Ils se sauvèrent à la hâte, laissant tous leurs effets, et leur dîner sur le feu. Osman-Bey, qui était occupé à se laver, se sauva en chemise, n'ayant qu'une petite calotte sur la tête. Il y en eut deux de tués et deux prisonniers. On trouva sur le lit d'Osman Bey des letres d'Ibrahim-Bey, qui lui ordonnait de venir le rejoindre en Syrie. »



lerie ; et, si vous pouvez avoir des avis positifs sur la marche de Mourad-Bey, je vous invite à venir me joindre : nous chasserons le lièvre de deux côtés.

Le 15 juillet, Lagrange se rendit en effet à Koraïm pour y guetter Mourad-Bey, dans le cas où celui-ci prendrait, en effet, la direction de l'Ouadi.

..... Malheureusement, écrit-il à Reynier[1], je ne pourrai pas l'attendre ici longtemps, et mes vivres me forceront à revenir à Belbeis après-demain au soir. J'ai avec moi 150 hommes de cavalerie, 200 d'infanterie, 100 Grecs, avec Barthelemy qui a une vingtaine de Mameluks. Ces deux derniers détachements me sont bien à charge, et je vous avoue qu'il me tarde d'en être débarrassé. S'il ne fallait que mettre les villages à contribution, voilà de mes gens ; mais, pour se battre et faire des marches un peu forcées, on ne peut plus compter sur eux.

J'ai prévenu le général en chef du mouvement que je ferais ; peut être m'enverra-t-il des ordres ici ?.....

Ne recevant aucun ordre de Bonaparte, Lagrange se détermina à partir, le 17 juillet, de Koraïm où sa troupe manquait de vivres, pour se rendre à Belbeis.

Il avait d'ailleurs rempli l'objet essentiel de sa mission, puisqu'on ne signalait plus de Mameluks dans l'Ouadi. En annonçant à Reynier sa résolution, il ajoutait[2] :

..... Il n'y a rien de nouveau, et aucun Mameluk n'a paru, depuis mon départ, dans l'Ouadi. C'est le rapport que m'ont fait aujourd'hui deux Arabes, un ce matin et l'autre actuellement ; il n'est nullement question de Mourad-Bey.

Cambis arrive dans ce moment avec un bataillon de la 13ᵉ. Il n'y a rien de nouveau du côté d'El-Arich. Le bruit de notre affaire a pénétré jusque dans les déserts d'où il vient ; et il pense que cela ne fera pas de mal dans l'opinion du pays.

1. De Koraïm (27 messidor - 15 juillet). Lagrange vient d'arriver à Koraïm, ayant passé par Abbaceh.

2. Lettre du 28 messidor (16 juillet). Lagrange y formule de nouvelles plaintes contre Barthélemy et les Grecs, « qui sont de vrais pillards ». Il est toujours sur le qui-vive pour empêcher que Barthélemy ne fasse avec lui « ce qu'il a fait avec tant d'autres ».

L'indiscipline de ces corps auxiliaires est signalée dans de nombreux documents.



Deux jours après le départ de Lagrange, Bonaparte envoya encore vers Belbeis un détachement de cavalerie et de dromadaires, commandé par le chef d'escadron Lambert, pour barrer la route à de nouveaux partis ennemis qui semblaient vouloir gagner l'Ouadi. A cet effet, il prescrivit à Berthier (23 messidor-11 juillet) :

Vous donnerez l'ordre au chef d'escadron Lambert de partir du fort Sulkowski, à 4 heures après minuit, avec un piquet de 30 guides à cheval, 30 dromadaires et 30 hommes de cavalerie pris parmi les détachements de cavalerie qui sont à Boulak.

Il se rendra le premier jour dans le désert jusqu'à Birket-el-Haggi et El-Khanqâh. Il aura soin de jeter des postes à droite et à gauche très loin dans le désert, de manière à pouvoir intercepter les convois d'Arabes qui, tous les jours, vont du Caire à l'Ouadi.

Il courra ainsi, en forme de colonne mobile, entre Belbeis et Le Caire pendant quatre jours, couchant alternativement dans différents villages et se jetant dans le désert avant le jour, pour tâcher d'intercepter les Arabes et les Mameluks.

Il se rendra partout où il apprendra qu'il y aurait des Arabes, Bily, Aydy et des Mameluks; nous sommes en paix avec les tribus des Terrabins, Haouytat et Saoualhat. Cette dernière est campée près d'Abou-Zaabel. Il ne se laissera pas tromper par les Arabes qu'il prendrait, et qui ne manqueront pas de lui dire être d'une tribu amie.

Il prendra des vivres pour quatre jours.

Il me fera passer tous les jours, par des Arabes qu'il m'expédiera, un rapport de ce qu'il aurait fait, vu, et de l'endroit où il couchera.

Il se fera fournir tous les soirs, dans les villages où il couchera, de la nourriture pour ses chevaux et de la viande pour les hommes.

Le chef d'escadron Lambert mènera avec lui la compagnie de janissaires de la province du Caire, qui étaient ci-devant les janissaires de la province de Kelioub.

Dans sa course, Lambert fit des prises assez importantes de chameaux et de chevaux[1]; au moment où il revenait au Caire

1. Voir l'*Etat des prises* faites le 25 messidor (11 heures du soir) sur la tribu des Aydy : 7 chevaux, 85 chameaux (dont 20 chargés d'environ 70 quintaux de riz), 150 moutons et 50 chèvres. En outre, il a été pris sur les Bily : 5 chevaux et 21 chameaux ou dromadaires. (Etat signé par Lambert, le 30 messidor-18 juillet.)



et avait dépassé Birket-el-Haggi (le 16 juillet de bon matin), il rencontra un parti de Mecquains qu'il mit en fuite. Il adressa à Dugua le compte rendu suivant de cette petite affaire (Le Caire, 18 messidor-16 juillet) :

J'ai rencontré ce matin à trois lieues, dans le désert, entre Birket-el-Haggi et Le Caire, un détachement d'environ 40 Mecquains, qui faisait route vers l'Ouadi.

Je les ai chargés avec 23 guides à cheval qui me restaient; nous en avons tué 25 à 30. La majeure partie était à pied, armée de grands sabres à deux tranchants, de fusils, etc. Le reste s'est échappé.

J'ai eu dans mon détachement quelques hommes de blessés, parmi lesquels je suis compris pour un coup de sabre à la tête, et un cheval de tué. Nous avons saisi une correspondance en langue arabe.

J'ai ramené ici 23 guides à cheval (18 seulement peuvent marcher), 30 dromadaires bien en état, et 30 janissaires de Kelioub, qui peuvent aller.

P.-S. — J'écris au général en chef pour continuer mon rapport sur la mission qu'il m'a confiée, et pour lui faire part de cette affaire.



La mise en route des colonnes de Lagrange et de Lambert avait eu lieu au moment où Mourad-Bey semblait vouloir remonter vers la haute Égypte. Après ce mouvement de Raïan sur Barmacha, qui était une simple feinte, il avait dévoilé ses intentions véritables en venant se heurter à Friant, aux environs de Sédiman; puis, donnant encore une fois le change, il avait réussi à prendre les devants et à se porter rapidement dans la direction de Gizeh.

Dès que Bonaparte eut reçu ces nouvelles, il prescrivit l'envoi immédiat d'un bataillon de la 13e demi-brigade à Gizeh[1]; cette troupe, placée sous les ordres de Junot, devait empêcher Mourad-Bey de s'approcher du Caire par la rive gauche du Nil. Comme il était d'ailleurs possible que l'ennemi

1. Voir ordre de Berthier à Lannes (24 messidor-12 juillet).



cherchât à franchir le fleuve, le chef de brigade Magny, avec un bataillon de la 22e légère et un canon, reçut ordre de se rendre du Vieux-Caire à Torrah : il surveillerait la marche de Mourad et, le cas échéant, l'attaquerait au passage[1].

En même temps, Bonaparte s'empressa de faire parvenir ces renseignements aux commandants des colonnes opérant dans le Bahireh :

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL LANUSSE.

Le Caire, le 24 messidor an VII (12 juillet 1799).

Mourad-Bey, après avoir fait semblant de se rendre dans la haute Égypte, Citoyen Général, a fait contre-marche dans la nuit et a couché le 22 à El-Zawieh. Il est passé hier, à 4 heures après midi, à Abousir, à quatre lieues de Gizeh. On pense qu'il a été aux lacs Natroun. Faites passer cet avis en toute diligence au général Destaing et au général Murat. J'attends dans une heure des détails ultérieurs. Il a avec lui 200 hommes, compris les domestiques ; il n'a que 40 chevaux ; il est dans un grand état de délabrement ; il est vivement poursuivi par le général Friant.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MURAT.

Le Caire, le 24 messidor an VII (12 juillet 1799).

Je reçois, Citoyen Général, votre lettre du 23 messidor, aujourd'hui à 5 heures du soir. Vous m'apprenez votre voyage aux lacs Natroun et votre départ, à 5 heures du soir, pour Terraneh, où je suppose que vous êtes arrivé le 24 au matin.

Vous verrez, par la copie de la lettre du général Friant, qu'il a pris quelques chameaux à Mourad-Bey, qui, après avoir fait une marche dans la haute Égypte, est rapidement retourné sur ses pas,

1. Voir ordre de Berthier à Magny, chef de la 22e demi-brigade d'infanterie légère. Magny partira dans la soirée et se rendra à Torrah, en remontant la rive droite du Nil.

a marché trois jours et trois nuits, et est retourné hier 23, à 4 heures du soir, au village de Dahchour, près les pyramides de Saqqarah ; il en est parti à 5 heures du soir pour prendre la route du désert ; on croit qu'il s'est rendu aux lacs Natroun.

Le général Junot est aux Pyramides ; j'ai envoyé de tous côtés des hommes pour m'instruire de la marche de Mourad-Bey[1].

Mourad-Bey a avec lui 200 Mameluks, moitié à cheval, moitié sur des chameaux, en très-mauvais état, et 50 à 60 Arabes : si le bonheur eût voulu que vous fussiez resté vingt-quatre heures de plus aux lacs Natroun, il est très-probable que vous nous apportiez sa tête.

Vous vous conduirez selon les nouvelles que vous recevrez ; vous vous rendrez aux lacs Natroun ou sur tout autre point du Bahireh où vous penserez devoir vous porter pour nous débarrasser de cet ennemi si redoutable et aujourd'hui en si mauvais état.

Le général qui aura le bonheur de détruire Mourad-Bey aura mis le sceau à la conquête de l'Égypte ; je désire bien que le sort vous ait réservé cette gloire.

BONAPARTE.

Des renseignements ultérieurs donnèrent lieu de penser que Mourad-Bey ne chercherait pas à se rapprocher du Caire, ni à franchir le Nil, mais plutôt à gagner la province de Bahireh. D'autre part, Bonaparte fut instruit, le 13 juillet, de l'apparition de bâtiments de guerre au large d'El-Arich et de Damiette, qui avaient l'air de faire route vers Alexandrie[2]. En conséquence, il adressa à Berthier ces nouvelles prescriptions (du Caire, 25 messidor-13 juillet) :

Vous donnerez l'ordre au chef de brigade de la 19e de partir demain avec le bataillon de la 69e pour se rendre à Menouf, d'où il

1. Voir lettre de Bonaparte à Desaix (24 messidor-12 juillet) portant que Mourad a passé la veille aux Pyramides de Saqqarah et allait droit aux lacs Natroun, où Murat était arrivé le 22 au matin : « Junot est parti de Gizeh pour tâcher de trouver ses traces. Le général Destaing l'attend à la hauteur du désert, entre Mariout et les lacs Natroun. »

2. Voir une lettre du commandant des armes Bouvier à Dugua (Boulak, 27 messidor-15 juillet). Il dit que la cange *la Parisienne* est arrivée le 25 de Damiette, annonçant la présence d'un « petit chebec ennemi sur la rade ».



partira pour El-Rahmânieh avec le 1er bataillon de la 69e et profitera de la première occasion pour se rendre à Rosette. Il restera à Rosette jusqu'à ce que le général Marmont le prévienne qu'il y a une occasion pour Malte, où il ira rejoindre les deux bataillons de sa demi-brigade. Le payeur de Rosette aura ordre de mettre sa solde au courant de celle de l'armée.

Vous voudrez bien ordonner à tous les hommes de la 69e, qui sont au dépôt et en cas de marcher, de se joindre avec tous les hommes de cette demi-brigade qui sont à la citadelle, et de partir ce soir pour se rendre en toute diligence à Menouf, où ils seront sous les ordres du général Lanusse. Si le détachement qui est à Birket-el-Haggi est composé d'hommes de cette demi-brigade, vous ordonnerez qu'on envoie sur-le-champ 15 hommes de la 9e pour les relever.

Vous donnerez l'ordre au bataillon de la 22e, qui est à Torrah, de retourner au Vieux-Caire dans ses quartiers, en supposant que le commandant n'ait rien appris de nouveau sur les Mameluks et Mourad-Bey.

Vous donnerez l'ordre, Citoyen Général, pour que la 1re compagnie des canonniers de la marine soit mise à la disposition du commandant de la marine à Boulak, pour être répartie dans les deux demi galères, la chaloupe canonnière *la Victoire* et la djerme *la Boulonnaise*.

Vous donnerez l'ordre au chef d'escadron Blaniac de passer le Nil et de se rendre à Embabeh avec les 60 hommes de cavalerie qui sont disponibles. Il fera prendre du pain à la troupe pour quatre jours. Il recevra à Embabeh des ordres du général Junot.

Vous donnerez l'ordre au général Junot de partir sur-le-champ avec un bataillon de la 13e et les 60 hommes de cavalerie du chef d'escadron Blaniac. Il fera prendre à la troupe des vivres pour quatre jours, et se rendra en toute diligence à Terraneh. Il se tiendra toujours le long de la lisière du désert, afin de suivre Mourad-Bey et de se trouver à même de marcher sur lui, si le général Murat, qui est à Terraneh, avait marché sur lui.

Si Mourad-Bey avait dépassé Terraneh pour se jeter dans le Bahireh, et que le général Murat se fût mis à sa poursuite, le général Junot fera connaître au général Murat qu'il va rester à Terraneh et aux environs pour lever les contributions, et qu'il est là à ses ordres.



Le général Junot fera les mouvements nécessaires pour faire passer sûrement au général Murat l'escadron de cavalerie qu'il aura avec lui et les dromadaires dont ce général a nécessairement besoin.

Vous donnerez ordre au commandant des dromadaires de faire partir sur-le-champ 20 dromadaires pour se rendre à Embabeh, où ils recevront des ordres du général Junot. Ils prendront du pain pour quatre jours.

Le général Junot se fera rallier à Terraneh par les 150 hommes qui, sous les ordres du chef de bataillon Faure, sont à Terraneh pour lever les contributions de la province [1].

Vous donnerez l'ordre, Citoyen Général, au général Friant, qui est à El-Zawieh, de renvoyer au Caire tous les hommes des 7e de hussards, 3e, 14e et 15e de dragons qu'il a avec lui.

Extraits des ordres de Berthier (du 25 messidor-13 juillet).

Au général Zayonchek. — Ordre au général Zayonchek de faire partir, aussitôt après la réception du présent ordre, le bataillon de la 22e d'infanterie légère pour Le Caire.

Au chef d'escadron Lambert. — Le général en chef ordonne au chef d'escadron Lambert de revenir sur-le-champ au Caire avec toute sa colonne mobile, à moins qu'il ne soit à la poursuite de quelque objet important. Je vous envoie cet ordre par quatre duplicata.

Au général Friant. — Le général en chef est instruit que Mourad-Bey est dans la plus grande détresse : errant du côté du lac de Natron, ne sachant quel parti prendre, se trouvant poursuivi par les colonnes mobiles des généraux Destaing et Murat. Le général en chef pense qu'il serait possible qu'il cherchât à se rejeter sur le Fayoum. Il ordonne que, si vous êtes encore à El-Zawieh, vous vous portiez avec toute votre colonne aux pyramides de Saqqarah, d'où vous ferez observer ce que pourrait faire Mourad-Bey et le couper s'il revenait du côté du Fayoum.

Si, lorsque vous recevrez cet ordre, vous étiez parti d'El-Zawieh pour remonter le Nil et que vous soyez à trois heures de marche, vous ne reviendrez point aux pyramides de Saqqarah; mais vous vous tiendrez tou-

1. Dans la soirée, Murat étant revenu de Terraneh au Caire, Berthier fait connaître à Junot que ce retour ne change rien à sa marche, ni à ses instructions : « Vous aurez soin de prévenir de votre marche le général Destaing et le général Marmont. »



jours entre le Fayoum [1], pour couper Mourad-Bey dans le cas où il remonterait; donnez souvent de vos nouvelles au général en chef, et prévenez le général Desaix, auquel je n'écris pas [2].....

Au chef d'escadron Cavalier. — ..... Vous voudrez bien..... faire partir demain à la pointe du jour 30 dromadaires pour se rendre à Embabeh, où ils se réuniront à la cavalerie et seront aux ordres du général Murat.

L'intention du général en chef est qu'en sus des 30 hommes, vous en ayez 15 autres de prêts à midi; vous les ferez passer de même à Embabeh. La troupe prendra quatre jours de vivres et cinquante cartouches par homme.

Au général Dugua. — Je vous prie, Citoyen Général, de donner des ordres..... pour que les 200 Grecs commandés par un autre capitaine que le capitaine Nicole, soient rendus demain à 9 heures du matin sur la place Esbekieh avec armes et bagages, 50 cartouches par homme et des vivres pour quatre jours. Ils y passeront une revue ordonnée par le général en chef et se rendront à Embabeh, où ils recevront de nouveaux ordres.....

On a vu que, dans cette même journée du 13 juillet, Bonaparte apprit que des bâtiments de guerre s'étaient montrés au large d'El-Arich et de Damiette. Comme ce pouvait être l'indice d'une prochaine tentative contre les côtes, le général Verdier, qui était au Caire, fut invité à rejoindre sans retard la division Kleber à Damiette; il devait emmener tous les hommes de cette division qui pourraient se trouver au Caire [3].

Bonaparte s'empressa de porter cette nouvelle à la connaissance de Marmont, en lui recommandant de se tenir en garde contre un débarquement (25 messidor-13 juillet) :

Le 16, trois bâtiments de guerre et deux frégates ont paru, Citoyen Général, à quatre lieues au large d'El-Arich. Un aviso s'est

1. Ce texte, emprunté au registre de Berthier, présente une lacune, qu'il faut peut-être combler par les mots: *et le Nil*.

2. Bonaparte écrit à Desaix (25 messidor-13 juillet) que Murat est resté aux lacs de Natron du 20 au 23 messidor. Junot, Destaing et Lannes battent la province de Bahireh; Lagrange, la région de l'Ouadi. Bonaparte annonce le passage de bâtiments de guerre à quatre lieues d'El Arich. Il recommande: « Ne perdez pas un instant à envoyer la cavalerie que je vous ai demandée. »

3. Voir ordre de Berthier à Verdier (25 messidor-13 juillet). Pour se rendre à son poste, Verdier devait s'embarquer sur un bâtiment armé qui venait d'amener Menou de Damiette au Caire.



approché de terre et a tiré un coup de canon sur nos hussards. Le 17 au matin, on n'a plus rien vu. Ces bâtiments avaient l'air de faire route sur Alexandrie.

Mourad-Bey, avec 150 Mameluks éreintés de fatigue et en partie éclopés, a passé près des Pyramides ; Murat l'attendait au lac Natroun. On m'assure que Mourad-Bey a couché hier près de Wardan. Ainsi il faut qu'il se dirige sur le Bahireh et sur le lac Natroun. Junot sera demain à Terranch pour se mettre à sa poursuite. Murat vient d'arriver.

Un bataillon de la 69e part pour se rendre à El-Rahmânieh, où il sera à votre disposition.

On ne perdra pas de vue Mourad-Bey ; on le poursuivra vivement.

Selim-Kachef, qui a été pris par le général Murat, prétend qu'on leur a écrit que le débarquement devait s'effectuer depuis la tour des Arabes jusqu'à Alexandrie ; au premier mouvement de la côte, le général Destaing en instruira le général Junot, qui se tient à Terraneh.

La lettre se termine par ce *post-scriptum*, daté du 26 messidor (14 juillet), 9 heures du matin :

A l'instant, j'apprends que Mourad-Bey, après avoir été à mi chemin du lac Natroun, est revenu sur ses pas, ayant appris que nos troupes y étaient. Il est dans ce moment-ci avec très-peu de monde dans les environs de Gizeh. Toute la cavalerie se met à ses trousses.

Donnant encore une fois le change aux colonnes dirigées contre lui, Mourad-Bey était arrivé, le 13 juillet au soir, près des pyramides de Gizeh ; il y avait campé pendant la nuit suivante [1].

1. Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (t. II, p. 125), Napoléon dit que Mourad-Bey, étant monté sur la plus haute pyramide, « s'entretint par signes pendant toute la journée du 13 avec sa femme Sitem, qui était montée sur la terrasse de sa maison ». Il ajoute : « Quelques jours après, sa femme, inquiète des bruits qui se répandirent contre elle dans la ville au sujet de criminelles intelligences, se rendit chez le général en chef pour en détruire l'effet. Elle fut reçue favorablement et comprit que, chez un peuple civilisé, de pareilles dénon-



Avant d'avoir reçu cette dernière nouvelle, Bonaparte avait prescrit à Berthier (26 messidor-14 juillet)[1]:

Vous donnerez l'ordre au général Murat de faire ce matin l'inspection des dépôts de cavalerie, afin de faire passer à Embabeh tous les hommes des différents régiments qui seraient disponibles; et de partir ce soir avec toute la cavalerie, les dromadaires et les grenadiers de la 69e, en leur faisant prendre des vivres pour quatre jours, et de se mettre à la poursuite de Mourad-Bey, qui s'est jeté dans le Bahireh.

Vous le préviendrez qu'un bataillon de la 69e part de Menouf pour se rendre à El-Rahmânieh renforcer le général Destaing.

Il prendra, en passant à Terraneh, les 60 hommes de cavalerie qu'a le général Junot.

Le général Junot continuera à rester dans le nord de la province de Gizeh; il sera sous les ordres du général Murat. Si les insurrections que Mourad-Bey pourrait parvenir à susciter dans le Bahireh, ou les mouvements de la côte, le lui faisaient penser utile, le général Murat pourrait faire venir dans le Bahireh le bataillon de la 13e, que commande le général Junot.

En supposant que Mourad-Bey se jette dans le Delta, il est également autorisé à le poursuivre.

Vous le préviendrez que j'envoie aux lacs Natroun le général Menou, pour y établir les 200 Grecs que mon intention est de placer en garnison dans les couvents.

Vous donnerez l'ordre au général Menou de passer ce soir à Embabeh avec 100 hommes de la 13e, 100 de la 85e et 100 de la 18e, les 200

---

ciations n'étaient point accueillies : « Si vous aviez voulu voir votre mari », lui dit le général, « je lui aurais accordé vingt-quatre heures de suspension d'armes » pour donner à lui et à vous cette satisfaction. »

Il semble difficile d'admettre l'authenticité de cette conversation, que ne corrobore aucun document de l'époque. Bonaparte quitta Le Caire le 14 juillet et n'y revint que le 11 août, pour en partir définitivement le 18; il y aurait donc tout au moins impropriété dans l'expression : *quelques* jours. Les nombreuses recommandations qu'il adresse à ses lieutenants pour la prompte destruction de Mourad-Bey ne permettent guère de croire qu'il eût été disposé à accorder une suspension d'armes.

1. Cet ordre a dû être donné le 14 juillet de très bonne heure. Murat étant rentré au Caire la veille au soir, Bonaparte décida de le remettre en marche au bout de vingt-quatre heures: il devait emmener les dromadaires que Cavalier avait reçu ordre (25 messidor-13 juillet) de faire passer à Embabeh le 14 dès la pointe du jour.



Grecs et une pièce de canon; de se rendre demain à la pointe du jour à Wardan, d'y passer toute la journée, d'en partir demain à une heure avant la nuit, pour arriver avant le jour, le lendemain, aux lacs Natroun, pour:

1° Tâcher d'y surprendre Mourad-Bey ou l'obliger à évacuer cette oasis;

2° S'emparer des couvents;

3° Placer aux deux du milieu la masse des 200 Grecs, et 15 Grecs dans chacun des plus éloignés. Les Grecs portent avec eux, à cet effet, pour quinze jours de vivres.

Le général Menou fera prendre aujourd'hui à sa troupe pour quatre jours de pain. Les trois demi-brigades, qui fourniront chacune 100 hommes, fourniront aussi chacune un chameau chargé d'eau.

Vous ferez connaître au général Menou qu'il est nécessaire qu'il garde le plus grand secret sur le but de sa mission;

Que le général Murat se rend sur-le-champ dans le Bahireh avec toute la cavalerie;

Que le général Junot reste à Terraneh;

Que Mourad-Bey est attendu par le général Friant au premier puits du Fayoum; qu'ainsi, dans quelque point qu'il se rende, il sera chassé.

Dès l'instant que le général Menou aura établi ses garnisons, donné les instructions nécessaires, il reviendra au Caire avec ses 300 Français et sa pièce de canon.

Indépendamment d'une pièce de canon, le général Menou aura avec lui une pièce de canon turque sur affût bâtard, d'un calibre quelconque, pourvu qu'il soit supérieur à 3. Le général Menou la fera arranger dans les couvents, de manière à ce qu'elle batte le plus loin possible. Il y aura 4 canonniers français avec cette pièce. Le général Menou aura avec lui un capitaine français, auquel il laissera le commandement de l'oasis.

Bonaparte résolut en outre de se porter personnellement aux Pyramides, avec un millier d'hommes de toutes armes[1], pour suivre de plus près les opérations combinées qu'il venait

1. Une lettre de Berthier à l'ordonnateur en chef Daure (26 messidor - 14 juillet) dit que l'effectif total est de 300 chevaux, 1.000 hommes et 80 chameaux, dont la subsistance devra être assurée par les soins de l'administration.



de prescrire et, le cas échéant, marcher lui-même contre Mourad-Bey [1].

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Le Caire, le 26 messidor an VII (14 juillet 1799).

Le quartier général se portera ce soir aux Pyramides. Les guides à cheval et à pied, l'artillerie des guides, les six compagnies de grenadiers de la 32e et de la 18e commandées par le chef de bataillon Nugues, et les deux compagnies d'éclaireurs de ces deux demi-brigades, marcheront avec le quartier général [2].

L'ordonnateur en chef restera au Caire et viendra travailler avec moi toutes les fois que cela sera nécessaire, en passant par Gizeh où il y aura toujours des escortes.

Même ordre à l'administrateur général des finances.

Le commandant de la place m'enverra tous les jours un adjoint avec le rapport de la place.

Les citoyens Monge, Berthollet et Nouet seront prévenus.

Le payeur restera ici et m'enverra le rapport de la caisse, toutes les fois qu'il n'aura rien à me dire [3].

BONAPARTE.

---

1. Cet ordre semble avoir été donné après que Bonaparte eut appris la présence de Mourad-Bey près des Pyramides. Il est transcrit sur le registre de Bonaparte avant celui qui concerne les opérations de Murat, de Junot et de Menou; il lui est cependant certainement postérieur.

2. Voir ordre de Berthier à Bessières (26 messidor - 14 juillet), prescrivant de faire immédiatement passer à Gizeh les guides à cheval et leur artillerie pour attendre le général en chef. Cent guides à pied partiront à 2 heures 30, escortant les équipages du quartier général. Les compagnies d'infanterie seront rendues à 2 heures au quartier général, d'où elles partiront avec les guides à pied.

3. Voir encore deux ordres de Bonaparte à Berthier (même date) :

1° « Vous préviendrez le commandant du génie que, comme il ne fait qu'arriver au Caire, et qu'il est nécessaire qu'il prenne connaissance de toutes les fortifications du Caire, mon intention est qu'il ne me suive pas pour cette fois-ci; que cependant, comme je compte y rester trois jours, s'il a quelque chose à me dire, il peut ou venir, ou m'écrire aux Pyramides. »

(Le commandant du génie était le chef de brigade Cretin arrivé depuis quelques jours d'Alexandrie.)

2° « Vous donnerez l'ordre à l'intendant général de suivre le quartier général aux Pyramides.

» Vous donnerez l'ordre au chef d'escadron Cavalier d'envoyer demain aux Pyramides une compagnie de dromadaires et la compagnie qui est avec le citoyen Lambert, qui ne se reposera qu'une heure au Caire. »



LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL ANDRÉOSSY.

Le Caire, le 26 messidor an VII (14 juillet 1799).

Il est ordonné au général Andréossy de partir avec armes et bagages pour suivre le général en chef qui va camper aux Pyramides; il partira de sa personne avec le général en chef, d'ici à une demi-heure. Ses équipages partiront à 3 heures après midi, avec ceux du quartier général. Il ordonnera au chef de bataillon Gasquet, aux adjoints aux adjudants généraux Netherwood, Bondoux, Paultre, Lhuillier et Peyre, aux secrétaires Leluc et Brunet, de partir également avec les équipages à 2 heures pour se rendre aux équipages. Le citoyen Gasquet réunira tout ce qui tient à l'état-major général.

Le général Andréossy ordonnera à l'adjudant général Leturcq de tenir le bureau de l'état-major général; il aura à ses ordres les adjoints Buscaille, Davout, René et Guérin, et le secrétaire Ponthieux. Il aura soin de me rendre compte tous les jours, et de me faire passer tant mes lettres que celles du général en chef par l'officier de l'état-major de la place que le général Dugua doit envoyer tous les jours aux Pyramides. Le citoyen Gasquet partira du quartier général avec les équipages du général en chef, ceux de l'état-major, les citoyens Monge, Berthollet et Nouet, 100 guides à pied, les grenadiers et les éclaireurs des 32ᵉ et 18ᵉ, qui ont ordre de se réunir au quartier général.

BERTHIER.

Parti du Caire dans l'après-midi du 14 juillet, Bonaparte vint camper auprès des Pyramides[1]. Le lendemain matin, il fit explorer le désert aux environs, mais sans pouvoir atteindre Mourad-Bey, qui s'était éloigné dans la direction de Dahchour et du Fayoum[2]. Une fois de plus, notre infatigable adversaire réussissait à nous échapper. Cependant la marche des colon-

1. Voir le registre de Berthier : « Le quartier général part du Caire le 26 après-midi, et va coucher aux Pyramides. »

Le *Journal d'Abdurrhaman* porte : « Le dimanche 10 (*de Safar*, 26 *messidor-14 juillet*), le général en chef, à la tête d'un corps de troupes, se rendit à Gizeh : on ignorait ce qu'il y allait faire. »

2. Voir *Relation* de Berthier (Alexandrie, 11 thermidor - 29 juillet) : « ..... Le 25, il (*Mourad-Bey*) couche près des Pyramides de Gizeh, du côté du désert. Bonaparte, informé de ce mouvement, part du Caire le 26 messidor..... : il va coucher aux Pyramides de Gizeh, où il ordonne au général Murat de le joindre. Arrivé aux Pyramides, son avant-garde poursuivit les Arabes qui marchaient à la suite de Mourad, parti le matin pour remonter vers le Fayoum ; on tue quelques hommes, on prend quelques chameaux.

» Le général Murat, qui avait rejoint Bonaparte, suit la route qu'avait tenue Mourad-Bey l'espace de cinq lieues. »

nes combinées de Destaing, de Junot et de Murat avait pour heureuse conséquence d'arrêter sa marche vers la côte, au moment même où elle aurait pu aggraver le danger du débarquement des Turcs à Aboukir.

D'autre part, la vigilance de Friant devait interdire à Mourad-Bey l'entrée du Fayoum et le forcer, après quelques démonstrations, à remonter encore une fois vers la haute Égypte.

Extraits des lettres de Friant à Desaix.

Ellahoun (28 *messidor* - 16 *juillet, 7 heures du soir*). — Mourad-Bey est encore à Tamieh. Les rapports d'hier portaient qu'il était poursuivi par des Français ; c'est ce qui m'a déterminé à me porter sur Ellahoun. Un second motif..... c'est que je suis parfaitement convaincu que je n'aurai l'honneur de détruire Mourad que dans une surprise de nuit. D'après de nouveaux rapports, Mourad a couché la nuit passée dans les déserts à deux lieues de Tamieh, où il a (*sic*)retourné ce matin. Je pars ce soir pour l'en chasser.

Tamieh (30 *messidor* - 18 *juillet*). — Mourad..... n'ayant pas quitté Tamieh, j'ai quitté Ellahoun et suis revenu sur mes pas. Je suis arrivé ici à 11 heures du soir. Mourad-Bey n'en était parti que depuis deux heures. Ce matin, il est dans le désert à la hauteur de Kaser (*Abou-Keceh?*) à deux lieues d'ici, où il y a un lac où il fait de l'eau.

J'écris au général Zayonchek, qui est à Nezleh, pour le prier de se rendre ici ; moi je me porterai sur Kaser, car il faut absolument garder ces deux lacs pour le faire sortir de cette position [1].

Extrait d'une lettre de Friant à Zayonchek.

Sennawres (1[er] *thermidor* - 19 *juillet*). — Je vous attends avec la plus grande impatience..... Hier, j'ai donné une chasse à Mourad à Kaser ; il a pris le chemin de Sennawres ; je suis allé jusque-là. Il s'est porté pendant la nuit à Tamieh, en faisant un crochet dans les déserts. Arrivez, telle chose qui vous retienne (*sic*). Nous pourrons garder les deux lacs. Mourad sera obligé de prendre un parti.....

1. Friant (qui ignorait le mouvement général de l'armée vers Alexandrie ordonné le 15 juillet par Bonaparte) écrit également à Murat (de Tamieh 30 messidor - 18 juillet), pour lui demander de venir « donner un coup de main » à un de ses « anciens amis ». Il ajoute : « Nous détruirons Mourad-Bey, ce que je crois ne pouvoir faire seul avec une petite colonne d'infanterie, qui ne peut se porter rapidement d'un point sur l'autre. »



Extraits des lettres de Friant à Desaix.

Medinet-el-Fayoum *(2 thermidor - 20 juillet).* — Mourad-Bey s'était porté sur Nezleh, Général. Il y avait fait demander des vivres ; mais le cheik de ce village lui fit répondre que, les Français étant les plus forts, il ne pouvait recevoir des ordres de lui ; il lui dit de plus que, s'il s'avançait, il ferait feu dessus. Mourad fit de l'eau dans les environs et s'enfonça dans les déserts, on ne sait où il est.

Cette fermeté du cheik de Nezleh annoncerait un bon esprit dans le Fayoum, mais les cheiks ne sont pas tous comme celui-là..... Le village de Maasarah avait reçu, pendant que Mourad était dans les environs de Tamieh, Ali-Kachef avec une quinzaine de Mameluks ; il leur avait donné des vivres et de l'argent. Instruit de cela, je fis demander le cheik ; il ne vint pas. Le 30 dernier, étant à Sennawres pour faire manger ma troupe et prendre des renseignements (c'était un jour de marché), les Arabes de Maasarah se mêlèrent dans la foule, et tout à coup ils excitent une révolte dans le peuple. Trois soldats sont frappés de coups de bâton ; plusieurs.... sont atteints de pierres. On crie *aux armes*..... on fait feu. J'arrive et fais rentrer tout dans l'ordre. Il y a eu trois hommes de tués, et tous trois se trouvèrent de Maasarah. Les habitants de Sennawres, loin de prendre part à cette révolte, se battirent avec ceux de Maasarah ; et plusieurs soldats leur doivent l'existence, car ils les cachèrent dans leur maison jusqu'à la fin du danger. Je fus le soir à Maasarah ; tous les habitants en étaient partis. Le village n'a point été brûlé, parce que je veux les endormir pour leur faire sentir tout à coup le poids de ma colère et donner un fort exemple.....

Sitôt que j'aurai des renseignements certains sur la position de Mourad, je marcherai à lui. Le général Zayonchek restera ici pour nous faire préparer des outres et des chameaux, afin de suivre Mourad-Bey dans le désert, à Raïan, ou partout où il voudra aller. Le bruit court qu'il veut rester dans les environs du Fayoum jusqu'à l'inondation[1].....

Embaché *(4 thermidor - 22 juillet).* — Mourad-Bey remonte, Général. Il s'est porté hier de Garah sur Laché [*Belhaceh?*], village un peu au-dessus d'El-Meçourah. Je suis arrivé ici à 3 heures du matin. Ma troupe va manger et se reposer un peu, et je me mettrai en marche pour le suivre.

Peut-être aurez-vous le bonheur de tomber dessus, car il doit passer bien près de vous s'il continue de remonter.

Ce retour de Mourad-Bey dans la moyenne Égypte devait imposer aux troupes de la division Desaix une nouvelle et longue série d'opérations, qui seront étudiées ultérieure-

1. *In fine*, Friant insiste sur la nécessité de faire réparer son artillerie. La petite pièce de Zayonchek est « toute démantibulée » ; lui-même doit faire, depuis six jours, mener sa pièce de 3 à la prolonge.



ment. En attendant il rendait disponibles les forces qui avaient été mises en mouvement sur les confins des provinces de Bahireh et de Gizeh; elles pouvaient donc être utilisées par Bonaparte pour faire face au nouveau péril résultant de la soudaine apparition d'une flotte ennemie devant Alexandrie et Aboukir.



CHAPITRE III

LE DÉBARQUEMENT DES TURCS A ABOUKIR

Après le siège de Saint-Jean-d'Acre, Sidney Smith avait jugé que les circonstances étaient favorables pour compléter ce premier succès par une entreprise offensive contre l'Égypte même. Les éléments de cette opération étaient la flotte turque, commandée par Patrona-Bey, qui se trouvait à Rhodes, et un corps de 20.000 hommes environ rassemblés dans cette île sous les ordres de Mustapha-Pacha. Comme ces troupes ne comprenaient pas de cavalerie, on ferait appel aux bandes de Mameluks et d'Arabes qui tenaient encore la campagne sur plusieurs points de l'Égypte et qui viendraient en foule se rallier au pavillon ottoman, après le débarquement de l'armée.

Malgré les objections que soulevait cette entreprise[1], Sidney Smith réussit à la faire admettre par les généraux turcs. Des émissaires furent envoyés en Égypte et déterminèrent ce mou-

1. Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (t. II, p. 123), Napoléon déclare qu'elle était fort imprudente. Il dit que la levée du siège de Saint-Jean-d'Acre exalta « la tête si légère » du commodore et qu'il se persuada pouvoir « enlever Alexandrie d'un coup de main ». Ailleurs, il dit encore (p. 142) : « Qu'espérait sir Sidney Smith en conseillant cette fausse opération? Conquérir l'Egypte avec 18.000 hommes d'infanterie, indisciplinés, sans cavalerie, sans attelages d'artillerie? Décider l'armée française à négocier son retour en Europe?..... Cette conduite doit donc être attribuée à l'ignorance absolue où était cet officier des affaires de terre. »

Il ne faut pas oublier que Napoléon s'est toujours exprimé en termes très sévères et amers au sujet de Sidney Smith. On doit, en outre, remarquer que la concentration de l'armée française entre Alexandrie et Aboukir aurait été plus difficile si les Turcs avaient débarqué quelques jours plus tôt. Bonaparte n'aurait pas pu disposer des colonnes lancées, de divers côtés, contre les Mameluks.



vement général de partis ennemis, auxquels Lagrange, Murat et Junot purent heureusement barrer le chemin de la côte. Les troupes turques furent embarquées; mais leur départ de Rhodes dut être différé, pendant plusieurs jours, à cause des vents contraires. Enfin, la flotte put mettre à la voile et se présenta, le 11 juillet, dans l'après-midi, en vue d'Alexandrie. Marmont s'empressa d'annoncer à Bonaparte ce grave événement (d'Alexandrie, 23 messidor-11 juillet) :

Il paraît à l'instant, mon Général, une flotte turque composée de 7 vaisseaux, 5 frégates et de 58 bâtiments d'un ordre inférieur ou de transport, faisant un total de 69 ou 70 bâtiments. Le général Ganteaume, qui vous écrit, vous donne tous les détails que vous pouvez désirer.

On estime que cette flotte porte 10.000 à 12.000 hommes. Avant que le débarquement en soit effectué, j'aurai le temps de réunir toutes mes troupes. Nous sommes bien disposés, et nous recevrons bien l'ennemi.

J'envoie l'ordre au général Destaing de venir me joindre avec ses deux bataillons et 100 hommes de cavalerie. Je lui donne l'ordre de laisser 150 hommes dans le fort d'El-Rahmânieh. Ce fort vient de recevoir le complet de son armement et, avant-hier, 50 quintaux de biscuit, et autant de riz. Ainsi, il est parfaitement en sûreté.

Depuis longtemps j'avais donné l'ordre à l'adjudant général Jullien de ne plus rien garder en dépôt à Rosette.

Le lendemain, Marmont adressa à Bonaparte ces nouveaux renseignements (24 messidor-12 juillet):

Les bâtiments dont je vous ai rendu compte, dans ma lettre d'hier au soir, n'ont été suivis que par cinq ou six autres. Ils ont passé devant Alexandrie, et de là se sont rendus à Aboukir: ainsi la flotte turque se trouve aujourd'hui de 90 à 100 voiles, qui doivent, d'après l'usage turc d'entasser les hommes, porter environ 18.000 hommes.

Il ne paraît pas que le débarquement se soit effectué. Les secours



de toute espèce que j'ai envoyés à Aboukir y sont arrivés ; ainsi le fort est dans une situation respectable.

Je crains que les Turcs, au lieu de venir à nous, ne se portent sur Rosette. Le tiers de leurs bâtiments est de nature à entrer dans le Nil.

Il est bien fâcheux que les avisos que vous avez demandés n'aient pas pu être envoyés, et qu'en conséquence notre flotte soit inférieure. C'est au reste au fort de Rosette à y suppléer ; il est armé en conséquence[1].

Ce fut le 15 juillet dans la matinée, au camp des Pyramides, que Bonaparte reçut la première lettre de Marmont, annonçant l'apparition de la flotte turque[2]. Il ne pouvait y avoir de doute sur les projets des ennemis, qu'avaient déjà fait pressentir divers renseignements recueillis au cours des récentes opérations dans la basse Égypte.

Bonaparte jugea nécessaire de se porter, de sa personne,

1. Voir la lettre de l'adjudant général Jullien à Bonaparte (Rosette, 24 messidor-12 juillet) :

« La flotte turque est mouillée depuis hier au soir dans la rade d'Aboukir ; je ne crois pas qu'elle ait fini de débarquer cette nuit. J'emploie tous les moyens pour jeter dans le fort les effets et munitions d'artillerie qui se trouvent à Rosette en très grande quantité. Le général Marmont me donne ordre de l'aller joindre avec le reste de mes troupes, après avoir mis 150 hommes dans le fort. Ce reste se réduit à peu près à 50, et je ne crois pas pouvoir pénétrer à Alexandrie avec si peu de monde. Quand même le débarquement ne serait pas opéré, je trouverais sans doute de forts rassemblements du pays. Lorsque tout sera en sûreté ici, je me déciderai d'après les circonstances. »

2. La *Relation* de Berthier dit que Bonaparte reçut « une lettre d'Alexandrie » annonçant l'apparition d'une flotte turque.

Nakoula el-Turk dit (p. 134) que, le 12 de safar, (28 messidor-16 juillet), arriva d'Alexandrie un courrier monté sur dromadaire avec une lettre au général en chef annonçant l'apparition d'une flotte turque : « Ces nouvelles étaient parvenues au général en chef vers le coucher du soleil, au moment où il était à table ; en les lisant, il sauta comme un homme effrayé, demanda un cheval de selle et envoya aux généraux l'ordre de le suivre à El-Rahmânieh avec les troupes. » Lui-même partit aussitôt « avec sa garde particulière habillée de drap vert ». Nakoula commet une erreur d'un jour dans la date d'arrivée du courrier ; en outre, celui-ci arriva le matin et non le soir.

D'après Abdurrhaman, la nouvelle fut transmise en même temps par « des lettres d'Alexandrie et d'Aboukir » à « divers négociants » du Caire.

Bonaparte dut recevoir, en arrivant à Gizeh, un courrier de Rosette porteur de la lettre de Jullien du 24 messidor (12 juillet). Par le même courrier arriva la nouvelle de la mort de Dommartin. Voir *Journal de l'expédition d'Égypte*, par Doguereau, p. 270.



vers le point de la côte menacé et de concentrer des forces suffisantes pour battre les troupes ennemies qui auraient débarqué. Le premier point de concentration désigné fut El-Rahmânieh, d'où l'on pouvait agir soit vers Alexandrie, soit vers Rosette, suivant les circonstances.

Du camp même des Pyramides, Berthier expédia immédiatement une série d'ordres prescrivant :

Au général Murat, de se rendre le plus tôt possible à Gizeh, à moins qu'il ne soit en vue de Mourad-Bey, ce que le général en chef ne suppose pas ;

Aux grenadiers de la 69ᵉ, de partir de Wardan pour se rendre en toute diligence à Terraneh ;

Au général Menou, d'envoyer seulement les 200 Grecs aux lacs Natroun, et de filer promptement avec les troupes en toute diligence à El-Rahmânieh ; et si le général Menou est déjà aux lacs Natroun, d'en partir le plus tôt possible pour se rendre à El-Rahmânieh ;

Au général Junot, de filer avec toutes ses troupes pour se rendre à El-Rahmânieh ;

Au général Rampon, de se porter le plus rapidement possible au Caire ;

Au général Lagrange, de renvoyer le plus tôt possible au Caire sa cavalerie et ses dromadaires.

Le camp des Pyramides fut levé à midi et demi. Bonaparte se rendit à Gizeh, où il installa pour quelques heures son quartier général, en attendant de se mettre lui-même en route pour El-Rahmânieh.

Les premières mesures qu'il avait prises pour la concentration de l'armée furent complétées par les ordres suivants adressés à Berthier (de Gizeh, 27 messidor - 15 juillet) :

Réitérez l'ordre au général Zayonchek de faire partir le bataillon de la 22ᵉ ;

Au chef d'escadron Lambert, de retourner au Caire et de venir sur-le-champ me joindre ;

A l'ordonnateur, de prendre des mesures sérieuses pour l'approvisionnement de Salheyeh ;

Au général Lagrange, de renvoyer au Caire la cavalerie et les dromadaires.



Instruisez le général Reynier de la nouvelle que je viens d'apprendre et de la nécessité de concentrer ses forces; donnez-lui ordre de laisser garnison à Salheyeh et Belbeis et de se tenir avec le reste de sa troupe prêt à marcher au Caire; de faire partir sur-le-champ, avec la cavalerie et les dromadaires du général Lagrange, le détachement du 14e de dragons. Si on n'a pas donné ordre aux éclaireurs et grenadiers de la 18e et de la 32e de partir, on leur enverra sur-le-champ l'ordre de partir pour se rendre en toute diligence à Terraneh, ainsi qu'aux guides à pied.

Envoyez un adjoint à Embabeh, pour savoir l'heure à laquelle ce bataillon partira, et l'heure à laquelle la 32e partira, et venir m'en instruire afin que je règle mon départ en conséquence.

Réitérez l'ordre au général Verdier de partir sur-le-champ rejoindre sa division ;

Au commandant de la marine, de faire partir sur-le-champ un bâtiment pour Damiette pour porter la lettre ci jointe au général Kleber. Il remettra, en passant, l'ordre au général Robin de se rendre en toute diligence à Menouf, où il recevra de nouveaux ordres; si la tour de Mit-Gamar est commencée et que 20 hommes puissent être à l'abri de tout événement, de l'occuper; sans quoi, de ne laisser aucun Français dans ce pays.

Donnez l'ordre à l'ancien chef de la légion nautique, qui a été fait adjudant général[1], de partir demain avec la 18e pour rejoindre le quartier général de Terraneh.

Renvoyez, par la barque qui va dans la haute Égypte, un duplicata de l'ordre au général Rampon, de se rendre à Terraneh.

Envoyez un exprès au général Lanusse, pour le prévenir que je serai, le 29 au matin, à Terraneh ; que je le prie de s'y rendre.

Donnez ordre, par le bateau qui va partir pour Damiette, au général Fugière de se porter avec son bataillon à El-Rahmânieh, à moins que des événements qui sont inconnus dans ce moment ne l'aient forcé de se porter au lac Burlos.

Je vous prie de réitérer l'ordre au général Desaix de faire partir sur-le-champ les 7e de hussards, 3e, 14e, 15e régiments de dragons;

1. Martinet. Voir l'ordre que Berthier lui adresse (27 messidor-15 juillet).



De faire partir une bonne colonne pour se mettre aux trousses de Mourad-Bey, et le suivre partout où il se portera;

De se préparer à exécuter un grand mouvement avec toutes ses troupes sur Le Caire et les côtes de l'Égypte, selon que le débarquement que l'on annonce devoir s'effectuer sera plus ou moins fort.

Indépendamment des forces que l'exécution des ordres précédents devait concentrer vers El-Rahmânieh, Bonaparte fait encore appel à la division Kleber, en subordonnant toutefois son intervention à l'absence de toute menace sérieuse contre Damiette :

L'adjudant général Jullien, écrit-il à Kleber[1], vous aura sans doute appris, Citoyen Général, la nouvelle de l'arrivée d'une flotte turque dans la rade d'Aboukir le 24 messidor; et, si la présence de l'ennemi ne vous en a pas empêché, vous aurez opéré votre mouvement sur Rosette en vous portant, avec la majeure partie de vos forces, sur l'extrémité de votre province, afin de pouvoir, dans le moins de temps possible, combiner vos mouvements avec le reste[2].

Je pars dans la nuit pour Terraneh d'où je me rendrai probablement à El-Rahmânieh.

Il faut livrer El-Arich et Katieh à leurs propres forces; et si aucune force imposante n'a encore paru devant Damiette, vous vous porterez dans une position quelconque, le plus près possible de Rosette.

---

1. De Gizeh (27 messidor-15 juillet).

2. Jullien avait, en effet, transmis à Almeras la nouvelle de l'apparition de la flotte turque (24 messidor-12 juillet). Voir lettre de Kleber à Bonaparte (de Damiette, 27 messidor-15 juillet), portant qu'il prescrit au chef de brigade Maugras (qui est aux environs de Mansourah) de se porter sur Rosette avec le 2e bataillon de la 75e.

Il ajoute que, les deux bataillons de la 2e légère n'étant pas arrivés, il se trouve à Damiette avec 300 ou 400 hommes seulement, y compris la garnison de Lesbeh : « Je puis d'autant moins m'en dégarnir qu'il est très vraisemblable que l'ennemi fera une forte diversion de ces côtés. » Il ajoute :

« Je vais aussi donner ordre au chef de bataillon Bazancourt de rentrer à Mansourah, afin d'être plus disponible d'un moment à l'autre. Si vous jugez nécessaire, Citoyen Général, qu'il se rende également à Rosette, vous pourrez lui en faire adresser l'ordre directement du Caire, et, dans ce cas, je vous prie de vouloir bien m'en faire prévenir.

» Je désirerais aussi alors que vous voulussiez bien m'envoyer le plan de défense que vous adoptez, eu égard à la circonstance présente, afin que je puisse m'y conformer strictement. »



J'ai toute la journée couru le désert, au delà des Pyramides, pour donner la chasse à Mourad-Bey.

Il prescrivit enfin à Desaix de se mettre en mesure de pouvoir rapidement évacuer l'Égypte supérieure dans le cas où l'importance du débarquement nécessiterait la concentration de l'armée française tout entière. En attendant, il appartenait à Desaix de tenir Mourad-Bey en échec, puisque toutes les forces disponibles de la basse Égypte allaient être dirigées vers les côtes :

..... Le 24, écrit Bonaparte [1], une flotte turque composée de 5 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 50 à 60 bâtiments légers ou de transport, a mouillé dans la rade d'Aboukir. Je n'ai de nouvelles de Damiette que du 23.

Ibrahim-Bey est à Gaza, où il menace. Le général Lagrange a nettoyé les ouadis, pris le camp des Mameluks descendus de la haute Égypte, tué Osman-Bey el Cherkaoui et chassé le reste dans le désert; mais il occupe le reste de ma cavalerie. Ainsi il faut dans ce moment contenir Mourad Bey, qui est sur la lisière de la province de Gizeh; Osman-Bey, etc., et pourvoir au débarquement; vous voyez qu'il est nécessaire de prendre des mesures promptes et essentielles.

Je suis fâché que le général Friant n'ait pas suivi Mourad-Bey, ou du moins il ne devait pas, étant à portée du Caire, s'en éloigner sans savoir ce que j'en pensais.

Il faut vous rapprocher de Beni Souef; réunir toutes vos troupes en échelons, de manière à pouvoir, en peu de jours, être au Caire, avec la première colonne, et les suivantes à trente-six heures d'intervalle l'une de l'autre; tenir à Kosseir 100 hommes; autant dans le fort de Keneh.

1. La *Correspondance de Napoléon* donne pour lieu d'origine de cette lettre : Quartier général, *au Caire* (27 messidor - 15 juillet). L'indication du Caire est évidemment un lapsus. Après avoir couché du 26 au 27 messidor, au camp des Pyramides, Bonaparte est venu à Gizeh dans l'après-midi du 27 et n'est pas retourné au Caire avant son départ pour El-Rahmanieh. La lettre de Desaix a été certainement écrite de *Gizeh*, de même que les lettres à Kleber et à Dugua. La copie de la lettre à Desaix, que Bonaparte envoie à Dugua, porte d'ailleurs l'indication d'origine : *Gizeh*.



Si le débarquement est une chose sérieuse, il faudra évacuer toute la haute Égypte et mettre vos dépôts en garnison dans vos forts.

S'il n'est composé que de 5.000 à 6.000 hommes, alors il suffira que vous envoyiez une colonne pour contenir Mourad-Bey, le suivre partout où il se rendra dans le Bahireh, le Delta, la Charkieh ou dans la province de Gizeh.

Pour actuellement, mon intention est que vous vous prépariez à un grand mouvement et que vous vous contentiez de faire partir de suite une colonne pour poursuivre Mourad-Bey.

Je pense que vous aurez fait partir tous les hommes des 7e de hussards, 14e et 15e de dragons. Nous en avons bien besoin ; je vais me porter dans le Bahireh avec 100 de mes guides pour toute cavalerie ; je suis fâché que Detrès ne soit pas parti avec son régiment.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DUGUA

Gizeh, le 27 messidor an VII (15 juillet 1799).

Je vais, Citoyen Général, partir pour quelques jours. Je retournerai au Caire aussitôt que la nature des bâtiments qui ont paru et les forces qu'ils pourraient porter me seront connues.

Vous trouverez ci-joint copie de la lettre que j'écris au général Desaix. Si jamais mes exprès étaient interceptés et que vous apprissiez qu'il se passe des événements majeurs, vous êtes autorisé à le faire venir.

Faites-moi passer tous les dromadaires et toute la cavalerie qui viendront de la haute Égypte ou du général Lagrange. Vous sentez combien il est nécessaire que j'aie quelques centaines d'hommes de cavalerie.

Je donne ordre au payeur de vous faire solder tout ce qui vous est dû pour frais de table et de bureau de la place.

Quant aux généraux Reynier et Lagrange, vous verrez que je ne décide encore rien sur leur destination ; je les préviens seulement de se tenir prêts à faire un mouvement sur moi. Comme mes ordres pourraient être interceptés, ce sera à vous, si les circonstances l'exigeaient, à les en prévenir.

J'ai donné ordre au capitaine Nicolo de rentrer au Caire avec ses Grecs. Envoyez plusieurs exprès pour le lui réitérer.

Je vous prie de faire partir demain par terre une autre copie, certifiée par vous, de ma lettre au général Desaix.

Je vous salue.

BONAPARTE.



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CITOYEN POUSSIELGUE

Gizeh, le 27 messidor an VII (15 juillet 1799).

Je m'éloigne pour quelques jours, Citoyen Administrateur; je vous prie de me donner très-souvent des nouvelles de ce qui se passera au Caire. Je ne doute pas que vous ne contribuiez par votre activité et votre esprit conciliateur à y maintenir la tranquillité, comme vous l'avez fait pendant mon incursion en Syrie.

BONAPARTE.

Notons enfin ces derniers ordres donnés par Berthier, le 28 messidor (16 juillet), à 2 heures du matin :

A l'ordonnateur en chef, de faire charger 100.000 rations de biscuit sur les demi-djermes et de les faire partir demain pour Terraneh, où elles recevront de nouveaux ordres [1];

Au directeur du parc Ruty, de partir avec le plus de chevaux, des outils, et des charretiers pour 100 chevaux, pour suivre l'armée; il se rendra à Terraneh;

Au commandant du génie, de suivre les mouvements de l'armée avec quelques sapeurs; il partira avec la 18e; il emmènera avec lui 5 à 6 ingénieurs.

Après avoir ainsi ordonné tous les mouvements de concentration de l'armée, Bonaparte se mit en route le 16 juillet à 4 heures du matin [2] et se rendit de Gizeh à Wardan où il arriva dans la soirée [3]. Il en repartit, le 17, à 4 heures du matin, et atteignit Terraneh à midi. Ce fut au cours de cette marche qu'il paraît avoir reçu la seconde lettre de Marmont, portant que les Turcs paraissaient avoir pour objectif Aboukir ou Rosette plutôt qu'Alexandrie.

1. Elles devaient être escortées par trois bâtiments armés (les deux demi-galères et le chebec *la Victoire*), que le commandant de la marine à Boulak reçut ordre de tenir prêts.
2. Voir *Mémoires de Bourrienne* (t. II, p. 304).
3. De Wardan, Andréossy (au nom de Berthier) écrit à Menou (28 messidor-16 juillet, à 5 heures du soir) ; il l'invite à laisser 200 Grecs dans les couvents et à se diriger sur El-Rahmânieh avec le reste de ses forces.



Il lui répondit le jour même (de Terraneh, 29 messidor-17 juillet) :

J'ai reçu, Citoyen Général, votre lettre du 24, à la pointe du jour de Rosette. Je n'ai eu aucune sollicitude pour Alexandrie. Soutenez Rosette. Je pense que vous serez posté à Aboukir, comme vous me l'annonciez, pour tomber sur les flancs de l'ennemi, s'il osait débarquer entre Aboukir et Rosette pour tenter un coup de main.

Des troupes arrivent ce soir à El-Rahmânieh. Je couche ici ce soir avec l'armée. Je serai le 1er thermidor, au soir, à El-Rahmânieh.

J'ai fait mettre une garnison et des canons dans les couvents des lacs Natroun.

Mourad-Bey, chassé, poursuivi de tous côtés, s'est retiré dans le Fayoum ; il a avec lui une centaine de Mameluks, 50 Arabes et 40 hommes, tous exténués de fatigue et dans le dernier délabrement.

Vous avez sans doute appris que, le 24 du mois, le général Lagrange est arrivé à la pointe du jour dans les ouadis situées dans le désert, entre Suez, la Syrie et Belbeis ; a surpris 200 Mameluks, tué Osman-Bey-el-Cherkaoui, un des coryphées du pays, et pris 700 chameaux.

Il écrivit aussi à Dugua [1], en lui recommandant de presser le départ des troupes et des convois qui devaient être dirigés sur le point de concentration :

Le nombre de voiles ennemies, Citoyen Général, s'est augmenté d'une quinzaine de bâtiments légers. Vous sentez combien il devient nécessaire de presser le départ de tous les hommes disponibles, J'espère que le général Lagrange sera parti du Caire pour l'armée quand vous recevrez ceci. Il y a beaucoup de chefs de bataillon qui ne sont pas à leur corps, parce qu'ils sont un peu incommodés ou qu'ils ont pensé que ce n'était simplement qu'une course contre les Arabes. Faites que tous ces hommes nous rejoignent. Il est essentiel que tout cela marche en corps ; j'estime que les détachements doivent être au moins de 200 hommes.

1. Lettre datée de 9 heures du soir ; Dugua a inscrit, sur ce document, le jour et l'heure de réception : 1er thermidor, à 2 heures après midi.



Ecrivez au général Desaix les nouvelles que je vous donne, et que j'imagine que la colonne mobile contre Mourâd-Bey est partie, et qu'il presse le départ de la cavalerie que je lui ai demandée. Dès que le bataillon de la 22e, ainsi que le général Rampon et sa colonne, seront arrivés au Caire, qu'ils filent en toute diligence sur El-Rahmânieh.

Instruisez le général Reynier qu'il est nécessaire qu'il réunisse la garnison de Salheyeh en y laissant en tout, compris sapeurs et canonniers, 120 hommes, et qu'il soit prêt à tout événement, à se porter de Belbeis, par le Delta, sur El Rahmânieh. Vous lui enverriez, pour cet objet, tous les grenadiers et l'artillerie de sa division. Il pourrait ainsi m'amener un millier d'hommes, qui peuvent me devenir d'un grand secours. Si, dans trente-six heures, vous ne recevez pas de lettres de moi, vous ordonnerez ce mouvement.

Envoyez un des généraux qui sont au Caire en convalescence, pour commander à Gizeh.

Faites partir les deux demi-galères et la chaloupe canonnière *la Victoire* pour se rendre à El-Rahmânieh ; faites embarquer 2.000 paires de souliers ; envoyez-nous sous leur escorte à El-Rahmânieh encore 200.000 ou 300.000 rations de biscuit et de la farine. L'ordonnateur donne des ordres pour cet objet. Le convoi escorté par les trois djermes *la Vénitienne*, etc., n'est pas encore arrivé.

Je serai le 1er thermidor, au soir, à El-Rahmânieh.

Je vous expédierai constamment deux courriers par jour.

Si les Henady continuent à nous rester fidèles, vous ne manquerez pas de nouvelles. Le citoyen Rosetti peut nous servir beaucoup là-dessus ; ayez cependant l'œil sur les démarches de cet homme.

Sélim-Kachef, le dernier qui est venu du Bahireh, m'est représenté comme un homme extrêmement dangereux ; faites-le appeler ; dites-lui que, comme je vais dans le Bahireh, je désire l'avoir avec moi à cause de ses connaissances locales ; et, sur ce, faites-le embarquer sur une des demi-galères, en le consignant au commandant, et lui recommandant d'avoir pour lui quelques égards, mais que cependant il en répond comme d'une chose capitale.

Faites fusiller les prisonniers qui se permettraient le moindre mouvement.

Fixez vos yeux sur les approvisionnements de la citadelle, d'Ibrahim-Bey, de Gizeh et des petits forts.

Faites connaître au divan que, vu les troubles survenus dans le



Bahireh et le grand nombre de mécontents qui s'y trouvent, j'ai jugé à propos de m'y rendre moi-même.

Quant aux bâtiments qu'ils pourraient savoir être sur la côte, dites que vous croyez que ce sont des Anglais, et que l'on dit que la paix est faite entre les deux puissances. Dites que vous savez que je leur ai écrit, et, sur ce, demandez-leur s'ils ont reçu ma lettre. Montrez-leur ma proclamation aux habitants du Bahireh. Amusez-les avec l'expédition du général Menou au lac Natroun, et du général Destaing à Mariout.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL KLEBER

Terraneh, le 29 messidor, an VII (17 juillet 1799).

Le quartier général est aujourd'hui, Citoyen Général, à Terraneh. Le général Lanusse va se réunir avec le général Fugière et le général Robin pour former, dans le Delta, une colonne mobile, qui pourra se porter rapidement, soit sur un des points de la côte, soit sur les communications qui seraient sérieusement menacées.

Je compte être le 1er thermidor à El-Rahmânieh.

BONAPARTE.

P.-S. J'ai reçu des lettres, du 26, d'Alexandrie[1], par lesquelles on m'informe qu'il avait été aperçu, depuis le 24, une flotte ennemie composée, tant gros que petits bâtiments, d'une soixantaine de voiles, dont seulement cinq de guerre[2].

Il était de la plus grande importance de garantir la sûreté des communications entre le Caire et Alexandrie, et de maintenir la tranquillité dans la province de Bahireh. A cet effet, Bonaparte écrivit à Moussa, cheik de la tribu des Henady,

1. Il s'agit peut être de lettres du général Destaing, auxquelles fait allusion une lettre d'Andréossy, à Dugua. (Terraneh, 29 messidor — 17 juillet, 2 heures après-midi) : « Le général en chef a reçu des *lettres* du général Destaing de Mariout, en date du 26, par *laquelle* (*sic*) il annonce qu'il a pris et conduit à Alexandrie 6.000 moutons et tué une trentaine d'Arabes (Mariout est situé à quatre lieues d'Alexandrie). Il n'y avait encore rien de nouveau de ce côté. »

2. Bonaparte adresse des renseignements analogues à Reynier, et dit que la flotte ennemie a « l'air de vouloir mouiller à Aboukir ».

Voir encore lettre d'Andréossy (au nom de Berthier) à Reynier (Terraneh, 29 messidor — 17 juillet, 2 heures du soir). Il l'invite à concentrer ses forces : « Vous laisserez une garnison à Salheyeh et à Belbeis, et vous vous tiendrez, avec le reste de vos troupes, prêt à marcher au Caire. »



pour lui annoncer son arrivée à Terraneh et sa marche vers la côte où il comptait « anéantir d'un seul coup » ses ennemis. Il l'invitait à fournir des nouvelles sur « ce qui se passe à Mariout et dans le désert »; il lui recommandait de veiller à la bonne conduite de ses Arabes.

Dans le même ordre d'idées, Bonaparte adressa une proclamation *aux ulémas, nobles cheiks, imans et fellahs de la province de Bahireh*. Il y annonçait un pardon général et l'oubli des récentes agitations :

... J'espère que désormais le peuple de la province de Bahireh me fera sentir par sa bonne conduite qu'il est digne de mon pardon[1].

En arrivant à Terraneh, Berthier adressa les ordres suivants :

Aux trois compagnies de la 69e, de se rendre en toute diligence à El-Rahmânieh;

Au général Menou, de se rendre en toute diligence à El-Rahmânieh, où il trouvera le général en chef;

Au général Rampon, de se rendre en toute diligence à l'armée;

Au général Dugua, de faire équiper promptement tous les hommes disponibles du régiment des dromadaires, et de les faire partir avec le chef d'escadron Cavalier pour rejoindre le quartier général.

Comme il subsistait encore quelque incertitude sur le point de débarquement des ennemis, Bonaparte avait décidé (ainsi que l'indique sa lettre à Kleber) de maintenir, au moins provisoirement, dans le Delta, une colonne mobile qui pût se porter vers l'endroit définitivement menacé. A cet effet, Berthier prescrivit[2] :

Au général Lanusse, de se porter demain au village de Tala, afin de

1. De Terraneh (29 messidor — 17 juillet.)
2. Ordres datés de 2 heures de l'après-midi.

pouvoir recevoir dans la nuit des ordres du quartier général, qui sera à Chobrakhit; et, s'il n'en recevait point et qu'il n'apprît rien de nouveau sur les mouvements de la flotte, qui était le 25 mouillée à Aboukir, il se rendra à Farastaq où il se trouvera à portée du quartier général, qui sera le 1er thermidor soir à El-Rahmânieh; il se fera joindre par les généraux Fugière et Robin; il aura soin, quant à ce premier, de soumettre l'exécution de ses ordres aux nouvelles positives qu'il pourrait avoir reçues de l'apparition d'une escadre ennemie à Burlos ou à Damiette; il enverra au général en chef à Nekleh un courrier, pour lui faire un rapport de Tala.

Au général Robin et au général Fugière, pour les prévenir qu'ils sont sous les ordres du général Lanusse.

Au chef de bataillon Faure, qui est à Omm-Dinar, de faire passer sur-le-champ le Nil à 50 hommes, de les envoyer au commandant de la place de Menouf pour y tenir garnison; il choisira de préférence parmi les hommes d'infanterie de même corps, autant qu'il sera possible.

Enfin dans la soirée [1], les ordres suivants furent donnés par Berthier pour régler la continuation du mouvement sur El-Rahmânieh:

Au général Junot, de partir avec la 32e demi-brigade, demain 30, à 2 heures du matin, pour se rendre à Koum-Cherik, le 1er thermidor à Chabour, et le 2 à El-Rahmânieh.

Au chef de la 18e demi-brigade, de partir demain à la pointe du jour pour aller coucher à Koum-Cherik; si elle était trop fatiguée, elle pourra coucher entre Alkam et Koum-Cherik;

Le 1er thermidor, à Chabour;

Le 2, à El-Rahmânieh.

Si elle ne peut arriver le 2 à El-Rahmânieh, elle en couchera le plus près possible.

Au chef du 2e bataillon de la 13e demi-brigade, qui était avec le général Junot, de partir aujourd'hui à minuit pour se rendre à un village entre Alkam et Negileh; le 1er thermidor, à Chabour; le 2, à El-Rahmânieh. Le chef de brigade marchera avec ce bataillon.

Au général Lannes, de partir demain, à l'heure qu'il jugera la plus

1. Ces ordres sont inscrits sur le registre de Berthier à la suite d'un ordre concernant une question de solde, daté de 4 heures du soir. L'expédition de l'ordre à Lagrange a été conservée; elle porte la mention de 9 heures du soir.



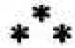
convenable, pour se rendre à El-Rahmânieh, où il tâchera d'être rendu le 2 thermidor au soir ou le 3 de bonne heure, si la division se trouvait par trop fatiguée.

Au général Lagrange, de continuer sa route avec toutes les troupes à sa disposition jusqu'à El-Rahmânieh.

Au général Murat, de se tenir prêt à monter à cheval à 3 heures et demie avec toute sa cavalerie, pour suivre le général en chef.

Les troupes et les parcs de l'artillerie et du génie reçurent ordre de marcher ensemble, de façon à atteindre El-Rahmânieh en trois ou quatre jours [1]. Le convoi de vivres, qui avait été dirigé de Boulak sur Terraneh, devait également suivre le mouvement de l'armée jusqu'à El-Rahmânieh ; ce même point de destination fut assigné à tous les renforts et détachements envoyés du Caire.

Prenant les devants avec la cavalerie de Murat, Bonaparte quitta Terraneh le 18 juillet de bonne heure, et alla coucher à Chabour [2]. Le lendemain, il arriva à El-Rahmânieh [3]; pendant les trente-six heures nécessaires pour achever la concentration des troupes, il comptait recevoir des renseignements assez précis sur l'ennemi pour être en mesure d'arrêter son plan définitif d'opérations.



Depuis que Marmont et Jullien avaient annoncé à Bonaparte l'apparition de la flotte ennemie, celle-ci avait définitivement

1. Voir ordre de Berthier au chef de bataillon d'artillerie Ruty, de prendre les devants avec les officiers de l'état-major de l'artillerie pour rejoindre le quartier général.

2. Voir lettre d'Andréossy à Dugua, écrite en passant à Kom-Cherik, à 9 heures du matin: « Rien de nouveau jusqu'à présent, et l'on ne sait rien dans le pays de la position de la côte. »

3. En passant à Nekleh (1er thermidor-19 juillet, 10 heures du matin), Andréossy écrit à Dugua que le général en chef sera dans une heure à El-Rahmânieh : « Il paraît que jusqu'à présent il n'y a pas grand'chose de nouveau. L'armée marche à grandes journées, et tout le monde va bien. »

dévoilé ses intentions en mouillant dans la rade d'Aboukir et en débarquant, le 14 juillet, un corps important de plusieurs milliers d'hommes; ils eurent bientôt intercepté les communications du petit détachement français qui occupait la presqu'île d'Aboukir.

A la pointe extrême de cette presqu'île, se trouvait un fort assez bien construit, protégé du côté de la mer par de nombreux récifs. Vers l'intérieur des terres, à un kilomètre du fort, est le village d'Aboukir, que le mamelon du *Vizir* sépare d'un faubourg situé un peu plus au sud. Sur ce mamelon, Marmont avait fait récemment établir une redoute destinée à barrer la presqu'île vers son milieu et à couvrir les troupes établies dans le village [1].

Les travaux avaient été malheureusement contrariés par la peste et le manque d'argent. Le capitaine du génie Thurman, qui avait été chargé de les diriger et qui venait d'être remplacé par le capitaine Vinache, fait ainsi ressortir l'insuffisance des défenses d'Aboukir [2]:

Sa position n'était rien moins que forte; la redoute était à peine palissadée et armée de trois pièces de campagne seulement. Le fort offrait plus de ressources. Godard, chef de bataillon, commandant ce poste, était inquiet, et avec raison. Je donnai mes renseignements à Vinache en sa présence. La redoute était trop isolée ; j'indiquai un projet de retranchement à droite et à gauche pour empêcher de la tourner et d'arriver le long de la côte jusqu'au second village.

On sentit l'importance de ces observations, que j'avais déjà soumises longtemps auparavant à Crétin et au général Marmont, commandant à Alexandrie. Mais le destin en avait décidé autrement. Les travaux d'Alexandrie épuisèrent les fonds, et Aboukir en resta au point où je

1. Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (t. II, p. 130) Bonaparte dit qu'au mois de février Caffarelli avait ordonné de raser le village et le faubourg d'Aboukir et d'employer les matériaux à construire auprès et au sud du fort une demi-lune en maçonnerie, ayant de belles vues sur toute la presqu'île. Marmont suspendit l'exécution de cet ordre, en vue d'utiliser les maisons du village pour le cantonnement des troupes : « Il crut y suppléer en ordonnant au colonel (*Crétin*) de construire une redoute en terre sur le mamelon du Vizir, entre le village et le faubourg, les dominant tous les deux. »

2. *Bonaparte en Égypte*, par le capitaine Thurman. Paris, Emile Paul, 1902, p. 112.



l'avais laissé. En cas de débarquement, je recommandai à Godard d'abandonner la redoute et de ne conserver que le fort. J'insistai encore sur ce point auprès de Vinache, avant mon départ pour Le Caire.....

Le général Marmont, contrairement à mon conseil, ordonne expressément à Godard de mettre tout son monde dans la redoute, et de ne laisser au fort que le service des batteries.

Telle était la position que le chef de bataillon Godard avait mission de tenir, avec une petite garnison qui ne dépassait pas 300 hommes. Malgré la médiocrité de ces ressources, on pouvait espérer que la résistance serait assez prolongée pour permettre l'intervention de renforts envoyés d'Alexandrie ou de Rosette. Malheureusement les commandants de ces deux places ne disposaient eux-mêmes que d'effectifs insuffisants. Réduit à moins de 300 hommes, Jullien ne pouvait songer qu'à garder Rosette. L'arrivée à Alexandrie de la colonne mobile de Destaing permit à Marmont d'entreprendre, le 15 juillet, dans la direction d'Aboukir, une vaine démonstration qu'il n'osa poursuivre devant la supériorité des forces ennemies.

Revenu à Alexandrie, il rendit compte à Bonaparte de sa vaine tentative[1] :

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, mon Général, que je n'attendais que l'arrivée du général Destaing pour me rendre à Aboukir avec 1.000 ou 1.100 hommes, afin de m'opposer au débarquement. Je l'attendais d'heure en heure depuis le 24; il était au milieu des déserts, et aucune des six lettres que je lui écrivis ne lui parvint; une septième le joignit enfin, et il se mit en route sur-le-champ pour Alexandrie; il y est arrivé hier au soir, à 10 heures. A 2 heures du matin, j'étais en route avec 1.100 hommes. J'espérais arriver à temps; mais il était trop tard.

A une lieue et demie d'Alexandrie, je reçus une lettre du commandant d'Aboukir, qui m'annonce que l'armée entière avait débarqué et occupait les positions que tenait autrefois la légion nautique.

Il me parut que je ne pouvais plus remplir le but que je m'étais proposé. Il y aurait eu de la folie, n'ayant laissé que 400 hommes de troupes dans

1. D'Alexandrie, 27 messidor (15 juillet). D'après une copie transcrite dans le registre de Dugua (page 67), ce document a été imprimé, avec de légères variantes, dans la *Correspondance inédite* publiée par Panckouke.



Alexandrie, d'aller attaquer, à une distance de cinq lieues, un corps de 15.000 ou 16.000 hommes posté et soutenu par le feu des chaloupes canonnières. S'il n'eût été qu'à une lieue de moi, peut-être l'aurais-je tenté ; mais que serait devenu un corps de 1.100 hommes harassés de fatigue, s'il eût été battu et qu'il eût été forcé de faire encore cinq lieues devant un ennemi victorieux ? Et que serait devenue Alexandrie, qui aurait alors perdu les trois quarts de sa faible garnison ?

Je suis au contraire sûr de battre l'ennemi s'il se présente ici, et j'ai la certitude qu'Alexandrie ne court aucun risque tant que j'y conserverai le peu de troupes que j'y ai rassemblées. Ces considérations m'ont déterminé à retourner aussitôt que j'ai eu la connaissance que le débarquement était effectué.

L'ennemi s'est porté sur le fort et sur la redoute d'Aboukir; il les a attaqués vivement par terre et par mer. Le feu d'artillerie et de mousqueterie a été bien soutenu; il a cessé, et je suis à peu près sûr que les Turcs ont été repoussés avec assez de perte. Le fort et la redoute d'Aboukir sont bien armés, défendus par 300 hommes, et bien munis de munitions de guerre et de bouche; et j'ai l'espoir fondé de les voir résister jusqu'à ce que mes forces soient augmentées. Si j'avais 3.000 hommes et 100 chevaux, j'irais attaquer l'armée turque: et je serais bien sûr de dégager Aboukir, et de les faire rembarquer; mais je suis bien loin de les posséder. J'ai 1.400 hommes d'infanterie, y compris les troupes que le général Destaing m'a amenées, et il faut bien laisser quelque chose dans la place.

J'ai envoyé des espions dans le camp des Turcs, et mes premières lettres vous donneront tous les renseignements qu'ils auront appris.

Pendant que Marmont se bornait à cette démonstration, les Turcs profitaient de leur supériorité numérique pour attaquer avec vigueur les ouvrages d'Aboukir. Ils avaient occupé les deux hauteurs, dites du *Puits* et du *Cheik*, situées à 1.500 mètres environ au sud-ouest de la redoute, et qui dominent l'une la plage de la rade d'Aboukir, l'autre le côté de la haute mer. Ils maîtrisaient ainsi à sa naissance l'étroite presqu'île où étaient établis les Français, et interceptaient toutes leurs communications avec le continent.

Le chef de bataillon Godard, qui disposait de 300 hommes, n'en avait laissé que 35 dans le fort, sous les ordres du capitaine du génie Vinache; avec le reste de sa troupe, il avait occupé la redoute. Malheureusement cet ouvrage n'était armé que de quatre ou cinq pièces de campagne, insuffisantes pour

tenir le terrain environnant et empêcher l'ennemi de progresser entre le rivage et la redoute, de façon à l'investir [1]. Ce fut dans cette position que, dès le matin du 15 juillet, Godard eut à subir les assauts réitérés des Turcs soutenus par le feu de leurs chaloupes-canonnières.

L'ennemi, débarqué à la hauteur du Puits, dit le capitaine Thurman [2], avance impétueusement sur la redoute au nombre de 10.000 hommes; elle est cernée de toutes parts. On s'y défend en désespérés. Beaucoup de Turcs tombent. Le fort ayant à faire face vers la mer, et ayant trop peu de monde, ne peut aider la redoute de ses pièces qui regardent la terre.

.. .. L'ennemi élève, avec une audace à laquelle il faut rendre justice, et à bout portant des feux de la redoute, un cavalier de tranchée fait de sacs à terre, de morts et de mourants, et finit par dominer : les assiégés sont criblés.

Cette lutte acharnée se prolongea jusque vers cinq heures du soir. Alors, comme les rangs des défenseurs étaient de plus en plus éclaircis, les Turcs tentèrent un nouvel assaut et réussirent à prendre pied sur la redoute.

C'était, dit Thurman [2], comme un vaisseau que les vagues en furie inondent de toutes parts. Ils tuent tout ce qui restait et s'occupent à couper les têtes.

Pendant cette boucherie, un des nôtres, désespéré, s'est glissé dans le magasin à poudre et y met le feu : une effroyable explosion balaie en un instant amis et ennemis ! Un petit tambour, jadis mon cuisinier, traîné hors de la redoute avant l'explosion, échappe en faisant profession de foi au Prophète, ou plutôt en gagnant les bonnes

---

1. « Une redoute avait été élevée à quelques centaines de mètres du fort d'Aboukir pour en défendre les approches ; mais cette redoute n'était armée que de quatre canons..... » *Nouveaux Mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie*, par Richardot, p. 191. Les *Campagnes d'Égypte et de Syrie* disent : « La redoute était armée de cinq pièces et tint ferme toute la journée. Mais à 5 heures du soir les tirailleurs turcs pénétrèrent dans le village et menacèrent de couper la redoute du fort. Elle fut enveloppée et la garnison sabrée. » (T. II, p. 130.)

2. *Bonaparte en Égypte*, op. cit. p. 115.



grâces d'un infâme qui le sauve. Au milieu du désordre, il échappe à son amoureux musulman, se glisse le long de la mer sous les rochers, traverse Canope, et arrive heureusement à Alexandrie pour y donner ces déplorables détails.....

La redoute prise, l'ennemi se précipite dans le village, y met le feu, égorge les habitants, pille, viole, massacre sans examen et approche du fort.

D'après la plupart des historiens, l'explosion des poudres de la redoute aurait été non volontaire, mais accidentelle ; et c'est à la faveur du désordre ainsi produit que les Turcs firent contre cet ouvrage une nouvelle tentative couronnée de succès.

Depuis le matin, il (*Godard*) se battait avec un acharnement inouï, et peut-être il eût fait renoncer les troupes à cette attaque sans un événement imprévu qui fut cause de sa perte. Vers quatre heures du soir, le caisson qui contenait ses poudres prit feu et le priva de toutes ses munitions. Les Turcs aussitôt profitèrent de cette circonstance et montèrent à l'assaut ; les Français ne pouvant plus se défendre, la redoute fut prise, et tout ce qui s'y trouva fut égorgé[1].

Quoi qu'il en soit, il ne restait plus que Vinache, avec sa poignée de trente-cinq hommes, enfermés dans le fort. Bien que celui-ci fût assez bien construit, séparé de la terre « par un fossé de vingt pieds » pourvu d'une « contrescarpe taillée dans le roc » et d'un « bon revêtement »[2], la disproportion des forces était trop écrasante pour que la résistance pût se prolonger.

---

1. *Histoire de l'Expédition française en Égypte*, par P. Martin (t. I., p. 382).
Les *Victoires et Conquêtes* (t. XI, p. 17) attribuent également l'explosion à un accident ; cette version est adoptée par Thibaudeau, Louis Reybaud, etc.
Le *Journal de Doguereau* dit simplement (p. 276) : « ..... Après plusieurs attaques vigoureuses dans lesquelles ils (*les Turcs*) avaient perdu beaucoup de monde, ils avaient pris d'assaut, avec une intrépidité singulière, la redoute palissadée..... Le peu de Français qui ne furent pas tués dans le moment de l'action eurent la tête coupée devant le pacha.... »
2. Relation de Berthier (11 thermidor - 29 juillet).



Accablé sous le double feu des batteries et des chaloupes, n'espérant plus aucun secours, Vinache se résigna à capituler le 17 juillet à midi.

Les Turcs étaient si altérés de vengeance, écrit Martin [1], que lorsqu'ils prirent possession du fort, ils voulaient, malgré la capitulation, massacrer les trente-cinq Français, sous prétexte de représailles d'El-Arich et de Jaffa. Heureusement pour eux, l'activité et la fermeté d'un émigré français [2] au service des Anglais les sauva.

La chute des ouvrages d'Aboukir fournissait aux Turcs un point d'appui pour leur flotte mouillée dans la rade, et leur permettait de compléter avec sécurité le débarquement de leur matériel et l'organisation de leur armée, en vue de poursuivre leurs opérations soit sur Rosette, soit sur Alexandrie.

En apprenant cet événement (dont il ne paraît pas avoir connu immédiatement toutes les circonstances), Bonaparte manifesta un vif mécontentement, dont on trouve l'expression dans la *Relation* de Berthier (du 11 thermidor-29 juillet) :

Bonaparte apprend la nouvelle que les cent voiles turques mouillées à Aboukir le 24 avaient débarqué environ 3.000 hommes et de l'artillerie et avaient attaqué le 27, la redoute d'Aboukir qu'ils avaient enlevée de vive force; que le fort d'Aboukir, dont le commandant avait été tué, s'était rendu le même jour par une de ces lâchetés qui méritent un exemple sévère de la part du gouvernement.....

---

1. *Histoire de l'Expédition française en Égypte*, (t. I, p. 383). La relation du capitaine Thurman (*Bonaparte en Égypte*, p.117) est rédigée de façon que la prise du fort paraît avoir suivi immédiatement celle de la redoute; il y a là une preuve de confusion dans les souvenirs qui ne doit pas faire accepter sans réserves cette relation. Nous lui emprunterons cependant le récit d'un incident qui aurait eu lieu au moment où les défenseurs s'étaient retranchés dans le réduit du fort contenant les poudres : « Un mineur approche Vinache et lui dit, le briquet en main : — « Commandant, je vais mettre le feu ? » Vinache l'arrête et, ouvrant la porte du donjon, lui répond : — « J'ouvre; va aux poudres; si tu vois qu'on ne nous » laisse pas de quartier, fais sauter ! » L'ennemi était las de carnage : il entre dans le donjon, il maltraite, mais ne tue pas. »

2. Dans son *Histoire de l'Expédition française* (t. IV, p. 181), Louis Reybaud nomme cet émigré. C'était le comte de Tromelin, ancien officier français, compagnon de captivité au Temple et d'évasion de Sidney Smith; il servait sous le nom de Bromley dans l'armée ottomane. Quelques années plus tard, il devait reprendre du service en France; il devint général de brigade à la fin de l'Empire et lieutenant-général sous la Restauration.



Si le général Marmont avait pu marcher sur Aboukir avec une partie de sa garnison, il aurait donné de l'inquiétude à l'ennemi et de la confiance aux troupes qui défendaient le fort et la redoute; mais il avait peu de monde, il craignait de compromettre la sûreté de la place, ce qui lui fait prendre un parti qu'il n'aurait pas suivi avec plus d'usage de la grande guerre. Il avait ordonné à l'adjudant général Jullien d'évacuer Rosette, de mettre une garnison dans le fort et de le rejoindre à Alexandrie avec le reste de ses troupes; heureusement le débarquement de l'ennemi n'avait pas permis à l'adjudant général Jullien d'exécuter cet ordre.

On trouve encore dans l'*Histoire de l'Expédition* par Martin (t. I, p. 386) la relation d'une scène de reproches que Bonaparte fit à Marmont, en arrivant à Alexandrie dans la nuit du 23 au 24 juillet[1] :

..... Il eut une vive conférence avec le commandant Marmont, à qui il reprocha d'une manière assez dure de ne s'être point opposé au débarquement et d'avoir laissé sacrifier une brave garnison. Il se promenait à grands pas dans sa chambre, en chemise, pendant que Marmont, suivant tous ses pas, essayait de se justifier. Il lui représentait que les Turcs étaient débarqués au nombre de 15.000, tandis que lui n'avait que 1.200 hommes : « Eh! avec vos 1.200 hommes, lui dit-il, je serais allé jusqu'à Constantinople ». Il oubliait déjà qu'il avait conduit lui-même 12.000 hommes sur cette route de Constantinople, et que dans trois mois il en avait perdu moitié sans atteindre le but qu'il s'était proposé.

On doit faire remarquer que, dans ses *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, dictées à Sainte-Hélène[2], Napoléon n'a point renou-

1. Le *Journal* de Doguereau (p. 277) signale aussi le mécontentement de Bonaparte contre Marmont : « ..... Il était très fâché que le général qui commandait à Alexandrie n'eût pas marché sur Aboukir pour attaquer les Turcs lors de leur débarquement..... »

Villiers du Terrage (qui était alors dans la haute Égypte) dit que Marmont « resta dans une inaction fâcheuse ». (*Journal et Souvenirs*, etc., p. 221.)

2. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée* (édition de 1830, t. V, p. 163), on lit à propos de la prise de la redoute par les Turcs : « Le kandjar au poing, ils montèrent à l'assaut, s'en emparèrent et firent prisonniers ou tuèrent les 300 Français que le commandant d'Aboukir y avait placés; lui-même y fut tué. Ils prirent possession alors du village; il ne restait plus dans le fort que 100 hommes et un mauvais officier qui, intimidé par les immenses forces qui l'environnaient et la prise de la redoute, eut la lâcheté de rendre le fort, événement malheureux qui déconcerta tous les calculs. » Il y a lieu de remarquer que cette collection a été publiée d'après des copies, souvent fautives ou maladroitement remaniées. Les chapitres relatifs à l'Expédition d'Egypte diffèrent beaucoup du texte définitif que le général Bertrand publia en 1847 et dont il déposa le manuscrit (corrigé par Napoléon en maint endroit) à la bibliothèque de Châteauroux. C'est à ce texte qu'on doit se reporter pour avoir le jugement définitif de Napoléon.



velé les reproches qui viennent d'être signalés. Il est certain que Godard est bravement tombé en combattant, et qu'on peut seulement discuter l'habileté de ses dispositions. Par suite de la faiblesse de son organisation, la redoute ne se prêtait pas à une défense acharnée; il n'y avait d'intérêt à l'occuper que pour donner plus facilement la main à des renforts envoyés d'Alexandrie. Ce fut dans l'espoir de ces secours que Godard mit la plus grande partie de ses forces dans la redoute et ne laissa dans le fort qu'une poignée d'hommes, fatalement sacrifiés et dont il ne semble pas équitable d'incriminer le courage [1].

Quant à Marmont, la circonspection, peut-être excessive, dont il fit preuve, a pour raison d'être le péril auquel un insuccès pouvait exposer la place, si importante, d'Alexandrie. La colonne de Destaing n'étant pas arrivée assez tôt pour lui permettre de surprendre l'ennemi en flagrant délit de débarquement, espérant d'ailleurs que le fort d'Aboukir pourrait tenir plusieurs jours [2], il jugea qu'il fallait avant tout songer à la sûreté d'Alexandrie et ne rien risquer avant l'arrivée des renforts. Cette préoccupation était fort légitime; toutefois, il eût été opportun que Marmont réglât en conséquence ses instructions à Godard : celui-ci, sachant qu'il n'avait pas à attendre de secours immédiats, n'avait plus d'intérêt à occuper la redoute; il se serait borné à défendre le fort où ses 300 hommes, bien pourvus de vivres et de munitions, pouvaient opposer pendant plusieurs jours une résistance vigoureuse.

---

1. L'accusation de lâcheté, formulée par Berthier, a été énergiquement contredite dans *Victoires et Conquêtes* (t. XI, p. 17). Voir aussi *Nouveaux Mémoires sur l'armée française*, par Richardot (p. 191); *Histoire de l'Expédition française en Égypte*, par Louis Reybaud (t. IV, p. 182).

2. « Je croyais pouvoir compter sur une défense de quelques jours; il en fut cependant tout autrement. Le commandant Godard, s'étant placé dans la redoute pour animer ses troupes et s'étant fort exposé, fut tué; bientôt le désordre se mit partout. La garnison du fort, sans commandant, avait ouvert ses portes et, en deux heures de temps, l'ennemi s'en était emparé. » (*Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse*, t. II, p. 26.) Dans ce chapitre, Marmont explique comment il n'a pas voulu compromettre Alexandrie par une offensive téméraire contre un ennemi bien supérieur en nombre.

La prise d'Aboukir eut pour conséquence d'intercepter entièrement les communications entre Alexandrie et Rosette. D'ailleurs les Turcs ne cherchèrent pas à compléter ce premier succès par quelque opération offensive ; ils achevèrent le débarquement de leur matériel et commencèrent à se fortifier dans les positions qu'ils venaient de conquérir.

Cette immobilité laissait Marmont et Jullien dans l'incertitude des projets de l'ennemi ; pendant quelques jours même, ils n'eurent que des renseignements incomplets et un peu contradictoires sur l'issue définitive de l'attaque des ouvrages d'Aboukir.

Extraits des lettres de Marmont à Bonaparte.

Alexandrie (29 *messidor* - 17 *juillet*). — Plusieurs de mes espions sont de retour ; ils sont restés dans le camp des Turcs pendant plusieurs heures, et se sont accordés dans les rapports qu'ils m'ont faits. Je vais vous en rendre compte.

Ils m'ont assuré la prise d'Aboukir. Il paraît que le fort a capitulé le soir même du jour où il a été attaqué, puisque ces espions ont prétendu avoir vu le commandant et les officiers français se promener sur le bord de la mer au milieu des Turcs.

Ils ont vu enterrer les morts turcs et français.

Ils ont vu une grande quantité d'infanterie, et ils l'ont dépeinte de manière à la faire reconnaître, par ceux qui ont habité Constantinople, pour des janissaires et des Arnautes ; il y a aussi parmi eux des Maugrabins.

Ils ont vu beaucoup d'artillerie, qu'ils étaient occupés à débarquer.

Ils ont vu environ cent chevaux.

Ils m'ont assuré que c'était le capitan pacha, en personne, qui commande l'armée. Ils m'ont attesté que toute l'armée avait débarqué de ce côté-ci du lac, ce qui annonce des projets d'une expédition prochaine sur Alexandrie.

Ils m'ont dit avoir vu toute l'armée occupée à placer ses tentes.

Ils ont dit que le projet était de marcher sur Alexandrie samedi, c'est-à-dire dans trois jours.

Ils ont entendu circuler dans le camp que le capitan-pacha devait m'écrire, pour me sommer de rendre Alexandrie, en m'offrant de transporter en France la garnison : s'il m'écrit une pareille lettre, ma réponse sera facile.

Enfin, ils ont ouï dire qu'il devait arriver demain ou après, cent bâtiments de Constantinople.

Vous êtes plus à même que moi, mon Général, de juger de ce que ces



rapports ont de vraisemblable et d'invraisemblable. Ainsi, je ne me permettrai pas de réflexions; je prendrai seulement la liberté de vous assurer que, si des craintes pour Alexandrie vous engageaient à trop presser votre marche, vous pourriez, sans le moindre danger pour cette ville, la retarder, attendu que tout est prêt pour la bien défendre, que tout le monde est bien disposé, et que nous voyons venir avec plaisir le moment où l'ennemi nous fera l'honneur de nous attaquer.

J'attends avec impatience l'arrivée du 15ᵉ de dragons, afin d'avoir par moi-même quelques nouvelles de l'ennemi; il faut de la cavalerie pour aller reconnaître un ennemi qui est à cinq lieues.....

Alexandrie (30 *messidor*-18 *juillet*). — Je reçois à l'instant votre lettre d'hier[1]. La cavalerie part à l'instant avec les dromadaires et deux pièces de 8, approvisionnées à 150 coups.

J'ai eu l'honneur, dans mes précédentes, de vous rendre compte de la prise d'Aboukir qui s'est rendu dans la première journée; je vous ai envoyé hier par duplicata le rapport que j'ai reçu de mes espions. Il paraît que l'armée jusqu'ici n'a été occupée qu'à débarquer son artillerie, ses vivres, et à établir son camp. Les bruits du camp étaient que l'ennemi devait bientôt marcher sur Alexandrie; l'ennemi, il y a deux jours, n'avait pas, à ce qu'on m'assure, commencé de retranchements; il avait seulement garni son front d'une nombreuse artillerie.

Nous attendons toujours impatiemment l'ennemi, nous sommes en mesure pour le bien recevoir; les canonniers que vous m'annoncez nous seront cependant très utiles.....

On m'assure que les Henady ont promis au capitan-pacha de lui fournir 2.000 chameaux. Ce rapport a tous les caractères de la vérité, attendu que, depuis l'arrivée des Turcs, il n'a paru aucun de leurs cheiks ici, et qu'ils ont été à Aboukir, où ils ont reçu des cadeaux. Je crois qu'en dissimulant quelques jours, si vous voulez tirer vengeance de cette trahison, on pourra facilement s'emparer de toute la tribu.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL JULLIEN AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Rosette, le 28 messidor an VII (16 juillet 1799).

L'ordre que j'avais reçu d'évacuer les objets d'artillerie et les magasins avant de partir pour Alexandrie, m'a retenu jusqu'aujourd'hui. Il ne restait plus que quelques caissons, qui seront en sûreté demain matin; mais je crains bien de ne pouvoir gagner Alexandrie avec moins de 100 hommes, qui me resteront en sus de la garnison du fort. Un courrier, que j'avais expédié au général Marmont, a trouvé le passage du lac Madieh occupé par les Turcs, et ses réponses ambiguës, selon l'usage, me font craindre que le fort d'Aboukir n'ait été pris hier. Nous avons entendu une vive canonnade. Si cela est, et que l'ennemi se porte sur moi,

1. Il s'agit de la lettre du 29 messidor (17 juillet), datée de Terraneh.



je tâcherai de mériter votre estime. Mais je crois qu'il ne faut pas abandonner le fort que je commande à ses propres forces; il ne reste aucun ouvrage extérieur; et des murs, vus jusqu'au pied, ne peuvent être d'une longue résistance. J'espère, Général, que vous viendrez à mon secours.

JULLIEN.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL JULLIEN AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Rosette, le 30 messidor an VII (18 juillet 1799).

Je vous avais prévenu que je soupçonnais qu'Aboukir était au pouvoir de l'ennemi; j'en ai acquis la certitude seulement ce matin. Rien ne peut plus passer, et je n'ai pu moi-même me rendre à Alexandrie avec le monde que j'y devais conduire. Au reste, je m'en félicite : ma présence ici contient dans le devoir Rosette et la province; et les troupes qui vont filer n'éprouveront pas de difficulté pour les subsistances.

Le général Kleber m'annonce le 2e bataillon de la 75e.

L'ennemi, tranquille à Aboukir, débarque à force, et je m'attends à tout moment à être attaqué. S'il se porte sur moi et qu'il m'arrive des secours à temps, la retraite pourra lui être difficile. Je suis sur mes gardes et j'espère qu'il n'aura pas le fort Jullien aussi facilement que celui d'Aboukir.

JULLIEN.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL JULLIEN AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Rosette, le 2 thermidor an VII (20 juillet 1799)

. . . . [1]

L'ennemi n'a pas encore paru de ce côté-ci du lac Madieh ; il a même détruit le pont et les gros bateaux qui se trouvaient au passage. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre du côté d'Aboukir depuis que l'ennemi l'occupe. Aucun de mes espions n'a pu y pénétrer ; et, de ceux que j'ai envoyés de l'autre côté du lac, aucun n'est revenu. Je ne sais rien d'Alexandrie.

Le fort Jullien est à peu près en état, mais l'hôpital de Rosette s'encombre horriblement ; et, si j'avais été attaqué, les nombreux blessés qui l'encombrent m'auraient bien gêné.....

..... Mes précautions étaient prises, j'étais bien éclairé ; et, à tout événement, ma retraite sur le fort était assurée. L'impossibilité de me rendre à Alexandrie, comme le désirait le général Marmont, m'a bien servi. Au reste, je ne reste pas au poste le moins dangereux.

1. Jullien vient de recevoir une lettre que Bonaparte lui avait écrite de Terraneh le 29 messidor (17 juillet), ainsi qu'une d'Andréossy (du 1er thermidor - 19 juillet), annonçant l'arrivée du quartier général à El Rahmânieh.



Il paraît que l'ennemi a donné quelque inquiétude au général Kleber. Le bataillon de la 75°, qui devait arriver aujourd'hui ici, a reçu contre-ordre en route, et retourne à Damiette. Un de mes émissaires, revenu de Burlos hier soir, prétend qu'on a vu de ce point-là huit voiles assez grosses, suivies de quatre petits bâtiments a voiles latines : si cela est, c'est ce qui aura changé les dispositions du général Kleber. Je doute cependant de l'apparition de ces voiles ; le commandant de la canonnière de Burlos m'en aurait prévenu.

La flotte d'Aboukir est toujours mouillée au même endroit ; quelques avisos mettent à la voile de temps en temps pour croiser jusqu'au boghaz de Rosette, mais aucun ne l'a dépassé, même pour aller vers Damiette.

Comme je supposais la prochaine arrivée de l'armée à El-Rahmânieh, j'ai fait, depuis trois jours, charger un obusier, une pièce de 8 et des munitions sur deux djermes : je vous les envoie ; j'y fais ajouter des pierres à feu.

Le citoyen Faultrier, retenu ici depuis la mort du général Dommartin, se dispose à vous joindre à El-Rahmânieh.

J'avais bien peu de monde avant votre arrivée, mon Général, j'en ai assez à présent, et je garderai ma position jusqu'à nouvel ordre.

Je reçois dans l'instant une lettre de Damiette. Le général Kleber a fait rétrograder les troupes parce que, présentement que vous marchez sur El-Rahmânich, il ne paraît pas que rien ait paru de ces côtés.

J'apprends que deux barques de Menouf, chargées de biscuit, ont été fusillées en route, et se sont réfugiées vers Foueh. Je donne ordre au canot que je fais partir de les conduire à El-Rahmânieh ; l'armée peut avoir besoin de subsistances.

JULLIEN.



Le matin même du jour où Bonaparte fut informé de l'apparition d'une flotte ennemie (15 juillet), Menou était parti d'Embabeh pour accomplir sa mission dans la vallée des lacs de Natron. Quarante-huit heures plus tard, il reçut l'ordre qui lui prescrivait de rejoindre l'armée à El-Rahmânieh. Laissant une petite garnison de Grecs dans les couvents voisins des lacs, il se dirigea sur le point de concentration assigné, qu'il atteignit le 21 juillet.

La marche de sa petite colonne est relatée dans un *Journal*, non signé, conservé aux *Archives de la guerre*.



Voyage aux couvents de Saint-Macaire et des Syriens situés à douze heures de marche à l'ouest de Terraneh, dans le désert de la Lybie[1].

27 *messidor an VII* (15 *juillet* 1799). — 300 hommes sous la conduite du général Menou sont partis d'Embabeh, le 27 messidor..... à 6 heures du matin.....

Passé par Omm-Dinar..... une digue, qui prend des bords du Nil, y conduit..... Passé par El-Rahawi, où nous bivouaquâmes ; continuation de la même digue qui borde un assez beau canal comblé en partie ; on y remarque que, plus la digue s'éloigne du Nil, plus elle est élevée, ce qui confirme l'opinion de quelques auteurs que l'exhaussement des terres de l'Egypte est plus sensible sur les bords du fleuve.

28 *messidor* (16 *juillet*). — Parti d'El-Rahawi à 5 heures du matin. Passé par El-Qatah. Arrivé en 2 heures de marche ; ce village est au nord-ouest du précédent. On y retrouve les traces de l'ancien canal qui, du pied des Pyramides, gagnait le lac Maréotis.....

Fait route à l'ouest : gagné le désert par une espèce de vallée : repris vers le nord-est ; arrivé à midi après 3 heures de marche, à Kafr-el-Aga, situé à une demi lieue du Nil et à un quart de Beni-Salameh et à deux heures de Terraneh. Fait eau en cet endroit. Parti à 4 heures de l'après-midi. Repris à l'ouest une vallée peu distante du Nil, qui fait un grand coude de l'est à l'ouest. Cette vallée est cultivée par les Arabes. L'on y retrouve les traces du même canal. Gagné les hauteurs à gauche. Marché jusqu'à 9 heures du soir, bivouaqué au milieu des déserts.

29 *messidor* (17 *juillet*). — Parti du bivouac à 6 heures du matin, repris vers le nord-ouest, traversé un sol aride qui offre une carrière calcaire ; arrivé sur la hauteur qui domine le couvent de Saint-Macaire, à 10 heures. Arrivé au couvent de Saint-Macaire (dit en Arabe, Makariouth) à 11 heures. On aperçoit au nord des hauteurs qui dominent les lacs Natron. Ce couvent, bâti au milieu des déserts de la Lybie, à l'ouest du Nil, à 10 heures de marche d'une caravane du village de Beni-Salameh, est environné des ruines de huit autres couvents..... Il est habité par une vingtaine de célibataires, la plupart borgnes, aveugles ou boiteux. Ils paraissent fort malpropres et fort ignorants ; leur nourriture ne consiste qu'en un pain fort mal cuit, des œufs ; ils ont deux puits d'eau saumâtre ; ils ont de l'eau douce, à 200 toises à l'est, dans une fontaine

1. Menou était accompagné de l'Ingénieur Gratien Le Père, qui rédigea un *Journal* de voyage, dont des extraits (principalement consacrés à une notice sur le couvent de Saint-Macaire) ont été publiés par le *Courrier de l'Egypte* nos 40, 41 et 44 — des 20 et 30 vendémiaire et 19 brumaire an VIII — 12, 22 octobre 10 novembre 1799). Malgré la similitude de quelques passages, les deux journaux paraissent l'œuvre de deux auteurs différents, qui les ont d'ailleurs rédigés pour ainsi dire l'un à côté de l'autre.

où elle est recueillie dans une enceinte maçonnée. On trouve aux environs de l'eau douce à un, deux ou trois pieds, en fouillant le sable[1].

Parti de Saint-Macaire à 6 heures 3/4 ; repris par le nord-ouest à travers quelques hauteurs ; arrivé à 9 heures 1/2 du soir aux deux couvents des Syriens.

Le premier des deux couvents des Syriens, dit Amba-Bichoï, est distant du second[2] de 250 toises à l'ouest. Ces couvents, ainsi que celui de Saint-Macaire, sont enceints d'une muraille de 25 à 30 pieds de hauteur, de 40 à 60 toises de longueur sur 30 à 40 de largeur. (*Les murs*) sont défendus par quelques mauvais créneaux ; les portes le sont par des machicoulis pratiqués dans la clef du portail, d'où les moines descendent et font monter les choses, objets et hommes qui doivent en sortir ou y entrer..... Nous avons laissé 100 hommes de garnison, Grecs, dans le couvent d'Amba-Bichoï, avec une pièce de canon de 8.

30 *messidor* (18 *juillet*). — Nous partîmes de ce dernier couvent le 30, à 11 heures du matin. Nous laissâmes au nord-ouest, à près de deux heures de marche, le couvent dit des Baramous et à l'ouest, à une égale distance, le *Fleuve-sans-eau* (dit, en arabe, Bahr-el-Fareh), que l'expédition nous a empêchés d'aller visiter[3].

Nous prîmes au nord ; et, à midi, nous traversâmes les lacs de Natron qui courent nord-ouest, sud-est, suivant une longueur d'environ deux lieues sur 200 à 300 toises de largeur[4].....

---

1. Gratien Le Père donne des détails assez complets sur les religieux coptes qui habitent le couvent de Saint-Macaire. Il insiste sur la malpropreté de leur logement : « Je ne connais aucune odeur désagréable à laquelle je puisse comparer celle que nous respirâmes dans ces horribles demeures, où le général Menou, quelques autres personnes et moi manquâmes d'être suffoqués, car elle est plus insupportable encore que l'air méphytique de la chambre de la reine dans la grande Pyramide. »

2. Gratien Le Père nomme ce second couvent : Deyr-Saydeh. Il relate les longs pourparlers entamés avec les moines pour obtenir l'entrée du couvent d'Amba-Bichoï, tandis que la troupe avait établi son bivouac à quelque distance. Menou visita le couvent pendant la nuit, avec Le Père et l'ingénieur géographe Lévêque.

3. Menou avait reçu, le 17 juillet, deux lettres de Bonaparte datées de Wardan et d'Akmas, lui prescrivant de rejoindre l'armée. Il répondit aussitôt qu'il s'occupait à établir une garnison de Grecs, qui n'atteindra pas le chiffre prévu de 200, « parce qu'une partie a déserté en chemin ».

Il ajoute que Mourad-Bey n'est pas venu aux lacs de Natron. C'est un cheik arabe qui, le lendemain du départ de Murat, a passé avec un millier d'hommes, dont 600 à cheval (sur lesquels 200 Mameluks). Ce cheik semble avoir pris le chemin du Fayoum :

« La route que j'ai faite a été très difficile et plus longue que je ne l'imaginais. Je serai en état de partir cette nuit ou demain matin pour me rendre à El-Rahmanieh. Je ne sais encore quelle route je prendrai : on m'assure que celle par la montagne est impraticable pour l'artillerie. Je ferai pour le mieux. Comptez sur mon zèle et sur mon activité. »

4. Suivent quelques renseignements sur l'exploitation du natron. Tous les ans 4.000 chameaux servent à transporter ce sel au Caire. En 1790, le quintal (de 82 livres) revenait au Caire à 45 parats. Rosetti avait affermé l'exploitation de ce



On trouve au nord-est, et à mi-distance de la longueur des lacs, un vieux château-fort, dit Kafr, construit pour protéger l'exploitation annuelle du natron. Il est aujourd'hui presque entièrement ruiné. A 300 toises au sud-ouest de ce fort, on trouve sur les bords du lac quelques fontaines d'eau douce.

Parti à 1 heure du Kafr, pris au nord-est, bivouaqué à 10 heures du soir, en plein désert, après 7 heures de marche.

1er *thermidor* (19 *juillet*). — Parti à 3 heures du matin et arrivé à 3 heures de l'après-midi, après 8 heures de marche, au village de Waqed, situé sur la rive gauche du Nil à 1/4 du Nil. Bivouaqué.

En partant de la vallée des lacs de Natron, Menou avait confié le commandement de ce territoire au capitaine La Faye, qui commandait précédemment les grenadiers de la légion maltaise. Il lui avait donné l'instruction suivante (du 30 messidor-18 juillet):

Le citoyen La Faye est nommé pour commander l'oasis des lacs de Natron.

Il aura sous ses ordres 97 Grecs, commandés par trois officiers, total 100; plus 7 canonniers français, commandés par un sergent et destinés à manœuvrer une pièce de 7 turque.

Le citoyen La Faye fera occuper par les troupes sous ses ordres les quatre couvents coptes, situés dans la vallée des lacs de Natron.

Dans celui de Saint-Macaire, il placera 10 Grecs commandés par un officier.

Dans ceux dits Amba-Bichoï et Deyr-Saydeh, qui sont très voisins l'un de l'autre, il placera 77 Grecs et un officier, qu'il distribuera dans les deux couvents, comme il le jugera convenable.

Il placera la pièce de canon dans l'un des deux couvents, de manière à pouvoir battre la plaine qui les entoure et surtout empêcher l'approche des deux citernes qui sont en dehors des deux couvents. Il pourra, s'il le juge nécessaire, transporter la pièce d'un couvent dans l'autre.

Dans le quatrième couvent, dit Baramous, situé à l'extrémité de la plaine des Natrons, et près du Fleuve-sans-eau, il placera les 10 Grecs restants, commandés par un officier.

Il donnera pour instruction à tous ses corps détachés d'entretenir avec lui une correspondance suivie, d'examiner soigneusement tous les mouvements, soit des Arabes, soit des Mameluks, qui voudraient passer dans la plaine et y faire de l'eau. Ils tâcheront, sans se compromettre, d'arrêter, même de tuer quelques uns de ces individus; ils se pourvoiront, si

---

sel à raison de 45.000 pataques; ce fermage était descendu à 14.000 ou 15.000 pataques dans les dernières années.



cela est possible, de quelques gens affidés dans les couvents pour leur servir de courriers. Les dépenses qu'ils pourraient faire à cet égard leur seront remboursées au Caire.

Le citoyen La Faye, ayant un plus gros détachement sous ses ordres directs, pourra entreprendre quelques courses dans les environs de la plaine pour surprendre les Arabes, les Mameluks, même Mourad-Bey. Il placera pendant le jour sur des éminences des petits partis de 3 ou 4 hommes pour surveiller les mouvements des ennemis. Il y mettra cependant une grande prudence, afin de ne pas donner lieu à la désertion des Grecs. La nuit, il ne laissera personne dehors, à moins que ce ne soit pour une expédition qu'il aurait projetée.

On s'en rapporte à sa prudence pour se garder bien militairement.

Il donnera fréquemment de ses nouvelles au général en chef.

Il fera vivre les troupes sous ses ordres dans la plus exacte discipline.

Il tiendra note de tout ce que fourniront les couvents pour la nourriture des troupes, afin que cela leur soit remboursé sur des états visés par lui.

Il tiendra également note de toutes les dépenses particulières qu'il pourrait faire ; le remboursement lui en sera fait au Caire.

Il prendra tous les renseignements qu'il pourra se procurer sur les lacs de Natron, sur le Fleuve-sans-eau, sur l'historique du pays, généralement enfin sur tout ce qui pourra donner des connaissances plus étendues sur ce pays presque inconnu. Il se rappellera qu'il remplit une mission de confiance, à laquelle le général en chef attache la plus grande importance.

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Waqed, le 1er thermidor an VII (19 juillet 1799).

J'arrive à l'instant du lac Natron, après une marche des plus pénibles à travers le désert le plus horrible qu'on puisse rencontrer. Ceux de Katieh et d'El-Arich sont des pays superbes en comparaison du canton que j'ai parcouru. Les troupes ont extrêmement souffert. Les volontaires tombaient en chemin de lassitude, de soif et de chaleur. Ils sont hors d'état de marcher aujourd'hui. Je ferai l'impossible pour partir demain matin, en mettant sur une prolonge ceux qui seront le plus incommodés. Mon artillerie s'est cassée plusieurs fois en route. Je n'ai rencontré aucun ennemi, pas même un seul individu. On m'assure ici que vous avez passé le long du Nil, il y a environ quatre heures. A tout événement, je m'empresse de vous envoyer un courrier pour vous donner des nouvelles de ma marche. Je le dirige sur El Rahmânieh, où j'espère être rendu demain matin d'assez bonne heure. Je n'ai pu rien apprendre de Mourad-Bey ou autre : c'est un Bédouin de la tribu de Nedjim qui m'a conduit ici avec beaucoup d'intelligence et de fidélité.

ABDALLAH MENOU.



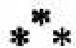
Menou et sa petite colonne firent le trajet de Waqed à El-Rahmânieh en deux étapes ; elles sont ainsi relatées dans le *Journal* auquel nous avons emprunté les détails de l'occupation de la vallée des lacs :

2 thermidor (*20 juillet*). — Parti de Waqed à 8 heures du matin..... A midi et demi, arrivé au village de Chabour ; à 1 heure de l'après-midi, au village d'El-Is, situé sur le bord de la rive gauche du Nil.....

Reparti à 3 heures, passé par Achlimah, village où nous arrivâmes en deux heures de marche. Passé par Sowali (?), en une heure de marche. Passé par [1]....., village situé sur le bord du Nil, en deux heures de marche. On y bivouaque.

3 thermidor-21 juillet. — Reparti à 5 heures du matin, passé par El-Maasarah et Chobrakhit : ce dernier village près du fleuve où se donna en l'an VI, le 24 messidor, un combat entre notre flottille et les Turcs qui étaient postés sur la rive gauche et escarpée du Nil.....

Enfin, après quatre heures de marche du point de départ de cette journée du 3 thermidor, arrivé à 10 heures du matin à El-Rahmânieh.



Dès que Bonaparte fut arrivé à El-Rahmânieh, dans la soirée du 19 juillet, il se préoccupa de faire assurer la subsistance des troupes qui allaient être concentrées sur ce point et de préparer leurs opérations prochaines contre l'ennemi débarqué auprès d'Aboukir.

Les vivres et les moyens de transport font l'objet d'ordres donnés par Berthier à l'ordonnateur en chef Daure et à l'agent français de la province de Bahireh ; ils devront procurer, le plus tôt possible, à l'armée 100 chameaux et 500 à 600 ardeps d'orge :

Le commandant de la place a ordre de fournir les escortes nécessaires. L'orge et les chameaux se prendront dans toute autre direction que celles d'El-Rahmânieh à Alexandrie et d'El-Rahmânieh à Damanhour [1].

1. Ordre daté de 8 heures et demie du soir. Voir aussi ordre au commandant du fort d'El-Rahmanieh de mettre des détachements à la disposition de l'ordonnateur en chef et de l'agent français (1er et 2 thermidor 19 et 20 juillet).



En même temps, les trois compagnies de grenadiers et le 2e bataillon de la 69e reçoivent ordre de se tenir prêts à partir au premier ordre.

Un peu plus tard[1] Andréossy écrit à Dugua (au nom de Berthier) pour lui annoncer que l'escadre ennemie, forte d'une centaine de voiles, a débarqué des troupes; celles-ci ont pris Aboukir, mais n'ont fait ensuite aucun mouvement :

> Le général en chef est arrivé à El-Rahmânieh : il vous réitère la demande qu'il vous a faite, dans différentes circonstances, de la cavalerie, infanterie, et des vivres qu'il a donné ordre de faire arriver, en toute diligence, à El-Rahmânieh.

Enfin, le général Lanusse (dont on se rappelle la mission spéciale dans le Delta) est invité à « venir avec sa colonne vis-à-vis El-Rahmânieh, où il recevra de nouveaux ordres »[2].

Le lendemain (2 thermidor - 20 juillet), Bonaparte écrit à Kleber pour lui annoncer son arrivée à El-Rahmânieh, lui tracer le plan général des opérations projetées et lui indiquer le rôle qu'auront à jouer les troupes dirigées de Damiette sur Rosette :

> Nous arrivons à El-Rahmânieh, Citoyen Général ; l'adjudant général Jullien m'apprend que l'avant-garde de votre division arrive à Rosette, et que vous-même n'en êtes pas éloigné avec le reste de votre division.
>
> Il paraît que l'ennemi a décidément débarqué à Aboukir, et est dans ce moment maître de la redoute.

1. Lettre datée de 9 heures du soir.
2. La transmission de cet ordre paraît avoir subi un retard, qui donna lieu à l'ordre suivant de Berthier au chef de bataillon Gasquet (2 thermidor-20 juillet) :
« ... Il est ordonné au citoyen Gasquet de se rendre au fort et d'interroger l'adjoint aux adjudants généraux Guérin sur les questions suivantes :
» 1° Quel est l'ordre qu'il a reçu hier du général Andréossy pour faire partir un ordre pressé de service à l'adresse du général Lanusse ?
» 2° A quelle heure il a reçu cet ordre ?
» 3° A quelle heure il a vu l'interprète Jaubert, pour avoir le cheik qu'on lui avait nommé chargé de porter cet ordre ?
» 4° Pourquoi, après avoir remis la lettre au citoyen Jaubert, il ne s'est pas assuré par lui-même que le porteur était parti ?
» 5° S'il avait eu connaissance que la lettre renfermait un ordre important ? »



Ma ligne d'opérations sera Alexandrie, Berket et Rosette. Je me tiendrai avec la masse de l'armée à Berket. Le général Marmont est à Alexandrie, et vous vous trouverez à Rosette, l'un et l'autre ayant à peu près autant de monde ; de sorte que vous vous trouvez former la droite, le général Marmont la gauche, et je suis au centre. Si l'ennemi est en force, je me battrai dans un bon champ de bataille, ayant avec moi ou ma droite ou ma gauche ; celle des deux qui ne pourra pas être avec moi, je tâcherai qu'elle puisse arriver pour servir de réserve.

Berket est à une lieue de la hauteur de Leloha et à une lieue du village de Becentouai, village assez considérable. Prenez tous les renseignements nécessaires sur la situation d'Edkou, village sur la route de Rosette à Aboukir, par rapport à Berket, et tâchez de vous organiser de manière à pouvoir, au premier ordre, vous porter le plus promptement possible à Edkou ou à Berket ; et, comme il serait possible que nos communications fussent interceptées, tâchez d'avoir beaucoup de monde en campagne pour savoir ce que je fais, et où je suis, afin que, s'il arrivait des cas où il n'y eût pas d'inconvénient à un mouvement, et où des avis vous feraient penser que j'ai dû vous ordonner de le faire, vous le fassiez.

Vous trouverez à Rosette quelques pièces de campagne dont vous pourrez vous servir.

Je vous envoie quatre copies de cette lettre, afin qu'elle vous parvienne.

Quelque chose qui arrive, je compte entièrement sur la bravoure des 16.000 à 18.000 hommes que vous avez avec vous. Je ne pense pas que l'ennemi en aurait autant, quand même ses cent bâtiments seraient chargés de troupes.

En attendant que l'armée réunie pût commencer son mouvement, Bonaparte prescrivit à Murat de se porter avec une petite avant-garde, sur Becentouai, à mi-chemin d'Alexandrie, de façon à se mettre en liaison avec la garnison de cette place. Dès 10 heures du matin[1], Berthier adressa à Murat cet ordre préparatoire :

1. Sur le registre de Berthier, l'ordre au capitaine Omar (voir p. 339) est daté de 10 heures du matin. L'ordre à Murat est transcrit à la page suivante. Tous ces ordres paraissent avoir été donnés à peu près au même moment.



..... Il est ordonné au général Murat de se tenir prêt à partir aujourd'hui à 2 heures après-midi; de faire prendre du pain à sa troupe jusqu'au 6 inclusivement; de faire prendre par ses attelages et servir par ses canonniers une pièce de 3 1/2 qui se trouve au fort d'El-Rahmânieh.

Le général Murat est prévenu qu'il aura avec lui les grenadiers de la 69e et l'ingénieur Picot, pour faire des puits où il sera nécessaire[1].

Ce premier ordre fut complété par une longue instruction donnée dans l'après-midi :

Le général en chef ordonne au général Murat de se porter avec la cavalerie, trois pièces de canon, les grenadiers et le 1er bataillon de la 69e commandés par le chef de brigade, et les dromadaires, au village de Becentouai; de prendre là des renseignements sur tout ce qui se passe à Aboukir et d'envoyer des espions pour être prévenu des mouvements des ennemis; et d'expédier sur-le-champ des courriers au général Marmont avec la lettre ci-jointe[2]. Il lui expédiera, en outre, plusieurs autres courriers pour lui faire part que l'armée, forte de plus de 60.000 hommes, est arrivée à El-Rah-

1. Voir ordres de Berthier : *au commandant du génie* (2 thermidor-20 juillet), de mettre à la disposition de Murat l'ingénieur Picault (*Picot de Moras*), avec une vingtaine de sapeurs pour creuser des puits; — *au capitaine timar*, de rejoindre le général Murat avec les janissaires de la province de Garbieh (arrivés avec le général Fugière) et ceux de la province de Bahireh; — *au commandant des dromadaires et aux compagnies de grenadiers de la 69e* de se tenir prêts à partir aujourd'hui, et de prendre des vivres jusqu'au 6 au soir inclus; — *au général Lannes*, de faire prendre des vivres jusqu'au 6 inclus par le 2e bataillon de la 69e et de le tenir prêt à partir à 2 heures avec Murat.

2. Dans cette lettre datée de 3 heures du soir, Bonaparte annonçait à Marmont la concentration à El-Rahmânieh, des divisions Rampon et Lannes, et l'envoi de Murat vers Leloha :

» Si l'ennemi a pris Aboukir, envoyez la cavalerie et les dromadaires à Berket, avec deux pièces de 8 bien approvisionnées, mon intention étant, au préalable, de réunir toute la cavalerie de l'armée.

» Si l'ennemi n'a pas pris Aboukir, mais qu'il y ait une nécessité imminente de le secourir, partez; le général Murat a ordre de vous seconder.

» Si Aboukir peut attendre encore que je prenne un parti moi-même, faites en sorte que j'aie demain au soir des nouvelles positives de la situation des choses. Je n'attends que ce rapport et la journée de demain, nécessaire pour le repos de la troupe, pour marcher. »

Après avoir invité Marmont à préparer son artillerie et promis un renfort de canonniers, Bonaparte ajoute que, les rassemblements du Bahireh étant détruits et Mourad-Bey réduit à l'impuissance, il regarde « l'opération des ennemis comme entièrement manquée ».



mânieh, que le général Kleber, avec une colonne de 15.000 à 16.000 hommes, est arrivé à Rosette; qu'étant venu en quatre jours du Caire, un jour de repos est nécessaire à El-Rahmânieh, et que lui a pris les devants, avec une bonne avant garde, pour reconnaître l'ennemi et pouvoir instruire le général en chef de tout ce qui se passe; que, son intention étant de réunir toute sa cavalerie, il désire que le général Marmont envoie à Berket les dromadaires et toute la cavalerie qui est à Alexandrie, qui mèneront avec eux deux bonnes pièces de 8 bien approvisionnées; qu'ayant entendu dire dans le pays que l'ennemi avait débarqué à Aboukir, le général en chef désirait connaître si la redoute et le fort tenaient encore, et que c'était surtout pour le cas où le fort ne tiendrait plus qu'il désirait qu'il fît partir sa cavalerie et les dromadaires pour rejoindre l'armée.

Le général Murat s'assurera de la quantité d'eau qui existe à Berket et sur la route d'Alexandrie. Il fera nettoyer ou creuser les puits. Il tâchera, demain avant le jour, de tendre des embuscades aux différents points du lac où l'ennemi pourrait avoir envoyé des canots, soit pour faire de l'eau, soit pour communiquer avec l'intérieur du pays. Il fera rechercher avec le plus grand soin la paille et l'orge, soit à Berket, soit sur la route de Berket à Alexandrie. Il fera transporter de Becentouai à Berket, et même à la hauteur de Lelohà, la plus grande quantité d'orge et de paille, afin que, l'armée s'y rendant, la subsistance des chevaux y soit assurée.

Si le général Murat apprenait que le général Marmont se serait porté sur Aboukir, et qu'il fût sur le point d'en venir aux mains, il s'y porterait, comme de raison, pour l'appuyer. S'il apprenait que le fort d'Aboukir tint toujours et que le général Marmont n'ait pu sortir de sa place, il pousserait un corps de dromadaires et de cavalerie pour communiquer avec Alexandrie et faire en sorte que, demain au soir, le général en chef soit au fait de la situation des choses et puisse prendre un parti définitif. Le général en chef recommande au général Murat de ménager son infanterie déjà très fatiguée, de ne la faire servir que comme corps de réserve; en cas d'événement, le général Murat enverra au général en chef la note des villages par où il passera et par où il enverra ses courriers, afin que les reconnaissances et tout ce qui pourrait partir du quartier général se rencontrassent (*sic*). Il expédiera souvent des courriers au général en chef.



Les circonstances dans lesquelles s'était opérée la concentration de l'armée rendirent nécessaires quelques mutations dans le personnel des officiers généraux. Fugière fut affecté à la division Rampon, tandis que le bataillon avec lequel il arrivait du Delta rentrait à la division Lannes. Lanusse fut également désigné pour être employé « dans la division aux ordres du général Rampon avec les généraux Junot et Fugière »; il devait en exercer le commandement provisoire en attendant que Rampon eût rejoint l'armée.

L'organisation de l'artillerie et la répartition des pièces entre les divisions furent l'objet des ordres suivants adressés par Berthier au commandant de l'artillerie (2 thermidor-20 juillet) :

Je vous préviens, Citoyen Commandant, qu'en conséquence des ordres du général en chef l'artillerie de l'armée sera composée ainsi qu'il suit :

Division Lannes.	1 pièce de 3 vénitienne, qui y est, 1 — — 8, qui vient avec le parc, 1 — — 8, qui rejoindra ce soir avec le général Robin, 1 obusier, celui qui est au fort;
Division Rampon.	1 pièce de 3 autrichienne, venant avec le général Lanusse, 1 — — 8, qui est au fort, 1 — — 8, qui est arrivée avec le général Fugiere, 1 obusier qui arrive avec le général Menou;
Guides.	2 pièces de 5;
Cavalerie.	1 pièce de 3 autrichienne, 1 — — 3 autrichienne.

Vous voudrez bien, Citoyen Commandant, faire votre possible pour approvisionner toutes ces pièces à 200 coups, mais au moins à 150.

Tous les chevaux qui seront disponibles, soit du parc, soit des divisions, de surplus de l'organisation ci-dessus, seront réunis pour se rendre à Alexandrie au premier ordre; et l'état en sera envoyé au général en chef, son intention étant de les envoyer prendre des pieces à Alexandrie.

Je vous préviens, Citoyen Commandant, qu'il vient d'arriver de Rosette un obusier et une pièce de 8. Vous les ferez atteler et approvisionner, et vous les enverrez : l'obusier à la division Lannes, et la pièce de 8 à la division Rampon, ce qui portera à 5 bouches à feu l'artillerie de chacune



de ces divisions. Il serait essentiel que ces bouches à feu fussent rendues à leurs divisions avant la pointe du jour[1].

En adressant aux généraux Lannes et Rampon notification de ces dernières dispositions, Berthier ajoutait :

Le général en chef recommande de faire compléter les cartouches à 50 par homme. Si les volontaires en peuvent prendre davantage, ou si vous avez des moyens de transport disponibles, le général en chef vous autorise à prendre, au-dessus de 50 coups par homme, tout ce dont vous pourrez vous charger.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL DUGUA.

El-Rahmânieh, le 2 thermidor an VII (20 juillet 1799),
à 8 heures du soir.

Il paraît, citoyen Général, que les Turcs nous ont pris le mauvais fort d'Aboukir. Le général en chef a besoin de toutes ses forces pour attaquer l'ennemi. Il vous ordonne de tâcher de réunir 300 hommes, et plus, des 18e, 32e, 13e et 69e demi-brigades, qui, d'après les états de situation qui nous sont remis, sont restés au Caire, quoique en état de marcher. La 18e a 70 hommes restés faute d'armes, 149 convalescents dont beaucoup en état de marcher. La 32e a 49 hommes restés au Caire sans permission et 169 convalescents, dont beaucoup sont en état de marcher. Il en est de même des 13e et 69e.

Faites passer une revue exacte de tous les hommes en état de marcher appartenant à ces demi-brigades, et envoyez-nous-les par terre, à grandes journées.

Le général Fugière, qui est arrivé ici, a prévenu le général en chef qu'il avait envoyé au Caire une cinquantaine de chevaux de remonte. Le général en chef pense qu'au moment où vous recevrez cette lettre ils seront équipés ; s'ils ne l'étaient pas, donnez les ordres les plus précis pour qu'ils le soient sur-le-champ, et envoyez-nous, le plus promptement possible, ces 50 hommes de cavalerie et tous les autres disponibles.

J'espère, mon cher Général, que nous donnerons une leçon aux Turcs, qui assurera à la France la possession de l'Egypte.

Nous recevons des nouvelles d'Alexandrie du général Marmont, d'hier soir ; tout y est parfaitement bien disposé.

L'adjudant général Jullien est à Rosette, où tout est parfaitement tranquille et dans une position très respectable.

Tout le pays est tranquille et a peu de confiance dans les moyens de la flotte turque.

Je vous embrasse, mon cher Général.

Alex. BERTHIER

1. Ce second ordre fut donné à 7 h. 1/2 du soir.



Soit avec la cavalerie, soit avec l'infanterie, envoyez-nous tous les dromadaires disponibles.

Le général en chef ordonne que vous fassiez distribuer des fusils, qui sont à Gizeh, à tous les hommes des demi-brigades qui sont à l'armée qui sont en état de rejoindre et qui n'en auraient pas; enfin, mon cher Général, envoyez-nous le plus d'hommes possible.

Alex. Berthier.

***

La journée du 21 juillet fut consacrée à compléter l'organisation des corps et des services, à mesure que les troupes atteignaient El-Rahmânieh. Ordre fut en même temps donné à quelques détachements de se porter sur Berket-Gitas, pour renforcer l'avant-garde de Murat et concourir à la liaison avec la garnison d'Alexandrie.

Extraits des ordres de Bonaparte à Berthier (du 3 thermidor - 21 juillet).

Vous ferez partir, Citoyen Général, demain à la pointe du jour le détachement du 3e bataillon de la 69e, pour se rendre à Berket; vous nommerez un capitaine pour faire les fonctions de commandant de place à Berket[1]. L'ordonnateur en chef envoie un commissaire des guerres pour y former un magasin, hôpital, etc.

Donnez l'ordre au commandant du génie de faire partir ce soir un officier avec des sapeurs, pour choisir un local pour établir des magasins, hôpitaux et établissements d'artillerie pour placer des cartouches. Donnez-lui aussi l'ordre de faire faire sur-le-champ les travaux nécessaires pour augmenter l'eau qu'on y trouve, et mettre ces établissements à l'abri des Arabes par des fortifications de campagne. Ce détachement de mineurs et sapeurs escortera un convoi de vivres que l'ordonnateur doit envoyer.

Donnez ordre au canot qui est arrivé hier de retourner à Rosette;

A une des djermes armées arrivées ce matin au Caire de partir à vide avec toutes les djermes qui sont venues chargées de biscuit; de prendre en outre la djerme qui est venue chargée de vin; et de se rendre à Rosette

1. Le capitaine Pochet, de la 22e légère, fut désigné pour ce commandement.



pour se charger promptement d'effets d'artillerie et de riz, selon qu'il en recevra l'ordre de l'adjudant général Jullien; et de retourner le plus promptement possible à El-Rahmânieh.

Vous ferez réunir tous les hommes des corps qui sont à Alexandrie[1], même ceux qui étaient destinés à la garnison du fort qui, avec 100 canonniers, partiront ce soir à 3 heures après-midi pour se rendre à Berket auprès du général Murat, qui les fera passer à Alexandrie.

Extraits des ordres de Berthier (du 3 thermidor-21 juillet).

A l'ordonnateur en chef Daure. — Vous voudrez bien... faire distribuer aujourd'hui 1.350 paires de souliers, savoir :

200 paires à la 22e légère	Division Lannes.
200 — — 13e —	
250 — — 69e —	
350 — — 32e —	Division aux ordres du général Lanusse.
250 — — 18e —	
50 aux guides à pied	
50 — — au parc.	

Au général Lanusse (et au général Lannes). — ..... Vous voudrez bien faire prendre des vivres à votre division jusqu'au 8 inclus; vous prendrez les mesures nécessaires pour que les soldats conservent leurs vivres jusqu'à l'époque où ils leur sont distribués.

Vous vous assurerez que chaque homme ait 50 cartouches et deux pierres à feu. Chaque division portera, indépendamment des 50 coups par homme, 10.000 cartouches. Les divisions emploieront à cet effet les chameaux qui ont été donnés aux corps pour porter les effets d'artillerie.

Au citoyen Cassagne, capitaine de la 18e : de prendre le commandement du fort d'El-Rahmânieh; le citoyen Rocquebert, capitaine à la légion nautique, qui y commandait auparavant, sera employé sous ses ordres en qualité d'adjudant-major.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

El-Rahmânieh, le 3 thermidor an VII (21 juillet 1799).

Le général en chef recommande expressément aux généraux et chefs de corps de veiller à ce qu'il ne soit fait aucun tort aux habitants d'El-Rahmânieh, et que leurs personnes et leurs propriétés soient respectées avec le plus grand soin. Les habitants de ce village se sont montrés, dès le

1. Tous ces hommes furent groupés en un détachement commandé par le chef de bataillon Lacroix, de la 4e légère.



commencement, les amis des Français, et ils ont prouvé qu'ils l'étaient réellement pendant les insurrections qui ont désolé la province de Bahireh. Non seulement le cheik d'El-Rahmânieh et ses fils ont su résister deux fois dans des circonstances très difficiles aux insinuations perfides et aux menaces des Arabes qui les sollicitaient de leur livrer les Français ; mais ils se sont déclarés leurs défenseurs et ont, par là, sauvé tout ce qui était à El-Rahmânieh.

BERTHIER.

Impatient de voir arriver à El-Rahmânieh les renforts et le matériel qu'il avait prescrit de faire partir du Caire, Bonaparte écrivit à Dugua pour lui recommander de mettre la plus grande activité à ces envois et de ne pas tolérer le maintien au Caire de militaires qui devraient être à l'armée [1] :

Je reçois, Citoyen Général, votre lettre du 30 messidor ; j'attends avec la plus grande impatience la cavalerie que vous m'annoncez. Le général Reynier a dû vous envoyer tous les hommes du 14e qu'il a ; Bessières m'annonce qu'une trentaine de mes guides seraient disponibles ; on leur donnera des chevaux.

Ecrivez à Detrès d'activer sa marche avec le plus de monde qu'il pourra ; la 32e et la 18e ont laissé, à elles deux, plus de 600 hommes au Caire. Si vous ne faites pas partir ces hommes de suite, je me trouverai avec fort peu de monde. Faites une revue scrupuleuse, et que tout ce qui appartient à la 22e, même le bataillon qui doit être arrivé de Beni-Souef, aux 18e, 38e, 13e et 69e, parte sans le moindre délai.

Le général Rampon aura sans doute, à l'heure qu'il est, dépassé Le Caire. Il avait avec lui 60 hommes d'artillerie à cheval qu'il faut m'envoyer.

Faites partir le chef de bataillon d'artillerie Faure avec 100 canonniers, qui sont nécessaires pour jeter dans Alexandrie.

---

1. Cette lettre existe en trois exemplaires aux *Archives de la guerre*. Le *primata* porte la mention : 3 *thermidor, à 10 heures du matin*. Aucune indication d'heure ne figure sur les *duplicata* et *triplicata*. Dans la *Correspondance de Napoléon*, elle est datée de 8 *heures du soir* ; il y là un *lapsus* de copie, incompatible avec la phrase : « J'attends aujourd'hui, *à midi*, le général Menou..... ».

Dans une autre lettre à Dugua, Bonaparte se plaint de n'avoir pas de drogmans : « Ces messieurs ont probablement assez volé ! Je vous prie de faire arrêter le citoyen Bracewich et, en général, tous les drogmans des généraux qui sont ici, de les embarquer sur une djerme armée et de les envoyer à El-Rahmânieh. »



L'ennemi débarque toujours à Aboukir. J'ai trouvé ici et à Rosette des pièces de campagne. Je m'organise. J'ai été joint par les généraux Lanusse, Robin et Fugière; on a cependant laissé à Menouf une centaine d'hommes.

J'attends aujourd'hui, à midi, le général Menou, qui est de retour du lac Natron.

Vous trouverez ci-joint une lettre que vous remettrez au divan du Caire[1].

Que tous les envois que vous me faites soient toujours de 250 à 300 hommes, afin d'éviter toute espèce d'accident.

Je demande au payeur de nous envoyer 100.000 livres. Il sera bon, alors, pour l'escorte, de profiter d'une occasion où vous aurez 400 hommes à nous envoyer. Je vous recommande de nous envoyer, jour par jour et même deux fois par jour, les hommes qui doivent nous rejoindre. Vous en sentez l'importance. Toutes les heures il peut y avoir une affaire décisive, et dans le petit nombre de troupes que j'ai 300 hommes ne sont pas une faible chance.

Ce fut vers 10 heures du matin que Menou, revenant des lacs de Natron, arriva à El-Rahmânieh. Il reçut l'ordre de partir dans la journée pour Rosette[2], où il devait reprendre le commandement de la place et diriger les opérations militaires

1. Bonaparte déclare au divan qu'il a accordé pardon à la province de Bahireh qui est maintenant tranquille. Il a laissé débarquer les ennemis, son intention étant « de les attaquer, de tuer tout ce qui ne voudra pas se rendre, et de laisser la vie aux autres pour les mener prisonniers, ce qui sera un beau spectacle pour la ville du Caire ». Il déclare que, sur la flotte, il y a des Russes, ennemis de la vraie religion. Les musulmans qui se sont alliés à ces infidèles sont réprouvés et rebelles à la loi du Prophète : « Ils périront misérablement. » Il invite le divan à recommander la tranquillité à tous les divans de l'Égypte ; les villages qui ne resteraient pas soumis « périraient comme Damanhour et tant d'autres qui ont, par leur mauvaise conduite, mérité ma vengeance ».

Nakoula-el-Turk, en reproduisant la lettre de Bonaparte, dit (p. 136) que celui-ci voulait détruire l'effet des firmans de la Porte répandus en Égypte et annonçant l'envoi d'une flotte portant 20.000 hommes pour chasser les Français. En prétendant que « les bateaux dont on parlait appartenaient aux Européens chrétiens », Bonaparte eut pour but de flatter les musulmans et de prévenir les séditions que pourrait produire l'annonce de l'arrivée de cette flotte.

2. Voir ordre de Berthier à Menou (3 thermidor-21 juillet), lui prescrivant de partir pour Rosette avec les djermes *la Rosette*, *la Romaine* et le canot *le Rhône*; il prendra sous son escorte les djermes venant de Menouf et celles qui ont apporté des provisions à Rosette. Il lui recommande d'expédier sur El Rahmânieh du riz et d'autres provisions de bouche, ainsi que de l'artillerie et les munitions disponibles. Menou aura pour escorte 100 hommes de la 85e.



dans cette partie ; il les lierait à l'action du corps principal qui, sous les ordres de Bonaparte, aurait Berket-Gitas pour point de départ.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MENOU

El-Rahmânieh, le 3 thermidor an VII (21 juillet 1799).

Arrivé à Rosette, Citoyen Général, votre première sollicitude sera de débarrasser le fort de tout ce qui l'encombre : vivres, artillerie, malades, etc., d'envoyer le tout à El-Rahmânieh.

Le général Kleber doit avoir opéré son mouvement sur Rosette. Ma ligne d'opérations est Alexandrie, Berket et Rosette. Il faut que vous désigniez d'abord une garnison raisonnable pour le fort; qu'avec le reste vous vous teniez toujours organisé pour pouvoir vous porter sur Berket, qui est le pivot de toutes mes opérations.

Faites partir demain au soir de Rosette 30 chameaux chargés de riz pour Berket et 10 chargés de biscuit; ce sera un grand service que vous nous rendrez : les chameaux retourneront et pourront faire un second voyage. Si vous pouviez aussi nous y faire passer 20.000 cartouches, cela nous rendrait un service essentiel. Les 100 hommes que vous chargerez de cette escorte formeront une première patrouille de Rosette à Berket.

Entretenez une correspondance très active avec le général Kleber, et faites écrire par le divan de Rosette aux divans de Garbieh, de Menouf et de Damiette, pour leur donner les nouvelles telles qu'elles sont et détruire les faux bruits qui pourraient circuler.

Si l'ennemi faisait un mouvement en force sur Rosette, et que vous ne vous jugiez pas suffisant pour les culbuter, vous vous enfermeriez dans le fort, et vous attendriez qu'une colonne, partie de Berket, se portât sur Edkou, pour prendre l'ennemi en flanc et par les derrières; il s'en échappera fort peu. Si les bataillons de Damiette vous avaient joint, vous laisserez l'adjudant général Jullien dans le fort, et vous opérerez votre retraite sur Berket ou El-Rahmânieh [1].

1. Voir, dans la *Correspondance de Napoléon* (4297 et 4298) deux lettres de Napoléon au divan de Rosette (3 thermidor-21 juillet). Il annonce son arrivée à El-Rahmânich et le départ de Menou pour Rosette. Il demande au divan des ren-



Dès l'instant que la cavalerie que j'attends sera arrivée, il y aura de très-fréquentes patrouilles de Berket à Edkou et à Rosette.

Au reste, dans toutes les circonstances qui peuvent arriver, le principal but, si vous êtes attaqué sérieusement, c'est de défendre le fort de Rosette, afin que l'ennemi n'ait pas l'embouchure du Nil. Le second but est d'empêcher l'ennemi d'arriver à Rosette, ce que vous ne pourriez faire qu'avec les forces qui viennent de Damiette; mais vous vous trouveriez à même, avec une pièce de campagne et votre garnison, de vous opposer à un détachement de 400 à 500 hommes qui voudraient piller Rosette ; enfin de vous trouver prêt, avec la colonne dont vous pouvez disposer, à me rejoindre sur le point de Berket.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MARMONT

El Rahmânieh, le 3 thermidor an VII (21 juillet 1799).

Un renfort de canonniers, Citoyen Général, quelques hommes épars de votre garnison et, ce qui est plus précieux encore, le citoyen Faultrier partent pour vous rejoindre [1].

Le général Murat, qui est parti hier pour reconnaitre l'ennemi à Aboukir et prendre position à Berket, aura déjà communiqué avec vous et vous aura fait passer les dépêches.

Le général Menou part dans l'instant pour prendre le commandement de Rosette et de la province.

Gardez-vous avec la plus grande vigilance. Ne donnez que de jour. Baraquez vos corps très à portée. Faites battre la diane bien avant le jour. Exigez qu'aucun officier, surtout officier supérieur, ne se déshabille pendant la nuit. Faites battre pendant la nuit l'assemblée ou toute autre sonnerie convenue, pour voir si tout le monde con-

seignements sur ce qui se passe, notamment vers Aboukir ; il l'invite à envoyer une circulaire aux villages de la province, pour leur recommander de se bien conduire.

1. Voir ordre de Berthier à Marmont (d'El-Rahmânieh, 3 thermidor-21 juillet) : « Le général en chef ordonne que, dans le cas où le général Marmont, pour cause de maladie, ou par suite d'événements de la guerre, serait hors d'état de commander la place d'Alexandrie, le chef de brigade d'artillerie Faultrier en prendrait le commandement ; et, d'après ces dispositions, il sera reconnu dès aujourd'hui en qualité de commandant en second la place d'Alexandrie..... ». Berthier annonce l'envoi des signaux convenus pour cette place.



nait bien le poste qui lui est désigné, et réservez la *générale* pour les alertes réelles. Il doit y avoir à Alexandrie une grande quantité de chiens dont vous pouvez aisément vous servir, en en liant un grand nombre à une petite distance de vos murailles. Relisez avec soin le règlement sur le service des places assiégées : c'est le fruit de l'expérience ; il est rempli de bonnes choses.

L'état-major vous envoie les signaux convenus pour pouvoir communiquer pendant le siège ou le blocus, si le cas arrivait.

Si, d'Aboukir, ils vous écrivaient pour vous sommer de vous rendre, faites beaucoup d'honnêtetés au parlementaire, et faites-leur sentir que l'usage n'est pas de rendre une place avant qu'elle soit investie ; que, s'ils l'investissaient, alors vous pourriez devenir plus traitable. Poussez cette négociation aussi loin que vous pourrez, car je regarderais comme un grand bonheur que la facilité avec laquelle ils ont pris Aboukir pût les porter à vous bloquer ; ils seraient alors perdus. Sous peu de jours j'aurai ici un millier d'hommes de cavalerie.

S'ils ne vous font point de proposition et que vous ayez une ouverture naturelle de traiter avec eux, vous pourriez les tâter. La transaction alors pourrait être de connaître la capitulation du fort d'Aboukir, les sûretés qu'on a données à la garnison de passer en France, et si on tiendra cette promesse, ce qui naturellement vous mène à pouvoir faire sentir que vous les trouvez très heureux.

Je vous salue.

BONAPARTE.

Comme l'indique la lettre de Bonaparte, la correspondance de l'armée avec Alexandrie devait être assurée, en cas de blocus de cette place, par un certain nombre de signaux conventionnels [1]. Un système analogue de signaux fut adopté pour communiquer avec la tour d'Abou-Mandour, située au sud et près de Rosette.

---

1. Voir lettre de Marmont à Berthier (Alexandrie, 5 thermidor - 23 juillet) : « ..... Mes signaux seront placés au fort de l'Observation, à la tour n° 3 du fort Triangulaire et au minaret de la grande mosquée qui est voisine de l'enceinte. Dans le cas où le fort de l'Observation serait pris, on les élèverait au fort du Général ; et, celui-là perdu, ils seraient enfin élevés au fort du Phare. »

Signaux convenus pour la place d'Alexandrie.

	DE JOUR.	DE NUIT.
N° 1. — *L'ennemi a débarqué son artillerie de siège.*	Un pavillon rouge placé sur un minaret ou sur tout autre point très élevé, que la cavalerie distinguerait de très loin. (Faire connaître, par la réponse, à quelle place il serait placé.)	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 2 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 2. — *L'ennemi ne fait que bloquer la place.*	2 pavillons bleus, l'un au-dessus de l'autre, une flamme rouge au-dessus.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 3 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 3. — *La place est battue en brèche.*	2 grands pavillons blancs au-dessus l'un de l'autre, une flamme bleue au-dessus.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 4 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 4. — *La redoute des batteries des Bains est prise.*	3 pavillons jaunes au-dessus les uns des autres.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 5 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 5. — *Le général commandant est tué.*	Un grand pavillon noir, une flamme blanche au-dessus.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 6 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 6. — *Le fort de l'Observation est pris.*	2 flammes rouges au-dessus l'une de l'autre.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 7 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.

	DE JOUR.	DE NUIT.
N° 7. — *Les habitants de la ville sont insurgés.*	Une flamme bleue, un pavillon vert au-dessous.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 8 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 8. — *La garnison s'est retirée dans le fort du Phare.*	3 flammes l'une au-dessus de l'autre, 2 jaunes, 1 rouge au milieu.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 9 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 9. — *Rien de bien essentiel dans les 24 heures.*	3 coups de canon de gros calibre à minuit.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 10 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 10. — *L'ennemi occupe la position de Cléopâtre.*	Une grande flamme blanche.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 11 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.
N° 11. — *L'ennemi a reçu beaucoup de cavalerie.*	Un pavillon tricolore, 2 flammes noires, une au-dessus, une au-dessous.	A 1 heure du matin, 2 coups de canon à 3 minutes de distance; à 5 minutes du second, 12 fusées à une minute de distance; une minute après, un coup de canon.

Signaux convenus pour la tour d'Abou-Mandour, près Rosette.

	SIGNAUX DE JOUR.	SIGNAUX DE NUIT.
		A 1 heure du matin.
N° 1. — *L'armée a forcé le Boghaz.*	Un pavillon rouge.	2 coups de canons à 5 minutes l'un de l'autre ; 2 fusées.
N° 2. — *L'armée débarque de l'artillerie près du fort.*	Un pavillon bleu, une flamme rouge au-dessus.	2 coups de canon à 3 minutes l'un de l'autre ; 3 fusées ; un coup de canon.
N° 3. — *L'ennemi bloque le fort.*	2 pavillons bleus l'un sur l'autre.	3 coups de canon ; 4 fusées ; 2 coups de canon.
N° 4. — *Les habitants s'insurgent.*	2 flammes rouges l'une au-dessus de l'autre.	4 coups de canon ; une fusée.
N° 5. — *La ville est occupée par les ennemis.*	Un pavillon bleu, 2 flammes rouges, une au-dessus, une au-dessous.	4 coups de canon ; 4 fusées ; 4 coups de canon.
N° 6. — *L'ennemi bat en brèche le fort.*	2 pavillons, un rouge, un blanc, l'un sur l'autre.	6 coups de canon ; une fusée ; 6 coups de canon.
N° 7. — *Le fort ne peut tenir que tant de jours.*	2 pavillons, un noir, un blanc.	1 coup de canon ; 2 fusées ; 2 coups de canon ; autant de fusées que le fort peut tenir, suivies d'autant de coups de canon que le fort peut tenir.
N° 8. — *Le commandant du fort est tué.*	Un pavillon noir, une flamme blanche au-dessus.	1 coup de canon ; une fusée ; 1 coup de canon ; une fusée.



Comme il l'avait annoncé dans ses ordres de l'avant-veille, Bonaparte fit commencer, le 22 juillet dans l'après-midi, le mouvement de l'armée vers Berket, en vue d'occuper une position centrale, d'où il pourrait agir contre l'un ou l'autre flanc de l'ennemi. Son intention est nettement mise en lumière dans la *Relation* de Berthier (du 11 thermidor - 29 juillet) :

Bonaparte espérait que l'ennemi deviendrait entreprenant par la prise d'Aboukir, qu'il marcherait soit sur Rosette, soit sur Alexandrie ; mais il apprend qu'il s'occupe à s'établir et à se fortifier dans la presqu'île d'Aboukir, à former des magasins au fort, à organiser les Arabes, qu'il attend également Mourad-Bey avec ses Mameluks.

Bonaparte sent que l'ennemi acquiert chaque jour des forces nouvelles, qu'il est important de prendre une position d'où on puisse l'attaquer également soit qu'il se porte sur Rosette, soit qu'il fasse l'investissement d'Alexandrie ; enfin une position telle que l'on puisse marcher sur Aboukir, s'il y reste, l'attaquer, lui enlever son artillerie, le culbuter dans la mer, le bombarder dans le fort, le lui reprendre.

Bonaparte se décide à prendre position au village de Berket, situé à la hauteur d'un des angles du lac Madieh, d'où l'on se porte également sur Edkou, Rosette, Alexandrie et Aboukir ; cette position a l'avantage de resserrer l'ennemi dans la presqu'île d'Aboukir, de rendre plus difficiles ses communications avec le pays et d'intercepter les secours qu'il peut attendre des Arabes et des Mameluks.

Voyant que l'ennemi demeurait immobile, et bien que les renseignements recueillis sur ses forces fussent incomplets [1],

1. Bonaparte dut recevoir, dans la matinée du 22 juillet, une lettre de l'adjudant général Jullien (de Rosette, 3 thermidor - 21 juillet), qui fait ressortir la difficulté de recueillir des renseignements précis :

« ..... Je ne puis pas trouver d'espions assez hardis pour pénétrer jusqu'à Aboukir, pas même jusqu'au passage du lac Madieh, et je n'ai pas même assez de monde pour y pousser une reconnaissance. Il paraît cependant sûr que l'ennemi n'a jeté personne de ce côté-ci du lac, et la réunion de tous les bruits publics prouve que son projet a toujours été de se porter sur Alexandrie..... »

Jullien a établi un système de signaux pour être instruit de ce qui se passe en mer et dans la plaine ; une trentaine de petites voiles ont été reconnues faisant

Bonaparte jugeait nécessaire de se rapprocher d'Aboukir, sans attendre que la concentration des troupes fût terminée ; les éléments qui arriveraient ultérieurement à El-Rahmânieh seraient à leur tour dirigés sur le gros de l'armée.

Prenant les devants avec le quartier général, il fixa son départ à 1 heure de l'après-midi, de façon à atteindre Berket dans la soirée. Les deux divisions d'infanterie devaient se mettre en route à 2 heures et marcher une partie de la nuit pour atteindre les points qui leur étaient assignés.

Ces mouvements furent réglés par les ordres suivants, de Berthier[1] :

Au général Lannes. — Il est ordonné au général Lannes de partir aujourd'hui, 4 thermidor, à 2 heures après midi, pour se rendre au village de Samadis, à 3 lieues d'El-Rahmânieh, sur la route de Berket.

Il partira de Samadis avec toute sa division, ce soir, au lever de

---

voiles à l'est du Boghaz ; il ignore s'il s'agit d'une simple démonstration, ou d'une menace contre Damiette ou Burlos.

En *post-scriptum*, il donne des renseignements fournis par un espion qui est allé « vendre des concombres à Aboukir ». D'après ce rapport, l'armée ennemie est commandée par Mustapha Pacha ; il y a au plus 6.000 hommes débarqués ; on dit qu'il en reste à bord. Ce sont des Candiotes, des Arnautes, et pas un seul Européen chrétien. La flotte compte une centaine de bâtiments, dont un vaisseau anglais et un russe :

« Il n'y a que 25 chevaux et 17 mules ; 7 grosses pièces de canon sont dans la redoute, et 6 petites en avant, du côté d'Alexandrie ; c'est toute l'artillerie qui soit à terre.

» Ils ont appris hier votre arrivée à El Rahmanieh, et se sont de suite mis à l'ouvrage pour faire un retranchement de la redoute à la mer, du côté d'Alexandrie. »

Jullien ajoute qu'on prête aux Turcs le projet de marcher d'abord sur Alexandrie. Les bâtiments, signalés le matin comme allant à l'est du Boghaz, ont viré de bord et reviennent vers Aboukir. Jullien espère que l'ennemi ne viendra pas l'inquiéter.

1. Datés d'El-Rahmânieh, 4 thermidor (22 juillet). Avis de ces mouvements fut donné à l'ordonnateur en chef Daure, auquel Berthier adressa les recommandations suivantes :

« Il est très essentiel que le commissaire des guerres que vous laisserez à El Rahmânieh profite du passage de ces troupes pour servir d'escortes aux convois qu'il expédierait à Berket, sans cependant retarder d'un seul instant la marche de ces troupes pour rejoindre l'armée.....

» Vous ne devez pas perdre de vue qu'il est très important de faire filer le plus de vivres possible à Berket. »



la lune, pour se rendre à Berket, où il prendra position et attendra de nouveaux ordres.

Le général Lannes doit avoir reçu l'ordre de faire prendre des vivres pour un jour de plus, c'est-à-dire jusqu'au 9 inclus. Il sera fait également une distribution de vinaigre.

Le général Lannes laissera au fort d'El-Rahmânieh les hommes hors d'état de marcher ; il m'en fera remettre l'état.

Ordre au général Lanusse : de partir aujourd'hui avec la division du général Rampon, à 2 heures et demie après midi ; de suivre le mouvement de la division Lannes, et de se rendre à Samadis, à 3 lieues d'El-Rahmânieh, sur la route de Berket.

Le général Lanusse partira de Samadis avec sa division ce soir, une demi-heure après le lever de la lune, pour se rendre au village de Becentouai, où il prendra position et attendra de nouveaux ordres.

Au général Andréossy. — Vous donnerez l'ordre à tout ce qui compose le quartier général, guides, sapeurs, etc., de prendre des vivres pour un jour de plus, c'est-à-dire jusqu'au 9 inclus, et une ration de vinaigre, et de se tenir prêt à partir à une heure après midi, pour se rendre à Berket, sur la route d'Alexandrie. Vous ferez battre le premier à midi et demi, l'assemblée à midi trois quarts, et les drapeaux à 1 heure.

Au commandant du fort d'El-Rahmânieh. — Le commandant du fort d'El Rahmânieh est prévenu que l'armée se met en mouvement ce soir à 2 heures.

La garnison du fort d'El-Rahmânieh reste composée jusqu'à nouvel ordre des détachements de la 4e légère, des 61e et 75e, qui y sont, de tous les hommes hors d'état de marcher des divisions de l'armée.

Il est expressément ordonné au commandant du fort d'El-Rahmânieh de ne pas laisser partir des détachements, ou escortes de convois, d'El-Rahmânieh pour rejoindre l'armée, qu'ils ne soient d'au moins 150 hommes.

Il lui est ordonné de prévenir tous les corps de troupe, tant de cavalerie que d'infanterie, qui arriveraient à El-Rahmânieh, qu'ils doivent y prendre des vivres pour quatre jours et continuer leur



route pour rejoindre l'armée à Berket, route d'Alexandrie, ou au delà, si elle avait fait un mouvement.

Vous présenterez aux corps de troupe qui arriveraient à El-Rahmânieh l'ordre général ci-inclus :

Ordre aux commandants de troupes de cavalerie ou d'infanterie qui arriveraient à El-Rahmânieh.— Le général en chef ordonne aux commandants de corps de troupe, tant de cavalerie que d'infanterie, qui arriveraient à El Rahmânieh, d'y prendre des vivres pour quatre jours et de continuer leur route pour rejoindre l'armée. Si cependant quelques corps n'étaient pas au nombre de 150 hommes, ils attendraient l'arrivée des premières troupes qui les porteraient à ce nombre.

Berthier écrivit encore à Marmont pour lui recommander de tenir la garnison d'Alexandrie prête à concourir aux prochaines opérations :

Le général en chef vous ordonne, Citoyen Général, de tenir prêt à partir dans la journée du 6 thermidor le général Destaing, avec le plus de pièces de campagne qu'il vous sera possible et avec 900 hommes de troupe ayant pour quatre jours de vivres, et bien approvisionnés de cartouches, pour se joindre avec l'armée, afin de chasser l'ennemi d'Aboukir.

Vous ferez préparer 30 chameaux chargés d'eau pour être prêts à partir le 6, d'après les ordres que vous pourrez recevoir.

Vous ferez, en outre, préparer des outres pour 30 autres chameaux.

Avant de quitter El-Rahmânieh, Bonaparte écrivit à Dugua et à Desaix pour les mettre au courant de la situation et de ses intentions. Il leur renouvelait les recommandations précédemment adressées et insistait sur la nécessité de grouper, à proximité du Caire, des forces suffisantes pour faire face à quelque complication soudaine, telle qu'un mouvement offensif de Mourad ou d'Ibrahim-Bey.



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DUGUA

El-Rahmânieh, le 4 thermidor an VII (22 juillet 1799).

L'escadre ennemie, Citoyen Général, a été renforcée de 30 bâtiments. Leur armée est en position devant Aboukir; je pars dans deux heures pour aller la reconnaître, et l'armée s'en approche aussi près que l'eau peut le permettre. J'attends aujourd'hui la cavalerie que vous m'avez annoncée par votre lettre du 30. Je désirerais bien que le chef de brigade Detrès pût la suivre immédiatement.

J'espère que le général Rampon mènera avec lui, indépendamment du détachement qu'il a avec lui, tout ce qui est resté au Caire de sa division et de celle de Lannes. Il en est resté presque le tiers.

Si vous aviez des nouvelles qu'Ibrahim-Bey est en marche de Gaza, vous écririez au général Desaix de descendre. Il n'aura avec lui que 1.500 à 1.800 hommes de cavalerie assez peu redoutables. Vous pourrez réunir, surtout si le général Desaix est descendu, un corps assez considérable pour pouvoir l'attaquer avec avantage, au moment où il mettrait le pied sur les terres d'Egypte, ce qui pourrait être entre Belbeis et Le Caire. Faites-vous rendre compte si Salheyeh est approvisionné; en tout cas, tenez les forts le plus approvisionnés qu'il vous sera possible[1].

Je vous salue.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DESAIX

El-Rahmânieh, le 4 thermidor an VII (22 juillet 1799).

L'ennemi, Citoyen Général, a été renforcé de 20 bâtiments, ce qui fait 120 à 130 qui existent en ce moment dans la rade d'Aboukir. Il est maître de la redoute et du fort d'Aboukir depuis le 27 messidor.

Je pars aujourd'hui pour aller reconnaître la position qu'il occupe et voir s'il est possible de l'attaquer et le culbuter dans la mer; car il me

1. La dernière phrase est ajoutée de la main de Bonaparte. Au dos, la lettre porte la mention de départ: 1 heure de l'après-midi. On y lit également: « Prenez connaissance de la lettre du général Desaix, et faites-la-lui passer. »



paraît qu'il se contente, en attendant qu'il connaisse les mouvements d'Ibrahim-Bey et de Mourad-Bey, de se fortifier à la presqu'île d'Aboukir.

Je désirerais bien avoir la cavalerie que je vous ai demandée, si je reste en position devant lui, puisque sa position serait telle qu'il deviendrait impossible de l'attaquer. J'en aurais un besoin urgent.

Le général Friant sera sans doute à la poursuite de Mourad-Bey ; vous serez réuni de manière à vous porter promptement au Caire. Je désire que vous vous y portiez de votre personne avec votre première colonne. Vous vous ferez remplacer à Beni-Souef par votre seconde colonne.

Arrivé au Caire vous réunirez ce qui s'y trouve de la division Reynier pour vous trouver à même de marcher à Ibrahim-Bey s'il prenait[1] le désert, sans toucher à El-Arich et à Katieh. Il devrait avoir, dans cette hypothèse, un millier de chameaux avec lui ; et, dès l'instant qu'il aurait touché aux terres d'Égypte, ce qui pourrait être entre Belbeis et Le Caire, il faudrait marcher à lui. La garnison du Caire trouvera dans les forts un refuge certain qui contiendra la ville, quelque événement qu'il puisse arriver.

BONAPARTE.

De son côté, Berthier écrivit à Menou au moment de partir d'El-Rahmânieh :

Le général en chef me charge de vous prévenir qu'il part à l'instant avec l'armée pour se rendre à Berket, où il espère recevoir de vos nouvelles.

P.-S. — Le général en chef désire que vous écriviez au général Kleber à Damiette, et que vous lui en fassiez passer des nouvelles.

Citons enfin ces dernières instructions au commandant du fort d'El-Rahmânieh :

Il est ordonné au commandant le fort d'El-Rahmânieh de faire partir pour Le Caire 300.000 cartouches, qui doivent arriver de Rosette, avec les 40 milliers de poudre qui doivent arriver de Rosette, ainsi que les boulets de 16. Il y fera également filer tous les malades qui viendraient de Rosette. Tous les effets partiront sous l'escorte de la djerme *la Vénitienne*.

Il fera partir deux fois par jour pour Berket des courriers du pays, avec un rapport de ce qu'il aura à sa connaissance, soit de ce qu'il aura reçu officiellement, soit des bruits qui se répandront dans le pays. Tous les soirs, il fera partir 30 hommes de sa garnison pour Berket, pour porter les lettres officielles qui arriveraient du Caire. Ces 30 hommes, marchant toute la nuit, seront moins exposés à être insultés par les Arabes. Lorsque

1. Une copie, provenant des papiers de Dugua, porte : « passait ».



cependant il aura passé des détachements dans le jour, qu'il aura pu charger desdites lettres, il pourra se dispenser d'envoyer lesdits détachements.

Il tiendra toujours ici une djerme armée au milieu de la grande passe, pour pouvoir interroger les barques qui viennent de Rosette, afin de connaître ce qui s'y passe.

La route, pour se rendre à l'armée, est Samadis, Becentouai et Berket; les détachements ne passeront jamais par Damanhour.

Il saisira toutes les occasions qui se présenteraient pour Le Caire pour écrire au général Dugua et détruire les faux bruits qui ne manqueront pas de courir. Il aura toujours soin de marquer l'heure à laquelle il écrira sa lettre.

Dans la journée du 22 juillet, Murat put recueillir, par ses reconnaissances et surtout par ses espions, un certain nombre de renseignements sur l'ennemi, qu'il s'empressa de transmettre à Bonaparte :

Becentouai (4 thermidor-22 juillet). — Je suis arrivé ici à 2 heures du matin : j'ai expédié sur-le-champ deux courriers au général Marmont avec la lettre dont vous m'aviez chargé pour lui, et des espions à Edkou sur la route d'Aboukir à Rosette. J'ai envoyé reconnaître Berket et les endroits du lac par où l'ennemi peut communiquer avec le pays. Comme tous les villages sont abandonnés, et qu'on ne peut pas trop se fier sur les personnes qu'on y envoie, je me décide, ne connaissant rien de positif sur Aboukir, à envoyer un détachement de cavalerie de 50 dragons et de 25 dromadaires, afin d'avoir du général Marmont des nouvelles positives, que je m'empresserai de vous faire connaître; je lui communique, par la même occasion, les instructions que vous m'avez données.

Je fais partir, dans ce moment encore, deux espions pour Edkou; je leur recommande de s'approcher le plus possible d'Aboukir, et de me rapporter, d'une manière positive, si le fort et la redoute tiennent encore, quel est le nombre des voiles, et si l'ennemi paraît disposé à se porter sur Rosette, ou sur Alexandrie.

Il y a ici beaucoup d'eau, les citernes sont en bon état; il y a assez de paille pour l'armée; j'y ai trouvé de l'orge à peu près pour quatre jours pour la cavalerie.

Les villages de Damanhour, d'Aflagah offrent seuls quelques ressources. Tous les villages sont abandonnés. Lorsque la découverte que j'ai envoyée à Berket et aux environs du lac sera rentrée, je m'empresserai de vous faire connaître les nouvelles qu'elle m'apportera.

Becentouai (4 thermidor-22 juillet). — Mon Général, une femme, partie ce matin d'Edkou, annonce d'une manière bien positive que l'ennemi occupe Aboukir, mais qu'il n'a pas pu prendre le fort. Je vous rapporte ses propres expressions : la position des Français domine celle des Turcs, voilà pourquoi ces derniers n'ont pu obtenir aucun avantage.



Cette femme a été dépouillée par les Arabes, et rencontrée ensuite par un de mes espions, qui lui a dit : « Allez-vous-en à Becentouai; vous y trouverez les Français, qui ne vous feront aucun mal. »

Ce dernier rapport me paraît d'autant plus vraisemblable que l'ennemi ne fait aucun mouvement. Je vais me rapprocher de Leloha, afin d'être plus près du général Marmont, et pouvoir agir de concert avec lui sur Aboukir.

Je me trouve avoir dans ce moment douze chameaux chargés d'orge, et les chevaux chargés pour quatre jours; ce qui me met à même de pouvoir faire ce mouvement.

Je vous ferai passer exactement les nouvelles que j'apprendrai.

Les janissaires de la Garbieh se sont évadés cette nuit.

J'irai ce soir à El-Akrich, à cinq lieues d'Alexandrie, où l'on m'assure que je trouverai de l'eau.

Berket (4 thermidor-22 juillet)[1]. — Mon Général, par ma dernière de Becentouai, je vous annonçais que, d'après le rapport d'une femme venant d'Edkou, le fort d'Aboukir n'était pas pris, et que je me portais sur El-Akrich. Cependant, arrivé à Berket sans avoir une connaissance véritable du sort d'Aboukir et des mouvements de l'ennemi, attendant d'un moment à l'autre le rapport des espions que j'ai envoyés à Edkou et à Alexandrie, je me suis déterminé à rester ici, quoique je vous eusse annoncé que je me portais sur El-Akrich. Il est 9 heures; je ne cesse d'entendre, depuis mon arrivée, un coup de canon toutes les deux ou trois minutes : la direction du bruit et le feu même du canon, que nous apercevons très bien, me font juger que le fort d'Aboukir n'est pas pris, mais que l'on bat en brèche.

J'ai la certitude que l'ennemi ne fait pas de mouvement; et je me détermine à partir, au lever de la lune, pour me rapprocher d'Alexandrie, afin de tâcher de concerter avec le général Marmont une attaque contre Aboukir.

Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de ce général, quoique je lui aie envoyé ce matin votre lettre, à 3 heures, et expédié un détachement de cavalerie pour communiquer avec lui.

Comme tous les villages sont abandonnés, j'éprouve de grandes difficultés à vous faire parvenir mes lettres; on ne rencontre absolument personne.

Vous trouverez, jusqu'à Berket, de la paille, de l'orge et de l'eau pour toute votre armée; on m'assure qu'il y en a aussi à El-Akrich. Nous avons fait raccommoder quelques puits ici.

Je désire bien sincèrement, mon Général, être arrivé devant Aboukir avant la reddition de son fort. Je vous promets de faire encore une fois mes efforts pour mériter la confiance dont vous m'honorez. J'aurai l'hon-

1. Cette lettre a été publiée ainsi que les deux précédentes dans la *Correspondance inédite* de Panckoucke et datée du 3 thermidor. Elle est évidemment postérieure aux deux lettres de Becentouai, qui sont datées du 4; elle a dû être écrite à cette même date, vers 9 heures du soir.



neur de vous écrire demain d'El-Akrich. Je vous renvoie, par 25 dromadaires, une cinquantaine de chameaux; j'espère qu'ils vous seront utiles. J'emporte avec moi de l'orge pour six jours pour ma cavalerie.



Arrivé à Berket-Gitas dans la soirée du 22 juillet, Bonaparte y fut rejoint le lendemain par les divisions Lannes et Lanusse[1]. Comme les Turcs paraissaient décidément rester sur la défensive, Bonaparte résolut de les attaquer dans leurs positions le 25 juillet; la journée du 24 devait permettre à l'armée de se rapprocher d'Aboukir, en s'avançant à l'ouest du lac Madieh, et de recevoir au moins une partie des renforts attendus.

En prévision des combats que l'on allait avoir à livrer dans une zone dénuée de toutes ressources, ordre fut donné aux troupes de prendre des vivres à Berket, de façon à en avoir « pour jusqu'au 10 (*28 juillet*) inclus[2] ».

Tandis que le gros de l'armée se porterait directement sur Aboukir, Menou devait, en partant de Rosette, faire une démonstration contre le flanc de l'ennemi. La division Kleber coopérerait à cette action dans le cas où elle arriverait trop tard de Damiette pour pouvoir rejoindre le gros de l'armée vers Berket et El-Beydah.

1. « Le 4 thermidor (*22 juillet*), l'armée se mit en marche pour Aboukir. On avait attendu la division Kleber; mais, comme elle n'arrivait pas et qu'on avait réuni déjà une assez grande quantité de troupes et d'artillerie, on lui laissa des ordres, et on lui en envoya d'autres à sa rencontre. Le quartier général partit avec les guides vers les 2 heures; la nuit vint, et nous nous égarâmes. Il est difficile, quand il fait obscur, de ne pas se perdre de ces côtés où l'on trouve déjà beaucoup de sables. Nous arrivâmes enfin assez tard à Berket, après avoir fait beaucoup de chemin; nous y trouvâmes la cavalerie et quelques troupes à pied; les divisions arrivèrent la nuit et le lendemain matin. » *Journal de l'Expédition d'Egypte*, par Doguereau, p. 277.

2. Ordres de Berthier à Murat, Lannes, Lanusse, et aux troupes du quartier général (Berket, 5 thermidor-23 juillet).

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL MENOU

Barket, le 5 thermidor an VII (23 juillet 1799), à 2 heures après midi.

D'après les dispositions du général en chef, il est ordonné au général Menou de se trouver le 7 thermidor, à 4 heures du matin, au lac Madieh avec 300 ou 400 hommes, deux pièces de campagne. Il se placera de manière à ne pas pouvoir être inquiété du feu des bâtiments qui sont à la mer, et battre avec ses deux pièces les chaloupes canonnières qui seraient dans le lac; leur intercepter, s'il est possible, la sortie du lac, et les couler bas ou les obliger à l'évacuer, ce qui assurera la droite de l'armée qui attaquera Aboukir et qui se trouverait appuyée le long de la côte marquée D.G. Une fois qu'il aura réussi à remplir ce premier but, il placera son artillerie de manière à battre la partie formant la droite du promontoire où sont situés la redoute et le fort, afin que l'armée qui les attaquerait se trouve encore avoir sa droite libre, laquelle se trouverait appuyée le long de la côte A.D.

Le général Menou aura soin que les canonniers ne tirent pas sur l'armée, ce qui arriverait si on les laissait se livrer à leur ardeur. Le deuxième but rempli, il dirigera son artillerie de manière à battre les chaloupes qui entreraient et sortiraient du fort d'Aboukir. Si le général Menou pouvait se faire suivre par un mortier de 8 pouces et par une centaine de bombes, cela, bien dirigé, pourrait être du plus grand effet.

S'il n'y a point à Rosette d'officiers d'artillerie, l'adjudant général Jullien, qui sort de ce corps[1], pourrait être chargé de la direction de cette artillerie.

Il faudrait au général Menou, pour remplir l'objet de son instruction, une pièce de 8, un obusier, avec 300 coups pour chacune de ces bouches à feu. Le général en chef regrette de n'avoir pas le temps de pouvoir faire passer deux de 12 de campagne. Si le premier jour on ne parvient qu'à acculer l'ennemi dans la redoute et dans le fort et qu'il tienne toujours dans ces deux points, le général fera venir de Rosette un nouveau mortier et une pièce de 24, pour faire, de son côté, à l'ennemi tout le mal possible.

1. Jullien avait servi avec Bonaparte au régiment de La Fère, où il avait été nommé lieutenant en 1784.



Le général en chef ordonne au chef de brigade Duvivier, qui doit être arrivé hier à El-Rahmânieh, d'en faire partir 100 hommes de cavalerie pour Rosette, avec lesquels le général Menou pourra facilement surveiller les mouvements de la côte. Au reste, dans le cas où l'ennemi parviendrait à débarquer un corps de troupes entre lui et Rosette, le général Menou se trouvera toujours avoir sa retraite assurée sur Berket.

Le général Menou attendra, pour se démasquer à l'ennemi, qu'il entende la canonnade qui lui fera connaître que l'armée attaque ; car il serait très possible que le général en chef, après avoir pris connaissance de la position de l'ennemi, fît différentes manœuvres.

Si le général Kleber était arrivé à Rosette, il lui communiquerait le présent ordre, pour que, s'il a le temps d'être arrivé au premier puits qui se trouve entre Alexandrie et Aboukir pour le 7 de ce mois, il s'y rende avec sa division, ayant soin de prendre des vivres jusqu'au 10 au soir; et, dans le cas où le général Kleber n'aurait pas le temps nécessaire, il marcherait avec le général Menou pour remplir l'objet de son instruction; mais le général Kleber ferait passer 500 hommes de sa division à Berket, où ils recevraient une destination.

Si le général Kleber et ses troupes marchent avec le général Menou, au lieu d'attendre le bruit de l'attaque d'Aboukir par l'armée pour se démasquer, il commencerait à 3 heures du matin. Le général en chef attendrait alors, pour commencer son attaque, que la canonnade faite sur la droite du lac ait déjà eu l'effet d'obliger l'ennemi à sortir les chaloupes canonnières qu'il a placées dans le lac.

Alexandre Berthier.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL KLEBER

Berket, le 5 thermidor an VII (23 juillet 1799), à 2 heures 30 après midi.

Le général en chef ordonne au général Kleber de partir avec les troupes à ses ordres de Foueh pour se rendre de suite à Berket, où il recevra de nouveaux ordres. Il y trouvera deux pièces de 8 attelées et approvisionnées. S'il ne peut se procurer des vivres à Foueh, jusqu'au 10 inclusivement, il s'y procurera du riz pour ce temps.

Berthier



Après s'être reposées et ravitaillées à Berket, les divisions Lannes et Lanusse reçurent ordre de commencer leur mouvement dans la nuit du 23 au 24 juillet, dès une heure du matin. La première devait se rendre à Kafr-Selim, la seconde à El-Akrich [1]. Des ordres leur seraient donnés pour déterminer leur destination ultérieure.

Bonaparte voulut profiter du temps nécessaire à l'exécution de ces mouvements pour se rendre à Alexandrie, reconnaître la situation exacte de cette place ainsi que les ressources qu'il pourrait en tirer, et arrêter les dernières mesures de son opération contre les Turcs. Il prit encore les devants avec son quartier général et arriva à Alexandrie, le 23 juillet, vers 10 heures du soir.



Dans cette journée, les nouvelles recueillies tant à Alexandrie qu'à Rosette confirmèrent les renseignements antérieurs concernant l'attitude de l'ennemi et ses préparatifs de défense.

Le citoyen Faultrier, écrit Marmont [2], est arrivé ce matin avec les canonniers et les détachements de la garnison. Tout est prêt pour attendre l'ennemi, et je fais des vœux sincères pour qu'il vienne nous attaquer; mais la lettre que je reçois du général Berthier m'apprend qu'il ne faut plus l'espérer puisque l'armée se met en mouvement.

Le détachement de cavalerie que le général Murat a envoyé pour reconnaître l'ennemi vient d'arriver; il a fait deux prisonniers que je vous envoie. Il paraît que les Turcs se retranchent, et qu'ils attendent de nouvelles troupes pour se mettre en mouvement. M. Sidney Smith les a joints avec la flotte de Saint-Jean-d'Acre, et nous avons maintenant en vue des vaisseaux turcs et le *Thésée* devant le port d'Alexandrie.

Les prisonniers portent l'armée ennemie de 30.000 à 40.000 hommes; les espions parlent d'un nombre plus considérable. En balançant toutes les circonstances et les opinions, il y a beaucoup de probabilité qu'elle s'élève de 15.000 à 18.000 hommes.

1. Ordres de Berthier (Berket, 5 thermidor - 23 juillet).
2. Lettre à Bonaparte (Alexandrie, 5 thermidor - 23 juillet).

L'ingénieur Picot [1] n'a distingué cependant que 2.000 hommes dans les deux postes qu'il a reconnus, mais qui paraissent être en avant de la position que l'ennemi s'occupe à retrancher.

Le capitan-pacha est campé entre le fort et la redoute.

Il y a environ 300 chevaux, tant d'artillerie que de cavalerie.

Le rassemblement de l'armée s'est fait à Macri près de Rhodes.....

Tout est prêt pour le départ du général Destaing, et pour l'envoi de l'artillerie et des chameaux chargés d'eau. Vos ordres seront ponctuellement exécutés.

De son côté, Jullien annonce [2] que l'espion (dont il a, l'avant-veille, déjà transmis les renseignements) vient de rentrer d'Aboukir :

..... L'ennemi n'a pas continué les retranchements qu'il avait entrepris : cet ouvrage est resté informe. Il y avait des vaisseaux anglais et russes dans ceux qui sont arrivés avant-hier. Cet homme m'assure que tout est débarqué, et qu'il ne reste plus que les matelots à bord ; que les 99 vaisseaux du premier convoi avaient mis environ 7.000 hommes à terre, et que les derniers n'ont apporté que 2.000 soldats, de manière que l'armée turque ne va pas à 10.000 hommes, à ce qu'il prétend. Le nombre des pièces d'artillerie se monte à présent à 20 environ ; mais il y a tout au plus 60 chevaux. Il prétend qu'il y a quelques Russes à terre ; j'en doute, au costume qu'il leur donne : grande culotte bleue à la grecque, veste de couleur et calotte rouge.....

..... Je n'ai ici qu'un obusier de 6 pouces, que je garde pour le donjon du fort, et une pièce de 8 ; je ne fais pas partir ces deux pièces, en cas que le général Kleber en ait besoin.

Un peu plus tard, Menou, étant arrivé à Rosette, rend compte de la situation dans laquelle se trouve cette place [3] :

---

1. Le capitaine du génie Picot avait été chargé d'une reconnaissance dont parle l'*Histoire de l'Expédition française en Egypte*, par P. Martin (t. I, p. 385) :

« Le 5 au matin, l'officier du génie Picot se porta en reconnaissance avec 25 dragons et 12 dromadaires. Il trouva, à son grand étonnement, les Turcs dans le repos et le calme le plus parfait. Ne soupçonnant pas encore la marche des Français, ils restaient tranquilles dans leurs lignes, sans postes ni gardes avancées. Picot, enhardi par cette imprévoyance, s'avança jusqu'au pied des retranchements, où il fit même deux prisonniers. »

2. Lettre à Bonaparte (Rosette, 5 thermidor - 23 juillet). Jullien demande des bâtiments pour transporter les approvisionnements et munitions qu'il doit évacuer de Rosette sur El-Rahmanieh. Il est sans nouvelles de Kleber, auquel il a fait passer trois copies des instructions de Bonaparte. Menou n'a pas encore paru.

3. De Rosette (5 thermidor - 23 juillet). La minute de cette lettre, conservée aux *Archives de la Guerre*, présente de légères variantes par rapport au texte publié dans la *Correspondance inédite* de Panckoucke.



Les vents ont été tellement contraires que je n'ai pu arriver ici qu'aujourd'hui à 5 heures après midi ; je suis venu toujours remorqué à la cordelle.

J'ai trouvé tout dans le meilleur ordre. L'adjudant général Jullien gouverne en bon militaire et en intelligent administrateur. Il a pourvu à tout; je n'ai eu qu'à approuver. Il a rendu un service important à la chose publique en conservant Rosette, et je me suis acquitté avec empressement de la commission que vous m'aviez donnée de lui en témoigner votre satisfaction.

Le fort est bien ravitaillé; 200 hommes suffisent pour sa garnison; et je crois qu'ils n'auront point à se défendre, car j'imagine que les ennemis ne viendront pas, en marchant sur Rosette, s'enfourner dans un cul-de-sac. D'ailleurs, ils ont eux-mêmes coupé toute communication en rompant la digue. Quant au Boghaz, je crois qu'il n'y a aucun danger. S'ils débarquaient entre Aboukir et Rosette, la marche serait bien difficile par les sables, surtout n'ayant, d'après tous les rapports, que très peu de chevaux.

Il paraît qu'ils sont à peu près 9.000 hommes rassemblés de toutes nations.....

Ils ne peuvent pas tenir dans le fort d'Aboukir. Ainsi, ils doivent occuper la langue de terre qui est entre le fort et la redoute; ils ont, d'après plusieurs rapports, environ 20 pièces de canon. Ils n'ont encore poussé aucune reconnaissance de ce côté-ci du lac Madieh. Je crois qu'ils voudraient peut-être actuellement n'être pas débarqués; ils ne comptaient pas sur votre arrivée et sur la célérité de la marche des troupes.

..... Les habitants de Rosette se conduisent à merveille.....

Le convoi de riz, de biscuit, et les 20.000 cartouches vont partir cette nuit pour Berket.

Cinquante chameaux vont être mis en réquisition, et j'espère que tout ira bien.

Les troupes de Damiette sont arrivées à Foueh; et je leur envoie un exprès, pour les faire descendre à Rosette.

On ne sait rien de positif sur ce qui s'est passé à Aboukir. Il paraît que le fort s'est rendu dans la même journée où il a été attaqué, mais ce n'est qu'un ouï-dire.....

Je compte, mon Général, que vous ne me laisserez pas inutile ici, où l'adjudant général Jullien remplit parfaitement ses fonctions.

Ce fut dans la soirée du 23 juillet que Kleber, après avoir traversé le Delta en trois jours [1], atteignit El-Rahmânieh. Dès son arrivée, il écrivit à Bonaparte :

1. Voir lettre de Verdier à Dugua (Damiette, 3 thermidor - 21 juillet); il dit être arrivé à 8 heures du matin à Damiette : « J'ai rencontré le général Kleber à deux lieues plus bas que Mansourah, avec la majorité de sa division, marchant à la rencontre du général en chef et, de là, à l'ennemi.....» Kleber a laissé, à Damiette et Lesbeh, 200 hommes de la 75e et autant de la 2e légère. La plupart sont des éclopés; et, pour les 400 hommes, il n'y a que 220 fusils.



Je me réunis cette nuit à El-Rahmânieh, et j'irai vous joindre demain 6, partout où je pourrai. J'ai envoyé le quart de mon monde à Rosette aux ordres du général qui y commande. Je ne crois pas devoir vous en dire davantage.



Conformément aux ordres que Bonaparte lui avait donnés avant de quitter Gizeh, et qu'il lui renouvela de Terraneh et d'El-Rahmânieh, Dugua était chargé d'acheminer le plus promptement possible, vers la côte, les détachements et le matériel qui n'avaient pu partir avec le gros de l'armée. Cette tâche était rendue assez difficile par l'éloignement de certaines fractions de troupes, et l'insuffisance des ressources de tout genre, notamment des moyens de transport.

Une autre mission, non moins délicate, était de maintenir l'ordre public au Caire et dans le centre de l'Egypte; de prévenir ou d'apaiser les agitations que pourrait provoquer, parmi les musulmans, le débarquement d'une armée turque. La sage politique suivie par Dugua au moment de la campagne de Syrie lui avait valu, sur les principaux cheiks du Caire, une heureuse influence qui contribua certainement à empêcher toutes manifestations hostiles.

Extraits des lettres de Dugua à Bonaparte.

28 *messidor* (16 *juillet*)..... Le citoyen Cavalier vient de m'annoncer qu'il enverrait, ce matin, 30 dromadaires montés et équipés à Embabeh. Je vous enverrai, Général, toute la cavalerie qui viendra, soit de la Charkieh ou de la haute Égypte. Vous ne me dites point si je vous enverrai Barthélemy et ses Mameluks à cheval; vous penserez peut-être, comme moi, que cet homme est nécessaire au Caire.

Le général Lagrange a avec lui des détachements des 9e et 85e demi-brigades. Votre intention est sans doute que ces détachements restent à leurs co ps, qui font partie de la division du général Reynier, et que le général Lagrange vous rejoigne avec la cavalerie et les dromadaires qu'il



pourra réunir. Dans le cas où la 9e, ou la 85e, devrait partir du Caire, il serait bien nécessaire de faire rentrer les 200 Grecs du capitaine Joanni.....

29 *messidor* (17 *juillet*). — Le citoyen Lambert est rentré hier matin, après avoir eu un combat près de Birket-el-Haggi avec une quarantaine de Mecquains, qu'il a tués pour la plupart, auxquels il a pris une correspondance arabe qu'il doit vous avoir envoyée avec son rapport.....

Le directeur d'artillerie Grobert m'a fait le rapport, ce matin, qu'il n'existait pas une cartouche à Gizeh, ni de poudre pour en faire. Il m'a demandé de l'autoriser à tirer 6 quintaux de poudre de la citadelle; je ne le lui ai accordé qu'avec une extrême répugnance, attendu que les divisions Bon et Lannes se sont complétées en cartouches aux dépens de l'approvisionnement de ce fort, auquel on a déjà touché plusieurs fois, quoiqu'il n'ait jamais été complet. Je vous prie, Général, de nous envoyer des munitions de Rosette le plus tôt possible.....

Quelques curieux ont cherché à découvrir le motif de votre voyage, que j'ai annoncé avoir pour objet la poursuite de Mourad-Bey au Natroun..... Il paraît que la nouvelle de l'apparition de la flotte ottomane sur les côtes d'Alexandrie n'est point encore répandue ici[1]. Je suis aux aguets pour connaître l'effet qu'elle produira. Je la présenterai comme une flotte composée de Russes et d'aventuriers rassemblés par le Djezzar; la ville est parfaitement tranquille.

29 *messidor* (17 *juillet*). — Le général Davout me charge de vous dire

1. Voir lettre de Poussielgue à Bonaparte (29 messidor-17 juillet), portant que la nouvelle de l'arrivée de la flotte turque se répand :

« Le mouvement du départ de toutes les troupes et du vôtre a excité la curiosité des Turcs. Le général Dugua et moi avons répandu qu'il avait pour objet la poursuite de Mourad-Bey; mais il paraît qu'ils n'ont pas pris le change. Tout paraît être fort tranquille et je crois que, s'il devait arriver quelque chose, les ulémas seraient les derniers à prendre parti contre nous parce qu'ils sont, pour leurs propres intérêts, très contents du nouvel ordre des choses.

» Cependant, la disposition des esprits s'est démontrée tout de suite. Le monde affluait avant votre départ chez l'effendi du miri, qui est musulman, et à l'administration de l'enregistrement; hier et aujourd'hui, il ne s'est pas présenté un seul individu. »

Poussielgue transmet des renseignements apportés par un Arabe venant de Gaza. Cet homme dit qu'Ibrahim-Bey est à Gaza avec beaucoup de troupes; que Djezzar fait de grands armements, a déjà rassemblé 2.500 chameaux et entretient des intelligences avec les Arabes d'Égypte.

Voir encore lettre de Peyrusse à sa mère (Le Caire, 30 messidor-18 juillet) : « On fait, selon l'ordinaire, beaucoup de contes, qui se détruisent successivement; mais je ne préjuge rien. J'attends les événements. La ville du Caire paraît éprouver quelque sentiment; les lâches ont peur, les mécontents n'osent remuer, on parle de quelques rassemblements, mais rien ne transpire, et la tranquillité n'est pas troublée. Les Mameluks, qui saisissent avidement toutes les lueurs d'espérance qui se présentent, veulent profiter des événements; ils se remuent, tâchent quelques coups de main, mais ils trouvent partout quelques troupes qui les répriment, les pillent et les dispersent. » (*Bibliothèque municipale de Carcassonne.*)



qu'il se propose de partir demain pour vous rejoindre à El-Rahmânieh, ainsi que l'adjudant général Devaux.

30 *messidor* (18 *juillet*). — Le général Lagrange est arrivé ce matin avec la cavalerie qu'il commandait; son infanterie et les Grecs ne seront ici que demain.

126 hommes du 7e régiment de hussards, 14 du 15e régiment de dragons et 3 du 14e sont arrivés aujourd'hui. Ils passeront ce soir à Embabeh avec la cavalerie du général Lagrange et ce qu'il y a de disponible à Boulak, et partiront demain pour vous aller joindre[1].

Le chef de brigade Detrès arrivera dans cinq à six jours avec une centaine d'hommes de différents corps. Je lui ordonnerai aussi d'aller vous rejoindre, si je ne reçois pas de vous d'ordre contraire.....

Il nous est arrivé hier 15 chevaux de remonte de Mit-Gamar; le chef d'escadron Le Caire, commandant le 7e régiment de hussards, en a emmené 15 autres; et il en arrive à l'instant 33, envoyés par le général Fugière. Je vais faire hâter la confection des selles, et je compte que ces chevaux pourront partir avec le citoyen Detrès.....

Je remets, Général, toutes les dépêches que j'ai reçues à votre adresse à l'adjudant général Leturcq, qui part avec la cavalerie.....

1er *thermidor* (19 *juillet*). —..... Le général Rampon est arrivé ce matin; il se rendra ce soir à Embabeh et partira demain pour vous joindre[2].

1er *thermidor* (19 *juillet*). — Votre lettre du 29 m'est parvenue aujourd'hui, à 2 heures après midi. Je fais partir ce soir les grenadiers de la division du général Reynier et son artillerie pour rejoindre sa division à Belbeis. Le général Lagrange, qui était ici, conformément à ce que vous m'avez dit dans votre lettre du 27 que vous ne décidiez rien sur sa destination, part avec ces troupes pour se joindre à son général de division.

J'ai écrit conformément à vos intentions au général Desaix[3].....

---

1. Voir ordre de Dugua au chef de brigade Duvivier (30 messidor-18 juillet), lui prescrivant de réunir toutes ces troupes de cavalerie, dans la soirée, à Embabeh; de leur faire prendre quatre jours de vivres et de partir le lendemain matin pour Terraneh, d'où elles iront à El-Rahmânieh rejoindre l'armée.

Mentionnons à ce propos, comme intéressant l'histoire anecdotique de Bonaparte, l'ordre de Dugua à Fourès (30 messidor-18 juillet), lui enjoignant de partir avec la cavalerie pour rejoindre le quartier général. En même temps, Dugua écrit à Berthier: « Le citoyen Fourès a menacé la citoyenne Belisle (*sic*) de lui casser bras et jambes. Je lui donne ordre de rejoindre le quartier général, pour y prendre vos ordres. »

2. Le 28 messidor (16 juillet), Dugua avait écrit à Rampon de revenir promptement au Caire, pour se diriger ensuite sur Teraneh : « Il n'y a pas un moment à perdre. »

Le 1er thermidor (19 juillet), Dugua prescrit à Rampon de passer, dans la soirée, à Embabeh, avec les troupes qu'il commande et le 1er bataillon de la 13e. Il partira le lendemain pour Terraneh et El-Rahmânieh : « Vos troupes prendront des vivres pour quatre jours dans le sac, et celles qui auront des chameaux en prendront pour quatre jours de plus. Vous emmènerez aussi votre pièce de 8. »

3. Lettre du 1er thermidor (19 juillet). Conformément à la lettre de Bonaparte,



Les deux demi-galères ne pourront partir pour El-Rahmânieh que sous trois jours au plus tôt, parce qu'il n'y a point encore assez d'eau dans le Nil.

La demande de 300.000 rations de biscuit et de farine que vous faites embarrasse extrêmement l'ordonnateur; si le blé annoncé par le général Desaix était arrivé, toutes les difficultés seraient levées. Je vous enverrai Sélim-Kachef par les demi-galères.....

1er *thermidor* (19 *juillet*). — Sur la lecture que j'ai prise de la lettre du général Marmont[1], j'ai chargé le général Lagrange de dire au général Reynier de partir pour El-Rahmânieh aussitôt qu'il l'aura joint. La marche du général Lagrange par Belbeis ne retardera son arrivée à El-Rahmânieh que de douze heures au plus; mais elle assurera celle du général Reynier, qui aurait peut-être été un peu faible pour traverser le Delta et le Bahireh dans la circonstance actuelle.

3 *thermidor* (21 *juillet*)..... Je vous ai rendu compte que j'avais autorisé le directeur du parc à tirer six quintaux de poudre de France de la citadelle pour fournir provisoirement à Gizeh 24.000 cartouches, cette place en étant entièrement dépourvue par les livraisons qui avaient été faites aux troupes partant pour El-Rahmânieh. Indépendamment de cette poudre, il a été pris à la citadelle pour les mêmes troupes 15.000 cartouches à balles sur l'approvisionnement de siège.....

Il ne se trouvera à Gizeh, à la fin de la décade, que 200 fusils en état de servir. Le général Kleber en réclame 300, qui manquent à sa division. Plusieurs dépôts, qui sont ici, en demandent pour compléter leur armement. Nous touchons donc au moment de n'avoir pas un fusil en magasin.....

Il n'y a en tout à Gizeh que 27 sabres à la hussarde, et on ne s'occupe pas d'en faire.....

Je presse tous les jours les selliers ; ils m'ont promis 40 selles pour la fin de cette décade.

Vous avez ordonné, Général, de vous envoyer 2.000 paires de souliers..... C'est tout au plus cette quantité qui se trouve en magasin, et j'ai

---

datée de Terraneh (29 messidor - 17 juillet), Dugua invite Desaix à presser le départ de sa cavalerie; il pense que la colonne mobile dirigée contre Mourad-Bey est partie.

Après avoir pris connaissance de la lettre de Marmont à Bonaparte du 27 messidor (15 juillet), Dugua écrit une seconde fois à Desaix et l'invite à se rapprocher du Caire : « Vous serez convaincu qu'il n'y a pas un instant à perdre, quand vous saurez que le général Reynier part de Belbeis avec l'élite de sa division, que je reste ici avec 600 hommes de garnison, et que nous sommes absolument à découvert du côté de la Syrie où il est certain qu'il se forme une réunion de Mameluks auxquels se joindront sûrement des troupes de Djezzar. »

1. C'est la lettre de Marmont du 27 messidor (15 juillet). Il semble que le courrier l'ait portée au Caire, au lieu de la remettre à Bonaparte, qui à ce moment descendait vers El-Rahmânieh. On verra (p. 391) qu'une erreur semblable se reproduisit pour la lettre de Jullien à Bonaparte du 28 messidor (16 juillet).



la certitude que, quand elle en sera sortie, il n'y en restera pas une paire[1].....

J'ai écrit plusieurs fois au général Desaix, en le pressant de se rapprocher du Caire, surtout depuis le départ du général Reynier ; je n'ai point encore reçu de ses nouvelles.....

Je ne sais encore rien de ce qui se passe à Gaza. Le citoyen Poussielgue a fait partir, sur ma demande, pendant que j'étais dans mon lit, deux Arabes pour en aller chercher des nouvelles. Si les préparatifs qui s'y font ont l'apparence d'être bientôt prêts, je presserai de nouveau le général Desaix de se rapprocher du Caire.

3 *thermidor* (21 *juillet*). — Vous m'annoncez, par votre lettre datée de Terraneh du 29 messidor, que vous m'enverrez deux courriers par jour. Depuis cette lettre, je n'en ai reçu aucune de vous, ce qui me fait croire que vos courriers ont été interceptés.....

Le général Kleber écrit, du 29 du mois dernier, qu'il n'a encore rien paru à Damiette.

Tout est tranquille ici.....

4 *thermidor* (22 *juillet*). — Je vous renvoie, par l'exprès qui l'a apportée, la lettre de l'adjudant général Jullien, en date du 28. Il est bien singulier que tous ces exprès-là prennent une route toute opposée à celle de l'armée.

J'ai reçu une lettre du citoyen Sanègre, commandant à Menouf, qui annonce différents mouvements dans cette province. Un séraf, nommé Bichara, a été dépouillé de 1.000 pataques par les habitants de Kafr-Michaeli qui lui ont aussi volé son cheval. Le nommé Georges Tahouil, copte, chargé de la conduite de vos bagages, a été attaqué à Alkam, et s'est retiré sur le village de Gezaieh, où il attend une escorte.

Le commissaire des guerres de Menouf craint que les villages, auxquels on a envoyé du grain à moudre, ne se refusent à rapporter la farine sur laquelle est fondée la fabrication du pain et du biscuit. J'ai ordonné au citoyen Sanègre d'avertir les villages que, s'ils ne rapportent pas la farine, ils seront punis d'une manière exemplaire, et je lui ai prescrit de parler dans toutes les occasions avec l'assurance que doit lui inspirer la certitude de la défaite de l'ennemi.

Il ne m'arrive aucun courrier de vous ; depuis votre lettre de Terraneh, du 29, je n'en ai reçu de vous, ni de l'état-major général.

5 *thermidor* (23 *juillet*). — Je reçois à l'instant, Général, votre lettre du 3 du courant. J'ai écrit cinq lettres pour hâter la marche du chef de brigade Detrès et du 1er bataillon de la 22e demi-brigade d'infanterie légère..... je ne sais par quelle fatalité ils ne sont pas arrivés, et pourquoi je n'ai aucun avis de leur marche. Je vais passer la revue, que vous me prescri-

1. Dugua insiste sur la nécessité d'allouer des fonds pour faire fabriquer des souliers. Avec de l'argent on pourrait également entreprendre la fabrication des armes nécessaires.



vez, des dépôts des 18e, 32e, 13e et 69e, et je vous enverrai tout ce que je trouverai disponible. Le chef de bataillon Faure est rentré hier à Gizeh de sa tournée dans le nord de cette province, et partira avec les canonniers que vous demandez.

Je reçois à l'instant une lettre du général Lagrange, en date du 3 ; il n'a point trouvé le général Reynier à Belbeis. J'ai cependant la certitude que vos lettres et les miennes y étaient arrivées le 29, puisque le général Lagrange a reçu les siennes. Je le presse de vous rejoindre à grandes journées, aussitôt qu'il se sera réuni au général Reynier[1].....

J'ai fait traduire votre lettre pour le divan, à qui je la remettrai ce matin. Il paraît que la réunion des Russes aux Turcs fera une impression extrêmement défavorable à ces derniers dans l'esprit des musulmans.

La ville du Caire est toujours parfaitement tranquille[2].

6 *thermidor* (24 *juillet*). — D'après vos ordres, j'ai passé hier la revue des dépôts des 13e, 18e, 22e, 32e et 69e demi-brigades. J'y ai trouvé 8 officiers et 278 sous-officiers ou soldats en état de marcher. (Je vous observe que j'en avais déjà fait partir beaucoup avec le général Rampon.) Ces 286 hommes partiront ce soir pour Embabeh, avec les 100 hommes d'artillerie que vous me demandez sous les ordres du chef de bataillon Faure, avec un détachement de 26 dromadaires. S'il avait été possible d'obtenir des selles de l'atelier de sellerie, j'y aurais joint des guides et des dragons; mais les chefs de cet atelier se sont arrangés pour n'en fournir que le 10.

Vous verrez, Général, par la lettre du général Zayonchek que le 1er bataillon de la 22e demi-brigade est encore à Beni-Souef, parce que le général Zayonchek croit devoir déférer aux ordres de tout le monde, avant d'exécuter les vôtres.

Detrés n'arrive pas non plus, sans doute par la même raison. Je tien-

1. Voir lettre de Lagrange à Reynier (Belbeis, 2 thermidor - 20 juillet) exprimant le regret de ne pas l'avoir trouvé à Belbeis et lui transmettant les instructions de Dugua pour rejoindre l'armée. Voir lettre de Reynier à Dugua (Azizieh, 3 thermidor - 21 juillet) disant qu'il attend Lagrange pour passer le lendemain dans le Delta. Lui-même n'a que 400 hommes : « Si le général Lagrange n'amène que quatre compagnies de grenadiers de la division, sur lesquelles il devra fournir l'escorte du convoi de Salheyeh, il s'en faudra de beaucoup que j'aie les mille hommes sur lesquels compte le général en chef. »

2. Voir lettre de Poussielgue à Dugua (Le Caire, 2 thermidor - 20 juillet) :

« ..... D'après les conversations confidentielles que j'ai eues ce matin avec des principaux Turcs, vous pouvez être tranquille sur Le Caire. Ils m'ont assuré que le parti de la plus stricte neutralité était le système adopté, et qu'ils étaient beaucoup de surveillants pour empêcher qu'elle ne soit violée. » Le même jour, Poussielgue adresse à Bonaparte des renseignements satisfaisants sur l'attitude des habitants du Caire. Dans les provinces de Mansourah et de Kelioub, les paysans ont arrêté les sérafs chargés de recouvrer les contributions. Dès que Rampon a quitté la province d'Atfich, 300 Mameluks sont venus s'y établir pour intercepter les barques chargées de grains venant de la haute Égypte. Poussielgue a envoyé des émissaires à Gaza pour avoir des nouvelles certaines de Djezzar et d'Ibrahim Bey.



drai tout ce que je pourrai d'hommes à cheval prêts à partir lorsqu'il arrivera, pour grossir sa troupe et le mettre à même d'aller vous rejoindre.

Le général Reynier a dû passer la branche de Damiette, ainsi que le général Lagrange, du 3 au 4. Il emporte avec lui plus de 100.000 francs, ce qui remplira votre objet sans épuiser totalement la caisse du payeur, dans laquelle on ne verse plus rien.

La djerme *la Boulonnaise* part aujourd'hui : le citoyen Laporte[1] profite de cette occasion pour se rendre auprès de vous. Le citoyen Bracewich est véritablement hors d'état de partir : il m'a promis et il vous promet, Général, dans la lettre ci-jointe, de partir le 12. Tous les autres se sont si bien caché, que, depuis douze heures, je ne puis en trouver un.

Je n'ai pas de nouvelles de Damiette depuis le 30 : il paraît que cette branche du Nil n'est pas très tranquille, et que les communications y sont souvent interceptées.

Il ne me reste plus ici de barques armées; si les circonstances le permettent, faites-en remonter quelques-unes pour pouvoir escorter les convois que j'aurai à vous envoyer.

Vous verrez, Général, par les lettres du général Desaix, que les mouvements pour ramener des troupes de la haute Égypte ici sont extrêmement lents, et qu'il sera très difficile qu'ils soient exécutés avant la crue du Nil.

Si les préparatifs de Syrie prennent une certaine activité, nous ne pourrons guère compter sur la division Desaix pour descendre au Caire.....

La ville du Caire est toujours tranquille[2].

8 *thermidor* (26 *juillet*). — J'ai reçu hier, 7, la lettre que vous m'avez écrite le 4, à laquelle en était jointe une pour le général Desaix, que je lui ai fait passer par duplicata. J'ai reçu, ce matin, de ce général et du général Friant, des lettres dont je joins ici des duplicata..... Vous verrez..... que, tous occupés de poursuivre Mourad-Bey, il n'est pas question de l'envoi, ni du citoyen Detrès avec de la cavalerie, ni du 1er bataillon de la 22e. Il ne s'est cependant pas passé un seul jour, depuis votre départ, que je n'aie demandé l'un et l'autre.....

Les nouvelles de Syrie aujourd'hui sont qu'Ibrahim-Bey est à Gaza avec 1.500 ou 1.800 cavaliers et 3.000 Arnautes, sollicitant les différentes tribus d'Arabes de lui fournir des chameaux et des moyens de passer le désert.

Les nouvelles du Bahireh sont que des Arabes Oulad-Ali ont remonté le long du Nil, montrant un firman aux habitants des villages pour les

1. Laporte était un des « jeunes gens » travaillant avec Poussielgue, que Bonaparte avait demandés par sa lettre à Dugua du 3 thermidor (21 juillet).

2. Voir lettre de Poussielgue à Bonaparte (6 thermidor-24 juillet) : « Vos lettres au divan ont répandu la frayeur parmi les Turcs; ils paraissent avoir une très grande peur des Russes; et, si en effet il y en a dans l'armée débarquée et que vous puissiez en faire quelques-uns prisonniers, vous produiriez un bon effet en les envoyant ici tout de suite..... »



exciter à se soulever contre nous. On assure que ces Oulad-Ali ont porté ces firmans jusque dans la haute Égypte.....

L'exprès envoyé par le citoyen Rosetti est revenu ce matin[1]. Mourad-Bey n'a voulu se confier à personne pour lire la lettre qui lui était adressée. Il a demandé au porteur s'il en connaissait le contenu. Sur ce qu'il lui a dit qu'elle avait pour objet de lui procurer sa tranquillité, Mourad a répondu que, dans le moment actuel, il ne pouvait pas traiter, que ce serait s'exposer à être abandonné de tout le monde et à rester sans ressources; que d'ailleurs vous étiez absent du Caire, et que ce ne serait qu'à votre retour qu'il pourrait s'occuper de cette affaire.

. . . .[2]

La ville du Caire est toujours tranquille. Il paraît que l'idée qu'il y a des Russes mêlés parmi les Turcs débarqués à Aboukir a fait une vive impression. Je ne doute pas que, si on voyait arriver ici 200 ou 300 prisonniers de guerre, la plupart des habitants ne fussent prêts à se joindre à nous pour nous aider à chasser l'armée composée d'un mélange aussi extraordinaire.

Je n'ai pas eu, Général, de vos nouvelles depuis le 4. Le général Rampon, le chef de brigade Duvivier, les demi-galères, avec le convoi qu'elles étaient chargées d'escorter, doivent vous avoir joint, ainsi que le général Reynier, au moment où je vous écris. Le capitaine Couin sera bien près de vous, quand ma lettre vous parviendra, avec 286 hommes d'infanterie, 26 dromadaires, 14 guides et 100 artilleurs. Si le 1er bataillon de la 22e et le chef de brigade Detrès arrivent, je compte vous envoyer, par cette occasion, environ encore 400 hommes.....

Dans la matinée du 7, les Arabes sont venus rôder autour de Boulak et du fort Camin.

Au moment où Dugua écrivait cette dernière lettre, la défaite des Turcs à Aboukir était un fait accompli. Comme on le verra dans le chapitre suivant, les événements s'étaient précipités; Bonaparte avait attaqué et détruit l'armée ennemie, sans avoir reçu d'autres renforts que les quatre cents cavaliers partis du Caire, dans la soirée du 18 juillet, sous les ordres de Duvivier.

1. Cette phrase montre que Bonaparte avait renouvelé la tentative déjà faite l'année précédente, par l'intermédiaire de Rosetti, pour négocier avec Mourad-Bey. Une lettre de Dugua à Desaix (du 12 thermidor-30 juillet) exprime l'espérance que Mourad consentira à traiter. « Le général en chef lui avait fait offrir par le citoyen Rosetti de travailler à faire sa paix. » Les *Archives de la Guerre* ne contiennent pas de détails sur ces négociations.

2. Dugua dit que le courrier parti de Rosette le 4 et d'El Rahmânieh le 5 a été arrêté, le 6 au soir, par les Arabes qui ont déchiré ses dépêches.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE D'ABOUKIR

En arrivant à Alexandrie dans la soirée du 23 juillet, Bonaparte se fit rendre compte, par Marmont, de la situation de la place et des renseignements recueillis sur l'ennemi. Ce fut au cours de cet entretien qu'il formula les reproches (dont nous avons précédemment parlé) au sujet de la conduite tenue par Marmont au moment du débarquement des Turcs.

Le lendemain, Bonaparte consacra la matinée « à voir les fortifications d'Alexandrie et à tout disposer pour attaquer l'ennemi à Aboukir [1] ». Dans ce but, il fallait que l'armée, arrivée ce même jour à la première heure près d'El-Beydah, poursuivît sa marche à l'ouest, puis au nord du lac Madieh de façon à s'approcher suffisamment des positions ennemies pour les attaquer, le 25 au matin, dans des conditions favorables.

La route à suivre avait été reconnue, le 23 juillet, par le capitaine du génie Liédot, qui avait consigné ses observations dans le rapport suivant [2] :

D'El Beydah, en suivant le canal d'Alexandrie, on trouve à deux lieues et demie un puits nouvellement creusé de 10 pieds de largeur et de 3 pieds d'eau.

En continuant le chemin le long du canal, rive droite, on trouve un

---

1. *Relation* de Berthier (11 thermidor - 29 juillet).
2. Daté d'Alexandrie, 5 thermidor (23 juillet). Ce rapport, accompagné d'un croquis très-sommaire, dut être remis à Bonaparte au moment de son arrivée à Alexandrie.



espace très-resserré entre le canal et le lac Madieh ; cet espace est en pierres jetées pour contenir les eaux du lac.

Après ce passage, l'on tourne à droite en suivant le long du lac ; et, après avoir parcouru environ une lieue et demie dans le sable, on trouve un petit trou auprès de palmiers, où il y a fort peu d'eau, mauvaise et de désagréable odeur. Ce trou ne peut fournir d'eau qu'à peu de monde ; il est éloigné d'Aboukir d'une lieue, de la première eau de deux lieues, d'El-Beydah de quatre lieues et demie, du lac Madieh de 600 toises ; de la mer, dans la direction de la citerne près du village en deçà d'Aboukir, d'une lieue et demie ; d'Alexandrie, de trois lieues. Pour revenir, on marche directement à l'ouest à travers les sables pour rejoindre le grand chemin qui arrive à la porte de Rosette.

Le puits le plus rapproché d'Aboukir, reconnu par Liédot, fut le point choisi par Bonaparte pour la concentration de l'armée ; il y avait à proximité une construction, dont il est question dans divers documents et ouvrages sous les noms de caravansérail ou de maison carrée, et qui devait être utilisée pour l'installation de l'ambulance[1]. Malgré le peu d'abondance de l'eau, cette position avait l'avantage de permettre aux troupes de s'approcher à moins de 6 kilomètres de l'ennemi, tout en échappant à ses vues grâce au couvert de monticules de sables et de bosquets de palmiers. Ce fut donc là que les divisions Lannes et Lanusse reçurent ordre de se rendre dans la soirée[2] ; on pouvait espérer qu'elles y seraient bientôt rejointes par la division Kleber. Il serait ainsi possible de prononcer au point

Martin indique, pour point de rassemblement de l'armée « une petite ruine sur le bord de la mer, connue sous le nom de château de César ». (*Histoire de l'Expédition*, etc. t. I, p. 387.) Cette assertion est reproduite dans *Victoires et Conquêtes* (t. XI, p. 25), dans l'*Histoire de l'Expédition*, par Louis Reybaud (t. IV, p. 195), etc.

En réalité, le point de concentration est situé un peu à l'ouest de la rade de Canope, dans une partie très resserrée de la langue de terre séparant la Méditerranée du lac Madieh, à 13 kilomètres environ d'Alexandrie et à 7 d'Aboukir. Le château de César est beaucoup plus rapproché d'Alexandrie ; il se trouve à 5 kilomètres de la porte de Rosette, à peu près à hauteur de la bande de terre qui sépare les lacs Madieh et Maréotis.

Cette rectification (qui ressort très-nettement des ordres de Berthier, de sa *Relation*, etc.) est confirmée explicitement par le *Journal* de Doguereau (p. 278) : « Nous nous nous arrêtâmes près d'un caravansérail, à une lieue et demie du fort d'Aboukir » ; et par une lettre de Liédot à Sanson, citée page 421.

2. Ordres de Berthier (Alexandrie, 6 thermidor - 24 juillet).



du jour une brusque et vigoureuse offensive contre les positions ennemies. Le rassemblement de l'armée au point désigné devait être couvert par la cavalerie de Murat et par un détachement d'infanterie partant d'Alexandrie sous le commandement de Destaing.

Les mouvements à exécuter furent réglés par les ordres suivants de Berthier (Alexandrie, 6 thermidor - 24 juillet) :

Au général Murat : Ordre au général Murat de se rendre avec sa cavalerie au puits entre Alexandrie et Aboukir, de s'y réunir avec le corps de cavalerie conduit par le chef de brigade Duvivier [1], et de réunir les différents détachements d'un même corps et faire autant d'escadrons qu'il y a de centaines d'hommes.

Au général Murat : Ordre de partir à 11 heures.

Au général Marmont : Le général en chef ordonne au général Marmont de faire partir aujourd'hui à midi le bataillon de la 61e demi-brigade et un de la 75e, avec des vivres pour cinq jours et 60 cartouches par homme, pour se rendre au puits entre Aboukir et Alexandrie, où ils seront aux ordres du général Destaing.

Le général Marmont fera partir un détachement de 80 marins, commandés par un officier de marine, qui se rendra sur le bord de la mer, à une position intermédiaire entre le puits, moitié chemin d'Aboukir à Alexandrie. Cet officier fera part au général Marmont, au général en chef qui sera au puits, de tous les mouvements qui pourraient se passer sur la côte. Cet officier enverra ce soir une patrouille de 10 hommes au quartier général, au puits, afin de reconnaître l'endroit où sera établi le quartier général.

Le général Marmont enverra plusieurs fois, dans la journée de demain 7, des patrouilles de 30 marins, qui iront jusqu'au quartier général et jusqu'au poste de marine intermédiaire, afin de faciliter les communications entre la ville et le quartier général.

Le général Marmont aura soin que les patrouilles de cavalerie

1. Duvivier n'avait pas encore rejoint l'armée. Ordre lui fut envoyé par Berthier de se rendre, le soir, au puits entre Aboukir et Alexandrie.



venant de l'armée, pour battre les routes, n'entrent pas dans la ville ; il leur donnera aux portes tout ce qu'elles pourraient avoir besoin.

Il donnera l'ordre au commandant Faultrier de faire partir, à 10 heures, tout l'équipage d'artillerie, lequel attendra de nouveaux ordres à un quart de lieue en arrière du puits, et sera placé de manière à ne pas encombrer la route et à pouvoir facilement se porter en avant ou en arrière. Il sera approvisionné de tous les outils nécessaires pour pouvoir promptement établir une batterie.

Le citoyen Crétin fera marcher tous les sapeurs de la place disponibles et fera porter les outils, afin de pouvoir promptement établir les retranchements et les batteries qui seraient nécessaires.

Tous les individus et objets du génie marcheront avec le parc.

Le quartier général fournira 10 chameaux pour l'artillerie ; le reste sera pour les vivres.

P.-S. : Le quartier général fournira encore 5 chameaux pour porter les outils et les sacs à terre du génie.

Au général Kleber : Ordre de rejoindre le plus tôt possible le quartier général.

A l'ordonnateur en chef : Le général en chef ordonne à l'ordonnateur en chef de faire passer, au puits intermédiaire entre Alexandrie et Aboukir, de l'eau-de-vie, de quoi donner deux rations à l'armée, y compris la division Kleber et 400 hommes de cavalerie qui rejoindront ce soir l'armée.

L'ambulance pour l'armée sera établie à la maison située près du susdit puits.

Bonaparte partit d'Alexandrie dans l'après-midi du 24 juillet[1] pour se rendre, sur la route d'Aboukir, au point où l'armée allait se concentrer.

---

1. La *Relation* de Berthier dit : « Dans l'après-midi, Bonaparte part d'Alexandrie avec le quartier général et prend position au puits entre Alexandrie et Aboukir. »

On trouve au registre de Berthier, mention d'ordres, donnés par celui-ci, prescrivant : au quartier général et aux pièces des guides de partir à 11 heures ; aux guides à cheval et aux dromadaires de partir avec le général en chef.

Dans son *Journal de l'Expédition* (p. 278), Doguereau dit qu'au moment



C'est de là qu'il écrivit à Marmont[1] :

Je donne l'ordre, Citoyen Général, au chef de bataillon Ruty de vous renvoyer les deux tiers des ânes et le tiers des chameaux qui ont porté des bombes et des munitions de 12.

Je renvoie également les chameaux qui ont porté de l'eau-de-vie, et dix de ceux qui ont porté de l'eau.

Réunissez tous ces moyens de transport, et faites-nous passer 60.000 cartouches d'infanterie, 200 cartouches à balles de 12, 200 cartouches à balles de 8, et 200 cartouches à balles d'obusier.

Le général Ganteaume a reconnu le point de débarquement et envoyé un officier de marine à Alexandrie.

Faites-nous passer par mer :

1 mortier de 8 pouces;
200 bombes;
200 cartouches de 12;
200 cartouches de 8;
200 cartouches d'obusier;
60.000 cartouches d'infanterie[2].

---

où il venait de déjeuner chez le commissaire des guerres Michaux, il reçut l'ordre de se mettre en route avec le quartier général. D'après l'*Histoire de l'Expédition* (t. I, p. 387), par Martin, Bonaparte sortit d'Alexandrie à 3 heures du soir.

1. L'original de cette lettre, conservé aux *Archives de la guerre*, est daté : *Du puits de la maison carrée, le 7 thermidor an VII*. La date 7 est évidemment un *lapsus* du secrétaire et doit être rétablie : 6 *thermidor*. On trouve, en effet, une réponse de Marmont datée du 6 thermidor (24 juillet), qui porte : « Je reçois dans l'instant votre lettre de ce soir. Les ânes et les chameaux que vous m'annoncez ne sont pas encore arrivés ; aussitôt qu'ils seront ici, ils repartiront chargés des munitions que vous demandez. Six chameaux que j'ai découverts partent cette nuit avec le citoyen Faultrier, chargés de munitions. Six barques et un canot partiront dans trois heures avec le citoyen Jugant et vous porteront le mortier, les bombes et autres munitions, qui doivent vous être envoyés par mer. Le bataillon de la 61e sera en route dans une heure.

» J'espère enfin que vos ordres seront exécutés ponctuellement, et que toutes ces munitions vous arriveront promptement. »

Il est vrai que la lettre de Marmont n'existe pas en original ; nous en trouvons seulement le texte dans la *Correspondance inédite* publiée par Panckoucke. Mais elle est évidemment antérieure à la bataille d'Aboukir à laquelle prit part le bataillon de la 61e. On doit donc admettre que la lettre de Bonaparte à Marmont a bien été écrite dans la soirée du 6 *thermidor;* les dispositions au sujet des chameaux qui ont apporté de l'eau et de l'eau-de-vie concordent d'ailleurs avec les prescriptions de Berthier à l'ordonnateur en chef.

2. Les munitions envoyées d'Alexandrie durent être réunies sur un emplacement choisi par le chef de bataillon Doguereau. Il dit à ce sujet, dans son *Journal* (p. 279) :

« Le général Bonaparte fit faire une reconnaissance, et, à son retour, il m'en-

De son côté, Berthier adressa les ordres suivants (datés de 7 heures du soir) :

A Marmont. — En conséquence des ordres du général en chef, vous voudrez bien, Citoyen Général, faire partir le bataillon de la 61e qui est à Alexandrie pour rejoindre l'armée ; il partira de manière qu'il arrive avant la pointe du jour. Ce bataillon prendra des vivres pour quatre jours, et 50 cartouches par homme.

A l'ordonnateur en chef[1]. — L'intention du général en chef est, Citoyen Ordonnateur, que l'on décharge l'eau-de-vie à la maison qui a été désignée pour l'ambulance et le dépôt général ;

Que l'on décharge également 10 des 20 chameaux qui sont venus chargés d'eau, et que l'on mette ces 10 chameaux, ainsi que ceux chargés d'eau-de-vie, à la disposition du commandant d'artillerie.

Je vous préviens que le bataillon de la 61e qui est à Alexandrie doit rejoindre l'armée et prendre pour quatre jours de vivres.

Comme l'ennemi restait toujours immobile dans ses positions et que toutes ses communications avec l'intérieur de l'Égypte étaient interceptées par les postes de cavalerie française, Bonaparte pouvait espérer le surprendre dans son camp[2]. Il résolut donc de franchir, par une marche de nuit, les six kilomètres qui séparaient les deux positions, de façon à commencer l'attaque proprement dite à la pointe du jour. Dès maintenant, il avait sous la main les troupes arrivant de Berket et d'Alexandrie ; la division Kleber, prochainement attendue, servirait de réserve.

Le rôle des différentes unités fut ainsi réglé par des ordres de Berthier, datés du 6 thermidor (24 juillet), à 9 heures du soir :

voya avec un adjudant général reconnaître l'endroit où l'on pourrait établir le dépôt des munitions. Après avoir beaucoup couru, je trouvai un endroit convenable sur le bord de la mer et je revins au camp après le soleil couché. Je fus souper et coucher chez le commissaire ordonnateur en chef. Les divisions arrivèrent la nuit. »

1. Ordre donné par Berthier en exécution d'un ordre de Bonaparte daté du « Camp du puits, entre Aboukir et Alexandrie ». Le commandant de l'artillerie fut prévenu des dispositions concernant les chameaux.

2. Voir *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (t. II, p. 131).



Au général Murat. — D'après les dispositions du général en chef, je vous préviens, Citoyen Général, que vous commandez l'avant-garde de l'armée composée de toute la cavalerie, hormis deux escadrons destinés à prendre position sur nos derrières, des quatre bataillons d'infanterie commandés par le général Destaing, et de vos trois pièces d'artillerie.

L'avant garde se mettra en marche à 2 heures du matin pour attaquer l'ennemi et marchera sans tambour.

Il est prévenu que la division Lannes forme la droite de l'armée, la division Lanusse la gauche.

Le général en chef a ordonné qu'il soit distribué ce soir une ration d'eau-de-vie à chaque homme.

Au général Destaing. — Je vous préviens, Citoyen Général, que le général Murat commande l'avant-garde, et que vous et les quatre bataillons que vous commandez êtes à ses ordres. Vous devez partir à 2 heures du matin sans tambour.

Au général Lannes. — Votre division, Citoyen Général, forme la droite de l'armée. Vous partirez à 2 heures du matin. L'adjudant général Martinet, qui connaît le pays, marchera avec vous.

Vous ne laisserez battre qu'un seul tambour.

Chaque division, arrivant devant l'ennemi, choisira un emplacement pour y laisser ses munitions de guerre, hormis un caisson par pièce. Le pays étant coupé et étroit, cette précaution est très nécessaire pour ne pas s'embarrasser ; bien entendu que, quand la division avancera, ce dépôt avancera.

Au général Lanusse. — Même lettre au général Lanusse pour la gauche de l'armée.

Au général Murat. — Ordre au général Murat de désigner un escadron qui, avec tous les dromadaires, sera aux ordres d'un officier qu'il nommera ; de faire faire des patrouilles sur la route d'Alexandrie le long de la mer et du lac pour assurer les derrières de l'armée. Il informerait le général en chef du moindre mouvement ennemi. Il sentira combien un corps de Mameluks ou d'Arabes qui se présenterait sur nos derrières produirait un mauvais effet moral.

Au commandant du parc. — Le général en chef ordonne que le



parc de l'armée et les sapeurs marcheront à 300 pas en arrière des divisions Lannes et Lanusse.

Le général en chef a ordonné qu'on distribuât ce soir l'eau-de-vie à chaque homme. Le dépôt général de l'artillerie restera dans la maison qui a été destinée par le général en chef pour être l'hôpital.

Au général Ganteaume. — D'après les dispositions du général en chef, vous voudrez bien, Citoyen Général, ordonner aux 100 marins demandés par le général en chef pour observer sur la côte entre Alexandrie et Aboukir, de prendre position à la maison où sont le dépôt et l'hôpital de l'armée, qui sera également le dépôt général de l'artillerie. Ce corps de marins exercera une grande surveillance le long de la côte.

Le général en chef ordonne que le général Ganteaume aura, pendant toute l'affaire, une attention toute particulière sur les bâtiments qui pourraient se placer pour inquiéter l'armée, et il en préviendrait sur-le-champ le général en chef.

Au général Kleber. — Je vous préviens, Citoyen Général, que votre division est chargée de former la réserve de l'armée qui attaque demain l'ennemi ; vous ferez prévenir le général en chef de votre arrivée, sur Aboukir où il sera.

Au moment où Bonaparte arrêtait ces dispositions pour la bataille du lendemain, Kleber atteignait seulement Berket-Gitas, après une marche longue et pénible ; il rendait compte au général en chef des circonstances qui avaient retardé son arrivée et ne lui permettraient pas de rallier le gros de l'armée dès le lendemain matin[1] :

Je vous ai mandé hier dans l'après-midi que je réunissais ma division à El-Rahmânieh dans la nuit, pour vous joindre à Berket, où je suis arrivé ce soir à 8 heures, avec un bataillon de la 2e et un de la 75e, tous deux très fatigués. La 25e, qui était à Foueh, n'a passé le Nil devant El-Rahmânieh que ce matin à 6 heures, lorsque de ma personne j'en partais. Ce bataillon ne pourra être ici que demain matin. Je partirai dès que la

1. De Berket-Gitas, 6 thermidor (24 juillet).



lune sera levée avec les deux premiers, et je ferai la plus grande diligence pour arriver au point que vous m'indiquez, mais que je ne connais pas; je profiterai de la personne que vous m'enverrez à El-Beydah pour m'y guider. Ce qui a retardé mon départ d'El-Rahmânieh est un timon cassé à ma pièce de 8; et ce qui a rendu ma marche lourde et fatigante est un convoi de 50 chameaux chargés de vivres; je le laisse ici pour être escorté par le bataillon de la 25ᵉ. Le détachement que j'ai envoyé au général Menou, avant d'avoir reçu l'ordre du général Berthier, peut être de 240 hommes du 2ᵉ bataillon de la 25ᵉ. Il est probable que je ne pourrai emmener que l'une des deux pièces de 8 que vous avez laissées pour être attachées à ma division, les chevaux de la deuxième pièce n'étant pas munis de colliers. J'aurai donc avec moi trois pièces, deux de 8 et une de 4; et, en cas que les colliers arrivent d'ici à demain matin, le bataillon de la 25ᵉ se chargera de l'autre pièce de 8; je vous dépêche celle-ci par un détachement de dromadaires que j'ai trouvé à El-Rahmânieh.

J'ai le plus vif regret de ne pouvoir me trouver demain matin au rendez-vous; mais, dans tous les cas, cela m'eût été impossible, puisqu'il y a, dit-on, 6 lieues de marche pour y arriver.

Dans la même journée, Rampon, venant de la province d'Atfieh, était arrivé à El-Rahmânieh [1], d'où il écrivit à Bonaparte (6 thermidor-24 juillet) :

..... Arrivé le 1ᵉʳ du courant, à 10 heures du matin, au Caire, je suis allé coucher le même jour à Embabeh, d'où je suis parti le 2, à 8 heures du matin; le bataillon de la 13ᵉ a retardé mon départ de quelques heures. Cependant, le cinquième jour de mon départ d'Embabeh, je suis arrivé à El-Rahmânieh, et j'en partirai à 4 heures du soir pour aller coucher à Leloha, et j'espère rejoindre l'armée le 7 du courant, d'aussi bonne heure que possible.

La totalité des troupes que j'ai avec moi peut se porter à 630 hommes d'infanterie de la 13ᵉ, de la 32ᵉ, de la 69ᵉ, et à 66 canonniers d'artillerie légère. Tous ces divers détachements sont extrêmement fatigués et sans chaussures; aussi ai-je eu un mal infini à leur faire faire la route en un si court espace de temps. J'ai de plus une pièce de canon de 8, dont l'avant-train s'est cassé en chemin; je le fais arranger ici.

---

1. Voir lettre de Cassagne (commandant le fort d'El-Rahmânieh) à Dugua (El-Rahmânieh, 6 thermidor-24 juillet). Il dit que Bonaparte est parti le 4; que Kleber est parti ce matin; que Rampon arrive avec sa troupe. Il n'a aucune nouvelle du quartier général.



L'ADJUDANT GÉNÉRAL JULLIEN AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Rosette, le 6 thermidor an VII (24 juillet 1799).

Le général Menou est arrivé à 5 heures du soir. Je me suis occupé de suite à rassembler les moyens de transport pour vous envoyer des subsistances et des cartouches à Berket. J'ai fait ramasser quinze chameaux et cinquante ânes, qui chargeront 50 quintaux de biscuits, autant de riz et 20.000 cartouches pour El-Rahmânieh. J'espère achever demain l'envoi du reste des objets d'artillerie, et l'hôpital.

Il ne me reste plus rien en subsistances, ni en munitions disponibles. Je serai moins embarrassé pour nourrir la division Kleber. Prévoyant que vous auriez besoin de moyens de transport, j'avais donné ordre à Fouch d'envoyer à El-Rahmânieh les chameaux appartenant au gouvernement; j'apprends qu'ils ont déjà été demandés; je m'adresse à présent à Berenbal et à Metoubis; et, si je puis réunir plusieurs chameaux, je les enverrai à El-Rahmânieh, entrepôt des provisions.

Rien de nouveau ailleurs; aucun bâtiment n'a paru devant Burlos.

Damiette est tranquille aussi; je viens de recevoir une lettre du général Verdier.

JULLIEN.



La concentration de l'armée s'acheva très tard dans la soirée du 24 juillet[1]. En l'absence de la division Kleber et des troupes amenées par Rampon, Bonaparte ne disposait pas de 10.000 hommes pour attaquer l'ennemi. Heureusement l'arrivée de 400 cavaliers sous les ordres de Duvivier avait porté à un millier d'hommes l'effectif de sa cavalerie; contre l'ennemi, presque totalement dépourvu de cette arme, l'armée française avait là un précieux élément de supériorité.

---

1. La *Relation* de Berthier porte que la cavalerie de Murat, les divisions Lannes et Rampon arrivèrent au puits dans la nuit du 6 au 7 thermidor, à minuit, ainsi que 400 hommes de cavalerie venant de la haute Egypte.

Dans son *Journal de l'Expédition d'Égypte* (p. 279), Doguereau dit que les divisions arrivèrent dans la nuit.

D'après les *Mémoires militaires* de Vigo Roussillon (publiés dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1890), la marche des divisions fut très pénible; les hommes souffrirent beaucoup de la chaleur et de la soif.

Une conversation relatée par Miot[1] montre bien quels services on pouvait espérer de ces vaillants escadrons, sous un chef tel que Murat :

> Dans la nuit, Bonaparte fit appeler le général Murat ; ils s'entretinrent du combat qui devait se donner le lendemain, et, dans cette conversation, Bonaparte s'écria : « Cette bataille va décider du sort du monde..... » Le général Murat, étonné, et dont les idées étaient entièrement fixées sur l'importante affaire que le soleil allait bientôt éclairer, lui répondit : « Au moins, du sort de l'armée ; mais ce qui doit vous rassurer, mon Général, c'est qu'il n'y a pas un soldat qui ne sente la nécessité de vaincre..... et nous vaincrons. L'ennemi n'a pas de cavalerie, la nôtre est brave, et je vous réponds que, si jamais infanterie doit être chargée par de la cavalerie, les Turcs le seront par la mienne. »

D'après les *Campagnes d'Égypte et de Syrie*[2], Bonaparte avait espéré surprendre les Turcs dans leur camp :

> Mais, ajoute-t-il, un capitaine du génie, avec une compagnie de sapeurs et un convoi d'outils, étant parti fort tard d'Alexandrie, s'égara, manqua le camp français, qui était caché derrière des falaises, et se jeta dans les feux de l'armée turque ; dix sapeurs furent faits prisonniers. Les Turcs apprirent avec étonnement que l'armée française était à une lieue d'eux ; ils passèrent toute la nuit sous les armes et firent leurs préparatifs pour repousser une attaque qui leur paraissait imminente.

Il est vrai que les relations contemporaines ne font pas mention de cet incident. En tout cas, que ce soit par suite de

1. *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, par J. Miot. Edition de 1804, p. 218. Miot ajoute cette observation : « Il est évident, d'après cette anecdote, que le général en chef songeait déjà à son départ. Il avait sans doute déjà reçu des lettres qui lui faisaient sentir la nécessité de son retour en France. La bataille d'Aboukir a décidé du sort du monde, puisqu'en moins de deux ans la paix régna dans toute l'Europe et que l'influence de Bonaparte la lui donna. »

Dans l'édition de 1814 Miot développe longuement ces considérations ; il fait observer que la phrase de Bonaparte serait peu explicable autrement. Par elle-même, la victoire pouvait décider du sort de l'Egypte, mais non de celui du monde. Ses conséquences devenaient au contraire beaucoup plus lointaines, si elle rendait possible le retour de Bonaparte en France et son accession au pouvoir. (P. 249).

2. Tome II, p. 131.



cette circonstance, ou grâce à des renseignements fournis par leurs émissaires, il est certain que les Turcs furent prévenus de l'approche des Français[1] et se trouvèrent en mesure de tenir tête aux colonnes françaises quand elles commencèrent leur attaque.



Le 25 juillet, avant le lever du jour, l'armée française était sous les armes; elle se rassembla un peu à l'est de son campement et commença sa marche d'approche vers l'ennemi. La *Relation* de Berthier note ainsi les dispositions prises pour ce mouvement préliminaire :

Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée se met en mouvement. L'avant-garde, commandée par le général Murat, ayant à ses ordres 400 hommes de cavalerie et le général de brigade Destaing avec trois bataillons[2] et deux pièces de canon. La division Lannes formait l'aile droite. La division Lanusse l'aile gauche. La division Kleber, qui devait arriver dans la journée, formait la réserve. Suivait le parc couvert d'un escadron de cavalerie.

Le général de brigade Davout, avec deux escadrons et 100 dromadaires a ordre de prendre position entre Alexandrie et l'armée pour faire face aux Arabes et à Mourad-Bey, qui pouvaient être présu-

1. Voir une lettre écrite, le matin de la bataille, à Mustapha-Bey, secrétaire du grand vizir (21 safer, 7 thermidor-25 juillet) :

« Le jeudi 7 safer (23 *messidor*-11 *juillet*), Mustapha-Pacha, général commandant l'armée et la flotte composant l'expédition d'Alexandrie, est arrivé à la rade d'Aboukir. Cinq jours après, il a débarqué avec ses troupes, et, après sept heures de combat, la victoire s'est décidée en faveur des musulmans. Après avoir fait entourer la redoute dont il s'est emparé, le château a capitulé : il y avait à peu près 500 infidèles, et aucun d'eux n'a pu se sauver.

» Le général Bonaparte est arrivé à Rahmânieh, lieu éloigné de Rosette de douze lieues, avec 10.000 hommes, dont il en a fait passer 6.000 vers Aboukir, à un endroit nommé Berket. D'après les avis qui nous sont parvenus, les troupes d'Alexandrie, au nombre de 5.000 hommes, doivent également se porter vers Aboukir pour nous surprendre. Quant à nous, nous ne sommes que 7.000 hommes en état de combattre; mais Dieu, qui protège le faible, nous fera triompher des infidèles, par la protection du prince des prophètes, etc. »

2. Destaing avait en réalité quatre bataillons : 1 de la 75e, 2 de la 61e (dont un de la garnison d'Alexandrie et un parti du Caire à la fin de juin) et 1 de la 4e légère.



més arriver d'un moment à l'autre, pour se joindre à l'armée turque, enfin pour assurer les communications avec Alexandrie[1].

Le général de division Menou, qui s'était porté à Rosette, avait eu ordre de se trouver à la pointe du jour à l'extrémité de la barre de Rosette à Aboukir, au passage du lac Madieh, pour canonner tout ce que l'ennemi aurait dans le lac et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

Cette marche d'approche s'effectua sans incident et amena l'armée française en vue des positions occupées par les Turcs :

L'ennemi, écrit Berthier[2], avait sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'Aboukir. Environ 1.000 hommes occupaient un mamelon de sable[3] retranché à sa droite sur le bord de la mer, soutenu par un village à environ 300 toises occupé par 1.200 hommes et 4 pièces de canon. Sa gauche était sur une montagne de sable[4], à gauche de la presqu'île, isolée, à 600 toises en avant du centre de la première ligne. Cette position, mal retranchée[5], se trouvait en l'air ; mais l'ennemi l'occupait pour couvrir le puits le plus

---

1 Voir ordre de Berthier à Davout (Au puits entre Alexandrie et Aboukir, 7 thermidor-25 juillet) : « Le général en chef vous ordonne, Citoyen Général, de réunir tout ce que vous pourrez des corps de cavalerie qui composent votre brigade, d'y joindre les dromadaires, et d'aller prendre position à la naissance de la presqu'île, entre la position actuelle du quartier général et Alexandrie, la droite à la mer, la gauche au lac, afin d'éclairer les mouvements des Arabes et d'entretenir la communication de l'armée avec Alexandrie. Vous pousserez à cet effet des patrouilles tant sur la route d'Alexandrie et le long de la mer, que du côté du lac. »

En même temps, Berthier écrit à Marmont : « Le général en chef ayant appris, Citoyen Général, qu'il avait paru 200 Arabes du côté d'El-Beydah, vous recommande de renforcer vos escortes et de les faire commander par un officier. »

2. Dans sa *Relation* du 11 thermidor (29 juillet).

3. Dit monticule du *Cheik*.

4. Dit monticule du *Puits*.

5. Dans les papiers provenant du lieutenant-colonel du génie Thévlotte, on trouve la *Relation* de Berthier accompagnée de notes, non signées, qui fournissent quelques détails complémentaires :

« Le premier mamelon était occupé par un piquet retranché derrière un mur en pierres sèches, provenant d'une masure démolie ; les trois autres étaient mal retranchés. Celui [*de gauche?*] l'était un peu mieux, parce que l'on y avait formé un parapet avec de gros sacs à terre. Ces avant-postes n'avaient pas de canon et étaient défendus par des Albanais.

» On avait commencé un retranchement sur le front du village et sur le plateau qui formait le point d'appui de la gauche de l'ennemi avec de gros sacs à terre ; on avait même fait un dépôt d'outils au village ; mais ces retranchements n'étaient pas tenables contre une attaque un peu vive. »



abondant d'Aboukir. Quelques chaloupes canonnières paraissaient placées pour défendre l'espace de cette position à la deuxième ligne; il y avait 2.000 hommes environ et 6 pièces de canon. En arrière du premier village, à environ 300 toises, l'ennemi avait sa deuxième position : le centre à la redoute qu'il nous avait enlevée, sa droite derrière un retranchement qu'il avait prolongé depuis la redoute à la mer, espace de 150 toises ; sa gauche, en partant de la redoute vers la mer, occupait des mamelons et la plage battus tant par les feux de la redoute que par les chaloupes canonnières ; il avait dans cette position environ 7.000 hommes et 12 pièces de canon. A 400 toises derrière la redoute, se trouvent le village d'Aboukir et le fort, occupés par à peu près 1.500 hommes ; 80 hommes à cheval étaient la suite du pacha commandant en chef.

L'escadre était mouillée à une lieue et demie dans la rade.

L'attaque des positions turques donna lieu à deux actions bien distinctes, d'inégale importance. La cavalerie et l'intervention de quelques fractions d'infanterie suffirent à faire tomber les ouvrages de première ligne, mal organisés et défendus par un effectif insuffisant pour le front, supérieur à deux kilomètres, qu'ils couvraient :

Après deux heures de marche, dit Berthier[1], l'avant-garde se trouve en présence de l'ennemi ; la fusillade s'engage avec les tirailleurs.

Bonaparte arrête les colonnes et fait ses dispositions d'attaque[2].

1. *Relation* du 11 thermidor. D'après le *Journal* de Doguereau (p. 279), on rencontra l'ennemi au bout d'*une heure*.

2. Dans son *Voyage historique en Égypte* (Paris, L'Huillier, 1818, in-8°), page 180, Dominique di Pietro attribue à Bonaparte une allocution, dont l'authenticité est douteuse et dont les termes trahissent d'évidentes altérations :

« Soldats, dit-il à son armée avant de la mener au combat, vous allez attaquer un nombre d'ennemis six fois supérieur au vôtre. Votre valeur fait votre seule défense; des retranchements inabordables ajoutent encore à la leur. La rapidité de votre marche ne vous a permis de traîner à votre suite que peu de pièces de canon : une artillerie formidable les garantit de toutes parts. Mais, je le vois, braves soldats, tous ces avantages de l'ennemi, bien loin de ralentir votre ardeur, ne font qu'enflammer votre courage. Vous n'en témoignez que plus d'impatience à marcher au combat : car votre gloire ne serait pas accomplie si vous n'aviez à surmonter que des obstacles ordinaires. »

Les *Notes* des papiers de Theviotte mentionnent une allocution d'un caractère



Le général de brigade Destaing, avec ses 3 bataillons, marche pour enlever la hauteur de la droite de l'ennemi, occupée par 1.000 hommes; en même temps un piquet de cavalerie a ordre de couper ce corps dans sa retraite sur le village.

La division Lannes a ordre de se porter sur la montagne de sable, gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avait 2.000 hommes et 6 pièces de canon. Un escadron de cavalerie a ordre d'observer et de se porter pour couper ce corps dans sa retraite.

Le reste de la cavalerie marche au centre.

La division Lanusse reste en seconde ligne.

Le général Destaing marche sur l'ennemi au pas de charge ; il abandonne ses retranchements et se retire sur le village ; la cavalerie sabre les fuyards[1].

Le corps sur lequel marchait la division Lannes, voyant la droite de la première ligne reployée et la cavalerie qui tournait sa position, la quitte après avoir tiré quelques coups de canon[2]. Deux

---

différent : « Bonaparte dispose les colonnes et fait aux troupes un petit discours pour leur rappeler que la Fortune les avait conduits sur la plage d'Aboukir pour y venger la perte de l'escadre. »

Il est également question d'une harangue de Bonaparte dans les *Mémoires militaires* de Vigo Roussillon:

« Le général Bonaparte, après avoir examiné la position de l'ennemi, se décida à l'attaquer immédiatement. Il réunit les officiers et les sous-officiers au centre. Il nous dit que le sort de l'armée entière dépendait du combat que nous allions livrer; que la mort ou l'esclavage serait le sort des vaincus; qu'il connaissait assez les braves qu'il avait l'honneur de commander pour être bien persuadé qu'ils mourraient tous, ou qu'ils seraient vainqueurs.

» L'on se prépara, tout de suite, à combattre; il n'était pas un soldat qui ne comprît qu'il s'agissait de vaincre ou de mourir. En ce moment, le général en chef avait repris sa lunette et étudiait le terrain quand un boulet emporta un aide-de-camp qui était auprès de lui; et alors, toute cette armée qui, la veille, lui avait dit des injures pendant une marche longue et pénible, qui semblait depuis longtemps fort détachée de lui, poussa un cri de terreur. Tout le monde trembla pour la vie de cet homme, qui était devenu si précieux, alors que, peu d'instants avant, il était généralement maudit. » (*Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1890, p. 723).

1. « Le général Destaing dirigea sa marche en colonne vers la droite de l'ennemi, en longeant la mer, et avec un détachement du 7e de hussards et du 22e de chasseurs à cheval. Il déborda les postes avancés de la droite de l'ennemi, mal retranchés sur quatre mamelons de sable ; il enleva ces postes de vive force, et la retraite leur fut coupée par les troupes légères à cheval, qui les sabrèrent. » (*Notes* conservées dans les papiers de Theviotte.)

2. « Le général Lannes eut un très grand détour à faire à cause des dunes très difficiles à parcourir le long du lac Madieh. Le général en chef, voyant la droite de l'ennemi tomber, voulut lui ôter le temps de se reconnaître et faire aussitôt enlever sa gauche, pour jeter du désordre dans ses mouvements et en profiter. Je portai au général Lannes l'ordre suivant du général en chef : « Vous direz au » général Lannes de former ses colonnes d'attaque pour emporter le grand pla» teau de la gauche, de faire jeter rapidement des obus dans la redoute qui le



escadrons de cavalerie et un peloton de guides à cheval[1] lui coupent la retraite, tuent ou forcent à se noyer dans la mer ce corps de 2.000 hommes, dont pas un seul n'échappe.

Le corps du général Destaing marche sur le village, centre de la deuxième ligne de l'ennemi[2] ; il le tourne, en même temps que la 32e demi-brigade attaque de front. L'ennemi fait une vive résistance ; sa seconde ligne détache un corps considérable par sa gauche pour venir au secours du village ; la cavalerie le charge, le culbute, sabre et poursuit une grande partie dans la mer.

Le village est emporté, l'ennemi poursuivi jusqu'à la redoute, centre de sa seconde position[3].

Après avoir ainsi fait tomber les ouvrages avancés de

» couronne, d'emporter de vive force ce point et de marcher de suite vers le » centre de la position. »

« Le corps de cavalerie du centre s'étant avancé fort à portée de couper la retraite au corps de gauche et le général Lannes commençant à déployer la colonne, ce corps, craignant d'être emporté de vive force, voulut effectuer sa retraite sur le centre ; un détachement d'environ 24 guides marcha droit au plateau ; l'ennemi l'abandonna précipitamment, mais il fut taillé en pièces par les dragons du 14e régiment commandés par le colonel Duvivier, qui fut tué entre les puits et le village. Ce qui échappa au feu se noya en voulant joindre à la nage les canonnières que le feu des pièces du plateau, tournées de suite vers la mer, obligea de s'éloigner du rivage. » (*Notes* conservées dans les papiers de Theviotte.)

1. Ce peloton était commandé par le capitaine des guides, Damingue, *dit* Hercule, qui fut blessé.

2. Cette expression est un peu équivoque. On doit entendre : deuxième ligne de la première position. Le village attaqué par Destaing constituait, en effet, un point d'appui intermédiaire entre les ouvrages avancés de l'ennemi et sa seconde position, dont le centre était la redoute.

3. Dans son *Voyage dans la basse et la haute Égypte* (édition in-4°, p. 219), Vivant Denon relate ainsi l'attaque de la première position des Turcs :

« L'ordre fut donné d'attaquer le premier avant-poste, qui fut culbuté par les demi-brigades commandées par le général Destaing ; la cavalerie leur coupa la retraite ; une partie fut sabrée, l'autre se jeta à la mer, où elle se noya. Bonaparte sentait l'importance de s'emparer des fontaines et d'en priver l'ennemi ; le camp retranché qui les défendait fut attaqué et ne tint pas longtemps ; le corps qui y était logé eut le même sort que l'autre, et fut traité de même par la cavalerie : on se forma, et on attaqua le corps d'ennemis qui était en avant du faubourg : il résista un moment et se retira bientôt à travers les habitations : derrière les murailles et dans des rues étroites, il disputa quelque temps le terrain ; mais poussé avec intrépidité, malgré l'avantage du lieu, il fut contraint à se replier de nouveau sur les retranchements, où l'artillerie et le feu de rempart arrêtèrent ceux qui l'y suivaient ; nous nous ralliâmes dans le faubourg ; et après quelques moments nous attaquâmes avec une ardeur égale les boyaux de droite et de gauche. »

Récemment revenu de la haute Égypte, Denon avait suivi Bonaparte au moment de son départ du Caire ; il assista à la bataille d'Aboukir, dont il fit un plan et un dessin.



l'ennemi, il restait à attaquer sa position principale, beaucoup plus fortement organisée et occupée par un effectif supérieur à 8.000 hommes. La presqu'île d'Aboukir n'ayant que 500 mètres de largeur à cet endroit, on n'avait pas la ressource de recourir à des manœuvres pour menacer les flancs de cette ligne, que l'ennemi pouvait défendre d'une manière opiniâtre, grâce aux forces dont il disposait. Nous emprunterons encore à la *Relation* de Berthier les détails de cette difficile et sanglante attaque :

Cette seconde position était très forte ; la redoute était flanquée par un boyau qui fermait la presqu'île à droite jusqu'à la mer ; un autre boyau se prolongeait sur la gauche, mais à peu de distance de la redoute. Le reste de l'espace était occupé par l'ennemi, qui était sur des mamelons de sable et dans des dattiers.

L'ennemi présentait dans cette position environ 8.000 à 9.000 hommes.

Pendant que les troupes reprennent haleine, on met des canons en position au village et le long de la mer, à notre gauche. On bat la droite de l'ennemi et la redoute. Les bataillons du général Destaing formaient, au village qu'ils venaient d'enlever, le centre d'attaque, en face de la redoute ; ils ont ordre d'attaquer.

Le général Fugière reçoit l'ordre de se former en colonne, de marcher le long de la mer pour enlever au pas de charge la droite de l'ennemi; la 32e, qui occupait la gauche du village, a l'ordre de tenir l'ennemi en échec devant lui et de soutenir la 18e.

La cavalerie, qui était à notre droite, attaque l'ennemi par sa gauche ; elle le charge avec impétuosité à plusieurs reprises ; elle sabre et force à se jeter à la mer tout ce qui est devant elle ; mais elle ne pouvait aller au delà de la redoute, se trouvant entre son feu et celui des canonnières ennemies. Emportée par sa valeur dans ce défilé de feux, elle se reployait après chaque charge, et l'ennemi renvoyait de nouvelles forces sur les cadavres des autres.

La cavalerie fait des prodiges de valeur; elle s'élance et charge jusque sur les fossés de la redoute, qu'elle dépasse.

Le chef de brigade Duvivier est tué. L'adjudant général Roize dirigeait les mouvements avec un sang-froid et un talent distingués. L'adjudant général Leturcq, le chef de brigade Bessières, des guides



à cheval, sont à la tête des charges. L'adjudant général Leturcq juge qu'il faut un renfort d'infanterie ; il vient rendre compte au général en chef, qui lui donne un bataillon de la 75e ; il rejoint la cavalerie. Son cheval est tué ; alors il se met à la tête de l'infanterie ; il vole du centre à la gauche, pour rejoindre la tête de la 18e qu'il voit en marche pour attaquer la droite de l'ennemi.

La 18e marche aux retranchements ; l'ennemi sort en même temps par sa droite ; les têtes de colonnes se battent corps à corps ; les Turcs cherchent à arracher les baïonnettes qui leur donnent la mort. Ils mettent leurs fusils en bandoulière, se battent aux sabres et aux pistolets. (Chaque Turc a un fusil, deux pistolets à la ceinture et un sabre). Enfin la 18e arrive jusqu'aux retranchements ; mais le feu de la redoute, qui flanquait de haut en bas les retranchements où l'ennemi s'était rallié, arrêtent la colonne au moment où tout cédait à son impulsion. Le général Fugière, l'adjudant général Leturcq font des prodiges de valeur ; le premier reçoit une blessure à la tête, il continue à combattre ; un boulet lui emporte le bras gauche. Il est forcé de suivre le mouvement de la 18e qui se retire sur le village, en faisant un feu de retraite très vif. L'adjudant général Leturcq avait en vain voulu déterminer la colonne à se jeter dans les retranchements ennemis : il s'y précipite lui-même ; il y est seul ; il reçoit une mort glorieuse. Le chef de brigade Morangier est blessé[1].

Une vingtaine de braves de la 18e étaient restés sur le terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du village, s'élancent des retranchements pour couper la tête des morts et des blessés, et obtenir les récompenses que le gouvernement turc donne à cet usage barbare. (A chaque tête coupée, on donne une aigrette d'argent à celui qui l'apporte[2].)

1. On trouve dans les papiers de Theviotte la note suivante au sujet de l'attaque de la 18e demi brigade :

« La 18e, attaquant les retranchements de l'ennemi, fut accueillie très-vivement par son feu, et, se trouvant trop découverte, elle fut obligée de se reployer vers le village ; mais ce qui empêcha l'adjudant général Leturcq de réussir à faire franchir les retranchements à la colonne, ce fut un mamelon qui se trouvait à mi-chemin entre le village et la redoute, derrière lequel les troupes s'abritaient des feux en tiraillant sans cesse, et qui rompait ainsi les manœuvres d'ensemble. C'est à ce mamelon où la 18e perdit une vingtaine d'hommes dans le moment où les Turcs sortis des retranchements chargèrent impétueusement la tête de notre colonne et y mirent pour un instant un peu de désordre en voulant se retirer avec le général Fugière au village. »

2. Dans son *Histoire de l'Expédition d'Égypte* (t. I, p. 387), Martin dit que la

Le général en chef avait fait avancer un bataillon de la 22e légère et un de la 69e sur la gauche de l'ennemi ; le général Lannes, qui était à leur tête, saisit le moment où l'ennemi était imprudemment sorti de ses retranchements ; il fait attaquer la redoute de vive force par sa gauche et par sa gorge. La 22e, la 69e sautent dans le fossé et sont bientôt sur le parapet et dans la redoute. En même temps, la 18e s'était élancée de nouveau, au pas de charge, sur l'ennemi.

Le général Murat, qui suivait tous les mouvements, qui commandait l'avant-garde, qui était constamment aux tirailleurs et qui a montré dans cette journée autant de sang froid que de talent, saisit le moment où le général Lannes lançait sur la redoute les bataillons de la 22e légère et de la 69e pour ordonner à une escouade de charger et de traverser toutes les positions de l'ennemi jusque sur le fossé du fort d'Aboukir. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos qu'au moment où la redoute est forcée, cet escadron se trouvait déjà pour couper à l'ennemi toute retraite dans le fort. La déroute est complète. L'ennemi, en désordre et frappé de terreur, trouve partout la baïonnette et la mort ; la cavalerie le sabre ; il ne croit avoir de ressources que dans la mer : 6.000 à 7.000 hommes s'y précipitent ; ils y sont fusillés et mitraillés ; jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté ; aucun ne s'est

---

18e demi-brigade, ayant vainement donné l'assaut à la redoute, dut se replier : « Les Turcs prirent ce mouvement pour le signal de la défaite des Français et sortirent à l'instant de la redoute pour les poursuivre. » Martin ajoute que Bonaparte courut à ce moment un grand danger : « Un caisson de gargousses prit feu à côté de lui ; son habit fut brûlé ; mais il n'eut aucun mal. » La situation aurait pu devenir critique si une heureuse initiative n'était venue y remédier : « Il existe dans les armées ottomanes un usage barbare..... On paye un prix convenu pour chaque tête ennemie apportée au camp pendant et après l'action. Les Turcs, sortis tous de la redoute à la poursuite de l'aile gauche des Français, s'amusaient à couper les têtes des morts et des blessés qu'ils rencontraient. L'appât de la récompense promise leur fit laisser la redoute sans défense, parce que ceux qui retournaient sur leurs pas couraient apporter au quartier général leur sanglant trophée. L'adjudant général Roize, chef d'état-major de la cavalerie, aperçut le premier cette faute des Turcs et proposa aussitôt au général Murat de se précipiter dans la redoute et de s'en emparer. Murat saisit cette idée avec empressement et, à l'instant, la cavalerie française se porta avec rapidité entre la redoute et la mer, pendant qu'une partie entra dans les retranchements. »

Après avoir décrit la sortie désordonnée des Turcs pour décapiter les morts et blessés français, Louis Reybaud ajoute :

« Cette confusion, ce désordre se passaient à la vue des lignes françaises. Avant tous les autres, l'adjudant général Roize en fut frappé : « Si nous chargions cette canaille? » dit-il à Murat. Ce mot fut un trait de lumière pour le général : à l'œuvre il devint une inspiration de génie ; on lui dut la victoire d'Aboukir. » (*Histoire de l'Expédition française*, t. IV, p. 204).



sauvé[1]. (Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir.)

Mustapha-Pacha, commandant en chef l'armée turque, est pris avec environ 200 Turcs; 2.000 restent sur le champ de bataille. Toutes les tentes, tous les bagages, 20 pièces de canon, dans lesquelles s'en trouvent deux anglaises données par la cour de Londres au Grand Seigneur, restent en notre pouvoir. Deux canots anglais fuient sous notre mitraille[2]. 10.000 Turcs sont noyés.

C'est Murat qui, au cours de ces charges irrésistibles, semble avoir eu l'honneur de prendre le général ennemi.

Murat pénétra lui même jusqu'à la tente de Séid Mustapha, pacha de Romélie, commandant cette expédition, et courut à lui pour en faire son prisonnier; celui-ci alla à sa rencontre, et à l'instant où le général français venait pour l'arrêter, Mustapha lui tira un coup de pistolet dont la balle l'atteignit au-dessous de la mâchoire inférieure, mais ne le blessa que légèrement. Murat, d'un coup de sabre, lui abattit deux doigts de la main droite, et, le faisant saisir par deux soldats, l'envoya au quartier général[3].

Cette éclatante victoire avait coûté à l'armée française des pertes assez importantes, eu égard à son effectif :

---

1. « Les chaloupes de la flotte, au lieu de recueillir ces malheureux, vinrent tirer du canon pour les forcer à sortir de l'eau et à retourner au combat ; comme si des troupes battues, dispersées, jetées dans la mer et sans armes, avaient encore quelques moyens d'affronter l'ennemi. » *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse*, t. II, p. 28.

2. Sur l'un d'eux était Sidney Smith, qui faillit être pris. Voir lettre de Lagrange à Reynier (Le Caire, 25 thermidor-12 août).

3. *Histoire de l'Expédition française en Egypte*, par Martin (T. I, p. 389).

Dans une note de son *Voyage* (p. 287), Denon dit au sujet de Mustapha : « Blessé au bras gauche, et voyant la déroute totale des siens, il se précipita sur celui qui la causait et blessa le général Murat d'un coup de pistolet. »

La capture du pacha est relatée d'une manière différente dans l'*Histoire de l'Expédition des Français en Egypte*, par Nakoula-el-Turk (p. 142) : « Un soldat français, s'étant précipité dans la tente du vizir Moustapha-Kouça-Pacha, le saisit pour le tuer ; il lui avait même déjà porté un coup de sabre qui le blessa à la main, lorsque le pacha se fit connaître : le soldat lui accorda la vie et le conduisit devant le général en chef. Celui-ci l'accueillit avec bonté, tira de sa poche un mouchoir de prix dont il banda sa blessure, le fit asseoir à côté de lui, et lui prodigua les plus grands égards. »

Dans ses *Mémoires militaires* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1890, p. 726) Vigo Roussillon revendique l'honneur d'avoir, avec quelques hommes de la 32e, pris le pacha dans une maison du village d'Aboukir. Il donne des détails sur la lutte livrée contre les janissaires qui défendaient leur chef et ajoute : « Le capitaine Sudrier, commandant la compagnie, étant arrivé, me vint en aide et nous parvînmes à sauver le pacha, qui en fut quitte pour la perte de trois doigts tranchés par un coup de sabre. Il fut amené prisonnier au général en chef. »

Nous avons perdu dans cette journée, écrit Berthier[1], 150 hommes tués et 750 blessés. Au nombre des derniers est le général Murat, blessé à la tête, mais sans danger. Le chef de brigade du génie Crétin, officier du premier mérite, meurt de ses blessures, ainsi que l'aide de camp du général en chef, le citoyen Guibert.

L'impétuosité de l'attaque avait précipité les événements de sorte que, dès une heure après midi, la destruction de l'armée turque était consommée[2]. La division Kleber, venant de Berket-Gitas, ne put arriver sur le champ de bataille que vers le soir. Kleber avait, de sa personne, devancé ses troupes ; et ce fut au moment où tombaient les dernières défenses de l'ennemi qu'il rejoignit Bonaparte :

Kleber, en l'embrassant, lui dit dans un moment d'enthousiasme : « Général, vous êtes grand comme le monde, et il n'est pas assez grand pour vous[3]. »

Trois jours après la bataille, Bonaparte adressa au Directoire un rapport[4], moins détaillé que la *Relation* de Berthier, mais qui la complète cependant sur certains points et s'attache surtout à mettre en lumière les résultats obtenus :

Citoyens Directeurs,

Je vous ai annoncé, par ma dépêche du 21 floréal, que la saison des débarquements m'avait décidé à quitter la Syrie. Le débarquement a effectivement eu lieu. Le 23 messidor, cent voiles, dont plusieurs de guerre, se présentèrent devant Alexandrie et mouillèrent

1. *Relation* du 11 thermidor (29 juillet).
2. L'heure de la fin de la bataille est approximativement fixée par une lettre de Berthier à Marmont datée « du Puits, près Aboukir, le 7 thermidor à une heure après midi ». Elle annonce le succès complet qui vient d'être remporté, « assure le sort de l'Egypte et prépare d'autres destinées ».
3. *Voyage dans la basse et la haute Egypte*, par Vivant-Denon, p. 220. Voir *Histoire de la Campagne d'Egypte*, par Thibaudeau, t. II, p. 398, et *Mémoires militaires* de Vigo-Roussillon (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1890, p. 732).
4. D'Alexandrie, 10 thermidor (28 juillet).
La lettre de Bonaparte est reproduite d'après l'original, écrit par Bourrienne, existant aux *Archives de la Guerre*. Ce document a été imprimé par l'imprimerie nationale du Caire avec quelques variantes, dont nous signalons les principales.



à Aboukir. Le 27, l'ennemi débarque, prend d'assaut, et avec une intrépidité singulière, la redoute et le fort d'Aboukir[1], met à terre son artillerie de campagne; et, renforcé par cinquante voiles, il prend position, sa droite appuyée à la mer, sa gauche au lac Madieh, sur de très-belles collines.

Je pars de mon camp des Pyramides, le 27. J'arrive le 1er thermidor à El-Rahmânieh ; je marche sur Berket, qui devient le centre de mes opérations, d'où je me porte en présence de l'ennemi, le 7 thermidor, à 6 heures du matin[2]. Le général Murat commande l'avant-garde ; il fait attaquer la droite de l'ennemi par le général Destaing. Le général de division Lannes attaque la gauche[3]. Le général Lanusse soutient l'avant-garde. Une belle plaine de 400 toises séparait les ailes de l'armée ennemie. La cavalerie y pénètre ; elle se porte avec la plus grande rapidité sur les derrières de la droite et de la gauche : l'une et l'autre se trouvent coupées de la seconde ligne. Les ennemis se jettent à l'eau pour tâcher de gagner les barques qui étaient à trois quarts de lieue en mer. Ils se noient tous : spectacle le plus horrible que j'aie vu[4].

Nous attaquâmes alors la seconde ligne, qui occupait une position formidable, un village crénelé en avant, une redoute au centre, et des retranchements qui la liaient à la mer ; plus de 30 chaloupes canonnières la flanquaient. Le général Murat force le village ; le général Lannes attaque la gauche en longeant la mer ; le général Fugière se porte en colonnes serrées sur la droite de l'ennemi. L'attaque et la défense deviennent vives. La cavalerie décide encore de la victoire ; elle charge l'ennemi, se porte rapidement sur le derrière de la droite et en fait une horrible boucherie. Le chef de bataillon de la 69e, Bernard, et le citoyen Baille, capitaine des grenadiers de cette demi-brigade, se sont couverts de gloire[5]. La redoute est prise, et,

1. Le texte imprimé au Caire porte : « ..... L'ennemi..... prend d'assaut..... la *redoute palissadée d'Aboukir ; le fort capitule.* »

2. Le texte imprimé au Caire porte : « Le 7 thermidor, à 7 *heures* du matin, je me trouve en présence de l'ennemi. »

3. Le texte imprimé au Caire porte : « Le général Lannes *marche le long du lac* et se *range en bataille* vis-à-vis la gauche de l'ennemi. »

4. Le texte imprimé au Caire porte : « Si c'eût été une armée européenne, nous eussions fait 3.000 prisonniers ; ici, ce furent 3.000 hommes morts. »

5. Le texte imprimé au Caire porte que ces deux officiers « entrent les premiers dans la redoute ».

Cette assertion provoqua la protestation suivante adressée à Bonaparte par Magny (dit aussi Magnier, chef de brigade de la 22e légère (Le Vieux-Caire, 30 thermidor - 17 août) :

« J'ai lu hier votre rapport du 9 thermidor au Directoire sur la bataille

les hussards s'étant encore placés entre le fort d'Aboukir et cette seconde ligne, l'ennemi est obligé de se jeter à l'eau. Poursuivi par notre cavalerie, tout se noya. Nous investissons alors le fort, où était la réserve renforcée par les fuyards les plus lestes. Ne voulant point perdre de monde, je fis placer six mortiers pour le bombarder[1]. Le rivage où les courants ont porté l'année dernière les cadavres anglais et français est couvert de cadavres ennemis. On en a déjà compté plus de 6.000; 3.000 ont été enterrés sur le champ de bataille. Ainsi, pas un seul homme de cette armée ne se sera échappé lorsque le fort sera rendu; ce qui ne peut tarder.

Deux cents drapeaux, les bagages, les tentes, quarante pièces de campagne; Hussein Mustapha, pacha d'Anatolie, cousin germain de l'ambassadeur turc à Paris, commandant en chef l'expédition[2], prisonnier avec tous ses officiers, voilà les fruits de la victoire.

Nous avons eu 100 hommes tués, 500 blessés. Parmi les premiers, l'adjudant général Leturcq, le chef de brigade Duvivier, le chef de brigade Crétin, mon aide de camp Guibert. Les deux premiers étaient deux excellents officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve, que le sort de la guerre avait longtemps respectés; le troisième était l'officier de génie que j'ai connu qui possédait le mieux cette science difficile et dans laquelle les moindres bévues ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et les destinées d'un État; j'avais beaucoup d'amitié pour le quatrième.

Les généraux Murat et Fugière, le chef de brigade Morangier ont été blessés[3].

Le gain de cette bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire

---

d'Aboukir : j'y ai vu avec peine que le rapport qu'on vous a fait des deux officiers, que vous y annoncez pour avoir les premiers monté à la redoute, est faux. C'est à un capitaine du corps que je commande, et à nombre de sous-officiers et chasseurs qui étaient avec lui, qu'appartient cet honneur.

» Le général de division Lannes, qui nous commandait, peut lui-même en justifier; il a fait marcher sa colonne la droite en tête ; le corps que je commande se trouvait par conséquent, par son rang de bataille, être le premier à percer dans la redoute ; et j'ose vous assurer qu'aucun individu étranger ne lui en a montré la route ; il ne souffre pas d'ailleurs qu'on le devance quand il s'agit de voler au champ d'honneur. »

1. Le texte imprimé au Caire porte : « Il reste à l'ennemi 3.000 hommes de réserve qu'il a placés dans le fort d'Aboukir, situé à 400 toises derrière la seconde ligne. Le général Lanusse l'investit ; on le bombarde avec six mortiers. »

2. Le texte imprimé au Caire porte : « *Je vous envoie ses trois queues.* »

3. Le texte imprimé au Caire ajoute : « Le général Fugière a eu le bras gauche emporté d'un coup de canon ; il crut mourir : « *Général*, me dit-il, *vous envierez un jour mon sort, je meurs sur le champ d'honneur.* » Mais le calme et le sang-

de la République, est dû principalement au général Murat[1]. Je vous demande pour ce général le grade de général de division ; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible.

Le chef de brigade Bessières, à la tête des guides, a soutenu la réputation de son corps. L'adjudant général de cavalerie Roize a manœuvré avec le plus grand sang-froid[2]. Le général Junot a eu son habit criblé de balles.

---

froid, première qualité d'un véritable soldat, l'ont déjà mis hors de danger ; et, quoi qu'il ait été amputé à l'épaule, il sera rétabli avant quinze jours. »

Fugière survécut en effet à sa blessure ; il mourut, le 21 décembre 1813, commandant de la succursale de l'hôtel des Invalides à Avignon.

1. Dans ses *Campagnes d'Egypte et de Syrie* (t. II, p. 138), Napoléon attribue à Murat la « principale part » de gloire dans cette journée : « Le général en chef lui dit sur le champ de bataille : *Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui ?* »

Par ordre du 18 thermidor (5 août), Bonaparte prescrivit à Berthier de faire reconnaître Murat dans le grade de général de division ; il en remplirait provisoirement les fonctions, en attendant la confirmation du Directoire.

Nakoula-el-Turk se fait l'écho de la renommée acquise à Murat et à la cavalerie française par la victoire d'Aboukir. Il explique comment Bonaparte résolut de s'emparer des retranchements, élevés et fortifiés, construits par les Turcs :

«..... Il fit venir le général Murat, un des braves de l'armée, commandant de la courageuse cavalerie, et lui ordonna de faire d'abord une charge, afin que si les ennemis tiraient leurs canons, ils atteignissent seulement les chevaux, et que l'infanterie fût sauvée. Il voulait que les fantassins pussent ensuite se précipiter de droite et de gauche sur les retranchements et s'en emparer. Il rangea donc son armée en bataille ; puis, les deux armées étant prêtes pour le combat, on battit le tambour et les trompettes sonnèrent la charge. Alors le général Murat s'avança à la tête de ses valeureux cavaliers pareils à des lions furieux, et fondit sur l'armée ennemie. Les Turcs tirèrent sur eux avec les canons de leurs retranchements, et atteignirent les chevaux. Les cavaliers furent renversés, et la plupart périrent ; mais ceux qui n'eurent point de mal ne songèrent pas au danger, et s'avancèrent pour combattre. L'infanterie s'étant aussi précipitée de droite et de gauche, le combat devint acharné et la mêlée épouvantable..... Les Français, une fois maîtres des retranchements, entourèrent de tous côtés les musulmans, tombèrent sur eux avec fureur et en firent un grand carnage..... Il ne s'échappa aucun cavalier ou fantassin ; tous jusqu'au dernier restèrent au pouvoir de l'ennemi ; les uns furent tués, les autres couverts de blessures ou prisonniers..... » (*Histoire de l'Expédition*, etc., p. 149).

2. Les éloges ainsi décernés par Bonaparte à l'adjudant général Roize et que l'on trouve également dans l'ordre du jour du 9 thermidor (27 juillet), paraissent avoir motivé cette lettre de l'adjudant général Devaux au général Dugua (Le Vieux-Caire, 11 fructidor an VII - 28 août 1799). Il se plaint, en termes très-amers, que justice n'ait pas été rendue à sa propre conduite :

« ..... Je n'ai pas assez de force pour résister aux coups que l'on me porte..... Un seul homme m'ôte la seule gloire à laquelle j'aspirais ; et, après cela, vous croyez, mon Général, que je puisse le voir de sang-froid.

» ..... Si vous saviez à quelle extrémité j'ai manqué me porter, vous seriez le premier à me conseiller de partir.

» Le général en chef, si juste, et qui aime tant les braves, m'a totalement oublié ; lui qui m'a écrit à Saint-Jean-d'Acre de ne plus remonter à l'assaut, que je ne fusse parfaitement guéri de mes blessures, en me complimentant sur ma bravoure.



Je vous enverrai, dans quelques jours, de plus grands détails avec l'état des officiers qui se sont distingués.

J'ai fait présent au général Berthier, de la part du Directoire, d'un poignard d'un beau travail [1], pour marque de satisfaction des services qu'il n'a cessé de rendre pendant toute la campagne.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

Quartier général devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

Le général en chef, voulant donner une marque de sa satisfaction à la brigade de cavalerie du général Murat, qui s'est couverte de gloire à la bataille d'Aboukir, ordonne au commandant d'artillerie de remettre à cette brigade les deux pièces de campagne anglaises, qui avaient été envoyées par la cour de Londres en présent à Constantinople, et qui ont été prises à la bataille.

Sur chaque canon, il sera gravé le nom des trois régiments qui com-

» J'ai eu cinq fois l'ordre de monter à la tête des grenadiers; un des premiers à l'assaut, j'ai été blessé cinq fois ; à El-Arich, j'ai franchi à la tête des grenadiers de la 75e demi-brigade les murs hauts de quinze pieds ; j'ai forcé l'ennemi à rentrer dans ce fort, après lui avoir tué cinquante hommes, j'en ai tué moi-même cinq.

» A Aboukir, j'ai été un des premiers à charger avec le général Murat; le cheval du général Murat ayant été tué sous lui, et renversé dessous, j'ai chargé le sabre à la main des Turcs qui venaient sur lui ; j'en ai tué quatre; un nègre, mon domestique que j'avais monté et armé, en a tué six. Dans cette charge, deux pièces de canon ont été prises : par l'ordre du jour le nom de Murat est sur les pièces, ainsi que celui de l'adjudant général Roize ; j'ai eu la douleur de voir l'adjudant général Roize m'enlever cette gloire : il était à cent toises des pièces, quoique d'un autre côté il ait parfaitement fait son métier. Dans l'affaire de Salheyeh contre les Mameluks, je fus des premiers à charger l'ennemi ; dans toutes ces affaires, il n'a pas été question de moi.

» J'ai eu à Aboukir une balle dans la poitrine, qui m'eût infailliblement tué sans mon manteau.

» Pardon, mon Général, si je vous interromps avec cette narration ; il ne me reste plus que cette consolation. Ne croyez pas que l'ambition des grades ait aucune part à mes plaintes; l'estime du général en chef était tout pour moi ; si je n'en avais pas été privé, ma patrie aurait su, par les différents rapports faits au Directoire, que j'étais toujours digne de son attachement; c'est une ambition que j'ai toujours eue. »

1. Il s'agit probablement du poignard de Mustapha-Pacha. Cette arme fut l'objet des prescriptions suivantes, insérées à l'ordre du jour de l'armée :

8 *thermidor* (26 *juillet*): « Le général en chef ordonne que le châle vert, le cachet et le poignard du capitan-pacha soient remis au chef de l'état-major général, qui donnera des récompenses. Les généraux et chefs de corps sont invités de se donner tous les soins nécessaires pour que ces objets soient retrouvés. »

9 *thermidor* (27 *juillet*): « Le général en chef renouvelle l'ordre qu'il a donné hier que le châle vert et surtout le poignard du capitan-pacha soient rendus par ceux qui peuvent les avoir. Le général en chef attache une grande importance à la remise de ces effets. Les généraux et chefs de corps sont invités de nouveau de faire faire des recherches à ce sujet. »



posaient cette brigade, le 7e de hussards, le 3e et le 14e de dragons, ainsi que le nom du général Murat et celui de l'adjudant général Roize ; il sera écrit sur la volée : *Bataille d'Aboukir.*

Alex. BERTHIER.

ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

Alexandrie, le 14 thermidor an VII (1er août 1799).

Le nom d'Aboukir était funeste à tout Français ; la journée du 7 thermidor l'a rendu glorieux. La victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en Europe.

Nous avons conquis Mayence et la limite du Rhin, en envahissant une partie de l'Allemagne.

Nous venons de reconquérir aujourd'hui nos établissements aux Indes et ceux de nos alliés. Par une seule opération, nous avons remis dans les mains du Gouvernement le pouvoir d'obliger l'Angleterre, malgré ses triomphes maritimes, à une paix glorieuse pour la République.

Nous avons beaucoup souffert ; nous avons eu à combattre des ennemis de toute espèce ; nous en aurons encore à vaincre ; mais enfin le résultat sera digne de nous et nous méritera la reconnaissance de la patrie.

BONAPARTE.

Extrait du COURRIER DE L'ÉGYPTE[1]

Il paraît que la cavalerie a eu une grande part à la victoire; elle est montée la première à l'assaut de la redoute qui n'est construite qu'en sable, et dont les fossés ont beaucoup de talus. Le général Murat, qui commandait la cavalerie, lui avait à peine imprimé cet élan qui détermine la victoire, qu'il fut blessé à la bouche : on croit que son état n'est pas inquiétant.

Les chaloupes canonnières de l'ennemi ne firent aucun effort pour sauver ceux des siens qui se précipitaient dans la mer. Hussein-Seïd-Mustapha-Pacha avait apporté une provision de pelisses, de café et d'argent pour distribuer des présents dans le pays et se faire des partisans; tout cela a été pris.

Cette victoire termine avec éclat la campagne défensive de l'an VII. L'ennemi a été prévenu sur sa gauche; tous les moyens qu'il organisait en Syrie pour attaquer l'Égypte par terre ont été détruits, dans la saison où les vents ne lui permettaient aucune entreprise du côté de la mer : dès lors, il ne lui a plus été possible de nous forcer à diviser nos forces pour lui

1. *Courrier de l'Égypte*, n° 35, du 19 thermidor an VII (6 août 1799). Ces détails sont donnés d'après « des correspondances particulières ». Le même numéro publie des extraits de la lettre de Bonaparte à Dugua (du Camp de l'ambulance, 8 thermidor-26 juillet, à 7 heures du matin).



résister en même temps sur deux points éloignés; au contraire, cet avantage était de notre côté; de sorte que les vents, devenus favorables au débarquement, n'ont servi qu'à amener plus promptement sa droite sur le théâtre de sa défaite.

Il faut espérer que les Anglais ne feront plus sonner avec tant d'orgueil le nom d'Aboukir, et que la connaissance de la bataille donnée à Aboukir le 7 thermidor an VII, parvenue en France, y tempérera l'amertume du souvenir du combat naval qui fut donné dans la rade du même nom, le 14 thermidor an VI.

On ne pense pas que le général Bonaparte envoie à l'hôtel de ville de Paris l'épée du général de terre et de mer qu'il a fait prisonnier. Si on y avait déposé les épées de tous les généraux qui ont été pris par les armes françaises dans le cours de cette guerre, on aurait converti cet hôtel en arsenal, et certainement les épées anglaises n'y manqueraient pas; mais ce sont des choses que les Républicains ne peuvent se permettre; l'Europe, accoutumée à leurs grandes actions, ne leur passerait pas ces petites vanités.

LIÉDOT, CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE[1], AU GÉNÉRAL DE BRIGADE DU GÉNIE SANSON, DIRECTEUR DU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE

Brescia, le 20 thermidor an XI (8 août 1803).

Mon Général,

J'ai eu l'honneur de recevoir à Anfo votre lettre du 26 messidor, et je m'empresse de vous faire parvenir les renseignements exacts que j'ai sur la bataille d'Aboukir.

Le premier campement des troupes du 6 thermidor dans la presqu'île était d'environ une demi-lieue en arrière de l'emplacement où j'ai marqué les troupes arrivées et placées en ordre de bataille.

Les postes les plus avancés de l'ennemi n'avaient pas de canon.

La division Lannes faisait ses dispositions d'attaque; l'ennemi, de sa position de gauche voyant sa retraite coupée par la cavalerie, n'attendit point l'attaque du général Lannes et se précipita dans la mer.

Le village fut emporté comme il est dit au rapport du général Berthier, ainsi que la redoute.

L'on a fait marcher les troupes en colonnes et par sections. L'on ne s'est déployé que lorsque l'on a eu attaqué le village, derrière lequel les troupes ont été replacées à peu près dans leur ordre de bataille.

La redoute a été attaquée par des corps détachés, l'espace ne permettant pas de faire différemment.

Le général Bonaparte a suivi constamment le mouvement de l'avant-garde jusqu'au moment où le village fut emporté; je vins lui annoncer que le grand plateau l'était également et que le général Lannes attendait ses ordres; il se porta de suite avec l'état-major général au grand plateau,

1. Liédot était capitaine au moment de la bataille d'Aboukir.



d'où il découvrit beaucoup mieux l'ensemble de ce qu'il restait à emporter de la position, le camp de l'ennemi entre la grande redoute et le fort d'Aboukir; il fit de là ses dispositions et se porta aussitôt au village pris pour faire attaquer la redoute.

L'adjudant général Boize a rallié des troupes (je crois de la 18e) qui reculaient, et les a empêchées de dépasser en retraite le village, où des Turcs restés fusillaient par les créneaux des maisons les corps qui passaient. C'est là où fut blessé à mort le chef de brigade Crétin entre le santon et le village[1].

Je suis fâché, mon Général, de n'avoir pu réunir plus de souvenirs exacts; mais je crois ceux-ci suffisants.

Charmé, mon Général, d'avoir eu cette occasion de me rappeler à votre souvenir, je vous prie d'avoir la bonté de me le conserver et d'agréer l'assurance entière de mon dévouement.

LIÉDOT.



Après la bataille d'Aboukir, il ne restait de l'armée ottomane que les 1.500 hommes qui formaient la garnison du fort et avaient été renforcés par un nombre à peu près égal de fuyards, échappés des retranchements ou du village. Quelques pourparlers eurent lieu en vue de leur reddition, mais ne purent aboutir[2].

Le général Lannes fut chargé de tenir en respect les défen-

---

1. Le capitaine Thurman donne ces détails sur la mort de Crétin (*Bonaparte en Égypte*, p. 110) :

« Crétin, impatient d'être sur les devants, enfile une rue du village pour abréger: c'était une témérité; je vis de mon devoir de le suivre. De toutes parts on nous crie : « Ne passez pas là ! » Crétin n'en tient compte. « Nos chevaux sont bons, me dit-il: au galop! » Son domestique nous suit. A peine dans la rue, une grêle de balles nous arrive: Crétin en reçoit une dans la nuque et tombe; son domestique a le bras cassé; je m'arrête au milieu des balles qui me percent mon habit et mon casque sans me blesser, ni mon cheval. Déjà les Turcs sortaient des maisons lorsque les trois divisions de droite, de gauche et du centre arrivent au pas de course et nous sauvent.

» Crétin n'était pas mort, mais il était sans connaissance. On le transporta à l'ambulance et de là dans une barque à Alexandrie; il expire en route. »

2. La *Relation* de Berthier du 11 thermidor (29 juillet) dit à ce propos :

« Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil; tout est frappé de terreur; il en sort un parlementaire; il dit qu'il renferme 1.200 hommes; on leur propose de se rendre, mais les uns le voulaient, les autres ne le voulaient pas. La journée se passe.

» On prend position; on enlève les blessés..... »

seurs du fort, en attendant que l'artillerie et le génie eussent fait leurs dispositions pour une attaque régulière, car cet ouvrage était trop solidement organisé pour être enlevé sans une préparation sérieuse. Le général Davout fut invité à se rendre avec toute sa cavalerie auprès d'Aboukir, pour y être aux ordres du général Lannes; dès qu'il serait arrivé, l'adjudant général Roize devait rentrer au camp avec les escadrons qui venaient de fournir tant de charges glorieuses et meurtrières [1].

Cette fin de journée fut marquée par des incidents que Doguereau relate dans son *Journal* [2] :

L'après-midi, dans le moment où nos troupes étaient occupées à rôder dans le camp ennemi, plusieurs Turcs, qui étaient restés enfermés dans des maisons en avant de la redoute, sortirent avec une intrépidité étonnante et traversèrent, le sabre à la main, nos bivouacs; l'un d'eux était monté sur le cheval d'un de nos cavaliers qu'il trouva sur son passage; ils arrivèrent ainsi jusqu'au bord de la mer. La distance qu'ils avaient eu à parcourir avait donné le temps à quelques troupes de prendre les armes et de se porter entre le fort et eux; ils furent fusillés; ils couraient avec une espèce de frénésie, le sabre à la main, sur des troupes armées beaucoup supérieures en nombre et qui faisaient contre eux des décharges de mousqueterie.

Vers les 4 heures, l'ennemi fit une sortie du fort et gagna du terrain; il s'empara de nouveau des maisons qui se trouvent en avant du fort d'Aboukir. Il fit feu de son canon; les chaloupes canonnières continuèrent aussi leur feu et nous tuèrent aussi quelques hommes.

Le parc fut établi hors de la portée du canon de l'ennemi; et j'y campai, avec le directeur Ruty, sous une tente que nous prîmes dans le camp ennemi. Avant la nuit, nous fîmes tourner contre le fort et les chaloupes les pièces que l'ennemi avait laissées dans la redoute; nous y joignîmes les pièces de 12 que nous avions amenées avec nous.

Aussitôt après la victoire, Bonaparte en fit porter la nouvelle à Alexandrie par son aide de camp Merlin, qui fut également chargé de la communiquer à Dugua [3] :

1. Ordres de Berthier à Davout, Roize et Lannes (7 thermidor-25 juillet).
2. *Journal de l'Expédition d'Égypte*, p. 281.
3. Lettre de Merlin à Dugua (Alexandrie, 7 thermidor-25 juillet). A la même date, Marmont annonce à Dugua la destruction complète de l'armée turque :



J'arrive à l'instant d'Aboukir, où nous avons remporté ce matin une victoire complète sur l'armée turque. La redoute et le fort d'Aboukir ont été emportés d'emblée[1]. Le champ de bataille a été couvert d'ennemis morts; les autres se sont précipités dans les flots, où ils se sont noyés. De toute cette multitude, il ne s'est pas sauvé 400 hommes.

Nous avons pris un grand nombre de pièces de canon, des tentes pour camper 30.000 hommes. Notre perte est peu considérable.

Aussitôt apres l'affaire, le général en chef m'a envoyé à Alexandrie pour y annoncer cette bonne nouvelle; il m'a chargé de vous en faire part.



Le lendemain de la bataille, Bonaparte s'empressa d'arrêter et de faire rétrograder les troupes qui étaient encore en marche pour rallier l'armée. Leur concentration sur la côte étant désormais inutile, il y avait intérêt à les renvoyer le plus tôt possible sur certains points qui se trouvaient fort dégarnis. Tel fut l'objet des ordres suivants de Bonaparte à Berthier[2]:

Donnez les ordres au commandant d'El-Rahmânieh de retenir toutes les troupes qui se rendraient des différentes parties de l'Égypte sur l'armée, vu que, l'ennemi ayant été battu, elles deviennent inutiles. Elles attendront à El-Rahmânieh jusqu'à nouvel ordre.

Donnez ordre au général Menou de faire partir le détachement des troupes de la division Kleber, qui sont à Rosette, tout de suite pour Damiette, et les 100 hommes de la 85e pour Le Caire.

« ..... Rien n'en a échappé; tout a été tué, ou noyé dans la mer. On s'est emparé de son camp, tout tendu et d'une nombreuse artillerie.

« Nous avons à regretter la perte du citoyen Crétin, commandant du génie; le général Fugière est mortellement blessé; l'aide de camp du général en chef Guibert et le général Murat ont été blessés.

« Je ne vous écris pas plus longuement, mon cher Général, parce que vous êtes sans doute plus impatient de connaître les résultats que les détails. »

1. Ce renseignement était inexact, en ce qui concerne le fort. Il est probable que Merlin quitta le champ de bataille après la destruction de l'armée ennemie, et crut que, dans la panique, le fort allait ouvrir ses portes.

2. Ordres datés du 8 thermidor (26 juillet).



Bonaparte prescrivit également à Dugua, en lui annonçant la victoire[1] :

..... S'il n'y a encore rien de nouveau de votre côté, arrêtez le mouvement que j'avais ordonné au général Desaix, et que lui même remonte à Beni-Souef.

Conformément aux ordres de Bonaparte, Berthier écrivit à Menou :

... Le général en chef désire que vous fassiez partir pour Damiette les hommes de la division Kleber et que vous renvoyez au Caire les 200 hommes de la 85e demi-brigade.

Vous donnerez ordre à l'adjudant général Jullien de se rendre à Aboukir pour en prendre le commandement.

Le général en chef désire pouvoir faire passer l'armée par Rosette pour aller au Caire ; il désire que vous fassiez nettoyer les puits d'Edkou[2].

Le général en chef désire, Citoyen Général, que vous écriviez à Mit-Gamar, à Tant et à Menouf pour faire connaître notre victoire, et particulièrement au général Reynier, ce qui lui fera connaître qu'il peut retourner dans la Charkieh[3].

Au moment où cet ordre était envoyé, Reynier arrivait à El-Rahmânich ; il prit l'initiative de s'y arrêter, pensant bien que sa marche vers Aboukir cessait d'être nécessaire[4]. Effec-

1. Lettre datée du Camp de l'ambulance, 8 thermidor (26 juillet). Bonaparte dit que, la veille à 7 heures du matin, l'armée s'est trouvée en présence des Turcs en position à une lieue en avant du fort d'Aboukir. Il annonce qu'il emmènera au Caire le général en chef ennemi fait prisonnier : « Nous avons eu 100 hommes tués et 400 blessés. »

2. Lettre autographe de Berthier, datée du passage de la Chaussée, 8 thermidor (26 juillet), 10 heures du matin.

3. Lettre autographe de Berthier datée d'El Arich (*sic*), 8 thermidor (26 juillet), à 5 heures du soir.

4. Voir lettre de Reynier à Bonaparte (El-Rahmânich, 9 thermidor-27 juillet) :

« Je vous ai écrit hier, en arrivant ici, que je partirais ce matin pour aller vous joindre. Le passage du Nil n'était pas achevé cette nuit, lorsque la nouvelle de votre belle victoire d'Aboukir est arrivée. Les 500 hommes que j'amenais ne vous étant plus nécessaires, je me détermine à rester ici, sur la rive droite du Nil, en attendant vos ordres, à moins que je n'apprenne quelque mouvement du côté de la Charkieh. Je doute qu'il y en ait... »

Reynier ajoute que, d'après le rapport d'un chamelier venu de Gaza, Ibrahim-Bey, avec ses Mameluks et quelques troupes de Djezzar, est en médiocre situation : les beys chassés de l'Ouadi en Syrie ont beaucoup souffert. Reynier espère qu'il pourra emmener le 3e bataillon de la 85e, ou qu'au moins ce corps partira bientôt pour Le Caire.

La nouvelle officielle de la victoire d'Aboukir arriva à El-Rahmanich le lendemain



tivement une lettre de Bonaparte, du 9 thermidor (27 juillet), l'invita, d'une façon formelle, à retourner le plus tôt possible dans la province de Charkieh :

Vous aurez reçu en route, Citoyen Général, l'ordre de retourner dans le Charkieh.

Ne perdez pas un instant, puisque l'inondation approche, pour lever les impositions.

L'ennemi avait débarqué 15.000 hommes à Aboukir ; pas un ne s'est échappé. Plus de 8.000 hommes se sont noyés en voulant rejoindre les bâtiments ; leurs cadavres ont été jetés sur la côte au même endroit où furent, l'année dernière, jetés les cadavres anglais et français.

Le pacha a été fait prisonnier.

Je vous salue.

BONAPARTE.

P.-S. — L'on m'assure que le grand vizir, avec 8.000 hommes, est arrivé à Damas, et qu'il avait le projet de se rendre dans le Charkieh. Aux moindres nouvelles que vous en auriez, réunissez toute votre division à Belbeis.

Ayez soin que Salheyeh soit approvisionné ; faites-y une visite pour activer les travaux, de manière que les trois redoutes soient à l'abri d'un coup de main.

Je donne ordre qu'on vous fasse passer d'El-Rahmânieh un obusier et une pièce de 8.

Nous ne manquons pas de pièces de 4, car nous en avons pris 30 à l'ennemi.

Nous avons eu 100 hommes tués et 400 blessés : Murat, Fugière, Morangier sont des seconds ; Leturcq, Crétin, Duvivier et mon aide de camp Guibert sont des premiers.

Le bataillon de la 85e, qui est à Rosette, va retourner au Caire [1].

---

fort tard dans la soirée. Le commandant du fort, Cassagne, écrit à Dugua (8 thermidor-26 juillet, à 10 heures du soir), qu'il reçoit « à l'instant » une lettre de Marmont annonçant cette « grande victoire » et la destruction de l'armée ennemie.

1. La transmission des ordres de Bonaparte semble avoir subi des retards, car on voit Reynier lui écrire (d'El-Rahmânieh, 11 thermidor-29 juillet), qu'il n'a reçu aucune réponse à ses lettres envoyées par deux exprès. Il se détermine donc à repartir pour la province de Charkieh, en passant le Nil à Samannoud ; le progrès des eaux ne lui permet pas de suivre la même route qu'en venant.



D'autres ordres de Bonaparte et de Berthier complétèrent, à cette même date, les mesures déjà prescrites pour le renvoi des troupes dans les provinces d'où elles étaient venues : ces mouvements devaient servir à assurer la levée des impositions, qui restaient dues en bien des endroits.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DUGUA

Devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

L'état-major vous aura instruit du résultat de la bataille d'Aboukir. C'est une des plus belles que j'aie vues. De l'armée ennemie débarquée, pas un homme ne s'est échappé.

Le bataillon de la 85e part de Rosette pour se rendre au Caire.

Aux moindres nouvelles de Syrie, réunissez toutes les troupes de la division Reynier à Belbeis.

J'écris au général Desaix de retourner dans la haute Égypte [1].

Le général Lanusse se rend à Menouf.

Le général Kleber sera à Damiette lorsque vous recevrez cette lettre.

Je resterai ici quelques jours pour débrouiller ce chaos d'Alexandrie. Au moindre événement, je puis être au Caire dans trois jours.

Comme il est possible que je passe par Rosette, adressez-y les dépêches importantes que vous m'adresseriez, par duplicata.

Je pense rester à Alexandrie jusqu'au 12.

Je vous salue.

BONAPARTE.

1. Dans cette lettre (du 9 thermidor-29 juillet), Bonaparte résume les résultats de la bataille : 1.000 hommes restés sur le champ de bataille, 8.000 noyés, 3.000 cernés dans le fort ; 200 drapeaux et 40 canons pris à l'ennemi. Il termine : « Si vous êtes au Caire, retournez le plus tôt possible dans la haute Égypte pour y achever la levée des impositions, des 600 dromadaires ; pour recommander surtout de faire filer les hommes du 7e de hussards, du 3e, du 14e et du 15e de dragons. »



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MENOU

Devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

La place d'Aboukir est un poste important ; je n'ai pas cru pouvoir la confier en de meilleures mains que celles de l'adjudant général Jullien.

Le bataillon de la 69e va se rendre auprès de vous pour remplacer celui de la 85e, qu'il est très urgent de faire passer au Caire.

Dix-huit vaisseaux de guerre français ont passé de Brest à Toulon, où ils sont bloqués par l'escadre anglaise. L'hiver les fera arriver.

Restez à votre position jusqu'à ce que le fort soit pris. La moitié de la garnison veut se rendre, et l'autre moitié aime mieux se noyer. Ce sont des animaux avec lesquels il faut beaucoup de patience. Au reste, la reddition ne nous coûtera que des boulets.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

Je vous prie, Citoyen Général, de faire réunir une soixantaine de chameaux, qui sont à Alexandrie à la disposition du commissaire des guerres, de les faire charger, par tiers, de cartouches de 8, de cartouches à balles d'obusier et de 8, et de cartouches d'infanterie, et de les envoyer à El Rahmânieh.

Au retour, ces soixante chameaux se chargeront de biscuit, qu'ils ramèneront à Alexandrie. Ils feront ainsi consécutivement dix voyages. A mesure que les munitions de guerre arriveront à El-Rahmânieh, vous ordonnerez qu'elles soient embarquées pour Gizeh.

Cent dromadaires seront chargés de les escorter.

Vous donnerez l'ordre au général Destaing de partir de suite pour faire la tournée de la province du Bahireh et achever la levée des impositions. Il prendra avec lui un bataillon de la 61e ; le 3e bataillon de la 69e, qui est à Berket, sera également à ses ordres.

Le chef d'escadron Blaniac, avec tous les hommes qui se trouvent ici du 20e de dragons et du 22e de chasseurs, sera également sous ses ordres.



Vous lui ferez connaître que mon intention est qu'il laisse toujours en permanence une garnison à Berket.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

Vous donnerez l'ordre au général Lannes de faire partir cette nuit le 3e bataillon de la 69e demi-brigade pour se rendre à Rosette.

Vous donnerez l'ordre au général Menou de faire partir de Rosette, aussitôt après l'arrivée du bataillon de la 69e, le bataillon de la 85e pour se rendre au Caire.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Devant Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

Vous donnerez l'ordre au général Songis de se rendre au Caire, pour commander l'artillerie de l'armée.

BONAPARTE.

Extraits des ordres de Berthier (du 9 thermidor-27 juillet).

Au général Lanusse. — ..... Il est ordonné au général Lanusse de partir ce soir, avec le 3e bataillon de la 32e demi-brigade, pour se rendre dans la province de Menouf, achever la levée des impositions, celle des chevaux, et punir ceux qui se seraient mal comportés pendant cette dernière affaire.

Au général Rampon. — Le général en chef vous ordonne, Citoyen Général, de rentrer ce soir à votre division et de faire rentrer tous les détachements à leurs corps..... Le général Lanusse a ordre de partir ce soir avec le 3e bataillon de la 32e pour se rendre à Menouf.....

A l'adjudant général Roize. — Ordre à l'adjudant général Roize de tenir prêt un détachement de 50 hommes pour se rendre à El-Rahmânieh. L'officier passera au bureau de l'état-major pour y prendre des dépêches.

Avant d'entreprendre des opérations régulières de siège



contre le fort d'Aboukir, Bonaparte avait essayé d'amener la garnison à composition.

Le 26 juillet, il avait adressé une sommation au fils de Mustapha-Pacha, qui commandait les 3.000 hommes, seuls survivants de l'armée ottomane, qui restaient à réduire. Mais malgré les conditions avantageuses ainsi offertes, et contrairement à l'avis de leurs chefs, les soldats turcs se refusèrent à poser les armes[1]; effrayés peut-être par le sort de la garnison de Jaffa[2], ils déclarèrent être prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Comme l'organisation du fort présentait de sérieux obstacles matériels, et que la résistance pouvait être appuyée par les bâtiments de guerre mouillés dans la rade, Bonaparte jugea nécessaire de faire venir d'Alexandrie de nouvelles et plus puissantes ressources en artillerie.

Il y a dans le fort, écrit-il à Marmont[3], 2.000 ou 3.000 hommes, dont la moitié veut se rendre et la moitié ne veut pas. Plus de 500 se sont hier jetés à l'eau et se sont noyés.

Les chaloupes canonnières ennemies font un grand feu sur nous.

Faites-nous passer, le plus tôt possible, deux mortiers de 12 pouces à la Gomer, avec 200 bombes. Il faudrait que tout cela fût débarqué le plus près possible de l'endroit où nous sommes.

Envoyez-nous aussi deux pièces de 24 de siège avec un gril à boulets rouges et 250 coups à tirer par pièce.

1. « Le vizir Mustapha avait été conduit au camp, près de l'embarcadère, et traité avec toutes les marques de la plus grande courtoisie. Le lendemain matin, le général en chef lui rendit une visite, à la suite de laquelle le pacha expédia une tartane à Constantinople. Il conseilla à son fils et à son kiaya, qui s'étaient renfermés dans le fort, de se rendre par capitulation, en obtenant la permission de se retirer avec la garnison, sur l'escadre. Cette invitation fut communiquée au fort ; mais les Osmanlis s'y refusèrent d'une voix unanime. » (*Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. II, p. 139).

2. Doguereau dit que, le 26 juillet, Bonaparte fit sommer le commandant du fort : « Il y eut beaucoup de parlementaires qui vinrent au camp et qui allèrent au quartier général consulter le pacha ; son fils, son kiaya et la plupart des chefs voulaient se rendre ; mais les soldats ne voulaient pas les écouter ; ils avaient la persuasion qu'on les ferait périr. » *Journal de l'Expédition d'Égypte*, p. 282. Voir aussi *Histoire de l'Expédition française en Égypte*, par P. Martin, t. I, p. 391.

3. Devant Aboukir, le 9 thermidor (27 juillet).



Envoyez-nous avec cela tous les canonniers dont vous pourrez disposer.

Un point de débarquement fut choisi dans la rade de Canope pour recevoir le matériel envoyé d'Alexandrie [1]. En même temps les services de l'artillerie et du génie commencèrent l'exécution de leurs premiers travaux.

Le commandement du siège fut définitivement attribué au général Lannes qui, dès le soir de la bataille, avait été chargé d'investir le fort ; outre sa division, il devait avoir sous ses ordres la division Rampon et le 15e régiment de dragons.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL LANNES

Au camp d'Aboukir, le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

Le général en chef ordonne, Citoyen Général, qu'il soit établi cette nuit deux batteries, chacune armée de deux pièces de 24 et d'un mortier de 12 pouces. Le but de ces deux batteries sera d'empêcher les chaloupes canonnières d'approcher de la rive droite et de la rive gauche de l'isthme. Ces mortiers auront le double but de battre la mer et le fort d'Aboukir.

Le général en chef ordonne également qu'il sera établi deux autres mortiers de 10 pouces pour battre le fort, ce qui, avec les deux mortiers de 12 pouces et les trois de 10 pouces, feront sept mortiers qui battront le fort et qui tireront 120 bombes chacun par 24 heures.

Le général en chef désire que l'on tâche d'occuper cette nuit la partie du village qui est auprès du fort. Si l'on juge que nous pourrions y perdre du monde, on tâchera d'y mettre le feu avec des obus ou autrement.

Une fois que l'ennemi sera retiré de cette partie du village, l'on

1. Voir *Journal de l'Expédition d'Égypte*, par Doguereau (p. 282) : « On avait choisi, pour lieu de débarquement, une petite baie à une lieue et demie du fort ; on fut fort étonné que, pendant toute la durée du siège, les Anglais n'aient pas gêné cette navigation, qui nous était indispensablement nécessaire pour nos approvisionnements, qu'il nous eût été impossible de faire par terre. On commença les travaux pour l'établissement des batteries. »



placera une batterie sur le mamelon qui est derrière, et l'on abattra le pont et l'on rasera toute la muraille de la gorge du fort.

J'ai donné les ordres qui concernent les commandants du génie et d'artillerie ; mais donnez ceux nécessaires pour leur prompte exécution.

Vous avez à vos ordres, avec votre division, la division Rampon et le 15e de dragons.

Le général en chef part pour Alexandrie, où il a des ordres à donner. Vous lui ferez donner, par terre et par mer, des nouvelles de tout ce qui se passera.

Après avoir arrêté ces différentes dispositions, Bonaparte quitta le camp d'Aboukir pour se rendre à Alexandrie, où il comptait rester quelques jours avant de revenir au Caire ; il y arriva dans la soirée du 27 juillet[1].

---

1. Voir *Histoire de l'Expédition française en Egypte*, par P. Martin, (t. I, p. 394).

En arrivant à Alexandrie, Bonaparte fit activer et augmenter les envois de matériel de siège. Voir la lettre qu'il adresse à Faultrier (d'Alexandrie, 10 thermidor-28 juillet) : « Indépendamment..., des quatre pièces de 24, des deux mortiers à la Gomer de 12 pouces, et des deux mortiers de 10 pouces à grande portée, j'ordonne qu'on vous fasse encore passer deux pièces de 24. Il faut les placer de manière à raser les maisons qui sont hors du fort. Arrangez-vous de manière à tirer 120 bombes par mortier dans vingt-quatre heures : c'est le seul moyen d'avoir quelque bon résultat. »

Bonaparte ajoute qu'il fait envoyer 150 marins comme auxiliaires ; il recommande d'éloigner les chaloupes canonnières, de raser le village et d'accabler le fort de bombes.



CHAPITRE V

LE SIÈGE DU FORT D'ABOUKIR

Le lendemain du départ de Bonaparte pour Alexandrie, le général Lannes fut blessé à la jambe[1] en repoussant une sortie de la garnison d'Aboukir; il dut être relevé de son commandement qui fut confié à Menou[2]. Cette mutation ne semble pas, d'ailleurs, avoir modifié la marche des opérations du siège. Grâce à l'énergique impulsion des commandants de l'artillerie et du génie, le chef de brigade Faultrier et le chef de bataillon Bertrand, les

1. La blessure de Lannes donna pendant quelques jours de sérieuses inquiétudes. Voir *Extrait des mémoires et observations sur plusieurs maladies*, etc., par Larrey, dans le tome V de la *Description de l'Egypte* (*État moderne*), p. 445.

2. Menou était resté en position avec son détachement de l'autre côté du passage du lac Madieh, afin de s'opposer aux tentatives que l'ennemi pourrait faire dans ces parages. Berthier lui adressa l'ordre suivant (Alexandrie, 10 thermidor-28 juillet) :

« Le général en chef ordonne au général de division Menou de se rendre sur-le-champ de sa personne à Aboukir, pour prendre le commandement de la division du général Lannes, qui vient d'être blessé. Le général Menou aura le commandement sur la division Rampon ; il aura également à ses ordres le général de brigade Davout qui commande le 15e de dragons.

» L'intention du général en chef est que le général Menou fasse faire le service de tranchée au général de brigade Davout.

» Si le bataillon de la 25e demi-brigade n'est pas parti, le général en chef autorise le général Menou à l'amener avec lui.

» Le général Rampon et le chef de brigade Faultrier mettront le général Menou au fait de notre position devant Aboukir ; il doit activer la confection des batteries et ordonner que les mortiers fassent un feu très vif sur le fort. Le général Menou se trouve commander en chef toutes les troupes qui sont devant Aboukir. »

En prenant son commandement, Menou adressa à Bonaparte (devant Aboukir, 11 thermidor-29 juillet) une lettre de remerciements. Il disait vouloir accélérer le plus possible la prise du fort en épargnant les hommes.

Il demandait à Bonaparte de faire envoyer de l'eau-de-vie pour soutenir les travailleurs. Il réclamait aussi des munitions, des moyens de débarquement pour le matériel d'artillerie et des dromadaires pour la correspondance.

travaux d'attaque furent poussés avec activité, malgré les difficultés matérielles de tout genre et l'opiniâtreté de la résistance. Le 2 août, accablés par le bombardement, épuisés par les privations, et surtout par la soif, les défenseurs ouvrirent les portes du fort et se rendirent à discrétion.

Nous emprunterons la relation de ce siège à un *Journal*, conservé aux *Archives de la Guerre*, qui précise d'une façon détaillée la série des opérations exécutées [1].

Journal du siège du fort d'Aboukir [2].

La plus grande partie de l'armée turque avait été prise, tuée ou noyée dans la journée du 7 thermidor; 2.000 ou 3.000 hommes, échappés à nos soldats et à la mer, s'étaient retirés dans le fort, ou avaient été sauvés par des barques.

L'armée française était maîtresse des retranchements, du camp ennemi et de tout le village, sauf quelques maisons en avant du fort.

Le pacha qui commandait l'armée turque était prisonnier du général Bonaparte; il promit de faire évacuer le fort, les hostilités cessèrent, et on entra en pourparlers avec ceux qui l'occupaient.

Première nuit, du 7 au 8. — Une grande partie du village, dont on s'était emparé pendant la bataille, fut abandonnée à l'entrée de la nuit, afin d'établir plus en arrière une ligne de postes moins rapprochés des Turcs. On garda le santon et tout ce qui était à la gauche de la grande rue, qu'on barra par une tranchée, et on oc-

1. Ce *Journal*, qui n'est pas signé, est classé, à la date du 2 août 1799, dans les cartons de l'*Armée d'Orient*. On en trouve une copie dans les papiers de Theviotte. Ce document a probablement été rédigé par un des officiers du génie présents au siège (peut-être Bertrand); Theviotte en aura pris une copie qu'il a placée dans la série de ses relations de batailles et de sièges, ainsi qu'il l'a fait à maintes reprises pour d'autres documents similaires.

2. Le *Journal* que nous reproduisons peut être complété sur certains points par un document analogue, conservé aux *Archives du Comité technique du génie*. Ce document, également anonyme, est en général moins détaillé et paraît avoir été rédigé postérieurement.



S D'ABOUK

cupa seulement quelques maisons de l'île qui était à la droite. On fit une coupure sur le bord de la mer; on y établit un poste[1].

Nuit du 8 au 9. — On répara la redoute, on ouvrit une porte du côté de notre camp, on ferma celle du côté du fort.

Au jour, on fit un pont sur le fossé vis-à-vis la nouvelle porte. On crénela quelques maisons, on acheva le retranchement de la grande rue, on y conduisit une pièce de 8 attelée. On perfectionna la coupure sur le bord de la mer, on commença les batteries de mortiers à gauche de la redoute.

Les pourparlers traînant en longueur, le général Bonaparte ordonna au commandant de l'artillerie et du génie de profiter de l'armistice pour reconnaître l'emplacement des batteries et des travaux.

Quelques officiers s'avancèrent effectivement sur le bord de la contrescarpe, en causant avec les Turcs. Le 9, à 4 heures, les hostilités recommencèrent; le général Lannes fut chargé avec sa division des opérations du siège.

Nuit du 9 au 10. — On releva le front et les côtés de la redoute pour en défiler l'intérieur des feux du fort, de la rade et de la mer. On couvrit la porte par une traverse.

On commença une batterie de 2 pièces de 24 auprès de la redoute. A la gauche, on barra une rue et on dirigea un boyau sur le santon. Il fut crénelé. On ouvrit à travers les maisons une communication entre les tranchées; à la droite, on crénela des maisons, et on fit communiquer les postes. Pendant la nuit on tira peu de part et d'autre.

A la pointe du jour, l'ennemi fit une grosse sortie protégée par le canon du fort et de la rade, et la fusillade de quelques maisons crénelées.

Un corps parut à la gauche sur la hauteur du cimetière; un autre se porta, le long des maisons et des bords de la mer, sur notre

1. « Elle (*la garnison*) fut, le 8, sommée de se rendre: mais, quoique le fils du pacha, le kiaya et les officiers y consentissent, les soldats s'y refusèrent. Dans la nuit, elle communiqua avec l'escadre, se réorganisa et se mit en mesure de se défendre. Pour forcer à la soumission ces hommes déterminés, le bombardement du fort fut ordonné. » *Journal du siège* (*Arch. Genie*).

Ce *Journal* dit que l'intérieur du château d'Aboukir avait une surface de 3.760 mètres carrés: on voit, d'après ce chiffre, combien la garnison turque était resserrée dans cet étroit espace et quelle prise elle offrait aux pièces de siège françaises.



droite qui, après une résistance assez vive et avoir épuisé ses cartouches, se replia. Le santon et nos tranchées à la gauche et au centre furent aussi évacués; mais les renforts étant arrivés on chassa l'ennemi, et nos positions furent reprises. On plaça une pièce de 24 au boyau de la droite. Les batteries de mortiers commencèrent à tirer.

Dans le jour, on perfectionna les travaux de la gauche qui étaient d'une assez bonne défense.

Il n'en était pas de même à la droite. Pendant les pourparlers et depuis la sortie du matin, les Turcs s'étant successivement postés dans presque toutes les maisons qui longent la rade, la ligne de démarcation était difficile à établir dans la grande île qui avait peu de rues. Nous étions dans quelques maisons environnées pour ainsi dire de tous les côtés par celles occupées par les Turcs : on se fusillait à travers les murs de refend. Les Turcs, favorisés par les habitants qui connaissaient les localités et qui entendent d'ailleurs parfaitement ce genre de guerre, poussèrent d'abord de maison en maison beaucoup plus vite que nous et gagnèrent du terrain. Nous perdîmes quelque monde, entre autres le chef de bataillon de la 32e, Nugues, officier de beaucoup de mérite[1].

Nous nous emparâmes cependant pied à pied de plusieurs maisons ; on en crénela quelques-unes pour flanquer notre ligne ; on ouvrit des communications entre ses diverses parties.

La fusillade fut très vive pendant la journée. L'ennemi fit de petites sorties sur le santon ; le général Lannes, fatigué de ces attaques continuelles, s'y porta lui-même et fut blessé à la jambe.

Le général de division Menou le remplaça dans le commandement du siège[2].

1. Dans ses *Mémoires militaires*, Vigo Roussillon signale l'habileté des Turcs à cheminer de maison en maison ; il décrit en détail la lutte meurtrière soutenue dans la journée du 28 juillet par la 32e et notamment par la compagnie de grenadiers du 1er bataillon, où il servait comme sergent : « Sur 104 hommes dont elle se composait le matin en arrivant sur le champ de bataille, il ne restait debout que le fourrier Désert, moi et six grenadiers. » (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1890, p. 739.)

2. « La tranchée fut ouverte à 330 toises de l'enceinte du fort ; elle partait de la redoute qui occupait le centre de la presqu'île et s'avançait à 165 toises jusque vers le centre du village qui était en avant du fort. La redoute armée appuyait les cheminements ; et les retranchements qui avaient servi à l'armée turque formaient à droite et à gauche une espèce de ligne de circonvallation.

» On débouche des maisons par une tranchée qui est prolongée à gauche de 25 toises. On établit à gauche de la redoute une batterie de mortiers et à droite plusieurs pièces pour éloigner les chaloupes canonnières et les bâtiments légers



Nuit du 10 *au* 11. — L'ennemi ayant inquiété du haut des maisons, pendant la journée du 10, la communication de la redoute au village, on les joignit par une tranchée de 130 toises de développement.

On prolongea également jusqu'à la mer la gauche de notre première parallèle sur une longueur de 30 toises. On continua le travail des batteries près de la redoute. On en commença une autre de 2 pièces sur notre droite en arrière des retranchements, pour battre en brèche l'angle du fort dont on découvrait les maçonneries[1].

La presqu'île d'Aboukir s'avançait trop dans la mer pour qu'il fût possible de défiler les tranchées des chaloupes canonnières qui étaient sur les deux flancs. On préféra présenter leurs revers aux chaloupes qui étaient sur la gauche, parce que les récifs et la grosse mer les tenaient plus éloignées et en rendaient les coups plus incertains que ceux de la rade où était d'ailleurs la majeure partie des canonnières.

La division du siège tirait ses munitions de guerre et de bouche d'Alexandrie. Quoiqu'elle n'en fût éloignée que de quatre à cinq

---

qui s'approchaient de la cote pour prendre nos cheminements à revers ou d'enfilade. Quelques canonnières furent coulées bas; une frégate fut dématée et forcée de reprendre le large. L'ennemi fit une sortie et se jeta dans les maisons en avant de la droite de l'attaque. Le général Lannes, étant accouru à la tranchée, est blessé à la jambe. Le général de division Menou prend le commandement du siege. » *Journal du Siège*. (*Arch. Gén.*)

Voir lettre du chef de bataillon du génie Bertrand à Bonaparte (au camp d'Aboukir, 11 thermidor-29 juillet) : «... Pendant la journée d'hier, on a disputé quelques maisons pied à pied, incendié quelques autres ; mais l'ennemi fait mieux que nous la guerre de maisons. Nous perdons beaucoup de monde en détail, ce qui décourage la troupe : il nous parait qu'après avoir canonné vivement pendant un jour et une nuit ces maisons, il faudrait à la pointe du jour s'en emparer et occuper de suite la totalité du village. Je crois que cette attaque serait moins meurtrière, et que les attaques successives décourageront bien moins le soldat. »

A la même date, Rampon transmet à Bonaparte quelques détails sur la sortie qui a eu lieu la veille dans la matinée :

« Le général Lannes et le citoyen Bertrand ont été blessés ; mon aide de camp a été tué; la 32e a eu 60 hommes hors de combat, parmi lesquels 9 morts ; la 13e a perdu aussi 13 hommes.

» Le chef de brigade Darmagnac a fait mettre le feu à quelques maisons vers lesquelles l'ennemi faisait mine de vouloir s'établir, ce qui l'a arrêté ; le reste de la journée a été tranquille... »

Rampon ajoute qu'une piece de 24 seulement est arrivée au camp ; trois autres et deux mortiers sont au point de débarquement ; on manque de moyens pour les débarquer. Menou vient d'arriver et de prendre le commandement du siege.

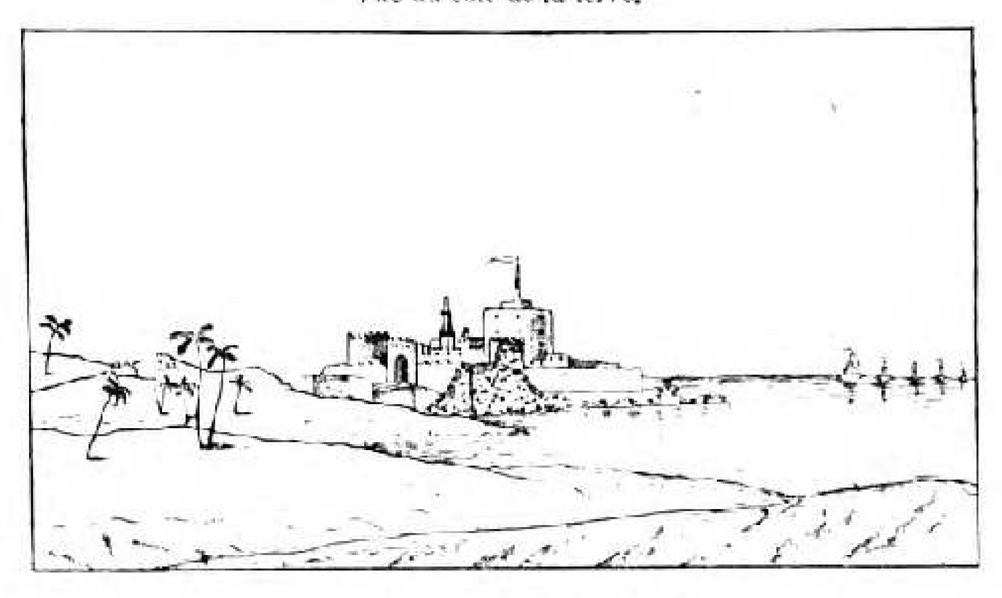
1. « La tranchée est prolongée à gauche jusqu'à la mer, et à droite à travers les maisons et jusqu'à la côte de la rade. Une batterie de deux pièces est établie à droite et en arrière du village pour tirer sur les bâtiments ennemis. » *Journal du Siege* (*Arch. Gen.*)



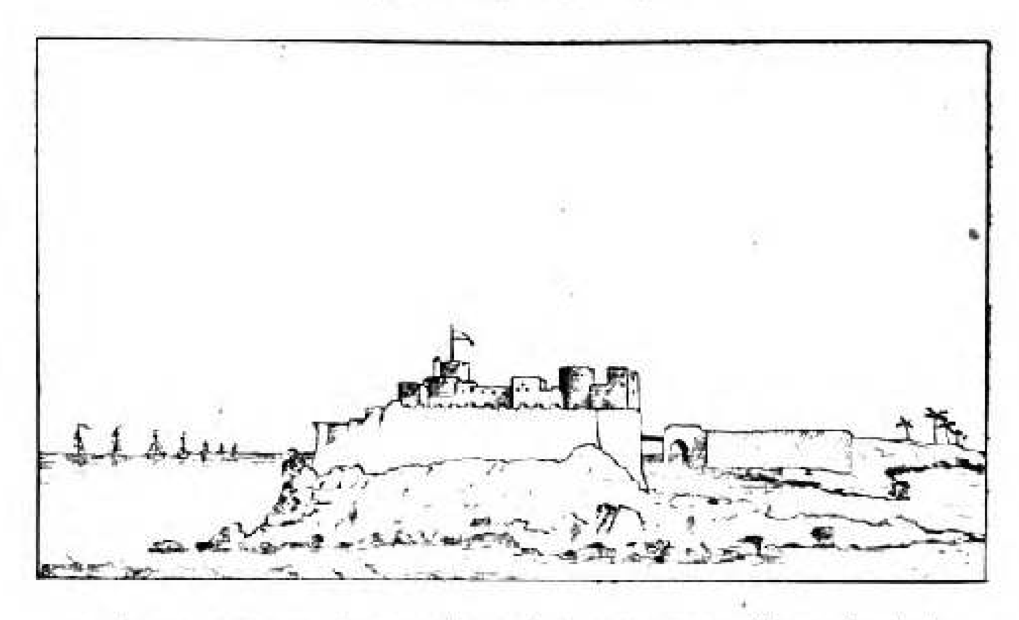
lieues, cependant la nature des chemins dans les dunes de sable et le petit nombre des chevaux et bêtes de somme rendaient les

FORT D'ABOUKIR.

Vue du côté de la terre.



Vue du côté de la mer.



D'après des dessins coloriés conservés aux Archives des cartes. *(Le premier dessin montre les brèches faites par l'artillerie française.)*

approvisionnements difficiles, surtout des pièces de 24 et de leurs munitions. Heureusement l'ennemi, plus occupé de ce qui se passait autour du fort, n'inquiéta pas nos communications et laissa

débarquer nos chaloupes dans une anse très près des attaques. Le transport des boulets de 24 était cependant encore fort difficile[1].

On tira peu pendant la nuit.

Nous avions 150 travailleurs, 20 sapeurs.

Dans le jour on perfectionna la communication de la redoute au village, et on continua celles à travers les maisons.

L'ennemi plaça une pièce de canon à la tête du village, d'où il battait en brèche le santon.

A la droite, il s'empara de quelques maisons, que nous fûmes obligés d'évacuer, et poussa ses attaques avec vivacité. Il jeta des pierres dans la rue pour faire une tranchée et s'avança sur la dernière maison de droite, que nous occupions pour soutenir notre pièce de 24 et le boyau qui se terminait à la mer. On y repoussa constamment les efforts de l'ennemi.

La batterie de 24 auprès de la redoute commença à tirer[2].

Nuit du 11 *au* 12. — Afin de chasser l'ennemi du village, on se proposait de mettre en brèche plusieurs maisons sur son pourtour et d'en faire ensuite une attaque générale. On commença donc une batterie à la droite du santon ; on acheva la communication de la redoute au village.

L'ennemi fit grand feu toute la nuit et incommoda beaucoup les travailleurs ; nous en avions 120, et 15 sapeurs. Il ouvrit la poterne du fort qui donnait à la mer et que les Français avaient bouchée.

---

1. Dans son *Journal de l'Expédition* (p. 284), Doguereau signale les difficultés de transport du matériel : « Il y avait une bonne lieue de l'embarcadère au parc et beaucoup de sables. »

2. Voir lettre de Menou à Bonaparte (devant Aboukir, 11 thermidor — 29 juillet), probablement écrite dans la soirée :

« Je viens de voir toutes les positions ; je crois pouvoir répondre que, dès que nos pièces de 24 et nos mortiers seront en batterie, nous serons maîtres du fort ; et elles seront en batterie demain matin.

» Les ennemis occupent la moitié des maisons qui sont en avant du fort ; nous occupons le reste, ainsi que le santon qui est à gauche. Nous leur avons démonté une pièce de 12 qui était placée sur la tour de droite ; ils y ont remis une pièce de 16, qui n'a tiré que quelques coups : on croit que la plate-forme a croulé. J'ai défendu les attaques partielles et les bravades des tirailleurs ; cela n'est bon qu'à nous faire tuer du monde. Demain, quand tout sera prêt, toutes nos batteries tireront à la fois, et je compte sur le succès.

» Nous aurons deux pièces de 24 à droite, qui battront tout à la fois les maisons et le fort ; de même à gauche : même position pour les mortiers... »

Menou demande 200 travailleurs de la marine, des apparaux pour débarquer les pièces, du vin, de l'eau-de-vie et de l'argent. Il estime qu'un poste de 150 hommes à pied serait nécessaire pour assurer les communications avec Alexandrie.



A 4 heures et demie, nos travailleurs se retirèrent. A 5 heures, l'ennemi fit reconnaître par des tirailleurs le travail de la nuit et aussitôt après déboucha des maisons de la droite et des hauteurs de la gauche sur le santon, que nous évacuâmes ainsi que toutes nos tranchées. L'ennemi s'en empara, y planta son pavillon; et nous ne restâmes maitres que de quelques maisons à la droite et à la gauche [1].

Le général Davout, qui commandait la tranchée, se prépara à y rentrer et à profiter de la retraite de l'ennemi et de sa confusion pour occuper de suite et par une attaque vive le village dont la prise pied à pied nous devenait chaque jour plus meurtrière.

A 10 heures, nos troupes se formèrent derrière les maisons qui nous restaient, débouchèrent d'abord sur la gauche où elles reprirent le santon et les tranchées voisines; et de là se portèrent aux maisons du village qui faisaient face au santon.

On s'empara de la pièce qui était à la tête du village. Quelques troupes filèrent par la droite sur les bords de la mer; et à 2 heures et demie, nous fûmes maitres de tout le grand village. On s'y établit dans le reste de la journée, on crénela les maisons, on fit communiquer les différents postes.

Le général Davout fit attaquer au déclin du jour le deuxième village, dont une partie fut emportée. Ce coup de vigueur était décisif. Il privait l'ennemi d'une plage sur laquelle les barques abordaient aisément et en nombre pendant la nuit. Le fort, environné de récifs et dont les approches étaient bien découvertes, ne pouvait que difficilement communiquer avec la flotte.

Il accumulait les ennemis dans l'espace rétréci du fort, où ils pouvaient à peine tenir, et, où les bombes et les boulets en faisaient un ravage affreux.

---

1. Voir lettre de Menou à Bonaparte (12 thermidor - 30 juillet). Il dit que les ennemis se sont emparés, le matin, d'une partie des maisons occupées par les Français; en ce moment (11 heures du matin), elles ont été reprises en partie. Menou fait établir des retranchements, créneler les murs; la construction des batteries se poursuit: « L'ennemi est audacieux, et nos troupes n'ont pas toute l'énergie qu'on pourrait désirer.

« Hier, l'ennemi a débouché la poterne qui donnait sur la mer; il lui entre des secours, de l'eau, des munitions, des vivres, de l'eau-de-vie et très peu d'argent.

» Je fais placer des pièces sur la digue, et cela est d'autant plus nécessaire que, hier, tous mes équipages ont été pris par une centaine d'hommes qui se sont avancés sous la protection de trois chaloupes canonnières. Ils ne m'ont pas laissé une chemise et m'ont tué mon meilleur cheval. Tout cela n'est rien si, comme je l'espère, nous avons des succès. »



Il rendait les sorties très difficiles, puisqu'il fallait déboucher par une porte étroite et que nous battions.

Il les privait surtout de l'eau qu'ils trouvaient en creusant le rivage, et les réduisait à l'approvisionnement du fort qui était fort peu de chose [1].

Nuit du 12 *au* 13. — On établit une 2e parallèle de 80 toises de longueur. Elle partait de la mosquée à droite, qui avait été crénelée et faisait un excellent poste, couronnait deux hauteurs et s'appuyait à la mer. Elle joignait aussi la rade par une tranchée et communiquait avec le village en arrière par un petit boyau.

On joignit le centre de la 2e parallèle avec le village en avant par un autre boyau de 20 toises de long. On arriva derrière les maisons jusqu'à une coupure de 30 toises de longueur qui se terminait à la mer et barrait toute la gauche. Elle fut couronnée de sacs à terre pour faire la fusillade pendant le jour. On fit aussi dans le même alignement une tranchée à la droite; elle barrait la rue qui mène au fort et s'appuyait ensuite à la mer.

On s'empara de quelques maisons; on les crénela sur les flancs pour protéger nos tranchées, et sur le front pour inquiéter le fort[2].

On commença une batterie pour deux pièces de 12 derrière le centre de la 2e parallèle.

L'ennemi communiqua pendant la nuit avec le fort.

Nous avions 250 travailleurs, 30 sapeurs.

Au jour on perfectionna les travaux de la nuit. La batterie de 24, en arrière des retranchements, commença à tirer.

---

1. « On débouche du centre de la tranchée entre les maisons et par un boyau de 30 toises; on s'avance vers le dernier groupe de maisons à droite de l'attaque; on débusque l'ennemi des maisons dans lesquelles il s'était jeté, et on le repousse dans le fort, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde.

» On travaille à l'établissement de deux batteries, l'une à droite de l'attaque et l'autre vers le centre, pour ruiner les maisons les plus voisines du fort et battre l'enceinte. Le général Davout était de tranchée; la 22e demi brigade d'infanterie légère et le chef de brigade Magny, qui a été blessé légèrement, sont cités avec éloge pour leur conduite dans l'exécution; et le général en chef attribue l'honneur des succès obtenus dans la journée du 12 aux bonnes dispositions du général Davout. » *Journal du Siege*. (*Arch. Gén.*)

2. « On prolonge de 20 toises le boyau ouvert la nuit précédente et on établit, à 10 toises en avant du village, une seconde parallele qui se trouve environ à 90 toises du fort. La parallèle s'appuie à droite et à gauche à l'escarpement de la côte. A la faveur d'une île de maisons qui couvrait les tirailleurs des vues du fort, on poussa de suite un boyau vers ces maisons, et on s'établit à 38 toises en avant de la 2e parallèle. On n'est plus qu'à 53 toises de l'enceinte; on occupe les maisons qui appuient le logement. » *Journal du Siege*. (*Arch. Gén.*)



Nuit du 13 *au* 14. — L'ennemi posté sur la plate-forme du donjon inquiétait nos communications. On joignit le santon avec la tête du grand village, et de là avec le centre de la 2e parallèle par deux zigzags.

A la droite de la 2e parallèle, on fit des épaulements des deux côtés de la mosquée pour trois pièces d'artillerie, afin de battre le fort et d'éloigner les canonnières, dont le feu incommodait beaucoup dans une presqu'île aussi resserrée.

On s'empara des dernières maisons en face de la porte du fort, on les crénela.

A la gauche, on commença sur une petite hauteur une batterie pour deux pièces, avec un boyau pour y communiquer; et on fit en avant une tranchée pour flanquer les maisons et protéger les cheminements ultérieurs.

Au centre, on prépara un emplacement et on abattit quelques murs pour placer une pièce qui devait voir la porte du fort.

A la droite, on barra une rue, et on fit une tranchée qui joignait les maisons à la rade[1].

A la pointe du jour, on reconnut le fossé; l'ennemi avait coupé le pont.

Nous avions 150 travailleurs, 15 sapeurs.

Pendant le jour on prépara les chemins pour faire arriver les pièces de 12 à la batterie.

Une pièce fut amenée dans l'emplacement préparé pendant la nuit. Après avoir tiré deux coups sur la porte que les boulets avaient déjà traversée, le mur, percé de l'embrasure et trop faible, croula et interrompit le service de la batterie.

Nos mortiers envoyèrent beaucoup de bombes; les pièces de 24 commencèrent la brèche à la droite du fort. L'ennemi, resserré et incommodé par notre feu, riposta peu.

Nuit du 14 *au* 15. — On joignit les deux maisons de l'avancée par une tranchée. On déboucha à droite et à gauche des maisons par des boyaux, et on commença le couronnement de la contrescarpe

1. « On débouche de cette nouvelle place d'armes par une sape couverte par les maisons, et on s'avance à 20 toises. On se retourne à gauche par une tranchée jusqu'aux rochers; à droite, on chemine à travers les maisons jusqu'à 18 toises de la contrescarpe. Au centre des maisons, on établit un épaulement pour une pièce de 24, et à gauche une batterie pour deux pièces; elle étaient destinées à battre l'enceinte en brèche. » *Journal du Siège.* (*Arch. Gén.*)



à la sape volante et avec des sacs à terre qui avaient été remplis le jour pour cet effet. Mais le feu de l'ennemi, ayant été fort vif, nous fit perdre quelques sapeurs et retarda beaucoup ce travail dont l'achèvement fut remis à la nuit suivante.

Nous avions 40 sapeurs ou mineurs, 120 travailleurs.

Le matin, on vit plusieurs Turcs sortir et rentrer dans le fort par la poterne donnant à la mer et s'avancer sur les récifs. Quelques-uns sortirent du fossé, jetèrent leurs armes et demandèrent à boire. On les reçut. Voyant qu'on ne leur faisait aucun mal, d'autres vinrent en plus grand nombre. Bientôt tous sortirent et vinrent se rendre. On les désarma. On ne pouvait satisfaire leur soif; leur figure annonçait qu'ils avaient beaucoup souffert.

On entra dans le fort par les brèches de droite. Les parapets et les maisons étaient détruits, les terre-pleins bouleversés. Il y avait encore une pièce et deux mortiers en état de tirer.

Les morts mal enterrés répandaient une odeur infecte; les blessés, entassés dans le peu d'abris qui restaient, demandaient des secours et surtout de l'eau.

L'ennemi a perdu près de 1.000 hommes par le feu ou la soif dans le peu de jours qu'a duré le siège. On fit environ 1.500 prisonniers.

Nous avons eu environ 70 hommes tués et 200 blessés. Les sapeurs eurent 8 hommes tués et 9 blessés[1].

Les lettres suivantes fournissent quelques détails complémentaires, notamment pour les dernières journées du siège; elles mettent en évidence les principales difficultés qu'eurent à vaincre les troupes françaises.

---

1. « On fait à droite et à gauche deux débouchés en sape debout pour arriver au couronnement de la contrescarpe, dont on n'est plus éloigné que de 12 toises. Depuis le 8, les batteries de mortiers n'avaient cessé de lancer des bombes dans le fort; elles avaient fait le plus grand ravage dans la garnison qui était entassée dans un espace si resserré que chaque homme avait à peine de quoi se placer. L'intérieur du fort n'était plus qu'un monceau de ruines. La garnison mourait de faim et de soif, elle était privée de toute communication avec l'escadre. Elle n'avait plus d'autre parti à prendre que de capituler ou de se mettre à la merci du vainqueur. Les Turcs ne savent pas capituler; ils jettent leurs armes et viennent en foule se jeter aux genoux des Français. Le fils du pacha, le kiaya et 2.000 hommes sont faits prisonniers. » *Journal du Siège.* (*Arch. Gen.*)



LE GÉNÉRAL JUNOT AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Devant Aboukir, le 12 thermidor an VII (30 juillet 1799).

L'attaque d'Aboukir devient plus sérieuse qu'on ne se l'était imaginé d'abord. L'idée de sa reddition a fait manquer l'instant favorable de le resserrer de manière à l'empêcher de faire toute sortie, et de s'opposer à ce que l'ennemi vienne nous attaquer comme il le fait maintenant; dans la journée d'hier, il a fait des progrès effrayants, et, ce matin, il avait pris entièrement le village : il ne nous reste que la dernière maison; cinquante hommes suffisent pour faire sauver une demi-brigade, lorsqu'elle est derrière les murailles. L'artillerie ne travaille pas. Faultrier ne peut pas tout faire, et il est on ne peut pas plus mal secondé; il a un directeur de parc qui croit être au parc de Meudon, et qui ne se donne aucun mouvement. Enfin, mon Général, il semble que les uns aient oublié ce qu'ils savent de l'art de la guerre, et les autres paraissent avoir perdu leur ancien courage.

Nous pensions avoir ce matin une partie de nos pièces de 24 et nos gros mortiers en batterie; mais il n'y a encore rien. La redoute est mal en ordre, et n'est pas à l'abri d'un coup de main, avec la troupe que nous avons, si on était vivement repoussé du village; mais nous nous y enfermerions nous-mêmes, et à coup sûr ils ne l'enlèveraient pas.

On a envoyé des pièces et rien pour les débarquer, ce qui a beaucoup retardé.

Je crois devoir vous écrire comme je le fais, mon Général, car il faut que vous sachiez la vérité; tout le monde ne vous la dit pas, et je crois qu'il est instant que vous la connaissiez.

Vous pouvez compter, dans tous les cas, sur mon entier dévouement.

JUNOT.

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Devant Aboukir, le 12 thermidor an VII (30 juillet 1799).

Mon Général,

Bonne nouvelle, le général Davout s'est conduit avec la plus grande distinction; à la tête de la 22ᵉ, un bataillon de la 25ᵉ, de la 18ᵉ et de trois compagnies d'éclaireurs, il a repris le village entier jusqu'au fort, une pièce de 8 et deux pièces de 16 qu'on vient d'enclouer. On a tué une grande quantité de Turcs dans les maisons : ils ne s'attendaient pas à une attaque aussi vigoureuse. Actuellement ils sont privés d'eau; j'ai ordonné sur-le-champ de retrancher toute la tête du village, de manière à ce qu'il ne puisse plus être repris.

Nous n'avons eu que peu de blessés. Le chef de la 22ᵉ l'a été légèrement à la tête; nous n'avons que six à sept morts.

Une pièce de 24 a forcé un vaisseau à fuir à toutes voiles, un aviso a



été culbuté. Les canonniers se conduisent bien, nos bombardiers sont mauvais. Cette nuit, cinq pièces de 24 seront en batterie.

J'ai ordonné une distribution générale d'eau-de-vie, de munitions et d'un peu d'argent.

ABDALLAH-MENOU.

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Devant Aboukir, le 13 thermidor an VII (31 juillet 1799).

Mon Général, j'espère que nous aurons le fort ce soir ou demain matin; nous sommes sur la contrescarpe; les ennemis se jettent à la nage et se noient; quelques Anglais ont été vus sortant par la poterne.

Trois pièces de 24 battent en brèche, une de 12 va être placée sur la montagne en avant du santon.

Un retranchement est fait en avant du dernier village, et allant d'un monticule à l'autre. Tout le monde a parfaitement travaillé, le génie s'est distingué : hier, le citoyen Magny, chef de brigade de la 22e; le citoyen Eyssautier, chef de la 69e, et le citoyen Veckel, chef de bataillon de la 25e, se sont conduits à merveille, ainsi que le nommé Féret, lieutenant de la 18e : ce dernier mérite, Général, que vous lui donniez de l'avancement. J'aurai aujourd'hui l'état des volontaires qui se sont distingués.

L'ennemi a perdu hier plus de 800 hommes; nous avons eu environ 80 blessés et 15 morts.

Aujourd'hui, une chaloupe a été coulée bas, un aviso a été touché, et deux bombes de 12 pouces sont tombées au milieu de la flotte ennemie.

ABDALLAH-MENOU.

LE CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE BERTRAND
AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Au camp d'Aboukir, le 13 thermidor an VII (31 juillet 1799).

J'ai l'honneur de vous adresser les rapports de la journée d'hier et de cette nuit. Plusieurs parties ne sont pas intelligibles sans plan : j'en fais faire un, vous le recevrez demain. En attendant voici un résumé des rapports :

Depuis trois jours nous avions perdu, par des chicanes et par le feu des maisons, près de 250 hommes. On s'est décidé à attaquer le village, il n'a pas coûté 30 hommes.

L'ennemi, à la pointe du jour, reconnut et se porta sur le santon, que nous évacuâmes, ainsi que les tranchées contiguës, où il plaça son drapeau.

A 10 heures du matin, nous reprîmes le santon; on se porta sur le village par la droite et par la gauche, et par les maisons; à 2 heures et de-



mie, tout le village était occupé; le soir, il était évacué sur tous les accès.

A 6 heures, on attaqua les premières maisons du village en avant de la porte.

Cette nuit, on a conduit les tranchées qui joignent ces maisons à la mer par la droite et par la gauche.

En arrière, une parallèle traverse l'isthme en couronnant deux hauteurs; les ouvrages ont 130 toises de développement.

On a fait de plus 50 toises de communications les plus courtes possibles; mais, la nuit prochaine, nous en aurons de plus commodes et de plus militaires.

Nous avons trouvé environ 400 outres, et des outres qui ne peuvent servir que de jarres.

Il ne reste à établir que la batterie de gauche, qui doit protéger la tranchée et ruiner les parapets.

Depuis trois jours, les travaux de jour et de nuit n'ont coûté que 5 hommes.

Nous faisons des approvisionnements, et nous préparons des moyens sûrs de réduire la place, si, contre toute attente, elle résistait au bombardement.

Nous recevons à l'instant l'ordre du jour du 10 thermidor an VII. Je me joins à mes camarades pour vous remercier d'avoir honoré la mémoire de nos chefs.

BERTRAND.

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Aboukir, le 14 thermidor an VII (1er août 1799).

Mon Général, quatre nouvelles pièces vont commencer à tirer à 30 toises du fort: j'espère qu'il sera réduit ce soir. Mais, conformément à votre intention, je n'ai rien voulu brusquer, afin de ne pas perdre ou de perdre le moins d'hommes possible. Dans une autre circonstance, nous aurions déjà pris la place d'assaut; mais je me rappelle que vous m'avez écrit de m'en rendre maître avec le canon et les mortiers; la pièce sur le lac fera feu ce soir; par ce moyen, la communication sera rétablie.

Nous n'avons eu hier que 2 hommes tués et 5 blessés.

Les ennemis continuent à se jeter à la mer.

Les chaloupes ont été touchées hier assez vivement par nos pièces de 24 : je désire fort que l'anniversaire du 14 thermidor soit pour nous un jour de succès.

ABDALLAH-MENOU.



LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Aboukir, le 15 thermidor an VII (2 août 1799).

Mon Général, je vous ai écrit au crayon sur les ruines du fort. J'ai l'honneur, en ce moment, de vous rendre un compte plus détaillé. Les quatre généraux de brigade Rampon, Junot, Davout et Robin ont tout le mérite de la prise d'Aboukir ; je n'ai fait que suivre leur impulsion. Le génie s'est conduit à merveille[1] ; l'artillerie, dont le chef est excellent, a montré un peu de lenteur ; les troupes ont déployé du courage et de la patience ; mais, au moment de la reddition du fort, j'ai été mécontent de l'horrible avidité du soldat.

J'ai fait entrer un bataillon dans le fort, un dans la redoute, et un autre garde les prisonniers. J'ai ici le kiaya du pacha, l'effendi et le fils du pacha ; Osman Khodja est aussi au nombre des prisonniers.

Il n'y a aucune espèce de provisions dans le fort. On y trouve seulement un grand nombre de fusils, de pistolets et de balles ; j'ai donné ordre à l'artillerie de les assembler, ainsi qu'au génie de réunir les outils et tout ce qui concerne son arme.

Veuillez bien, Général, ordonner qu'on nous envoie des vivres de toute espèce.

Je vous envoie le grand drapeau du Grand Seigneur ; c'est mon aide de camp Henry qui vous le porte.

C'est le général Robin qui était de tranchée aujourd'hui.

ABDALLAH-MENOU.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF[2]

Alexandrie, le 17 thermidor an VII (4 août 1799).

Citoyens Directeurs,

Le 8 thermidor, je fis sommer le château d'Aboukir de se rendre. Le fils du pacha, son kiaya et tous les officiers voulaient capituler ; mais ils n'étaient plus écoutés des soldats.

Le 9, on continua le bombardement tard. Le 10, plusieurs batteries furent

1. Voir lettre du chef de bataillon du génie Bertrand à Bonaparte (Aboukir, 15 thermidor-2 août). Il dit que le siège vient de se terminer à la gloire de l'armée et que les officiers du génie ont contribué aux succès « de tous leurs moyens, avec zèle et activité ». Il demande des avancements de grade ou de classe pour les capitaines en second Vinache et Liédot, les lieutenants en premier Deponthon et Fleuret, les lieutenants en second Thurman et Blaye. Ces avancements furent ordonnés par Bonaparte (Alexandrie, 17 thermidor - 4 août) ; par le même ordre, il nomma Bertrand chef de brigade.

2. D'après l'expédition originale, de la main de Bourrienne. La lettre de Bonaparte au Directoire fut imprimée, par l'imprimerie nationale du Caire, avec de légères variantes.



établies sur la droite et la gauche de l'isthme. Plusieurs chaloupes canonnières furent coulées bas ; une frégate fut démâtée et prit le large.

Le 10, l'ennemi, commençant à manquer de vivres, se faufila dans quelques maisons du village qui touche le fort. Le général Lannes, y étant accouru, fut blessé à la jambe. Le général Menou le remplaça dans le commandement du siège.

Le 12, le général Davout était de tranchée. Il s'empara de toutes les maisons où était logé l'ennemi et le jeta dans le fort après lui avoir tué beaucoup de monde. La 22e d'infanterie légère et le chef de brigade Magny, qui a été légèrement blessé, se sont parfaitement conduits[1].

Le 15, le général Robin était de tranchée ; nos batteries étaient sur la contrescarpe. Nos mortiers faisaient un feu très vif. Le château n'était plus qu'un monceau de pierres. L'ennemi n'avait point de communication avec l'escadre ; il mourait de soif et de faim ; il prit le parti, non de capituler, ces gens-ci n'entendent pas cela, mais de jeter ses armes et de venir en foule embrasser les genoux du vainqueur.

Le fils du pacha, son kiaya et 2.000 hommes ont été faits prisonniers. On a trouvé dans le château 300 blessés et 1.800 cadavres. Il y a tel de nos boulets[2] qui a tué jusqu'à six hommes. Dans les premières vingt-quatre heures de la sortie de la garnison turque, il est mort plus de 400 prisonniers pour avoir trop bu, et mangé avec trop d'avidité.

Ainsi cette affaire d'Aboukir coûte à la Porte 18.000 hommes et une grande quantité de canons.

Pendant les quinze jours qu'a duré cette expédition, j'ai été très satisfait de l'esprit des habitants de l'Égypte ; personne n'a remué, et tout le monde a continué de vivre comme à l'ordinaire.

Les officiers du génie Bertrand et Liédot et le commandant de l'artillerie Faultrier se sont comportés avec la plus grande distinction.

Salut.

BONAPARTE.

P.-S. — Depuis le 5 nivôse, je n'ai pas eu de vos nouvelles[3].

LE CHIRURGIEN EN CHEF LARREY AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Alexandrie, le 30 thermidor an VII (17 août 1799).

J'ai l'honneur de vous présenter le résultat du nombre des blessés qu'ont produits la bataille d'Aboukir, les combats partiels que l'armée formant le siège de ce fort a essuyés depuis cette époque jusqu'à ce jour, et des effets dont leurs blessures seront probablement suivies.

La bataille seule nous a donné environ 500 blessés ; nous en avons

1. Le texte imprimé au Caire présente cette addition : « Le succès de cette journée, qui a accéléré la reddition du fort, est dû aux bonnes dispositions du général Davout. »

2. Le texte imprimé au Caire porte : « telle de nos *bombes* ».

3. Ce *post-scriptum* ne figure pas dans le texte imprimé au Caire.



reçu, depuis, 230; ce qui fait, au total, 730. De ce nombre, 20 sont blessés mortellement ou présentent très peu d'espoir de guérison; 100 environ seront estropiés et incapables d'aucun service, dont 27 ont été amputés sur le champ de bataille; 170 seront propres à un service sédentaire, et 447 environ rentreront dans leurs corps, où ils pourront reprendre le service actif. Dans ce nombre ne sont pas compris les officiers généraux et autres officiers logés en ville.

Tous les blessés ont reçu sur le champ de bataille les secours les plus prompts, et ont été transférés aux hôpitaux d'Alexandrie avec toute la célérité possible : ils paraissent satisfaits des soins qu'ils reçoivent dans les hôpitaux; et, si vous êtes à portée de les interroger sur les différents services, je pense qu'ils rendront justice au zèle et à l'activité que montrent tous les chirurgiens de terre et de la marine chargés de leur traitement particulier[1].

J'ai eu l'honneur de vous demander pour eux au moins un mois d'appointements, qui leur est indispensable pour subvenir à leurs premiers besoins; je vous prie de le leur faire payer.

LARREY.



On a vu qu'après avoir confié à Lannes le commandement du siège d'Aboukir, Bonaparte s'était rendu à Alexandrie dans la soirée du 27 juillet. Dès le lendemain il s'empressait d'annoncer au Directoire cette éclatante victoire, qui devait dissiper l'impression fâcheuse produite en France par la retraite de Syrie. Sans attendre que la chute du fort fût un fait accompli, il fit partir sa dépêche, le 29 juillet, sur l'aviso *l'Osiris*, qui avait eu une traversée si heureuse cinq mois auparavant; ce bâtiment put éviter, cette fois encore, les croisières ennemies et atteindre Marseille le 25 septembre[2].

1. D'après les registres de Daure, on voit que les hôpitaux d'Alexandrie comptaient, vers le milieu d'août, 950 blessés ou malades. Il avait été établi aussi un hôpital à El-Rahmânieh.

2. Outre la lettre de Bonaparte au Directoire (citée p. 415), *l'Osiris* portait une courte lettre de Berthier au ministre de la guerre (du 11 thermidor-29 juillet), accompagnée des relations de la campagne de Syrie et de la bataille d'Aboukir (voir page 406).

La lettre de Bonaparte fut portée à la connaissance des Conseils, dans leur séance du 12 vendémiaire an VIII (4 octobre 1799), par un message du Directoire. (Voir *Moniteur* du 14 vendémiaire-6 octobre, p. 51). Le Directoire fit ultérieu-

Nous avons précédemment mentionné les ordres donnés par Bonaparte pour faire parvenir au corps assiégeant Aboukir le matériel et toutes les ressources nécessaires. En même temps, il compléta les dispositions prises dès le 26 juillet pour le renvoi des troupes dont la présence sur les côtes devenait inutile. Il porta surtout, d'une façon spéciale, son attention sur la défense d'Alexandrie; Marmont l'avait déjà assurée dans des conditions satisfaisantes, que diverses mesures eurent pour objet d'améliorer encore.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MARMONT

Alexandrie, le 11 thermidor an VII (29 juillet 1799).

Je vous prie, Citoyen Général, de faire descendre des forts Crétin, Caffarelli et du Phare, et de faire remettre au parc toutes les pièces de campagne qui seraient en batterie dans ces différents forts.

Je vous salue.

BONAPARTE.

ORDRE

Alexandrie, le 11 thermidor an VII (29 juillet 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE :

Article premier. — Le village situé à la porte Rosette, et les couvents grecs et coptes seront démolis.

Art. 2. — Il sera donné au président grec un okel national comme indemnité. Les Coptes enverront des commissaires au Caire, où il sera pris des arrangements avec eux.

BONAPARTE.

Extraits des ordres du jour de l'armée.

10 *thermidor* (28 *juillet*). —..... Le fort de l'Observation à Alexandrie sera appelé fort Crétin, et le fort du Général sera appelé fort Caffarelli.

rement paraître au *Moniteur* quelques dépêches de Bonaparte, ainsi que les *Relations* de Berthier sur la campagne de Syrie et la bataille d'Aboukir (numéros du 19 vendémiaire au 2 brumaire -11 au 24 octobre).



12 *thermidor* (30 *juillet*). —..... Le fort Triangulaire à Alexandrie sera appelé fort Duvivier... Le fort des Bains portera le nom de fort Leturcq.

Extrait d'un ordre de Berthier (du 13 thermidor-31 juillet)

A l'adjudant général Roize. —..... De partir demain avec sa cavalerie et son artillerie pour se rendre à Berket, d'où il enverra ses chevaux éclopés à El-Rahmânieh.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Alexandrie, le 14 thermidor an VII (1er août 1799).

Vous donnerez l'ordre à la 18e demi-brigade de partir demain pour se rendre à El-Rahmânieh. L'adjudant général Sornet partira avec.

L'adjudant général Jullien sera employé dans la division d'Alexandrie. Il sera spécialement chargé de commander le camp d'Aboukir et de surveiller l'exécution des ouvrages qu'on doit y faire.

La 69e demi-brigade, la 4e d'infanterie légère, les deux bataillons de la 61e tiendront garnison dans l'arrondissement d'Alexandrie. Par là le général Marmont pourra placer deux bataillons à Aboukir, un à Rosette, un ou deux dans le Bahireh, et trois ou quatre à Alexandrie.

Le bataillon de la 75e, celui de la 85e [1] et de la 25e rejoindront leurs divisions.

Le lendemain de la prise du fort d'Aboukir, le général Rampon partira avec toute sa division pour se rendre à El-Rahmânieh et, le jour d'après, le général Menou suivra avec toute sa division ; bien entendu que la 69e et la 4e d'infanterie légère resteront dans l'arrondissement d'Alexandrie.

L'adjudant général Valentin se rendra à Rosette pour commander la province.

Tous les détachements d'artillerie, soit à cheval, soit à pied, qui sont venus avec le parc, retourneront à Gizeh.

1. Voir lettre d'Andréossy à Menou (14 thermidor-1er août), l'invitant à faire partir le bataillon de la 85e dans le cas où il ne serait pas encore en route conformément à l'ordre précédemment donné.



Toute l'artillerie de campagne prise à l'ennemi sera envoyée à Gizeh.

Toute l'artillerie de campagne française, qui se trouve à Alexandrie, sera envoyée à Gizeh. Il ne sera laissé à Alexandrie que deux pièces de 12, deux obusiers, et deux pièces de 8. Il sera laissé en outre cinq pièces de 3 ou de 4, qui seront données à chacun des bataillons de la 69e et de la 61e, pour servir de pièces de bataillon, conformément à l'ordre du jour.

BONAPARTE.

ORDRE

Alexandrie, le 14 thermidor an VII (1er août 1799).

Article premier. — Il sera fourni au commandant du génie, pour les travaux d'Alexandrie, Aboukir et des tours à établir à Beydah et à Berket, 30.000 francs par mois : 15.000 seront fournis sur les fonds provenant de l'arrondissement, et 15.000 seront envoyés du Caire[1].

Article 2. — 1o On achèvera la redoute du fort des Bains qui est revêtue.

2o On occupera la tour des Romains ;

3o On établira le fort Pompée ;

4o On formera une enceinte depuis le fort Crétin jusqu'à la tour de Pompée, de manière que le fort Crétin et la tour de Pompée flanquent cette enceinte ;

5o On achèvera le fort des Bains, tel que le projet en a été laissé par le citoyen Crétin ;

6o On établira une enceinte, ou bonne muraille, derrière la montagne du fort Caffarelli, et depuis la tour du Kachef on ira droit à la mer ;

7o On établira au puits d'El-Beydah une tour de 18 pieds de haut ; on placera sur la plate-forme une pièce de canon de 6 ;

1. Voir lettre de Bonaparte à Marmont (14 thermidor-1er août) :
« J'ai fait verser, Citoyen Général, 40.000 francs dans la caisse du payeur d'Alexandrie. Je donne des ordres pour qu'on en verse encore 50.000 qui se trouvent dans ce moment ci à El-Rahmânieh. Mon intention est que l'on prélève d'abord sur ces fonds les 16.000 livres que doit avoir le génie pour le reste de thermidor. 8.000 livres pour le matériel de la marine, 10.000 livres pour le matériel de l'artillerie, y compris ce que vous pourriez avoir déjà donné. Le restant sera partagé entre la terre et la marine, pour donner à l'une et à l'autre un acompte sur la solde. »



8° On établira une pareille tour à Berket, sur la hauteur, à peu près à 200 ou 300 toises de ce village;

9° On organisera le puits de Beydah de manière à ce qu'il y ait des abreuvoirs et qu'il produise toute l'eau qu'il est susceptible de produire;

10° On rasera les deux villages d'Aboukir de manière à ce qu'il ne reste pas une seule maison;

11° On établira sur les hauteurs des puits d'Aboukir, sur laquelle était appuyée la gauche de l'ennemi, un fort pareil au fort Crétin, et, à l'extrémité de la chaussée où était la batterie Picot, une bonne batterie fermée;

12° S'il arrivait que l'on rencontrât des difficultés majeures à construire un fort sur la hauteur des puits, on mettrait sur-le-champ la main à le construire à l'endroit où est située la redoute. Il faudrait qu'il eût trois batteries basses, une à l'endroit où est aujourd'hui le fort d'Aboukir, les autres à droite et à gauche de l'isthme, de manière à empêcher les chaloupes canonnières de venir le battre; et, comme la batterie située où est le fort d'Aboukir se trouverait très éloignée du fort, on y laissera subsister, à la gorge, le fossé avec un simple mur de clôture de 2 à 3 pieds[1] d'épaisseur, et l'on donnera un relief tel à une des batteries du nouveau fort, qu'elle découvre entièrement dans la batterie, de manière qu'il soit impossible de s'y loger, tant qu'on ne sera pas maître du fort. Je laisse à une commission composée des citoyens Bertrand, commandant le génie, et Sorbier, du chef de brigade Faultrier, du général Marmont et de l'adjudant général Jullien, à décider définitivement lequel de ces projets doit être adopté. La commission m'enverra copie du procès-verbal de la séance tenue à cet effet, et l'on travaillera, sans le moindre retard, à l'exécution du projet qui aura été arrêté.

BONAPARTE.



Quand Bonaparte eut reçu la lettre de Menou annonçant la prise du fort, il prescrivit la dislocation immédiate du corps de siège. La division Rampon et une partie de la division

1. Les chiffres 2 et 3, de la main de Bonaparte, surchargent les chiffres 5 et 6 qui avaient été écrits par Bourrienne.



Lannes devaient, dans les vingt-quatre heures, se diriger sur Berket-Gitas et El-Rahmânieh, en emmenant la majeure partie des prisonniers turcs qui devaient être ensuite conduits au Caire[1]. Menou resterait avec quelques bataillons à Aboukir pour garder ce point, assurer les évacuations et protéger les travaux de remise en état du fort.

A cet effet, Berthier écrivit à Menou (d'Alexandrie, 15 thermidor — 2 août) :

Le général en chef vient de recevoir la lettre par laquelle vous lui apprenez la nouvelle de la reddition d'Aboukir. Il ordonne que vous choisissiez sur-le-champ 200 des principaux officiers turcs, y compris le fils du pacha, son kiaya, et les domestiques qu'ils peuvent avoir; vous les remettrez au général Rampon, qui vous en donnera un reçu, et qui les conduira à El-Rahmânieh sous l'escorte de sa division qui, d'après l'ordre ci-joint que vous lui remettrez, partira ce soir ou demain, une heure avant le jour[2].

Vous choisirez 600 prisonniers turcs, forts et robustes, que vous enverrez sous escorte au général de brigade Marmont, à Alexandrie, où ils resteront pour être employés aux travaux de la place ; vous préférerez ceux qui ne savent point parler arabe.

Vous choisirez 250 autres prisonniers turcs que vous garderez au fort d'Aboukir, que vous employerez sur-le-champ à faire enterrer les morts et à soigner les blessés turcs, pour lesquels le général en

---

1. Voir lettre de Bonaparte à Dugua (Alexandrie, 15 thermidor — 2 août). Il annonce la prise du fort et l'envoi au Caire des prisonniers, sauf un millier qu'il laisse pour les travaux d'Alexandrie :

« Le 18, nous serons tous à El-Rahmânieh.

» Faites mettre les Anglais au fort Sulkowski ; faites préparer un logement à la citadelle pour le pacha, son fils, le grand trésorier, une trentaine de grands et à peu près 200 officiers, du grade de colonel jusqu'à celui de capitaine. S'il est nécessaire, vous pourrez mettre les prisonniers arabes dans un autre fort. Quant aux soldats, j'en enverrai du Caire à Damiette, Belbeis, Salheyeh, pour les travaux.

» Dix-huit vaisseaux de guerre et l'escadre de Brest sont depuis deux mois à Toulon : ils sont bloqués par l'escadre anglaise. Les marins prétendent ici qu'ils arriveront en toute sûreté au mois de novembre.

» Il doit vous être arrivé des cartouches et beaucoup d'artillerie que j'ai ordonné d'envoyer de Rosette au Caire. »

2. Voir ordre de Berthier à Rampon (même date), lui prescrivant de partir avec toute sa division pour El-Rahmânieh, en passant par Berket-Gitas où il trouvera des vivres; il prendra des mesures pour ne laisser évader aucun prisonnier turc.



chef envoie un parlementaire au commandant anglais, pour lui proposer de les reprendre. Ces 250 prisonniers seront également employés à abattre les maisons du village d'Aboukir, qui est une des premières opérations dont on doive s'occuper.

Vous réunirez le reste des prisonniers, après avoir choisi ceux demandés ci-dessus ; vous les remettrez au général Robin, sur son reçu ; ce général est chargé de les emmener avec lui à El-Rahmanieh, sous l'escorte de la 22e et de la 13e demi-brigade, ainsi que vous le verrez par l'ordre ci-joint, que je vous prie de lui remettre [1].

Vous aurez soin qu'on ôte aux prisonniers turcs leurs pistolets et autres armes.

Vous aurez soin de faire porter aux blessés turcs qui restent au fort de l'eau, et de leur faire donner tous les secours qui dépendront de vous.

Le général en chef ordonne que vous restiez à Aboukir jusqu'à nouvel ordre avec la 4e demi-brigade d'infanterie légère et le bataillon de la 69e.

Le général Davout a également l'ordre de rester à vos ordres avec sa brigade. Vous recevrez une instruction particulière du général en chef sur ce que vous aurez à faire.

Un peu plus tard, Bonaparte adressa lui-même à Menou ces instructions complémentaires [2] :

Vous devez avoir reçu, Citoyen Général, les ordres de l'état-major relativement aux troupes qui sont actuellement sous vos ordres, et aux prisonniers. Dans la journée de demain, il ne vous restera plus qu'un bataillon de la 69e et les trois bataillons de la 4e légère, et différents détachements d'artillerie. Faites sur-le-champ travailler à démolir les deux villages ; faites déblayer toute l'artillerie de siège sur Alexandrie, hormis quatre pièces de 24, qui resteront à Aboukir, et deux mortiers à la Gomer ; faites embarquer à Rosette, pour Le Caire, la pièce de 8 et l'obusier qui s'y trou-

1. Voir ordre de Berthier à Robin (même date), lui prescrivant de partir douze heures après Rampon. Il prendra des vivres à Aboukir pour aller jusqu'à Berket-Gitas, où il en trouvera. Il partira avec la 22e légère, la 13e de bataille, l'artillerie et l'état-major de la division Lannes ; il prendra des mesures pour ne pas laisser évader un seul prisonnier.
2. D'Alexandrie, 15 thermidor (2 août).



vent ; faites évacuer sur Rosette toutes les pièces de 4 ou de 3 qui ont été prises sur les Turcs, hormis deux qui resteront à Aboukir; ordonnez qu'à mesure qu'elles arriveront à Rosette, on les fasse partir pour Le Caire, hormis deux que l'on gardera pour le service de Rosette[1].

Faites rétablir le ponton pour servir au passage du lac ; faites armer de deux pièces de 12 ou de 16 la batterie Picot, et, comme il est nécessaire qu'elle soit à l'abri d'un coup de main, commencez par faire fermer, par un fossé et un mur crénelé, cette batterie.

Faites recueillir toutes les tentes, et mettre dans un magasin; avec le temps on les évacuera sur Rosette.

Quant aux blessés, j'ai écrit par un parlementaire aux Anglais de venir les reprendre ; je vous ferai connaître leur réponse. Pour actuellement, faites les réunir ensemble sous quelques tentes ou dans une mosquée.

Je désire que vous restiez encore quelques jours à Aboukir, pour mettre les travaux en train et tout réorganiser dans cette partie.

Ordonnez à l'adjudant général Jullien de se rendre à Aboukir. Vous lui laisserez le commandement lorsque vous verrez les choses dans un état satisfaisant.

Mentionnons encore l'ordre de Bonaparte à Berthier, lui prescrivant de rappeler d'Aboukir la compagnie de canonniers de la légion nautique, pour la faire embarquer sur la *Muiron*, où elle servira de garnison (15 thermidor-2 août).

Par une lettre adressée au chef de bataillon du génie Bertrand, Bonaparte fait connaître ses intentions au sujet

---

1. Voir lettre de Bonaparte à Faultrier (même date), au sujet de la destination du matériel d'artillerie :

« Des huit pièces de 24, Citoyen Commandant, que l'on vous a envoyées d'Alexandrie, quatre resteront pour l'armement d'Aboukir ; les quatre autres seront envoyées à Alexandrie.

» Des quatre mortiers à grande portée, deux resteront à Aboukir, et deux seront envoyés à Rosette, pour de là l'être au Caire.

» Toutes les pièces de 4, de 3 prises à l'ennemi seront envoyées à Rosette, et de là au Caire, hormis deux pour la défense d'Aboukir, et deux pour celle de Rosette.

» L'obusier et la pièce de 8 qui sont à Rosette seront envoyés au Caire.

» Vous restituerez aux divisions Lannes et Rampon leurs pièces. »



des travaux à entreprendre soit au fort d'Aboukir, soit aux environs :

Vous devez avoir reçu, Citoyen, une note de ce que je désire que l'on fasse à Aboukir.

Commencez au préalable par faire abattre les deux villages, par raser la mosquée et tous les bâtiments du fort, en n'y laissant que l'emplacement d'une batterie.

Faites construire, sur un emplacement choisi avec le général Menou et le citoyen Faultrier, une batterie de 2 pièces de 16, pour défendre le passage du lac et empêcher les bâtiments d'approcher. Je crois que la batterie Picot est propre à cet objet. Faites-la entourer d'un fossé et d'un mur crénelé, ou tout autre ouvrage convenable.

Avant de partir de ces contrées, je désire que vous asseyiez bien la défense d'Aboukir et que vous vous concertiez à Alexandrie avec les différents officiers du génie qui s'y trouvent, pour la construction des ouvrages que j'ai ordonnés.

Bertrand répondit à Bonaparte en lui soumettant les considérations suivantes sur la défense générale de la presqu'île et de la rade d'Aboukir (15 thermidor-2 août) :

Je n'ai pas reçu la note relative à Aboukir, dont vous me parlez dans votre lettre de ce jour. J'apprends votre départ, et je vous soumets à la hâte quelques observations sur la position du fort principal.

Vous m'avez dit que vous ne vouliez conserver le fort d'Aboukir que comme batterie, et que vous désiriez un centre de force qui protégeât cette batterie et celle du Phare.

La position de la redoute dans une langue de terre fort étroite ne me paraît pas aussi propre à remplir ce but, que la position de gauche de l'ennemi.

Si une armée de débarquement assiège le fort, elle sera probablement maîtresse de la mer et secondée par des canonnières, qui ajouteront le canon aux moyens de réduire un fort, qui ne sera éloigné des deux rives que de 60 à 80 toises.

Si l'armée de débarquement veut marcher en avant pour combattre l'armée qui s'avancerait, assiéger Alexandrie, se porter sur Rosette ou sur quelque point du lac Madieh, il lui suffirait de laisser un petit corps, qui bloquerait aisément cette presqu'île; le fort sera aussi moins aisément secouru.

La hauteur que je vous propose d'occuper est éloignée du bord de la mer de 250 toises, des bords du lac Madieh de 400 toises ; elle est élevée de 60 pieds environ au-dessus de la mer. Si la position vous paraît convenable, nous travaillerons au projet du fort.

D'autre part, on voit Menou écrire à Bonaparte (18 ther-



midor–5 août), pour lui demander des instructions sur quelques points particuliers :

Mon Général, rien de nouveau ici. La flotte ennemie est toujours dans la même situation; la démolition des villages va son train; le bataillon de la 69e va repartir pour Alexandrie; le déblaiement de l'artillerie se fait.

Quant à la défense provisoire d'Aboukir, je ne sais en quoi elle doit consister. Toutes les maisons de l'intérieur du fort doivent-elles être démolies, sauf, je l'imagine, la grande tour? Les murs doivent-ils être rasés jusqu'à la hauteur de bonne batterie? Il est à observer que nos pièces avaient fait des brèches très considérables du côté droit. J'imagine qu'elles doivent être réparées, et qu'en général tout le pourtour du fort doit l'être; je dois vous observer, mon Général, que la démolition de ce qui reste des maisons doit avoir lieu : car, en cas de bombardement de la part de l'ennemi, les troupes qui seraient dans le fort seraient écrasées; il faudrait seulement de bonnes casemates et créneler les murs dans les parties où l'ennemi pourrait aborder.

La grande redoute doit-elle être réparée ou rasée? Celle dite Picot doit-elle être portée sur-le-champ à son plus grand état de défense? Je fais toutes ces questions, Général, parce que vous m'ordonnez d'assurer la défense provisoire d'Aboukir. Le citoyen Bertrand a dû vous soumettre le projet d'un nouvel emplacement pour y construire un fort ouvrage.

Bonaparte ne prit aucune décision définitive avant de quitter Alexandrie pour rentrer au Caire[1]. La question restait en suspens au moment de son départ pour la France. Elle fut l'objet d'études, auxquelles l'insuffisance des ressources semble avoir empêché de donner suite[2]. On se contenta de remettre le fort d'Aboukir en état et d'apporter quelques améliorations secondaires à sa défense. C'est dans ces conditions que nous le verrons vingt mois plus tard attaqué et pris par les Anglais en quelques jours.

1. L'ordre du jour de l'armée du 26 thermidor (13 août) porte : « Le nouveau fort qui doit être situé sur la hauteur qui domine les puits d'Aboukir, où était située la gauche de l'ennemi, portera le nom de *fort Guibert.* » On peut en conclure qu'en principe Bonaparte avait l'intention de faire construire un fort à cet endroit. Mais il ne donna aucun ordre formel pour entreprendre cette construction.

2. Voir aux *Annexes* un rapport du chef de brigade du génie Bertrand sur la défense d'Aboukir (Le Caire, 17 fructidor-3 septembre).



En ce qui concerne le matériel d'artillerie, le chef de brigade Faultrier adressa à Bonaparte le compte rendu suivant (Aboukir, 17 thermidor - 4 août) :

Mon Général, nous avons trouvé dans le fort d'Aboukir cinq bouches à feu françaises, savoir :

Deux pièces de 16 en bronze, dont les affûts sont brisés, mais peuvent être réparés; une pièce de 3 en fer, dont l'affût est brisé; un mortier de 12 pouces à la Gomer en état de servir; un mortier de 8 pouces à la Gomer, dont le crapaud est brisé.

Des quatre pièces de 12 de campagne que nous avons amenées d'Alexandrie, deux ont été placées dans la redoute Picot, près du lac Madieh, et deux autres sont dans la redoute d'Aboukir.

Des deux pièces de campagne de 12 françaises que nous avons trouvées dans la redoute d'Aboukir, une a crevé et éclaté, je vous en envoie un petit éclat; et la lumière de l'autre s'est évasée, de manière qu'elle ne peut plus être que d'un mauvais service.

Je vous prie de me faire connaître vos intentions relativement à ces bouches à feu.

J'ai fait établir hier un ponton et des culées à l'embouchure du lac Madieh pour servir au passage des convois; j'y fais établir un deuxième ponton, et je fais réparer la batterie. Je chargerai l'officier d'artillerie, commandant de cette batterie, du soin des pontons et de leur manœuvre.

Bonaparte répondit à Faultrier (Alexandrie, 18 thermidor-5 août) :

Les deux pièces de 16 peuvent, ainsi que la pièce de 3 en fer, rester à Aboukir pour l'armement du fort. Les mortiers de 12 et 8 pouces rentreront à Alexandrie. Les quatre pièces de 12 de campagne, que nous avons amenées d'Alexandrie, seront envoyées à Rosette, et de là au Caire.

La pièce de 12, dont la lumière est évasée, sera envoyée à Alexandrie, pour qu'on y mette un grain.

Le détachement d'artillerie à cheval qui est à Aboukir se rendra à El-Rahmânieh.

Vous renverrez à Alexandrie tous les canonniers, hormis les hommes qui peuvent encore vous être nécessaires pour le service du parc.

Dès l'instant que la défense provisoire d'Aboukir sera assurée, que vous aurez évacué vos pièces et munitions de guerre, vous rentrerez à Alexandrie, en laissant le commandement de l'artillerie d'Aboukir à un officier intelligent.



La prise du fort d'Aboukir avait complété les résultats de la victoire du 25 juillet. L'armée ennemie était presque entière-



ment anéantie. L'Égypte se trouvait pour quelques mois à l'abri de toute menace dangereuse, puisque la saison ne permettait guère une attaque par terre et que, découragés par leur désastreuse tentative de débarquement, les Turcs ne seraient pas en mesure de la renouveler avant longtemps[1].

Ces événements eurent encore pour conséquence d'interrompre l'isolement dans lequel l'armée française était confinée, et de laisser arriver jusqu'à elle ces nouvelles d'Europe, dont elle était privée depuis tant de mois. Mustapha-Pacha, fait prisonnier à Aboukir, fournit à Bonaparte quelques nouvelles importantes; il fit connaître « que depuis six mois la guerre était recommencée en Europe et que les armées françaises avaient été partout battues[2] ».

La rupture, que faisaient pressentir les renseignements apportés par Hamelin, puis par Moureau, était donc accomplie, et la situation militaire de la France semblait critique ou du moins difficile. Désireux d'obtenir des informations plus détaillées et précises, Bonaparte se décida à entrer en rapport avec les Anglais; il espérait bien pouvoir, grâce à la communication de journaux, ou par d'adroites conversations, démêler la vérité sur les événements du continent.

Il saisit en conséquence, dit Martin[3], l'occasion de l'échange des prisonniers faits au fort d'Aboukir, et il chargea son aide de camp Merlin et le jeune Descorches, officier de marine[4], d'aller porter

1. « La Porte fut avec raison très mécontente et le témoigna au commodore sir Sidney Smith, qu'elle accusa de cette fatale entreprise. Djezzar lui reprochait également de l'avoir entraîné dans plusieurs opérations imprudentes, qui lui avaient occasionné de grandes pertes. Les janissaires de Chypre et les équipages accusèrent le vice-amiral Patrona Bey de complaisance et de soumission aux conseils des infidèles; ils le mirent à mort. » *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 142.

2. *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 141. Dans son *Histoire de l'Expédition* (t. I, p. 394), P. Martin dit : « Le pacha lui (*à Bonaparte*) avait donné des détails sur ce qui se passait en Europe; mais cet homme, peu versé dans la connaissance des affaires, ne pouvait entièrement satisfaire sa curiosité. »

3. *Histoire de l'Expédition française en Egypte*, t. I, p. 395.

4. Descorches Sainte-Croix, neveu de l'ambassadeur de France en Turquie. Il était enseigne de vaisseau. Par ordre du 18 thermidor (5 août), Bonaparte le nomma lieutenant de vaisseau.



ses propositions à l'ennemi. Dans le même moment, on vit arriver l'officier de génie Vinache, que les Anglais envoyaient sur parole, avec la même mission, ce qui amena de fréquentes communications dans lesquelles le secrétaire de Smith se rendit auprès de Bonaparte, avec les journaux anglais jusqu'au 10 juin. Celui-ci avait rempli son but, et l'échange des prisonniers fut consommé; mais l'envoyé de Smith voulait aussi remplir le sien, il désirait connaitre l'esprit de l'armée et des habitants. Le général Bonaparte, qui l'avait pénétré, ne lui en laissa pas le moyen. Il l'obsédait par les honneurs qu'il lui rendait, le faisait manger à sa table, s'attachait à lui, et ne le perdait pas de vue un instant. Un jour l'officier anglais mit la conversation sur la situation intérieure de l'Égypte, et après s'être longtemps abandonné dans un étalage d'esprit et de connaissances il demanda comment il était possible que les Français pussent s'accommoder de la société et des mœurs des Turcs. Le général en chef ne lui répondit rien d'abord ; mais au bout de quelque temps, il lui dit : « Vous devez bien vous ennuyer en mer, Messieurs ; vous avez heureusement le plaisir de la pêche. Pêchez-vous beaucoup? » L'Anglais vit bien qu'il était deviné, et il ne répondit que par le même silence.

Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, Napoléon explique comment les nouvelles d'Europe, dont il eut ainsi connaissance, le décidèrent à quitter l'Égypte, où il jugeait son rôle terminé pour le moment[1] :

Les journaux que le commodore anglais eut la complaisance de remettre, firent connaitre tous les maux qui affligeaient la République. La seconde coalition était victorieuse. Les armées de Russie et d'Autriche avaient battu le général Jourdan sur le Danube, Scherer sur l'Adige, Moreau sur l'Adda... Une troisième atteinte avait été portée à la Constitution. Les Jacobins du Manège avaient levé la tête, et à leur aspect la Vendée avait couru aux armes. De la tribune nationale, on appelait à grands cris le général d'Italie au secours de la patrie... Il n'y avait plus un moment à perdre : Napoléon résolut de se rendre en France, de sauver la patrie de la fureur

1. *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 143.



des étrangers et de celle de ses propres enfants. Il ne lui échappa point que le désastre des armées françaises était le résultat des mauvais plans de campagne adoptés à Paris... Napoléon comprit qu'à son aspect tout changerait; les trois journées du 18 fructidor, du 22 floréal et du 30 prairial avaient détruit la Constitution de 1795, qui désormais n'offrait plus de garantie à personne; il comprit qu'il lui serait facile de se mettre à la tête de la République; il était résolu, à son arrivée à Paris, de lui donner une nouvelle face et de satisfaire l'opinion nationale, qui, dès 1798, l'avait appelé à la tête du gouvernement.

Il ajoute que la seconde coalition ne permettait pas à la France de secourir l'Égypte; que, pour le moment, cette possession était « devenue un objet secondaire », et qu'il suffisait de s'y maintenir dans une attitude défensive.

C'était dans Milan, dans Amsterdam ou dans Bruxelles, peut-être dans les plaines de Flandre ou de Champagne, que l'Angleterre voulait désormais reconquérir l'Égypte...

En partant de France, le général en chef avait été revêtu d'une autorité illimitée. Il avait reçu carte blanche du gouvernement, soit pour les affaires de Malte, soit pour celles d'Égypte et de Syrie, soit pour celles de Constantinople et des Indes. Il avait la faculté de nommer à tous les emplois, même de choisir son successeur et d'opérer son retour en France, quand et comment il le voudrait... Sa personne était désormais aussi inutile en Orient qu'elle était nécessaire en Occident; tout lui annonçait que le moment désigné par le destin était arrivé[1].

Les circonstances de la résolution de Bonaparte sont exposées d'une façon analogue par Bourrienne, qui paraît avoir assez fidèlement enregistré les confidences reçues à cette occasion[2] :

Après la bataille qui fut livrée le 25 juillet, Bonaparte envoya un

1. *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. II, p. 146 à 148.
2. *Mémoires*, t. II, p. 304.



parlementaire à bord du vaisseau amiral anglais. Nos rapports furent plein d'urbanité, et tels que l'on devait s'y attendre entre deux nations civilisées. L'amiral anglais remit au parlementaire quelques *douceurs*, en échange de ce que nous avions envoyé, et la *Gazette française* de Francfort du 10 juin 1799. Depuis dix mois nous étions sans nouvelles de France. Bonaparte parcourut ce journal avec un empressement facile à concevoir. « *Eh bien!* me dit-il, *mon pressentiment ne m'a pas trompé; l'Italie est perdue* [1]*!!! Les misérables! Tout le fruit de nos victoires a disparu! Il faut que je parte.* »

Il fait appeler Berthier; il lui fait lire les nouvelles, lui dit que les affaires vont mal en France, qu'il veut aller voir ce qui s'y passe; qu'il viendra avec lui; que, pour le moment, il n'y aura que lui, moi, Berthier et Ganteaume, qu'il a mandé, dans le secret; il lui recommande de le bien garder, de ne pas témoigner de joie extraordinaire; de ne rien changer à ses habitudes, de ne rien acheter et de ne rien vendre. Il termine par lui dire qu'il compte sur lui. « *Je suis sûr de moi, je suis sûr de Bourrienne.* » Berthier promit de se taire et il tint parole : il avait assez de l'Égypte; il brûlait du désir de retourner en France, et devait craindre que son indiscrétion ne perdît tout [2].

Ganteaume arrive : Bonaparte lui donne l'ordre de préparer les deux frégates, *la Muiron* et *la Carrère*, et deux petits bâtiments, *la Revanche* et *la Fortune*, avec des vivres pour quatre à cinq cents

1. Bourrienne avait précédemment (p. 238) mentionné les pressentiments de Bonaparte en apprenant la perte de la djerme *l'Italie* sur le haut Nil. (Voir *Expédition d'Egypte*, t. III, p. 596.

2. Marmont assure avoir été mis dans la confidence; il avait joué un rôle trop actif dans les négociations avec Sidney Smith et son intervention, comme commandant la place d'Alexandrie, pouvait être trop utile pour que Bonaparte lui laissât ignorer ses projets et le but des armements :

« Il (*Bonaparte*) me mit dans le secret de ses projets et me dit : « Marmont, » je me décide à partir pour retourner en France, et je compte vous emmener » avec moi. L'état des choses en Europe me force à prendre ce grand parti..... » Je mettrai l'armée en des mains capables; je la laisse en bon état et après » une victoire qui ajourne, à une époque indéterminée, le moment où l'on formera de nouvelles entreprises contre elle. On apprendra en France presque » en même temps et la destruction de l'armée turque à Aboukir et mon arrivée. » Ma présence, en exaltant les esprits, rendra à l'armée la confiance qui lui » manque, et aux bons citoyens l'espoir d'un meilleur avenir. Il y aura un » mouvement dans l'opinion, tout au profit de la France..... Gardez un pro» fond secret, vous en sentez l'importance; secondez Ganteaume et Dumanoir » dans les dispositions qu'ils vont faire pour préparer mon embarquement..... » Informez moi journellement des progrès des travaux, de la croisière ennemie; » et, quand le moment de partir sera arrivé, j'arriverai ici comme une bombe. » *Mémoires du duc de Raguse*, t. II, p. 32.

hommes, et pour deux mois. Il lui recommande le secret sur le but de l'armement qu'il lui confie, et d'agir avec assez de prudence pour que la croisière n'ait aucune connaissance de cet armement. Il arrêta, plus tard, avec Ganteaume, la route qu'il fallait suivre. Il pensait à tout.

Il y avait longtemps que cette idée de retour en Europe occupait l'esprit de Bonaparte[1]. On en a trouvé l'expression à maintes reprises dans ses lettres au Directoire; et le résultat de la campagne de Syrie ne pouvait que confirmer cette ancienne résolution, puisqu'il ne permettait plus de songer à de grandioses et lointaines entreprises et réduisait le rôle de l'armée française à la défense de l'Égypte où elle était confinée. Richardot affirme, en termes formels, que, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte avait confié à Dommartin ses projets de départ[2]. C'est probablement en vue de les réaliser que fut donné, le 21 juin, l'ordre à Ganteaume de tenir la *Muiron* et la *Carrère* prêtes à prendre la mer.

La victoire d'Aboukir était l'occasion qui permettait à Bonaparte de reparaître en Europe, entouré d'un nouveau prestige qui effacerait l'impression défavorable produite par la campagne de Syrie. Les événements de cette campagne

1. Dans ses *Mémoires* (t. II, p. 307), Bourrienne dit que la résolution prise par Bonaparte n'était pas préméditée : « Il n'est pas vrai, comme on l'a souvent dit, qu'il ait arrêté son départ avant la bataille d'Aboukir; il n'y pensait pas. »

Malgré cette affirmation, il est certain que Bonaparte avait *pensé*, et plus d'une fois, à quitter l'Égypte. La victoire d'Aboukir et la communication des nouvelles d'Europe ont été les circonstances qui ont déterminé la résolution de Bonaparte; il a immédiatement profité d'une occasion qu'il jugeait favorable.

2. «... Devant Saint-Jean-d'Acre même et vers le milieu du siège, le général Bonaparte fit part au général Dommartin des nouvelles fâcheuses qu'il venait de recevoir de France, et du projet qu'il formait à l'instant d'y rentrer avec quelques officiers généraux, dont lui général Dommartin ferait partie, ce qui, comme on le pense bien, fut accepté par ce dernier.

» Je puis tout particulièrement attester ceci, car la confidence m'en fut faite peu de jours après par le général Dommartin en m'insinuant que dans ce cas je serais au nombre des officiers qui rentreraient en France avec lui. » *Nouveaux Mémoires sur l'armée française, etc.* par le lieutenant-colonel Richardot, p. 188.



n'avaient pu encore être connus en France que par des rapports assez vagues et contradictoires. Leur relation détaillée et officielle éta't transmise en même temps que celle de la journée du 25 juillet : le glorieux résultat de celle-ci ne devait-elle pas faire oublier tout le reste, et la destruction de l'armée turque à Aboukir ne justifiait-elle pas dans une certaine mesure l'abandon du siège de Saint-Jean-d'Acre?

D'autre part, les journaux communiqués par Sidney Smith mettaient Bonaparte au courant de la situation de la France au commencement de juin. Ils lui donnaient à penser que « la poire avait mûri »; que les difficultés intérieures et extérieures mettaient le Directoire à la merci de son épée victorieuse, et que le moment était venu pour lui de reprendre les projets politiques ajournés dix-huit mois auparavant.



Les négociations avec Sidney Smith furent entamées par une lettre de Marmont, écrite immédiatement après la prise du fort d'Aboukir (Alexandrie, 15 thermidor – 2 août) :

Je suis autorisé, Monsieur, à vous faire connaître que le pacha et les prisonniers qui ont été faits, soit à la bataille d'Aboukir, soit à la prise du fort, ont été traités selon l'usage européen. La blessure du pacha a exigé qu'on lui coupât un doigt; mais elle va très bien.

Le général en chef, voulant donner une preuve particulière de sa considération pour le pavillon de Sa Majesté britannique, me charge de vous offrir de reprendre tous les blessés turcs qui ont été blessés à Aboukir : il désirerait également que l'on pût établir un échange, soit pour les prisonniers français qui sont à bord de l'escadre turque, soit pour ceux qui sont à Rhodes et à Constantinople. Le général en chef a dans ce moment-ci plus de 6.000 prisonniers turcs dans les différentes places de l'Égypte, parmi lesquels un grand nombre de colonels et d'officiers supérieurs.

Quant au petit nombre de prisonniers anglais qui se trouvent retenus dans les différentes places de l'Égypte, le général en chef vous offre un échange pur et simple d'homme pour homme. Il m'a autorisé en conséquence à recevoir les propositions que vous auriez à faire là-dessus...

Presque en même temps, les Turcs entraient en négociations avec Menou et cherchaient à se faire représenter par un émigré (le comte de Tromelin) qui servait dans leur armée sous le nom de Frédéric Bromley. Menou ne crut pas devoir répondre à ces ouvertures directes et répondit à Sidney Smith (16 thermidor-30 août) : [1]

... Je n'ai du général en chef aucune autorisation particulière relativement au parlementaire; je ne puis en conséquence avoir aucune négociation qui ait rapport à cet objet : c'est le général Marmont, commandant à Alexandrie, qui en a été chargé.

Comme je craindrais que les lenteurs du chemin par terre n'en apportassent dans une mesure qui a pour base l'humanité, trouvez bon que j'aie l'honneur de vous renvoyer la lettre adressée au général Marmont : elle sera plus promptement arrivée à sa destination, si vous la lui envoyez directement à Alexandrie.

Je dois d'ailleurs, Monsieur, vous instruire que les malades et les blessés ont été transportés à Alexandrie, où ils sont plus à même de recevoir les secours nécessaires : tant qu'ils ont été ici, j'en ai fait prendre les soins qui ont dépendu de moi, et ainsi qu'il doit être pratiqué entre des nations généreuses et policées; l'échange, ainsi que tout ce qui peut y avoir rapport, se traitera beaucoup plus facilement à Alexandrie.

Le fils du pacha Mustapha, son kiaya, l'effendi, et généralement les prisonniers de distinction ont été traités avec la plus grande attention. Je dois vous prévenir, Monsieur, que plusieurs des prisonniers sont morts des suites des souffrances qu'ils ont éprouvées dans le fort par la soif et par la faim...

Bonaparte avait peut-être été informé du choix de Bromley comme parlementaire, car nous voyons Berthier écrire à Menou (d'Alexandrie, 16 thermidor - 3 août) [2] :

1. Voir lettre de Sidney Smith à Menou (à bord du *Tigre*, en rade d'Aboukir, 3 août) :

« .. Pendant que le parlementaire du vice-amiral ottoman était à Aboukir, hier un parlementaire d'Alexandrie est venu à mon bord portant une lettre, dont j'ai l'honneur de vous envoyer une copie certifiée ainsi que de ma réponse. Ces deux pièces expliquent le motif de la mission de mon lieutenant et du major Frédéric Bromley, officier au service de la Porte ottomane... »

2. Dans une autre lettre, de même date, Berthier écrit à Menou :

« Je vous ai écrit par votre aide de camp, mon cher Général, que le général en chef désirait que vous accélériez l'exécution de l'offre qu'il a fait accepter par les Turcs de reprendre leurs blessés.

» Lorsque cette évacuation sera faite, vous ne devrez recevoir aucun parlementaire; vous leur direz qu'ils doivent se présenter par la rade d'Alexandrie, où ils s'adresseront au général Marmont.

» Je vous envoie l'adjoint aux adjudants généraux Netherwood, pour que vous



Le général en chef, mon cher Menou, me charge de vous mander que, dans l'évacuation que vous faites des blessés turcs, vous ne devez pas correspondre avec des émigrés, s'il s'en présentait, soit de la flotte anglaise, ou de celle turque. Ne souffrez que des Turcs ou Anglais.

Le général en chef désire que vous lui donniez des nouvelles deux fois par jour. Je lui ai parlé de la perte de vos équipages, de votre besoin d'argent. Il répond que, restant encore quelques jours ici, il arrangera cela.

Une fois l'évacuation des blessés turcs faite, le général défend que vous communiquiez avec les Anglais. Vous devez renvoyer tout parlementaire pour Alexandrie, où il s'adresserait au général Marmont.

Vous direz à Ruty qu'il doit venir ici, à moins que vous n'en ayez besoin.

Par lettre du 17 thermidor (4 août), Menou écrit à Bonaparte qu'il a prévenu ses recommandations ; en même temps qu'il lui rend compte du départ des troupes et des prisonniers :

Mon Général, j'ai prévu hier ce que vous me faites mander par le général Berthier. Je n'ai voulu ouvrir aucune négociation avec la flotte ennemie. Avant-hier, je vous ai envoyé l'officier *français* qui est venu en parlementaire, sans même vouloir entendre quel était l'objet de sa mission; hier, est venu un autre parlementaire avec une lettre de M. Smith : je n'ai rien voulu prendre sur moi, ainsi que vous le verrez par les copies ci-jointes des deux lettres.

Quant aux blessés et aux malades, il ne m'est parvenu aucun ordre de vous, mon Général, ni de l'état-major, pour les remettre à la flotte ennemie; en conséquence, je les ai fait partir pour Alexandrie.

Quant aux émigrés, si j'étais plus connu de vous, mon Général, vous sauriez que personne ne les déteste plus que moi; je leur ai voué une haine implacable. Je sais fort bien que, si j'étais entre leurs mains, je n'aurais pas pour un quart d'heure à vivre, je le leur rends au centuple.

---

lui remettiez l'état des prisonniers partis avec Rampon et Robin, quel jour et à quelle heure sont partis ces généraux, un état général de tous les prisonniers provenant de la reddition du fort d'Aboukir, et enfin l'état de tous les blessés turcs renvoyés ou à renvoyer à leur escadre.

» Comme les détails que vous avez sont pénibles, je vous envoie l'adjudant général Devaux avec son adjoint; vous leur donnerez tel ordre que vous jugerez convenable... »



Un constituant républicain, et qui a le malheur d'être né dans une caste privilégiée, est pour les émigrés l'homme le plus odieux [1].

Au reste, mon Général, je n'ai entendu parler d'aucun émigré; je ne sais s'il en existe sur la flotte ennemie, je n'en suis pas même informé. Ma mission a été ici de prendre le fort d'Aboukir; j'ai eu le bonheur d'y parvenir, je ne me suis pas mêlé d'autre chose. C'est avec la même exactitude que je tâcherai de m'acquitter de tout ce dont vous me chargerez, et par attachement pour la chose publique, et par attachement franc et sincère pour vous.

Mon Général, les généraux Rampon et Robin sont partis hier d'ici: le premier, à 2 heures du matin, avec sa division, son artillerie et 300 prisonniers turcs parmi lesquels les personnages les plus considérables et leurs domestiques; le deuxième, à 2 heures après midi, avec sa division, son artillerie et 114 prisonniers.

J'ai fait partir hier pour Alexandrie 600 prisonniers valides et 50 blessés ou malades.

J'en ai gardé ici 250 pour travailler au fort; il reste encore à peu près une centaine de blessés ou malades que je renvoie à Alexandrie.

Depuis la prise du fort, plus de 400 prisonniers sont morts par l'effet des souffrances qu'ils ont éprouvées dans le fort; ils se sont gorgés d'eau et de pain en sortant, et sont morts presque subitement.

Plus de 400 autres qui, au moment de la reddition du fort, n'ont pas voulu venir à nous, se sont jetés à l'eau et ont péri dans les flots.

Dans le cours du siège, à peu près 700 hommes ont péri dans le village, et on a trouvé 1.400 hommes environ morts dans le fort, sans compter ceux qui se jetaient journellement à l'eau.

Résumé général : 300 avec le général Rampon; 114 avec le général Robin; 600 à Alexandrie; 250 à Aboukir; 150 malades ou blessés dangereusement : total 1.414; 400 morts depuis la reddition; 400 *idem* à la mer; 700 tués pendant le siège; 1.400 morts dans le fort : 4.314, total général de tout ce qui s'était renfermé dans le fort ou dans le village après la bataille.

On déblaye actuellement le fort et les villages, qu'on va raser. Quant aux ouvrages à faire, je n'en ai aucune connaissance; celui qui commande l'arme du génie est parti hier pour Alexandrie, c'est le citoyen Bertrand; il rendra compte au général d'une reconnaissance que j'ai faite hier avec lui; je suis entièrement de son avis sur l'emplacement d'un nouveau

1. Ces protestations de Menou provoquèrent la réponse suivante de Berthier (billet autographe, daté du 18 thermidor (3 août) :

« On voit bien, mon cher Menou, que tu n'es pas accoutumé à notre manière de donner des ordres, ni à celle dont nous pensons.

» Tu te serais alors moins étendu sur ton inutile justification relative aux émigrés.

» Si on avait eu sous ce rapport quelque doute, on te l'aurait directement dit.

» Je l'ai écrit de la part du général en chef ce qu'il aurait écrit à tout autre à ta place.

» Nous sommes bonnes gens; nous ne mettons jamais de détour pour dire ce que nous pensons.

» Et quand on a dit une fois qu'on aimait les gens et qu'on a eu eux de la confiance, ils doivent y croire jusqu'à ce qu'on leur dise le contraire.

» Je t'embrasse. Alex. B. »



fort : il m'a paru le plus sûr moyen de défendre la rade d'Aboukir et le passage du lac Madieh.

Quant à la redoute Picot, le citoyen Bertrand rendra compte de ce qu'il faudrait y faire pour la mettre en bon état de défense, et la garantir de la mer. Si vous adoptiez ce projet, une bonne batterie de côte au fort actuel, une bonne redoute à flancs sur l'emplacement reconnu hier, et la redoute Picot, armées chacune de grosses pièces et de mortiers, croiseront leurs feux, et empêcheront, je crois, toute espèce de débarquement.

L'adjudant général Valentin est parti hier pour Rosette avec le bataillon de la 69e, qui était de l'autre côté de la digue.

L'artillerie rassemble tout ce qui la concerne; mais on laisse subsister des batteries qui, en cas d'événement, pourront incommoder la flotte ennemie.

Le 4 août, Marmont fit conduire à bord de l'escadre anglaise les blessés turcs qui étaient à Alexandrie ; il écrivit, en même temps, à Sidney Smith (17 thermidor - 4 août) :

Des 250 blessés que nous avons trouvés dans le fort d'Aboukir, il n'en reste plus ce matin que cinquante et un que je vous envoie, et neuf qui sont encore à Aboukir. Tous les autres sont morts, quoiqu'on leur ait prodigué toute espèce de soins. Cela ne vous surprendra point, Monsieur, lorsque vous saurez que 600 des prisonniers sortis du fort sont morts dans les premières vingt-quatre heures : ces malheureux s'étaient gorgés d'eau de mer, et, ayant éprouvé la faim, ils ont mangé avec trop d'avidité [1].

Je vous prie, Monsieur, de faire entendre aux Turcs que nous ne pourrons avoir aucune relation avec les émigrés, et que le caractère de parlementaire ne mettrait pas un émigré à l'abri de la peine à laquelle il est condamné par nos lois.

Si vous voulez, Monsieur, envoyer à Alexandrie un officier anglais ou turc, je suis autorisé à prendre avec lui tous les arrangements nécessaires pour l'échange des prisonniers.

Le citoyen Colbert, commissaire des guerres, n'étant point militaire, ne doit pas être prisonnier de guerre. Le général en chef verra avec plaisir que vous l'envoyez à Alexandrie, ainsi que l'adjoint à l'état-major pour lequel vous avez eu des attentions particulières.

Quant au consul, le général en chef ne peut pas le regarder comme prisonnier de guerre puisqu'il n'est pas militaire. Cependant il donnera en échange le fils du cadi Askier, qui est au Caire en son pouvoir.

Le pacha écrit pour demander ses effets ; il a été un peu incommodé, ce qui a retardé son départ pour Le Caire...

1. Voir aussi lettre de Menou à Sidney Smith (Aboukir, 19 thermidor - 6 août). Les derniers blessés sont partis, la veille au soir, pour Alexandrie ; ils ont été traités le mieux possible ; il en « meurt journellement des suites de leurs souffrances ».



Le lendemain eut lieu la signature du cartel pour l'échange des prisonniers français et turcs.

Cartel d'échange arrêté entre M. John Keith, chargé de pouvoirs du vice-amiral Patrona-Bey, et le général Marmont, chargé de pouvoirs du général en chef de l'armée française en Égypte.

Alexandrie, le 18 thermidor an VII (5 août 1799).

Article premier. — Les prisonniers seront échangés homme pour homme et grade pour grade.

2. — Les blessés et chirurgiens ne seront pas censés être prisonniers de guerre, et seront rendus sans échange.

3. — Il sera nommé, de part et d'autre, des commissaires pour exécuter ledit échange pour les prisonniers existants dans les différentes places de l'Égypte et de l'empire ottoman.

4. — Ces commissaires se réuniront le 1er brumaire et plus tôt, s'il est possible, dans la ville d'Alexandrie. Tous les prisonniers turcs se trouveront à cette époque rendus dans la ville d'Alexandrie ou lieux voisins; tous les prisonniers français seront à la même époque rendus sur des bâtiments en vue d'Alexandrie; et, conformément aux articles 1 et 2, il sera procédé à l'échange. Les prisonniers français qui seraient dans des places voisines pourront être envoyés plus tôt devant Alexandrie et, soixante-douze heures après la notification, le commandant d'Alexandrie sera tenu de présenter le même nombre de prisonniers turcs.

5. — Tous les prisonniers français qui ont été faits à Aboukir seront envoyés sur-le-champ à Alexandrie, et au même instant un pareil nombre de prisonniers turcs, au choix du vice-amiral, grade pour grade, et homme pour homme, sera rendu.

6. — Le présent cartel d'échange n'aura d'effet qu'après la ratification du général Bonaparte et du vice-amiral Patrona-Bey [1].

MARMONT. JOHN KEITH.

Approuvé :

BONAPARTE.

---

1. L'expédition originale du cartel, revêtue de la signature et du cachet de Bonaparte, existe aux *Archives de la guerre*.

Le cartel fut porté à la connaissance de l'armée par l'ordre du jour du 25



Bonaparte excepta cependant de l'échange deux personnages importants, qui avaient été faits prisonniers lors de la reddition du fort d'Aboukir : Osman-Khodja, ex-gouverneur de Rosette, et Osman-Kikhia-el-Tchaouich, ancien commandant de Berenbal. Tous deux étaient accusés d'intelligences avec les Turcs et les Anglais; tenus au courant des projets d'attaque maritime, ils avaient cherché à les favoriser en fomentant des troubles et en servant d'intermédiaires auprès des Mameluks. Bonaparte voulut faire un exemple qui intimidât les Égyptiens, trop disposés à se mettre en rapports avec nos ennemis. Sur son ordre Osman-Kikhia eut la tête tranchée à Alexandrie[1], Osman-Khodja à Rosette[2].

---

thermidor (12 août). Mais le texte imprimé présente d'assez grandes différences avec celui de la convention manuscrite.

Les quatre derniers articles notamment sont remplacés par les deux suivants :

« III. — Tous les prisonniers français actuellement existants à Constantinople et dans les différentes places de l'empire de Turquie seront transportés d'ici à trois mois, et plus tôt si cela se peut, sur des bâtiments, devant le port d'Alexandrie ; à la même époque, un même nombre de prisonniers turcs seront tranférés à Alexandrie, et on procédera à l'échange d'après les art. I et II.

» IV. — Toutes les fois que des bâtiments turcs, ayant à bord des prisonniers français, viendront devant Alexandrie, et feront connaître au commandant de cette place le nombre de prisonniers qu'ils ont à échanger, le commandant français sera tenu de représenter un même nombre de prisonniers turcs, dans l'espace de soixante douze heures, afin que l'on puisse sur-le-champ procéder à l'échange. »

1. Voir *Histoire de l'Expédition*, par P. Martin, p. 397.

2. Dans son *Histoire de l'Expédition* (p. 142, 144 et 147), Nakoula-el-Turk dit que Bonaparte envoya Osman-Khodja à Rosette et ordonna de le mettre à mort : « Cet homme, à son arrivée, fut jeté en prison ; le général commandant de la ville fit venir des témoins musulmans dont il réclama le témoignage devant le conseil particulier. Les témoins déclarèrent, en présence du cadi et du mufti, qu'Osman-Khodja avait été un tyran, et qu'il méritait la mort. Le général fit dresser alors une sentence signée de tous les notables, et ordonna de mettre Osman-Khodja à mort, après l'avoir promené dans la ville. » (Suit la copie de la sentence.) Voir aussi le *Journal d'Abdarrhaman*. Osman-Khodja aurait été promené dans Rosette nu-pieds et nu-tête au son du tambour; on aurait tranché sa tête devant la porte de sa maison et on l'aurait exposée à une des fenêtres (p. 129).

Voir lettre de l'adjudant général Valentin à Bonaparte (de Rosette, 24 thermidor-11 août). Conformément à l'ordre de Marmont, il a formé une commission (composée de trois notables de Rosette) pour juger Osman-Khodja :

« .... Je leur ai posé la question ainsi : « Si Osman-Khodja a fait dans sa vie plus » de bien que de mal, il doit être acquitté; si, au contraire, il a fait plus de mal » que de bien, il doit perdre la tête. »

» Je vous envoie ci-joint une copie du jugement rendu. Vous y verrez que la



Pendant que se terminaient les négociations pour l'échange des prisonniers, Bonaparte prescrivit un certain nombre de mesures propres à faciliter les travaux de la marine et du génie à Alexandrie [1].

Extrait de l'ordre du jour de l'armée du 16 thermidor (3 août).

... Plusieurs ouvriers de la marine ont quitté les ateliers pour entrer dans différents corps ou au service des particuliers. Cette conduite, contraire au bon ordre et aux défenses expresses du général en chef, tend en outre à priver la marine de sujets qui lui sont indispensables pour les travaux. Le général en chef ordonne en conséquence que les dénommés ci-dessous soient recherchés avec le plus grand soin et renvoyés dans le plus bref délai sous bonne et sûre garde à l'ordonnateur de la marine à Alexandrie... [2].

Résumé d'un ordre de Bonaparte à Berthier.

18 *thermidor* (5 *août*). — Les provinces de Rosette, Bahireh, Menouf et Garbieh fourniront chacune 30 maçons pour travailler aux fortifications d'Alexandrie.

Ordre de Bonaparte à Berthier (du 18 *thermidor*-5 *août*).

Vous donnerez l'ordre au général Menou, lorsque l'adjudant général Jullien sera arrivé à Aboukir, que la défense provisoire de cette place sera assurée, et que les différentes pièces de campagne seront évacuées, de partir pour se rendre au Caire. Vous lui ferez également connaître que, là, je le ferai indemniser de la perte qu'il a faite.

Vous donnerez l'ordre au bataillon de la 69e qui est à Aboukir, de se rendre de suite à Alexandrie; à tous les marins qui sont à Aboukir, de se rendre à Alexandrie.

Le général Davout restera à Aboukir avec le 15e de dragons jusqu'à ce

commission n'a rien décidé. Le général Menou m'a aidé dans le choix des notables, et m'a fait part de votre intention sur Osman-Khodja.

» D'après cela, j'ai ordonné qu'on lui coupât la tête aujourd'hui à trois heures, après midi.

» Sa mort paraît satisfaire la majorité des habitants de la ville ainsi que de la province, d'après l'aveu des cheiks qui se trouvent ici. La tranquillité la plus parfaite règne. »

1. Déjà, par un ordre du 14 thermidor (1er août), Bonaparte avait réorganisé l'administration de la marine à Alexandrie.

2. Suivent les noms des ouvriers et apprentis marins qui ont abandonné leur service.



que les bâtiments ennemis se soient en allés d'Aboukir, ou du moins jusqu'à ce qu'ils aient diminué, de manière que, compris les grands et les petits, il y en ait moins de 60. Il partira alors pour se rendre à El-Rahmânieh.

Vous ferez connaître au général Marmont que mon intention est que l'on autorise les habitants d'Aboukir à construire un village à peu près vers l'endroit où a été le quartier général, à demi-chemin d'Alexandrie à Aboukir.



Après avoir réglé les diverses questions qui l'avaient retenu à Alexandrie, Bonaparte quitta cette ville, le 5 août dans l'après-midi, pour rentrer au Caire. Il comptait y rester quelques jours avant de s'embarquer pour la France. Ganteaume profiterait de ce délai pour achever l'armement de la petite division qui devait faire la traversée ; il avait ordre de surveiller les mouvements des escadres ennemies et de signaler le moment favorable pour la sortie.

En partant d'Alexandrie, Bonaparte alla coucher à Berket-Gitas. Le lendemain (19 thermidor-6 août), il arriva à El-Rahmânieh, assez tard dans la soirée[1]. Il y trouva les deux divisions Lannes et Rampon qui, récemment arrivées d'Aboukir, attendaient des ordres pour reprendre la route du Caire.

Le 7 août, il reçut une lettre du général Destaing, lui rendant compte d'une petite affaire qu'il venait d'avoir avec des Arabes au sud de Damanhour.

1. Dans son *Journal de l'Expédition d'Egypte* (p. 287), Doguereau (qui avait été employé au siège d'Aboukir) dit être arrivé à El-Rahmânieh, le 19 thermidor (6 août) vers midi et avoir dîné chez l'officier d'artillerie Couïn, récemment arrivé du Caire. Il ajoute : « Le 20, Bonaparte arriva d'Alexandrie. »

D'autre part, les ordres du jour de l'armée indiquent comme emplacement du quartier général : Berket, le 18 thermidor; El-Rahmânieh, le 19. Il est donc probable que Bonaparte est bien arrivé à cette dernière date, mais fort tard, ce qui explique la légère erreur de Doguereau.

LE GÉNÉRAL DESTAING AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Amlit, le 20 thermidor an VII (7 août 1799).

Comme je vous l'avais annoncé, mon Général, dans ma lettre du 19 du courant, j'ai marché dans la nuit du 18 au 19 sur le camp des Arabes. Le hasard voulut que, pendant ma marche et à moitié chemin, les éclaireurs rencontrassent les troupeaux d'un village qui, sans doute, évacuaient à notre approche; et, au premier bruit, l'un des gardiens tira un coup de fusil auquel les éclaireurs répondirent, ce qui éventa nécessairement le secret de ma marche. Aussi, en arrivant au point du jour entre Zamrân et El-Delingat, avons-nous rencontré les Arabes, les uns à cheval, les autres levant le camp, et les chameaux filant vers la montagne de Razafeh ; quant aux moutons et autres équipages, je n'ai pu savoir où ils avaient passé, ce qui m'a fait présumer qu'ils ont été cachés dans quelques villages.

Les Arabes de quatre tribus réunies, Troates, Henady, Sahady (?) et Harady (?), nous ont attaqués, les premiers, avec beaucoup plus d'audace que je ne leur en ai jamais vu, puisqu'ils sont restés presque constamment pendant sept ou huit heures sous le feu de l'infanterie; mais cela ne faisait que leur faire perdre du monde. Nous dirigions notre marche toujours sur le point où avaient filé les chameaux, que nous perdions quelquefois de vue. A la fin, nos soldats ne pouvant plus aller, et ne pouvant éloigner nos 50 cavaliers au delà de la portée du fusil, j'ai pris le parti de m'arrêter à moitié chemin d'El-Delingat à El-Aïcheh. Ma halte de deux heures a été un combat perpétuel qui usait beaucoup de cartouches, quoique le gros de la colonne n'y prît pas part, et j'en manquais déjà quand ils ont cessé de me harceler. A mon retour, j'ai fait une tournée vers Razafeh, tant pour voir si les troupeaux y étaient que pour m'assurer si vous n'envoyiez personne du côté de Damanhour ou d'El-Rahmânieh, et j'ai pris ensuite position à Guiberi (?), premier village où il y eût de l'eau.

Nous avons eu 3 hommes blessés et beaucoup de contusions ; les Arabes ont eu au moins 30 hommes tués et 60 ou 80 blessés, et presque autant de chevaux. Cette disproportion énorme de perte provient de l'acharnement avec lequel les Arabes s'attachaient aux nombreux tirailleurs que je leur détachais alternativement, et dont plusieurs étaient entremêlés avec la cavalerie, sur laquelle ils ap-



puyaient de préférence ; deux embuscades, dans lesquelles ils ont donné en suivant mes mouvements, en ont aussi fait périr un grand nombre. Il y avait parmi eux des cavaliers fort bien mis, que j'ai jugés des Turcs d'Aboukir, sans doute de la suite du commissaire, et le commissaire lui-même. C'étaient eux qui dirigeaient les Arabes; ils se trouvaient partout : le plus marquant d'entre eux, habillé d'écarlate, a un bras cassé; ses camarades sont venus l'enlever, ainsi que plusieurs autres, à cinquante pas des tirailleurs.

Je comptais presque, mon Général, sur un détachement considérable de cavalerie, d'après ce que vous m'aviez dit à Alexandrie : s'il fût arrivé même deux heures après le jour, nous aurions exterminé ces Arabes et enlevé certainement leurs richesses.

Je vous renouvelle aussi la demande de trois attelages au moins avec leurs colliers pour pouvoir traîner quelques pièces dans nos courses.

Je suis ici à une lieue et demie du Nil, reprenant l'opération des contributions; j'y attendrai ou dans les environs un envoi de cartouches, car il ne m'en reste presque plus.

Je saurai bientôt quel parti auront pris les Arabes; ils ont eu l'art de persuader aux habitants du Bahireh que les Turcs sont maîtres d'Alexandrie, et que c'est pour cela que les Français sont obligés de remonter vers Le Caire.

Le nombre des cavaliers qui ont constamment combattu est d'environ 600, les autres étant sans doute avec les troupeaux et les bagages.

DESTAING.

Jugeant malencontreuse l'initiative de Destaing. Bonaparte lui répondit par une lettre de blâme (d'El-Rahmânieh, 20 thermidor - 7 août) :

Vous avez mal fait, Citoyen Général, d'attaquer les Henady, et vous avez encore bien plus mal calculé de penser que je vous enverrais de la cavalerie pour une attaque que j'ignorais et qui était contre mes intentions. Je ne vois pas effectivement pourquoi aller sans artillerie, presque sans cavalerie, attaquer des tribus nombreuses qui sont toujours à cheval, et qui ne nous disaient rien. Puisque vous pensiez que je ne devais pas tarder à arriver à El-Rahmânich avec la cavalerie, il était bien plus simple de l'attendre.



Je n'ai reçu votre lettre que près d'El-Rahmânieh, et j'avais alors envoyé le général Andréossy avec toute la cavalerie et deux pièces de canon à la poursuite des Oulad-Ali. Je ne sais pas s'il les rencontrera et ce qu'il fera[1]. Vous nous avez fait perdre une occasion que nous ne retrouverons que difficilement. Nous nous étions cependant bien expliqués à Alexandrie de commencer à traiter avec les Henady, pour pouvoir les surprendre ensuite avec la cavalerie. J'imagine que les Arabes seront actuellement bien loin dans le désert. Au reste, je laisse l'ordre à El-Rahmânieh, au général Andréossy, de protéger, avec la cavalerie et les dromadaires, les opérations qui pourraient être nécessaires pour éloigner les Arabes, en supposant qu'ils ne seraient pas acculés dans le désert.

Pour hâter le retour de l'armée au Caire, tout en ménageant les troupes, Bonaparte décida de faire embarquer sur des djermes les états-majors, l'infanterie, les prisonniers et le matériel d'artillerie. Ces éléments remonteraient ainsi le Nil; la cavalerie et les équipages iraient seuls par voie de terre. Entre temps, la réunion à El-Rahmânieh d'un grand nombre d'attelages et d'animaux de bât lui parut une circonstance favorable pour assurer divers transports, à destination ou en provenance d'Alexandrie, qui avaient dû être ajournés faute de moyens suffisants.

Les mouvements à exécuter furent ainsi réglés par des ordres de Bonaparte à Berthier (20 thermidor - 7 août) :

Vous donnerez les ordres pour faire partir demain à la pointe du jour, sous l'escorte de 50 hommes de cavalerie, qui sont ici depuis

1. Andréossy arriva le 21 thermidor (8 août) à El-Rahmânieh. Par le compte rendu qu'il adressa à Bonaparte, on voit qu'il était arrivé le 20 thermidor (7 août), à la petite pointe du jour, au village de Zawiet-Abou-Zogaïr, afin d'envelopper le camp des Oulad-Ali; mais ceux-ci étaient partis depuis plusieurs jours pour se réunir aux Henady. Andréossy ajoute que, conformément à l'ordre de Bonaparte, il va se concerter avec Destaing pour protéger les opérations contre les Arabes. Il croit que ceux-ci sont repoussés; « mais rien ne les empêchera de se représenter sur la lisière du désert, c'est une manœuvre à laquelle ils sont très exercés ».

Andréossy indique l'itinéraire qu'il a suivi :

De Berket-Gitas à un monticule, 3 heures; de là à Batoures, 1 heure 30; de là à Zawiet-Abou-Zogaïr, 1 heure 30.

De Zawiet-Abou-Zogaïr à El Kouch, 2 heures; de là à Damanhour, 4 heures; de là à El-Rahmânieh, 4 heures.



plusieurs jours, et de tous les hommes d'infanterie qui forment la garnison du fort, et des 15 guides qui sont dernièrement arrivés du Caire :

1° La moitié des chevaux et tous les chameaux de l'artillerie des guides, des divisions Rampon et Lannes. Ces chevaux et chameaux se rendront à Alexandrie; ils porteront tout le biscuit qu'ils pourront et rapporteront en échange des pièces de canon et des munitions de guerre, conformément à l'ordre que je donne au commandant de l'artillerie;

2° Les 50.000 livres qui se trouvent ici entre les mains du payeur d'El-Rahmânieh pour Alexandrie.

Vous donnerez l'ordre au général Rampon de faire embarquer toute sa division et de partir pour Le Caire. Les chameaux porteront les bagages des corps et de l'état-major; les chevaux de l'état-major et la moitié des chevaux de l'artillerie, le vaguemestre de la division, ou un officier qui en tiendrait lieu, avec 40 hommes d'escorte, attendront à El-Rahmânieh de nouveaux ordres.

Vous donnerez l'ordre au général Robin, immédiatement après que la division du général Rampon sera embarquée et partie, de faire embarquer sa division; vous ordonnerez les mêmes dispositions pour les chevaux et les bagages.

Tout le matériel de l'artillerie, tant d'une division que de l'autre, sera embarqué.

Une des deux petites djermes armées qui sont ici partira avec le général Rampon; l'autre avec le général Robin. L'*Eléphantine* attendra de nouveaux ordres.

Vous donnerez l'ordre que les dépôts qui sont à Berket rejoignent leurs corps dès que les magasins seront évacués.

Vous donnerez l'ordre à l'ordonnateur en chef, à toutes les administrations, et à tout le quartier général de s'embarquer demain pour se rendre au Caire. On laissera les chevaux, chameaux, et la partie des bagages qui n'est pas susceptible d'être embarquée, sous les ordres du vaguemestre du quartier général.

Les vaguemestres des divisions Rampon et Lannes se mettront également sous les ordres de celui du quartier général.

J'ai ordonné que la moitié des attelages d'artillerie ne fussent pas envoyés à Alexandrie. Ils serviront à atteler une pièce par division, qui resteront pour l'escorte des bagages.



Dès l'instant, Citoyen Général, que la moitié des chevaux des guides, des divisions Rampon et Lannes, que l'on envoie à Alexandrie, sera de retour à El-Rahmânieh, on embarquera l'artillerie pour l'envoyer au Caire ; et, si les attelages ne peuvent pas être embarqués, on les enverra sous la même escorte à doubles journées au Caire.

Vous ferez embarquer, Citoyen Général, sur l'*Eléphantine* le pacha avec toutes les personnes de sa suite ; le reste des prisonniers sera embarqué sur les autres djermes armées. Ces prisonniers seront consignés aux commandants des différentes djermes, et on en tirera un reçu nominatif pour les officiers, et simplement numérique pour les soldats.

Le restant des prisonniers seront embarqués dans des djermes avec les corps qui les escortent, mais de manière que, sur 50 hommes dans une djerme, il n'y ait que 10 à 12 prisonniers.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MARMONT

El-Rahmânieh, le 20 thermidor an VII (7 août 1799).

J'envoie, Citoyen Général, tous les chevaux et chameaux qui attelaient nos pièces, à Alexandrie. Je les ai fait embarquer à El-Rahmânieh pour Le Caire. Ils vous portent le plus de biscuit qu'il est possible, et à leur retour vous les ferez atteler à :

5 pièces de 8, et 3 affûts de rechange;

2 pièces de 12;

1 pièce de 3;

2 obusiers, et le plus de cartouches à balles et à boulets possible.

Ces chevaux et chameaux étant très promptement nécessaires au Caire, puisqu'ils forment tout l'attelage de l'armée, il faut :

1° Que vous les reteniez moins de vingt-quatre heures ;

2° Que vous donniez l'ordre qu'on les fasse partir d'El-Rahmânieh dès leur arrivée, et, pour qu'ils soient moins fatigués, qu'on embarque le matériel pour Le Caire.

Je vous salue.

BONAPARTE.

Enfin, le 8 août (21 thermidor), avant de quitter El-Rahmânieh, Bonaparte adressa encore à Berthier les ordres suivants :

Les bagages des deux divisions, réunis aux bagages du quartier général, escortés par les 40 hommes qu'a dû fournir chaque divi-



sion, et aux 60 canonniers à cheval que commande le capitaine Azar, partiront le 23 et se rendront au Caire avec la brigade de cavalerie du général Murat, que commande aujourd'hui le général Andréossy.

Les guides à cheval, les guides à pied, hormis 50 hommes qui s'embarqueront sur la *Boulonnaise*, partiront demain et se rendront à Menouf, où ils recevront de nouveaux ordres. Il n'y aura avec, que trois de mes chevaux, un cheval de chacun de mes aides de camp, et deux chevaux du général Berthier.

Vous ferez embarquer de suite les 50 guides à pied qui doivent s'embarquer sur la *Boulonnaise*.

Vous laisserez l'ordre à El Rahmânieh pour que, dès l'instant où le général Davout y arrive, il se rende de sa personne au Caire; il laissera sa cavalerie à El-Rahmânieh pour protéger l'arrivée des eaux à Alexandrie.

Vous donnerez l'ordre au général Andréossy, lorsqu'il arrivera à El-Rahmânieh, d'y laisser :

1° Les cent dromadaires, pour la communication d'Alexandrie à El Rahmânieh ;

2° De rester avec sa cavalerie dans le Bahireh pour seconder les opérations du général Destaing, jusqu'à ce que les Arabes soient éparpillés et chassés dans le désert, et, dans le cas qu'il dût y rester encore quelques jours, il fournira aux bagages l'escorte nécessaire pour qu'ils soient à l'abri de toute insulte.

L'adjudant général Martinet, avec le 2e bataillon de la 32e, les pièces de 3 attachées à la division Rampon, se rendra, avec l'intendant copte, l'agent français et le payeur de la province de Garbieh, dans cette province, pour y achever la levée des impositions.

Les mouvements de l'armée et les transports étant assurés, Bonaparte s'embarqua à El-Rahmânieh, le 9 août, pour revenir au Caire en remontant le Nil.

Tandis qu'il effectuait ce trajet (sur lequel les documents des *Archives* ne fournissent aucun renseignement [1]), Andréossy

1. Les ordres du jour de l'armée indiquent le quartier général à El-Rahmânieh les 19, 20 et 21 thermidor; « en route pour Le Caire », les 22 et 23.

Dans son *Journal*, Doguereau dit s'être embarqué le 22 thermidor sur une



et Destaing essayaient d'atteindre les Arabes signalés au sud de Damanhour, vers la limite du désert. Cette petite opération, qui donna lieu à un butin assez important, fait l'objet de comptes rendus adressés à Bonaparte par les deux généraux qui y participèrent.

LE GÉNÉRAL DESTAING AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Deïr-Chah, le 24 thermidor an VII (11 août 1799).

J'ai reçu votre lettre du... du courant; et, comme j'ai malheureusement mérité les reproches que vous m'y faites, j'aime beaucoup mieux les avoir reçus que de les attendre. On m'avait positivement annoncé votre arrivée à El-Rahmânieh pour le 18; mon aide de camp, qui en partit ce jour-là, de grand matin, y avait vu arriver une partie de vos gens, qui vous annonçaient dans quelques heures, de manière qu'intimement convaincu que je devais recevoir des ordres contraires, si mon projet ne vous convenait pas, je n'ai pas balancé à prendre votre silence pour approbation. Mais, loin de là, non seulement vous n'étiez pas à El-Rahmânieh; mais, par surcroît, ma lettre, qui aurait dû arriver le 18 à Berket, a été retenue tout ce jour-là à El-Rahmânieh, de manière qu'elle ne vous est parvenue que le 19.

Dès que le général Andréossy a été de retour à El-Rhamânieh, il m'a communiqué votre intention; j'ai fait le voyage pour aller me concerter avec lui. Les Arabes étaient alors sur la lisière du désert de Deïr-Chah à Kamarah, c'est-à-dire sur les routes des lacs Natron; là, ils se divisèrent; les Henady et quelques autres montèrent sur la frontière de Gizeh. Nous avons arrêté que le général Andréossy remonterait le Nil jusqu'à Chabour, d'où il marcherait dans une nuit sur El-Ihoudieh et le désert, entre les deux camps des Arabes, tandis que d'Amlit j'irais par El-Delingat sur le désert à la droite de tous les camps. Nous devions ensuite nous joindre pour enlever ce qui serait entre les deux colonnes.

Le mouvement a été exécuté comme il avait été convenu; mais la marche des équipages de l'armée, peut-être aussi du général Andréossy, avait donné de l'inquiétude aux Arabes. Ils ont changé trois fois de camp, et avaient quitté, depuis neuf ou dix heures, celui du santon de Deïr-Chah, appelé Cheik-Abou-Katouch. Lorsque nous y sommes arrivés ce matin, le général Andréossy a rencontré quelques Arabes épars et quelques troupeaux de moutons. Quant à moi, j'ai d'abord enlevé un petit camp à Zamran, où l'on a tué quelques Arabes, pris quelques chameaux et bestiaux; et sur la lisière du désert, j'ai coupé une queue de colonne d'Arabes Haraby (?), où ont été tués 200 hommes, et pris 50 femmes ou enfants, des

djerme chargée d'artillerie et être arrivé le lendemain soir au Caire (p. 288). Le bâtiment sur lequel prit place Bonaparte dut faire une navigation analogue.



chameaux, une centaine de bœufs ou veaux, quelques moutons et bagages.

Les Arabes, partout, s'étaient retirés vers Aouch (?); mais le général Andréossy juge à propos de reprendre sa route, et je vais en conséquence continuer la levée des contributions, qui était absolument impossible avant ma première affaire; car, du centre de la province où ils étaient établis, ils me contrariaient partout, interceptant les routes et faisant évacuer les villages.

Le général Andréossy, qui a voulu que je vous fisse ce rapport, vous rendra un compte plus détaillé.

DESTAING.

LE GÉNÉRAL ANDRÉOSSY AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Abou-Katouch, le 24 thermidor an VII (11 août 1799).

J'ai quitté, ce soir, le général Destaing à Deir-Chah. Nous y étions arrivés le matin à la pointe du jour, lui d'Amlit, moi de Chabour, par des marches concertées, pour tâcher de tomber sur les Arabes qu'on nous avait assuré y occuper la position entre Deir-Chah et Kamârah sur la lisière du désert. Ma colonne n'a rien rencontré sur sa route; le général Destaing m'a dit avoir enlevé, chemin faisant, un petit camp d'Arabes et être tombé, près le santon du cheik Abou-Katouch, sur une queue de colonne, y avoir tué 200 individus, pris 40 à 50 femmes ou enfants, une trentaine de chameaux et une centaine de bêtes à cornes. J'ai ramené de mon côté un troupeau d'environ cent cinquante moutons. Tous ces objets appartenaient à d'autres tribus qu'à celles que nous poursuivions, et à des fellahs qui, lors des derniers troubles, avaient abandonné leurs villages.

Les Arabes paraissent décidément dispersés. Les Henady et les Oulad-Ali ne font plus cause commune, et sont prêts de nouveau à se faire la guerre; le succès de la bataille d'Aboukir a détruit leurs espérances. Les habitants de la province sont si bien convaincus de cette victoire qu'ils font monter la perte des Turcs à 100.000 hommes.

Le général Destaing peut paisiblement continuer la levée des impositions, dont le recouvrement est un peu lent, à cause des malheurs qu'a éprouvés la province. Ces mouvements en imposeront aux Arabes, et la présence de la cavalerie et des dromadaires à El-Rahmânieh achèvera de les contenir dans l'intérieur du désert. Le général Destaing aurait voulu que je lui laissasse une des deux pièces de 3 de la cavalerie; je n'ai pas cru le devoir prendre sur moi.

Les points principaux qu'occupent les Arabes sont maintenant connus: en agissant sur eux par des mouvements bien concertés, et en cherchant à les tourner par la vallée de Natron, on parviendrait peut-être à leur faire bien du mal; je continue ma route cette nuit avec la brigade du général Murat et je serai après-demain au Caire.

ANDRÉOSSY.



LIVRE XI

LE RETOUR DE BONAPARTE EN FRANCE

CHAPITRE PREMIER

POURSUITE DE MOURAD-BEY. — ATTAQUE DE KOSSEIR PAR LES ANGLAIS

La rapidité de la campagne d'Aboukir eut pour effet de conjurer le principal danger auquel le débarquement des Turcs exposait la domination française. On pouvait craindre une explosion du fanatisme musulman à l'apparition du croissant libérateur, un réveil général et subit des sentiments hostiles, que la crainte seule comprimait. Heureusement les événements se succédèrent trop vite pour que nos ennemis déclarés ou secrets fussent en mesure d'organiser aucun mouvement susceptible de favoriser l'entreprise des Turcs.

Ce fut dans la soirée du 29 juillet, quinze jours à peine après l'annonce du débarquement, que l'on apprit au Caire la victoire d'Aboukir [1]. Dugua prescrivit de la célébrer par trois salves d'artillerie tirées, de chaque fort, le lendemain à 6 heures du matin [2].

---

1. Dans la journée, en écrivant à Bonaparte, Dugua disait être sans nouvelles de l'armée. Il ajoutait : «... Le Nil croît avec beaucoup de promptitude... Vous aurez, au plus tard le 25, de l'eau dans les canaux qui coupent la province de Bahireh, qui vous présenteront des difficultés sans nombre, si vous vous proposez de ramener l'armée au Caire par terre. Si vous vous proposez de la ramener par eau, il faut avoir la bonté de m'en donner avis pour que je puisse faire arrêter à temps le nombre de barques qui vous sera nécessaire...

» L'état de tranquillité du Caire est toujours le même. La nouvelle d'une victoire remportée sur les Osmanlis et les Russes y sera reçue avec des transports de joie..... »

2. Ordre de Dugua au chef de brigade d'artillerie Grobert (11 thermidor - 29 juillet). Voir le *Journal* d'Abdurrhaman (p. 127) : « Le matin, la forteresse et les forts des environs d'Esbekieh tirèrent des salves nombreuses. Il y eut le soir un feu d'artifice sur cette place. »

Le divan du Caire fut invité à publier la destruction complète de l'armée ottomane et à faire connaître au peuple « combien il serait dangereux pour lui de se livrer aux insinuations des méchants[1] ».

En même temps qu'il s'empressait de transmettre cette nouvelle aux commandants des diverses provinces[2], Dugua écrivit à Bonaparte (12 thermidor - 30 juillet) :

J'ai reçu hier par trois exprès différents l'heureuse nouvelle de la bataille d'Aboukir. Je l'ai fait annoncer sur-le-champ au divan et au peuple par la publication et par des salves d'artillerie. Cet événement, le plus étonnant et le plus heureux de toute la guerre, ne pouvait arriver plus à propos ; puisque, comme vous le verrez dans la lettre du général Desaix dont je joins ici le triplicata, nous ne pouvions, ni vous, ni moi, en espérer du secours, puisque le citoyen Detrès et le 1er bataillon de la 22e sont encore dans la haute Égypte, et qu'il n'est pas bien sûr que le général Friant eût cru pouvoir abandonner le Fayoun, si Ibrahim-Bey eût marché sur Le Caire.

Je compte, Général, que je vais être délivré de cette inquiétude et que les généraux Kleber et Reynier, reprenant la route de leurs provinces, s'opposeront à la marche de ce bey, si la nouvelle d'Aboukir lui laisse encore la fantaisie de venir s'exposer à de nouveaux revers.

Je vous ai annoncé hier, Général, le retour de la caravane des Maugrabins qui passa ici le 18 germinal dernier pour se rendre à La Mecque. Elle vient d'arriver à Boulak, où j'ai donné tous les ordres nécessaires pour sa tranquillité et sa sûreté. Elle va repasser le Nil et reportera dans son pays la certitude que les Français protègent la religion mahométane et les musulmans qui veulent vivre en paix avec eux[3].

1. Lettre de Dugua au divan du Caire (12 thermidor - 30 juillet).

2. Lettres de Dugua à Desaix, à Friant, à Zayonchek, à Verdier, au commandant de la place de Menouf (12 thermidor - 30 juillet). Par lettre du 15 thermidor (2 août), Dugua communique la même nouvelle au citoyen Sicre, commandant à Suez.

3. Dans sa lettre du 11 thermidor (29 juillet), Dugua avait annoncé à Bonaparte que la caravane arrivait à Birket-el-Haggi. Djezzar-Pacha avait voulu la retenir pour la réunir à ses troupes ; mais les Maugrabins « lui avaient répondu que leur roi était ami des Français, qu'ils en avaient été bien reçus à leur passage au Caire, qu'ils voulaient conserver la bonne intelligence avec eux, qu'ils n'étaient point soldats, et qu'ils ne désiraient que de retourner dans leur pays ».



J'espère, Général, que votre retour au Caire ne sera différé que de très peu de jours. Vous y serez reçu avec les démonstrations les plus vives de la part des chrétiens et des musulmans. Il faut avouer que les premiers ont eu bien peur ; les derniers ont été infiniment plus calmes.

Le même jour, Poussielgue communique à Bonaparte quelques renseignements sur l'état des esprits et sur les préparatifs hostiles qui se font en Syrie :

...J'aurais eu beaucoup de choses à vous écrire sur la situation des esprits au Caire[1] ; mais la nouvelle de la victoire que vous venez de remporter ne me laisse plus rien à dire. Le petit nombre de nos amis se réjouit : quant à nos ennemis, ils ont la mine allongée et se cachent ; leurs complots et leurs espérances sont également avortés.

Il est arrivé des dromadaires de Gaza... Ces dromadaires ont rapporté qu'Ibrahim-Bey n'avait environ que 500 à 600 Mameluks avec lui... Mais il y avait déjà à Gaza 7.000 à 8.000 hommes des troupes de Djezzar-Pacha... Ibrahim-Bey croyait qu'à la nouvelle du débarquement nous aurions évacué El-Arich; en conséquence, il envoya un détachement pour s'en emparer. Ce détachement fut reçu à coups de canon et de fusil et s'en retourna à Gaza. Djezzar-Pacha et Ibrahim-Bey, ajoutent-ils, étaient décidés à ne tenter d'entrer en Egypte que quand ils apprendraient le succès du débarquement... Il est probable que la déconfiture de l'armée du débarquement suspendra tous leurs projets.

Le 31 juillet (13 thermidor), Dugua annonce à Bonaparte que Barthélemy signale des rassemblements de Mameluks dans la province de Charkieh :

Vous savez que je n'ai point ici assez de troupes pour pouvoir marcher contre eux, et qu'il n'en descend pas de la haute Égypte. Ainsi je pense que vous presserez le retour du général Reynier dans sa province.

Les jours suivants, la correspondance de Dugua montre que, malgré la tranquillité extérieure, la situation pourrait

1. « Lorsque la défaite que venait d'éprouver l'armée ottomane fut connue au Caire, les musulmans de cette ville la regardèrent comme une calamité : ils furent accablés d'un profond chagrin et perdirent l'espoir qu'ils conservaient de voir l'Egypte rentrer sous la puissance de l'islamisme. » *Histoire de l'Expédition des Français en Egypte*, par Nakoula-el-Turk, p. 144.



devenir préoccupante en cas d'incident défavorable. L'insuffisance des troupes disponibles et la pénurie des moyens de toute espèce créent à cet égard des difficultés auxquelles le retour de Bonaparte et de l'armée permettra seul de porter remède.

Extraits des lettres de Dugua à Bonaparte.

16 *thermidor* (3 *août*). — J'ai reçu, hier 15, votre lettre du 9 datée de devant Aboukir... Les nouvelles de Syrie sont toujours les mêmes : des préparatifs, et rien de prêt. Je mande cependant au général Reynier qu'au premier avis je lui enverrai tout ce qui est ici de sa division. Le bataillon de la 85e est arrivé hier, ainsi que le second convoi d'artillerie parti de Rosette. Voilà le parc de Gizeh un peu plus en état de fournir à nos besoins.

La ville du Caire est tranquille malgré les mauvaises intentions de quelques Turcs et la maladresse de beaucoup de chrétiens, à qui la peur a fait faire ou dire toutes les sottises imaginables. Les Turcs ont tenu des propos séditieux; ils auront aujourd'hui la tête coupée. Les chrétiens ont tenu des propos très alarmants; on n'a pas pu, ou voulu me les faire connaître; je les aurais fait rassurer par une bonne bastonnade[1]...

Il arrive chaque jour des barques chargées de blé de la haute Égypte... .

1. Voir lettre de Poussielgue à Bonaparte (Le Caire, 19 thermidor - 6 août) :

« J'espérais que la victoire d'Aboukir ferait beaucoup de sensation, et qu'au moins, par politique, les Turcs en montreraient quelque satisfaction, comme ils faisaient quand nous recevions officiellement la nouvelle de quelque avantage remporté en Syrie. Il en a été autrement : le divan a reçu très froidement cette nouvelle, il a mis beaucoup de tiedeur à la publier. Il y a eu des propos tenus; auparavant ils ne m'étonnaient pas, la peur les dictait ; mais depuis on en tient aussi. Le divan se déclare chaudement et ouvertement le protecteur de tout Turc qui est pris en faute ou accusé de délit concernant notre sûreté.

» Le 15 de ce mois, il y a eu quelque mouvement dans la ville. On a fermé quelques okels et quelques boutiques. L'aga des janissaires est accouru, et a arrêté en différents endroits une douzaine de mauvais sujets qui causaient cette fermentation, et entre autres un homme qui criait hautement dans les rues : « Aux armes, musulmans, le moment est arrivé de vous débarrasser de ces » chiens de Français; il nous est arrivé du renfort à Aboukir, et il nous en vient » de Syrie. »

» C'est alors qu'on a fermé les boutiques que l'aga a fait rouvrir. »

Poussielgue ajoute que le divan a reproché à l'aga d'être vendu aux Français et d'arrêter les Turcs sans motifs suffisants; l'aga a dû fournir des justifications qui n'ont pas calmé le divan :

« L'aga, rentré chez lui, a fait couper la tête à celui qui avait crié à la révolte, ainsi qu'à un autre homme très coupable, et, par condescendance pour le divan, il a fait mettre les autres prisonniers en liberté ; cependant il est venu me faire part du chagrin qu'il en ressentait, et dont il était malade. »

Poussielgue signale à ce propos l'ingérence du divan dans une foule de

J'ai oublié, Général, de vous rendre compte du retour du général Dumuy; il est arrivé de Suez le 12[1].

18 *thermidor* (5 *août*). — ... Le chef de brigade Detrès est arrivé hier; il a emmené avec lui 162 hommes montés, dont 52 du 7e de hussards, 92 du 14e de dragons, 18 du 20e, et 90 chevaux de remonte.

Le général Desaix m'écrit, près de Minieh, le 7 de ce mois. Il me témoigne ses inquiétudes sur le passage, par la haute Égypte, d'un grand nombre de pèlerins barbaresques venant de La Mecque... Cependant le citoyen Detrès m'a dit que les inquiétudes de ce général étaient diminuées depuis qu'il a su qu'il n'y avait que 800 pèlerins.

. . . . [2].

Je n'ai point reçu des nouvelles de l'état-major général ni des vôtres depuis votre lettre en date du 9 devant Aboukir. J'attends, ainsi que tout le monde au Caire, l'annonce de votre arrivée dans cette ville, avec impatience.

La fête de Mahomet commence dans trois jours; la célébration en sera annoncée et protégée ainsi que l'année dernière.

18 *thermidor* (5 *août*). —... Le chef de la caravane des pèlerins maugrabins, dont je vous ai annoncé l'arrivée, a retardé son départ de quelques jours dans l'espoir de vous voir ici. Il doit vous demander une lettre pour son souverain, le roi de Maroc.

19 *thermidor* (6 *août*). —... Je joins ici l'extrait des plusieurs lettres que j'ai reçues du général Desaix hier dans la journée, et une que je viens de recevoir à l'instant où il vous annonce que Mourad-Bey demande la paix...

J'ai reçu aussi, Général, une lettre du général Reynier adressée à vous ou à moi, au Caire. Il y annonce sa rentrée dans la Charkieh, l'état où il a trouvé cette province, et il demande deux bataillons pour pouvoir renvoyer ici ses grenadiers. Je lui marque que, dans le moment présent, ce mouvement n'est pas praticable, parce que la fête de Mahomet commence le 23, dure jusqu'au 27. Tandis que les bataillons et les grenadiers se-

---

questions qui échappent à sa compétence. Il dit que *tous ces gens-là conspirent secrètement* contre les Français et ont des correspondances suspectes avec la Syrie :

« Vous n'avez, Citoyen Général, aucun compte à faire sur les habitants de ce pays, quels qu'ils soient. Il n'y a pourtant rien à craindre encore au Caire. On a peur, et je garantis qu'on ne bougera pas; mais il ne faut pas le moindre revers. »

1. Conformément à l'ordre de Bonaparte du 29 prairial (17 juin), Dumuy était parti pour Suez, le 6 messidor (24 juin). Il avait inspecté les troupes et établissements de cette place, d'où il repartit le 7 thermidor (25 juillet). Voir aux *Annexes* le rapport sur les résultats de son inspection que Dumuy adressa à Kleber par lettre datée du Caire le 18 fructidor (4 septembre).

2. Dugua ajoute qu'un rassemblement de 300 Mameluks a été signalé dans la province de Charkieh. Ibrahim-Bey et Gherar, cheik de Naplouse, rassemblent des troupes à Gaza. Dugua a communiqué ces renseignements à Reynier qui, le 16 (3 août), n'était pas encore revenu à Belbeis.



raient en marche, je resterais ici avec un seul bataillon pendant la majeure partie de la fête qui, comme vous le savez, Général, se célèbre par des processions nocturnes qui nécessitent des précautions.

J'ai fait distribuer hier les 88 chevaux amenés par Detrès aux sept régiments de cavalerie ; je compte demain avoir 30 selles à leur fournir...

Je vais aussi faire faire des souliers ; mais la rentrée des fonds est suspendue par la mauvaise volonté. Si le général Desaix ne nous avait pas envoyé 24.000 livres par le citoyen Detrès, le payeur n'aurait pas un sol dans sa caisse...

Je suis toujours sans nouvelles du quartier général et de l'armée. Les trois ordres du jour du 9, du 10 et du 12, que j'ai reçus hier, ne m'annoncent ni la reddition d'Aboukir, ni les mouvements de l'armée, ni votre retour au Caire, tous objets de la plus grande importance ici, et sur lesquels, faute de nouvelles vraies, les mal intentionnés font les plus mauvaises qu'ils peuvent.

20 *thermidor* (7 *août*). —... Je joins encore ici copie d'une lettre que j'ai reçue hier du commissaire ordonnateur Laigle, dans laquelle il me prie de faire arrêter les entrepreneurs de la viande Isnard et Descoursières, qui n'ont pas seulement fait manquer hier le service de la viande, mais ont refusé de reconnaître en aucune manière son autorité. J'ai acquis la certitude de ce fait par la déclaration que m'a faite le citoyen Descoursières, lorsque je l'ai envoyé chercher par quatre grenadiers, qu'il ne reconnaissait point l'autorité de l'ordonnateur. Je lui ai demandé (ainsi qu'à son collègue) s'il voulait ou non assurer le service de la viande. Ils m'ont répondu que non, si je ne leur faisais point donner d'argent. Je les ai fait conduire à la citadelle, où ils resteront jusqu'à ce qu'ils aient assuré leur service jusqu'à votre arrivée ; et en attendant, j'ai requis l'ordonnateur de faire fournir la viande à leurs dépens.

Le commandant du fort Camin s'est permis, il y a quelques jours, d'aller s'enivrer à Boulak, d'y faire du tapage chez des femmes publiques et de ne rentrer à son fort que le lendemain matin [1]. Je lui avais ordonné les arrêts au fort. Hier, j'ai voulu m'assurer s'il les gardait. Il était parti, et n'est rentré que ce matin. Je l'ai envoyé à la citadelle. J'ai nommé provisoirement un autre commandant pour ce fort [2].

23 *thermidor* (10 *août*). —... Je n'ai rien reçu qui m'indiquât la marche

1. Le commandant du fort Camin était un capitaine du 7e de hussards. Il avait fait l'objet d'un rapport adressé à Dugua (de Boulak, 10 thermidor-28 juillet) :

« ... Il est venu hier au matin à Boulak ; il s'est soûlé indignement avec tous ceux qu'ils (*sic*) ont voulu boire avec lui ; il a passé la nuit sur une table. Sur le minuit, il a voulu partir, soûl comme dans la journée. Le cabaretier complaisant l'a conduit jusqu'au proche du fort. Il a entré dans une maison ; il a fait du train avec des femmes. Je vous le dénonce comme un mauvais sujet, indigne de porter les épaulettes. Je vous demande qu'il soit consigné pour deux mois au fort, s'il n'a pas d'autres punitions.

» J'ai vu tous ces faits. Je m'étais proposé de l'arrêter ce matin. »

2. Dugua désigna un officier de la 9e demi-brigade pour ce commandement.



que vous tiendrez pour revenir au Caire, ni le jour où vous y arriverez. Il serait nécessaire cependant que je connusse vos intentions sur la manière dont vous désirez y faire votre entrée. Je vous prie de me donner vos ordres à cet égard, en m'indiquant le jour de votre retour...

Le Caire est parfaitement tranquille.



Dans les provinces de la basse Égypte, la victoire d'Aboukir avait produit, comme au Caire, un effet d'intimidation qui, sans détruire les sentiments hostiles, devait du moins les empêcher de se manifester.

C'est ainsi que l'agent français Chanaleilles rend compte à Dugua de l'attitude des habitants de Damiette à l'annonce de la victoire des Français (Damiette, 14 thermidor-1er août) :

... La joie n'a pas éclaté ici sur le visage de nos zélés musulmans; mais ils nous démontrent assez que l'opinion de notre force et de notre stabilité, en pénétrant dans leur esprit, les rend accessibles à des sentiments sages et modérés qui, croissant chaque jour dans l'habitude, doivent enfin les rallier à nous mêmes[1]...

Kleber, étant arrivé trois jours plus tard, constate dans une lettre à Bonaparte (18 thermidor-5 août) qu'il n'y a « rien de nouveau dans ces parages ». Il signale cependant la distribution de quelques feuilles du *Journal de Francfort*, qui paraît avoir été faite dans des conditions suspectes, pour répandre des nouvelles peu satisfaisantes[2].

1. Chanaleilles dit qu'après l'arrivée du courrier de Rosette on a tiré, le 11 thermidor (29 juillet) à 9 heures du soir, une salve d'artillerie; le lendemain, ordre a été proclamé d'illuminer les rues pendant trois jours.

2. « A mon retour d'Aboukir, j'ai appris qu'il courait dans la ville quelques feuilles du *Journal de Francfort*. J'ai de suite fait des recherches d'où et comment ces papiers pouvaient être arrivés. En me les apportant, le citoyen Castellan, agent des vivres de cette place, m'a déclaré les avoir reçus sous enveloppe à son adresse, par un homme du pays, sans aucune lettre d'accompagnement, ni aucun indice de qui pouvait les lui avoir adressés; que cet homme avait disparu aussitôt et qu'il ne le connaissait pas. Quoique ces feuilles soient très anciennes, j'ai cru néanmoins devoir vous en faire l'envoi. » (*Kleber à Bonaparte*.)



Le surlendemain, il demande à Menou de lui renvoyer le bataillon de la 25e demi-brigade, qui avait été dirigé d'El-Rahmânieh sur Rosette[1] :

En ayant rendu compte au général en chef, il vous a, en ma présence, adressé l'ordre, après la bataille d'Aboukir, de me renvoyer ce bataillon à Damiette, et pourtant il n'est pas encore arrivé. Je viens donc vous prier, mon cher Général, de me le faire parvenir le plus tôt possible, et, comme il doit se rendre à Mansourah, vous pourriez lui faire remonter le Nil jusqu'au Ventre-de-la-Vache, où il descendrait l'autre branche jusqu'à sa destination.

Ce mouvement est d'autant plus pressant que la province de Mansourah est infestée de Mameluks réunis à un chef de brigands nommé Lachkam, à la poursuite desquels j'ai envoyé le général Verdier. Je présume trop bien de votre attachement pour moi, pour ne pas être persuadé que vous ne m'obligerez pas de revenir sur cet objet.

... Rien de nouveau depuis El-Arich jusqu'à Burlos.

Quelques jours plus tard, Kleber écrivit à Reynier (25 thermidor-12 août) :

... Trois colonnes mobiles parcourent en ce moment la province de Mansourah aux ordres du général Verdier, et pour lever les impôts, et pour donner chasse aux Mamelucks qui pourraient s'y trouver; j'envoie à ce général extrait de votre lettre, afin qu'il puisse se gouverner en conséquence...

Il n'y a rien de nouveau dans ces parages; les dernières nouvelles de la Syrie sont qu'Ibrahim-Bey est à Gaza à la tête de 2.000 Mameluks ou Arabes; 1.000 Maugrabins envoyés par Djezzar viennent d'y arriver; Mohammed-Bey-Elfi occupe Khan-Younès avec 1.000 Mameluks et Arabes; Osman-Bey-Cherkaoui s'est réuni à lui; et, au moment du départ de l'exprès de Gaza, Djezzar avait fait passer l'ordre de conduire à Acre tous les chameaux du pays; on ignore leur destination. Mohammed-Bey-Elfi projette de tendre des embuscades aux Français qui iraient en reconnaissance du côté de l'Ouadi.

Dans la province de Charkieh, le commandant de la place de Belbeis, Noël, constate également que les membres du divan de cette ville n'ont point paru « recevoir avec beaucoup de joie » la nouvelle de la victoire d'Aboukir[2]. Il en a été

1. De Damiette, 20 thermidor (7 août).
2. Lettre de Noël à Reynier (Belbeis, 17 thermidor-4 août).



autrement des Coptes, mieux attachés à la cause française par la communauté d'intérêts :

..... Les Coptes, qui jusqu'alors étaient dans une consternation et une crainte continuelle, reprirent leur gaîté et se sentirent soulagés comme un homme que l'on sort des fers après lui avoir donné la question extraordinaire.

Noël ajoute que des rumeurs inquiétantes avaient été répandues dans les environs de Belbeis, et des propos menaçants tenus contre les Français.

A cette même date, Reynier (qui venait de rentrer dans la province de Charkieh) signale de son côté à Bonaparte les tendances hostiles qui se sont manifestées, et que son retour va permettre de réprimer (de Mechtoul-el-Qadi, 17 thermidor - 4 août) :

Je suis rentré, Général, depuis avant-hier, dans la province de Charkieh. Je la trouve dans de bonnes dispositions pour se révolter; plusieurs villages les ont manifestées pendant mon absence, mais la présence des troupes leur impose silence. Ils ne peuvent croire à la victoire d'Aboukir et sont persuadés que nous avons été battus. En traversant la province de Mansourah, j'arrivai vers le village de Beremtouch avec 40 dragons, une heure avant l'infanterie : les paysans de ce village s'armèrent, blessèrent d'un coup de fusil un domestique turc. On leur dit que je passais avec de l'artillerie et de l'infanterie, et que les Turcs avaient été détruits; ils n'entendirent pas raison et persistèrent à refuser le passage. Lorsque l'infanterie arriva, je fus obligé d'attaquer ce village; on y a tué une centaine d'hommes, et on l'a pillé complètement. Je serais probablement obligé de châtier plusieurs villages de la province qui ont trop évidemment montré leurs dispositions à la révolte.

Mon absence a nui beaucoup au recouvrement des impositions, qui, sans cela, serait achevé. L'inondation, qui fait des progrès, me chassera bientôt d'une partie de la province : une des digues du canal de Mouis a été emportée aujourd'hui par la violence des eaux, qui vont se répandre beaucoup plus rapidement qu'elles ne l'auraient fait.

Afin de faire rentrer autant d'argent qu'il sera possible, je vais diviser la troupe en deux corps; mais pour cela il est nécessaire qu'il me vienne d'autres troupes du Caire, afin que je renvoie une partie de ce que j'ai avec moi, qui est fatiguée, et les grenadiers. J'écris à l'adjudant général Cambis de faire partir pour Belbeis un bataillon de la 2e et un de la 85e, afin que les hommes de ces bataillons qui sont détachés dans les provinces les rejoignent.

Je n'ai rien appris de nouveau du côté de la Syrie.



***

A la suite de sa pointe dans la province de Gizeh, Mourad-Bey s'était maintenu pendant quelques jours sur les confins du Fayoum; puis, voyant que Friant faisait bonne garde, il avait pris le parti de se dérober une fois de plus en remontant entre le désert et le canal Joseph. Dès le 22 juillet, Friant avait fait connaître à Desaix[1] que Mourad-Bey était à hauteur d'El-Meçourah, en exprimant l'espoir que la route pourrait lui être coupée.

Desaix se trouvait alors dans la province de Beni-Souef. Le 21 juillet, il avait reçu à Fent (sur le Nil, à 5 kilomètres au sud de Fechn) la nouvelle du débarquement des Turcs à Aboukir et les instructions que Bonaparte lui adressait de Gizeh. Le même jour, il avait été informé, par le chef de bataillon Sacrost, du mouvement de Mourad-Bey et avait cherché à l'atteindre en se rapprochant du canal Joseph. Mais notre infatigable adversaire échappa encore à notre atteinte, comme le montre cette lettre de Desaix à Dugua (4 thermidor – 22 juillet)[2] :

Mourad-Bey, après avoir été vivement chassé par nos troupes de Tamieh, de Nezleh, de Garah, a enfin pris le parti de remonter. Le chef de bataillon Sacrost l'a attendu à son passage; placé à deux lieues dans le désert, il croyait qu'il ne lui échapperait pas. J'étais au bord du désert; des découvertes de cavalerie ont parcouru ce désert dans tous les sens; cela n'a pas empêché Mourad-Bey de nous éviter en passant à quatre lieues dans le désert. Une découverte, commandée par mon aide de camp Savary, a découvert un de ses postes, l'a chargé une heure, lui a pris deux chameaux chargés

1. Voir page 323.
2. Le lieu d'origine est peut-être El-Mana (rectifiant Chenala que porte une copie de la lettre, provenant des papiers de Dugua). L'avant-garde de Desaix était arrivée à Bartabat (sur le canal Joseph, au nord de Behnesch), où elle rencontra quelques Mameluks qui se sauvèrent.



d'eau et un domestique. Nous avons su que ce bey a passé dans le désert avec 100 hommes et 30 chameaux[1]; qu'il était précédé, dès la veille, des Arabes de Geamma et de ceux de Zaïda, avec une centaine de Mameluks..... Le chef de brigade Boyer est placé au centre de la province de Minieh. Si Mourad remonte, il le chargera jusqu'à Siout. Le général Friant ira à Ellahoun ou Sédiman, et, par ce moyen, on sera prêt à recevoir Mourad.

Bien que les instructions de Bonaparte lui prescrivissent de se rapprocher de Beni-Souef et de préparer l'évacuation de la haute Égypte, Desaix jugea qu'il serait imprudent de retirer trop précipitamment les troupes, en présence des mouvements des Mameluks et des nouvelles assez inquiétantes reçues de Kosseir[2]. Estimant que la sécurité des provinces soumises à son commandement dépendait avant tout de la défaite de Mourad-Bey, il se décida à suivre ses traces, dans l'espérance d'en venir à bout par une opération combinée avec les troupes des garnisons supérieures. Desaix arriva ainsi à Taha, d'où il adressa à Dugua ces renseignements (7 thermidor - 25 juillet) :

Nous sommes dans une situation très critique..... Il est arrivé dans ce moment à Kosseir 3.000 Barbaresques de Tunis, Tripoli, Alger, Maroc, qui reviennent du pèlerinage de La Mecque et s'en retournent dans leur pays. Je suis bien inquiet d'eux et ne sais qu'en faire. Il doit en arriver autant... Si nous sommes obligés de descendre dans cette circonstance, tout cela se réunira à nos ennemis et nous fera un mal horrible... Le nombre des hommes qui reviennent par cette route n'est d'ordinaire que de 700 à 800 hommes; cette grande quantité, arrivée à la fois et dans ces circonstances, oblige malgré soi à avoir des soupçons les plus grands...

... Mourad-Bey est remonté au-dessus de Melaoui, vers Dalgeh. L'adjudant général Boyer était là avec peu de monde. Il a marché à lui. Mou-

1. Voir lettre de Friant à Desaix (Dessaché, 7 thermidor-25 juillet), portant que Sélim-Kachef vient de quitter Mourad-Bey et de demander l'aman au général Zayonchek. D'après la déclaration de ce kachef, Mourad-Bey n'aurait plus que 60 Mameluks sur des chameaux et 80 à pied, ces derniers sans souliers.

2. Après la réception de la lettre de Bonaparte, Desaix écrivait à Dugua (de Fent, 3 thermidor-21 juillet) qu'il croyait beaucoup à une attaque contre Kosseir; il signalait aussi l'inconvénient de former les échelons de troupes ordonnés par Bonaparte: on risquait ainsi de compromettre la rentrée des impôts et des grains.



rad est remonté encore. Je ne sais ce qu'il fera. S'il allait à El-Ouah, nous serions très heureux et en paix. Si tous les Arabes voulaient se bien conduire, ils lui feraient bien du mal; mais je ne crois ni à l'un, ni à autre. Mourad ira où il pourra être un peu en repos, au-dessus de Siout, où il y a très peu de monde...

Je renvoie tous les dépôts de cavalerie avec le chef de brigade Detrés. Ils forment 140 hommes. Ils ont avec eux près de 100 chevaux de main .. Je fais aller la cavalerie un peu vite; j'espère qu'elle vous arrivera à propos et sans accidents. J'aurais bien voulu la faire aller plus tôt, mais les occasions ont manqué et les remontes n'étaient point finies...

Comme Mourad-Bey continuait toujours à remonter, Desaix se porta au sud de Minieh, à Saft-el-Kamarah [1], d'où il écrivit à Dugua (9 thermidor - 27 juillet):

...Mourad-Bey, poussé vivement dans le Fayoum par le général Friant, avait remonté; il était le 7 plus haut que Melaoui dans le désert. L'adjudant général Boyer a été en sa présence le 7 et le 8; mais n'ayant que 150 hommes, il n'a fait que le menacer sans engager d'affaire. Cependant les Arabes de Mahamout-Benouali et de Koraïm étant venus se joindre à Boyer, Mourad-Bey a pris le parti de s'éloigner en revenant sur ses pas et était hier soir à Belansourah. Je me suis porté de Taha, plus bas que Minieh, jusqu'à Saft-el-Kamarah, plus haut que Minieh. Ce bey, instruit de ma marche, s'est enfoncé dans le désert, et on dit qu'il remonte. J'attends de ses nouvelles pour décider mes mouvements...

Le chef de brigade Detrés est parti ce matin de Minieh avec le reste de son régiment et les dépôts des 14e et 15e de dragons, et des chevaux de remonte...

Le lendemain, Desaix s'avança encore jusqu'à Beni-Haçan, un peu au delà de Belansourah :

..... Le chef de brigade Detrés est descendu au Caire, écrit-il à Dugua [2]... Le général Friant, avec toutes ses troupes et celles du général Zayonchek, est vers vous à Beni Souef... Je lui ai recommandé de se tenir près de vous : c'est le moyen de vous secourir.

Quant à moi, j'ai poursuivi Mourad. J'ai pris les hommes de la 22e légère. Je n'avais que 300 hommes; 150 que ce corps a font 450 ; ce n'est

1. Desaix écrit : *Saft Houara*. Ce nom qui ne se trouve pas sur la carte de Jacotin, paraît devoir subir la rectification que nous indiquons.

Voir encore lettre de Desaix à Friant (même date, à 8 heures du matin). Desaix lui recommande de se tenir prêt à arrêter Mourad-Bey si celui-ci redescend, comme la chose paraît probable.

2. De Beni-Haçan (10 thermidor - 28 juillet).



pas trop au milieu de tous les Arabes et Mameluks. Mourad est pressé de toutes parts. Je ne lui permettrai pas de descendre; Boyer et les Arabes d'en haut l'arrêtent de leur côté. Il ne pourra pas remonter. J'espère l'obliger à se jeter dans l'El-Ouah, ou à périr. Je suis un peu contrarié; Boyer n'avait que 200 hommes; il ne s'est pas trouvé assez fort : il a été chercher des hommes à Siout, ce qui nous ôte le moyen de le si bien cerner que nous le voudrions. Mais, sous trois jours, Boyer reviendra avec 600 Arabes. Mourad sera obligé de se retirer enfin dans les oasis. Nous serons alors bien en paix et bien heureux; nous ferons ce que vous voudrez; le général Friant pourra vous protéger vos convois; j'en sens bien l'importance.

[*In fine*, Desaix exprime encore ses inquiétudes au sujet de l'arrivée inusitée d'un très grand nombre de pèlerins barbaresques à Kosseir; il a recommandé à Belliard de prendre à leur égard des précautions entre autres de les désarmer et de se faire livrer des otages.]

Devant la menace des colonnes françaises combinées, Mourad-Bey essaya d'obtenir quelque répit au moyen de négociations qui ne purent aboutir. Desaix, qui s'était encore avancé dans la direction de Melaoui jusqu'à Hour, communiqua à Dugua les propositions de paix adressées par Mourad-Bey [1] :

Il voudrait que je le laisse dans un hameau où je voudrais, à Raïan, de l'autre côté du Fayoum, sur la rive droite, ou enfin en tout endroit que je désignerais. Il y achèterait des vivres; il y attendrait les ordres du général en chef. Je n'ai voulu consentir à rien entendre, sinon qu'il irait à El-Ouah. Mourad en a une peur effroyable; il dit qu'il y mourrait. Pour moi, je tiens ferme et ne lui donnerai pas de relâche. Si le général en chef est revenu au Caire, en faisant occuper le Fayoum, remonter un peu le général Friant, moi avec les troupes que j'ai, celles qu'a Boyer, nous ne lui permettrons pas de voir l'Egypte. En attendant, je prépare tout ce qu'il faut pour le chasser des oasis et pour m'en débarrasser tout à fait. J'assemble le plus de chameaux que je peux; je veux m'en défaire à tout prix. J'espère que le général en chef a détruit tous ses ennemis et qu'alors le dernier ne durera pas longtemps.

Après cette inutile tentative de négociations, Mourad-Bey revint sur ses pas et essaya de gagner le Fayoum en coupant le désert. Desaix fit de même et, le 31 juillet, il était à Touch (à hauteur de Minieh).

1. De Hour, 12 thermidor (30 juillet). Desaix demande à Dugua de transmettre à Bonaparte les propositions de Mourad. On a vu (page 394) que celui-ci avait quelques jours auparavant ajourné l'examen de propositions transmises par l'intermédiaire du consul Rosetti.



Je vous ai rendu compte, écrit-il à Dugua, que j'avais exécuté les ordres du général en chef pour ce qui concerne les dispositions qu'il m'a mandé de faire. Toute la cavalerie est descendue. Il est impossible qu'une même colonne puisse suivre Mourad-Bey ; il fait dix à douze lieues par jour, et nos soldats ont bien de la peine à en faire six à cause des grandes chaleurs. Ce bey ayant remonté, je me suis mis à sa poursuite, et le général Friant était resté aux environs de Beni-Souef pour être à portée d'aller à votre secours, s'il eût été nécessaire.

Quant au mouvement de toute la division, il ne pourrait se faire aussi promptement que le général en chef le désire. Le général Belliard, qui a des troupes à Syène, Esneh et Kosseir, ne pourrait se mettre en route que le 21 ou le 22 ; ainsi jugez le temps qu'il faut pour faire la route de Keneh au Caire[1].

... Mourad-Bey, que j'avais chassé plus haut que Melaoui, vient de redescendre vers Behneseh en faisant un crochet dans le désert. Je descends après lui ; j'espère que le général Friant se mettra en mesure de le bien recevoir ...

Je vous ai prévenu, hier 12, que ce bey semblait vouloir entrer en accommodement ; il demandait un endroit où il aurait pu rester tranquillement en attendant que son affaire soit terminé. J'attends la réponse du général en chef. Je ne fais pas moins mes dispositions pour le pousser à bout ; il est extrêmement fatigué.

Je me rapproche du Caire pour être à portée de vous secourir.

Poursuivant sa marche avec une grande rapidité, Desaix arriva le 1er août à Samallout. Le lendemain, il atteignit Behneseh, d'où Mourad-Bey était parti, le matin même, paraissant descendre vers le Fayoum. Il importait de lui en interdire l'accès au moyen de la colonne de Friant qui se tenait, depuis quelques jours, vers Illahoum et Sediman. A cet effet, Desaix invita Friant à prendre des renseignements sur la marche du bey et à le poursuivre avec vigueur[2] :

Voici mes dispositions : quels que soient les mouvements de Mourad, je me rapproche du Caire pour être en mesure de me porter sur Belbeis qui est découvert, si Ibrahim-Bey voulait passer le désert.

1. Voir lettre de Desaix à Belliard (Touch, 13 thermidor-31 juillet). Il a reçu une lettre de Bonaparte (d'El-Rahmânieh, 4 thermidor-22 juillet), renouvelant l'ordre de se tenir prêt à descendre. En conséquence, Belliard devra envoyer, de suite, 300 hommes à Morand et réunir ses troupes, pour descendre ensuite au-dessous de Girgeh. Le lendemain, Desaix écrit à Belliard (de Samallout, 14 thermidor-1er août) qu'il prend le parti de le laisser dans sa province, vu la difficulté de réunir toute sa brigade. Belliard devra seulement envoyer un renfort de 200 à 300 hommes à Morand.

2. De Behneseh, 15 thermidor (2 août).



Si Mourad-Bey descend, vous serez chargé de le poursuivre sans le quitter. L'adjudant général Boyer descendra et prendra position vers Beni-Souef, pour me suivre au Caire s'il est nécessaire.

Si Mourad remonte, l'adjudant général Boyer en fera son affaire; et vous, mon cher Général, viendrez avec votre colonne près de Beni-Souef, où vous étiez, pour être prêt à vous rapprocher du Caire.

Ayant reçu, dans la soirée, la nouvelle de la bataille d'Aboukir, il s'empressa d'en informer Belliard, en lui prescrivant de suspendre l'évacuation de l'Égypte supérieure :

Les circonstances ayant changé, il ne sera pas nécessaire que vous descendiez. Reprenez promptement vos postes d'Esneh et de Syène, si vous les avez déjà abandonnés, afin de ne pas donner le temps à Hassan-Bey de se refaire. Je ne vous recommande pas moins l'achat de dromadaires. Il en faut nécessairement pour monter un corps de 400 hommes.

Sur ces entrefaites, Desaix apprit que Mourad faisait une nouvelle contremarche et remontait la vallée du Nil. Il écrivit donc à Friant (de Behneseh, 16 thermidor-3 août) :

.....La nouvelle d'Aboukir nous est arrivée hier soir. Il serait difficile de vous peindre la joie qu'elle nous a causée. Tout le camp était dans l'allégresse, et nous avons tiré des fusées et quatre coups de canon pour célébrer cet heureux événement.

Mourad-Bey, qui était ici hier matin, remonte. On le dit déjà à la hauteur de Taha. J'en préviens Boyer qui est vers Melaoui. Je vais remonter aussi. Les ordres sont donnés pour réunir autant de chameaux qu'il sera possible pour pouvoir suivre ce bey dans le désert. Je ne néglige rien pour l'achever.

P.-S. — Si la nouvelle d'Ibrahim se confirme, je m'approcherai rapidement du Caire : je voudrais bien aussi rosser des Turcs. Je m'ennuie de courir toujours. Je voudrais bien connaître les dispositions générales du général en chef pour m'y conformer et faire quelque chose qui ait une suite.

En réalité, Mourad-Bey semble être demeuré pendant deux ou trois jours avant de prendre un parti définitif, essayant de tromper, par des feintes, les troupes françaises qui le menaçaient. De son côté, Desaix s'efforçait de concilier l'exécution des ordres de Bonaparte et l'intérêt primordial de ne point laisser échapper Mourad-Bey. Il demeura donc



quelques jours un peu au-dessus de Behneseh, attendant que la situation de la basse Égypte se fût éclaircie d'une façon définitive. Dans cette position il écrivit à Friant :

18 *thermidor* (5 *août*). — ... Mourad-Bey est loin de vous; hier il descendait, il était à la hauteur de l'endroit où j'étais, lorsque mes Arabes vinrent me prévenir. Je me portai promptement dans le désert et j'arrivai assez à temps pour l'empêcher de descendre et le jeter cinq lieues dans le désert. Il est remonté, mais je ne sais encore où il est. L'adjudant général Boyer est en mesure pour le poursuivre...

Je vous engage, mon cher Général, à toujours vous tenir à portée du Caire pour vous y porter au besoin, en vous occupant toujours à lever le miri. Je vous recommande de ne point trop faire de mouvements, pour avoir toujours vos troupes fraîches.

J'attends des nouvelles du général en chef. Lorsqu'il m'aura mandé que ni vous ni moi ne sommes plus nécessaires vers Le Caire, vous remonterez pour poursuivre Mourad, tandis que je me rendrai à Siout pour y organiser la colonne de dromadaires qui sera chargée d'achever les Mameluks.

20 *thermidor* (7 *août*). — ... Il (*le général Dugua*) n'est pas encore bien rassuré sur les événements et demande toujours que vous soyez près de lui. Vous pouvez retourner à votre position de Kemen sans inconvénient. Je vous engage à correspondre avec ce général très souvent; et, s'il vous mandait que vous fussiez nécessaire au Caire, vous y descendriez. Mourad-Bey remonte; il est déjà à la hauteur de Melaoui, et Boyer le chasse[1]. On prétend qu'il veut passer de l'autre côté du fleuve. S'il passait, vous passeriez aussi pour le harceler. Nous réunissons des dromadaires ou chameaux à Siout. J'espère en avoir bientôt assez pour monter une colonne de 500 à 600 hommes.

A cette même date (20 thermidor-7 août), Desaix expose à Dugua les raisons de son séjour vers Behneseh :

... Le bataillon de la 22e légère est parti hier matin pour se rendre au Caire. Moi-même je n'ai pas voulu remonter sans avoir la certitude que je ne suis plus nécessaire près de vous. Je n'ai cependant pu descendre

1. Voir lettre de Boyer à Bonaparte (Siout, 23 thermidor-10 août). Mourad-Bey a fait des mouvements le long de la province de Minieh. Boyer, n'ayant que 130 hommes et une pièce de 3, a dû aller chercher à Siout des renforts qui ont porté son effectif à 400 hommes. Il a pu alors, le 18 thermidor (5 août), chasser Mourad-Bey de Belansourah et le poursuivre jusqu'à Beni-Adin : « Là il s'est enfoncé dans le désert de huit lieues et a reparu hier dans les terres à quatre lieues au-dessus de Siout; il remonte, à ce que l'on dit, vers Esneh pour se joindre à Hassan-Djeddaoui... » Boyer ajoute qu'il va partir demain, conformément à l'ordre de Desaix, pour descendre à Beni-Souef.



jusqu'à Beni-Souef, parce que j'ai été obligé de contenir Mourad-Bey qui se trouvait dans les environs de Behnesch. Il eût été dangereux, attendu les circonstances d'alors, de le laisser séjourner dans le pays où il aurait soulevé les habitants, se serait refait et aurait tiré mille ressources dont il manque.....

Deux jours plus tard, Desaix écrit encore à Dugua (22 thermidor-9 août)[1] :

J'attends de vos nouvelles avec impatience... Les grands canaux se remplissent, dans quatre jours nous ne pourrons plus voyager. Je désire bien que le général en chef décide sur notre position. Nous ne faisons rien ; et le pays, qui nous a menacés d'une insurrection générale, n'est pas très soumis, nous voyant indécis. Le général Friant est près de vous ; le chef de brigade Detrès est allé vous joindre. Le bataillon de la 22e est aussi parti pour Le Caire ; il descend depuis plusieurs jours, ramassant le miri. Je me tiens ici prêt à vous joindre. Boyer, avec une autre colonne, est vers Siout, poursuivant Mourad qui y est remonté. J'espère qu'il ira à El-Ouah, ou au-dessus de Syène...

... Je suis bien impatient d'avoir des nouvelles du général en chef...

... Dans deux jours, le canal Joseph sera plein d'eau. J'irai alors vers le bord du Nil, à Minieh, pour pouvoir voyager par ce fleuve ; je n'ai pas d'autres ressources.

Le lendemain, il insiste de nouveau sur l'intérêt qu'il aurait à remonter vers l'Égypte supérieure au lieu de rester immobilisé à proximité de Behnesch :

... Il serait de la plus grande, je ne dis pas utilité, mais nécessité, que je fusse à Siout pour organiser mes troupes en colonnes montées sur des chameaux ou dromadaires, afin d'achever Mourad-Bey et chasser les Mameluks qui sont aux oasis. J'attends toujours avec impatience les ordres du général en chef, mais inutilement, puisque nous voici au 23 sans avoir reçu d'autres lettres que la vôtre du 14 depuis l'heureuse affaire d'Aboukir. Ce silence me tient dans la plus nuisible inaction.....

Mourad-Bey continue toujours à remonter ; il est déjà plus haut que

1. La lettre est datée « au-dessus de Behnesch ». Une lettre de Desaix à Friant, du même jour, porte : « Azip (?), 3 lieues plus haut que Behnesch ». On y lit : « Je ne sais ce que fait ni que pense le général Dugua en nous retenant dans ces provinces où l'inondation va bientôt nous prendre et nous mettra dans l'impossibilité de faire nos dispositions pour achever Mourad, qui se moquera de nous..... »

Le lendemain, il exprime de nouveau à Friant son impatience. Il voudrait pouvoir remonter, avant que son mouvement soit entravé par l'inondation. Il a déjà réuni 300 chameaux pour donner la chasse à Mourad-Bey.



Siout. Je ne sais quel est son dessein; mais, à en juger par sa marche, je lui suppose celui d'aller se réunir à Hassan-Bey au-dessus des cataractes. Boyer le poursuit toujours..... Le général Belliard le poursuivra à son tour s'il approche de sa province.

Enfin, le 11 août, Desaix reçoit une lettre de Dugua, datée du 15 thermidor (2 août), qui rend disponibles les troupes précédemment destinées à secourir Le Caire[1].

Je cours bien vite à Siout, répond-il le jour même. Je vais m'y organiser et me préparer à suivre Mourad-Bey partout où il ira. Je ne veux pas lui donner le temps de se reconnaître; il faut qu'il finisse de suite. Il a passé à travers les déserts, le 21 (8 *août*), vis-à-vis Siout, et est remonté huit lieues au-dessus de cette ville. Je crains qu'il n'aille pas aux oasis; il a trop peu de moyens. Mais il remontera au-dessus de Syène; et, fuyant devant nous et revenant quand nous nous éloignerons, il nous fatiguera continuellement sans nous débarrasser de sa maudite personne. Cela n'y fait rien; il n'en sera pas moins bien chassé bien loin; il n'arrivera dans les déserts de la Nubie que harassé, et je ne lui donnerai pas le temps de s'y remonter et refaire[2].

Deux jours plus tard, Desaix arrivait à Talleh (à 2 lieues au-dessus de Minieh), d'où il adressa à Bonaparte un long rapport sur la situation de la haute Égypte et sur les opérations en cours (26 thermidor - 13 août) :

J'ai reçu votre lettre du 9, mon Général. Vos détails sur votre brillante victoire d'Aboukir m'ont fait le plus vif plaisir; la défense d'Aboukir, que vous n'aviez pas pris le 12, me tourmente; ces maudits Turcs sont aisés à vaincre; mais ils ne sont pas aisés à chasser derrière des murs. J'ai pris le parti de retourner à Siout, d'après votre ordre de revenir dans la haute Égypte et d'en lever les contributions; on s'en occupera sans cesse; les grains vont ra-

1. Dugua écrit à Desaix : « Actuellement que j'ai la certitude que les généraux Kleber et Reynier sont rentrés dans leurs provinces, je crois que le général Friant peut se livrer à la poursuite de Mourad Bey. » Dugua transmet en même temps la lettre de Bonaparte à Desaix (du 9 thermidor - 27 juillet), lui prescrivant de retourner le plus tôt possible dans la haute Egypte.

2. En même temps, Desaix écrit à Friant qu'il a enfin reçu des instructions l'autorisant à disposer de ses troupes. Il prescrit à Friant de remonter, si c'est possible, en longeant le desert pour empêcher Mourad Bey de redescendre. Si les progrès de l'inondation le rendent nécessaire, Friant devra se rapprocher du Nil et s'embarquer pour remonter jusqu'à Siout.



pidement vers Le Caire, il en est parti plus de 50.000 ardeps, à ce qu'on m'assure. Vous me demandez 600 dromadaires; nous n'épargnerons rien pour les avoir et vous les envoyer de suite (*sic*) qu'ils seront rassemblés. Le maudit Mourad nous désole; le 21, il était deux lieues au-dessus de Siout et s'en était éloigné à quatre lieues. De là, je n'ai pas eu de nouvelles. J'ignore s'il ira plus haut ou s'il descendra encore. L'adjudant général Boyer, qui avait reçu ordre de moi de descendre à Beni-Souef quand je devais aller au Caire, voulant exécuter cet ordre, est redescendu de Siout. Je lui ai écrit de rester en haut, de manière à empêcher le mouvement rétrograde de Mourad; mais il doit être déjà à Melaoui. Je le fais arrêter à cet endroit et m'y attendre. Le chef de brigade Morand a dû se trouver à Tahtah le 21; j'espère qu'il chassera Mourad, et ne le laissera pas en repos; je désire bien que ce bey n'ait pas de relâche. Je rassemble avec rapidité des chameaux et des dromadaires pour avoir deux colonnes à sa suite et le détruire dans quelque pays qu'il aille.

. . . .

Il y avait dans la haute Égypte une tribu d'Arabes nommés Geamma, venus il y a huit ans de Tripoli, vivant à la solde de Mahamout-Benouafi. Celui-ci, en étant mécontent, les a chassés, six mois (*sic*). Ceux-ci, sans propriété et asile, ont alors ravagé le pays. Je les ai obligés à se retirer dans l'intérieur des déserts; mais ils faisaient bien des dégâts. Ils m'ont fait demander la paix; je la leur ai accordée. Pour qu'ils ne soient plus vagabonds, je leur ai donné quelques propriétés au bord du désert; je leur ai donné 1.400 ardeps de grains pour vivre. Ils sont campés dans le lieu que je leur ai fixé et ne bougent pas. Ils étaient longtemps avec Mourad; ils sont prêts à combattre avec nous et voudraient être toujours employés avec les Français. Ils sont au nombre de 300 très braves, ils pourraient servir; mais l'emploi de ces Arabes est si peu de chose, et ils coûtent si cher, que j'en suis en général très dégoûté. Cependant on pourrait les employer contre d'autres Arabes méchants.....

. . . .

J'envoie au Caire, mon Général, le chef de brigade Conroux avec tous les hommes de ses 1er et 2e bataillons; cet officier a très bien servi, j'ai à m'en louer; il est actif et intelligent, un peu dégoûté, mais je lui rends bien justice : quand il y est, il fait tout ce qu'on peut faire.

Je vous prie depuis longtemps, mon Général, d'envoyer de Minieh



en haut les détachements de la 88e et 21e légère qui sont au Fayoum, Beni-Souef, etc. Si vous me les faites parvenir, nous pourrons organiser toutes les provinces très bien ; chacune aura 200 hommes de garnison, et il restera 400 hommes disponibles à Keneh pour secourir Kosseir et les autres points de la haute Égypte. A Siout, il y en aurait autant. Alors nous pourrions contenir avec ce corps toutes les grosses tribus d'Arabes qui sont dans les environs et être bien obéis ; sans cela, mon Général, je serai sans force, n'aurai que de petites troupes qui, compromises et sans force, pourraient avoir des malheurs ou ne rien faire[1]..............................

J'ai vu avec plaisir votre ordre de lever 600 dromadaires. Je vous réponds que je n'épargnerai ni soin ni peine pour que vous les ayez. Cette quantité est difficile à avoir ; les dromadaires sont excessivement rares; mais je crois que des chameaux peuvent remplir le même objet avec un peu de choix. Je crois que 2.000 soldats montés ainsi et répartis à Keneh, Siout, Le Caire, Damanhour et Belbeis, contiendraient l'Égypte parfaitement, chasseraient les Mameluks de tous les déserts et ne permettraient plus aux Arabes de s'y retirer.

Alors le pays serait bien soumis. Votre cavalerie pourrait être toute employée sur les côtes, et alors on serait sans inquiétudes. Je vous renverrai le 18e dragons aussitôt que vous le demanderez ; je réunirai les 22e chasseurs et 20e dragons à Siout pour les y organiser et mettre en bon état ; j'ai des moyens pour cela, des subsistances, des écuries. Je vous les renverrai après, quand vous voudrez, en bon état, bien armés et équipés. Je m'occupe avant tout de la levée des dromadaires et chameaux.

Je vous salue, et vous assure que personne n'a plus que moi l'envie de bien faire.

Desaix partit le lendemain pour Melaoui, et, poursuivant sa marche avec rapidité, il arriva à Siout, le 17 août dans la soirée. Ce fut là qu'il apprit l'heureuse nouvelle d'un grave échec

1. Desaix fait remarquer que la province de Beni-Souef est d'une longueur excessive. Il propose de supprimer la province d'Atfieh qui va du Caire jusqu'à Minieh; sa partie meridionale serait rattachée à la province de Minieh. On constituerait ensuite deux provinces, tenant les deux rives du Nil, et ayant Abou-Girgeh et Bouch comme chefs-lieux : « Chaque province, ayant 12 lieues au-dessous et au-dessus de sa capitale, ne serait pas trop grande et ne fatiguerait pas trop les troupes qui doivent la contenir. »



infligé à Mourad-Bey par le chef de brigade Morand[1]. Celui-ci avait une première fois, le 9 août, atteint le bey, près d'El-Ganaïm; mais cette petite escarmouche n'avait eu que des résultats insignifiants. Quarante-huit heures plus tard, comme Mourad-Bey avait continué à remonter, Morand le surprit, dans la nuit du 11 au 12 août, non loin du champ de bataille de Samhoud; il lui infligea des pertes assez importantes et s'empara de son camp, où les troupes françaises firent un riche butin. Mourad-Bey, légèrement blessé, parvint cependant à s'échapper avec une poignée d'hommes; la plupart des Mameluks se dispersèrent de tous côtés.

Aussitôt que Desaix eut appris cette nouvelle, il envoya son aide de camp Savary, à la tête de 200 cavaliers, pour donner la chasse, de concert avec Morand, aux partis ennemis qui essayeraient de se reconstituer.

Par lettre du 1er fructidor (18 août), il rendit compte à Bonaparte du succès si heureusement obtenu :

Je vous annonce, mon Général, que Mourad-Bey, après avoir été vivement poursuivi par l'adjudant général Boyer, est arrivé le 22 à la hauteur d'El-Ganaïm. Le chef de brigade Morand a bientôt été à portée de lui. Venu de Tahtah, il a trouvé les ennemis près de Koum-Eddoueir, les a suivis avec vivacité, tué quatre Mameluks, blessé huit et pris autant de chevaux. Six heures, il a toujours été aux trousses des ennemis. Une fuite rapide les a sauvés. Le chef de brigade Morand a de suite monté sur des chameaux qu'il avait assemblés ; et, courant bien vite à Girgeh, il y a laissé tous ses bagages, malades, etc., et s'est trouvé à la hauteur de Bardis avant Mourad[2]. Marchant toute la nuit, il est arrivé deux heures

1. Voir lettre de Desaix à Belliard (Siout, 30 thermidor-17 août, à 9 heures du soir). Il dit qu'il vient d'arriver à Siout. Il a appris « avec une joie inexprimable la très belle surprise que Morand a fait éprouver à Mourad ».

2. Voir lettre adressée par l'adjoint Donzelot, au nom de Desaix, à Dugua (Siout, 1er fructidor - 18 août) :

«..... Depuis cinquante et quelques jours, Mourad-Bey jouait aux barres avec nous; mais, fatigué de ce jeu et n'ayant pas un instant de repos (puisqu'il était continuellement poursuivi par le général Friant, par moi et l'adjudant général



avant le jour au bord du désert; un Arabe le conduisait ; tout d'un coup il voit sur le sable se dessiner une ligne noire ; il entend des chameaux. C'est Mourad qui, harassé avec ses Mameluks, dormait très profondément et en paix. Nos troupes les réveillent par une décharge à bout portant et courent sur eux. La nuit était extrêmement sombre; le jour est attendu avec impatience; enfin il arrive. Trente dragons courent les déserts et sabrent tout ce qu'ils trouvent : 40 Mameluks tués, 40 chevaux pris, 120 chameaux, 200 selles, dont dix toutes couvertes d'or et magnifiques, 150 brides, 400 fusils, pistolets, tromblons, 130 sabres, toutes les armes de Mourad, son pantalon, ses pantoufles, ont été trouvés dans le camp des Mameluks[1]. Nos soldats, ne rencontrant plus les ennemis, tous dispersés et ne sachant où courir pour les joindre, sont revenus chargés d'un butin immense à Girgeh. Le chef de brigade Morand a encore envoyé 150 hommes de la 21e légère, commandés par le chef de bataillon Hausser, chercher partout ce qui avait échappé des ennemis. De mon côté, j'ai envoyé tout ce que j'avais de cavalerie sous les ordres de mon aide de camp Savary pour poursuivre ces débris et tâcher de les détruire. J'espère qu'enfin l'Égypte sera sans l'apparence d'un ennemi. Soliman-Bey et Rochoan-Bey, qui sont à Khargeh, m'ont fait demander de recevoir leurs femmes;

Boyer qui se le renvoyaient l'un à l'autre), s'est décidé à remonter dans les provinces supérieures où il croyait trouver plus de sûreté et de tranquillité. Le 21 thermidor, ce bey a tourné Siout en passant dans le désert et a débouché dans le bon pays deux lieues plus haut que cette ville; il est remonté jusqu'à El Ganaim. Le 22, le chef de brigade Morand avec ses troupes marcha à lui et le rencontra à la pointe du jour qui sortait de ce village. Il fit la guerre avec ce bey, mais le résultat fut de quelques hommes blessés de part et d'autre, d'un cheval et 7 à 8 chameaux pris aux Mameluks; cependant on assure que Mourad a eu un kachef et quatre Mameluks tués. Mourad continua à marcher en longeant les rochers. Morand retourna avec ses troupes à Girgeh pour y laisser des blessés (il en avait 6), les hommes fatigués et les équipages inutiles. Le 24, il en repartit pour poursuivre Mourad, qui était dans les environs de Samhoud; à l'approche de nos troupes, ce bey se retira dans une gorge du désert, à la hauteur de ce village. Morand, conduit par un Arabe, surprit le camp des Mameluks la nuit du 24 au 25..... »

1. La lettre précitée à Dugua dit que Morand fit toutes les dispositions nécessaires pour éviter les accidents au moment de la surprise; il y eut une « fusillade terrible », d'une demi-heure, suivie d'une charge dans le camp, « la baïonnette en avant ». La lettre ajoute : « Jamais surprise n'a été plus complète ; les Mameluks qui se sont échappés à la faveur de l'obscurité ont tout abandonné pour la plupart. Quelques-uns se sont sauvés avec leurs chevaux à poil.

» Morand, dans son rapport, me mande qu'il ne se serait pas échappé un Mameluk si le jour fût venu deux heures plus tôt.....

» Il paraît que nous n'avons eu qu'un homme de blessé dans cette brillante affaire. »



ces malheureuses sont dans une grande détresse. J'ai fait répondre à ces beys que s'ils voulaient aller à Djeddah, seul endroit où ils pourraient être en paix et tranquilles, je leur en donnerais la facilité, et qu'il ne leur sera fait aucun mal, ni à aucun de ceux qui les accompagneront. Ils paraissent décidés à prendre ce parti. J'éviterais alors le voyage des oasis; il ne me resterait plus que celui d'Ibrim. Je m'y prépare; les dromadaires et chameaux s'organisent et s'arrangent; et, sous quinze jours ou un peu plus, nous irons au bout du monde, s'il le faut. Hassan-Bey-Djeddaoui, avec les trois beys qui l'accompagnent, au départ de Syène de nos troupes, s'en est rapproché; il était déjà, le 18, à l'île de Philæ; mais j'espère qu'il n'y restera pas longtemps. J'ai défendu d'abandonner Esneh; l'ordre est arrivé au moment où les troupes en partaient. La désolation était dans le pays, tous les habitants étaient accablés de voir partir la garnison, plus de 2.000 l'auraient suivie; la joie a été excessive quand on a su que les Français restaient. J'espère aller sous peu dans ces environs et y rassembler une immense quantité de dromadaires que je vous enverrai. Je n'épargnerai rien pour exécuter vos ordres et parfaitement soumettre le pays, comme aussi l'organiser. Il est arrivé, il y a huit jours, un bâtiment de Djeddah; il annonce que la mer Rouge est sans un seul vaisseau anglais, dans ce moment, et qu'à Djeddah on s'occupe beaucoup de l'envoi de marchandises en Egypte. Le fort de Kosseir est en mauvais état; les travaux y vont avec lenteur; une courtine entière s'est éboulée : on n'épargne rien pour la réparer, il faudra du temps.

J'ai beaucoup à me louer, mon Général, de l'activité du chef de brigade Morand. Sa province va à merveille; il a eu huit ou dix actions avec les Mameluks, toutes très glorieuses. Vous l'avez demandé au Caire; il s'y rendra à présent que les occasions sont plus sûres. J'aurais bien désiré le garder. J'ai aussi bien à me louer du chef de bataillon Ravier; il est extrêmement actif, il a surpris Ayoub-Kachef près d'Akmin, avec une adresse extrême et lui a enlevé tous ses bagages. On ne saurait trop louer les troupes; leur patience dans les marches continuelles, leur courage dans les combats sont au-dessus de tout éloge. Le chef de brigade Morand se loue du citoyen Le Breton, qui commandait les dragons du 20e qui étaient avec lui. Je vous demande bien, mon Général, de réunir nos troupes. J'ai ici des troupes décomposées : 150 hommes de cavalerie sans selle, sans sabre. J'espère les armer; tous les villages qui



retardent le payement de leurs impositions, je les punis par une amende de sabres, pistolets et fusils; les meilleurs sont ainsi donnés à nos troupes, les plus mauvais brisés pour n'être plus jamais employés contre nous. Je voudrais avoir toutes les troupes de la 88e réunies. Faites-moi connaître vos intentions. J'espère trouver le moyen d'avoir ici des selles pour la cavalerie. On aura tout ce qu'il faudra.

LE CHEF DE BRIGADE MORAND AU GÉNÉRAL BELLIARD.

Girgeh, le 30 thermidor an VII (17 août 1799).

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 27, mon Général, que, dans la nuit du 24 au 25, nous avions surpris Mourad-Bey et sa troupe dans les déserts de Lamera (?) à l'ouest de Samhoud; qu'une partie de leurs chevaux, leurs chameaux, leurs armes, leurs selles, leurs brides, leurs pipes et leurs pantoufles étaient restés entre nos mains; que la grande obscurité, en nous forçant de rester réunis pour éviter les accidents, nous a empêchés de les poursuivre et de les tous massacrer.

Les Mameluks furent tellement dispersés, que je ne savais plus où courir après eux. Mourad-Bey blessé au bras, était descendu, et c'est à lui que je m'attachai. J'envoyai vitement un détachement du côté de Saouaqi pour lui barrer le passage. Ayant su qu'il était paru des Mameluks dans les montagnes de Hou, j'y ai aussi envoyé un détachement pour les rejeter entièrement sur vous.

Il paraît, d'après tous les rapports, que Mourad-Bey, avec 11 Mameluks, 4 chameaux et 2 chevaux, que lui ont donnés des cheiks, s'est jeté dans les montagnes pour aller à l'El-Ouah.

Hausser, que j'avais envoyé dans la partie de Saouaqi, revient aujourd'hui. Il partira de suite avec ses compagnies pour vous rejoindre. Il attendra vos ordres à Hou.

J'ai le sabre, le poignard, le casque, la hache d'armes, la selle et la correspondance de Mourad-Bey.

Je vous salue avec respect.

MORAND.

Extrait d'une lettre de Belliard à Desaix.

(30 *thermidor* - 17 *août*). — Je suis établi, mon cher Général, à l'embouchure des trois gorges d'Esneh, de l'Oasis et de Hou et j'y resterai jusqu'à ce que je connaisse la marche des Mameluks et d'en haut et d'en bas. Il y avait dans le village que j'occupe 6 Mameluks : 3 se sont sauvés; les autres ont été pris, ils sont de Mourad-Bey. D'après les rapports de l'un d'eux, Mourad était décidé à rester à l'Oasis; mais, ayant reçu, il y



a trois mois, des lettres de l'amiral anglais qui, lui annonçant que d'après son intercession auprès du Grand Seigneur, il avait obtenu le pardon des Mameluks et que le Grand Sultan voulait bien oublier le passé, à condition que Mourad se réunirait avec ses troupes à l'armée turque qui devait débarquer à Aboukir pour chasser les Français de l'Égypte; d'après cela, Mourad s'est décidé à retourner dans la terre promise : il il est descendu jusqu'au Fayoum et comptait aller jusqu'à Alexandrie. Mais, traqué de toutes parts par nos troupes, il a été forcé de renoncer à son projet de jonction et de gagner le désert. Il y a huit jours, ils furent surpris la nuit par les troupes françaises et n'eurent que le temps de se sauver laissant une partie de leurs chevaux, de leurs chameaux et de leurs équipages. Mourad-Bey s'en est allé à pied; chacun a pris de son côté, ne sachant trop quel parti prendre. On ne sait pas où est Mourad. Ce même Mameluk m'a dit que quelque temps avant notre arrivée en Égypte, le Grand Seigneur avait écrit à Mourad-Bey qu'il ne voulait pas acquitter sa contribution, mais que les Français allaient venir lui faire payer; ce bey répondit qu'il pouvait venir avec les Français, qu'il avait son sabre et qu'il ne craignait personne.....

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Siout, le 2 fructidor an VII (19 août 1799).

Je vous remercie, mon Général, du très beau sabre que vous avez eu l'attention de m'envoyer [1]. Vous n'oubliez pas ceux qui sont éloignés; ce n'est pas l'usage; aussi ces ressouvenirs sont-ils bien appréciés. Personne au monde, mon Général, ne sert sous vos ordres avec plus de plaisir que moi. Votre approbation est la plus agréable récompense que je puisse avoir de mes fatigues et de mes travaux.

[Desaix résume ici les renseignements précédemment fournis sur les opérations de Morand contre Mourad-Bey.]

Les troupes ont fait 50 lieues en quatre jours. Depuis cette action, je n'ai pas eu de nouvelles des Mameluks. Je ne sais ce qu'ils sont devenus; cachés dans l'intérieur du désert, dispersés partout, je n'ai pu en avoir aucun avis. Cependant, pour être plus sûr de les détruire, j'ai envoyé 200 hommes de cavalerie commandés par mon aide de camp Savary remonter le long du désert. Le chef de bataillon Hausser, avec 120 dromadaires, le parcourt plus haut. Enfin le général Belliard, à Keneh, et le chef de brigade Eppler, à Esneh, sont prêts à ne pas leur donner de grâce ni de repos. Je prépare toujours, en attendant, tous les moyens nécessaires pour aller dans les El-Ouah, ou oasis, et enfin dans le pays d'Ibrim. Je les ferai aller si loin qu'on n'en entendra plus parler.

Si le chef de brigade Morand a porté le dernier coup à Mourad-Bey, il

1. Par lettre du 26 thermidor (13 août), Bonaparte annonçait à Desaix l'envoi d'un sabre d'un très beau travail, portant les mots : *Conquête de la haute Egypte.*



mérite de la reconnaissance; mais cela n'empêche pas qu'on en doit beaucoup au général Friant, qui avec une activité singulière a poursuivi Mourad-Bey partout et ne lui a pas permis, par ses bonnes dispositions, de descendre vers Alexandrie. La bonne volonté et le zèle de ce général sont au-dessus de tout éloge.

Le bataillon de la 61e partira dans quatre ou cinq jours. Il y a des détachements de ce corps vers Girgeh; je les fais venir; ils rejoindront tous ensemble leur demi-brigade.

Je ferai partir aussi le 18e de dragons, à son retour de sa course contre les Mameluks.

Vous voulez faire venir nos troupes près de vous quand nous aurons fini Mourad-Bey. Je présume, mon Général, que nous l'éloignerons bien de l'Egypte, mais je ne sais pas si nous le détruirons ; toujours nous n'épargnerons rien pour y parvenir. Je suis bien flatté que vous vouliez nous avoir près de vous. Ce sera un grand plaisir pour moi que de combattre sous vos yeux; c'est la place d'honneur.

On n'épargne rien pour exécuter vos intentions. Le fort de Keneh s'avance. Celui de Kosseir se met en état le plus possible; il est bien faible, une des courtines vient de s'écrouler, ce qui nous donne bien de l'ouvrage. Le général Donzelot y travaille avec la plus grande activité. Il a reçu des nouvelles de Djeddah, venues en vingt-huit jours. Il n'y avait plus d'Anglais dans la mer Rouge, et on n'y pensait pas à nous faire la guerre.

Je vous suis obligé de l'envoi des pièces de 4 légères, que vous m'annoncez. Elles seront très utiles. Je n'en ai reçu que deux. Je renverrai au parc les grosses de 8 qui nous gênent plus qu'elles nous servent.

Je verrai avec plaisir, mon Général, que vous mettiez sous le même commandement les trois provinces du Fayoum, Miniet et Beni-Souef. Elles ont besoin d'un corps de troupes considérable pour quelque temps. Elles ne sont pas faciles à contenir; un grand nombre d'Arabes les habitent et les dévastent.

Je mettrai la plus grande activité à mettre le 22e de chasseurs et le 20e de dragons en très bon état. Il y a 150 hommes sans selles ni armes. Le désarmement des villages rebelles ou lents à payer me permettra de les armer. Je fais faire des selles à Girgeh.

Les nouvelles d'Europe m'ont bien vivement intéressé. Je ne vous cacherai pas que la guerre avec l'Empereur m'a donné le plus vif chagrin. Les revers ne m'ont pas surpris, mais m'ont bien vivement affligé. On voit bien que vous n'y êtes pas, dans cette Italie où vous avez eu tant de succès. Vous y retournerez, mon Général, à ce que je pense; vous illustrerez la nation, et nous, nous végéterons. Qui connaîtra la grandeur de vos idées? Cette guerre d'Allemagne est une horrible chose; j'en rage. Pensez au moins à nous, à notre situation, à la passion pour la gloire qui nous dévore. Sans cette guerre, notre flotte à Toulon et commandée par Bruix, on pouvait avoir quelques espérances; aujourd'hui elles sont évanouies. Je vous remercie de l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer les gazettes. Je les verrai avec plaisir.

Je vous salue.

DESAIX.



Les jours suivants, les lettres de Desaix à Bonaparte font connaître les dispositions prises pour compléter le succès obtenu par Morand et achever la ruine de Mourad-Bey. Elles mettent en évidence les difficultés que l'on éprouvait pour atteindre ces adversaires insaisissables, dispersés mais non détruits, au milieu de populations peu disposées à servir nos intérêts :

Siout (3 fructidor - 20 août). — Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Girgeh et de Keneh, au sujet de Mourad-Bey. Mais mon aide de camp Savary, qui avec 200 chevaux a parcouru le désert et suivi le bord de l'Égypte, m'annonce tout à l'heure que ce bey, après avoir été surpris par le chef de brigade Morand, s'est caché dans un petit village au bord du désert. Le cheik était depuis longtemps son ami : il y est resté vingt-quatre heures et est parti pendant la nuit pour El-Ouah, avec 12 chevaux, 5 dromadaires et 7 chameaux que lui ont donnés les habitants. Les autres Mameluks, dispersés dans les villages, y vendent leurs armes et y vivent en paysans. Le citoyen Savary, en fouillant les villages, y a trouvé 12 Mameluks fugitifs de Mourad-Bey ; il les a arrêtés avec deux cheiks qui les avait cachés [1]..... Le citoyen Savary continuera à longer ainsi le désert, fouillant tous les villages, ainsi que le chef de brigade Morand, comme aussi le général Belliard ; et par ce moyen tous les Mameluks échappés de Mourad nous tomberont dans les mains....

[Desaix s'occupe toujours de préparer l'expédition des oasis. Il y a trois jours de route sans eau pour atteindre la première ; à trois jours plus à l'ouest est une seconde oasis ; puis à trois jours au delà, une troisième, que Mourad-Bey cherchera sans doute à gagner. Pour aller et revenir il faut donc compter douze à quinze journées de marche dans le désert. Pour entreprendre cette opération Desaix voudrait avoir 300 à 400 hommes montés à dromadaires.]

J'ai vu avec peine que vous avez puni le général Zayonchek de ce que le 3e bataillon de la 22e légère n'était pas descendu au Caire d'après vos ordres. Vous aviez ordonné à ce corps de se rendre à cette destination

1. Voir lettre de Savary à Morand (4 fructidor - 21 août, 5 heures du matin). Il dit être en marche, depuis le 30 au soir, avec 200 chevaux à la recherche des Mameluks :

« L'on m'a fait beaucoup de contes, je n'en doute pas ; cependant le dernier qui vient de m'être rendu me paraît un peu plus digne de foi. Une reconnaissance de dromadaires, que j'ai envoyée hier matin, avec ordre d'aller jusqu'en face de Girgeh, arrive à l'instant et me rapporte qu'après votre affaire Mourad-Bey s'était retiré dans un village du désert, où il resta trois jours ; que de nouveau vous avez marché à lui, qu'il s'est enfui, sans pouvoir me dire si c'est à El-Ouah ou pour remonter. » Savary demande à Morand des renseignements afin de savoir s'il doit continuer à remonter ou revenir à Siout : « La cavalerie que j'ai ici est à son 59e jour de marche ; elle était rentrée le 29 à Siout, et en est partie le 30 ; vous jugez si elle a besoin de repos. »



aussitôt que Mourad serait éloigné ; il a toujours été près de lui. Il n'était que de 150 hommes ; l'événement qu'il avait eu l'année dernière m'avait fait croire qu'il était dangereux de l'exposer à descendre tout seul dans le moment critique où nous étions. J'avais ordre de vous de descendre au Caire ; je me proposais de le garder avec moi pour le conduire sans danger à cette destination. J'ai reçu ensuite l'ordre de vous de rester dans la haute Égypte. Je l'ai alors fait partir, mais à petites journées, pour lever les impôts très en retard.

Il est parti de Behneseh le 16. Je vous prie de vous ressouvenir que tous les ordres que j'ai reçus de vous sont arrivés avec une lenteur infinie, excepté celui apporté par une barque montée par des chasseurs de la 22e légère. Ainsi, mon Général, si celui-là m'est arrivé en quatre jours, les autres en ont mis douze ou quinze..... Nous sommes ici à 80 lieues de vous, et j'ai des troupes à autant de chemin ; avec cela point de communications sûres. Alors, vous jugerez comme on est embarrassé.....

Siout (4 *fructidor* - 21 *août*). — Le 25 au matin, Mourad-Bey a été surpris par le chef de brigade Morand dans le désert de Samhoud. Sauvé par l'obscurité de la nuit, il s'est retiré dans un petit village près de Girgeh, y a resté caché, craignant d'être arrêté par les Français qui fouillaient tous les villages du désert... Il s'est retiré, assure-t-on, à El-Ouah. Les autres beys, accompagnés d'une centaine de Mameluks sans habits, sans turbans, sans brides, sans armes, sont arrivés à travers le désert de Hou à Resqat près Erment ; il y a douze lieues de désert. A peine avaient-ils saisi les cruches des habitants pour se désaltérer, que le général Belliard est arrivé : épouvantée, toute cette troupe s'est repliée de suite dans la montagne et a repris la route de Hou par le désert. Le chef de brigade Morand me mande, le 30, qu'il a un corps à Hou pour occuper cet important passage ; vis-à-vis Saouaqi, il a un autre détachement ; enfin toute notre cavalerie est réunie vers Doueïneh. Je ne crois pas que tous ces débris puissent nous échapper d'après ces dispositions ; on fouille tous les villages ; déjà la cavalerie a arrêté 12 fuyards de Mourad ; j'espère qu'on en aura un grand nombre d'autres. Je voudrais les voir tous périr. Le général Belliard ayant évacué Syène, aussitôt les Mameluks y étaient venus. Osman-bey-Hassan était déjà à Darao. Le général Belliard a fait embarquer un détachement à Esneh sur des barques ; il espère pouvoir avec cette troupe réussir à faire exécuter une surprise sur ces ennemis bien difficiles à détruire ; il les fera poursuivre jusqu'au-dessus des cataractes. Nos chameaux s'organisent ; sous peu ils pourront aller partout et aucun ennemi ne nous échappera plus. J'ai des nouvelles de Kosseir du 23 thermidor ; il n'y a rien de nouveau dans la mer Rouge, tout y est toujours en paix, les Anglais n'y ont plus paru.....

Je vous enverrai au premier jour les détachements de la 61e ; vous les demandez, ils partiront de suite ; j'en aurais eu besoin pour l'expédition d'El-Ouah ; mais vous les voulez, ils partiront aussitôt. J'attends le général Friant ; alors nous pourrons faire quelque chose.

Comme le craignait Desaix, les efforts combinés de Morand et de Savary ne réussirent pas à atteindre Mourad-



Bey. Grâce à l'assistance que celui-ci trouva dans certains villages, il put se dérober, gagner du temps, puis grouper de nouveau des forces suffisantes pour tenir la campagne; il devait descendre une fois de plus vers les provinces de Minieh et de Fayoum, favorisé par l'inondation qui allait entraver beaucoup les mouvements des troupes françaises.

Par lettre du 8 fructidor (25 août), Desaix rend compte à Bonaparte de la situation difficile dans laquelle il va se trouver :

Mourad s'est augmenté d'une quarantaine d'hommes qui l'ont rejoint. Ensuite les beys qui étaient avec lui, après avoir été chassés jusqu'à Erment, être revenus, ont pu éviter les troupes de Hou, et, au nombre d'une centaine, sont venus rejoindre Mourad. Il avait avec lui encore 150 hommes montés... Ayant pris dans les villages une soixantaine de chameaux, avec ces moyens, ils sont presque comme auparavant. Mon aide de camp Savary, ayant remonté, les a forcés à se jeter dans le désert; ils ont fait un grand crochet et se sont réunis sur la route d'El-Ouah. Les avis que j'ai aujourd'hui sont qu'ils sont alors descendus et qu'ils se rapprochent d'ici. Je vais envoyer des détachements dans l'intérieur des montagnes pour leur en barrer les passages. Il paraît que Mourad ne veut pas absolument aller à El-Ouah; les fièvres y sont terribles dans ce moment; la semaine passée, deux kachefs et plusieurs Mameluks de Soliman en sont morts. Je présume qu'il courra continuellement le long du désert, cherchant des moyens de subsistance, soulevant les Arabes. Se sentant appuyé et défendu par les inondations, il pourra exister comme cela quelque temps. Je présume qu'il se tiendra entre le Fayoum et ici, derrière le canal Joseph. C'est le seul bon moyen qu'il ait...

Je presse bien vivement l'organisation des dromadaires [1]... Je suis

---

1. Par une lettre du 3 fructidor (20 août), Desaix recommande à Morand de se procurer des chameaux légers; au besoin, on les obtiendrait par échange contre de gros chameaux. Il l'invite aussi à faire fabriquer des selles.

Le même jour, Desaix écrit à Belliard : « ... Je vous ai mandé, il y a deux jours, que je désirais que tous les dromadaires fussent réunis chez vous à Keneh, pour y faire une colonne de 400 hommes. J'espère que ces dispositions vont être exécutées promptement et que sous peu vous aurez un joli corps ainsi organisé, très en état d'aller partout. Je voudrais que les chasseurs fussent exercés tous les jours, les matins, à monter à dromadaire, à descendre rapidement, à former le carré enveloppés de leurs dromadaires, enfin à les faire marcher par dix conduits par un homme et suivant le carré au combat.

» Je compte vous envoyer sous peu 100 chameaux d'ici pour les changer contre des légers et dromadaires. Tous ceux qui nous viennent d'en haut courent très légèrement. C'est une petite vexation que cet échange; mais elle est très utile et nous rendra le plus grand service. »

Desaix recommande à Belliard de hâter la confection des selles.

Par lettre du 5 fructidor (22 août), Bonaparte renouvelle à Belliard ses recom-



parvenu à en rassembler 183; j'espère sous peu en avoir 250 et peut-être 300. On accoutumera les soldats à les monter, à les conduire; il me faudrait seulement quelques selles ou bâts bien arrangés; c'est là la difficulté; malgré tous mes soins et fatigues, je n'ai pu en avoir encore que 100 passables...

Sans deux colonnes de dromadaires, je ne ferai jamais rien, mon Général... Une surprise dispersera nos ennemis, mais ne les détruira pas; un crochet les éloignera de nous, et jamais on ne les trouvera. Si je n'ai pas de contre-temps, j'espère, sous dix jours ou douze, être en mesure.....

Je vous renvoie toujours le bataillon de la 61ᵉ. Il partira demain ou après. Les barques réunies, il voyagera de suite. Vous aimez à être obéi. Je ne balance pas, et vous l'envoie malgré le besoin que j'en ai.

(Les Arabes Gramma, que Desaix espérait avoir soumis, recommencent leurs déprédations; il est à présumer que Mourad-Bey se réunira à eux).

... J'attends aujourd'hui le général Friant. J'ai vu le chef de brigade Morand; il a rapporté quelques effets pris aux Mameluks; il leur a fait bien du mal... Il les a suivis quatre jours, monté sur des chameaux mal organisés et, par ce moyen, a fait 60 lieues en quatre jours; mais tout cela n'étant pas bien arrangé, ne pouvant pas porter ses subsistances, il n'a pu aller bien loin dans le désert et continuer ainsi à courir les ennemis.

J'attends des nouvelles du général Belliard. Il m'annonce que, de son côté, les Mameluks d'au-dessus des cataractes sont venus à Syène et à Darao. Il a envoyé à leur poursuite un détachement monté sur des barques; alors les beys ont remonté les cataractes et sont parvenus à éviter nos troupes. Le détachement qui était à Darao s'est enfui dans le désert, ensuite a repassé le Nil et est venu à Edfou. Le général a envoyé un détachement d'Esneh à leurs trousses et au-devant d'eux celui de Syène; par ce moyen il espère en être débarrassé. Arrivé à Keneh, on lui a appris dans le pays que deux vaisseaux anglais s'étaient présentés devant Kosseir et qu'ils avaient été repoussés... Il a de suite envoyé 150 hommes pour aller au secours de Kosseir. Il se disposait à y aller lui-même s'il le fallait [1]...

P.-S. — Je vous envoie les papiers qu'on a trouvés dans le camp de Mourad-Bey; ils vous feront connaître ses espérances.

Le 27 août (10 fructidor), Desaix écrit encore à Bonaparte [2] :

---

mandations pour la levée des dromadaires. Pour éviter l'échange des animaux livrés, il faudra avoir soin de les marquer avec des numéros français : 1, 2, 3, etc.

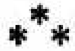
1. Desaix signale le mauvais état du fort de Kosseir et les difficultés qu'on éprouve pour le réparer.

2. Le même jour, Desaix écrit à Zayonchek :

« Je vous préviens, mon Général, que le maudit Mourad-Bey, après la surprise du 25 du mois dernier, eut le bonheur de se sauver de la nasse... Il est allé du côté d'en bas. Je prévois qu'il ira vers Behneseh, ou dans cette partie, pour s'y reposer. Le général Friant fait tous les préparatifs pour bien le poursuivre. Il y a de rassemblés déjà 250 dromadaires; nous en aurons 300. Avec cela, et de la



Mourad-Bey, après la surprise que lui a fait éprouver le chef de brigade Morand, s'est enfui dans les déserts avec 12 hommes. A l'approche de nos patrouilles qui le cherchaient, il s'est caché dans le désert; enfin il a rassemblé les beys de son parti enfuis jusqu'à Erment. Il a encore 80 hommes et a rassemblé quelques chameaux. Chassé par notre cavalerie, il est descendu à Beni-Adin... Le général Friant organise très promptement 250 dromadaires et, la cavalerie dispersée, il aura bientôt des chameaux ; et, quand tout sera prêt, il courra après Mourad de manière à ne pas lui faire grâce. L'inondation rend les mouvements le long du désert très difficiles; il y a bien des villages où on ne peut avoir des vivres, il faut en apporter pour huit ou dix jours au moins. J'espère, mon Général, que cette fois-ci il ne nous échappera pas. Nos petits préparatifs faits, nous le suivrons partout où il faudra; je ne lâcherai pas prise. Mais, je vous l'ai dit, sans deux colonnes de dromadaires tout est inutile, on ne fera rien. Mes soins à m'en procurer réussissent; j'en ai 250 et 100 chameaux passables; des bâts et des selles nous manquent, on en fabrique avec la plus grande activité; enfin, on fera l'impossible. J'espère finir, à la fois, et Mameluks et Arabes. Je pars pour Keneh avec 80 hommes de la 21ᵉ. Le général Belliard m'annonce que les Anglais ont paru avec deux frégates à Kôsseir; il y a été lui-même avec 200 hommes pour vérifier le fait et secourir ce point, s'il est nécessaire. Je chercherai à organiser toute cette partie et la mettre sur un bon pied; j'organiserai les dromadaires, et nous chasserons vivement Hassan-Bey, les Arabes et presserons tant que nous pourrons pour nous défaire de tous nos ennemis... Je vous envoie toujours le bataillon de la 61ᵉ; il nous serait peut-être nécessaire pour Kosseir; mais vous le désirez; je crains trop de vous désobéir pour le garder. Les barques sont prêtes; il descendra incessamment.



La nouvelle d'une attaque des Anglais contre Kosseir était exacte. Cette tentative, qui s'était produite, les 14, 15 et 16 août, avait été brillamment repoussée par Don-

---

cavalerie, nous ferons, j'espère, ce qu'il faudra pour en bien finir. Il nous manque quelques outres et autres objets. J'espère que sous peu tout sera prêt; alors nous n'aurons plus d'inquiétude. Je pars pour Keneh où j'apprends que deux frégates anglaises ont paru devant le port de Kosseir; j'espère qu'elles n'y feront pas de mal et que nous aurons la paix sous peu de temps.

» J'ai cru, mon Général, que dans le temps que le général Friant se prépare vous pourriez occuper Ellahoum ; c'est un point essentiel. A Beni Souef, vous ferez peu de chose. Par le moyen des canaux, vous pouvez avec facilité aller à Ellahoum, il n'y a rien de plus aisé; là, vous contiendriez tout le pays, éloigneriez l'ennemi et sauriez tout ce qu'il ferait... On ne finira Mourad que par des dromadaires en plusieurs colonnes, qui ne lui permettront plus les crochets, l'obligeront à aller droit, et enfin à quitter l'Egypte. Ce moyen-là est infaillible. Je prépare tout pour l'exécuter de suite. »



zelot. Avant d'en relater les détails, il convient de jeter un coup d'œil sur les événements survenus depuis deux mois dans la partie de la haute Égypte commandée par Belliard.

Le glorieux combat de Syène (16 mai) et l'occupation de Kosseir (29 mai) avaient en quelque sorte couronné la période des opérations militaires proprement dites dans cette région. La tâche de Belliard allait consister à organiser le pays, à surveiller les agissements des Mameluks réfugiés au-dessus de la cataracte, à assurer la défense de ces vastes territoires, notamment par la réparation du fort de Kosseir et la construction de celui qui venait d'être commencé à Keneh. Ces travaux se trouvèrent malheureusement ralentis par l'insuffisance de la main-d'œuvre[1], la pénurie d'argent, d'outils et de matériaux, tels que le fer, etc.

Les lettres de Belliard à Desaix font connaître, en détail, l'œuvre ainsi accomplie; elles transmettent, en même temps, les renseignement recueillis sur la situation extérieure et intérieure du pays :

Keneh (*19 prairial-7 juin*).—..... Mes travaux vont avec assez d'activité, mais pas autant que je le désirerais; il nous manque des maçons. Je vous prie d'ordonner qu'on nous envoie tous ceux qui sont dans les environs de Siout, de Tahtah et d'Akmin..... Je vous demanderai aussi mon Général, des fabricateurs (*sic*) de chaux, de brique, et un des quatre Turcs que vous employez à Siout à faire des boulets.

Les forts de Kosseir et de Keneh demanderont beaucoup d'artillerie et

1. Pour suppléer à la pénurie d'ouvriers du pays, il fallut employer un grand nombre de travailleurs militaires. Cette utilisation rencontra elle-même des difficultés. Voir une lettre de Belliard au chef de bataillon Valette (de Keneh, 19 prairial - 7 juin) : « On me mande de Kosseir, mon cher Valette, que des chasseurs du bataillon n'ont pas eu de honte de demander six livres de France pour faire un millier de briques, qui se paye 10 et 15 médins dans le pays. Je ne reconnais pas là les chasseurs de la 21ᵉ. Je pense qu'ils ne dégénéreront pas, qu'ils s'empresseront de contribuer à accélérer les travaux de Kosseir. L'honneur plutôt que l'intérêt doit les conduire. » Belliard les invite à imiter l'exemple de leurs camarades du 1ᵉʳ bataillon qui, à Keneh, portent matin et soir les pierres et les matériaux nécessaires à la construction du fort : « Tous rivalisent, et c'est à qui travaillera le plus. »



de munitions, surtout Kosseir, qui est un point plus éloigné, plus exposé et avec lequel on communiquera plus difficilement. Veuillez avoir la bonté, mon Général, de m'envoyer toutes les pièces dont vous pourrez disposer, le plus tôt qu'il sera possible, avec des affûts marins et des munitions...

Les Mameluks sont toujours au-dessus de Syène, répandus dans les villages et vivent avec beaucoup de peine. Un aga d'Osman-Bey est venu hier demander à s'établir dans un village voisin de Keneh; il a quitté son maître le lendemain de l'affaire. Tous leurs esclaves ont déserté.

Keneh (20 *prairial* - 8 *juin*). — Ce matin, j'ai fait partir un convoi pour Kosseir, avec trois pièces de 6. Les avant-trains qu'on m'a envoyés de Girgeh ne valent rien du tout. A dix minutes de Keneh, une roue a cassé, et Majou, qui conduit le convoi, me marque que les deux autres pièces ne pourront pas aller plus loin que Bir-el-Bar.....

Eppler[1] me marque que les Mameluks sont venus à Syène, où est établie leur ambulance; on désespère d'Osman-Bey. J'ai envoyé ce matin des munitions à Esneh et je marque à Eppler de faire un détachement de 200 hommes sur Syène, où il restera dix à douze jours pour forcer les Mameluks à périr de misère ou bien à prendre un parti quelconque...

Keneh (22 *prairial* - 10 *juin*). — ... Je vous ai demandé... des maçons; je vous prie de m'envoyer tous ceux dont vous pouvez disposer, ainsi qu'un des ouvriers qui fabriquent les boulets de marbre. Ce remplacement de munitions sera très bon pour l'Égypte, où l'on ne trouve que de la terre; mais il n'y faut pas songer pour Kosseir, pays de pierre et où l'on peut être obligé de tirer sur les bâtiments.

Keneh (24 *prairial* - 12 *juin*). — ... J'ai le plus pressant besoin..... des hommes qui font la brique; les maçons en emploient 60.000 par jour; nos magasins sont finis, et les matériaux vont nous manquer. J'attends aussi les maçons.

... On n'a point eu de nouvelles des Anglais depuis qu'ils ont quitté Kosseir.

Keneh (28 *prairial* - 16 *juin*). — ... Si les boulets de granit ne réussissent pas, je n'ai point de marbre pour en faire; je vais essayer avec du grès. S'ils peuvent être bons, nous en ferons une grande quantité; la matière première est très abondante[2].

1. Voir lettre de Belliard à Eppler (Keneh, 19 prairial - 7 juin). Le détachement envoyé à Syène devra s'avancer un peu au delà de cette ville si les Mameluks se tenaient à proximité. Belliard va envoyer à Esneh les hommes disponibles du 2e bataillon de la 22e avec des munitions.

2. Voir, au sujet de cette fabrication des boulets, une lettre de Belliard à Desaix, d'Esneh, 19 messidor - 7 juillet) :

« Nous avons essayé de faire des boulets de granit; on réussit assez bien, mais la matière est si dure qu'on est (*sic*) beaucoup de temps à les fabriquer, et ils seront un peu chers par l'émoussement des outils qui doivent être ratrempés tous les



D'après les rapports que j'ai reçus ce matin, mon Général, il paraît que Mourad-Bey a quitté l'Oasis et qu'il est remonté à El-Khargeh. Beaucoup de Mameluks, qui n'ont pas voulu suivre, sont descendus en Égypte vers Farchout et Bardis, où ils se tiennent cachés. On dit même qu'il y a des beys qui se sont fait couper la barbe, afin de pouvoir vivre dans les villages sans être reconnus.....

Majou est arrivé à Kosseir le 24, après avoir éprouvé beaucoup de peine pour conduire l'artillerie. J'attends son retour après-demain et je ferai occuper Erment, ou je me rendrai moi-même. J'ai envoyé des espions à l'Oasis.....

Keneh (30 *prairial*-18 *juin*). —.... Majou est revenu de Kosseir; sa caravane a fort bien été, à l'exception de l'artillerie, dont deux pièces ont resté en route. Les avant-trains sont détestables; ils sont tous rompus; il serait bien urgent d'en avoir d'autres. Je n'ai maintenant que les affûts français de 8 que je peux faire marcher et qui finiront par refuser le service; l'un d'eux est déjà très mauvais [1].

C'est bien aimable de votre part, mon cher Général, de nous envoyer du vin; nous boirons un coup à votre santé. Mais, pour mon compte, j'aime autant des boulets et du canon pour mettre les forts en état. Nos travaux vont lentement, faute d'ouvriers. J'attends toujours les maçons d'en bas et les faiseurs de briques.....

J'ai maintenant à Keneh 75 dromadaires équipés. Cette réunion est très dispendieuse. J'en veux encore 25 pour la centaine, et j'attendrai vos ordres pour une plus grande quantité.....

Nous avons eu, depuis quelques jours, des chaleurs si grandes qu'un chasseur venant d'Esneh est mort en route; un paysan est aussi mort aux travaux.

Je n'ai plus de bois pour les selles de dromadaires; je vous prie d'en faire fabriquer à Siout, ou environs, s'il est possible.

Keneh (2 *messidor*-20 *juin*). — Le détachement parti d'Esneh est arrivé, le 24, à Syène, mon cher Général. Les Mameluks ont agité longtemps

---

jours; j'en ferai faire un cent et, s'ils coûtent trop, j'arrêterai la fabrication..... J'ai prié les savants minéralogistes de chercher un espèce de grès très dur dont on se servirait avec plus d'avantage. Si vous pouviez m'envoyer du marbre, nous irions très vite. »

Quelques jours plus tard, Belliard écrit à Desaix (de Keneh, 2 thermidor-20 juillet) :

« Nous avons abandonné les boulets de granit. On a trouvé à la montagne une espèce de caillou qui a presque autant de poids et est bien moins dur à travailler : il a aussi l'avantage de se polir plus aisément. »

Une troisième lettre de Keneh, 20 thermidor-7 août) rend compte des résultats obtenus :

« On réussit assez bien les boulets de pierre; j'en ai déjà 360 de tous calibres : ils nous seront très utiles. Je fais ramasser dans le désert des petits cailloux qui serviront de mitraille pour l'approvisionnement de Keneh.....»

1. Plus loin, Belliard se plaint aussi de la qualité des traits de l'artillerie. Il demande que Latournerie en envoie, si possible. On trouve à Siout une petite corde qui, mise en trois ou quatre, serait fort bonne.



la question de savoir s'ils devaient ou ne devaient pas se battre ; la négative a prévalu, et ils ont évacué le pays.....

Il paraît..... que les habitants se sont très bien conduits. Les Mameluks sont dans la plus grande misère : beaucoup ont demandé à rentrer..... Au rapport des espions, ils sont à sept ou huit lieues de Syène ; s'ils y restent, le détachement a ordre de marcher dessus pour les pousser plus loin.....

Kous (9 *messidor* - 27 *juin*). — Je suis en tournée, mon Général, pour visiter la province.....

Le commandant de Syène écrit que les Mameluks sont partis aussitôt que le détachement s'est mis en mouvement pour marcher sur eux ; ils se sont retirés à huit jours de Syène et sont de plus en plus malheureux.

Esneh (12 *messidor* - 30 *juin*). — ..... Je suis à Esneh avec le 20e régiment de dragons et les carabiniers. Si Mourad-Bey veut remonter, ce que je ne crois pas, je marcherai à sa rencontre. Je donne l'ordre à Keneh de se tenir prêt à le poursuivre aussi, s'il passait sur la rive droite.

Le commandant de Syène écrit, du 8, que les Mameluks sont toujours à la même position, obligés de manger des dattes rôties ; ils perdent tous les jours des chevaux et des chameaux. Hassan-Kachef, qui est allé dans un village pour prendre des moutons, a été tué par les habitants.....

Hassan avait, dit-on, voulu aller joindre Mourad à l'Oasis ; mais sur l'observation de Mourad, qui avait beaucoup de peine à vivre, il reste en Ethiopie.....

Je suis très content de cette partie de la province ; tout y est dans le plus grand ordre, grâce aux soins du bon Eppler. Demain j'irai à Edfou. Ensuite je reviendrai à Erment, où je m'établirai en attendant que vous me marquiez le parti qu'aura pris Mourad-Bey.

Esneh (15 *messidor* - 3 *juillet*). — ..... Les Mameluks sont toujours au-dessus de Syène dans la même position. Ils ont voulu lever des contributions chez Soliman-Kachef et le forcer à leur fournir des vivres. Soliman, d'après les espions, a répondu que, s'ils bougeaient, il armait tout le pays. Le commandant de Syène, d'après ce rapport avantageux, a écrit au kachef pour l'assurer de l'amitié française et l'engager à chasser les Mameluks de ses Etats, et qu'ils pourraient même agir de concert pour mieux les battre.

Nous n'avons rien de nouveau. J'arrive d'Edfou. Toute la province est dans la plus grande tranquillité. Deux chasseurs malades sont venus sur des barques de Syène ; un carabinier s'est rendu par terre d'Edfou à Syène, partout il a été bien reçu.

La tranquillité de l'Égypte supérieure était donc bien assurée [1], au moment où Mourad-Bey, quittant la grande Oasis, essayait de gagner la basse Égypte.

1. On en a un témoignage dans le *Journal* de Villiers de Terrage (p. 142 à 214). Parti de Keneh le 25 juin avec plusieurs autres membres de la Commission des



Revenu à Keneh, le 11 juillet, après la tournée qu'il venait de faire, Belliard rend compte à Desaix de la situation satisfaisante qu'il a constatée dans la province (25 messidor-13 juillet) :

..... J'en suis fort content. Tous les villages ont montré la meilleure volonté pour le nettoiement des canaux, et cette opération est terminée maintenant. J'espère, pour peu que le Nil seconde mes désirs, que l'année prochaine j'aurai à vous offrir une abondante récolte en grains et en argent.....

Nos travaux vont lentement, mon Général; cela me désole. Il faut tant et tant de matières que, malgré que j'aie quarante à cinquante barques employées aux transports, 45 Turcs qui font de la brique, souvent nous chômons. Ne pourriez-vous pas envoyer encore quelques hommes pour faire de la brique? Les travaux de la campagne sont commencés, et les manœuvres nous échappent.....

J'ai écrit en Abyssinie pour les 2.000 nègres que vous me demandez. Donzelot et Eppler doivent acheter tout ce que conduiront les caravanes. Où prendrai-je de l'argent pour les payer ?.....

Il est descendu quelques Mameluks par le désert du côté de Girgeh; mais je ne crois pas que ce soit Osman-Bey qui, d'après le rapport du commandant du détachement à Syène, est toujours à quatre jours de là.....

Trois jours plus tard (28 messidor - 16 juillet), Belliard

---

arts, il remonta jusqu'à Esneh, puis à Syène, où il arriva le 13 juillet, tout en explorant les antiquités de ces provinces. Au commencement d'août, il redescendit à Thèbes où, pendant plusieurs semaines, il put se livrer à ses recherches archéologiques, presque sans escorte.

Au moment où Villiers du Terrage était à Syène, le sculpteur Casteix grava sur un temple de l'île de Philae cette inscription commémorative :

L'AN VI DE LA RÉPUBLIQUE, LE 13 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE
COMMANDÉE PAR BONAPARTE
EST DESCENDUE A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE AYANT MIS, VINGT JOURS APRÈS,
LES MAMELUKS EN FUITE AUX PYRAMIDES,
DESAIX, COMMANDANT LA PREMIÈRE DIVISION,
LES A POURSUIVIS AU DELA DES CATARACTES,
OÙ IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTOSE DE L'AN VII.
LES GÉNÉRAUX DE BRIGADE
DAVOUT, FRIANT ET BELLIARD,
DONZELOT, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR;
LA TOURNERIE, COMMANDANT DE L'ARTILLERIE;
EPPLER, CHEF DE LA 21ᵉ LÉGÈRE,
LE 13 VENTOSE AN VII DE LA RÉPUBLIQUE,
3 MARS AN DE J. C. 1799.
GRAVÉ PAR CASTEIX, SCULPTEUR.

annonce à Desaix que, d'après un rapport de Donzelot, 3.000 à 4.000 pèlerins barbaresques, venant de La Mecque, ont débarqué à Kosseir; ils seront suivis par 4.000 à 5.000 autres. Belliard estime prudent de retirer leurs armes à ces pèlerins pendant qu'ils traverseront l'Égypte[1].

Le 24 juillet, dans la matinée, Belliard reçoit une lettre de Desaix (du 30 messidor - 18 juillet), lui annonçant qu'une flotte ennemie a mouillé devant Aboukir et qu'on peut craindre un débarquement :

Vous m'ordonnez, répond-il aussitôt, de réunir à Keneh toutes les troupes pour être prêt à me porter partout où besoin sera. Leur réunion sera fort longue. Vous savez que j'ai un détachement à Syène, qui doit être réuni à Esneh avant que j'évacue ce point intéressant. J'ai écrit de le faire rentrer de suite; et, aussitôt qu'il sera arrivé, Eppler viendra me joindre. En attendant, on va évacuer les magasins qui se rendront à Keneh. Je mande à Donzelot de me renvoyer tous les hommes qu'il croira inutiles pour la garnison de Kosseir..... Jusqu'à ce qu'Esneh et Kosseir se soient réunis, je ne pourrai pas, mon Général, envoyer les 300 hommes que vous demandez pour Girgeh. Il ne resterait plus à Keneh que le reste de la cavalerie et l'ambulance. J'ai à Kosseir 100 hommes qui vont me rentrer; je les enverrai, en attendant que les autres arrivent.

Dans six ou huit jours, le fort de Keneh sera à l'abri d'un coup de main et pourra bien être défendu avec 150 hommes et les dépôts. Les murs seront à un pied et demi ou deux pieds au-dessus du niveau de la terre, de sorte que, du fond du fossé, qui a 12 pieds de large, au haut de la muraille, il y aura 12 pieds d'élévation. Je vais mettre dans le fort toute l'artillerie que j'ai à Keneh; demain on y commencera un puits. Je ne crois point, mon Général, qu'il se fasse de descente à Kosseir.....

Cette dernière appréciation est confirmée par deux lettres des 8 et 12 thermidor (26 et 30 juillet); des vaisseaux anglais ont paru dans la mer Rouge, mais paraissent être revenus vers le détroit de Bab-el-Mandeb; les habitants du pays sont peu disposés à favoriser leurs entreprises[2].

1. Le nombre des pèlerins était, en réalité, dix fois moindre. Voir la lettre de Belliard à Desaix (Keneh, 14 thermidor - 1er août). Les Barbaresques se trouvent réduits à 400 : « Donzelot avait mis un zéro de trop. »

2. La lettre du 8 thermidor porte que, d'après un négociant de Djeddah, 18 vaisseaux anglais ont paru dans la mer Rouge; mais, depuis trente jours, la majeure partie s'est dirigée de Moka sur Bab el-Mandeb. L'arrivée de nombreux



Le 31 juillet (13 thermidor), à une lettre de Desaix qui annonce le retour de Mourad-Bey vers la haute Égypte, Belliard répond :

S'il vient de nos côtés, soyez assuré que nous ne lui donnerons pas de repos. Je marcherai dessus avec le peu de forces qui me restera. Eppler a l'ordre de le suivre jusqu'à Syène, s'il en prenait la route en passant par Esneh[1].....

Morand a reçu 200 hommes que je lui ai envoyés, pris sur la garnison de Keneh; il sera à même avec ce renfort de marcher sur Mourad Bey s'il se présente à sa hauteur.....

Malgré tous les obstacles et les difficultés que nous éprouvons, le fort (*de Keneh*) sera à la hauteur que je vous ai indiquée dans une de mes dernières lettres, au terme fixé. L'ami Garbé en répond sur sa tête.....

Pour le moment, aucun mouvement ennemi ne se produisit dans la région au-dessus de Keneh, de sorte que Belliard put, sans entrave, poursuivre sa tâche d'organisation et de mesures défensives. Nous le voyons notamment s'occuper activement de réunir les dromadaires réclamés par Desaix pour former des colonnes très mobiles destinées à traquer Mameluks et Arabes. Le 1er août, il écrit à Desaix qu'il a déjà rassemblé 107 animaux[2]; le surlendemain, il annonce avoir reçu à Keneh 32 dromadaires et 8 chameaux. Le 4 août, l'effectif disponible atteint 182 dromadaires[3]. Le 6, Belliard peut faire partir 100 dromadaires pour Girgeh; le 11, il dirige sur ce même point un nouveau convoi de 114 dromadaires et 26 chameaux légers.

Sur ces entrefaites Belliard reçut, le 6 août, une lettre de

bateaux marchands à Kosseir fait conclure qu'on ne croit pas à une attaque de ce port.

La lettre du 12 thermidor porte que les Anglais voulaient construire un fort à Moka, mais que, les habitants s'y étant opposés, ils sont allés à Bab-el-Mandeb; ils s'occupent d'y faire des ouvrages pour s'opposer à l'entrée dans la mer Rouge des vaisseaux français venant de l'Ile de France.

1. La veille, d'après une lettre de Desaix, Belliard avait écrit à Eppler de rester à Esneh, malgré l'ordre précédemment donné d'évacuer cette ville.

2. Dont 22 à Kosseir, 55 à Keneh, 30 à Esneh.

3. Dont 21 à Kosseir et 161 à Keneh et à Esneh; il y a, en outre, à Keneh 27 chameaux (dont 12 mauvais). Par cette lettre Belliard annonce que le détachement de Syène est rentré à Esneh le 15 thermidor (2 août).



Desaix, datée du 31 juillet, l'invitant à commencer son mouvement d'évacuation des provinces supérieures.

Conformément à vos ordres....., répond-il [1], j'écris à Eppler d'évacuer Esneh et de se rendre à Keneh ; aussitôt qu'il m'aura joint, je descendrai au-dessous de Girgeh. Les troupes de Kosseir ne sont pas encore arrivées ; il y restera 150 hommes qui sont nécessaires pour la garnison.

J'ai déjà envoyé 200 hommes à Girgeh ; il partira, ce soir, une compagnie qui conduira à Morand 100 dromadaires.....

Le lendemain soir, au reçu d'une nouvelle lettre de Desaix, Belliard put modifier les dispositions précédentes et limiter ce mouvement de retraite qu'il exécutait à contre-cœur.

..... D'après vos nouvelles instructions, écrit Belliard à Desaix [2], je tiendrai toujours Esneh ; j'en diminue seulement la garnison pour être à même de former celle de Girgeh, qui sera commandée par le chef de bataillon Hausser. A chaque établissement, je fais réunir les barques nécessaires pour le transport de la troupe, si j'étais obligé de descendre [3].....

Ce maintien de la garnison d'Esneh eut l'avantage d'empêcher les Mameluks de descendre au-dessous de Syène et de trouver des ressources nouvelles dans cette région qui commençait à être bien soumise à notre autorité [4].

1. De Keneh, 19 thermidor (6 août).

2. De Keneh, 20 thermidor (7 août). Belliard a reçu « ce soir » la lettre écrite par Desaix, de Samallout, le 14 thermidor (1er août).

3. *In fine*, Belliard demande une trentaine de pièces d'artillerie pour armer les forts de Keneh et de Kosseir, du bois, du fer, etc. Il se plaint de la pénurie d'ouvriers pour les travaux.

4. Par lettre du 22 thermidor (9 août), Belliard écrit à Desaix qu'Eppler tiendra la garnison d'Esneh et poussera de forts détachements au sud pour empêcher Hassan de descendre. La présence de ce bey a été signalée vers l'île de Philæ ; il aura cherché à revenir à Syène, mais on l'en chassera au moyen de barques.

Voir encore lettre de Belliard à Desaix (Keneh, 24 thermidor-11 août) :

« Les préparatifs d'évacuation d'Esneh avaient plongé dans la tristesse la majeure partie des habitants; voici ce que me marque le brave Eppler, que sa grande activité pour l'évacuation a rendu malade :

« Au moment où nous allions partir, j'ai reçu votre lettre du 20 qui m'ordonne » de rester à Esneh ; je ne saurais vous exprimer la peine que le peuple a témoi» gnée quand il nous a vus sur notre départ. Lorsqu'il a su que nous ne partions » pas, une joie sans égale s'est peinte sur tous les visages ; dans toute la ville,



On atteignait, du reste, le terme de la période difficile qui avait été ouverte par l'entreprise des Turcs contre Aboukir. Le 11 août, Belliard reçut la nouvelle de la victoire remportée par Bonaparte. Cet événement écartait la crainte des complications qui auraient pu nécessiter la descente vers Le Caire des troupes occupant la haute Égypte. Belliard pouvait donc employer toutes ses ressources à combattre Mourad-Bey, dont l'approche lui était signalée un peu plus tard.

On a vu d'ailleurs comment Morand réussit à surprendre le bey pendant la nuit du 11 au 12 août. La tâche de Belliard se borna donc à tenir les points de passage, par où pouvaient s'échapper les Mameluks traqués par les troupes françaises.

Extraits du Journal de Belliard.

24 *thermidor* (11 *août*). —... Reçu la nouvelle de la défaite de l'armée turque à Aboukir; tiré le canon en réjouissance[1]. Un chasseur venu seul par terre de Girgeh.

25 *thermidor* (12 *août*). —... Fait la fête de la victoire sur l'armée turque, qui se trouvait avec la fête de Mahomet. Le soir, appris que Mourad-Bey remontait, chassé par le chef de brigade Morand, qui l'avait joint à El-Ganaïm. Passé le Nil avec toutes les troupes de Keneh, pour l'attendre au passage de Denderah.

26 *thermidor* (13 *août*). —... Venu prendre position à El-Tora, où la vallée est resserrée. Passé le jour sans nouvelles. A 10 heures, instruit que les Mameluks avaient pris le désert à Hou pour Rezqat. Parti de suite, marché la nuit et arrivé le 27 à El-Qamouleh après une marche forcée. Demandé des barques à Esneh. Le 27, dans la nuit, les Mameluks ont

---

» les cris d'allégresse se sont fait entendre, et tout le monde a paru fort content de ce que nous restons à Esneh... »

» Vous voyez, mon cher Général, qu'on commence à nous aimer et qu'il serait bien malheureux de quitter le pays. Eppler me mande qu'il y avait de quoi former deux bataillons des habitants qui devaient le suivre. »

1. Voir l'ordre du jour du 24 thermidor (11 août), par lequel Belliard annonce aux troupes sous ses ordres la victoire d'Aboukir : « Si la destinée ne vous fit pas partager en Syrie et à Aboukir la gloire de l'armée, elle vous laissa un autre champ à parcourir; vous dûtes faire la conquête de la haute Egypte et porter en Ethiopie les armes de la République française. »



descendu (*sic*) à Rezqat; ils ont fait de l'eau et sont repartis de suite par le désert; on ne sait où ils sont allés. Mourad-Bey n'est pas remonté.

28 *thermidor* (15 *août*). —... Parti à minuit pour Erment; trouvé au village de El-Aqalteh les savants. Nouvelles des Mameluks retournés à Hou. Reçu des lettres du général Desaix, de Silly, sur les chevaux de remonte.

29 *thermidor* (16 *août*). —... Eppler me marque que les Mameluks se sont séparés; Hassan est allé au-dessus de Syène; Osman et Salah sont au-dessus d'Edfou, passés sur la rive gauche. Donné l'ordre de marcher dessus.

A cette dernière date (29 thermidor - 16 août), Belliard écrit à Desaix qu'il va se porter d'Erment sur Rezqat, à l'entrée de la route de l'Oasis que les Mameluks semblent vouloir prendre. Ce fut là que Belliard reçut la nouvelle du succès remporté par Morand sur Mourad-Bey; au bout de quarante-huit heures, il prit le parti de redescendre vers Keneh et Hou, en laissant un poste à Erment et en renforçant la garnison d'Esneh.

Extraits du journal de Belliard.

1er *fructidor* (18 *août*). —... Le chef de bataillon Eppler me marque qu'Osman et Salah-Bey, à l'approche des détachements, ont gagné le désert et sont remontés à Syène. Donné l'ordre de les suivre et d'occuper Syène avec 200 hommes. Appris la nouvelle de la défaite de Mourad-Bey. Envoyé une compagnie à Esneh.

... Venu à Erment, où j'ai laissé 150 hommes. Je rembarque la moitié de l'infanterie et l'artillerie et je suis parti pour Keneh, voulant aller à Hou, où l'on dit qu'il y a des Mameluks. Le reste de la cavalerie et les équipages sont partis par terre par la rive gauche.

2 *fructidor* (19 *août*). —... Arrivé à Keneh. Les bruits publics sont que les Anglais ont paru devant Kosseir. Donné l'ordre de réunir des chameaux pour me porter sur ce point avec 200 hommes et le secourir. Il n'y a plus de Mameluks à Hou; ils sont descendus. Donné ordre au détachement d'Erment de rentrer à Keneh. Écrit à Eppler de faire occuper pendant une marche la gorge de Redecieh...

Belliard transmit aussitôt à Bonaparte les premiers rensei-

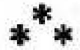


gnements qu'il venait de recevoir (de Keneh, 2 fructidor-19 août) :

Le bruit s'est répandu que deux vaisseaux anglais avaient paru devant Kosseir avec quelques troupes de débarquement, que le fort les a bien reçus, qu'un des bâtiments a été coulé bas et qu'on a tué 150 hommes. Je n'ai point de nouvelles officielles; mais ce qui pourrait faire croire à l'apparition des Anglais, c'est la présence des Ababdeh sur la route de Kosseir et leur réunion aux Mameluks, l'évacuation de tous les villages de Redeeieh et en dessus, et la fuite de tous les maçons et ouvriers qui se trouvaient à Kosseir. Dans l'incertitude, je fais partir demain un détachement de 150 hommes et une pièce de 8 et des munitions pour balayer la route et secourir la garnison de Kosseir, si elle en avait besoin; si je ne reçois point de nouvelles de Donzelot, j'irai moi-même. Les Mameluks sont tous remontés au-dessus de Syène. La province est fort tranquille.

Le lendemain, Belliard annonce que, n'ayant point de nouvelles de Donzelot, il partira dans la soirée avec 200 hommes et 2 pièces :

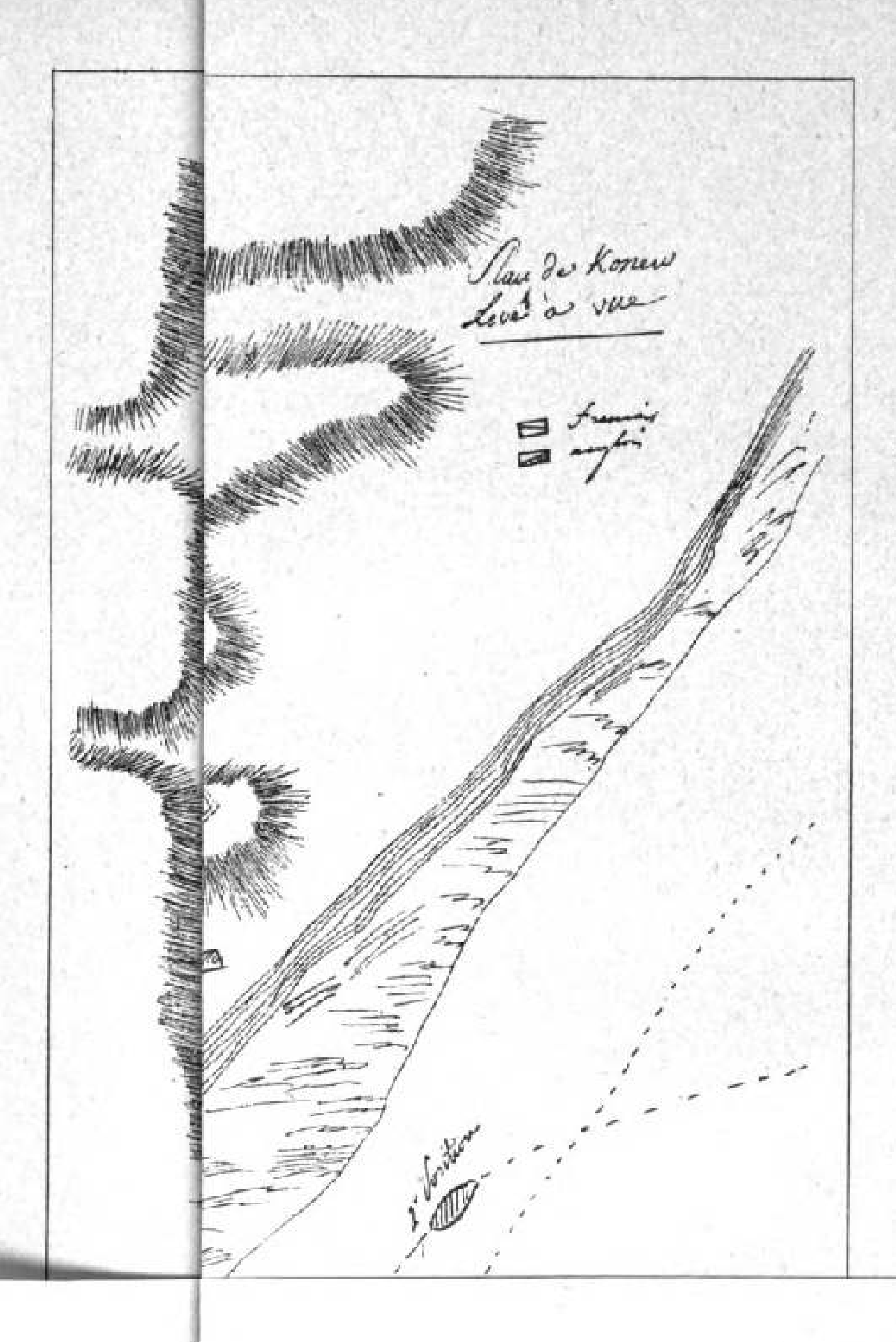
Les rapports des habitants sont tranquillisants; ils disent que les Anglais ont débarqué, mais qu'ils n'ont rien pu faire et qu'ensuite ils sont partis. Il n'y avait que deux bâtiments.



Les événements qui venaient de se passer devant Kosseir sont relatés dans un rapport très détaillé, établi par Donzelot le 30 thermidor (17 août), après que les frégates anglaises, qui venaient d'attaquer inutilement le fort pendant deux jours, eussent pris le large.

Rapport de l'attaque du fort de Kosseir par les Anglais.

Le 27 thermidor, à 11 heures du matin, on signala deux frégates anglaises se dirigeant à toutes voiles sur Kosseir. A 1 heure et demie, elles jetèrent l'ancre, l'une dans le port faisant face à l'entrée du fort, l'autre pour la battre obliquement. Aussitôt elles


Plan de Konew
levé à vue
français
anglais
1r Position

commencèrent un feu extrêmement vif, ayant chacune 17 bouches à feu en batterie (elles portaient 34 canons chacune).

Le fort n'étant point encore en état de défense[1], n'ayant que du faible calibre, des munitions à ménager, on ne répondit point au feu de l'ennemi; on se contenta d'occuper le village et d'attendre les débarquements. A 4 heures, huit chaloupes, portant environ 150 hommes, se dirigèrent sur le village ayant deux canonnières en tête. Mais, s'étant approchées et ayant aperçu des chasseurs embusqués dans les avenues de ce village, elles se contentèrent de canonner et n'osèrent point descendre.

Le feu des frégates continua jusqu'à la nuit avec la même vigueur. Elles étaient déjà parvenues, par la vivacité de leur feu, à détruire la porte. On s'occupa aussitôt de faire une traverse pour la couvrir.

Toute la nuit, de quart d'heure en quart d'heure, les frégates tirèrent deux coups de canon sur cette communication.

Le 28, à la pointe du jour, la frégate de droite fit un mouvement pour mieux battre la porte et le fort à revers; après lequel, elles canonnèrent pour augmenter la brèche. A 8 heures, dix chaloupes portant environ 200 hommes s'avancèrent à toutes rames sur le village. Les chasseurs qui le défendaient avaient ordre de les y laisser pénétrer pour les envelopper; mais l'ennemi, qui avait déjà débarqué plusieurs détachements, n'osa avancer. Quelques-

1. Une lettre de Donzelot à Belliard (Kosseir, 18 thermidor-5 août) fait connaître quelle était la situation du fort dix jours avant l'attaque des Anglais. Elle signale le retard causé par le manque d'ouvriers :

« On taille la pierre et on creuse les fondations de la courtine qui fait face au désert. On fera le mur incessamment. Celui de l'intérieur de la cour est fini sur ce point, de sorte que l'on peut monter par les rampes sur le terre-plein qui a 14 pieds de largeur. Les murs de l'intérieur des autres faces sont très avancés.

» La citerne est creusée de 20 pieds de profondeur dans la roche sur 40 de long et 18 à 20 de largeur. J'ai fait faire des briques qui ont réussi. Demain les maçons commenceront à y construire. Nous avons mille peines à nous procurer du bois pour cuire ces briques. Si les caravanes qui viennent apportaient par chaque chameau un petit fagot, cela nous serait d'un grand secours.

» On creuse les fossés du redan qui couvrira la porte; mais ce travail est lent, parce que le terrain est roche et qu'il faut constamment employer les mines, ce qui nous consomme de la poudre.....

» Les chaleurs qu'il a fait ici ont occasionné des fièvres légères. Nous y avons presque tous passé. Il y a à l'ambulance une quinzaine de malades, sans compter ceux qui sont dans les chambrées. »

Donzelot demande à Belliard de lui envoyer un officier de santé. Celui qui est à Kosseir met de la négligence dans son service sous prétexte qu'il est malade lui-même, « ce qui cependant ne l'a pas empêché le plus souvent de jouer, de bien boire, manger et dormir ».



quelques jours un peu au-dessus de Behneseh, attendant que la situation de la basse Égypte se fût éclaircie d'une façon définitive. Dans cette position il écrivit à Friant :

18 *thermidor* (5 *août*). — ... Mourad-Bey est loin de vous; hier il descendait, il était à la hauteur de l'endroit où j'étais, lorsque mes Arabes vinrent me prévenir. Je me portai promptement dans le désert et j'arrivai assez à temps pour l'empêcher de descendre et le jeter cinq lieues dans le désert. Il est remonté, mais je ne sais encore où il est. L'adjudant général Boyer est en mesure pour le poursuivre...

Je vous engage, mon cher Général, à toujours vous tenir à portée du Caire pour vous y porter au besoin, en vous occupant toujours à lever le miri. Je vous recommande de ne point trop faire de mouvements, pour avoir toujours vos troupes fraîches.

J'attends des nouvelles du général en chef. Lorsqu'il m'aura mandé que ni vous ni moi ne sommes plus nécessaires vers Le Caire, vous remonterez pour poursuivre Mourad, tandis que je me rendrai à Siout pour y organiser la colonne de dromadaires qui sera chargée d'achever les Mameluks.

20 *thermidor* (7 *août*). — ... Il (*le général Dugua*) n'est pas encore bien rassuré sur les événements et demande toujours que vous soyez près de lui. Vous pouvez retourner à votre position de Kemen sans inconvénient. Je vous engage à correspondre avec ce général très souvent; et, s'il vous mandait que vous fussiez nécessaire au Caire, vous y descendriez. Mourad-Bey remonte; il est déjà à la hauteur de Melaoui, et Boyer le chasse[1]. On prétend qu'il veut passer de l'autre côté du fleuve. S'il passait, vous passeriez aussi pour le harceler. Nous réunissons des dromadaires ou chameaux à Siout. J'espère en avoir bientôt assez pour monter une colonne de 500 à 600 hommes.

A cette même date (20 thermidor-7 août), Desaix expose à Dugua les raisons de son séjour vers Behneseh :

... Le bataillon de la 22e légère est parti hier matin pour se rendre au Caire. Moi-même je n'ai pas voulu remonter sans avoir la certitude que je ne suis plus nécessaire près de vous. Je n'ai cependant pu descendre

1. Voir lettre de Boyer à Bonaparte (Siout, 23 thermidor-10 août). Mourad-Bey a fait des mouvements le long de la province de Minieh. Boyer, n'ayant que 130 hommes et une pièce de 3, a dû aller chercher à Siout des renforts qui ont porté son effectif à 400 hommes. Il a pu alors, le 18 thermidor (5 août), chasser Mourad-Bey de Belansourah et le poursuivre jusqu'à Beni Adin : « Là il s'est enfoncé dans le désert de huit lieues et a reparu hier dans les terres à quatre lieues au-dessus de Siout; il remonte, à ce que l'on dit, vers Esneh pour se joindre à Hassan-Djeddaoui... » Boyer ajoute qu'il va partir demain, conformément à l'ordre de Desaix, pour descendre à Beni-Souef.



jusqu'à Beni-Souef, parce que j'ai été obligé de contenir Mourad-Bey qui se trouvait dans les environs de Behnesch. Il eût été dangereux, attendu les circonstances d'alors, de le laisser séjourner dans le pays où il aurait soulevé les habitants, se serait refait et aurait tiré mille ressources dont il manque.....

Deux jours plus tard, Desaix écrit encore à Dugua (22 thermidor-9 août)[1] :

J'attends de vos nouvelles avec impatience... Les grands canaux se remplissent, dans quatre jours nous ne pourrons plus voyager. Je désire bien que le général en chef décide sur notre position. Nous ne faisons rien ; et le pays, qui nous a menacés d'une insurrection générale, n'est pas très soumis, nous voyant indécis. Le général Friant est près de vous ; le chef de brigade Detrès est allé vous joindre. Le bataillon de la 22e est aussi parti pour Le Caire ; il descend depuis plusieurs jours, ramassant le miri. Je me tiens ici prêt à vous joindre. Boyer, avec une autre colonne, est vers Siout, poursuivant Mourad qui y est remonté. J'espère qu'il ira à El-Ouah, ou au-desssus de Syène...

... Je suis bien impatient d'avoir des nouvelles du général en chef...

... Dans deux jours, le canal Joseph sera plein d'eau. J'irai alors vers le bord du Nil, à Minieh, pour pouvoir voyager par ce fleuve ; je n'ai pas d'autres ressources.

Le lendemain, il insiste de nouveau sur l'intérêt qu'il aurait à remonter vers l'Égypte supérieure au lieu de rester immobilisé à proximité de Behneseh :

... Il serait de la plus grande, je ne dis pas utilité, mais nécessité, que je fusse à Siout pour organiser mes troupes en colonnes montées sur des chameaux ou dromadaires, afin d'achever Mourad-Bey et chasser les Mameluks qui sont aux oasis. J'attends toujours avec impatience les ordres du général en chef, mais inutilement, puisque nous voici au 23 sans avoir reçu d'autres lettres que la vôtre du 14 depuis l'heureuse affaire d'Aboukir. Ce silence me tient dans la plus nuisible inaction.....

Mourad Bey continue toujours à remonter ; il est déjà plus haut que

---

1. La lettre est datée « au-dessus de Behneseh ». Une lettre de Desaix à Friant, du même jour, porte : « Azip (?), 3 lieues plus haut que Behneseh ». On y lit : « Je ne sais ce que fait ni que pense le général Dugua en nous retenant dans ces provinces où l'inondation va bientôt nous prendre et nous mettra dans l'impossibilité de faire nos dispositions pour achever Mourad, qui se moquera de nous..... »

Le lendemain, il exprime de nouveau à Friant son impatience. Il voudrait pouvoir remonter, avant que son mouvement soit entravé par l'inondation. Il a déjà réuni 300 chameaux pour donner la chasse à Mourad-Bey.



Siout. Je ne sais quel est son dessein; mais, à en juger par sa marche, je lui suppose celui d'aller se réunir à Hassan-Bey au-dessus des cataractes. Boyer le poursuit toujours..... Le général Belliard le poursuivra à son tour s'il approche de sa province.

Enfin, le 11 août, Desaix reçoit une lettre de Dugua, datée du 15 thermidor (2 août), qui rend disponibles les troupes précédemment destinées à secourir Le Caire[1].

Je cours bien vite à Siout, répond-il le jour même. Je vais m'y organiser et me préparer à suivre Mourad-Bey partout où il ira. Je ne veux pas lui donner le temps de se reconnaître; il faut qu'il finisse de suite. Il a passé à travers les déserts, le 21 (8 *août*), vis-à-vis Siout, et est remonté huit lieues au-dessus de cette ville. Je crains qu'il n'aille pas aux oasis; il a trop peu de moyens. Mais il remontera au-dessus de Syène; et, fuyant devant nous et revenant quand nous nous éloignerons, il nous fatiguera continuellement sans nous débarrasser de sa maudite personne. Cela n'y fait rien; il n'en sera pas moins bien chassé bien loin; il n'arrivera dans les déserts de la Nubie que harassé, et je ne lui donnerai pas le temps de s'y remonter et refaire[2].

Deux jours plus tard, Desaix arrivait à Talleh (à 2 lieues au-dessus de Minieh), d'où il adressa à Bonaparte un long rapport sur la situation de la haute Égypte et sur les opérations en cours (26 thermidor - 13 août) :

J'ai reçu votre lettre du 9, mon Général. Vos détails sur votre brillante victoire d'Aboukir m'ont fait le plus vif plaisir; la défense d'Aboukir, que vous n'aviez pas pris le 12, me tourmente; ces maudits Turcs sont aisés à vaincre; mais ils ne sont pas aisés à chasser derrière des murs. J'ai pris le parti de retourner à Siout, d'après votre ordre de revenir dans la haute Égypte et d'en lever les contributions; on s'en occupera sans cesse; les grains vont ra-

1. Dugua écrit à Desaix : « Actuellement que j'ai la certitude que les généraux Kleber et Reynier sont rentrés dans leurs provinces, je crois que le général Friant peut se livrer à la poursuite de Mourad Bey. » Dugua transmet en même temps la lettre de Bonaparte à Desaix (du 9 thermidor - 27 juillet), lui prescrivant de retourner le plus tôt possible dans la haute Egypte.

2. En même temps, Desaix écrit à Friant qu'il a enfin reçu des instructions l'autorisant à disposer de ses troupes. Il prescrit à Friant de remonter, si c'est possible, en longeant le désert pour empêcher Mourad Bey de redescendre. Si les progrès de l'inondation le rendent nécessaire, Friant devra se rapprocher du Nil et s'embarquer pour remonter jusqu'à Siout.



pidement vers Le Caire, il en est parti plus de 50.000 ardeps, à ce qu'on m'assure. Vous me demandez 600 dromadaires; nous n'épargnerons rien pour les avoir et vous les envoyer de suite (*sic*) qu'ils seront rassemblés. Le maudit Mourad nous désole; le 21, il était deux lieues au-dessus de Siout et s'en était éloigné à quatre lieues. De là, je n'ai pas eu de nouvelles. J'ignore s'il ira plus haut ou s'il descendra encore. L'adjudant général Boyer, qui avait reçu ordre de moi de descendre à Beni Souef quand je devais aller au Caire, voulant exécuter cet ordre, est redescendu de Siout. Je lui ai écrit de rester en haut, de manière à empêcher le mouvement rétrograde de Mourad; mais il doit être déjà à Melaoui. Je le fais arrêter à cet endroit et m'y attendre. Le chef de brigade Morand a dû se trouver à Tahtah le 21; j'espère qu'il chassera Mourad, et ne le laissera pas en repos; je désire bien que ce bey n'ait pas de relâche. Je rassemble avec rapidité des chameaux et des dromadaires pour avoir deux colonnes à sa suite et le détruire dans quelque pays qu'il aille.

. . . .

Il y avait dans la haute Égypte une tribu d'Arabes nommés Geamma, venus il y a huit ans de Tripoli, vivant à la solde de Mahamout-Eenouafi. Celui-ci, en étant mécontent, les a chassés, six mois (*sic*). Ceux-ci, sans propriété et asile, ont alors ravagé le pays. Je les ai obligés à se retirer dans l'intérieur des déserts; mais ils faisaient bien des dégâts. Ils m'ont fait demander la paix; je la leur ai accordée. Pour qu'ils ne soient plus vagabonds, je leur ai donné quelques propriétés au bord du désert; je leur ai donné 1.400 ardeps de grains pour vivre. Ils sont campés dans le lieu que je leur ai fixé et ne bougent pas. Ils étaient longtemps avec Mourad; ils sont prêts à combattre avec nous et voudraient être toujours employés avec les Français. Ils sont au nombre de 300 très braves, ils pourraient servir; mais l'emploi de ces Arabes est si peu de chose, et ils coûtent si cher, que j'en suis en général très dégoûté. Cependant on pourrait les employer contre d'autres Arabes méchants.....

. . . .

J'envoie au Caire, mon Général, le chef de brigade Conroux avec tous les hommes de ses 1er et 2e bataillons; cet officier a très bien servi, j'ai à m'en louer; il est actif et intelligent, un peu dégoûté, mais je lui rends bien justice : quand il y est, il fait tout ce qu'on peut faire.

Je vous prie depuis longtemps, mon Général, d'envoyer de Minieh



en haut les détachements de la 88e et 21e légère qui sont au Fayoum, Beni-Souef, etc. Si vous me les faites parvenir, nous pourrons organiser toutes les provinces très bien; chacune aura 200 hommes de garnison, et il restera 400 hommes disponibles à Keneh pour secourir Kosseir et les autres points de la haute Égypte. A Siout, il y en aurait autant. Alors nous pourrions contenir avec ce corps toutes les grosses tribus d'Arabes qui sont dans les environs et être bien obéis; sans cela, mon Général, je serai sans force, n'aurai que de petites troupes qui, compromises et sans force, pourraient avoir des malheurs ou ne rien faire [1]..................................

J'ai vu avec plaisir votre ordre de lever 600 dromadaires. Je vous réponds que je n'épargnerai ni soin ni peine pour que vous les ayez. Cette quantité est difficile à avoir; les dromadaires sont excessivement rares; mais je crois que des chameaux peuvent remplir le même objet avec un peu de choix. Je crois que 2.000 soldats montés ainsi et répartis à Keneh, Siout, Le Caire, Damanhour et Belbeis, contiendraient l'Égypte parfaitement, chasseraient les Mameluks de tous les déserts et ne permettraient plus aux Arabes de s'y retirer.

Alors le pays serait bien soumis. Votre cavalerie pourrait être toute employée sur les côtes, et alors on serait sans inquiétudes. Je vous renverrai le 18e dragons aussitôt que vous le demanderez; je réunirai les 22e chasseurs et 20e dragons à Siout pour les y organiser et mettre en bon état; j'ai des moyens pour cela, des subsistances, des écuries. Je vous les renverrai après, quand vous voudrez, en bon état, bien armés et équipés. Je m'occupe avant tout de la levée des dromadaires et chameaux.

Je vous salue, et vous assure que personne n'a plus que moi l'envie de bien faire.

Desaix partit le lendemain pour Melaoui, et, poursuivant sa marche avec rapidité, il arriva à Siout, le 17 août dans la soirée. Ce fut là qu'il apprit l'heureuse nouvelle d'un grave échec

1. Desaix fait remarquer que la province de Beni-Souef est d'une longueur excessive. Il propose de supprimer la province d'Atfieh qui va du Caire jusqu'à Minieh; sa partie méridionale serait rattachée à la province de Minieh. On constituerait ensuite deux provinces, tenant les deux rives du Nil, et ayant Abou-Girgeh et Bouch comme chefs-lieux : « Chaque province, ayant 12 lieues au-dessous et au-dessus de sa capitale, ne serait pas trop grande et ne fatiguerait pas trop les troupes qui doivent la contenir. »



infligé à Mourad-Bey par le chef de brigade Morand [1]. Celui-ci avait une première fois, le 9 août, atteint le bey, près d'El-Ganaïm; mais cette petite escarmouche n'avait eu que des résultats insignifiants. Quarante-huit heures plus tard, comme Mourad-Bey avait continué à remonter, Morand le surprit, dans la nuit du 11 au 12 août, non loin du champ de bataille de Samhoud; il lui infligea des pertes assez importantes et s'empara de son camp, où les troupes françaises firent un riche butin. Mourad-Bey, légèrement blessé, parvint cependant à s'échapper avec une poignée d'hommes; la plupart des Mameluks se dispersèrent de tous côtés.

Aussitôt que Desaix eut appris cette nouvelle, il envoya son aide de camp Savary, à la tête de 200 cavaliers, pour donner la chasse, de concert avec Morand, aux partis ennemis qui essayeraient de se reconstituer.

Par lettre du 1er fructidor (18 août), il rendit compte à Bonaparte du succès si heureusement obtenu :

Je vous annonce, mon Général, que Mourad-Bey, après avoir été vivement poursuivi par l'adjudant général Boyer, est arrivé le 22 à la hauteur d'El-Ganaïm. Le chef de brigade Morand a bientôt été à portée de lui. Venu de Tahtah, il a trouvé les ennemis près de Koum-Eddoueir, les a suivis avec vivacité, tué quatre Mameluks, blessé huit et pris autant de chevaux. Six heures, il a toujours été aux trousses des ennemis. Une fuite rapide les a sauvés. Le chef de brigade Morand a de suite monté sur des chameaux qu'il avait assemblés; et, courant bien vite à Girgeh, il y a laissé tous ses bagages, malades, etc., et s'est trouvé à la hauteur de Bardis avant Mourad [2]. Marchant toute la nuit, il est arrivé deux heures

1. Voir lettre de Desaix à Belliard (Siout, 30 thermidor-17 août, à 9 heures du soir). Il dit qu'il vient d'arriver à Siout. Il a appris « avec une joie inexprimable la très belle surprise que Morand a fait éprouver à Mourad ».

2. Voir lettre adressée par l'adjoint Donzelot, au nom de Desaix, à Dugua (Siout, 1er fructidor - 18 août) :

«..... Depuis cinquante et quelques jours, Mourad-Bey jouait aux barres avec nous; mais, fatigué de ce jeu et n'ayant pas un instant de repos (puisqu'il était continuellement poursuivi par le général Friant, par moi et l'adjudant général



avant le jour au bord du désert; un Arabe le conduisait; tout d'un coup il voit sur le sable se dessiner une ligne noire; il entend des chameaux. C'est Mourad qui, harassé avec ses Mameluks, dormait très profondément et en paix. Nos troupes les réveillent par une décharge à bout portant et courent sur eux. La nuit était extrêmement sombre; le jour est attendu avec impatience; enfin il arrive. Trente dragons courent les déserts et sabrent tout ce qu'ils trouvent : 40 Mameluks tués, 40 chevaux pris, 120 chameaux, 200 selles, dont dix toutes couvertes d'or et magnifiques, 150 brides, 400 fusils, pistolets, tromblons, 130 sabres, toutes les armes de Mourad, son pantalon, ses pantoufles, ont été trouvés dans le camp des Mameluks [1]. Nos soldats, ne rencontrant plus les ennemis, tous dispersés et ne sachant où courir pour les joindre, sont revenus chargés d'un butin immense à Girgeh. Le chef de brigade Morand a encore envoyé 150 hommes de la 21e légère, commandés par le chef de bataillon Hausser, chercher partout ce qui avait échappé des ennemis. De mon côté, j'ai envoyé tout ce que j'avais de cavalerie sous les ordres de mon aide de camp Savary pour poursuivre ces débris et tâcher de les détruire. J'espère qu'enfin l'Égypte sera sans l'apparence d'un ennemi. Soliman-Bey et Rochoan-Bey, qui sont à Khargeh, m'ont fait demander de recevoir leurs femmes;

Boyer qui se le renvoyaient l'un à l'autre), s'est décidé à remonter dans les provinces supérieures où il croyait trouver plus de sûreté et de tranquillité. Le 21 thermidor, ce bey a tourné Siout en passant dans le désert et a débouché dans le bon pays deux lieues plus haut que cette ville; il est remonté jusqu'à El-Ganaïm. Le 22, le chef de brigade Morand avec ses troupes marcha à lui et le rencontra à la pointe du jour qui sortait de ce village. Il fit la guerre avec ce bey, mais le résultat fut de quelques hommes blessés de part et d'autre, d'un cheval et 7 à 8 chameaux pris aux Mameluks; cependant on assure que Mourad a eu un kachef et quatre Mameluks tués. Mourad continua à marcher en longeant les rochers. Morand retourna avec ses troupes à Girgeh pour y laisser des blessés (il en avait 6), les hommes fatigués et les équipages inutiles. Le 24, il en repartit pour poursuivre Mourad, qui était dans les environs de Samhoud; à l'approche de nos troupes, ce bey se retira dans une gorge du désert, à la hauteur de ce village. Morand, conduit par un Arabe, surprit le camp des Mameluks la nuit du 24 au 25..... »

1. La lettre précitée à Dugua dit que Morand fit toutes les dispositions nécessaires pour éviter les accidents au moment de la surprise; il y eut une « fusillade terrible », d'une demi-heure, suivie d'une charge dans le camp, « la baïonnette en avant ». La lettre ajoute : « Jamais surprise n'a été plus complète; les Mameluks qui se sont échappés à la faveur de l'obscurité ont tout abandonné pour la plupart. Quelques-uns se sont sauvés avec leurs chevaux à poil.

» Morand, dans son rapport, me mande qu'il ne se serait pas échappé un Mameluk si le jour fût venu deux heures plus tôt.....

» Il paraît que nous n'avons eu qu'un homme de blessé dans cette brillante affaire. »



ces malheureuses sont dans une grande détresse. J'ai fait répondre à ces beys que s'ils voulaient aller à Djeddah, seul endroit où ils pourraient être en paix et tranquilles, je leur en donnerais la facilité, et qu'il ne leur sera fait aucun mal, ni à aucun de ceux qui les accompagneront. Ils paraissent décidés à prendre ce parti. J'éviterais alors le voyage des oasis; il ne me resterait plus que celui d'Ibrim. Je m'y prépare; les dromadaires et chameaux s'organisent et s'arrangent; et, sous quinze jours ou un peu plus, nous irons au bout du monde, s'il le faut. Hassan-Bey-Djeddaoui, avec les trois beys qui l'accompagnent, au départ de Syène de nos troupes, s'en est rapproché; il était déjà, le 18, à l'île de Philæ; mais j'espère qu'il n'y restera pas longtemps. J'ai défendu d'abandonner Esneh; l'ordre est arrivé au moment où les troupes en partaient. La désolation était dans le pays, tous les habitants étaient accablés de voir partir la garnison, plus de 2.000 l'auraient suivie; la joie a été excessive quand on a su que les Français restaient. J'espère aller sous peu dans ces environs et y rassembler une immense quantité de dromadaires que je vous enverrai. Je n'épargnerai rien pour exécuter vos ordres et parfaitement soumettre le pays, comme aussi l'organiser. Il est arrivé, il y a huit jours, un bâtiment de Djeddah; il annonce que la mer Rouge est sans un seul vaisseau anglais, dans ce moment, et qu'à Djeddah on s'occupe beaucoup de l'envoi de marchandises en Égypte. Le fort de Kosseir est en mauvais état; les travaux y vont avec lenteur; une courtine entière s'est éboulée : on n'épargne rien pour la réparer, il faudra du temps.

J'ai beaucoup à me louer, mon Général, de l'activité du chef de brigade Morand. Sa province va à merveille; il a eu huit ou dix actions avec les Mameluks, toutes très glorieuses. Vous l'avez demandé au Caire; il s'y rendra à présent que les occasions sont plus sûres. J'aurais bien désiré le garder. J'ai aussi bien à me louer du chef de bataillon Ravier; il est extrêmement actif, il a surpris Ayoub-Kachef près d'Akmin, avec une adresse extrême et lui a enlevé tous ses bagages. On ne saurait trop louer les troupes; leur patience dans les marches continuelles, leur courage dans les combats sont au-dessus de tout éloge. Le chef de brigade Morand se loue du citoyen Le Breton, qui commandait les dragons du 20e qui étaient avec lui. Je vous demande bien, mon Général, de réunir nos troupes. J'ai ici des troupes décomposées : 150 hommes de cavalerie sans selle, sans sabre. J'espère les armer; tous les villages qui



retardent le payement de leurs impositions, je les punis par une amende de sabres, pistolets et fusils; les meilleurs sont ainsi donnés à nos troupes, les plus mauvais brisés pour n'être plus jamais employés contre nous. Je voudrais avoir toutes les troupes de la 88e réunies. Faites-moi connaître vos intentions. J'espère trouver le moyen d'avoir ici des selles pour la cavalerie. On aura tout ce qu'il faudra.

LE CHEF DE BRIGADE MORAND AU GÉNÉRAL BELLIARD.

Girgeh, le 30 thermidor an VII (17 août 1799).

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 27, mon Général, que, dans la nuit du 24 au 25, nous avions surpris Mourad-Bey et sa troupe dans les déserts de Lamera (?) à l'ouest de Samhoud; qu'une partie de leurs chevaux, leurs chameaux, leurs armes, leurs selles, leurs brides, leurs pipes et leurs pantoufles étaient restés entre nos mains; que la grande obscurité, en nous forçant de rester réunis pour éviter les accidents, nous a empêchés de les poursuivre et de les tous massacrer.

Les Mameluks furent tellement dispersés, que je ne savais plus où courir après eux. Mourad-Bey blessé au bras, était descendu, et c'est à lui que je m'attachai. J'envoyai vitement un détachement du côté de Saouaqi pour lui barrer le passage. Ayant su qu'il était paru des Mameluks dans les montagnes de Hou, j'y ai aussi envoyé un détachement pour les rejeter entièrement sur vous.

Il paraît, d'après tous les rapports, que Mourad-Bey, avec 11 Mameluks, 4 chameaux et 2 chevaux, que lui ont donnés des cheiks, s'est jeté dans les montagnes pour aller à l'El-Ouah.

Hausser, que j'avais envoyé dans la partie de Saouaqi, revient aujourd'hui. Il partira de suite avec ses compagnies pour vous rejoindre. Il attendra vos ordres à Hou.

J'ai le sabre, le poignard, le casque, la hache d'armes, la selle et la correspondance de Mourad-Bey.

Je vous salue avec respect.

MORAND.

Extrait d'une lettre de Belliard à Desaix.

(30 *thermidor* - 17 *août*). — Je suis établi, mon cher Général, à l'embouchure des trois gorges d'Esneh, de l'Oasis et de Hou et j'y resterai jusqu'à ce que je connaisse la marche des Mameluks et d'en haut et d'en bas. Il y avait dans le village que j'occupe 6 Mameluks : 3 se sont sauvés; les autres ont été pris, ils sont de Mourad-Bey. D'après les rapports de l'un d'eux, Mourad était décidé à rester à l'Oasis; mais, ayant reçu, il y



a trois mois, des lettres de l'amiral anglais qui, lui annonçant que d'après son intercession auprès du Grand Seigneur, il avait obtenu le pardon des Mameluks et que le Grand Sultan voulait bien oublier le passé, à condition que Mourad se réunirait avec ses troupes à l'armée turque qui devait débarquer à Aboukir pour chasser les Français de l'Égypte; d'après cela, Mourad s'est décidé à retourner dans la terre promise : il il est descendu jusqu'au Fayoum et comptait aller jusqu'à Alexandrie. Mais, traqué de toutes parts par nos troupes, il a été forcé de renoncer à son projet de jonction et de gagner le désert. Il y a huit jours, ils furent surpris la nuit par les troupes françaises et n'eurent que le temps de se sauver laissant une partie de leurs chevaux, de leurs chameaux et de leurs équipages. Mourad-Bey s'en est allé à pied; chacun a pris de son côté, ne sachant trop quel parti prendre. On ne sait pas où est Mourad. Ce même Mameluk m'a dit que quelque temps avant notre arrivée en Égypte, le Grand Seigneur avait écrit à Mourad-Bey qu'il ne voulait pas acquitter sa contribution, mais que les Français allaient venir lui faire payer; ce bey répondit qu'il pouvait venir avec les Français, qu'il avait son sabre et qu'il ne craignait personne.....

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE

Siout, le 2 fructidor an VII (19 août 1799).

Je vous remercie, mon Général, du très beau sabre que vous avez eu l'attention de m'envoyer [1]. Vous n'oubliez pas ceux qui sont éloignés; ce n'est pas l'usage; aussi ces ressouvenirs sont-ils bien appréciés. Personne au monde, mon Général, ne sert sous vos ordres avec plus de plaisir que moi. Votre approbation est la plus agréable récompense que je puisse avoir de mes fatigues et de mes travaux.

[Desaix résume ici les renseignements précédemment fournis sur les opérations de Morand contre Mourad-Bey.]

Les troupes ont fait 50 lieues en quatre jours. Depuis cette action, je n'ai pas eu de nouvelles des Mameluks. Je ne sais ce qu'ils sont devenus; cachés dans l'intérieur du désert, dispersés partout, je n'ai pu en avoir aucun avis. Cependant, pour être plus sûr de les détruire, j'ai envoyé 200 hommes de cavalerie commandés par mon aide de camp Savary remonter le long du désert. Le chef de bataillon Hausser, avec 120 dromadaires, le parcourt plus haut. Enfin le général Belliard, à Keneh, et le chef de brigade Eppler, à Esneh, sont prêts à ne pas leur donner de grâce ni de repos. Je prépare toujours, en attendant, tous les moyens nécessaires pour aller dans les El-Ouah, ou oasis, et enfin dans le pays d'Ibrim. Je les ferai aller si loin qu'on n'en entendra plus parler.

Si le chef de brigade Morand a porté le dernier coup à Mourad-Bey, il

1. Par lettre du 26 thermidor (13 août), Bonaparte annonçait à Desaix l'envoi d'un sabre d'un très beau travail, portant les mots : *Conquête de la haute Égypte*.



mérite de la reconnaissance; mais cela n'empêche pas qu'on en doit beaucoup au général Friant, qui avec une activité singulière a poursuivi Mourad-Bey partout et ne lui a pas permis, par ses bonnes dispositions, de descendre vers Alexandrie. La bonne volonté et le zèle de ce général sont au-dessus de tout éloge.

Le bataillon de la 61e partira dans quatre ou cinq jours. Il y a des détachements de ce corps vers Girgeh ; je les fais venir ; ils rejoindront tous ensemble leur demi-brigade.

Je ferai partir aussi le 18e de dragons, à son retour de sa course contre les Mameluks.

Vous voulez faire venir nos troupes près de vous quand nous aurons fini Mourad-Bey. Je présume, mon Général, que nous l'éloignerons bien de l'Egypte, mais je ne sais pas si nous le détruirons ; toujours nous n'épargnerons rien pour y parvenir. Je suis bien flatté que vous vouliez nous avoir près de vous. Ce sera un grand plaisir pour moi que de combattre sous vos yeux; c'est la place d'honneur.

On n'épargne rien pour exécuter vos intentions. Le fort de Keneh s'avance. Celui de Kosseir se met en état le plus possible; il est bien faible, une des courtines vient de s'écrouler, ce qui nous donne bien de l'ouvrage. Le général Donzelot y travaille avec la plus grande activité. Il a reçu des nouvelles de Djeddah, venues en vingt-huit jours. Il n'y avait plus d'Anglais dans la mer Rouge, et on n'y pensait pas à nous faire la guerre.

Je vous suis obligé de l'envoi des pièces de 4 légères, que vous m'annoncez. Elles seront très utiles. Je n'en ai reçu que deux. Je renverrai au parc les grosses de 8 qui nous gênent plus qu'elles nous servent.

Je verrai avec plaisir, mon Général, que vous mettiez sous le même commandement les trois provinces du Fayoum, Miniet et Beni-Souef. Elles ont besoin d'un corps de troupes considérable pour quelque temps. Elles ne sont pas faciles à contenir; un grand nombre d'Arabes les habitent et les dévastent.

Je mettrai la plus grande activité à mettre le 22e de chasseurs et le 20e de dragons en très bon état. Il y a 150 hommes sans selles ni armes. Le désarmement des villages rebelles ou lents à payer me permettra de les armer. Je fais faire des selles à Girgeh.

Les nouvelles d'Europe m'ont bien vivement intéressé. Je ne vous cacherai pas que la guerre avec l'Empereur m'a donné le plus vif chagrin. Les revers ne m'ont pas surpris, mais m'ont bien vivement affligé. On voit bien que vous n'y êtes pas, dans cette Italie où vous avez eu tant de succès. Vous y retournerez, mon Général, à ce que je pense; vous illustrerez la nation, et nous, nous végéterons. Qui connaîtra la grandeur de vos idées ? Cette guerre d'Allemagne est une horrible chose; j'en rage. Pensez au moins à nous, à notre situation, à la passion pour la gloire qui nous dévore. Sans cette guerre, notre flotte à Toulon et commandée par Bruix, on pouvait avoir quelques espérances; aujourd'hui elles sont évanouies. Je vous remercie de l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer les gazettes. Je les verrai avec plaisir.

Je vous salue.

DESAIX.



Les jours suivants, les lettres de Desaix à Bonaparte font connaître les dispositions prises pour compléter le succès obtenu par Morand et achever la ruine de Mourad-Bey. Elles mettent en évidence les difficultés que l'on éprouvait pour atteindre ces adversaires insaisissables, dispersés mais non détruits, au milieu de populations peu disposées à servir nos intérêts :

Siout (3 fructidor - 20 août). — Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Girgeh et de Keneh, au sujet de Mourad-Bey. Mais mon aide de camp Savary, qui avec 200 chevaux a parcouru le désert et suivi le bord de l'Égypte, m'annonce tout à l'heure que ce bey, après avoir été surpris par le chef de brigade Morand, s'est caché dans un petit village au bord du désert. Le cheik était depuis longtemps son ami ; il y est resté vingt-quatre heures et est parti pendant la nuit pour El-Ouah, avec 12 chevaux, 5 dromadaires et 7 chameaux que lui ont donnés les habitants. Les autres Mameluks, dispersés dans les villages, y vendent leurs armes et y vivent en paysans. Le citoyen Savary, en fouillant les villages, y a trouvé 12 Mameluks fugitifs de Mourad-Bey : il les a arrêtés avec deux cheiks qui les avait cachés[1]..... Le citoyen Savary continuera à longer ainsi le désert, fouillant tous les villages, ainsi que le chef de brigade Morand, comme aussi le général Belliard ; et par ce moyen tous les Mameluks échappés de Mourad nous tomberont dans les mains....

[Desaix s'occupe toujours de préparer l'expédition des oasis. Il y a trois jours de route sans eau pour atteindre la première ; à trois jours plus à l'ouest est une seconde oasis ; puis à trois jours au delà, une troisième, que Mourad-Bey cherchera sans doute à gagner. Pour aller et revenir il faut donc compter douze à quinze journées de marche dans le désert. Pour entreprendre cette opération Desaix voudrait avoir 300 à 400 hommes montés à dromadaires.]

J'ai vu avec peine que vous avez puni le général Zayonchek de ce que le 3e bataillon de la 22e légère n'était pas descendu au Caire d'après vos ordres. Vous aviez ordonné à ce corps de se rendre à cette destination

1. Voir lettre de Savary à Morand (4 fructidor - 21 août, à 5 heures du matin). Il dit être en marche, depuis le 30 au soir, avec 200 chevaux à la recherche des Mameluks :

« L'on m'a fait beaucoup de contes, je n'en doute pas ; cependant le dernier qui vient de m'être rendu me paraît un peu plus digne de foi. Une reconnaissance de dromadaires, que j'ai envoyée hier matin, avec ordre d'aller jusqu'en face de Girgeh, arrive à l'instant et me rapporte qu'après votre affaire Mourad-Bey s'était retiré dans un village du désert, où il resta trois jours ; que de nouveau vous avez marché à lui, qu'il s'est enfui, sans pouvoir me dire si c'est à El-Ouah ou pour remonter. » Savary demande à Morand des renseignements afin de savoir s'il doit continuer à remonter ou revenir à Siout : « La cavalerie que j'ai ici est à son 50e jour de marche ; elle était rentrée le 29 à Siout, et en est partie le 30 ; vous jugez si elle a besoin de repos. »



aussitôt que Mourad serait éloigné ; il a toujours été près de lui. Il n'était que de 150 hommes ; l'événement qu'il avait eu l'année dernière m'avait fait croire qu'il était dangereux de l'exposer à descendre tout seul dans le moment critique où nous étions. J'avais ordre de vous de descendre au Caire; je me proposais de le garder avec moi pour le conduire sans danger à cette destination. J'ai reçu ensuite l'ordre de vous de rester dans la haute Égypte. Je l'ai alors fait partir, mais à petites journées, pour lever les impôts très en retard.

Il est parti de Behneseh le 16. Je vous prie de vous ressouvenir que tous les ordres que j'ai reçus de vous sont arrivés avec une lenteur infinie, excepté celui apporté par une barque montée par des chasseurs de la 22e légère. Ainsi, mon Général, si celui-là m'est arrivé en quatre jours, les autres en ont mis douze ou quinze..... Nous sommes ici à 80 lieues de vous, et j'ai des troupes à autant de chemin ; avec cela point de communications sûres. Alors, vous jugerez comme on est embarrassé.....

Siout (4 fructidor - 21 août). — Le 25 au matin, Mourad-Bey a été surpris par le chef de brigade Morand dans le désert de Samhoud. Sauvé par l'obscurité de la nuit, il s'est retiré dans un petit village près de Girgeh, y a resté caché, craignant d'être arrêté par les Français qui fouillaient tous les villages du désert... Il s'est retiré, assure-t-on, à El-Ouah. Les autres beys, accompagnés d'une centaine de Mameluks sans habits, sans turbans, sans brides, sans armes, sont arrivés à travers le désert de Hou à Resqat près Erment ; il y a douze lieues de désert. A peine avaient-ils saisi les cruches des habitants pour se désaltérer, que le général Belliard est arrivé : épouvantée, toute cette troupe s'est repliée de suite dans la montagne et a repris la route de Hou par le désert. Le chef de brigade Morand me mande, le 30, qu'il a un corps à Hou pour occuper cet important passage; vis-à-vis Saouaqi, il a un autre détachement ; enfin toute notre cavalerie est réunie vers Doueineh. Je ne crois pas que tous ces débris puissent nous échapper d'après ces dispositions ; on fouille tous les villages; déjà la cavalerie a arrêté 12 fuyards de Mourad ; j'espère qu'on en aura un grand nombre d'autres. Je voudrais les voir tous périr. Le général Belliard ayant évacué Syène, aussitôt les Mameluks y étaient venus. Osman-bey-Hassan était déjà à Darao. Le général Belliard a fait embarquer un détachement à Esneh sur des barques ; il espère pouvoir avec cette troupe réussir à faire exécuter une surprise sur ces ennemis bien difficiles à détruire ; il les fera poursuivre jusqu'au-dessus des cataractes. Nos chameaux s'organisent ; sous peu ils pourront aller partout et aucun ennemi ne nous échappera plus. J'ai des nouvelles de Kosseir du 23 thermidor ; il n'y a rien de nouveau dans la mer Rouge, tout y est toujours en paix, les Anglais n'y ont plus paru.....

Je vous enverrai au premier jour les détachements de la 61e; vous les demandez, ils partiront de suite; j'en aurais eu besoin pour l'expédition d'El-Ouah ; mais vous les voulez, ils partiront aussitôt. J'attends le général Friant ; alors nous pourrons faire quelque chose.

Comme le craignait Desaix, les efforts combinés de Morand et de Savary ne réussirent pas à atteindre Mourad-



Bey. Grâce à l'assistance que celui-ci trouva dans certains villages, il put se dérober, gagner du temps, puis grouper de nouveau des forces suffisantes pour tenir la campagne; il devait descendre une fois de plus vers les provinces de Minieh et de Fayoum, favorisé par l'inondation qui allait entraver beaucoup les mouvements des troupes françaises.

Par lettre du 8 fructidor (25 août), Desaix rend compte à Bonaparte de la situation difficile dans laquelle il va se trouver :

Mourad s'est augmenté d'une quarantaine d'hommes qui l'ont rejoint. Ensuite les beys qui étaient avec lui, après avoir été chassés jusqu'à Erment, être revenus, ont pu éviter les troupes de Hou, et, au nombre d'une centaine, sont venus rejoindre Mourad. Il avait avec lui encore 150 hommes montés... Ayant pris dans les villages une soixantaine de chameaux, avec ces moyens, ils sont presque comme auparavant. Mon aide de camp Savary, ayant remonté, les a forcés à se jeter dans le désert; ils ont fait un grand crochet et se sont réunis sur la route d'El-Ouah. Les avis que j'ai aujourd'hui sont qu'ils sont alors descendus et qu'ils se rapprochent d'ici. Je vais envoyer des détachements dans l'intérieur des montagnes pour leur en barrer les passages. Il paraît que Mourad ne veut pas absolument aller à El-Ouah; les fièvres y sont terribles dans ce moment; la semaine passée, deux kachefs et plusieurs Mameluks de Soliman en sont morts. Je présume qu'il courra continuellement le long du désert, cherchant des moyens de subsistance, soulevant les Arabes. Se sentant appuyé et défendu par les inondations, il pourra exister comme cela quelque temps. Je présume qu'il se tiendra entre le Fayoum et ici, derrière le canal Joseph. C'est le seul bon moyen qu'il ait...

Je presse bien vivement l'organisation des dromadaires [1]... Je suis

---

1. Par une lettre du 3 fructidor (20 août), Desaix recommande à Morand de se procurer des chameaux légers; au besoin, on les obtiendrait par échange contre de gros chameaux. Il l'invite aussi à faire fabriquer des selles.

Le même jour, Desaix écrit à Belliard : « ... Je vous ai mandé, il y a deux jours, que je désirais que tous les dromadaires fussent réunis chez vous à Keneh, pour y faire une colonne de 400 hommes. J'espère que ces dispositions vont être exécutées promptement et que sous peu vous aurez un joli corps ainsi organisé, très en état d'aller partout. Je voudrais que les chasseurs fussent exercés tous les jours, les matins, à monter à dromadaire, à descendre rapidement, à former le carré enveloppés de leurs dromadaires, enfin à les faire marcher par dix conduits par un homme et suivant le carré au combat.

» Je compte vous envoyer sous peu 100 chameaux d'ici pour les changer contre des légers et dromadaires. Tous ceux qui nous viennent d'en haut courent très légèrement. C'est une petite vexation que cet échange; mais elle est très utile et nous rendra le plus grand service. »

Desaix recommande à Belliard de hâter la confection des selles.

Par lettre du 5 fructidor (22 août), Bonaparte renouvelle à Belliard ses recom-



parvenu à en rassembler 185; j'espère sous peu en avoir 250 et peut-être 300. On accoutumera les soldats à les monter, à les conduire; il me faudrait seulement quelques selles ou bâts bien arrangés; c'est là la difficulté; malgré tous mes soins et fatigues, je n'ai pu en avoir encore que 100 passables...

Sans deux colonnes de dromadaires, je ne ferai jamais rien, mon Général... Une surprise dispersera nos ennemis, mais ne les détruira pas; un crochet les éloignera de nous, et jamais on ne les trouvera. Si je n'ai pas de contre-temps, j'espère, sous dix jours ou douze, être en mesure.....

Je vous renvoie toujours le bataillon de la 61[e]. Il partira demain ou après. Les barques réunies, il voyagera de suite. Vous aimez à être obéi. Je ne balance pas, et vous l'envoie malgré le besoin que j'en ai.

(Les Arabes Geamma, que Desaix espérait avoir soumis, recommencent leurs déprédations; il est à présumer que Mourad-Bey se réunira à eux).

... J'attends aujourd'hui le général Friant. J'ai vu le chef de brigade Morand; il a rapporté quelques effets pris aux Mameluks; il leur a fait bien du mal... Il les a suivis quatre jours, monté sur des chameaux mal organisés et, par ce moyen, a fait 60 lieues en quatre jours; mais tout cela n'étant pas bien arrangé, ne pouvant pas porter ses subsistances, il n'a pu aller bien loin dans le désert et continuer ainsi à courir les ennemis.

J'attends des nouvelles du général Belliard. Il m'annonce que, de son côté, les Mameluks d'au-dessus des cataractes sont venus à Syène et à Darao. Il a envoyé à leur poursuite un détachement monté sur des barques; alors les beys ont remonté les cataractes et sont parvenus à éviter nos troupes. Le détachement qui était à Darao s'est enfui dans le désert, ensuite a repassé le Nil et est venu à Edfou. Le général a envoyé un détachement d'Esneh à leurs trousses et au-devant d'eux celui de Syène; par ce moyen il espère en être débarrassé. Arrivé à Keneh, on lui a appris dans le pays que deux vaisseaux anglais s'étaient présentés devant Kosseir et qu'ils avaient été repoussés... Il a de suite envoyé 150 hommes pour aller au secours de Kosseir. Il se disposait à y aller lui-même s'il le fallait[1]...

P.-S. — Je vous envoie les papiers qu'on a trouvés dans le camp de Mourad-Bey; ils vous feront connaître ses espérances.

Le 27 août (10 fructidor), Desaix écrit encore à Bonaparte[2] :

mandations pour la levée des dromadaires. Pour éviter l'échange des animaux livrés, il faudra avoir soin de les marquer avec des numéros français : 1, 2, 3, etc.

1. Desaix signale le mauvais état du fort de Kosseir et les difficultés qu'on éprouve pour le réparer.

2. Le même jour, Desaix écrit à Zayonchek :

« Je vous préviens, mon Général, que le maudit Mourad-Bey, après la surprise du 25 du mois dernier, eut le bonheur de se sauver de la nasse... Il est allé du côté d'en bas. Je prévois qu'il ira vers Behneseh, ou dans cette partie, pour s'y reposer. Le général Friant fait tous les préparatifs pour bien le poursuivre. Il y a de rassemblés déjà 250 dromadaires; nous en aurons 300. Avec cela, et de la



Mourad-Bey, après la surprise que lui a fait éprouver le chef de brigade Morand, s'est enfui dans les déserts avec 12 hommes. A l'approche de nos patrouilles qui le cherchaient, il s'est caché dans le désert; enfin il a rassemblé les beys de son parti enfuis jusqu'à Erment. Il a encore 80 hommes et a rassemblé quelques chameaux. Chassé par notre cavalerie, il est descendu à Beni-Adin... Le général Friant organise très promptement 250 dromadaires et, la cavalerie dispersée, il aura bientôt des chameaux; et, quand tout sera prêt, il courra après Mourad de manière à ne pas lui faire grâce. L'inondation rend les mouvements le long du désert très difficiles; il y a bien des villages où on ne peut avoir des vivres, il faut en apporter pour huit ou dix jours au moins. J'espère, mon Général, que cette fois-ci il ne nous échappera pas. Nos petits préparatifs faits, nous le suivrons partout où il faudra; je ne lâcherai pas prise. Mais, je vous l'ai dit, sans deux colonnes de dromadaires tout est inutile, on ne fera rien. Mes soins à m'en procurer réussissent; j'en ai 250 et 400 chameaux passables; des bâts et des selles nous manquent, on en fabrique avec la plus grande activité; enfin, on fera l'impossible. J'espère finir, à la fois, et Mameluks et Arabes. Je pars pour Keneh avec 80 hommes de la 21e. Le général Belliard m'annonce que les Anglais ont paru avec deux frégates à Kosseir; il y a été lui-même avec 200 hommes pour vérifier le fait et secourir ce point, s'il est nécessaire. Je chercherai à organiser toute cette partie et la mettre sur un bon pied; j'organiserai les dromadaires, et nous chasserons vivement Hassan-Bey, les Arabes et presserons tant que nous pourrons pour nous défaire de tous nos ennemis... Je vous envoie toujours le bataillon de la 61e; il nous serait peut-être nécessaire pour Kosseir; mais vous le désirez; je crains trop de vous désoler pour le garder. Les barques sont prêtes; il descendra incessamment.



La nouvelle d'une attaque des Anglais contre Kosseir était exacte. Cette tentative, qui s'était produite, les 14, 15 et 16 août, avait été brillamment repoussée par Don-

cavalerie, nous ferons, j'espère, ce qu'il faudra pour en bien finir. Il nous manque quelques outres et autres objets. J'espère que sous peu tout sera prêt; alors nous n'aurons plus d'inquiétude. Je pars pour Keneh où j'apprends que deux frégates anglaises ont paru devant le port de Kosseir; j'espère qu'elles n'y feront pas de mal et que nous aurons la paix sous peu de temps.

» J'ai cru, mon Général, que dans le temps que le général Friant se prépare vous pourriez occuper Ellahoum; c'est un point essentiel. A Beni Souef, vous ferez peu de chose. Par le moyen des canaux, vous pouvez avec facilité aller à Ellahoum, il n'y a rien de plus aisé; là, vous contiendriez tout le pays, éloigneriez l'ennemi et sauriez tout ce qu'il ferait... On ne finira Mourad que par des dromadaires en plusieurs colonnes, qui ne lui permettront plus les crochets, l'obligeront à aller droit, et enfin à quitter l'Égypte. Ce moyen-là est infaillible. Je prépare tout pour l'exécuter de suite. »



zelot. Avant d'en relater les détails, il convient de jeter un coup d'œil sur les événements survenus depuis deux mois dans la partie de la haute Égypte commandée par Belliard.

Le glorieux combat de Syène (16 mai) et l'occupation de Kosseir (29 mai) avaient en quelque sorte couronné la période des opérations militaires proprement dites dans cette région. La tâche de Belliard allait consister à organiser le pays, à surveiller les agissements des Mameluks réfugiés au-dessus de la cataracte, à assurer la défense de ces vastes territoires, notamment par la réparation du fort de Kosseir et la construction de celui qui venait d'être commencé à Keneh. Ces travaux se trouvèrent malheureusement ralentis par l'insuffisance de la main-d'œuvre[1], la pénurie d'argent, d'outils et de matériaux, tels que le fer, etc.

Les lettres de Belliard à Desaix font connaître, en détail, l'œuvre ainsi accomplie; elles transmettent, en même temps, les renseignement recueillis sur la situation extérieure et intérieure du pays :

Keneh (19 *prairial*-7 *juin*).—..... Mes travaux vont avec assez d'activité, mais pas autant que je le désirerais; il nous manque des maçons. Je vous prie d'ordonner qu'on nous envoie tous ceux qui sont dans les environs de Siout, de Tahtah et d'Akmin..... Je vous demanderai aussi mon Général, des fabricateurs (*sic*) de chaux, de brique, et un des quatre Turcs que vous employez à Siout à faire des boulets.

Les forts de Kosseir et de Keneh demanderont beaucoup d'artillerie et

1. Pour suppléer à la pénurie d'ouvriers du pays, il fallut employer un grand nombre de travailleurs militaires. Cette utilisation rencontra elle-même des difficultés. Voir une lettre de Belliard au chef de bataillon Valette (de Keneh, 19 prairial - 7 juin) : « On me mande de Kosseir, mon cher Valette, que des chasseurs du bataillon n'ont pas eu de honte de demander six livres de France pour faire un millier de briques, qui se paye 10 et 15 médins dans le pays. Je ne reconnais pas là les chasseurs de la 21ᵉ. Je pense qu'ils ne dégénéreront pas, qu'ils s'empresseront de contribuer à accélérer les travaux de Kosseir. L'honneur plutôt que l'intérêt doit les conduire. » Belliard les invite à imiter l'exemple de leurs camarades du 1ᵉʳ bataillon qui, à Keneh, portent matin et soir les pierres et les matériaux nécessaires à la construction du fort : « Tous rivalisent, et c'est à qui travaillera le plus. »



de munitions, surtout Kosseir, qui est un point plus éloigné, plus exposé et avec lequel on communiquera plus difficilement. Veuillez avoir la bonté, mon Général, de m'envoyer toutes les pièces dont vous pourrez disposer, le plus tôt qu'il sera possible, avec des affûts marins et des munitions...

Les Mameluks sont toujours au-dessus de Syène, répandus dans les villages et vivent avec beaucoup de peine. Un aga d'Osman-Bey est venu hier demander à s'établir dans un village voisin de Keneh; il a quitté son maître le lendemain de l'affaire. Tous leurs esclaves ont déserté.

Keneh (*20 prairial - 8 juin*). — Ce matin, j'ai fait partir un convoi pour Kosseir, avec trois pièces de 6. Les avant-trains qu'on m'a envoyés de Girgeh ne valent rien du tout. A dix minutes de Keneh, une roue a cassé, et Majou, qui conduit le convoi, me marque que les deux autres pièces ne pourront pas aller plus loin que Bir-el-Bar.....

Eppler[1] me marque que les Mameluks sont venus à Syène, où est établie leur ambulance; on desespère d'Osman-Bey. J'ai envoyé ce matin des munitions à Esneh et je marque à Eppler de faire un détachement de 200 hommes sur Syène, où il restera dix à douze jours pour forcer les Mameluks à périr de misère ou bien à prendre un parti quelconque...

Keneh (*22 prairial - 10 juin*). — ... Je vous ai demandé... des maçons; je vous prie de m'envoyer tous ceux dont vous pouvez disposer, ainsi qu'un des ouvriers qui fabriquent les boulets de marbre. Ce remplacement de munitions sera très bon pour l'Égypte, où l'on ne trouve que de la terre; mais il n'y faut pas songer pour Kosseir, pays de pierre et où l'on peut être obligé de tirer sur les bâtiments.

Keneh (*24 prairial - 12 juin*). — ... J'ai le plus pressant besoin..... des hommes qui font la brique; les maçons en emploient 60.000 par jour; nos magasins sont finis, et les matériaux vont nous manquer. J'attends aussi les maçons.

... On n'a point eu de nouvelles des Anglais depuis qu'ils ont quitté Kosseir.

Keneh (*28 prairial - 16 juin*). — ... Si les boulets de granit ne réussissent pas, je n'ai point de marbre pour en faire; je vais essayer avec du grès. S'ils peuvent être bons, nous en ferons une grande quantité; la matière première est très abondante[2].

---

1. Voir lettre de Belliard à Eppler (Keneh, 19 prairial - 7 juin). Le détachement envoyé à Syène devra s'avancer un peu au delà de cette ville si les Mameluks se tenaient à proximité. Belliard va envoyer à Esneh les hommes disponibles du 2e bataillon de la 22e avec des munitions.

2. Voir, au sujet de cette fabrication des boulets, une lettre de Belliard à Desaix, d'Esneh, 19 messidor - 7 juillet) :

« Nous avons essayé de faire des boulets de granit : on réussit assez bien, mais la matière est si dure qu'on est (*sic*) beaucoup de temps à les fabriquer, et ils seront un peu chers par l'émoussement des outils qui doivent être retrempés tous les



D'après les rapports que j'ai reçus ce matin, mon Général, il paraît que Mourad-Bey a quitté l'Oasis et qu'il est remonté à El-Khargeh. Beaucoup de Mameluks, qui n'ont pas voulu suivre, sont descendus en Égypte vers Farchout et Bardis, où ils se tiennent cachés. On dit même qu'il y a des beys qui se sont fait couper la barbe, afin de pouvoir vivre dans les villages sans être reconnus.....

Majou est arrivé à Kosseir le 24, après avoir éprouvé beaucoup de peine pour conduire l'artillerie. J'attends son retour après-demain et je ferai occuper Erment, ou je me rendrai moi-même. J'ai envoyé des espions à l'Oasis.....

Keneh (30 *prairial*-18 *juin*). —.... Majou est revenu de Kosseir; sa caravane a fort bien été, à l'exception de l'artillerie, dont deux pièces ont resté en route. Les avant-trains sont détestables; ils sont tous rompus; il serait bien urgent d'en avoir d'autres. Je n'ai maintenant que les affûts français de 8 que je peux faire marcher et qui finiront par refuser le service; l'un d'eux est déjà très mauvais [1].

C'est bien aimable de votre part, mon cher Général, de nous envoyer du vin; nous boirons un coup à votre santé. Mais, pour mon compte, j'aime autant des boulets et du canon pour mettre les forts en état. Nos travaux vont lentement, faute d'ouvriers. J'attends toujours les maçons d'en bas et les faiseurs de briques.....

J'ai maintenant à Keneh 75 dromadaires équipés. Cette réunion est très dispendieuse. J'en veux encore 25 pour la centaine, et j'attendrai vos ordres pour une plus grande quantité.....

Nous avons eu, depuis quelques jours, des chaleurs si grandes qu'un chasseur venant d'Esneh est mort en route; un paysan est aussi mort aux travaux.

Je n'ai plus de bois pour les selles de dromadaires; je vous prie d'en faire fabriquer à Siout, ou environs, s'il est possible.

Keneh (2 *messidor*-20 *juin*). — Le détachement parti d'Esneh est arrivé, le 24, à Syène, mon cher Général. Les Mameluks ont agité longtemps

---

jours; j'en ferai faire un cent et, s'ils coûtent trop, j'arrêterai la fabrication..... J'ai prié les savants minéralogistes de chercher un espèce de grès très dur dont on se servirait avec plus d'avantage. Si vous pouviez m'envoyer du marbre, nous irions très vite. »

Quelques jours plus tard, Belliard écrit à Desaix (de Keneh, 2 thermidor-20 juillet) :

« Nous avons abandonné les boulets de granit. On a trouvé à la montagne une espèce de caillou qui a presque autant de poids et est bien moins dur à travailler : il a aussi l'avantage de se polir plus aisément. »

Une troisième lettre de Keneh, 20 thermidor-7 août) rend compte des résultats obtenus :

« On réussit assez bien les boulets de pierre; j'en ai déjà 300 de tous calibres : ils nous seront très utiles. Je fais ramasser dans le désert des petits cailloux qui serviront de mitraille pour l'approvisionnement de Keneh.....»

1. Plus loin, Belliard se plaint aussi de la qualité des traits de l'artillerie. Il demande que Latournerie en envoie, si possible. On trouve à Siout une petite corde qui, mise en trois ou quatre, serait fort bonne.



la question de savoir s'ils devaient ou ne devaient pas se battre; la négative a prévalu, et ils ont évacué le pays.....

Il paraît..... que les habitants se sont très bien conduits. Les Mameluks sont dans la plus grande misère: beaucoup ont demandé à rentrer..... Au rapport des espions, ils sont à sept ou huit lieues de Syène; s'ils y restent, le détachement a ordre de marcher dessus pour les pousser plus loin.....

Kous (9 *messidor* - 27 *juin*). — Je suis en tournée, mon Général, pour visiter la province.....

Le commandant de Syène écrit que les Mameluks sont partis aussitôt que le détachement s'est mis en mouvement pour marcher sur eux; ils se sont retirés à huit jours de Syène et sont de plus en plus malheureux.

Esneh (12 *messidor* - 30 *juin*). — ..... Je suis à Esneh avec le 20e régiment de dragons et les carabiniers. Si Mourad-Bey veut remonter, ce que je ne crois pas, je marcherai à sa rencontre. Je donne l'ordre à Keneh de se tenir prêt à le poursuivre aussi, s'il passait sur la rive droite.

Le commandant de Syène écrit, du 8, que les Mameluks sont toujours à la même position, obligés de manger des dattes rôties; ils perdent tous les jours des chevaux et des chameaux. Hassan-Kachef, qui est allé dans un village pour prendre des moutons, a été tué par les habitants.....

Hassan avait, dit-on, voulu aller joindre Mourad à l'Oasis; mais sur l'observation de Mourad, qui avait beaucoup de peine à vivre, il reste en Ethiopie.....

Je suis très content de cette partie de la province; tout y est dans le plus grand ordre, grâce aux soins du bon Eppler. Demain j'irai à Edfou. Ensuite je reviendrai à Erment, où je m'établirai en attendant que vous me marquiez le parti qu'aura pris Mourad-Bey.

Esneh (15 *messidor* - 3 *juillet*). — ..... Les Mameluks sont toujours au-dessus de Syène dans la même position. Ils ont voulu lever des contributions chez Soliman-Kachef et le forcer à leur fournir des vivres. Soliman, d'après les espions, a répondu que, s'ils bougeaient, il armait tout le pays. Le commandant de Syène, d'après ce rapport avantageux, a écrit au kachef pour l'assurer de l'amitié française et l'engager à chasser les Mameluks de ses Etats, et qu'ils pourraient même agir de concert pour mieux les battre.

Nous n'avons rien de nouveau. J'arrive d'Edfou. Toute la province est dans la plus grande tranquillité. Deux chasseurs malades sont venus sur des barques de Syène; un carabinier s'est rendu par terre d'Edfou à Syène, partout il a été bien reçu.

La tranquillité de l'Égypte supérieure était donc bien assurée [1], au moment où Mourad-Bey, quittant la grande Oasis, essayait de gagner la basse Égypte.

---

1. On en a un témoignage dans le *Journal* de Villiers de Terrage (p. 142 à 214). Parti de Keneh le 25 juin avec plusieurs autres membres de la Commission des



Revenu à Keneh, le 11 juillet, après la tournée qu'il venait de faire, Belliard rend compte à Desaix de la situation satisfaisante qu'il a constatée dans la province (25 messidor-13 juillet) :

..... J'en suis fort content. Tous les villages ont montré la meilleure volonté pour le nettoiement des canaux, et cette opération est terminée maintenant. J'espère, pour peu que le Nil seconde mes désirs, que l'année prochaine j'aurai à vous offrir une abondante récolte en grains et en argent.....

Nos travaux vont lentement, mon Général; cela me désole. Il faut tant et tant de matières que, malgré que j'aie quarante à cinquante barques employées aux transports, 45 Turcs qui font de la brique, souvent nous chômons. Ne pourriez-vous pas envoyer encore quelques hommes pour faire de la brique? Les travaux de la campagne sont commencés, et les manœuvres nous échappent.....

J'ai écrit en Abyssinie pour les 2.000 nègres que vous me demandez. Donzelot et Eppler doivent acheter tout ce que conduiront les caravanes. Où prendrai-je de l'argent pour les payer ?.....

Il est descendu quelques Mameluks par le désert du côté de Girgeh; mais je ne crois pas que ce soit Osman-Bey qui, d'après le rapport du commandant du détachement à Syène, est toujours à quatre jours de là.....

Trois jours plus tard (28 messidor - 16 juillet), Belliard

---

arts, il remonta jusqu'à Esneh, puis à Syène, où il arriva le 13 juillet, tout en explorant les antiquités de ces provinces. Au commencement d'août, il redescendit à Thèbes où, pendant plusieurs semaines, il put se livrer à ses recherches archéologiques, presque sans escorte.

Au moment où Villiers du Terrage était à Syène, le sculpteur Casteix grava sur un temple de l'île de Philae cette inscription commémorative :

L'AN VI DE LA RÉPUBLIQUE, LE 13 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE
COMMANDÉE PAR BONAPARTE
EST DESCENDUE A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE AYANT MIS, VINGT JOURS APRÈS,
LES MAMELUKS EN FUITE AUX PYRAMIDES,
DESAIX, COMMANDANT LA PREMIÈRE DIVISION,
LES A POURSUIVIS AU DELA DES CATARACTES,
OÙ IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTOSE DE L'AN VII.
LES GÉNÉRAUX DE BRIGADE
DAVOUT, FRIANT ET BELLIARD,
DONZELOT, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR;
LA TOURNERIE, COMMANDANT DE L'ARTILLERIE;
EPPLER, CHEF DE LA 21e LÉGÈRE,
LE 13 VENTOSE AN VII DE LA RÉPUBLIQUE,
3 MARS AN DE J.-C. 1799.
GRAVÉ PAR CASTEIX, SCULPTEUR.



annonce à Desaix que, d'après un rapport de Donzelot, 3.000 à 4.000 pèlerins barbaresques, venant de La Mecque, ont débarqué à Kosseir; ils seront suivis par 4.000 à 5.000 autres. Belliard estime prudent de retirer leurs armes à ces pèlerins pendant qu'ils traverseront l'Égypte[1].

Le 24 juillet, dans la matinée, Belliard reçoit une lettre de Desaix (du 30 messidor - 18 juillet), lui annonçant qu'une flotte ennemie a mouillé devant Aboukir et qu'on peut craindre un débarquement :

Vous m'ordonnez, répond-il aussitôt, de réunir à Keneh toutes les troupes pour être prêt à me porter partout où besoin sera. Leur réunion sera fort longue. Vous savez que j'ai un détachement à Syène, qui doit être réuni à Esneh avant que j'évacue ce point intéressant. J'ai écrit de le faire rentrer de suite; et, aussitôt qu'il sera arrivé, Eppler viendra me joindre. En attendant, on va évacuer les magasins qui se rendront à Keneh. Je mande à Donzelot de me renvoyer tous les hommes qu'il croira inutiles pour la garnison de Kosseir..... Jusqu'à ce qu'Esneh et Kosseir se soient réunis, je ne pourrai pas, mon Général, envoyer les 300 hommes que vous demandez pour Girgeh. Il ne resterait plus à Keneh que le reste de la cavalerie et l'ambulance. J'ai à Kosseir 100 hommes qui vont me rentrer; je les enverrai, en attendant que les autres arrivent.

Dans six ou huit jours, le fort de Keneh sera à l'abri d'un coup de main et pourra bien être défendu avec 150 hommes et les dépôts. Les murs seront à un pied et demi ou deux pieds au-dessus du niveau de la terre, de sorte que, du fond du fossé, qui a 12 pieds de large, au haut de la muraille, il y aura 12 pieds d'élévation. Je vais mettre dans le fort toute l'artillerie que j'ai à Keneh; demain on y commencera un puits. Je ne crois point, mon Général, qu'il se fasse de descente à Kosseir.....

Cette dernière appréciation est confirmée par deux lettres des 8 et 12 thermidor (26 et 30 juillet); des vaisseaux anglais ont paru dans la mer Rouge, mais paraissent être revenus vers le détroit de Bab-el-Mandeb; les habitants du pays sont peu disposés à favoriser leurs entreprises[2].

---

1. Le nombre des pèlerins était, en réalité, dix fois moindre. Voir la lettre de Belliard à Desaix (Keneh, 14 thermidor - 1er août). Les Barbaresques se trouvent réduits à 400 : « Donzelot avait mis un zéro de trop. »

2. La lettre du 8 thermidor porte que, d'après un négociant de Djeddah, 18 vaisseaux anglais ont paru dans la mer Rouge; mais, depuis trente jours, la majeure partie s'est dirigée de Moka sur Bab-el-Mandeb. L'arrivée de nombreux



Le 31 juillet (13 thermidor), à une lettre de Desaix qui annonce le retour de Mourad-Bey vers la haute Égypte, Belliard répond :

S'il vient de nos côtés, soyez assuré que nous ne lui donnerons pas de repos. Je marcherai dessus avec le peu de forces qui me restera. Eppler a l'ordre de le suivre jusqu'à Syène, s'il en prenait la route en passant par Esneh[1].....

Morand a reçu 200 hommes que je lui ai envoyés, pris sur la garnison de Keneh; il sera à même avec ce renfort de marcher sur Mourad-Bey s'il se présente à sa hauteur.....

Malgré tous les obstacles et les difficultés que nous éprouvons, le fort (*de Keneh*) sera à la hauteur que je vous ai indiquée dans une de mes dernières lettres, au terme fixé. L'ami Garbé en répond sur sa tête.....

Pour le moment, aucun mouvement ennemi ne se produisit dans la région au-dessus de Keneh, de sorte que Belliard put, sans entrave, poursuivre sa tâche d'organisation et de mesures défensives. Nous le voyons notamment s'occuper activement de réunir les dromadaires réclamés par Desaix pour former des colonnes très mobiles destinées à traquer Mameluks et Arabes. Le 1er août, il écrit à Desaix qu'il a déjà rassemblé 107 animaux[2]; le surlendemain, il annonce avoir reçu à Keneh 32 dromadaires et 8 chameaux. Le 4 août, l'effectif disponible atteint 182 dromadaires[3]. Le 6, Belliard peut faire partir 100 dromadaires pour Girgeh; le 11, il dirige sur ce même point un nouveau convoi de 114 dromadaires et 26 chameaux légers.

Sur ces entrefaites Belliard reçut, le 6 août, une lettre de

---

bateaux marchands à Kosseir fait conclure qu'on ne croit pas à une attaque de ce port.

La lettre du 12 thermidor porte que les Anglais voulaient construire un fort à Moka, mais que, les habitants s'y étant opposés, ils sont allés à Bab-el-Mandeb; ils s'occupent d'y faire des ouvrages pour s'opposer à l'entrée dans la mer Rouge des vaisseaux français venant de l'Ile de France.

1. La veille, d'après une lettre de Desaix, Belliard avait écrit à Eppler de rester à Esneh, malgré l'ordre précédemment donné d'évacuer cette ville.

2. Dont 22 à Kosseir, 55 à Keneh, 30 à Esneh.

3. Dont 21 à Kosseir et 161 à Keneh et à Esneh; il y a, en outre, à Keneh 27 chameaux (dont 12 mauvais). Par cette lettre Belliard annonce que le détachement de Syène est rentré à Esneh le 15 thermidor (2 août).



Desaix, datée du 31 juillet, l'invitant à commencer son mouvement d'évacuation des provinces supérieures.

Conformément à vos ordres....., répond-il [1], j'écris à Eppler d'évacuer Esneh et de se rendre à Keneh ; aussitôt qu'il m'aura joint, je descendrai au-dessous de Girgeh. Les troupes de Kosseir ne sont pas encore arrivées ; il y restera 150 hommes qui sont nécessaires pour la garnison.

J'ai déjà envoyé 200 hommes à Girgeh ; il partira, ce soir, une compagnie qui conduira à Morand 100 dromadaires.....

Le lendemain soir, au reçu d'une nouvelle lettre de Desaix, Belliard put modifier les dispositions précédentes et limiter ce mouvement de retraite qu'il exécutait à contre-cœur.

..... D'après vos nouvelles instructions, écrit Belliard à Desaix [2], je tiendrai toujours Esneh ; j'en diminue seulement la garnison pour être à même de former celle de Girgeh, qui sera commandée par le chef de bataillon Hausser. A chaque établissement, je fais réunir les barques nécessaires pour le transport de la troupe, si j'étais obligé de descendre [3].....

Ce maintien de la garnison d'Esneh eut l'avantage d'empêcher les Mameluks de descendre au-dessous de Syène et de trouver des ressources nouvelles dans cette région qui commençait à être bien soumise à notre autorité [4].

---

1. De Keneh, 19 thermidor (6 août).

2. De Keneh, 20 thermidor (7 août). Belliard a reçu « ce soir » la lettre écrite par Desaix, de Samallout, le 14 thermidor (1er août).

3. *In fine*, Belliard demande une trentaine de pièces d'artillerie pour armer les forts de Keneh et de Kosseir, du bois, du fer, etc. Il se plaint de la pénurie d'ouvriers pour les travaux.

4. Par lettre du 22 thermidor (9 août), Belliard écrit à Desaix qu'Eppler tiendra la garnison d'Esneh et poussera de forts détachements au sud pour empêcher Hassan de descendre. La présence de ce bey a été signalée vers l'île de Philæ ; il aura cherché à revenir à Syène, mais on l'en chassera au moyen de barques.

Voir encore lettre de Belliard à Desaix (Keneh, 24 thermidor-11 août) :

« Les préparatifs d'évacuation d'Esneh avaient plongé dans la tristesse la majeure partie des habitants ; voici ce que me marque le brave Eppler, que sa grande activité pour l'évacuation a rendu malade :

« Au moment où nous allions partir, j'ai reçu votre lettre du 20 qui m'ordonne » de rester à Esneh ; je ne saurais vous exprimer la peine que le peuple a témoi» gnée quand il nous a vus sur notre départ. Lorsqu'il a su que nous ne partions » pas, une joie sans égale s'est peinte sur tous les visages ; dans toute la ville,



On atteignait, du reste, le terme de la période difficile qui avait été ouverte par l'entreprise des Turcs contre Aboukir. Le 11 août, Belliard reçut la nouvelle de la victoire remportée par Bonaparte. Cet événement écartait la crainte des complications qui auraient pu nécessiter la descente vers Le Caire des troupes occupant la haute Égypte. Belliard pouvait donc employer toutes ses ressources à combattre Mourad-Bey, dont l'approche lui était signalée un peu plus tard.

On a vu d'ailleurs comment Morand réussit à surprendre le bey pendant la nuit du 11 au 12 août. La tâche de Belliard se borna donc à tenir les points de passage, par où pouvaient s'échapper les Mameluks traqués par les troupes françaises.

Extraits du Journal de Belliard.

24 thermidor (11 *août*). —... Reçu la nouvelle de la défaite de l'armée turque à Aboukir; tiré le canon en réjouissance[1]. Un chasseur venu seul par terre de Girgeh.

25 thermidor (12 *août*). —... Fait la fête de la victoire sur l'armée turque, qui se trouvait avec la fête de Mahomet. Le soir, appris que Mourad-Bey remontait, chassé par le chef de brigade Morand, qui l'avait joint à El-Ganaïm. Passé le Nil avec toutes les troupes de Keneh, pour l'attendre au passage de Denderah.

26 thermidor (13 *août*). —... Venu prendre position à El-Tora, où la vallée est resserrée. Passé le jour sans nouvelles. A 10 heures, instruit que les Mameluks avaient pris le désert à Hou pour Rezqat. Parti de suite, marché la nuit et arrivé le 27 à El-Qamouleh après une marche forcée. Demandé des barques à Esneh. Le 27, dans la nuit, les Mameluks ont

» les cris d'allégresse se sont fait entendre, et tout le monde a paru fort con-» tent de ce que nous restons à Esneh... »

« Vous voyez, mon cher Général, qu'on commence à nous aimer et qu'il serait bien malheureux de quitter le pays. Eppler me mande qu'il y avait de quoi former deux bataillons des habitants qui devaient le suivre. »

1. Voir l'ordre du jour du 24 thermidor (11 août), par lequel Belliard annonce aux troupes sous ses ordres la victoire d'Aboukir : « Si la destinée ne vous fit pas partager en Syrie et à Aboukir la gloire de l'armée, elle vous laissa un autre champ à parcourir; vous dûtes faire la conquête de la haute Égypte et porter en Ethiopie les armes de la République française. »



descendu (*sic*) à Rezqat; ils ont fait de l'eau et sont repartis de suite par le désert; on ne sait où ils sont allés. Mourad-Bey n'est pas remonté.

28 *thermidor* (15 *août*). — ... Parti à minuit pour Erment; trouvé au village de El-Aqalteh les savants. Nouvelles des Mameluks retournés à Hou. Reçu des lettres du général Desaix, de Silly, sur les chevaux de remonte.

29 *thermidor* (16 *août*). —... Eppler me marque que les Mameluks se sont séparés; Hassan est allé au-dessus de Syène; Osman et Salah sont au-dessus d'Edfou, passés sur la rive gauche. Donné l'ordre de marcher dessus..

A cette dernière date (29 thermidor - 16 août), Belliard écrit à Desaix qu'il va se porter d'Erment sur Rezqat, à l'entrée de la route de l'Oasis que les Mameluks semblent vouloir prendre. Ce fut là que Belliard reçut la nouvelle du succès remporté par Morand sur Mourad-Bey; au bout de quarante-huit heures, il prit le parti de redescendre vers Keneh et Hou, en laissant un poste à Erment et en renforçant la garnison d'Esneh.

Extraits du journal de Belliard.

1er *fructidor* (18 *août*). —... Le chef de bataillon Eppler me marque qu'Osman et Salah-Bey, à l'approche des détachements, ont gagné le désert et sont remontés à Syène. Donné l'ordre de les suivre et d'occuper Syène avec 200 hommes. Appris la nouvelle de la défaite de Mourad-Bey. Envoyé une compagnie à Esneh.

... Venu à Erment, où j'ai laissé 150 hommes. Je rembarque la moitié de l'infanterie et l'artillerie et je suis parti pour Keneh, voulant aller à Hou, où l'on dit qu'il y a des Mameluks. Le reste de la cavalerie et les équipages sont partis par terre par la rive gauche.

2 *fructidor* (19 *août*). —... Arrivé à Keneh. Les bruits publics sont que les Anglais ont paru devant Kosseir. Donné l'ordre de réunir des chameaux pour me porter sur ce point avec 200 hommes et le secourir. Il n'y a plus de Mameluks à Hou; ils sont descendus. Donné ordre au détachement d'Erment de rentrer à Keneh. Ecrit à Eppler de faire occuper pendant une marche la gorge de Redecieh...

Belliard transmit aussitôt à Bonaparte les premiers rensei-

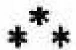


gnements qu'il venait de recevoir (de Keneh, 2 fructidor–19 août) :

Le bruit s'est répandu que deux vaisseaux anglais avaient paru devant Kosseir avec quelques troupes de débarquement, que le fort les a bien reçus, qu'un des bâtiments a été coulé bas et qu'on a tué 150 hommes. Je n'ai point de nouvelles officielles; mais ce qui pourrait faire croire à l'apparition des Anglais, c'est la présence des Ababdeh sur la route de Kosseir et leur réunion aux Mameluks, l'évacuation de tous les villages de Redecieh et en dessus, et la fuite de tous les maçons et ouvriers qui se trouvaient à Kosseir. Dans l'incertitude, je fais partir demain un détachement de 150 hommes et une pièce de 8 et des munitions pour balayer la route et secourir la garnison de Kosseir, si elle en avait besoin; si je ne reçois point de nouvelles de Donzelot, j'irai moi-même. Les Mameluks sont tous remontés au-dessus de Syène. La province est fort tranquille.

Le lendemain, Belliard annonce que, n'ayant point de nouvelles de Donzelot, il partira dans la soirée avec 200 hommes et 2 pièces :

Les rapports des habitants sont tranquillisants; ils disent que les Anglais ont débarqué, mais qu'ils n'ont rien pu faire et qu'ensuite ils sont partis. Il n'y avait que deux bâtiments.

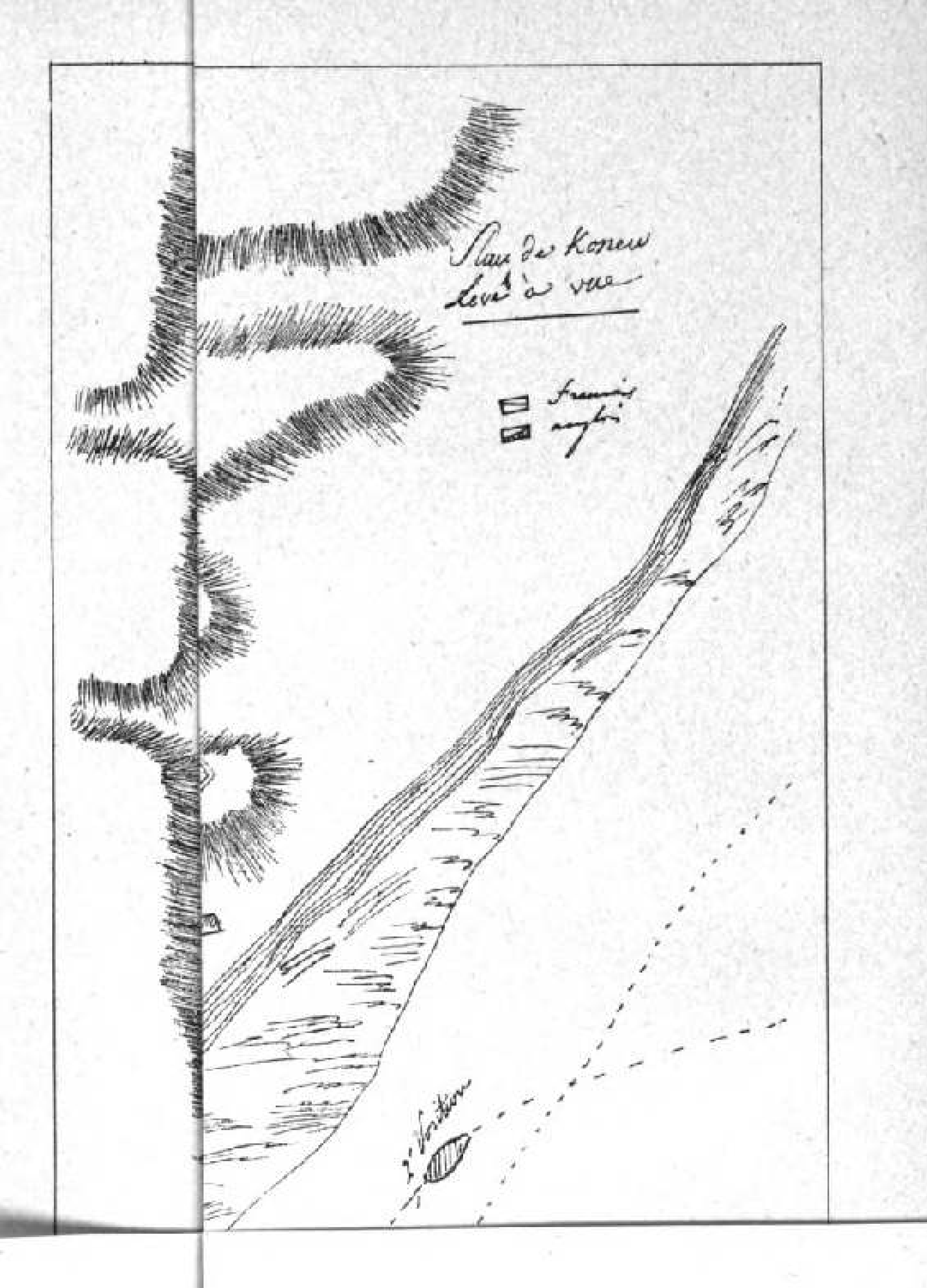


Les événements qui venaient de se passer devant Kosseir sont relatés dans un rapport très détaillé, établi par Donzelot le 30 thermidor (17 août), après que les frégates anglaises, qui venaient d'attaquer inutilement le fort pendant deux jours, eussent pris le large.

Rapport de l'attaque du fort de Kosseir par les Anglais.

Le 27 thermidor, à 11 heures du matin, on signala deux frégates anglaises se dirigeant à toutes voiles sur Kosseir. A 1 heure et demie, elles jetèrent l'ancre, l'une dans le port faisant face à l'entrée du fort; l'autre pour la battre obliquement. Aussitôt elles




Plan de Koneu
Levé à vue
français
anglais
2e Position

commencèrent un feu extrêmement vif, ayant chacune 17 bouches à feu en batterie (elles portaient 34 canons chacune).

Le fort n'étant point encore en état de défense[1], n'ayant que du faible calibre, des munitions à ménager, on ne répondit point au feu de l'ennemi; on se contenta d'occuper le village et d'attendre les débarquements. A 4 heures, huit chaloupes, portant environ 150 hommes, se dirigèrent sur le village ayant deux canonnières en tête. Mais, s'étant approchées et ayant aperçu des chasseurs embusqués dans les avenues de ce village, elles se contentèrent de canonner et n'osèrent point descendre.

Le feu des frégates continua jusqu'à la nuit avec la même vigueur. Elles étaient déjà parvenues, par la vivacité de leur feu, à détruire la porte. On s'occupa aussitôt de faire une traverse pour la couvrir.

Toute la nuit, de quart d'heure en quart d'heure, les frégates tirèrent deux coups de canon sur cette communication.

Le 28, à la pointe du jour, la frégate de droite fit un mouvement pour mieux battre la porte et le fort à revers; après lequel, elles canonnèrent pour augmenter la brèche. A 8 heures, dix chaloupes portant environ 200 hommes s'avancèrent à toutes rames sur le village. Les chasseurs qui le défendaient avaient ordre de les y laisser pénétrer pour les envelopper; mais l'ennemi, qui avait déjà débarqué plusieurs détachements, n'osa avancer. Quelques-

1. Une lettre de Donzelot à Belliard (Kosseir, 18 thermidor-5 août) fait connaître quelle était la situation du fort dix jours avant l'attaque des Anglais. Elle signale le retard causé par le manque d'ouvriers :

« On taille la pierre et on creuse les fondations de la courtine qui fait face au désert. On fera le mur incessamment. Celui de l'intérieur de la cour est fini sur ce point, de sorte que l'on peut monter par les rampes sur le terre-plein qui a 14 pieds de largeur. Les murs de l'intérieur des autres faces sont très avancés.

» La citerne est creusée de 20 pieds de profondeur dans la roche sur 40 de long et 18 à 20 de largeur. J'ai fait faire des briques qui ont réussi. Demain les maçons commenceront à y construire. Nous avons mille peines à nous procurer du bois pour cuire ces briques. Si les caravanes qui viennent apportaient par chaque chameau un petit fagot, cela nous serait d'un grand secours.

» On creuse les fossés du redan qui couvrira la porte; mais ce travail est lent, parce que le terrain est roche et qu'il faut constamment employer les mines, ce qui nous consomme de la poudre.....

» Les chaleurs qu'il a fait ici ont occasionné des fièvres légères. Nous y avons presque tous passé. Il y a à l'ambulance une quinzaine de malades, sans compter ceux qui sont dans les chambrées. »

Donzelot demande à Belliard de lui envoyer un officier de santé. Celui qui est à Kosseir met de la négligence dans son service sous prétexte qu'il est malade lui-même, « ce qui cependant ne l'a pas empêché le plus souvent de jouer, de bien boire, manger et dormir ».

uns se présentèrent néanmoins. Les chasseurs les poursuivirent la baïonnette aux reins, malgré le feu le plus vif des canonnières et des frégates. Toutes les troupes anglaises prirent l'épouvante, se jetèrent dans la mer pour regagner leurs embarcations et virèrent de bord, ayant eu quelques hommes tués et blessés.

Alors les frégates redoublèrent leur feu avec plus d'acharnement sur la brèche et dans le village, jusqu'à 4 heures après midi. Toutes les chaloupes et deux canonnières de 12 se dirigèrent au sud du port, où les Anglais débarquèrent environ 200 hommes. Le chef de bataillon Valette se porta en avant avec une quarantaine d'hommes, longeant la mer à la faveur de quelques ruines, tandis que le capitaine Laporte s'était jeté avec un même nombre dans les ravins du désert pour prendre l'ennemi en flanc.

L'ennemi, les ayant aperçus, ne voulut point les attendre et, après s'être réembarqué, regagna les frégates qui vomissaient de la mitraille sur tous les points occupés par les Français. Elles reprirent ensuite leur canonnade sur la brèche et le fort, tirant dans la nuit quatre coups de canon de quart d'heure en quart d'heure.

On travailla avec activité à faire une traverse en arrière de la porte pour empêcher les boulets d'enfiler le fort, attendu qu'elle était tout en ruine, ayant une ouverture de plus de 14 pieds. On fit en outre dans cette journée une communication pour sortir par la face sud.

Le 29, au soleil levé, les deux frégates recommencèrent leur feu avec une égale vivacité.

A 7 heures, on aperçut dix chaloupes se diriger sur la plage reconnue la veille.

Les troupes du fort sortirent de nouveau. Le chef de bataillon Valette longea les ravins du désert avec une quarantaine d'hommes pour se mettre en mesure de prendre l'ennemi en flanc.

L'adjudant-major Laprade se porta aussi avec une quarantaine d'hommes sur la rive de la mer pour s'embusquer derrière des tombeaux.

Vingt hommes, commandés par le citoyen [ ], se tenaient derrière le village en réserve.

Le citoyen Brémont, sous-lieutenant, était, avec 20 chasseurs à dromadaires, dans la gorge qui conduit à Keneh, étant en mesure d'envoyer ce détachement pour tourner l'ennemi.



Une pièce de 8, disposée la veille pour tirer sur le débarquement, se mit en état de faire feu.

Les Anglais débarquèrent en bon ordre environ 250 hommes, mirent à terre un canon de 6 et un de 4, étant protégés par deux chaloupes canonnières de 12 et les frégates, qui faisaient pendant ce temps un feu extrêmement nourri sur la plage et sur le fort pour empêcher les sorties.

La pièce de 6, celle de 4 et les deux canonnières de 12 commencèrent à faire feu, le dirigeant principalement sur la fausse porte. Leur objet était sans doute d'essayer s'ils pourraient battre cette face en ruine en cherchant à y établir une autre batterie plus forte. Ce fut à ce moment que nous tirâmes notre premier coup de canon qui, bien pointé par des canonniers de la 7e compagnie du 8e régiment d'artillerie légère, surprit les Anglais, qui d'ailleurs, épouvantés de voir les Français s'avancer et les tourner, ne les attendirent pas et se précipitèrent dans leurs embarcations pêle-mêle, abandonnant un canon de 6, des munitions, des madriers, des armes, des effets. Trois autres coups de canon, pointés avec la même justesse sur les barques, les firent prendre le large.

Les frégates, voyant leur débarquement infructueux, redoublèrent le feu sur le fort avec acharnement jusqu'à midi.

A 1 heure, la frégate commandante, qui était dans le port, mit à la voile, tira une bordée et revint pour prendre une position pour battre la face nord du fort; mais, soit qu'elle n'ait pas trouvé une bonne direction, ou que son intention ne fût point de recommencer le feu, elle prit de nouveau le large et resta en croisière. L'autre frégate continua son feu jusqu'à la nuit, qu'elle appareilla et mit à la voile.

Le 30 au matin, on les voyait encore : elles disparurent, prenant la route par laquelle elles étaient venues.

Toute la garnison s'est conduite avec la bravoure qui caractérise la 21e légère dans toutes les occasions. Elle était composée de 170 hommes du 3e bataillon, officiers et malades compris, et de 10 canonniers de la 7e compagnie du 8e régiment d'artillerie légère.

Je dois les plus grands éloges au chef de bataillon Valette et à tous les officiers, particulièrement au citoyen Laprade, adjudant-major.

Je n'en dois pas moins au citoyen Gressin, capitaine commandant la place, qui s'est porté plusieurs fois sur les points de débarque-



ment dans le village, et qui, pendant les trois jours de canonnade, a mis le plus grand zèle à remplir ses fonctions. Déjà il a été demandé pour lui le grade de chef de bataillon; je renouvelle avec instance la même demande comme une justice due à ses services.

Le capitaine du génie Bachelu s'est également conduit avec grande distinction. On ne peut mettre plus que lui de zèle et d'activité à faire réparer les brèches; établir des traverses, des communications, et faire faire les autres travaux que les circonstances exigeaient durant le feu de l'ennemi.

On peut porter à 5.000 à 6.000 boulets le nombre tiré par les frégates sur le fort et le village.

Les Anglais ne se sont pas contentés de nous faire la guerre, ils l'ont aussi faite d'une manière cruelle aux habitants. Ils ont détruit la plus grande partie de leurs habitations; ils ont fait plus encore : ils ont coupé en deux toutes les barques qui servaient à charger ou transporter les marchandises des navires au port, ce qui est pour eux une perte considérable, puisqu'on ne pourra les remplacer que très difficilement. Ils ont donc fait la guerre non seulement aux habitants de Kosseir, mais à tous les négociants de Djeddah et d'Yambo, qui ont ici des magasins.

La plupart des habitants de Kosseir se sont réunis à nous pour le défendre. Ils ne sortirent que lorsque le feu des Anglais eut détruit leurs habitations. Ils se retirèrent dans le désert sans vouloir communiquer avec eux, quoiqu'ils eussent envoyé un canot pour chercher à leur parler.

Le résultat de cette attaque est la prise :

d'un canon de 6,

de 300	boulets	de 24	ramassés dans le fort, dans les environs et dans le village.
de 28	—	de 16	
de 1731	—	de 12	
de 37	—	de 8	
de 433	—	de 6	
de 48	—	ramés	
et de la mitraille,			

Suivant le rapport des habitants, l'ennemi a eu plusieurs tués et blessés dans ses débarquements.

Quant à nous, par un bonheur inouï, nous n'avons pas même eu un homme blessé, malgré le violent feu des Anglais sur le fort et sur les sorties que les troupes ont faites.



Maintenant qu'il y a à Kosseir des fers coulés, il s'agit d'y envoyer des pièces de 24 et de 12 avec des grils et ce qu'il faut pour chauffer des boulets rouges. Il faut aussi de la poudre[1].

Kosseir, le 30 thermidor an VII (17 août 1799).

DONZELOT.

On a vu que, dès le 19 août, Belliard avait été instruit par la rumeur publique de l'attaque dirigée par les Anglais contre Kosseir. Le lendemain soir, n'ayant reçu aucune nouvelle directe, il se décida à partir avec le détachement qu'il envoyait au secours de Donzelot; mais il ne rencontra pas l'émissaire que celui-ci avait chargé de porter son rapport[2] et ce fut seulement en arrivant à Kosseir qu'il eut la confirmation formelle de l'échec subi par les Anglais. Tout danger étant désormais écarté, Belliard reprit la route de Keneh après un séjour de quarante-huit heures.

Extraits du Journal de Belliard.

3 *fructidor* (20 *août*). — Je suis parti à 7 heures (*du soir*) avec 200 hommes, 2 pièces, des munitions et des vivres. Je suis venu coucher à Birambar (*Bir-el-Bar*)..... Point de nouvelles de Kosseir.

4 *fructidor* (21 *août*). — Arrivé à la Guitta à 1 heure après midi; resté jusqu'à 7 heures pour attendre les vivres qui ont retardé. Pas de nouvelles. Parti de la Guitta à 7 heures, marché quatre heures et demie, reposé quatre heures et demie.

5 *fructidor* (22 *août*). — Parti du désert à 4 heures du matin; arrivé à El-Haedoul (*El-Haweh?*) à 6 heures et demie, après deux heures et demie de repos. Point de nouvelles.....

6 *fructidor* (23 *août*). — Parti d'El-Haedoul à 1 heure du matin; arrivé à Kosseir à 5 heures, après avoir reposé deux heures en route.

1. L'attaque de Kosseir est relatée, d'une façon plus sommaire, dans une lettre de Kleber au Directoire (Le Caire, 6e jour complémentaire - 22 septembre). Il y rend compte également de la surprise de Mourad à Samhoud.

2. Ce rapport arriva à Siout après le départ de Desaix pour Keneh. Il fut transmis au Caire par une lettre de Friant à Bonaparte (Siout, 13 fructidor - 30 août) : « J'ai envoyé copie du rapport que je vous adresse au général Desaix parti d'ici le 10 pour Keneh. Je ne pense pas qu'il ira plus loin. J'organise une colonne de 400 chameaux pour aller contre Mourad Bey. »



7 *fructidor* (24 *août*). — Resté à Kosseir pour reposer la troupe, visiter les travaux, le village détruit. Écrit à Keneh et à Esneh. Nouvelles de Moka et de l'Ile de France.

8 *fructidor* (25 *août*). — A 1 heure, suis parti de Kosseir, laissant un renfort de 58 hommes, 2 pièces d'artillerie et des munitions; suivi d'un grand convoi de café. Marché jusqu'à 11 heures. Couché dans le désert.....

9 *fructidor* (26 *août*). — Parti à 3 heures du matin, arrivé à El-Haedout (*El-Hawch?*) à 10 heures. Resté quatre heures et parti pour aller coucher dans le désert à huit heures de là.

10 *fructidor* (27 *août*). — Quitté le désert à 3 heures pour venir à Birambar. Arrivé à la Guitta à midi; parti à 3 heures et demie et arrivé à 11 heures à Birambar.

11 *fructidor* (28 *août*). — Arrivé à Keneh. Reçu des lettres du général Desaix et de Girgeh.....

Le jour même de son retour à Keneh, Belliard écrivit à Desaix (11 fructidor - 28 août) :

J'arrive de Kosseir, mon cher Général; tout y était fort tranquille; on s'occupe de réparer les dommages que les Anglais ont faits au fort, car vous pensez bien qu'on ne tire pas 4.000 coups de canon sur de faibles murailles sans y faire beaucoup de mal. Il est donc urgent, mon cher Général, d'activer les travaux de ce point important et de le mettre dans un état de défense respectable. Pour cela il nous faut des maçons et des faiseurs de briques; il n'en reste plus à Kosseir; à Keneh, j'en ai fort peu, puisque tous ont déserté..... Les Anglais, qui ont vu qu'ils pouvaient faire du mal au fort de Kosseir, ne manqueront pas d'y retourner pour canonner de nouveau; les frégates viennent mouiller à deux portées de fusil du fort : il est donc indispensable, mon Général, de demander au Caire une pièce de 24 et deux de 12 avec un gril pour rougir les boulets. Alors, on sera à même de tenir les bâtiments à portée respectable, et leurs coups seront moins à craindre. Avec les pièces de gros calibres, il faudra des porte-corps pour les conduire à Kosseir. Il est inutile de demander des boulets; les Anglais en ont fourni une assez grande provision..... J'ai laissé à Donzelot un renfort de 50 hommes; demain, j'en enverrai encore autant[1]. Je voudrais pouvoir y mettre 300 à 400 hommes : les travaux en iraient mieux.....

Le lendemain soir, Belliard s'embarqua sur le Nil pour se rendre à Esneh. Mais le vent ayant contrarié sa marche,

1. Le *Journal* de Belliard mentionne, à la date du 12 fructidor (29 août) : « Expédié un convoi pour Kosseir avec 140 hommes. »



il n'avait pu en deux jours remonter qu'un peu au delà d'Erment quand il reçut (1er septembre) une lettre annonçant l'arrivée de Desaix à Keneh. Il revint donc sur ses pas, rencontra à Thèbes le général, avec lequel il visita les célèbres ruines. Comme l'intention de Desaix était de se rendre à Kosseir, Belliard revint alors à Keneh[1], afin de préparer une petite colonne à destination de ce port.

Ce projet fut d'ailleurs abandonné en raison de nouvelles reçues trois jours plus tard. On lit en effet dans le *Journal de Belliard* :

18 *fructidor* (4 *septembre*). — ..... Le général Desaix a appris que Mourad-Bey était sur les bords du canal Joseph avec environ 150 hommes de cavalerie. On mande du Caire qu'il se forme en Syrie une armée turque qui doit marcher en Égypte sous les ordres du grand vizir. Le général, d'après ces nouvelles, a renoncé au voyage de Kosseir.

Les nouveaux projets de Desaix sont exprimés dans une longue lettre adressée à Bonaparte (de Keneh, 18 fructidor - 4 septembre), dans laquelle il expose d'une façon très complète la situation de l'Égypte supérieure :

Je suis venu ici, mon Général, voir les travaux qui s'y sont faits et dans quel état sont nos troupes. J'ai été extrêmement content de tout. Sous peu, le fort sera très parfait; il pourra très bien recevoir sa garnison et la mettre à l'abri; dans un mois il n'y aura rien à désirer. Les troupes vont très bien, sont toujours excellentes et animées du meilleur esprit. Le général Friant a dû vous faire passer le rapport de l'affaire de Kosseir. Vous aurez vu que les Anglais y

1. Laissant Belliard partir pour Keneh, le 1er septembre dans la soirée, Desaix était resté quarante-huit heures dans la région de Thebes. Il arriva à Keneh le 4 septembre (Voir *Journal de Belliard*). Ce journal porte que Desaix « a perdu à Thebes un officier d'artillerie qui avait pris un coup de soleil ». Il s'agit du lieutenant d'artillerie Colin. Voir à ce sujet lettre de Desaix à Friant (Keneh, 18 fructidor - 4 septembre) : « Latournerie est bien malade de la dysenterie, et nous avons eu un horrible malheur. Le bon Colin est mort subitement dans nos bras avant-hier; nous en avons été très affectés. Vous ne pourriez le croire, il a été enlevé dans une heure. » Colin s'était distingué à la bataille de Sédiman. (Voir t. III, p. 219).



sont venus avec deux frégates, tenter trois débarquements; ils s'en sont retournés après avoir extrêmement endommagé le très mauvais fort qui y existe. Je vous envoie le plan de cette descente et du fort. Vous verrez sa situation, et qu'il est de peu de défense, vu que d'un jour à l'autre on peut le ruiner. Le général Donzelot voudrait des pièces de gros calibre, avec un gril et ce qu'il faut pour brûler un vaisseau qui approcherait. Vous sentez combien cela est important. Sans cette précaution, on ne pourra jamais se servir du port, les ennemis pouvant y détruire tout ce qui s'y trouve. Nous avons bien ici deux pièces de 8 longues, qui pourraient y être conduites et éloigner les bâtiments ennemis; mais la grande difficulté est de les y conduire. Tous les affûts que nous avons se cassent; il faut y renoncer. Il faudrait des porte corps. Nous avons voulu en construire un, mais inutilement. Je vous prierais donc d'envoyer de suite ici deux pièces de gros calibre, avec les grils et ce qu'il faut, comme aussi, quelques canonniers. Alors on pourra être plus en sûreté. Il est indispensable que Kosseir soit soutenu longtemps. Il ne peut pas être livré à ses propres forces; il y aurait trop de danger. Les murailles ont été presque toutes renversées. La difficulté d'y avoir des ouvriers, celle d'y transporter les matériaux rendent les travaux d'une lenteur prodigieuse. Cependant l'activité du général Donzelot est inconcevable; celle du général Belliard est extrême; cependant tout va très lentement. Je crois, mon Général, qu'on ne peut pas dégarnir ce point sans danger. On y met 400 hommes de la 21e pour garnison et pour pousser les travaux; on n'épargnera rien pour que tout soit en état le plus possible. Je voulais aller voir ce point intéressant par moi-même; mais il me faudrait douze jours, ce qui, joint avec ceux nécessaires pour revenir à Siout, me ferait perdre un temps précieux. J'ai organisé des dromadaires; il en part après-demain d'ici 200, ce qui, joint avec ce qui est à Siout, me donnera le moyen de détruire entièrement Mourad resté tranquille derrière l'inondation. Je ne veux pas perdre un instant, et je vais de suite après lui.

Voici, mon Général, quels seront alors notre situation et nos projets. Le général Belliard aura à Syène et à Esneh 300 hommes, qu'il tâchera de mettre à dromadaires; ils iront ainsi jusqu'à Ibrim, s'il est possible, poursuivre Hassan-Bey et les trois autres beys qui, avec 200 hommes, sont dans cette partie et nous tourmentent : ils sont venus à Syène, y ont coupé la tête à cinq ou six de nos plus ar-



dents partisans..... Il y aura outre cela 400 hommes à Kosseir et 200, ou un peu plus, à Keneh[1]; à Girgeh, 200 hommes.....

A Siout, j'aurai 500 dromadaires et 700 hommes de garnison; puis la cavalerie faisant à peu près 500 hommes, dont 100 sans selles. Nous poursuivrons Mourad avec vivacité; et après cela, si nous l'avons fini, nous vous enverrons les dromadaires bien équipés; vous les employerez à ce que vous jugerez convenable.

Je vous demande avec instances pour Kosseir deux grosses pièces, avec leurs porte-corps, des grils; et alors on ne craindra plus l'approche des bâtiments. Il y aurait le plus grand danger à nous envoyer la corvette qui est à Suez et que vous y destiniez. Je vous prie de vous rappeler que Kosseir n'est pas à l'abri d'un coup de main. En cas de besoin on pourrait, si on rappelait toutes les troupes, laisser dans la haute Égypte 800 hommes; ils pourraient soutenir Kosseir, Keneh, tout le le pays et n'avoir rien à craindre. On évacuerait Girgeh, Siout et le reste.....

Parti de Keneh, le 6 septembre[2], Desaix arriva le surlendemain à Girgeh, où il apprit par une lettre de Dugua le départ de Bonaparte pour la France[3]. Le 12 septembre, il était de retour à Siout. Il se proposait d'y compléter l'organisation de la colonne de dromadaires destinée à poursuivre Mourad-Bey, dont la présence était toujours signalée sur les confins de la province de Minieh, entre le canal Joseph et le désert.

1. Desaix a écrit *Esneh*. C'est évidemment un lapsus, puisqu'il a déjà cité cette garnison et qu'il ne mentionne pas celle de Keneh.

2. Le *Journal* de Belliard mentionne, à la date du 20 fructidor (6 septembre), le départ de Desaix et celui du détachement de dromadaires envoyé à Siout. Le lendemain arriva à Keneh la nouvelle du départ de Bonaparte pour la France.

3. Voir lettre de Desaix à Belliard (Girgeh, 22 fructidor - 8 septembre).



CHAPITRE II

LE DERNIER SÉJOUR DE BONAPARTE AU CAIRE

Bonaparte arriva au Caire le 11 août (24 thermidor) de bon matin[1]. Bien qu'il n'eût point fait connaître le moment de son retour, la population en fut rapidement informée et accourut en foule sur la place Esbekieh; elle y put voir Mustapha-Pacha et un assez grand nombre de prisonniers, que Bonaparte avait conduits à sa suite, comme des trophées de sa victoire.

Il ne fallait pas moins que leur présence, fait observer Miot, pour persuader aux Égyptiens incrédules que nous ne leur en imposions point sur l'étendue des pertes qu'avaient faites les Ottomans[2].

Mustapha et une trentaine d'officiers furent envoyés à Gizeh, pour y être internés[3]; les autres prisonniers, au nombre de 300, furent enfermés au fort Sulkowski[4].

---

1. Voir lettre de Dugua à Lanusse (24 thermidor - 11 août) : « Le général en chef est arrivé ce matin sans s'être annoncé. » La même date est indiquée dans deux lettres de Dugua à Desaix et à Friant (du 26 thermidor - 13 août).

Voir lettre de Lagrange à Reynier (Le Caire, 25 thermidor - 12 août); il dit que Bonaparte est arrivé la veille, à 5 heures du matin.

Nakoula-el-Turk donne la date inexacte du 5 de Rabi Ier, qui correspond au 20 thermidor (7 août).

2. *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, édition de 1814, p. 263.

3. Voir lettre de Duroc à Dugua (24 thermidor - 11 août); il l'invite, au nom de Bonaparte, à faire prendre à Boulak le pacha, 300 prisonniers et les drapeaux qui se trouvent dans la djerme du général en chef; un cheval sera envoyé pour le pacha.

Voir (même date) lettres de Dugua au général Vial (commandant à Gizeh) et au commandant des armes de Boulak, au sujet du transfert du pacha et de 30 officiers de sa suite. Une compagnie de grenadiers de la division Rampon dut les escorter.

4. Voir lettre de Dugua au commandant du fort Sulkowski au sujet de la garde des 300 prisonniers turcs (24 thermidor - 11 août).



En remettant au général en chef le compte rendu de la situation politique et militaire, Dugua put attester que la tranquillité publique n'avait pas été troublée au Caire, en dépit de quelques incitations hostiles [1]. Cependant il déclarait avoir trouvé « beaucoup de froideur dans le divan lors de l'annonce de la victoire d'Aboukir, beaucoup d'empressement à demander la liberté des prisonniers de toute espèce, beaucoup de lenteur à expédier les objets administratifs les plus intéressants, et enfin une affectation de se plaindre dans leur assemblée des calomnies des chrétiens, qui pouvait produire un très mauvais effet ».

On a déjà vu que, survenant six semaines après la retraite de Syrie, le débarquement des Turcs avait produit une impression fâcheuse, ébranlant d'apparentes fidélités, suscitant de perfides espérances. Si elle ne leur avait pas laissé le temps de se manifester, la victoire d'Aboukir n'avait pas effacé ces sentiments hostiles et les musulmans avaient mal dissimulé le désappointement que leur causait cet événement. Aussi Bonaparte ne se méprit pas sur la portée des félicitations officielles que lui apportèrent, après son retour, les membres du divan et les notables de la capitale.

Il les regarda avec un œil scrutateur et intelligent, dit Nakoula el-Turk [2], et s'aperçut de l'affliction qu'ils éprouvaient. Il était instruit de l'espoir qu'ils avaient eu de le voir renversé, et des troubles arrivés pendant son absence. Il n'ignorait pas non plus les lettres que Mustapha-Pacha et Osman-Bey leur avaient adressées quand ils étaient venus à Aboukir. « Oulémas et Seigneurs, leur dit-il, je m'étonne du chagrin que vous cause ma victoire. Vous n'avez donc pas encore su m'apprécier ; pourtant je vous ai souvent dit et vous ai répété que j'étais un musulman, que je croyais à l'unité de Dieu, que j'honorais le prophète Mahomet, et aimais les musulmans ; vous n'avez pas ajouté foi à mes paroles, et vous avez cru

1. Voir lettre de Dugua à Bonaparte (24 thermidor - 11 août) : « L'aga des janissaires a fait couper la tête à un homme qu'il a arrêté invitant les habitants à fermer les boutiques ; il en a puni plusieurs autres qui tenaient des propos séditieux..... »

2. *Histoire de l'Expédition des Français en Égypte*, p. 145.



qu'elles m'étaient inspirées par la crainte. Cependant vous avez vu de vos yeux et entendu de vos oreilles combien étaient grandes ma force et ma puissance, et vous avez su, à n'en pas douter, que j'étais victorieux.....

» Un temps viendra où vous serez humiliés, vous vous repentirez alors de ce que vous avez fait et vous verserez des larmes de regret sur le temps où nous sommes.

» Certes, je hais les chrétiens ; j'ai détruit leur religion, renversé leurs autels, tué leurs prêtres, mis en pièces leurs croix, renié leur foi ; et cependant je les vois se réjouir de ma joie et s'affliger de mon chagrin. Comment donc voulez-vous que j'embrasse de nouveau la foi chrétienne ? Et si je prenais ce parti, quel avantage y verriez-vous pour moi ? Au reste ne vous mêlez pas de ces affaires-là ; conformez-vous à l'ordre du Dieu très-haut. Soyez contents et tranquilles, afin que le bonheur et la paix soient votre partage..... »

Après ce discours, les Oulémàs se retirèrent troublés et stupéfaits de ce qu'ils venaient d'entendre ; pas un seul d'entre eux ne put répondre [1].

En dehors des comptes rendus concernant la place du Caire et les questions administratives, Dugua remit encore à Bonaparte un rapport résumant les derniers renseignements reçus des différentes provinces ; il y déclarait que le pays « jouit partout de la plus parfaite tranquillité ». Il signalait seulement l'arrestation de quelques courriers et des vols de dépêches sur la branche de Rosette.



Les rapports de Dugua et la correspondance de Desaix faisaient ressortir les motifs pour lesquels ce général avait cru devoir maintenir dans l'Égypte supérieure les troupes que les instructions de Bonaparte lui prescrivaient de faire descendre jusqu'au Caire. Malgré la gravité des raisons invoquées, et bien que les événements n'eussent pas rendu nécessaire cette concentration de forces, Bonaparte adressa à Desaix des reproches pour ne pas s'être conformé strictement aux ordres donnés (24 thermidor-11 août) :

1. Abdurrhaman fait également mention des reproches adressés par Bonaparte aux cheiks du Caire. Il aurait dit : « *Les cheiks Mahdi et Savi non bono.* »



J'ai été peu satisfait, Citoyen Général, de toutes vos opérations pendant le mouvement qui vient d'avoir lieu[1]. Vous avez reçu l'ordre de vous porter au Caire, et vous n'en avez rien fait. Tous les événements qui peuvent survenir ne doivent jamais empêcher un militaire d'obéir ; et le talent, à la guerre, consiste à lever les difficultés qui peuvent rendre difficile une opération, et non pas à la faire manquer. Je vous dis ceci pour l'avenir.

Il manifesta encore son mécontentement pour différentes mesures administratives que Desaix avait cru pouvoir prendre, et qui avaient leur justification dans la nécessité de pourvoir aux besoins des troupes de sa division, disséminées à plusieurs centaines de kilomètres du Caire :

Vous m'avez fait connaître, Citoyen Général, à mon retour de Syrie, que vous alliez faire passer 150.000 livres au payeur général. Vous m'apprenez, par une de vos dernières lettres, que l'ordre du jour qui ordonne le paiement de thermidor et fructidor vous empêchait d'exécuter ce versement. Cet ordre ne devait pas regarder votre division, puisqu'elle n'est arriérée que de ces deux mois, tandis que tout le reste de l'armée, indépendamment de ces deux mois, l'est encore de sept autres mois; et ce n'est avoir ni zèle pour la chose publique, ni considération pour moi, que de ne voir, surtout dans une opération de la nature de celle-ci, que le point où l'on se trouve[2].

---

1. Voir la réponse de Desaix à Bonaparte (Siout, 4 fructidor - 21 août) :

« Vous n'êtes pas content de ma conduite pendant le mouvement que vous venez de faire. J'en suis désolé ; je n'ai rien de plus à cœur que d'exécuter ce que vous désirez. Je connais tout le prix de l'obéissance, et je lui sacrifie tout. Je ne m'excuserai pas ; vous n'êtes pas disposé à m'entendre ; je ne crains pas les torts et sais les avouer. J'ai fait cependant tout ce qui était le meilleur : toutes vos dispositions ont été exécutées à la lettre, sauf les retards que les circonstances et la fortune plus fortes que tout le monde ont voulus.

» Croyez, mon Général, que je ne veux rien autre que faire ce qui vous convient ; j'y parviendrai peut être mieux à l'avenir, et l'avertissement que vous me donnez ne sera pas sans effet. »

2. Voir lettre de Desaix à Bonaparte (Siout, 4 fructidor - 21 août). Il expose que sa division a été longtemps arriérée de plusieurs mois sur le reste de l'armée. Il a cru en conséquence pouvoir affecter au paiement de la solde les sommes perçues dans la haute Égypte :

« J'ai toujours cru que le meilleur système était celui de traiter toute l'armée pour la solde, de la même manière. Par ce moyen, on éviterait des réclamations sans nombre ; j'en reçois tous les jours. Je vous assure que le reproche de n'avoir point de considération pour le bien public et pour vous m'a été très sensible. Je ne désire rien que de tout sacrifier pour le bien public ; pour vous, j'en ferais autant. Je vous prie de demander ce que vous voudrez ; on vous l'enverra ; vous nous donnerez ensuite ce que vous jugerez convenable. »



D'ailleurs, l'organisation de la République veut que tout l'argent soit versé dans les coffres des préposés du payeur général, pour n'en sortir que par son ordre. Le payeur général n'aurait jamais donné un ordre qui favorisât un corps de troupe plutôt qu'un autre.

Il est nécessaire que le payeur de votre division envoie, dans le plus court délai, au payeur général l'état des recettes et dépenses; je vous prie de m'en envoyer un pareil. Vous sentez combien il est essentiel, pour l'ordre, que l'on connaisse toute la comptabilité de l'armée. Je sais que vous vous êtes empressé d'y mettre tout l'ordre que l'on peut désirer.

Les provinces du Fayoum, de Minieh et de Beni-Souef, Citoyen Général, n'ont jamais dû fournir aux besoins de votre division, puisque même l'administration ne vous en a pas été confiée. Je vous prie de ne vous mêler d'aucune manière de l'administration de ces provinces [1].

Par une quatrième lettre, du même jour, Bonaparte fit connaître à Desaix ses intentions au sujet des opérations ultérieures; il lui communiquait aussi un résumé des récentes nouvelles d'Europe :

J'ai reçu, Citoyen Général, votre lettre du 18 thermidor. J'approuve complètement les projets que vous avez formés. Vous n'aurez effectivement achevé votre opération de la haute Égypte qu'en détruisant Mourad-Bey. Il est devenu si petit qu'avec quelques centaines d'hommes montés sur des chameaux vous pourrez le pousser dans le désert et en venir à bout [2].

---

1. Desaix répondit à Bonaparte (Siout, 4 fructidor - 21 août), qu'il n'a reçu aucun ordre au sujet des provinces soumises à son commandement :

« Je suis parti pour la haute Egypte avec l'ordre de m'en emparer..... Vous m'avez annoncé que les troupes de Beni-Souef et du Fayoum étaient à mes ordres..... ». En conséquence, Desaix a compris ces provinces dans les opérations de ses troupes; il a utilisé celles-ci à faire rentrer les impôts, qui ont été versés dans les caisses des payeurs.

A l'avenir, il n'aura aucun rapport avec ces trois provinces.

2. Voir encore lettre de Bonaparte à Desaix (28 thermidor - 15 août) :

« J'ai reçu, Citoyen Général, un grand nombre de lettres de vous, qui avaient été me chercher à Alexandrie et Aboukir et qui sont de retour.

» Vous aurez déjà reçu différentes lettres par lesquelles je vous fais connaître que vous pouvez rentrer dans vos positions de la haute Égypte et détruire Mourad-Bey. Je vous laisse le maître de lui accorder toutes les conditions de paix que vous croirez utiles. Je lui donnerais son ancienne ferme près Gizeh, mais il ne pourrait jamais avoir avec lui plus de dix hommes armés. Cependant, si vous pouviez nous en débarrasser, cela vaudrait beaucoup mieux que tous ces arrangements. »



Je vous ai demandé le bataillon de la 61e, afin de reformer cette demi-brigade et lui donner quelques jours de repos à Rosette. Dès l'instant que vous serez venu à bout de Mourad-Bey, je ferai relever toutes vos troupes. Je prépare à cet effet la 13e et une autre demi-brigade. Je serai d'ailleurs fort aise d'avoir vos troupes s'il arrivait quelque événement sur la lisière de la Syrie et sur la côte. Les nouvelles que j'ai de Gaza ne me font pas penser que l'ennemi veuille rien entreprendre. Ce n'est pas une chose aisée. Il n'y aurait de sensé pour lui que de s'emparer d'El-Arich, et, lorsqu'il l'aurait pris, il n'aurait fait qu'un pas. Quant à l'opération de traverser le désert, il faut rester cinq jours et même sept sans eau. Il serait difficile, même impossible, de transporter de l'artillerie, ce qui les mettrait hors d'état de prendre une maison.

Je donne ordre qu'on vous envoie quatre pièces de 3 vénitiennes, qui sont extrêmement légères[1]. Je vous laisse la 21e, la 88e, le 22e et le 20e.

Dès l'instant que l'inondation aura un peu couvert l'Égypte, j'enverrai le général Davout, comme cela avait été mon projet, avec un corps de cavalerie, d'infanterie, pour commander les provinces du Fayoum, Minieh et Beni Souef. Jusqu'alors laissez-y des corps de troupes. Arrangez-vous de manière à ce que vous soyez maître de ne laisser qu'une centaine d'hommes à Kosseir; que Keneh puisse contenir tous vos embarras, et que vous puissiez, en cas d'une invasion sérieuse, pourvoir rapidement et successivement reployer toutes vos troupes sur Le Caire.

Faites filer sur Le Caire toutes les carcasses de barques, avisos ou bricks appartenant aux Mameluks; nous les emploierons pour la défense des bouches du Nil.

J'ai reçu des gazettes anglaises jusqu'au 10 juin. La guerre a été déclarée le 13 mars par la France à l'Empereur. Plusieurs batailles ont été livrées. Jourdan a été battu à Feldkirch, dans la Forêt Noire, et a repassé le Rhin; Scherer, auquel on avait confié le commandement de l'armée d'Italie, a été battu à Rivoli, et a repassé le Mincio et l'Oglio. Mantoue était bloquée. Lors de ces affaires, les Russes n'étaient point encore arrivés. Le prince Charles commandait contre Jourdan, et M. Kray contre Schérer.

L'escadre française, forte de 22 vaisseaux de guerre et 18 frégates,

1. Ordre de Bonaparte à Songis (Le Caire, 25 thermidor - 12 août).



est partie de Brest dans les premiers jours d'avril, est arrivée au détroit, a présenté le combat aux Anglais qui n'étaient que 18 [*vaisseaux*], et est entrée à Toulon. Elle a été jointe par trois vaisseaux espagnols. L'escadre espagnole est sortie de Cadix et est entrée à Carthagène. Elle est forte de 27 vaisseaux de guerre, dont 4 à trois ponts. Une nouvelle escadre anglaise est, peu de jours après, entrée dans la Méditerranée, et s'est réunie à Jervis et à Nelson. Ces escadres réunies doivent monter à plus de cinquante vaisseaux. Les Anglais bloquent Toulon et Carthagène. Le ministre de la marine Bruix commande l'escadre française. A la première occasion je vous enverrai tous ces journaux. Corfou a été pris par famine. La garnison a été conduite en France. Malte est ravitaillée pour deux ans.

Le général Zayonchek fut l'objet d'une mesure encore plus rigoureuse pour avoir retenu dans la province de Beni-Souef, le 1er bataillon de la 22e, que des ordres reitérés avaient prescrit d'envoyer au Caire.

Bonaparte lui infligea un blâme et une punition, qu'il prescrivit à Berthier de faire figurer à l'ordre du jour de l'armée [1] :

Je vous prie, Citoyen Général, de mettre à l'ordre du jour de demain que je suis extrêmement mécontent du général Zayonchek, qui a mis de la négligence dans l'exécution de l'ordre réitéré de faire partir pour le quartier général le bataillon de la 22e d'infanterie légère. Le général Zayonchek, commandant une province directement sous mes ordres, n'a aucune excuse à alléguer. Vous voudrez bien lui ordonner de garder vingt-quatre heures les arrêts forcés. Immédiatement après la réception du présent ordre, il fera embarquer et partir pour Le Caire le bataillon de la 22e d'infanterie légère.



En revenant au Caire, Bonaparte avait à compléter la réorganisation de l'armée, interrompue par les derniers événements. Il prescrivit à cet effet quelques mouvements de troupes, ainsi que des affectations de commandements.

1. Bonaparte à Berthier (24 thermidor - 11 août).

Extraits des ordres de Bonaparte à Berthier.

24 *thermidor* (11 *août*). — ..... Vous donnerez l'ordre au général Vial de partir le plus promptement possible pour prendre le commandement de la province de Garbieh. Vous donnerez l'ordre au commandant des armes de tenir à sa disposition une djerme armée. Il trouvera à Mehallet-el-Kebir un bataillon de la 32e, une pièce de canon et toutes les administrations de la province.

24 *thermidor* (11 *août*). — Vous donnerez l'ordre de faire partir un détachement de la 9e, égal en force à celui de la 85e qu'a le général Reynier, pour relever ce détachement. Mon intention est de réunir le plus promptement possible toute la 85e au Caire, afin de la réorganiser.

24 *thermidor* (11 *août*). — Vous donnerez l'ordre au général Robin de se rendre, avec une pièce de 3 et un bataillon de la 22e, à Mit-Gamar. Il achèvera la levée des contributions, des chevaux et terminera les fortifications qu'il a commencées. Vous en préviendrez le général Sanson, pour qu'il donne des ordres en conséquence.

24 *thermidor* (11 *août*). — Vous donnerez l'ordre au chef de brigade, au bataillon de la 61e et à tous les détachements des corps qui se trouvent dans les provinces de la haute et moyenne Égypte de s'embarquer sur le Nil, pour se rendre le plus tôt possible à El-Rahmânieh, où le général Marmont sera chargé de mettre cette demi-brigade à la nouvelle organisation.

Vous donnerez l'ordre au chef de brigade Morand de se rendre de suite au quartier général.

Extrait d'une lettre de Bonaparte à Kleber.

24 *thermidor* (11 *août*). — ..... On va vous envoyer des pièces de campagne, afin que vous en ayez six à votre disposition. Procurez-vous des chevaux.....

Après l'échec du débarquement à Aboukir, le principal danger à craindre était celui d'une attaque venant de Syrie par l'isthme de Suez. Pour y faire face, Bonaparte s'attache à occuper solidement cette frontière de l'Égypte. Il recommande à Sanson de « tout sacrifier aux fortifications d'El-Arich et



de Salheyeh »[1]; par une autre lettre, il l'invite à « pousser avec la plus grande activité » les travaux de Salheyeh[2].

Il écrit également à Songis (du Caire, 24 thermidor - 11 août) :

J'attache, Citoyen Général, le plus grand intérêt à ce que la division d'artillerie du général Reynier soit promptement composée de :

2 pièces de 3 (une de ces pièces pour le 1er bataillon de la 9e, l'autre pour le 1er bataillon de la 85e);

3 pièces de 8;

1 obusier.

Il devra se procurer les attelages nécessaires. Vous lui donnerez les harnais et les charretiers[3].

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL SONGIS

Le Caire, le 25 thermidor an VII (12 août 1799).

Je vous prie, Citoyen Général, de me faire connaître combien de sabres et de carabines vous avez de disponibles au parc. J'aurais besoin de 140 sabres d'ici à la fin de la décade.

Envoyez le plus tôt possible 100 fusils à la division du général Kleber; et faites revenir les 100 fusils qui sont à Suez, que vous y enverrez également.

Je vous salue.

BONAPARTE.

ORDRE

Le Caire, le 27 thermidor an VII (14 août 1799).

BONAPARTE, général en chef, ORDONNE :

Article Ier. — La fabrication de la poudre en Égypte, et la disposition des matières et ustensiles qui servent à sa composition, sont exclusivement reservées au gouvernement français.

1. Bonaparte à Sanson (Le Caire, 24 thermidor - 11 août).

2. Bonaparte à Sanson (Le Caire, 25 thermidor - 12 août). Bonaparte dit qu'il assurera les fonds nécessaires pour jusqu'à la fin de fructidor.

3. Voir lettre de Lagrange à Reynier (Le Caire, 25 thermidor - 12 août). Il annonce l'arrivée de Bonaparte. Des ordres sont donnés pour faire relever dans la Charkieh, par un détachement de la 9e, les élements de la 85e, de façon à réorganiser cette demi-brigade.

« Le général en chef m'a encore beaucoup parlé de l'artillerie de la division; il l'a portée à 6 pièces..... Mais le tout est sans chevaux,.... Le général en chef m'a dit de vous marquer de vous en procurer autant que vous le pourrez dans la province, pour les attelages qui vous manqueront..... »



II. — Il est expréssement défendu à toutes personnes de conserver chez soi plus de deux livres de salpêtre ou de soufre, sous peine de payer, par chaque livre qui excéderait cette quantité, un talari d'amende, dont un tiers appartiendra au dénonciateur.

III. — Ceux qui auront du salpêtre ou du soufre au delà de la quantité prescrite seront tenus de le déposer dans les quatre jours qui suivront la publication du présent ordre, savoir : pour Le Caire, dans les magasins de la République établis dans l'île de Roudah, et, pour les autres villes de l'Égypte, dans les lieux qui leur seront indiqués par le commissaire français de chaque province. Le prix des salpêtres et des soufres sera payé d'après leur juste valeur.

IV. — Les salpêtres et soufres qui arriveront par la suite dans les différents ports de l'Égypte seront déposés dans les magasins des douanes qui y sont établies, et payés suivant leur qualité. Ceux qu'on tentera d'entrer en fraude et sans déclaration seront confisqués, et le propriétaire sera condamné à une amende d'un talari par livre, dont le tiers appartiendra au dénonciateur.

V. — Ceux qui pour les arts ou la médecine auront besoin de salpêtre ou de soufre pourront s'en procurer dans les magasins de la République, où il leur en sera délivré, à un prix modéré sur l'attestation de leur cheik qui sera responsable de l'emploi qu'ils en feront.

VI. — Nul ne pourra fabriquer de poudre en Égypte, par quelque procédé que ce soit, sans une autorisation expresse du gouvernement, sous peine de la confiscation de tous ses biens et de punition corporelle en cas de récidive.

....[1]

IX. — Les capitaines des navires de quelques lieux qu'ils viennent, à leur entrée dans les ports de l'Egypte, seront obliges, dans les vingt-quatre heures qui suivront leur arrivée, de faire au bureau des douanes, ou à défaut au commissaire de la marine, la déclaration des poudres qu'ils auront sur leur bord, et de les déposer de suite dans les magasins nationaux, sous peine de 100 talaris d'amende. Ces poudres leur seront rendues à leur sortie desdits ports.

BONAPARTE.

Le manque d'argent continuant à paralyser tous les services, Bonaparte renouvela encore les recommandat'ons, si souvent faites, de presser la rentrée des sommes dues ; il chercha aussi à se procurer certaines ressources supplémentaires. Tel est l'objet des ordres suivants :

Au général Berthier (*24 thermidor - 11 août*). — Hadji-Mustapha, chez

1. L'article 7 défend de recueillir des matières salpêtrées, ou de fabriquer du salpêtre sans autorisation du Gouvernement. L'article 8 défend de vendre ou de transporter poudre, salpêtre ou soufre, sans autorisation du Gouvernement, sous peine de confiscation et d'une amende d'un talari par livre.



qui on a trouvé de la poudre, paiera 6.000 talaris de contribution, dont la moitié demain et la deuxième d'ici au 30, sous peine d'être fusillé[1].

Au général Dugua (25 thermidor-12 août). — Vous ferez, Citoyen Général, interroger tous les cheiks-el-beled, qui sont à la citadelle, pour savoir pourquoi ils ne payent pas leurs contributions. Vous leur ferez connaître que, si d'ici au 1er fructidor, ils ne les ont pas payées, ils paieront un tiers de plus, et que, si au delà du 10 fructidor, ils n'ont pas payé ce tiers et l'imposition, ils auront le cou coupé.

Au citoyen Poussielgue (25 thermidor-12 août). — Plusieurs otages de Jaffa et de Gaza, Citoyen Administrateur, sont détenus à la citadelle pour le paiement des contributions qui leur sont imposées.

Je vous prie de vous y transporter et de leur déclarer que, s'ils ne payent pas ce qu'ils doivent dans le plus court délai, j'augmenterai leurs contributions.

Au citoyen Poussielgue (25 thermidor-12 août). — Vous voudrez bien, Citoyen Administrateur, faire signifier à la femme de Hassan-Bey que si, dans la journée de demain, elle n'a pas payé ce qui reste dû de sa contribution, elle sera arrêtée et tous ses effets confisqués.

Vous prendrez toutes les mesures pour accélérer le paiement de Hadji-Hussein.

Les Juifs n'ont encore payé que 20.000 francs : que dans la journée de demain ils en aient payé 30 autres.

Parmi les individus qui doivent, il y en a auxquels il ne faudrait qu'une simple lettre pour les faire payer : entre autres Rosetti, Caffe, Calvi et tous les individus de l'armée. Il y a de la négligence la plus coupable de la part de l'administrateur des finances.

Mon intention n'est point d'accepter pour comptant, sur le compte des fermages des Coptes, les différents emprunts que je leur ai faits et que je solderai en temps et lieu. Vous ferez demander 100.000 francs, à titre d'emprunt, aux six principaux négociants damasquins, qui devront être payés dans la journée de demain, et vous leur ferez connaître que mon intention est de les solder en blé.

Faites-moi un rapport sur les affaires du tabac de Rosette. Les renseignements que j'ai eus sont que cela a dû rapporter 14.000 à 15.000 francs. Faites-moi connaître ce qu'ont produit et ce que doivent les provinces de Gizeh et du Caire[2].

---

1. Cet ordre est transmis, pour exécution, par Berthier à Dugua. Il invite Dugua à lui faire passer le reçu de l'argent versé ou à rendre compte de l'exécution militaire d'Hadji-Mustapha, si celui-ci n'a pas payé dans le délai.

2. Voir un rapport de Poussielgue à Bonaparte (27 thermidor-14 août). Il dit que la vente s'est faite régulièrement aux enchères publiques, les 20 et 30 frimaire, 7 et 11 nivose (10, 20, 27 et 31 décembre 1798). Il y a eu 781 balles vendues pour 2.[illegible]70.746 médins. En tenant compte des droits d'enregistrement, de restitutions, etc., le tabac a produit, dans la caisse du payeur général, 99.241 francs. Rien n'autorise à critiquer la régularité de l'opération.

Voir cependant les observations de Bonaparte à Poussielgue (27 thermidor-



Faites-moi également connaître ce qu'ont rendu les douanes de Suez et de Kosseir, depuis que nous sommes en Égypte, et ce qui serait dû de ces deux douanes.

Jugeant insuffisantes les mesures de contrainte dont disposait l'administration et peu confiant dans son zèle[1], Bonaparte donna même à Dugua l'ordre de faire arrêter certains titulaires de baux qui n'avaient point payé leur fermage; parmi ces derniers se trouvait l'adjudant général Cambis, qui fut incarcéré pendant deux jours à la citadelle[2].

Enfin les dispositions suivantes furent prescrites par l'ordre du jour de l'armée du 1er fructidor (18 août) :

Le miri et les autres impositions, tant dans les provinces de la haute Égypte que de la basse, seront payés sans aucune déduction, sous quelque prétexte que ce soit ; les chevaux qui ont été requis doivent être considérés comme une augmentation d'impositions.

Quant aux cheiks-el-beled qui présenteront des reçus des Mameluks auxquels ils prétendraient avoir payé le miri, non seulement on n'y aura aucun égard, mais ils seront menacés de châtiment.

---

14 août) : la vente n'aurait pas dû être faite à l'insu du commissaire des guerres ni sans l'ordre de Bonaparte; on aurait dû en prévenir les négociants d'Alexandrie et du Caire.

1. Voir lettre de Dugua à Desaix (26 thermidor - 13 août). Il dit que Bonaparte veut faire payer dans les vingt-quatre heures tout ce qui est dû des fermages ou du miri : « Il m'a chargé de cette opération, parce que les administrations sont détestables. »

2. Voir lettre de Dugua à Cambis (28 thermidor - 15 août). Bonaparte a prescrit de le faire conduire à la citadelle, où il restera jusqu'à paiement : « Vous sentez combien l'exécution de cet ordre est désagréable. »

Le même jour, Dugua écrit à Lanusse et à Destaing : « Le général en chef, mon cher Général, vient de me donner les ordres les plus sévères pour faire arrêter ici tous les individus sans distinction de grade ou de nation qui doivent des fermages. Dans la liste qui m'a été remise, je vous y ai trouvé porté pour une somme très-considérable. » Il les invite à s'acquitter promptement, chaque jour de retard les rendant passibles d'une amende de 1 p. 100. « Le général en chef a fait arrêter l'homme d'affaires du général Murat et mettre l'adjudant général Cambis à la citadelle, jusqu'à fin de paiement. Le premier a payé de suite. »

Le surlendemain Dugua transmet à Bonaparte les explications de Cambis, qui promet de s'acquitter promptement : il obtient la mise en liberté de cet adjudant général.

Par les comptes du directeur des domaines Dallonville, on voit que plusieurs Français, civils ou militaires, étaient titulaires de baux : Cambis figure sur ce relevé pour 449.136 médins, Murat pour 423.250, Destaing pour 492.897, Fugiere pour 291.376, Lanusse pour 73.411, etc. Tallien a un prête-nom porté comme devant 1.760.066 médins. Voir lettre de Dallonville à Poussielgue, 26 thermidor - 13 août).



Ce n'est pas lorsque dans plusieurs provinces on a été obligé d'augmenter les impositions, pour subvenir aux dépenses de l'armée que certains commandants de province doivent accorder ces facilités ruineuses pour le trésor public.

L'intendant général enverra cet ordre du jour aux intendants des provinces, et leur fera connaître qu'ils seront personnellement responsables des décharges qu'ils auraient accordées, quelles que soient les autorisations dont ils seraient munis, vu qu'elles ne leur seront point passées en compte et qu'ils seront obligés de les payer de leur argent. Toutes les décharges qui aurait été accordées seront regardées comme nulles, et les villages contraints à payer [1].

Tout en cherchant à améliorer les recettes du trésor, Bonaparte se proposa de réaliser des économies assez importantes au moyen de diverses mesures, qui furent notifiées à l'armée par l'ordre du jour du 27 thermidor (14 août.) Les employés des administrations militaires, ainsi que ceux de l'administration des finances, de l'enregistrement et de la monnaie durent être réduits au moindre nombre possible.

A dater du 1er fructidor (18 août), le total des appointements payés par mois aux employés des différents services ne devait pas dépasser :

Pour les employés aux subsistances et transports militaires [2]	12.000 livres.
Pour les employés aux postes militaires	1.500 —
Pour les employés des hôpitaux	7.000 —
Pour les employés de l'habillement	1.200 —
Pour les employés de l'administration des finances, de l'enregistrement et de la monnaie	7.000 —

Tous les employés réformés devaient être placés dans les cadres de l'infanterie ou de la cavalerie à leur choix.

Le même ordre du jour apporta une importante réduction aux frais de manutention du pain :

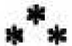
Le Général en chef, s'étant fait représenter le marché passé par l'or-

1. Ordre signé de Bonaparte.
2. L'ordre de Bonaparte prescrivait la réunion en une seule des deux administrations des subsistances et des transports militaires.



donnateur Sucy, qui règle à 28 deniers par ration de pain le prix de la manutention; considérant qu'avec 28 deniers on aurait non seulement de quoi payer la manutention, mais encore de quoi payer la valeur de la ration entière; sur le rapport de l'ordonnateur Daure, ORDONNE que les comptes de l'agent en chef des subsistances ne seront arrêtés qu'à raison de 12 deniers par ration, et ce à commencer de l'entrée de l'armée en Egypte.

Grâce à toutes ces mesures, Bonaparte crut pouvoir annoncer à l'armée le paiement de la solde des mois de messidor [1] et de thermidor [2]. Il s'en fallait d'ailleurs de beaucoup que la situation de la caisse permît d'exécuter cette prescription [3]; il subsistait, en outre, un arriéré de plusieurs mois, qui soulevait de la part des corps de nombreuses et légitimes réclamations.



Dès le lendemain de son retour, Bonaparte prit ses dispositions en vue de son très prochain départ du Caire et de son embarquement pour la France.

Il écrivit à Lanusse (25 thermidor-12 août) :

Je vous prie, Citoyen Général, de garder mes guides et mes équipages. Je n'ai pas pu me rendre à Menouf, vu le désir que j'avais de prendre connaissance des affaires du Caire et de mettre tout en train: car, selon l'usage des Turcs, ils ne payent rien et ne croient pas à la victoire jusqu'à mon arrivée; mais je compte, dans deux jours, débarquer au Ventre-de-la-Vache et vous aller trouver à Menouf.

Je vous ferai prévenir vingt-quatre heures d'avance.

Il fit partir pour Alexandrie l'officier des guides Des-

1. Ordre du jour de l'armée du 26 thermidor (13 août).
2. Ordre du jour du 1er fructidor (18 août).
3. La pénurie de la caisse est signalée par une lettre de Daure à Dugua (7 fructidor-24 août) et par maints autres documents.



noyers [1], avec mission de remettre à Ganteaume la lettre suivante qui fixait le jour de son arrivée à El-Rahmânieh : c'est là que Ganteaume lui ferait passer les derniers avis au sujet de l'embarquement, qui restait nécessairement subordonné au mouvement des croisières ennemies.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CONTRE-AMIRAL GANTEAUME

Le Caire, le 25 thermidor an VII (12 août 1799).

J'envoie, Citoyen Général, 25.000 francs pour la marine d'Alexandrie. J'écris à l'ordonnateur pour que l'on travaille avec la plus grande activité à établir un véritable phare, qu'on découvre de très loin et qui puisse être utile cet hiver à des frégates ou même à une escadre française.

Je mets toujours le plus grand intérêt à avoir pour le mois d'octobre la *Leoben*, armée au moins de manière qu'elle n'ait rien à craindre de ces corvettes turques portant du 8, ni des corsaires. Je désirerais que l'on pût y placer au moins 6 pièces de 18.

Je pars le 28 pour me rendre à Menouf, d'où je partirai le 1er fructidor. Il est probable que, le 1er au soir, ou au plus tard le 2, je serai vis-à-vis El-Rahmânieh, où je désire que l'officier qui vous porte cette lettre soit de retour pour le 1er fructidor au soir, avec vos dépêches, ce qui me décidera à passer le Nil à El-Rahmânieh et à me rendre de suite au puits d'Aboukir, ou à me rendre à Rosette et de là à Aboukir. Comme cet officier ne se doute pas que je serai à El-Rahmânieh, ne lui dites rien ; donnez-lui simplement votre paquet en lui recommandant de me le remettre en mains propres. Vous

---

1. La mission de Desnoyers fait l'objet de l'ordre suivant, donné par Bonaparte, le 25 thermidor (13 août) : « Il est ordonné au citoyen Desnoyers, officier des guides, de se rendre sur-le-champ à Boulak ; il se présentera chez le commandant de la marine, qui mettra à sa disposition une demi-galère armée.

» Il s'embarquera dessus, se rendra à El-Rahmânieh, se présentera chez le commandant de la place, montrera l'ordre ci-joint pour avoir une escorte, et arrivera en toute diligence à Alexandrie ; il remettra en propres mains la lettre ci-jointe au général Ganteaume : c'est sa dépêche principale. Il ne partira d'Alexandrie que lorsque le général Ganteaume l'expédiera ; il retournera à El-Rahmanieh, Il restera dans le fort jusqu'à ce qu'il reçoive de nouveaux ordres : un officier que je dois y envoyer lui portera les ordres, probablement du 2 au 5. Il est nécessaire qu'il soit rendu à El-Rahmânieh le 2 à midi, au plus tard. »



recevrez une centaine de drapeaux et les trois queues du pacha. Tenez-les d'abord chez vous, et puis faites-les embarquer clandestinement. Peut-être même serait-il bon de les faire embarquer sur un aviso que vous diriez être destiné pour France.

Si l'officier part d'Alexandrie dans la journée du 1er, expédiez-m'en un autre le 2 au matin. Vous adresseriez alors votre seconde lettre à l'officier des guides à El-Rahmânieh, en lui recommandant de me les remettre en mains propres.

BONAPARTE.

Desnoyers était également porteur des deux lettres suivantes adressées à Marmont (Le Caire, 25 thermidor - 12 août):

Le payeur fait partir demain, Citoyen Général, 15.000 francs pour le service du génie pour le mois de fructidor. Par la même occasion, il envoie 25.000 francs pour la marine et 10.000 pour le lazaret.

Mon intention est que, sur les fonds de la marine, on travaille sans retard à établir un très beau phare, de manière qu'il soit vu du plus loin que possible, afin qu'il puisse être utile à une flotte française ou à un bâtiment quelconque qui pourrait de nuit se présenter devant Alexandrie.

Je donne ordre, Citoyen Général, que les deux demi-galères et la chaloupe canonnière *la Victoire* se rendent à Rosette pour concourir à la défense du Boghaz, afin d'être en mesure si M. Smith, ce que je ne crois pas, voulait tenter quelque chose avec ses chaloupes canonnières. Cet homme est capable de toutes les folies.

Vous sentez qu'il est nécessaire qu'un aussi grand nombre de bâtiments soient commandés par un homme de tête. Si le commandant des armes à Rosette n'avait pas le talent et le courage nécessaires, tâchez de trouver à Alexandrie un officier qui ait la grande main à cette défense. La faible garnison de Rosette fait que la défense du Nil est spécialement confiée à la flottille.

Ordre fut donné, le même jour, à Dugua de faire partir pour El-Rahmânieh les prisonniers anglais détenus à la citadelle du Caire ; ils seraient ensuite dirigés sur Alexandrie pour être échangés dans les conditions convenues avec Sidney Smith [1].

1. Voir lettre de Berthier à Dugua (25 thermidor - 12 août) : « Le général en



Bonaparte avait d'ailleurs soin de tenir secrets ses projets et ses préparatifs de départ. La fête du Prophète lui fournit l'occasion d'affirmer une fois de plus l'union de ses sentiments avec ceux de la population indigène. Elle fut célébrée, le 13 août, avec beaucoup d'éclat; la solennité religieuse et la glorification de la victoire d'Aboukir furent confondues dans les mêmes réjouissances[1].

Le mardi 11[2], dit Abdurrhaman[3], on célébra la naissance du Prophète. Le cheik Habil-el-Bekri donna une fête au général en chef et à ses principaux officiers.

On ordonna de décorer la ville, et la nuit les boutiques furent illuminées.

Le matin, il y eut une salve d'artillerie à Esbekieh, et le soir un feu d'artifice.

Cette solennité fut ainsi relatée et commentée par l'ordre du jour de l'armée du 29 thermidor (16 août) :

Les commandants des provinces feront connaître par une circulaire en arabe, qui sera envoyée dans tous les villages, la pompe avec laquelle la fête du Prophète a été célébrée au Caire; depuis mémoire d'homme, on n'en avait pas vu d'aussi brillante.

Toute l'armée qui était au Caire, éclairée par une grande quantité de flambeaux, est allée rendre visite au cheik El-Bekri : le général en chef y avait dîné, ainsi que Mustapha-Pacha et tous les principaux officiers faits prisonniers à la bataille d'Aboukir. Le général en chef a assisté à la lecture qui a été faite de différents poèmes arabes en l'honneur du Prophète; après quoi, au milieu des grands cheiks il a fait faire la prière, et s'est fait

---

chef ordonne, Citoyen Général, que vous fassiez partir pour El-Rahmânieh les officiers, soldats ou matelots anglais qui sont à la citadelle : vous les adresserez au commandant du fort d'El Rahmânieh, qui les fera passer par la première escorte de terre à Alexandrie, où ils seront à la disposition du général Marmont, chargé de les échanger.

« Un officier de votre état major conduira ces prisonniers demain matin à Boulak et les consignera au commandant des armes Rouvier qui en donnera un reçu. Ce commandant de la marine les fera mettre sur une djerme armée qui les conduira à El-Rahmânieh. Vous voudrez bien donner des ordres pour qu'il leur soit délivré les vivres nécessaires. »

Voir lettre de Berthier à Marmont (26 thermidor - 13 août), au sujet de cet échange.

1. Voir lettre de Damas à Dugua (Le Caire, 26 thermidor - 13 août) au sujet de l'illumination de la maison de Kleber, en l'honneur de la fête du soir.

2. De Rabie Ier, correspondant au 26 thermidor (13 août). Voir aussi Nakoula-el-Turk (p. 149) qui note la fête au 12 de Rabie Ier.

3. *Histoire de la Campagne d'Egypte*, p. 129.



réciter la généalogie du Prophète. Le pacha et tous les prisonniers turcs ne revenaient plus de leur surprise de voir le respect que les Français avaient pour l'islamisme et la loi du plus saint des Prophètes[1].

Bonaparte semble encore porter son attention sur les travaux de la Commission des sciences et arts. Il forme parmi ses membres, deux commissions chargées de visiter les monuments de la haute Égypte, sous la direction de Costaz et de Fourier[2] : elles devaient partir du Caire, les 15 et 18 août, sur deux djermes escortées par des détachements de la 21e légère.

Les commandants des Commissions correspondront avec moi, prescrivait Bonaparte, toutes les fois qu'ils auront visité des monuments qui leur auront fourni des observations ou descriptions nouvelles.



Le 13 août, Bonaparte prescrivit de faire partir pour les lacs de Natron 50 Grecs, de la compagnie du capitaine Nicole, afin de relever la garnison que Menou avait laissée dans les couvents, sous les ordres du capitaine La Faye[3].

1. Cet ordre du jour est signé par Bonaparte.

2. Voir lettres de Berthier à Costaz et à Fourier (26 thermidor - 13 août), les prévenant que Bonaparte les a nommés chefs des deux commissions.

Un arrêté de Bonaparte (mis à l'ordre du jour de l'armée du 27 thermidor - 14 août) fixe la composition des commissions :

1re Costaz, Nouet, Méchain, Coutelle, Coquebert, Savigny, Ripault, Balzac, Corabœuf, Lenoir, Labate, Lepère (architecte), Saint-Genis, Viard ;

2e Fourier, Parseval, Villoteau, Delile, Geoffroy, Le Père (ingénieur), Redouté, Lacipiere, Chabrol, Arnollet, Vincent.

Voir une lettre de Geoffroy-Saint-Hilaire aux professeurs du Muséum (Le Caire, 29 thermidor - 16 août) :

« .....Le général en chef, qui n'a jamais perdu de vue les membres de la Commission des arts, vient de prévenir tous leurs désirs. Il est toujours rempli pour nous des manières les plus bienveillantes, et il est entré dans une multitude de détails qui assureront le succès de notre entreprise et qui nous épargneront beaucoup de tracasseries et de fatigues. » (*Lettres écrites d'Egypte*, publiées par Hamy, p. 127.)

3. Voir ordre de Berthier à Dugua (26 thermidor - 13 août), prescrivant de faire partir de suite, pour les lacs, 50 Grecs de la compagnie du capitaine Nicole ; ils porteront avec eux vingt jours de vivres.

Voir (même date) ordre de Berthier à La Faye, l'invitant à remettre le comman-



Le lendemain, il confia au général Rampon la mission de surprendre, avec une petite colonne, des Arabes signalés vers Geziret-el-Bily.

Vous voudrez bien, écrivit-il à Berthier[1], donner l'ordre au général Rampon de partir ce soir, à 6 heures, avec 300 hommes de cavalerie, en prenant tout ce qui est disponible à Boulak ou au Caire, le chef de bataillon grec Barthélemy, les janissaires de la province d'Atfieh et de Kelioub, pour arriver demain avant le jour à Geziret, l'investir, tuer tous les Arabes Bily et Aydy qu'il pourra trouver, et mener au Caire leurs bestiaux et leurs femmes.

Vous donnerez rendez-vous à la cavalerie, à Barthélemy et aux janissaires au fort Sulkowski, d'où il faut qu'ils partent au plus tard à 8 heures du soir.

Cette petite expédition n'eut qu'un succès incomplet. Elle fait l'objet d'un compte rendu que Rampon adressa à Bonaparte, après avoir ramené sa colonne au Caire (29 thermidor-16 août). Il dit que, la cavalerie de Boulak étant arrivée en retard au rendez-vous, il n'a pu partir avant 9 heures du soir, avec environ 180 hommes de différents corps :

..... Je suis arrivé au grand jour, et par une marche des plus rapides, sur le point indiqué. Dix hussards du 7e, commandés par le citoyen Rampon sous-lieutenant, éclairaient ma marche et étaient soutenus par le reste des hussards formés en peloton ; ils ont surpris une espèce d'avant-poste au bivouac, composé d'une douzaine d'Arabes tant à pied qu'à cheval, les ont enveloppés avec la rapidité de l'éclair ; cinq ou six ont été tués, le reste a été poursuivi pendant plus d'une lieue sans pouvoir les atteindre ; on leur a pris douze ou quinze chameaux. Un peloton du 3e de dragons, qui était sur ma gauche, et se dirigeait parallèlement aux hussards à une distance de deux cents toises, a fusillé une autre troupe d'Arabes, dont quelques-uns ont été blessés. Je marchais au centre

dement des lacs à l'officier commandant les 50 Grecs et à revenir au Caire. Voir aux *Annexes* des extraits du *Journal* du capitaine La Faye.

1. Bonaparte à Berthier (27 thermidor-14 août).

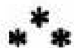


de ces deux petites colonnes avec le restant de la cavalerie afin de les secourir en cas de besoin. Pendant notre chasse, qui a duré une lieue et demie, nous avons trouvé un de leurs camps tout tenté; ils avaient abandonné leurs provisions, leurs meubles, une infinité de riz, de savon, de tabac et des pièces de toile; tout ce qui a été rejeté par le soldat a été brûlé; beaucoup d'autres chameaux et des chevaux sont tombés en notre pouvoir.

J'ai réuni ma troupe au village nommé Mechtoul, où les Arabes dans leur fuite avaient mis leurs bœufs, moutons et autres animaux. Je l'ai fait cerner, et j'ai déclaré au cheik que, s'il ne faisait pas remettre sur-le-champ tous les objets délaissés par les Arabes, sa tête tomberait par terre; il m'a fait amener des bœufs, des moutons et des chèvres. Le peu d'Arabes que nous poursuivions ayant disparu, je suis revenu au village de Mit-Kenan, où j'ai fait rafraichir hommes et chevaux également fatigués d'une course aussi longue que prompte.

Le résultat de cette expédition, à qui une heure de retard enlève à coup sûr le succès le plus complet, a coûté cependant aux Arabes la perte de six hommes tués, quelques blessés, six chevaux et quantité de poulains, une soixantaine de chameaux, beaucoup d'autres bestiaux de toute espèce et des effets de campement; nous n'avons eu qu'un maréchal des logis du 22e de chasseurs blessé à la jambe d'un coup de stylet.

Le citoyen Barthélemy, commandant les janissaires, n'ayant pu suivre mes mouvements, fut attaqué par une trentaine d'Arabes; il a eu deux ou trois hommes tués; il m'a assuré avoir blessé quelques Arabes.



En quittant Alexandrie, Bonaparte avait recommandé à Ganteaume d'observer avec soin les mouvements des escadres ennemies, de façon à l'informer du moment où la sortie du port serait libre, ou moins activement surveillée. La plupart des rapports envoyés par l'amiral, surtout dans les premiers jours, n'ont pas été conservés[1]. Il semble cependant que la

1. A défaut des expéditions originales, qui semblent avoir disparu, quelques



rigueur du blocus n'ait pas tardé à se relâcher. Dès le 6 août, les Anglo-Turcs laissèrent entrer dans le port le brick *le San-Nicolo*, venant de Raguse, avec mission de chercher le consul de cette république[1]. Le 12 août, plusieurs bâtiments turcs s'éloignèrent du mouillage d'Aboukir, probablement pour emporter des blessés ou pour aller se ravitailler à Chypre ou en Syrie : l'avis en fut envoyé, le jour même, à Bonaparte qui le reçut le 15 août.

C'est à cette dernière date que Bonaparte avait d'abord fixé son départ pour Menouf. Retardé peut-être par les affaires qu'il voulait terminer, il fit connaître à Ganteaume qu'il ne quitterait pas Le Caire avant le 19 août[2] :

Je reçois, Citoyen Général, votre lettre du 23. Je vous envoie une caisse de café et de sucre, du vin et du rhum. J'ai fait écrire dessus : *Pour Monsieur Smith* ; vous les ferez déposer chez vous jusqu'à nouvel ordre.

J'écris, à El-Rahmânieh, à l'officier de guides que je vous ai

---

lettres de Ganteaume à Bonaparte nous sont connues grâce à des duplicata reçus par Dugua après le 18 août et recopiés ensuite dans la *Collection Napoléon*.

1. Voir lettre de Le Roy à Bonaparte (Alexandrie, 24 thermidor - 11 août). Le *San-Nicolo* est parti le 5 prairial (24 mai) de Raguse ; il a relâché à Chypre du 1er au 20 messidor (19 juin au 8 juillet). Il assure que plusieurs bâtiments partis d'Egypte sont arrivés à Ancône, entre autres le *Triomphant* qui, parti d'Alexandrie dans la nuit du 15 au 16 février, a atteint Raguse en dix jours. Après avoir reproduit quelques nouvelles d'Europe, Le Roy ajoute qu'il laisse à Ganteaume le soin de faire connaître la situation des croisières ennemies.

2. Le Caire (28 thermidor - 15 août). Bien que Bonaparte accuse réception à Ganteaume de sa lettre du 23 thermidor, il semble avoir reçu presque en même temps celle du 25 ; en effet, il annonce à Kleber (voir p. 560) que beaucoup de bâtiments turcs sont partis d'Aboukir le 25.

Dans ses *Campagnes d'Egypte et de Syrie* (t. II, p. 150) Napoléon a dit : « Le contre-amiral Ganteaume manda, en date du 13 août, que les quatre bâtiments seraient prêts à prendre la mer le 20 ; toutefois, qu'il ne fallait pas penser à pouvoir le faire, avec quelque probabilité de succès, avant le mois de novembre ; alors les vents souffleraient du sud et les longues nuits seraient favorables. » La date du 13 août est évidemment erronée, comme d'ailleurs plusieurs autres que Napoléon donne pour cette période (exemple : départ pour Menouf le 19 *août au soir*, au lieu du 18 *à 3 heures du matin*). On peut admettre que la dépêche de Ganteaume est celle du 23 thermidor (10 août), non conservée. A ce moment, le grand nombre des bâtiments ennemis aurait difficilement permis la sortie du port d'Alexandrie ; leur éloignement offrit bientôt des chances favorables, dont il importait de profiter.



expédié il y a quelques jours, de se rendre à Menouf, où je serai ; je ne partirai de Menouf que lorsqu'il sera arrivé.

Je ne partirai d'ici, au plus tôt, que le 1er fructidor. Si le 2, 3 ou 4 fructidor, vous aviez quelque chose de nouveau, expédiez-moi un de vos adjudants à Menouf ; car, si l'officier ne me portait rien de nouveau, j'attendrais, avant de partir de Menouf, l'arrivée de votre adjudant.

En s'éloignant d'Aboukir, une quarantaine de bâtiments se présentèrent, le 13 août dans la matinée, devant le boghaz de Damiette. Comme leur brusque apparition pouvait faire craindre une tentative hostile contre cette partie de la côte, Kleber s'empressa d'en rendre compte à Bonaparte (de Damiette, 26 thermidor - 13 août) :

Ce matin, à la pointe du jour, 35 à 40 bâtiments de guerre et de transport ont été aperçus devant le boghaz de Damiette ; il est 7 heures du matin, et les bâtiments de transport approchent de la côte, ce qui donne lieu de penser que l'ennemi tentera une descente. Toutes les troupes de la division étant détachées et en course pour la levée des impôts, je leur envoie l'ordre de rentrer ; mais elles ne pourront être réunies avant quatre et même cinq jours. En attendant, je suis réduit à la garnison de Lesbeh, qui est de 600 hommes. Le bataillon de la 25e demi-brigade, que j'avais envoyé à Rosette lorsque je marchai sur Aboukir, n'est pas encore rentré ; j'ai cependant écrit itérativement au général Menou à ce sujet [1].....

Ces bâtiments ennemis restèrent pendant trois jours en vue du Boghaz, mais se bornèrent à quelques démonstrations qui ne furent suivies d'aucune tentative sérieuse. Le 14 août (27 thermidor), Kleber, qui s'était porté à Lesbeh pour observer les mouvements de l'ennemi, écrivit à Bonaparte :

La flotte ennemie, composée de 4 gros bâtiments, caravelles ou fré-

1. *In fine*, Kleber transmet les dernières nouvelles de Syrie. Ibrahim Bey est à Gaza, avec 2.000 Mameluks ou Arabes ; 1.000 Maugrabins, envoyés par Djezzar, viennent d'y arriver. Khan-Younès est occupé par Mohammed-el-Elfi, avec 1.000 Mameluks ou Arabes ; Osman Bey-Cherkaoui s'est réuni à lui. Djezzar rassemble beaucoup de chameaux.



gates, de 4 bricks anglais et de 16 ou 17 bâtiments de transport ou canonnières, s'est ralliée hier vers midi vis-à-vis le Boghaz, et a jeté aussitôt en mer 22 embarcations chargées de monde. Ces embarcations ont employé tout le reste du jour à parcourir et raser la côte, et ont gagné le large sans qu'on les ait vues rejoindre leurs vaisseaux vers le soleil couchant. Ce matin nous trouvons la flotte dans la même position et toujours au mouillage, à l'exception d'un petit bâtiment qu'on aperçoit à la voile, cinglant vers la Syrie. Quant aux débarcations, je ne sais encore ce qu'elles sont devenues, la découverte envoyée entre le Boghaz et Dibeh n'étant pas rentrée, et la longue-vue ne pouvant rien apercevoir. Je présume, d'après cela, que cette flotte n'est qu'une avant-garde et qu'elle attend le restant de l'escadre, pour effectuer la descente. Je désire avec la plus grande impatience l'arrivée du bataillon que m'a retenu le général Menou à Rosette, et celui de la 75e resté à Alexandrie. Un renfort de cavalerie (car je n'ai en tout que 300 hommes) arriverait aussi bien à propos; mais je me flatte de l'espoir de vous voir arriver vous-même avec une partie de l'armée. Mes détachements épars dans le Delta et dans la province de Mansourah ne sauraient être réunis entièrement que dans trois jours.

Le lendemain, Kleber adressa à Bonaparte ces nouveaux renseignements (de Damiette, 28 thermidor-15 août):

La flotte ennemie est toujours dans la même position, Citoyen Général; le bâtiment, que nous avions cru voir cingler hier vers la Syrie, n'en a rien fait; il est rentré; et, le soir, trois autres petits bâtiments avaient également rallié l'armée, ce qui portait le nombre des voiles à 28. Les marins français prétendent que, quoiqu'il y ait quelques bâtiments construits à l'européenne, il ne s'en trouve pas d'anglais; des marins turcs prétendent le contraire; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que trois grandes embarcations sont constamment mouillées à la même place à une lieue à l'est de la batterie du Boghaz; les autres ont regagné leur bâtiment respectif.

Une partie de mes détachements est déjà rentrée; j'attends le reste demain ou après. Le général Leclerc éprouve la plus grande difficulté pour communiquer avec El-Arich; il ne peut le faire qu'avec son infanterie, ce qui l'a harassé de fatigue; il serait bien désirable, Citoyen Général, qu'on pût y envoyer un détachement de dromadaires.

Le commandant Geoffroy désirerait aussi avoir a El-Arich un détachement de cavalerie, quelque faible qu'il pût être pour éclairer les environs de la place; moi-même j'aurais besoin d'un renfort de 1.000 hommes de cette arme dans la circonstance actuelle.

Le départ des bâtiments ennemis ne devait pas tarder à dissiper les inquiétudes éveillées par leur brusque apparition. Une lettre de Kleber à Bonaparte (Damiette, 29 thermidor-16 août) transmit cette nouvelle rassurante:



..... Aujourd'hui, à 7 heures du matin, l'escadre et la flottille, mouillées devant le boghaz de Damiette, ont mis sous voile par un vent d'ouest-nord-ouest.

Cet appareillage lent et successif n'a été général qu'à 11 heures du matin; tous les bâtiments ont serré le vent, bas-bord amures, pour s'élever dans le nord, hormis une kaiasse ou aviso qui a prolongé la côte, en faisant route à l'est-nord-est[1].....

Tous mes détachements étaient rentrés ce matin à 11 heures. J'avais donc environ 1.200 hommes armés et 4 pièces de canon disponibles; j'avais également réuni à Gheyt-Nosarah 100 barques pour porter des troupes par le lac, sur les points nécessaires. Cinq Turcs nus ont été pris sur la plage à une lieue à l'est de la batterie du Boghaz; je n'ai pu les faire interroger encore, n'étant point arrivés à Damiette. Je laisserai reposer la troupe demain, pour leur faire continuer, après, le recouvrement des impôts[2].....

P. S. — Le citoyen Chanaleilles qui connaît parfaitement les constructions turques, ayant demeuré longtemps à Constantinople, est d'accord avec nos marins, et assure que de tous les bâtiments qui composaient l'escadre, il ne s'en trouvait pas un seul anglais.

La première lettre de Kleber (26 thermidor - 13 août) parvint seule au Caire avant le départ de Bonaparte. Comme celui-ci avait pu apprécier par lui-même la situation de la flotte anglo-turque et qu'il savait, par les renseignements venus d'Alexandrie, que l'ennemi abandonnait peu à peu le mouillage d'Aboukir, il ne partagea pas les inquiétudes éveillées chez Kleber par l'apparition d'une force navale assez importante :

..... Je suis instruit, lui répondit-il aussitôt[3], qu'un grand nombre de bâtiments de ceux qui étaient à Aboukir en sont partis le 25, et, si ce ne sont pas ceux-là qui viennent faire de l'eau au boghaz, ce

1. Kleber présume que la flotte se dirige sur Chypre et l'aviso sur Acre.

2. Kleber demande à Bonaparte ses ordres définitifs au sujet du chebec *le Thévenard*. Il le prie d'envoyer à Damiette l'ingénieur de la marine Ferrand, pour faire construire le bateau plat destiné au lac Menzaleh ; le maître-charpentier qui est à Damiette ne peut faire ce travail sans être dirigé.

3. Du Caire, 28 thermidor (15 août). Bonaparte vient de recevoir la lettre de Kleber du 26. Les inquiétudes manifestées par ce dernier sont ainsi justifiées dans une lettre postérieure à Bonaparte (Damiette, 1er fructidor - 18 août) : « Je reçois à l'instant..... votre lettre du 24..... L'événement d'Aboukir est plus qu'une défaite pour les Turcs, c'est une calamité. Si j'en avais connu plus tôt tous les détails, j'aurais eu un peu moins de sollicitude lors de l'apparition de la flotte devant Damiette, sans toutefois prendre moins de précautions. »



sont des bâtiments qui étaient mouillés à Alexandrette et que le bruit des premiers succès d'Aboukir aura fait mettre à la voile.

Le bataillon de la 25e est parti pour vous rejoindre.

Je vous envoie la demi-galère *l'Amoureuse*.

Vous pouvez disposer du général Vial, qui est dans la Garbieh avec un bataillon de la 32e; il a avec lui une pièce de canon.

La cavalerie qui était à Alexandrie, qui arrive à l'instant, se reposera la journée de demain, et, si cela est nécessaire, je la ferai partir sur le champ.

Quelque chose que ce convoi puisse être, je ne doute pas que vous n'ayez eu le temps de réunir votre division et de vous mettre bien en mesure.

J'ai des nouvelles de Syrie à peu pres conformes aux vôtres. Ibrahim-Bey a avec lui 250 Mameluks à cheval et 150 à pied, 500 hommes à cheval de Djezzar et 600 hommes à pied. Elfi Bey n'a avec lui que 80 Mameluks. Une partie des Arabes cherche, comme à l'ordinaire, les moyens de piller.

J'espère recevoir de vous, dans la journée de demain, des renseignements positifs sur cette flotte : pourvu qu'ils mettent trois jours à débarquer, comme ils ont fait à Aboukir, et je ne suis plus en peine de rien.

Je fais partir le chef de bataillon Ruty pour commander votre artillerie[1].

Tandis que les menaces éventuelles contre la côte suscitaient les préoccupations de Kleber, le chef de bataillon du génie Geoffroy, commandant à El-Arich, recevait un message envoyé de Gaza, par Ibrahim-Bey, pour l'inviter à rendre le fort[1]. Ecrite avant que la nouvelle de la bataille d'Aboukir fût parvenue en Syrie, cette sommation cessait d'être inquié-



1. Le lendemain, Bonaparte prescrit à Berthier de faire partir, dans la soirée, avec Ruty, tous les hommes de la division Kleber qui sont au Caire.

2. Dans cette lettre, datée du 13 Rabie Ier (28 thermidor - 15 août), Ibrahim-Bey annonce l'arrivée du grand vizir Joussef-Pacha avec des troupes innombrables; Djezzar Pacha a en outre 30.000 Albanais, sans compter la cavalerie, etc. En même temps 600 grands vaisseaux sont arrivés devant Alexandrie : « Tout ce qu'il y a au monde, soit musulmans ou chrétiens, sont ligués contre vous..... Si vous avez de l'honneur et que vous désiriez sortir du fort, faites-nous le savoir, et nous vous enverrons la sauvegarde qu'il faut..... Rendez-vous et envoyez-nous un négociateur de votre part avec le courrier. Vous n'aurez que satisfaction; mais il faut nous envoyer un homme pour capituler avec nous..... »

tante après ce grand événement, et Geoffroy lui opposa une dédaigneuse et ferme réponse :

Je vous envoie, écrit-il au général Leclerc[1], une lettre que m'écrivit Ibrahim-Bey et que m'apporta un paysan de Gaza le 30 thermidor au soir. Ne sachant la déchiffrer, je lui en ai donné le reçu en lui disant que, tel que soit le contenu de sa lettre, je l'envoie à Katieh, où l'on y ferait droit si l'on y juge à propos; que, si ce sont des menaces qu'il nous adresse, nous sommes rebattus de pareilles jactances, et que je lui envoie pour réponse la nouvelle de l'affaire d'Aboukir ; que, si ce sont des propositions amicales qu'il nous offre, je ne connais pas là-dessus les intentions du général en chef ; mais que, s'il est fait réponse à sa lettre, je la lui ferai passer.

Le paysan, qui m'apporta la lettre d'Ibrahim-Bey, l'accompagna d'un riche présent en raisins, grenades et pêches.....

Voici les nouvelles de la Syrie :

Le pacha Abdallah attend à Damas Youssef, qui y doit arriver chaque jour avec une armée venant de Constantinople.

Cependant, quoique dans l'attente de cette armée, la Syrie ne se remue pas. Le Djezzar ne fait aucune levée dans l'intérieur du pays; il se contente seulement de réparer les murs d'Acre.....

Il n'y a aucuns magasins de vivres, ni à Jaffa, ni à Gaza. On prétend que le Djezzar, craignant de part et d'autre, a résolu de rester neutre dans la nouvelle lutte.....

Les Mameluks qui sont à Gaza y sont arrivés le même jour que l'armée française en partit; ils sont au nombre de 300 à 400. Ils y ont réuni 200 janissaires à cheval du Grand Seigneur, qu'ils ont ramassés dans le pays, et n'ont pas le moindre approvisionnement. L'Elfi-Bey s'est réuni à Ibrahim-Bey et fait souvent des reconnaissances jusqu'à Khan-Younès, où il passe quelques jours. Ils sont dans une continuelle inquiétude.

Ces renseignements montraient que, s'il fallait se tenir en garde contre les rassemblements de troupes signalées en Syrie, elles n'étaient pas en mesure d'entreprendre, dès maintenant, des opérations importantes.



Pendant les trois dernières journées passées au Caire

1. D'El-Arich, 3 fructidor (20 août). Leclerc, commandant à Katieh, rendit compte de cet incident à Kleber. Comme celui-ci était parti pour Rosette, l'adjudant général Almeras lui transmit les renseignements ainsi fournis (Damiette, 8 fructidor - 25 août).



Bonaparte s'occupa de l'habillement de l'armée. La pratique ayant fait ressortir les inconvénients de la toile, qui avait été adoptée l'année précédente[1], il fut décidé que les soldats recevraient des effets de drap. Les quantités allouées furent ainsi fixées par un supplément à l'ordre du jour de l'armée du 28 thermidor (15 août) :

BONAPARTE, Général en chef, ORDONNE :

Article I[er]. — Il sera accordé aux différents corps de l'armée un nombre d'habillements complets en drap pour l'an VIII, conforme à l'état ci-dessous.

II. — Etant impossible de se procurer la quantité de drap bleu nécessaire, il sera réservé pour l'artillerie et les sapeurs ;

Le drap vert, pour la cavalerie;

Le rouge, noir, gris, puce, etc. pour l'infanterie.

III. — L'ordonnateur fera connaître à l'ordre de demain la couleur du drap dont sera habillée chaque demi-brigade : il aura soin que les couleurs nationales se trouvent sur chaque uniforme[2].

1. Voir t. II, p. 335 et t. III, p. 35.

2. Ces couleurs furent fixées seulement par l'ordre du jour du 9 vendémiaire an VIII (1[er] octobre 1799) :

	Habit	*Retroussis et parements*	*Passepoil*	*Collet*	*Passepoil*
2e légère	vert clair	gros bleu	blanc	bleu	blanc
4e —	—	puce	—	puce	—
21e —	bleu céleste	jaune	—	jaune	—
22e —	—	cramoisi	—	cramoisi	—
9e de ligne	écarlate	blanc	bleu	bleu	rouge
13e —	cramoisi	puce	blanc	—	blanc
18e —	brun	bleu	—	écarlate	bleu
25e —	cramoisi	—	—	bleu	blanc
32e —	brun	aurore	—	écarlate	bleu
61e —	cramoisi	vert clair	—	bleu	blanc
69e —	brun	blanc	bleu	écarlate	bleu
75e —	écarlate	bleu céleste	blanc	bleu céleste	—
85e —	brun	jaune	—	écarlate	—
88e —	cramoisi	vert	—	bleu	blanc
Sapeurs	bleu	bleu	rouge	rouge	
Mineurs	—	bleu (*retroussis*)	—	noir (*collet et parements*)	
Compagnie d'ouvriers du génie	—	bleu (*retroussis*)	—	rouge (*collet et parements*)	



Tableau de ce qui est accordé à chaque corps.

IV. — 2e d'infanterie légère		1.800
4e	—	1.600
22e	—	1.600
21e	—	3.000
9e de ligne		1.800
13e	—	2.400
18e	—	2.400
25e	—	2.200
32e	—	2.400
61e	—	2.000
69e	—	2.400
75e	—	2.200
85e	—	2.400
88e	—	2.000
Artillerie à pied, à cheval, ouvriers		3.000
Génie, sapeurs,		2.000

V. — Lorsque les draps de cette quantité d'habillements auront été distribués, il sera accordé un suplément aux corps qui n'en auraient pas eu assez : ils enverront, à cet effet, leurs réclamations à l'ordonnateur en chef.

VI. L'ordonnateur en chef me fera un rapport particulier sur l'habillement de la cavalerie : les hommes de cette arme qui ont été habillés l'année dernière ne le seront pas cette année.

BONAPARTE.

	Habit	*Retroussis et parements*	*Passepoil*	*Collet*	*Passepoil*
Compagnie d'aérostiers	bleu	vert (*retroussis*)	blanc	rouge (*collet et parements*	
Artillerie à pied	—	rouge (*retroussis*)	rouge	—	—
Ouvriers d'artillerie	—	jaune (*retroussis et parements*)	jaune	jaune (*collet*)	

Artillerie à cheval. } Conservent leur uniforme.
Cavalerie. }

Le passepoil blanc devait être en toile, ceux de couleur en drap.



L'ordre du jour prescrivait encore les détails suivants, arrêtés par l'ordonnateur en chef Daure :

Habillement des troupes pour l'an VIII.

L'habit veste pour l'infanterie sera en drap doublé en toile de coton blanc.

Le gilet de basin croisé, le pantalon en toile forte écrue pour l'infanterie de ligne, et gros bleu pour l'infanterie légère, l'artillerie et le génie.

L'habit de dragon sera en drap, le gilet en basin rayé, le pantalon en drap.

Le dolman, le gilet et le pantalon de chasseurs et hussards seront en drap.

L'habit, le gilet et le pantalon de l'artillerie à cheval seront en drap.

Il sera accordé à chaque cavalier une paire de bottes à la hussarde, une paire de souliers par année

Il sera accordé à chaque soldat une paire de souliers tous les trois mois.

Il sera accordé une casquette à chaque homme d'infanterie.

Il ne sera fourni des magasins de la République que le drap, les corps se pourvoiront des autres objets[1].

Les chiffres portés à l'ordre du jour du 28 thermidor faisaient ressortir l'effectif total des corps de troupe à 35.200 hommes. Il n'était réellement que moitié moindre, comme l'indiquent deux lettres « confidentielles » adressées par Berthier à Songis et à Sanson (29 thermidor-16 août)[2] :

Je vous préviens, Citoyen Général, que, sur l'ordre du jour d'hier, le général en chef a porté l'habillement de l'armée au double de ce qui lui est réellement accordé, ce qui est pour l'opinion publique, en faisant croire en Europe la force effective de l'armée au double de ce qu'elle est.

Prévenez les corps que ceux auxquels il est accordé une quantité doivent ne compter que sur moitié, qui leur est réellement accordée.

1. L'ordre du jour contient en outre les tarifs des matières accordées aux corps de troupe, ainsi que les prix alloués pour achats de matières et pour confections.
2. Des communications analogues durent être faites aux généraux commandant les divisions; mais seules les lettres à Songis et à Sanson ont été conservées.



L'acquisition des draps nécessaires devait être assurée au moyen de marchés passés avec des négociants européens établis en Egypte. Elle donna lieu à cette lettre de Bonaparte à Marmont (30 thermidor-17 août) :

J'ai voulu, Citoyen Général, conclure un marché avec des Francs, qui devaient me fournir 24.000 aunes de drap; je comptais les avoir pour 20 francs et payer moitié en argent, moitié en riz ou en blé. Ayant accaparé tous les draps du pays, ils sentent qu'ils sont à même de me faire les conditions qu'ils veulent. Il est cependant indispensable que j'habille l'armée; voici le parti auquel je me résous :

Vous ferez venir chez vous les négociants toscans et impériaux qui ont plus de 20.000 aunes de drap de toutes les couleurs à Alexandrie ou à Rosette. Vous leur ferez connaître que la guerre a été déclarée par la République française à l'Empereur et au grand-duc de Toscane, que les lois constantes de tous les pays vous autorisent à confisquer leurs bâtiments marchands et mettre le scellé sur leurs magasins; que cependant je veux bien leur accorder une faveur particulière, et ne point les comprendre dans cette mesure générale; mais que j'ai besoin de 24.000 aunes de drap pour habiller mon armée; qu'il est nécessaire qu'ils fassent de suite la déclaration du drap qu'ils ont, qu'ils en consignent 24.000 aunes, soit à Alexandrie, soit à Rosette. Ils seront consignés au commissaire des guerres, qui les fera partir en toute diligence au Caire; le procès-verbal en sera fait, et les draps estimés et payés selon l'estimation, sans que le maximum de l'aune passe 18 francs. Un de ces négociants, chargé de pouvoirs des autres, se rendra au Caire pour conférer avec l'ordonnateur en chef et s'arranger pour le mode de paiement.

Si, au lieu de se prêter à cette mesure de bonne grâce, ces messieurs faisaient les récalcitrants, vous ferez mettre le scellé sur leurs effets, papiers et maisons; vous les ferez mettre dans une maison de sûreté; vous ferez abattre les armes de l'Empereur et de Toscane, et vous en donnerez avis à l'ordonnateur de la marine, pour qu'il confisque tous les bâtiments appartenant aux Impériaux, Toscans et Napolitains: je préfère la première mesure à la deuxième.

L'organisation des corps, et notamment celle de l'artillerie, donnèrent encore lieu à diverses dispositions prescrites par



Bonaparte dans les deux dernières journées de son séjour au Caire.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL BERTHIER

Le Caire, le 29 thermidor an VII (16 août 1799).

Je vous prie, Citoyen Général, de donner l'ordre au général Davout de passer, demain à 6 heures du matin, la revue de toute la cavalerie qui se trouve à Boulak ou au Caire et de m'en remettre l'état de situation, ainsi que de l'artillerie. Il fera compléter les cartouches. Il s'assurera que les commandants des corps ont fait toutes les dispositions nécessaires pour présenter le plus grand nombre d'hommes possible.

BONAPARTE.

Ordres de Bonaparte au général Songis.

30 *thermidor* (17 *août*). — Les affûts qui sont à Salheyeh, Citoyen Général, sont des affûts de Mameluks. Ces affûts ne résisteraient point; il est nécessaire d'en envoyer d'autres.

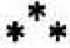
30 *thermidor* (17 *août*). — La demi-galère *l'Amoureuse*, Citoyen Général, part dans la matinée pour Damiette. Je désirerais qu'indépendamment des 100 fusils que vous m'annoncez y avoir envoyés, vous en fassiez passer encore 60 autres. Je désirerais savoir le nombre de canonniers qui se trouvent dans ce moment-ci, soit à Lesbeh, soit dans la division Kleber. S'il n'y en avait pas assez, faites-en passer de suite.

Je vous prie de m'envoyer l'état des pièces, soit de siège, soit de campagne, qui sont à Damiette. Envoyez-y ce que vous pourrez et ce qui manquerait : ce point est menacé par l'ennemi.

Faites-moi également un rapport sur l'armement de Salheyeh. Vous savez que la plupart des affûts ne sont pas dans le cas de tirer 10 coups de canon.

30 *thermidor* (17 *août*). — Je vois par l'état que vous m'envoyez qu'il n'y a que 99 coups de 16 à Lesbeh : envoyez-en encore 200.

Il y a 4 mortiers de 8, et il n'y a que 400 bombes, ce qui est bien peu de chose. Voyez si vous pouvez y en faire passer sans vous dégarnir.



Tout en cherchant à assurer la défense de l'Egypte dans les meilleures conditions possibles, Bonaparte songea à renouer des négociations avec la Porte. S'il ne les avouait pas, il ne pouvait méconnaître les difficultés résultant de la diminution des effectifs, de l'insuffisance des ressources matérielles à



tirer du pays, de l'absence complète de communications avec la France[1]. On a vu que, dans sa lettre au Directoire du 10 messidor (28 juin), il évaluait à 15.000 hommes l'effectif auquel serait réduite l'armée à la saison prochaine et déclarait : « Nous ne pourrons pas résister à un débarquement combiné avec une attaque par le désert. » La victoire d'Aboukir écartait pour quelque temps le danger d'une nouvelle entreprise maritime. On pouvait, en outre, espérer qu'elle exercerait une heureuse intimidation sur la Porte et la rendrait plus accessible à des propositions de paix.

Bonaparte choisit comme intermédiaire Méhémet-Effendi, qui avait été fait prisonnier à Aboukir et amené au Caire. Il résolut de le renvoyer en Turquie, avec mission de remettre au grand vizir la lettre suivante (30 thermidor-17 août) :

AU GRAND-VIZIR, GRAND PARMI LES GRANDS, ÉCLAIRÉS ET SAGES, SEUL DÉPOSITAIRE DE LA CONFIANCE DU PLUS GRAND DES SULTANS.

J'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence par l'effendi qui a été fait prisonnier à Aboukir et que je lui renvoie, pour lui faire connaître la véritable situation de l'Egypte et entamer des négociations entre la Sublime Porte et la République française, qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur de l'un et de l'autre Etats.

Par quelle fatalité la Porte et la France, amies de tous les temps et dès lors, par habitude, amies par l'éloignement de leurs frontières, la France ennemie de la Russie et de l'Empereur, la Porte ennemie de la Russie et de l'Empereur, sont-ils (*sic*) cependant en guerre ?

Comment Votre Excellence ne sentirait-elle pas qu'il n'y a pas un Français de tué qui ne soit un appui de moins pour la Porte ?

Comment Votre Excellence, si éclairée dans la connaissance de la politique et des intérêts des divers États, pourrait-elle ignorer

1. Pour permettre l'établissement de relations à travers les pays barbaresques, Bonaparte cherche de nouveau à gagner l'amitié des souverains de ces pays. Au départ de la caravane de Maugrabins (signalée par les lettres de Dugua), il écrit en termes amicaux au sultan de Maroc et au bey de Tripoli (28 thermidor-15 août).



que la Russie et l'Empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus pour le partage de la Turquie et que ce n'a été que l'intervention de la France qui l'a empêché ?

Votre Excellence n'ignore pas que le vrai ennemi de l'islamisme est la Russie. L'empereur Paul III s'est fait grand maître de Malte, c'est-à-dire a fait vœu de faire la guerre aux musulmans. N'est-ce pas lui qui est le chef de la religion grecque, c'est-à-dire des plus nombreux ennemis qu'ait l'islamisme ?

La France, au contraire, a détruit les chevaliers de Malte, rompu les chaînes des Turcs qui étaient détenus en esclavage et croyaient, comme l'ordonne l'islamisme, qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

Ainsi donc la Sublime Porte a déclaré la guerre à ses véritables amis et s'est alliée à ses véritables ennemis.

Ainsi donc la Sublime Porte, qui a été l'amie de la France tant que cette puissance a été chrétienne, lui a fait la guerre dès l'instant que la France, par sa religion, s'est rapprochée de la croyance musulmane.

La Russie et l'Angleterre ont trompé la Sublime Porte ; ils ont intercepté nos courriers, par lesquels nous lui faisions part de l'expédition d'Égypte et l'ont représentée comme le commencement de l'envahissement de l'empire musulman.

Comme si je n'avais pas toujours déclaré que l'intention de la République française était de détruire les Mameluks, et non de faire la guerre à la Sublime Porte ; était de nuire aux Anglais, et non à son grand et fidèle allié l'empereur Sélim.

La conduite que j'ai tenue envers tous les gens de la Porte qui étaient en Égypte, envers les bâtiments du Grand Seigneur, envers les bâtiments de commerce portant pavillon ottoman, n'est-elle pas un sûr garant des intentions pacifiques de la République française ?

La Sublime Porte a déclaré la guerre dans le mois de janvier à la République française avec une précipitation inouïe, sans attendre l'arrivée de l'ambassadeur Descorches, qui déjà était parti de Paris pour se rendre à Constantinople, sans me demander aucune explication, ni répondre à aucune des avances que j'ai faites.

J'ai cependant espéré, quoique sa déclaration de guerre me fût parfaitement connue, pouvoir la faire revenir ; et j'ai à cet effet envoyé le citoyen Beauchamp, consul de la République, sur la caravelle. Pour toute réponse, on l'a emprisonné ; pour toute réponse,



on a créé des armées, on les a réunies à Gaza, et on leur a ordonné d'envahir l'Égypte. Je me suis alors trouvé obligé de passer le désert, préférant faire la guerre en Syrie à ce que l'on me la fît en Égypte.

Mon armée est forte, parfaitement disciplinée et bien approvisionnée de tout ce qui peut la rendre victorieuse des armées, fussent-elles aussi nombreuses que les sables de la mer. Des citadelles et des places fortes hérissées de canons se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du désert. Je ne crains donc rien, et je suis ici invincible. Mais je dois à l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus vrai des alliés, l'empereur Selim, la démarche que je fais.

Ce que la Sublime Porte n'atteindra jamais par la force des armes, elle peut l'obtenir par une négociation. Je battrai toutes les armées lorsqu'elles projetteront l'envahissement de l'Égypte; mais je répondrai d'une manière conciliante à toutes les ouvertures de négociations qui me seraient faites. La République française, dès l'instant que la Sublime Porte ne fera plus cause commune avec nos ennemis, la Russie et l'Empereur, fera tout ce qui sera en elle pour rétablir la bonne intelligence et lever tout ce qui pourrait être un sujet de désunion entre les deux Etats.

Cessez donc des armements dispendieux et inutiles. Vos ennemis ne sont pas en Égypte ; ils sont sur le Bosphore, ils sont à Corfou; ils sont aujourd'hui, par votre extrême imprudence, au milieu de l'Archipel.

Radoubez et réarmez vos vaisseaux, reformez vos équipages d'artillerie, tenez-vous prêt à déployer bientôt l'étendard du Prophète, non contre la France, mais contre les Russes et les Allemands qui rient de la guerre insensée que nous faisons et qui, lorsqu'ils vous auront affaibli, lèveront la tête et déclareront bien haut les prétentions qu'ils font déjà.

Vous voulez l'Égypte, dit-on ; mais l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter.

Chargez votre ministre à Paris de vos pleins pouvoirs, ou envoyez quelqu'un chargé de vos intentions et de vos pleins pouvoirs en Égypte. On peut, en deux heures d'entretien, tout arranger. C'est le seul moyen de rasseoir l'Empire musulman, en lui donnant la force contre ses véritables ennemis et de déjouer leur projet perfide et qui malheureusement leur a déjà si fort réussi.

Dites un mot, nous fermerons la mer Noire à la Russie, et nous



cesserons d'être le jouet de cette puissance ennemie, que nous avons tant de sujets de haïr, et je ferai tout ce qui pourra vous convenir.

Ce n'est pas contre les musulmans que les armées françaises aimeraient à déployer et leur tactique et leur courage ; mais c'est, au contraire, réunies à des musulmans qu'elles doivent un jour, comme cela a été de tout temps, chasser leur ennemi commun.

Je crois en avoir assez dit par cette lettre à Votre Excellence. Elle peut faire venir auprès d'elle le citoyen Beauchamp, que l'on m'assure être détenu dans la mer Noire. Elle peut prendre tout autre moyen pour me faire connaître ses intentions.

Quant à moi, je tiendrai pour le plus beau jour de ma vie celui où je pourrai contribuer à faire terminer une guerre à la fois impolitique et sans objet.

Je prie Votre Excellence de croire à l'estime et à la considération distinguée que j'ai pour elle.

L'effendi devait être conduit du Caire à Damiette, d'où Kleber avait ordre de l'envoyer à Chypre[1]. On verra qu'en vertu du traité d'alliance conclu au début de 1799 l'Angleterre ne permit pas à la Porte de donner suite directement à cette ouverture de négociations d'où elle-même aurait été exclue. La réponse faite par Sidney Smith à Kleber le 26 octobre fut le point de départ des pourparlers qui aboutirent à la signature de la convention d'El-Arich.

1. Voir lettre de Bonaparte à Kleber (30 thermidor - 17 août), annonçant l'envoi de l'effendi avec une lettre pour le grand vizir : « C'est une ouverture de négociations que je fais. Faites-le partir sur une djerme pour Chypre ; traitez-le bien ; mais qu'il ait peu de communications. Faites la plus grande ostension de forces que vous pourrez. »

Dugua fit partir l'effendi, le 18 août, pour Damiette, sous la conduite de l'adjoint Néraud. Par lettre du 4 fructidor (21 août), Kleber annonce à Dugua que l'effendi est arrivé le matin et qu'il l'a fait embarquer quelques heures plus tard.

Le 5e jour complémentaire (21 septembre), Kleber adressa au grand vizir un duplicata de la lettre de Bonaparte, en exprimant son désir personnel de rétablir la paix entre la France et la Porte.

***

Malgré le soin que prenait Bonaparte de dissimuler ses projets de départ, il était difficile que certains détails ne provoquassent pas des conjectures rendues assez plausibles par la connaissance des récentes négociations avec les Anglais.

L'ingénieur Jomard raconte comment l'attention fut éveillée parmi les membres de la Commission des sciences et arts [1] :

Le 28 thermidor, un bruit vague, ou plutôt un soupçon, se répandit au palais de l'Institut, c'est que le général Bonaparte se disposait à partir inopinément, rappelé peut-être par le Directoire pour rétablir les affaires en Italie[2]; que sans doute il emmenait avec lui les principaux personnages de l'armée, entre autres Monge et Berthollet. Personne (ou bien peu parmi nous) ne voulait croire à la réalité d'une pareille supposition. Costaz et Fourier refusaient hautement de l'admettre; Geoffroy au contraire y croyait fermement; Parseval-Grandmaison, le poète, quoique inscrit sur la liste des voyageurs de la haute Égypte, après avoir causé avec Monge, venait de renoncer au voyage[3]: on donnait ce fait pour un indice; un autre était la nouvelle que la *Carrère* et la *Muiron* avaient été équipées et armées à Alexandrie et mises en état de partir; il n'y avait là tout au plus que matière à conjecture. Tel était l'état des esprits lorsque Monge et Berthollet, revenant d'un grand dîner

1. *Souvenirs sur Gaspard Monge et ses rapports avec Napoléon*, Paris, 1853, p. 54. Voir aussi *Journal et Souvenirs* de Villiers du Terrage, p. 223.

2. Dans le *Journal* d'André Peyrusse, on lit : «... Lorsque le général en chef se fut reposé quelques jours, il résolut de faire un voyage dans la basse Égypte, ou du moins il se plut à en répandre le bruit. L'état-major général eut ordre de se tenir prêt à partir; mais le choix qu'on fit de certaines personnes et le grand secret qu'on fit du principal but du voyage commencèrent à donner des soupçons... » *Bibliothèque municipale de Carcassonne*.

3. Dans une *Note* insérée à la fin du tome IV des *Souvenirs d'un sexagénaire*, par Arnault (p. 430), Parseval-Grandmaison dit qu'il avait obtenu verbalement, par l'intermédiaire de Bourrienne, l'autorisation de rentrer en France à la première occasion, avec Denon : « Diverses particularités, ajoute-t-il, qu'il est inutile d'expliquer, m'avaient fait pressentir le retour secret et prochain du général, de sorte que je fis mes préparatifs, et me tins prêt à le rejoindre à Alexandrie au premier signe de son départ. »



qui avait été donné par le général en chef, entrèrent dans la salle des conférences, fort préoccupés et visiblement embarrassés. Conté rapporta que le général en chef lui avait demandé certain portrait, trois fois dans la journée, coup sur coup. On sut que Monge avait fait présent à la Bibliothèque de tous ses livres et manuscrits, et, à Conté, de sa provision de vin. D'un autre côté, Monge nous assurait qu'il avait la parole d'honneur du général qu'aussitôt après notre retour de la haute Égypte nous partirions pour la France.

On emballait au Caire les pavillons turcs pris en Syrie, les drapeaux et les queues de pacha pris lors de la victoire d'Aboukir. Monge répondait peu aux questions ; parfois il se parlait à lui-même, on l'entendait dire : « Pauvre France ! » Ensuite, parlant à ceux qui étaient désignés pour aller au Saïd : « Que vous êtes heureux, mes amis ! vous allez voir Thèbes. » Les deux journées suivantes se passèrent sans apporter de nouvelles lumières [1].

Dans la soirée du 17 août [2], Bonaparte reçut une lettre de Ganteaume, faisant connaître que, le 14, la plupart des bâtiments ennemis avaient quitté les parages d'Alexandrie et d'Aboukir ; l'amiral jugeait que l'occasion allait être favorable pour faire prendre la mer à la petite division, dont l'armement était maintenant presque terminé :

L'aviso *l'Hirondelle*, écrivait Ganteaume [3], dont je vous ai annoncé le départ par ma lettre d'hier, est retourné dans le port, selon ses instructions, ayant découvert deux voiles au nord de la tour des Arabes. J'ai jugé que ces deux bâtiments faisaient partie de ceux qui ont quitté la rade d'Aboukir, et que nous avions vus passer très au large au-devant d'Alexandrie. Je les présume deux corvettes, ou frégates, turques.

---

1. Abdurrhaman dit : « Le 13 (*de Rabie*, 28 *thermidor*, 15 *août*), le bruit courut que le général en chef avait pris le chemin de la côte ; mais personne ne savait ce qu'il était devenu. Quelques officiers français interrogés répondirent que le général commandant à Menouf l'avait invité à une fête quand il se rendait à Aboukir, et qu'il avait promis qu'il irait à son retour. Le peuple fut trompé par ces paroles. Le dimanche 16, le général en chef sortit avant le jour sans qu'on sût ce qu'il était devenu. » *Histoire de la campagne d'Egypte*, p. 129.

2. Voir *Pièces diverses relatives aux opérations militaires et politiques du général Bonaparte*, t. I. Ce recueil contient (p. 345) une *Relation* du retour de Bonaparte en Europe. On y voit que l'avis de Ganteaume arriva le 30 thermidor, à 6 heures du soir : « A 9 heures du soir, l'ordre fut expédié à tous ceux qui devaient être du voyage de se tenir prêts à minuit, pour accompagner le général en chef dans une tournée qu'il devait faire dans la basse Égypte. »

3. D'Alexandrie, le 27 thermidor (14 août), à midi.



Les avis que nous avions reçus d'Aboukir sur le départ de la totalité de l'escadre turque ne se sont pas trouvés exacts. Quelques bâtiments ont en effet appareillé hier, mais il restait encore ce matin à ce mouillage 3 vaisseaux, 14 canonnières et environ 30 transports.

Le commodore Smith paraît définitivement vouloir nous abandonner. Le port depuis deux jours n'est plus bloqué à vue. La *Muiron* est passée ce matin au port neuf sans difficulté, et l'une et l'autre frégates sont entièrement prêtes.

Vraisemblablement les vaisseaux anglais et ceux turcs qui se sont absentés ont été soit à l'île de Chypre, ou dans l'Archipel, pour renouveler leurs vivres et eau, dont ils étaient totalement dépourvus. Sous sept à huit jours peut-être, pourront-ils reparaître.

Je vous ai déjà annoncé, Citoyen Général, que je croyais le moment favorable pour exécuter ce que vous m'avez prescrit; je persiste dans mon opinion, mais il n'y a pas un instant à perdre.

P.-S. (6 *heures du soir*). — Nous ne découvrons rien du haut du phare et nos éclaireurs n'ont signalé aucune voile.

Ces nouvelles déterminèrent Bonaparte à ne point différer son départ et à se mettre en route dans la nuit même. Il fit annoncer très ostensiblement qu'il se rendait à Menouf avec un petit nombre de généraux, d'aides de camp, de membres de l'Institut et 200 à 250 guides. Les deux djermes *la Vénitienne* et *la Boulonnaise* et quelques autres barques non armées étaient à Boulak, prêtes à partir; la hauteur des eaux devait leur permettre de naviguer sur tous les canaux du Delta.

Bonaparte ne fit même pas confidence de ses véritables projets au général Dugua, qu'il chargeait d'assurer la marche des services généraux de l'armée pendant son absence et de lui rendre compte des événements importants qui pourraient survenir. Il se borna à lui écrire (30 thermidor-17 août) :

Je pars, Citoyen Général, demain avant le jour pour me rendre à Menouf, où je vous prie de m'expédier des courriers deux fois par jour. Je vous recommande trois choses :

1° De faire fournir des selles, afin que toute votre cavalerie soit montée, et de veiller à ce qu'au lieu de foin on leur donne pour nourriture de l'orge;

2° De lever toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer, et de faire partir la 2e Commission des sciences et arts;



3° De faire payer les fermiers et les autres impositions avec la plus grande rigueur. Les mettre en prison, c'est le bon moyen de mettre ces gens-là à la raison. Accueillez bien le divan, riez et badinez avec eux en faisant tout ce qui vous plait.

Je vous recommande d'avoir une surveillance particulière pour les prisonniers, de faire partir le plus tôt possible pour Damiette et Salheyeh ceux qui doivent y aller. Dans ma tournée du Delta, je ferai payer les villages qui ne sont pas imposés. Je ne ferais pas cette absence du Caire si ma confiance en vous n'était entière.

Veillez à ce qu'on organise le plus tôt possible l'artillerie de la division Reynier; et, au moindre événement, envoyez le général Lagrange, l'adjudant général et tout ce que vous avez de cette division à Belbeis. D'ailleurs, si je m'éloigne de Menouf dans mes courses, je laisserai des relais de manière à être instruit promptement de ce qui se passera.

Le général Reynier doit avoir versé 200.000 francs dans la caisse du payeur général, ce qui mettra à même, joint aux rentrées qui vous arriveront, de solder thermidor.

Une seconde lettre était ainsi conçue :

Vous trouverez ci-joint, Citoyen Général, une lettre cachetée pour le grand vizir, avec une pour le général Kleber. Vous vous adresserez à Zulfukiar, pour faire venir demain l'effendi fait prisonnier à Aboukir, chez vous; vous le ferez partir pour Damiette, et vous lui remettrez la lettre du grand vizir. Vous lui donnerez un officier de votre état-major pour le conduire et que personne n'eût de communications avec lui. Traitez-le cependant avec égards.

De son côté, Berthier écrivit à Dugua (30 thermidor — 17 août) :

Le général en chef me charge de vous prévenir, mon cher Général, qu'il part avant le jour pour se rendre à Menouf; il désire que vous lui expédiez des courriers à Menouf deux fois par jour.

Bonaparte annonça son départ en des termes analogues au divan du Caire [1] et à Poussielgue, en leur recomman-

1. Bonaparte dit qu'il se propose de faire des tournées dans le Delta afin de voir par lui même les injustices qui pourraient être commises et prendre connaissance et des hommes et du pays. Il proteste encore de son amour pour les musulmans. Il invite le divan à lui donner souvent des nouvelles.



dant de veiller, pendant son absence, à la tranquillité publique.

Je pars demain matin avant le jour, Citoyen Administrateur, écrivait-il à Poussielgue.

Je vous recommande de pousser vivement tout ce qui concerne la rentrée des fermiers et des impositions;

De m'envoyer à Menouf toutes les notes que vous pourrez avoir, et qui me feraient connaître les villages qui sont peu chargés dans la Garbieh et le Menoufieh;

Enfin de vivre en bonne intelligence avec les cheiks et de maintenir la paix dans Le Caire. Je recommande au général Dugua de frapper ferme au premier événement; qu'il fasse couper six têtes par jour, mais riez toujours.

Faites, dans ce qui vous concerne, tout ce que vous jugerez à propos, en prenant toujours la voie qui approche le moins de la nouveauté.

Croyez à l'estime que je vous ai vouée et au désir que j'ai de vous en donner des preuves.

Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez[1].

Malgré toutes les précautions prises, les derniers préparatifs du départ donnèrent une consistance nouvelle aux conjectures formées depuis quelques jours[2]. Dans ses *Souvenirs sur Gaspard Monge* (p. 56), Jomard précise les circonstances qui ouvrirent alors les yeux à plusieurs de ses confrères :

---

1. Voir (même date) lettre de Berthier à Poussielgue, l'informant que le général en chef part pour Menouf dans la nuit. L'intendant général devra partir dans la journée de demain pour rejoindre Bonaparte à Menouf; il emmènera des coptes connaissant le Delta et les provinces de Damiette et de Rosette et apportera les états d'impositions de ces quatre provinces. L'interprète du général en chef Elias partira avec l'intendant général.

2. Dans une note fournie à Arnault et publiée dans le tome IV de ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, Merlin, ancien aide de camp de Bonaparte, dit qu'il avait vu avec surprise faire de grands préparatifs pour une absence annoncée comme devant être de huit jours. Bourrienne emballait tous les papiers et, à 11 heures du soir, plus de vingt chameaux étaient rassemblés dans la cour du quartier général et y attendaient leur charge.

Dans l'*Histoire de l'Expédition* (t. VI, p. 284), Louis Reybaud donne quelques détails sur la dernière soirée de Bonaparte. Il aurait affecté de s'entretenir de questions scientifiques en se promenant avec quelques membres de l'Institut dans le jardin du quartier général..... « Dans une allée contiguë cheminait Mme Foures, habillée en hussard..... De temps à autre, pour avoir l'air, comme en ses jours ordinaires, de s'occuper de tout, il (*Bonaparte*) allait vers Mme Foures, lui donnant quelques petits soufflets d'amitié, et lui disant avec une gaîté bien capable d'éloigner tout soupçon : « Voilà, ce me semble, un petit hussard qui m'espionne. » Puis il revenait vers Monge, et le stimulant de nouveau : « Vous disiez donc, Monge ? » insistait il. Et Monge s'absorbait derechef dans sa thèse scientifique. »

Reybaud dit plus loin (p. 287) que Bonaparte fit venir un peu avant minuit le



..... Dans la soirée du 30, tout fut éclairci. A 10 heures, la voiture du général en chef Bonaparte parut devant le palais de l'Institut; elle venait chercher Monge et Berthollet[1]. Ils partirent du réfectoire avec la plus grande précipitation pour faire faire les malles. Berthollet descendit le premier et s'assit sans proférer un mot, mais l'air morne et contrit. Aux questions qu'on lui adressait, il ne répondait que par des paroles insignifiantes, comme « Je ne sais rien de la bouche du général »; le silence le plus profond régnait dans la salle. Monge descendit enfin, la figure animée, l'air embarrassé. Comme il se taisait, Costaz lui dit : « Eh bien, citoyen Monge, tiendrons-nous séance sur les ruines de Thèbes ? » Monge, troublé, répondit : « Oui, nous tiendrons séance à Denderah..... sous..... dessus..... Denderah », parlant par mots entrecoupés. « Passerez-vous par Damiette ? » demande Parseval. « Je ne sais rien, répond Monge; je crois que nous allons dans la basse Égypte » et se parlant à lui même : « Le général va trop vite dans ses expéditions. » C'est alors qu'il se retira et fit ses adieux; il semblait n'avoir plus la tête à lui; il lui coûtait de quitter si brusquement ses collègues, ses amis, ses disciples, de les abandonner aux chances d'un sort incertain; il était alors 11 heures de nuit. Costaz et Fourier le rejoignirent dans la cour, le priant d'expliquer tout ce mystère. Monge repoussa l'idée du départ pour la France, mais faiblement; il parla d'une absence de trois à quatre mois. « Je crois, dit-il, que le général a dessein de passer de Menouf aux lacs Natroun, de là au Fayoum et d'étudier la partie ouest du désert, comme il a étudié l'autre. » Monge et Berthollet gagnèrent la rue où les attendait l'équipage escorté des guides, et ils montèrent en voiture. Fourier et Costaz les rejoignirent encore une fois, en traversant la rue jusque sous la porte conduisant au fort de l'Institut; j'étais avec eux : « La Commission est alarmée de votre départ subit, leur dirent-ils; qu'avons-nous à faire pour la ras-

---

directeur de l'imprimerie Marcel, et lui remit la copie de l'ordre du jour du 1er fructidor : on y lit la mention que le général en chef est à Menouf.

1. Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, Miot dit que Bonaparte fit avertir le soir même Denon, Monge et Berthollet. « Mais les préparatifs pour un départ si précipité ne furent pas tellement secrets qu'on n'en pût soupçonner et deviner la véritable cause. D'abord ce ne fut qu'à l'oreille et avec précaution qu'on osa se communiquer sa pensée sur le voyage projeté; mais lorsqu'au 1er fructidor au matin (18 août) on apprit que Bonaparte n'était plus au Caire, on ne se contraignit plus, et les murmures éclatèrent hautement. » (Edition de 1814, p. 265.)

surer, pour couvrir notre responsabilité? » — « Mes amis, dit Monge, si nous partons pour la France, nous n'en savions rien aujourd'hui avant midi ; » et tout finit là.

Cette aventure consterna tout le monde. Personne ne pouvait deviner les motifs de nos respectables chefs. Les probabilités étaient pour le retour du général en France..... Mais il restait encore quelque incertitude, et les paris s'engagèrent pour et contre le voyage de France. Plusieurs des nôtres disaient que ce n'était pas le moment d'aller s'enfoncer dans le pays jusqu'à deux cents lieues, jusqu'aux cataractes. Les plaintes des uns, la résignation des autres, l'abattement de tous, tel fut le résultat de cette scène tout à fait imprévue. Néanmoins, on décida le lendemain, quoi qu'il pût arriver, que rien ne devait suspendre le départ des commissions pour la haute Egypte.....

CHAPITRE III

LE RETOUR DE BONAPARTE EN FRANCE

Vers minuit, tous les préparatifs étant terminés, Bonaparte se rendit du quartier général à Boulak, où il devait s'embarquer sur le Nil. Il en partit le 18 août à 3 heures du matin.

Arrivés, dit Merlin [1], à la pointe du Delta, que l'on nomme en arabe Bab-el Bakara, au lieu de prendre à droite la branche de Damiette, il fit suivre celle de Rosette et se rendit à Menouf, capitale de la province de Menoufieh, dans le Delta. Le général Lanusse commandait cette province, et Bonaparte s'arrêta pendant vingt-quatre heures chez le général qui pendant le dîner lui dit :

« On prétend, mon Général, que vous allez vous embarquer à Aboukir pour retourner en France. Si le fait est vrai, j'espère que, rentré dans notre patrie, vous penserez à votre armée d'Egypte. »

Le général répondit que ce bruit était faux, que son voyage n'avait d'autre but que de visiter le Delta et la province de Damiette qu'il n'avait pas encore vus :

« Si vous allez à Damiette, lui répliqua le général Lanusse, il serait plus naturel et plus direct de prendre le canal de Menouf qui y conduit en droite ligne et vous procurera l'agrément de traverser le Delta dans son entier. » (On était alors dans la saison où le Nil commence à sortir de son lit et où tous les canaux intérieurs sont navigables.)

Le général répondit qu'il avait besoin d'aller d'abord à Rosette et que, de là, il se rendrait à Damiette en traversant le lac de Burlos. Le général Lanusse ne put pas insister davantage, mais il fut sans

---

1. *Note* publiée dans le tome IV des *Souvenirs d'un sexagénaire* (par Arnault). Merlin a dit que Bonaparte s'était embarqué sur une djerme armée de six canons, contenant « une chambre spacieuse et bien meublée pour le général et son état-major. »



doute plus convaincu qu'auparavant du départ du général en chef pour la France [1].

Bonaparte resta toute la journée du 19 août à Menouf, soit pour y attendre de nouveaux renseignements envoyés d'Alexandrie, soit pour terminer quelques affaires.

On le voit, en effet, donner plusieurs ordres relatifs à l'organisation de l'armée ou à des mouvements de troupes (Menouf, 2 fructidor — 19 août) :

Au général Berthier. — Je vous prie, Citoyen Général, de donner l'ordre à l'adjudant général Devaux de partir sur-le-champ pour se rendre dans la haute Égypte ; et tout ce qui reste de la 9e au Caire, de se rendre à Belbeis, où le général Reynier procédera sur-le-champ à la nouvelle organisation de cette demi-brigade,

Vous donnerez l'ordre au général Davout de prendre le commandement de la cavalerie de Boulak et du Caire et d'avoir soin que les pièces soient approvisionnées chacune à 200 coups et que les hommes aient tout ce qu'il leur faut, pour que les régiments de cavalerie soient prêts à marcher.

Vous donnerez l'ordre au général Dugua de faire achever l'organisation de la 13e, et que l'artillerie de la division du général Lannes soit en bon état.

Vous donnerez l'ordre au général Dugua de procéder à la formation de la 22e. Le quartier maître et le chef de brigade doivent avoir les matricules du bataillon qui est à Mit-Gamar. Ainsi on peut organiser cette demi-brigade sans que l'éloignement du bataillon en empêche [2].

1. Voir aussi *Mémoires de Bourrienne* (t. II, p. 312) : « Jusque-là le secret fut assez bien gardé. Le général Lanusse, commandant à Menouf, où nous arrivâmes le 20, l'avait toutefois deviné : « Vous allez en France », me dit-il. Ma réponse négative le confirma dans son opinion, ce qui me ferait presque croire que le général en chef avait été le premier indiscret. Le brave général Lanusse enviait notre sort, mais sans plaintes. Il témoigna le vif désir que notre traversée fût heureuse et ne dit rien à personne.»

Bourrienne commet une erreur d'un jour dans la chronologie du départ de Bonaparte. Il date du 18 août, au lieu du 17, la lettre au divan du Caire pour annoncer son voyage. Quant à l'arrivée à Menouf, elle dut avoir lieu soit dans la nuit du 18 au 19, soit le matin du 19 août.

Voir page 649 une lettre de Lanusse à Kleber (Menouf, 14 fructidor - 31 août).

2. Voir (même date) lettre d'Andréossy (au nom de Berthier) à Dugua.



Au général Berthier. — Vous donnerez l'ordre au général d'artillerie :

1° De former de tout le personnel d'artillerie de l'armée un seul bataillon d'artillerie qui formera un des bataillons du 4e régiment.

2° Il formera de toute l'artillerie à cheval de l'armée un seul escadron.

3° Il formera de toute l'artillerie employée à la défense de la côte un bataillon d'artillerie de la marine.

De sorte qu'il ne sera connu à l'armée à dater du 1er vendémiaire :

Qu'un bataillon d'artillerie à pied du 4e régiment;

Qu'un escadron d'artillerie à cheval ;

Et qu'un bataillon d'artillerie de marine.

On incorporera également les différents détachements des compagnies d'ouvriers d'artillerie dans les compagnies qui sont à l'armée[1].

Au citoyen Poussielgue. — Je vous prie, Citoyen Administrateur, de faire choisir une maison au Caire, pour le divan de la province du Caire. Consultez-vous pour cet objet avec le général Rampon.

Je vous prie de prendre des mesures pour envoyer deux espions en Syrie en les faisant partir trois jours l'un après l'autre.

Au général Songis[2]. — Il est indispensable, Citoyen Général, de réorganiser le plus promptement possible l'artillerie des divisions Reynier, Lannes et Rampon et de la cavalerie. Il paraît par les dernières lettres que vous m'avez écrites qu'il ne vous reste plus rien à faire, pour la division Kleber.

Prenez donc vos mesures de manière que trois ou quatre jours après la réception du présent ordre, la cavalerie ait quatre pièces de 3, et chacune des trois divisions six pièces de canon.

Le général Lannes, dans la province de Menouf, a deux pièces de 3, et le général Vial, dans la province de Garbieh, a une autre pièce de canon. Ces 3 pièces compteront au nombre de celles que doit avoir la division Rampon.

Il manque au général Lanusse une roue de 3, et il n'a que neuf canonniers.

1. En notifiant cet ordre à Songis, Andréossy ajoute : « Vous vous concerterez avec le général Ganteaume, pour ce qui regarde la formation du bataillon d'artillerie de marine. Au surplus, l'intention du général en chef est que le bataillon d'artillerie de marine dépende de l'artillerie de terre. »

2. Cette lettre porte l'indication : 3 *heures du soir*.



Le général Robin a à Mit-Gamar une pièce de canon qui est sensée faire partie de la division Lannes.

Quant aux attelages, j'écris au général Dugua de vous les procurer; savoir :

Pour la division Reynier, de prendre 20 chevaux français dans la cavalerie, ainsi que tous les chevaux de réforme de la cavalerie; ce qui vous mettra à même d'envoyer les pièces d'artillerie à Belbeis où le général Reynier refera ses attelages.

Quant au général Rampon, il prendra les chevaux et les chameaux dans sa province.

Vous lui ferez connaître officiellement les pièces qu'il doit avoir, et que toutes sont prêtes ; dans une tournée il se les procurera.

Outre ces mesures, j'autorise le général Dugua à prendre 50 à 60 chevaux dans les moulins. On les fera estimer, et je les ferai solder à mon retour. Cette opération peut se faire dans vingt-quatre heures. Ayez soin de ne prendre que de bons chevaux.

Il est bien essentiel que chaque pièce ait au moins 200 coups à tirer et que vous puissiez amener un parc composé : d'une forge de campagne, quelques centaines d'outils à pionniers et tranchants, et 100 coups à tirer par pièce.

J'imagine qu'à Katieh, Salheyeh, Belbeis il y a au moins une forge et des cartouches,

Arrangez-vous de manière à en avoir 300.000 à Belbeis.

Bonaparte écrivit encore à Kleber pour l'inviter à venir conférer avec lui « sur des objets extraordinairement importants ». Cette entrevue devait avoir lieu à Rosette, où Kleber avait ordre de se rendre en toute diligence, de façon à arriver dans la journée du 7 fructidor (24 août) [1].

L'objet d'une importance extraordinaire visé par cette lettre était la remise du commandement de l'armée, que Bonaparte avait décidé de laisser à Kleber. Lui-même a ainsi fait con-

1. Dans cette lettre (*Corr. de Nap.*, n° 4630), Bonaparte rassurait Kleber sur la présence de bâtiments ennemis vis-à-vis le boghaz de Damiette; il disait se rendre à Rosette. Voir, page 631, un extrait de cette lettre.



naître dans ses *Campagnes d'Égypte et Syrie* [1] les raisons de ce choix :

Le général Desaix était l'officier le plus capable de commander l'armée d'Orient, mais il était plus utile en France. Kleber tenait le second rang ; Reynier, le troisième. Bonaparte pensa un moment à les emmener tous trois en France, en laissant le commandement de l'armée au général Lanusse ; mais, considérant les dangers attachés à la traversée, il sentit la convenance de laisser à l'armée d'Orient un général capable : il fit choix du général Kleber.

Bonaparte reçut, dans l'après-midi du 19 août, une lettre que Dugua lui avait écrite, la veille, pour lui transmettre des nouvelles de Damiette [2]. Comme il l'avait exprimé dans sa réponse à la première lettre de Kleber, Bonaparte continuait à peu s'inquiéter de la présence de quelques bâtiments ennemis devant le boghaz de Damiette ; il jugeait Kleber en mesure de résister à toutes les tentatives que les Turcs pourraient entreprendre. C'est vers l'isthme de Suez seulement que se portaient ses préoccupations ; et il recommanda une fois de plus à Dugua de ne rien négliger pour mettre la division Reynier dans les meilleures conditions de défense (2 fructidor-19 août) [3] :

Je reçois, Citoyen Général, votre lettre d'hier matin. Comme le 25 au matin la plus grande partie des voiles qui étaient à Aboukir sont parties, j'ai tout lieu de penser que ce sont celles-là qui ont paru devant Damiette pour faire de l'eau. Au reste ce n'est rien de considérable. Y aurait-il les 150 bâtiments qui étaient à Aboukir, avec l'avantageuse localité de Damiette, Kleber a autant de monde qu'il lui en faut pour y résister. La seule chose qu'il est nécessaire de surveiller, ce sont les frontières de l'Asie. Il faut donc faire l'im-

1. *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. II, p. 150.
2. Il s'agissait, semble-t-il de la lettre de Kleber du 27 thermidor (14 août). Voir page 558.
3. Le troisième feuillet de la lettre porte l'indication : 3 *heures du soir*, ajoutée de la main de Bonaparte.



possible pour avoir beaucoup de cavalerie, la tenir toujours prête à pouvoir partir avec la 85e et se joindre à Belbeis au général Reynier. Renvoyez-y dans le plus court délai le reste de la 9e, afin que le général Reynier l'organise à Belbeis même. Quant à l'artillerie, le général Reynier doit en vingt-quatre heures se procurer les chevaux nécessaires. Envoyez-lui exprès sur exprès pour lui faire connaître que les canons, attelages, charretiers, tout est prêt : qu'il se dépêche donc d'envoyer les chevaux. Je vous autorise à faire atteler par tous les chevaux de réforme de la cavalerie le plus de pièces que l'on destine à la division Reynier, et envoyez-les à Belbeis. Je sais que ces chevaux crèveront probablement de la fatigue; mais n'importe, le général Reynier les remplacera. Je vous autorise à prendre dans les différents régiments de cavalerie 20 chevaux français, non de réforme, pour achever d'atteler l'artillerie de la division Reynier. Le général Reynier remplacera ces chevaux par 20 autres qu'il fournira de sa province.

J'espère que ces deux moyens réunis vous mettront à même d'envoyer au général Reynier les pièces qui lui manquent pour compléter l'artillerie de sa division.

Je désire que vous organisiez promptement la 22e, et que vous complétiez l'artillerie de la division Lannes; il lui faut 6 pièces, il en a, je crois, 5, il s'agit donc de lui en fournir une.

Il faut également compléter la division Rampon qui, compris les pièces des généraux Lanusse et Vial, a 4 pièces; il lui en faut 2. Prévenez Rampon qu'il est nécessaire qu'il fasse des courses dans sa province et qu'il se procure des chevaux pour atteler son artillerie.

Ainsi donc je compte que, dans cette décade, j'aurai l'artillerie des trois divisions bien attelée, bien approvisionnée et composée chacune de 6 pièces de canon.

La cavalerie n'a que deux pièces de 3. Si le général d'artillerie pouvait fournir les deux autres, procurez-lui les attelages.

Je vous autorise, pour pourvoir à tous ces attelages, de requérir 50 bons chevaux dans les moulins. Nous avons déjà fait cela cinq à six fois, et nous nous en sommes bien trouvés. Quant au paiement, dites-leur qu'ils seront soldés à mon retour.

Désirant m'assurer par moi-même des mouvements de la côte et être à même de combiner le mouvement qu'il pourrait y avoir entre l'augmentation de voiles qui pourraient paraître à Damiette avec



celles qui disparaîtraient d'Aboukir. je vais voir s'il m'est possible de descendre par les canaux jusqu'à Burlos. J'enverrai prendre mes dépêches à Rosette, où vous pourrez m'adresser tout ce qu'il y aurait de nouveau, et, s'il y avait quelque chose de très urgent, envoyez-moi des triplicata à Rosette, Menouf et Damiette.

Je vous salue.

Bonaparte profita encore de son séjour à Menouf pour prescrire certaines dispositions au sujet de l'inondation du Delta[1]: elles furent notifiées à l'armée par l'ordre du jour du 5 fructidor (22 août)[2] :

Il existait, il y a plus de cinquante ans, une digue à Faraounieh, qu'il était d'usage de couper au moment où le Nil diminuait, et de fermer au moment où il augmentait.

Depuis, on a laissé passer librement les eaux par le canal de Menouf.

Depuis quatre à cinq ans, au contraire, on a rétabli la digue à Faraounieh, que l'on n'a plus coupée, et les eaux passaient entièrement dans la branche de Damiette, ce qui a diminué l'inondation du Delta et du Bahireh, mais a considérablement augmenté celle des province de Charkieh, Damiette, Mansourah et Kelioubeh.

Les commandants de ces provinces réuniront les gens les plus instruits de leurs provinces, et se feront remettre des notes :

1° Sur la quantité de terrain qui n'était pas arrosée il y a cinq ou six ans, lorsque la digue de Faraounieh n'existait pas ;

2° Sur la quantité de terrain qui se trouve aujourd'hui inondée par l'établissement de la digue de Faraounieh ;

3° Enfin sur le tort que faisait à leurs provinces l'usage plus ancien d'ouvrir cette digue au moment où le Nil commençait à baisser.

Les commandants des provinces de Menoufieh, Bahireh, Garbieh, Rosette, Alexandrie, se feront également remettre des notes :

1° Sur la quantité de terrain qui était inondée avant l'établissement de la digue de Faraounieh ;

2° Sur celle devenue inculte par l'établissement de cette digue ;

3° Enfin sur le bien que produisait dans ces provinces l'usage plus ancien de couper la digue au moment où le Nil commençait à baisser.

Le commandant de la province de Menouf se fera remettre un état des

1. La minute, écrite par Bourrienne sous la dictée de Bonaparte, et surchargée de maintes ratures, porte la mention : *Menouf*, 2 *fructidor*.

2. Cet ordre du jour est imprimé avec la mention évidemment fausse : *Menouf*, 5 *fructidor*. Il porte l'indication : *Rien de nouveau*, pour les journées des 2, 3 et 4 fructidor.



dépenses que l'on était d'usage de faire, toutes les années, pour couper et refermer cette digue.

Le citoyen Le Père, ingénieur en chef des ponts et chaussées, recueillera tous les renseignements sur cette importante question, afin d'en faire un rapport dans l'année.

Il fera aussi observer, avec le plus grand soin, les autres canaux qui paraissent avoir une tendance à porter les eaux de la branche de Damiette dans celle de Rosette.

Après avoir passé une journée à Menouf, Bonaparte rejoignit la branche de Rosette et continua à descendre le Nil jusqu'à El-Rahmânieh [1], où il semble être arrivé dans la soirée du 20 août (3 fructidor). Les documents font défaut pour préciser d'une façon certaine les détails du voyage. Le seul qui ait été conservé est la lettre adressée par Berthier à Menou pour lui assigner un suprême rendez-vous [2] :

Au quartier général, à trois lieues d'El-Rahmânieh [3], à 5 heures après midi, le 3 fructidor an VII (20 août 1799).

Pour Bonaparte, Général en chef,

Il est ordonné au général de division Menou de partir de Rosette une demi-heure après la réception du présent ordre, pour se rendre de sa personne à la fontaine entre Alexandrie et Aboukir, où était le quartier général le jour de la bataille d'Aboukir.

J'ai des ordres à communiquer au général Menou *qui sont de la première importance*. Il faut que le général Menou soit rendu demain 4 fructidor à 4 heures après midi à la fontaine entre Alexandrie et Aboukir.

Cet ordre est du général Menou à moi. Il ne doit pas en donner communication.

BERTHIER.

1. Il semble que Bonaparte ne se rendit pas à Menouf avec tous les bâtiments qu'il avait emmenés de Boulak. Le passage par cette ville n'est pas relaté dans le *Voyage* de Vivant Denon (Edition in-f°, p. 221) :

«..... Je fis dans le chemin le dessin où le Nil se partage et forme le Delta, et celui de Chebreis, où s'était donné le premier combat contre les Mameluks; le troisième jour de notre départ nous arrivâmes à Rahmânieh; nous en repartîmes le lendemain accompagnés d'un détachement de dromadaires et de 50 hommes.....»

2. D'après cet ordre, on voit que Bonaparte renonçait à passer par Rosette, où il avait donné rendez-vous à Kleber.

3. Il est probable que cet ordre fut rédigé par Berthier tandis qu'on descendait le Nil, trois lieues *avant* d'atteindre El-Rahmânieh. De cette localité, il aura été expédié à Rosette.



Le général Menou aura avec lui son escorte, qu'il laissera à Aboukir.

Le général en chef reçoit votre lettre du 2 fructidor. Il a des lettres de Damiette du 27, il y avait à cette époque devant le boghaz de cette ville 6 chaloupes canonnières et 9 bâtiments de transport; il y a lieu de penser que ce sont les mêmes qui étaient devant Aboukir et qui essayaient de faire de l'eau.

Un ordre ultérieur paraît d'ailleurs avoir modifié le précédent, puisque la conférence de Bonaparte avec Menou eut lieu, le 22 août seulement, ainsi qu'on le verra plus loin.

Ce fut à El-Rahmânieh que Bonaparte et son escorte trouvèrent les chevaux nécessaires pour le trajet qu'il restait à faire, par voie de terre, pour atteindre Alexandrie.

Berket-Gitas fut la dernière étape du quartier général, qui y arriva le 21 août dans la soirée [1].

Le général en chef, dit Merlin, s'arrêta dans cet endroit et y fit dresser les tentes pour y passer la nuit. Jusque-là le plus grand mystère avait été gardé sur le véritable but de notre voyage par le général Bonaparte, le général Berthier et Bourrienne (ces deux derniers étaient seuls dans la confidence du général en chef). Cependant personne de l'état-major ne pouvait plus douter du motif de notre prompt retour à Alexandrie depuis que nous avions quitté la direction de Rosette. Bourrienne cessa alors de nous faire un mystère de notre départ et il nous annonça que notre embarquement aurait lieu le lendemain.

Il faut avoir été éloigné pendant dix-huit mois de sa patrie, en proie pendant tout le temps aux fatigues et aux dangers dans un pays barbare, pour se faire une idée de la joie qne nous causa cette

1. Voir *Mémoires* de Bourrienne (t. II, p. 313) : « Nous arrivâmes, le 21 août, au puits de Birket. Les Arabes en avaient rendu l'eau impotable. Le général en chef, voulant absolument se désaltérer, exprima dans un verre le jus de plusieurs citrons. Il ne put avaler cette boisson détestable qu'en se pinçant fortement les narines et avec un grand dégoût.

« Le 22 août, nous étions près d'Alexandrie; alors le général déclara à tous ceux qu'il avait amenés au Caire qu'ils allaient en France. La joie éclata sur toutes les figures. »



annonce!..... Peu d'instants après l'établissement de notre camp à Birket, il passa un détachement qui se rendait d'Alexandrie à El-Rahmânieh et qui nous annonça que deux frégates françaises étaient à l'ancre en dehors du port neuf et qu'elles n'attendaient que nous pour mettre à la voile.

Le lendemain, on fit halte au puits de Beydah, à 3 lieues d'Alexandrie dans le désert. Bourrienne me tira à part, me remit, pour en faire un duplicata, l'instruction que le général Bonaparte adressait en partant au général Kleber en lui remettant le commandement. Assis sur le sable à l'ardeur du soleil brûlant de midi, j'éprouvai une vive satisfaction à faire cette copie.

Après être restés une heure environ au puits de Beydah, nous continuâmes notre route; mais, au lieu de nous diriger sur Alexandrie, nous prîmes brusquement à droite pour gagner directement le bord de la mer, que nous atteignîmes au bout de deux heures.



Pendant que Bonaparte effectuait le trajet du Caire à la côte, Ganteaume et Marmont avaient continué à lui adresser des renseignements journaliers sur la position et les mouvements des bâtiments ennemis. Ces nouveaux rapports confirmèrent les nouvelles qui avaient déterminé Bonaparte à se mettre en route.

Extraits des lettres de Ganteaume à Bonaparte.

Alexandrie (28 *thermidor* - 15 *août*). — Nous continuons de ne rien voir au large. Nos éclaireurs n'ont également rien découvert.

L'*Hirondelle*, qui avait ordre de revenir dans le port si elle avait connaissance de l'ennemi, n'a plus reparu depuis hier matin; indubitablement elle a fait route pour France[1], et l'*Indépendant* est encore en observation très au large.

1. L'*Hirondelle* portait la dépêche de Bonaparte au Directoire annonçant la reddition du fort d'Aboukir. Cet avis arriva à Marseille le 20 septembre. Par un message du 18 vendémiaire (10 octobre), le Directoire annonça aux Conseils le nouveau succès de l'armée d'Orient.



Près de cinquante bâtiments, dont trois vaisseaux, sont toujours sur la rade d'Aboukir. On a observé qu'ils ont reçu huit ou dix bâtiments venant du large ; peut-être est-ce des secours en provisions qu'on leur envoie de l'île de Chypre.....

(La présence de ces bâtiments à Aboukir n'empêchera pas l'exécution des ordres de Bonaparte, surtout s'ils parviennent à Ganteaume dans cinq à six jours.)

Alexandrie (29 thermidor, au soir - 16 août). — ..... Après avoir été deux jours sans avoir eu connaissance d'aucun croiseur, tant par nos vigies que par nos éclaireurs, j'ai été obligé ce matin de faire rentrer la *Foudre* que j'avais envoyée en découverte, par l'apparition de deux bâtiments que je crois avoir appareillé de la rade des Béquiers, et que je juge vaisseaux turcs. Le vent ayant été gros frais tout le jour, et ces vaisseaux s'étant tenus à une très grande distance, il nous a été impossible de juger l'objet de leur manœuvre. J'observerai et vous rendrai compte demain si leur dessein est de s'élever dans le nord-est pour s'écarter de cette côte, ou s'ils veulent seulement rétablir une croisière au-devant de ce port, ce qui cependant ne me paraît pas présumable.

L'officier des guides qui m'a apporté votre lettre, ne pouvant repartir que demain, vous rapportera mes observations à cet égard.

En attendant, je donne les derniers ordres pour que tous les approvisionnements des deux frégates soient rendus à bord le 2 du prochain.

Alexandrie (30 thermidor - 17 août). [1] — Les bâtiments qui sont venus hier à vue de ce port ne paraissent plus.....

Je les avais jugés vaisseaux, mais j'ai appris depuis que ce n'étaient que des frégates. Les trois vaisseaux sont constamment au mouillage, et journellement il y a des mouvements de départ et d'arrivée dans cette flotte.

Le vent a été trop fort hier et aujourd'hui pour envoyer nos avisos en

1. Le même jour, l'ordonnateur Le Roy répond à la lettre de Bonaparte du 25 thermidor (12 août) au sujet des travaux et armements du port. Il ajoute : « Les frégates et les avisos continuent à se compléter tous les quatre, à trois mois de vivres. Il m'est aisé de prévoir où cet armement doit les conduire : cela m'enhardit à vous demander la permission de m'embarquer sur l'une des frégates. Les informations que j'ai recueillies en ce port m'ont suffisamment instruit des ressources que l'Egypte peut offrir à la marine, et à coup sûr je serai plus utile au service par un retour rapproché que par la prolongation de mon séjour en ce pays. Vous connaissez, Général, les motifs impérieux qui me rappellent. »

Le même jour, Marmont écrit, de son côté, à Bonaparte : « Les Anglais paraissent décidément nous avoir abandonnés depuis plusieurs jours ; la mer est libre, et nous n'avons vu que deux frégates turques, qui avaient appareillé d'Aboukir et qui prenaient le large. Il est certain que le départ de M. Smith a eu lieu après l'arrivée d'un brick qui venait d'Europe.

» La flotte turque diminue tous les jours à Aboukir : il y a cependant encore trois vaisseaux, quelques frégates, des chaloupes canonnières et des bâtiments de transport. Ils sont dans la plus affreuse position, manquant toujours des choses les plus nécessaires. »



découverte ; demain, j'espère en avoir deux. L'*Indépendant*, rentré le 28 au soir, avait été jusqu'à douze lieues au nord-ouest de la tour du Marabout sans avoir rien découvert. Nous avons par là lieu de croire que les vaisseaux anglais sont encore éloignés de ces parages.

Les frégates s'empressent d'embarquer le reste de ce qui doit leur être utile ; et, le 2 du mois prochain, au soir, elles seront prêtes, ainsi que je vous en ai déjà rendu compte.

Annoncez-moi, je vous prie, un jour d'avance, la réception de vos ordres définitifs, pour que mes dernières mesures soient prises pour leur exécution.

Alexandrie (*1er fructidor - 18 août*). — Toute la flotte turque a enfin quitté le mouillage d'Aboukir. Hier à 4 heures du soir, elle mit sous voile ; et, par les avis que je viens de recevoir, il ne restait ce matin aucun bâtiment sur la rade : douze à quatorze étaient seulement encore en vue faisant route au nord-est.

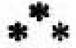
Nos vigies, en ce moment, ne découvrent rien, et l'*Indépendant* est au large pour éclairer la partie de l'ouest.

La pénurie de fonds nous a empêché de pourvoir à quelques objets de remplacement à bord des frégates, mais dont aucun heureusement n'est d'une grande conséquence, et elles seront prêtes à partir : que vos ordres me parviennent douze heures d'avance, et tout sera en œuvre pour leur exécution.

Alexandrie (*3 fructidor - 20 août, 3 heures du soir*). — J'ai eu l'honneur de vous écrire, depuis le 23 du mois dernier, assez régulièrement une et deux fois par jour. Si mes lettres vous sont parvenues, vous aurez vu que depuis le 26 nous n'avons plus vu le commodore Smith, que la flotte turque a également abandonné cette côte depuis deux jours, et qu'enfin les éclaireurs que j'envoie journellement au large n'ont découvert, depuis plusieurs jours, aucun bâtiment de guerre. Mon opinion, Citoyen Général, est que jamais nous n'aurons une circonstance plus favorable pour faire partir les frégates ; mais hâtez-vous, je vous prie, de me faire parvenir vos ordres, et soyez persuadé que rien ne pourra en retarder l'exécution, à moins que l'ennemi ne reparaisse sur la côte.

J'ai fait embarquer les drapeaux que vous m'avez envoyés sur la *Foudre*. Les préparatifs de départ des frégates ayant été trop publics, je me permets de retarder l'exécution de votre départ jusqu'à nouvel ordre. J'attends votre approbation sur cette mesure.

J'espère que vos ordres définitifs me seront parvenus demain. Je comptais faire sortir les frégates pour les mettre en appareillage en grande rade et en dehors des passes : j'ajournerai à deux jours ce mouvement.



Les renseignements fournis par Ganteaume déterminèrent Bonaparte à s'embarquer, dès le 22 août, sans



entrer à Alexandrie[1]. En partant d'El-Beydah, il vint donc gagner directement la côte à quatre kilomètres environ à l'ouest de la ville.

Arrivés sur la plage, dit Merlin[2], nous aperçûmes distinctement une voile à environ trois lieues au large. Le général en chef en conçut quelque inquiétude; Sidney Smith avait quitté huit jours auparavant sa croisière pour aller se ravitailler à Chypre, et l'on craignait que ce ne fût son escadre qui revint prendre sa station devant le port d'Alexandrie.

Le général Bonaparte avait donné rendez-vous au général Menou et au contre-amiral Ganteaume à la première citerne que l'on rencontre en allant d'Alexandrie à Aboukir, et qui est à une lieue de ce fort. Il m'ordonna de m'y transporter et de guider ces deux généraux sur l'endroit où il se trouvait à les attendre. Je partis avec un seul guide au risque d'être enlevé par les Arabes, ce qui, dans ce moment, eût été jouer de malheur, et je trouvai effectivement Menou et Ganteaume à l'endroit désigné. Ganteaume prit l'alarme lorsque je lui parlai du bâtiment que nous venions d'apercevoir; il monta sur une dune de sable pour le reconnaître et ne tarda pas à se convaincre que ce navire courait la bordée vers l'île de Chypre; ce qui lui fit conjecturer qu'il avait été envoyé pour reconnaître ce qui se passait dans le port d'Alexandrie. Il se hâta de rejoindre le général Bonaparte pour lui faire part des craintes que ce bâtiment lui inspirait et pour l'engager à ne pas perdre un instant pour s'embarquer[3].

---

1. Il existe aux *Archives de la guerre* une lettre de Murat à Dugua (d'Alexandrie, 4 fructidor - 21 août), qui pourrait faire croire que Bonaparte est venu à Alexandrie : « Le général en chef arrive à l'instant, mon cher Dugua; à l'instant, je reçois l'ordre de m'embarquer. A peine, me laisse-t-on le temps d'écrire deux mots et de faire porter à bord mes effets. En conséquence, je ne puis me rendre au Caire, comme je l'espérais pour pouvoir régler mes affaires ». Murat recommande à Dugua l'agent égyptien qu'il a chargé de percevoir les revenus des villages qu'il avait affermés; cet agent lui a fait des avances considérables, et n'en sera remboursé que si les villages paient leur dû : « Voilà un homme ruiné par les avances qu'il m'a faites, si on ne lui donne une force armée pour exiger le miri;.... fais-lui donner pour huit jours vingt-cinq hommes de cavalerie, et le voilà sauvé ».

La date du 4 fructidor est certainement un *lapsus*, et paraît devoir être rectifiée : 5, pour justifier la phrase sur la précipitation de l'embarquement. Quant à la phrase : *Bonaparte arrive*, elle ne signifie pas l'arrivée effective de Bonaparte à Alexandrie. Il se sera fait précéder de quelques heures par un courrier porteur de l'ordre à Murat. Celui annonce ce grand événement à Dugua, sans préciser si Bonaparte entrera ou non dans la ville.

2. Note publiée à la fin des *Souvenirs d'un sexagénaire*.

3. La préoccupation d'éviter la croisière anglaise se manifeste trop souvent pour qu'on puisse admettre qu'une convention secrète fût intervenue entre Bonaparte et Sidney Smith pour obtenir libre sortie. Le *Journal de Peyrusse* fait allusion à cette hypothèse : « On avait répandu le bruit que Bonaparte avait profité d'un sauf conduit du commodore Smith, commandant la croisière anglaise; mais il est certain qu'il s'est abandonné à sa fortune; il ne se serait pas d'ailleurs abaissé au point de supplier un ennemi, qu'il est depuis longtemps accoutumé à braver. »

Les écrivains les moins suspects de partialité en faveur de Bonaparte, tels que



L'embarquement devant se faire à la faveur de la nuit, Bonaparte resta jusqu'au soir à l'endroit de la plage où il avait fait halte [1]. Ce fut là qu'il eut avec Menou un long entretien, au cours duquel il lui donna ses suprêmes instructions et lui confia ses projets :

> Il eût bien désiré l'emmener avec lui. Le général Menou était extrêmement peiné ; sa confiance dans le général en chef était exclusive, mais il savait combien il était important que Napoléon arrivât en Europe. C'est à cette occasion que, se promenant sur l'estran, mouillé par le flot de la mer, vis-à-vis de sa tente, le général en chef lui dit : « J'arriverai à Paris, je chasserai ce tas d'avocats qui se moquent de nous et qui sont incapables de gouverner la République ; je me mettrai à la tête du gouvernement, je rallierai tous les partis, je rétablirai la République italienne, et je consoliderai cette magnifique colonie [2]. »

Dans cette dernière entrevue, Bonaparte remit à Menou un certain nombre de lettres et de documents concernant son départ et la transmission du commandement en chef.

Martin (tome I, p. 396), Niello Sargy (p. 351), considèrent cette hypothèse comme inadmissible, et font remarquer que Sidney Smith n'avait aucune raison de se prêter à semblable arrangement.

Nakoula-el-Turk admet une hypothèse analogue, mais plus subtile que plausible. Il dit que Bonaparte se rendit à Alexandrie, où il fit préparer trois bâtiments chargés d'objets précieux : « Ces préparatifs terminés, il donna un grand dîner au général Smith, général en chef des Anglais.... Il est d'usage parmi les Européens, lorsqu'ils ne sont point en position de se livrer des combats, de se voir réciproquement, quoique d'ailleurs ils soient en guerre. Bonaparte témoigna donc au général Smith toutes sortes de prévenances et lui fit des cadeaux de prix. Il lui demanda ensuite et obtint la permission d'expédier trois petits bâtiments en France. Le général Smith étant retourné dans la nuit même sur ses vaisseaux, Bonaparte s'embarqua avec sa suite et sortit du canal par un vent violent. Deux jours après, le général Smith apprit son départ. Cette nouvelle lui fit une grande impression ; il mit sur-le-champ à la voile pour le poursuivre, mais il ne put en apprendre aucune nouvelle, et n'en vit aucune trace. Bonaparte, saisissant l'occasion, s'était envolé comme un oiseau de sa cage, et avait échappé aux Anglais par son adresse, son extrême intelligence et son génie supérieur. » (*Histoire de l'Expédition...*, p. 150).

1. « A une petite lieue d'Alexandrie », dit Merlin. Les *Campagnes d'Egypte et de Syrie* (t. II, p. 170) portent qu'à 4 heures du soir on bivouaqua « au Camp des Romains ».

Voir aussi *Mémoires du duc de Raguse* (t. II, p. 36) : « Le général en chef donna rendez-vous au général Menou sur la plage, à peu de distance d'Alexandrie, s'entretint quelques moments avec lui et le chargea de me remplacer dans mon commandement. »

2. *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, t. II, p. 171.



Il notifiait ces événements à l'armée par une brève proclamation :

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF, A L'ARMÉE.

Les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kleber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles ; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché ; mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne.

BONAPARTE [1].

A Kleber, il adressait les instructions suivantes (5 fructidor-22 août) [2] :

Vous trouverez ci-joint, Citoyen Général, un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée [3]. La crainte que la croisière anglaise reparaisse d'un moment à l'autre me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours.

Je mène avec moi les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossy et Marmont ; les citoyens Monge et Berthollet.

Vous trouverez ci-joints les papiers anglais et de Francfort jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie ; que Mantoue, Turin et Tortonne sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première de ces places tiendra jusqu'à la fin de novembre. J'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Vous trouverez ci joint un chiffre pour correspondre avec le Gouvernement et un autre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir dans le courant d'octobre Junot, ainsi

1. Cette proclamation existe en placard imprimé, sans indication de date ni de lieu d'origine. Elle porte le contreseing de Berthier, comme chef de l'état-major général.

2. Ces instructions, comme les pièces suivantes, portent l'indication : Quartier général d'Alexandrie, 5 fructidor. Mais elle doit être interprétée comme signifiant : *près* d'Alexandrie, toutes les relations établissant que Bonaparte a évité d'entrer dans la ville.

3. D'après *Victoires et Conquêtes* (t. XI, p. 219), cet ordre était ainsi conçu : « Il est ordonné au général Kleber de prendre le commandement en chef de l'armée d'Orient, le gouvernement m'ayant appelé auprès de lui. »

que les officiers que j'ai laissés au Caire et mes domestiques. Cependant je ne trouverais pas mauvais que vous engagiez à votre service ceux qui vous conviendraient.

L'intention du Gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs.

La Commission des arts passera en France sur un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission. Ils sont en ce moment ci occupés à ce qui reste à faire, à visiter la haute Égypte. Cependant ceux que vous jugeriez pouvoir vous être utiles, vous les mettriez en réquisition sans difficulté.

L'effendi fait prisonnier à Aboukir est parti pour se rendre à Damiette. Je vous ai écrit de l'envoyer en Chypre. Il est porteur, pour le grand vizir, de la lettre dont vous trouverez ci-joint la copie.

L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon et de l'escadre espagnole à Carthagène ne laisse aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Égypte les fusils, les sabres, pistolets, fers coulés dont vous avez besoin et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisante pour réparer les pertes des deux campagnes. Le Gouvernement vous fera connaître alors lui-même ses intentions, et moi-même, comme homme public et comme particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

Si, par des événements incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses et qu'au mois de mai vous n'ayez reçu aucun secours ni nouvelles de France, et si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte et vous tuait plus de 1.500 soldats, perte considérable puisqu'elle serait en sus de celle que les événements de la guerre vous occasionneraient journellement, je pense que dans ce cas vous ne devez point vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous serez autorisé à conclure la paix avec la Porte ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte devrait être la condition principale. Il faudrait simplement éloigner l'exécution de cette condition, si cela était possible, jusqu'à la paix générale.

Vous savez apprécier aussi bien que personne, Citoyen Général,



combien la possession de l'Égypte est importante à la France. Cet empire turc, qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui et l'évacuation de l'Égypte par la France serait un malheur d'autant plus grand que nous verrions de nos jours cette belle province passer en d'autres mains européennes.

Les nouvelles des succès ou des revers qu'aurait la République en Europe doivent entrer aussi puissamment dans vos calculs.

Si la Porte répondait aux ouvertures de paix que je lui ai faites, avant que vous eussiez reçu de mes nouvelles de France, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs que j'avais, entamer la négociation, persister toujours dans l'assertion que j'ai avancée que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Égypte à la Porte; demander que la Porte sorte de la coalition et nous accorde le commerce de la mer Noire, qu'elle mette en liberté les Français prisonniers, et enfin six mois de suspension d'hostilités, afin que pendant ce temps-là l'échange des ratifications puisse avoir lieu.

Supposant que les circonstances soient telles que vous croyiez devoir conclure ce traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez pas le mettre à exécution qu'il ne soit ratifié; et, selon l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et sa ratification doit toujours être une suspension d'hostilités.

Vous connaissez, Citoyen Général, quelle est ma manière de voir sur la politique intérieure de l'Égypte. Quelque chose que vous fassiez, les chrétiens seront toujours nos amis. Il faut les empêcher d'être trop insolents, afin que les Turcs n'aient pas pour nous le même fanatisme que contre les chrétiens, ce qui nous les rendrait irréconciliables. Il faut endormir le fanatisme en attendant qu'on puisse le déraciner. En captivant l'opinion des grands cheiks du Caire, on a l'opinion de toute l'Égypte; et, de tous les chefs que ce peuple peut avoir, il n'y en a aucun moins dangereux pour nous que des cheiks qui sont peureux, ne savent pas se battre, et qui, comme tous les prêtres, inspirent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications, Alexandrie et El-Arich, voilà les deux clefs de l'Égypte. J'avais le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmiers, deux depuis Salheyeh à Katieh, deux de Katieh à El-Arich; une de ces deux dernières se serait trouvée à l'endroit où le général Menou a trouvé de l'eau potable.



Le général de brigade Sanson, commandant le génie, le général de brigade Songis, commandant l'artillerie de l'armée, vous mettront au fait chacun de ce qui regarde son arme.

Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances; je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il commence à avoir quelques renseignements sur le chaos de l'administration de ce pays.

J'avais le projet, si aucun événement ne survenait, de tâcher d'établir cet hiver un nouveau système d'impositions, ce qui aurait permis de se passer à peu près des Coptes. Cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille d'y réfléchir longtemps. Il vaut mieux entreprendre cette opération un peu trop tard qu'un peu trop tôt.

Des vaisseaux de guerre français paraîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, ou à Burlos, ou à Damiette. Faites construire une batterie et une tour à Burlos. Tâchez de réunir cinq ou six cents Mameluks, que, lorsque les vaisseaux français seront arrivés, vous ferez arrêter dans un jour au Caire ou dans les autres provinces et embarquer pour la France; au défaut de Mameluks, des otages d'Arabes, des cheiks-el-beled, qui, par une raison quelconque, se trouveraient arrêtés, pourraient y suppléer. Ces individus, arrivés en France, y seraient retenus un ou deux ans, verraient la grandeur de la nation, prendraient de nos mœurs et de notre langue et, de retour en Égypte, nous formeraient autant de partisans.

J'avais déjà demandé plusieurs fois une troupe de comédiens. Je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est très important pour l'armée et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper en chef va vous mettre à même de déployer les talents que la nature vous a donnés; l'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation; ce sera l'époque d'où dateront les grandes révolutions.

Accoutumé à voir la récompense des peines et des travaux de la vie dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer, me décident seuls à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous; vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverais moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne



ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement, et pour consolider le magnifique établissement dont les fondements viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants; j'ai eu, dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement; entretenez-les dans ces sentiments; vous le devez par l'estime et l'amitié toute particulière que j'ai pour vous et l'attachement vrai que je leur porte.

Les principaux objets des instructions précédentes étaient, en outre, développés dans des mémoires *sur l'administration intérieure, sur les fortifications, sur la défense de l'Égypte* et *sur les affaires politiques*, précédemment dictés par Bonaparte et qui traçaient, avec le tableau de la situation présente, le programme des opérations à poursuivre et des résultats à obtenir :

Mémoire sur l'administration intérieure[1].

L'Arabe est l'ennemi des Turcs et des Mameluks. Ceux-ci ne l'ont gouverné que par la force; leur pouvoir était tout militaire. La langue turque est aussi étrangère aux naturels du pays que la langue française. Les Arabes se croient d'une nature supérieure aux Osmanlis. Les ulémas, les grands cheiks sont les chefs de la nation arabe; ils ont la confiance et l'affection de tous les habitants de l'Égypte : c'est ce qui a, dans tous les temps, inspiré aux Turcs et aux Mameluks tant de jalousie contre eux, et les a décidés à les tenir loin du maniement des affaires publiques. Je n'ai pas cru devoir imiter cette politique. Il nous est impossible de prétendre à une influence immédiate sur des peuples pour qui nous sommes si étrangers. Nous avons besoin, pour les diriger, d'avoir des intermédiaires; nous devons leur donner des chefs, sans quoi ils s'en choisiront eux-mêmes. J'ai préféré les ulémas et les docteurs de la loi : 1° parce qu'ils l'étaient naturellement; 2° parce qu'ils sont les interprètes du Coran, et que les plus grands obstacles que nous avons éprouvés et que nous éprouverons encore proviennent des idées religieuses; 3° parce que ces ulémas ont des mœurs douces, aiment la justice, sont riches et animés de bons principes de morale. Ce sont sans contredit les plus honnêtes gens du pays. Ils ne savent pas monter à cheval, n'ont l'habitude d'aucune manœuvre militaire, sont peu propres à figurer à la tête d'un mouvement armé. Je les ai intéressés à mon administration. Je me suis servi d'eux pour parler au peuple, j'en ai composé les divans de jus-

1. Voir *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. II, p. 151.



tice; ils ont été le canal dont je me suis servi pour gouverner le pays. J'ai accru leur fortune; je leur ai en toutes circonstances donné les plus grandes marques de respect. Je leur ai fait rendre les premiers honneurs militaires; en flattant leur vanité, j'ai satisfait celle de tout ce peuple. Mais ce serait en vain qu'on prendrait ces soins pour eux, si on ne se montrait pas pénétré du plus profond respect pour la religion de l'islamisme, et si on permettait aux Coptes chrétiens, grecs et latins, des émancipations qui changeassent leurs rapports habituels. J'ai voulu qu'ils fussent encore plus soumis, plus respectueux pour les choses et les personnes qui tenaient à l'islamisme, que par le passé.

La Porte était en possession de nommer à toutes les places de cadi. J'ai éprouvé bien des difficultés à changer cet usage et à décider les ulémas à reprendre une prérogative qu'ils avaient perdue. Il est important de maintenir ce que j'ai fait.

Le Caire est la seconde clef de la sainte Kaaba; la Mecque est le centre de la religion mahométane. La politique des sultans de Constantinople a été de discréditer le chérif de la Mecque, de restreindre et d'annuler les relations des ulémas avec la Mecque. Mes intérêts ont dû naturellement me porter à suivre une marche inverse. J'ai fait revivre d'anciens usages, je me suis concilié l'amitié du chérif, et j'ai fait tout ce qu'il était possible pour multiplier et accroître les relations des mosquées avec la sainte cité.

Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le Prophète. Un seul mot, une seule démarche mal calculée, peut détruire le travail de plusieurs années. Je n'ai jamais permis que l'administration agît directement sur les personnes ou le temporel des mosquées; je m'en suis toujours rapporté aux ulémas et les ai laissés agir. Dans toute discussion contentieuse, l'autorité française doit être favorable aux mosquées et aux fondations pieuses. Il vaut mieux perdre quelques droits et ne pas donner lieu à calomnier les dispositions secrètes de l'administration sur ces matières si délicates. Ce moyen a été le plus puissant de tous, et celui qui a le plus contribué à rendre mon gouvernement populaire. La contribution de six millions qu'à mon arrivée j'ai été obligé de lever sur la ville, a excité moins de murmures et a été payée avec plus de facilité parce que je n'ai employé que les cheiks pour la répartir et la percevoir, et les habitants ont vu avec satisfaction qu'il n'y avait eu ni avanie, ni aucun de ces actes arbitraires qui déshonoraient l'administration des Turcs et des Mameluks.

Les Coptes sont en possession de l'administration des finances et de la levée des contributions; il faut les y maintenir, et avoir l'œil à ce que les Turcs ne s'immiscent pas dans cette partie importante de l'administration qu'il faut avec le temps faire passer entre les mains des Européens. Les Mameluks n'existent plus comme puissance; ils peuvent être utiles comme corps de milice subordonnée; ils sont ennemis nés des Arabes et des cheiks; ils peuvent rendre des services dans bien des circonstances. On gagnera Mourad-Bey et Ibrahim Bey en leur donnant le titre de prince; les autres beys en leur donnant le rang de général, et les rétablissant dans leurs propriétés. Il faut cependant veiller à ce que les beys réunis n'aient jamais plus de 900 ou 1.000 cavaliers. On les emploira à contenir les Arabes du désert conjointement avec six régiments de dromadaires, qu'on lèvera à



cet effet. On s'emparera de tous les puits des six déserts, afin de pouvoir exercer une juridiction directe sur toutes ces tribus errantes.

Il ne faut pas perdre de vue qu'Alexandrie doit être un jour la capitale du pays. On doit donc favoriser la branche du Nil du côté de Rosette plutôt que celle du côté de Damiette; faire couler dans le Bahireh un plus grand volume d'eau, même au détriment de la Charkieh; rétablir le canal d'El-Rahmânieh à Alexandrie; enfin favoriser le port d'Alexandrie, en en faisant le seul débouché pour le commerce avec l'Europe et en rétablissant toutes les anciennes communications entre la basse Égypte, le Fayoum et le Bahireh. Les fortifications permanentes, les magasins, les hôpitaux, les arsenaux, les moulins à vent, les manufactures, doivent être construits de préférence à Alexandrie, où il faut attirer par tous les moyens de fortes populations de Grecs, de Juifs et de chrétiens de Syrie.

Il faut favoriser Suez au détriment de Kosseir, en faire un seul dépôt pour l'importation des cafés, des épices, et pour les exportations des marchandises de l'Europe et de la basse Égypte. Le commerce de Kosseir doit se borner à l'exportation des denrées de la haute Égypte.

Il faut accoutumer insensiblement le pays à la levée d'une conscription pour recruter l'armée de terre et l'armée de mer. Il faut surtout se procurer chaque année plusieurs milliers de noirs du Sennaar, du Darfour, et les incorporer dans les régiments français, à raison de 20 par compagnie. Accoutumés au désert, aux chaleurs de l'équateur, après trois ou quatre ans d'habitude ou d'exercice, ce seront de bons soldats et des soldats dévoués.

Il faut se conformer aux manières des Orientaux, supprimer le chapeau et les culottes étroites, et donner à l'habillement de nos troupes quelque chose de l'habillement des Maugrabins et des Arnautes. Ainsi vêtues, elles paraîtraient aux habitants une armée nationale; cela cadrerait donc avec les circonstances du pays.

Mémoire sur les fortifications.

L'Egypte ne peut pas être attaquée par la frontière du sud. Si, il y a plusieurs milliers d'années, elle fut conquise par une irruption d'Éthiopiens, c'est qu'alors le haut Nil était habité par de nombreuses et puissantes nations, dont il ne nous reste que de magnifiques ruines que l'on voit dans l'île de Meroë et dans les plaines du Senaar. Elle ne peut pas être attaquée par la frontière de l'ouest. Les califes fatimites arrivèrent, il est vrai, dans le xe siècle par ce côté; c'est qu'alors la Cyrénaïque et le pays des Mariotes contenaient de grandes villes et de grandes populations qui ne subsistent plus. D'ailleurs les Fatimites n'eurent pas besoin d'employer la force pour s'établir en Égypte, ils n'eurent besoin que de l'influence des opinions religieuses. Derne est la première ville que l'on trouve aujourd'hui sur cette frontière; elle est habitée par 7.000 Arabes et est séparée d'Alexandrie par plus de 150 lieues de désert. La mer Rouge couvre l'Égypte à l'est; cet obstacle est d'autant plus considérable que la vallée du Nil est séparée de la mer Rouge par des montagnes escarpées et des déserts arides. On ne peut donc pénétrer du côté de l'est qu'en traversant l'isthme de Suez par le chemin de Gaza, El-Arich, Katieh et Salheyeh; ce chemin



traverse un désert de soixante et dix lieues, qui est presque impraticable pour une armée pendant six mois de l'année, et qui, dans toutes les saisons, exige une immense quantité de chameaux et d'outres. L'Egypte est dans une circonstance unique. Sur six cents lieues de frontières de terre, elle n'est attaquable que par un seul chemin. C'est en effet par cette route que Cambyse et ses successeurs, les rois de Perse, ceux de Syrie, après eux Alexandre, les Séleucides, les terribles Moslems, les califes de Bagdad, les Tartares, les Ottomans, l'ont envahie.

Une forteresse à El-Arich, une de moindre importance à Katich, un fort à Salheyeh, un petit fort dans l'Ouadi de Tomlât, six tours pour chacun des puits intermédiaires depuis El-Arich jusqu'à Salheyeh et depuis Salheyeh jusqu'à Suez, accroîtraient beaucoup l'obstacle naturel qu'offre cette frontière.

Armement.

	PIÈCES d'un CALIBRE supérieur à 12.	PIÈCES d'un CALIBRE inférieur.	OBUS ou MORTIERS.	TOTAL des BOUCHES à feu.	FORCE des GARNISONS.
El-Arich	6	9	8	23	400
Katieh	2	6	2	10	150
Salheyeh	4	6	4	14	200
Six tours	0	12	0	12	120
Ouâdi de Tomlât	2	6	2	10	130
TOTAUX	14	39	16	69	1.000

J'ai fait démolir le village d'El-Arich; il faut achever de construire la casemate dans l'intérieur du fort, le chemin couvert et un glacis, une contrescarpe et les redans en maçonnerie pour découvrir et battre les bas-fonds.

La frontière du nord est couverte par la Méditerranée. Sur cent-vingt lieues de côtes un débarquement ne peut s'opérer que sur trois points : Alexandrie, Aboukir et Damiette.

Alexandrie, étant une place forte, le centre de toute la défense, de toute l'administration, est mise à l'abri de toute surprise; la plage du Marabout se trouve comprise dans ses fortifications. Tant que l'armée française sera maîtresse de cette ville, elle pourra être secourue, et l'Egypte ne sera pas perdue sans ressource. Provisoirement il faut rétablir l'enceinte des Arabes, la couvrir par un chemin couvert et un glacis; creuser au pied de la muraille un profond fossé, de dix toises de largeur et de trois de profondeur, le remplir d'eau de la mer; construire quatre forts, un en avant de la porte de Rosette, un à la colonne de Pompée, un intermédiaire et un quatrième du côté du fort des Bains; couvrir ces forts d'inondations et de fossés pleins d'eau, avec une redoute casematée



pour 200 hommes. Le fort du cap Figuier, qui doit être fermé à la gorge, celui des Bains, le fort Turc, le fort Triangulaire, le Phare, le Pharillon, le fort turc du port-neuf, l'extrémité de l'enceinte des Arabes, formant huit forts, contiendront huit batteries de côte qui défendront les deux ports et croiseront leurs feux à 1.500 et 1.800 toises. Le fort du Marabout est de la plus haute importance, puisqu'il défend l'entrée des passes et une plage propre à un débarquement. En rasant la mosquée qui est dans l'île, et en la convertissant en une bonne casemate, on peut rendre ce fort de la plus grande résistance. Aussitôt que cela sera possible, il faudra fermer par une muraille les deux quais du port-vieux et du port-neuf, afin d'être à l'abri d'une surprise et d'économiser les hommes nécessaires à la défense : 300 bouches à feu de tout calibre, 6.000 hommes de garnison, dont 300 de cavalerie, 3.000 marins des équipages des vaisseaux de guerre et de la flottille, 200 ou 300 canonniers de terre, 1.000 vétérans et hommes de dépôt, 1.500 hommes de bonne infanterie mettront cette place à l'abri de l'insulte.

Aboukir est défendu par un fort qui, dans son état actuel, est trop faible. Il faut lui donner une résistance de quinze jours de tranchée, en construisant des ouvrages en maçonnerie. Il faut bâtir dans l'îlot d'Aboukir une tour casematée, servant de réduit à une batterie de côte, qui batte la haute mer et l'intérieur de la rade ; autant à l'embouchure du lac Madieh. Il faut construire sur le mont du Puits un fort, comme le fort Crétin, protégeant une batterie de côte.

Armement.

	PIÈCES de 16 ou 24.	PIÈCES de 16 ou 12 à boulets rouges.	MORTIERS.	OBUSIERS ou pièces de PETIT CALIBRE.	TOTAL.	GARNISON.
Fort d'Aboukir	8	2	3	6[1]	19	200
Ilot d'Aboukir	10	2	3	3	18	180
Fort de l'embouchure du lac Madieh	4	2	2	3	11	130
Fort du Puits	6	2	2	4	14	130
TOTAUX	28	8	10	16	62	660

1 dont 2 de campagne.

Par leur seule, inertie ces fortifications défendront le débarquement, puisque les boulets, les obus et les bombes se croiseront sur la plage et dans la rade. Lors de l'apparition d'une escadre ennemie, la garnison d'Alexandrie détachera deux bataillons de 400 hommes, un escadron de 180 hommes et huit pièces de campagne, auxquelles se joindront les six pièces de campagne des trois forts, ce qui fera quatorze. Cette force



mobile, manœuvrant entre les forts, rendra impossible tout débarquement.

Un débarquement ne peut s'effectuer à Damiette que pendant la belle saison, et même alors il arrive souvent que les bâtiments chassent dans la rade. L'armement de la tour au milieu du Boghaz et l'achèvement de Lesbeh, quelques prames ou chaloupes canonnières embossées dans l'intérieur des passes défendront ce point, moins important que les deux autres; 500 hommes et 36 pièces de tout calibre, compris six pièces de campagne, seront suffisants.

Après avoir pourvu à la défense des trois seuls points où une armée peut débarquer, il faut assurer le cabotage et surtout le départ et l'arrivée des avisos et des bâtiments de commerce pour communiquer avec la France. A cet effet il faut occuper : 1° El-Baretoun, où il y a des ruines, de l'eau, des arbres, un bon port; 2° deux points sur la côte intermédiaires entre le port et Alexandrie, pour protéger le cabotage. Le fort Jullien défend suffisamment la passe de Rosette. Il faudrait à l'embouchure de la passe de Burlos une tour avec deux pièces de 18, une pièce de campagne, 30 hommes de garnison et une chaloupe canonnière, à fond plat, armée de deux grosses pièces, qui puisse dominer le lac et s'embosser à son embouchure sous la protection de la tour; autant au lac Menzaleh, aux bouches de Dibeh, d'Om-Fareg et de Peluse, ce qui ferait huit pièces de gros calibre, huit pièces de 18, quatre pièces de campagne et 200 hommes. Mon intention est de diriger des bâtiments sur El-Baretoun et sur le lac Menzaleh. Ceux-ci reconnaîtront le Carmel, fileront le long de la côte du désert sur Tineh et débarqueront dans le lac.

Mémoire sur la défense de l'Égypte.

L'Égypte peut être attaquée, 1° par une armée qui se réunirait en Syrie, partirait de Gaza, traverserait le désert de l'isthme de Suez et déboucherait dans la plaine du Nil; 2° par une armée qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée; 3° par une opération combinée de deux armées, dont l'une de Gaza pénétrerait par le désert, et l'autre débarquerait sur les côtes de la Méditerranée. Une armée turque préférera prendre le premier parti, une armée anglaise le second; et, s'il est question d'adopter le troisième parti, les Turcs opéreront par le désert, et les Anglais par la mer.

1° Cambyse, Xerxès, Alexandre le Grand, Amrou, l'empereur Selim entrèrent en Egypte, avec une seule armée, par le désert de Gaza à Peluse. Artaxerxès, roi de Perse, l'attaqua par deux armées, une traversant le désert, l'autre débarquant à la bouche de Dibeh; mais il fut battu et échoua. Ochus, un de ses successeurs, l'attaqua avec trois armées : celle de la mer entra dans le Nil et débarqua au Ventre de la Vache; la seconde investit Peluse pour en faire le siège; la troisième se dirigea sur Saba-Biar. Le roi d'Égypte se porta contre la colonne qui était au Ventre-de-la-Vache, mais elle était déjà retranchée. Ochus réunit ses trois armées, s'empara de Memphis et du pays. Antigone, un des successeurs d'Alexandre, se porta par terre de Gaza à Peluse, et son fils, par mer; mais la flotte fut dispersée par le mauvais temps, ce qui fit échouer l'ex-



pédition. Antiochus fut battu à Refah par Ptolémée Evergète, qui passa le désert et marcha à sa rencontre. Saint Louis et Bonaparte l'attaquèrent par mer avec une seule armée; le premier débarqua à Damiette, et, après un an de campagne, fut battu et fait prisonnier par les Mameluks. Le second débarqua au Marabout, s'empara dans le premier mois de toute la basse Égypte, de la capitale et ensuite de tout le pays; il détruisit l'empire des Mameluks.

La Turquie n'est plus un Etat, c'est une réunion de pachaliks indépendants, gouvernés selon les vues, les intérêts et les passions des pachas. Elle ne peut plus mettre sur pied ces nombreuses armées qui ont effrayé l'Europe dans les siècles précédents. La milice turque est sans discipline, sans organisation, sans instruction, sans tactique; 50.000 ou 60.000 hommes moitié à pied et moitié à cheval, armés de fusils de tous les calibres, d'armes blanches de toutes les espèces, forment une foule d'hommes, mais ne méritent pas le nom d'armée. La Turquie ne peut mettre sur pied que des armées comme celle du mont Thabor; celle d'Aboukir était formée de troupes d'élite d'Europe. Une armée turque de 60.000 hommes comptera à peine 40.000 combattants; elle est incapable de résister au choc d'une division française de 6.000 hommes. Elle fera investir El-Arich par son avant-garde et tiendra ses divisions en échelons aux puits de Zawieh, de Refah et à Khân-Younès. Il lui faudra vingt jours pour prendre El-Arich; il lui en faudra autant pour prendre Katieh. L'armée française aura le temps de se réunir au bois de Katieh et d'attendre l'ennemi à la lisière du désert. 20.000 hommes de l'armée d'Orient dans une pareille position battront 200.000 Turcs et les refouleront dans le désert.

2° Si une armée anglaise veut seule conquérir l'Égypte, il faut qu'elle soit de 35.000 hommes d'infanterie, de 3.000 de cavalerie, de 1.000 d'artillerie et d'état-major. Elle débarquera à Aboukir, s'emparera du fort, du fort Jullien, de la ville de Rosette, du lac Madieh. Ayant ainsi bien assuré ses subsistances, elle assiégera Alexandrie; elle pourra prendre cette place avant que l'armée française soit toute réunie, ou battre cette armée si elle voulait en faire lever le siège. Alexandrie prise, l'Égypte est perdue pour la France. Sans quitter les bords de la mer, sans perdre de vue les mâts de leurs vaisseaux, les Anglais auront fait la conquête de ce beau pays et garanti leurs possessions des Indes. Mais l'Angleterre n'a pas de ce moment-ci une telle armée disponible; elle lui est nécessaire pour contenir l'Irlande, pour protéger le Portugal. Les frais d'un pareil armement, qui devrait être fait dans la Tamise pour agir sur le Nil, absorberaient des sommes immenses.

3° Il est donc plus probable que, si l'Égypte est sérieusement attaquée, elle le sera par une opération combinée. Une armée turque de 40.000 à 50.000 hommes traversera le désert de Gaza à Salheyeh; une armée anglaise de 15.000 hommes, ayant 1.500 chevaux de cavalerie et 500 d'artillerie, débarquera sur les côtes de la Méditerranée. Ces deux armées réunies feraient une force double de celle de l'armée d'Orient. Quelle est la saison la plus propre pour une opération pareille? Quel est le point de la côte où devrait débarquer une armée anglaise? L'opération doit commencer le 1er avril. L'armée turque se portera sur El-Arich, ouvrira la tranchée: ses vivres et son équipage de siège lui seront portés par eau; la mer est bonne après l'équinoxe de printemps. El-Arich pris, elle



investira Katieh; la mer pourra également lui transporter ce qui lui est nécessaire; on sera alors en mai. La flotte anglaise mouillera dans la rade de Damiette; elle aura des cannonières armées de 24, tirant 18 pouces d'eau au plus, qui entreront dans le lac Menzaleh par les trois bouches, s'en empareront et se mettront en communication avec l'armée turque. L'armée anglaise prendra position en avant de Damiette, derrière le canal d'Achmoun; ou même, sans aller si loin, la jonction des deux armées s'opérera, soit en faisant filer de Katieh l'armée turque par l'isthme qui sépare le lac Menzaleh de la mer, en construisant des ponts de bateaux sur les trois bouches de ce lac, soit par un mouvement combiné en avant du lac.

Aussitôt que ce projet de l'ennemi serait démasqué, l'armée française tout entière se réunirait sur Salheyeh; il lui faudrait plusieurs semaines pour cela; elle devrait évacuer toute la haute Égypte. Du camp de Salheyeh, elle se portera sur El-Arich pour en faire lever le siège et battre l'armée turque, ou sur Katieh si déjà El-Arich est pris; ou bien elle marchera pour attaquer l'armée anglaise avant sa jonction avec l'armée turque. Vaincue, elle doit avoir préparé sa retraite sur Alexandrie par le Delta. Elle peut disputer le terrain couvert par les branches du Nil et gagner le temps nécessaire pour achever l'évacuation du Caire. Elle doit se défendre à Alexandrie jusqu'au dernier moment, car les jours qui se succèdent ne se ressemblent pas; des accidents changent l'état politique des nations; enfin, plus l'armée française prolongerait sa défense, plus elle tiendrait paralysée l'armée anglaise, qui ne pourrait se porter ailleurs, et plus celle-ci ferait de pertes.

Mais si, au lieu de débarquer à Damiette, l'armée anglaise débarquait à Aboukir, les chances seraient plus favorables à l'armée française. Il faudrait alors qu'elle se réunît sur Alexandrie en aussi peu de jours que possible et qu'elle attaquât l'armée anglaise avant qu'elle se fût emparée du fort d'Aboukir. Si l'armée française est victorieuse, l'Egypte est sauvée; si au contraire elle est battue, elle doit livrer Alexandrie à ses propres forces, se porter rapidement sur Salheyeh à la rencontre de l'armée turque, la battre, la chasser dans le désert et revenir alors sur les Anglais; la partie peut encore être sauvée. Mais si l'armée française est de nouveau battue par les Turcs, il ne lui reste plus qu'à se concentrer dans Alexandrie et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. On voit, par cette analyse, l'importance de la possession d'El-Arich, que je considère comme la sentinelle avancée ou une des clefs du pays. Elle sépare et tient éloignées l'une de l'autre, l'armée qui traverserait le désert et celle qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée.

Mémoire sur les affaires politiques.

Il faut envoyer des chargés d'affaires au Sennaar, en Abyssinie et au Dârfour; j'ai demandé aux princes de ces pays d'en envoyer au Caire. Toutes leurs relations avec l'Égypte sont des affaires de commerce; mais, outre le but commercial, j'avais celui de me ménager les moyens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et d'organiser un achat régulier de 10.000 esclaves par an, de l'âge de 14 à 18 ans; 20.000 seraient incor-

porés dans l'armée, à raison de 20 par compagnie, et les autres formeraient des corps auxiliaires ayant des cadres français. Cela tiendrait lieu de renforts, si la République ne pouvait pas en envoyer. Déjà j'ai fait saisir 2.000 jeunes Mameluks esclaves, qui tous appartiennent à des seigneurs syriens ; on peut sans délai les répartir dans les cadres.

La République a un consul à Tripoli ; il faut insister pour que les régences de Tunis et de Tripoli envoient des chargés d'affaires au Caire. Les agents de ces régences seront fort utiles pour ouvrir des communications avec l'Europe.

Le sultan Selim a été contraint à la guerre contre la France ; le divan est favorablement disposé pour nous ; la perte des armées de Syrie et de Rhodes lui a dessillé les yeux. C'étaient les troupes les plus exercées de l'Empire ; plusieurs régiments formés à l'européenne en faisaient partie ; ils ont péri. Les canonniers formés à la française, et quatre-vingts bouches à feu de campagne fondues par nos ouvriers sont des pertes sensibles pour la Porte, qui a les yeux ouverts et frémit de terreur à l'aspect des Russes. Ecrivez au grand vizir que nous ne voulons pas garder l'Égypte ; que nous n'y sommes arrivés que comme on arrive dans un caravansérail placé sur la route de l'Inde. Il passe tous les mois au Caire des hommes considérables ; ce sont des pèlerins qui reviennent de la Mecque, traversent la mer Rouge, débarquent à Kosseir, descendent au Caire par le Nil et s'embarquent à Damiette : faites-leur des honnêtetés à leur passage, abouchez-les avec ceux des grands cheiks qui sont le plus favorables à notre cause ; chargez-les de lettres et de paroles pour la Porte ; vous aurez réussi, si vous parvenez à avoir auprès du grand vizir des agents français qui puissent vous instruire et contre-battre les menées des Anglais.

Vous devez vous appliquer à éclairer l'armée et à détruire les fantômes que crée la malveillance. La Russie n'est pas contraire à l'expédition d'Égypte. Si le czar le pouvait, sans se compromettre et sans manquer à son caractère, il serait plutôt favorable qu'hostile à l'armée d'Orient. En effet, l'Égypte est la pomme dont la discorde s'est servie et se servira pour faire mettre les armes à la main aux Français et aux Ottomans. L'armée d'Orient vaincue et l'Égypte évacuée, l'intimité entre les deux nations reviendra ce qu'elle a été depuis François Ier, car les Turcs savent bien que ce n'est pas à leur territoire que nous en voulons, mais aux Indes ; que ce n'est pas le Croissant que nous voulons humilier sur les bords du Nil, mais le léopard anglais. La Russie ne fera donc jamais rien contre cette armée.

Les Anglais seuls veulent sincèrement et avant tout nous chasser de l'Égypte ; mais ils en ont manqué l'occasion. La deuxième coalition ayant renoué la guerre en Italie, en Allemagne et au Nord, ils ont besoin de leurs forces pour pouvoir profiter des événements. Si la deuxième coalition est vaincue et la paix rétablie sur le continent, l'Angleterre pourra disposer de ses troupes, puisqu'elle n'aura plus qu'à songer aux affaires de l'Égypte et aux intérêts de l'Hindoustan ; mais alors elle ne sera plus secondée par la Porte, qui devra d'autant plus ménager la France que celle-ci aura été victorieuse.

La peste est un des plus grands ennemis que l'armée ait à redouter, par la perte d'hommes qu'elle occasionne, par l'effet moral qu'elle produit sur les esprits, par la langueur où elle laisse même ceux qui en guérissent.



Il faut n'accorder aucune exception aux règlements sanitaires de Marseille et bien surveiller les lazarets.

Menou fut de nouveau investi du commandement des trois provinces d'Alexandrie, Rosette et Bahireh, qu'il avait exercé quelques mois auparavant.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL MENOU

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII (22 août 1799).

Vous vous rendrez de suite à Alexandrie, Citoyen Général; vous prendrez le commandement d'Alexandrie, Rosette et Bahireh.

Je pars ce soir pour la France. Le général Kleber doit être rendu dans deux ou trois jours à Rosette. Vous lui ferez passer le pli ci-joint, dont je vous envoie un double que vous lui ferez passer par une occasion très sûre.

Le général Marmont part avec moi. Je vous prie, pour empêcher les faux bruits, d'envoyer au général Kleber un bulletin de notre navigation jusqu'à ce qu'on n'ait plus connaissance des frégates.

Vous préviendrez le général Kleber que la djerme *la Boulonnaise* est à El-Rahmânieh.

Je laisse ici 180 chevaux des guides à cheval sellés, que vous ferez passer au Caire pour monter le reste des guides et la cavalerie.

Vous ne ferez partir la lettre ci-jointe pour le général Dugua et pour Le Caire que quarante-huit heures après que les frégates auront disparu.

Je vous salue,

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL DUGUA

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII, (22 août 1799).

Quand vous lirez ceci, Citoyen Général, je serai au milieu de la vaste mer. Les circonstances où se trouve la France m'ont fait un devoir impérieux de m'y rendre. C'est d'ailleurs le seul moyen de faire aller bien ces établissements et les individus de l'armée. Kleber a de l'estime et de l'amitié pour vous. Dans le courant de l'hiver vous êtes sûr qu'il arrivera



des bâtiments de guerre français sur lesquels vous pourrez vous embarquer pour reprendre votre poste au Corps législatif. Ainsi donc employez votre talent et votre fermeté à maintenir la tranquillité dans cette grande ville, à la fois le centre de l'Égypte et de l'armée.

Croyez que, dans quelque circonstance que le sort nous place, je conserverai toujours pour vous l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées.

Je vous salue.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE, AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX, AU DIVAN DU CAIRE, CHOISI PARMI LES PLUS ÉCLAIRÉS ET LES PLUS SAGES

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII (22 août 1799).

Ayant été instruit que mon escadre était prête et qu'une armée formidable était embarquée; de plus, convaincu, comme je vous l'ai plusieurs fois dit, que tant que je ne frapperais pas un coup qui écrase à la fois tous mes ennemis, je ne pourrai jouir tranquillement de la possession de l'Égypte, la plus belle partie du monde, j'ai pris le parti d'aller me mettre à la tête de mon escadre, laissant le commandement en mon absence au général Kleber, homme d'un mérite distingué et auquel j'ai recommandé d'avoir pour les ulémas et les cheiks la même amitié que moi. Faites ce qu'il vous sera possible pour que le peuple de l'Égypte ait en lui la même confiance qu'en moi et qu'à mon retour, qui sera dans deux ou trois mois, je sois content du peuple de l'Égypte et je n'aie que des louanges et des récompenses à donner aux cheiks.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU CITOYEN POUSSIELGUE

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII, (22 août 1799).

Les événements majeurs qui se sont passés en Europe depuis le 15 mars au 15 juin m'ont fait un devoir impérieux de m'y rendre le plus promptement possible.

J'espère, avec un peu de fortune, y arriver avant la prise de Mantoue.

Le général Kleber, qui prend le commandement de l'armée, vous estime et vous aime.

Je ferai connaître au Gouvernement les services que vous rendez journellement dans ce pays. Dans toutes les circonstances vous pouvez compter sur le désir que j'ai de faire quelque chose qui vous soit agréable.

BONAPARTE.



LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE AU GÉNÉRAL JUNOT

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII (22 août 1799.)

Lorsque tu recevras cette lettre, je serai bien loin de l'Égypte. J'ai regretté de ne pas pouvoir t'emmener avec moi ; tu t'es trouvé trop éloigné du lieu de l'embarquement. Je donne ordre à Kleber de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu ou dans quelque circonstance que nous nous trouvions, crois à la continuation de la tendre amitié que je t'ai vouée.

BONAPARTE.

LE GÉNÉRAL BERTHIER AU GÉNÉRAL MENOU

Quartier général d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII (22 août 1799.)

Je prie le général Menou d'accepter mes trois chameaux et mes trois chevaux avec leurs équipages.

Quant au palfrenier Alexandre, il le fera passer au Caire au citoyen Arrighi mon aide de camp.

Alexandre BERTHIER.

Je recommande au général Menou mon palfrenier Cousin, qui a eu la jambe cassée et qui est à l'hôpital[1].



Pendant la journée du 22 août, les frégates *la Muiron* et *la Carrère* étaient sorties du port neuf pour mouiller en dehors des passes. L'embarquement dut se faire à la faveur de la nuit, de façon que la petite division pût mettre à la voile dès le point du jour :

Une demi-heure avant le coucher du soleil, écrit Merlin, nous cheminâmes le long du rivage, et couverts par les dunes qui em-

1. Voir un autre billet de Berthier à Menou (non daté, mais probablement écrit à bord de la *Muiron*, dans la nuit) :

« Mon nègre, nommé Rome, que j'aime beaucoup, s'est perdu hier. Chargez-vous de le mettre chez vous, et envoyez-le moi par la première occasion.

» Il est à moi comme esclave acheté du Sennaar.

» Je t'embrasse, t'aime et t'aimerai partout. »



pêchaient notre troupe d'être aperçue, nous nous dirigeâmes vers le Pharillon, situé à la pointe orientale du port neuf, à un demi-quart de lieue de la ville, de laquelle on ne pouvait nous découvrir. La nuit était close et obscure lorsque nous arrivâmes au Pharillon, et les chaloupes des frégates qui devaient s'y trouver pour nous recevoir n'étaient pas encore arrivées.

Rendu au lieu de l'embarquement, tout le monde mit pied à terre, et le général Menou envoya un aide de camp en ville pour en ramener du monde afin de prendre nos chevaux et ceux des cent cinquante guides ou environ qui allaient s'embarquer avec le général Bonaparte. Ces chevaux, en attendant, furent abandonnés sur le rivage aux soins du petit nombre d'individus qu'on laissait à terre et au nombre desquels se trouvaient tous les palfreniers égyptiens accoutumés à suivre à pied leur maître, même dans les courses les plus pénibles [1].

Cependant quoique nous fussions depuis une demi-heure sur le rivage, les chaloupes n'arrivaient pas, et au risque de donner l'éveil à la ville on fut obligé de brûler des amorces pour les avertir de notre arrivée et leur indiquer l'endroit où nous étions à les attendre. Elles répondirent à la fin à ce signal, sans lequel on ne nous eût trouvés qu'avec beaucoup de temps et de difficultés, tant la nuit était noire. Les chaloupes arrivées, chacun, sans distinction de rang ni de grade, s'empressa de s'embarquer et se mit pour cela dans l'eau jusqu'aux genoux, tant l'impatience était grande, et tant on craignait d'être laissé en arrière. C'était à qui entrerait le premier dans les embarcations de la *Muiron*, et on se poussait pour y arriver avec assez peu de ménagement et de considération.....

Le général Bonaparte arriva à 9 heures à bord de la *Muiron*. Il faisait un calme plat, et on se mit à table en arrivant, en formant des

1. Voir *Mémoires du duc de Rovigo* (t. I, p. 182) : « Les chevaux de l'escorte avaient été abandonnés sur le rivage et tout sommeillait encore dans Alexandrie lorsque les postes avancés de la place virent arriver au galop une déroute de chevaux qui, par un instinct naturel, revenaient à Alexandrie par le désert : le poste prit les armes en voyant des chevaux tout sellés et bridés, qu'il reconnut pour appartenir au régiment des guides : il crut qu'il était arrivé malheur à quelque détachement en poursuivant les Arabes. Avec ces chevaux venaient aussi ceux des généraux qui s'étaient embarqués avec le général Bonaparte, en sorte que l'inquiétude fut très grande à Alexandrie. On en fit sortir en toute hâte la cavalerie, pour aller à la découverte dans la direction d'où venaient les chevaux, et l'on se livrait à toutes sortes de sinistres conjectures lorsque cette cavalerie rentra dans la place avec le piqueur turc qui revenait lui même à Alexandrie et ramenait le cheval du général Bonaparte. »

vœux pour obtenir promptement un peu de vent pour appareiller. On désirait pouvoir, avant le jour, se trouver hors de vue de la terre, tant par la crainte de la croisière anglaise qui pouvait reparaître d'un moment à l'autre, qu'à cause de la garnison d'Alexandrie dont on craignait le mécontentement à la nouvelle de l'embarquement de Bonaparte.

Bonaparte s'embarqua sur la *Muiron* avec Berthier, Andréossy, Monge, Berthollet, ses aides de camp Beauharnais, Duroc, Lavallette, Merlin, son secrétaire Bourrienne. Sur la *Carrère* se trouvaient Lannes, Murat, Marmont, Denon[1] et Parseval-Grandmaison. Celui-ci, arrivant à la dernière heure et sans avoir reçu préalablement d'autorisation formelle, obtint à grand'peine d'être admis à bord[2]. Bonaparte avait fait reconduire à terre l'administrateur de la santé Blanc qui avait essayé de s'embarquer subrepticement et de se dissimuler dans la cale de la *Muiron*[3]. Les guides qui avaient accompagné Bonaparte depuis Le Caire furent répartis, à raison d'une centaine sur chaque frégate.

La petite division était prête à partir le 23 août, dès le lever du jour; mais elle fut retenue quelque temps par le calme[4]. Enfin une brise de terre s'étant levée vers 8 heures, elle put

1. Dans son *Voyage dans la basse et la haute Egypte* (p. 221), Denon dit que, le 22 août, il déjeuna à El-Beydah et dîna à Alexandrie, où il trouva Lannes, Murat et Marmont. « A 1 heure de la nuit, le 6 fructidor, le général Menou vint nous dire que Bonaparte nous attendait en rade.»

2. Voir une *Note* de Parseval-Grandmaison publiée dans le tome IV des *Souvenirs d'un sexagénaire*. Il explique comment, parti de Boulak avec quelques guides, il se présenta à 5 heures du matin pour s'embarquer sur la *Muiron*. Monge et Berthollet ne réussirent pas sans peine à fléchir Bonaparte, qui consentit enfin à autoriser l'embarquement de Parseval sur la *Carrère*.

3. Voir *Mémoires du duc de Raguse*, t. II, p. 39.

4. Ce fut à ce moment, ou immédiatement après l'appareillage, que Berthier écrivit à Menou la lettre suivante datée *à bord de la Muiron, à 2 lieues en vue d'Alexandrie, le 6 fructidor an VII* (23 août):

« Le général en chef, mon cher Menou, me charge de te dire qu'il a une très belle voiture à Alexandrie, *et qu'il te prie de l'accepter*.

» Tu as dû retrouver trois chevaux et trois chameaux à moi; le troisième cheval



mettre à la voile et s'éloigna rapidement des côtes d'Égypte, qu'elle avait perdues de vue avant midi [1].

Une lettre de l'ordonnateur Le Roy relate ainsi les circonstances du départ [2] :

J'ai l'honneur de vous rendre compte du départ des frégates *la Muiron*, *la Carrère*, des avisos *l'Indépendant*, *la Revanche*,

Ces bâtiments sont aux ordres du contre-amiral Ganteaume, qui a son pavillon à bord de la première; le chef de division Dumanoir-Le-Pelley est à bord de la seconde.

On assure que les frégates ont embarqué beaucoup de passagers; mais rien d'officiel qui puisse le constater.

Les avisos ont croisé pendant les jours qui ont précédé le départ; les deux frégates étaient sorties du port neuf le 5 au matin.

Les quatre bâtiments ont appareillé hier à 8 heures du matin par un très beau temps; ils étaient hors de vue à 11 heures.

L'aviso *la Foudre* et le bâtiment de commerce *la Marie-Anne*, qui avaient paru destinés à être de cette petite division, ont reçu ordre de rentrer dans le port neuf; le second a la permission de repartir, mais vingt jours après le départ des frégates.

On presume que lesdites frégates et avisos font route pour France.....

....

Les deux divisions aux ordres des contre-amiraux Perrée et Ganteaume

---

avait été conduit hier à Alexandrie pour Ganteaume, qui l'a laissé à je ne sais qui.

» Je te recommande mon domestique Cousin, et de retrouver mon nègre appelé Rome.

» Si tu veux un excellent chamelier, prends le mien, nommé Omar; je l'ai depuis que je suis débarqué à Alexandrie; j'en ai été très content.

» Je t'embrasse.

» Le général en chef te renvoie la *Foudre* que tu peux faire partir pour France, dans quinze à vingt jours, mais pas avant.

» La *Marie-Anne* (capitaine Sibilet) a également ordre de partir vingt à vingt-cinq jours après nous.

» Sous aucun prétexte ne laisse pas partir de bâtiments au moins vingt jours après notre départ; et, comme nous sommes en guerre avec l'Empereur et la Toscane et peut-être avec Raguse, il ne faut pas laisser partir de bâtiments de ces nations avant que le général Kleber ait pris des renseignements et donné des ordres. »

1. Voir *Note* de Merlin : « Au lever du soleil, le même calme régnait encore et, pendant plus de trois heures, nous pûmes distinguer la foule qui s'était portée sur les avancées du port neuf pour nous examiner. Aucun symptôme de mécontentement ne se manifesta, aucun mouvement n'eut lieu pour s'opposer au départ du général en chef.

» Vers 9 heures du matin, il s'éleva une légère brise de terre dont on se hâta de profiter pour mettre à la voile. Au bout d'une heure, cette brise fraîchit un peu et, à midi, nous avions perdu de vue les côtes d'Égypte. »

2. Lettre adressée « au général en chef », d'Alexandrie, le 7 fructidor (24 août).

ont emmené plus de marins et de munitions que si elles étaient parties de Toulon : cela arrivera chaque fois que les consommateurs pourront disposer de tout.



Le vent qui s'était élevé dans la matinée du 23 août permit aux frégates de gagner rapidement une distance suffisante à l'ouest d'Alexandrie pour échapper à l'observation des croiseurs anglais qui seraient revenus devant ce port. Mais la navigation dut bientôt se poursuivre dans des conditions moins heureuses. Elle est ainsi résumée dans les *Pièces officielles de l'armée d'Égypte*[1] :

Les vents, soufflant constamment du nord-ouest, forçaient à courir des bordées au nord-est et sur la côte d'Afrique ; et telle fut la contrariété du temps que nous ne fîmes que cent lieues en vingt jours. Cette longue navigation était toutefois exempte du danger des croisières ennemies ; nous tenant toujours entre les 32e et 33e degrés de latitude, et à peu de distance des côtes d'Afrique, nous étions dans des parages sinon inconnus, du moins très peu fréquentés par les marins, et très éloignés de la route que suivent ordinairement les navires pour se rendre d'Europe en Égypte.

Nous attendions, avec une vive impatience, les vents de l'équinoxe ; nous comptions sur leur violence pour passer le cap Bon et échapper à la croisière anglaise, que nous devions craindre d'y rencontrer.

Le 25 fructidor, le vent d'est commença à souffler. Le 30, nous eûmes doublé le cap d'Ocre ; et, le 4e complémentaire, passé le golfe de la Sydre ; dans la nuit du 6e complémentaire au 1er vendémiaire, nous passâmes près de la Lampedouse ; et, le 1er vendémiaire, nous découvrîmes la Pantellerie. Ce jour, anniversaire de la fondation de la République, fut célébré à bord des deux frégates. Sur le soir, le calme nous prit à deux lieues du château de Galli-

1. Tome I, p. 347. Cette relation du *Retour du général Bonaparte en Europe* a été insérée dans la *Correspondance de Napoléon*.



poli; mais, vers onze heures, le vent d'est commença à souffler bon frais; nous doublâmes le cap Bon dans la nuit; et, le 2 vendémiaire, à midi, nous étions par le travers de Bizerte.

Le vent continuant à nous être favorable, nous nous trouvâmes le 4 vendémiaire, par le travers du golfe de l'Oristan, en Sardaigne. Le 5, nous découvrîmes le cap Falcon; et, le 7, nous eûmes dépassé les bouches de Bonifacio.

Le contre-amiral Ganteaume envoya la *Revanche* prendre langue à Ajaccio. Privés depuis si longtemps des nouvelles d'Europe, nous étions incertains même sur le sort de la Corse. Le 8 vendémiaire au soir, nous entrâmes dans le golfe d'Ajaccio. N'ayant encore aucune nouvelle de la *Revanche*, et ne voulant pas, la nuit, par un vent grand frais, rester dans le golfe, on vira de bord, et les frégates gagnèrent le large.

Le 9 au matin, le vent de nord-ouest (mistral) souffla avec violence et nous força à retourner à Ajaccio. Il était à craindre, en effet, qu'un accident arrivé à des frégates mal gréées et mal mâtées, ne nous rejetât dans des parages d'où la fortune nous avait fait sortir sans rencontrer d'ennemis. En entrant dans le golfe d'Ajaccio, nous trouvâmes la *Revanche* qui, pour s'abriter, avait jeté l'ancre près de la côte; on lui fit des signaux; elle répondit, par les siens, que la Corse était toujours française, et vint ensuite nous donner des nouvelles plus détaillées. Les frégates entrèrent alors à pleines voiles dans le port.

Ce fut à Ajaccio que nous apprîmes la suite de nos revers en Italie, la prise de Mantoue, les batailles de Novi, de la Trebia, la descente des Anglo-Russes en Batavie, et les événements de prairial.

Les vents, soufflant constamment du nord-ouest, nous retinrent dans le port d'Ajaccio, depuis le 9 jusqu'au 15 vendémiaire. Dans cet intervalle, nous essayâmes une fois de sortir, mais les vents nous forcèrent de nouveau à rentrer dans le port.

En partant d'Alexandrie, le général Bonaparte avait fait suivre les frégates par deux avisos, *la Revanche* et *l'Indépendant*. Il fit préparer en Corse une gondole avec de bons rameurs, qui fut amarrée à la *Muiron*; dans le cas où l'on eût rencontré les ennemis, il était facile à un de ces trois bâtiments de leur échapper.

Enfin, le 15 vendémiaire, à 7 heures du soir, nous mîmes à la voile; et, le 16 au soir, nous aperçûmes les côtes de France. Au



moment où le soleil se couchait, la vigie découvrit une voile. L'adjudant du contre-amiral Ganteaume monta sur le grand mât, et aperçut huit à dix voiles qu'il assura être des vaisseaux de ligne anglais. Le contre-amiral Ganteaume, pensant que nous avions été vus, crut devoir engager le général Bonaparte à retourner en Corse; mais le général persista à faire route pour France. Le contre-amiral ordonna le branle-bas général et mit le cap au nord-nord-ouest. A minuit, nous touchions les côtes de France; mais la grande obscurité de la nuit nous empêcha de voir où nous étions; on mit en panne pour attendre le jour: il parut, et nous fit distinguer le cap Taillat, entre les îles d'Hyères et Fréjus. Il fut décidé qu'on entrerait à Fréjus; et, le 17 vendémiaire, à 10 heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans ce port.

L'enthousiasme fut universel lorsque l'on apprit que le général Bonaparte était à bord des frégates. Là, comme en Corse, malgré les observations et les instances les plus pressantes sur le danger qui pouvait résulter de la non-observance de la quarantaine, les deux frégates furent en un instant remplies de monde. La santé nous déclara exempts de faire quarantaine, et à midi nous touchâmes le sol de France, le quarante-septième jour de notre départ d'Alexandrie.

Le même jour, le général Bonaparte partit pour Paris. Il reçut sur toute la route les témoignage de l'allégresse publique et de la confiance qu'inspirait son retour inattendu.

La note de Merlin, publiée dans les *Souvenirs d'un sexagénaire*, fournit d'intéressants détails complémentaires sur les longues et monotones journées que nécessita la traversée d'Egypte jusqu'en Corse:

Le vent favorable qui nous fit quitter les rivages de l'Égypte nous conduisit en deux jours à la hauteur de Derne, sur la côte du désert de Barbarie, à cent lieues environ d'Alexandrie; mais alors il nous abandonna, et celui de nord-ouest, qui pendant neuf mois règne presque sans interruption dans ces parages, reprit son empire, et ne cessa pas de souffler pendant vingt-quatre jours consécutifs; ce vent nous était absolument contraire. La crainte de rencontrer l'ennemi nous empêchait de courir de grandes bordées, qui seules auraient pu nous faire gagner du chemin en bonne route, et nous forçait à nous tenir toujours à une



distance rapprochée de la côte de Barbarie[1]. Si nous eussions pu passer sur la côte orientale de l'île de Candie et traverser ensuite l'Archipel, l'obstacle que nous présentait le vent de nord-ouest eût cessé de nous contrarier; mais ces parages étaient couverts de vaisseaux anglais, et l'amiral Ganteaume conduisait en France une tête trop précieuse pour ne pas éviter leur rencontre.

Que ces vingt-quatre jours de vent contraire furent longs à passer! Tous les jours à midi, lorsqu'on faisait le point, nous éprouvions une sorte de désespoir en nous retrouvant au même endroit que la veille, et quelquefois plus en arrière. Souvent l'on se disait : « Si Sidney Smith est revenu devant Alexandrie dix jours seulement après notre départ, et qu'après s'en être aperçu il se soit mis de suite à notre poursuite, et qu'il se soit porté sur le cap Bon, en traversant l'Archipel, il y arrivera indubitablement avant nous, et nous ne pourrons pas lui échapper!..... »

Enfin, le 2 ou le 3 complémentaire an VII, le vent passa au sud-sud-ouest et souffla avec force dans cette partie pendant huit jours. Le 5, nous passâmes entre Malte et la côte d'Afrique[2]. Le 1er vendémiaire an VIII,

---

1. Voir *Voyage dans la basse et la haute Egypte*, par Vivant-Denon, p. 221 :

« Obligés de masquer notre marche, nous serrâmes les parages arides de l'ancienne Cyrénaïque; contrariés par les courants qui portent toujours à la côte dans ce golfe encore inconnu et toujours évité, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, dans cette saison de calme et de temps variables, nous pûmes doubler les caps de Derne et Doira : à cette hauteur nous retrouvâmes le vent d'est, qui nous fit traverser le golfe de la Cidre (*sic*); enfin nous doublâmes le cap Bon, et nous nous trouvâmes par le travers des terres d'Europe, sans avoir encore aperçu une barque; bien convaincus que nous avions une étoile, rien ne troublait notre joie et notre sécurité. Bonaparte, comme un passager, s'occupait de géométrie, de chimie, et quelquefois jouait et riait avec nous.

» Nous passâmes devant le golfe de Carthage, devant le port de Bizerte : nous vîmes reconnaître la Lampedouze.....

» Le lendemain, nous vîmes d'une lieue le rocher sourcilleux de la Pantellerie; bientôt après, nous découvrîmes le sommet de la Sardaigne, les bouches de Bonifacio, autre point de croisière que nous devions redouter; partout un égal silence dans l'espace, rien ne troublait notre sécurité : nos deux barques portaient César et sa fortune. La Corse enfin nous offrit le premier aspect d'une terre amie : un vent fort nous porta sur Ajaccio; on envoya un petit bâtiment qui était de conserve chercher des nouvelles de France, et prendre connaissance des croisières ennemies. »

Voir encore *Mémoires de Bourrienne* (t. III, p. 7).

2. Ici doit prendre place une anecdote racontée par Amédée Jaubert à Jomard et publiée par celui-ci dans ses *Souvenirs sur Gaspard Monge* (addition à la page 142) :

« Etant dans les eaux de Malte, le général Bonaparte dit un jour aux généraux embarqués avec lui à bord du *Muiron* : « Messieurs qu'arriverait-il, que ferions » nous si nous rencontrions un vaisseau de guerre? Pouvons-nous lutter? Non. » Nous rendre, amener pavillon? Nous serions prisonniers; c'est impossible. » Vous n'avez pas envie plus que moi d'aller sur les pontons d'Angleterre; que » faire donc? Je ne vois pas deux partis à prendre, il faut se faire sauter. » Les généraux Andréossy, Berthier ne répondent rien, allongent la mine; de même du contre-amiral Ganteaume, de Lavallette, de Bourrienne : personne ne dit mot. Après quelque temps de silence, Monge s'écrie : « Oui, Général, vous avez raison; » il n'y a pas d'alternative, il n'y a pas d'autre parti. — C'est bien, Monge », dit le général, « je n'attendais pas moins de votre amitié. Eh bien! c'est vous que je » charge de l'exécution. » Le lendemain on aperçoit une voile ennemie ou jugée



nous célébrâmes l'anniversaire de la fondation de la République. Bourrienne, alors républicain, fit des couplets analogues à la fête et brûlants de patriotisme. La nuit suivante, nous passâmes entre le cap Bon et la Sicile [1]. Ce passage est le plus favorable pour les croisières. Les Anglais y en avaient tenu constamment et, par un bonheur inconcevable, il ne s'y en trouvait pas dans ce moment. Ce hasard paraissait tenir du prodige !

Le vent favorable nous conduisit jusqu'en Corse, et, le 6 vendémiaire au matin, nous étions par le travers du golfe d'Ajaccio. Le général Bonaparte, ignorant la suite des événements militaires depuis le mois de mai, et craignant que l'ennemi ne fût maître de la Provence, résolut de prendre langue en Corse ; mais incertain si cette île était encore en notre possession, il envoya un des deux petits avisos qui nous accompagnaient communiquer avec la côte. Ce bâtiment revint bientôt nous annoncer que la Corse était toujours française, mais qu'il n'avait pu obtenir de renseignements plus étendus des misérables pêcheurs auxquels il avait parlé. La même incertitude existait donc encore sur le sort de la Provence ; et comme le vent était depuis quelques instants redevenu contraire et était repassé au nord-ouest, le général Bonaparte se décida à relâcher à Ajaccio. Après avoir fait nos signaux de reconnaissance, nous entrâmes dans le golfe, qui a près de trois lieues de profondeur, et au fond duquel est bâtie la petite ville d'Ajaccio. Une felouque corsaire, envoyée du port pour nous reconnaître, nous joignit à une lieue de la ville ; en apprenant que le général Bonaparte était à notre bord, le capitaine fit des salves réitérées de ses petits canons et, prenant les devants à l'aide de ses rames, ce bâtiment arriva quelques minutes avant nous devant les bastions de la citadelle, où, à l'annonce de cette nouvelle, et sans avoir reçu aucun ordre, on tira spontanément le canon de réjouissance.

Les *Mémoires* de Lavallette (t. I, p. 334) font également ressortir les dangers que présentait la navigation, en raison du grand nombre de bâtiments ennemis dans la Méditerranée :

Le passage présentait beaucoup de difficultés. Il était échappé au secré-

---

telle. Ganteaume ordonne le branle-bas. Le temps s'éclaircit ; c'était un vaisseau neutre. Tout le monde, excepté Monge, rentre dans le salon : « Allons Messieurs, » dit Bonaparte, « ce sera pour une autre fois ; mais où donc est Monge ? Qu'on le cherche partout. » Monge avait pris au sérieux le mot du général. Enfin on le découvre, et où ? Il était à la soute aux poudres, tenant à la main sa lanterne allumée. »

1. D'après les *Mémoires du duc de Raguse* (t. II, p. 40), le passage de ce détroit faillit être marqué par un grave accident :

« Dans la navigation de cette nuit, la frégate *la Carrère* sur laquelle j'étais embarqué faillit périr. Précédant la *Muiron*, toutes voiles dehors, le vent étant bon frais, la nuit claire, on aperçut la terre à deux encablures de la proue. A peine eut-on le temps d'abattre sur bâbord pour l'éviter. C'était un écueil voisin de la petite île de Lampedouze, contre lequel nous allions nous briser, et nous l'évitâmes heureusement. »



taire de sir Sidney Smith de dire, en causant avec moi, qu'il y avait beaucoup d'avantage à bloquer hors de vue; nous devions donc nous attendre à trouver le commodore anglais sur notre route. Dans ce cas, l'ordre avait été donné à la frégate *la Carrère* de présenter le combat, pour donner à la *Muiron* le temps d'échapper; mais ces deux frégates étaient vénitiennes et mauvaises marcheuses. Il fallait donc user de stratagème pour n'être pas vu; l'amiral Ganteaume imagina de se tenir pendant trente jours le long des côtes plates de l'Afrique, que les vaisseaux ne vont jamais reconnaître, et de courir de petites bordées d'une demi-lieue, en ne s'élevant jamais sur la haute mer; ce temps nous parut fort long à tous, car il eût été imprudent d'avoir de la lumière la nuit, et par conséquent il fallait se coucher avec le jour. Les journées se passaient donc en lectures ou en discussions; les connaissances inépuisables des deux savants remplissaient nos journées d'une manière très agréable. Souvent, Plutarque venait à notre secours; et quelquefois, dans nos longues soirées, le général en chef nous faisait des contes de revenants, genre de narration auquel il était fort habile. La situation de la France et son avenir étaient souvent l'objet de ses réflexions. Il se prononçait sur le gouvernement du Directoire avec une sévérité qui tenait du dédain. Rien encore dans ses discours ne perçait de ce qu'il allait faire; mais quelques mots échappés, quelques rêveries et des insinuations indirectes nous donnaient beaucoup à penser. Son administration d'Égypte avait été pure, les opérations militaires pleines de génie; mais cela suffisait-il pour l'absoudre, avec un gouvernement qui le craignait, et qui était sans bienveillance pour lui. Il allait encore être obligé de faire la guerre; mais fallait-il se soumettre aux plans d'un gouvernement sans vues militaires, qui pourrait le placer dans une position fâcheuse, et donner à ses rivaux des moyens de succès, que peut-être on lui refuserait à lui-même. Toutes ces idées le préoccupaient profondément.

Enfin le vent d'est commença à souffler avec constance. Nous passâmes le cap Bon pendant la nuit et nous arrivâmes promptement à Ajaccio. Cette petite ville était le lieu de naissance du général en chef; il l'avait quittée huit années auparavant, n'étant encore que simple capitaine d'artillerie. A la vue de sa ville natale, son cœur s'émut profondément. Comme nous venions d'Égypte, où la peste existait encore, nous n'avions que des patentes brutes, par conséquent impossibilité de débarquer. Les habitants, étonnés de voir au grand mât flotter le pavillon amiral, se précipitèrent sur le rivage; mais, quand ils apprirent la présence de leur illustre compatriote, ses anciens amis et parents se précipitèrent dans des barques, abordèrent le bâtiment, et bientôt la quarantaine fut rompue. Il y avait du reste peu d'inconvénient, puisqu'après quarante-quatre jours de traversée nous n'avions pas un seul malade à bord. Parmi la foule qui s'agitait dans les barques autour de la chambre de poupe, une vieille femme, vêtue de noir, tenait ses bras élevés vers le général en criant : « Caro figlio! » sans pouvoir attirer les regards du général; enfin il la distingua et se mit à crier « Madre! ». C'était sa nourrice, qui vit encore au moment où j'écris ceci.

Le général en chef apprit, mais confusément, tout ce qui s'était passé en France depuis son absence. L'Italie était perdue, Masséna se battait comme un lion en Suisse; en dedans le désordre avait été grand; Treilhard



et Merlin n'étaient plus au Directoire; ils avaient été remplacés par l'avocat Gohier et par le général Moulin. A ce dernier nom, le général en chef se tourna vers Berthier : « Qu'est-ce que c'est que le général Moulin? — Je n'en ai jamais entendu parler », lui répondit celui-ci. Il fit la même question à chacun de nous et reçut la même réponse. La nomination de cet homme lui donna beaucoup à penser. Étonné de ne voir arriver aucune des autorités du pays, il apprit bientôt que les membres de la municipalité, ceux du directoire du département, s'étaient mutuellement mis en prison. Un commissaire du gouvernement, étranger au pays, était le seul maître au milieu de ce désordre. Les révolutions de cabinet étaient promptement arrivées jusqu'à Ajaccio, et les différents partis trouvaient très naturel de se persécuter.

Après cette relâche forcée à Ajaccio, la petite division put enfin reprendre la mer le 6 octobre dans la soirée[1]. On a vu de quel péril elle se vit brusquement menacée au moment où elle était sur le point d'atteindre les parages de Toulon.

Nous n'en étions plus qu'à dix lieues, dit Merlin, lorsque le 16, une demi-heure avant le coucher du soleil, Jugan, lieutenant de vaisseau et adjudant du contre-amiral, signala du haut de la vergue du grand perroquet une flotte anglaise, dont il compta 22 voiles, à environ 6 lieues de distance. C'était la flotte de lord Keith, commandant la croisière devant Toulon. Elle se trouvait, par rapport à nous, sous le soleil couchant qui, frappant d'aplomb sur ses voiles, nous les faisait clairement distinguer, tandis qu'elle ne pouvait nous apercevoir, puisqu'à son égard nous nous trouvions dans l'ombre.

Malgré l'avis de Ganteaume, Bonaparte se refusa à faire virer de bord pour regagner la Corse; il jugea que cette

1. La *Relation* publiée dans les *Pièces officielles* fixe le départ d'Ajaccio au 15 vendémiaire (7 octobre), l'arrivée en vue des côtes de Provence le lendemain soir et le débarquement à Fréjus le 17 vendémiaire (9 octobre), au matin. La *Note* de Merlin place le départ d'Ajaccio au 14 vendémiaire, et au surlendemain l'arrivée en vue des côtes françaises. Cette version est corroborée par Denon : « Le vent devint favorable, et nous partîmes; le *surlendemain*, vers la fin du jour, poussé par un vent frais, à la vue des côtes de France..... nous découvrons au vent deux voiles, puis cinq..... etc. » Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (t. II, p. 175), Napoléon dit que, le 7 octobre, il fut assailli par un coup de vent à mi canal des côtes de la Corse et de celles de la Provence.

La version fixant le départ au 6 octobre est d'ailleurs corroborée par la considération de la distance à franchir d'Ajaccio à Fréjus, qui exigeait au moins deux jours même par un très bon vent.



manœuvre donnerait l'éveil à l'ennemi et que mieux valait continuer la route, en prenant toutefois direction sur Fréjus [1]. La nuit ne tarda pas d'ailleurs à favoriser cette nouvelle marche, tandis que l'escadre anglaise s'éloignait peu à peu au large ainsi qu'on pouvait en juger par ses signaux de canon [2].

A minuit nous étions très près de la côte, dont nous nous éloignâmes un peu pour attendre le jour, et à 8 heures du matin, le 17 vendémiaire an VIII, nous mouillâmes dans la baie de Saint-Raphaël, à une portée de canon du village de ce nom, qui n'est éloigné de Fréjus que d'une lieue [3].

Vivant-Denon peint l'enthousiasme qui, en Provence comme en Corse, accueillit le retour de Bonaparte :

Rien de plus inopiné que notre arrivée en France; la nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair. A peine la bandière de commandant en chef fut-elle signalée que la rive fut couverte d'habitants qui nommaient Bonaparte avec l'accent qui exprime un besoin; l'enthousiasme était au comble, et produisit le désordre; la contagion fut oubliée [4]; toutes les barques à la mer couvrirent en un instant nos deux bâtiments de gens qui, ne craignant que de s'être trompés dans l'espoir qui les amenait,

---

1. « Il (*Bonaparte*) donna donc ordre à l'amiral, en laissant arriver de deux quarts, de se diriger sur Fréjus. Une très grande et très belle felouque, prise en Corse, le suivait; il s'y serait jeté dans le cas d'un combat disproportionné et dont l'issue aurait dû être funeste. » *Mémoires du duc de Raguse*, t. II, p. 49.

Dans ses *Mémoires* (t. I. p. 340), Lavallette dit que Ganteaume avait émis l'avis que Bonaparte devrait se jeter dans le petit bâtiment pris à Ajaccio et de regagner ce port : « Ce conseil l'indigna : « Croyez-vous, dit-il, que je consentirai à » m'échapper comme un malheureux, lorsque la Fortune n'a cessé de m'être fa- » vorable; marchons en avant; ma destinée n'est pas d'être pris et de mourir ici. » Et l'on continua; mais au lieu de se diriger sur les îles d'Hyères, le cap fut mis sur Fréjus. »

2. Il semble que l'escadre anglaise ne se rendit pas exactement compte de la composition et de la marche de la petite division française; cette erreur l'amena à faire ce mouvement vers le large qui laissait libres les abords des côtes.

. Voir, à ce sujet, les *Mémoires du duc de Rovigo* (t. I, p. 226) :

« J'ai vu depuis des officiers de la marine anglaise qui m'ont assuré que les deux frégates avaient bien été aperçues, mais que l'amiral les avait prises pour celles de son escadre, attendu qu'elles gouvernaient sur lui, et qu'il savait que nous n'en avions qu'une dans la Méditerranée; encore était-elle dans Toulon. Il était bien loin d'imaginer que celles qu'il discernait eussent le général Bonaparte à bord. »

3. *Note* de Merlin.

4. Bourrienne dit que les habitants de Fréjus déclarèrent : « Nous aimons mieux la peste que les Autrichiens. » (*Mémoires*, t. III, p. 19.)



nous demandaient Bonaparte plus qu'ils ne s'informaient s'il leur était rendu..... Notre héros fut porté à Fréjus; une heure après, une voiture était prête, il en était déjà parti.

Aussitôt après son débarquement à Fréjus, Bonaparte écrivit au commandant des armes de Toulon pour l'inviter à faire passer en Égypte des nouvelles d'Europe et l'annonce de son arrivée[1]. Il prescrivit à Bessières de partir le lendemain avec les guides à pied et à cheval pour se rendre à Valence, où il attendrait de nouveaux ordres.

Lui-même se mit en route dès le 9 octobre dans l'après-midi. Le lendemain, il était à Aix, d'où il écrivit au Directoire pour annoncer son retour (Aix, 18 vendémiaire - 10 octobre):

Citoyens Directeurs, depuis mon départ de France je n'ai reçu qu'une seule fois de vos dépêches; elles me sont arrivées le 5 germinal, devant Acre; elles étaient datées des 14 brumaire et 5 nivôse; elles me donnaient la nouvelle de nos succès contre Naples, ce qui me faisait conjecturer une guerre prochaine sur le continent, et dès lors j'ai pressenti que je ne devais pas rester longtemps éloigné de France. Mais si j'avais détruit dans ma campagne de Syrie les armées qui menaçaient d'envahir l'Égypte en traversant le désert, il me restait à voir l'issue de l'expédition maritime qui se préparait avec beaucoup d'activité dans la mer Noire. Le débarquement ne pouvait s'opérer qu'à Alexandrie ou Damiette. Je confiai au général Kleber la défense des côtes de Damiette, et me tins prêt à me porter sur Alexandrie. Vous avez vu, dans mes dernières dépêches, l'issue de la bataille d'Aboukir. L'Égypte, à l'abri de toute invasion, est entièrement à nous.

Je me procurai, à l'issue de plusieurs conférences diplomatiques, les gazettes d'Angleterre jusqu'à ce jour, par lesquelles je fus instruit des défaites de Jourdan en Allemagne, et de Schérer en Italie. Je partis à l'heure même, sur les frégates *la Muiron* et *la Carrère*, quoique mauvaises marcheuses. Je n'ai pas pensé devoir

1. «.... Je vous prie d'expédier le plus tôt possible un aviso avec les *Moniteur* et autres papiers des derniers six mois..... » (*Bonaparte au commandant des armes de Toulon*, Fréjus, 17 vendémiaire - 9 octobre.)



calculer les dangers; je devais me trouver où ma présence pouvait être le plus utile. Animé par ces sentiments, je me serais enveloppé dans mon manteau et parti sur une barque, si je n'eusse pas eu de frégates.

J'ai laissé l'Égypte bien organisée et sous les ordres du général Kleber. Elle était déjà toute sous l'eau, et le Nil était plus beau qu'il ne l'avait été depuis cinquante ans.

J'ai traversé plusieurs croisières anglaises : j'ai des obligations à l'activité et aux bonnes manœuvres du contre-amiral Ganteaume d'avoir débarqué à Fréjus, sans aucune espèce d'accident. Je serais à Paris presque en même temps que ce courrier; mais l'air sec et froid qu'il fait ici me saisit et me fatigue extrêmement, ce qui m'occasionne un retard de trente ou quarante heures[1].

Toujours accueilli par le même enthousiasme dans les villes qu'il traversait, Bonaparte arriva à Paris le 16 octobre, à 6 heures du matin[2].



Au moment où Bonaparte effectuait son aventureuse traversée, les vues du Directoire concernant l'armée d'Orient avaient subi certains changements sous la double influence de la situation générale et des nouvelles reçues d'Égypte.

On a vu comment, le 10 septembre, avaient été approuvées les bases d'une négociation à entreprendre avec la Porte, par l'intermédiaire de l'Espagne, en vue du rapatriement de l'armée.

Reinhard, le nouveau ministre des relations extérieures, fut chargé de porter cette résolution à la connaissance de Bonaparte, en l'autorisant à prendre l'initiative des mesures

1. La lettre publiée par la *Correspondance de Napoléon*, présente quelques légères différences avec la minute conservée aux *Archives nationales*.

2. Le *Moniteur* du 25 vendémiaire (17 octobre) dit que Bonaparte est arrivé le 24, à 6 heures du matin, au Directoire avec Berthier, Berthollet et Monge. Les autres Français revenant d'Égypte sont arrivés dans deux autres voitures, dans la journée.

Le 25, eut lieu la réception solennelle de Bonaparte par le Directoire.



nécessitées par les circonstances, pour suppléer aux retards ou aux difficultés que présenteraient les négociations confiées à l'ambassadeur d'Espagne, M. de Bouligny[1] :

Paris, 2e jour complémentaire de l'an VII[2] (18 septembre 1799).

Le Directoire exécutif m'a autorisé, Général, à faire négocier à Constantinople l'évacuation de l'Egypte par les Français, à condition qu'il vous fût fourni, ainsi qu'à votre armée et aux agents civils et militaires de quelque nation que ce soit, qui vous sont attachés, des moyens sûrs et solides de rentrer en France. M. de Bouligny, ministre d'Espagne à Constantinople, sera chargé de cette négociation, qui ne devra s'ouvrir qu'avec la Porte ottomane, à moins que celle-ci n'exige absolument que les agents d'Angleterre y soient admis. On stipulera, en même temps, pour la délivrance de tous les Français détenus en Turquie. M. de Bouligny doit obtenir de la Porte toutes les facilités pour vous instruire des progrès de la négociation. La faculté d'obtempérer ou non à la convention qui pourra avoir lieu vous sera réservée. Nous espérons que cette négociation pourra se trouver en pleine activité dans le courant du mois de nivôse.

Tant de moyens, qui ont été tentés pour vous instruire directement de nos affaires, ayant manqué, je tente celui de vous faire passer une simple lettre. Je dois être court, c'est une des conditions du succès.

Depuis peu de jours nous connaissons votre retraite de Saint-Jean-d'Acre, par les papiers anglais. Nous vous supposons de retour en Égypte.

De votre côté, vous aurez appris nos revers, et nos revers exagérés. Joubert est mort sur le champ de bataille de Novi le 28 thermidor. La nation a pleuré sur sa tombe comme sur celle de Hoche.

En Suisse, Masséna se soutient ; Lecourbe fait des prodiges, tantôt sur les frontières des Grisons, tantôt dans les montagnes de Schwitz et de Glaris. Une armée nouvelle, formée dans le département de l'Isère par Championnet, va se réunir à l'armée d'Italie. Moreau passe à l'armée du Rhin, dont Muller a le commandement provisoire. Un mouvement hardi de ce dernier, combiné avec les progrès de Lecourbe, a dégagé Gênes.

Les Anglais ont opéré une descente en Hollande où commande Brune. Quoique l'insurrection des matelots leur ait livré une partie de l'escadre batave, et que Daendels ait évacué le fort de Helder, ils n'ont pu s'avancer au delà d'Ackmaer. Nos renforts marchent ; ils vont arriver à temps.

---

1. Il était question d'une rupture entre l'Espagne et la Porte. En prévision de cette éventualité, Reinhard proposa au Directoire d'envoyer le double des paquets adressé à M. de Bouligny, sous le couvert du ministre de Prusse à Constantinople. Ce dernier pourrait devenir le négociateur, dans le cas où M. de Bouligny aurait été enfermé aux Sept-Tours. (Note du 28 fructidor - 14 septembre). *Arch. étr.*, Turquie, vol. 200.

2. La lettre de Reinhard fut approuvée, le 4e complémentaire (20 septembre) par le Directoire.



La fureur délirante de Paul Ier a envoyé contre nous des corps nombreux en Italie, en Suisse, en Hollande. Foissac-Latour a capitulé à Mantoue après quatre mois de blocus. La diète de l'Empire semble prête à recommencer la guerre pour obéir à l'Autriche ; le nord de l'Allemagne et la Prusse restent neutres, sans concert avec nous et sans bienveillance ; la Suède chancelle, le Danemark tient ferme. Nous attendons des envoyés des États-Unis.

Vous voyez, Général, qu'il nous faut du courage et nous en avons. Une conscription de 200.000 citoyens a déjà rendu à nos armées l'égalité du nombre, dont la supériorité seule avait donné à nos ennemis les moyens de nous vaincre. Un emprunt forcé de cent millions a été décrété et se perçoit en ce moment.

Le Directoire exécutif est composé des citoyens Sieyès, Barras, Gohier, Roger-Ducos et Moulin. Ils m'ont tous chargé de vous dire qu'ils s'intéressent avec une sollicitude commune à votre situation, à celle de tous vos généreux compagnons d'armes et de travaux ; qu'ils regrettent votre absence et qu'ils désirent ardemment votre retour.

La grande majorité du Corps législatif seconde les intentions et les mesures du Directoire. Si partout les esprits sont exaltés, si les passions s'agitent, partout la nation se montre attachée à la Constitution de l'an III. Une vaste conspiration royaliste, qui avait éclaté dans le département de la Haute-Garonne, a été comprimée sur-le-champ par la levée en masse des citoyens.

L'Espagne reste alliée fidèle ; Mazarredo commande une escadre de quatorze vaisseaux qui, jointe à la nôtre, est venue de la Méditerranée à Brest ; Bruix commande l'escadre combinée [1].

Pendant longtemps les espérances de la nation ont été trahies par l'inep ie et par la corruption ; pendant longtemps les hasards mêmes ont semblé nous faire la guerre. Il nous reste les moyens, la volonté et la ferme espérance de vaincre les obstacles qui, dans l'intérieur et au dehors, luttent contre les destinées de la République.

Le Directoire exécutif, Général, vous attend, vous et les braves qui sont avec vous.

Il ne veut pas que vous vous reposiez exclusivement sur la négociation de M. de Bouligny. Il vous autorise à prendre, pour hâter et assurer votre retour, toutes les mesures militaires et politiques que votre génie et les événements vous suggéreront.

La cour d'Espagne avait dû être tout d'abord consultée

1. La minute, conservée aux *Archives des affaires étrangères*, contient les deux paragraphes suivants, omis sur l'expédition :

« Les Français sont assez bien traités à Alger, en prison à Tunis. Ils ont été chassés de Tripoli par ordre de Nelson, qui craignait ce moyen de communication avec vous.

» Ancône et Civita Vecchia tiennent encore, mais isolées et avec la probabilité de succomber bientôt. Nous ne sommes plus dans le pays de Naples. Nous conservons Malte, et nous faisons, pour l'approvisionner, des efforts dont plusieurs ont réussi. »



pour le choix de l'agent qui se rendrait à Constantinople et remettrait à M. de Bouligny les instructions du gouvernement français. Elle proposa M. Bardaxi d'Azara, neveu de l'ancien ambassadeur d'Espagne à Paris. En même temps, son ministre à Paris communiquait à Reinhard une lettre de M. de Bouligny, datée du 24 août, qui montrait la Porte disposée à conclure séparément la paix sous la seule condition de l'évacuation de l'Egypte : ces ouvertures avaient été faites par le ministre d'Etat ottoman, d'une façon un peu détournée, au cours d'une conférence; elles étaient sans doute inspirées par le résultat de la journée d'Aboukir, que la Porte connaissait certainement le 24 août, mais que M. de Bouligny ignorait encore.

Dans sa séance du 12 vendémiaire (4 octobre), le Directoire avait examiné si, en raison de ces dispositions nouvelles de la Porte, il ne serait pas possible d'éviter l'entremise du gouvernement espagnol dans les futures négociations. Le soir même, arriva la dépêche de Bonaparte, apporté par l'*Osiris*, qui annonçait la destruction complète de l'armée turque à Aboukir. Cette heureuse nouvelle expliquait le revirement signalé dans la politique ottomane; elle détermina le Directoire à modifier ses précédentes résolutions. Il fut donc décidé que Bonaparte serait seul chargé de répondre aux ouvertures de la Porte, et de conduire éventuellement les négociations suivant les nécessités de la situation en Orient, qu'il était en mesure de connaître et d'apprécier mieux que personne.

Ces nouvelles décisions du gouvernement donnèrent lieu à deux lettres, l'une ostensible, l'autre particulière, adressées par Reinhard à Bonaparte, le 18 vendémiaire (10 octobre), c'est-à-dire le lendemain du jour où leur destinataire avait débarqué en France.

Dans sa lettre particulière, Reinhard indiquait nettement les raisons qui avaient déterminé le Directoire :



..... Le ministre d'Espagne à Constantinople nous a transmis de la part de la Porte des propositions, dont la clef nous a été donnée par vos dépêches du 10 thermidor arrivées presque à la même époque.

Vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre de M. de Bouligny à M. d'Azara, que les ouvertures faites par la Porte nous dispensent de provoquer l'évacuation de l'Egypte, et que c'est à nous à y consentir.

Dès lors aussi, il a paru qu'on n'en était plus réduit à ne traiter que par des agents espagnols; que le gouvernement français pouvait négocier lui même directement avec la Porte; et qu'il n'y avait plus lieu d'employer le ministère de M. de Bouligny, que pour qu'il en facilitât les moyens. C'est dans ce sens que nous lui écrivons, sans parler d'une médiation, qu'il n'a pas paru convenable d'accepter.

D'ailleurs, il n'y a pas eu à délibérer sur le choix des négociateurs. L'intention du Directoire exécutif est que vous le soyez. C'est vous à qui par conséquent le Directoire exécutif a résolu de donner des pleins pouvoirs à cet effet.....

..... Au surplus, je suis autorisé à vous dire que le Directoire vous donne, pour cette négociation, les pouvoirs les plus amples et les plus étendus; qu'il vous laisse la faculté de traiter, soit par vous-même, soit par tel Français que vous jugerez à propos de commettre et d'envoyer là où vous le croirez convenable; qu'il n'a pas voulu même vous gêner par aucune sorte d'instructions, et qu'en un mot il se confie entièrement à votre zèle, à la supériorité de vos lumières et à la connaissance que vous avez seul et de votre position et de toutes les circonstances locales.

Vous remarquerez que les ouvertures, que la Porte a faites au sujet de votre retour, ont été concertées avec les ministres coalisés. C'est assez vous dire combien vous devez être sur vos gardes. Les Turcs mêmes, loyaux dans la paix, sont perfides dans la guerre, et leur histoire offre plus d'un exemple de capitulations violées.

Un des premiers objets de la négociation doit être la liberté et le renvoi dans leur pays de tous les Français détenus dans l'Empire ottoman, sous la condition de la réciprocité pour tous ceux de ses sujets qui sont en France. Le Directoire ne s'en repose pas moins à cet égard sur votre humanité, sur votre sagesse, sur votre affection pour tous les individus d'une patrie où votre nom est aussi chéri que célèbre.....

L'envoi de la lettre de Reinhard à Bonaparte du 18 septembre devait être fait par l'intermédiaire du négociant tunisien Osman-Aga, qui avait conclu un marché pour le réapprovisionnement de Malte[1]; il reçut également la lettre du 10 octobre. Ses préparatifs de départ n'étant d'ailleurs pas

1. Voir une note secrète du ministre des relations extérieures pour le Directoire au sujet des propositions d'Osman-Aga. Celui-ci devait se rendre de Marseille à Tunis, d'où il ferait passer sa dépêche en Égypte par un émissaire barbaresque.



encore terminés quand Bonaparte arriva à Paris, sa mission se trouva désormais sans objet [1]. En attendant, un duplicata de la dépêche du 18 septembre avait été confié à un Grec, nommé Vittallis, qui devait s'embarquer à Gênes et chercher à atteindre Alexandrie en passant par Chypre. Parti de Paris au commencement d'octobre, il rencontra Bonaparte à Aix, le 10 octobre, lui remit son paquet et revint avec lui à Paris.

Ce retour de Bonaparte mettait fin à toutes les combinaisons que venait d'arrêter le Directoire. L'ancien chef de l'armée d'Orient allait assumer bientôt à l'égard de celle-ci les devoirs de chef du gouvernement : comme ceux dont il prenait la place, il devait être empêché par les circonstances extérieures de faire parvenir des secours efficaces à l'héroïque phalange qui maintenait le drapeau français sur les bords du Nil.

1. Il fut aussi question d'employer comme émissaire un juif polonais nommé Hourvitz ; mais le retour de Bonaparte mit fin aux pourparlers engagés à ce sujet. Voir *Le Directoire et l'expédition d'Egypte*, par le comte Boulay de la Meurthe, p. 238.

CHAPITRE IV

LA TRANSMISSION DU COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ORIENT

Voulant éviter qu'une indiscrétion pût donner l'éveil aux bâtiments ennemis qui se trouvaient à proximité des côtes d'Égypte, Bonaparte avait recommandé à Menou d'attendre quarante-huit heures avant de transmettre la nouvelle de son départ et les ordres donnés pour le commandement de l'armée. Ce fut donc le 24 août (7 fructidor) seulement que Menou écrivit à Kleber pour lui annoncer les décisions de Bonaparte. Il lui adressa cette lettre à Rosette par l'intermédiaire de l'adjudant général Valentin qui commandait dans cette place. Il confia au chef de brigade Eyssautier, afin d'être remis par celui-ci en mains propres, les lettres et autres documents que Bonaparte avait laissés pour son successeur.

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Alexandrie, le 7 fructidor an VII (24 août 1799).

Mon cher Général, vous êtes nommé au commandement général de l'armée d'Égypte; le général en chef Bonaparte est parti avant-hier dans la nuit pour France avec les généraux Berthier, Andréossy, Marmont, Lannes et Murat. Je n'entre point ici dans le détail des motifs qui ont déterminé le général Bonaparte; cette explication ne peut avoir lieu que verbalement; je me bornerai à vous dire que j'ai trouvé ces motifs justes, et cette mesure est la seule qui puisse être de quelque utilité à l'armée.

Le général Bonaparte m'a remis tous les papiers et lettres relatifs



à votre nomination; j'en charge le citoyen Eyssautier, chef de brigade de la 69e; il a ordre de ne les remettre qu'à vous-même. Le général Bonaparte m'a dit vous avoir donné rendez-vous à Rosette, et, d'après son calcul, vous devez y arriver aujourd'hui ou demain. Mais, en supposant que votre voyage ait rencontré quelque obstacle, je donne ordre à l'adjudant général Valentin, commandant à Rosette[1], de faire partir sur-le-champ un exprès qui vous portera ma lettre à Damiette, mais non celles du général en chef qui resteront constamment entre les mains du chef de brigade de la 69e, jusqu'à ce qu'il puisse vous les remettre à vous-même, ou que vous lui ayez donné des ordres pour vous les faire passer ou pour vous les porter; il attendra donc à Rosette, si vous n'y êtes pas rendu, que vous lui ayez dicté ce qu'il doit faire.

Le général en chef m'a nommé au commandement du 2e arrondissement, qui comprend Alexandrie, Rosette et le Bahireh : mais je n'ai accepté que provisoirement pour plusieurs raisons : la première, c'est que cela doit être à votre disposition; la seconde, c'est que je désire, mon cher Général, avant de prendre ce commandement, si votre intention est de me le donner, avoir une conversation avec vous. J'attendrai à cet égard-là ce que vous me prescrirez sur le lieu et le temps de la conversation; je désirerais que cela fût le plus promptement possible.

Le général Bonaparte m'avait donné ordre de mettre un embargo sur tous les bâtiments du port d'Alexandrie jusques à trente-six heures après son départ; l'embargo est levé de ce matin, mais

1. Voir lettre de Menou à Valentin (7 fructidor - 24 août). Il lui annonce le départ de Bonaparte, lui prescrit d'annoncer aux Turcs que Bonaparte « est allé au devant de la grande escadre française » et sera de retour « dans deux ou trois mois ». Il compte que pendant ce temps la conduite des habitants sera irréprochable.

Le général Kleber doit être arrivé à Rosette, ou au moins y arriver aujourd'hui ou demain. Il a le commandement général de l'armée : « J'ai remis au citoyen Eyssautier, chef de la 69e demi-brigade, tous les papiers relatifs à sa nomination; mais il a ordre, de ma part, de ne les remettre qu'au général lui-même, ou de suivre à cet égard ce qu'il lui ordonnera. En conséquence vous voudrez bien, en supposant que le général Kleber ne soit pas arrivé à Rosette, faire partir sur-le-champ pour Damiette, par un courrier extrêmement sûr, et que vous payerez double si cela est nécessaire, la lettre ci-jointe à l'adresse du général Kleber. Cela est d'une importance majeure.

» Comme il faut toujours supposer tout ce qui peut arriver, si par hasard le général Kleber était arrivé à Rosette et reparti pour Le Caire, alors le chef de brigade Eyssautier partirait lui-même de Rosette pour aller lui-même porter au général Kleber tous les papiers que je lui ai remis. »

Menou adresse à Valentin un « paquet d'extrême conséquence à faire passer au Caire promptement et très sûrement ».



seulement pour toutes les djermes qu'on peut expédier soit à Aboukir, soit à Rosette ; car, pour tous autres bâtiments destinés à se rendre en Europe, d'après les mêmes ordres, il n'en partira tout au plus que dans vingt-cinq jours.

Le citoyen Guieu, capitaine de vaisseau, est nommé commandant du port d'Alexandrie, qui ne devra plus être considéré que comme port de seconde classe.

Le capitaine de frégate Rouvier continuera de remplir les mêmes fonctions à Boulak et aura inspection sur toute la navigation du Nil.

Le capitaine de frégate Guichard commandera tous les bâtiments armés du fleuve.

La ville d'Alexandrie est tranquille, mais il n'y a pas le premier sou dans les caisses.

J'ai eu ordre d'envoyer des lettres au général Dugua et au divan du Caire.

Les bâtiments qui sont partis avec le général sont la *Muiron*, commandée par le général Ganteaume, la *Carrère*, par Dumanoir, et deux avisos.

Vous devez croire, mon cher Général, que je suis extrêmement satisfait d'être sous vos ordres ; soyez assuré qu'en tout et partout vous ne trouverez personne de plus empressé que moi à exécuter ce que vous me prescrirez. Je vous ai voué depuis longtemps estime et amitié franche ; je compte sur les mêmes sentiments de votre part.

J'ai ordre de faire abattre ici les armes de l'Empereur, du grand-duc de Toscane et du roi de Naples, avec lesquels nous sommes en guerre; les consuls de ces différentes nations doivent cesser toutes fonctions.

J'ai aussi, relativement à des draps pour l'habillement de l'armée, des ordres qui frappent ces négociants étrangers.

La djerme *la Boulonnaise* est à El-Rahmânieh.

J'envoie à Rosette les chevaux des guides que Bonaparte a emmenés avec lui en France ; ils sont destinés à remonter les guides restés au Caire.

Salut et respect.

Abdallah J. Menou.



LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL DUGUA

Alexandrie, le 7 fructidor an VII (24 août 1799).

Mon cher Général, je vous envoie ci-joint un paquet de lettres que m'a remis le général Bonaparte au moment de son départ pour la France; plusieurs sont très importantes.

Le général est parti avant-hier dans la nuit; je n'ai pu qu'approuver les motifs de son départ. Cette mesure est la seule, dans mon opinion, qui puisse être utile à l'armée.....

J'ai eu ordre de ne vous expédier ce paquet que quarante-huit heures après le départ des frégates, qui ont eu un débouquement heureux, au moins par ce que nous avons pu juger avec les meilleures lunettes. Pas un seul vaisseau anglais; pas un turc.

Le général Kleber commande l'armée.

J'imagine qu'il arrivera à Rosette demain; j'ai tous ses paquets à lui remettre.

Adieu, mon cher Général; recevez les nouvelles assurances de mon sincère attachement.

Abdallah J. MENOU.

Au moment où Menou notifiait ainsi d'une manière officielle le départ de Bonaparte, cet événement était déjà connu à Rosette. Nous voyons, en effet, l'adjudant général Valentin renvoyer à Dugua plusieurs lettres que celui-ci écrivait au général en chef et qui viennent d'arriver à Rosette. Il ajoute (Rosette, 7 fructidor - 24 août) :

..... Vous n'ignorez pas sans doute, mon cher Général, son départ pour la France; il a eu lieu, le 5, à minuit. Il est suivi des généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, etc.; de ses aides de camp, etc.

On assure que sous peu il nous fera rentrer en France. Ainsi soit-il!

Faites-moi le plaisir de me marquer, s'il vous plaît, la sensation que ce départ aura fait au Caire. Ici cela n'a pas fait la moindre chose; les soldats lui souhaitent un bon voyage, mais surtout que Smith ne le conduise pas à Londres.

Le soir du même jour, Kleber arrivait à Rosette. Il apprit que Bonaparte était parti depuis quarante-huit heures, sans même avoir paru au lieu de rendez-vous fixé d'une manière si pressante par sa lettre de Menouf. N'ayant d'ailleurs reçu ni contre-ordre, ni communication quel-



conque de la part de Bonaparte, Kleber ne dissimula pas le mécontentement que lui causait ce procédé. Il s'apprêta à reprendre le chemin de Damiette, après avoir écrit à Menou (de Rosette, 8 fructidor - 25 août) :

Je reçois, le 5 au soir, mon cher Général, une lettre du général en chef, dont voici l'extrait :

« Vous recevrez cette lettre le 3 ou 4. Partez, je vous prie, sur-le-champ, pour vous rendre de votre personne à Rosette, si vous ne voyez aucun inconvénient à votre absence de Damiette ; sans quoi vous m'enverrez un de vos aides de camp. Je désirerais qu'il pût arriver à Rosette dans la journée du 7. J'ai à conférer avec vous sur des objets extraordinairement importants. »

Je traverse en deux jours le désert et le lac Burlos; j'arrive à Rosette le 7, à 10 heures du soir ; mais l'oiseau était déniché, et n'avait pas même passé par ici. Je m'en retourne à Damiette, où j'attendrai tranquillement les ordres de celui qui commande l'armée.

Vous avez déjà appris sans doute, mon cher Général, que la flotte qui avait déjà paru devant Damiette était repartie de ce mouillage le 29, faisant route vers la Syrie ou vers Chypre. Le bataillon de la 25e a rejoint ; et j'ai reçu dans cet intervalle votre aimable lettre, dans laquelle vous me donnez les détails intéressants du siège d'Aboukir. Veuillez bien me tenir au courant de ce qui se passera dans l'étendue de votre commandement ; j'en userai de même. Rien ne pourra m'être plus agréable que de recevoir souvent de vos lettres ; et, par la première, j'espère que vous aurez la complaisance de me donner des détails sur le départ de notre héros et celui de ses dignes compagnons.

Je vous embrasse de cœur et d'âme [1].

Bientôt après, Kleber reçut la lettre que Menou lui avait écrite la veille, ainsi que les paquets apportés par le chef de brigade Eyssautier. Il résolut alors de partir dès le surlendemain pour Le Caire, où il estimait sa présence nécessaire et urgente. Cependant avant de se mettre en route,

1. Voir une lettre analogue de Kleber à Dugua (même date). Il le prie de lui annoncer « quel est celui qui commande l'armée ».



il voulut avoir une conférence avec Menou qui avait reçu les dernières confidences de Bonaparte. Il lui répondit donc (de Rosette, 8 fructidor - 25 août) :

J'ai reçu le paquet que vous m'avez fait passer par le chef de brigade de la 69e, mon cher Général ; j'aurais bien désiré que vous vous fussiez rendu vous-même ici. Ma présence me semble très nécessaire au Caire ; cependant je vous attendrai jusqu'au 10, 9 *heures du matin*. Hâtez-vous donc d'arriver afin que nous puissions amplement conférer ensemble. Non seulement je vous maintiendrai dans le commandement du 2e arrondissement, qui n'aurait jamais dû vous être ôté, mais je ferai encore, et toujours, tout ce qui pourra contribuer à votre satisfaction, persuadé que vous mettrez toujours en première ligne le bien des choses, qui est notre bien commun, et d'où seulement peut découler le bien particulier. Si j'approuve le motif du départ de Bonaparte, du moins me reste-t-il quelque chose à dire sur la forme.

Adieu, ou plutôt au plaisir de vous voir bientôt.

A vous, et tout à vous.

Le lendemain Kleber adressa aux généraux [1] une circulaire par laquelle il annonçait sa prise de commandement et faisait appel à leur concours le plus dévoué pour l'aider dans sa tâche difficile (de Rosette, 9 fructidor - 26 août) :

Le général en chef est parti, Citoyen Général, dans la nuit du 5 au 6, pour se rendre en Europe. Ceux qui connaissent, ainsi que vous, l'importance qu'il attachait à l'issue glorieuse de l'expédition de l'Égypte, doivent apprécier combien ont dû être puissants les motifs qui l'ont déterminé à ce voyage ; mais ils doivent se convaincre en même temps que, dans ses vastes projets, comme dans toutes ses entreprises, nous serons sans cesse l'objet principal de sa sollicitude : « Je serai, me dit-il, d'esprit et de cœur avec vous, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie, où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement. » Ainsi nous devons nous féliciter de ce départ, plutôt que nous en affliger.

Cependant le vide que l'absence de Bonaparte laisse, et dans

1. On trouve aux *Archives de la guerre* (en original ou en copie) les lettres identiques ainsi adressées à Menou, Dugua, Reynier, Belliard, Friant et Sanson. Il paraît certain que de semblables durent être adressées aux autres généraux.



l'armée et dans l'opinion, est considérable. Comment le remplir ? En redoublant de zèle et d'activité ; en allégeant, par de communs efforts, le pénible fardeau dont son successeur demeure chargé. Vous les devez, ces efforts, Citoyen Général, à votre patrie ; vous les devez à votre propre gloire ; vous les devez à l'estime et à l'affection que je vous ai voué.

Je vous salue.

P.-S. — Vous m'adresserez vos dépêches au Caire, où je serai rendu dans trois jours.

LE GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER AU GÉNÉRAL DUGUA.

Rosette, le 9 fructidor an VII (26 août 1799.)

J'étais loin de penser hier lorsque je vous écrivis, mon cher Général, que ce fût sur moi que tomberait le fardeau pénible du commandement en chef de l'armée ; je n'en ai été instruit que très tard. Je ne ferai ici aucune réflexion sur cet événement ; sous très peu de jours nous en causerons à notre aise ; en attendant je suis bien convaincu que, si à cet égard je vous inspire un sentiment, c'est celui de l'intérêt et non celui de l'envie.

Veuillez bien, mon cher Général, faire passer à leur adresse les circulaires ci-incluses. Je ne ferai ma proclamation à l'armée que lorsque j'aurai connaissance de celle qu'a dû laisser le général Bonaparte, c'est-à-dire à mon arrivée au Caire.

Je vous salue bien cordialement.

KLEBER.

Conformément à l'invitation de Kleber, Menou se rendit à Rosette et eut avec lui une conférence dans la matinée du 27 août [1]. Il reçut du nouveau commandant en chef confirmation de l'arrêté de Bonaparte qui lui confiait le commandement des trois provinces d'Alexandrie, de Rosette et de Bahireh :

Vous ferez relever, ajoutait Kleber, par l'adjudant général Jullien, le général de brigade Destaing, actuellement en course dans la province de Bahireh pour le recouvrement des impôts, et vous ferez

1. Il est fait plusieurs allusions à cet entretien dans une lettre de Menou à Kleber (de Rosette, 13 fructidor-30 août).



passer à ce dernier l'ordre ci-joint qui lui donne sa destination à Katieh. Je me propose de faire remplacer ce général de brigade aussitôt mon arrivée au Caire.

En attendant que je puisse vous faire passer une instruction détaillée, je me bornerai à vous recommander la plus grande activité dans le recouvrement des fonds qui restent dus; nos besoins sont tellement pressants qu'ils justifient les plus grandes mesures de rigueur.

Vous vous occuperez également, avec la même célérité, de tous les travaux ordonnés par le général Bonaparte, tant à Alexandrie qu'à Aboukir[1].....

A la suite de cette conférence, Kleber partit de Rosette, le 27 août à midi, pour se rendre au Caire[2].



Le départ inopiné de Bonaparte pour Menouf, dans la nuit du 17 au 18 août, ne parait pas avoir éveillé la défiance de Dugua. En transmettant au divan la lettre que Bonaparte lui avait confiée, il déclarait que son absence ne serait vraisemblablement pas de longue durée et exprimait l'espoir que rien ne troublerait la tranquillité publique.

Conformément à la recommandation qui lui avait été faite, Dugua ne manqua pas d'adresser à Bonaparte de fréquents courriers, de lui transmettre les lettres et les nouvelles reçues des diverses provinces, et même de provoquer ses ordres sur maintes questions laissées en suspens. C'est ainsi que, le 18 août, vers 6 heures du matin, il fait passer à Bonaparte une lettre de Kleber qui vient d'arriver :

Je vous écrirai ce soir sur tous les objets que vous me recommandez, ajoute-t-il ; mais je vous demande en grâce de ne pas rester aussi longtemps à me donner de vos nouvelles que vous l'avez été et dans le voyage de Syrie, et dans celui d'Aboukir; dans le premier, vous m'avez laissé un mois et demi, et dans le second quatorze jours sans m'écrire. Ces

1. De Rosette, 10 fructidor-27 août.
2. Voir lettre de Menou à Dugua (Rosette, 14 fructidor-31 août). Il dit que Kleber « est parti d'ici le 10 à midi et doit être actuellement au Caire ».



silences sont désespérants dans un pays où l'on fabrique des nouvelles aussi détestables qu'au Caire.

Dès le premier jour cependant, Dugua recueillit et crut devoir transmettre à Bonaparte certaines rumeurs qui s'étaient principalement produites parmi les membres de la commission des arts. Ces rumeurs semblaient justifiées non seulement par l'attitude de Monge et de ses collègues partis dans la nuit, mais encore par le fait que le général en chef avait emmené l'une des djermes destinées à escorter la seconde commission de savants en partance pour la haute Égypte.

..... Le citoyen Bouvier [1], ajoute Dugua [2], ignore quand il en aura une pour la remplacer, et j'ai proposé au citoyen Fourier de s'entendre avec le citoyen Costaz pour que les deux divisions partent ensemble sous l'escorte de la *Rosette*. J'ignore si cet arrangement lui conviendra ; mais c'est celui qui peut le plus hâter son départ et celui de ses collègues....

Un peu plus tard, nous voyons encore Dugua écrire à Bonaparte (Le Caire, 1er fructidor - 18 août) :

Je vous ai déjà écrit deux fois aujourd'hui. Je viens d'apprendre à l'instant une nouvelle que je crois devoir vous communiquer.

Vous savez que la première commission des savants n'est point partie pour la haute Égypte. J'ai proposé à la seconde de se joindre à elle pour profiter de l'escorte de la même djerme armée, ne pouvant pas en donner d'autre pour arriver jusqu'au général Desaix, qui en aurait fourni une à la seconde commission. Cet arrangement n'a pas convenu ; je joins ici le refus écrit du citoyen Fourier. J'apprends à l'instant qu'il y a eu une grande rumeur, ce matin, à l'Institut, où l'on a dit très haut que vous étiez parti pour aller en France ; que vous emmeniez avec vous Monge, Berthollet, Berthier, Lannes et Murat. Cette nouvelle s'est répandue en un instant dans toute la ville, où je ne serais pas du tout surpris qu'elle produisît un très mauvais effet ; mais j'espère que vous le

1. Commandant des armes à Boulak.
2. Lettre de Dugua à Bonaparte (1er fructidor - 18 août).



détruirez. Je ne serais pas surpris non plus que les commissions ne partissent point ; elles m'ont l'air de ne pas en avoir la moindre envie. La première sait que la djerme armée et les trois barques qui doivent la suivre sont prêtes depuis hier ; et personne, à 10 heures du matin aujourd'hui, n'avait paru chez le commandant des armes[1].....

Dans une lettre au membre de la commission des grains Reynier, le commissaire des guerres Edouard Colbert se fait l'écho de l'émotion soulevée par le départ de Bonaparte et des hypothèses auxquelles cet événement donne lieu[2] :

Le départ de Berthier et du général en chef occupe tout le monde. Où vont-ils ? Qui des deux part ? Les uns croient au départ des deux. Je n'y crois pas. On dit un courrier parti pour le général Desaix avant-hier ; un autre à Kleber ; Marmont remplacé par l'adjudant général Jullien ; Murat, Lannes et compagnie ayant fait prendre tous leurs effets, meubles et immeubles ici.

Daure doute comme moi. Sauf tout, il y a quelque chose qui se trame enveloppé d'un grand mystère. Si j'éclaircis quelque chose, vous le saurez promptement.....

Les *Souvenirs* de Desgenettes montrent comment Dugua s'efforça de démentir énergiquement les soupçons qui s'étaient ainsi répandus[3] :

1. La première commission partit cependant le 19 août (lettre de Dugua à Bonaparte, 2 fructidor-19 août). La seconde partit le 26 août sur la djerme *l'Eléphantine*, qui entre temps était arrivée de la haute Égypte. (Voir lettres de Dugua à Fourier, du 7 fructidor-24 août, et de Fourier au général en chef, de Siout, 15 fructidor-1er septembre).

2. Du Grand-Caire, le 1er fructidor (18 août). Colbert donne des nouvelles du général Reynier, qui est à Belbeis, ainsi que Millet (l'aide de camp) : « Le général en chef, qui est parti hier pour Menouf, m'avait nommé commissaire des guerres la veille de mon arrivée. Mon frère, le prisonnier, est échangé ; l'ordonnateur et le général en chef l'ont vu à Alexandrie : ils en ont été contents ; sa conduite ferme lui a mérité la colère de Smith, qui l'a violemment maltraité et fait manger avec les matelots ; il a refusé l'offre qu'on lui a fait de passer en France ; sa conduite, en un mot, mérite des éloges..... »

Colbert ajoute qu'il ne partira que dans un ou deux jours, car il attend son frère qui va arriver aujourd'hui ou demain.

3. *Souvenirs*, etc., *op. cit.*, t. III, p. 273. *Le Journal de Peyrusse* mentionne aussi l'émotion qui se manifesta au Caire : « Les plus clairvoyants affirmèrent que le général en chef partait pour France, et dans un moment ce fut un bruit public. Cette nouvelle eut beaucoup d'incrédules. Quelques personnes, qui avaient quelques données, en craignaient la réalité, mais le plus grand nombre la croyait



Vingt-quatre heures après son départ [*de Bonaparte*], il se répandit des doutes sur la direction qu'il avait prise, et les uns crurent et dirent hardiment que le général en chef nous avait quittés et abandonnés. Le général Dugua, commandant du Caire et de la province, voulut forcer au silence; et son principal argument, ce qui fit rire, c'est que le général en chef ne pouvait partir à son insu.

Le 19 août, Dugua transmit à Bonaparte la réponse du divan à la lettre de l'avant-veille[1] :

Ils ont été tous très affectés du secret que vous leur avez fait de votre départ. Ils ne m'ont pas parlé de la nouvelle faite à l'Institut; j'ignore si elle leur est parvenue. Je n'ai pas voulu leur en faire mention.

La première division de la commission des sciences et arts part aujourd'hui; faites-moi revenir une djerme armée, si vous voulez que je la fasse suivre par la seconde.....

Le lendemain, il réitère son désir d'avoir des nouvelles[2] :

..... J'attends avec impatience réponse aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire le jour de votre départ; surtout relativement à la nouvelle de votre retour en France, qu'il est utile de démentir, quoique tout soit très tranquille.

Les jours suivants, Dugua continue à adresser des comptes rendus et des demandes à Bonaparte, à lui trans-

fausse. Le général Dugua, qui n'avait pas été mis du secret, craignant que cette nouvelle ne fît quelque mauvais effet, en fit poursuivre les auteurs. Tout le monde se tut; on attendit les événements..... »

1. Voir lettre du divan à Dugua (Le Caire, 1er fructidor-18 août) : «..... Notre attachement est sans bornes; nous emploierons tout notre zèle à procurer la parfaite tranquillité du peuple; nos vœux sont pour le prompt retour du général en chef..... »

2. (Le Caire, 3 fructidor-20 août). Dugua transmet à Bonaparte deux lettres de Kleber des 28 et 29 thermidor (15 et 16 août). De la seconde il résulte que la flotte turque a quitté le boghaz de Damiette. En même temps, Dugua répond à Kleber :

« Le général est parti pour Menouf, mon cher Général, avant-hier matin à 3 heures du matin sans en avoir rien dit à personne. J'ai ouvert les lettres que vous lui aviez écrites, pour pouvoir, comme il m'en a laissé l'ordre, donner ceux que les événements nécessiteraient. Votre première du 27 lui aura été remise deux ou trois heures après son arrivée. Je vais lui envoyer tout de suite celles du 28 et du 29 que je reçois à l'instant. Il est 6 heures du matin; les trois courriers arrivent ensemble.

»..... Il est possible que le général en chef, après avoir visité le Delta, descende jusqu'à Damiette; il ne m'en a pas paru éloigné. Vous serez sans doute du voyage au retour, et j'aurai bien du plaisir à vous assurer ici de mon sincère attachement. Le Caire est toujours très sage. »



mettre des nouvelles et des dépêches arrivant d'Alexandrie, de Damiette, de la haute Égypte.

Il paraît dissimuler les préoccupations que lui cause l'absence de toute réponse; il fait célébrer avec beaucoup de pompes le 23 août (6 fructidor) la fête de l'ouverture du canal :

Il y a eu un concours prodigieux de peuple, écrit-il à Bonaparte[1]; ..... La fête a été très belle. J'ai donné à déjeuner au divan; tout le monde a été très gai, et nous nous sommes tous séparés très contents les uns des autres[2].....

Le 25 août, il continue à être dans la même incertitude, comme le montre ce passage d'une lettre adressée à Lanusse (8 fructidor-25 août) :

Je ne sais où est le général en chef; je n'ai reçu que la lettre qu'il m'a écrite de chez vous; j'ignore où il va, et le jour de son retour. J'espère recevoir bientôt des nouvelles et de l'un et de l'autre.

---

1. Du Caire, le 6 fructidor (23 août). La veille, il avait annoncé à Bonaparte la célébration de la fête : « Vous y manquerez, Général, et tout le monde en sera fâché; et la fête s'en sentira. »

Voir l'ordre du jour de la place du Caire (5 fructidor - 22 août) fixant les troupes d'escorte à fournir, les salves d'artillerie, etc. Le même jour, Poussielgue écrit à Dugua au sujet des sommes nécessaires pour la fête; il faut 34.000 médins, qu'il a demandés à la monnaie, en demandant des médins neufs; car les médins qu'on jette à la foule (15.000) doivent être blancs.

2. Dans son *Histoire de la Campagne d'Egypte* (p. 130), Abdurrhaman donne de curieux détails sur la fête et notamment sur les réjouissances qui eurent lieu la nuit précédente :

« Les chrétiens, les Coptes, les Grecs se rendirent à Boulak, au Vieux-Caire et à Raudah, s'embarquèrent avec de la musique et firent plus de bruit que de coutume..... Quelques-uns étaient avec leurs femmes, buvaient du vin et chantaient des chansons licencieuses.

» Les Français avaient pavoisé leur pavillon et faisaient jouer leur musique.

» Il se passa cette nuit-là, sur le Nil et sur le rivage, des choses qui n'ont jamais eu lieu et qui ne se représenteront jamais. La licence était portée au dernier point, et personne n'était là pour la réprimer.....

» Toute la nuit, les Français lancèrent des fusées et tirèrent des coups de canon.

» Le matin, le gouverneur Dugua, les principaux officiers et les grands du Caire se rendirent au kiosque de la digue. L'armée française était rangée sur le rivage de Roudah et du Vieux Caire avec les tambours et la musique; plusieurs bâtiments tirèrent des coups de canon sans interruption jusqu'à ce que la digue fût rompue et que l'eau eût pénétré dans le bras qui conduit à la ville ».....

Voir aussi *Tableau de l'Egypte pendant le séjour de l'armée française*, par Galland, p. 179.



Enfin, le 26 août, on sut positivement au Caire que Bonaparte, au lieu de parcourir le Delta, avait pris la route d'Alexandrie[1]. Ce changement d'itinéraire ne pouvait plus laisser de doute à Dugua sur les véritables intentions, si bien dissimulées, du général en chef. Présumant toutefois que celui-ci était peut-être encore à Alexandrie, il tint à lui adresser une très digne protestation contre un procédé dont il se sentait personnellement blessé[2] et qui pouvait avoir de fâcheuses conséquences au point de vue de l'ordre public en Égypte :

La nouvelle de votre départ pour la France, écrivait Dugua[3], se répand avec des circonstances qui ne laissent pas de réponse, puisque vous n'en faites pas vous-même sur cet article.

Est-il possible que vous n'ayez pas eu assez de confiance en personne de ceux que vous laissez ici, pour leur dire que vous les y laissiez et que l'état des affaires en Europe l'exigeait impérieusement et sur-le-champ ? Tous ceux qui ne sont venus ici que parce que vous étiez le chef de l'expédition, que par attachement pour vous, vous auraient encore sacrifié ce qu'ils ont de plus cher, et cela sans se plaindre, l'espoir de revoir leur famille. Votre silence, *votre fuite* les a mis au désespoir parce que vous ne l'avez pas motivée. Vous le pouviez, et je suis convaincu que vous vous le deviez.

Votre successeur aurait dû entrer au Caire le lendemain de votre départ. Plus son arrivée sera retardée et plus notre position ici sera difficile. Il y a neuf jours que vous êtes parti, et il n'est pas connu ! L'armée va éprouver un moment d'anarchie funeste. Vous aviez promis d'envoyer de l'argent de Menouf et de Garbieh ; si le peu d'heures que vous avez (*sic*) resté dans le Delta vous a permis d'en

1. Ce renseignement fut sans doute apporté par une djerme venant d'El-Rahmanieh, où Bonaparte avait passé dans la soirée du 20 août.

2. Dans une lettre de Dugua au chef de brigade Lasalle (Le Caire, 2 vendémiaire - 24 septembre), on lit : « La situation des affaires d'Europe a déterminé le départ du général en chef. Je ne lui sais pas mauvais gré de m'avoir laissé ici ; il ne pouvait pas faire autrement. Mais je lui en ai su beaucoup de ne m'avoir pas annoncé son départ, de ne m'avoir pas nommé le général qui le remplaçait et de m'avoir laissé treize jours dans la plus vive inquiétude sur tout ce qui devait arriver. »

3. Lettre de Dugua à Bonaparte (Le Caire, 9 fructidor - 26 août).



donner l'ordre, il n'a pas été mieux exécuté que celui donné au général Reynier, et tous les services manquent. La solde que vous avez ordonnée ne se paye pas, et le mécontentement est au comble.

Cette lettre n'arrivera peut être à Alexandrie qu'après votre départ. Elle n'y arrivera pas sans doute avant que vous ayez fait connaître votre éloignement et ses causes; si cependant elle arrivait avant que cela fût fait (*sic*), je compte qu'elle vous déterminera à ne pas perdre un instant pour faire cesser une crise qui sera peut être la plus fâcheuse qu'ait éprouvée l'armée depuis qu'elle est en Égypte.

Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour la prévenir; mais je vous le répète, Général, j'aurais dû savoir quel est votre successeur, et il devrait être ici.

Dugua écrivit en même temps à Kleber (9 fructidor-26 août) :

Le général en chef ne m'a pas annoncé son départ pour la France, mon cher Général; tout le monde l'assurait, et j'avoue que je n'y croyais pas d'après une longue conversation que j'avais eue avec lui et dans laquelle il me fit beaucoup de demi confidences. Je ne puis plus douter qu'il n'ait pris la route d'Alexandrie au lieu de celle du Delta. Je ne puis plus douter qu'il n'emmène avec lui des hommes qui ne s'y attendaient pas (Andréossy est du nombre). Mais j'ignore si c'est vous, Général, qu'il a désigné pour commander l'armée; il a gardé à cet égard le secret comme sur tout le reste. Je crois que c'est vous, Général, et je le désire. Je vous instruis que, pour mieux couvrir son projet, le général n'a annoncé qu'un voyage de dix jours; qu'il n'a fait de fonds à l'ordonnateur pour aucun service; que les ordres qu'il a donnés de verser des fonds des caisses des provinces dans la caisse générale n'ont point été exécutés; et que les soldes mises à l'ordre du jour ne sont pas payées ici. Votre présence devient extrêmement nécessaire au Caire, sous tous les rapports. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage.

P.-S. — La ville du Caire est tranquille, et j'espère la maintenir dans cet état jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous y embrasser.

Le surlendemain (11 fructidor-28 août), Dugua reçut dans la soirée la lettre que Kleber lui avait écrite de Rosette en apprenant le départ de Bonaparte et avant d'avoir notification des ordres laissés pour le commandement en chef de l'armée.

Du moment que l'événement était certain, Dugua jugea



nécessaire de le publier par l'ordre du jour de la place du Caire (12 fructidor-29 août) :

Tout annonce que le général Bonaparte est parti pour la France ; il a reçu dans sa tournée des ordres pressants du Gouvernement : son absence ne doit causer aucune inquiétude aux Français ni aux Égyptiens ; toutes ses actions n'auront pour but que le bonheur des uns et des autres, et le général qui le remplacera a déjà la confiance de toute l'armée[1].

Il répondit à Kleber, en insistant sur l'urgence de son arrivée au Caire, dans le cas (presque certain) où Bonaparte lui aurait confié le commandement de l'armée[2] :

1. Voir (même jour) lettre de Dugua au divan du Caire lui annonçant le départ de Bonaparte. Le même jour, le divan répond qu'une proclamation a été rédigée et va être imprimée pour prévenir les habitants de ce départ et assurer la tranquillité.

Dans son *Journal*, Peyrusse dit que la nouvelle définitive du départ de Bonaparte « surprit le plus grand nombre, fit plaisir aux uns et beaucoup de peine aux autres ». Il ajoute que les principaux administrateurs et généraux furent « fâchés du défaut de confiance » de Bonaparte et « mortifiés de n'avoir pas été du secret ».

2. Lettre du 12 fructidor (29 août). Le même jour, Dugua écrit à Menou :

« J'ai eu seulement hier au soir, Citoyen Général, la certitude du départ du général en chef, qui ne m'a laissé aucun ordre, aucune instruction ; qui ne m'a pas désigné son successeur et qui ne l'a désigné à personne s'il ne vous l'a pas nommé. Je joins ici, en preuve, copie de la lettre que je reçois du général Kleber.

» Si le général vous a laissé des ordres, si vous m'en avez expédié copie, je vous préviens que je ne les ai pas reçus, quoique sept jours écoulés depuis son départ soient plus que suffisants pour faire arriver les courriers d'Alexandrie. Je vous prie, Citoyen Général, de ne pas perdre un instant à m'en envoyer des duplicata, ainsi qu'au général Kleber pour faire cesser nos incertitudes, qui dans le moment actuel sont très nuisibles à tous les services.

» On m'assure, Général, que vous avez eu avec le général Bonaparte une très longue conversation sur le rivage au moment de son embarquement. Cela me fait espérer que vous me donnerez des renseignements dont il n'aurait peut-être pas dû me faire un secret. »

Le même jour, Dugua écrit à Desaix que Bonaparte l'avait laissé « dans l'entière persuasion » que son voyage dans le Delta serait de courte durée : « Je ne pouvais imaginer qu'il eût l'intention de prendre ce voyage pour prétexte pour s'éloigner du Caire et d'aller s'embarquer pour la France. » Il ne peut concevoir que Bonaparte soit parti « sans en prévenir qui que ce soit, sans désigner son successeur ». Si Desaix a reçu des instructions à cet égard, Dugua insiste pour qu'il vienne promptement au Caire pour réorganiser l'état-major général et assurer tous les services : « Les froids vont venir ; les soldats sont tous nus, et, si on ne leur fournit point des vêtements chauds, nous verrons reparaître tous les accidents de l'année dernière. » Dugua se plaint de la position difficile où l'a laissé Bonaparte : « Je ne croyais pas que le secret impénétrable dont il a enveloppé son départ dût s'étendre jusqu'à moi, et qu'il dût surtout me laisser ignorer quel est son successeur. »

Votre lettre de Rosette du 8, mon cher Général, m'a étrangement surpris, surtout quand j'ai vu que vous n'y aviez reçu ni lettre ni ordre du général en chef. Je ne puis pas concevoir que le général Bonaparte n'ait point écrit; ses dépêches auraient-elles eu le sort de tant d'autres, d'avoir été interceptées, soit par les Arabes, soit par les paysans? Mais le général avait l'habitude d'envoyer des duplicata et des triplicata pour des objets bien moins importants.

Le général Menou a eu, à ce que l'on assure, une longue conférence sur la plage avec le général en chef avant son embarquement. Il doit avoir reçu ses instructions et ses ordres. Je fais partir pour Rosette et pour Alexandrie des courriers pour ce général, par lesquels je l'instruis que je n'ai rien reçu de lui et que je le prie de m'envoyer, par la voie la plus prompte, les ordres ou instructions qu'il a à nous communiquer.

Je vous répète, Général, que je suis convaincu que c'est à vous à qui le général Bonaparte a dû remettre le commandement de l'armée; que vous en recevrez l'avis un peu plus tôt ou un peu plus tard; mais qu'il est de la plus grande nécessité que vous vous rendiez promptement au Caire pour travailler à la réorganisation de l'armée.

Il n'y a plus d'état-major général; l'habillement est suspendu; les fonds manquent; l'ordonnateur n'a pas les moyens de faire aller ses services. Quelques jours encore d'une situation semblable seraient peut-être un mal irréparable. Sous tous les rapports, je vous invite et vous prie instamment de venir au Caire.

Je joins ici copie des derniers avis que j'ai reçus de Syrie. Quoiqu'ils n'annoncent point un danger très pressant, ils laissent l'idée d'un rassemblement dont on pourrait presser le départ en comptant sur l'effet que pourrait produire le départ du général Bonaparte. S'ils calculent ainsi, ils se tromperont encore; mais il ne faut rien négliger pour être prêts à les bien recevoir. Nous manquons d'armes, quoique nous ayons de quoi en faire à Gizeh. Nous manquons de chameaux pour le transport des munitions de l'artillerie, nous manquons de boulets, et nous manquerons enfin de poudre, si on ne met pas promptement en activité l'établissement qui est actuellement préparé pour en faire; et les ordres nécessaires pour tout cela ne peuvent être donnés que par un général en chef. Je vous attends, Général, avec la plus vive impatience.

Salut et amitié.

L'arrivée de Kleber vint dissiper bientôt les préoccupations qu'avait légitimement soulevées chez Dugua la lenteur de transmission des dépêches officielles[1]. Le nouveau général

1. Voir lettre de Menou à Dugua (de Rosette, 14 fructidor-31 août). Il dit que, Bonaparte ayant mis à la voile le 6 fructidor, il a expédié, le 8, le chef de brigade de la 69e, Eyssautier, porteur d'un paquet de lettres importantes à l'adresse du général Dugua. Eyssautier étant arrivé le 9 à Rosette, l'adjudant général Valentin a fait repartir le paquet le même jour à midi.



en chef arriva au Caire le 31 août et y fit une entrée assez solennelle[1].

Il inaugura sa prise de commandement en adressant à l'armée la proclamation suivante :

Au quartier général du Caire, le 14 fructidor an VII (31 août 1799).

KLEBER GÉNÉRAL EN CHEF A L'ARMÉE

Soldats,

Des motifs impérieux ont déterminé le général en chef Bonaparte à passer en France.

Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : il s'agissait de votre bien-être.

Soldats, un puissant secours va vous arriver ou bien une paix glorieuse : une paix digne de vous et de vos travaux va vous ramener dans votre patrie.

En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en ai senti l'importance et tout ce qu'il avait de pénible ; mais appréciant d'un autre côté votre valeur tant de fois couronnée par les plus brillants succès ; appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations ; appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats l'on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

---

1. Dans *l'Histoire de la Campagne d'Egypte* (p. 132), Abdurrhaman dit :

« Le samedi 29 (*de Rabie I*, 14 *fructidor* 31 *août*), le général en chef Kleber entra au Caire avec beaucoup de pompe ; tous les Français avaient été au devant de lui ; il fut salué par tous les forts et vint occuper la maison de Bonaparte à Esbekieh. »

D'après Abdurrhaman, Dugua avait reçu la veille des lettres de Bonaparte « adressées à tous les habitants du Caire ». Il s'agit évidemment de la lettre au divan, citée page 607.

Abdurrhaman ajoute : « Tout le monde fut étonné de ce qu'il se fût risqué par mer, les Anglais, depuis l'arrivée des Français, croisant hiver et été à l'entrée du port d'Alexandrie. On admirait surtout l'adresse qu'il avait mise à cacher son départ. »

D'après le registre de Dugua, ce fut le 14 fructidor (31 août) que celui ci notifia au divan la dernière lettre de Bonaparte.



Soldats, n'en doutez pas, vos pressants besoins seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude.

KLEBER[1].

Dans cette proclamation, Kleber évitait toute parole qui pût être considérée comme une critique de la conduite de son prédécesseur. Il semble néanmoins avoir montré moins de réserve avec les officiers de son entourage et avoir formulé des plaintes amères au sujet des conditions dans lesquelles le commandement de l'armée lui était transmis.

L'attitude et les sentiments de Kleber ont donné lieu à des interprétations assez diverses, qui paraissent fondées moins sur des faits précis que sur des impressions parfois tendancieuses.

C'est ainsi que Galland, qui était employé à l'imprimerie nationale du Caire, accuse Kleber d'avoir été inspiré par un sentiment de jalousie à l'égard de Bonaparte. Après avoir relaté les circonstances du départ, il ajoute[2] :

Cette nouvelle a jeté dans la consternation les amis de Bonaparte : son nom en avait entraîné plusieurs dans cette expédition ; son départ les a découragés. On croit que c'est le mauvais état des affaires de la République qui lui a fait prendre ce parti. Son successeur ne s'est point trouvé à ce départ ; mais il a eu une longue conférence avec le général Menou, à qui Bonaparte avait laissé ses instructions. On dit, et une personne digne de foi m'a assuré l'avoir entendu, qu'il s'est permis les déclamations les plus virulentes contre son ex-général, lorsqu'il a appris ce voyage qu'il a traité de fuite. Kleber est un excellent général, et l'un des plus beaux hommes de guerre que l'on connaisse. On dirait le dieu Mars quand il est à la tête de son armée. Fier de ces avantages, il serait difficile de lui persuader qu'il existe un homme au-dessus de lui, et son orgueil s'irrite de la haute réputation que Bonaparte s'est acquise. Le Directoire a, je ne sais pourquoi, composé cette expédition, partie de l'armée du Rhin, partie de l'armée d'Italie. La division du Rhin est pour

1. La proclamation est contresignée par Damas, que l'ordre du jour du 15 fructidor (1er septembre) nomme provisoirement au grade de général de division et investit des fonctions de chef de l'état-major général de l'armée. Le même ordre du jour porte, pour les journées du 7 au 14 fructidor inclus : *Rien de nouveau.*

2. *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'armée française*, par A. Galland, Paris, an XIII ; 1804, p. 192.



Kleber qui y a commandé avec distinction. Ce général désapprouvait hautement l'expédition d'Égypte, qu'on attribuait sourdement à l'ambition de Bonaparte; et son parti grossissait chaque jour par le malaise qu'on éprouve en ces climats, et où l'on est comme en exil. On est surpris que Bonaparte ait conféré le commandement à son ennemi, car il ne pouvait l'ignorer; et qu'il ne l'ait pas plutôt confié à Desaix, plus modeste, mais aussi bon général que Kleber et ne jouissant pas moins que lui de la confiance du soldat. Il faut croire que Bonaparte, qui ne fait rien sans motif, n'aura pas voulu mécontenter un parti considérable, et qu'il s'est reposé sur l'honneur et la loyauté de son successeur.

Les *Mémoires du duc de Rovigo* nous offrent une appréciation analogue :

Il serait difficile de peindre la stupeur dans laquelle furent jetés tous les esprits, lorsque le bruit de ce départ fut répandu. On hésita pendant quelques jours à se prononcer, puis on éclata en mauvais propos.

L'opinion la plus générale ne fut point favorable à cette détermination du général Bonaparte, dont un petit nombre de bons esprits comprirent seuls les motifs: les hommes médiocres déraisonnèrent à qui mieux mieux pendant huit jours, après lesquels les opinions se replacèrent peu à peu[1].....

L'auteur reproche à Kleber d'avoir toléré ou même encouragé autour de lui les censures les moins convenables contre les actes de Bonaparte :

Non seulement il n'imposait pas silence dans ces sortes d'occasions, mais il était aise de voir que cela ne lui déplaisait pas.

Le général de Laitre, ancien aide de camp de Kleber, proteste énergiquement contre les insinuations malveillantes de Savary[2] :

Kleber sentit dès lors toute l'importance du commandement qui lui était confié et, sans se dissimuler le poids d'un pareil fardeau, il ne s'en laissa point effrayer, et prit la ferme résolution de consacrer tous ses efforts, et tout son temps au besoin, au bien-être et au salut de l'armée. Nous étions

1. *Mémoires du duc de Rovigo*, t. I, p. 183.
2. *Observations du général baron de Laître sur la partie des Mémoires de M. le duc de Rovigo relativ au général Kleber.* (Notes manuscrites conservées aux *Archives de la guerre*.)



près de lui dans ces premiers moments et nous pouvons affirmer que, quelle que pût être d'ailleurs son opinion sur l'expédition d'Égypte, aucun sentiment d'inimitié personnelle n'exerça la moindre influence sur ses résolutions ni sur sa conduite.....

. . . .

Certes le départ de Bonaparte donna lieu à beaucoup de conjectures, de raisonnements et de propos; on s'en exprima très librement alors, car la police de M. de Rovigo n'existait point en Égypte; mais ce ne fut point, comme le prétend M. de Rovigo, autour de Kleber que s'exhalèrent les plaintes et les mécontentements; quelle que fût sa pensée intime, Kleber respectait trop la position de son prédécesseur et la sienne propre pour le permettre et l'approuver; c'est ce que prouve son premier ordre du jour à l'armée en date du 14 fructidor an VII.

Entre ces assertions contradictoires, on peut considérer le témoignage de Desgenettes comme se rapprochant le plus de la vérité. Bien placé pour savoir, il s'exprime avec cette modération et cette sincérité que nous avons maintes fois signalées dans ses *Souvenirs*[1] :

L'intérieur de Kleber se composait de son ami et de son chef d'état-major Damas, de Beaudot son premier aide de camp, et de son secrétaire intime Baude, qui existe aujourd'hui et que nous avons vu préfet du Tarn, sous le Consulat et l'Empire. Après cet intérieur, que j'appellerai intime, venaient par leurs rapports d'affaires et la réciprocité des sentiments affectueux, l'ordonnateur en chef Daure, l'administrateur des finances Poussielgue, les membres de l'Institut Fourier et Gloutier, et l'auteur de ces Mémoires. Tallien était bien accueilli, et à cause de son esprit aimable comme homme du monde, et parce qu'ayant traité de grandes affaires, il était souvent d'un bon conseil, malgré le ton futile qu'il avait adopté en Égypte.

Ce fut en présence de ceux que nous venons de nommer et de plusieurs autres que Kleber exhala ses mécontentements : « Sans pouvoir m'en défendre, disait-il, me voilà avec l'Égypte sur le dos..... La solde est arriérée..... Les gens du pays ont perdu l'habitude de payer, et notre homme part au milieu de ces circonstances et brûle la paillasse comme un sous-lieutenant remplissant les cafés d'une garnison du bruit de ses dettes et de ses fredaines[2] ».

---

1. *Souvenirs*, etc., *op. cit.* T. III, p. 273.

2. Ces paroles, d'une tournure caustique et originale, peuvent être considérées comme authentiques. Il n'en est pas de même de celles que Larevellière-Lépeaux a crû devoir enregistrer dans ses *Mémoires* (t. II, p. 348) :

« Lorsque la désertion du général fut connue de son armée, la haine qu'on avait pour lui ne se contint plus; elle éclata de toutes parts. A cette occasion, Kleber dit aux grenadiers qui l'environnaient, en termes des plus soldatesques, mais assurément très énergiques : « Mes amis, ce b.....-là nous a laissé ici ses culottes



En définitive, le départ de Bonaparte entraînait, dans le commandement suprême de l'armée, un changement non seulement de personnes, mais d'idées et de sentiments. Il en résultait des inconvénients qu'augmentaient encore les circonstances dans lesquelles cet événement s'était produit. Mathieu Dumas fait remarquer à ce sujet[1] :

Le général Kleber, l'un des plus habiles, des plus valeureux et des plus prudents capitaines qu'avaient formés les guerres de la Révolution, resta chargé du fardeau du commandement en chef. Ses talents, qui n'étaient inférieurs à aucune élévation, avaient excité la jalousie[2] de Bonaparte; la fermeté et l'indépendance de ses opinions avaient refroidi leurs communications et bientôt éteint la confiance. Aussi n'en trouve-t-on aucune trace ni dans l'instruction de Bonaparte à Kleber, ni dans la lettre de celui-ci au Directoire républicain dont il ne croyait pas la chute si prochaine.

Ce défaut de confiance ne résultait pas seulement de considérations personnelles. Il faut remarquer, en outre, que Bonaparte ne devait pas se faire illusion sur la véritable situation de l'Égypte et sur les difficultés réservées par un prochain avenir, malgré les conséquences heureuses mais passagères de la victoire d'Aboukir. La ruine de la marine française restait (comme nous l'avons montré depuis longtemps) la cause initiale de faiblesse qui avait déterminé l'échec de Syrie et condamnait d'avance à être stériles le génie du chef et l'héroïsme du soldat. Mathieu Dumas fait bien ressortir cette inéluctable conséquence dans ce commentaire des dernières instructions de Bonaparte à Kleber :

Ne voit-on pas en effet dans ce testament militaire et politique du con-

---

» pleines de ..... Nous allons retourner en Europe et les lui appliquer sur la figure! »

La malveillance de Larevellière contre Bonaparte lui a fait accueillir cette exclamation, sans prendre garde que c'est à Kleber surtout qu'elle ferait peu honneur. Aucun autre témoignage n'en peut faire admettre l'exactitude.

1. Dans une *note* inscrite en marge d'une *Étude* manuscrite du colonel Miot sur la *Campagne d'Égypte*. (*Arch. Guerre. Mémoires historiques*).

2. Le mot de jalousie ne semble pas avoir ici sa signification habituelle; il est probable que Mathieu Dumas attache à cette phrase le sens de « porter ombrage. »



quérant de l'Égypte la conviction secrète, ou plutôt l'aveu d'une vérité que sans doute il ne s'était jamais dissimulée, et que le général Kleber se hâta de dévoiler pour l'intérêt de sa propre gloire. C'est que, sans l'appui mutuel des forces de terre et de mer, aucune expédition lointaine ne peut avoir un succès durable, un véritable résultat; aucun établissement colonial ne peut être soutenu et bien moins encore au milieu d'une population immense et tout armée, d'une nation dont l'éternelle inimitié est un sentiment inséparable de la croyance religieuse et chez laquelle, au sein même de la plus profonde paix, et de la possession la moins contestée, ne pouvant changer la religion, ni faire concevoir à ces peuples d'autres lois que celles qu'elle a consacrées, ne pouvant les proscrire, ni adopter leurs mœurs et leurs coutumes, on ne parviendrait jamais à associer les vainqueurs aux vaincus. La perte irréparable de la flotte française avait décidé du sort d'une armée qui ne pouvait plus être recrutée, ni secourue par la métropole. Elle devait périr par ses propres succès. Ainsi donc, dès son entrée dans le Delta, Bonaparte dut, comme à la porte de l'enfer de Dante, laisser toute espérance. Après ce désastre qui rallia tous les musulmans, releva leur courage et doubla les difficultés, il ne put douter un instant du dénouement funeste qui l'attendait, comme l'inévitable écueil de sa fortune et de sa gloire. Mais aussi quelle force et quelle habileté à soutenir le dévouement de ses soldats, quelle activité dans ses opérations! Et faut-il s'étonner si, ne pouvant partager l'espoir et les illusions qu'il prodiguait, après avoir usé la moitié de ses moyens, il a saisi entre les revers en Syrie et la victoire d'Aboukir le seul instant propice pour fuir sa perte certaine et tenter d'autres hasards et de plus hautes destinées[1] ?



Le choix de Kleber pour le commandement en chef fut accueilli par une satisfaction unanime. Les protestations de confiance et de dévouement que l'on a vues sous la plume de Dugua se retrouvent dans toutes les lettres analogues conservées aux *Archives de la guerre*. Ajoutons que la plupart expriment l'espoir d'un prochain retour en France, préparé et rendu possible par celui de Bonaparte; en attendant cet heureux moment, tous ont confiance dans Kleber pour assurer la prospérité du pays et la gloire de l'armée.

1. Note de Mathieu-Dumas en marge de l'*Étude sur la Campagne d'Egypte* du colonel Miot. On trouve une appréciation analogue dans les *Mémoires du prince de Talleyrand* (t. I, p. 271).



LE GÉNÉRAL VERDIER AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Damiette, le 13 fructidor an VII (30 août 1799).

..... J'aime à me persuader du beau projet de féliciter le général Bonaparte, c'est-à-dire de notre retour en Europe, car je pense que c'est là où tendent tous les désirs des Français incertains du sort de leur pays. Mais, en attendant, permettez que je me félicite en particulier de vous voir commander une armée qui a quelque tâche à remplir, et qui a tout à espérer pour l'amélioration de son sort.

....

Si le dévouement entier de toutes mes facultés peut suffire à m'acquitter de la besogne dont vous m'avez provisoirement chargé, vous pouvez compter, mon Général, que je l'emploierai avec autant de zèle et de plaisir que j'en aurai de mériter toujours vos bontés, mais surtout votre estime[1].

Salut et respect,

J.-A. VERDIER.

LE GÉNÉRAL LANUSSE AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Menouf, le 14 fructidor an VII (31 août 1799).

Votre lettre vient de me parvenir, Citoyen Général. J'ai appris sans étonnement, sans doute parce que j'étais préparé depuis quelques jours à recevoir cette nouvelle, que le général Bonaparte s'est embarqué pour retourner en Europe. Je ne sais pas si c'est pour la même raison que ce départ n'a pas produit le moindre effet sur l'esprit du soldat, ni sur celui de l'habitant du pays ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je n'ai jamais vu le premier plus content et le second plus tranquille.

Pour moi, espérant beaucoup des promesses du général qui est parti, mais comptant davantage sur la capacité de celui qui le remplace, je ne

1. Voir lettre de l'adjudant général Almeras à Kleber (Damiette, 13 fructidor-30 août) : « Quels que puissent être les événements qui suivront le départ du général Buonaparte (*sic*), nous en attendons, sous votre commandement, le résultat avec confiance et sécurité. »

Après avoir reçu la lettre de Kleber annonçant sa nomination au commandement en chef (de Rosette, 9 fructidor-26 août), Verdier lui répond (de Damiette, 18 fructidor-4 septembre) :

..... « Oui, mon Général, je conçois que les motifs qui ont déterminé le départ du général Bonaparte avec tant de précipitation et de secret doivent être assez puissants, pour qu'il s'y soit ainsi résolu ; je les respecte, ces motifs, et me borne à espérer dans la certitude qu'étant aussi dignement remplacé, l'armée n'a qu'à gagner dans tous ces événements..... »

Verdier ajoute que, si le vide laissé par Bonaparte est grand, l'armée et les habitants du pays savent que Kleber peut le remplacer en tout et « regardent comme heureux ces événements desquels ils attendent de grands résultats ».



doute point que l'issue de l'expédition d'Égypte ne soit aussi belle qu'on se l'était promis. Vous pouvez au moins compter, Citoyen Général, que vous trouverez des officiers qui seconderont de tout leur pouvoir les efforts que vous avez été à même de faire pour parvenir à ce but.

Salut et respect.

LANUSSE

LE GÉNÉRAL VIAL AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Samannoud, le 16 fructidor an VII (2 septembre 1799).

..... Le vide que laisse le général Bonaparte dans l'armée est grand sans doute ; mais il cesse d'effrayer quand on apprend que vous le remplacez. Ces choses iraient sous votre main comme elles allaient sous la sienne. Son retour en Europe pourra, comme vous le dites fort bien, être très avantageux à l'armée ; ainsi elle est sûre de ne rien perdre, tandis qu'elle peut beaucoup gagner. Quant à ce que vous dites de l'opinion, vous savez qu'elle ne fait pas ici comme en Europe. Vous jouissez d'ailleurs, Citoyen Général, de l'estime et de la confiance de toute l'armée, et ceux qui vous connaissent et qui sont capables de vous apprécier sont convaincus que vous avez plus que ce qu'il faut pour remplir avec distinction la place dont vous avez bien voulu vous charger.

Cependant le général Bonaparte, en s'occupant du bien de l'armée en général, a néglige les intérêts individuels de plusieurs personnes : je suis du nombre, Citoyen Général. Il faut avoir émis son opinion sur votre compte comme je viens de me permettre de le faire pour pouvoir, sans vous offenser, vous parler de me séparer de vous dès la première lettre que j'ai l'honneur de vous écrire comme à mon général en chef.

Après beaucoup de sollicitation, j'étais parvenu à faire sentir au général Bonaparte la nécessité de mon retour en France, et je comptais là-dessus pour le mois de septembre, n'étant venu dans cette province que sur cet entendu, sortant de maladie et peu remis encore, mais voulant me prêter aux circonstances et être utile encore un moment avant l'époque de mon départ. Celui du général en chef a été si précipité, le désir qu'ont bien des personnes de retourner dans la patrie l'a si fort obligé au secret que j'en ai été la victime[1].

Beaucoup de motifs qui pouvaient être de quelque importance pour le général Bonaparte ne le seront peut-être pas pour vous, Citoyen Général ; mais ma position reste cependant la même et ma santé, toujours plus délabrée, exige impérieusement mon retour en Europe.

Le général Bonaparte connaît l'état de mes affaires privées ; il sait qu'il y va de ma fortune si je reste plus longtemps ici. Il sait que je suis venu

1. Vial paraît avoir eu quelque pressentiment du départ de Bonaparte. Le 30 thermidor (17 août), il écrivait à celui-ci pour solliciter l'autorisation de quitter l'Égypte ; il ajoutait : « Je vous prie de vouloir bien vous rappeler surtout que, si vous veniez à partir pour France, il serait impossible que je restasse vingt-quatre heures de plus en Egypte. »



sans l'ordre ni l'approbation du Gouvernement, mais sur sa proposition seule, et que je n'ai été retenu que par ses sollicitations depuis la bataille des Pyramides jusqu'à son départ; et, s'il ne m'a pas laissé de permission pour mon retour, c'est que, connaissant aussi le mauvais état de ma santé, il a songé que ça me serait un titre suffisant auprès de vous. J'ai presque toujours été malade en ce pays; je l'ai été par moment d'une manière très-fâcheuse, et en ce moment je souffre beaucoup, attaqué de l'ophtalmie dès mon arrivée à Samannoud. J'ai à peine commencé à y voir que la fièvre m'a repris. J'ai l'estomac perdu, une chaleur de poitrine qui me tourmente, et les officiers de santé en chef de l'armée peuvent le certifier.

J'ai, quoique malade, fait aller le mieux que j'ai pû les affaires qui me sont confiées; mais il m'a été impossible de quitter Samannoud jusqu'à présent.

Je me propose, Citoyen Général, de me rendre auprès de vous sous peu de jours. J'ai besoin de vous représenter de vive voix l'importance de de ma demande et de chercher d'ailleurs des traitements de santé que je ne trouve point ici

J'ai assez d'orgueil et je vous estime assez, Citoyen Général, pour ne pas craindre que l'on pense que, parce que le général Bonaparte est parti, je ne puis rester en Égypte. Là-dessus, je ne puis être soupçonné, et ceux qui me connaissent bien savent que je ne cours pas après un homme. En rentrant en France, je ne désire que mes foyers; pour bien longtemps au moins! Je dois y rétablir ma santé; m'y occuper de mes affaires. Je dois y porter à un père vieux et infirme, à une mère respectable par son âge et son amour pour ses enfants, à une jeune épouse trop longtemps délaissée par des circonstances dont j'ai été le jouet, les soins et la consolation dont ils ont besoin et qu'ils méritent à bien des titres.

Croyez, je vous prie, Citoyen Général, que j'ai pour vous on ne peut plus d'estime et de considération.

VIAL.

LE COMMISSAIRE DES GUERRES EDOUARD COLBERT AU CITOYEN REYNIER, MEMBRE DE LA COMMISSION DES GRAINS.

Le Caire, le 16 fructidor an VII (2 septembre 1799).

. . . .

Quoique tous les événements vous soient sans doute connus, je veux vous les peindre à ma manière, c'est-à-dire suivant ma manière de voir et de croire[1]. Tout le monde, excepté Bonaparte, ignorait le coup projeté; tout le monde pariait, sans savoir, pour ou contre. Le général Dugua menaçait de mettre à la citadelle tous ceux qui sèmeraient le bruit d'un départ. Tous les généraux, une heure avant leur départ, étaient dans la

1. Les détails relatés par Edouard Colbert lui avaient été sans doute fournis par son frère Alphonse qui venait d'être rendu par les Anglais.



plus profonde ignorance. Le général Bonaparte, le 5, à la nuit, fait tirer quelques fusées; des chaloupes viennent; toute l'escorte, composée des généraux Murat, Marmont, Lannes, Andréossy, Berthier, etc, Monge, Berthollet, les guides à pied et à cheval, sautent de joie, lâchent leurs chevaux dans la plaine, s'embarquent, mettent à la voile, et s'éloignent. Ils sont sur deux frégates mauvaises marcheuses, 2 bricks et 3 bâtiments de transports. C'est ainsi que, se fiant à son bonheur, bravant les ennemis nombreux qui le guettent depuis deux mois au passage, servant à la fois son ambition et son pays, cet homme extraordinaire espère arriver à temps pour réparer les bévues de Schérer, forcer le Gouvernement à nous secourir et rétablir les affaires. N'aimât-on pas cet homme, on serait forcé de l'admirer. Quelle audace, quelle tête et quelle politique! Il a endormi M. Smith, au point de lui faire quitter la croisière; il était à faire des vivres en Chypre quand Bonaparte est parti. Je crains néanmoins qu'il ne passe pas.

Le général Kleber est arrivé ici le 14. Il prend des mesures d'organisation; il compte faire des réformes dans les dépenses, dans les impôts, dans les commissaires des guerres etc; il n'accorde de passeport qu'aux infirmes. Mon frère, le chef d'escadron, n'a pu l'obtenir quoique muni d'un ordre du général Bonaparte. On espère des secours d'ici à cinq mois, ou une évacuation à l'amiable. Tout au reste est tranquille; le changement de maître plaît ici aux Turcs au moins en apparence. C'est le moment où les esclaves espèrent un meilleur sort. Je doute que celui des Turcs s'améliore...

Je vous embrasse et vous aime bien.

COLBERT.

LE GÉNÉRAL ROBIN AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Mit-Gamar, le 17 fructidor an VII (3 septembre 1799).

J'étais inquiet, mon Général, de ne rien recevoir de l'armée, sachant le départ du général Bonaparte dès le 10 de ce mois. (C'est le courrier qui en était la cause, me remettant seulement votre lettre.) Je l'avais prévu, ce départ, dès qu'il sortit de Menouf pour retourner à Alexandrie; deux faits que je savais me confirmaient dans mon idée.

Les troupes qui sont à mes ordres, loin de s'affliger de son départ, s'en réjouissent, étant persuadées qu'il s'occupera d'elles, sa gloire y étant même attachée; je vais encore leur dire à cet égard tout ce qu'il est nécessaire.

Le vide que le général Bonaparte fait, soit dans l'opinion, soit dans l'armée, est sûrement grand; mais on se console quand on a un successeur dont la réputation est faite et connue.

. . . .

ROBIN.



LE GÉNÉRAL FRIANT AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Siout, le 18 fructidor an VII (4 septembre 1799).

..... J'ai donné connaissance, par un ordre du jour, de votre circulaire à mon adresse, aux troupes que je commande, et leur ai lu moi-même. Je puis vous dire que les officiers et soldats ne sont point mécontents du départ du général en chef, étant persuadés que le bien de l'armée exigeait ce voyage en Europe. Vous pouvez aussi compter, mon Général, sur l'ancien attachement que ces militaires vous portent; ce sont vos anciens soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse. De mon côté, je ferai tout pour toujours mériter votre estime.....

FRIANT.

LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL EN CHEF KLEBER

Siout, le 26 fructidor an VII (12 septembre 1799).

..... J'ai reçu les lettres que vous m'avez adressées du 9 à Rosette. J'ai appris avec la plus grande joie votre nomination au commandement de l'armée et le départ du général en chef pour l'Europe. Vous savez l'estime que j'ai pour vous; ainsi vous devez croire que je servirai sous vos ordres en toute confiance. Toute l'armée juge comme moi; elle est sans inquiétude aucune, très contente, et sait bien qu'elle ne fera avec vous que tout ce qui sera nécessaire pour son salut et son existence; elle ne regarde pas cela pour peu de chose. Nous sommes tous tranquilles. Si le général en chef arrive en France, nous espérons de son activité, de son zèle et de ses talents qu'il améliorera notre sort.

....[1]

DESAIX.

1. Voir (même date) une seconde lettre de Desaix à Kleber :

« Le général Bonaparte, mon Général, m'a annoncé son départ; il m'a assuré qu'il vous a fait connaître les intentions du Directoire à mon égard et qu'il espérait dans le moment de l'hiver me voir en Italie ou en Allemagne. Je vous prierais, mon Général, de me faire connaître ses ordres. Je ne résiste pas à la curiosité de savoir mon sort. Je serai toujours très empressé de servir sous vos ordres et faire ce qui vous conviendra. Quelque événement qu'il arrive, j'y trouverai, j'en suis sûr, plus d'agrément que partout ailleurs; et, si cela dépend de moi, je le préférerai à toute autre chose. »

Le même jour, Desaix répond à une lettre de Dugua datée du 12 fructidor (29 août) :

« ..... Je partageais vos inquiétudes sur le départ subit et clandestin du général Bonaparte, par la crainte qu'il n'eût quitté l'armée sans avoir désigné son successeur. Mais, depuis que j'ai appris que le général Kleber le remplace, je suis parfaitement tranquille.

» Son retour en France me donne les plus grandes espérances. Je ne doute pas qu'il ne s'occupe, aussitôt son arrivée, du sort de l'armée. Il y est trop intéressé et trop attaché pour qu'il l'oublie un instant. »



Extrait d'une lettre de Poussielgue à Menou.

Le Caire (*21 fructidor - 7 septembre*). —..... Je suis persuadé que Bonaparte avait de bonnes raisons pour partir; mais je ne lui pardonnerai jamais d'en avoir fait un mystère à des hommes à qui il devait beaucoup, qui avaient toujours justifié sa confiance, et qu'il laissait chargés du fardeau du gouvernement. Le général Dugua et moi avons beaucoup à nous en plaindre; il nous a joués.

Son successeur a des talents moins brillants; mais il a des qualités solides, et, malgré mon attachement personnel pour Bonaparte, je suis convaincu que l'on sera beaucoup plus content du gouvernement du général Kleber, Français et Turcs.

Il jouit d'une grande célébrité, et il a l'estime de tout le monde au plus haut degré. Réunissons-nous tous à lui; aidons-le à mener notre vaisseau au port et à le sauver, en attendant, des tempêtes.

Extrait d'une lettre de Menou à Poussielgue.

Rosette (*25 fructidor - 11 septembre*). — ..... Je fais profession d'estimer et vénérer le général Bonaparte. C'est un sentiment bien réfléchi chez moi et qui ne peut être que le résultat de la conviction; ceux qui ne voient et ne jugent que par les apparences pourraient croire que j'aurais eu à me plaindre au besoin de ce général; je déclare hautement que je n'ai jamais eu qu'à m'en louer. Mais n'eussé-je pas ce motif personnel, il en est un bien autrement puissant pour moi. C'est que Bonaparte est un homme utile à mon pays; et sous ce rapport, tout intérêt privé doit se taire; le vrai républicain ne doit voir et considérer que sa patrie. En supposant même qu'il eût des ressentiments personnels, par devoir, il leur impose silence; pour lui, tout homme public qui sert bien son pays est un ami; et tout homme qui le sert mal, un ennemi.

Depuis longtemps je connais le général Kleber, depuis longtemps je l'aime et l'estime. Ainsi que Bonaparte, il a bien servi la République; et il la servira bien encore, j'en suis convaincu. Kleber est excellent militaire; sa tête est tout à la fois froide et énergique, son cœur franc, droit et loyal; je servirai sous ses ordres avec le même empressement que sous ceux de Bonaparte. Ce que j'en dis est du plus profond de mon cœur; depuis que j'existe, je n'ai jamais dit que ce que je pensais. Je sais que ce n'est presque jamais le moyen de plaire, mais peu m'importe; quand je descends dans ma conscience et que je puis affirmer de pouvoir dormir sur les deux oreilles, je ne m'inquiète plus de rien.....

Ce sentiment de confiance dans le nouveau général en chef est également constaté par les auteurs de Mémoires qui ont pris part à l'expédition d'Égypte :

Le nom de Kleber, dit Miot, acheva de tranquilliser les esprits



les plus alarmés; il avait l'estime, la confiance des troupes, et il les méritait.

Kleber était grand et bel homme; il avait une tournure militaire, imposante; sa figure était noble et fière, ses yeux vifs et perçants; ses traits inspiraient le respect. Sa voix était sonore; son caractère tout à la fois violent et réfléchi; sa conversation annonçait un homme instruit, profond et connaissant bien le cœur humain[1].

Ce témoignage est corroboré par celui de Martin[2], de Richardot[3], de Niello Sargy[4], d'André Peyrusse[5], de Latil[6], etc.

Savary lui-même doit reconnaître que Kleber « était singulièrement aimé de son armée, officiers et soldats[7] ».

Mentionnons encore cette appréciation de Desvernois sur Kleber :

Il possédait l'estime de ses collègues et l'estime des soldats. Aussi les inquiétudes, qui pendant un moment s'étaient emparées de l'armée, se dissipèrent-elles lorsqu'elle apprit que Bonaparte l'avait désigné pour lui succéder.

Celle-ci se trouvait, par malheur, dans l'état le plus lamentable. Considérablement réduite par la guerre, la peste et les ophtalmies, les maladies et le charbon qui la dévoraient, elle était en outre à peu près nue : le déficit était de 12 millions, et 4 millions étaient dus pour mettre la solde au courant[8].

Et celle de Villiers du Terrage :

A la nouvelle de ce départ, que beaucoup qualifièrent de fuite, l'émotion

---

1. *Mémoires pour servir à l'histoire*, etc. Edition de 1814, p. 271.

2 *Histoire de l'Expédition*, t. II, p. 8. Il dit que l'armée ne regretta pas Bonaparte, dont elle ne soupçonnait d'ailleurs pas les projets ambitieux : « L'armée était essentiellement républicaine, et elle n'eût jamais secondé alors les vues d'un ambitieux. » Martin cite un mot du chef de brigade Boyer, tué à Saint-Jean-d'Acre, disant que, s'il soupçonnait jamais Bonaparte de vouloir être César, il n'hésiterait pas, comme Brutus, à le frapper d'un poignard.

3. *Nouveaux Mémoires*, p. 198 Kleber « jouissait d'une grande et belle réputation » et était « très-aimé du soldat. »

4. *Mémoires sur l'Expédition d'Egypte*, p. 358.

5. *Journal*.

6. *Campagne de Bonaparte à Malte, en Egypte et en Syrie*, p. 109. Il dit que la nomination de Kleber répondait au vœu de toute l'armée.

7. *Mémoires du duc de Rovigo*, t. I, 291.

8. *Mémoires*, p. 202.



parmi les Français avait été fort grande, puis peu à peu elle s'était calmée; et Kleber avait, lorsque nous sommes arrivés au Caire, plus de partisans que celui qui allait être premier consul n'en avait jamais eu dans l'armée depuis le lendemain du débarquement [1].

L'impression produite sur les indigènes ne fut pas moins heureuse. Le surlendemain de son arrivée au Caire, Kleber reçut le divan et les notables de cette ville; il sut gagner immédiatement leur respect et leur confiance :

Les oulémas du divan, dit Nakoula-el-Turk, les agas, le ouali, le mouhtasib, les négociants et les aïans vinrent aussi lui offrir leurs félicitations sur son arrivée. Il les reçut avec un visage riant, leur promit de maintenir la paix et la tranquillité, et leur ordonna de rassurer le peuple. Cependant son air imposant et redoutable les remplit de trouble et d'étonnement. Ce général était en effet un lion formidable redouté des guerriers, prudent, sage et orné de perfections; son aspect répandait la crainte dans les cœurs et jetait l'épouvante parmi les lions. Les oulémas et les aïans se retirèrent de sa présence, intimidés par son discours. Mustapha et son fils vinrent aussi lui présenter leurs hommages et en reçurent un accueil distingué [2].

1. *Journal et Souvenirs*, p. 223.
2. *Histoire de l'Expédition*, p. 154.



ANNEXES



ANNEXES

I

L'abjuration et le mariage de Menou.

Ces deux faits de la vie de Menou n'appartiennent pas seulement à l'histoire anecdotique; ils offrent un intérêt supérieur au point de vue de la psychologie du futur commandant en chef de l'armée d'Orient; ils ont eu d'ailleurs une certaine influence sur la conduite politique de ce dernier. Les documents qui suivent font connaître les circonstances dans lesquelles Menou se résolut à ces deux actes.

Extrait des Mémoires du duc de Raguse (t. II, p. 5).

... C'est à cette époque qu'il conçut l'extravagante idée de se marier à une musulmane; il crut ce mariage politique ; il supposa qu'il influerait sur l'esprit des habitants et les rapprocherait de nous; le contraire arriva, et ce mariage ridicule le rendit méprisable aux yeux de tout le monde. Menou choisit pour femme la fille d'un misérable baigneur de Rosette; elle n'était plus jeune, elle n'était pas belle : ainsi ce ne fut pas l'entraînement des passions qui agit sur lui ; mais elle était fille de chérif et descendante de Mahomet. Les cérémonies bizarres auxquelles il se soumit, les humiliations qu'il lui fallut supporter, imposées par sa nouvelle famille, furent publiques ; elles le rendirent la fable de l'armée. Il choisit le nom d'Abdallah (serviteur de Dieu) et échappa heureusement à la circoncision, qui n'est que de conseil et non de dogme, son âge étant d'ailleurs un titre suffisant pour l'en dispenser[1].

---

1. Dans son *Histoire de l'Expédition française* (t. II, p. 139), Martin dit qu'une assemblée de cheiks dispensa Menou de la circoncision.

«... Dans la vue sans doute de dépouiller entièrement le vieil homme, il voulut épouser une Égyptienne musulmane; il épousa en effet, sans connaître et sans voir, selon l'usage du pays, la première femme qui lui fut désignée. Le hasard voulut que ce fût la femme répudiée d'un baigneur, fille d'un autre baigneur. Cette femme n'était ni jeune, ni jolie, ni riche, et n'avait aucune considération...



Extrait de l'« Histoire de l'expédition » par Nakoula-el-Turk (p. 227.)

... Bonaparte le nomma [*le général Menou*] gouverneur de Rosette. Il resta longtemps dans cette ville, s'y maria avec une femme musulmane d'une famille distinguée, embrassa l'islamisme et prit le nom d'Abdallah. Le général Menou, alors d'un âge avancé, était d'un esprit fin et rusé.

Extrait de l'« Histoire de la campagne d'Egypte », par Aburrhaman (p. 167).

Le général Menou, à l'arrivée des Français, avait feint de se faire musulman, et avait pris le nom d'Abdallah. Il s'était marié avec une femme musulmane.

LE GÉNÉRAL MENOU AU CITOYEN BONNECARÈRE [1]

Rosette, le 7 ventôse an VII (25 février 1799.)

Mon cher Bonnecarère, votre frère, ayant de la peine à supporter le climat d'Égypte à cause de ses anciennes blessures, repart pour se rendre en France. Je le regrette infiniment sous tous les rapports. Brave militaire, et comme vous excellent ami, il m'était d'un grand secours et d'une grande utilité; mais l'amitié doit savoir faire des sacrifices, je l'ai laissé repartir. Il ne vous arrivera pas seul en France; il vient de se marier avec une jeune citoyenne, dont la famille française est établie en Égypte depuis près de quarante ans [2]. Elle y jouissait même, avant l'arrivée des Français, d'une grande considération parmi les habitants du pays, et depuis que nous avons débarqué elle a rendu de grands services aux Français.

Votre jeune belle-sœur est douce, de jolie figure; enfin le capitaine Tempête a cru, mon cher ami, qu'elle ferait son bonheur, et je le crois aussi. Sa première sortie pourra être orageuse, car les Anglais couvrent la mer. J'espère cependant que le nouveau ménage arrivera sain et sauf en France.

Je ne vous donnerai point de détails de ce pays-ci; votre frère sera mon interprète à cet égard. Je vous dirai seulement, mon cher ami, que je crois qu'on peut y établir la plus belle colonie du monde. Tout y est préparé pour en retirer en grande abondance tout ce que produisent les Antilles. Le peuple y est bon, mais, comme partout où il y a des prêtres, livré à la superstition; cependant moins que dans beaucoup de départements de France. Au reste les imans, les cheiks, les derviches, les

---

Expliquera qui pourra cette bizarrerie de l'esprit humain. Ce nouveau lien attacha plus que jamais le général Menou à la ville de Rosette, et il ne la quitta presque plus..... » Dans une lettre à Dugua du 1er ventôse (19 février), Menou dit qu'il a été « faire la prière » dans les mosquées avec les Musulmans.

1. Bonnecarère (Guillaume), diplomate français; son frère était capitaine et aide de camp de Menou.

Voir (*même date*) lettre de Menou au général César Foucher, contenant des détails analogues sur l'Egypte. Ces deux lettres furent portées en France par l'aide de camp Bonnecarère.

2. C'était une demoiselle Varsy.



santons ressemblent à beaucoup d'égards aux prêtres chrétiens, catholiques et autres. Ils ne sont en général bons qu'à faire du mal.

En débarquant en Égypte, je fus blessé à la tête et à la cuisse en montant à l'assaut de la ville d'Alexandrie, où la division que je commandais eut le bonheur d'entrer la première; j'avais eu aussi celui de débarquer le premier sur la côte d'Afrique, à la tour du Marabout où, ainsi que vous le dira votre frère je fis planter le premier drapeau tricolore qui ait flotté en Égypte. Quelque temps après, je fus nommé au commandement des trois provinces d'Alexandrie, Rosette et Bahireh. Je viens de l'être à celui de la province du Caire et de l'Égypte, en la place du général en chef, qui est parti pour la Syrie. Je vais me rendre à ma nouvelle destination.

Nous occupons actuellement, sur la mer Rouge, les ports de Suez et de Kosseir, qui deviendront nécessairement l'entrepôt du commerce de l'Arabie, de l'Yémen, du golfe Persique, de toute l'Inde et des côtes orientales de l'Afrique.

Les vestiges du canal qui, de la branche orientale du Nil allait se rendre au port de Suez, ont été retrouvés par le général en chef, et si, comme je l'espère, nous pouvons faire un établissement solide dans ce pays, vous pouvez être assuré, mon cher ami, que la France aura fait une magnifique acquisition.

Nous avons déjà des forts construits sur les points les plus importants; les Mameluks et les beys sont poursuivis et anéantis partout.

Le général en chef, ainsi que je viens de vous le dire, est parti pour la Syrie; il m'a laissé un lourd fardeau. Je tâcherai de m'en tirer le moins mal possible et de faire aimer et respecter en Égypte la République, la liberté et les Français. Les troupes que nous avons ici sont excellentes. Vous n'avez pas d'idée, mon cher ami, de leur valeur et de leur énergie. Je crois qu'elles pourraient aller au bout de l'univers, en passant sur le ventre à tout ce qui se présenterait. La prise d'Alexandrie entre autres est l'événemennt le plus extraordinaire. Personne ne connaissait les fortifications de cette ville, le nombre des troupes qui la défendaient; on n'avait aucune idée de l'endroit par où on pourrait attaquer. Le général en chef ordonne à la division Kleber et à la mienne de marcher au pas de charge sur la ville. Les troupes se précipitent dans les fossés et sous des murs de près de 60 pieds de haut; le feu était terrible; enfin nous longeons dans les fossés jusqu'à une brèche extrêmement escarpée que nous rencontrons, et après une heure de combat au feu et à l'arme blanche nous entrons dans la ville. Vous conviendrez, mon cher ami, qu'il y a peu de troupes de cette espèce.

La ville du Caire n'est pas aussi considérable qu'on l'imagine en Europe. Elle n'est pas en grandeur la moitié de Paris; elle ne contient pas plus de 250.000 habitants.

Partout le pays offre des ruines immenses et magnifiques qui attestent l'ancienne grandeur égyptienne. Les colonnes de granit et de marbre ont été entassées dans les maisons et édifices publics, par l'igorance stupide des Turcs et Arabes. La plupart ont leurs chapiteaux en bas, et leur base en haut. Les mosquées sont ainsi decorées. Mais je m'aperçois, mon cher ami, que je ne vous tiens pas parole. J'avais annoncé que je n'entrerais dans aucun détail, et insensiblement je me laisse aller à ma loqua-



cité. Où êtes-vous actuellement? Que faites-vous, ainsi que votre très aimable et charmante compagne? Êtes-vous heureux? Si vous l'êtes, comme je l'espère, ce n'est sûrement pas autant que je le désire. Quand on est comme vous bon ami, bon père, bon frère, bon mari, bon républicain, on mérite tout, et je vous le souhaite.

Croyez qu'il existe en Égypte un soldat qui vous aime, qui ne vous oubliera jamais et qui cherchera toutes les occasions de vous donner des preuves de son attachement et sa reconnaissance.

J'écris à deux de nos directeurs, les citoyens Treilhard et Merlin; je leur recommande vivement votre frère. Il n'est pas en état de servir activement à la guerre, mais il peut parfaitement bien remplir les fonctions de commandant de place.

Mettez-moi aux pieds de votre belle dame et embrassez le petit bonhomme, qui doit être actuellement grand comme père et mère.

A vous pour la vie.

J. Menou.

Extraits des lettres de Marmont à Menou.

Alexandrie (17 *ventôse* - 7 *mars*). — Je vous fais mon compliment, mon cher Général, sur votre établissement. J'ai de vifs regrets d'avoir été trop tôt à Rosette: j'aurais eu grand plaisir d'assister à vos noces.

Vous avez raison de dire que votre mariage étonnera beaucoup de monde. Pour moi, j'y vois, mon cher Général, un grand dévouement aux intérêts de l'armée française, que beaucoup de gens critiqueront et que peu seront capables d'imiter.....

Alexandrie (23 *ventôse* - 13 *mars*). — Y aurait-il de l'indiscrétion, mon cher Général, à vous demander comment vous vous trouvez de votre nouvel état? Je suis impatient de savoir si Mme Menou est jolie, et si vous comptez bientôt, à la manière du pays, lui donner des compagnes? Me permettrez-vous, moi profane, de lui offrir mon hommage? Veuillez, mon cher Général, si vous le trouvez bon, le lui faire agréer, et lui faire connaître le désir que j'ai de faire sa connaissance.....

LE GÉNÉRAL MENOU AU GÉNÉRAL MARMONT.

Rosette, le 3 germinal an VII (23 mars 1799).

Mon cher Général, ma femme, dont vous me parlez aussi obligeamment, est grande, forte, et en tout assez bien. Elle a de très beaux yeux, le teint du pays, les cheveux longs et extrêmement noirs; elle est bonne, et je lui trouve beaucoup moins de répugnance que je ne le croyais, pour beaucoup d'usages français, et surtout peu ou point de superstition, quoiqu'elle fasse ses prières fort exactement; mais elle croit que celles des autres religions sont toutes aussi bonnes.

Je ne l'ai point encore pressée pour se laisser voir à découvert aux



hommes; cela viendra peu à peu. Je lui ai dit que vous m'aviez chargé de mille choses obligeantes pour elle; elle m'a répondu en arabe : « Salam kétir ou marouf fi sari Askir men Skenderie », ce qui signifie : « Grande quantité de salutations et de politesses au général d'Alexandrie. »

Je ne suivrai pas la permission que donne Mahomet d'avoir quatre femmes sans compter les concubines; l'appétit turc femelle est véhément; une me suffira au moins. Voilà, mon cher Général, les détails confiés à l'amitié. Je fais tous mes arrangements pour me rendre promptement au Caire.

..... Je ne vous parle point de finances, mon cher Général; je suis si ennuyé de l'immoralité, ainsi que de la basse et crapuleuse avidité de la plus grande partie de nos administrateurs que je veux me réduire aux fonctions purement militaires, et ne réserver que le mépris le plus profond pour la majorité de ceux qui gèrent d'une manière ou d'autre nos finances d'Égypte. Tous les jours je découvre les plus viles intrigues; les uns veulent réparer les pertes faites au jeu; d'autres ne sont venus ici que dans l'intention de faire râfle sur toute l'Égypte, ainsi qu'ils ont fait dans beaucoup d'autres pays. Quant à moi, mon cher Général, je suis si éloigné de cette manière de voir, de penser et d'agir, que je me trouve le plus malheureux de tous les hommes quand je songe à tous ces brigands d'argent; mais n'en parlons plus, car ma bile, de jaune qu'elle doit être, deviendrait d'un noir d'ébène.

Je viens de vous parler, en ami et en camarade; mais j'aimerais mieux me battre cent fois par mois que d'être obligé d'administrer financièrement de concert avec tous ceux qui, de près ou de loin, sont chargés en Égypte de la partie administrative.

J'ai reçu des lettres du général en chef : il me paraît que tout va bien dans cette partie, à cela près des fatigues.....

Adieu, mon cher Général, vous connaissez l'attachement que je vous ai voué, il ne finira qu'avec moi.

Je vous aime et embrasse. *Vale et Ama*.

MENOU.

Extrait d'une lettre de Marmont à Menou.

Alexandrie (5 germinal - 25 mars). — Je vous remercie, mon cher Général, des détails que vous voulez bien me donner sur votre épouse. Il me paraît que vous êtes content, et je vous fais mon compliment bien sincère de ce que le sort ne vous a pas trompé, car c'est un peu mettre à la loterie que d'épouser une femme que l'on n'a pas vue. Je suis bien sensible aux choses obligeantes dont elle a bien voulu vous charger pour moi; je vous prie de vouloir bien m'acquitter avec elle.

Je sens comme vous, mon Général, combien les administrations sont corrompues. Je viens de déclarer une guerre ouverte à l'administration générale des finances.....

... Je crois être mieux partagé que beaucoup d'autres en administrateurs; j'ai ici le citoyen Baude, dont je fais le plus grand cas; c'est un homme



plein de zèle, de connaissances et de probité, et qui vraiment a le cœur français[1].

Extrait d'une lettre de Menou à Dugua.

Rosette, 5 germinal (25 mars). — Les réparations à faire à deux bâtiments armés que j'emmène avec moi m'ont empêché de partir pour Le Caire aussitôt que je l'avais compté, mon cher Général; mais sous très peu de jours je me mettrai en route.

..... Je suis flatté que vous approuviez mon mariage, mon cher Général; vous pouvez croire que le désir de me rendre utile à la chose publique a été mon premier et principal motif.

..... Il y a..... une telle immoralité ou ignorance parmi la plupart de nos administrateurs, que piller ou ne rien faire est à peu près tout ce qu'ils savent. Je découvre tous les jours dans ce genre des choses qui me prouvent que l'honneur et la probité ne sont pas des qualités communes parmi ceux qui gèrent nos finances en Égypte.

LE GÉNÉRAL DUMUY AU GÉNÉRAL MENOU.

Lazaret de Boulak, le 1er germinal an VII (21 mars 1799).

Voilà huit jours, mon cher Général, que je suis arrivé, et je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles. Je ne m'accoutume pas à ce silence de votre part, ayant eu avec vous une correspondance très active; je jouis ici du plus grand loisir et je ne puis l'employer plus agréablement qu'en m'entretenant avec vous.

Je n'ai cessé de m'occuper de votre arrivée; je ne la trouverai jamais assez prochaine, selon mes désirs. Mon séjour à Aboukir et à Rosette m'avait fait contracter l'habitude de vous voir et de lire vos lettres. Ma quarantaine serait moins pénible si vous étiez ici, ou du moins si j'avais de vos nouvelles.

J'ai écrit au général Destaing pour le prier de s'occuper de vous trouver un logement avec jardin; je sais que c'est un grand agrément pour les femmes turques, et je voudrais contribuer à tout ce qui peut être agréable à la vôtre. Le général Destaing trouve la chose difficile sur la place d'Esbekieh, mais il fera son possible pour réussir; je viens de lui écrire de nouveau à ce sujet.

La caravane pour La Mecque partira sous peu de jours. Ainsi, pour cette année, vous ne pourrez faire votre pèlerinage. Je crois que, lorsque vous aurez goûté de la vie du Caire, vous préférerez y rester plutôt que

1. Marmont ajoute en *post-scriptum* : « Il est rentré hier un aviso chargé de biscuit et de farine provenant de la malheureuse flottille de Syrie qui paraît avoir été prise par les Anglais, à l'exception de trois bâtiments. Cet aviso a été chassé avant-hier par une frégate et hier par un vaisseau qui l'a poursuivi jusque sous le phare en lui tirant des coups de canon. »



d'entreprendre un voyage très fatigant et qui doit durer près de six mois.

Vous apprendrez par ce courrier que Jaffa a été pris d'assaut et livré au pillage. Il y a eu un carnage affreux ; on y a trouvé soixante pièces de canons français que le Directoire avait envoyées au Grand Seigneur. Parmi les canonniers qu'on a amenés au Caire, il y en a qui sont élèves des Français à Constantinople ; le citoyen Bertrand, chef de bataillon du génie, en a reconnu plusieurs auxquels il avait donné des leçons. C'est parmi ceux arrivés au Caire.

Les premières nouvelles nous apprendront la prise d'Acre.....

..... On assure que deux mille hommes de cavalerie et de l'infanterie en très grand nombre se sont déjà joints à notre armée, et cela sans le secours des musulmans. Vous voyez que les affaires vont grand train et toujours avec le succès le plus brillant.

Adieu, mon cher Général, arrivez bientôt, pour vous-même et pour la satisfaction de votre ami.

Félix Dumuy.



II

Les communications de Bonaparte avec ses frères pendant l'expédition d'Égypte.

Il a été souvent question d'émissaires que les frères de Bonaparte lui auraient adressés secrètement pendant son séjour en Égypte, pour lui faire parvenir des renseignements privés ou politiques. Sa résolution de retour aurait été en grande partie déterminée par ces communications.

D'après les auteurs de *Victoires et Conquêtes* (t. XI, p. 205), Bonaparte aurait ainsi reçu, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, une lettre fort importante de Joseph qui l'engageait à revenir en France : cette lettre aurait été apportée en Syrie par un Grec « nommé Barbaki (*sic*) », auquel Joseph avait promis 30.000 francs s'il accomplissait heureusement sa mission. Miot avait déjà parlé de cette correspondance secrète, en ajoutant :

J'ai une idée confuse, en effet, d'avoir entendu parler au Caire du voyage mystérieux de ce Grec. La lettre de Joseph décida Bonaparte à quitter l'Égypte [1].

Les *Mémoires du roi Joseph* (t. I, p. 75) disent simplement que Bourbaki fut « expédié en Égypte », mais ne précisent pas s'il arriva ou non à destination [2]. Joseph s'est montré plus affirmatif dans les déclarations faites au baron de Meneval et que celui-ci a reproduites dans son étude du *Spectateur militaire* (XXIX[e] vol. p. 138) :

M. le comte de Survilliers (Joseph Bonaparte), auquel j'ai pris la liberté de m'adresser, a bien voulu me répondre : 1° qu'il était vrai qu'un Grec de Céphalonie, appelé Burbaki (*sic*), avait été envoyé par lui en Égypte au général Bonaparte avec une lettre cachée dans une canne de chêne; que M. Burbaki revint en Europe après avoir rempli sa mission [3].....

1. *Mémoires pour servir à l'histoire des Expéditions*, etc. Edition de 1814, p. 268.
2. Ces *Mémoires*, « annotés et mis en ordre » par du Casse, ont une médiocre valeur documentaire.
3. Le baron de Meneval se demande si Bourbaki, envoyé de Joseph, est le même

L'assertion est formulée d'une façon si précise qu'elle doit évidemment correspondre à certains faits réels et indiscutables. Cependant, le comte Boulay de la Meurthe a pu déterminer d'une façon très exacte quelques détails de l'existence de Bourbaki, depuis le mois d'avril 1799, époque à laquelle il débarqua à Ancône après avoir pris part à la défense de Corfou [1]. Il montre que, si des pourparlers eurent lieu entre ce Grec et Joseph Bonaparte, ce ne put être avant le commencement d'octobre; à ce moment il paraît certain que Bourbaki accepta la mission de se rendre en Égypte, et peut-être se mit-il en route. Mais cette mission se trouva immédiatement sans objet, en raison de l'arrivée de Bonaparte en France.

On a donc fait fausse route en prêtant à Bourbaki un rôle que matériellement il n'a pu remplir. Mais ces communications ont pu être confiées à quelque autre émissaire.

Le registre de correspondance de Dugua montre précisément que Moureau, l'émissaire du Directoire arrivé à Boulak le 4 mars, était accompagné d'un certain Bockty, envoyé par Belleville et probablement par les frères de Bonaparte.

Après avoir annoncé au général en chef l'arrivée de Moureau, courrier du Directoire, Dugua ajoute (Le Caire, 15 ventôse - 5 mars) :

> Je vous ferai passer demain par une autre occasion les nouvelles postérieures apportées par le citoyen Boctia (*sic*), envoyé par le citoyen Belleville; l'administration sanitaire ne me les a pas encore envoyées. Il y a aussi beaucoup de gazettes que le courrier emportera.....

Trois jours plus tard, il écrit au commandant du régiment des dromadaires (Le Caire, 18 ventôse - 8 mars):

> .....Il n'est pas arrivé un cheval de remonte; il n'en existe pas un de disponible. Je ne puis donc en donner un aux citoyens Moureau et Bockty pour se rendre en Syrie. Il faut leur donner à chacun un dromadaire qui, arrivés (*sic*) au quartier général, serviront (*sic*) à monter deux hommes de ce corps.

Etant donnée la difficulté des transports, l'envoi de Bockty devant Saint-Jean-d'Acre doit faire admettre qu'il était porteur de

---

Grec que Bruix avait chargé de porter sa lettre (voir p. 174). Cette hypothèse paraît inadmissible, étant donnés les termes dans lesquels Bruix fait allusion à ce Grec. (Lettre à Joseph Bonaparte, du 22 vendémiaire an VIII - 14 octobre 1799.) L'un paraît d'ailleurs avoir été envoyé de Paris, l'autre d'Espagne.

1. Voir le *Directoire et l'Expédition d'Egypte*, p. 239 à 242.



dépêches importantes, d'un caractère non officiel. Il dut les remettre à Bonaparte le 25 mars, date à laquelle est signalée l'arrivée de Moureau au quartier général.

A partir de ce moment, il n'est plus question de Bockty avant le 9 septembre (23 fructidor). A cette date, le registre de l'état-major général porte :

Passe-port accordé au citoyen Bockty et son commis, négociant[1].

Les documents que nous avons entre les mains ne fournissent aucun renseignement sur la personnalité de ce Bockty. Le mystère qui a entouré sa mission est sans doute la cause des confusions qui ont été commises. C'est lui que Miot devait avoir en vue dans le passage de ses *Mémoires* que nous avons cité.

Par une destinée singulière, la légende a adopté le nom de Bourbaki, qui est peut-être parti, mais n'est certainement pas arrivé; le nom du véritable émissaire a été complètement oublié.

1. La destination n'est pas indiquée. Le même jour des passeports sont accordés au général Dumuy, au citoyen Magallon, etc., avec la mention « pour France ».

Quatre jours auparavant, des passeports pour France avaient été accordés « au citoyen Winand Moureau, contrôleur des services de l'armée d'Egypte », à Moustache, courrier de Bonaparte; au capitaine Arrighi, aide de camp de Berthier, etc.



III

La légion maltaise à Suez.

Pendant le séjour de la légion maltaise à Suez, les soldats de ce corps donnèrent lieu, par leur peu de courage et leur penchant à la désertion, à un grand nombre de plaintes.

C'est ainsi que, par lettre du 27 pluviôse (15 février 1799), Mac-Sheehy, commandant la légion, rend compte à Dugua d'une attaque dirigée, vers 9 heures du matin, par les Arabes contre un détachement qui allait faire de l'eau à Bir-Suez. Au bruit des coups de fusil, il a envoyé sur les lieux un officier avec un détachement de renfort :

..... Il y a trouvé les 11 hommes qui composaient l'escorte partie pour l'eau, assassinés; un seul donnait signe de vie; il est dans un si mauvais état que je ne puis encore rien savoir de lui. Nos chameliers échappés aux Arabes rapportent que ceux-ci, au nombre de 60 à cheval et plusieurs à pied, sont venus à l'improviste, de derrière un monticule, fondre sur les onze Maltais qui, effrayés de l'apparition subite d'un ennemi si nombreux et au lieu de se tenir réunis, se sont débandés et ont été ainsi tués en détail. La position des cadavres séparés les uns des autres à des distances assez éloignées ajoute encore à la vérité de ce rapport [1].

Trois jours plus tard, Mac-Sheehy adresse à Dugua ces nouveaux détails (30 pluviôse - 18 février) :

..... L'officier que j'avais envoyé au secours de la troupe attaquée m'a rendu compte par écrit que tout le reste du détachement, à l'exception d'un seul, était massacré; mais, ayant envoyé le lendemain un autre officier pour faire enterrer les morts, il a trouvé un soldat plein de vie, que ses blessures empêchaient de marcher, et un autre qui conservait encore un reste de chaleur; ce qui prouve qu'il était mort depuis peu de temps et que peut-être, sans la négligence que l'officier envoyé au secours de la troupe

1. Mac-Sheehy signale l'insuffisance numérique de sa troupe, la difficulté de fournir de l'eau au fort d'Adjeroud. En cas d'alerte, il propose d'armer les marins et les forçats.



a mise à reconnaître et à s'assurer des morts et des blessés, cet homme pourrait être rappelé à la vie. J'ai ordonné à cet officier, qui a manqué si essentiellement au devoir de sa place et de l'humanité, de garder les arrêts[1].....

Le 2 ventôse (20 février), Mac-Sheehy, qui vient de remettre le commandement de Suez au chef de bataillon Sicre, se plaint à Dugua du peu de fonds que l'on peut faire sur les Maltais :

..... J'ai l'honneur de vous instruire que le peu de résolution et de courage des troupes maltaises ne les rendent pas propres à soutenir seules l'attaque d'un ennemi qui voudra les combattre. La dernière affaire avec les Arabes, où douze Maltais aimèrent mieux se laisser massacrer que de se défendre, en est un exemple frappant. Je vous prie donc, mon Général, de nous envoyer 30 Français à la place des 30 Maltais que j'envoie pour escorter la caravane. Dans un fort ils feront très bien leur devoir ; mais dans une ville comme Suez, où il faut faire des détachements fréquents tantôt pour porter des subsistances à Adjeroud qui est à 4 lieues, tantôt pour faire de l'eau, etc., c'est compromettre et le service et la sûreté de la place que de les y laisser seuls[2].

Quelques jours plus tard (11 ventôse - 1er mars 1799), Sicre, en adressant à Dugua l'état de situation des forces de la garnison, confirme l'opinion exprimée par Mac Sheehy sur la qualité des troupes maltaises ; il signale l'audace croissante des Arabes enhardis par leur succès du 27 pluviôse :

..... Les forces de la garnison, y compris le détachement de 22 hommes du fort d'Adjeroud, s'élèvent à 255 hommes ; ce nombre serait, sans doute, bien suffisant à la défense de cette place, si partie des hommes qui le composent était de nature à pouvoir compter sur elle (*sic*) ; mais chaque jour nous voyons des nouvelles preuves du contraire. Les différents rapports qui vous ont été faits à cet égard, et celui encore que vous fait le citoyen Mac-Sheehy et qui vous parviendra avec la présente, vous convaincront qu'il ne nous reste aucun espoir de pouvoir entreprendre quelque chose avec de telles troupes ; cependant les Arabes qui ont massacré dernièrement le détachement maltais qui allait faire eau, enhardis par ce succès, se présentent chaque jour, en force, aux environs de Suez, s'établissent à Bir-Suez d'où ils enlèvent toutes les denrées que les paysans nous apportent des communes circonvoisines. J'ai, avant-hier, fait une

1. Mac-Sheehy annonce en même temps que les chevaux et les chameaux sont sur le point de périr faute de fourrages, et qu'il ne reste de biscuit et de riz que pour un mois.
2. Mac-Sheehy demande en même temps du renfort pour combler un déficit de 60 hommes emmenés par le général Junot, et le renvoi à Suez des 30 Maltais de l'escorte, à défaut de Français pour les remplacer.



sortie contre eux avec 30 hommes que j'avais pris dans le détachement des sapeurs, celui de la 32e demi-brigade et quelques Maltais des moins mauvais, mais qui n'a produit d'autre effet que de leur faire prendre la fuite; comme je sais que ces pirates se gardent mal, je chercherais (*sic*) à les surprendre; je compterais même y réussir si j'avais assez de soldats. Je pense donc, Général, que la légion maltaise n'est point du tout propre à garder ce point-ci, qui est encore à découvert; en les échangeant, on pourrait les employer dans des forts ou citadelles bien murés; par ce moyen, on pourrait être tranquille sur la sûreté de cette place; c'est ce que je vous prie de prendre en considération.....

Le 12 ventôse (2 mars), Mac-Sheehy adresse à Dugua des renseignements complémentaires sur l'attaque du 27 pluviôse[1]. Il y joint les rapports de l'officier commandant le détachement envoyé au secours de l'escorte dès les premiers coups de fusil, Dulac, ex-chevalier de Malte, capitaine de la légion; et de Dupeyroux, capitaine de la légion, chargé le lendemain de faire enterrer les morts :

Résumé du rapport de Dulac. — Cet officier partit le 27 pluviôse à 9 heures du matin avec 40 hommes pour Bir-Suez; le commandant de la place lui ayant fait laisser partie de son monde, il n'emmena que 15 hommes..... Il apprit par les chameliers le massacre du détachement..... A demi-quart de lieue de la fontaine, il trouva 5 ou 6 hommes sans vie, un seul respirait encore; un peu plus loin on trouva le reste du détachement massacré et les Arabes en force à la fontaine..... Dulac se tint sur une colline et fit demander du renfort au commandant de la place; ce renfort étant arrivé avec ordre de rentrer, quatre hommes ont emporté le blessé, et le détachement a regagné Suez.

Résumé du rapport de Dupeyroux. — Parti, le 28, à 4 heures du soir, avec 30 hommes et quelques forçats pour enterrer les hommes, il a trouvé 5 morts, puis 4 autres à 600 pas plus loin. A 400 pas de là, il a trouvé un homme couvert de blessures, qui fut rapporté à Suez.

A la lettre de Mac-Sheehy est joint l'ordre du jour de la place de Suez (du 28 pluviôse-16 février), portant :

Le détachement d'hier a été taillé en pièces parce qu'au lieu de se réunir..... les soldats..... se sont troublés et séparés.

Une troupe, quelque peu considérable qu'elle soit, ne sera jamais entamée par des Arabes si elle se tient bien serrée et présente une bonne contenance à l'ennemi.....

1. Mac Sheehy présente en outre quelques observations au sujet de la faiblesse de ses effectifs. Déduction faite des hommes à l'hôpital, des canonniers et des sapeurs, il n'a que 90 hommes à peu près armés pour le service de la place, sur lesquels on compte les ouvriers du dépôt, une quinzaine d'hommes « estropiés, infirmes ou trop âgés pour faire un service actif ». Il ajoute : « Les troupes de la légion..... sont ce qu'il y a de moins propre à la guerre..... » Junot a pris la compagnie de grenadiers, c'est-à-dire *ce qu'il y avait de mieux*.



Le même jour (12 ventôse - 2 mars 1799), Mac-Sheehy rend compte à Dugua d'un nouvel événement survenu le 9 ventôse : 7 Maltais, faisant partie d'une patrouille commandée pour reconnaître un rassemblement qui s'était formé aux abords de Suez, ont refusé de marcher :

..... Le 9 au soir, un des avant-postes rapporte au commandant de la place qu'il y a des personnes réunies à une vieille mosquée très peu éloignée de la ville. Le commandant ordonne aussitôt qu'une patrouille prise dans le poste de police de la légion ira les reconnaître. La peur empêche un des soldats commandés de sortir du quartier. Six des autres, à peine arrivés à la porte de la ville, ne veulent plus obéir à la voix du sergent qui les commande ; le sergent et un soldat français vont seuls faire la reconnaissance[1] ; ils viennent rapporter que ces hommes sont des paysans de Belbeis qui viennent porter des poules, moutons, etc. à Suez et que, ne voulant pas avancer sur nos postes de nuit, ils se sont arrêtés à la mosquée pour entrer dans la ville à la pointe du jour. Vous verrez dans les pièces ci-jointes la preuve de cette lâche conduite. J'ai l'hon.. aussi de vous faire part de la punition que je leur ai infligée[2].

Ces malheureux Maltais sont si peu capables d'être animés par les sentiments d'honneur et de courage qui caractérisent le Français que, durant le temps que l'on plaçait l'écriteau portant le mot « lâche » entre les épaules du nommé Falzon et que je l'ai fait promener parmi les rangs des soldats que j'ai fait assembler à l'effet de rendre sa punition plus exemplaire, plusieurs de ces coquins ont été entendus répéter entre eux : « Cela ne fait pas autant de mal que des coups de bâton ; un écriteau n'est pas aussi lourd qu'un sac de charbon. »

Il existe plusieurs Romains, ci-devant soldats du pape, dans le corps ; ce sont des héros auprès des habitants de Malte.

Je vous enverrai ces sept misérables par la première caravane. Si nous en sommes réduits à faire encore quelques opérations militaires avec les Maltais, vous ne manquerez pas d'être instruit que tous sont traduits à un conseil de guerre pour avoir fui devant l'ennemi ou que les Arabes ont laissé leurs cadavres pour fournir à la nourriture des chiens immondes ou des oiseaux de proie. Vous conviendrez, mon Général, qu'il est bien douloureux pour des braves gens de se trouver avec des êtres de cette espèce, surtout de les commander ; je ne puis pas les appeler hommes ; accoutumés

---

1. Rapport du sergent de garde Bordoni (10 ventose - 28 février) certifié par le commandant de la légion maltaise Mac-Sheehy : Joseph Falzon, f[r] de la c[ie] n° 5, n'a pas voulu sortir du corps de garde pour faire la reconnaissance ordonnée le 9 ventôse à 10[h] 1/2 du soir.

A mi-chemin, Mallia, Grima, Cossard, Rochi, Farugia, Azupardo se sont arrêtés et n'ont pas voulu suivre Bordoni qui, avec un volontaire d'un autre corps, a seul achevé la reconnaissance.

2. Le 10 ventôse (28 février), Mac Sheehy inflige aux sept Maltais 8 jours de prison au pain et à l'eau : « leur prêt, pendant ce temps, sera payé à ceux qui feront leur service ».

Falzon « sera mis à la disposition du commandant du génie pour les travaux de la place et aura un écriteau placé entre les épaules, portant les mots français et italien : LACHE — POLTRONE ».

à se vautrer dans les cuisines de Malte, aucune puissance humaine ne les rendra jamais propres à rien autre chose. Ils joignent à la lâcheté la cruauté la plus outrée, même entre eux; on en a vu qui fusillaient avec le plus grand sang-froid de leurs camarades blessés par l'ennemi, plutôt que de leur porter du secours.

Si je n'ai pas exprimé jusqu'à présent mon opinion d'une manière aussi forte sur les Maltais, c'est que j'ai imaginé qu'il m'était possible de les engager par quelque sentiment à suivre l'exemple du soldat français; mais, tous les ressorts que j'ai employés n'ayant produit aucun effet utile, je suis forcé à désespérer d'en tirer aucun parti. Dans des forts ou des citadelles où il s'agira seulement de tirer des coups de fusil de derrière un mur ils pourront, peut-être, rendre quelques services; mais il faut bien se garder de les présenter devant un ennemi qui fera mine de les attaquer. Il y a encore un parti à tirer de ces Maltais : comme tous parlent assez bien arabe, ils pourraient être utiles sous ce rapport; répandus dans les divers corps de l'armée ils en seraient les interprètes et les cuisiniers.

Je considérerai, mon Général, comme un très grand bienfait de votre part de me faire sortir d'un corps où il n'y a qu'à se déshonorer; car je ne puis plus me résoudre à commander des lâches aussi avérés que les Maltais.

L'arrivée de bâtiments anglais devant Suez à la fin d'avril eut pour conséquence d'encourager les tendances des Maltais à la désertion.

Par lettre du 4 prairial (23 mai), Mac-Sheehy signale à Dugua les manœuvres de canots anglais qui viennent recueillir des soldats maltais; ceux-ci profitent pour s'échapper, de la tolérance qui leur a été laissée de pêcher sur la plage à marée basse :

..... J'ai fait faire sur-le-champ l'appel du corps; les cinq hommes portés sur la note ci-jointe y ont manqué; ils ont sans doute déserté.

Ai-je eu raison de vous dire, mon cher Général, qu'il ne fallait à ces Maltais que l'occasion pour déshonorer ceux qui les commandent? Autant ils sont lâches devant l'ennemi, autant ils sont curieux (*sic*) de quitter la situation où ils se trouvent, quelque agréable qu'elle soit.

Que faire d'un corps, quand on ne peut pas se fier même à ses sentinelles? Il est enfin indispensable de prendre un parti à son égard; on ne peut plus confier aucun poste aux Maltais. Je vous assure que tous suivront, s'il leur est possible, la conduite de ceux-ci. Il y a même, parmi les sous-officiers, très peu de personnes sur lesquelles on puisse compter. Les officiers sont, pour la plus grande partie, très estimables et font bien leur devoir.

..... Je ne puis plus y tenir, mon cher Général; je me décide enfin à ne plus garder le commandement de ces misérables; je demanderai plutôt ma démission.

Le surlendemain (6 prairial-25 mai), Mac-Sheehy, écrit encore :



La désertion gagne de plus en plus parmi les Maltais..... Cette nuit, la sentinelle avancée de la porte a sauté le mur avec trois Maltais, dont un était de garde avec lui. La sentinelle seule a déserté avec ses armes. C'est par le moyen des équipages des bâtiments marchands que les Anglais corrompent les Maltais. J'en ai prévenu le citoyen Sicre. Un homme de l'équipage de ces bâtiments, qui a été à bord des Anglais, a vu nos cinq déserteurs; ils lui ont dit qu'ils s'étaient rendus chez les Anglais, parce que ceux-ci étaient maîtres de Malte[1]; ils espéraient, par ce moyen, pouvoir retourner dans leur patrie, parce qu'ils mouraient de faim et de soif à Suez, et qu'ils n'étaient point payés.

Les Maltais mettent encore une espèce d'amour-propre à tromper les Français en désertant aux Anglais, parce que les Français les ont trompés, disent-ils, pour les faire embarquer à Malte[2].

..... Les mesures que j'ai proposées consistent à empêcher, sous les peines les plus sévères, toute communication des équipages des bâtiments marchands avec les Maltais; à ordonner que toutes les sentinelles de nuit aux avant-postes fussent composées de Français, etc.

Les Maltais, les êtres les plus lâches du monde, sont très rusés, et même audacieux quand il s'agit de déserter. A Malte même, toutes les fois qu'il y entrait un bâtiment de guerre, soit anglais, soit français, ils désertaient par bandes de 15 ou 20 à la fois. Ce sont les plus mauvais soldats possible. Ce peuple, qui est un mélange de l'Africain et de l'Européen, réunit les défauts des habitants des deux pays, sans avoir aucune de leurs bonnes qualités. J'ai pris toutes les mesures possibles pour découvrir la source de cette désertion. Les Maltais parlant entre eux une langue qui nous est étrangère, il nous est difficile, sous ce rapport, de les bien surveiller.

Le lendemain, Mac-Sheehy confirme la complicité des bâtiments marchands dans la désertion des Maltais (7 prairial-26 mai) :

..... Je n'en avais alors que des preuves indirectes; je viens d'en découvrir l'agent principal. Cet individu, qui est habillé en Grec de Constantinople, et qui, par ses manières, son insolence, me paraît être un Mameluk déguisé, a proposé à un caporal fourrier de la légion, à deux canonniers, à un soldat de la 32ᵉ employé à la douane et à un galérien français[3] d'aller à bord des Anglais; qu'il leur donnerait à chacun

1. Voir lettre de Sicre à Dugua (Suez, 3 prairial - 22 mai) : « ..... Ils se sont tellement mis dans la tête que Malte était au pouvoir des Anglais qu'ils se sont persuadé qu'il n'y avait pas d'autres moyens pour y retourner que de se livrer à eux. »

2. Voir encore lettre de Mac-Sheehy à Dugua (Suez, 9 prairial - 28 mai).

3. Par lettre du lendemain, Mac-Sheehy signale à Dugua l'attitude très louable de cet homme devant les propositions de l'embaucheur : « ..... Ce galérien a été un des premiers à me le dénoncer. Il m'a dit, en même temps, que, quelle que soit sa situation, il aimait mieux la supporter avec patience que de se rendre chez l'Anglais. Je l'ai fait appeler chez moi, je lui ai donné de l'argent. Ne vous serait il pas possible de porter quelque adoucissement à son sort? Il mérite vraiment votre intérêt par sa conduite louable à tous égards. J'ai l'honneur de vous adresser la note de sa condamnation : Pierre Dufour, ouvrier de la 11ᵉ compagnie



15 piastres; qu'ils seraient mieux nourris et traités par les Anglais qu'ils ne le sont à Suez. Il a été amené devant le commandant de la place, chez lequel je me suis rendu. J'y ai trouvé le citoyen Sicre; quelques-uns des capitaines marchands y ont été appelés; les soldats que cet embaucheur avait voulu corrompre individuellement y sont tous arrivés; tous se sont réunis pour le désigner comme l'homme qui leur avait proposé de passer à l'ennemi; il n'a pas pu le nier. Le citoyen Sicre, voulant remplir, disait-il, les instructions du général en chef et les vôtres en ménageant les capitaines et les équipages des bâtiments de l'Yémen, s'est contenté d'ordonner au capitaine du bâtiment sur lequel cet embaucheur était embarqué de le ramener à bord et de le menacer dans le cas où il le verrait encore à terre.

J'ai dit au citoyen Sicre qu'il fallait au moins empêcher la communication ultérieure des équipages avec les soldats, parce que d'autres embaucheurs, enhardis par la non-punition du premier, pourraient tenter de corrompre les soldats de nouveau. Cependant les matelots descendent toujours à terre, courent la ville et communiquent avec les soldats comme les premiers jours; on pourrait prendre cette mesure avec d'autant plus de raison que déjà ils ne nous ont donné que trop lieu de les soupçonner en faisant passer neuf soldats à bord des Anglais et en voulant nous en débaucher d'autres : chaque jour, je vois près de 200 de ces matelots dans la ville et tous avec leurs armes.

Cette conduite peut non seulement entraîner la désertion, mais encore donner lieu à des disputes entre ces Arabes et les soldats, ce qui pourrait avoir les suites les plus fâcheuses.....

Je pense, mon cher Général, qu'il serait à propos de rendre compte au chérif de La Mecque de la conduite des équipages de ses bâtiments et de l'engager à déterminer les capitaines à ne plus permettre qu'on se conduisît davantage de la sorte envers les Français qui n'ont de plus grand désir que de le bien traiter.....

Comme le prévoyait Mac-Sheehy, les Anglais et leurs agents devaient continuer leurs dangereuses intrigues ; et les lettres qu'il adresse à Dugua signalent presque tous les jours de nouvelles désertions :

9 *prairial (28 mai), à 10 heures du matin.* — Un Maltais de garde à la douane et un marin se sont rendus à bord de l'Anglais aujourd'hui, vers les 4 heures du matin; cette désertion continuera toujours si l'on ne prend le parti d'arrêter toute communication entre les équipages marchands et la troupe; tous ces matelots, même les capitaines, sont prêts à tout faire pour de l'argent; et, qu'il vienne de l'Anglais ou du Français, peu leur importe, pourvu qu'ils puissent en ramasser.....

---

d'artillerie, condamné, il y a dix mois à Alexandrie, à deux ans de fers, pour n'avoir pas voulu se laisser conduire en prison par la garde, au moment où elle est venue l'empêcher de se battre avec un de ses camarades; tous deux étaient pris de vin. »



Un canot anglais est venu, à 8 heures du matin, à 300 toises du canon qui défend l'entrée du canal; il s'est approché de l'endroit où nous faisons notre eau et a tiré quelques coups de fusil et de pierrier sur les chameaux des Arabes de Tor qui transportent cette eau jusqu'aux bateaux; on lui a envoyé 3 boulets de 12: ils l'ont tellement approché qu'ils s'est déterminé à gagner le brick à force de voiles: ce canot a eu aussi pour objet de reconnaître la goélette qu'on construit dans le port.

Je n'ai sans doute plus besoin, mon cher Général, de fixer votre opinion sur les Maltais. Je vous prie seulement de me faire quitter cette troupe; elle ne peut que déshonorer celui qui la commande, compromettre la chose publique par la lâcheté et par la trahison. Les officiers sont, pour la très grande partie, très estimables et méritent la confiance et l'intérêt de leurs chefs; il y a quelques Italiens sur lesquels on peut aussi compter [1].....

10 *prairial* (29 *mai*). — ..... Le nommé Bonelli..... a déserté dans la journée..... C'est le onzième depuis le 3..... Je crois qu'il est indispensable de me faire aller avec cette troupe au Caire où, renfermée dans la citadelle et forts, elle pourra faire moins de mal que devant les Anglais.....

..... Ce sont, pour la plupart, les meilleurs sujets et même les plus braves qui ont déserté jusqu'à présent. Les Anglais leur ont persuadé, par le moyen de leurs émissaires qui travaillent impunément chaque jour l'esprit du soldat, qu'on va les conduire à Malte.

11 *prairial* (30 *mai*). — ..... Encore un homme déserté cette nuit; ce Maltais nommé (*illisible*) de la 1re compagnie, étant de sentinelle vers les 2 heures du matin à la pièce de 12 qui défend l'entrée du canal, a planté sa baïonnette en terre, la crosse du fusil en l'air, qu'il a eu la précaution d'envelopper de sa capote et, par le moyen de ce subterfuge, a disparu pour se rendre à bord du brick. Vous voyez, mon cher Général, que, si les Maltais sont lâches devant l'ennemi, ils sont fins, rusés et même audacieux lorsqu'il s'agit de déserter.

Le lendemain, deux nouvelles lettres (12 prairial-31 mai, 7 heures du matin et 4 heures du soir) signalent la désertion d'un Maltais de garde à la galère et d'un grenadier, homme de confiance, pris par le citoyen Sicre comme ordonnance fixe et interprète :

..... Ces Maltais nagent tous comme des poissons; et, comme la place est plus de la moitié (*sic*) entourée d'eau il est impossible de les apercevoir tous la nuit .....

..... Ces Maltais sont dans la persuasion qu'ils ne sortiront jamais de ce

1. Suivent des récriminations contre le chef de bataillon Sicre, qui avait promis d'envoyer par un dromadaire la lettre de Mac-Sheehy du 6 prairial; il l'a fait partir par une caravane. A la plainte de Mac-Sheehy, il a répondu : « Comment veut-on que je fasse de nouvelles avances quand on ne me rembourse pas celles que j'ai déjà faites? » En raison de cet incident, Mac-Sheehy envoie sa lettre de ce jour par un exprès.

On trouve maints autres exemples de la mésintelligence qui existait entre les deux officiers supérieurs employés à Suez.



pays où ils seront tués, disent-ils, par les Turcs et les Arabes, dont ils sont les ennemis nés, et dont ils se font détester encore davantage par les sottises et les insolences qu'ils ne cessent de vomir, par esprit de religion, contre Mahomet, etc..... Ils mettent encore une espèce de gloriole et d'amour-propre à tromper les Français en désertant à l'ennemi, parce qu'ils prétendent que les Français les ont trompés en les faisant embarquer de force à Malte.....

Dans la seule nuit du 2 au 3 juin, on ne compte pas moins de cinq nouveaux déserteurs, dont deux bons caporaux :

..... Quatre de ces hommes sont partis avec armes et bagages, écrit Mac-Sheehy [1]. Ils ont monté sur le toit du quartier, se sont fait une espèce de corde ou d'échelle en attachant ensemble leurs capotes et gibernes, et par ce moyen sont parvenus à gagner le désert après avoir franchi le fossé qui les en séparait, sans être aperçus par un poste de marins établi sur ce même fossé, à 40 ou 50 pas du quartier.

Mac-Sheehy ajoute que le commandant du fort d'Adjeroud signale aussi des désertions :

Cette nuit, entre minuit et 1 heure, une sentinelle et trois hommes de cette garnison ont sauté en bas du mur, dont trois avec leurs armes; ils sont allés aussi se joindre aux Anglais.

Il rapporte ce mot dit par des soldats maltais, à l'occasion de certains travaux entrepris pour rendre la désertion plus difficile :

Tandis que les forçats travaillaient à cet ouvrage, des Maltais ont été entendus répéter : *Quand on nous mettrait dans une coquille d'œuf, nous nous sauverions.*

L'arrivée du bataillon de la 69e, envoyé du Caire par Dugua, enraya momentanément la désertion :

Les Maltais ne désertent plus, écrit Mac-Sheehy [2] (21 prairial - 9 juin 1799) : d'une part, parce qu'ils sont plus surveillés, et, de l'autre, parce que, se voyant appuyés par des troupes françaises, ils n'ont plus si peur des Turcs et des Arabes.

Le seul moyen de tirer parti de cette troupe est de l'incorporer dans les

1. Du 15 prairial (3 juin), à 3 heures du soir. Voir (même date) lettre de Sicre à Dugua. Les déserteurs « sont sortis par les toits à la faveur de leurs capotes et banderoles de gibernes, dont ils se sont fait une corde ». Il signale la gaîté des Maltais depuis l'arrivée des Anglais : « Tous les soirs, dans leurs cours, ce sont des chants, des feux de joie. Que peut-on attendre de pareilles troupes ? »

2. Mac-Sheehy demande de nouveau à être relevé de son commandement. Son séjour de près de six mois dans « le pays le plus affreux de la terre » a ébranlé sa santé, « ses facultés physiques et morales sont anéanties ».



demi-brigades; là, ayant l'exemple de l'industrie et du courage français sous les yeux, elle pourra être bien plus utile qu'en corps. Là enfin elle ne portera plus le nom de légion maltaise, qui la fait détester des Turcs, ennemis nés de l'ancien gouvernement de Malte. Dispersés dans les demi-brigades, on ne distinguera pas un Maltais d'un Français; réunis, les Maltais seront constamment l'objet de la haine des habitants de ce pays, avec lesquels ils ne cessent d'avoir des disputes de religion.....

Le 1er messidor (19 juin 1799), Mac-Sheehy rend compte à Dugua d'un complot formé par 20 Maltais, composant la garnison du fort d'Adjeroud, dans le but d'assassiner un sergent et deux canonniers français et de passer ensuite à l'ennemi :

La garnison d'Adjeroud a été relevée le 28. Le sergent de la légion qui s'y trouvait, et qui se nomme Cruelli, de la 4e compagnie, m'a rapporté que les 20 Maltais composant cette garnison avaient projeté d'assassiner et lui et les deux canonniers français qui étaient avec lui afin de se rendre ensuite à bord de l'Anglais. Instruit de ce complot par un des deux caporaux, aussi maltais, il leur demande à tous deux s'ils sont aussi dans le dessein de passer à l'ennemi ; ils lui disent que non, mais faiblement, car ils craignaient, sans doute, d'être compris dans le nombre des proscrits s'ils se fussent refusé ouvertement à entrer dans les projets de leurs camarades.

Le sergent va trouver de suite le commandant du fort. C'est le lieutenant des grenadiers, nommé Ricci; il y rencontre le nommé Gonzi, soldat de la 2e compagnie, maltais et chef du complot. Ce Gonzi venait de tout découvrir à Ricci en lui disant qu'eu égard au lieu de sa naissance lui et ses camarades s'étaient décidés à ne pas lui faire subir le sort du sergent et des canonniers ; mais qu'il fallait qu'il partit avec eux. Ricci, officier très faible, s'est contenté d'engager Gonzi à ne pas se presser, qu'il avait le temps d'exécuter son projet la nuit suivante, etc ; il voulait gagner du temps, et craignait de prendre une mesure sévère Le sergent, voyant le peu de résolution du commandant, s'est réuni aux canonniers; tous se sont empressés de suite à couper (*sic*) plusieurs balles afin d'être préparés à mieux repousser les tentatives des Maltais qui, voyant ces préparatifs, et qu'on était toujours sur ses gardes, ont pris le parti de déserter individuellement sans oser commettre l'affreux assassinat qu'ils avaient médité ; ceux qui sont restés sont de cette canaille qu'on trouve constamment prête à suivre l'impulsion des méchants sans avoir le courage ni la force de rien faire par eux-mêmes; les plus coupables sont partis. J'ai donné une piastre au sergent Cruelli pour récompense de sa conduite.

Ricci est le seul officier maltais qui soit dans la légion. Le très grand nombre des autres sont braves, intelligents et remplis de bonne volonté.

J'espère, mon cher Général, que cet échantillon de la conduite maltaise, joint à tous les autres que j'ai eu l'honneur de vous soumettre depuis plusieurs mois, vous détermineront à engager le général en chef :

1° A ne plus me laisser à la tête de cette troupe ; 2° à l'incorporer dans les autres corps ou bien à ne plus la laisser réunie, car dans cet état elle ne fera que compromettre le poste qui lui est confié et déshonorer les officiers qui la commandent.



IV

Mémoire du général Dumuy sur la place de Suez[1].

Inspection de Suez.

Je suis parti du Caire le 6 messidor à 7 heures du soir, et, après avoir traversé le désert entre Birket-el-Haggi et Suez, le 7 et le 8, je suis arrivé dans cette dernière ville, le 9 au matin.

Revue des troupes de la garnison. — Le lendemain 10, j'ai passé la revue de la garnison. Les troupes en général étaient mal habillées et la compagnie des sapeurs encore plus que les autres; mais c'est un défaut général dans toute l'armée, et plus à Suez que partout ailleurs, parce qu'à peine le soldat a-t-il assez d'eau pour boire. La tenue et la propreté demandent beaucoup de soin et un peu de dépense. Quant à ce dernier article, il est difficile de l'exiger du soldat, n'étant pas payé régulièrement. S'il gagne quelque argent, il préfère à Suez l'employer à acheter de l'eau pour en augmenter sa ration. L'article de l'habillement demande des dispositions générales.

Dans le jour même, j'ai fait partir une caravane considérable pour Le Caire.

Fontaines de Moïse. — Le 11, je me suis rendu aux fontaines de Moïse. Elles ne sont éloignées que de trois lieues et demie de Suez, par mer; mais ce voyage est toujours très long et assez fatigant, parce qu'on ne manque jamais d'avoir le vent contraire, soit en allant, soit en revenant. On ferait au moins dix à douze lieues si l'on voulait visiter ces fontaines par terre. Elles sont au nombre de sept ou huit, chacune placée sur une élévation; les montagnes qui les alimentent sont à près de trois lieues. J'en ai trouvé les eaux troubles; je l'attribue à une grande caravane chargée de provisions de toute espèce pour l'Arabie et pour l'Yémen, qui avait couché près de ces fontaines la nuit précédente. L'eau est potable. Quinze personnes qui m'accompagnaient en ont bu sans en être incommodées. La plus considérable est à portée d'une hauteur où le général en chef avait ordonné qu'on plaçât un corps de garde rètranché : au moyen d'une caponnière, on aurait enveloppé la fontaine dans la fortification. Cet ouvrage devient moins pressant depuis que les Anglais sont en force dans la mer Rouge et qu'ils sont ainsi maîtres de couper la communication, par eau, de la ville avec la fontaine, quand bon leur semblera.

D'ailleurs on n'a pas en ce moment assez de moyens à Suez pour fortifier cette position, de manière à la mettre à même de résister à un débarquement de troupes européennes.

Si l'on voulait faire usage de la fontaine de Moïse pour les vaisseaux, il faudrait rétablir le canal qui existe et qui en conduirait les eaux jusque

1. Ce *Mémoire* est annexé à une lettre de Dumuy à Kleber (Le Caire, 18 fructidor-4 septembre).



dans la mer. Cet ouvrage ne paraît point être très ancien. Je crois qu'il a été fait du temps que les Vénitiens occupaient Suez; il aurait besoin de peu de réparations.

Je ne pense pas que les Anglais aient été faire de l'eau à ces fontaines. Ils ont eu assez de moyens de s'en procurer, tant par l'intermède (*sic*) des Arabes, qui feront tout pour de l'argent, que durant leur séjour à Tor et dans les autres port de la mer Rouge.

Quoique l'eau des fontaines soit désagréable à boire et qu'elle ait le goût saumâtre et ferrugineux, elle n'est pas cependant regardée comme malsaine. On ne peut attribuer qu'à son état de stagnation continuelle la plus grande partie de ces mauvaises qualités, et je ne doute pas qu'on les lui fasse perdre ou au moins diminuer de beaucoup, en rétablissant son cours par l'ancien canal.

Je me suis rendu à la fontaine d'Herqedeh. J'ai trouvé cette eau, qui est très mauvaise à Suez, assez bonne sur les lieux. On se sert de l'eau de cette fontaine depuis que celle de Naba a été détruite en suite d'une dispute d'Arabes. Herqedeh est situé à deux petites lieues de Suez. Il me semble qu'on aurait déjà pu prendre des mesures pour faire cette eau sans encourir les frais énormes occasionnés jusqu'à présent pour cet objet. On prétend que, si nous la faisions nous-mêmes, nous nous brouillerions avec les Arabes de Tor, car ils considèrent cette fontaine comme leur propriété; mais on peut leur répondre que nous leur permettons d'aller au Caire, d'y prendre des provisions de toute espèce sans impôt. Du reste, l'on peut se concerter avec leur chef pour prendre des arrangements moins onéreux pour le Trésor public. Dans tous les cas ces Arabes ont trop besoin du blé et du riz d'Égypte pour oser devenir nos ennemis. Quant à accoutumer les Français à faire eux-mêmes leur eau, je crois que cet établissement serait de la plus grande utilité, d'abord sous le rapport de l'économie, ensuite pour ne pas dépendre des Arabes.

Un commandant de Suez peut y envoyer de temps à autre, et accoutumer les Arabes amis à voir les Français sur cette route. C'est le moyen de finir par faire l'eau pour la troupe. Comme il y a un chenal à passer pour s'y rendre, la marine peut être chargée de ce service. Si mes instructions avaient porté d'inspecter tous les services de cette place, j'aurais eu de grands abus à réformer, mais je me borne à les exposer.

Mares d'eau pluviale. — Le 12, j'ai visité les mares situées entre la ville et la fontaine de Bir-Suez. Elles sont alimentées pendant trois mois de l'année par les eaux pluviales, qui tombent en torrent des montagnes, qu'on voit border la côte orientale de l'Égypte. Je ne doute pas qu'avec des soins on ne puisse prolonger la durée de ces eaux, objet des plus importants pour la garnison, vu la difficulté de s'en procurer de la côte d'Asie et les grandes dépenses faites jusqu'à présent pour la fournir à la troupe. Les premiers travaux à faire dans ces mares semblent être indiqués par la position et la nature même du terrain. Ils consistent à faire récurer une espèce de citerne locale dont on découvre encore les traces. Le limon qui le couvre et qu'on en tirerait peut servir à en augmenter les parapets et par conséquent le volume d'eau à y conserver.

Par ce moyen il est très possible de donner assez d'eau à la garnison, au moins durant l'espace de sept à huit mois. En creusant un autre fossé



au milieu de cette mare, ou dans l'endroit le plus susceptible de recevoir la plus grande quantité possible de cette eau pluviale, il n'y a pas à douter qu'on ne puisse y garder assez d'eau pour la consommation de la garnison pendant une année entière; car, moins la surface de cette eau sera étendue dans le désert, moins elle sera susceptible d'être épuisée par l'évaporation continuelle de l'atmosphère et d'un sol constamment séché par les rayons d'un soleil brûlant.

On n'oublierait pas d'arrêter le cours de quelques torrents qui sortent de ces mares et qui en conduisent les eaux jusque dans la mer. On en distingue facilement les traces. On aperçoit plusieurs de ces traces de torrents, dont trois sont bien plus marquées que les autres. L'un sort de la mare; des deux autres, l'un part de la montagne et l'autre paraît être formé par les pluies ramassées dans toute l'étendue du désert.

Il se présente encore un autre moyen de tirer grand parti de ces mares. C'est de laisser à Suez durant le temps des pluies un nombre suffisant de chameaux et d'outres, pour en transporter l'eau dans les citernes de Suez, qui sont assez considérables pour la provision de l'année; mais ces citernes, dont je joins l'état à ce mémoire, sont en ce moment en assez mauvais état : il y en a dont les eaux devinrent non potables l'année dernière, faute d'être nettoyées. Avant de prendre cette mesure, il serait donc nécessaire de bien récurer ces citernes, à commencer par celles en bois au nombre de six et qui n'ont besoin que d'un peu de calfatage pour être toutes en état de recevoir de l'eau; on en confierait le soin à des hommes du métier et du pays pour veiller à leur entretien pendant le reste de l'année.

Tandis que cette mare serait pleine d'eau, on pourrait y faire un petit poste retranché pour huit hommes et un pierrier, ce qui peut se faire avec d'autant plus de facilité qu'elle n'est éloignée que d'un quart de lieue de la pièce de 12 placée sur la redoute de la montagne qui commande toute la plaine. Ce poste suffirait pour empêcher l'approche et le séjour des Arabes dans les environs.

Bir-Suez et canal de ce nom. — J'ai observé le canal qui conduisait autrefois les eaux de la fontaine de Bir-Suez à la ville. Les gens du pays n'attribuent son goût fade et saumâtre qu'à son état de stagnation perpétuelle. Les Arabes et gens du pays en boivent très souvent; mais pour qu'un Français puisse en faire usage il faut qu'il ait fait la fatigante traversée du Caire à Bir-Suez et qu'à cette fontaine il se trouve absolument dépourvu de l'eau de Birket-el-Haggi ou du Nil qui est encore infiniment meilleure. Il est cependant à remarquer que son usage n'a été suivi d'aucun accident fâcheux pour ceux qui en ont bu. L'on a vu cette eau, ainsi que celle d'Adjeroud, conservée pendant quelque temps dans des bidons de soldats qui marchaient, perdre beaucoup de son mauvais goût et devenir même assez supportable.

Ne serait-il donc pas possible :

1° D'établir un poste de 8 à 10 hommes et une petite pièce de canon à Bir-Suez, qui présente une défense aussi respectable que le fort d'Adjeroud? Par ce moyen l'eau appartiendrait exclusivement aux Français; les Arabes, n'ayant plus la possibilité d'en faire dans ce lieu, perdraient l'habitude de fréquenter cette plaine. Elle leur est à présent familière. Chaque jour



ils peuvent faire quelque tentative sur Suez et assassiner toute personne qui s'éloigne tant soit peu de la ville pour se promener; il en coûterait mille livres au plus pour mettre ce poste en état.

La guerre la plus nuisible qu'on puisse faire aux Arabes est celle de l'eau. Qu'on ait un poste avec un retranchement de campagne dans les lieux où ils ont coutume de s'en procurer, vous les verrez bientôt déserter le voisinage; et ainsi de proche en proche on peut les faire fuir bien loin;

2° L'on pourrait ensuite penser avec plus d'assurance à rétablir l'ancien canal, qui conduisait les eaux de Bir-Suez à la ville, et dont les traces sont encore très visibles. L'eau, en parcourant cet espace, ne manquerait pas de déposer sur le sable et les cailloux une grande partie de ses mauvaises qualités. L'air et le mouvement ne contribueraient pas moins à la purifier.

Les sommes considérables déjà dépensées pour la fourniture de l'eau à la garnison, depuis son établissement, auraient plus que suffi pour cet objet.

Plus on ira, plus on dépensera, et à la fin, après avoir prodigué beaucoup d'argent inutilement, on sera obligé d'avoir recours à l'une des mesures que je propose. On ne se sert dans ce moment de cette eau que pour abreuver les chevaux et pour faire blanchir le linge, ou pour la soupe.

On pourrait envoyer des ingénieurs hydrauliques à Suez. Ils s'assureraient, par des épreuves certaines, du parti à tirer de ces eaux et donneraient des facilités pour déterminer le résultat le plus utile et le plus économique pour la chose publique. Cette opération doit être faite avant la chute des eaux qui a lieu vers la fin de septembre.

Le marché de l'eau avec les Arabes me paraît très onéreux; il est indispensable de le rompre et d'en faire un autre plus avantageux en attendant que nous puissions nous en fournir par nos propres moyens.

Outre les 5.000 francs envoyés au citoyen Sicre et 3.000 au citoyen Bassecou, agent des transports pour l'eau et autres objets nécessaires à la place, l'on y a employé beaucoup d'autres fonds. Le général Dugua avait ordonné sur la responsabilité du commandant de Suez de faire un approvisionnement de six semaines en eau, afin qu'il ne fût pas une seconde fois à la veille de faire une retraite honteuse, faute de cet objet de première nécessité, en cas qu'il prît envie aux Anglais de visiter Suez à nouveau. A mon arrivée, non seulement ces 3.000 livres étaient dépensées, mais encore on devait près de 200 piastres aux Arabes, et loin d'avoir l'approvisionnement ordonné on s'est vu obligé d'avoir recours à une citerne de Grecs pour donner de l'eau à la garnison, car les Arabes, qu'on ne payait point depuis quelque temps, mettaient infiniment de lenteur dans leur fourniture. Le commissaire m'a assuré qu'il ne pouvait pas rendre compte de ces sommes. J'aurais eu ma surveillance à exercer sur tout ce qui regarde les derniers; mais je ne l'ai pas fait parce que mes ordres sont d'inspecter l'infanterie, l'artillerie et le génie et que je n'ai pas la qualité d'inspecteur général nécessaire pour se faire rendre compte de toutes les parties administratives. En un mot, la dépense énorme qu'on a déjà faite pour l'eau à Suez suffirait pour y faire beaucoup d'ouvrages indispensables à sa sûreté, et qui tourneraient tous à l'avantage de cette ville.



Fortifications. — L'on a commencé beaucoup d'ouvrages pour fortifier la ville ; mais aucun n'est dans le cas de résister à une attaque de troupes européennes. Du côté de la mer se trouve une redoute environnée d'un fossé de douze pieds de large et six de profondeur. Elle est munie de deux pièces de canon de trois livres de balle, dont une a été prise à bord d'une des canonnières à la première apparition des Anglais. On n'a fait dans cette redoute aucun établissement pour l'eau, ou tout autre approvisionnement; ainsi cette redoute est par là même inutile. Il en est de même de la redoute du Nord placée sur la montagne de Kolzoum, à l'entrée de la ville. Cette redoute est environnée d'un fossé peu large et très peu profond. Elle est entourée d'un mur de pierre sèche, très peu solide. Cet ouvrage se ressent entièrement de la précipitation avec laquelle il a été construit, car il n'a été commencé qu'à l'apparition de l'Anglais. La montagne de Kolzoum, dont la conservation est très essentielle à la sûreté de la place, est entourée de toutes parts de monticules derrière lesquels on peut se placer avec avantage pour inquiéter la garnison de la redoute. Il faut donc faire ébouler ces terres et, en comblant les trous, former un glacis sans lequel cette position n'est point tenable. On devrait aussi faire abattre une petite mosquée qui se trouve à moins de 200 toises de la montagne. Il ne serait pas moins convenable de faire combler un grand trou qu'on voit à sa droite en sortant par la porte du Caire, et seulement à 8 toises du mur. Il faut y faire porter les immondices de la ville, qui a grand besoin, pour la salubrité de l'air, d'être tenue plus proprement.

L'on a détaché une maison de la ville de toutes les autres, afin d'en faire un fort. Cet établissement dans son genre est aussi mal formé que tous les autres; car qu'est-ce que de détacher une maison pour la retrancher lorsqu'à 4 toises de là on trouve une suite de maisons qui favorisent l'approche d'un ennemi? Sans parler de ses moyens de défense, qui sont nuls contre toute autre troupe que des Arabes, on n'a pas pensé à y faire le moindre approvisionnement. L'eau est dans une maison; le pain, le biscuit, la farine, etc., dans une autre. Les arrangements sont en un mot pris de manière que, si l'on était attaqué par une force supérieure et obligé de s'enfermer dans une ou plusieurs des fortifications dont je viens de parler, il en résulterait les inconvénients suivants :

1° La communication de quelques-unes des fortifications serait facilement interceptée avec les autres parce qu'on n'a pas eu la précaution de les construire de manière à se soutenir réciproquement ;

2° On n'a pas eu soin d'y faire aucun approvisionnement quelconque soit en vivres, soit en eau ;

3° Enfin, obligé une fois de se renfermer dans ces forts, on laisse à l'ennemi ses magasins, ses fours, ses citernes.

Les six citernes en bois, qui sont très faciles à transporter, pourraient être facilement employées pour faire l'approvisionnement en eau de la redoute, du fort et de la montagne. On pourrait aussi s'en servir avec avantage pour Adjeroud et pour Bir-Suez, en cas qu'on veuille fortifier ce poste.

Le 26 messidor, je me suis rendu à Adjeroud, accompagné du capitaine de mineurs Roussel qui commande le génie à Suez. Je lui ai prêté mes chameaux pour porter les cordages et vases de terre propres à mettre



en état la roue pour tirer de l'eau dudit puits. Il a 236 pieds de profondeur. Ce n'est pas sans peine qu'on est venu à bout de se procurer tout ce qui est nécessaire pour le mettre en activité. On m'a promis que, sous huit jours, le moulin marcherait; les réservoirs sont bons de manière que, sous peu, on peut se flatter d'y avoir de l'eau. Le séjour qu'elle y fera la rendra sans doute potable, car elle ne l'est pas dans ce moment. J'ai ordonné que tout fût dans sa meilleure tenue et dans sa plus grande perfection pour en faire usage d'abord à bras de forçats. Ensuite on pourra y envoyer un ou deux buffles. Ce sera une économie pour la garnison qui reçoit son eau de Suez, où on la fait venir de la fontaine d'Herqedeh, ce qui rend cette eau extrêmement chère tant à cause de l'achat que du trajet pour l'apporter.

En traversant cette plaine, je me suis encore plus convaincu qu'un seul jour de pluie peut donner de l'eau à Suez et environs pour toute une année. Il ne s'agit que d'exécuter quelques ouvrages peu coûteux pour la rassembler.

Le poste d'Adjeroud ne peut tenir que contre des Arabes; les murs en sont en mauvais état. Celui qui fait face à la porte d'entrée remue quand le vent souffle un peu fort. Il serait plus économique de le réparer que d'attendre qu'il fût tombé; il serait avantageux d'en agrandir la corniche de manière qu'on pût en faire usage pour la fusillade.

Il y a un canon de fer à Adjeroud et l'autre de bois. J'ai dit qu'on fit remplacer celui-ci par un canon de deux livres de balle ou un pierrier qu'on doit y envoyer de Suez, attendu que les Arabes fréquentent souvent ce poste et qu'il est presque impossible de passer un canon d'une tour à l'autre, l'une de ces tours n'ayant qu'une échelle pour y arriver.

Si tout ce que j'ai prescrit est exécuté ponctuellement dans très peu de temps, ce qui n'a pas eu lieu jusqu'à présent, le poste d'Adjeroud sera plus respecté par les Arabes et très utile tant aux caravanes militaires qu'à celles du commerce.

Réflexions générales. — On a trop vu les choses en grand à Suez. On y a entrepris des établissements trop considérables pour les moyens qu'on avait à sa disposition. Il est plus aisé d'augmenter que de diminuer. Il me semble qu'on doit toujours, par prudence, régler ses projets sur ses moyens. Si, au lieu de penser à tous ces ouvrages qui pourraient avoir été mieux dirigés, l'on avait porté toute son attention à bien fortifier la montagne du Kolzoum, à y faire des magasins pour l'eau, les vivres, etc., il serait très possible, en y renfermant une centaine d'hommes, de s'y tenir pendant un mois à l'abri d'une attaque même européenne. On réunirait à cet avantage celui de mettre la marine à l'abri de toute tentative, car cette montagne commande très bien le port. Dans le cas où l'on voudrait fortifier toute la ville il me semble que le moyen le plus économique et le plus sûr serait de la faire entourer d'eau; ce qui peut s'exécuter très facilement en creusant un fossé qui commencerait entre la ville et la montagne, et qu'on continuerait jusqu'aux lagunes qui se trouvent derrière la redoute et la mer. On pourrait également environner la montagne d'un fossé rempli d'eau. En suite de cette opération, on penserait à la fortification intérieure. La rade paraît être un des objets les plus impor-



tants ; à moins de forces supérieures en marine à Suez, les Anglais en seront toujours maîtres, car les batteries de la côte ne peuvent pas inquiéter les vaisseaux qui mouilleront. Il serait donc indispensable, tant pour mettre à l'abri de toute attaque les bâtiments français mouillés dans la rade, et qui ne peuvent pas entrer dans le port faute d'eau, que pour ne pas laisser couper la communication par eau avec les fontaines et pour empêcher les Anglais de s'en servir, de construire sur la pointe du banc un pilotis sur lequel on établirait une batterie formidable.

Désertion des Maltais. — Je me suis fait rendre compte de la désertion des Maltais ; plusieurs causes y ont contribué. Les Maltais prétendent qu'ayant été trompés par les Français, qui les ont arrachés, disent-ils, du sein de leurs familles pour les conduire dans un pays dont ils détestent les habitants et qui sont leurs ennemis les plus implacables, il leur est au moins permis de tromper les Français à leur tour en désertant, soit aux Anglais, soit tout autre part.

Le long séjour qu'ils ont fait à Suez, où ils n'avaient pas assez d'eau pour suffire à leurs besoins, ne les a pas moins dégoûtés. Pendant les six mois qu'ils y ont passés, on ne leur a pas fait plus d'une seule distribution de viande ; mais, malgré ces causes de mécontentement, le chef de ce corps m'a assuré que, si l'on avait fusillé, comme il l'avait souvent recommandé, le Maltais de la première bande qu'il a arrêté passant à bord de l'Anglais, ainsi que l'embaucheur qui a été découvert le lendemain, et convaincu d'avoir proposé de l'argent à cinq ou six personnnes de la garnison, la crainte d'un pareil supplice aurait produit nécessairement l'effet qu'il en attendait. Ces mesures ayant été rejetées par le commandant de Suez, et la garnison étant toute composée de Maltais, il n'y avait d'autre moyen de pouvoir arrêter le mal qu'en faisant relever cette troupe dont les sentinelles et les postes avancés désertaient chaque nuit avec leurs chefs. L'on m'a assuré que la plus grande partie de ces déserteurs sont les plus beaux hommes et même les meilleurs sujets et les plus courageux de la légion.

Chérif de La Mecque. — Il me semble que nos relations avec le chérif de La Mecque sont parvenues à un degré d'activité qui exige qu'on envoie près de lui un homme de confiance, lequel ne balancerait pas à prendre le turban, afin de resserrer encore davantage les liens qui nous unissent.

Il se présente un moyen dont il me semble qu'on pourrait tirer grand parti pour enrichir le Trésor. Il sort presque chaque jour de l'Égypte pour l'Arabie, la Syrie, et une grande partie de l'Asie et de l'intérieur de l'Afrique, des caravanes très nombreuses chargées de riz, blé, légumes de toute espèce, etc. Ne pourrait-on pas établir un impôt quelconque sur chaque charge de chameau en raison de la qualité de la marchandise exportée?

Je terminerai ce mémoire par un mot sur le génie. On s'est peu occupé de lever la ville de Suez et ses fortifications, tant celles qui sont exécutées que celles qui sont projetées. Le citoyen Le Père, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a fait sur cette ville un beau travail qui n'est que la première partie d'un beaucoup plus considérable dans lequel entrera principalement la grande question sur la possibilité de la jonction des deux mers ; mais un ingénieur géographe devrait être chargé de lever dans le plus grand détail tout ce qui est de son ressort.



V

Rapport sur le fort projeté pour Aboukir[1].

Importance d'Aboukir. — La presqu'île d'Aboukir est un des points de débarquement le plus favorable par la sûreté de la rade (la meilleure de celles qui sont sur les côtes nord de l'Égypte); par la forme de la presqu'île qui en rend la défense facile; par le voisinage du lac Madieh tout à l'avantage de la puissance maîtresse de la mer, et par la proximité d'Alexandrie, place sur laquelle les Anglais tâcheront toujours de diriger une partie des forces de nos ennemis turcs ou européens.

Le général Bonaparte, après le dernier combat d'Aboukir, avait demandé qu'on y construisît un bon ouvrage. Au moment de son départ il ne savait pas s'il ne vaudrait pas mieux n'y rien faire.

Faut-il un fort à Aboukir? — On examinera d'abord s'il est utile d'avoir un fort à Aboukir.

Ses avantages. — Son objet serait de retenir l'ennemi dans un désert où il se procurerait difficilement des subsistances, des chevaux, des moyens de transport et des intelligences actives dans le pays, et de donner le temps à l'armée d'arriver et de combattre l'ennemi avant qu'il ait pu faire aucun progrès. Un tel résultat aurait des avantages incontestables.

Le fort remplira cet objet en incommodant le débarquement de l'ennemi, celui de la grosse artillerie (ce qui est toujours long), en le faisant hésiter peut-être quelques jours, et, s'il soutient ensuite un siège de douze à treize jours de tranchée ouverte, il aura gagné assez de temps puisque, lors de la dernière affaire d'Aboukir, la flotte ennemie parut le 23, débarqua ses troupes le 27 et que le combat eut lieu dix jours après.

L'ennemi pourrait peut-être laisser le fort derrière lui en le bloquant avec un corps d'observation et continuer sa marche. Mais une armée de débarquement, ordinairement peu nombreuse, ne peut guère se diviser en deux corps, surtout lorsque la première opération doit être de combattre une armée, d'assiéger une place comme Alexandrie, ce qui exige un grand concours de moyens en hommes, artillerie et munitions.

S'il était battu après avoir négligé le fort, sa défaite serait certainement plus complète.

Quels motifs peuvent donc s'opposer à l'établissement du fort?

1° La crainte de multiplier des ouvrages qu'on ne peut défendre faute de troupes et d'éparpiller les moyens. Mais 200 hommes suffiraient pour la défense d'Aboukir; et, dût-on les sacrifier, on ne croit pas que cette perte compensât l'avantage de retenir l'ennemi dans le désert.

2° Si le fort est pris par l'ennemi, il servira à le maintenir dans la presqu'île. Il est certain qu'il y appuierait avantageusement une aile de

1. Il existe deux expéditions presque identiques de ce rapport : l'une, datée du 17 fructidor (3 septembre), est signée par le chef de brigade Bertrand ; la seconde, du lendemain, est signée par le commandant en chef du génie Sanson.

son armée et l'autre au lac Madieh si on occupait la hauteur de sable; et, dans le cas où le fort serait à l'emplacement de la redoute, son front serait très respectable, mais trop étroit peut-être, pour être une position de première ligne; il serait toujours attaquable le long des bords de la mer qui ne sont pas soumis au feu de la redoute. L'attaque serait, il est vrai, plus rude; mais l'ennemi n'en serait pas moins culbuté, et la garnison, réduite à sa propre force, pourrait tenir quelques jours, mais ne compromettrait pas celle de l'armée. Au reste, qu'on occupe ou non cette position par un fort, l'ennemi l'occupera certainement par des ouvrages et du canon de campagne, dont l'effet sur une attaque de vive force sera presque le même.

3° Ce qui paraît décisif, c'est que la position la plus avantageuse est une hauteur de sable sur laquelle on ne peut s'établir qu'avec beaucoup de temps, de précautions, d'ouvriers et de matériaux. En supposant qu'on occupe l'emplacement de la redoute, on ne pourra encore le faire d'une manière solide d'ici à neuf à dix mois qu'avec des moyens assez considérables; ceux dont peut actuellement disposer l'officier d'Alexandrie ne seraient pas suffisants.

Il ne paraît pas qu'on puisse les augmenter beaucoup. Si on pouvait le faire, je croirais plus avantageux de les porter tous sur Alexandrie.

Faut-il conserver le fort actuel d'Aboukir? — Ce fort n'est point mauvais; il peut aisément être rendu un peu meilleur; il faudrait pour cela réparer les trous de nos boulets, prolonger sur les récifs la contrescarpe qui couvre l'angle et la tour à l'est; la démolition des villages, les prisonniers turcs et quelques maçons en donneront le moyen. Un pont-levis, un petit tambour en avant du pont, surtout une casemate qui servirait de logement et de magasin (celle qui existe n'étant pas très bonne); peut-être pourrait-on disposer en cavalier le dessus de cette casemate qui serait une traverse indispensable dans un si petit ouvrage.

Le fort ainsi réparé tiendra aisément dix jours, et même plus, s'il est bien défendu ou mal attaqué.

On n'a supposé aucun retard pour le perfectionnement des parallèles, aucune sortie sur les têtes de sape; on suppose encore que l'ennemi a évité de faire sauter la contrescarpe, ou en comblant le fossé avec des fascines, ou en y entrant par la droite et la gauche, opération d'un succès très douteux, mais que des Turcs pourraient bien tenter. Si l'ennemi est obligé de faire sauter la contrescarpe, il lui faut au moins cinq jours de plus. L'escarpe du fort est taillée dans le roc; la brèche est difficile.

Enfin si l'ennemi prend le fort, sa position à l'extrémité de la presqu'île lui sera peu utile.

Conclusion. — 1) On n'a pas assez de moyens pour faire d'ici à neuf mois un bon fort à Aboukir. — 2) Si on les avait, il vaudrait mieux les porter à Alexandrie. — 3) L'on croit que le fort d'Aboukir peut avec quelques réparations remplir son objet, celui de retenir une quinzaine de jours l'ennemi dans le désert.

VI

Occupation des lacs de Natron.

Journal exact de tout ce qui s'est passé depuis mon arrivée aux lacs Natron, depuis le 30 messidor an VII, époque à laquelle j'ai été nommé commandant des quatre couvents coptes par le général Menou (EXTRAITS)[1].

...Le 30 messidor, à 10 heures et demie, est parti le général Menou avec les troupes françaises attachées à sa colonne, en laissant sept canonniers commandés par un sergent pour manœuvrer une pièce de 7 turque, joints aux 100 Grecs que je commandais. A midi est arrivé de Wardan un courrier chargé de dépêches pour le général Menou ; je l'ai sur-le-champ fait repartir en ne lui donnant que le temps de prendre quelque subsistance.

Le 1er thermidor, sont arrivés 30 paysans avec des bourriques chargées de vivres pour le couvent, venant de Wardan, avec un moine chargé de la caravane ;..... il m'a dit avoir vu plusieurs colonnes françaises, mais point de Mameluks ni Arabes.....

Le 5 thermidor, l'officier commandant à Makariouth me mande qu'il est venu deux paysans chargés de commission pour le couvent, qui lui ont dit avoir vu quelques Arabes sur leur route. Les mêmes disent avoir vu beaucoup de nos troupes passant à Terraneh pour aller du côté d'Alexandrie.

Le 6 thermidor, rien de nouveau ; j'ai donné de mes nouvelles au général Dugua.....

Le 9 thermidor, l'officier commandant à Makariouth me mande qu'il est arrivé de Terraneh deux moines de son couvent qui lui ont assuré avoir vu de leurs yeux 2.000 Français venant de la haute Égypte ; ils ne savent point si le général Desaix y est en personne, mais ils assurent avoir vu un nommé Jacob, copte de la suite de ce général. Ces mêmes disent avoir appris, par un des leurs venant d'Alexandrie, que l'on y avait aperçu un convoi de cent voiles; il ignorait de quelles nations elles étaient.

Le 10 thermidor, j'ai fait une découverte du côté du lac où l'on m'avait dit avoir vu une garde arabe; nous n'avons rien pu découvrir. En revenant nous avons fait feu sur plusieurs sangliers dont le lac est rempli. J'ai reçu des nouvelles de Baramous ; il n'y avait rien de nouveau.

Le 11 thermidor, il est arrivé trois fellahs chargés de provisions pour le couvent, venant de Terraneh ; ils disent n'avoir rien vu. A 5 heures et demie, ma garde ayant aperçu au loin dans la plaine une troupe d'Arabes, je suis parti avec 50 hommes ; je les ai joints à une lieue ; ils n'étaient que quatre avec une quinzaine de chameaux que nous avons pris ; après les avoir questionnés individuellement, ils se sont tous accordés à dire qu'ils venaient de Beni Souef, allant à Makariouth chercher du natron ;

1. Le *Journal*, dont nous donnons des extraits, a été rédigé par le capitaine La Faye, auquel Menou avait laissé le commandement des couvents situés dans la vallée des lacs de Natron.

ils m'ont dit avoir vu, il y a sept jours, Mourad-Bey, avec 100 des siens seulement, se retirant dans l'Égypte supérieure ; les Arabes l'ont abandonné; ils ont vu deux Mameluks que nos troupes avaient pris. Ces Arabes ne sont point armés; ils disent appartenir au citoyen Rosetti, consul impérial ; trois des leurs étaient passés en avant pour faire préparer leur chargement : ces trois avaient emporté leurs passeports.

J'ai emprisonné trois de ceux que j'avais pris et fait partir le quatrième pour me chercher un mot d'écrit du citoyen Marquet, secrétaire dudit consul à Terraneh, qui me prouve que cette caravane lui appartient. Deux chameaux se sont échappés, et un qui est blessé d'un coup de fusil qu'un Grec leur a tiré pour les faire arrêter.

Ils n'avaient avec eux qu'un peu de farine, une outre d'eau. Je leur ai aussi trouvé un canon de fusil français coupé au milieu, un soulier appartenant à quelqu'un de ceux des nôtres qui sont morts en route qui sont au nombre de quinze ou seize ; ils disent n'avoir trouvé aucun cadavre, ce qui me ferait assez croire que ces mêmes sont retournés au Caire comme ils nous en ont menacés ; j'attends la réponse de Terraneh pour me régler là-dessus.....

Le 13 thermidor, à 5 heures du matin, est arrivé le courrier que j'avais dépêché à Terraneh pour prendre des informations sur les Arabes que j'avais arrêtés ; il m'a porté une passe du général Leclerc avec une lettre du chef arabe Abouradoin; et, comme je connaissais les bons offices qu'il a rendus aux Français, j'ai à sa demande fait élargir la caravane qui lui appartenait. Il est arrivé le même jour un fellah venant du Caire ; il n'y avait rien de nouveau.....

Le 15 thermidor, à 11 heures, sont arrivés trois fellahs de Wardan ; ils ont vu une cinquantaine de bâtiments remontant au Caire.

Le 16 thermidor, sont arrivés trois paysans venant du Caire ; ils nous ont confirmé la nouvelle de la défaite des Turcs..... On a fait des réjouissances.....

Le 18 thermidor, reçu des nouvelles de Baramous ; rien de nouveau. Venu des paysans de Terraneh.

Le 19 thermidor, je fais une pointe jusqu'au couvent de Makariouth pour savoir ce qui s'y passait, y ayant sept jours que je n'avais reçu aucune nouvelle.

Le 20, je suis rentré de Makariouth ; il n'y avait rien de nouveau.....

Le 22, m'étant avancé à une lieue dans le désert avec 16 hommes, d'après quelques renseignements, j'ai aperçu, à 6 heures et demie du soir, 200 paysans que j'ai pris pour des Arabes. J'ai détaché deux hommes, afin que l'on envoie sur ma droite 25 hommes pour les couper avant la nuit ; mais, voyant que mes gens ne sortaient point de leur couvent, je me suis décidé à aller dessus avec mes 14 hommes ; j'ai marché deux heures ; à la fin, je suis parvenu à les joindre : je leur ai pris six fusils, six gibernes ; ils se disent domestiques de Rosetti ; je les ai laissé partir, j'en retiens deux et les armes.....

Le 24 thermidor, reçu des nouvelles de Makariouth ; ils disent manquer de vivres ; reçu des nouvelles de Baramous, *idem*.

Le 25 thermidor, je suis parti à 3 heures pour une découverte sur Baramous, je suis rentré le soir, j'ai trouvé une lettre du cheik Abouradoin qui réclame ses gens ; je garde les armes.....



Le 27, d'après quelques renseignements pris sur les Arabes, je suis parti à 4 heures pour aller me poster au delà du lac ; j'y ai resté jusqu'à 11 heures sans rien voir.....

Le 30 thermidor, sont arrivés deux paysans du Caire ; ils m'ont porté le reçu des deux lettres que j'avais envoyées au général Dugua. Dans la nuit, je reçois un courrier qui m'annonce que mon détachement a pris 600 moutons sur les Arabes ; ils demandent du renfort. Craignant une attaque, je pars à minuit.

J'arrive ; tous les moutons sont enlevés, excepté une soixantaine que l'on avait renfermés dans le couvent. J'ai amené les deux Arabes pris ; le troisième s'est échappé, qui s'était rendu de lui-même portant une lettre du général Leclerc, il y a six mois ; mais la preuve qu'ils sont en guerre avec nous, c'est qu'il nous a amené en s'évadant tous les moutons qui étaient dehors, joint à huit ou dix de ses camarades.

Le 1er fructidor, est arrivé le cheik arabe à qui appartient le troupeau pris, avec une lettre du général Berthier qui ordonne à tout commandant de poste français de respecter les propriétés dudit cheik ; je me suis conformé à l'ordre. A 10 heures, est arrivé un détachement grec, avec ordre à l'officier de prendre le commandement des couvents. J'ai reçu pareil ordre du général Berthier, qui me dit de me retirer avec ma garnison au Caire. J'ai été obligé de laisser les canonniers, ne pouvant emmener la pièce sans chevaux ; j'en ai rendu compte à mon arrivée au Caire au général Dugua, qui sur-le-champ en a écrit au général Berthier[1].

Les lacs Natron tiennent une étendue considérable ; on m'a assuré qu'il fallait quatre jours pour en faire le tour. Les eaux sont salées ; mais, à une toise du bord, tout le tour, on trouve de l'eau très bonne à boire en creusant un pied dans le sable ; on y trouve aussi plusieurs citernes. Ces mêmes lacs sont entourés de verdure qui sert à nourrir les chameaux des caravanes qui viennent pour transporter le natron ; c'est aussi le repaire des sangliers, chevreuils et autres animaux. On y voit encore un reste de masure placée sur une éminence, qu'on dit être une ancienne maison appartenant aux Mameluks, dans laquelle ils habitaient lors de la saison pour favoriser leurs convois. On m'a aussi parlé d'une espèce de citerne qui tarit à l'époque de la crue du Nil. J'ai fait plusieurs promenades à ce sujet, mais infructueusement; la grande quantité de joncs qui entourent les lacs m'ayant empêché d'y pénétrer.

1. Voir lettre de Dugua à Berthier (3 fructidor-20 août). Il demande des ordres au sujet des canonniers laissés par Menou aux lacs de Natron.

TABLE

LIVRE IX

L'EXPÉDITION MARITIME DE BRUIX

LIVRE X

LA VICTOIRE D'ABOUKIR

LIVRE XI

LE RETOUR DE BONAPARTE EN FRANCE

ANNEXES



CARTES ET CROQUIS

Dans le texte.

Hors texte.

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE.



DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE
MAY 1 7	JUN 1 4 '75		
CARREL USE XXXXXXXXXXXX 1985-1986	FEB 9 1987		
XXXXXXXX XXXX 1987	FEB 9 1987		

